AFRIQUE ANCIENNE



CARTHAGE
par M. Dureau de la Malle

NUMIDIE ET MAURITANIE
par M. Louis Lacroix

L'AFRIQUE CHRÉTIENNE
Histoire de la domination des Vandales
par M. Jean Yanoski

TOME SECOND

EDITIONS BOUSLAMA - TUNIS

Afrique,

Avezac-Macaya, Armand d', 1800-1875,

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.

AFRIQUE.
CARTHAGE.
NUMIDIE ET MAURITANIE.
AFRIQUE CHRÉTIENNE.

REIMPRESSION

TOME SECOND

EDITIONS BOUSLAMA-TUNIS

AFRIQUE.

AFRIQUE ANCIENNE

(CYRÉNAIQUE, CARTHAGE, NUMIDIE, MAURITANIE),

PAR MM.

DUREAU DE LA MALLE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

YANOSKI,

PROFESSEUR SUPPLÉANT AU COLLÉGE DE FRANCE,
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, ETC.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

M DCCC XLII.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COSTUMES ETC.

CARTHAGE.

PAR M. DUREAU DE LA MALLE,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

CARTHAGE eut le triste destin de ne jeter un grand éclat qu'au moment de sa ruine, et de voir le soin de sa gloire abandonné à des historiens étrangers. La mémoire de ses écrivains nationaux s'est perdue depuis longtemps; et, parmi les étrangers, il n'en est aucun qui ait écrit d'une manière suivie l'histoire de cette république.

ORIGINE ET FONDATION DE CARTHAGE, 878 AVANT JÉSUS-CHRIST. — Il est certain que Carthage est une colonie de Tyr, car la langue punique, comme plusieurs auteurs anciens l'ont affirmé, et comme l'ont prouvé plusieurs savants modernes, est la même que la langue phénicienne. Selon la tradition poétique, recueillie par Virgile et Trogue-Pompée, cette ville aurait dû sa fondation à Didon, femme de Sichée et sœur de Pygmalion, roi de Tyr. Ce prince ayant fait mourir injustement Sichée, Didon, que les Tyriens appelaient aussi Elisa, s'enfuit avec ses trésors, suivie d'une petite troupe de ses partisans, et vint aborder en Afrique, à six lieues de Tunis, dans le golfe où s'élevait déjà Utique. Cette princesse demanda, dit-on, aux naturels du pays qu'ils voulussent bien lui vendre, pour l'établissement qu'elle méditait, autant de terrain qu'en pourrait renfermer une peau de bœuf. On ne crut pas devoir lui refuser une grâce si petite en apparence. Alors Didon divisa sa peau de bœuf en lanières fort étroites, et les étendit à la suite les unes des autres, de manière à former une vaste enceinte, où elle construisit d'abord une citadelle qui, de là, fut appelée BYRSA (*).

Que les fondateurs de Carthage soient Zorus et Karchedon, ainsi que le prétendent Philistus, Appien, Eusèbe et saint Jérôme; que ce soit Élisa ou Didon, comme presque tous les auteurs anciens nous l'ont transmis, on peut admettre, comme un fait histo-

(*) Βύρσα, en grec, signifie *peau*. C'est ce qui a donné lieu à cette ridicule étymologie dont les savants versés dans les langues sémitiques ont montré la fausseté en faisant remarquer que *bosra*, qui, en hébreu et en syriaque, signifie *citadelle*, a été changé par les Grecs en βύρσα.

rique, qu'elle a été fondée par une colonie de Tyriens, et comme une opinion vraisemblable, que cette fondation a eu lieu avant celle de Rome, environ 878 ans avant l'ère vulgaire. Ceux qui adoptent cette date ont reproché à Virgile l'anachronisme qu'il a commis en faisant paraître à la cour de Didon un prince troyen qui aurait existé plus de trois cents ans avant cette princesse. Cependant d'habiles critiques ont cru pouvoir justifier le poëte latin, en faisant remonter la fondation de Carthage à l'année 1255 avant J. C., qui est à peu près celle de la guerre de Troie. Dans cette dernière hypothèse, Didon et Karchedon auraient seulement agrandi l'enceinte et augmenté la puissance de Carthage.

Cette opinion, soutenue par des savants distingués, s'appuierait encore sur les autorités d'après lesquelles Procope raconte l'origine des Maures et l'établissement des colonies phéniciennes en Afrique. L'auteur bysantin, invoquant le témoignage unanime de tous les historiens anciens de la Phénicie, assure que, lors de l'invasion de la Palestine par Josué, fils de Navé (1590 ans avant J. C.), tous les peuples qui habitaient la région maritime, depuis Sidon jusqu'à l'Égypte, et qui étaient soumis à un seul roi, les Gergéséens, les Jébuséens et plusieurs autres tribus, dont les noms sont inscrits dans les livres historiques des Hébreux, abandonnèrent leur patrie et se portèrent, à travers l'Égypte, dans l'Afrique. Procope ajoute qu'ils s'étendirent jusqu'aux colonnes d'Hercule, qu'ils occupèrent la région septentrionale tout entière, et qu'ils fondèrent dans ce vaste pays un grand nombre de villes, dans lesquelles, de son temps, la langue phénicienne était encore en usage. Ces récits s'accordent assez bien avec ce que les anciens nous ont transmis sur la fondation d'Utique, qu'ils placent deux ou trois cents ans avant celle de Carthage, et il nous semble que le rapprochement de ces autorités présente, de l'établissement et de la formation de Carthage, un tableau aussi vraisemblable qu'il est possible de l'entrevoir à travers les nuages de la fable et le long espace des siècles.

Formation et accroissements de Carthage, de 878 a 543 avant J. C. — Carthage, qui avait eu de très-faibles commencements, s'accrut d'abord peu à peu dans le pays même, et forma plusieurs établissements de commerce à l'est et à l'ouest sur la côte septentrionale de l'Afrique. Mais sa domination ne demeura pas longtemps enfermée dans ces bornes étroites. Cette ville ambitieuse porta ses conquêtes au dehors, envahit la Sardaigne, s'empara d'une grande partie de la Sicile, soumit presque toute l'Espagne, et, ayant envoyé de tous côtés de puissantes colonies, elle demeura maîtresse de la mer pendant plus de six cents ans, et se fit un état qui le pouvait disputer aux plus grands empires du monde par son opulence, par son commerce, par ses nombreuses armées, par ses flottes redoutables, et surtout par le courage et le mérite de ses capitaines. La date et les circonstances de plusieurs de ces conquêtes sont peu connues : à partir de la mort de Didon, il existe une lacune de près de trois cents ans dans l'histoire de Carthage.

Guerre entre Cyrène et Carthage. — C'est entre l'époque de sa fondation et l'année 509 avant Jésus-Christ, que Carthage s'affranchit du tribut qu'elle avait consenti à payer aux Libyens, et qu'elle étendit ses conquêtes dans l'intérieur de l'Afrique et sur le littoral de la Méditerranée. Le fait historique le plus ancien que nous connaissions avec quelques détails est une contestation entre Carthage et Cyrène au sujet des limites de leur territoire. Cyrène était une ville fort puissante située sur le bord de la Méditerranée, vers la grande Syrte, qui avait été bâtie par Battus, de Lacédémone. «Entre les deux États, « dit Salluste, se trouvait une plaine « sablonneuse, tout unie, où il n'y « avait ni fleuve ni montagne qui pût « servir à marquer les limites, ce qui « occasionna entre eux une guerre lon-

« gue et sanglante. Les armées des « deux nations, tour à tour battues et « mises en fuite sur terre et sur mer, « s'étaient réciproquement affaiblies. « Dans cet état de choses, ces peuples « craignirent de voir bientôt un en- « nemi commun attaquer tout ensem- « ble les vainqueurs et les vaincus, « également épuisés. Ils convinrent « d'une trêve, et réglèrent entre eux « que de chaque ville on ferait partir « deux députés; que le lieu où ils se « rencontreraient, serait la borne res- « pective des deux États.

« Carthage choisit deux frères nom- « més Philènes. Ceux-ci firent la plus « grande diligence. Les députés de Cy- « rène allèrent plus lentement, soit « que ce fût leur faute, soit qu'ils eus- « sent été contrariés par le temps; « car il s'élève souvent dans ces dé- « serts, comme en pleine mer, des « tempêtes qui arrêtent les voyageurs: « lorsque le vent vient à souffler sur « cette vaste surface toute nue, qui « ne lui présente aucun obstacle, il y « élève des tourbillons de sable, qui, « emporté avec violence, entre dans la « bouche et dans les yeux et empêche « les voyageurs de marcher. Les Cy- « rénéens se voyant un peu en ar- « rière, et craignant d'être punis à « leur retour du tort que leur retard « aurait causé à leur pays, accusent « les Carthaginois d'être partis avant « le temps, et font naître mille diffi- « cultés. Enfin, ils sont décidés à tout « plutôt que de consentir à un partage « aussi inégal. Les Carthaginois leur « offrant un nouvel arrangement, égal « pour les deux partis, les Cyrénéens « leur donnent l'option, ou d'être en- « terrés tout vifs dans le lieu dont ils « voulaient faire la limite de Carthage, « ou de les laisser, aux mêmes condi- « tions, aller jusqu'où ils voudraient. « Les Philènes acceptèrent la proposi- « tion, heureux de faire à leur patrie « le sacrifice de leurs personnes et de « leurs vies : ils furent enterrés tout « vivants. »

Les Carthaginois élevèrent deux autels en leur nom au lieu de leur sépulture, leur rendirent chez eux les honneurs divins, et depuis ce temps-là ce lieu fut appelé LES AUTELS DES PHILÈNES, *aræ Philenorum*, et servit de borne à l'empire des Carthaginois, qui s'étendait depuis cet endroit jusqu'aux colonnes d'Hercule.

L'Art de vérifier les dates place l'histoire des Philènes en l'an 460 avant Jésus-Christ, sans s'appuyer sur aucune autorité. Comme le premier traité de Rome avec Carthage est de 509, et qu'il peut être rangé au nombre des faits les mieux avérés, nous avons cru devoir reporter à une époque antérieure cette légende du dévouement des frères Philènes, qui, de même que le combat des Horaces et des Curiaces, semble appartenir à l'histoire fabuleuse plutôt qu'à l'histoire positive.

GUERRE CONTRE LES PHOCÉENS, AVANT J. C. 543. — La marine de Carthage qui, dans les siècles suivants, devint si formidable, paraît s'être montrée avec avantage dans la Méditerranée dès l'époque de Cyrus et de Cambyse. Une victoire remportée en ce temps-là par les flottes combinées des Étrusques et des Carthaginois sur les Phocéens, qui étaient alors une des plus redoutables nations sur la mer, nous présente Carthage comme la digne fille de Tyr dans l'art de la navigation. Les vainqueurs, après la retraite des vaincus, restèrent maîtres de l'île de Cyrne, aujourd'hui la Corse.

ENTREPRISE DES CARTHAGINOIS SUR LA SICILE, 536 AVANT L'ÈRE VULGAIRE. — Bientôt l'ambition fit aspirer les Carthaginois à de nouvelles conquêtes. Malchus, qui avait déjà remporté des avantages signalés sur les princes africains, voisins de Carthage, s'empara de la presque totalité de la Sicile. Ce général est le premier qu'on trouve dans l'histoire avoir occupé la dignité de suffète. Peut-être est-ce à l'époque où il vivait, ou quelque temps auparavant, que la monarchie, à Carthage, a fait place à un gouvernement républicain, composé de trois pouvoirs.

PESTE A CARTHAGE ET GUERRE

DE SARDAIGNE, 530 ANS AVANT J. C. — La joie qu'avait répandue à Carthage le succès de ses armes en Sicile, fut bientôt troublée par une peste horrible qui désola les Carthaginois. Ceux-ci, voyant dans le fléau dont ils étaient victimes un signe non équivoque de la colère des dieux, crurent les apaiser en immolant sur leurs autels des victimes humaines. Justin, qui rapporte ce fait, assure que cette atrocité, loin de rendre le ciel favorable à Carthage, lui attira de nouveaux malheurs. « La haine des dieux, « dit-il, vint punir ces forfaits. Long« temps vainqueurs en Sicile, les Car« thaginois, ayant porté leurs armes « en Sardaigne, y perdirent, dans une « cruelle défaite, la plupart de leurs « soldats. Ce revers fut attribué à Mal« chus, et ce général, injustement ac« cusé, fut banni avec les débris de « son armée vaincue. Indignés de ces « rigueurs, les soldats envoient des « députés à Carthage, d'abord pour « solliciter leur retour et le pardon de « leurs revers, et bientôt pour déclarer « qu'ils obtiendraient par la force des « armes ce que l'on refuserait à leurs « prières. Prières et menaces sont éga« lement dédaignées. Aussitôt ils s'em« barquent et paraissent en armes de« vant la ville. Là, ils jurent au nom « de Dieu et des hommes, qu'ils ne « viennent point asservir, mais recou« vrer leur patrie, et montrer à leurs « concitoyens que c'est la fortune, et « non le courage, qui leur a manqué « dans le dernier combat. Les com« munications sont coupées, et la ville « assiégée est réduite au désespoir.

« Cependant Carthalon, fils du gé« néral exilé, à son retour de Tyr, où « les Carthaginois l'avaient envoyé « pour offrir à Hercule le dixième du « butin que Malchus avait fait en Si« cile, passe près du camp de son « père, et, appelé devant lui, il fait « répondre qu'avant d'obéir au de« voir particulier de fils, il satisfera « au devoir public de la religion. In« digné de ce refus, Malchus ne vou« lut cependant pas outrager dans son « fils la majesté même des dieux. Mais « peu de jours après, Carthalon, ayant « obtenu du peuple un congé, retourna « vers son père, et se montra à tous « les regards couvert de la pourpre et « des bandelettes du sacerdoce. » Malchus le prit à part, lui reprocha de venir insulter, par le luxe de ses ornements, à ses malheurs et à ceux de ses concitoyens, lui rappela son refus outrageant de comparaître devant lui quelques jours auparavant, et, oubliant qu'il était père pour ne se souvenir que de sa qualité de général, il fit attacher son malheureux fils, revêtu de ses ornements, à une croix très-élevée, en vue de la ville.

Au bout de quelques jours, il s'empare de Carthage, assemble le peuple, se plaint de son injuste exil qui l'a forcé de recourir aux armes, et déclare que, content de sa victoire, il se borne à punir les auteurs de ces désastres, et pardonne à tous les autres de l'avoir injustement banni. Il fit mettre à mort dix sénateurs et rendit la ville à ses lois. Bientôt, accusé lui-même d'aspirer au trône, il fut puni du double parricide commis contre son fils et contre sa patrie.

TRAITÉ ENTRE LES CARTHAGINOIS ET LES ROMAINS, 509 ANS AVANT L'ÈRE VULGAIRE. — Polybe nous apprend qu'une année après l'expulsion des Tarquins, et vingt-huit ans avant l'irruption de Xerxès dans la Grèce, sous le consulat de J. Brutus et de M. Horatius, se fit le premier traité entre les Romains et les Carthaginois. Je rapporterai en entier ce monument si curieux de l'antiquité. Polybe l'a traduit en grec sur l'original latin, le plus exactement qu'il lui a été possible; car, dit-il, la langue latine de ces temps est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre ce vieux langage

« Entre les Romains et leurs alliés, « et entre les Carthaginois et leurs al« liés, il y aura alliance à ces condi« tions : que ni les Romains ni leurs « alliés ne navigueront au delà du beau « promontoire, s'ils n'y sont poussés par « la tempête, ou contraints par leurs « ennemis : qu'en cas qu'ils aient été

« poussés malgré eux, il ne leur sera « permis d'y rien acheter ni d'y rien « prendre, sinon ce qui sera précisé- « ment nécessaire pour le radoube- « ment de leurs vaisseaux, ou pour le « culte des dieux, et qu'ils en parti- « ront au bout de cinq jours; que ceux « qui y viendront faire le commerce « ne pourront conclure aucune négo- « ciation si ce n'est en présence d'un « crieur et d'un greffier : que tout ce « qui sera vendu devant ces deux té- « moins, la foi publique le garantira au « vendeur; qu'il en sera ainsi pour tout « ce qui se vendra en Afrique ou dans « la Sardaigne : que si quelques Ro- « mains abordent dans la partie de la « Sicile qui est soumise aux Carthagi- « nois, ils y jouiront des mêmes droits « que les Carthaginois : que ceux-ci « n'inquiéteront en aucune manière « les Antiates, les Ardéates, les Lau- « rentins, les Circéens, les Terraci- « niens (*) et aucun des peuples latins « qui obéissent aux Romains; que s'il « y en a même quelques-uns qui ne « soient pas sous la domination ro- « maine, les Carthaginois n'attaque- « ront point leurs villes; que s'ils en « prennent quelqu'une, ils la rendront « aux Romains dans son entier; qu'ils « ne bâtiront aucune forteresse dans « le pays des Latins; que s'ils y en- « trent à main armée, ils n'y passeront « pas la nuit. »

Ce traité, dont la simplicité et la précision sont remarquables, montre que, sous le consulat du premier Brutus, il y avait des Romains qui s'appliquaient au commerce; que la marine ne leur était pas inconnue; que l'usage des vaisseaux marchands était commun chez eux, et qu'ils faisaient des voyages d'assez long cours, puisqu'ils allaient jusqu'à Carthage. Il nous montre aussi quelle était à cette époque la puissance des Carthaginois, lesquels étant maîtres de la mer, de la Sardaigne et d'une partie de la Sicile, pouvaient facilement infester les côtes maritimes de l'Italie.

(*) Les peuples ou villes dont il est parlé ici bordaient la côte de la mer et couvraient Rome sur ce point depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à Terracine.

Accroissements de Carthage sous Magon, de 509 a 489 avant l'ère chrétienne. — Magon, qui succéda à Malchus comme suffète et comme général, accrut, par ses talents, sa prudence et son adresse, l'empire et la gloire de Carthage. C'est lui qui, le premier, introduisit la discipline militaire parmi les Carthaginois; il recula les frontières de la république, étendit son commerce, et laissa en mourant deux fils, Asdrubal et Amilcar, qui, suivant les traces glorieuses de leur père, firent voir qu'il leur avait transmis son génie avec son sang.

Expédition en Sardaigne et en Sicile; guerres contre les Africains, sous le commandement d'Asdrubal et d'Amilcar, fils de Magon; de 489 a 460 avant J. C. —Sous les ordres des deux fils de Magon, Carthage porta la guerre en Sardaigne et combattit les Africains, qui, depuis longtemps, lui demandaient en vain le tribut annuel promis pour prix du sol qu'elle avait occupé. Mais, pour cette fois, les Africains virent la justice de leur cause couronnée par le sort des combats, et Carthage, posant les armes, finit la guerre en acquittant sa dette. Asdrubal, grièvement blessé en Sardaigne, laissa en mourant le commandement à son frère Amilcar. Asdrubal s'était vu onze fois revêtu de la dignité de suffète, et quatre triomphes avaient été le prix de ses victoires. Les regrets de ses concitoyens et le souvenir de ses actions glorieuses honorèrent ses funérailles; et, comme s'il eût emporté dans le tombeau la puissance de sa patrie, les ennemis de Carthage reprirent confiance.

Quelques années après le traité de 509, entre Carthage et Rome, les Carthaginois firent alliance avec Xerxès, roi des Perses. Ce prince voulait exterminer les Grecs, et les Carthaginois s'emparer du reste de la Sicile. Ils saisirent avidement l'occasion favorable qui se présentait d'en achever la conquête. Le traité fut donc conclu : on convint que les Carthaginois atta-

queraient avec toutes leurs forces les Grecs établis dans la Sicile, pendant que Xerxès en personne marcherait contre la Grèce.

Les préparatifs de cette guerre durèrent trois ans. S'il faut en croire les historiens de Sicile, qui ont peut-être, par un sentiment de vanité nationale, exagéré le nombre de leurs ennemis, l'armée de terre ne montait pas à moins de trois cent mille hommes, et la flotte comptait deux mille vaisseaux et plus de trois mille petits bâtiments de charge. Amilcar, le capitaine de son temps le plus estimé, partit de Carthage avec ce formidable appareil. Il aborde à Palerme, et, après y avoir fait prendre quelque repo à ses troupes, il marche contre la ville d'Hymère, qui n'en est pas fort éloignée, et en forme le siége. Théron, gouverneur de la place, ayant vainement imploré le secours de Léonidas, roi de Lacédémone, députe à Syracuse, vers Gélon, qui s'en était rendu maître. Ce général accourt aussitôt au secours de la ville assiégée, avec une armée de cinquante mille hommes de pied et cinq mille chevaux.

Gélon était un général fort habile et savait employer à propos la force et la ruse. On lui amena un courrier chargé d'une lettre que les habitants de Sélinonte adressaient à Amilcar, pour le prévenir que la troupe de cavaliers qu'il leur avait demandée arriverait un certain jour. Gélon en choisit dans ses troupes un pareil nombre, qu'il fit partir au temps dont on était convenu. Ayant été reçus dans le camp des ennemis comme venant de Sélinonte, ils se jetèrent sur Amilcar, qu'ils tuèrent, et mirent le feu aux vaisseaux. Dans le moment même de leur arrivée, Gélon attaqua avec toutes ses troupes les Carthaginois, qui se défendirent d'abord fort vaillamment; mais quand ils apprirent la mort de leur général, et qu'ils virent la flotte en feu, le courage et les forces leur manquèrent, et ils prirent la fuite.

Le carnage fut horrible : il y périt, dit-on, cent cinquante mille hommes. Les autres s'étant retirés dans un endroit où ils manquaient de tout, ne purent pas s'y défendre longtemps, et se rendirent à discrétion. Ce combat, suivant quelques historiens, se donna le jour même de la célèbre action des Thermopyles. Hérodote et Aristote disent au contraire que ce fut le jour de la bataille de Salamine. Le témoignage de ces deux écrivains mérite sans doute la préférence. Le premier de ces deux auteurs raconte même d'une autre manière la mort d'Amilcar : il dit que le bruit commun parmi les Carthaginois était que ce général, voyant la défaite entière de ses troupes, pour ne pas survivre à sa honte, se précipita lui-même dans le bûcher où il avait immolé plusieurs victimes humaines.

Les Carthaginois, imputant à leur général la défaite qu'ils venaient de recevoir, bannirent de Carthage Giscon, son fils, qui, dans la suite, périt de misère à Sélinonte. Quelques siècles après, ils rendirent à Amilcar des honneurs presque divins.

La victoire complète que Gélon venait de remporter, loin de le rendre fier et intraitable, ne fit qu'augmenter sa modestie et sa douceur, même à à l'égard de ses ennemis. Il accorda la paix aux Carthaginois, exigeant seulement d'eux qu'ils payassent pour les frais de la guerre deux mille talents (11 millons de francs), et qu'ils bâtissent deux temples où l'on exposerait en public et où l'on garderait les conditions du traité.

Puissance de la famille de Magon ; création du centumvirat ; de 460 a 440 avant l'ère vulgaire. — Amilcar, mort dans la guerre de Sicile, laissa trois fils : Imilcon, Hannon et Giscon. Asdrubal avait un pareil nombre d'enfants : Annibal, Asdrubal et Sappho. Toutes les affaires de Carthage étaient alors confiées à leurs mains. On fit la guerre aux Maures; on combattit les Numides ; on força les Africains à renoncer au tribut que leur avait promis Carthage naissante. Cette famille de généraux, qui réunissaient dans leurs mains le pouvoir exécutif et l'autorité judiciaire,

parut dangereuse à la liberté. On forma un tribunal de cent sénateurs, à qui les généraux, au retour de leurs campagnes, devaient rendre compte de leur conduite, pour que la crainte salutaire des lois et l'attente d'un jugement servissent de frein à l'arbitraire du commandement militaire.

CONTINUATION DE LA GUERRE DE SICILE; MALADIE CONTAGIEUSE DANS L'ARMÉE; DE 440 A 410 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. — En Sicile, Imilcon succéda à Amilcar. Après avoir remporté plusieurs victoires sur terre et sur mer, et pris un grand nombre de villes, il perdit tout à coup son armée par les ravages d'un mal contagieux. Apportée à Carthage, cette nouvelle plongea les habitants dans le deuil. Les maisons et les temples se ferment; on court au port; on ne voit sortir des vaisseaux qu'un petit nombre de soldats échappés à ce désastre.

Cependant, dit Justin, qui nous a transmis ce fait, le malheureux Imilcon sort de son vaisseau dans l'abandon de la douleur, couvert d'une tunique d'esclave. A son aspect, les groupes de citoyens éplorés se rassemblent autour de lui. Il élève les mains vers le ciel, déplorant tour à tour son triste sort et les désastres de sa patrie. Il reproche aux dieux de lui ravir ses triomphes, ses nombreux trophées qu'il devait à leur appui; de détruire par la peste et non par le fer cette armée qui avait pris tant de villes, et si souvent vaincu sur terre et sur mer. Il apportait du moins, disait-il, à ses concitoyens ce motif de consolation, que l'ennemi pouvait bien se réjouir, mais non se glorifier de leurs désastres. Ceux qui étaient morts n'avaient pas succombé sous ses coups; ceux qui revenaient dans leur patrie n'avaient pas fui devant lui. Le butin que le Grec avait enlevé dans un camp abandonné n'était pas de ces dépouilles que l'orgueil d'un vainqueur se plaît à étaler, mais de celles que la mort fortuite de leurs maîtres a laissées vacantes et livrées aux mains qui s'en emparent. Vainqueurs de leurs ennemis, ses soldats n'avaient été vaincus que par la peste; mais son chagrin le plus vif était de n'avoir pu mourir au milieu de tant de braves, et de se voir réservé, non pour goûter les douceurs de la vie, mais pour servir de jouet à l'adversité; que cependant, après avoir ramené dans Carthage les tristes débris de son armée, il allait à son tour suivre ses compagnons d'armes, et montrer à sa patrie que s'il avait prolongé jusque-là ses jours, ce n'était point par amour de la vie, mais par crainte d'abandonner, en mourant, au milieu des armées ennemies, ceux qu'avait épargnés le terrible fléau. Déplorant ainsi son malheur, il entre dans la ville, arrive à sa maison, salue d'un dernier adieu le peuple qui le suivait, et, faisant fermer les portes sans permettre à ses fils eux-mêmes de paraître devant lui, il se donne la mort.

CONTINUATION DE LA GUERRE DE SICILE; PRISE DE SÉLINONTE ET D'HYMÈRE PAR LES CARTHAGINOIS; ENVIRON 410 AVANT L'ÈRE VULGAIRE. — Après la défaite des Athéniens devant Syracuse, où Nicias périt avec toute sa flotte, les Ségestains, qui s'étaient déclarés pour eux contre les Syracusains, craignant le ressentiment de leurs ennemis, et se voyant déjà attaqués par Sélinonte, implorèrent le secours de Carthage, et se mirent, eux et leur ville, à sa discrétion. Les Carthaginois, après avoir longtemps balancé à s'engager dans cette guerre, que la puissance de Syracuse et l'éclat de ses dernières victoires devaient lui faire redouter, y furent poussés par les conseils d'Annibal leur suffète, et envoyèrent du secours aux Ségestains.

Annibal tira de l'Afrique et de l'Espagne un grand nombre de mercenaires; il y joignit un nombre considérable de Carthaginois, et débarqua en Sicile avec une armée qu'Éphore porte à 200 mille fantassins et 4 mille cavaliers, mais que Timée et Xénophon, historiens plus dignes de foi, réduisent en tout à 100 mille combattants. Annibal, petit-fils d'Amilcar qui avait été défait par Gélon et tué devant Hymère, et fils de Giscon, qui avait

été condamné à l'exil, était animé d'un vif désir de venger sa famille et sa patrie, et d'effacer la honte de la dernière défaite. Sa première entreprise fut le siége de Sélinonte. L'attaque fut très-vive, et la défense ne le fut pas moins : les femmes mêmes, les enfants et les vieillards montrèrent un courage au-dessus de leur âge et de leurs forces. Après une longue résistance, la ville fut prise d'assaut, et livrée au pillage. Le vainqueur exerça les dernières cruautés, sans avoir égard ni au sexe, ni à l'âge. Il fit démanteler la ville, qu'il rendit aux habitants que le fer avait épargnés, à condition qu'ils se reconnaîtraient sujets de Carthage et lui payeraient un tribut.

Hymère, qu'il assiégea ensuite, et qu'il prit aussi d'assaut, après avoir été traitée avec encore plus de cruauté, fut entièrement rasée. Il fit souffrir toutes sortes d'ignominies et de supplices à trois mille prisonniers, et les fit égorger tous dans l'endroit même où son grand-père avait été tué, pour apaiser et satisfaire ses mânes par le sang de ces malheureuses victimes.

Après cette expédition, Annibal retourna à Carthage, chargé d'un immense butin. Toute la ville sortit audevant de lui, et le reçut au milieu des cris de joie et des applaudissements unanimes : car en quelques jours il avait plus fait que les généraux qui l'avaient précédé dans le cours de plusieurs campagnes.

Fondation de la ville de Thermes, en Sicile, environ 408 avant l'ère chrétienne. — Ces brillants succès inspirèrent aux Carthaginois le désir et l'espoir de s'emparer de la Sicile entière. Mais avant de commencer la guerre, ils fondèrent sur la côte septentrionale, auprès d'une source d'eau chaude, une ville à laquelle sa position fit donner le nom de *Thermes;* ils la peuplèrent de Carthaginois et d'Africains.

Expédition d'Annibal et d'Imilcon, siége d'Agrigente, 407 et 406 avant l'ère vulgaire. — Quelque temps après, les Carthaginois nommèrent encore pour général Annibal. Comme il s'excusait sur son grand âge, et refusait de se charger de cette guerre, on lui donna pour lieutenant Imilcon, fils d'Hannon, qui était de la même famille. Les préparatifs de la guerre furent proportionnés au grand dessein que les Carthaginois avaient conçu. Le nombre des troupes montait, selon Timée, à plus de 120 mille hommes; Éphore les porte à 300 mille. Les ennemis, de leur côté, s'étaient mis en état de les bien recevoir, et les Syracusains avaient envoyé chez tous les alliés pour y lever des troupes, et dans toutes les villes de la Sicile, pour les exhorter à défendre courageusement leur liberté.

Agrigente s'attendait à essuyer les premières attaques. C'était une ville puissamment riche, et environnée de bonnes fortifications. Annibal commence, en effet, la campagne par le siége de cette place, située, de même que Sélinonte, sur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique. Ne la jugeant prenable que par un endroit, il tourne tous ses efforts de ce côté-là, fait approcher des murs deux tours d'une hauteur extraordinaire, ordonne la démolition des tombeaux qui environnaient la ville, et fait construire, avec leurs décombres, un *agger* qui s'élève jusqu'à la hauteur des murailles. Bientôt une peste effroyable ravage l'armée carthaginoise ; Annibal même périt victime du fléau. Les soldats superstitieux croient voir dans les ravages de cette terrible maladie une punition des dieux, qui vengeaient ainsi les morts de l'outrage qu'on avait fait à leur dernière demeure. On cesse de toucher aux tombeaux ; on ordonne des prières d'après le rit de Carthage, et, suivant la coutume barbare observée dans cette ville, on immole un enfant à Saturne, et l'on jette plusieurs victimes dans la mer en l'honneur de Neptune.

Cependant les Syracusains, avec une armée de trente mille hommes et de cinq mille chevaux, viennent au secours d'Agrigente. Ils remportent une

grande victoire sur l'armée des Carthaginois; ils les tiennent bloqués dans leur camp, leur coupent les vivres, et les réduisent à la plus déplorable extrémité. Effrayés de leur dernier échec, les assiégeants n'osaient sortir de leurs retranchements pour livrer bataille. Déjà la famine avait fait périr un grand nombre de soldats, déjà les mercenaires menaçaient de passer à l'ennemi, lorsqu'un événement imprévu vint changer la face des affaires. Imilcon apprend par un transfuge que les Syracusains envoient par mer à Agrigente un convoi considérable de vivres. Aussitôt, ce général, avec quarante trirèmes, leur dresse une embuscade. Les Syracusains naviguaient sans ordre, persuadés que les Carthaginois, tant à cause de leur défaite récente qu'à cause de la saison des tempêtes qui approchait, n'oseraient pas se mettre en mer. Imilcon profite de leur négligence, détruit toute leur flotte et s'empare du convoi.

La famine passa alors du camp des assiégeants dans la ville. Les Agrigentins se trouvèrent tellement pressés, que, se voyant sans espérances et sans ressources, ils prirent le parti d'abandonner leurs murailles. On marqua la nuit suivante pour le départ. Alors une foule innombrable d'hommes, de femmes, d'enfants, protégés par les soldats, sortent de la ville au milieu des gémissements et des sanglots, abandonnant à la merci du vainqueur leurs richesses, leurs foyers, leurs dieux domestiques, et, ce qui augmentait encore leur douleur, les blessés, les malades et les vieillards. Ces infortunés se réfugièrent d'abord à Géla, et obtinrent ensuite de la pitié des Syracusains la ville des Léontins pour asile.

Cependant Imilcon entra dans la ville, et fit égorger tous ceux qui y étaient restés. On peut se faire une idée de l'immensité du butin dans une des cités les plus opulentes de la Sicile, peuplée, selon Diodore, de deux cent mille habitants, et qui n'avait jamais souffert de siége, ni par conséquent de pillage. On y trouva un nombre infini de tableaux, de vases, de statues de toute sorte; car les arts d'imitation étaient très-florissants dans Agrigente. Parmi ces monuments précieux qu'Imilcon envoya à Carthage, était le fameux taureau de Phalaris, qui, 260 ans plus tard, après la ruine de cette ville, fut rendu aux Agrigentins par Scipion Émilien.

Siége et prise de Géla par Imilcon; traité entre les Carthaginois et Denys l'ancien, tyran de Syracuse, 404 avant l'ère chrétienne. — Le siége d'Agrigente avait duré huit mois. Imilcon avait épargné les maisons particulières pour servir de quartier d'hiver à ses troupes. Lorsqu'elles se furent reposées de leurs fatigues, il en sortit au commencement du printemps et rasa entièrement la ville. Imilcon assiégea ensuite Géla, et la prit malgré le secours qu'y mena Denys le Tyran, qui s'était emparé de l'autorité à Syracuse. Ce prince éprouva un échec considérable dans une attaque dirigée contre le camp des Carthaginois. Le seul résultat qu'il put obtenir, fut de sauver, de la colère du vainqueur, les habitants de Géla et de Camarine, dont il protégea la retraite avec ses troupes, et qu'il établit sur le territoire de Syracuse. Cependant, une maladie contagieuse qui se déclara dans le camp des Carthaginois et leur enleva la moitié de leur armée, engagea Imilcon à proposer aux Syracusains des conditions de paix. Denys, qui venait d'éprouver de grands revers, et dont la puissance n'était pas encore solidement établie à Syracuse, accepta avec joie ces propositions.

Les conditions du traité furent que les Carthaginois, outre leurs anciennes conquêtes dans la Sicile, demeureraient maîtres du pays des Sicaniens, de Sélinonte, d'Agrigente et d'Hymère, comme aussi de celui de Géla et de Camarine, dont les habitants pourraient demeurer dans leurs villes démantelées, en payant tribut aux Carthaginois; que les Léontins, les Messéniens et tous les Siciliens vivraient

selon leurs lois et conserveraient leur liberté et leur indépendance; qu'enfin les Syracusains demeureraient soumis à Denys.

Imilcon, après la conclusion du traité, retourna à Carthage, où les débris de son armée apportèrent la peste, qui fit périr un grand nombre de citoyens.

RENOUVELLEMENT DES HOSTILITÉS PAR DENYS LE TYRAN, 399 AVANT L'ÈRE VULGAIRE. — Denys n'avait conclu la paix avec les Carthaginois que pour se donner le temps d'affermir son autorité naissante, et de travailler aux préparatifs de la guerre qu'il méditait contre eux. Ses préparatifs furent immenses. Syracuse entière était devenue un vaste atelier, où, de toutes parts, on était occupé à fabriquer des armes, des machines de guerre (*) et des vaisseaux. Corinthe avait, la première, construit des vaisseaux à trois rangs de rames; c'est du temps de Denys que Syracuse, colonie de Corinthe, perfectionna cette invention en construisant des navires à quatre et à cinq rangs de rames. Denys animait le travail par sa présence, par des libéralités et des louanges qu'il savait dispenser à propos, et surtout par des manières populaires et engageantes, moyens encore plus efficaces que tout le reste pour réveiller l'industrie et l'ardeur des ouvriers, et il faisait souvent manger avec lui ceux qui excellaient dans leur genre.

Quand tous ces préparatifs furent achevés, et qu'il eut levé un grand nombre de troupes en différents pays, il fit sentir aux Syracusains que les Carthaginois n'avaient d'autre but que d'envahir toute la Sicile; que si l'on n'arrêtait leurs progrès, leur capitale se verrait bientôt elle-même attaquée; qu'il fallait profiter, pour se délivrer de ces barbares, du moment où la peste qui ravageait leur pays les mettait hors d'état de se défendre. Les Syracusains applaudissent le discours et les projets de leur premier magistrat.

Sans aucun sujet de plainte, sans déclaration de guerre, il abandonne au pillage et à la fureur du peuple les biens et les personnes des Carthaginois, qui, sur la foi des traités, exerçaient le commerce à Syracuse; on force leurs maisons, on pille leurs effets, on leur fait souffrir toutes sortes d'ignominies et de supplices, en représailles des cruautés qu'ils avaient exercées contre les habitants du pays, et cet horrible exemple de perfidie et d'inhumanité fut suivi dans toute l'étendue de la Sicile.

Denys, après cette sanglante infraction des traités, osa envoyer des députés aux Carthaginois, pour demander qu'ils rendissent la liberté à toutes les villes de Sicile, et leur déclarer qu'en cas de refus, ils y seraient traités comme ennemis.

Cette provocation jeta une grande alarme à Carthage, surtout à cause de l'état déplorable où elle se trouvait.

SIÉGE DE MOTYA PAR LES SYRACUSAINS, 397 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. — Denys ouvrit la campagne par le siége de Motya, qui était la place d'armes des Carthaginois en Sicile, et il poussa vivement ce siége, sans qu'Imilcon, qui commandait la flotte ennemie, pût s'y opposer. Denys avait sous ses ordres quatre-vingt mille fantassins, trois mille cavaliers, deux cents vaisseaux de guerre et cinq cents vaisseaux de charge. Débarqué devant la place, il fit avancer ses machines, la fit battre avec le bélier, approcha des murs des tours à six étages, qui étaient portées sur des roues et qui égalaient la hauteur des maisons. De là, il incommodait fort les assiégés par ses catapultes, ma-

(*) Parmi les machines de guerre, Diodore mentionne les catapultes. Élien et Plutarque disent qu'elles furent inventées alors en Sicile. Mais il est sûr que cette arme terrible fut empruntée par les Grecs aux peuples orientaux; car les livres sacrés en font mention en 810 avant l'ère vulgaire, sous le règne d'Osias, roi de Jérusalem. Voy. sur l'époque de cette invention la Poliorcétique des anciens, par M. Dureau de la Malle, pag. 356 et suiv. Paris, 1819, chez F. Didot.

chines jusqu'alors inconnues aux Carthaginois, et qui leur inspiraient une grande terreur par la force et le nombre des traits et des pierres qu'elles lançaient. La ville fit une longue et vigoureuse résistance. L'enceinte prise, les habitants barricadèrent leurs maisons, et s'y défendirent avec opiniâtreté. Ce nouveau siége coûta plus de monde aux Syracusains que le premier. Enfin, la ville fut prise, et tous les habitants passés au fil de l'épée, excepté ceux qui se réfugièrent dans leurs temples. On abandonna le pillage aux soldats. Denys, y ayant laissé une bonne garnison et un gouvernement sûr, retourna à Syracuse.

Siége de Syracuse par les Carthaginois, 396 et 395 avant l'ère chrétienne. — Pendant que Denys assiégeait Motya, Imilcon, que les Carthaginois avaient nommé suffète, occupé en Afrique des apprêts de la guerre, conçut un projet de diversion qui fut exécuté avec une audace remarquable. Il met un commandant actif à la tête de dix vaisseaux légers, et lui ordonne de partir secrètement la nuit, de voguer à toutes voiles vers Syracuse, de forcer l'entrée du port et de détruire les vaisseaux qu'on y avait laissés. L'officier entre la nuit, sans être aperçu, dans le port de Syracuse, coule à fond tous les vaisseaux qui s'y trouvaient, et reprend la route de Carthage.

L'année suivante, Imilcon revint en Sicile avec une armée composée, suivant Éphore, de trois cent mille hommes de pied et de quatre mille chevaux; mais que Timée, dont l'assertion nous paraît plus probable, ne fait monter en tout qu'à cent mille combattants. Sa flotte était composée de trois cents vaisseaux de guerre, et de six cents vaisseaux de transport pour les vivres et les munitions. Il aborda à Palerme, recouvra Éryx par composition, Motya par la force, prit et rasa Messine, et s'empara de Catane et de quelques autres villes. Animé par ses heureux succès, il marche vers Syracuse pour en former le siége, menant ses troupes de pied par terre, pendant que sa flotte, sous la conduite de Magon, côtoyait les bords de la mer.

L'arrivée des Carthaginois jeta un grand trouble dans la capitale de la Sicile. Magon, à la tête de ses navires de guerre, chargés des dépouilles de la flotte ennemie, sur laquelle il venait de remporter une victoire signalée, entra comme en triomphe dans le grand port, suivi de ses vaisseaux de charge. On vit en même temps, du côté de la terre, arriver la nombreuse armée que conduisait Imilcon. Ce général fit dresser sa tente dans le temple même de Jupiter. Le reste de l'armée campa dans les environs à douze stades, c'est-à-dire, un peu plus d'une demi-lieue de la ville. Bientôt il range ses troupes en bataille sous les murs de la place, et s'efforce, mais en vain, d'attirer les Syracusains au combat. Non content d'avoir ainsi obtenu des assiégés l'aveu de leur faiblesse sur terre, il veut encore leur montrer que, sur la mer, ils ne sont pas moins inférieurs aux Carthaginois. Du grand port qu'il occupait, il envoie cent vaisseaux d'élite qui s'emparent des autres ports sans résistance. Pendant trente jours, il porte le ravage et la désolation dans tout le territoire de Syracuse. Il se rend maître du faubourg d'Achradine, pille les temples de Cérès et de Proserpine, et, pour fortifier son camp, il abat tous les tombeaux qui environnaient la ville, et, entre autres, celui de Gélon et de Démarète sa femme, qui était d'une magnificence extraordinaire.

Cette impiété, dit Diodore, attira sur Imilcon le courroux des dieux. La fortune changea de face, et d'affreux revers suivirent les brillants succès qui avaient signalé le commencement de la campagne. D'abord les Syracusains, ayant repris confiance, avaient eu l'avantage dans quelques légères escarmouches. Des terreurs paniques troublaient chaque nuit le camp des Africains. Imilcon l'entoura de nouveaux ouvrages et construisit trois forts, l'un à Plemmyre, l'autre vers le milieu du port, et le dernier près du temple de Jupiter Il les approvisionna

de blé, de vin et de toutes les choses nécessaires à la défense; car il prévoyait que cette guerre serait plus longue et plus difficile qu'il ne l'avait cru d'abord.

Peste horrible dans le camp des Carthaginois. — Mais bientôt une maladie contagieuse se déclara dans son armée et y fit des ravages incroyables. On était dans le fort de l'été, et la chaleur, cette année, était excessive. De plus, son camp était placé dans une vallée basse et marécageuse, circonstances favorables au développement de l'épidémie qui, dans le même emplacement, avait décimé les Athéniens lorsqu'ils assiégèrent Syracuse.

La contagion commença par les Africains qui mouraient par centaines. D'abord on enterrait les morts, on soignait les malades; mais tous les remèdes étant inefficaces, le mal se communiquant à tous ceux qui assistaient les pestiférés, et le nombre des victimes s'accroissant tous les jours, les cadavres demeurèrent sans sépulture et les malades sans secours. Bientôt, l'infection causée par la putréfaction de ces cadavres augmenta l'intensité du fléau.

Cette peste, dit Diodore, indépendamment des bubons, des fièvres violentes et des engorgements glandulaires, signes caractéristiques de cette maladie, était accompagnée de symptômes extraordinaires, de cruelles dyssenteries, de pesanteurs dans les jambes, de douleurs aiguës dans la moelle épinière, de frénésie même et de fureur telles qu'ils se jetaient sur quiconque se trouvait sur leur passage et les mettaient en pièces.

Denys, connaissant le déplorable état de l'armée des Carthaginois, les attaque de trois côtés à la fois avec toutes ses forces. Dans la confusion où cette triple attaque jette les Africains, il emporte d'assaut deux des forteresses qu'ils avaient construites. En même temps la flotte syracusaine vient fondre sur leurs vaisseaux. Les Carthaginois, qui pensaient n'être attaqués que sur terre et qui avaient porté toutes leurs forces à la défense de leur camp, se précipitent en tumulte vers le port pour tâcher de sauver leur flotte. Mais la diligence des ennemis les a prévenus. Ils n'ont pas eu le temps de se mettre en défense que déjà la plupart de leurs vaisseaux sont pris, coulés à fond ou consumés par les flammes. Ces premiers succès augmentèrent tellement la confiance des Syracusains, que les enfants et les vieillards se mêlèrent à l'armée et à la flotte, et voulurent aussi avoir leur part des périls et de la victoire.

La nuit mit fin au combat, et Denys plaça son camp en face du camp ennemi, près du temple de Jupiter.

Imilcon, vaincu à la fois sur terre et sur mer, envoya secrètement vers Denys pour lui demander la permission d'emmener avec lui à Carthage le peu qui lui restait de troupes. Il offrait pour obtenir cette grace tout l'argent qu'il possédait encore, et qui ne se montait pas à plus de trois cents talents (1650 mille francs). Il ne put obtenir cette grâce que pour les Carthaginois avec lesquels il s'échappa pendant la nuit, laissant tous les autres soldats à la discrétion de l'ennemi.

Ainsi, dit Diodore, ces conquérants qui s'étaient emparés de toutes les villes de Sicile, à l'exception de Syracuse que même ils regardaient déjà comme une proie assurée, se voyaient réduits à trembler pour le salut de leur patrie. Ceux qui avaient détruit les tombeaux des Syracusains laissaient étendus sur la terre étrangère, et privés des honneurs de la sépulture, cent cinquante mille cadavres de leurs concitoyens que la peste avait moissonnés. Ceux qui avaient porté le fer et le feu dans le territoire de Syracuse avaient vu, par un juste retour du sort, leur flotte immense consumée par les flammes. Ceux qui avec toute leur armée étaient entrés orgueilleusement dans le port de Syracuse, parés des dépouilles ennemies et dans tout l'éclat du triomphe, ne prévoyaient pas qu'ils seraient forcés de s'échapper furtivement au milieu de la nuit, abandonnant leurs alliés, leurs compagnons

d'armes aux vengeances d'un ennemi justement irrité. Le chef lui-même d'une armée si nombreuse, ce fier Imilcon qui avait osé dresser sa tente dans le temple de Jupiter olympien, et porter sur les trésors du dieu une main sacrilége, est réduit à implorer une capitulation honteuse pour ramener du moins à Carthage quelques restes de ses concitoyens. Les dieux lui infligent pour peine de son impiété une vie misérable, déshonorée, en butte aux reproches, aux outrages, à la malédiction universelle. On le voit, contraint d'humilier son orgueil, couvert de misérables haillons, se prosterner dans les temples, faire l'aveu public de son impiété, implorer le pardon de ces mêmes dieux qu'il avait outragés; enfin, ne pouvant échapper aux remords de sa conscience, il s'impose la faim pour supplice et se laisse expirer d'une mort lente et douloureuse.

Révolte des Africains contre les Carthaginois, 395 avant l'ère vulgaire. — Un nouveau surcroît de malheurs vint accabler les Carthaginois. Les Africains, qui depuis longtemps supportaient avec peine la domination de Carthage, irrités alors jusqu'à la fureur de ce que le général de cette république avait lâchement abandonné leurs compatriotes, et les avait livrés aux vengeances des Syracusains, se préparèrent à la révolte. L'état de détresse de leurs dominateurs leur inspirait l'espoir de recouvrer facilement leur indépendance. Ils se liguent entre eux, arment jusqu'aux esclaves, forment en peu de temps une armée de deux cent mille hommes, s'emparent de Tunis, et après avoir vaincu les Carthaginois en rase campagne, dans plusieurs combats, ils les forcèrent à se renfermer dans leurs murailles. La ville se crut perdue : on regarda ce soulèvement imprévu comme un effet et comme une suite de la colère des dieux, qui poursuivait les coupables jusque dans Carthage même. Les peuples, dans leurs malheurs, sont poussés par la crainte à la superstition. Cérès et Proserpine étaient des divinités inconnues jusque-là dans le pays : pour réparer l'outrage qui leur avait été fait par le pillage de leurs temples, on leur érigea de magnifiques statues; on leur donna pour prêtres les citoyens les plus distingués de la ville; on leur offrit des sacrifices et des victimes selon le rit grec, et l'on n'omit rien de ce qu'on croyait pouvoir rendre ces déesses propices à la république. Après s'être acquitté envers les dieux, on s'occupa activement des préparatifs de la guerre. Heureusement pour les Carthaginois, la nombreuse armée des rebelles était sans chefs; nulles provisions, nulles machines de guerre, point de discipline ni de subordination : chacun voulait commander ou se conduire à son gré. La division s'étant donc mise parmi ces troupes, et la famine augmentant tous les jours de plus en plus dans leur camp, ils se retirèrent chacun dans son pays, et délivrèrent Carthage d'une grande terreur.

Expédition de Magon en Sicile; traité entre les Carthaginois et Denys, tyran de Syracuse; de 395 a 383 avant J. C. — Cependant les Carthaginois, ayant eu le temps de rétablir leurs forces, font passer Magon en Sicile, à la tête d'une nouvelle armée. Ce général reconquit les anciennes possessions carthaginoises, fit révolter plusieurs villes soumises à Denys, et s'avança jusqu'à Agyris (*). Denys s'y était porté de Syracuse, et les forces des deux partis étant balancées, les Siciliens et les Carthaginois s'accordèrent sur les bases d'un traité de paix. Les conditions furent les mêmes que celles du traité conclu entre Imilcon et Denys, après la prise d'Agrigente et de Géla, dont nous avons déjà rapporté la substance. Il n'y eut d'ajouté que ces deux clauses : que Magon abandonnerait Tauromínium aux Syracusains, et que les Sicules, jusqu'alors libres et indépendants, seraient à l'avenir sujets de Denys.

Ce traité dura neuf années consécutives.

(*) Entre Enna et Catane, à 20 lieues environ de Syracuse.

Renouvellement de la guerre en Sicile; mort de Magon, suffète et général des Carthaginois; 383 avant l'ère chrétienne. — Cependant Denys excite à la défection les villes soumises aux Carthaginois, et les reçoit dans son alliance. Ceux-ci, craignant pour leurs possessions, envoient de nouveau Magon en Sicile, à la tête de quatre-vingt mille hommes. Après quelques combats, où les succès furent balancés, une bataille décisive se livra auprès de Cabala. Denys y fit des prodiges de courage et d'habileté, tua dix mille hommes aux ennemis, et fit cinq mille prisonniers. Magon perdit la vie dans cette bataille, et les Carthaginois effrayés demandèrent la paix à Denys. Celui-ci leur répondit qu'il ne poserait les armes que lorsque les Carthaginois auraient consenti à évacuer la Sicile entière, et à payer les frais de la guerre.

Expédition de Magon II en Sicile, 382 avant l'ère vulgaire. — Ces conditions leur semblèrent extrêmement dures, et, pour les éluder, ils recoururent à leur adresse accoutumée. Ils feignent d'accepter ce traité désavantageux et humiliant; mais, sous prétexte qu'ils ne peuvent livrer les villes sans l'ordre du gouvernement, ils obtiennent une trève assez longue pour envoyer demander la ratification à Carthage. On y profite de ce répit pour lever et exercer de nouvelles troupes. On leur donne pour chef Magon, fils du général qui avait péri dans la dernière bataille. Il était encore dans la première jeunesse; mais déjà son habileté, son courage, sa prudence, l'avaient fait distinguer. Pendant le court espace de la trève, ses encouragements et ses leçons établirent la discipline dans son armée, et lui inspirèrent une juste confiance dans ses forces.

Aussitôt après l'expiration de la trève, il livra contre Denys une bataille, où Leptine, l'un des plus habiles généraux du tyran, fut tué, et où les Syracusains, à qui les ennemis ne faisaient point de quartier, laissèrent plus de quatorze mille morts. Le jeune Magon se montra prudent et modéré dans la victoire. Il accorda à Denys une paix honorable. Les Carthaginois conservèrent toutes leurs possessions en Sicile, y acquirent en outre Sélinonte et une partie du territoire d'Agrigente, et exigèrent mille talents (*) pour les frais de la guerre.

Sénatus-consulte qui interdit aux Carthaginois d'apprendre et de parler les langues étrangères. — Ce fut à peu près vers ce temps-là, dit-on, qu'un citoyen de Carthage ayant écrit en grec à Denys pour lui donner avis du départ de l'armée carthaginoise, il fut défendu par arrêt du sénat aux Carthaginois d'apprendre à écrire ou à parler la langue grecque, pour les mettre hors d'état d'avoir aucun commerce avec les ennemis, soit par lettre, soit de vive voix. L'existence de ce décret, dont Justin seul fait mention, me semble peu probable. Du moins, s'il a jamais existé, il dut bientôt tomber en désuétude. Les relations de guerre et de commerce que Carthage avait avec la Sicile et les provinces voisines rendaient son exécution presque impossible. Nous savons d'ailleurs qu'Amilcar Barca et le fameux Annibal haranguaient leurs auxiliaires dans leur propre langue; que ce dernier, suivant Cornélius Népos et Plutarque, cultiva la littérature grecque, et composa dans cette langue les mémoires de ses campagnes et l'inscription du temple de Junon Lacinia qui a été vue et mentionnée par Polybe.

Peste a Carthage; nouvelle révolte des Africains et des Sardes; de 379 a 368 avant l'ère vulgaire. —Carthage était affaiblie par une peste épouvantable qui avait fait de grands ravages dans ses murs. Les Africains et les Sardes voulurent profiter de cette occasion pour secouer le joug; mais les uns et les autres furent domptés et forcés de rentrer dans l'obéissance.

Renouvellement de la guerre entre Denys et les Carthaginois;

(*) 5,500,000 fr.

MORT DE DENYS; 368 AVANT L'ÈRE VULGAIRE. — Vers le même temps, Denys veut encore profiter des embarras des Carthaginois pour renouveler la guerre. Une armée de trente mille Siciliens, de trois mille chevaux et de trois cents vaisseaux prend Sélinonte, Entelle et Éryx. Mais elle est obligée de lever le siége de Lilybée. La flotte de Denys est surprise par celle des Carthaginois qui lui enlèvent trente vaisseaux. Les deux partis, las de la guerre, font un nouveau traité de paix. Peu de temps après, Carthage se vit délivrée de son ennemi le plus formidable. Denys mourut après trente-huit années de règne, âgé de soixante-trois ans. Il eut pour successeur Denys son fils aîné, qu'on a distingué par le nom de Denys le Jeune.

SECOND TRAITÉ ENTRE LES ROMAINS ET LES CARTHAGINOIS, L'AN 402 DE LA FONDATION DE ROME, 352 AVANT J. C. — Nous avons déjà rapporté un premier traité entre les Romains et les Carthaginois. Il y en eut un second qu'Orose dit avoir été conclu la quatre cent deuxième année avant la fondation de Rome, et par conséquent vers le temps dont nous parlons. Ce second traité contenait à peu près les mêmes conditions que le premier, excepté que les habitants de Tyr et d'Utique y étaient nommément compris et joints aux Carthaginois.

GUERRE DES CARTHAGINOIS CONTRE DENYS LE JEUNE; TIMOLÉON VIENT AU SECOURS DE SYRACUSE; DE 352 A 342 AVANT L'ÈRE VULGAIRE. — Après la mort du premier Denys, il y eut de grands troubles à Syracuse. Denys, qui, sans avoir aucun des talents de son père, en avait exagéré tous les défauts et tous les vices, se plongea dans la mollesse et la débauche, et devint pour tous un objet de mépris et de haine. Syracuse lui déclara la guerre et le chassa de ses murs. Il fut accueilli par les Locriens sur lesquels il exerça pendant six ans une horrible tyrannie. Chassé encore de Locres par les habitants ligués contre lui, il revint en Sicile, et rentra par trahison dans Syracuse où il s'abandonna sans mesure à tous les excès de la haine et de la vengeance. Les Syracusains se révoltèrent de nouveau contre lui et appelèrent à leur secours Icétas, tyran de Léontium, qui s'empara de toute la ville, excepté de la citadelle où Denys réussit à se maintenir.

La conjoncture de ces troubles parut favorable aux Carthaginois pour réaliser leur désir obstiné de s'emparer de la Sicile, et ils envoyèrent dans cette île une nombreuse flotte et une armée de soixante mille hommes commandés par Magon. Dans cette extrémité, ceux d'entre les Syracusains qui étaient le mieux intentionnés eurent recours aux Corinthiens, leurs fondateurs, qui les avaient déjà souvent aidés dans leurs périls. Ceux-ci leur envoyèrent Timoléon. C'était un général habile et un citoyen vertueux, qui avait signalé son zèle pour le bien public en affranchissant sa patrie du joug de la tyrannie, aux dépens de sa propre famille. Il partit avec dix vaisseaux seulement, et, étant arrivé à Rhége, il éluda par un heureux stratagème la vigilance des Carthaginois qui, ayant été avertis de son départ et de son dessein par Icétas, voulaient l'empêcher de passer en Sicile.

Timoléon n'avait guère plus de mille soldats avec lui; avec ce faible détachement il marche hardiment au secours de Syracuse, écrase auprès d'Adriana l'armée d'Icétas qui lui était bien supérieure en nombre, et, profitant de sa victoire, il réussit à s'emparer d'une partie de la capitale de la Sicile. Icétas, effrayé de l'audace et des succès de Timoléon, livre le grand port aux Carthaginois qui y font entrer cent cinquante vaisseaux, et débarquent soixante mille hommes dans la partie de la ville voisine de la rade. Étrange position des Syracusains, où ils semblaient avoir perdu même jusqu'à l'espérance! Ils voyaient les Carthaginois maîtres du port, Denys de la citadelle, Icétas de l'Achradine et de la ville neuve. Heureusement Denys, qui était sans ressources, remit à Timoléon la citadelle avec toutes les troupes, les armes et les vivres qui s'y trouvaient,

et en obtint un sauf-conduit pour se réfugier à Corinthe. Il y eut alors une suspension d'hostilités entre les trois armées qui occupaient Syracuse.

La plupart des auxiliaires de Magon étaient Grecs. Ils se mêlèrent pendant la trêve avec les soldats de Timoléon. Ceux-ci leur représentaient sans cesse qu'il était indigne de leur nom et de leur courage d'employer leurs armes à la ruine d'une des plus belles villes fondées par les Grecs, pour la soumettre à la domination barbare des Carthaginois; que l'appui que ceux-ci prêtaient à Icétas n'était qu'un prétexte pour déguiser leurs projets ambitieux sur Syracuse et sur la Sicile. Ces insinuations se répandent dans le camp des Africains; Magon, d'un caractère faible et pusillanime, que les entreprises hardies de Timoléon avaient déjà frappé de terreur, se croit au moment d'être trahi et abandonné par ses troupes, et la peur grossissant le péril à ses yeux, il rembarque son armée, s'éloigne du port, et fait voile vers Carthage. Dès que Magon fut arrivé dans cette ville, on lui fit son procès; mais il prévint son supplice par une mort volontaire, et son corps fut attaché à une croix et exposé en spectacle au peuple. Le lendemain du départ de Magon, Timoléon attaque Syracuse par trois endroits à la fois, renverse et met en fuite les troupes d'Icétas, et s'empare de la ville sans avoir perdu un seul de ses soldats.

Nouveaux efforts des Carthaginois en Sicile; Amilcar II et Annibal II sont battus par Timoléon; 340 avant l'ère vulgaire. — Les Carthaginois, jaloux de laver la honte de leurs armes, équipent deux cents vaisseaux longs, mille vaisseaux de charge, et les envoient en Sicile, chargés de soixante-dix mille combattants et d'un immense appareil de guerre. Ils abordèrent à Lilybée, sous la conduite d'Amilcar et d'Annibal, et résolurent d'aller d'abord attaquer les Corinthiens. Timoléon, sans être effrayé de leur nombre, prit aussitôt le parti de marcher à leur rencontre; mais à Syracuse, on fut tellement épouvanté de la supériorité des forces ennemies, que, dans sa nombreuse garnison, Timoléon eut peine à trouver trois mille Syracusains et quatre mille mercenaires qui osassent le suivre; encore, parmi ces derniers, il y en eut mille qui se laissèrent entraîner par la crainte, et qui désertèrent pendant la marche. Timoléon, loin d'être ému de leur départ, regarda comme un avantage que ces lâches se fussent déclarés avant le combat. Il encourage par son air et par ses discours pleins de confiance le reste de sa petite armée, et la mène droit à l'ennemi, campé près du fleuve Crimise.

Attaquer avec cinq mille fantassins et mille cavaliers seulement une armée de soixante-dix mille hommes, abondamment pourvue de tous les moyens de défense, engager le combat à huit journées de Syracuse, sans nul espoir de secours, sans aucun moyen de retraite, c'était dans Timoléon un excès d'audace qui semblait tenir de la folie; et cependant la témérité seule pouvait donner la victoire. Il se sert habilement, pour rendre l'espoir à ses soldats, du puissant mobile des présages et des augures; il fait passer dans leurs âmes l'enthousiasme et la confiance qui l'animent, et tombe à l'improviste sur les Carthaginois, au moment où ils passent la rivière. Au même instant, un ouragan épouvantable, accompagné d'éclairs, de tonnerres, et de grêlons énormes, éclata tout à coup sur leurs têtes : ce fut pour les Grecs un puissant auxiliaire; car l'orage, les frappant par derrière, ne les incommodait que faiblement, tandis que le vent, la grêle et les éclairs frappaient en face les Carthaginois. En butte à la fureur des éléments, et vigoureusement pressés par les Grecs, ils ne peuvent résister et prennent la fuite. Dès lors ce n'est plus qu'une déroute, une horrible confusion : les chars, les cavaliers, les fantassins, se précipitent à la fois dans la Crimise, et s'embarrassent mutuellement dans leur fuite; le fleuve, grossi par l'orage, les engloutit dans ses tourbillons. Ceux qui veulent chercher un refuge sur les

collines sont massacrés par les troupes légères. La cohorte sacrée des Carthaginois, composée de deux mille cinq cents citoyens, les plus distingués par leurs richesses et par leur courage, combattit jusqu'au dernier soupir, et se laissa massacrer tout entière plutôt que de se rendre. Les Carthaginois laissèrent en outre dix mille morts sur le champ de bataille : Timoléon leur fit quinze mille prisonniers et s'empara de leur camp, où il trouva des richesses immenses, qu'il abandonna tout entières à ses soldats sans en rien réserver pour lui-même.

CONSPIRATION D'HANNON CONTRE LE SÉNAT ET LE PEUPLE DE CARTHAGE; 337 AVANT L'ÈRE CHÉTIENNE. — Ce fut probablement vers ce même temps, tandis que Carthage était affaiblie par les revers qu'elle venait d'éprouver en Sicile, qu'eut lieu la conspiration d'Hannon, dont le récit ne nous a été transmis que par le seul Justin. Hannon, le premier citoyen de Carthage, dont la richesse excessive était formidable pour la république, employa ses trésors à l'asservir, et voulut, en égorgeant le sénat, se frayer une route à la tyrannie. Il choisit, pour exécuter son crime, le jour des noces de sa fille, afin de cacher plus aisément, sous le voile de la religion, l'affreux dessein qu'il méditait. Il fait dresser sous les portiques publics (*) des tables pour les citoyens, et, dans l'intérieur de son palais, un festin pour le sénat, afin de le faire périr en secret et sans témoins par des boissons empoisonnées, et d'envahir plus aisément l'empire privé de ses chefs. Instruits de ce dessein par ses serviteurs, les magistrats le déjouèrent sans le punir : ils craignaient qu'avec un homme si puissant la découverte du crime ne fût plus funeste à l'État que le projet de son exécution. Se bornant donc à prévenir la conspiration, ils fixèrent les frais des noces par un décret, qui, s'appliquant à tous les citoyens, semblait moins désigner le coupable que réformer un abus général. Hannon, entravé par cette mesure, excite les esclaves à la révolte, fixe une seconde fois le jour des massacres, et, voyant encore sa trame découverte, s'empare d'un château fort avec vingt mille esclaves armés. Là, tandis qu'il appelle à son secours les Africains et le roi des Maures, il tombe aux mains des Carthaginois, qui le font battre de verges, lui font crever les yeux, rompre les bras et les jambes, et lui donnent la mort aux yeux du peuple; enfin son corps déchiré est mis en croix. Ses fils et tous ses parents, même étrangers à son crime, sont livrés au supplice, afin que de cette race odieuse ne survécût personne qui pût imiter son exemple ou venger sa mort.

FIN DE LA GUERRE; NOUVEAU TRAITÉ DE PAIX ENTRE LES SYRACUSAINS ET LES CARTHAGINOIS; 338 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. — Après la victoire remportée près du fleuve Crimise, Timoléon, laissant dans le pays ennemi les troupes étrangères, pour achever de piller et de ravager les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. En arrivant, il bannit de Sicile les mille soldats qui l'avaient abandonné en chemin, et il les fit sortir de Syracuse avant le coucher du soleil, sans en tirer d'autre vengeance.

Les Carthaginois, aussi prompts à se laisser abattre par les revers qu'à s'enivrer d'espérances exagérées au moindre succès, demandèrent la paix, que Timoléon leur accorda, à condition que les bornes de leur territoire seraient les rives du fleuve Halycus, qu'ils laisseraient à tous les Siciliens la liberté d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles et leurs biens, et qu'ils ne conserveraient avec les tyrans ni alliances ni intelligences.

(*) Ces portiques publics étaient la double colonnade qui entourait le *Cothôn*, ou le port militaire des Carthaginois. Le palais d'Hannon s'élevait dans l'île qui occupait le milieu du Cothôn. On peut en voir les preuves dans les *Recherches sur la topographie de Carthage*, par M. Dureau de la Malle, p. 88 et planche III. Paris, Firmin Didot. 1835.

Renouvellement des hostilités en Sicile; guerres des Carthaginois contre Agathocle, tyran de Syracuse; de 319 a 309 avant l'ère vulgaire. — Comme l'histoire d'Agathocle est intimement liée à l'histoire de Carthage, que ce prince osa le premier porter la guerre en Afrique, et qu'il mit Carthage à deux doigts de sa ruine, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la naissance, sur les commencements de cet homme extraordinaire, et sur les divers obstacles qu'il eut à surmonter pour s'élever à la tyrannie. Il naquit à Therma, en Sicile, d'un potier de terre; son père l'exposa lors de sa naissance, et l'avait condamné à périr : il fut sauvé par la tendresse de sa mère et élevé chez un de ses oncles, qui lui donna le nom d'Agathocle. Son enfance fut aussi méprisable que son origine était basse. Doué d'une rare beauté et d'une grande perfection de formes, il ne vécut longtemps qu'en prostituant sa pudeur : sitôt qu'il eut franchi l'âge de la puberté, l'ardeur de ses passions se dirigea des hommes vers les femmes; bientôt en butte à la haine de l'un et de l'autre sexe, il se vit contraint d'embrasser le métier de brigand. Dans la suite, s'étant fixé à Syracuse, où son père et lui avaient obtenu le droit de cité, il y vécut longtemps dédaigné comme un homme qui n'avait ni honneur ni fortune à perdre; enfin, il servit comme simple soldat, et on le vit toujours prêt à tout oser, aussi ardent pour le désordre qu'il l'avait été pour la débauche. Il montrait en effet tour à tour une grande audace à la guerre, une éloquence impétueuse dans les assemblées. Aussi fut-il nommé centurion, et peu de temps après *chiliarque*, ou commandant de mille hommes. Peut-être dut-il aussi cet avancement rapide à l'amour de Damascon, qui était éperdument épris de sa beauté. Dès sa première campagne, il donna aux Syracusains des preuves signalées de sa valeur dans une guerre contre les habitants d'Etna. Dans la seconde, contre les Campaniens, il fit concevoir de lui de si hautes espérances, qu'il fut nommé général à la place de Damascon qui venait de mourir, laissant à sa femme d'immenses richesses. Agathocle aussitôt s'empressa d'épouser la veuve, qui, depuis longtemps, vivait en adultère avec lui. Ce passage inespéré de la pauvreté à l'opulence ne satisfit pas encore son ambition, il se fit chef de pirates et exerça ses brigandages contre sa patrie. Ses complices, faits prisonniers et mis à la torture, le sauvèrent en ne l'accusant pas. Deux fois il tenta d'asservir Syracuse, et deux fois il fut condamné à l'exil.

Il s'était réfugié chez les Murgantins. Ceux-ci, en haine de Syracuse, le firent d'abord préteur et bientôt général. Il entre en campagne, s'empare de Leontium, et vient assiéger Syracuse sa patrie. Les Syracusains implorent la protection d'Amilcar, général des Carthaginois, qui, abjurant ses sentiments de haine nationale, leur envoie des secours. Syracuse vit donc à la fois un de ses citoyens l'assiéger avec toute l'ardeur d'un ennemi, et un ennemi la défendre avec le dévouement d'un citoyen. Comme la défense était plus vigoureuse que l'attaque, Agathocle fait supplier Amilcar de lui servir de médiateur auprès des Syracusains, promettant de reconnaître ses bienfaits par ses services. Amilcar, séduit par cette offre, et craignant d'ailleurs les forces d'Agathocle, fait alliance avec lui, dans l'espoir d'en obtenir, pour étendre sa puissance à Carthage, l'appui qu'il lui fournirait contre les Syracusains. Il obtint donc, pour Agathocle, non-seulement la paix, mais aussi la dignité de préteur à Syracuse. Agathocle fait alors le serment solennel d'être fidèle à Carthage, et reçoit d'Amilcar cinq mille Africains, par lesquels il fait égorger les principaux Syracusains. Sous prétexte de procéder à l'organisation des pouvoirs, il convoque le peuple au théâtre, et rassemble d'abord le sénat dans le gymnase, comme pour régler quelques préliminaires. Après avoir

pris ces mesures, il fait marcher les soldats, enveloppe le peuple, égorge le sénat, et se délivre encore, après ce massacre, des plébéiens les plus riches et les audacieux.

Il lève alors des soldats, et rassemble une armée avec laquelle il fond brusquement sur les villes voisines, qui ne s'attendaient point à ces attaques. D'accord avec Amilcar, il maltraite et persécute même les alliés de Carthage, qui envoient des députés pour se plaindre aux Carthaginois moins d'Agathocle que d'Amilcar. « Le « premier était un usurpateur et un « tyran, le second un traître qui, par « un pacte frauduleux, abandonnait « ses alliés à leur plus cruel ennemi. « Pour prix d'un odieux marché, dont « le premier gage avait été le don « de Syracuse, l'éternelle ennemie de « Carthage, la rivale qui lui dispu- « tait la domination de la Sicile, il « cédait maintenant les villes de leurs « alliés. On verrait bientôt les effets « de cette alliance de deux traîtres « retomber sur Carthage et devenir « aussi funestes à l'Afrique qu'ils l'a- « vaient été à la Sicile. » Ces plaintes irritèrent le sénat contre Amilcar; mais, comme la force était dans ses mains, la délibération fut secrète, et les votes, avant d'être publiés, furent renfermés dans une urne qui devait rester scellée jusqu'au retour d'un autre Amilcar, fils de Giscon, alors en Sicile. La mort naturelle du général accusé rendit inutile l'adroite précaution des sénateurs et la sentence secrète par laquelle ils l'avaient condamné sans l'entendre. Ce jugement, dont les dispositions avaient transpiré, servit de prétexte à Agathocle pour déclarer la guerre aux Carthaginois. Il livra d'abord, près d'Hymère, une bataille contre Amilcar, fils de Giscon : il fut vaincu, perdit la plus grande partie de son armée, et se vit contraint de se renfermer dans Syracuse. Bientôt, il leva une armée plus considérable, et tenta une seconde fois, mais sans plus de succès, la fortune des armes.

Siége de Syracuse par les Carthaginois; Agathocle forme le projet de passer en Afrique; 310 avant l'ère vulgaire. — Les Carthaginois vainqueurs mettent le siége devant Syracuse. Agathocle, alors pressé par des forces de terre et de mer supérieures aux siennes, mal préparé à soutenir un siége, délaissé par tous ses alliés révoltés de sa cruauté, voyant la Sicile entière, à l'exception de Syracuse, au pouvoir des Barbares, conçut un dessein si hardi et si impossible à prévoir, que, même après l'exécution et le succès, il paraît encore presque incroyable. En effet, tandis qu'on pensait généralement qu'il n'essayerait pas même de résister aux Carthaginois, il laisse dans Syracuse une garnison suffisante, et passe en Afrique avec l'élite de ses troupes. Audace vraiment extraordinaire, d'aller attaquer dans leur capitale ceux contre lesquels il ne peut défendre la sienne; d'envahir une terre étrangère, lorsqu'il ne peut protéger sa patrie, et d'oser, vaincu, insulter à ses vainqueurs. Il avait calculé que les citoyens de Carthage, amollis par une longue paix, ne pourraient résister à ses vieux soldats, habitués à tous les travaux, à tous les périls de la guerre; que les Africains, fatigués depuis longtemps du joug oppresseur des Carthaginois, saisiraient avec joie l'occasion de s'en délivrer; qu'en un mot, par cette diversion hardie, il arracherait l'ennemi du cœur de la Sicile, et transporterait la guerre en Afrique. Le profond secret qu'il garda n'est pas moins surprenant que l'entreprise même. Il se borna à déclarer au peuple qu'il avait trouvé la route de la victoire; qu'il ne leur demandait que le courage de soutenir le siége pendant quelques jours; qu'enfin, ceux qu'effrayait l'état présent des choses étaient libres de se retirer. Seize cents citoyens seulement quittèrent la ville; il fournit aux autres l'argent et les vivres nécessaires à sa défense, et n'emporta que cinquante talents (*) pour les besoins présents, aimant mieux prendre le surplus à ses ennemis qu'à ses alliés. Il affranchit

(*) 275,000 fr.

tous les esclaves en état de porter les armes, reçoit leur serment, les embarque et les incorpore dans ses troupes, persuadé qu'en confondant ainsi ces hommes de différentes conditions, il établirait entre tous une émulation de courage. Le reste fut laissé pour la défense de la patrie.

Agathocle trompe la vigilance des Carthaginois, et débarque en Afrique avec son armée; 309 avant l'ère vulgaire. — Tout était prêt pour le départ; soixante vaisseaux étaient armés, portant le roi et ses deux fils, Archagathe et Héraclide; mais le port était bloqué par une flotte ennemie bien supérieure en nombre. Tout à coup, un grand convoi de vaisseaux chargés de blé se dirige vers Syracuse; les Carthaginois lèvent le blocus, et courent, avec toutes leurs voiles, pour s'en emparer. Agathocle saisit l'instant propice, débouche du port et gagne la pleine mer : la flotte punique alors se retourne vers lui, et abandonne les vaisseaux de charge, qui entrent dans la ville, désormais à l'abri de la disette et de la famine.

Agathocle, au moment d'être atteint par les Carthaginois, est sauvé, d'abord par la nuit, le lendemain par une éclipse totale de soleil qui leur dérobe sa marche. Enfin, après six jours et six nuits d'une poursuite continue, il arrive aux côtes d'Afrique presque en même temps que les ennemis, et opère son débarquement à la vue de la flotte punique, qui arrive pour en être témoin, mais trop tard pour s'y opposer. Agathocle fait tirer ses vaisseaux à sec près des carrières où il était abordé (*), et les entoure d'un retranchement.

Agathocle révèle ses projets a ses soldats. — C'est alors que, pour la première fois, Agathocle révèle à ses soldats le dessein qu'il avait conçu. Il leur rappelle l'état de Syracuse, dont l'unique ressource est désormais de faire souffrir à l'ennemi ce qu'elle souffre aujourd'hui. « La « guerre, leur dit-il, ne se fait pas « au dedans comme au dehors : au de« dans, c'est à la patrie seule qu'il faut « emprunter toutes ses ressources, « tandis qu'au dehors on peut vaincre « l'ennemi par ses propres forces, et « ses alliés rebelles, qui, las d'une « longue servitude, accueillent avec « joie des libérateurs étrangers. D'ail« leurs, les villes, les châteaux de l'A« frique, ne sont ni entourés de rem« parts, ni construits sur des monta« gnes, mais situés dans la plaine, et « ouverts de tous côtés : la crainte de « leur destruction entraînera facile« ment les places dans notre parti. « L'Afrique elle-même va devenir pour « Carthage une ennemie plus redouta« ble que la Sicile. Tout va s'unir con« tre une ville qui n'a guère pour appui « que son nom, et nous tirerons ainsi « de cette terre ennemie les forces qui « nous manquent. De plus, l'épou« vante soudaine qu'inspirera tant « d'audace contribuera puissamment « à la victoire. L'incendie des villages, « le pillage des villes et des places qui « oseront se défendre, le siége de Car« thage elle-même, montreront aux « ennemis que leur pays n'est pas à « l'abri du fléau de la guerre qu'ils ont « jusqu'ici toujours porté chez les au« tres. La victoire sur les Carthagi« nois sera la délivrance de la Sicile. « Poursuivront-ils le siége de Syra« cuse, quand ils verront leur patrie « assiégée? Ainsi la guerre la plus « facile vous offre la plus riche proie; « car la Sicile et l'Afrique entière se« ront le prix de la conquête de Car« thage. La gloire d'une si belle entre« prise, perpétuée d'âge en âge, « triomphera du temps et de l'oubli. « On dira de vous que, seuls entre tous « les hommes, vous avez porté chez « l'ennemi une guerre que vous ne « pouviez soutenir chez vous; que « seuls, après une défaite, vous avez « poursuivi vos vainqueurs et assiégé « ceux qui assiégeaient votre patrie. « Entreprenez donc, pleins d'espé-

(*) *Lapidicinas* Λατομίας. Ces carrières dont parle Strabon (liv. XVII, p. 834), sont situées sur le côté oriental du golfe de Tunis, au sud du cap Bon, à un endroit appelé *Louaria*, l'ancienne *Aquilaria*.

« rance et de joie, une guerre où la « victoire vous promet d'immenses « richesses, et la défaite même un glo- « rieux tombeau. »

AGATHOCLE RASSURE SES SOLDATS EFFRAYÉS PAR L'ÉCLIPSE ET MET LE FEU A SES VAISSEAUX. — Tous les soldats, enivrés d'espérance, applaudirent à ce discours; cependant, lorsque la première impression fut calmée, le souvenir de l'éclipse qui avait eu lieu pendant leur voyage, agita de vives terreurs leurs âmes superstitieuses. Agathocle les rassura en leur faisant entendre que ces variations dans le cours naturel des astres marquaient toujours un changement dans l'état présent; que l'éclipse, loin d'être un funeste augure, présageait indubitablement la fin de leurs revers et le déclin de la prospérité de Carthage.

Alors, voyant ses soldats bien disposés, il exécuta une entreprise aussi hardie et plus périlleuse peut-être que sa diversion même en Afrique; ce fut de brûler entièrement la flotte qui l'y avait amené. Plusieurs motifs puissants le déterminèrent à prendre un parti si extrême. Il n'avait pas de port en Afrique où il pût mettre ses vaisseaux en sûreté. Les Carthaginois, maîtres de la mer, s'empareraient facilement de sa flotte, si elle n'était défendue que par une faible garnison; s'il laissait assez de troupes pour la protéger, il affaiblissait trop son armée active; enfin, par la destruction de ses vaisseaux, il enlevait à ses soldats tout espoir de retraite, et les mettait dans la nécessité de vaincre en ne leur laissant d'autre ressource que la victoire.

Après avoir fait approuver son projet par tous ses officiers qui lui étaient dévoués, Agathocle offre un sacrifice à Cérès et à Proserpine, et convoque l'assemblée des soldats. Alors, vêtu d'habits de fête, le front ceint d'une couronne : « Lorsque nous partîmes « de Syracuse, dit-il, au moment « d'être atteints par l'ennemi, j'invo- « quai Proserpine et Cérès, divinités « protectrices de la Sicile, et je leur « promis, si elles nous sauvaient dans « ce péril extrême, de brûler en leur « honneur tous nos vaisseaux, dès que « nous serions arrivés en Afrique. « Aidez-moi, soldats, à m'acquitter « de mon vœu; les déesses sauront « bien nous dédommager de ce sacri- « fice. Déjà même les victimes que je « viens de leur immoler nous promet- « tent un glorieux succès. » Aussitôt il prend en main la torche sacrée; il en fait distribuer à chacun des capitaines; il met le feu à son propre vaisseau; chefs et soldats imitent son exemple, et, en un instant, aux applaudissements et aux cris de joie de toute l'armée, la flotte entière n'est plus qu'un vaste monceau de cendres.

Les soldats n'avaient pas eu le temps de réfléchir. Séduits par la ruse habile d'Agathocle, une ardeur aveugle et impétueuse les avait tous entraînés. Mais lorsque leur enthousiasme se fut refroidi, lorsque, mesurant dans leur esprit cette vaste étendue de mer qui les séparait de leur patrie, ils se virent en pays ennemi sans aucun moyen d'en sortir, une noire tristesse et un morne désespoir s'emparèrent de tous les cœurs.

Agathocle, sans laisser à ce découragement le temps de se propager, se hâte de conduire son armée vers une ville du domaine de Carthage, appelée Mégalopolis. Le pays qu'ils eurent à traverser était orné de jardins, de vignes, d'oliviers et de plantations de toutes les espèces d'arbres fruitiers, entrecoupé de ruisseaux et de canaux d'eau vive qui arrosaient abondamment toutes les cultures. On trouvait à chaque pas des maisons de campagne, bâties avec une recherche et une magnificence qui attestaient l'opulence de leurs propriétaires. Les champs étaient couverts d'immenses troupeaux de bœufs et de brebis, et les prairies nourrissaient un grand nombre de superbes cavales. En un mot, cette belle contrée, où les plus nobles et les plus riches Carthaginois avaient choisi leur demeure, offrait partout des preuves de leur goût pour la vie champêtre, de leur amour pour les arts, et de leur habileté dans l'agriculture. L'aspect de ce beau pays ranime le courage abattu des soldats, et les entraîne à braver tous les périls pour s'emparer

d'une si riche proie. Agathocle profite de leur ardeur et les mène à l'attaque de Mégalopolis qui, assaillie à l'improviste, et n'ayant pour défenseurs que des habitants sans expérience dans la guerre, est emportée d'assaut. Agathocle en abandonne le pillage à ses soldats. L'abondance règne dans le camp; la confiance augmente, et aussitôt ils s'emparent d'une ville que Diodore appelle Leuco-Tunès (*), et qu'il place à deux mille stades de Carthage.

DÉFAITE D'HANNON ET DE BOMILCAR PAR AGATHOCLE; 309 AVANT L'ÈRE VULGAIRE. — Cependant les Carthaginois, instruits par les habitants des campagnes du débarquement d'Agathocle en Afrique, conçurent de grandes alarmes. Ils crurent d'abord que leur armée et leur flotte de Sicile avaient été entièrement anéanties. Comment concevoir, en effet, qu'Agathocle, à moins d'être vainqueur, eût osé laisser Syracuse sans défense, et qu'il se fût hasardé à traverser la mer, si les vaisseaux carthaginois en eussent encore été les maîtres? Le trouble et la terreur se répandent dans la ville; le peuple court en désordre au forum. Le sénat s'assemble à la hâte et tumultuairement. On délibère sur les moyens de sauver la république. On n'avait pas sous la main de troupes régulières qu'on pût opposer à l'ennemi, et l'imminence du danger ne permettait pas d'attendre celles qu'on pourrait lever dans les campagnes et chez les alliés. Les uns voulaient qu'on demandât la paix à Agathocle, les autres qu'on attendît des informations plus précises. L'arrivée du commandant de la flotte fit connaître le véritable état des choses. Il fut résolu enfin d'armer les citoyens. Le nombre des troupes monta à quarante mille hommes d'infanterie, mille chevaux et deux mille chariots armés en guerre. On nomma pour généraux de cette armée Hannon et Bomilcar qui étaient divisés par des inimitiés héréditaires. Mais le sénat voyait dans la haine mutuelle de ces citoyens puissants une garantie pour la république.

(*) La position de cette ville est inconnue.

Il se trompa néanmoins dans ses prévisions. Bomilcar depuis longtemps aspirait à la tyrannie. Jusqu'alors il n'avait ni trouvé l'occasion favorable, ni obtenu le pouvoir nécessaire pour arriver à son but. Revêtu alors du commandement de l'armée, il jugea l'instant propice à ses desseins et en résolut l'exécution.

Bientôt les deux généraux carthaginois marchèrent à l'ennemi, et l'ayant atteint, rangèrent leur armée en bataille. Les troupes d'Agathocle ne montaient qu'à treize ou quatorze mille hommes, dont plusieurs même n'avaient pas d'armes défensives. Agathocle leur en fabriqua avec les couvertures en cuir des boucliers de ses hoplites. Il s'aperçut ensuite que ses soldats étaient effrayés de la supériorité du nombre de l'ennemi, et surtout de sa cavalerie. L'habile politique emploie aussitôt un pieux stratagème pour relever leur courage. Il s'était procuré un certain nombre de chouettes privées. Il fait lâcher à la fois dans plusieurs parties de son camp ces oiseaux consacrés à Minerve, qui, se posant sur les drapeaux et sur les boucliers des soldats, semblent leur promettre au nom de la déesse une victoire assurée.

La bataille s'engage: les chariots et la cavalerie des Carthaginois viennent se briser contre les rangs serrés de l'infanterie sicilienne. Hannon, à la tête de la cohorte sacrée, soutient longtemps l'effort des Grecs, et les enfonce même quelquefois; mais bientôt il tombe mort aux premiers rangs, accablé d'une grêle de traits et percé d'innombrables blessures. La mort de leur chef intimide les Carthaginois et redouble la confiance des soldats d'Agathocle. Bomilcar, dont les forces étaient encore entières, aurait pu rétablir le combat; mais cet ambitieux conspirateur, jugeant que la victoire d'Agathocle et la défaite des Carthaginois étaient pour lui un moyen sûr d'arriver à la souveraine puissance, se retire avec son corps d'armée sur une hauteur voisine. Cette lâche désertion amène une déroute générale. La

cohorte sacrée soutient seule pendant quelque temps les efforts de l'ennemi; mais, entourée de tous côtés, elle se laisse massacrer presque tout entière sur le corps de son général. Agathocle, après avoir quelque temps poursuivi les fuyards, revient sur ses pas et s'empare du camp des Carthaginois.

Les historiens varient sur la perte qu'éprouvèrent les Carthaginois dans cette bataille. Les uns la portent à mille hommes seulement, les autres à six mille, ce qui nous paraît plus vraisemblable. Après cette victoire, Agathocle s'empare des villes, fait un immense butin, égorge des milliers d'ennemis. Il vient asseoir son camp à Tunis pour que les habitants de Carthage puissent voir du haut de leurs murailles la ruine de ce qu'ils ont de plus cher, le ravage de leurs campagnes, l'incendie de leurs maisons. Mémorable exemple des vicissitudes de la fortune, qui, par un retour inattendu, élevait les vaincus au niveau des vainqueurs! En effet, les Carthaginois, après avoir remporté en Sicile sur les Syracusains une victoire signalée, assiégeaient Syracuse, tandis qu'Agathocle, vainqueur contre son attente dans un combat décisif, entourait les murs de Carthage de ses retranchements; et, chose étonnante, ce général qui, dans son propre pays, avec ses forces tout entières, n'avait pu résister aux barbares, maintenant, sur la terre ennemie, avec une faible portion des débris de son armée vaincue, ébranlait la puissance de Carthage.

Offrandes et sacrifices des Carthaginois a Hercule et a Saturne. — Ces revers réveillèrent dans Carthage les idées superstitieuses. Elle attribua ses malheurs à sa négligence envers les dieux. C'était une coutume à Carthage, aussi ancienne que la ville même, d'envoyer tous les ans à Tyr, d'où elle tirait son origine, la dîme de tous les revenus de la république, et d'en faire une offrande à Hercule, le patron et le protecteur des deux villes. Depuis quelque temps les Carthaginois avaient diminué la valeur des offrandes. Le scrupule les saisit: ils avouèrent publiquement leur mauvaise foi et leur sacrilége avarice, et pour expier leur faute, ils envoyèrent à l'Hercule tyrien une grande somme d'argent et un nombre considérable de riches présents.

Leur superstition barbare imagina aussi que Saturne, irrité contre eux, leur envoyait ces revers pour les punir d'avoir négligé l'observation exacte des pratiques de son culte. Anciennement on immolait à Saturne les enfants des meilleures maisons de Carthage. Ils se reprochèrent d'avoir usé de fraude et de mauvaise foi envers le dieu en offrant, à la place des enfants de leur noblesse, d'autres enfants de pauvres ou d'esclaves qu'on achetait dans cette vue. Pour expier cette transgression sacrilége, ils immolèrent à leur dieu sanguinaire deux cents enfants choisis dans les plus illustres familles de la ville, et plus de trois cents personnes qui se sentaient coupables de cette fraude impie s'offrirent elles-mêmes en sacrifice pour éteindre par leur sang la colère de Saturne.

Progrès d'Agathocle en Afrique; défection des sujets et des alliés de Carthage. — Cependant la renommée publie dans l'Afrique entière que l'armée des Carthaginois est détruite, qu'Agathocle s'est emparé d'un grand nombre de villes et met le siége devant Carthage. On s'étonne qu'un si puissant empire ait été si brusquement attaqué, et par un ennemi déjà vaincu. A la surprise succède insensiblement le mépris pour les Carthaginois, et Agathocle voit bientôt passer dans son parti, non-seulement les Africains tributaires, mais encore de puissantes cités alliées, entraînées par l'amour du changement; il en reçoit pour prix de sa victoire des vivres et de l'argent.

Défaite d'Amilcar en Sicile, environ 309 avant l'ère chrétienne. — Dans cette position critique, les Carthaginois dépêchent un navire en Sicile pour instruire Amilcar de l'état des choses en Afrique, et le presser d'envoyer du secours. Employant encore dans cette occa-

sion leurs ruses accoutumées, ils font remettre à Amilcar les éperons de vaisseaux grecs qu'ils avaient eu soin de recueillir après l'incendie de la flotte d'Agathocle. Le général carthaginois prescrit aux envoyés le plus profond silence sur les victoires des Siciliens, répand le bruit qu'Agathocle a été complétement battu, que sa flotte est au pouvoir des Carthaginois, et pour preuve de son assertion, il montre les éperons des vaisseaux qu'on lui avait expédiés. Cette nouvelle s'accréditait dans la ville; le grand nombre songeait déjà à se rendre et à capituler; le commandant même de la place, Antandros, frère d'Agathocle, qui était loin d'avoir son courage et son énergie, parlait déjà de traiter avec l'ennemi, lorsqu'un esquif à trente rames qu'Agathocle avait fait construire à la hâte arriva dans le port, et parvint, non sans peine et sans danger, jusqu'aux assiégés. Les Syracusains, que la curiosité faisait courir en foule vers le port, avaient négligé sur quelques points la garde des murailles. Amilcar profite de l'occasion, et fait attaquer brusquement cette partie des remparts par une troupe d'élite.

Mais la nouvelle des victoires d'Agathocle s'était répandue dans la ville, et avait rendu la confiance et le courage à tous les habitants. Pleins d'une ardeur invincible, ils se précipitent sur les assaillants, et les repoussent après en avoir fait un grand carnage. Découragé par cet échec, Amilcar leva le siége de Syracuse, et envoya cinq mille hommes au secours de sa patrie.

Conquêtes d'Agathocle dans la Byzacène; stratagème de ce prince; 309 avant J. C. — Pendant que ces événements se passaient en Sicile, Agathocle, maître de la campagne, tourna ses armes contre les villes maritimes soumises aux Carthaginois. Il laisse dans son camp retranché à Tunis, une armée suffisante, marche contre Néapolis, prend la ville d'assaut, et traite les vaincus avec indulgence. De là il va mettre le siége devant Adrumète, et attire dans son alliance un chef africain, appelé Élyma.

Profitant du départ d'Agathocle, les Carthaginois dirigent toutes leurs forces contre Tunis, s'emparent du camp retranché, approchent de la ville les machines de guerre, et redoublent l'activité de leurs attaques, pour s'en emparer avant le retour du prince sicilien. Agathocle, averti de la prise de son camp et du danger qui menace Tunis, laisse devant Adrumète la plus grande partie de son armée, et, ne prenant avec lui que sa garde et quelques faibles détachements, il gravit en silence une montagne d'où il pouvait être aperçu et par les habitants d'Adrumète et par les Carthaginois qui assiégeaient Tunis. Là il invente un stratagème qui jette à la fois la terreur chez tous ses ennemis. Pendant la nuit, il fait allumer de grands feux qui couvrent un vaste espace de terrain. Les Carthaginois occupés au siége de Tunis, croyant qu'il marchait au secours de la place avec une nombreuse armée, s'enfuient dans leurs murs en abandonnant leurs machines. Les habitants d'Adrumète, persuadés que les assiégeants reçoivent un renfort considérable, sont frappés de crainte et se rendent à discrétion. D'Adrumète, il se dirige vers Thapsus, qu'il emporte d'assaut; et après s'être rendu maître, tant par la force que par la persuasion, de près de deux cents villes, il entreprend une expédition dans l'intérieur de l'Afrique.

A peine s'est-il éloigné de quelques journées de marche que les Carthaginois lèvent de nouvelles troupes, les joignent à celles qu'ils ont reçues de Sicile, et mettent, pour la deuxième fois, le siége devant Tunis. Agathocle, instruit par un courrier de cette attaque imprévue, revient de suite sur ses pas, place son camp à deux cents stades de l'ennemi, et, pour cacher son arrivée, il défend à ses soldats d'allumer des feux. Il se met en marche pendant la nuit; au point du jour, il surprend les Carthaginois hors de leur camp, dispersés dans la campagne, et fourrageant sans ordre et sans discipline. Il tombe sur eux comme la foudre, en

tue deux mille et fait un grand nombre de prisonniers. Ce nouveau succès rétablit la supériorité d'Agathocle, qu'on croyait alors inférieur aux Carthaginois, depuis que ceux-ci avaient reçu des renforts de Sicile et des secours de leurs alliés d'Afrique.

Nouvelle entreprise d'Amilcar contre Syracuse; défaite et mort de ce général; 308 avant l'ère vulgaire. — Pendant que ces événements se passaient en Afrique, Amilcar, qui, à la tête d'une flotte et d'une armée très-nombreuse, avait soumis la Sicile presque tout entière, résolut de tenter un nouvel effort contre Syracuse. Il se porte du côté du temple de Jupiter olympien, et prend la résolution de donner brusquement l'assaut à la ville; car les devins lui avaient prédit qu'il y souperait le lendemain.

Les assiégés, devinant l'intention de l'ennemi, avaient placé sur les hauteurs d'Euryèle trois mille fantassins et quatre cents cavaliers. Les Carthaginois ignoraient ces dispositions et croyaient surprendre l'ennemi. La nuit était sombre et pluvieuse. Amilcar marchait en avant à la tête de sa garde, suivi de sa cavalerie et de deux corps d'infanterie, composés d'Africains et de Grecs auxiliaires. Attirée par l'espoir du pillage, une foule immense d'esclaves et de valets désarmés, sans ordre et sans discipline, s'était mêlée dans les rangs. Cette multitude turbulente se pressait, s'entassait confusément dans les chemins étroits et embarrassés qui conduisaient aux remparts. Bientôt des rixes, des querelles, suivies de cris discordants, s'élèvent parmi ces masses avides de pillage, qui se heurtaient pour arriver aux premiers rangs. Leur désordre gagne les troupes régulières, et l'éveil est donné à l'ennemi. Alors les Syracusains, qui s'étaient postés sur l'Euryèle, fondent brusquement sur les Carthaginois, les accablent d'une grêle de traits, et, les attaquant de plusieurs côtés à la fois, leur coupent la retraite. Les Carthaginois, assaillis à l'improviste au milieu des ténèbres, ignorant la configuration du terrain et les forces de l'ennemi, se troublent, hésitent, et finissent par prendre la fuite. Les uns tombent dans des précipices, les autres sont écrasés par leur propre cavalerie; d'autres, par une méprise ordinaire dans ces rencontres nocturnes, se combattent entre eux. Amilcar, avec sa garde, soutint d'abord courageusement l'effort de l'ennemi; mais bientôt, abandonné par ses soldats, transis de trouble et d'effroi, il est pris vivant par les Syracusains.

Ce fut encore un des événements les plus inattendus que présenta cette guerre si féconde en changements de fortune. Agathocle, le plus habile général de son siècle, à la tête d'une puissante armée, avait été vaincu, près d'Hymère, par les Carthaginois, et y avait perdu l'élite de ses troupes; et maintenant un petit nombre de Syracusains vaincus, restés pour la défense de leurs murailles, venaient de détruire la nombreuse armée punique qui les assiégeait, et de prendre vivant Amilcar, le plus illustre des généraux de Carthage. Trois mille hommes déterminés, n'ayant pour eux que l'avantage de leur position et l'imprévu de leur attaque, avaient suffi pour mettre en déroute une armée de plus de cent vingt mille combattants.

Les Carthaginois, dispersés de tous côtés, ne se réunirent qu'avec peine, et se virent désormais hors d'état de rien entreprendre.

Les Syracusains rentrèrent dans la ville chargés de riches dépouilles. Après avoir fait souffrir à Amilcar toutes sortes de supplices, ils le firent périr d'une mort ignominieuse, et envoyèrent sa tête à Agathocle. Ce général s'approcha aussitôt du camp des Africains, et y jeta le sanglant trophée qu'il venait de recevoir, pour leur apprendre dans quel état étaient leurs affaires de Sicile.

Sédition dans l'armée d'Agathocle; défection d'une partie de ses troupes. — Les Carthaginois étaient consternés. Agathocle, que la victoire avait couronné dans toutes ses entreprises depuis son débarquement, voyant qu'en Sicile et en Afrique l'en-

nemi ne pouvait plus résister à ses armes, se croyait au bout de ses travaux et se livrait aux plus ambitieuses espérances, lorsque, du sein de sa propre armée, s'éleva subitement une tempête qui menaça d'engloutir à la fois sa vie et sa fortune. Lyciscus, l'un de ses plus braves lieutenants, au milieu d'un repas où il était échauffé par le vin, avait lancé des traits mordants contre Agathocle et contre son fils Archagate. Dans son ivresse, il s'était même emporté jusqu'à reprocher à ce dernier une liaison incestueuse avec sa belle-mère. Archagate, bouillant de colère, saisit un javelot, et frappe Lyciscus d'un coup mortel. La mort de cet officier fut le signal d'une révolte générale. Chefs et soldats se rassemblent en tumulte autour de la tente du prince; tous demandent à grands cris qu'on livre le meurtrier à leur vengeance. Si Agathocle persiste à vouloir le sauver, il tombera lui-même sous leurs coups. En même temps, ils exigent insolemment le payement de leur solde arriérée; ils nomment des généraux pour les commander, s'emparent de Tunis, et placent des gardes sur tous les points des remparts de cette ville. A la nouvelle de cette révolte, les Carthaginois conçoivent l'espérance d'attirer les séditieux dans leur parti. Ils font proposer aux soldats une paye plus forte, et aux officiers de magnifiques présents. Plusieurs de ces derniers se laissent corrompre, et s'engagent à passer avec leurs troupes dans le camp africain.

Dans cette extrémité Agathocle, redoutant la mort ignominieuse qu'il aurait à subir s'il était livré à l'ennemi, trouve dans l'énergie de son désespoir le moyen de ramener ses soldats. Il quitte la pourpre, se couvre d'humbles vêtements et s'avance au milieu d'eux. Ce changement inattendu les frappe; tous font silence, Agathocle prend alors la parole. Après leur avoir rappelé tous les succès qu'il doit à leur courage, il leur déclare qu'il est prêt à mourir si sa mort peut être utile à ses compagnons d'armes; que jamais la crainte ou le désir de prolonger sa vie ne l'ont fait souscrire à une action indigne de sa gloire, et pour leur en donner la preuve, il tire son épée et menace de s'en frapper à leurs yeux. On court vers lui; on s'empresse d'arrêter son bras. Toutes les voix proclament son innocence et l'invitent à reprendre les insignes de la royauté. Il cède à leurs instances réitérées; il leur exprime sa reconnaissance en versant des larmes de joie et de tendresse; tous les cœurs sont émus, et les applaudissements unanimes de l'assemblée célèbrent le rétablissement complet du pouvoir de leur général et de leur roi.

Nouvelles défaites des Carthaginois par Agathocle; supplice des transfuges; 308 avant l'ère chrétienne. — Cependant Agathocle, qui ne négligeait aucun moyen d'affaiblir la puissance de Carthage, envoya des députés à Ophellas, roi de la Cyrénaïque, pour l'attirer dans son alliance. Ce prince, qui avait été l'un des lieutenants d'Alexandre (*), et avait épousé une descendante du fameux Miltiade, nourrissait l'espoir ambitieux de soumettre l'Afrique à sa domination. Agathocle lui fait représenter que Carthage est le seul obstacle à l'agrandissement de leur puissance, que le motif de son invasion en Afrique a été, non l'ambition de conquérir, mais la nécessité de se défendre, et qu'après la destruction de l'ennemi commun, il lui abandonnerait l'Afrique, et se contenterait de régner sur la Sicile entière. Ophellas se laisse séduire par ces offres brillantes, et vient joindre Agathocle avec une armée composée de dix mille hoplites grecs, et d'un pareil nombre de troupes irrégulières. Agathocle l'accueille d'abord avec la plus grande bienveillance, le comble de caresses, lui prodigue des flatteries, l'invite souvent à sa table, et lui fait même adopter un de ses fils. Mais ce prince n'avait jamais reculé devant un crime

(*) Ophellas avait d'abord conquis et gouverné la Cyrénaïque au nom de Ptolémée-Lagus, et avait fini par se rendre indépendant.

utile à ses intérêts et à sa puissance. Par une perfidie sans exemple, il débauche une partie des troupes d'Ophellas, le fait périr au milieu de son camp, et s'attache son armée tout entière par des présents et de magnifiques promesses.

Conjuration de Bomilcar; supplice de ce général; 307 avant l'ère chrétienne. — Jamais, depuis le commencement de la guerre, Carthage ne s'était trouvée dans un si grand péril. Aux ennemis étrangers dont les forces venaient d'être doublées par la réunion de l'armée d'Ophellas, se joignait un ennemi domestique, non moins dangereux et non moins redoutable. Bomilcar, qui depuis longtemps aspirait à la tyrannie, jugea le moment favorable pour exécuter son projet. Il éloigna de Carthage sous différents prétextes la plus grande partie de la noblesse qui aurait été un obstacle à ses desseins. Bientôt, ayant fait des levées dans le faubourg nommé la Nouvelle ville, qui est un peu en dehors de l'ancienne Carthage, il licencia tous ceux qu'il croyait attachés au gouvernement. Il rassembla quatre mille mercenaires et cinq cents de ses concitoyens, complices de ses projets, et se fit déférer par eux le pouvoir despotique. Il divise sa troupe en cinq corps et entre dans la ville, massacrant tous ceux qu'il rencontre dans les rues. Une terreur incroyable se répand dans Carthage. Tous fuient, persuadés que la ville a été livrée à l'ennemi, qu'Agathocle a pénétré dans son enceinte. Mais sitôt que la vérité est connue, les jeunes citoyens courent aux armes, forment leurs rangs et marchent contre le tyran. Celui-ci, après avoir tué tous ceux qu'il rencontre sur sa route, pénètre dans le forum. Alors les Carthaginois, ayant occupé les maisons très-hautes qui bordent cette place publique, font pleuvoir une grêle de traits sur les conjurés qui, dans cette position, se trouvaient à découvert de tous les côtés. Ceux-ci, trop maltraités, serrent leurs rangs, et, à travers les rues étroites, se frayent un passage jusqu'à la Nouvelle ville, malgré les pierres et les traits qu'on lance sur eux de toutes les maisons situées sur leur route; enfin ils occupent sur une éminence une position avantageuse (*); mais tous les citoyens, ayant pris les armes, viennent camper devant les révoltés.

L'affaire se termina par une amnistie générale que la foi punique rompit envers le seul Bomilcar. On le fit périr dans les plus cruelles tortures. Justin ajoute que Bomilcar fut mis en croix au milieu du forum, afin que le même lieu où on lui avait conféré les honneurs suprêmes devînt le théâtre de son supplice et de son ignominie.

Diodore observe, comme une singularité remarquable, que les Carthaginois ignorèrent entièrement les projets d'Agathocle contre Ophellas, et qu'à son tour Agathocle n'eut aucune connaissance de la conjuration de Bomilcar. S'il en eût été autrement, ou bien les Carthaginois se seraient ligués avec Ophellas pour chasser Agathocle de l'Afrique, ou bien ce général aurait profité de la guerre civile allumée dans les murs de Carthage, pour s'emparer de cette ville.

Prise d'Utique et d'Hippozaritus; Agathocle passe en Sicile; 307 avant l'ère vulgaire. — Cependant Agathocle porte ses armes dans les provinces situées à l'occident de Carthage. Il s'empare, après une vive résistance, d'Utique et d'Hippozaritus, qui avaient essayé de se soustraire à sa domination. Dans le but de prévenir désormais de pareilles tentatives, il inflige à ces deux cités un châtiment exemplaire : il en abandonne le pillage à ses soldats, et fait passer au fil de l'épée la plus grande partie de leurs habitants.

Après cette sanglante exécution, il soumit à son pouvoir la plus grande partie des villes maritimes et les peuples de l'intérieur, exceptéles Numides, dont les

(*) Cette position est probablement le *Djebel-khawi* près du cap Qamart. Voyez la *Topographie de Carthage*, par M. Dureau de la Malle, p. 73 et planche II.

uns entrèrent dans son alliance, les autres restèrent neutres en attendant l'issue de la guerre. C'est alors que, se voyant supérieur aux Carthaginois, tant par ses propres forces, que par l'étendue de ses alliances et que, jugeant sa domination solidement établie en Afrique, il se résolut à passer en Sicile, où le mauvais état des affaires semblait exiger sa présence. Il n'emmena que deux mille soldats, et laissa le commandement du reste de l'armée à son fils Archagate.

État des affaires en Afrique sous le commandement d'Archagate, 306 avant l'ère chrétienne. — La fortune sembla d'abord favoriser les armes du nouveau général. Il fit, par ses lieutenants, quelques expéditions heureuses dans la partie méridionale de l'Afrique, et subjugua même, dit Diodore, quelques tribus de peuples nègres.

Cependant le sénat de Carthage, se relevant de l'abattement où l'avaient jeté les succès d'Agathocle, résolut de tenter un dernier effort, et mit sur pied trois corps d'armée, composés chacun de dix mille hommes, qui, sous le commandement d'Adherbal, d'Hannon et d'Imilcon, devaient agir, l'un sur les côtes de la mer, l'autre dans les provinces de l'intérieur, le troisième sur les frontières méridionales. Ils espéraient, par ce plan de campagne, contraindre l'ennemi à diviser ses forces, délivrer la ville du blocus qui gênait l'importation des vivres, et enfin, raffermir la fidélité chancelante de leurs alliés, qui, voyant de nouveau les armées puniques en campagne, pourraient compter sur un secours efficace.

Ce plan, bien conçu, obtint le résultat qu'on en avait espéré. Plusieurs des alliés de Carthage, que la crainte seule avait forcés de se réunir aux Grecs, s'en détachèrent et renouèrent avec la république leurs anciennes liaisons d'amitié. D'un autre côté, Archagate, voyant les troupes carthaginoises répandues dans toute l'Afrique, partagea lui-même son armée en trois corps. Eschrion, à la tête d'une de ces divisions, était chargé de défendre les provinces de l'intérieur. Hannon, qui lui était opposé, lui dressa une embuscade, où le général syracusain périt avec quatre mille fantassins, et deux cents cavaliers.

Imilcon, chargé des opérations de la guerre sur les frontières méridionales, s'était emparé d'une place forte sur la route que devait tenir Eumachus. Celui-ci ayant présenté la bataille, le rusé Carthaginois laissa dans la ville une partie de son armée avec l'ordre de fondre sur l'ennemi au moment où il feindrait lui-même de prendre la fuite. Au même instant, il sort de la ville avec la moitié de ses troupes, s'avance sous les retranchements de l'ennemi, engage le combat, et s'enfuit aussitôt comme frappé d'une terreur soudaine. Les soldats d'Eumachus, croyant la victoire décidée, rompent leurs rangs et s'abandonnent en désordre à la poursuite des fuyards. Tout à coup, la portion de l'armée carthaginoise qui était restée dans la ville, tombe sur eux, rangée en bon ordre et poussant de grands cris : les Grecs, surpris par cette attaque imprévue, s'arrêtent, frappés de terreur, et s'enfuient presque sans résistance. Mais l'ennemi leur avait coupé la retraite du côté de leur camp ; Eumachus fut contraint de se réfugier avec ses soldats sur une éminence voisine, position assez forte, mais entièrement dépourvue d'eau : les Carthaginois les y poursuivent, entourent la colline d'un retranchement, et l'armée grecque périt tout entière, soit par la soif, soit par le fer de l'ennemi. De huit mille huit cents hommes dont elle était composée, il ne se sauva, dit Diodore, que trente fantassins et quarante cavaliers.

Archagate, consterné par ces revers inattendus, se retire à Tunis, réunit autour de lui tout ce qui lui restait de troupes, et envoya en Sicile porter à son père la nouvelle de ces désastres, et le supplier de venir aussitôt à son secours. Déjà il était abandonné de presque tous ses alliés ; il était bloqué dans Tunis par les trois généraux carthaginois, et, la mer étant au pouvoir de l'ennemi, son armée abattue et dé-

couragée était en proie à toutes les horreurs de la disette.

Agathocle repasse en Afrique pour secourir son fils Archagathe. — Agathocle, après avoir obtenu d'abord quelques succès en Sicile, avait vu la plus grande partie de l'île se soustraire à sa domination. Néanmoins les nouvelles qu'il reçut d'Afrique lui parurent si désastreuses, qu'il résolut de s'embarquer sur-le-champ pour aller au secours de son armée. Il trompe, par un nouveau stratagème, la vigilance des Carthaginois qui bloquaient le port de Syracuse, en sort avec dix-sept galères, met en fuite la flotte supérieure en nombre qui le poursuivait, et débarque en Afrique. Là, retrouvant ses soldats épuisés par la disette et abattus par le désespoir, il relève leur courage par ses exhortations, leur démontre qu'une victoire décisive peut seule les sauver, et les mène contre l'ennemi. Il lui restait encore en infanterie six mille hommes de troupes grecques, un pareil nombre de mercenaires étrusques, celtes et samnites, et dix mille Africains, sur la fidélité desquels il ne pouvait pas entièrement compter. Il avait encore quinze cents hommes de cavalerie grecque, et six mille chars de guerre montés par des Africains. Les généraux carthaginois, quoiqu'ils eussent l'avantage du nombre et de la position, ne voulaient pas s'exposer aux hasards d'une bataille contre un ennemi au désespoir; persuadés qu'en traînant la guerre en longueur, et en continuant à lui couper les vivres, ils le forceraient à se rendre. Agathocle, ne pouvant attirer l'ennemi dans la plaine, prend le parti d'attaquer les hauteurs sur lesquelles étaient retranchés les Carthaginois. La détresse où il se trouvait justifiait à ses yeux la témérité de l'entreprise. L'armée punique sort de son camp rangée en bataille; Agathocle, malgré tous les désavantages de sa position, résiste longtemps aux efforts des Carthaginois. Enfin, les mercenaires et les Africains ayant été enfoncés, il est contraint de se retirer dans son camp. Les Carthaginois, dans la poursuite, eurent soin d'épargner les Africains auxiliaires qu'ils espéraient engager à la défection; ils s'acharnèrent à massacrer les Siciliens et les mercenaires, dont trois mille environ restèrent sur la place.

Incendie du camp des Carthaginois; terreur panique dans les deux armées. — Pendant la nuit qui suivit la bataille, un événement inattendu porta la terreur et le désordre dans les deux armées. Tandis que les Carthaginois, en réjouissance de leur victoire, immolaient aux dieux l'élite de leurs prisonniers, le feu de l'autel embrasa la tente du sacrifice. Favorisé par un vent impétueux, l'incendie consuma en un instant le camp tout entier, qui n'était qu'un assemblage de cabanes grossièrement formées de paille et de roseaux. Les rapides progrès du feu rendent tout secours inutile. Les uns, surpris par les flammes dans les rues étroites du camp où ils s'étaient entassés, y trouvent le même supplice que leur impiété barbare vient d'infliger à leurs prisonniers; les autres, qui, en tumulte et en désordre, s'étaient jetés hors des retranchements, y trouvent une nouvelle cause de trouble et d'épouvante. Cinq mille Africains de l'armée d'Agathocle désertaient en ce moment ses drapeaux, et se rendaient au camp des Carthaginois. Ceux-ci, les ayant aperçus de loin, supposent que l'armée des Grecs vient tout entière les attaquer. Une terreur incroyable se répand dans l'armée; tous prennent la fuite: les uns, aveuglés par la crainte, se jettent dans des précipices; les autres, dans l'obscurité de la nuit, croyant combattre l'ennemi, tournent leurs armes contre leurs camarades, et s'égorgent entre eux. Cinq mille hommes périrent dans ce tumulte; le reste s'enfuit précipitamment vers Carthage, dont les habitants, trompés par cette fuite désordonnée, crurent que leur armée avait été complétement défaite.

Cependant, les déserteurs africains, à l'aspect de l'incendie du camp des Carthaginois et du désordre qu'y avait jeté leur approche, n'avaient osé pour-

suivre leur marche, et étaient retournés sur leurs pas. A leur retour, la même terreur panique qui venait d'être si fatale aux troupes carthaginoises, se répandit tout à coup dans le camp d'Agathocle. Les Grecs s'imaginèrent aussi que l'armée ennemie tout entière venait les attaquer; le tumulte et l'épouvante causés par cette erreur produisirent sur eux les mêmes effets, et coûtèrent la vie à quatre mille hommes.

Agathocle abandonne son armée et repasse en Sicile; fin de la guerre; 306 avant l'ère vulgaire. — Après ce nouveau désastre, Agathocle, se voyant abandonné par tous ses alliés, et trop faible désormais pour lutter avec les Carthaginois, résolut d'abandonner l'Afrique. Il manquait de vaisseaux pour transporter ses troupes; d'ailleurs, la mer était au pouvoir des ennemis. Ces deux motifs le décidèrent à s'embarquer seul sur un vaisseau léger, laissant ses deux fils et son armée exposés à toutes les chances de la guerre. A la nouvelle de son départ, les soldats épouvantés, et se croyant déjà dans les mains d'un ennemi implacable, s'écriaient que, pour la seconde fois, leur roi les abandonnait au milieu des ennemis; que celui qui leur devait jusqu'à la sépulture renonçait même à défendre leur vie. Ils veulent poursuivre leur roi, mais, arrêtés par les Numides de l'armée carthaginoise, ils sont forcés de rentrer dans leur camp. Alors, dans leur désespoir, ils égorgent les fils d'Agathocle, et traitent avec les Carthaginois. Les conditions de cet accommodement furent que les Grecs, moyennant trois cents talents (*), livreraient aux Carthaginois toutes les villes dont ils étaient en possession; que ceux qui voudraient servir dans les armées puniques y recevraient la paye ordinaire des troupes, et que les autres seraient transportés à Sulonte, en Sicile, où on leur donnerait les moyens de s'établir. Les commandants de quelques places, dans l'espoir d'être secourus par Agathocle, ne voulurent point souscrire à cette capitulation. Les Carthaginois mirent le siége devant ces villes, et, après s'en être emparés, ils mirent en croix les chefs, réduisirent en esclavage les soldats, et forcèrent à faire refleurir la culture dans leurs campagnes, ces mêmes mains qui y avaient porté le ravage et la désolation.

Telle fut la fin de cette guerre mémorable, qui avait duré quatre années et qui avait ébranlé dans ses fondements la puissance de Carthage.

L'année suivante, un traité conclu entre Agathocle et les Carthaginois rétablit les possessions des deux partis en Sicile dans le même état où elles étaient avant la guerre. La république consentit à payer pour ce traité au prince syracusain trois cents talents et deux cent mille médimnes de blé.

Mort d'Agathocle; nouvelle expédition des Carthaginois en Sicile, de 305 a 278 avant l'ère vulgaire. — Les vingt-cinq années qui suivirent le dernier traité avec Agathocle furent probablement pour Carthage une période de calme et de bonheur. Le silence de l'histoire est presque une preuve de la tranquillité uniforme dont jouit alors cette république. Les époques stériles pour les historiens sont généralement heureuses pour les peuples.

Agathocle était mort en 289 avant J. C., après un règne de vingt-huit ans, dans la soixante-douzième, et suivant quelques historiens, dans la quatre-vingt-quinzième année de son âge. La démocratie s'était rétablie dans Syracuse; les dissensions intestines qui, pendant neuf ans entiers, déchirèrent cette malheureuse ville, réveillèrent chez les Carthaginois l'espoir de s'en emparer. Ils vinrent l'assiéger par terre et par mer, avec cent vaisseaux de guerre et cinquante mille hommes de troupes de débarquement.

Troisième traité des Romains et des Carthaginois; guerre en Sicile contre Pyrrhus; 278 avant l'ère vulgaire. — Deux ans auparavant, les Carthaginois et les Ro-

(*) 1,650,000 francs.

mains, alarmés de l'ambition de Pyrrhus, roi d'Épire, qui menaçait à la fois la Sicile et l'Italie, avaient renouvelé leurs anciens traités, en y ajoutant la clause d'une alliance offensive et défensive contre ce prince. Leur prévoyance n'avait pas été vaine : Pyrrhus tourna ses armes contre l'Italie, et y remporta plusieurs victoires. Les Carthaginois, en conséquence du dernier traité, se crurent obligés de secourir les Romains, et leur envoyèrent une flotte de cent vingt vaisseaux, commandés par Magon. Le sénat romain témoigna sa reconnaissance de l'empressement de ses alliés, mais n'accepta pas leurs secours.

Magon, quelques jours après, alla trouver Pyrrhus, sous prétexte de ménager un accommodement entre ce prince et les Romains, mais, en effet, pour le sonder, et pour pressentir ses desseins au sujet de la Sicile, qui, depuis longtemps, l'appelait à son secours.

En effet, les Syracusains, vivement pressés par les Carthaginois, avaient envoyé députés sur députés à Pyrrhus, pour le supplier de venir les délivrer. Ce prince, ayant épousé Lanassa, fille d'Agathocle, regardait en quelque sorte la Sicile comme un héritage qui lui était dévolu. Il partit donc de Tarente, passa le détroit, et aborda en Sicile. Les peuplades grecques de cette île le reçurent avec une joie extraordinaire, et lui offrirent à l'envi leurs villes, leurs troupes, leur argent et leurs vaisseaux. Pyrrhus avait amené avec lui trente mille fantassins, deux mille cinq cents cavaliers, et deux cents vaisseaux de guerre. Ses conquêtes furent d'abord si rapides, qu'il ne resta dans toute la Sicile aux Carthaginois que la seule ville de Lilybée, dont il s'apprêtait à faire le siége. Alors les Carthaginois entrèrent en négociation avec lui : ils consentaient même à acheter la paix au prix d'une flotte et d'une somme d'argent considérable qu'ils livreraient entre ses mains. Pyrrhus exigeait qu'ils abandonnassent la Sicile tout entière. Cette condition sembla trop dure aux Carthaginois, et la négociation fut rompue. Dès lors Pyrrhus résolut d'employer tous les moyens pour s'emparer de Lilybée; mais les Carthaginois, étant maîtres de la mer, avaient fait entrer des vivres et une nombreuse garnison dans cette ville, qui, située sur un promontoire escarpé, de toute part environnée par les eaux, ne se joignait à la terre ferme que par un isthme fort étroit. Ils avaient en outre fortifié avec le plus grand soin cette partie, qui était la seule accessible. Pyrrhus employa vainement toutes les machines, tous les procédés usités pour l'attaque des places. Après deux mois de tentatives inutiles, il fut obligé de lever le siége.

Ce premier revers fut pour Pyrrhus le présage de revers plus funestes. Il avait besoin de rameurs et de soldats pour l'exécution de ses projets ambitieux : la dureté avec laquelle il en exigea des villes de Sicile excita contre lui un mécontentement universel. Les Carthaginois, prompts à saisir une occasion si favorable de recouvrer leurs anciennes possessions, envoyèrent en Sicile une nouvelle armée, qui se grossit de jour en jour par le concours des mécontents. Alors Pyrrhus, sous prétexte de défendre les villes contre les troupes puniques, y mit des garnisons qui lui étaient dévouées, et fit périr, comme coupables de trahison, les citoyens les plus distingués, dans l'espoir qu'il lui serait plus aisé de contenir la multitude privée de la protection de ses chefs. Ces actes de cruauté décidèrent sa ruine. Dès lors, il se vit abandonné par le petit nombre de villes qui jusque-là lui étaient restées fidèles; la Sicile repassa sous la domination de ses anciens maîtres, et il perdit cette belle et riche contrée avec autant de rapidité qu'il l'avait conquise. Plutarque rapporte que lorsqu'il se fut embarqué pour retourner à Tarente, il s'écria, les yeux tournés vers les côtes de Sicile : « O le beau « champ de bataille que nous laissons « aux Carthaginois et aux Romains ! » Cette prédiction fut pleinement justifiée par les guerres acharnées que se firent ces deux peuples, et par les

sanglantes défaites qu'ils essuyèrent tour à tour.

Hiéron, élevé a la royauté a Syracuse, continue la guerre contre les Carthaginois, 275 a 268 avant l'ère vulgaire. — Après le départ de Pyrrhus, la magistrature suprême de Syracuse fut remise aux mains d'Hiéron. Gagnées par l'attrait de ses vertus, toutes les villes lui décernèrent d'un commun accord le commandement des troupes contre les Carthaginois. Fils d'Hiéroclès, homme d'une naissance distinguée, qui descendait de Gélon, ancien tyran de la Sicile, son origine maternelle était obscure et honteuse. Il devait le jour à une esclave, et son père le fit exposer comme l'opprobre de sa maison. Bientôt, sur la foi de brillants présages, qui annonçaient la grandeur future de cet enfant, Hiéroclès le prit avec lui et s'appliqua à le rendre digne des destins qui l'attendaient. A peine sorti de l'adolescence, il se distingua dans plusieurs actions, et reçut de Pyrrhus plusieurs récompenses militaires. Doué d'une rare beauté, d'une force plus qu'ordinaire, plein de grâce dans ses paroles, de justice dans sa conduite, de modération dans le pouvoir, il se vit déférer d'un consentement unanime le nom et l'autorité de roi. Il fut chargé de la guerre contre les Carthaginois, et remporta sur eux de grands avantages. Mais bientôt des intérêts communs unirent les Carthaginois et les Syracusains contre un nouvel ennemi, qui menaçait la Sicile, et qui leur donnait aux uns et aux autres de vives et justes alarmes. Il était aisé de prévoir que les Romains, qui avaient conquis toute l'Italie jusqu'au détroit de Sicile, ne s'arrêteraient pas devant cette faible barrière, et qu'ils porteraient bientôt leurs armes victorieuses dans cette île riche et féconde, qui leur semblait en quelque sorte une annexe de l'Italie. Il ne leur manquait pour s'en emparer, qu'un prétexte ou une occasion favorable : elle se présenta bientôt, et fut cause de la première guerre punique.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

Ici les événements s'agrandissent, et l'histoire prend un caractère plus imposant. Les deux plus puissantes républiques du monde, alliées depuis plus de deux siècles et dont jusqu'alors aucun différend n'avait troublé la bonne intelligence, vont s'entrechoquer avec toutes leurs forces, avec un acharnement sans exemple. Carthage avait pour elle d'immenses richesses, une marine formidable, une cavalerie auxiliaire excellente ; Rome, l'union et la force de son gouvernement, l'austérité de ses vertus antiques, le courage et la discipline de ses armées nationales, exercées par deux cents ans de victoires contre les peuplades guerrières de l'Italie. Jamais on ne vit aux prises des nations plus belliqueuses, et jamais ces mêmes nations ne déployèrent plus de force et d'énergie. En effet, ce n'était pas seulement une médiocre province, c'était l'empire du monde que ces deux peuples rivaux se disputaient dans l'étroite arène de la Sicile.

Causes de la première guerre punique, 268 avant J. C. — Déjà quelques signes de refroidissement s'étaient manifestés entre les Romains et les Carthaginois pendant la guerre de Pyrrhus et le siége de Tarente : mais ce furent les dissensions de Messine qui amenèrent entre les deux peuples une rupture déclarée. Sous le règne d'Agathocle, tyran de Sicile, quelques aventuriers campaniens qui étaient à la solde de ce prince s'étaient ouvert par la perfidie l'entrée de la ville de Messine, avaient égorgé une partie des habitants, chassé les autres, épousé leurs femmes, envahi leurs biens, et étaient demeurés seuls maîtres de cette place importante. Ils avaient pris le nom de *Mamertins* (*). A leur exemple, et par leur secours, une légion romaine, composée de soldats campaniens, et commandée par Décius Jubellus, citoyen de Capoue,

(*) Ce nom venait du mot *Mamers*, qui, dans la langue campanienne, signifiait *Mars*.

avait traité de même la ville de Rhége, située vis-à-vis de Messine, de l'autre côté du détroit. Les Mamertins, soutenus par ces dignes alliés, accrurent rapidement leur puissance, et devinrent un sujet de crainte et d'inquiétude pour les Carthaginois et les Syracusains, qui se partageaient l'empire de la Sicile. Mais sitôt que les Romains, délivrés de la guerre contre Pyrrhus, eurent tiré vengeance de la perfide légion qui s'était emparée de Rhége, et rendu la ville à ses anciens habitants, les Mamertins, demeurés seuls et sans appui, ne furent plus en état de résister aux forces de Syracuse, et crurent devoir recourir à une protection puissante. Mais la division se mit parmi eux : les uns livrèrent la citadelle aux Carthaginois, les autres envoyèrent à Rome un ambassadeur pour offrir la possession de leur ville au peuple romain, et le presser de venir à leur secours.

L'affaire, mise en délibération dans le sénat, fut envisagée sous deux points de vue opposés. D'un côté, il paraissait indigne des vertus romaines de protéger, en défendant les Mamertins, des brigands semblables à ceux qu'on avait punis si sévèrement à Rhége; de l'autre, il semblait important d'arrêter les progrès des Carthaginois, qui, maîtres de Messine, le seraient bientôt de Syracuse et de la Sicile entière, et qui, ajoutant cette conquête à leurs anciennes possessions de Sardaigne et d'Afrique, menaçaient de toutes parts les côtes de l'Italie. Le sénat n'osa prendre aucune décision : il renvoya l'affaire au peuple, qui, excité par les consuls, résolut de secourir les Mamertins.

Passage du détroit de Sicile, et occupation de Messine par les Romains, 264 avant l'ère vulgaire. — Aussitôt, le consul Appius Claudius se mit en marche avec son armée, et se rendit à Rhége, où il attendit l'occasion favorable de passer le détroit de Sicile. Ce général audacieux ose se confier à la mer sur une frêle barque de pêcheur, passe, sans être aperçu, au travers de la flotte carthaginoise, et arrive à Messine. Là, par son éloquence et de brillantes promesses, il détermine les habitants à réunir leurs efforts pour recouvrer leur liberté. Les Mamertins emploient tour à tour les menaces, la ruse, la force, et parviennent à chasser de la citadelle l'officier qui y commandait au nom des Carthaginois. Ceux-ci font mettre en croix le commandant dont la lâcheté ou l'impéritie avait causé la perte de Messine, et assiégent cette ville par terre et par mer. En même temps, Hiéron, jugeant l'occasion favorable pour chasser entièrement les Mamertins de la Sicile, fait alliance avec les Carthaginois, et part de Syracuse pour se joindre à eux.

Le consul Appius Claudius qui, pendant cet intervalle, était retourné à Rhége, essaye de traverser le détroit avec sa flotte, dans le but de faire lever le siége de Messine. Ce fut d'abord en plein jour qu'il tenta ce passage dangereux; mais la supériorité et l'expérience de la flotte carthaginoise, l'impétuosité des vagues dans cette mer difficile et resserrée, et une violente tempête, qui s'éleva tout à coup, furent pour ses matelots peu exercés des obstacles invincibles. Il perdit quelques vaisseaux, et ne regagna qu'avec beaucoup de peine le port de Rhége, d'où il était sorti.

L'âme ferme et constante du consul ne se laissa point abattre par ce premier revers. Persuadé qu'il ne pourrait passer en Sicile tant que les Carthaginois occuperaient le détroit, il eut recours à un ingénieux stratagème. Il feignit d'abandonner l'entreprise, de retourner à Rome avec sa flotte, et fixa publiquement le jour et l'heure du départ. Sur l'avis qui leur en fut donné, les ennemis qui bloquaient Messine du côté de la mer s'étant retirés comme s'il n'y avait plus rien à craindre, le consul, qui avait soigneusement observé la nature du détroit, s'empressa de saisir le moment favorable. Aidé du vent et de la marée, profitant de l'absence des Carthaginois et de l'obscurité de la nuit, il

effectue le passage et aborde à Messine.

L'accomplissement de cette entreprise immortalisa le nom d'Appius. Comme il avait transporté au milieu de la nuit, à travers cette mer dangereuse, la plus grande partie de ses soldats sur des radeaux formés de troncs d'arbre et de planches grossièrement jointes, on lui donna le surnom de *Caudex*, des mots *caudices* et *caudicariæ naves*, par lesquels les Romains désignaient ces sortes d'embarcations.

Appius, se voyant pressé dans Messine par des forces de terre et de mer supérieures aux siennes, fit offrir la paix aux Carthaginois et aux Syracusains, à condition qu'ils abandonneraient le siége de cette ville. Ces propositions furent rejetées. Alors le consul, réduit à tenter la fortune des armes, résolut d'attaquer séparément chacun de ses ennemis. Il fondit d'abord sur l'armée d'Hiéron, qui, après une assez vigoureuse résistance, fut vaincue et forcée de se retirer dans son camp. Hiéron, déjà mal disposé envers les Carthaginois, à cause de la négligence qu'ils avaient mise à garder le détroit, et, de plus, prévoyant, d'après l'essai qu'il venait de faire des armes romaines, que l'issue de la guerre leur serait favorable, s'échappa en silence au milieu de la nuit, et retourna promptement à Syracuse.

Défaite des Carthaginois devant Messine; les Romains s'avancent jusqu'a Syracuse. — Le lendemain, Appius, enhardi par la victoire et par la retraite des Syracusains, résolut d'attaquer les Carthaginois dans leurs retranchements. Ils étaient campés dans un lieu que la nature et l'art avaient fortifié. D'un côté la mer, de l'autre un marais large et profond, formaient une péninsule qu'ils avaient fermée d'une muraille sur le seul point par où elle était accessible. Les Romains tentèrent de forcer cette barrière; mais la difficulté des lieux, et la résistance opiniâtre des Carthaginois rendirent leurs efforts inutiles. Appius reconnut bientôt la témérité de son entreprise, et ordonna la retraite.

Alors les Carthaginois, persuadés que c'était à leur valeur et non à l'avantage du terrain qu'ils devaient la victoire, sortirent de leurs retranchements et poursuivirent les Romains. Tout à coup la fortune changea avec la position des lieux; il ne resta à chacun que son propre courage. Les Carthaginois ne purent soutenir le choc des Romains. Il y en eut un grand nombre de tués. Les autres se réfugièrent soit dans les villes voisines, soit dans leur camp d'où ils n'osèrent plus sortir tant qu'Appius demeura dans Messine.

Appius, maître de la campagne, laisse une forte garnison dans Messine, porte le ravage dans le territoire de Syracuse, et met le siége devant cette ville dans l'espoir de détacher Hiéron de l'alliance des Carthaginois. La campagne finit sans qu'il eût pu réussir dans son dessein, et il repassa en Italie.

Continuation de la guerre; traité des Romains avec Hiéron; 263 avant l'ère vulgaire. — L'année suivante, les Romains, ayant à cœur de terminer la guerre de Sicile, y envoyèrent les deux nouveaux consuls avec quatre légions, et le nombre d'auxiliaires qui était attaché à chacun de ces corps (*). Avec ces forces imposantes, tantôt unissant leurs troupes, tantôt les séparant, les consuls battirent en plusieurs occasions les Carthaginois et les Syracusains, et répandirent partout la terreur de leurs armes. Leurs succès furent si rapides qu'ils se virent en peu de temps maîtres de soixante-sept villes, au nombre desquelles furent Catane et Tauromenium. Alors Hiéron qui, voyant le découragement général des peuples de la Sicile, se défiait de ses forces et de celles de ses alliés, envoya des députés aux consuls pour traiter de la paix avec eux. Ceux-ci ne furent pas difficiles sur les conditions. En détachant de l'alliance des Carthaginois Hiéron, souverain des contrées les plus fécondes de la Sicile, ils se procuraient les

(*) En tout 32 mille fantassins et 3600 cavaliers.

moyens d'approvisionner leur armée, qui ne pouvait que très-difficilement recevoir des vivres d'Italie, tant que les flottes puniques étaient maîtresses de la mer. Les clauses du traité furent qu'on se rendrait de part et d'autre les prisonniers, qu'Hiéron serait rétabli dans la possession intégrale de son royaume, et qu'il payerait cent talents pour les frais de la guerre (*). Annibal, général des Carthaginois, s'avançait déjà avec sa flotte pour secourir Hiéron qu'il croyait assiégé dans Syracuse par les Romains; mais lorsqu'il apprit la conclusion du traité, il jugea prudent de retourner sur ses pas.

Troisième année de la I[re] guerre punique; siége et bataille d'Agrigente; 262 avant l'ère chrétienne.—Cependant les Carthaginois, voyant les Romains fortifiés de l'alliance d'Hiéron, jugèrent à propos d'envoyer en Sicile des forces plus considérables, tant pour résister à leurs ennemis que pour conserver leurs anciennes possessions. Ils joignirent à leurs armées nationales un grand nombre de mercenaires tirés de la Ligurie, de la Gaule et surtout de l'Espagne. Ils choisirent pour leur place d'armes Agrigente que sa position naturelle et ses fortifications rendaient presque imprenable, et y firent entrer des vivres et une nombreuse garnison. Les consuls romains, ayant réuni à leurs légions toutes les forces de leurs alliés, viennent camper à mille pas d'Agrigente, et forcent les Carthaginois à se renfermer dans les murs. Les moissons étaient alors parvenues à leur maturité, et les soldats romains, qui prévoyaient la longueur du siége, s'étaient imprudemment dispersés dans la campagne pour ramasser des grains. Les Carthaginois, profitant de leur négligence, fondent à l'improviste sur les fourrageurs et les mettent aisément en fuite. De là ils marchent au camp des Romains, et partagés en deux corps, les uns commencent à arracher les palissades, tandis que les autres combattent les postes qui couvrent les retranchements. En cette occasion comme en plusieurs autres, les lois rigoureuses de la discipline militaire sauvèrent l'armée romaine d'un désastre qui paraissait inévitable. Ces lois punissaient de mort le soldat qui lâchait pied dans une bataille ou qui abandonnait son poste. Aussi, quoique inférieurs en nombre aux assaillants, les Romains chargés de la défense du camp soutinrent leur choc avec une incroyable fermeté, leur tuèrent plus de monde qu'ils n'en perdirent, et donnèrent le temps aux cohortes de s'armer et de venir à leur secours. Alors, les Carthaginois, qui s'étaient vus au moment d'emporter les retranchements, sont enveloppés de toutes parts, taillés en pièces ou mis en déroute, et poursuivis jusqu'aux portes de la ville. Cet événement rendit à la fois les Romains plus circonspects, et les Carthaginois moins entreprenants.

Ceux-ci n'engageant plus que rarement de légères escarmouches, les consuls divisèrent leur armée en deux corps, dont l'un fut placé devant le temple d'Esculape, l'autre du côté de la ville qui regarde Héraclée. Les deux camps étaient protégés par une double ligne de retranchements, l'une destinée à empêcher les sorties des assiégés, l'autre à garantir les derrières du camp, et à intercepter les secours qu'on voudrait introduire dans la place. Des postes fortifiés remplissaient l'espace intermédiaire entre les deux corps d'armée.

Le blocus durait depuis cinq mois. Les Romains recevaient de leurs alliés de Sicile des vivres en abondance. Agrigente au contraire, où cinquante mille hommes se trouvaient entassés, souffrait déjà toutes les horreurs de la disette. Annibal, fils de Giscon, qui commandait dans la place, envoyait depuis longtemps à Carthage courriers sur courriers pour exposer sa détresse, et demander des secours en vivres et en soldats. Enfin les Carthaginois firent passer en Sicile le vieil Hannon avec cinquante mille hommes d'infanterie, six mille chevaux et soixante éléphants.

(*) 550,000 fr.

A peine ce général était-il débarqué à Héraclée avec toutes ses forces qu'on lui livra la ville d'Erbesse, voisine du camp latin, où l'on apportait de tous les points de la Sicile les vivres destinés à l'approvisionnement de l'armée romaine. Alors les Romains, assiégeants à la fois et assiégés, se trouvèrent réduits à la même pénurie qu'ils faisaient éprouver à la garnison d'Agrigente. La famine fit bientôt de tels progrès qu'ils furent plusieurs fois sur le point de lever le siége, et ils y auraient été forcés si l'adresse et le zèle d'Hiéron n'eussent réussi à leur faire passer quelques convois qui soulagèrent un peu leur détresse. Hannon, voyant les Romains affaiblis par la famine et par les maladies qui en sont la suite ordinaire, s'approcha de leur camp, résolu de livrer une bataille générale. D'abord il eut l'adresse d'attirer dans une embuscade leur cavalerie qui éprouva une perte considérable. Enhardi par ce premier succès, il porta son camp sur une colline à quinze cents pas de l'armée romaine. Cependant la bataille se donna beaucoup plus tard qu'on ne devait l'attendre de deux armées si voisines l'une de l'autre, les Romains et les Carthaginois craignant alternativement de confier la décision de la guerre au hasard d'une seule journée. Ainsi, tant qu'Hannon témoigna de l'empressement pour en venir aux mains, les consuls se tinrent renfermés dans leurs retranchements, effrayés de la multitude et de la confiance de leurs ennemis, et découragés en outre par la défaite récente de leur cavalerie. Mais quand ils s'aperçurent que leurs craintes et leurs délais affaiblissaient le zèle et le courage de leurs alliés, que les Carthaginois en devenaient plus fiers et plus hardis, et que la faim était un ennemi encore plus à craindre pour eux que les soldats d'Hannon, ils se décidèrent à accepter la bataille. Alors Hannon, à son tour, parut en craindre l'événement et chercher les moyens de l'éviter.

Deux mois se passèrent dans cette alternative de confiance et de crainte sans aucun événement décisif. Enfin, sollicité par les vives instances d'Annibal qui lui mandait que les assiégés ne pouvaient plus résister à la famine et que plusieurs de ses soldats passaient à l'ennemi, Hannon résolut de donner la bataille sans plus différer, et convint avec Annibal qu'il ferait en même temps une sortie. Les Romains, par les pressants motifs que nous avons indiqués, n'étaient pas moins disposés à livrer le combat. La bataille s'engagea dans une plaine située entre les deux camps. Le succès fut longtemps balancé. Enfin, par un dernier effort, le consul Posthumius enfonce les rangs des mercenaires qui combattaient en tête de l'armée carthaginoise. Ceux-ci, reculant en désordre sur les éléphants et sur les troupes de la seconde ligne, portent le trouble et la confusion dans toute l'armée. Dès lors plus de résistance; presque tous tombent sous le fer; Hannon se sauve à Héraclée avec une poignée de soldats. Les Romains s'emparent du camp des Carthaginois et de presque tous les éléphants. Annibal ne fut pas plus heureux dans sa diversion. Il fit une sortie contre le camp romain, fut repoussé avec une grande perte, et poursuivi jusqu'aux portes de la ville.

Cependant il sut habilement saisir le moment favorable pour sauver sa garnison. Au déclin du jour, il remarqua que les Romains, soit par l'extrême confiance qui suit toujours la victoire, soit à cause des fatigues d'une si rude journée, gardaient leurs lignes avec plus de négligence qu'à l'ordinaire. Il sortit en silence au milieu de la nuit, traversa les fossés des lignes romaines sur des pontons qu'il avait préparés d'avance, et parvint à s'échapper avec toutes ses troupes à l'insu des ennemis. Les Romains, au point du jour, s'étant aperçus de son évasion, se contentèrent de harceler son arrière-garde et portèrent toutes leurs forces à l'attaque de la ville. Agrigente, abandonnée de ses défenseurs, fut prise sans résistance et livrée au pillage; vingt-cinq mille de ses habitants furent vendus comme esclaves. La conquête de cette place, dont

le siége avait duré sept mois, fut également utile et glorieuse aux Romains; mais elle leur coûta de grands sacrifices. Ils y perdirent plus de trente mille hommes, tant de leurs soldats que des Siciliens leurs alliés. Aussi les consuls, se voyant désormais hors d'état de former aucune entreprise importante, se retirèrent à Messine.

QUATRIÈME ANNÉE DE LA GUERRE PUNIQUE; 261 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. — Aucun événement important n'a signalé la quatrième année de la première guerre punique. Les Carthaginois, indignés de la perte d'Agrigente et de la défaite d'Hannon, destituèrent ce général et le condamnèrent à une forte amende. Il fut remplacé en Sicile par un Amilcar, qu'il ne faut pas confondre avec Amilcar Barca, père du fameux Annibal. La flotte punique, envoyée en Italie pour empêcher le passage des consuls, ne put accomplir son dessein; mais en Sicile elle réussit à recouvrer la plupart des villes maritimes dont les Romains s'étaient emparés. Ceux-ci, cependant, depuis la prise d'Agrigente qui avait répandu dans toute l'île une consternation générale, s'étaient rendus maîtres de presque toutes les villes de l'intérieur, que les Carthaginois étaient hors d'état de défendre. Ainsi les Romains occupant les villes éloignées des côtes aussi facilement que les Carthaginois celles qui étaient situées le long de la mer, et les deux peuples conservant leurs conquêtes, il existait entre leurs forces respectives, quoique de nature différente, un équilibre qui ne permettait pas de présager quelle serait l'issue de la guerre.

CINQUIÈME ANNÉE DE LA GUERRE PUNIQUE; CONSTRUCTION DE LA FLOTTE ROMAINE, PRISE DU CONSUL CORNÉLIUS PAR LES CARTHAGINOIS; 260 AVANT J. C. — Cependant les projets et les espérances des Romains s'agrandissaient avec leurs victoires. La conquête de Messine ne suffisait plus à leur ambition; ils méditaient maintenant celle de la Sicile entière. Lassés d'un état de choses qui ne décidait rien, irrités d'ailleurs de voir l'Afrique paisible et tranquille, tandis que l'Italie était infestée par les fréquentes incursions des flottes puniques, ils formèrent l'audacieuse et magnanime résolution de disputer à leurs ennemis l'empire de la mer. Ils n'avaient pas alors un seul vaisseau de guerre, pas un constructeur habile, pas un rameur expérimenté : une galère carthaginoise à cinq rangs de rames, échouée sur leurs côtes, leur sert de modèle. Ils se livrent avec une ardeur incroyable à des travaux, à des exercices entièrement nouveaux pour eux. Les uns construisent les vaisseaux, les autres, imitant sur le rivage les mouvements des rameurs, s'exercent à la manœuvre. Les consuls animent tout par leur présence et par leurs exhortations : à peine soixante jours s'étaient écoulés, et Rome avait à l'ancre une flotte de cent vingt galères, qui semblait sortie par miracle tout armée et tout équipée des forêts de l'Italie.

Le commandement de l'armée de terre en Sicile était échu à Duilius, celui de la flotte à Cornélius. Ce dernier avait pris les devants avec dix-sept vaisseaux, le reste de la flotte devait le suivre de près. Arrivé à Messine, il se livra avec trop d'imprudence à l'espoir qui semblait s'offrir de s'emparer de l'île et de la ville de Lipari. Les habitants, de concert avec Annibal, amiral de la flotte carthaginoise, lui avaient promis de se rendre. Il part avec ses dix-sept navires; mais à peine est-il entré dans le port, qu'il y est bloqué par vingt galères que commandait Boodès, lieutenant d'Annibal. Alors, enveloppé de toutes parts, et ne pouvant résister à deux ennemis à la fois, il est forcé de se rendre à Boodès qui le conduit en triomphe à Carthage.

INVENTION DU CORBEAU; BATAILLE NAVALE ENTRE LES ROMAINS ET LES CARTHAGINOIS. — Peu de jours après, le même excès de confiance qui avait causé la perte de Cornélius devint funeste à l'amiral carthaginois. Il avait appris que la flotte romaine longeait les côtes de l'Italie pour se rendre à Messine. Plein de mépris pour un ennemi

sans expérience dans la navigation, et dans les combats maritimes, il s'avança pour le reconnaître à la tête de cinquante galères. Dans sa présomptueuse confiance, il marchait en désordre et sans précaution, lorsque tout à coup, au détour d'un promontoire d'Italie, il rencontra la flotte romaine voguant en bon ordre et toute prête à combattre. Il fait de vains efforts pour réparer son imprudence et se trouve vaincu avant d'avoir pu même disposer sa ligne de bataille. Il perdit la plus grande partie de ses vaisseaux et eut bien de la peine à se sauver avec le peu qui lui en restait.

La flotte victorieuse ayant appris le désastre de Cornélius, en donna avis à Duilius son collègue, qui commandait les troupes de terre en Sicile, et lui apprit en même temps son arrivée et l'avantage qu'elle venait de remporter sur l'ennemi. Duilius laissa le commandement de l'armée aux tribuns, et se mit à la tête de la flotte. Arrivé à la vue des Carthaginois près des côtes de Mylæ (*), il se prépara au combat.

Mais s'apercevant aussitôt du désavantage que ses pesants vaisseaux, construits grossièrement et à la hâte, auraient en combattant ceux des Carthaginois, plus élancés, plus agiles et plus faciles à manier, il suppléa à cet inconvénient par une machine qui fut inventée sur-le-champ, et que depuis on a appelée *Corbeau*. Elle se composait d'un mât planté sur la proue, auquel s'adaptait un pont-levis, portant à son extrémité un cône de fer très-pesant et très-aigu, garni de crochets mobiles. Cette machine s'abattant avec force d'une grande hauteur, le cône, par sa forme et par son poids, s'enfonçait dans le pont du vaisseau ennemi, y fixait le pont-levis et donnait ainsi aux soldats romains un moyen facile de monter à l'abordage.

La flotte carthaginoise se composait de cent trente vaisseaux. Son commandant Annibal, le même qui, lors de la prise d'Agrigente, avait fait une retraite si hardie, montait une galère à sept rangs de rames que les Carthaginois avaient prise dans leur guerre contre Pyrrhus. Le dernier échec qu'il avait essuyé n'avait pas abattu sa présomptueuse confiance. A l'approche des Romains, il s'avança dédaigneusement contre eux, et, comme s'il ne se fût pas agi de combattre, mais seulement de recueillir des dépouilles dont il se croyait déjà maître, il ne prit pas même la peine de former sa ligne de bataille. L'avant-garde des Carthaginois fut pourtant un peu étonnée de ces machines élevées sur la proue de chaque vaisseau, et qui étaient nouvelles pour eux. Mais bientôt se rassurant et se moquant même de l'invention grossière d'un ennemi ignorant, ils fondent avec impétuosité sur les Romains. Alors les corbeaux, abaissés tout à coup et lancés avec force sur leurs vaisseaux, les accrochent malgré eux, et, changeant la forme du combat, les obligent à en venir aux mains, comme si l'on eût été sur terre. Les uns sont massacrés; les autres, frappés de stupeur à l'aspect de ces machines inconnues, se rendent prisonniers. Les trente galères de l'avant-garde, au nombre desquelles était le vaisseau amiral, furent coulées à fond ou prises avec tout leur équipage. Annibal, voyant tout perdu, ne s'échappa qu'avec peine dans une chaloupe.

Le reste de la flotte des Carthaginois voguait avec ardeur pour fondre sur les Romains. Mais lorsqu'ils virent le désastre de leur avant-garde, ils s'avancèrent avec plus de circonspection, et cherchèrent à éviter par leurs manœuvres l'atteinte des redoutables corbeaux. Ces habiles marins, se fiant à l'agilité de leurs galères et à la promptitude de leurs évolutions, espéraient encore, en attaquant tantôt les flancs, tantôt la poupe des vaisseaux romains, venir à bout de leurs ennemis. Mais comme ils se voyaient environnés de tous côtés par ces terribles machines, et comme, pour peu qu'ils s'approchassent, ils ne pouvaient éviter l'abordage, la terreur les saisit, et ils pri-

(*) Melazzo sur la côte septentrionale de la Sicile.

rent la fuite après avoir perdu cinquante vaisseaux. C'est ainsi que les Romains, qui l'emportaient dans les combats de pied ferme par leur courage, l'exercice et la bonté de leurs armes, vainquirent aisément des ennemis moins bien armés, qui comptaient beaucoup plus sur la légèreté de leurs vaisseaux que sur leur valeur personnelle et sur la vigueur de leurs bras.

Annibal sentait bien ce qu'il avait à craindre de ses concitoyens après sa défaite. Il se hâta d'envoyer un ami à Carthage avant que la nouvelle de son désastre y eût été portée, et s'avisa de cette ruse pour éviter le supplice dont cette république punissait souvent ses généraux malheureux. Le messager, introduit dans la salle des délibérations du sénat, informe l'assemblée que le consul Duilius est arrivé avec une nombreuse flotte, et lui demande si elle est d'avis qu'Annibal livre la bataille. Tous s'étant écriés qu'Annibal devait saisir au plus tôt l'occasion de combattre. « Eh bien, » reprit l'envoyé, « il « l'a fait et il a été vaincu. » Par cet adroit stratagème, Annibal mit les sénateurs dans l'impossibilité de condamner une action qu'ils avaient conseillée eux-mêmes.

Cette victoire signalée redoubla l'ardeur et la confiance des Romains. Duilius débarqua en Sicile, reprit le commandement de ses légions, fit lever le siége de Ségeste que les Carthaginois avaient réduite à la dernière extrémité, et emporta d'assaut Macella, sans qu'Amilcar, général des troupes carthaginoises osât se présenter devant lui. Le consul, après avoir, par ses succès, assuré la tranquillité des villes alliées, voyant l'hiver approcher, s'en retourna à Rome.

Les Romains lui rendirent des honneurs extraordinaires. Il fut le premier à qui le triomphe naval fut accordé. On lui érigea une colonne rostrale avec une inscription qui existe encore aujourd'hui.

Dissensions dans l'armée romaine favorables aux Carthaginois. — L'absence de Duilius rétablit les affaires des Carthaginois, et plusieurs villes rentrèrent sous leur obéissance. Les Romains furent obligés de lever le siége de Mytistrate après l'avoir continué pendant sept mois et y avoir perdu beaucoup de monde. Quelque temps après, il s'éleva une dissension dans l'armée romaine entre les légions et les auxiliaires qui prétendaient occuper le premier rang dans les batailles. Amilcar, qui était alors à Palerme, ayant été instruit que, par suite de ces divisions, les auxiliaires campaient séparément entre Paropc et Thermes (*), vint fondre tout à coup sur eux et leur tua plus de quatre mille hommes; peu s'en fallut même que toute l'armée romaine ne fût détruite. Amilcar, après cette victoire, reprit encore plusieurs villes, les unes de force et les autres par composition.

Sixième année de la première guerre punique; expéditions dans la Sardaigne et dans la Corse, 259 avant l'ère vulgaire. — Après sa défaite, Annibal reprit la route de Carthage avec ce qui lui restait de vaisseaux. Quelque temps après il équipa une nouvelle flotte, choisit pour commander ses vaisseaux les capitaines les plus expérimentés, et passa dans la Sardaigne. Les Romains lui opposèrent le consul Cornélius Scipio, à qui était échu le commandement de la flotte. Ce fut là leur première expédition contre la Sardaigne et la Corse.

Ces deux îles, si voisines qu'on les prendrait pour une seule et même île, sont cependant fort différentes pour la nature du terroir et le caractère des habitants. La Sardaigne est grande et fertile; elle possède de riches troupeaux, des mines d'or et d'argent, et produit du blé en si grande abondance qu'elle en a longtemps fourni à Rome et à l'Italie. La Corse ne saurait lui être comparée ni pour la grandeur ni pour la fertilité; elle est montueuse et âpre, inaccessible et inculte en plusieurs endroits. Les habitants participent de la nature sauvage du terroir, et sont d'un caractère dur et féroce. Jaloux à l'excès de leur indépendance,

(*) Thermæ hymerenses.

ils ne se soumettent qu'avec peine à une domination étrangère.

Les Carthaginois avaient longtemps fait la guerre aux habitants de ces deux îles, et ils avaient fini par s'emparer de tout le pays, à l'exception de certains points inaccessibles et impraticables à leurs armées. Mais il était plus facile de vaincre ces peuples que de les dompter. Pour les tenir dans une entière dépendance, les Carthaginois avaient arraché leurs blés, détruit leurs arbres fruitiers, et leur avaient défendu, sous peine de mort, de rien semer ou planter qui pût leur fournir aucune espèce de nourriture. Par là, ils les obligèrent à venir chercher en Afrique toutes les provisions nécessaires à leur subsistance, et les accoutumèrent insensiblement au joug pénible de la servitude.

Le consul Cornélius débarqua d'abord dans la Corse, et après avoir pris de force la ville d'Aléria, il se rendit maître aisément de toutes les autres places de l'île. De là, il fit voile vers la Sardaigne, où Annibal venait d'arriver avec ses vaisseaux. L'amiral carthaginois, bloqué dans un des ports de l'île par la flotte romaine, perdit la plus grande partie de ses galères, et n'échappa point cette fois au ressentiment de ses concitoyens. Il fut saisi par ses propres soldats, irrités de son impéritie, attaché tout vivant à une croix, et ne reçut la mort qu'après de cruelles tortures.

Cornélius marcha ensuite vers Olbia, dans le dessein d'en former le siége; mais se sentant trop faible pour attaquer une ville défendue par sa position naturelle et par une nombreuse garnison, il renonça pour le moment à son entreprise, et retourna à Rome pour y lever de nouvelles troupes. A son retour, il reprit le siége d'Olbia. Hannon avait succédé à Annibal dans le commandement de la flotte carthaginoise. Le consul battit son nouvel adversaire, qui perdit la vie dans le combat, s'empara de la ville d'Olbia, et soumit en peu de temps toutes les villes de Sardaigne.

Dans la Sicile où le consul Florus, collègue de Cornélius, commandait les légions romaines, Amilcar soutenait encore la fortune de Carthage. Enna et Camarine lui avaient ouvert leurs portes. Drépane, situé près de la ville d'Éryx, lui offrait un excellent port. Il s'empara d'Éryx, la détruisit de fond en comble, et en fit passer tous les habitants à Drépane, dont il fit une ville considérable, qu'il entoura de bonnes fortifications. Enfin, il se serait en peu de temps rendu maître de la Sicile entière, si le consul Florus ne se fût opposé à la rapidité de ses progrès en restant dans l'île malgré la rigueur de la saison.

Septième année de la guerre; prise de plusieurs villes en Sicile par les consuls Atilius Calatinus et Sulpitius Paterculus, 258 avant l'ère vulgaire. — Les nouveaux consuls arrivés en Sicile conduisirent toutes leurs forces vers Palerme, où les Carthaginois avaient leurs quartiers d'hiver, et leur présentèrent la bataille. Ceux-ci l'ayant refusée et fait ainsi l'aveu de leur faiblesse, les consuls marchent sur Hippane et l'emportent d'assaut. De là, ils vont mettre le siége devant Mytistrate, place très-forte que leurs prédécesseurs avaient attaquée à plusieurs reprises, mais toujours sans succès. La place avait capitulé; mais le soldat, irrité de sa résistance opiniâtre, massacra la plus grande partie des habitants et livra la ville aux flammes.

L'armée romaine marcha ensuite sur Camarine. Pendant le trajet, une habile manœuvre du général carthaginois la mit à deux doigts de sa perte. Ce général, suppléant par la ruse à l'infériorité de ses forces, s'était hâté d'occuper les hauteurs qui dominaient une vallée où les Romains s'étaient témérairement engagés, et d'en fermer toutes les issues. Ils se trouvaient presque dans la même situation qu'aux fourches caudines, et n'attendaient plus que la mort ou une capitulation ignominieuse, lorsque le tribun M. Calpurnius Flamma, par sa présence d'esprit et son dévouement sublime, réussit à sauver l'armée d'une perte certaine.

Il se présente au consul et lui fait sentir l'imminence du danger. « Il faut te « hâter, dit-il, si tu veux délivrer ton « armée, d'envoyer quatre cents hom- « mes d'élite s'emparer de cette hau- « teur. Notre diversion attirera toutes « les forces des ennemis; ils ne s'occu- « peront qu'à la repousser. Sans aucun « doute nous y périrons tous; mais en « vendant cher notre vie, nous te don- « nerons le temps de sortir du défilé « avec tes légions. Il ne te reste plus « d'autre moyen de salut. » Les prévisions du tribun ne furent point trompées. Il se porte sur la hauteur; l'infanterie et la cavalerie carthaginoises enveloppent de toute part sa faible cohorte; elle se défend avec un courage invincible; enfin, après d'incroyables efforts, accablée par le nombre, elle reste tout entière sur le champ de bataille. Mais la résistance avait été assez opiniâtre et assez longue pour que le consul eût le temps de dégager son armée. L'issue d'une action si héroïque est toute merveilleuse et en relève encore l'éclat. Calpurnius fut trouvé au milieu des cadavres, criblé de blessures, dont, par un hasard qui tient du miracle, aucune n'était mortelle. Il parvint à s'en guérir, reçut pour récompense la couronne obsidionale, et rendit encore de grands services à son pays.

Délivré du danger, Atilius alla mettre le siége devant Camarine. Avec les machines de guerre que lui fournit Hiéron, il renversa les remparts, s'empara de la ville, et vendit comme esclaves la plus grande partie des habitants. Enna, Sittana, Camicum, Erbesse et plusieurs autres villes de la province carthaginoise tombèrent en son pouvoir. Enhardi par ces succès, il s'embarqua pour aller attaquer Lipari, où il croyait avoir un parti parmi les habitants. Mais Amilcar, ayant pénétré ses desseins, était entré secrètement dans la ville, où il épiait l'occasion de le surprendre. En effet, le consul qui croyait Amilcar bien éloigné s'avançait sous les murs de Lipari avec plus de hardiesse que de prudence, lorsque les Carthaginois firent sur lui une vigoureuse sortie, dans laquelle ils blessèrent ou tuèrent un grand nombre de Romains.

Huitième année de la guerre, 257 avant l'ère vulgaire. — Cette année il ne se passa entre les armées et les flottes romaines et carthaginoises aucune action remarquable. L'histoire ne rapporte que quelques événements peu importants, où les succès de part et d'autre furent également balancés.

Neuvième année de la première guerre punique; bataille navale d'Ecnome; défaite des Carthaginois; 256 avant l'ère chrétienne. — Cependant les deux peuples rivaux, jugeant bien que l'issue de la guerre serait en faveur de celui qui resterait maître de la mer, avaient employé toutes leurs ressources à des préparatifs immenses. Les Romains, avec une flotte de trois cent trente galères, abordèrent à Messine, et de là se rendirent à Ecnome, où leurs légions étaient campées. En même temps Amilcar, qui commandait la flotte carthaginoise, composée de trois cent cinquante vaisseaux de guerre, avait abordé à Lilybée, et s'était ensuite porté sur Héraclée, où il observait les mouvements des Romains. Ceux-ci avaient conçu le projet audacieux de passer en Afrique, d'en faire le théâtre de la guerre, et de réduire par là les Carthaginois à combattre non pour la possession de la Sicile, mais pour celle de leur territoire et le salut de leur patrie. Les Carthaginois, au contraire, sachant par expérience combien l'accès et la conquête de l'Afrique étaient faciles, ne craignaient rien tant que cette invasion, et avaient résolu, pour l'empêcher, de tenter le sort d'une bataille navale.

Les Romains firent leurs dispositions pour accepter le combat, si on le leur présentait, ou pour faire une irruption dans le pays ennemi, si on n'y mettait pas obstacle. Ils embarquèrent l'élite de leur armée de terre, et divisèrent toute la flotte en quatre escadres, distribuant également les légions dans les trois premières, et réunissant

tous les triaires (*) dans la dernière. Chaque vaisseau contenait trois cents rameurs et cent vingt combattants, ce qui portait les forces romaines à près de cent quarante mille hommes. Les Carthaginois étaient supérieurs pour le nombre, et avaient sur leurs vaisseaux plus de cent cinquante mille hommes, tant rameurs que soldats. Ces chiffres suffisent à eux seuls pour donner une haute idée de la puissance et de l'énergie de ces deux grandes républiques.

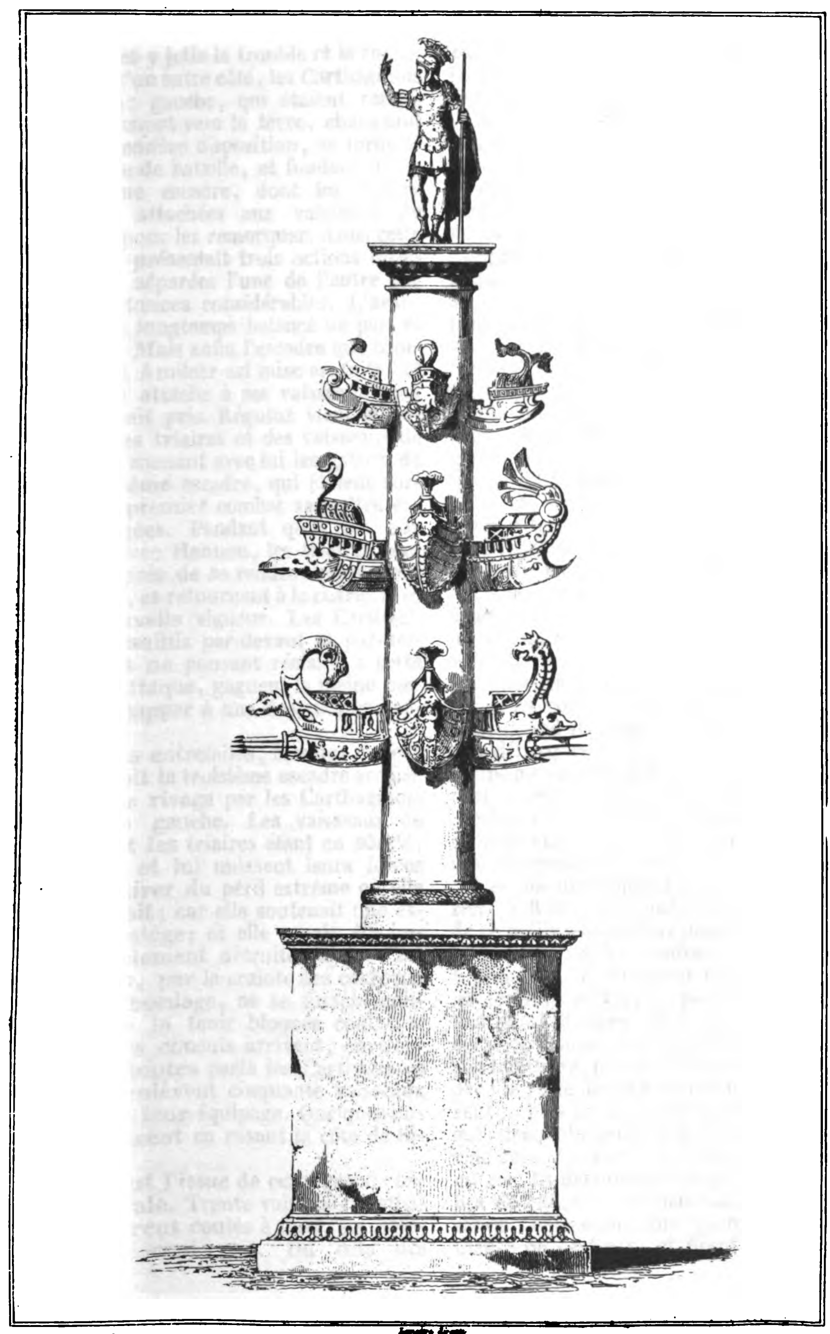
Les Romains, calculant que c'était surtout en pleine mer, où ils allaient s'engager, que les Carthaginois l'emportaient sur eux par la légèreté de leurs vaisseaux, cherchèrent à suppléer à ce désavantage par une ordonnance compacte et difficile à rompre. Dans ce but, les deux vaisseaux à six rangs, que montaient les deux consuls Régulus et Manlius, furent placés de front à côté l'un de l'autre. Derrière eux s'allongeaient, sur deux files obliques, la première et la seconde escadre, figurant les deux côtés d'un triangle, dont la troisième escadre formait la base. Cette troisième escadre remorquait les vaisseaux de charge placés derrière elle sur une longue ligne parallèle; enfin, la quatrième escadre, ou les triaires, venait après, rangée de manière à déborder des deux côtés la ligne qui la précédait. Cet ordre de bataille, jusqu'alors inusité, rendait la flotte romaine également propre à soutenir le choc des ennemis et à les attaquer avec avantage.

Cependant les généraux carthaginois, après avoir exhorté leurs soldats à combattre courageusement dans une action d'où dépendait le sort de Carthage, les voyant pleins de confiance et d'ardeur, sortirent du port d'Héraclée et allèrent au-devant de l'ennemi. Ils disposèrent leur plan de bataille d'après l'ordonnance des Romains. Ils partagèrent leur flotte en trois escadres rangées sur une seule ligne. Ils étendirent en pleine mer l'aile droite en l'éloignant du centre, et la composèrent des vaisseaux les plus légers et les plus propres, par la rapidité de leurs manœuvres, à envelopper l'ennemi. Ils ajoutèrent sur les derrières de l'aile gauche une quatrième escadre qui s'étendait obliquement vers la terre. Hannon, le même général qui avait été vaincu près d'Agrigente, commandait l'aile droite; Amilcar, qui avait battu les Romains à Lipari, s'était réservé le centre et l'aile gauche. Celui-ci, pendant la bataille, employa un stratagème qui faillit causer la perte des Romains.

Comme l'armée carthaginoise était rangée sur une simple ligne, qui, par cette raison, paraissait facile à être enfoncée, les Romains commencent l'attaque par le centre. Amilcar, pour rompre leur ordre de bataille, avait ordonné aux siens de prendre la fuite sitôt que l'action serait engagée. Les Romains, se laissant emporter à leur courage, poursuivirent les fuyards avec une ardeur téméraire. Ainsi la première et la seconde escadre s'éloignèrent de la troisième qui remorquait les vaisseaux de charge, et de la quatrième où étaient les triaires destinés à les soutenir. Dès qu'il voit que son stratagème a réussi, Amilcar donne le signal; les fuyards font volte-face, et fondent avec impétuosité sur ceux qui les poursuivaient. Alors le combat devint terrible et le succès douteux. Les Carthaginois l'emportaient sur les Romains par la légèreté de leurs vaisseaux, l'agilité de leurs évolutions et la précision de leurs manœuvres; mais les Romains compensaient ce désavantage par leur vigueur dans les combats de pied ferme, lorsque leurs corbeaux avaient accroché les vaisseaux ennemis, et par l'ardeur que leur inspirait la présence de leurs consuls, sous les yeux desquels ils brûlaient de se signaler.

Pendant ce temps-là, Hannon, qui commandait l'aile droite, et qui, au commencement du combat, l'avait tenue à quelque distance du reste de la flotte, tourne les vaisseaux des triaires, les attaque brusquement par-der-

(*) Les triaires, chez les Romains, composaient la dernière ligne de l'armée.



Colonne Rostrale élevée à Rome en l'honneur de Duilius.

rière, et y jette le trouble et la confusion. D'un autre côté, les Carthaginois de l'aile gauche, qui étaient rangés obliquement vers la terre, changeant leur première disposition, se forment en ligne de bataille, et fondent sur la troisième escadre, dont les galères étaient attachées aux vaisseaux de charge pour les remorquer. Ainsi cette bataille présentait trois actions différentes, séparées l'une de l'autre par des distances considérables. L'avantage fut longtemps balancé de part et d'autre. Mais enfin l'escadre que commandait Amilcar est mise en fuite, et Manlius attache à ses vaisseaux ceux qu'il avait pris. Régulus vient au secours des triaires et des vaisseaux de charge, menant avec lui les galères de la deuxième escadre, qui étaient sorties du premier combat sans être endommagées. Pendant qu'il est aux mains avec Hannon, les triaires, qui étaient près de se rendre, reprennent courage, et retournent à la charge avec une nouvelle vigueur. Les Carthaginois, assaillis par-devant et par-derrière, et ne pouvant résister à cette double attaque, gagnent la pleine mer pour échapper à une destruction inévitable.

Sur ces entrefaites, Manlius revient et aperçoit la troisième escadre acculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge et les triaires étant en sûreté, Régulus et lui unissent leurs forces pour la tirer du péril extrême où elle se trouvait; car elle soutenait une espèce de siége; et elle aurait été immanquablement détruite, si les Carthaginois, par la crainte des corbeaux et de l'abordage, ne se fussent contentés de la tenir bloquée contre la terre. Les consuls arrivent, enveloppent de toutes parts les Carthaginois et leur enlèvent cinquante vaisseaux avec tout leur équipage. Quelques-uns s'échappèrent en rasant la côte de Sicile.

Telle fut l'issue de cette grande bataille navale. Trente vaisseaux carthaginois furent coulés à fond, soixante-quatre furent pris. Du côté des Romains, vingt-quatre vaisseaux seulement périrent dans le combat; aucun ne tomba en la puissance des ennemis.

Descente des Romains en Afrique; prise de Clypea et de plusieurs autres places. — Bientôt les Romains, après avoir radoubé leurs vaisseaux et complété tous les préparatifs nécessaires pour une longue campagne, mirent à la voile pour l'Afrique, sans qu'Amilcar osât faire un seul mouvement pour s'opposer à leur passage. Les premiers navires abordèrent au promontoire Hermæum, qui forme l'extrémité orientale du golfe de Carthage. Ils y attendirent les bâtiments qui étaient en retard, et, après avoir réuni toute leur flotte, ils longèrent la côte jusqu'à la ville de Clypea (aujourd'hui Kalibia); ils y débarquèrent, et, après avoir tiré leurs vaisseaux à terre, et les avoir environnés d'un fossé et d'un retranchement, ils mirent le siége devant la ville.

La nouvelle de la défaite d'Ecnome avait répandu la consternation parmi les Carthaginois. Tous s'attendaient à voir les Romains, enorgueillis d'un si brillant succès, tourner leurs armes victorieuses contre Carthage elle-même. Mais quand ils apprirent que les consuls débarqués à Clypea perdaient leur temps au siége de cette ville, ils reprirent courage, et s'occupèrent à rassembler des troupes pour mettre leur capitale et le pays d'alentour à l'abri des attaques de l'ennemi.

Les consuls avaient envoyé des courriers à Rome pour informer le sénat de ce qu'ils avaient fait jusqu'alors, et le consulter sur les mesures ultérieures à prendre. En attendant leur retour, ils fortifièrent Clypea pour en faire leur place d'armes; ils y laissèrent un corps de troupes pour garder la ville et son territoire, pénétrèrent dans le pays avec le reste de leur armée, et ravagèrent le plus beau canton de l'Afrique, qui, depuis le temps d'Agathocle, n'avait point éprouvé les malheurs de la guerre. Ils détruisirent un grand nombre de magnifiques maisons de plaisance, enlevèrent une quantité immense de bestiaux, et firent plus de

vingt mille prisonniers, sans trouver aucune résistance. De plus, ils prirent de force ou reçurent à composition plusieurs villes, dans lesquelles ils trouvèrent quelques déserteurs et un bien plus grand nombre de Romains faits prisonniers dans les dernières campagnes, parmi lesquels était probablement Cn. Cornélius Scipio, que nous voyons deux ans après élevé à un deuxième consulat.

Alors arriva la réponse du sénat. Elle prescrivait à Régulus de rester en Afrique avec quarante vaisseaux, quinze mille fantassins et cinq cents cavaliers, et à Manlius de retourner à Rome avec les prisonniers et le reste de la flotte.

Dixième année de la guerre; bataille d'Adis; prise de Tunis par les Romains; 255 avant l'ère vulgaire. — Les nouveaux consuls furent Servius Fulvius Pætinus Nobilior et Marcus Æmilius Paulus. Le sénat, pour ne pas interrompre le cours des victoires de Régulus, lui continua le commandement de l'armée en Afrique avec le titre de proconsul. Lui seul fut affligé d'un décret qui était si glorieux pour lui. Il écrivit au sénat que le régisseur des sept *jugères* (*) de terre qu'il possédait à Pupinies était mort, et que *l'homme de journée*, profitant de l'occasion, s'était enfui après avoir enlevé tous les instruments de culture; qu'il demandait donc qu'on lui envoyât un successeur, puisque, si son champ n'était pas cultivé, il n'aurait plus de quoi nourrir sa femme et ses enfants. Le sénat ordonna que le champ de Régulus serait de suite affermé et cultivé, qu'on rachèterait aux frais de l'État les instruments dérobés, et que la république se chargerait aussi de la nourriture de sa femme et de ses enfants. Rare exemple du mépris des honneurs et de la fortune! L'éclat dont brille encore le nom de Régulus, après une longue suite de siècles, prouve que la gloire est pour la vertu une récompense plus durable que la richesse.

Cependant les Carthaginois, qui avaient élu pour généraux Asdrubal, fils d'Hannon, et Bostar, rappelèrent encore de Sicile Amilcar, qui, avec cinq mille hommes d'infanterie et cinq cents cavaliers, se rendit aussitôt d'Héraclée à Carthage. Ces trois généraux, après avoir délibéré entre eux, se décidèrent à tenir la campagne, pour ne pas laisser le pays exposé impunément aux ravages de l'ennemi.

Régulus s'avançait dans la contrée, s'emparant de toutes les villes qui se trouvaient sur son passage. Arrivé devant Adis (*), l'une des plus fortes places du pays, il en forma le siége. Les généraux carthaginois s'empressèrent de venir au secours de la ville. Ils occupèrent une colline qui dominait le camp des Romains et qui paraissait, au premier coup d'œil, une position avantageuse. Mais l'inégalité et l'âpreté du terrain rendaient inutile la principale force de leur armée, qui consistait en cavalerie et en éléphants. Régulus, en habile général, profite de la faute de ses ennemis, et avant qu'ils eussent le temps de la réparer, en descendant dans la plaine, il monte avec ses légions sur la colline, et les attaque de deux côtés à la fois. La cavalerie et les éléphants des Carthaginois ne leur rendirent aucun service. Les troupes mercenaires combattirent avec une grande valeur et mirent d'abord en déroute la première légion; mais, ayant rompu leurs rangs dans l'ardeur de la poursuite, ils furent entourés par les troupes romaines qui attaquaient la colline de l'autre côté, et forcés eux-mêmes de prendre la fuite. Leur exemple entraîna le reste de l'armée. La cavalerie et les éléphants se sauvèrent dans la plaine. Les Romains poursuivirent pendant quelque temps l'infanterie et revinrent piller le camp des Carthaginois.

Après cette victoire, Régulus, maître de la campagne, ravagea impunément tout le pays, et s'empara même de la ville de Tunis. Cette position,

(*) Le *jugère* valait un demi-arpent : 24 ares, 68 centiares.

(*) Aujourd'hui Rhadès, à quelques lieues de Tunis.

tant par sa force naturelle que par sa proximité de Carthage, lui parut très-avantageuse pour l'exécution de ses projets : il en fit sa place d'armes, et y établit un camp retranché.

Négociations infructueuses entre les Romains et les Carthaginois. — Les Carthaginois avaient été battus par terre et par mer. Ils avaient vu plus de deux cents places tomber au pouvoir des vainqueurs. Tant de défaites et de pertes réveillèrent contre eux la haine des Numides, leurs anciens ennemis, qui se répandirent dans leurs campagnes, y mirent tout à feu et à sang, et y causèrent encore plus de terreur et de désolation que n'avaient fait les Romains eux-mêmes. Les habitants de la campagne, se réfugiant de tous côtés à Carthage avec leurs femmes et leurs enfants, pour y chercher un abri, augmentaient la consternation, et faisaient craindre la famine en cas de siége.

Dans ces extrémités, les Carthaginois députèrent les principaux sénateurs au général romain pour demander la paix. Régulus ne se refusa point à ces ouvertures; mais, abusant des droits de la victoire, il leur imposa ces dures conditions : « Céder aux Romains la Sicile et la Sardaigne tout entières; leur rendre tous leurs prisonniers sans rançon, et racheter les prisonniers carthaginois; payer tous les frais de la guerre, et, de plus, se soumettre à un tribut annuel. » Telles furent d'abord les prétentions du vainqueur. Il y ajouta d'autres obligations qui n'étaient pas moins humiliantes pour les Carthaginois : qu'ils n'auraient d'autres amis et d'autres ennemis que ceux des Romains; qu'ils ne pourraient mettre en mer qu'un seul vaisseau de guerre, et qu'ils fourniraient aux Romains cinquante trirèmes toutes les fois qu'ils en seraient requis. Les ambassadeurs supplièrent Régulus de mettre plus de modération dans ses demandes, et de leur prescrire des conditions plus supportables; mais il ne voulut se relâcher sur aucun point, ajoutant, avec un orgueil insultant, qu'il fallait ou savoir vaincre ou savoir obéir au vainqueur. Le sénat de Carthage, sur le rapport de ses envoyés, fut tellement indigné de la dureté des lois qu'on lui imposait, que, malgré sa détresse, il prit la généreuse résolution de tout souffrir et de tout tenter plutôt que de subir la plus insupportable et la plus honteuse de toutes les servitudes.

Arrivée de Xanthippe a Carthage; défaite et prise de Régulus. — Telle était la situation des Carthaginois, lorsque les vaisseaux qu'ils avaient envoyés dans la Grèce pour y lever des troupes, revinrent avec un renfort assez considérable de soldats mercenaires. Dans le nombre était Xanthippe de Lacédémone, qui, formé dès son enfance à la discipline austère de sa patrie, y joignait une expérience consommée dans le métier de la guerre. Cet officier, instruit en détail de la dernière défaite des Carthaginois et des circonstances qui l'avaient amenée, calculant de plus les ressources qui leur restaient, le nombre de leur cavalerie et de leurs éléphants, pensa en lui-même et dit à ses amis que les Carthaginois n'avaient pas été vaincus par les Romains, mais par eux-mêmes et par l'incapacité de leurs généraux. Ce mot se répand dans le public, et arrive bientôt aux oreilles des sénateurs. Les magistrats font appeler Xanthippe; il vient et justifie clairement ce qu'il avait avancé. Il leur démontre que, soit dans les marches, soit dans les campements, soit dans les combats mêmes, on avait toujours choisi les positions les moins avantageuses. Il ajoute que s'ils voulaient suivre ses conseils, et tenir constamment l'armée dans la plaine, il leur répondait non-seulement de leur salut, mais encore de la victoire. Tous les chefs de la république, et les généraux eux-mêmes, par une générosité bien rare et bien digne de louange, sacrifièrent leur amour-propre au salut de la patrie, et confièrent à un étranger le commandement de leurs armées.

L'habileté avec laquelle Xanthippe avait jugé l'ensemble de la guerre, avait déjà inspiré aux Carthaginois

une grande confiance dans ses lumières. Mais quand on le vit ranger promptement l'armée en bataille aux portes de la ville, commander des manœuvres savantes, faire exécuter en bon ordre les évolutions les plus compliquées, un enthousiasme universel s'empara du peuple et de l'armée, et tous, déjà sûrs de vaincre sous un tel général, demandèrent, avec des cris de joie, à marcher contre l'ennemi.

Xanthippe ne laissa pas refroidir cette ardeur, et alla chercher les Romains. Son armée était composée de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux et d'environ cent éléphants. Régulus fut d'abord surpris de voir les Carthaginois, changeant leur méthode ordinaire, diriger leur marche et asseoir leur camp dans la plaine; mais, plein de mépris pour des troupes qu'il avait vaincues tant de fois, il était résolu de les combattre, quel que fût l'avantage de leur position. Il vint donc camper à mille toises de l'ennemi.

Alors Xanthippe, par déférence pour les officiers de l'armée punique, les réunit en conseil de guerre, et les consulta sur le parti qu'ils avaient à prendre. Mais, pendant cette délibération, les soldats demandaient à grands cris la bataille, et Xanthippe suppliant le conseil de ne pas laisser échapper une occasion si favorable, les chefs ordonnèrent à l'armée de se tenir prête, et laissèrent à Xanthippe l'entière liberté d'agir comme il le jugerait convenable.

Ce général rangea ainsi son armée en bataille. Il mit en avant les éléphants disposés sur une seule ligne. Derrière eux, à quelque distance, il plaça la phalange carthaginoise qui était l'élite de son infanterie. Il répandit la cavalerie sur les deux ailes, avec ceux des soldats auxiliaires qui étaient le plus légèrement armés. Le reste des mercenaires fut placé à l'aile droite entre la phalange et la cavalerie. Xanthippe avait ordonné à ses soldats armés à la légère, après qu'ils auraient lancé leurs traits, de se retirer dans les intervalles qui séparaient les corps de troupes placés derrière eux, et, pendant que l'ennemi serait aux prises avec la phalange carthaginoise, de sortir de côté et de l'attaquer en flanc.

Régulus avait d'abord rangé son armée en bataille suivant la méthode ordinaire. Mais quand il vit la disposition des ennemis, pour se garantir du choc des éléphants, il mit tous ses vélites à la première ligne. Ensuite, il plaça ses cohortes, dont il doubla les files, et distribua sa cavalerie sur les deux ailes, donnant ainsi à son ordre de bataille moins de front et plus de profondeur qu'il n'avait fait d'abord. Cette ordonnance, dit Polybe, était excellente pour résister aux éléphants, mais elle exposait les Romains à être entourés par la cavalerie carthaginoise, fort supérieure en nombre à la leur.

Xanthippe alors fait avancer à la fois les éléphants pour enfoncer le centre de l'armée romaine, et la cavalerie de ses deux ailes pour charger et envelopper l'ennemi. Les Romains poussent leur cri de guerre, et marchent audacieusement sur les Carthaginois. La cavalerie romaine, trop inférieure en nombre à celle des ennemis, ne put résister longtemps, et laissa les deux ailes à découvert. L'infanterie de l'aile gauche, soit pour éviter le choc des éléphants, soit pour montrer sa supériorité sur les soldats mercenaires qui formaient l'aile droite des Carthaginois, les attaque, les disperse et les poursuit jusqu'à leurs retranchements. Au centre qui était opposé aux éléphants, les premiers rangs furent renversés et foulés aux pieds par ces masses énormes. Le reste du corps de bataille, à cause de sa profondeur, resta quelque temps inébranlable. Mais lorsque les derniers rangs, enveloppés par la cavalerie et par les armés à la légère, furent contraints de faire volte-face pour leur tenir tête, et que ceux qui avaient forcé le passage au travers des éléphants rencontrèrent la phalange des Carthaginois, qui n'avait pas encore chargé, et qui était en bon ordre, la position des Romains fut tout à fait désespérée.

Les uns furent écrasés par les éléphants; les autres, sans sortir de leurs rangs, périrent sous les javelots de la cavalerie et des troupes légères. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui cherchèrent leur salut dans la fuite; mais dans cette plaine rase et unie, ils ne purent échapper aux poursuites des éléphants et de la cavalerie. Cinq cents hommes, qui s'étaient ralliés autour de Régulus, furent faits prisonniers avec lui. Les Carthaginois perdirent en cette occasion huit cents soldats étrangers qui étaient opposés à l'aile gauche des Romains; et de ceux-ci, il ne se sauva que les deux mille qui, en poursuivant l'aile droite des ennemis, s'étaient tirés de la mêlée, et qui parvinrent, contre toute espérance, à se réfugier dans les murs de Clypéa. L'armée victorieuse rentra en triomphe dans Carthage, traînant enchaînés le proconsul romain et les cinq cents soldats qui avaient été pris avec lui.

L'ivresse des Carthaginois, après cette victoire, fut d'autant plus grande, que le succès était inespéré. Ils célébrèrent leur triomphe par des fêtes religieuses, des festins publics et des réjouissances de toute espèce. Xanthippe, qui avait sauvé Carthage d'une ruine presque certaine, prit le sage parti de se retirer bientôt après dans sa patrie. Il eut la prudence de s'éclipser, de peur que sa gloire, jusque-là pure et entière, après le premier éclat éblouissant qu'elle avait jeté, ne s'amortît peu à peu et ne soulevât contre lui l'envie et la calomnie, redoutables surtout pour un étranger qui, loin de son pays, n'a ni parents, ni amis, ni aucun appui pour se défendre. Appien et Zonare rapportent que les Carthaginois, bassement jaloux de la gloire de Xanthippe, et humiliés de devoir leur salut à un étranger, le firent périr par trahison, en le reconduisant dans la Grèce. Mais ce fait est peu probable; aucun des historiens latins ne le rapporte; et certes, s'ils l'avaient connu, ils n'auraient pas laissé échapper une aussi belle occasion de couvrir d'un opprobre éternel ces ennemis du nom romain, envers lesquels ils montrent d'ailleurs une haine si violente, et presque toujours si injuste.

Nouvelle expédition en Afrique; bataille navale entre les Romains et les Carthaginois; naufrage et destruction de la flotte romaine. — La nouvelle de la défaite et de la prise de Régulus ne découragea point les Romains. Ils s'occupèrent aussitôt à construire une nouvelle flotte et à sauver ceux de leurs concitoyens qui avaient échappé à ce désastre. Les Carthaginois soumirent d'abord les Numides, et recouvrèrent sans peine la plupart des villes qui avaient embrassé le parti des Romains. Mais ils attaquèrent inutilement Clypéa, dont la garnison fit une opiniâtre résistance. Après avoir vainement employé tous les moyens pour la réduire, ils furent contraints de lever le siége. Sur l'avis qu'ils reçurent alors, que les Romains équipaient une flotte, et se disposaient à passer de nouveau dans l'Afrique, ils radoubèrent leurs anciens vaisseaux, en construisirent de neufs, et se mirent en mer avec deux cents galères complétement équipées, pour observer l'arrivée de l'ennemi.

Au commencement de l'été, les Romains partirent avec trois cent cinquante vaisseaux, sous le commandement des deux consuls Marcus Æmilius et Servius Fulvius, et se dirigèrent vers l'Afrique. Ils rencontrèrent près du promontoire Hermæum, la flotte carthaginoise, l'attaquèrent sur-le-champ, et l'ayant mise en déroute, lui prirent quatorze vaisseaux avec tout leur équipage. Néanmoins, après cette victoire, ils évacuèrent Clypéa, emmenèrent la garnison et prirent le chemin de la Sicile. On a lieu de s'étonner que les Romains, avec une flotte si nombreuse et après une victoire si décisive, n'aient songé qu'à évacuer Clypéa et à en retirer sa garnison, au lieu de tenter la conquête de l'Afrique, que Régulus, avec beaucoup moins de forces, avait presque achevée. Zonare ajoute, il est vrai, que les Romains remportèrent, près de Clypéa, une grande victoire sur l'armée

de terre des Carthaginois. Mais il s'accorde avec Polybe sur l'évacuation de Clypéa par les Romains. Eutrope en donne pour motif le défaut de subsistances.

Une navigation favorable avait amené la flotte romaine jusqu'en Sicile. Les pilotes avaient conseillé de retourner de suite en Italie pour éviter la saison des tempêtes qui approchait. Mais les consuls, méprisant leurs avis, s'obstinèrent à vouloir reprendre quelques villes maritimes qui tenaient encore pour les Carthaginois. Cette imprudence fut la cause d'un désastre épouvantable. Ils furent assaillis tout à coup d'une si violente tempête, que sur trois cent soixante-quatre vaisseaux, ils purent à peine en sauver quatre-vingts.

L'activité des Carthaginois sut mettre à profit cette faveur de la fortune. Ils envoyèrent une armée en Sicile, formèrent le siége d'Agrigente, prirent en peu de jours cette ville, qui ne reçut point de secours, et la ruinèrent entièrement. Il paraissait probable que toutes les autres places des Romains auraient le même sort et seraient obligées de se rendre aux Carthaginois; mais la nouvelle du puissant armement que l'on préparait à Rome donna du courage aux alliés, et les engagea à tenir ferme contre les ennemis. En effet, dans l'espace de trois mois, deux cent vingt galères furent mises en état de faire voile.

Onzième année de la guerre; tentative inutile des Romains sur Drépane; prise de Cephalœdium et de Palerme; 254 avant l'ère vulgaire. — Les deux nouveaux consuls, Cnéius Cornélius Scipio Asina et Aulus Atilius Calatinus, chargés du commandement de la flotte, se rendirent d'abord à Messine, où ils recueillirent les bâtiments qui avaient échappé au naufrage de l'année précédente. De là, avec trois cents vaisseaux de guerre, ils abordèrent à Cephalœdium, qui leur fut livrée par la trahison de quelques habitants. Ils essayèrent ensuite de s'emparer de Drépane; mais les secours qu'y introduisirent les Carthaginois les forcèrent de renoncer au siége de cette ville. Loin de se laisser décourager par cette tentative infructueuse, ils allèrent mettre le siége devant Palerme (*), capitale de toutes les possessions carthaginoises en Sicile. Ils s'emparèrent du port, et les habitants ayant refusé de se rendre, ils travaillèrent à environner la ville de fossés et de retranchements. Comme le pays était couvert d'arbres jusqu'aux portes de la ville, les palissades, les *agger* et les machines avancèrent rapidement. Ils poussèrent vigoureusement leurs attaques, et renversèrent avec le bélier une tour située sur le bord de la mer. Les soldats montèrent à l'assaut par la brèche, et après avoir fait un grand carnage, s'emparèrent de cette partie de la place qu'on appelait la Nouvelle Ville. Les habitants de la Vieille Ville, manquant de vivres, offrirent de se rendre, à condition qu'on leur laisserait la vie et la liberté. Les consuls n'acceptèrent point cette proposition, mais fixèrent leur rançon à deux mines par tête (**). Il y en eut dix mille qui se rachetèrent à ce prix; tous les autres, au nombre de treize mille, furent vendus à l'encan avec le reste du butin.

La prise de cette ville fut suivie de la reddition de plusieurs autres places (***), dont les habitants chassèrent la garnison carthaginoise et embrassèrent le parti des Romains.

Les consuls laissèrent une garnison dans Palerme et retournèrent à Rome. Pendant leur traversée, les Carthaginois leur dressèrent une embuscade et leur enlevèrent quelques vaisseaux chargés d'argent et de butin.

Douzième, treizième et quatorzième années de la première guerre punique, 253 a 250 avant l'ère chrétienne. — L'année suivante, les consuls C. Servilius Cœpio et Caius Sempronius Blœsus passèrent en Afri-

(*) Anciennement Panormus.

(**) 182 fr. 95 c. La rançon des dix mille fut donc de 1,829,500 fr.

(***) Jétine, Pétrinum, Solunte, Tyndaris, etc.

que avec toute leur flotte. Ils se bornèrent à longer la côte et à faire de temps à autre des descentes, dont le seul résultat fut le pillage de quelques campagnes, tant les Carthaginois avaient bien pourvu alors à la garde et à la sûreté de leur pays. Ils retournèrent à Rome, en côtoyant les côtes de la Sicile et celles de l'Italie. Mais au moment où ils doublaient le cap Palinure, il s'éleva une furieuse tempête qui submergea cent cinquante vaisseaux de guerre et un grand nombre de bâtiments de charge. Quelle que fût la constance des Romains, tant de désastres consécutifs abattirent leur courage. Ils renoncèrent à disputer l'empire de la mer, que les vents et les flots semblaient leur refuser. Ils mirent désormais tout leur espoir dans leurs légions, et se bornèrent à équiper soixante vaisseaux pour transporter en Sicile les vivres et les munitions nécessaires à leurs armées.

Ce découragement des Romains releva la confiance des Carthaginois. Jamais, depuis le commencement de la guerre, l'état de leurs affaires n'avait été plus florissant. Les Romains les avaient laissés maîtres de la mer, et ils commençaient à concevoir une meilleure opinion de leurs troupes de terre. En effet, les Romains, depuis la défaite de Régulus, qui avait été décidée surtout par les éléphants, s'étaient fait de ces animaux belliqueux une idée si terrible, que pendant les deux années suivantes, où ils campèrent souvent dans les campagnes de Lilybée et de Sélinunte, à cinq ou six stades de l'ennemi, ils n'osèrent ni accepter le combat, ni descendre dans la plaine. Privés de cette confiance qui leur faisait ordinairement chercher la bataille avec joie, ils se retranchaient soigneusement sur des montagnes escarpées et dans des positions inaccessibles. Aussi toutes leurs opérations, pendant ces deux années de la guerre, se bornèrent-elles aux siéges presque insignifiants de Thermes et de Lipari.

Cependant les Carthaginois, jugeant l'occasion favorable pour reprendre l'offensive, résolurent d'augmenter les forces qu'ils avaient en Sicile. Mais comme leur trésor était épuisé par les dépenses énormes d'une si longue guerre, ils envoyèrent une ambassade à Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, pour le prier de leur prêter deux mille talents (*). Celui-ci, qui était allié des deux peuples, après avoir vainement interposé sa médiation pour les réconcilier, refusa le prêt sollicité par les Carthaginois, en disant qu'il ne convenait pas à un ami de fournir des secours contre ses amis.

Alors les Carthaginois épuisèrent toutes leurs ressources, et expédièrent en Sicile Asdrubal avec deux cents vaisseaux, cent quarante éléphants et vingt mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. Ce général employa toute l'année suivante à exercer ses troupes et ses éléphants, et les armées romaines ne firent dans cette campagne aucune action qui mérite d'être rapportée.

Quinzième année de la première guerre punique; les Carthaginois sont battus par les Romains sous les murs de Palerme; 250 avant l'ère vulgaire. — Le sénat romain, voyant s'augmenter de jour en jour le découragement des légions qui faisaient la guerre en Sicile, revint sur sa première résolution, et se décida à tenter de nouveau sur mer la fortune des armes. Les nouveaux consuls Caius Atilius Régulus et Lucius Manlius Vulso furent chargés de préparer et d'équiper avec le plus grand soin une nouvelle flotte. Lucius Cœcilius Metellus, l'un des consuls de l'année précédente, fut continué dans le commandement de l'armée de Sicile avec le titre de proconsul.

Asdrubal avait remarqué que, pendant les précédentes campagnes, les Romains avaient tacitement fait l'aveu de leur crainte en évitant toujours les occasions de combattre en bataille rangée. Instruit que l'un des consuls était retourné en Italie avec la moitié des troupes, que Métellus était resté seul en Sicile avec l'autre moitié; pressé

(*) 11 millions.

d'ailleurs par les instances de ses soldats, qui brûlaient de marcher à l'ennemi, il résolut de profiter de ces circonstances favorables pour engager une action décisive. Il partit donc de Lilybée avec toutes ses forces, et vint camper sur la frontière du territoire de Palerme. Métellus se trouvait alors dans cette ville avec son armée.

Celui-ci, ayant appris par des espions carthaginois qu'il avait eu l'adresse de surprendre qu'Asdrubal s'avançait dans le dessein de lui livrer bataille, affecta de montrer de la crainte pour inspirer à son ennemi une plus aveugle confiance, et se tint soigneusement enfermé dans ses murailles. Cette terreur simulée accrut en effet la témérité d'Asdrubal. Il franchit les défilés, s'avance dans la plaine, mettant tout à feu et à sang, et porte le ravage jusqu'aux portes mêmes de Palerme. Métellus ne fit encore aucun mouvement dans l'espoir d'engager les Carthaginois à franchir la rivière d'Orethus, qui coule le long de la ville, et ne laissa même paraître sur les remparts qu'un petit nombre de soldats. Asdrubal donna dans le piége. Il fit passer la rivière à son infanterie et à ses éléphants, et, plein de mépris pour les Romains, il dressa ses tentes presque sous les murs de la ville, sans daigner même les protéger par un fossé et par un retranchement. Métellus aussitôt fit sortir quelques troupes légères pour harceler les Carthaginois et les engager à mettre toutes leurs forces en bataille. Alors, voyant que son stratagème avait complétement réussi, il place une partie de ses vélites, armés de javelots, en avant du fossé et des murs de la ville, avec ordre de lancer tous leurs traits contre les éléphants dès qu'ils seraient à portée, et, s'ils se trouvaient trop pressés, de se jeter dans le fossé pour en sortir ensuite et revenir à la charge. Il fait mettre sous leurs mains, au pied des murailles, une grande provision de javelots, dispose sur les remparts ses archers et ses frondeurs, et lui-même, avec ses soldats pesamment armés, se tient derrière la porte opposée à l'aile gauche des Carthaginois, envoyant sans cesse de nouveaux secours à ses vélites qui étaient engagés avec l'ennemi. Les conducteurs des éléphants, piqués d'une noble émulation et voulant avoir l'honneur de la victoire, chargent tous à la fois les premiers rangs des Romains, les renversent et les poursuivent hardiment jusqu'au bord du fossé. Mais alors, les éléphants, accablés d'une grêle de flèches qu'on faisait pleuvoir du haut des murs, et des traits que leur lançaient les vélites rangés en avant du fossé, entrent en fureur, se tournent contre les Carthaginois, écrasent tous ceux qui se trouvent sur leur passage et portent le désordre et la confusion dans leurs rangs. Métellus, qui n'attendait que ce moment, sort avec ses légions rangées en bon ordre, et tombe sur le flanc des ennemis, effrayés et déjà plus d'à moitié vaincus. Aussi n'eut-il pas de peine à achever leur défaite. On en tua un grand nombre sur le champ de bataille; on en fit un grand carnage dans la fuite, et, pour surcroît de malheur, un accident, qui aurait dû leur être favorable, contribua encore à leur désastre. La flotte carthaginoise ayant paru dans ce moment, tous se précipitèrent au-devant d'elle, dans l'espoir d'y trouver leur salut. Mais, avant de pouvoir atteindre les galères, ils furent ou écrasés par les éléphants, ou tués par les Romains qui les poursuivaient, ou submergés dans les flots. Les Carthaginois perdirent dans cette journée vingt mille soldats, et tous leurs éléphants tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Métellus, outre l'honneur d'une victoire si mémorable, eut encore la gloire d'avoir rendu leur ancienne confiance aux légions romaines qui, dès ce moment, restèrent maîtresses de la campagne. Asdrubal, après sa défaite, se réfugia à Lilybée. Ce seul malheur fit oublier aux Carthaginois tous les services que cet habile général leur avait rendus. Il fut condamné pendant son absence, et, lorsqu'il revint à Carthage, il fut arrêté et mis à mort.

Les Carthaginois envoient Ré-

GULUS A ROME POUR NÉGOCIER LA PAIX ; SON OPINION DANS LE SÉNAT ; SON SUPPLICE ET SA MORT. — Ce nouveau désastre, joint aux pertes considérables que les Carthaginois avaient éprouvées sur terre et sur mer dans les dernières campagnes, les engagea à ouvrir des négociations de paix. Ils pensèrent que par l'entremise de Régulus, ils pourraient obtenir des conditions plus favorables ou du moins l'échange de leurs prisonniers, dont quelques-uns appartenaient aux premières familles de Carthage. On lui avait fait prêter serment de revenir s'il ne réussissait pas dans sa négociation. Il partit donc pour Rome avec les ambassadeurs des Carthaginois; mais lorsqu'il fut arrivé, il ne voulut jamais entrer dans la ville, quelques instances que lui fît le sénat, alléguant pour motif de son refus que, suivant les coutumes de leurs ancêtres, un député des ennemis ne pouvait point y être introduit, mais qu'on devait lui donner audience hors de l'enceinte de Rome.

Les sénateurs s'étant donc assemblés hors des murs, Régulus leur dit : « Les Carthaginois, pères conscrits, nous ont envoyés vers vous (car moi aussi, par le droit de la guerre, je suis devenu leur esclave), et nous ont chargés de demander la paix à des conditions qui puissent être agréées des deux peuples, sinon d'insister au moins sur l'échange des prisonniers. » Après avoir prononcé ces mots, il se retirait en silence avec les ambassadeurs. Les consuls le pressaient vivement d'assister à la délibération; mais il n'y consentit qu'après avoir obtenu la permission des Carthaginois, qu'il regardait comme ses maîtres.

Les propositions de paix furent écartées ; la délibération ne roula que sur l'échange des prisonniers. Invité par les consuls à donner son avis, il répondit qu'il n'était plus sénateur ni même citoyen romain depuis qu'il était tombé entre les mains de l'ennemi ; mais il ne refusa pas d'émettre son opinion comme simple particulier. Il n'avait qu'un mot à prononcer pour recouvrer, avec sa liberté, ses biens, ses dignités, sa femme, ses enfants, sa patrie. Mais cette âme ferme et constante sacrifia toutes ses affections à l'intérêt de son pays, et déclara nettement qu'on ne devait point songer à faire l'échange des prisonniers; qu'un tel exemple aurait des suites funestes pour la république; que des citoyens qui avaient eu la lâcheté de livrer leurs armes à l'ennemi étaient indignes de compassion et incapables de servir utilement leur patrie; que pour lui-même, en le perdant, ils ne perdraient que les débris d'un corps usé par la vieillesse et par la guerre, tandis que les généraux carthaginois, qu'on leur proposait d'échanger, étaient tous dans la vigueur de l'âge, et pouvaient rendre longtemps encore de grands services à leur pays. Les sénateurs admiraient, mais n'osaient accepter ce dévouement sublime. Ils ne se rendirent enfin que sur les vives instances de Régulus lui-même, qui, par une générosité sans exemple, s'immolait à l'intérêt de sa patrie.

L'échange fut donc refusé; mais la famille, les amis, les concitoyens de Régulus employèrent presque la force pour le retenir. Le grand pontife lui-même assurait qu'il pouvait rester à Rome sans être parjure à son serment. Rien ne put ébranler la généreuse obstination de cette âme inflexible. Il partit de Rome pour se rendre à Carthage, sans se laisser attendrir ni par la vive douleur de ses amis, ni par les larmes de sa femme et de ses enfants. Cependant il n'ignorait pas quels supplices affreux l'attendaient à son retour; mais il redoutait plus le parjure que la cruauté de ses ennemis.

En effet, lorsque les Carthaginois apprirent que c'était sur l'avis même de Régulus que l'échange des prisonniers avait été refusé, ils lui firent souffrir les plus affreux tourments. Ils le tenaient longtemps renfermé dans un noir cachot, d'où, après lui avoir coupé les paupières, ils le faisaient sortir tout à coup pour l'exposer au soleil le plus vif et le plus ardent. Ils l'enfermèrent ensuite dans un coffre hérissé de pointes de fer, où il expira,

miné par la douleur et par les fatigues d'une insomnie perpétuelle.

Siége de Lilybée par les Romains. — Cependant les consuls partirent de Rome avec quatre légions et une flotte de deux cents voiles, dans le dessein de venger la mort de Régulus, et de profiter de la victoire de Palerme pour chasser entièrement les Carthaginois de la Sicile. Après avoir réuni à leur armée toutes les forces qui étaient dans cette province, ils résolurent de faire le siége de Lilybée, espérant qu'après la prise de cette ville, rien ne pourrait plus s'opposer à leur passage en Afrique. Les Carthaginois sentaient, aussi bien que les Romains, de quelle importance était cette place, soit pour la défense de l'Afrique, soit pour la conquête de la Sicile. Aussi les deux peuples employèrent-ils tout ce qu'ils avaient de forces pour l'attaquer et pour la défendre.

Lilybée est située sur le promontoire du même nom qui est tourné du côté de l'Afrique. Cette ville, que les Carthaginois avaient fortifiée avec le plus grand soin, était entourée d'épaisses murailles, d'un fossé profond et de lagunes salées presque impraticables. C'est à travers ces lagunes que s'ouvrait l'entrée du port, dont l'accès était très-difficile pour ceux qui ne connaissaient pas parfaitement la rade. Les Romains ayant établi leurs camps sur deux points opposés de la ville qui se rapprochaient de la mer, les joignirent entre eux par des lignes fortifiées d'un fossé, d'un mur et d'un retranchement. Ils dirigèrent leurs premières attaques contre la tour la plus proche qui regardait l'Afrique, ajoutant toujours de nouveaux ouvrages aux premiers, et s'avançant de plus en plus. Enfin, ils renversèrent six tours contiguës à celle dont nous avons parlé, et entreprirent d'abattre les autres avec le bélier. Dans ce but, ils commencèrent à combler, pour y établir leurs machines, le fossé qui, selon Diodore, avait soixante coudées de large et quarante de profondeur, et ils poussèrent avec une constance inébranlable ce long et pénible travail. Déjà plusieurs tours avaient été renversées; d'autres menaçaient ruine, et les assiégeants s'avançaient de plus en plus vers l'intérieur de la place. Alors la terreur et la consternation se répandirent dans la ville, quoique la garnison fût de dix mille soldats, sans compter les habitants, et qu'Imilcon, leur commandant, déployât dans la défense de la place un courage et une habileté remarquables. En effet, l'infatigable activité de ce général pourvoyait à tous les besoins, et déjouait tous les efforts des ennemis. S'ils creusaient une mine, il en ouvrait une autre pour les traverser; s'ils parvenaient à faire une brèche, elle était aussitôt réparée; si une portion du mur s'écroulait, un autre mur s'élevait en arrière pour le remplacer. Toujours vigilant et attentif, toujours présent au milieu du danger, il ne laissait ni ses soldats en repos, ni ceux des assiégeants en sûreté, opposant ses ouvrages, ses mines et ses armes, aux ouvrages, aux mines et aux armes des Romains. Il épiait sans cesse l'occasion de mettre le feu aux machines des assiégeants, et, pour y parvenir, le jour, la nuit, à tous les instants favorables, il faisait de brusques sorties, et livrait des combats acharnés, plus meurtriers quelquefois que des batailles rangées.

Pendant qu'Imilcon se défendait si courageusement, quelques officiers des soldats étrangers formèrent entre eux le complot de livrer la ville aux Romains, espérant entraîner dans leur défection les troupes qu'ils avaient sous leurs ordres. Le général, dont la vigilance avait pénétré ce projet de révolte, ne perd pas un instant. Il rassemble sur le forum tous les mercenaires; il réveille dans leurs âmes les sentiments d'affection et de fidélité qu'ils doivent à Carthage et à leur général; il leur fait payer l'arriéré de leur solde; et enfin, par ses promesses, par son éloquence, il les détermine à punir les traîtres, et à se dévouer entièrement avec lui à une cause qu'ils ont défendue jusque-là avec tant de courage et de gloire.

Annibal passe a travers la

Flotte romaine pour introduire du secours dans Lilybée. — Bientôt de nouveaux secours que reçurent les assiégés relevèrent encore leur confiance. Les Carthaginois qui, sans avoir reçu aucun renseignement certain sur l'état de Lilybée, prévoyaient cependant les dangers et les besoins de la ville assiégée, équipèrent une flotte de cinquante vaisseaux, y embarquèrent dix mille soldats, et chargèrent Annibal, fils d'Amilcar, d'introduire des troupes à Lilybée, avec de l'argent et des vivres. Il reçut ordre de partir sans délai, et de braver tous les dangers pour pénétrer dans la place. Annibal aborde aux îles Éguses, situées près de Lilybée, et y attend un vent favorable pour y exécuter cette difficile entreprise; car les Romains, dès le commencement du siége, avaient obstrué l'entrée du port en y coulant à fond quinze vaisseaux chargés de pierres. Sitôt qu'un vent fort et propice à ses desseins s'éleva du côté de la mer, Annibal déploya toutes ses voiles, et se dirigea vers Lilybée, tenant sur le pont de ses galères ses soldats rangés en bon ordre et tout prêts à combattre. La flotte romaine, surprise et comme frappée de stupeur par l'imprévu de cette manœuvre hardie, craignant d'ailleurs que la violence du vent ne la poussât dans le port ou sur les bas-fonds qui bordaient le rivage, ne fit aucun mouvement pour s'opposer au passage des vaisseaux ennemis. Annibal, sans ralentir sa course, évitant avec adresse tous les obstacles, entra fièrement dans le port et débarqua ses dix mille soldats, aux cris de joie et aux applaudissements de toute la ville.

Sortie d'Imilcon; combat sanglant autour des machines. — Les Romains n'ayant pu empêcher l'introduction du secours dans la ville assiégée, présumèrent qu'Imilcon, après avoir reçu un renfort si considérable, entreprendrait bientôt de détruire leurs machines. Ils ne se trompèrent point dans leurs conjectures. Imilcon, voulant profiter de l'ardeur des nouvelles troupes, et du courage que leur arrivée avait rendu à la garnison et aux habitants, les réunit tous sur la place publique, et les décida à une sortie générale par l'espérance d'une victoire infaillible et des récompenses dont elle serait suivie.

Assuré de leurs bonnes dispositions, il assemble les principaux officiers, il leur assigne les postes qu'ils doivent occuper, leur donne le mot d'ordre, fixe l'instant de la sortie, et, au point du jour, il attaque sur plusieurs points à la fois les ouvrages des Romains. Ceux-ci, qui avaient pénétré d'avance les desseins de l'ennemi, ne furent point surpris par cette brusque attaque. Ils se portent rapidement sur tous les points menacés et présentent partout une vigoureuse résistance. Les deux partis avaient déployé toutes leurs forces. Vingt mille hommes étaient sortis de la ville; les assiégeants leur en avaient opposé encore un plus grand nombre. La mêlée devint générale et le combat sanglant. L'action était d'autant plus vive que, de part et d'autre, les soldats, abandonnant leur ordre de bataille, se battaient pêle-mêle et ne suivaient que leur impétuosité. On eût dit que dans cette multitude immense homme contre homme, rang contre rang, s'étaient défiés l'un l'autre en combat singulier.

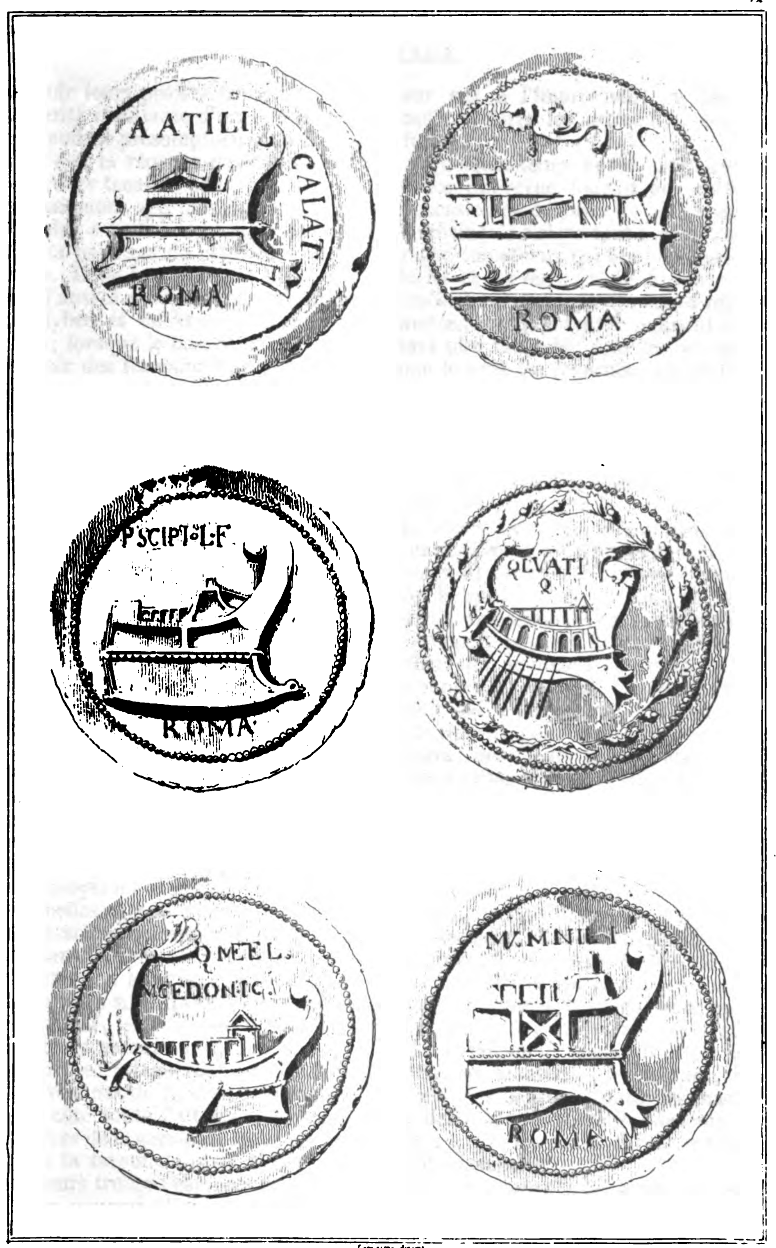
Mais c'était surtout autour des machines que les efforts étaient plus violents et la lutte plus acharnée. Les Carthaginois dans l'attaque, les Romains dans la défense, rivalisaient d'audace et d'opiniâtreté. Les uns, pour repousser les défenseurs des machines, les autres, pour ne pas céder le terrain, prodiguaient leur vie et tombaient morts sur la place même où ils avaient commencé à combattre. Ce qui mettait le comble au tumulte et à l'horreur de cette affreuse mêlée, c'était les soldats qui, armés de torches et d'étoupes enflammées pour aller mettre le feu aux machines, se précipitaient comme des forcenés au milieu des périls et du carnage. Les Romains, effrayés de tant d'audace, furent plusieurs fois sur le point de céder et d'abandonner leurs ouvrages. Mais enfin Imilcon, voyant qu'il avait fait

de grandes pertes sans obtenir aucun avantage décisif, fit sonner la retraite. Les Romains, satisfaits d'avoir pu conserver leurs machines, ne songèrent point à le poursuivre. Dès la nuit suivante, Annibal, choisissant le moment où les Romains fatigués du combat gardaient le port avec moins de vigilance, sortit avec ses vaisseaux et rejoignit Adherbal à Drépane, ville maritime située à cent vingt stades (*) de Lilybée. Il emmena avec lui la cavalerie qui, n'étant d'aucun usage dans la ville assiégée, pouvait être utilement employée ailleurs. En effet, ces cavaliers, par leurs incursions continuelles, rendirent aux assiégeants les chemins dangereux et le transport des convois difficile, exercèrent toutes sortes de ravages dans les campagnes voisines, et donnèrent beaucoup d'embarras et d'inquiétude aux consuls. Adherbal ne leur en causait pas moins, du côté de la mer, par de fréquentes et subites incursions, tantôt sur les côtes de Sicile, tantôt sur celles de l'Italie. Cette tactique, suivie avec persévérance, amena dans le camp des Romains une si grande disette, que, réduits pour tout aliment à la chair des animaux, la plupart furent emportés par la famine ou par les maladies qui en sont la suite ordinaire.

Les consuls, ayant perdu près de dix mille hommes, décidèrent que l'un d'eux retournerait à Rome avec la moitié des légions, afin que celles qui resteraient pour continuer le siége eussent moins de difficulté pour se procurer des vivres. Décidés à convertir le siége en blocus, ils entreprirent de fermer par une digue l'entrée du port de Lilybée; mais la profondeur des eaux et la violence du courant ayant rendu leurs efforts presque entièrement inutiles, ils se bornèrent à en garder l'entrée avec plus de vigilance qu'auparavant.

AUDACE D'ANNIBAL LE RHODIEN; IL PÉNÈTRE PLUSIEURS FOIS DANS LE PORT DE LILYBÉE; IL EST PRIS AVEC SON VAISSEAU. — Cependant à Carthage on ne recevait aucune nouvelle de ce qui se passait à Lilybée, et personne ne s'offrait pour aller s'en instruire. Annibal, surnommé le Rhodien, homme brave et entreprenant, se fit fort de pénétrer dans la ville assiégée, d'en examiner avec soin la situation, et de venir rendre un compte fidèle de tout ce qu'il aurait observé. Les Carthaginois applaudirent à son zèle et à son dévouement, et acceptèrent ses offres, bien qu'ils fussent persuadés qu'il aurait beaucoup de peine à accomplir sa promesse; car ils savaient que les vaisseaux romains étaient à l'ancre devant le port et en fermaient presque entièrement l'entrée. Mais Annibal, ayant équipé un vaisseau qui lui appartenait en propre, aborde à l'une des îles qui sont vis-à-vis de Lilybée, et le lendemain, profitant d'un vent favorable, il met à la voile vers le milieu du jour, passe à travers la flotte romaine, et entre dans le port à la vue des ennemis étonnés de son audace. Le jour suivant, il se disposait à retourner à Carthage. Mais le consul, pendant la nuit, avait choisi dix de ses vaisseaux les plus légers, et les avait placés aux deux côtés de l'entrée du port, étendant leurs rames comme des ailes, pour fondre au premier signal sur le navire carthaginois. Annibal, fort de son audace et de la légèreté de sa galère, part en plein jour pour braver l'ennemi. Il passe, avec la rapidité d'un oiseau, à travers les masses presque immobiles des vaisseaux romains, et, se jouant de leurs pesantes manœuvres, il revient sur ses pas, voltige sur leurs flancs, quelquefois s'arrête pour les provoquer au combat, et ne s'éloigne enfin qu'après avoir longtemps, avec un seul vaisseau, déjoué les efforts de toute la flotte romaine. L'heureuse issue de cette entreprise, qu'Annibal réitéra plusieurs fois avec le même succès, fit connaître aux Carthaginois les besoins de Lilybée, et leur donna les moyens d'y pourvoir. Elle accrut en même temps la confiance des assiégés et abattit le courage des Romains, honteux

(*) 11,340 toises, environ 4 lieues de 20 au degré.



Médailles représentant des Vaisseaux anciens

de voir leurs projets traversés par la témérité insultante d'un seul homme.

L'audace présomptueuse du Carthaginois et la réussite constante de ses tentatives tenaient principalement à la connaissance approfondie qu'il possédait des écueils, des bas-fonds et des étroits passages de cette rade dangereuse. Déjà son exemple était imité par d'autres navigateurs, qui allaient à Lilybée et en revenaient impunément, lorsque le hasard fit tomber au pouvoir des Romains une quadrirème carthaginoise, remarquable par l'élégance de sa coupe et la légèreté de ses mouvements. Les Romains, ayant choisi pour son équipage de braves soldats et d'excellents rameurs, s'en servirent pour observer ceux qui tenteraient de pénétrer dans le port, et surtout Annibal. Celui-ci, qui était entré de nuit dans la ville, en repartait en plein jour. Serré de près par la quadrirème qui suivait tous ses mouvements, il la reconnut et ne put se défendre d'un sentiment de frayeur. Il chercha d'abord à lui échapper par la rapidité de sa course; mais gagné de vitesse, et au moment d'être atteint, il fut contraint de faire volte-face et d'accepter le combat. Alors, trop faible pour résister au nombre et à la valeur des soldats romains, il fut pris avec son vaisseau. Les Romains équipèrent ce navire avec le plus grand soin, et ils employèrent avec tant de succès ces deux belles galères à la garde du port, que personne désormais n'osa plus entrer dans Lilybée.

Nouvelle sortie d'Imilcon; incendie des machines. — A partir de ce moment, les assiégeants redoublèrent leurs assauts avec une nouvelle vigueur, et attaquèrent les fortifications voisines de la mer, pour attirer de ce côté toute l'attention et toutes les forces de la garnison. Ils espéraient que, à la faveur de cette fausse attaque, leurs troupes campées du côté de la terre pourraient s'emparer du mur extérieur de la ville. Ce projet réussit d'abord; mais les Romains n'avaient pas encore eu le temps de s'établir dans leurs positions, lorsqu'Imilcon tomba sur eux à l'improviste, en tua dix mille et força les autres à prendre la fuite.

Quelques temps après, une circonstance imprévue fournit aux assiégés l'occasion de détruire les ouvrages des Romains. Il s'éleva tout à coup un ouragan impétueux qui ébranla leurs galeries et renversa même les tours destinées à les protéger. Quelques soldats mercenaires jugèrent le moment d'autant plus favorable pour les incendier, que le vent les favorisait en soufflant du côté de la ville. Ils communiquèrent leur idée à Imilcon et s'offrirent pour exécuter l'entreprise. Imilcon approuva ce projet et fit tous les préparatifs nécessaires. Ils sortent partagés en trois corps, et mettent à la fois le feu aux machines sur trois points différents. Ces machines, construites depuis longtemps et formées d'un bois desséché par le soleil et les ardeurs de l'été, prirent feu aisément, et la violence de l'ouragan, portant de tous côtés les débris des mantelets et des tours enflammées, propagea l'incendie avec une rapidité effrayante. Les Romains accoururent pour défendre leurs ouvrages; mais leurs secours étaient dirigés au hasard et leurs efforts impuissants; car le vent qu'ils avaient en face poussait dans leurs yeux et dans leurs visages des tourbillons de cendre, de flamme et de fumée, et il en périt un grand nombre avant qu'ils eussent pu même approcher des endroits qu'il fallait secourir. Les Carthaginois, au contraire, favorisés par la direction du vent, et éclairés par le feu qui consumait les machines, lançaient leurs traits avec certitude, et manquaient rarement le but qu'ils voulaient atteindre. Enfin, les mantelets, les tortues, les béliers, les balistes, toutes les machines destinées soit à creuser des mines, soit à battre les murs, furent entièrement consumées.

Dès ce moment, les Romains perdirent toute espérance de se rendre maîtres de Lilybée par la force. Ils se bornèrent à entourer la ville d'un fossé et d'un retranchement. Ils fermèrent leur camp par une forte muraille, et

changeant le siége en blocus, ils attendirent que la famine forçât la place à se rendre. Les assiégés, de leur côté, relevèrent les fortifications qui avaient été renversées, et se ménagèrent tous les moyens d'une vigoureuse résistance.

Seizième année de la guerre; bataille navale de Drépane; victoire complète des Carthaginois; 249 avant l'ère vulgaire. — Quand on eut appris à Rome qu'une partie des troupes avait péri à Lilybée, soit dans l'incendie des machines, soit dans les autres opérations du siége, cette fâcheuse nouvelle, loin d'abattre les esprits, sembla renouveler l'ardeur et le courage des citoyens. Chacun se hâtait de porter son nom pour se faire enrôler, et bientôt dix mille hommes, et un renfort considérable de matelots passèrent le détroit, et allèrent par terre se joindre aux assiégeants.

Le département de la Sicile était échu au consul Publius Claudius Pulcher. C'était un homme d'un caractère dur et violent, entêté de sa noblesse et de son propre mérite, plein de confiance dans ses lumières, de mépris pour celles des autres; punissant les moindres fautes avec une extrême rigueur, tandis que lui-même, dans les affaires les plus importantes, ne montrait pas moins d'extravagance que d'incapacité. Ainsi, quoiqu'il eût blamé avec une aigreur excessive les derniers généraux d'avoir tenté de fermer l'entrée du port au moyen d'une digue, il s'obstina à poursuivre l'exécution de ce projet impraticable et échoua devant les mêmes obstacles.

Mais, de toutes les fautes qu'il commit, la plus funeste fut l'attaque de Drépane, où il perdit par son imprudence et par la valeur d'Adherbal la flotte la plus brillante que les Romains eussent mise en mer. Il s'était persuadé qu'il serait facile de surprendre Adherbal à Drépane; que ce général, instruit des pertes que la flotte romaine avait éprouvées au siége de Lilybée, et ignorant le nouveau renfort qu'elle avait reçu, ne s'attendrait pas à ce qu'elle reprît subitement l'offensive et ne serait pas en garde contre une attaque imprévue. Il choisit dans toute la flotte deux cents vaisseaux, et y embarqua ses meilleurs rameurs et les plus braves soldats des légions. Il sortit du port au milieu de la nuit, sans être aperçu des assiégés, et la tête de sa flotte n'était pas loin de Drépane, quand le jour parut et la découvrit aux yeux d'Adherbal. Cette apparition inattendue le surprit sans le déconcerter. Entre les deux seuls partis qu'il avait à prendre, il fallait se déterminer promptement. Le premier était d'aller au-devant des Romains et de les combattre sur le champ, l'autre de les attendre et de se laisser assiéger. Il rejeta ce dernier parti qui lui parut à la fois lâche et dangereux. Il rassemble sur le rivage les matelots et les soldats; il leur fait entendre en peu de mots, mais pleins de force et d'énergie, ce qu'ils ont à espérer en sortant du port pour livrer la bataille aux Romains, ce qu'ils ont à craindre en se laissant investir.

Tous ayant demandé le combat avec de grands cris de joie, il leur ordonne de s'embarquer sur-le-champ et de suivre la galère amirale, qu'il allait monter lui-même, sans la perdre de vue. Il gagne le premier la haute mer et fait filer sa flotte derrière les rochers qui bordaient le côté du port opposé à celui par lequel entrait l'ennemi. Claudius voyant, contre son attente, que les Carthaginois étaient sortis, disposés à lui livrer bataille en pleine mer, envoya ordre à ceux de ses vaisseaux qui étaient déjà dans le port ou au moment d'y entrer, de revenir sur leurs pas pour se joindre au gros de la flotte. L'exécution de cette manœuvre fut la cause d'un désordre extrême. Parmi les vaisseaux romains, les plus légers avaient déjà pénétré dans le port, d'autres les suivaient de près, quelques-uns étaient arrêtés à l'entrée même. Il en résulta que, dans cet espace étroit, tous faisant à la fois de grands efforts pour revirer de bord, ils s'embarrassaient mutuellement, se heurtaient les uns les autres et se brisaient réciproquement leurs rames. Enfin s'étant dégagés avec beaucoup

de peine, ils se rangèrent en bataille le long de la côte, la proue tournée vers l'ennemi.

Le trouble et la confusion causés par cette manœuvre avaient commencé à jeter de l'inquiétude et de la frayeur dans l'armée. Une action irréligieuse du consul acheva de la déconcerter et de lui faire perdre tout courage et toute espérance. Les Romains, à cette époque, avaient une confiance superstitieuse dans les présages et dans les augures. Au moment où la bataille était près de s'engager, on vint dire à Claudius que les poulets sacrés ne voulaient ni sortir de leur cage, ni prendre de nourriture : « *Qu'ils boivent donc, puisqu'ils ne veulent point manger* », dit Claudius avec un ton d'impiété railleuse, et il les fit jeter dans la mer.

Cependant le consul, qui, auparavant, était placé à l'arrière-garde, se trouva, par le mouvement qui venait de s'opérer, à la tête de l'aile gauche et à l'extrémité de la ligne. En même temps, Adherbal, ayant gagné la haute mer et tourné la flotte romaine, rangea ses galères sur une même ligne vis-à-vis de celles des Romains qui s'étendaient le long du rivage. Au signal donné par les amiraux, le combat s'engagea, et fut d'abord soutenu de part et d'autre avec la même ardeur et un succès à peu près égal. Mais bientôt la balance pencha en faveur des Carthaginois qui, dans cette bataille, avaient sur les Romains plusieurs avantages. Leurs vaisseaux étaient beaucoup plus légers, leurs rameurs plus habiles et plus expérimentés. Ils avaient habilement choisi leur position en mettant la pleine mer derrière eux. En effet, s'ils étaient trop pressés, ils pouvaient reculer sans aucun risque et éluder l'attaque de l'ennemi par l'agilité de leurs vaisseaux. Les Romains se laissaient-ils emporter trop loin par l'ardeur de la poursuite, ils se retournaient tout à coup, les enveloppaient de toutes parts, brisaient avec l'éperon les flancs de leurs navires et les coulaient à fond. Claudius, au contraire, avait toutes les difficultés à vaincre. La pesanteur de ses vaisseaux et l'inexpérience de ses rameurs rendaient toutes ses manœuvres infructueuses. Rangés trop près du rivage, ses navires n'avaient ni l'espace nécessaire pour leurs évolutions, ni les moyens de faire retraite lorsqu'ils étaient pressés par l'ennemi : aussi la plupart échouèrent sur les bancs de sable ou allèrent se briser contre les rochers de la côte. Il ne s'en échappa que trente qui, étant auprès du consul, prirent la fuite avec lui en glissant entre le rivage et la flotte victorieuse. Tout le reste des vaisseaux, au nombre de quatre-vingt-treize, tomba avec l'équipage en la puissance des Carthaginois, dont la perte dans cette bataille fut peu considérable. Du côté des Romains, huit mille hommes furent tués ou noyés, vingt mille, tant soldats que matelots, furent pris et conduits à Carthage. Claudius, pour regagner plus sûrement Lilybée, en longeant les côtes qui étaient au pouvoir des Carthaginois, orna ses galères de palmes, de lauriers, de tous les signes de la victoire, et, par ce stratagème, il réussit, même en fuyant, à inspirer la terreur.

Ce brillant succès, qui était dû tout entier à la prévoyance et à l'habileté d'Adherbal, lui valut de grands honneurs à Carthage. A Rome, au contraire, on punit par une forte amende l'incapacité et l'impiété arrogante de Claudius, qui avaient été si funestes à la république.

Cependant Adherbal profita de sa victoire pour enlever aux Romains, près de Palerme, un grand nombre de barques chargées de vivres; il parvint à les introduire dans Lilybée, et ramena ainsi l'abondance dans la ville assiégée.

CARTHALON AMÈNE DE CARTHAGE UN RENFORT DE SOIXANTE-DIX VAISSEAUX; IL SURPREND LA FLOTTE ROMAINE DEVANT LILYBÉE. — La fin de cette année amena encore aux Romains de nouveaux désastres. Ils avaient chargé Lucius Junius, l'un des consuls, de conduire à Lilybée des vivres et des munitions pour l'armée qui as-

siégeait cette ville. Junius vint aborder à Messine, où il trouva une infinité de bâtiments de toute espèce qui s'y étaient rassemblés de toutes les parties de la Sicile. Il en composa une flotte de cent vingt vaisseaux de guerre et de huit cents navires de transport, avec laquelle il se rendit à Syracuse. Dès qu'il y fut arrivé, il fit partir les questeurs, avec la moitié des vaisseaux de charge et quelques galères, pour subvenir aux besoins pressants des troupes qui bloquaient Lilybée. Il attendit lui-même à Syracuse les bâtiments qui, partis de Messine avec lui, étaient restés en arrière, et l'arrivée des convois de vivres que ses alliés lui envoyaient des provinces éloignées de la mer.

Cependant Adherbal, enhardi par ses premiers succès et par un renfort de soixante-dix vaisseaux que Carthalon venait de lui amener de Carthage, résolut de frapper un coup décisif. Il confie cent galères à Carthalon, il lui ordonne de cingler vers Lilybée, et, par une brusque attaque, d'enlever, de brûler ou de couler à fond les vaisseaux romains qui étaient à l'ancre devant le port. Carthalon part aussitôt pour exécuter cet ordre. Il arrive avant le jour à Lilybée, fond avec impétuosité sur la flotte romaine, enlève quelques vaisseaux, en brûle quelques autres, et répand le trouble et la terreur dans le camp des assiégeants. Ceux-ci accourent à la hâte pour défendre leurs galères; mais Imilcon, gouverneur de la ville assiégée, averti par le tumulte et les cris des combattants, fait une sortie à la tête de ses mercenaires et tombe sur les derrières des Romains, dont le désordre s'accroît par cette double attaque.

Manœuvres de Carthalon devant les flottes romaines; naufrage et destruction entière de ces deux flottes. — L'approche de la nouvelle flotte romaine empêcha Carthalon de pousser plus loin ses avantages. Il alla se poster à Héraclée pour observer l'arrivée des questeurs et leur couper la communication avec l'armée de siége. Bientôt, instruit par ses éclaireurs qu'une armée navale composée de bâtiments de toute espèce se dirigeait vers Lilybée, il saisit l'occasion avec joie, et, plein de mépris pour les Romains qu'il avait déjà vaincus, il s'avance à leur rencontre pour leur livrer bataille. L'escadre commandée par les questeurs, se jugeant trop faible pour soutenir le combat, alla aborder à une petite ville alliée, nommée Phintias, qui à la vérité n'a pas de port, mais où des promontoires avancés dans la mer forment, pour les vaisseaux, un abri commode et une rade facile à défendre. Ils y débarquèrent, et, après y avoir disposé tout ce que la ville put leur fournir de catapultes et de balistes, ils y attendirent l'attaque des Carthaginois. Ceux-ci pensèrent d'abord que les Romains effrayés se retireraient dans la ville et leur abandonneraient leurs vaisseaux. Mais trouvant, contre leur attente, une vigoureuse résistance, et se voyant exposés dans cette position difficile à des périls multipliés, ils se contentèrent d'emmener quelques vaisseaux de charge qu'ils avaient pris, et se retirèrent dans le fleuve Halycus pour observer le départ de la flotte romaine.

Vers le même temps le consul Junius, après avoir terminé les affaires qui le retenaient à Syracuse, doubla le promontoire Pachynum et cingla vers Lilybée, ignorant encore ce qui s'était passé à Phintias. Carthalon, à cette nouvelle, mit sur-le-champ à la voile, dans le dessein de livrer bataille au consul avant qu'il eût rejoint la division de sa flotte commandée par les questeurs. Junius reconnut de loin la flotte nombreuse des Carthaginois; mais trop faible pour soutenir un combat, et trop proche de l'ennemi pour échapper à sa poursuite, il prit le parti d'aller jeter l'ancre près de Camarine, dans une rade entourée de rochers escarpés et presque entièrement inabordable, aimant mieux s'exposer à périr au milieu des écueils que de tomber avec toute sa flotte au pouvoir des ennemis. Carthalon se garda bien de donner bataille aux Romains dans des lieux si difficiles; il alla mouiller auprès

d'un promontoire, d'où il était à portée d'observer en même temps les deux flottes ennemies et de prendre sur elles tous ses avantages.

Bientôt après, les vents commencèrent à souffler avec violence, et les pilotes carthaginois, accoutumés à naviguer sur ces mers, conseillèrent à Carthalon de quitter sa station et de doubler sans délai le promontoire de Pachynum. Carthalon suivit ce conseil, et parvint, après de grands efforts, à mettre sa flotte en sûreté. Mais celles des Romains, surprises l'une et l'autre par la tempête, au milieu des rochers et des bas-fonds, éprouvèrent un naufrage si affreux, que de tant de vaisseaux il ne se sauva que deux galères, avec lesquelles le consul Junius se rendit à Lilybée.

Junius s'empare par trahison de la montagne et de la ville d'Éryx. — Ce dernier désastre acheva d'abattre les Romains déjà découragés et affaiblis par les pertes précédentes. Ils renoncèrent de nouveau à disputer l'empire de la mer aux Carthaginois, et tournèrent leurs efforts du côté de la terre, résolus d'employer toutes leurs ressources pour maintenir la supériorité qu'ils y avaient acquise. Ainsi, loin de renoncer au siége, ils en poussèrent les opérations avec une nouvelle vigueur. L'armée ne manquait ni de munitions ni de vivres, qui lui étaient apportés par les peuples de Sicile, dont la plupart s'étaient soumis volontairement aux Romains ou leur étaient unis par des traités d'alliance.

Cependant le consul Junius, qui était resté à Lilybée, poursuivi par le souvenir de ses fautes et de son naufrage, cherchait à les faire oublier par quelque action d'éclat. Il se ménagea des intelligences secrètes dans Éryx, et se fit livrer la ville et le temple de Vénus. L'Éryx, la plus haute montagne de la Sicile après l'Etna, est située près de la mer, entre Drépane et Palerme, mais bien plus rapprochée de Drépane. Au sommet de la montagne est un vaste plateau sur lequel on avait bâti le temple de Vénus Érycine, le plus beau et le plus riche sans comparaison de tous les temples de la Sicile. Un peu au-dessous du sommet s'élevait la ville d'Éryx, où l'on ne montait que par un chemin très-long et très-difficile. Junius avait placé une partie de ses troupes sur le plateau, gardant avec le plus grand soin les points de la montagne accessibles du côté de Drépane; il fortifia même Égithalle, place située sur la mer au pied du mont Éryx, et y laissa huit cents hommes de garnison. Il croyait, par ces dispositions, avoir bien assuré sa conquête; mais Carthalon, ayant débarqué pendant la nuit ses troupes près d'Égithalle, emporta cette place d'assaut, tua ou prit ceux qui la défendaient, à l'exception de quelques-uns qui se réfugièrent dans la ville d'Éryx.

Dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième et vingtième année de la guerre, de 248 à 244 avant l'ère chrétienne; Amilcar occupe la forte position d'Ercté. — C'est cette année que commence à paraître sur la scène l'un des plus grands hommes de guerre que Carthage ait produits. Amilcar, surnommé Barca, père du fameux Annibal, reçoit le commandement général des armées de terre et de mer en Sicile. Il part avec toute sa flotte, va porter le ravage sur les côtes d'Italie, et revient, chargé de butin, aborder près de Palerme. Là, son coup d'œil habile lui fit reconnaître dans Ercté une position admirable pour y retrancher son armée et braver pendant longtemps les efforts de l'ennemi. Ercté est une montagne d'une assez grande hauteur, située sur le bord de la mer, entre Éryx et Palerme, escarpée de tous les côtés et couronnée par un plateau de cent stades de circonférence (*). Ce plateau est très-fertile et produit d'abondantes moissons de toutes sortes de grains. Du côté de la terre et du côté de la mer, les flancs de la montagne sont presque entièrement revêtus de rochers à pic, interrompus seulement par quelques ravins faciles à fortifier. Au milieu du plateau, s'élève une éminence que la na-

(*) Environ 9,500 toises.

ture semble avoir formée à la fois pour servir de citadelle et pour observer tout ce qui se passe dans les campagnes voisines. Le pied de cette montagne, où l'on trouve une grande abondance d'eau douce, s'étend jusqu'à un port très-commode pour ceux qui, de Drépane ou de Lilybée, font voile vers l'Italie. On n'arrive au sommet du mont que par trois chemins, deux du côté de la terre et un du côté de la mer, mais tous également pénibles et difficiles. C'est dans ce poste qu'Amilcar eut l'audace de s'établir. Il se plaçait au milieu d'un pays ennemi, environné de tous côtés par les armes romaines, loin de ses alliés, loin de toute espèce de secours, et cependant, par l'avantage de cette position, par son courage et son expérience dans le métier de la guerre, il sut créer aux Romains obstacles sur obstacles, et les jeter dans des périls et des alarmes continuelles.

SUCCÈS D'HANNON EN AFRIQUE. — Pendant qu'Amilcar rétablissait en Sicile l'honneur des armes puniques, Hannon, son rival de gloire, étendait en Afrique la domination de Carthage. Ce général, pour exercer ses soldats et les nourrir aux dépens de l'ennemi, avait porté la guerre dans cette partie de la Libye qui est aux environs d'Hécatompyle. Il s'était emparé de cette grande ville; mais jaloux de relever par la clémence l'éclat de sa victoire, il se laissa attendrir par les prières des habitants, se conduisit à leur égard en vainqueur généreux, leur laissa leurs biens et leur liberté, et se contenta d'exiger trois mille otages pour garants de leur fidélité.

SIÉGE DE DRÉPANE PAR LE CONSUL FABIUS. — Vers le même temps le consul Fabius faisait le siége de Drépane. Au midi de cette ville et tout près du rivage est une île ou plutôt un rocher, que les Grecs appelaient l'île des Colombes. Le consul y envoya pendant la nuit quelques soldats qui s'en emparèrent après avoir égorgé la garnison carthaginoise. Amilcar, qui était accouru à la défense de Drépane, sortit au point du jour pour reprendre ce poste important à la sûreté de la ville assiégée. Le consul s'en aperçut trop tard, et, ne pouvant aller au secours des siens, il donna l'assaut à Drépane avec toutes ses forces, espérant, par cette diversion, ou prendre la ville en l'absence de son commandant, ou forcer ce dernier à revenir sur ses pas. Il obtint l'un de ces avantages. Amilcar étant retourné dans la ville pour repousser les assaillants, Fabius resta maître de l'île, qu'il joignit au continent par une digue, et dont il se servit utilement dans la suite pour y établir ses machines et presser plus vivement les assiégés.

AMILCAR SE MAINTIENT PENDANT TROIS ANS A ERCTÉ CONTRE TOUS LES EFFORTS DES ROMAINS. — Cependant Amilcar conservait toujours sa forte position d'Ercté. Sans cesse, avec sa flotte, il infestait les côtes de la Sicile et de l'Italie, et même lorsque les Romains commandés par Métellus se furent établis en avant de Palerme, à cinq stades de ses retranchements, il sut encore déjouer leurs manœuvres et se maintenir pendant trois ans dans cette position formidable.

Pendant ce long espace de temps il ne se passa presque point de jour qu'il n'en vînt aux mains avec l'ennemi. C'étaient des deux côtés des embûches, des surprises habilement préparées, plus habilement déjouées, des attaques imprévues, des retraites simulées, en un mot, des combats de détail si fréquents, si semblables entre eux, que leur description a rebuté même la minutieuse exactitude de Polybe. « Une « idée générale de cette lutte, où les « succès furent également balancés, « suffira, dit-il, pour faire juger de « l'habileté des deux généraux. En « effet, tous les stratagèmes que l'ex« périence peut apprendre, toutes les « inventions que peuvent suggérer l'oc« casion et la nécessité pressante, « toutes les manœuvres qui exigent le « secours de l'audace et de la témérité, « furent employés de part et d'autre « sans amener de résultat important. « Les forces des deux armées étaient « égales; les deux camps bien fortifiés

« et inaccessibles; l'intervalle qui les « séparait fort petit. Toutes ces causes « réunies donnaient lieu chaque jour à « des combats partiels, mais empê- « chaient que l'action devînt jamais dé- « cisive; car, toutes les fois qu'on en « venait aux mains, ceux qui avaient « le dessous trouvaient dans la proxi- « mité de leurs retranchements un asile « assuré contre la poursuite des enne- « mis et le moyen de les combattre avec « avantage. »

Les nouveaux consuls (*) ne furent pas plus heureux en Sicile que leurs prédécesseurs, ayant toujours à lutter contre les difficultés des lieux, contre les entreprises hardies et les ruses habilement concertées d'Amilcar. Ce grand général, par son activité, par son courage, par sa présence d'esprit, par son habileté à saisir l'occasion, savait, avec des forces inférieures, conserver toutes les places qu'il avait prises, inquiéter celles des ennemis, et balancer en Sicile la fortune et la puissance de Rome. Il résolut de secourir Lilybée, qui, bloquée par terre et par mer, était en proie au découragement et à la famine, et il y réussit par cet adroit stratagème. Il ordonna à une partie de sa flotte de se tenir en pleine mer et de manœuvrer comme si elle avait le dessein de pénétrer dans Lilybée. Dès que les Romains l'eurent aperçue, ils sortirent pour aller au-devant d'elle. Aussitôt Amilcar, avec trente de ses vaisseaux, qu'il avait tenus soigneusement cachés, se saisit du port, y fait entrer des vivres et des secours, et pourvoit à tous les besoins de la garnison, dont sa présence relève et fortifie encore le courage.

VINGT-UNIÈME ANNÉE DE LA GUERRE; PRISE DE LA VILLE D'ÉRYX PAR AMILCAR; IL S'Y MAINTIENT PENDANT DEUX ANS ENTRE DEUX ARMÉES ROMAINES; 244 AVANT L'ÈRE VULGAIRE. — L'année suivante, Amilcar, toujours infatigable, conçut une entreprise encore plus hardie. Les Romains, comme nous l'avons rapporté, s'étaient emparés de la ville et du mont Éryx : ils avaient établi deux camps retranchés, l'un vers le bas de la montagne, l'autre sur le plateau qui dominait la ville, en sorte qu'ils semblaient n'avoir rien à craindre pour cette place défendue par sa situation naturelle et par cette double garnison. Mais ils avaient à faire à un ennemi dont la vigilance et l'activité auraient dû les tenir toujours en haleine. L'audace d'Amilcar, à qui rien ne paraissait impossible, se fit un jeu de ces obstacles presque insurmontables. Il fait avancer ses troupes pendant la nuit, se met à leur tête, gravit la montagne dans le plus profond silence, et après deux heures d'une marche aussi pénible que dangereuse, il arrive devant Éryx, l'emporte d'assaut, égorge une partie de la garnison, et fait conduire le reste à Drépane.

A partir de ce moment, cette petite montagne fut l'étroite arène où se débattirent les destins des deux plus grandes républiques du monde. Amilcar, placé entre deux corps ennemis, était assiégé par celui qu'il dominait, tandis qu'il assiégeait lui-même le camp placé au-dessus de sa tête. Les Romains, retranchés sur le plateau de la montagne, bravaient tous les périls et supportaient toutes les privations avec une persistance opiniâtre. Les Carthaginois, par une constance qui tient du prodige, quoiqu'ils fussent de toutes parts entourés par les ennemis, quoiqu'ils ne pussent se procurer de vivres que par un seul point de la côte dont ils étaient maîtres, restaient inébranlables dans cette position sans exemple. Les deux peuples, par la proximité de leurs camps, exposés à des travaux et à des périls sans cesse renaissants, réduits tous les jours et presque tous les instants à craindre ou à soutenir le combat, à éviter les piéges ou à repousser l'ennemi, s'étaient volontairement condamnés à des souffrances au-dessus des forces humaines. Le manque de repos, la privation d'aliments épuisaient leur vigueur sans abattre leur courage. Toujours égaux et toujours invincibles, ils soutinrent

(*) A. Manlius Torquatus et C. Sempronius Blæsus.

pendant deux ans cette lutte acharnée, sans qu'aucun d'eux se rebutât de ses défaites ou pût forcer l'autre à lui céder la victoire.

Vingt-deuxième année de la guerre; défection des mercenaires carthaginois; rétablissement de la marine romaine; 243 avant l'ère chrétienne. — L'arrivée des nouveaux consuls (*) ne changea point la face des affaires. La guerre se continuait sur le même terrain avec la même opiniâtreté et la même alternative de revers et de succès, lorsque les Gaulois et quelques autres corps de troupes mercenaires qui étaient au service de Carthage, mécontents des retards apportés au payement de leur solde, formèrent le complot de livrer aux Romains la ville d'Éryx, où ils étaient en garnison. Leur projet ayant échoué, ils passèrent dans le camp des consuls et furent les premiers étrangers admis à porter les armes au service de la république romaine. Cette défection, qui diminuait les forces d'Amilcar, sembla redoubler encore son courage et son énergie. Ce général, qu'on ne pouvait ni surprendre par la ruse, ni dompter par la force, sut encore opposer une si vigoureuse résistance aux Romains, que ceux-ci, désespérant d'achever la conquête de la Sicile avec leurs seules forces de terre, revinrent au projet de rétablir leur marine.

Mais la longueur de la guerre avait épuisé le trésor public, et le peu d'argent qui restait suffisait à peine à l'entretien des légions. L'amour de la patrie et la générosité des principaux citoyens suppléèrent aux ressources qui manquaient à l'État. Grâce aux contributions volontaires de tous les ordres de la république, Rome, en peu de temps, arma une flotte de deux cents galères à cinq rangs de rames. Elles furent construites sur le modèle de celle qu'on avait prise à Annibal le Rhodien, et l'on apporta les soins les plus attentifs à leur fabrication et à leur équipement.

(*) C. Fundanius Fundulus et C. Sulpitius Gallus.

Dernière année de la guerre; bataille navale des îles Égates; victoire des Romains; 242 avant l'ère chrétienne. — Au commencement du printemps, le consul Lutatius, ayant rassemblé tous les vaisseaux de la république et ceux des particuliers, passa en Sicile avec trois cents galères et sept cents bâtiments de transport. Il s'empara, sans trouver de résistance, des ports de Drépane et de Lilybée, parce que les Carthaginois, qui étaient loin de s'attendre à l'arrivée d'une flotte romaine, s'étaient retirés en Afrique avec tous leurs vaisseaux. Encouragé par cet heureux début, le consul fit les approches autour de Drépane, et disposa tout pour le siége. Mais, en même temps, ce général, dont l'activité égalait la prudence, prévoyant que la flotte punique ne tarderait pas à paraître, et persuadé que l'issue de cette longue guerre dépendait d'une bataille navale, employait tous les moyens pour préparer la victoire. Il exerçait sans relâche les matelots, les rameurs et les soldats de ses galères, les formait à toutes les évolutions, les accoutumait à toutes les manœuvres, et enfin, par ces leçons sans cesse répétées, il parvint, en peu de temps, à leur donner une instruction et une expérience presque égales à celles de leurs ennemis.

Cependant, les Carthaginois, surpris de l'audace des Romains, qui venaient de reprendre la supériorité sur mer, songèrent sur-le-champ à ravitailler le camp d'Éryx. Dans ce but, ils firent passer en Sicile, sous le commandement d'Hannon, une flotte de quatre cents vaisseaux, chargés d'argent, de vivres et de munitions de toute espèce. Le dessein d'Hannon était d'aborder près d'Éryx à l'insu des ennemis, d'y décharger ses vaisseaux, de renforcer son armée navale par les vétérans aguerris qu'Amilcar lui fournirait, et d'aller ensuite, avec ce général, combattre la flotte romaine. Ces mesures étaient bien prises, si la vigilance de Lutatius ne les eût déconcertées. Le consul, ayant deviné les projets de l'ennemi, fit embarquer sur sa flotte l'élite de ses

légions, et fit voile vers Éguse, île située entre Drépane et Lilybée, d'où il aperçut de loin la flotte ennemie. Il avertit les pilotes et les soldats de se préparer pour combattre le lendemain, et les exhorta à bien faire leur devoir.

Mais, au point du jour, voyant que le vent lui était aussi contraire qu'il était favorable aux Carthaginois, et que la mer était extrêmement agitée, il hésita d'abord sur le parti qu'il devait prendre. Cependant, il calcula que si, malgré ces désavantages, il engageait de suite la bataille, il n'aurait à lutter que contre Hannon lui seul, contre des vaisseaux incomplétement armés, et embarrassés d'un chargement considérable de munitions et de vivres, tandis que s'il attendait le calme et laissait Hannon se joindre avec le camp d'Éryx, il lui faudrait combattre contre des vaisseaux allégés du poids de leur cargaison, contre l'élite de l'armée de terre, et, ce qui était encore plus formidable que tout le reste, contre le génie et l'intrépidité d'Amilcar. Ces motifs l'emportèrent dans son esprit, et le déterminèrent à saisir l'occasion présente.

Comme les ennemis approchaient à pleines voiles, il lève l'ancre et s'avance à leur rencontre. L'adresse et la vigueur de l'équipage se jouent de la résistance des vagues. La flotte se range sur une seule ligne, la proue tournée vers l'ennemi. Les Carthaginois, voyant que les Romains leur fermaient le chemin d'Éryx, serrent leurs voiles et se préparent au combat.

Mais ce n'étaient plus, de part et d'autre, ces mêmes flottes qui avaient combattu à Drépane; aussi le succès devait-il être différent. Les Romains avaient fait de grands progrès dans l'art de construire les vaisseaux. Leurs équipages étaient formés d'excellents matelots, de rameurs exercés et de soldats choisis parmi les plus braves de l'armée. Les Carthaginois, au contraire, trop confiants dans leur supériorité, avaient depuis longtemps négligé leur marine. Au premier bruit de l'armement des Romains, ils avaient mis en mer une flotte équipée à la hâte, et où tout accusait l'incurie et la précipitation : soldats et matelots, tous mercenaires nouvellement levés, sans expérience, sans courage, sans zèle pour la patrie, comme sans intérêt pour la cause commune. Aussi la victoire ne fut pas longtemps incertaine. Les Carthaginois plièrent de tous côtés dès la première attaque. Ils perdirent cent vingt galères, dont cinquante furent coulées à fond, et soixante-dix furent prises avec ceux qui les montaient, au nombre de dix mille hommes. Le reste s'échappa, secondé par le vent, qui, ayant changé tout à coup, favorisa leur fuite. Lutatius conduisit à Lilybée les vaisseaux et les prisonniers dont il s'était emparé.

Traité de paix entre Rome et Carthage. — Telle fut la célèbre bataille des îles Égates. Quand la nouvelle en fut portée à Carthage, elle y causa d'autant plus de surprise qu'on s'y était moins attendu. Le sénat ne manquait ni de volonté ni de constance pour soutenir la guerre; mais il n'entrevoyait aucun moyen de la continuer. En effet les Romains, étant maîtres de la mer, on ne pouvait envoyer à l'armée d'Éryx ni vivres ni secours : abandonner cette armée à ses propres ressources, c'était la livrer à l'ennemi; et dès lors il ne restait plus à Carthage ni généraux ni soldats. Dans cette extrémité, le sénat donna à Amilcar plein pouvoir d'agir comme il le jugerait convenable pour l'intérêt de la république. Ce grand homme, tant qu'il avait entrevu quelque lueur d'espérance, avait fait tout ce qu'on pouvait attendre du courage le plus intrépide et de l'expérience la plus consommée. Il avait disputé la victoire avec une constance et une opiniâtreté sans exemple. Mais lorsqu'il vit que la résistance devenait impossible, que la paix était le seul moyen de sauver sa patrie et les soldats qui avaient partagé ses travaux, il sut, en homme sage, céder à l'impérieuse nécessité, et déploya autant de prudence et d'habileté dans les négociations, qu'il avait montré de valeur et d'audace dans le commandement des armées. Il envoya donc au consul Lutatius des députés char-

gés de lui faire des propositions de paix et d'alliance.

Le consul, jaloux d'enlever à son successeur la gloire de terminer une guerre si importante, accueillit avec joie ces ouvertures. Il savait d'ailleurs que les forces et les finances de la république étaient épuisées; que le peuple romain était las d'une lutte si longue et si difficile. Il n'avait pas oublié les funestes suites de la hauteur inexorable et imprudente de Régulus. Aussi, il ne se montra point difficile, et consentit à la paix aux conditions suivantes : que les Carthaginois évacueraient entièrement la Sicile; qu'ils ne feraient la guerre ni contre Hiéron et les Syracusains, ni contre leurs alliés; qu'ils rendraient sans rançon aux Romains tous les prisonniers et les transfuges; qu'ils leur payeraient, dans l'espace de vingt ans, deux mille deux cents talents euboïques d'argent (*).

Lutatius avait d'abord exigé que les troupes qui étaient dans Éryx livrassent leurs armes. Amilcar déclara qu'il ne rendrait jamais aux ennemis de son pays des armes que son pays lui avait confiées pour le défendre, qu'il périrait lui-même, qu'il laisserait périr sa patrie plutôt que d'y retourner couvert d'une pareille ignominie. Cette généreuse résistance força le consul à céder.

Ce traité, expédié à Rome, ne fut pas d'abord accepté par le peuple. On envoya dix commissaires sur les lieux pour examiner de plus près l'état des affaires. Ceux-ci ne changèrent rien à l'ensemble du traité. Ils ajoutèrent seulement aux premières conditions, que les Carthaginois payeraient sur-le-champ mille talents pour les frais de guerre, et deux mille dans les dix années suivantes, et qu'ils abandonneraient toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie (**).

Ainsi fut terminée l'une des plus longues guerres dont il soit parlé dans l'histoire; elle dura près de vingt-quatre ans sans interruption. On peut

(*) Environ 11 millions.

(**) Excepté la Sardaigne et la Corse.

juger des efforts incroyables que firent les deux peuples, lorsqu'on les voit, à la fin de la guerre, après les pertes immenses éprouvées de part et d'autre (*), réunir dans une même bataille navale sept cents galères à cinq rangs de rames. Une égale passion de dominer animait les deux républiques. De là, même audace dans les entreprises, même activité dans l'exécution, même constance dans les revers. Les Carthaginois l'emportaient par la science de la marine, par l'habileté dans la construction des vaisseaux, par la précision et la rapidité des manœuvres, par l'expérience des pilotes, par la connaissance des côtes, des plages, des rades et des vents; enfin par leurs richesses qu'alimentait un commerce florissant, et qui leur donnaient les moyens de subvenir à tous les frais d'une guerre longue et dispendieuse. Les Romains n'avaient aucun de ces avantages; mais le courage, le zèle pour le bien public, l'amour de la patrie, une noble émulation pour la gloire, un vif désir d'étendre leur domination, leur tenaient lieu de tout ce qui leur manquait d'ailleurs.

Quant aux soldats, l'armée romaine était bien supérieure à celle de Carthage pour le courage et la discipline. Quant aux généraux, aucun Romain ne peut être comparé à cet Amilcar, qui, arrivé en Sicile au moment où les affaires étaient presque désespérées, les rétablit par les seules ressources de son génie, sut, avec des forces inférieures, déjouer pendant cinq années entières tous les efforts de la puissance romaine, et qui même, lorsque Carthage succomba, eut la gloire de n'être pas vaincu. Dans tout le cours de cette guerre, il n'a paru chez les Romains aucun général dont les talents éclatants aient pu être regardés comme la cause de la victoire, en sorte que c'est uniquement par la force de sa constitution et par ses vertus nationales que Rome a triomphé de Carthage.

(*) Dans le cours de cette guerre, les Romains perdirent, soit par les combats, soit par les naufrages, 700 vaisseaux de guerre, et les Carthaginois 500.

Guerre de Libye ou contre les mercenaires de 240 a 237 avant J. C. — A la guerre que les Carthaginois venaient de terminer contre les Romains en succéda immédiatement une autre, moins longue, mais non moins dangereuse, qui attaqua le cœur de l'État, et qui fut souillée par des actes de barbarie et de cruauté sans exemple. C'est celle qu'ils eurent à soutenir contre les soldats mercenaires qui avaient servi en Sicile et contre les Numides et les Africains qui étaient entrés dans leur révolte. Cette guerre où les Carthaginois tremblèrent plusieurs fois, non-seulement pour la possession de leur territoire, mais encore pour leur propre salut et celui de Carthage, prouve combien il est dangereux pour un État de s'appuyer avec trop de confiance sur des troupes étrangères et sur des soldats soudoyés. Voici quelle en fut l'occasion.

Causes de la guerre. — Aussitôt après que le traité avec les Romains eut été conclu et ratifié, Amilcar conduisit à Lilybée les troupes du camp d'Éryx, et, s'étant démis du commandement, laissa à Giscon, gouverneur de la place, le soin de les faire passer en Afrique. Celui-ci, par une sage prévoyance, fit partir ces troupes par corps détachés et à des intervalles assez éloignés l'un de l'autre, pour que les premiers venus pussent recevoir l'arriéré de leur solde, et être renvoyés chez eux avant l'arrivée des autres. Le gouvernement de Carthage n'imita pas la prudence de Giscon. Comme le trésor public était épuisé par les dépenses d'une longue guerre, on ne se pressa pas de payer les troupes à mesure qu'elles arrivaient, au contraire on attendit qu'elles fussent toutes réunies à Carthage, dans l'espoir qu'elles consentiraient à une diminution sur le montant de leur solde. Mais ces vieux soldats, nourris dans le tumulte de la guerre et accoutumés à toute la licence des camps, troublaient nuit et jour la paix de la cité par leurs déréglements et leurs violences. Le sénat, pour y mettre un terme, entra en négociation avec leurs officiers. Il fut convenu que les soldats, après avoir reçu chacun une pièce d'or pour les besoins les plus pressants, se retireraient à Sicca, qu'ils y attendraient l'arrivée du reste de leurs camarades, et qu'alors on leur payerait tous les arrérages qui leur étaient dus.

A cette imprudence, on en ajouta une autre, ce fut de les forcer d'emmener avec eux leurs bagages, leurs femmes et leurs enfants qu'ils demandaient à laisser, suivant la coutume, dans les murs de la capitale, et qui auraient été des gages certains de leur fidélité.

Lorsqu'ils furent réunis à Sicca, ces hommes qui avaient été si longtemps privés des douceurs du repos s'y livrèrent avec délices, et l'oisiveté, mère des séditions, si dangereuses surtout parmi les troupes étrangères, relâcha tous les liens de la discipline. Ils occupaient leurs loisirs à calculer les sommes que la république leur devait. Ils grossissaient leurs créances de toutes les promesses qu'on leur avait faites dans les occasions périlleuses, et les considérant comme des titres d'une validité incontestable, ils s'encourageaient les uns les autres à en exiger le payement. Enfin leur avidité, se livrant à toute l'exagération de ses espérances, jouissait déjà par avance du bonheur et des avantages qui devaient en être le fruit.

Commencements de la révolte; les mercenaires vont camper a Tunis; 240 ans avant l'ère chrétienne. — Quand les derniers corps furent arrivés de Sicile et que l'armée tout entière fut réunie à Sicca, Hannon, gouverneur de la province, leur fut envoyé par le sénat de Carthage. Celui-ci, loin de satisfaire l'attente et les prétentions exorbitantes des mercenaires, alléguant l'épuisement des finances de la république, et l'énormité des tributs imposés par l'ennemi, les supplia de consentir à une réduction sur le montant de la solde qui leur était légitimement due.

A peine a-t-il prononcé ces mots que

la sédition éclate dans cette soldatesque avide et indisciplinée. Des groupes, des conciliabules se forment. D'abord, les soldats de chaque nation s'assemblent séparément; bientôt toutes les nations réunies ne forment qu'un attroupement général. La différence de peuples, la diversité de langages, l'impossibilité de s'entendre l'un l'autre, jettent dans cette multitude incohérente un trouble et une confusion inexprimables.

Si les Carthaginois, dit Polybe, dans la composition de leurs armées ont eu pour but de prévenir les associations et les révoltes générales, et de rendre les soldats moins redoutables pour leurs chefs, ils ont eu raison de les former constamment de troupes choisies parmi des nations différentes. Mais lorsque la haine couve au fond des cœurs, que la colère s'allume, que la sédition éclate; lorsqu'il faut apaiser, éclairer, ramener au devoir les esprits égarés, c'est alors qu'on sent tout le vice d'une institution pareille. De semblables armées, lorsque la rébellion les soulève, ne mettent point de bornes à leur fureur. Ce ne sont plus des hommes; ce sont des bêtes féroces, dont la rage forcenée se livre à tous les excès d'une barbarie impitoyable. Les Carthaginois en firent dans cette occasion une triste expérience. Il y avait dans cette multitude des Espagnols, des Gaulois, des Liguriens, des Baléares, des Grecs de toutes les nations, la plupart transfuges ou esclaves, et surtout un grand nombre d'Africains. Les assembler dans un même lieu, et leur parler à tous en même temps, était chose impossible; les haranguer séparément et par nation ne l'était pas moins, aucun général ne possédant tant de langues diverses. Il ne restait à Hannon que le moyen d'employer les officiers pour faire entendre ses propositions aux soldats. C'est celui qu'il adopta. Mais, parmi ces officiers, les uns ne comprenaient pas ce qu'il leur disait; les autres, soit par ignorance, soit par malice, rapportaient aux soldats le contraire de ce qu'Hannon avait proposé. De là, l'inutilité de ses tentatives partielles, et partout l'incertitude, le désordre et la méfiance.

Outre leurs autres sujets de plainte, les mercenaires reprochaient encore aux Carthaginois d'avoir écarté à dessein les généraux qui avaient partagé leurs glorieux travaux en Sicile, et leur avaient fait de magnifiques promesses, pour leur envoyer un homme qui ne s'était trouvé à aucun des combats où ils s'étaient signalés. Enfin, transportés de colère, pleins de mépris pour Hannon, de défiance pour leurs officiers, ils partent sur-le-champ, marchent sur Carthage au nombre de plus de vingt mille, et vont camper près de Tunis, à 120 stades de la capitale.

Consternation des Carthaginois; exigences des révoltés. — Alors les Carthaginois reconnurent leurs fautes, lorsqu'il était trop tard pour les réparer. Dans la frayeur où les jeta le voisinage de cette armée, ils se résignèrent à tout céder, à tout souffrir pour apaiser sa fureur. On envoyait en abondance aux mercenaires des vivres dont ils taxaient eux-mêmes le prix à leur gré. Chaque jour le sénat leur députait quelques-uns de ses membres pour les assurer qu'ils n'avaient qu'à demander; qu'on était prêt à tout faire pour eux, pourvu que ce qu'ils demanderaient fût possible. Cependant ils ajoutaient chaque jour à l'exigence de leurs prétentions. La terreur et la consternation qu'ils lisaient sur le front des Carthaginois augmentaient leur audace et leur insolence. Ils se persuadaient d'ailleurs qu'aucun peuple du monde, à plus forte raison les Carthaginois, n'oserait risquer le combat contre des vétérans qui, si longtemps en Sicile, avaient rivalisé de gloire et de succès avec les légions romaines. A peine fut-on d'accord sur le montant de la solde qu'ils demandèrent le prix des chevaux qu'ils avaient perdus. Cette proposition admise, ils exigèrent qu'on leur payât en argent le blé qui leur était dû depuis longtemps, au plus haut prix qu'il s'é-

tait vendu pendant la guerre. C'étaient tous les jours de nouvelles exigences que les brouillons et les séditieux dont cette soldatesque était remplie mettaient en avant pour traverser les négociations. Enfin, le sénat se montrant disposé à les satisfaire dans tout ce qui n'était pas impossible, obtint, par cette condescendance, qu'ils accepteraient pour médiateur l'un des généraux qui avaient commandé en Sicile.

GISCON EST CHOISI POUR ARBITRE; MATHOS ET SPENDIUS ROMPENT LES NÉGOCIATIONS; ILS SONT ÉLUS CHEFS DES MERCENAIRES. — Amilcar semblait désigné pour cette fonction. Mais il leur était suspect, parce que, s'étant démis volontairement du commandement des armées, et n'ayant pas demandé à être chargé de négocier avec eux, il semblait avoir abandonné leur cause. Giscon, au contraire, qui avait servi en Sicile, et qui, dans plusieurs circonstances, surtout à l'occasion de leur retour, avait pris à cœur leurs intérêts, s'était acquis leur confiance et leur affection. Ils le choisirent donc pour arbitre de leurs différends avec la république. On fournit à Giscon l'argent nécessaire. Il part de Carthage et débarque à Tunis. Il s'adresse d'abord aux chefs, et fait ensuite rassembler les soldats par nation. Alors, employant des paroles douces et insinuantes, il leur fait de légers reproches sur leur conduite passée, leur fait sentir tout le danger de leur situation présente, leur donne de sages conseils pour l'avenir, et les exhorte à renouer les liens d'une ancienne affection avec un État qu'ils ont servi si longtemps, et dont ils ont reçu tant de bienfaits.

Enfin, il se disposait à payer toutes les dettes arriérées, lorsque deux séditieux, rompant l'accord qui commençait à s'établir, remplirent tout le camp de tumulte et de désordre. L'un était un certain Spendius, Campanien de nation, d'esclave devenu transfuge, homme qui s'était distingué dans l'armée par sa force de corps extraordinaire et par la témérité de son audace. La crainte de tomber entre les mains des Romains qui, d'après leurs lois, auraient puni sa désertion des plus cruels supplices, le porta à tout entreprendre pour rompre l'accommodement. L'autre était un Africain nommé Mathos, homme de condition libre, et qui avait aussi servi dans l'armée, mais qui, ayant été l'un des principaux instigateurs de la révolte, s'attendait à servir d'exemple, et à payer de sa tête le crime qu'il avait conseillé. Cette communauté de craintes unit d'un lien étroit ces deux hommes pervers. Mathos, de concert avec Spendius, se présente aux Africains. Il leur persuade que sitôt que les troupes étrangères auront reçu leur solde et se seront retirées chacune dans leur pays, restés seuls et sans défense, ils deviendront les victimes de la colère des Carthaginois, qui se vengeront sur eux de la révolte commune. A ces mots les esprits s'échauffent et s'irritent; et comme Giscon n'acquittait que l'arriéré de la solde, et remettait à une autre époque le payement du prix des chevaux et du blé, ils saisissent avidement ce léger prétexte, s'attroupent en tumulte, et s'élancent vers la place où se tenait l'assemblée.

Là, lorsque Spendius et Mathos se répandaient en invectives contre Giscon et les Carthaginois, ils accueillaient leurs discours avec une bienveillance attentive. Mais si quelque autre se présentait à la tribune pour leur donner des conseils, ils ne prenaient pas seulement le temps de s'instruire s'il était contraire ou favorable à leurs chefs, et l'accablaient d'une grêle de pierres avant même qu'il eût pu se faire entendre. Plusieurs particuliers et un grand nombre d'officiers périrent dans ce tumultueux conciliabule où le mot *frappe!* quoique différent dans chaque langue, était le seul qui fût compris par toutes ces nations diverses, parce qu'il était sans cesse accompagné de l'action qui en expliquait le sens. Mais c'est surtout lorsque échauffés par l'ivresse, ils se réunissaient après le repas, que la fureur des factieux était le plus redoutable. A peine le mot fatal

était-il prononcé, l'imprudent qui avait osé se présenter, frappé de mille coups à la fois, succombait sans avoir pu ni échapper, ni se défendre. Ces violences ayant écarté tous les concurrents, Mathos et Spendius furent choisis pour commander l'armée.

VIOLATION DU DROIT DES GENS ENVERS GISCON ET SES COMPAGNONS; SIÉGE D'UTIQUE ET D'HIPPONE; 239 ANS AVANT L'ÈRE VULGAIRE. — Au milieu de ce tumulte affreux, Giscon restait inaccessible à la crainte. Décidé à se sacrifier aux intérêts de sa patrie, et prévoyant même que si la rage de ces forcenés se déchaînait contre Carthage, l'existence même de la république était menacée, il accomplissait sa mission avec une constance inébranlable. S'exposant à tous les périls, tantôt il s'adressait aux chefs, tantôt il rassemblait tour à tour les soldats de chaque nation, et s'efforçait de calmer leurs ressentiments. Mais les Africains, qui n'avaient pas encore reçu l'arriéré de leur solde, vinrent en demander le payement. Comme ils l'exigeaient avec hauteur et avec insolence, Giscon, dans un mouvement de colère, leur répondit qu'ils n'avaient qu'à s'adresser à Mathos, leur général. Cette réponse les transporta d'une telle fureur, qu'ils se jetèrent à l'instant sur l'argent préparé pour le payement de leur solde, et qu'ils arrachèrent de leur tente Giscon et les Carthaginois qui l'avaient accompagné. Mathos et Spendius, persuadés qu'un attentat public au droit des gens était un moyen sûr d'allumer la guerre, irritaient encore l'exaspération de cette multitude turbulente. Ils livrent au pillage l'argent et les bagages des Carthaginois, chargent de fers Giscon et ses compagnons, et les jettent dans un cachot, après les avoir abreuvés d'outrages et d'ignominies. Tels furent les causes et les commencements de *la guerre contre les mercenaires*, qu'on a appelée aussi *guerre d'Afrique*.

Mathos, après cet attentat, envoya des députés à toutes les villes d'Afrique pour les exhorter à recouvrer leur liberté, à entrer dans son alliance, et à lui envoyer des secours. A son instigation presque tous les peuples africains se révoltèrent contre la domination des Carthaginois, et lui fournirent des vivres et des renforts. Alors, ayant partagé leurs troupes en deux corps, Mathos et Spendius allèrent mettre le siége devant Utique et Hippone, qui avaient refusé de prendre part à leur rébellion.

POSITION CRITIQUE DES CARTHAGINOIS. — Jamais Carthage ne s'était vue dans un si grand danger. Jusqu'alors les revenus des propriétés particulières avaient fourni à l'existence des familles; les tributs que payait l'Afrique avaient alimenté le trésor public, et les troupes étrangères avaient toujours composé l'élite de ses armées. Toutes ces ressources non-seulement lui manquaient à la fois, mais se tournaient contre elle et s'unissaient pour l'accabler. La consternation et le désespoir s'augmentaient encore par l'imprévu d'un tel événement. Lorsque, épuisés par les longs efforts que leur avait causés la guerre de Sicile, ils avaient enfin obtenu la paix, ils s'étaient flattés de pouvoir respirer un moment, et d'employer à rétablir leurs affaires les années de calme et de tranquillité dont ils se croyaient assurés; et voilà qu'il surgissait tout à coup une nouvelle guerre plus terrible et plus dangereuse encore que la première. Auparavant ils n'avaient à combattre qu'une nation étrangère; il ne s'agissait que de la possession de la Sicile : maintenant c'était une guerre civile où leur patrimoine, leur salut, l'existence même de Carthage étaient en péril. Ils se trouvaient sans armes, sans troupes ni de terre, ni de mer, sans approvisionnements pour soutenir un siége, sans argent dans le trésor public, et, ce qui mettait le comble à leurs malheurs, sans aucune espérance de secours étrangers de la part de leurs amis ou de leurs alliés.

Du reste, ils ne pouvaient attribuer ces malheurs qu'à leur conduite passée. Ils avaient traité avec une extrême dureté les peuples africains pendant le cours de la guerre précédente. Prétex-

tant les dépenses qu'elle occasionnait, ils avaient exigé des propriétaires ruraux la moitié de leurs revenus, et des habitants des villes le double de l'impôt qu'ils supportaient auparavant, sans accorder aucune grâce ni aucune remise aux plus pauvres et aux plus misérables. Entre les gouverneurs des provinces, ce n'étaient point ceux qui les administraient avec douceur et avec humanité auxquels ils prodiguaient leur estime, mais ceux qui faisaient entrer de plus grosses sommes dans le trésor public, et auprès desquels les contribuables trouvaient le moins d'accès et d'indulgence. Hannon était du nombre de ces derniers. Des peuples ainsi maltraités n'avaient pas besoin d'instigations pour les pousser à la révolte; c'était assez qu'on annonçât un soulèvement pour qu'ils fussent prêts à s'y joindre. Les femmes mêmes qui avaient eu souvent la douleur de voir traîner en prison par les collecteurs des impôts leurs maris et leurs pères, montrèrent pour leurs vengeurs un dévouement unanime. Elles se dépouillèrent avec empressement de leurs bijoux et de leurs parures, et en consacrèrent le produit aux frais de la guerre; de sorte que Mathos et Spendius, après avoir payé aux soldats ce qu'ils leur avaient promis pour les engager à la révolte, se trouvèrent encore en état de fournir abondamment à toutes les dépenses de l'armée.

Hannon, nommé général des Carthaginois, éprouve, par sa faute, un échec considérable a Utique. — Cependant les Carthaginois, au milieu de la détresse qui les accablait, trouvèrent encore des ressources dans leur énergie. Ils nomment pour général Hannon, le même qui, quelques années auparavant, avait soumis Hécatompyle. Ils font venir de tous côtés des soldats mercenaires; ils enrôlent dans l'infanterie et dans la cavalerie; ils exercent aux manœuvres tous les citoyens en âge de porter les armes; enfin ils équipent, sans perdre de temps, tout ce qui leur restait de vaisseaux. De leur côté, Mathos et Spendius, dont l'armée, grossie chaque jour par de nouveaux renforts, s'élevait déjà à soixante-dix mille hommes, pressaient, sans être inquiétés par l'ennemi, le siége d'Utique et d'Hippone. En même temps ils fortifiaient avec le plus grand soin leur camp retranché près de Tunis, et coupaient ainsi aux Carthaginois toute communication avec le continent de l'Afrique. En effet, Carthage est située sur une péninsule, bordée d'un côté par la mer, de l'autre par le lac de Tunis. L'isthme qui la joint à l'Afrique est large d'environ vingt-cinq stades. Utique et Tunis sont bâties l'une à l'ouest, l'autre à l'est de Carthage, et toutes deux à une petite distance de cette ville. De ces deux points les mercenaires harcelaient sans cesse les Carthaginois. Le jour, la nuit, à chaque instant, ils poussaient leurs excursions jusqu'au pied des murailles, et répandaient le trouble et la consternation parmi les habitants.

Hannon était habile et actif dans l'organisation et dans l'administration d'une armée; mais, en présence de l'ennemi, c'était un homme tout différent. Alors il ne montrait ni sagacité pour faire naître les occasions, ni énergie pour en profiter, ni vigilance pour se garantir des surprises. Ce général s'était avancé au secours d'Utique. Il remporta d'abord un avantage qui aurait pu devenir décisif, mais dont il profita si mal, qu'il aurait pu causer la perte de ceux mêmes qu'il était venu secourir. Il avait amené plus de cent éléphants, et, s'étant abondamment pourvu de catapultes, de balistes, et de toutes sortes de traits qu'il trouva dans Utique, il plaça son camp en avant de la ville, et entreprit d'attaquer les retranchements des ennemis. Les éléphants, poussés avec impétuosité, renversent tous les obstacles. Les mercenaires, ne pouvant soutenir leur choc, prennent la fuite et abandonnent leurs retranchements. Un grand nombre périt victime de la fureur de ces animaux redoutables. Ceux qui parvinrent à s'échapper se retirèrent sur une colline escarpée et couverte d'arbres, qui leur parut une posi-

tion avantageuse et facile à défendre.

Hannon, accoutumé à faire la guerre contre des Numides et des Africains, qui, au premier échec, prenaient la fuite et se dispersaient à deux ou trois journées de distance, crut que la victoire était complète et qu'il n'avait plus d'ennemis à combattre. Préoccupé de cette idée, il ne songea plus à veiller ni sur la discipline de son armée ni sur la défense de son camp. Il entra dans la ville et se livra en pleine sécurité au repos et aux plaisirs.

Les mercenaires qui s'étaient retirés sur la colline étaient ces mêmes vétérans auxquels, dans une longue confraternité d'armes, Amilcar avait transmis son audace. Pendant les campagnes de Sicile, ils s'étaient instruits par son exemple à soutenir avec fermeté toutes les vicissitudes de la guerre. Plusieurs fois, dans le même jour, on les avait vus faire retraite devant l'ennemi, changer de front brusquement pour l'attaquer à leur tour, et ces périlleuses manœuvres leur étaient devenues familières. Alors, ayant appris que l'ivresse de la victoire avait introduit dans l'armée ennemie la négligence et l'indiscipline, que le général s'était retiré dans la ville, que les soldats s'écartaient sans précaution de leurs retranchements, ils se forment en ordre de bataille, viennent fondre sur le camp des Carthaginois, en tuent un grand nombre, et forcent les autres à fuir honteusement jusque sous les murs de la ville. Ils s'emparèrent de tous les bagages, de toutes les armes et de toutes les machines de siége qu'Hannon avait fait sortir d'Utique, et qui, par cette imprudence, tombèrent au pouvoir de ses ennemis. Ce ne fut pas la seule circonstance où ce général donna des preuves d'incapacité. Quelques jours plus tard, comme il était campé près de la ville de Gorza, en face des ennemis, l'occasion se présenta de les défaire deux fois en bataille rangée et deux fois par surprise, et cependant, quoiqu'il fût à portée d'observer les fautes de ses adversaires et d'en profiter, il laissa toujours échapper ces occasions décisives.

Amilcar Barca, nommé au commandement de l'armée a la place d'Hannon, remporte sur les mercenaires une victoire signalée, fait lever le siége d'Utique et s'empare de plusieurs villes, 238 avant l'ère vulgaire. — Les Carthaginois, ayant enfin reconnu l'incapacité d'Hannon, rendirent à Amilcar, surnommé Barca, le commandement de l'armée. Ils le chargèrent de la conduite de la guerre; ils lui donnèrent soixante-dix éléphants, tous les soldats étrangers qu'ils avaient pu rassembler, tous les transfuges et les troupes d'infanterie et de cavalerie qu'ils avaient levées dans la ville. Cette petite armée s'élevait à peine à dix mille hommes. Dès sa première action il se montra digne de son ancienne renommée, et remplit les espérances que sa nomination avait fait naître parmi ses concitoyens. A peine sorti de Carthage, il tombe à l'improviste sur ses ennemis, et les frappe d'une si grande terreur que, perdant toute confiance, ils abandonnent le siége d'Utique. L'importance de cet événement exige quelques détails.

Le col étroit de l'isthme qui joint Carthage à l'Afrique est entouré de collines escarpées et d'un accès difficile, sur lesquelles l'art a pratiqué des chemins qui ouvrent des communications avec le continent. Mathos avait fortifié avec soin tous les passages de ces collines susceptibles de défense. Indépendamment de ces fortifications naturelles, le Baccara (*), fleuve profond, qu'il est presque impossible de traverser à gué dans cette partie de son cours, fermait à ceux qui venaient de Carthage le débouché dans l'intérieur du pays. Ce fleuve n'avait qu'un seul pont dont les mercenaires avaient fortifié les abords, et au-dessus duquel ils avaient même construit une ville, de sorte que non-seulement une armée, mais même un homme seul ne pouvait sortir de l'isthme sans être aperçu des ennemis.

Amilcar, toujours attentif à saisir

(*) Ou Bagrada.

les occasions que lui présentaient le temps et la nature des lieux, et voyant l'impossibilité de débusquer l'ennemi par la force, imagina cet expédient pour ouvrir un passage à son armée. Il avait observé que lorsque le vent soufflait d'un certain point pendant quelques jours, le lit du fleuve était obstrué par le sable et qu'il s'y formait une espèce de banc qui permettait de le traverser à gué près de son embouchure. Il tint son armée prête à se mettre en marche, et sans s'ouvrir de son dessein à personne, il attendit patiemment la circonstance favorable. Les vents soufflent; le gué se forme; il part la nuit avec toutes ses troupes, et se trouve au point du jour de l'autre côté du fleuve, sans avoir été aperçu de l'ennemi. La réussite de cette audacieuse entreprise frappa d'étonnement et les mercenaires et les Carthaginois eux-mêmes qui la croyaient impossible. Amilcar poursuit sa route à travers une plaine découverte, et se dirige vers le pont qui était occupé par un détachement de l'armée de Spendius.

Celui-ci, instruit de l'approche d'Amilcar, fait sortir dix mille hommes de la ville bâtie au-dessus du pont, et s'avance en rase campagne à la rencontre du général carthaginois. En même temps ceux qui assiégeaient Utique, au nombre de plus de quinze mille, se hâtent d'arriver au secours de leurs camarades. Ces deux corps d'armée réunis s'exhortent, s'encouragent à saisir l'occasion favorable et fondent sur les Carthaginois.

Jusque-là Amilcar avait conservé son ordre de marche, les éléphants à la tête; derrière eux la cavalerie et les armés à la légère; l'infanterie, pesamment armée, formait l'arrière-garde. Surpris par la brusque attaque des mercenaires, il change en un moment toute la disposition de son armée. Par un mouvement de conversion rapide, il porte à la fois sa cavalerie sur les derrières, et ramène son infanterie sur le front de bataille pour l'opposer à l'ennemi. Les Africains, attribuant à la crainte la marche rétrograde de la cavalerie, rompent leurs rangs et la poursuivent avec impétuosité. Mais lorsque les cavaliers, faisant tout à coup volte-face, se déployèrent sur les deux ailes de l'infanterie qui s'avançait en ordre de bataille, la terreur se répandit parmi les Africains. L'ardeur inconsidérée de la poursuite avait jeté le désordre dans leurs rangs; aussi n'opposèrent-ils presque aucune résistance; du premier choc ils furent mis en fuite, culbutés les uns sur les autres, foulés aux pieds des chevaux et des éléphants, qui les pressaient sans leur donner le temps de se rallier. Six mille hommes, tant Africains que mercenaires, restèrent sur le champ de bataille. On fit deux mille prisonniers; le reste se sauva, les uns dans la ville bâtie au-dessus du pont, les autres dans le camp d'Utique. Amilcar, profitant de sa victoire, poursuit les fuyards sans relâche, et s'empare de la ville qui défendait le pont du Baccara et que les mercenaires avaient abandonnée pour se retirer à Tunis. Ensuite, s'avançant dans l. pays, il se rendit maître de plusieurs villes, dont les unes se rendirent à composition et les autres furent prises de vive force. Par ces heureux succès il releva le courage et la confiance des Carthaginois, qui naguère désespéraient entièrement du salut de leur patrie.

Amilcar est resserré par les mercenaires dans une position dangereuse; il en sort par le secours d'un chef de Numides, qui abandonne la cause des révoltés pour se joindre aux Carthaginois. — Cependant Mathos continuait toujours le siége d'Hippone. Il donna à Spendius et à Autarite, chef des Gaulois, le sage conseil d'observer de près l'ennemi, d'éviter les plaines où leurs éléphants et leur cavalerie donnaient aux Carthaginois l'avantage, de suivre le pied des montagnes, de régler leur marche sur celle d'Amilcar, et de ne l'attaquer que lorsqu'ils le verraient engagé dans quelque position difficile. En même temps il expédie des messages aux Numides et aux Africains pour les engager à envoyer des

renforts, et à ne pas laisser échapper l'occasion de recouvrer leur indépendance. Spendius alors, ayant joint aux deux mille Gaulois d'Autarite six mille hommes choisis parmi les soldats de toute nation qui étaient campés à Tunis, se met à observer la marche des Carthaginois et à suivre tous leurs mouvements en côtoyant toujours le pied des montagnes. Un jour qu'Amilcar était campé dans une plaine, environnée de tous côtés par des hauteurs escarpées les renforts que Spendius attendait des Numides et des Africains lui arrivèrent à la fois par deux points différents. Amilcar, pressé en même temps par les Africains qui s'étaient retranchés en face de son camp, par les Numides qui avaient pris position sur les derrières, par Spendius qui menaçait les flancs de son armée, se trouvait enveloppé de toutes parts et n'entrevoyait que des périls et des difficultés insurmontables.

Une circonstance imprévue rétablit ses affaires. Les Numides avaient pour chef Naravase, un des citoyens les plus distingués de leur nation par sa naissance et par sa bravoure. Ce jeune guerrier, nourri dans des sentiments d'affection pour les Carthaginois, avec lesquels son père avait été uni d'une étroite alliance, était encore entraîné par un vif enthousiasme pour le caractère et les exploits d'Amilcar. Jugeant donc le moment favorable pour s'acquérir l'estime et l'amitié de ce grand homme, il prend une escorte de cent cavaliers et se dirige vers le camp des Carthaginois. Arrivé près des retranchements, il s'arrête avec une noble assurance, et fait signe avec la main qu'il demande à être introduit. Amilcar, surpris de cette démarche, lui envoie un cavalier. Naravase sollicite une entrevue avec le général. Celui-ci, se défiant de la foi des Numides, hésitait à l'accorder. Alors Naravase remet à un des hommes de sa suite son cheval et sa lance, et, plein d'une audacieuse confiance, il entre seul et sans armes au milieu des retranchements ennemis. Les Carthaginois, frappés à la fois d'étonnement et d'admiration pour une telle hardiesse, l'accueillent avec bienveillance et le conduisent à leur général. Naravase lui dit qu'il portait une affection sincère à tous les Carthaginois, mais qu'il désirait surtout être l'ami de Barca, qu'il n'était venu que dans le dessein de s'attacher à lui, et que désormais il serait le compagnon fidèle de tous ses périls et de tous ses travaux. Amilcar, frappé de la noble confiance de ce jeune homme et de la franchise ingénue avec laquelle il avait exprimé ses sentiments, non-seulement l'admit dans le conseil à la connaissance de tous ses projets, mais encore s'engagea par serment à lui donner sa fille en mariage, pourvu qu'il restât fidèle à l'alliance des Carthaginois.

Après l'échange de ces promesses, Naravase conduisit au camp d'Amilcar deux mille Numides qu'il commandait. Renforcé par la jonction de ses nouveaux alliés, Barca présente la bataille aux ennemis. Spendius se réunit aux Africains, descend dans la plaine avec toutes ses forces et en vient aux mains avec les Carthaginois. Le combat fut long et opiniâtre; mais la victoire demeura à Amilcar. Les éléphants se signalèrent dans cette journée, et la brillante valeur de Naravase contribua puissamment au succès. Autarite et Spendius se sauvèrent par la fuite, laissant dix mille morts sur le champ de bataille et quatre mille prisonniers au pouvoir de l'ennemi. Après cette victoire, Amilcar admit dans ses rangs ceux des prisonniers qui voulurent s'enrôler au service de Carthage, et leur distribua les armes qu'il avait prises sur les ennemis. Quant à ceux qui refusèrent de prendre ce parti, il les rassembla tous dans un même lieu et leur dit qu'il leur pardonnait leur conduite passée; qu'il leur laissait l'entière liberté de se retirer chacun dans leur patrie, à condition qu'ils ne feraient plus la guerre contre Carthage; mais que ceux qu'on prendrait dans la suite les armes à la main devaient s'attendre aux plus cruels supplices.

Les Carthaginois perdent la Sardaigne. — Vers le même temps

les mercenaires qui étaient préposés à la garde de la Sardaigne, entraînés par l'exemple de Mathos et de Spendius, se révoltèrent contre les Carthaginois. Ils enfermèrent dans la citadelle Bostar leur commandant, et le firent périr avec tous les Carthaginois qui étaient avec lui. Hannon y fut envoyé avec de nouvelles troupes pour étouffer la sédition; mais ses soldats ayant passé du côté des rebelles, ceux-ci le prirent vivant, l'attachèrent à une croix, et massacrèrent tous les Carthaginois qui se trouvaient dans l'île, après leur avoir fait souffrir les plus cruels supplices. Ensuite, ils attaquèrent toutes les places l'une après l'autre, et se rendirent en peu de temps maîtres de tout le pays. Mais bientôt la division s'étant mise entre eux et les habitants de l'île, les mercenaires en furent entièrement chassés et se réfugièrent en Italie. C'est ainsi que les Carthaginois perdirent la Sardaigne, île d'une grande importance par son étendue, par sa fertilité et par le nombre de ses habitants.

Cruautés des mercenaires; supplice de Giscon et de ses compagnons. — Cependant Mathos, Spendius et Autarite, craignant que l'humanité d'Amilcar envers les prisonniers n'encourageât leurs soldats à la défection, résolurent de les rendre complices d'un nouvel attentat qui pût exaspérer la fureur des Carthaginois et rendre impossible toute réconciliation avec eux. Pour effectuer ce projet, ils réunirent toute l'armée, et introduisirent dans l'assemblée un courrier chargé d'une lettre supposée de la part des révoltés de Sardaigne. Cette lettre portait qu'il fallait garder avec la plus grande vigilance Giscon et ceux de ses compagnons qui avaient été pris avec lui à Tunis; qu'il se tramait secrètement dans l'armée un complot pour les faire évader. Spendius, profitant de l'impression produite par cette fausse nouvelle, engage d'abord ses soldats à ne pas se laisser séduire par la feinte douceur d'Amilcar. Il leur représente que ce n'est point par humanité que ce général a épargné la vie de ses prisonniers; qu'en leur rendant la liberté il a eu seulement pour but d'attirer à lui par cet appât trompeur ceux qui avaient encore les armes à la main, et d'exercer sur eux tous une vengeance éclatante dès qu'il les aurait en son pouvoir. Il ajoute encore qu'ils devaient bien se garder de relâcher Giscon, s'ils ne voulaient devenir l'objet du mépris et de la risée des Carthaginois; que la ruine totale de leurs affaires suivrait infailliblement l'évasion de ce grand général, qui deviendrait sans aucun doute leur ennemi le plus redoutable et le plus acharné.

Spendius parlait encore lorsqu'un autre messager, qui se disait envoyé de l'armée de Tunis, apporta dans l'assemblée une lettre conçue dans les mêmes termes que la première. A la lecture de cette lettre, Autarite s'écria que leur cause était perdue s'ils se laissaient prendre aux piéges que leur tendaient leurs ennemis. « Jamais, dit-il, je ne regarderai comme un compagnon fidèle celui qui aurait la faiblesse d'attendre son salut de leur humanité: N'écoutez, ne croyez, ne suivez que ceux qui montrent pour les Carthaginois la haine la plus franche et la plus déclarée. Ceux qui professent d'autres sentiments, regardez-les comme des ennemis et des traîtres. Pour moi, mon avis est qu'il n'y a point de supplice assez cruel pour Giscon et pour ceux qui ont été pris avec lui; qu'il faut les mettre à mort sur-le-champ; et que désormais on ne doit plus faire aucune grâce aux prisonniers qui tomberont dans nos mains. » Autarite avait une grande influence dans les assemblées, parce que, ayant appris par un long usage à parler la langue punique, la plupart de ces étrangers comprenaient ses discours. Sa harangue obtint les applaudissements et l'assentiment de la multitude.

Cependant plusieurs soldats de toutes les nations, mus par un sentiment de reconnaissance pour les bienfaits qu'ils avaient reçus de Giscon, demandèrent que, si sa mort était résolue, on lui épargnât du moins les tortures. Comme ils parlaient tous ensemble,

et chacun dans leur langue, on ne les entendit pas d'abord. Mais sitôt que l'on eut compris qu'ils demandaient un adoucissement de peine pour Giscon, et que quelqu'un des assistants eut prononcé le mot *frappe!* ces malheureux furent en un instant assommés à coups de pierres. Spendius alors fait conduire hors des retranchements Giscon et les autres prisonniers carthaginois, au nombre de sept cents Là, en face du camp, ces barbares leur coupent d'abord les mains en commençant par Giscon, cet homme que naguère ils proclamaient comme leur bienfaiteur, et qu'ils avaient préféré à tous les Carthaginois pour être l'arbitre de leurs différends. Après les avoir ainsi mutilés, ils leur brisent les bras et les jambes et les jettent encore vivants dans une fosse.

A cette nouvelle, les Carthaginois, pénétrés de douleur et voulant donner à Giscon et à ses compagnons une honorable sépulture, envoyèrent des députés aux mercenaires pour redemander le corps de leurs malheureux concitoyens. Mais ces barbares, ajoutant l'impiété à leur crime, refusèrent de les rendre, et déclarèrent que si désormais on leur adressait encore des députés ou des hérauts, ils seraient traités comme l'avait été Giscon. Sur-le-champ il fut décrété, d'un consentement unanime, que tout Carthaginois qu'on prendrait dans la suite perdrait la vie dans les supplices; que tout allié des Carthaginois leur serait renvoyé, les mains coupées; et cette loi fut toujours observée depuis dans toute sa rigueur.

Divisions dans l'armée carthaginoise; perte d'un convoi considérable de vivres et de munitions; défection d'Utique et d'Hippone. — Amilcar, jugeant par la résolution désespérée des mercenaires combien la guerre serait difficile et opiniâtre, réunit à son armée les forces que commandait, sur un autre point, un général carthaginois appelé Hannon. Il pensait que toutes ces troupes, réunies en un seul corps, obtiendraient des succès plus prompts et plus décisifs. L'unique moyen d'en finir était d'exterminer complétement ces barbares.

Aussi dès ce moment ne leur fit-il plus de quartier. Les prisonniers qui tombaient entre ses mains étaient ou livrés aux bêtes, ou passés au fil de l'épée.

Déjà les Carthaginois concevaient sur leur position de meilleures espérances, lorsque plusieurs événements inattendus vinrent changer subitement la face des affaires. A peine les deux généraux furent-ils réunis que la division éclata parmi eux. Cette mésintelligence non-seulement leur fit perdre plusieurs occasions de battre l'ennemi, mais encore les exposa souvent à des surprises dont leurs adversaires auraient pu tirer un grand avantage. Dans cette conjoncture, le sénat de Carthage décida qu'un seul général serait chargé de la direction de la guerre, et que l'armée choisirait elle-même celui des deux qu'elle jugerait digne de la commander. Amilcar fut élu d'une voix unanime.

En même temps, une nombreuse flotte, qui leur arrivait de la Byzacène, chargée de vivres et de munitions pour l'armée, périt tout entière submergée par une horrible tempête. C'était presque leur unique ressource depuis que la Sardaigne, dont ils tiraient de grands secours, s'était soustraite à leur domination.

Mais ce qui mit le comble à leur malheur, ce fut la défection d'Utique et d'Hippone. Ces deux villes, qui seules entre toutes celles de l'Afrique avaient résisté aux armes d'Agathocle et de Régulus, qui, dans la guerre présente, avaient repoussé avec une généreuse constance les attaques des mercenaires, qui, en un mot, avaient témoigné dans tous les temps un attachement inviolable à Carthage, tout à coup, sans le moindre prétexte, embrassèrent la cause de ses ennemis. Et ce qui est presque inexplicable, c'est que, dès ce moment, elles se montrèrent aussi fidèles et aussi dévouées à leurs nouveaux alliés qu'animées d'une haine implacable contre leurs anciens amis. Les habitants de ces deux

cités massacrèrent et précipitèrent du haut de leurs murailles environ cinq cents hommes que Carthage avait envoyés pour les défendre. Ils ouvrirent leurs portes aux Africains, et refusèrent même aux Carthaginois, malgré leurs instances, la faveur d'ensevelir les corps de leurs concitoyens.

Siége de Carthage par les mercenaires; les Carthaginois implorent le secours de leurs alliés. — Ces circonstances favorables à leur cause accrurent tellement la confiance de Mathos et de Spendius, qu'ils osèrent mettre le siége devant Carthage elle-même. Amilcar alors prend avec lui Naravase et Annibal, qui avait été choisi pour remplacer Hannon. Il divise ses forces en plusieurs corps, ravage le pays, harcèle Mathos et Spendius par des escarmouches continuelles, et intercepte les vivres et les convois qu'on envoyait à leur armée. Dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, le Numide Naravase lui rendit les plus utiles services.

Cependant les Carthaginois, bloqués de toutes parts, se trouvèrent contraints d'implorer le secours de leurs alliés. Hiéron, qui suivait d'un œil attentif tous les événements de cette guerre, leur avait accordé jusqu'alors avec bienveillance tout ce qu'ils avaient demandé. Dans cette occasion critique, il redoubla d'empressement et de zèle. Ce prince, dont la politique était à la fois habile et prudente, jugea bien qu'il était de son intérêt d'empêcher la ruine de Carthage. Il sentait que, pour conserver sa domination en Sicile, et maintenir son alliance avec les Romains, il lui importait que la balance fût égale entre les deux peuples rivaux, car, si l'équilibre était une fois rompu, il se trouverait à la merci du plus fort.

Les Romains eux-mêmes, fidèles observateurs du traité qu'ils avaient conclu avec les Carthaginois, les avaient aidés de tout leur pouvoir, quoique dans le commencement de la guerre une querelle passagère eût altéré leurs relations d'amitié. Les Carthaginois avaient arrêté et conduit dans leurs ports des vaisseaux marchands qui apportaient d'Italie des vivres aux rebelles d'Afrique. Ils avaient jeté en prison ceux qui les montaient, et leur nombre s'élevait déjà à cinq cents lorsque les Romains commencèrent à manifester leur mécontentement. Mais à la première réclamation, ceux-ci obtinrent la liberté de leurs concitoyens, et, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, ils rendirent sur-le-champ à Carthage tout ce qui leur restait des prisonniers qu'ils avaient faits dans la guerre de Sicile. A partir de cette époque, ils s'empressèrent de prévenir toutes les demandes des Carthaginois. Ils permirent aux vaisseaux d'Italie d'approvisionner Carthage de vivres et de munitions, et leur défendirent d'en fournir aux rebelles. Ils résistèrent aux sollicitations des mercenaires de Sardaigne, qui les pressaient de s'emparer de cette île, et poussèrent même la religieuse observance des traités jusqu'à refuser de recevoir pour sujets les habitants d'Utique, qui se soumettaient volontairement à leur domination. Carthage trouva ainsi, dans les secours fournis par ses alliés, des ressources pour soutenir le siége.

Les mercenaires, contraints de lever le siége de Carthage, se remettent en campagne; 237 ans avant l'ère chrétienne. — Cependant Mathos et Spendius, tout en assiégeant Carthage, étaient eux-mêmes assiégés. Amilcar leur coupait les vivres, et les réduisit bientôt à une si extrême disette, qu'ils furent contraints de renoncer à leur entreprise.

Peu de temps après, les deux chefs des rebelles, ayant formé avec l'élite de leurs troupes une armée de cinquante mille hommes, au nombre desquels étaient l'Africain Zarzas et les auxiliaires qu'il commandait, reprirent leur ancienne tactique et se remirent en campagne, serrant de près Amilcar et observant tous ses mouvements. La crainte des éléphants et de la cavalerie de Naravase les empêchait de se hasarder dans les plaines et les forçait

à se maintenir sur les montagnes et dans les défilés. Dans cette campagne, les mercenaires, quoiqu'ils ne fussent inférieurs aux Carthaginois ni pour l'activité ni pour le courage, éprouvèrent souvent des échecs par l'ignorance et l'incapacité de leurs chefs.

AMILCAR EXTERMINE L'ARMÉE D'AUTARITE ET DE SPENDIUS. — On voit par le détail des faits combien une tactique habile, fondée sur une profonde connaissance du grand art de la guerre, l'emporte sur la valeur indisciplinée et sur une aveugle routine. En effet, lorsqu'ils s'écartaient par petits détachements, Amilcar leur coupait la retraite, les enveloppait de toutes parts et les détruisait presque sans combat. Lorsqu'ils marchaient avec toutes leurs forces, Amilcar attirait les uns dans des embûches habilement préparées, tombait brusquement sur les autres, tantôt le jour, tantôt la nuit, paraissait toujours quand il était le moins attendu, et les tenait ainsi dans des transes continuelles. Enfin, il eut l'adresse de les engager dans une position entièrement désavantageuse à leurs troupes, et favorable de tous points aux Carthaginois. Il se saisit de tous les passages, de tous les défilés, enveloppa le camp des rebelles de fossés et de retranchements, et les resserra de si près, que, n'osant hasarder la chance d'un combat et ne pouvant échapper par la fuite, ils éprouvèrent en peu de jours toutes les horreurs de la disette. Bientôt, privés de toute espèce d'aliments, pour apaiser la faim qui les tourmentait, ils furent contraints de se dévorer entre eux. Juste punition, dit Polybe, de leur impiété et de leur barbarie.

Cependant ils ne faisaient aucune proposition de paix. La conscience de leurs crimes passés, et la certitude des supplices qui les attendaient s'ils tombaient au pouvoir de l'ennemi, leur en ôtaient même la pensée. Pleins d'une aveugle confiance dans les promesses de leurs généraux, et bercés par l'espoir que l'armée de Tunis arriverait pour les délivrer, ils supportaient avec une incroyable constance ces affreuses extrémités. Mais lorsqu'ils eurent mangé tous leurs prisonniers et même leurs esclaves, aucun secours ne venant de Tunis, l'armée, exaspérée par ses souffrances, éclata en menaces contre ses chefs. Alors Autarite, Zarzas et Spendius résolurent de capituler avec Amilcar, et, ayant obtenu un sauf-conduit, se rendirent au camp des Carthaginois. Amilcar leur imposa ces conditions : Que dix d'entre les rebelles, au choix des Carthaginiois, seraient livrés à leur discrétion, et que les autres seraient renvoyés sans armes et sans aucun autre vêtement qu'une simple tunique. Quand le traité fut signé, Amilcar déclara sur-le-champ qu'en vertu des conventions, il choisissait ceux qui étaient présents. C'est ainsi qu'Autarite, Spendius et les autres chefs les plus distingués, tombèrent entre les mains des Carthaginois.

Lorsqu'ils apprirent qu'on avait retenu leurs chefs, les révoltés, ignorant la capitulation qui avait été conclue et se croyant trahis, coururent aux armes. Mais Amilcar fit avancer contre eux ses éléphants et son armée, les enveloppa de toutes parts, et les extermina tous sans accorder ni grâce ni pardon. Leur nombre dépassait quarante mille.

SIÉGE DE TUNIS PAR AMILCAR; SUPPLICE DE SPENDIUS; ANNIBAL EST SURPRIS PAR MATHOS ET ATTACHÉ A UNE CROIX. — Après cette sanglante exécution, Amilcar parcourut le pays, accompagné de Naravase et d'Annibal. Presque toutes les villes d'Afrique, découragées par ce dernier échec, lui ouvrirent volontairement leurs portes, et rentrèrent sous l'obéissance des Carthaginois. Sans perdre de temps, il marche contre Tunis, où commandait Mathos, et qui, depuis le commencement de la guerre, servait aux révoltés de refuge et de place d'armes. Il fait camper Annibal en avant de la ville, du côté qui regarde Carthage; lui-même établit son camp sur le point opposé. Ensuite, ayant fait conduire près des murailles Spendius et les autres chefs des rebelles

qui avaient été pris avec lui, il les fit attacher à des croix, à la vue de toute la ville. Cependant Mathos s'aperçut qu'Annibal, par l'excès de confiance que donnent les succès, était devenu moins attentif, et se gardait avec négligence. Il fait une vigoureuse sortie, attaque les retranchements des ennemis, en tue un grand nombre, chasse les autres de leur camp, s'empare de tous les bagages et fait prisonnier Annibal lui-même. Aussitôt on conduit ce malheureux général au pied de la croix de Spendius. Là, les rebelles, après lui avoir fait souffrir les plus cruels tourments, détachent le cadavre de leur chef, clouent à sa place Annibal encore vivant, et immolent sur le corps de Spendius trente des plus illustres Carthaginois

La distance qui séparait les deux camps était si considérable que Barca n'apprit que fort tard la sortie de Mathos et le danger que courait Annibal. Même lorsqu'il en fut instruit, la difficulté des chemins l'empêcha de se porter au secours de son collègue. Alors il leva le siége, et, côtoyant le Baccara, il alla camper sur le bord de la mer, à l'embouchure de ce fleuve. Cet échec inattendu répandit de nouveau l'alarme et la consternation dans Carthage. A peine commençait-elle à se relever de ses malheurs passés et à entrevoir un avenir plus heureux, qu'elle voyait s'évanouir encore toutes ses espérances, tant le cours de cette guerre offrit une alternative continuelle de succès et de revers, de confiance et de désespoir.

Réconciliation d'Amilcar et d'Hannon; ils terminent enfin la guerre par la défaite de Mathos et la soumission des villes rebelles. — Cependant le sénat de Carthage résolut de tenter un dernier effort pour empêcher la ruine de la république. Il rassemble tout ce qui restait de citoyens capables de porter les armes, et les renvoie à Amilcar sous les ordres d'Hannon, le même qui, quelque temps auparavant, avait été dépouillé du commandement. Il y joint une députation de trente sénateurs, et les charge expressement d'employer tous les moyens possibles pour réconcilier les deux généraux. Ces députés leur représentent la situation déplorable de la république, les conjurent au nom des malheurs de la patrie d'oublier leurs querelles passées, et de sacrifier leurs ressentiments au bien de l'État. Amilcar et Hannon, ne pouvant résister à leurs longues et vives instances, abjurèrent avec une noble générosité leur haine réciproque, se réconcilièrent de bonne foi, et, dès ce moment, dirigèrent les opérations de la guerre avec un ensemble et un accord qui en assurèrent le succès. Ils engagèrent Mathos dans une multitude de petits combats, où il eut toujours le désavantage. Ce chef de rebelles, voyant que ce genre de guerre consumait inutilement ses forces, résolut d'en venir à une bataille générale que les Carthaginois, de leur côté, ne désiraient pas avec moins d'ardeur.

Les deux partis se préparèrent comme pour une action qui devait à jamais décider de leur sort. Ils réunirent tous leurs alliés, et rappelèrent à leur armée les soldats de toutes les garnisons. Enfin, lorsque tout fut prêt de part et d'autre, au jour et à l'heure convenus, les deux armées descendirent dans l'arène. La victoire se déclara en faveur des Carthaginois. La plupart des Africains restèrent sur le champ de bataille, le reste se sauva dans une ville qui se rendit quelque temps après. Mathos tomba vivant au pouvoir des vainqueurs. Le résultat de cette victoire fut la soumission complète de toutes les villes de l'Afrique. Hippone et Utique seules persistèrent dans leur rébellion. Les forfaits dont elles s'étaient souillées dans le commencement de leur révolte leur interdisaient tout espoir de miséricorde et de pardon. Mais Amilcar et Hannon mirent le siége devant ces deux villes, et les forcèrent bientôt à subir les lois que Carthage voulut leur imposer.

Ainsi finit, après trois ans et quatre mois, la guerre des mercenaires qui

avait jeté Carthage dans de si grands périls et dont chaque période avait été signalée par des actes d'impiété et de barbarie sans exemple. On punit, dans les villes d'Afrique, les principaux chefs de la révolte. L'armée victorieuse rentra en triomphe dans Carthage, traînant enchaînés Mathos et ses compagnons, auxquels on fit expier, par une mort cruelle et ignominieuse, une vie souillée par tant de crimes et de si noires perfidies.

ABANDON DE LA SARDAIGNE PAR LES CARTHAGINOIS; 237 ANS AVANT J. C. — A peine les Carthaginois commençaient-ils à respirer, qu'ils furent menacés d'une nouvelle guerre. Les mercenaires de Sardaigne, qui, comme nous l'avons dit, avaient d'abord fait d'inutiles instances auprès des Romains, pour les engager à passer dans cette île et à s'en rendre maîtres, les déterminèrent enfin à prendre ce parti. Les Carthaginois s'offensèrent de ce manque de foi, prétendant, non sans raison, que la domination de la Sardaigne leur appartenait à bien plus juste titre qu'aux Romains. Déjà ils équipaient une flotte pour passer dans cette île et punir les auteurs de la révolte. Les Romains saisissent cette occasion et décrètent sur-le-champ la guerre contre Carthage, sous le frivole prétexte que ses préparatifs sont dirigés contre eux et non contre les peuples de Sardaigne. Les Carthaginois, affaiblis par la dernière guerre qui avait tant épuisé leurs ressources, et hors d'état, en ce moment, de résister à la puissance du peuple romain, cédèrent à la force des circonstances. Non-seulement ils abandonnèrent la Sardaigne, mais encore, pour prévenir une lutte inégale, ils consentirent à ajouter douze cents talents au tribut imposé par le dernier traité.

EXPÉDITIONS DES CARTHAGINOIS EN ESPAGNE. — Lorsque les Carthaginois eurent terminé la guerre d'Afrique et réglé leurs différends avec les Romains, ils envoyèrent en Espagne une armée sous le commandement d'Amilcar (237 ans avant J. C.). L'histoire ne nous a pas transmis la date précise de l'entrée des Carthaginois en Espagne. On sait seulement qu'ils y étaient venus au secours de Cadix, ville, ainsi que Carthage, d'origine tyrienne, dont les rapides accroissements avaient excité la jalousie des peuples voisins. Cette première expédition eut un heureux résultat. Les Carthaginois délivrèrent Cadix de ses ennemis et s'emparèrent d'une partie de la province, sans que l'on connaisse exactement la limite où s'arrêtèrent leurs conquêtes. Pendant neuf ans qu'Amilcar commanda les armées en Espagne, il soumit à la domination carthaginoise un grand nombre de peuples, les uns subjugués par la force, les autres vaincus par la persuasion, et il trouva enfin sur le champ de bataille une mort honorable et digne de toute sa vie. Ce fut dans un combat sanglant et acharné contre un ennemi puissant et belliqueux, qu'entraîné par son audace au plus fort de la mêlée, il succomba glorieusement les armes à la main.

ASDRUBAL SUCCÈDE A AMILCAR SON BEAU-PÈRE DANS LE COMMANDEMENT DES ARMÉES EN ESPAGNE; 227 AVANT L'ÈRE VULGAIRE. — Les Carthaginois élurent à la place d'Amilcar, Asdrubal son gendre. Celui-ci, plus politique que guerrier, s'attachant les petits princes de la contrée par les liens d'une hospitalité généreuse, et par l'affection des chefs se conciliant celle des peuples, eut l'art d'accroître ainsi la puissance de Carthage, non moins que s'il eût employé la guerre et les armes. Les Romains redoutant son caractère insinuant, et cet art merveilleux qu'il mettait à gagner les peuples, pour les réunir sous sa domination, avaient réglé avec lui, par un traité, que l'Èbre serait la limite des deux empires, et que Sagonte, qui se trouvait enclavée au milieu, conserverait son indépendance. Mais le plus éminent service qu'Asdrubal rendit à sa patrie, fut la fondation de Carthagène. Cette ville, par l'avantage de sa situation, la commodité de ses ports, les richesses

CARTHAGE.



Lemaitre direxit

Annibal.

de son commerce, la force de ses remparts, devint le plus solide appui de la domination carthaginoise en Espagne. Après avoir gouverné cette province pendant huit ans, Asdrubal fut assassiné en pleine paix et dans sa propre maison, par un esclave gaulois qui voulait venger la mort de son maître.

Annibal est envoyé en Espagne après la mort d'Asdrubal; caractère de ce général, 220 ans avant J. C. — Trois ans avant sa mort, Asdrubal avait écrit à Carthage pour qu'on lui envoyât Annibal qui était alors dans sa vingt-troisième année. Cette demande fut mise en délibération dans le sénat que divisaient alors deux factions contraires. La faction Barcine qui voulait qu'Annibal commençât à se montrer aux armées, afin de pouvoir succéder à la puissance de son père, appuyait avec chaleur la proposition d'Asdrubal. La faction contraire dont le chef était Hannon, préférant aux chances d'une guerre incertaine et dangereuse. une paix sûre qui conservât à la république toutes les conquêtes d'Espagne, s'alarmait de ce nouvel accroissement de puissance dans la famille Barca, et redoutait le caractère belliqueux et entreprenant du jeune Annibal. Hannon rappela aux sénateurs la puissance excessive et la domination absolue d'Amilcar. Il leur représenta combien il était imprudent de faire du commandement de leurs armées le patrimoine d'une seule famille. Il ajouta qu'il serait plus utile pour l'État et pour Annibal lui-même que ce jeune homme restât à Carthage afin d'y apprendre l'obéissance aux lois, l'obéissance aux magistrats, afin de s'accoutumer à courber la tête sous le joug de l'égalité. Ses remontrances furent vaines; la faction Barcine l'emporta, et Annibal partit pour l'Espagne.

Dès qu'il parut à l'armée, il attira sur lui tous les regards. Les vieux soldats s'imaginaient revoir leur Amilcar, rendu à sa première jeunesse. C'était le même feu dans les yeux, le même caractère de vigueur empreint sur toute sa figure : c'était tout son air et tous ses traits. Ils ne se lassaient point de le contempler. Mais bientôt, le souvenir du père fut le moindre des titres du fils à l'affection publique. Jamais homme ne réunit au même degré deux qualités entièrement opposées, la subordination et le talent de commander; aussi n'eut-il pas été facile de décider qui le chérissait le plus ou du général ou de l'armée. C'était l'officier qu'Asdrubal choisissait de préférence pour les expéditions qui demandaient de l'activité et de la vigueur. C'était le chef sous qui le soldat se sentait le plus de confiance et d'intrépidité. Autant il avait d'audace pour aller affronter le péril, autant il avait de sang-froid dans le péril même. Nulle épreuve ne pouvait dompter ni les forces de son corps, ni la fermeté de son courage. Il supportait également le froid et la chaleur, la soif et la faim, les fatigues et l'insomnie. Il ne cherchait pas à se distinguer des autres par l'éclat de ses vêtements, mais par la bonté de ses chevaux, de ses armes : il était sans contredit le meilleur cavalier et le meilleur fantassin de toute l'armée.

CARTHAGE.

DEUXIÈME PARTIE.

Par M. JEAN YANOSKI

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ.

Causes de la deuxième guerre punique. — Les exploits d'Amilcar, en Sicile, contre les Romains, en Afrique, contre les mercenaires, la conquête récente de l'Espagne, les succès d'Asdrubal, gendre d'Amilcar, avaient donné dans la république une grande influence à la famille Barca. Un parti peu nombreux, il est vrai, mais puissant, le parti aristocratique, essayait de contre-balancer cette influence. Quand la famille Barca entra en lutte ouverte avec l'aristocratie qui refusait de l'aider dans ses grandes entreprises, elle tourna ses regards vers les classes inférieures qui, jusqu'à cette époque, n'avaient eu qu'une faible part d'action dans les affaires de l'Etat. Le peuple se prononça volontiers pour ceux qui, au moment du danger, avaient sauvé la république, et qui s'étaient illustrés par de brillantes victoires. L'appui du peuple donna bientôt la supériorité, dans le sénat, à la faction Barcine. C'est là un événement grave dans l'histoire de la constitution de Carthage; car, ce qui n'avait été, dans l'origine, qu'un dissentiment entre Hannon et Amilcar et une querelle de familles, devint une lutte plus sérieuse et plus générale entre l'aristocratie qui avait eu jusqu'alors, dans le gouvernement de l'Etat, l'autorité suprême, et la démocratie, qui s'élevait dans la république et acquérait chaque jour de nouvelles forces. Plusieurs écrivains se sont fondés sur cette lutte des partis, pour affirmer que la nécessité où se trouvait Annibal de séduire la multitude par des actions d'éclat avait été la seule cause de la deuxième guerre punique. En cela, nous le croyons, ces écrivains sont tombés dans l'exagération. Il faut rechercher la véritable cause de cette guerre dans l'espoir conçu par les Carthaginois de sortir de l'état d'abaissement où les avait placés le traité qui avait suivi la bataille des îles Égates. Ils avaient perdu leurs établissements de la Sicile, et Rome, au moment même où ils avaient à se défendre, en Afrique, contre les mercenaires, leur avait enlevé, au mépris de la foi jurée, la Corse et la Sardaigne. Carthage voulut d'abord se dédommager de ces pertes par la conquête de l'Espagne. Bientôt les succès d'Amilcar et d'Asdrubal lui firent concevoir la pensée de se rétablir dans ses anciennes possessions et de déchirer l'humiliant traité que Rome lui avait imposé. Toutefois, elle ne voulait point s'engager témérairement dans cette entreprise, et elle hésitait encore lorsque Annibal, par un coup hardi, mit fin à toutes les irrésolutions. Dès lors la guerre contre les Romains fut votée et poursuivie avec un accord presque unanime. Il existait, il est vrai, dans Carthage, un parti qui voulait la paix; mais ce parti, qui avait pour chef Hannon et qui était un reste de l'ancienne aristocratie, était dominé par le peuple, et même, dans le sénat, il avait contre lui une forte majorité. Pendant la deuxième guerre punique, Carthage ne s'écarta point du but qu'elle s'était proposé, et elle s'épuisa d'hommes et d'argent, non-seulement pour conserver l'Espagne, mais encore pour se rétablir dans la Sicile et la Sardaigne. C'était une faute, assurément, que d'envoyer des flottes et des armées nombreuses dans ces contrées. Là ne de-

vait point se porter tout l'effort de la guerre, et, comme le pensait Annibal, il fallait d'abord, pour posséder la Sicile, la Sardaigne et l'Espagne, vaincre les Romains en Italie. Ce fut en vain, on le sait, qu'Annibal épuisa toutes les ressources du courage et du génie pour réparer les fautes du sénat de Carthage. Certes, on ne pourrait accuser sans injustice la famille Barca de n'avoir agi alors que par des motifs d'ambition, et seulement pour dominer dans l'État par son influence. Les faits, au contraire, semblent attester qu'Annibal et ses frères n'eurent en vue, pendant toute la durée de la guerre, que le salut et la gloire de Carthage.

ANNIBAL SUCCÈDE A ASDRUBAL DANS LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE; GUERRE EN ESPAGNE CONTRE LES INDIGÈNES; LES OCLADES, LES VACCÉENS ET LES CARPÉTANS SONT VAINCUS; 221-219 AVANT NOTRE ÈRE. — Après la mort d'Asdrubal, les soldats se réunirent, et, d'une voix unanime, ils décernèrent à Annibal le titre de général. L'élection faite par l'armée fut bientôt ratifiée par le peuple de Carthage. Annibal songea dès lors à renouveler la guerre contre les Romains, et à mettre à exécution, par une expédition en Italie, les vastes projets de son père : mais avant de tenter cette périlleuse entreprise, il voulut tout à la fois essayer ses forces et affermir en Espagne la domination de Carthage. Il fit la guerre aux indigènes, et il vainquit successivement les Oclades et les Vaccéens. Cependant ces deux peuples ne voulurent point se soumettre; ils soulevèrent les Carpétans qui, jusqu'alors, étaient restés étrangers à la lutte, et tous ensemble ils levèrent une armée de cent mille hommes. Le général carthaginois n'hésita point à les attaquer; il livra bataille sur les bords du Tage, et remporta sur les trois peuples réunis une victoire signalée.

RUINE DE SAGONTE; DÉCLARATION DE GUERRE FAITE PAR LES ROMAINS DANS LE SÉNAT DE CARTHAGE; PRÉPARATIFS D'ANNIBAL POUR SON EXPÉDITION D'ITALIE; 219 ET 218 AVANT NOTRE ÈRE. — Quand Annibal se crut maître de la majorité des votes, dans le sénat de Carthage, il frappa un coup qui devait rendre la guerre inévitable. Parmi les villes situées au midi de l'Èbre, il y en avait une qui, refusant de se soumettre aux Carthaginois, avait contracté avec la république romaine une étroite alliance. Rome, dans le traité qu'elle fit avec Asdrubal, avait compris les habitants de Sagonte au nombre de ses alliés. Au mépris de ce traité, Annibal s'avance contre Sagonte; il l'assiége, et, après des combats multipliés et sanglants où les Sagontins périssent jusqu'au dernier, la ville est détruite de fond en comble. Déjà, au moment où le siége avait commencé, des ambassadeurs romains s'étaient transportés à Carthage pour demander qu'on leur livrât le général qui avait violé les traités. Quand on sut, à Rome, la nouvelle de la ruine de Sagonte, toute la ville fut plongée dans la consternation. Une nouvelle ambassade se dirigea aussitôt vers l'Afrique; et, lorsque les Romains furent arrivés à Carthage, ils se firent introduire dans le sénat. Là se passa une scène qui est restée célèbre dans l'histoire : un des envoyés, Fabius, demanda satisfaction au nom de Rome, et une déclaration qui établît que le gouvernement de Carthage était resté étranger à l'entreprise d'Annibal. Enhardis par les succès de leur général, les sénateurs carthaginois, malgré les efforts de quelques ennemis de la famille Barca, refusèrent d'accéder à la demande des envoyés romains. Alors Fabius fit un pli à sa toge, et dit : « Je porte ici la paix ou la guerre, choisissez. » On s'écrie de toutes parts : « Vous-même, choisissez. » Fabius laissa retomber sa toge, et répondit : Je vous laisse la guerre. » Tous les sénateurs carthaginois répètent alors : « La guerre! nous l'acceptons, et nous saurons bien la soutenir. » Dans ce jour solennel, le sénat de Carthage, en déclarant la guerre avec un si grand enthousiasme, prenait une sorte d'engagement avec

le général qui avait rompu les traités. Dès lors, tous les vœux d'Annibal étaient comblés, et il pouvait marcher librement à l'accomplissement de ses vastes projets.

Après la prise de Sagonte, Annibal passe l'hiver à Carthagène, où il fait ses premiers préparatifs. Asdrubal son frère doit rester en Espagne avec quinze mille Carthaginois, vingt-quatre éléphants et soixante galères; il gouverne les provinces qui s'étendent de l'Èbre au détroit de Gades. Hannon, avec onze mille Carthaginois, est préposé à la défense du pays qui se trouve compris entre les Pyrénées et l'Èbre. Les troupes d'Hannon et d'Asdrubal forment aussi une réserve destinée à rejoindre, au premier appel, l'armée qui marche sur l'Italie. Annibal, pour gagner l'affection des soldats qu'il a choisis pour son expédition, leur fait de grandes largesses; puis il leur accorde, pour se reposer, toute la saison d'hiver. C'est alors qu'il se rend à Gades au temple d'Hercule. Le bruit se répand en Espagne que les dieux ont promis de le protéger, et qu'un envoyé céleste est venu lui prédire que les soldats qu'il commandait feraient la conquête de l'Italie. Quand, au retour de la belle saison, l'armée carthaginoise fut rassemblée, Annibal, qui avait amassé de grandes sommes d'argent, et préparé, pour son expédition, d'immenses approvisionnements, se mit en marche avec quatre-vingt mille hommes, et bientôt il eut franchi l'Ebre et les Pyrénées (*).

Entrée d'Annibal dans les Gaules; passage des Alpes; 218 avant notre ère. — A son entrée dans les Gaules, Annibal rencontra quelques peuples qui s'étaient armés pour le combattre. Il ne chercha point à les vaincre; il leur envoya des messages de paix, et, sans plus tarder, il traversa le pays jusqu'au Rhône, puis il franchit le fleuve. Il apprit alors qu'un général romain, Scipion, avait débarqué près de l'embouchure avec une armée. Il y eut une escarmouche entre un détachement de cavalerie romaine et une troupe de Numides; mais Annibal, pour ne point user ses forces, évita un combat général et continua sa marche. Il entra sur le territoire des Allobroges, traversa la Durance, enfin il atteignit les Alpes. Annibal touchait à l'Italie, mais il lui restait encore à franchir des montagnes couvertes de neige et de glace, où il fallait lutter tout à la fois contre les hommes et contre les éléments. On sait quels furent les fatigues et les dangers de ce mémorable passage qui coûta plus de trente mille hommes à l'armée carthaginoise. Après avoir surmonté tous les obstacles, Annibal entra en Italie.

Annibal en Italie; combat du Tésin; défaite des Carthaginois à Lilybée; marche d'Annibal dans la Cisalpine; bataille de la Trébie; Annibal passe en Étrurie; bataille de Trasimène; 218 et 217 avant notre ère. — Les Romains avaient essayé de faire face à tous les dangers. Ils avaient envoyé des armées en Espagne, en Sicile, pour combattre les Carthaginois, et en Cisalpine pour contenir les Gaulois qui menaçaient de se soulever. Scipion, après avoir envoyé son frère Cneus en Espagne, attendait Annibal à la descente des Alpes. Annibal, de son côté, commençait à désespérer du succès de son entreprise quand il vit les Gaulois cisalpins rester neutres, contre leurs promesses, et refuser de venir se joindre à l'armée carthaginoise. Toutefois, un premier et brillant succès vint ranimer ses espérances. Il y eut un combat de cavalerie sur les bords du Tésin, où la victoire demeura aux Carthaginois. Le consul Scipion fut blessé dans cette rencontre. Rome se hâta de rappeler de la Sicile Sempronius, qui avait déjà fait éprouver aux Carthaginois des pertes considérables. Le préteur Æmilius avait détruit, près de Lilybée,

(*) Le récit qui va suivre ne présentera qu'un résumé succinct des expéditions carthaginoises en *Italie*, en *Espagne*, en *Sicile* et en *Sardaigne*. On trouvera ailleurs, dans les volumes de l'*Univers* consacrés à ces différents pays, tous les détails de ces expéditions. Nous ne devons insister ici que sur les événements qui se rattachent directement à l'histoire de Carthage.

une flotte carthaginoise, et Sempronius lui-même s'était emparé de l'île de Malte. C'est alors que Sempronius, pour obéir au sénat, vint dans la Cisalpine au secours de son collègue Scipion. Annibal ne tarda point à se trouver en présence de l'armée romaine qui campait sur les bords de la Trébie. Malgré les avis de Scipion, Sempronius attaqua les Carthaginois; mais bientôt il eut à se repentir de son imprudence. Annibal fut vainqueur, et les Romains perdirent dans la bataille trente mille soldats, qui périrent les armes à la main ou devinrent prisonniers. Cette éclatante victoire des Carthaginois fut le signal d'un immense soulèvement dans la Cisalpine. Les Gaulois n'hésitèrent plus à se ranger du côté des ennemis de Rome. Après la journée de la Trébie, Annibal compta dans son armée quatre-vingt-dix mille soldats. Il songea alors à pénétrer au centre de l'Italie. Il franchit l'Apennin et gagna l'Étrurie. Ce ne fut point sans s'exposer à de grands dangers qu'il traversa une partie de cette contrée. Enfin il rencontra les Romains. Il attira le consul Flaminius, non moins présomptueux et non moins imprudent que son prédécesseur Sempronius, dans une position défavorable. Il le força à combattre, et une nouvelle armée romaine fut exterminée sur les bords du lac Trasimène.

Annibal pénètre au centre de l'Italie; sa marche; bataille de Cannes; 217 et 216 avant notre ère. — Après la journée de Trasimène, Annibal passe en Ombrie et dans le Picenum, où il ravage les terres des alliés de Rome; puis il s'avance dans la Sabine et le Samnium, où il continue ses dévastations pour attirer encore une fois les Romains au combat. Mais dans cette marche, il rencontre un général plus prudent et plus habile que Sempronius et Flaminius; c'est Fabius, *le bouclier de Rome*, qui observe Annibal, le suit pas à pas, et évite néanmoins tout engagement sérieux. En temporisant, Fabius obtient un important résultat; il use les forces de l'armée carthaginoise, qui ne vit et ne se recrute qu'avec peine dans les provinces centrales de l'Italie, où les populations sont habituées depuis longtemps à la domination romaine. Mais enfin Fabius est remplacé, et les consuls Paul Émile et Varron, qui lui succèdent dans le commandement des légions, en cessant de temporiser, offrent bientôt à Annibal l'occasion d'un nouveau triomphe. Il y eut une grande bataille près de Cannes, en Apulie, sur les bords de l'Aufide, où les Romains perdirent quatre-vingt mille hommes, deux questeurs, vingt et un tribuns des légions, quatre-vingts sénateurs et Paul Émile, l'un des consuls. Jamais, depuis la funeste journée de l'Allia, la puissance de Rome n'avait été aussi fortement ébranlée.

Résultats de la bataille de Cannes en Italie; l'Italie centrale reste fidèle aux Romains; la Cisalpine et l'Italie méridionale se donnent a Annibal; Annibal poursuit la guerre; 216 et 215 avant notre ère. — Lorsqu'on reçut à Rome la nouvelle de la bataille de Cannes, il y eut dans la ville un deuil public et toutes les manifestations d'une grande douleur. On se hâta de faire de nouvelles levées, et les citoyens se soumirent volontairement aux plus grands sacrifices. La Cisalpine se déclarait alors ouvertement pour les Carthaginois, et les peuples de l'Italie méridionale offraient leur alliance à Annibal et lui promettaient de nombreux auxiliaires. Parmi les ennemis des Romains, on comptait les Apuliens, les Messapiens, les Lucaniens, les Bruttiens, une partie des Samnites, et même quelques peuples de la Campanie. C'est Magon, le frère d'Annibal, qui va recevoir la soumission de ces nouveaux alliés de Carthage. Il n'y avait que l'Italie centrale qui restât fidèle à Rome. Annibal, après avoir donné une partie de ses troupes à ceux de ses lieutenants qui devaient retenir les peuples de l'Italie méridionale dans les liens de la fidélité, s'avance vers la Campanie avec vingt-cinq mille hommes. Il vient d'abord assiéger Naples, mais il échoue dans son entreprise. De

Naples, il se dirige vers Capoue, qui lui ouvre ses portes. C'est alors qu'il envoie Magon à Carthage pour demander de l'argent et des troupes.

Magon vient demander des secours a Carthage; délibération du sénat carthaginois. — Tite-Live nous donne sur la mission du frère d'Annibal les détails suivants : « Magon, fils d'Amilcar, était venu porter à Carthage la nouvelle de la victoire de Cannes. Son frère ne l'avait pas envoyé du champ de bataille même, mais il l'avait retenu quelques jours pour recevoir la soumission des Bruttiens et de quelques autres peuples qui s'étaient séparés des Romains. Introduit dans le sénat, Magon expose tout ce que son frère a fait en Italie. « Il avait combattu en bataille rangée six généraux, dont quatre consuls, un dictateur et un maître de la cavalerie, défait six armées consulaires, tué à l'ennemi plus de deux cent mille hommes et fait plus de cinquante mille prisonniers. Des quatre consuls, deux avaient péri, le troisième était blessé, le dernier avait perdu toute son armée et s'était enfui, à peine avec cinquante soldats. Le maître de la cavalerie, qui était revêtu à l'armée du pouvoir consulaire, avait été battu et mis en déroute. Quant au dictateur, il était regardé comme le modèle des généraux par cela seul qu'il n'avait jamais osé livrer une grande bataille. Les Bruttiens et les Apuliens, une partie des Samnites et des Lucaniens, avaient abandonné le parti de Rome pour se donner aux Carthaginois. Capoue, la capitale, non pas seulement de la Campanie, mais de l'Italie entière, depuis que la journée de Cannes avait abattu la puissance romaine, s'était livrée à Annibal. Pour des triomphes si nombreux et si grands, il était juste de rendre aux dieux immortels de solennelles actions de grâces. » En témoignage de ces heureuses nouvelles, Magon fit verser dans le vestibule du sénat une quantité d'anneaux d'or si prodigieuse, que certains auteurs prétendent qu'il y en avait bien trois boisseaux et demi; mais la tradition qui a prévalu, et qui se rapproche le plus de la vérité, est qu'il n'y en avait pas au delà d'un boisseau. Magon ajouta, pour faire sentir toute la grandeur des pertes éprouvées par les Romains, que les chevaliers et seulement les plus distingués pouvaient porter l'anneau d'or. Il dit, en terminant, que plus on avait l'espoir prochain de terminer glorieusement la lutte, plus il fallait prodiguer à Annibal toute espèce de secours. En effet, la guerre se faisait loin de Carthage, au milieu d'un pays ennemi; elle absorbait beaucoup de vivres et d'argent. Les batailles où les armées ennemies avaient été détruites avaient aussi causé des pertes au vainqueur. Il fallait donc envoyer de nouvelles troupes, de l'argent et du blé pour la solde et la nourriture des soldats qui avaient si bien mérité du nom carthaginois. Ces paroles de Magon causèrent une grande joie dans le sénat. Alors Himilcon, de la faction Barcine, crut l'occasion favorable pour humilier Hannon. « Eh bien, dit-il, Hannon, re-« grettez-vous encore que l'on ait fait « la guerre aux Romains? Ordonnez « maintenant de livrer Annibal; empê-« chez qu'au sein de la prospérité nous « rendions des actions de grâces aux « dieux immortels! Écoutons ce que « va dire ce sénateur romain dans le « sénat de Carthage. » Alors Hannon : « J'aurais aujourd'hui gardé le si-« lence, pour ne pas troubler l'allé-« gresse universelle par des paroles « qui ne respirent point l'enthousias-« me. Mais puisqu'un sénateur m'a « demandé si je regrette encore que « l'on ait entrepris la guerre contre « Rome, je me hâte de répondre, « parce que mon silence serait inter-« prété diversement; les uns pourraient « l'attribuer à mon orgueil, les autres « à la honte que l'on éprouve quand on « a commis une erreur. Je ne suis ni « orgueilleux ni repentant. Je dirai « donc à Himilcon que mes regrets sur « la guerre [illegible]

« n'excuserai la rupture de l'ancienne « paix qu'au moment où l'on aura fait « une paix nouvelle. J'avoue que tous « ces brillants succès que Magon vient « de nous raconter avec tant de com- « plaisance, et qui, dans ce moment, « font la joie d'Himilcon et des autres « partisans d'Annibal, font aussi la « mienne, parce que ces victoires, si « nous voulons user sagement de la « fortune, nous procureront une paix « plus avantageuse; mais si nous lais- « sons échapper cet instant, où nous « pouvons paraître donner la paix « plutôt que la recevoir, je crains fort « que cet éclat éblouissant ne s'éva- « nouisse promptement. Aujourd'hui « même que vient-on nous dire? J'ai « détruit les armées ennemies; en- « voyez-moi des soldats. Que deman- « deriez-vous si vous étiez vaincu? J'ai « pris les deux camps ennemis remplis « sans doute de butin et de vivres; « faites-moi passer du blé et de l'ar- « gent. Parleriez-vous autrement si « l'ennemi vous eût enlevé vos res- « sources, eût forcé vos retranche- « ments? Et pour que je ne sois pas « seul à expliquer ce que tout cela a « d'inconcevable (car, puisque j'ai ré- « pondu à Himilcon, j'ai bien le droit « de l'interroger à mon tour), je vou- « drais qu'Himilcon lui-même, ou Ma- « gon, me donnât quelque éclaircisse- « ment. Puisque la bataille de Cannes « entraîne la ruine entière de l'empire « romain, et qu'il est certain que toute « l'Italie est en pleine défection, qu'on « me nomme d'abord quelque peuple « de la confédération du Latium qui « ait embrassé notre parti; puis quel- « que citoyen des tribus de Rome qui « soit passé dans le camp d'Annibal. — « Je ne saurais en nommer, répondit « Magon. — Ainsi donc, reprit Han- « non, il ne nous reste encore que trop « d'ennemis. Mais à Rome, quelle est « la disposition [illegible] ? Conser- [illegible]nt-ils encor[illegible]oir? C'est un [illegible] que je [illegible]aircir. — Je [illegible]re, [illegible] Rien pour- [illegible] n'e[illegible]avoir, [illegible] Hann[illegible]ont-ils « des [illegible] Anni[illegible] « demander la paix? A-t-il été un seul « moment question de paix à Rome, « d'après les rapports que l'on vous a « faits? — Non, dit encore Magon. — « Eh bien, s'écrie Hannon, nous avons « donc la guerre tout aussi entière que « le jour où Annibal a mis le pied en « en Italie... Pour moi, si l'on met en « délibération, ou de proposer la paix « à l'ennemi ou de la recevoir, je sais « quel avis j'ouvrirai. Si vous vous oc- « cupez seulement des demandes de « Magon, je pense que si nos soldats « sont victorieux, il ne faut rien leur « envoyer; et s'ils nous abusent par « de faux rapports et par de chiméri- « ques espérances, il faut se garder en- « core davantage de leur envoyer quel- « que chose. »

« Le discours d'Hannon fit peu de sensation. Son animosité contre la famille Barca le rendait suspect de partialité, et les esprits étaient trop préoccupés des heureuses nouvelles du moment pour que l'on pût rien entendre qui tendît à diminuer l'allégresse générale. A Carthage, l'opinion commune était qu'avec le moindre effort on pouvait mettre fin à la guerre. Aussi l'on décréta à une immense majorité, dans le sénat, que l'on enverrait à Annibal un renfort de quatre mille Numides, quarante éléphants et un grand nombre de talents d'argent. On fit partir aussi un dictateur avec Magon pour l'Espagne, afin d'y lever vingt mille fantassins et quatre mille chevaux destinés à compléter les armées d'Espagne et d'Italie. »

Les nouveaux préparatifs des Carthaginois se firent, comme le remarque Tite-Live, avec négligence et une extrême lenteur. Au reste, les renforts votés par le sénat étaient insuffisants pour achever la guerre. Annibal, trompé dans ses espérances, n'eut plus recours alors qu'à sa prudence et à son habileté pour se maintenir en Italie.

Suite de l'expédition d'Annibal; lutte des Carthaginois et des Romains en Italie jusqu'au [illegible]oment ou Syracuse et une par[illegible] de la Sicile abandonnent l'al[illegible]ance des Romains; 215 avant

NOTRE ÈRE. — Maître de Capoue, Annibal se prépara à de nouvelles expéditions. Mais les Romains lui opposèrent un général qui, par son activité, l'arrêta dans presque toutes ses entreprises; c'était Marcellus, *l'épée de Rome*. Toutefois, Marcellus ne put empêcher Annibal de mettre le siége devant Casilin. Ce siége traînait en longueur, lorsque le chef carthaginois le convertit en blocus, et revint à Capoue pour y prendre ses quartiers d'hiver. Ses soldats ne s'amollirent point alors, comme on l'a prétendu, dans une funeste oisiveté, car, dans les premiers jours du printemps, ils se reportèrent avec une nouvelle ardeur devant Casilin, qu'ils forcèrent à capituler à la vue de deux armées romaines. Mais Annibal, qui ne recevait point de Carthage des secours suffisants, voyait ses forces décroître de jour en jour. Les Romains, au contraire, faisaient les plus grands sacrifices; ils ordonnaient de nouvelles levées et augmentaient sans cesse le nombre de leurs soldats. Ils prescrivaient en même temps à Marcellus et à leurs autres généraux de n'agir qu'avec une extrême prudence. Annibal ne pouvant se maintenir dans l'Italie centrale, se dirigea vers le Brutium, où il devint maître de Pétilie, de Consentia, de Crotone et de Locres, qui refusaient de s'allier aux Carthaginois. Alors il revint dans les provinces qui avoisinent Rome, et il mit le siége devant Cumes. Repoussé avec perte, il s'éloigna de nouveau et entra en Lucanie, où il prit ses quartiers d'hiver. Au printemps, il s'empressa d'accourir au secours de Capoue, mais il éprouva sur tous les points une vive résistance; et bientôt la défaite de son lieutenant Hannon, qui, dans un combat contre l'armée de Gracchus, perdit seize mille hommes, lui enleva pour toujours l'espoir de se maintenir dans l'Italie centrale.

ANNIBAL FAIT ALLIANCE AVEC PHILIPPE DE MACÉDOINE; TRAITÉ ENTRE LE GÉNÉRAL CARTHAGINOIS ET LE ROI DE MACÉDOINE; 215 AVANT NOTRE ÈRE. — Privé des secours qu'il attendait de Carthage et de l'Espagne, Annibal tourna ses regards vers la Grèce. Il s'adressa à Philippe, roi de Macédoine, qui, craignant la politique ambitieuse des Romains, n'hésita point à faire alliance avec le général carthaginois. Polybe nous a conservé le traité qui fut conclu alors entre Annibal et le roi de Macédoine.

« Voici le traité qu'ont juré le général Annibal, Magon, Myrcal et Barmocal, tous les sénateurs qui sont auprès d'eux et tous les Carthaginois qui sont dans l'armée, avec Xénophane, fils de Cléomaque d'Athènes, envoyé comme ambassadeur auprès de nous par Philippe, fils de Démétrius, pour lui, les Macédoniens et leurs alliés.

« Ce traité a été juré en présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; en présence du génie de Carthage, d'Hercule et d'Iolaüs; en présence de Mars, de Triton, de Neptune et des dieux qui combattent avec nous; en présence du soleil, de la lune, de la terre, des fleuves, des prairies et des eaux; en présence de tous les dieux qui protégent Carthage; enfin de tous ceux qui protégent la Macédoine et le reste de la Grèce, et devant tous les dieux qui président à la guerre, et sont témoins de ce serment.

« Le général Annibal, tous les sénateurs de Carthage qui sont auprès de lui, et tous les Carthaginois qui sont dans son armée, avec l'assentiment des nôtres et des vôtres, nous jurons alliance d'amitié et de paix, comme amis, comme compagnons et comme frères aux conditions suivantes :

« Le roi Philippe, les Macédoniens et les autres Grecs leurs alliés, prêteront assistance et secours au peuple carthaginois, au général Annibal, à tous ceux qui l'accompagnent, aux sujets de Carthage qui reconnaissent ses lois, aux habitants d'Utique, aux villes et peuples soumis aux Carthaginois, à l'armée, aux alliés, à toutes les villes et à tous les peuples avec lesquels nous sommes liés en Italie, en Gaule et en Ligurie, et

« avec lesquels nous pourrions encore « contracter dans ces pays des relations « amicales et des alliances.

« Assistance et paix seront aussi ac« cordées au roi Philippe et aux autres « Grecs alliés, par les Carthaginois, « les habitants d'Utique, toutes les « villes et tous les peuples soumis à « Carthage, leurs alliés et soldats, « et par les villes et peuples qui, en « Italie, en Gaule et en Ligurie, sont « ou pourraient devenir nos alliés.

« Réciproquement nous ne nous ten« drons pas de piéges ou d'embûches. « Vous serez ennemis des ennemis de « Carthage; nous exceptons de ces en« nemis les rois, villes et peuples avec « lesquels vous entretenez des alliances. « De même nous serons ennemis des « ennemis du roi Philippe, en excep« tant toutefois les rois, villes et peu« ples avec lesquels nous avons con« tracté des alliances. Vous serez aussi « nos alliés dans la guerre contre les « Romains, jusqu'à ce que les dieux « nous donnent ainsi qu'à vous la paix. « Vous viendrez à notre secours, quand « il sera nécessaire, et selon que nous « en conviendrons. Si les dieux vous « favorisent, ainsi que nous, dans la « guerre contre les Romains, et que « ceux-ci viennent à demander la paix, « nous la ferons de manière que vous « y soyez aussi compris. Il ne leur « sera pas permis d'entreprendre une « guerre contre vous. Les habitants de « Corcyre, d'Apollonie, d'Épidamne, « de Pharos, de Dimalle, les Parthiniens « et les Atintanes ne pourront être sous « la domination romaine. Ils rendront « aussi à Démétrius de Pharos tous les « hommes de sa nation qui sont sur « leur territoire. Mais si les Romains « venaient à nous attaquer l'un ou l'au« tre, nous nous assisterions comme « les circonstances l'exigeraient; il en « serait de même si d'autres nous fai« saient la guerre, en exceptant tou« jours du nombre de nos ennemis les « rois, villes et peuples avec lesquels « nous vivons en alliance.

« Enfin, si nous jugions à propos « de retrancher ou d'ajouter quelque « chose a ce traité, il nous sera loisible « de le faire d'un commun accord (*). »

CONTINUATION DE LA GUERRE EN ITALIE JUSQU'À LA BATAILLE DU MÉTAURE, EN 207 AVANT NOTRE ÈRE. — Rejeté dans l'Italie méridionale, Annibal se vit contraint de soutenir sans interruption, dans l'Apulie, la Lucanie et le Brutium, une lutte acharnée contre les armées romaines. La révolte de plusieurs villes de la Sicile, et notamment de Syracuse, qui s'étaient déclarées pour Carthage, le délivra un instant de Marcellus qu'il comptait parmi ses plus redoutables adversaires. Cependant Rome ne cessait point de lui opposer ses meilleures légions et ses plus habiles généraux. En 213, il eut à soutenir les efforts de deux armées consulaires. Celle de ces armées où se trouvait en qualité de lieutenant Fabius, *le bouclier de*

(*) Tite-Live parle aussi du traité qui fut fait entre Annibal et Philippe, roi de Macédoine; il dit : « Le traité fut conclu aux « conditions suivantes : que le roi Philippe, « avec une flotte très-considérable (il pou« vait réunir deux cents vaisseaux), passe« rait en Italie et ravagerait les côtes; qu'il « ferait la guerre de son côté sur terre et sur « mer; qu'au moment où elle serait termi« née, toute l'Italie et la ville de Rome ap« partiendraient à Annibal et aux Cartha« ginois ainsi que la totalité du butin. Mais « une fois la conquête de l'Italie achevée, « les Carthaginois à leur tour s'engageaient « à se porter sur la Grèce, et à faire la « guerre aux rois ennemis de Philippe. Les « villes de la Grèce et les îles qui avoisi« nent la Macédoine devaient être rattachées « au royaume de Philippe. Telles furent à « peu près, ajoute Tite-Live, les clauses du « traité conclu entre le général carthaginois « et les députés macédoniens..... » (Tite-Live, XXIII, 33). La version de Polybe qui a été admise jusqu'ici comme authentique diffère en plusieurs points de celle de Tite-Live. Pourquoi l'historien latin fait-il intervenir, dans les conditions du traité, ce partage qui doit donner un jour Rome et l'Italie aux Carthaginois et la Grèce entière à Philippe ? C'est qu'il a cru peut-être qu'en recourant à l'exagération il ferait mieux sentir à ses contemporains la grandeur du danger qui menaçait Rome et l'Italie à l'époque de l'expédition d'Annibal.

Rome, obtint sur Annibal quelques avantages; mais, l'année suivante, le général carthaginois fit d'importantes conquêtes, et il se rendit maître de Tarente, de Sybaris et de Métaponte. Il profitait des moindres fautes de ses ennemis, et plusieurs généraux romains expièrent cruellement leur imprudence. Dans une seule rencontre il tua quinze mille soldats aux Romains qui, sous la conduite de Centenius Penula, s'étaient engagés témérairement dans la Lucanie. En 211, Annibal accourut avec son armée au secours de Capoue. Cette ville, qui était restée si fidèle à l'alliance carthaginoise, était alors assiégée par deux armées romaines. Annibal, désespérant de faire lever le siége, essaya, par une audacieuse diversion, d'attirer sur lui tous les efforts des ennemis. Il marcha sur Rome, et il déploya ses enseignes près de la porte *Colline*. Mais il ne tarda pas à comprendre qu'avec des troupes peu nombreuses et épuisées par de longues fatigues et des combats sans cesse renouvelés, sa tentative ne devait point avoir de résultats. Alors il rétrograda et regagna le Brutium. Cependant les Romains pressent le siége de Capoue et ils entrent enfin dans cette ville où ils exercent de terribles vengeances. Pendant les années 210, 209 et 208, la lutte entre les Carthaginois et les Romains se continue dans les provinces de l'Italie méridionale. Fabius et Marcellus reparaissent à la tête des légions. Fabius, en 209, enlève Tarente aux Carthaginois; mais, l'année suivante, Rome éprouve une grande perte. Marcellus, qui a été nommé consul, est tué dans un combat où succombent avec lui Crispinus, son collègue, et les principaux officiers de l'armée romaine.

Événements de la deuxième guerre punique en Afrique, en Sicile et en Sardaigne; 219-207 avant notre ère. — Au commencement de la deuxième guerre punique, Sempronius s'était emparé de l'île de Malte; mais il n'avait point essayé d'attaquer les Carthaginois sur leur propre territoire. Servilius, qui avait tenté une descente en Afrique, avait été repoussé avec perte; et depuis lors, jusqu'à l'arrivée de Scipion en 204, Carthage n'eut pas besoin de rassembler des soldats pour défendre ses murailles contre les attaques des armées romaines. Il est vrai qu'en 213, Syphax, roi d'une partie de la Numidie, se déclara pour les Romains; mais il en coûta peu aux Carthaginois pour combattre ce nouvel ennemi. Ils reçurent dans leur alliance Gula, chef d'une autre partie de la Numidie, qui les aida puissamment à refouler Syphax et les siens jusque dans la Mauritanie Tingitane. Ainsi, pendant quinze ans, Carthage put disposer de toutes ses forces pour lutter contre Rome, en Espagne, en Sardaigne, en Sicile et en Italie.

Carthage, en effet, ne songeait point seulement à combattre les armées romaines qui se trouvaient en Espagne et en Italie, elle voulait encore ressaisir les provinces que les guerres précédentes lui avaient enlevées, et relever en Sardaigne et en Sicile ses anciens établissements. Après la bataille de Cannes, au commencement de l'année 215, elle envoya en Sardaigne une armée considérable, sous le commandement d'Asdrubal. Mais bientôt ses espérances s'évanouirent; l'armée de Sardaigne fut anéantie, et Asdrubal fut conduit à Rome à la suite du triomphateur.

Mais c'était principalement sur la Sicile que s'était portée l'attention des Carthaginois. Dans les premières années de la guerre, ils avaient équipé une flotte nombreuse pour faire une descente dans l'île; mais cette flotte, comme nous l'avons dit plus haut, avait été détruite près de Lilybée, par le préteur Æmilius. Une perte aussi considérable fut loin d'enlever tout espoir aux Carthaginois; ils entretinrent dans la Sicile des émissaires, qui excitaient la population à se révolter contre les Romains. Puis, ils équipèrent encore de nombreux vaisseaux; et, peu de temps après la bataille de Cannes, le propréteur T. Otacilius écrivit au sénat : « Les États d'Hiéron sont « dévastés par une flotte carthaginoise.

« Au moment où, sur les instances de « ce roi, je me disposais à lui porter « secours, on est venu m'apprendre « qu'une autre flotte ennemie se tenait « vers les îles Egates, toute prête, « dès qu'on me saurait parti pour pro- « téger la côte de Syracuse, à fondre « sur Lilybée et sur les autres villes « de la province romaine. Envoyez « donc des vaisseaux, si vous voulez « défendre Hiéron votre allié, et vos « possessions de la Sicile. » Quand Hiéron, qui avait été pendant cinquante ans le fidèle allié des Romains, mourut et laissa sa royauté de Syracuse à son petit-fils Hiéronyme, un grand changement se fit en Sicile. La rébellion fomentée par les Carthaginois éclata, et près de soixante et dix villes se soulevèrent contre les Romains. Marcellus fut alors envoyé pour assiéger Syracuse. Les Carthaginois, de leur côté, firent les plus grands efforts pour soutenir les Siciliens qui avaient embrassé leur parti. Bomilcar, Himilcon, Hannon et Mutine luttèrent souvent avec succès contre les armées romaines. La prise de Syracuse, par Marcellus, ne termina point la guerre; les Carthaginois se maintinrent sur tous les points; et, pendant plusieurs années, ils obtinrent sur leurs ennemis d'importants avantages. Une trahison rendit inutiles ces longs efforts de Carthage. Mutine livra Agrigente aux Romains, qui ne tardèrent point à rentrer en maîtres dans les autres villes. C'était en l'année 210; dès lors, les Carthaginois abandonnèrent pour toujours la Sicile qu'ils disputaient aux Romains depuis si longtemps.

Événements de la deuxième guerre punique en Espagne depuis le départ d'Annibal jusqu'au moment ou Asdrubal pénètre en Italie; 219-207 avant notre ère. — Dans les premiers temps de la guerre, Publius Cornélius Scipion avait été envoyé en Espagne pour prévenir les projets d'Annibal. Il se rendait au poste qui lui avait été assigné, lorsqu'il apprit que le général carthaginois, après avoir franchi les Pyrénées, traversait la Gaule et se dirigeait vers l'Italie. Il avait essayé, comme nous l'avons dit, d'engager un combat sur les bords du Rhône; mais son ennemi lui avait échappé, et Scipion n'avait revu Annibal que sur les bords du Tésin. Toutefois, Cnéus Scipion, le frère du consul, avait continué sa route vers l'Espagne avec une armée nombreuse. Il avait à peine opéré son débarquement à Empories qu'il vainquit Hannon, et se rendit maître de toutes les contrées qui se trouvent comprises entre l'Èbre et les Pyrénées. L'année suivante (217), Asdrubal lui-même fut vaincu, et Cnéus Scipion, après avoir traversé l'Èbre, parcourut, avec son armée victorieuse, toute la côte jusqu'aux colonnes d'Hercule. Les Carthaginois éprouvèrent alors en Espagne des revers multipliés. Ils avaient à combattre tout à la fois et l'armée des Scipions (*), et les indigènes qui se déclaraient pour les Romains. Asdrubal avait déjà perdu la meilleure partie de ses forces lorsqu'il reçut ordre du sénat de Carthage, après la bataille de Cannes, de remettre le gouvernement de l'Espagne à Himilcon, et de partir avec son armée pour rejoindre Annibal en Italie. Il se mit en marche; arrivé au bord de l'Èbre, il rencontra l'armée romaine qui s'opposait à son passage. Asdrubal livra bataille, fut vaincu et rejeté en Espagne. Quand la nouvelle en vint à Rome, par une lettre des Scipions, la joie fut universelle. On sentait toute l'importance de cette victoire qui empêchait Asdrubal de passer en Italie. Carthage envoya des renforts à ses armées d'Espagne; mais les deux Scipions, Publius et Cnéus, ne cessèrent point de vaincre. Ils livrèrent deux grandes batailles sous les murs d'Illiturgi et d'Intibili, où ils firent éprouver aux Carthaginois des pertes considérables. Ces derniers succès eurent un immense résultat, car, suivant la remarque de Tite-Live, presque tous les peuples de l'Espagne se déclarèrent alors pour les Romains.

(*) Publius était venu rejoindre son frère et lui avait amené trente vaisseaux et huit mille soldats.

Les Carthaginois ne furent point découragés par tant de revers, et ils firent les plus grands efforts pour soutenir en Espagne les armées que commandaient alors Giscon, Magon et Asdrubal. Cependant, chaque année amenait pour eux de nouveaux désastres : en 214, ils furent vaincus dans quatre batailles, à Illiturgi, à Bigerra, à Munda et à Auringe. « Après cette « brillante campagne, dit Tite-Live, « les Romains éprouvèrent un senti-« ment de honte en songeant que Sa-« gonte était depuis huit ans au pouvoir « de leurs ennemis. Ils chassèrent de « la ville la garnison carthaginoise, et « y rappelèrent ceux des anciens ha-« bitants qui avaient échappé aux mal-« heurs de la guerre. » Par un brusque changement, la fortune devint bientôt contraire aux Romains. Les deux Scipions qui, tant de fois, avaient été vainqueurs, périrent avec une partie de leur armée. Rome était sur le point de perdre en Espagne le fruit de ses nombreux succès, lorsqu'elle envoya dans cette province le fils de Publius, pour commander les légions. Le jeune Scipion se dirigea vers l'Espagne avec trente galères et dix mille hommes. Il joignit ces dix mille hommes aux troupes que Néron avait amenées l'année précédente, et aux débris de l'armée qui avait combattu si glorieusement sous les ordres de son père et de son oncle. Scipion illustra bientôt son commandement par une action d'éclat : il se porta sur Carthagène, qu'il prit d'assaut après un combat qui n'avait duré que quelques heures. Dans cette ville réputée inexpugnable, les Carthaginois avaient déposé l'argent et les approvisionnements qui servaient à la solde et à l'entretien de leurs armées. Au reste, pour se faire une idée de l'immensité des pertes que firent alors les Carthaginois, il suffit de lire dans Tite-Live l'énumération suivante : « On « s'empara d'une prodigieuse quantité « de machines de guerre : c'étaient cent « vingt catapultes de la première gran-« deur, deux cent quatre-vingts de « grandeur moyenne, vingt-trois gran-« des balistes, cinquante-deux petites, « un nombre considérable de scorpions « grands et petits, d'armes offensives « et défensives; on prit aussi soixante-« quatorze drapeaux. On porta au gé-« néral une grande quantité d'or et « d'argent, deux cent soixante-seize « coupes d'or, presque toutes du poids « d'une livre, dix-huit mille trois cents « livres d'argent monnayé et ciselé, et « beaucoup de vases du même métal. « Tous ces objets furent comptés et « pesés devant le questeur Caius Fla-« minius; on trouva encore quarante « mille boisseaux de froment et deux « cent soixante-dix mille boisseaux d'or-« ge. Soixante-trois vaisseaux furent « pris dans le port; parmi ces vaisseaux « il y en avait plusieurs qui étaient « chargés de blé, d'armes, de cuivre, « de fer, de voiles, de cordages, et « d'autres agrès nécessaires à l'équipe-« ment d'une flotte. » La prise de Carthagène et la politique de Scipion qui, par des actes de clémence et de modération, savait gagner aux Romains les populations indigènes, portèrent en Espagne un coup mortel à la domination carthaginoise. Toutefois, au moment même où Carthage venait d'éprouver de si grandes pertes, Asdrubal, par un dernier effort, mit à exécution le projet qu'il avait conçu depuis longtemps. Il passa l'Èbre, entra dans les Gaules par les Pyrénées, et après avoir franchi les Alpes, il pénétra enfin en Italie.

Asdrubal en Italie; bataille sur les bords du Métaure; l'armée d'Asdrubal est exterminée; Annibal concentre toutes ses forces dans le Brutium; 207 avant notre ère. — Asdrubal commit une grande faute en s'arrêtant dans la Cisalpine et en mettant le siége devant Plaisance. Rome eut le temps de faire de nouvelles levées et d'organiser deux armées pour résister aux ennemis qui la menaçaient au nord et au midi. Asdrubal s'aperçut enfin de sa faute, et il essaya de la réparer en se hâtant de traverser l'Italie pour rejoindre Annibal. Mais arrivé en Ombrie, il rencontra le consul Livius sur les bords du Métaure. Néron, que Rome

avait opposé à Annibal, connaissait depuis longtemps, par des lettres interceptées, les plans d'Asdrubal. Il avait confié son armée à un de ses lieutenants, et il était venu dans le camp de son collègue Livius avec quelques troupes d'élite. Une bataille sanglante fut livrée sur les bords du Métaure. Asdrubal y perdit la vie, et son armée tout entière fut exterminée. Alors Néron revint dans son camp; il portait avec lui la tête d'Asdrubal, qu'il fit jeter dans les retranchements d'Annibal. On dit qu'à la vue de cette tête, Annibal s'écria : « Je reconnais la fortune de Carthage. » En effet, tout espoir de triompher des Romains en Italie lui était désormais enlevé. C'est pourquoi il partit aussitôt de Canouse, et, rassemblant les troupes qui lui restaient, il concentra toutes ses forces dans le Brutium, à l'extrémité de l'Italie.

Fin de la deuxième guerre punique en Espagne, depuis le départ d'Asdrubal jusqu'à la prise de Gades; 209-205 avant notre ère. — La prise de Carthagène et le départ d'Asdrubal avaient livré aux Romains toute l'Espagne citérieure ou Tarragonaise. Magon et Giscon, avec les débris des armées carthaginoises, se maintenaient, il est vrai, dans la Bétique; mais Scipion vint encore les attaquer dans ce dernier asile. Ce fut en vain que Carthage envoya alors à ses généraux de nouvelles troupes commandées par Hannon; elle perdit sa dernière armée dans une grande bataille livrée sur les confins de la Bétique, et bientôt elle ne posséda plus, dans la Péninsule, que la ville de Gades. Le roi Massinissa, qui jusqu'alors était resté fidèle aux Carthaginois, et qui les avait puissamment aidés dans les guerres d'Espagne, passa aux Romains avec ses Numides. Scipion, de son côté, se rendit en Afrique auprès de Syphax, qu'il gagna à l'alliance de Rome, et il réunit ainsi contre Carthage les rois des deux Numidies. Enfin la prise de Gades, qui suivit de près ces événements, plaça l'Espagne tout entière sous la domination romaine.

Fin de la deuxième guerre punique en Italie, depuis la bataille du Métaure jusqu'au départ d'Annibal; 207-203 avant notre ère. — Depuis l'instant où la mort de son frère Asdrubal avait fait évanouir ses plus belles espérances, Annibal, comme nous l'avons dit, avait concentré toutes ses forces dans le Brutium. A force d'expédients, d'habileté et de courage, il se maintenait dans cette position contre tous les généraux romains. Cependant les armées que Rome lui opposait lui enlevaient chaque jour quelques-unes des villes qui avaient embrassé son parti, et le refoulaient peu à peu à l'extrémité de l'Italie. Au moment même où Carthage venait de perdre l'Espagne, il put espérer un instant de reprendre l'offensive et de reporter la guerre sur un théâtre plus digne de lui. Il apprit que Magon, son frère, avait débarqué en Ligurie avec une armée, et qu'il se préparait à marcher sur ses traces en traversant l'Italie; mais cette fois encore Annibal fut déçu dans ses espérances. Magon, après quelques succès, fut vaincu avec les Gaulois ses alliés. Ce fut alors que Carthage, pressée en Afrique par les Romains, appela à son aide Magon et Annibal.

Les Romains portent la guerre en Afrique; expéditions de Valerius Lævinus et de Lælius; Scipion débarque en Afrique avec une armée romaine; ses premiers succès; 207 - 204 avant notre ère. — Après la bataille du Métaure, les Romains avaient essayé de porter la guerre sur le territoire de Carthage. Dès l'année 207, Valérius Lævinus avait débarqué en Afrique, et il avait poussé ses ravages jusque sous les murs d'Utique. Là se termina son expédition. A son retour, il rencontra une flotte carthaginoise, la battit et lui fit éprouver de grandes pertes. Scipion, dès son arrivée en Sicile, avait envoyé Lælius pour reconnaître et piller les côtes de l'Afrique. Lui-même, après avoir obtenu l'adhésion du sénat, ne tarda pas à suivre son lieutenant. Avant son départ, il

avait fondé de grandes espérances sur l'alliance qui unissait Syphax aux Romains; mais il apprit bientôt qu'Asdrubal, en donnant sa fille Sophonisbe à Syphax, avait entraîné ce roi des Numides dans le parti des Carthaginois. D'autre part, Massinissa, qui était resté fidèle à Rome, avait perdu ses États. Ces fâcheuses nouvelles ne purent arrêter Scipion. Il débarqua avec trente mille hommes, et, à son arrivée, il rencontra Massinissa qui amenait avec lui deux cents cavaliers. Quand les Romains touchèrent le sol de l'Afrique, une terreur profonde se répandit à Carthage et dans toutes les villes voisines. Les Carthaginois, dans leur imprévoyance, n'avaient point songé à rassembler une armée. Ils organisèrent à la hâte quelques troupes de cavaliers qui furent battues par les Romains. Ce ne fut que lorsque les premières craintes se dissipèrent, et au moment où Scipion s'arrêta vers Utique, que les Carthaginois firent les préparatifs nécessaires pour arrêter l'invasion.

Scipion assiége Utique; il surprend Asdrubal et Syphax; il met le feu aux camps des Carthaginois et des Numides; quarante mille hommes périssent dans l'incendie; l'armée d'Asdrubal est anéantie dans une bataille; 203 avant notre ère. — Les Carthaginois avaient enfin levé une armée, et Syphax avait embrassé sincèrement leur alliance. Asdrubal s'avança alors avec des forces considérables contre Scipion, qui avait mis le siége devant Utique. L'armée carthaginoise s'arrêta non loin des retranchements romains, et se partagea en deux camps. Dans celui d'Asdrubal, on comptait trente mille hommes de pied et trois mille chevaux, et dans celui des Numides, que commandait Syphax, dix mille chevaux et cinquante mille hommes d'infanterie. Les deux camps étaient séparés par un espace de dix stades. Scipion, qui envoyait fréquemment des émissaires à Syphax pour le ramener à l'alliance romaine, apprit bientôt que dans le camp des Carthaginois, comme dans celui des Numides, les soldats étaient logés dans des cabanes faites de planches, de branches d'arbres et de joncs. Il conçut alors un hardi projet. Tant que dura l'hiver, il ne cessa point d'envoyer à Syphax des messagers qui semblaient préparer, par l'intermédiaire du roi des Numides, un traité de paix entre les Romains et les Carthaginois. Ces négociations sans cesse renouvelées donnaient à Asdrubal et aux autres chefs de son armée une sécurité trompeuse et endormaient leur vigilance. Au retour du printemps, Scipion, par une attaque simulée, sembla porter toutes ses forces vers Utique. Asdrubal et Syphax étaient loin alors de soupçonner les véritables projets du général romain. Un soir, Scipion donna ordre à ses tribuns de faire prendre les armes aux soldats. Quand ils furent prêts à marcher, il se mit à leur tête, et s'avança vers le camp des Carthaginois, qui était éloigné du sien, dit Polybe, de soixante stades. Il arriva aux retranchements ennemis vers la fin de la troisième veille. Il avait partagé son armée en deux corps. Lælius et Massinissa se portèrent sur le camp des Numides et ils mirent le feu aux premières cabanes. L'incendie se propagea avec une effrayante rapidité, et bientôt toutes les cabanes des Numides furent la proie des flammes. Massinissa gardait les issues, et presque tous ceux qui essayèrent d'échapper au feu furent massacrés. Scipion, de son côté, porta l'incendie et le massacre dans le camp des Carthaginois. Asdrubal et Syphax parvinrent, il est vrai, à s'échapper, mais, dans cette nuit désastreuse, ils avaient fait des pertes considérables. Quarante mille hommes avaient perdu la vie et cinq mille étaient tombés au pouvoir des Romains. A la nouvelle de l'incendie des deux camps, les Carthaginois furent plongés dans la consternation. Les sénateurs s'assemblèrent pour délibérer. Après de vives discussions, il fut décidé qu'une nouvelle armée se mettrait en campagne sous la conduite d'Asdrubal. On fit des levées; on soudoya quatre mille Celtibériens,

et Syphax ne tarda point à donner au général carthaginois le secours de ses Numides. Asdrubal avait réuni environ trente mille hommes, lorsqu'il fut encore attaqué par les Romains. Au moment où Scipion avait appris que les Carthaginois rassemblaient de nouvelles forces, il avait abandonné le siége d'Utique pour aller combattre Asdrubal. Après cinq jours de marche, il était arrivé dans un lieu que Polybe appelle les *Grandes-Plaines*. C'est là que fut livrée une bataille qui enleva à Carthage sa dernière armée et ses dernières ressources.

Délibération du sénat carthaginois après la bataille des Grandes-Plaines; Scipion s'empare de Tunis; attaque dirigée contre la flotte romaine qui assiégeait Utique; les Carthaginois envoient des ambassadeurs a Rome; Annibal débarque a Leptis; 203 et 202 avant notre ère. — Le résultat de la bataille des Grandes-Plaines porta la terreur dans l'âme des Carthaginois et leur fit perdre toute espérance. Les sénateurs décidèrent alors qu'on fortifierait la ville, qu'on ferait les préparatifs nécessaires pour soutenir un siége, et qu'on rappellerait d'Italie Magon et Annibal. Le danger était pressant en effet; Scipion, mettant à profit sa victoire, s'avançait sur Carthage, et déjà il était maître de Tunis. Les Carthaginois essayèrent alors une diversion; ils envoyèrent des vaisseaux pour attaquer la flotte romaine qui assiégeait Utique, et ils forcèrent Scipion à quitter Tunis et à voler au secours d'une partie de son armée. Après cette entreprise qui ne leur réussit point, les Carthaginois, privés des secours de Syphax leur allié, qui était attaqué dans ses propres États par Lælius et Massinissa, demandèrent une trêve à Scipion, et envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour demander la paix. Mais en cette circonstance, comme en bien d'autres, ils se montrèrent peu scrupuleux pour remplir les engagements qu'ils avaient pris; ils s'emparèrent, à la faveur de la trêve, d'un convoi de deux cents navires qui apportaient de la Sicile les provisions destinées à l'armée de Scipion. Alors, sans doute, les Carthaginois fondaient de grandes espérances sur l'arrivée d'Annibal (*). Ce général, en effet, avait obéi aux ordres du sénat de Carthage, et il était parti pour l'Afrique avec son armée. Mais ce ne fut point sans une profonde douleur, et les historiens anciens l'ont attesté, qu'il abandonna cette Italie dont il n'avait pas cessé de rêver la conquête, et où il avait dépensé, pendant quinze années, tant de courage et de génie. Annibal aborda à Leptis; puis il vint à Adrumète, où il prit quelques jours de repos, et de là il se rendit à Zama.

Annibal et Scipion entrent en conférence; bataille de Zama (**). 202 ans avant notre ère. — C'était sur les instances du sénat carthaginois qu'Annibal était venu camper à Zama. Cependant l'armée romaine se trouvait encore assez éloignée de cette ville, qui est à cinq journées de Carthage du côté du couchant. Bientôt Annibal leva son camp, pour se rapprocher encore des Romains. Déjà la bataille entre le général carthaginois et Scipion était inévitable, lorsque ces deux illustres chefs se rendirent à une entrevue. La conférence, comme il était facile de le prévoir, n'eut aucun résultat, et l'on se prépara au combat. Scipion rangea ses troupes dans l'ordre suivant : il mit les hastaires sur la première ligne,

(*) Magon de son côté avait quitté la Cisalpine et venait au secours de sa patrie lorsqu'il mourut en mer, à la hauteur de la Sardaigne.

(**) Les écrivains modernes s'accordent généralement pour donner à cette bataille le nom de Zama. Cependant la bataille fut livrée loin de cette ville, entre Killa et Naragara (V. Tite-Live et Appien). Le théâtre de l'action n'est point indiqué d'une manière précise dans Polybe, mais il est facile de voir, par le récit de cet historien, que les Carthaginois et les Romains n'en vinrent aux mains qu'à une assez grande distance de Zama. Il faut ajouter que, suivant Appien, il y eut à Zama, quelques jours avant la grande bataille, un combat entre des cavaliers romains et carthaginois.

et laissa des intervalles entre chaque cohorte; à la seconde ligne il plaça les princes : les cohortes des princes étaient posées non vis-à-vis des intervalles de la première ligne, comme cela se pratique chez les Romains, mais les unes derrière les autres avec des intervalles entre elles, à cause des nombreux éléphants qui se trouvaient dans l'armée ennemie. Les triaires formaient la réserve. Sur l'aile gauche était Lælius avec la cavalerie d'Italie, et, sur la droite, Massinissa avec ses Numides. Scipion jeta des vélites dans les intervalles de la première ligne, et leur donna ordre de commencer le combat, de manière pourtant que s'ils étaient repoussés ou ne pouvaient soutenir le choc des éléphants, ils se retirassent, par les intervalles, derrière l'armée. Annibal, de son côté, plaça sur le front de son armée plus de quatre-vingts éléphants; les mercenaires, Liguriens, Gaulois, Baléares et Maures, occupaient la première ligne; derrière eux, sur la seconde ligne, se trouvaient les Africains et les Carthaginois; enfin à la troisième ligne, qui était éloignée de la seconde de plus d'un stade (*), on voyait les troupes qui avaient fait les guerres d'Italie. Dans les deux armées, les Numides commencèrent la bataille par des escarmouches. Ensuite Annibal fit avancer les éléphants. L'infanterie romaine eut beaucoup à souffrir de cette attaque, mais les éléphants se retirèrent par les intervalles que Scipion avait ménagés sur sa triple ligne, et, à coups de traits, on les chassa hors du champ de bataille. Alors Lælius et Massinissa se précipitèrent sur les corps de cavalerie qui leur étaient opposés, et les mirent en déroute. Cependant l'infanterie s'était abordée. Les soldats soudoyés par Carthage se battirent d'abord avec un grand courage; mais voyant que la seconde ligne restait immobile et ne venait point à leur secours, ils lâchèrent pied et se précipitèrent sur les Africains et les Carthaginois. La seconde ligne d'Annibal, attaquée tout à la fois par les mercenaires et les Romains, fut taillée en pièces. Le général carthaginois ne voulut pas que les fuyards vinssent se mêler aux soldats qui lui restaient : il ordonna au premier rang de la troisième ligne de leur présenter la pique, ce qui les obligea de se retirer le long des ailes dans la plaine. Scipion se porta alors avec toute son infanterie, hastaires, princes et triaires réunis, sur la troisième ligne d'Annibal. Le combat fut long et acharné, et la victoire était encore indécise, lorsque Lælius et Massinissa, qui revenaient de la poursuite, se jetèrent, par derrière, sur l'infanterie carthaginoise et en firent un grand carnage. Ce fut ainsi que se termina la bataille. Les Romains perdirent dans cette mémorable journée plus de quinze cents hommes; mais, du côté des Carthaginois, vingt mille soldats restèrent sur la place et vingt mille furent faits prisonniers. Après cette terrible défaite, Annibal se sauva en toute hâte à Adrumète (*).

(*) Tous ces détails sont empruntés à Polybe. La narration d'Appien est très-circonstanciée, mais elle est remplie d'un foule de traditions mensongères. Nous devons dire aussi, qu'en ce qui concerne les derniers événements de la deuxième guerre punique, Appien est souvent en contradiction avec Polybe et Tite-Live. Pour le récit de la bataille de Zama nous avons donc préféré Polybe à l'historien alexandrin.

(*) Folard, dans le commentaire qui accompagne le récit de Polybe sur la bataille de Zama, a jugé peut-être Annibal avec trop de sévérité. Après avoir essayé de démontrer, par une longue série d'arguments, que la conduite du général carthaginois, avant et pendant la bataille, ne répondit point à sa réputation de prudence et d'habileté, il ajoute : « Polybe, Tite-Live, et un « grand nombre d'auteurs fort éclairés parmi « les modernes, ne peuvent s'empêcher « d'admirer la merveilleuse disposition d'An« nibal dans cette bataille : passe pour Tite« Live et pour ces derniers; ils n'ont pas « cru devoir se morfondre à faire l'analyse « de ces deux ordres de bataille. Ils ont « suivi le sentiment général, sans pénétrer « plus loin; mais que Polybe, qui était un « homme judicieux, grand historien, et

Avant la bataille, dit Polybe, non-seulement l'Italie et l'Afrique, mais encore l'Espagne, la Sicile et la Sardaigne étaient en suspens et suivaient les événements avec une vive anxiété. La victoire de Scipion mit fin aux incertitudes et rendit les Romains maîtres du monde.

Les Carthaginois envoient des ambassadeurs a Scipion; réponse de Scipion; délibération du sénat carthaginois; le sénat et le peuple romain approuvent le traité de paix conclu par Scipion; fin de la deuxième guerre punique; 202 et 201 avant notre ère. — Annibal s'était enfui d'abord à Adrumète; puis, rappelé à Carthage, il était venu dans cette ville qu'il n'avait point vue depuis trente-six ans. Il conseilla alors aux Carthaginois de demander la paix aux Romains. On envoya donc des ambassadeurs à Scipion, qui leur ordonna de se rendre à Tunis où il conduisait son armée. Scipion songea un instant à faire le siége de Carthage, et à terminer la guerre par la ruine de cette ville. Mais bientôt, craignant que, pendant les longueurs du siége qu'il méditait, un successeur ne vînt lui enlever le fruit de ses nombreux succès et toute sa gloire, il résolut d'accorder la paix aux Carthaginois. Voici à quelles conditions il voulut traiter :

« D'une part, les Carthaginois garderont en Afrique toutes les places qu'ils avaient avant la dernière guerre, ainsi que les terres, les esclaves et les autres biens dont ils étaient en possession; à partir de la conclusion du traité, il ne sera fait contre eux aucun acte d'hostilité; ils continueront à vivre suivant leurs lois et leurs coutumes, et on ne leur imposera point de garnisons.

« D'autre part, les Carthaginois restitueront aux Romains tout ce qu'ils leur ont injustement enlevé pendant les trêves; ils leur remettront tous les prisonniers de guerre et transfuges qu'ils ont pris ou reçus; ils abandonneront tous leurs longs vaisseaux, à l'exception de dix galères; ils livreront tous leurs éléphants; ils ne feront aucune guerre ni au dehors, ni au dedans de l'Afrique sans l'adhésion du peuple romain; ils rendront à Massinissa les maisons, terres, villes et autres biens qui lui ont appartenu ainsi qu'à ses ancêtres (les Romains se réservaient de désigner les pays où se trouvaient ces biens de Massinissa); ils fourniront des vivres à l'armée romaine pendant trois mois; ils payeront la solde de cette armée jusqu'au moment où le sénat et le peuple romain auront statué sur les articles du traité; ils donneront dix mille talents d'argent en cinquante ans, en payant chaque année deux cents talents euboïques; enfin, comme garantie du traité, le consul choisira cent otages dans la jeunesse carthaginoise. »

Quand les ambassadeurs qui avaient

« tout ensemble un excellent homme de « guerre; que Polybe, dis-je, soit le pre- « mier qui ait été de ce sentiment, et qu'il « ait donné le branle à celui de tous les « autres, voilà ce qui me surprend. Serait- « ce en vue de relever la gloire de Scipion « qui était son ami, ou prévenu par les « grandes actions d'Annibal, ou faute de « réflexion ?..... Pour peu qu'on ait de « connaissance de la guerre, on verra qu'An- « nibal ne se surpassa jamais moins que « dans cette bataille..... Quoiqu'il soit « toujours dangereux d'être singulier dans « son opinion, et d'attaquer, comme j'ai « fait, un sentiment généralement reçu, je « ne puis que je ne dise que cet ordre de « bataille est très-peu digne d'envie et de « l'éloge de Scipion..... J'avoue qu'il n'y « a qu'une voix sur l'excellence de l'ordre « de bataille adopté à Zama par Annibal; « mais ce ne doit pas être une raison pour « me soumettre à l'opinion de ces gens-là. « Ils ont profondément examiné cette mé- « thode, dira-t-on, fort bien ; cela ne doit « pas m'empêcher d'examiner à mon tour « et voir s'ils ne se sont pas trompés. Il est « aisé de juger si la chose méritait d'être « examinée. Il n'y a rien qui doive empê- « cher de reconnaître des fautes dans un « homme extraordinaire, ainsi que dans un « autre. Personne n'est exempt de fautes, et « le plus parfait est celui qui en a le moins « commis. Annibal peut être mis de ce « nombre. »

été envoyés à Tunis revinrent à Carthage, et firent connaître le résultat de leur négociation, il y eut dans le sénat une grande hésitation. Plusieurs sénateurs étaient d'avis de rejeter les conditions proposées; et parmi eux, Giscon essaya par un discours de motiver son opinion. Il commençait à parler lorsque Annibal s'élança vers lui et l'arracha de son siége. Aussitôt de violents murmures éclatèrent dans l'assemblée. « Vous me pardonnerez, dit Annibal, si j'ai commis une faute contre les usages. Vous savez que sorti de ma patrie à l'âge de neuf ans, je n'y suis revenu qu'après trente-six ans d'absence. Veuillez donc me pardonner la faute que j'ai commise, et ne considérer que mes intentions qui sont celles d'un bon citoyen. » Annibal ajouta que rejeter, dans un danger si pressant, la paix accordée par Scipion, c'était vouloir la ruine de Carthage. Il termina en disant: « Ne délibérez point sur les articles, mais recevez-les avec joie. Offrez des sacrifices aux dieux, et priez-les de faire en sorte que le peuple romain ratifie le traité que l'on nous propose. » Le sénat se rendit à l'opinion d'Annibal, et fit partir des ambassadeurs pour conclure la paix. Ces ambassadeurs se dirigèrent vers Scipion qui campait à Tunis, et de là ils allèrent à Rome. Introduits dans le sénat, Asdrubal *Hædus*, l'un d'eux, prit la parole et implora la pitié des Romains. On leur accorda la paix, et le traité conclu par Scipion fut ratifié par le peuple et les sénateurs. Alors, les ambassadeurs revinrent en Afrique.

« Les Carthaginois, dit Tite-Live, « livrèrent leurs vaisseaux de guerre, « leurs éléphants, les transfuges, les « esclaves fugitifs et quatre mille pri- « sonniers, parmi lesquels se trouva « un sénateur, Q. Terentius Culleo. « Scipion fit conduire les vaisseaux en « pleine mer pour y être brûlés; ils « formaient, suivant quelques histo- « riens, un total de cinq cents bâti- « ments à rames. L'aspect de cet em- « brasement, qui tout à coup vint « frapper les regards, causa aux Car- « thaginois une douleur aussi profonde « que s'ils avaient vu l'incendie même « de Carthage. » Quand il fallut faire le premier payement des contributions, les sénateurs carthaginois manifestèrent une vive affliction, et plusieurs d'entre eux versèrent des larmes amères. Alors Annibal se prit à rire: sur le reproche que lui fit Asdrubal *Hædus* d'insulter par sa joie à la douleur publique, dont il était la première cause, il répondit : « Si l'œil qui distingue les mouvements extérieurs pouvait lire au fond de l'âme, il serait facile de reconnaître que ce rire qui vous choque n'est pas l'expression de la joie, mais plutôt d'un délire causé par l'excès du malheur. Toutefois, ce rire est encore moins déplacé que votre douleur. Quoi! au moment où l'on arrachait les dépouilles de Carthage, quand on la désarmait, vous ne pleuriez point; et, dans ce jour où chaque citoyen doit payer sa part du tribut, on dirait que la perte de votre or est une véritable calamité publique. Hélas! je crains qu'avant peu vous ne vous aperceviez que ce qui vous coûte aujourd'hui des larmes, était de tous vos maux le plus léger! »

Scipion, avant de quitter l'Afrique, ajouta aux États que Massinissa tenait de ses ancêtres Cirta et les autres villes qui avaient appartenu à Syphax. C'était pour le récompenser de sa fidélité et l'attacher de plus en plus au parti des Romains. Ainsi Carthage, épuisée d'argent par d'onéreuses contributions, sans armées de terre et sans flotte, se voyait livrée à la discrétion de sa rivale. Toutefois, Rome craignit encore qu'elle ne pût se relever de tant de désastres; et, pour la tenir toujours faible et toujours humiliée, elle accrut la puissance de Massinissa, l'*ennemi éternel* du peuple carthaginois. Au moment où Scipion partit pour aller recevoir le triomphe, il était déjà évident que le traité qui avait mis fin à la deuxième guerre punique ne faisait qu'ajourner la ruine de Carthage.

CARTHAGE HUMILIÉE PAR LES ROMAINS APRÈS LA DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE; AMBASSADEURS ENVOYÉS

AUX CARTHAGINOIS PAR LES ROMAINS; RÉPONSE DES CARTHAGINOIS A CES AMBASSADEURS; 201-195 AVANT NOTRE ÈRE. — Après avoir succombé, Carthage ne tarda pas à sentir combien étaient rigoureuses et dures les lois que Rome victorieuse imposait à ses ennemis. Dès lors, en effet, elle fut obligée de subir, jusqu'au moment de sa ruine, une longue série d'humiliations et d'injustices. Ainsi, les Romains avaient à peine ratifié le traité qui termina la guerre, que les Carthaginois s'empressèrent de remplir leurs nouveaux engagements et de se soumettre à toutes les conditions qu'ils avaient acceptées. Ils croyaient sans doute avoir satisfait aux exigences des vainqueurs, lorsque des ambassadeurs se présentèrent à eux, et parlèrent ainsi au nom de Rome : « Amilcar, un de vos concitoyens, est « resté dans la Gaule; il a levé une « armée de Gaulois et de Liguriens, et « il fait la guerre aux Romains contre « la foi des traités. Si vous désirez « conserver la paix, rappelez Amilcar « pour le livrer au peuple romain. » Ils ajoutèrent encore : « Tous les trans- « fuges n'ont point été rendus; il en « est resté un grand nombre, qui, « dit-on, se montrent publiquement à « Carthage. Vous devez en faire une « recherche exacte et les arrêter, afin « de les remettre aux Romains d'après « les termes du traité. »

Amilcar avait agi sans la participation des Carthaginois; ceux-ci ne pouvaient donc lui ordonner de suspendre une guerre à laquelle ils étaient étrangers. Toutefois, à la voix des ambassadeurs romains, ils s'humilièrent, et firent cette réponse : « Tout ce qui est en notre « pouvoir, c'est d'exiler Amilcar et de « confisquer ses biens. A l'égard des « transfuges, nous avons restitué ceux « que des recherches exactes nous ont « fait découvrir. Nous nous proposons, « à ce sujet, d'envoyer des députés au « sénat romain pour lui donner des « explications satisfaisantes. » Les Carthaginois ne se bornèrent point à protester ainsi, par leurs paroles, contre la malveillance de leurs ennemis, ils se hâtèrent encore d'envoyer à Rome deux cent mille mesures de blé et autant à l'armée de Macédoine. Quant à Amilcar, il perdit la vie dans une bataille où les Gaulois furent vaincus (*).

Nous devons ajouter ici que les ambassadeurs qui étaient venus à Carthage avaient mission de poursuivre leur route en Afrique, et de se présenter à Massinissa pour lui offrir de riches présents, et le féliciter, non-seulement d'avoir reconquis les États de ses pères, mais encore d'avoir dépouillé de son royaume Syphax, l'allié des Carthaginois.

CONDUITE D'ANNIBAL PENDANT LA PAIX; LES RÉFORMES QU'IL OPÈRE DANS LE GOUVERNEMENT DE CARTHAGE SOULÈVENT CONTRE LUI LE PARTI ARISTOCRATIQUE; ANNIBAL ÉCHAPPE AUX ROMAINS PAR LA FUITE; 195 AVANT NOTRE ÈRE. — Quand la guerre fut terminée, Annibal, chef de la faction Barcine, fut porté par ses concitoyens aux plus hautes dignités de la république. Bientôt il usa de son pouvoir et de son influence pour opérer dans le gouvernement de Carthage d'importantes réformes; mais il ne put attaquer certains vices de la constitution sans se faire, dans le parti aristocratique, d'implacables ennemis. A cette époque, l'ordre des juges exerçait dans la ville une domination d'autant plus absolue et tyrannique, que les charges de cet ordre étaient inamovibles. Les juges disposaient, suivant leurs caprices, des biens, de l'honneur et de la vie même des citoyens. Il suffisait d'avoir déplu à l'un d'eux pour être exposé à la haine de tous les autres. Annibal essaya d'attaquer les juges qui depuis longtemps étaient devenus odieux au peuple. Un jour qu'il siégeait à son tribunal, il s'éleva fortement contre eux, et les accusa d'avoir anéanti, par l'abus qu'ils avaient fait de leur pouvoir et par leur arrogance,

(*) Tite-Live nous apprend que, suivant certains historiens, Amilcar fut pris pendant la bataille et qu'on le vit paraître à Rome, dans un triomphe.

l'autorité des lois et des magistrats. Quand Annibal s'aperçut que la multitude écoutait son discours avec faveur, il fit passer une loi qui portait : « qu'à l'avenir, on élirait chaque année de nouveaux juges, et que personne ne pourrait être juge deux ans de suite. » Cette grande mesure fut accueillie avec joie par le peuple, mais elle ne fit qu'irriter de plus en plus la faction aristocratique. Bientôt une autre loi, faite dans un but d'utilité publique, acheva d'exaspérer tous les ennemis d'Annibal. Depuis longtemps, les revenus de l'État étaient dilapidés par ceux-là même à qui la république les avait confiés, ou enlevés par les grands, qui se les partageaient comme une proie. Les sommes destinées à payer le tribut annuel imposé par les Romains se trouvant ainsi détournées, le peuple était soumis à d'onéreuses contributions. Annibal, après avoir pris une connaissance exacte de l'étendue des revenus de l'État, força à une restitution les détenteurs des deniers publics. Dès lors, il fut exposé à toute la haine de l'aristocratie. Ses ennemis écrivirent à Rome pour l'accuser d'entretenir avec le roi de Syrie, Antiochus, de coupables intelligences.

Les Romains, qui craignaient toujours Annibal, prêtèrent une oreille favorable à ses accusateurs, et ils résolurent, malgré l'opposition de Scipion l'Africain, de s'emparer de sa personne. Ils envoyèrent à Carthage C. Servilius, M. Claudius Marcellus et Q. Terentius Culléo, qui, d'après les conseils des ennemis d'Annibal, cachèrent le but de leur voyage. Quand ils furent arrivés, Annibal ne se trompa point sur leurs projets. Il fit ses préparatifs, et le jour même de sa fuite on le vit se promener longtemps sur la place publique. Quand le soir fut venu, il se rendit à une des portes de la ville, suivi seulement de deux hommes qui ignoraient son dessein. Des chevaux l'attendaient, et il partit aussitôt. Le lendemain, il arriva au bord de la mer, entre Acholla et Thapsus, et là il s'embarqua sur une galère que depuis longtemps il tenait prête et équipée. C'est ainsi qu'Annibal quitta l'Afrique; et dans sa fuite, dit Tite-Live, il pensait plus souvent à la triste destinée de Carthage qu'à ses propres malheurs.

La nouvelle de la disparition soudaine d'Annibal se répandit bientôt à Carthage. Les bruits les plus divers circulaient parmi la foule qui s'était rassemblée dans la place publique. Les uns disaient qu'il avait pris la fuite; les autres, et c'était le plus grand nombre, affirmaient qu'il avait été tué par les émissaires des Romains; enfin, on apprit par des marchands qu'Annibal s'était montré dans l'île de Cercine. Les ambassadeurs romains, trompés dans leur attente, se présentèrent au sénat de Carthage, où ils dirent : « qu'ils n'ignoraient pas qu'Annibal entretenait des relations avec Philippe de Macédoine, Antiochus, les Étoliens, et tous les ennemis de Rome; qu'il ne se donnerait point de repos qu'il n'eût allumé la guerre dans le monde entier; que les Carthaginois ne devaient pas laisser ces manœuvres impunies, s'ils voulaient prouver au peuple romain qu'ils étaient complétement étrangers aux projets d'Annibal. » Les Carthaginois répondirent à ces arrogantes paroles, qu'ils étaient disposés à se soumettre en toutes choses aux volontés du peuple romain. Mais déjà il était hors de leur pouvoir de combler les vœux de Rome, car Annibal en fuyant s'était mis à l'abri de la haine et de la perfidie de tous ses ennemis.

Annibal chez Antiochus; ses tentatives pour rallumer la guerre contre les Romains; il essaie, par un de ses émissaires, de soulever les Carthaginois. 195-193 avant notre ère. — Annibal, après une heureuse navigation, arriva à Tyr, où il fut reçu comme dans une seconde patrie. Il ne fit pas un long séjour dans cette ville, et il s'empressa de se rendre à Antioche. Quand il apprit que le roi de Syrie était absent, il se remit en mer et il se dirigea vers Éphèse, où il rencontra enfin Antiochus. Ce prince était alors dans de grandes incertitudes, et

il ne savait s'il devait entreprendre la guerre contre les Romains. L'arrivée d'Annibal mit fin à toutes ses irrésolutions. On apprit bientôt à Rome qu'Antiochus faisait de grands préparatifs. Cette fois encore, les Carthaginois vinrent dénoncer Annibal au sénat romain, et l'accuser d'avoir été l'instigateur de la guerre qui allait commencer. En effet, Annibal, qui avait gagné la confiance d'Antiochus, lui avait inspiré une partie de sa haine contre les Romains. Il ne cessait de lui dire que Rome était l'ennemie de tous les peuples, que, pour lui résister, il fallait la prévenir et l'attaquer en Italie. Il s'offrait pour conduire une expédition dans cette contrée, qu'il avait abandonnée avec tant de regret, et il disait au roi de Syrie, que si le théâtre de la guerre était porté encore une fois en Italie, Carthage elle-même ne tarderait point à reprendre les armes. Après avoir fait goûter ses projets à Antiochus, il voulut connaître les intentions de ses concitoyens. Il envoya à Carthage un émissaire adroit, le Tyrien Ariston, auquel il ne confia point de lettres, mais seulement des instructions verbales, et il l'adressa à ceux qu'il comptait encore au nombre de ses amis.

Dès qu'Ariston parut à Carthage, l'objet de sa mission fut connu de tous : alors la faction aristocratique conçut de grandes craintes. Les sénateurs étaient d'avis de faire comparaître Ariston devant les magistrats, de l'envoyer à Rome s'il ne pouvait donner sur son voyage des explications satisfaisantes, et ils disaient qu'on devait maintenir la république, non-seulement à l'abri de tout reproche, mais encore de tout soupçon. Appelé devant les magistrats, Ariston fit valoir, comme moyen de défense, l'impossibilité où l'on était de produire contre lui des preuves écrites. Cependant il ne put trouver pour son voyage un prétexte plausible, et il montra un extrême embarras lorsqu'on lui fit observer qu'il n'avait eu des entretiens qu'avec les membres de la faction Barcine. Après avoir entendu Ariston, les sénateurs commencèrent à délibérer ; mais bientôt des débats s'élevèrent dans le sénat, les avis furent partagés, et on se sépara ce jour-là sans avoir pris une décision. Quand le soir fut arrivé, Ariston, vraisemblablement d'après les conseils des amis d'Annibal, vint avec des placards dans un des endroits les plus fréquentés de la ville, et il les suspendit au-dessus du tribunal où siégeaient chaque jour les magistrats. Lui-même, vers la troisième veille, s'embarqua et prit la fuite. Le lendemain, lorsque les suffètes se rendirent à leur tribunal pour rendre la justice, on aperçut les placards ; on les détacha et on en fit lecture. Ils portaient : « que les instructions données à Ariston, n'étaient point secrètes et qu'elles ne s'adressaient à aucun citoyen en particulier, mais à tous les sénateurs. » Cette déclaration qui compromettait les familles les plus illustres, fut cause qu'on ralentit toutes les poursuites ; cependant on crut nécessaire d'envoyer une ambassade à Rome, pour informer les consuls et le sénat de ce qui s'était passé.

Premières attaques de Massinissa contre les Carthaginois qui implorent l'intervention des Romains ; opinion de Polybe et de Tite-Live sur la conduite du sénat romain ; 193 avant notre ère. — Massinissa ne tarda pas à voir que le stratagème d'Ariston avait inspiré aux Romains des craintes sérieuses ; il profita de cette circonstance, et aussi des divisions qui existaient au sein de Carthage entre le sénat et le peuple, pour agrandir ses États. Il attaqua les Carthaginois, et il exerça de grands ravages sur les terres qui leur étaient soumises. Polybe a parlé en peu de mots de cette tentative de Massinissa. Il suffira, nous le croyons, de lire le court récit de cet historien pour connaître le système de conduite que les Romains avaient adopté alors à l'égard des Carthaginois. « En Afrique, dit Po-« lybe, Massinissa avait été fortement « tenté de s'emparer du territoire qui « se trouve aux environs de la petite « Syrte, et qu'on appelle *Emporia*. Il

« y avait sur ce territoire un grand « nombre de villes (*) ; le pays était « beau, et on en tirait des revenus « très-considérables. Il prit enfin la « résolution d'envahir cette riche con« trée. Il se rendit maître des cam« pagnes; mais, lorsqu'il voulut at« taquer les villes, il rencontra de « grands obstacles. Les Carthaginois « les défendirent si bien, qu'il ne put « y entrer. Pendant toutes ces hos« tilités, les Carthaginois envoyaient « des ambassadeurs à Rome pour se « plaindre du roi de Numidie; et le roi « y députait aussi de sa part, pour se « justifier contre les Carthaginois. « *L'équité voulait qu'on se prononçât* « *pour Carthage; cependant les Ro*« *mains favorisaient Massinissa, non* « *que le bon droit fût du côté de ce* « *prince, mais parce qu'il était de* « *l'intérêt du sénat de décider en* « *sa faveur*. Voici la cause des hos« tilités : le roi de Numidie ayant « demandé à traverser le territoire « voisin de la petite Syrte pour pour« suivre un rebelle appelé Aphtéra« te (**), les Carthaginois lui avaient « refusé le passage. Ce refus leur coûta « cher. Ils furent tellement pressés par « Massinissa, qu'à la fin ils perdirent « la campagne et les villes; ils furent « même obligés de payer cinq cents ta« lents pour les revenus qu'ils avaient « perçus depuis le commencement de « la contestation. »

Les Carthaginois, pendant toute la durée de la lutte, n'avaient cessé d'invoquer le traité par lequel Scipion, après sa victoire, fixant les limites de leurs possessions, avait enclavé dans ces limites la contrée qu'on appelle *Emporia*. Les Romains ne pouvaient ouvertement violer le traité, et, d'autre part, leur intention n'était pas de dépouiller Massinissa de sa nouvelle conquête. Pour mettre de leur côté, au moins, les apparences de la justice, ils eurent recours au moyen suivant. Ils envoyèrent en Afrique des commissaires qui devaient terminer la contestation. Voici les curieux renseignements que nous donne Tite-Live sur la manière dont ces commissaires s'acquittèrent de leur mission : « Publius « Scipion l'Africain, C. Cornélius Cé« thégus et M. Minucius Rufus, après « avoir écouté et examiné l'affaire, ne « se prononcèrent pour aucune des « deux parties, et ils laissèrent toutes « choses indécises. *On ne sait s'ils agi*« *rent ainsi de leur propre mouve*« *ment, ou s'ils ne firent que se* « *conformer aux instructions qu'ils* « *avaient reçues; mais il est certain* « *que les circonstances voulaient qu'on* « *laissât les Carthaginois et le roi de* « *Numidie dans une complète mésin*« *telligence; autrement Scipion, par* « *la connaissance exacte qu'il avait* « *de toute l'affaire, aurait pu tran*« *cher la difficulté*. »

Dernières années de la vie d'Annibal; 193-183 avant notre ère. — Annibal, dans son exil, vit bientôt avec douleur qu'Antiochus restait inactif et mettait en oubli ses utiles conseils. Des courtisans, jaloux de la faveur dont il jouissait, avaient inspiré au roi de Syrie des doutes sur sa sincérité. Il y avait déjà, dans les rapports d'Annibal et d'Antiochus, quelque refroidissement lorsque des ambassadeurs romains arrivèrent en Asie. L'un d'eux, Villius, se rendit à Éphèse, où il se ménagea, dit-on, de fréquents entretiens avec le chef carthaginois. A la suite de ces entretiens diversement interprétés, Antiochus craignit une trahison, et il cessa de confier ses projets à Annibal.

Ici, la tradition place une anecdote célèbre que nous allons rapporter. P. Scipion l'Africain était au nombre des ambassadeurs romains qui se rendirent à Éphèse. Dans une entrevue qu'il eut avec Annibal, il lui demanda quel était celui de tous les généraux qu'il plaçait au premier rang. — Alexandre, répondit Annibal. — Et au second rang? — Pyrrhus. — Et au troisième? — Moi-même. — A quel rang vous placeriez-vous, dit Scipion

(*) Tite-Live prétend au contraire que dans tout le pays il n'y avait qu'une seule ville. C'était Leptis.

(**) Tite-Live l'appelle *Aphir*.

en riant, si vous m'aviez vaincu? — Je me placerais avant Alexandre, avant Pyrrhus, et avant tous les autres généraux, repartit Annibal. Scipion, ajoute la tradition, fut touché de cette louange imprévue, qui le mettait ainsi hors de toute comparaison (*).

Annibal souffrit d'abord, sans proférer une plainte, les injurieux soupçons d'Antiochus. Mais, enfin, il ne put résister au désir de se justifier et de combattre les perfides insinuations de ses ennemis. Il se rendit un jour auprès d'Antiochus, et lui dit : « O roi, « j'étais bien jeune encore lorsque mon « père Amilcar quitta Carthage pour « aller en Espagne. Avant son départ, « il me conduisit à l'autel où il sacri- « fiait aux dieux; et, là, il me fit pro- « mettre de vouer une haine éternelle « aux Romains. Ce serment prêté à « mon père, devant les dieux, je l'ai « gardé religieusement jusqu'à ce jour. « C'est pour ne point violer ce solennel « engagement que j'ai abandonné Car- « thage asservie, et que je suis venu « dans vos États. Si vous trom- « pez mes espérances, j'irai, fidèle à « mon premier serment, j'irai partout « où je saurai qu'il y a des soldats et « des armes, afin de susciter des en- « nemis aux Romains. Je hais les Ro- « mains, et j'en suis haï : mon père « Amilcar et les dieux sont témoins de « la vérité de mes paroles. O roi, si « vous songez à faire la paix avec les « Romains, vous pouvez m'enlever « votre confiance; mais si vous vous « préparez à leur faire la guerre, sa- « chez qu'Annibal est le meilleur et le « plus dévoué de vos conseillers (**). » Ces paroles, dit Tite-Live, produisirent une telle impression sur l'esprit du roi qu'il rendit à Annibal toute sa confiance, et qu'il se décida enfin à déclarer la guerre aux Romains.

(*) Voy. Tite-Live. — Plutarque, dans la vie de Pyrrhus, raconte aussi cet entretien. Suivant lui, Annibal mit Pyrrhus au premier rang, Scipion au deuxième, et lui même se plaça au troisième. La tradition sur laquelle Plutarque fondait son récit ne faisait point mention d'Alexandre.

(**) Voy. Tite-Live et Cornélius Nepos.

Antiochus fit, il est vrai, des préparatifs; mais il agit avec tant de lenteur et tant de négligence, qu'Annibal vit s'évanouir alors ses dernières espérances. Le roi de Syrie passa en Grèce, où, par sa folle conduite, il perdit une bataille, et donna aux Romains un prétexte pour entrer en Asie. Au moment où il regagnait en fuyant sa ville d'Éphèse, Antiochus, dit-on, reconnut la sagesse des plans d'Annibal. Mais le repentir venait trop tard et ne pouvait le sauver, car déjà une armée romaine se préparait à l'attaquer dans ses États. Les événements justifièrent les prédictions d'Annibal. Les Romains passèrent en Asie, et Antiochus fut vaincu. Toutefois, pendant la guerre, le général carthaginois n'abandonna point celui qui lui avait accordé l'hospitalité. Il aida le roi de Syrie de ses conseils et de sa longue expérience, jusqu'au jour où ce prince fit la paix avec les Romains. Alors Annibal, cédant encore une fois à la mauvaise fortune, alla chercher un nouvel asile. Il se rendit auprès de Prusias, et ce fut en Bithynie qu'il passa les dernières années de sa vie. Il y vivait en repos lorsque des ambassadeurs romains arrivèrent à la cour de Prusias. L'un d'eux, Flamininus, reprocha au roi de donner asile au plus implacable ennemi des Romains. Prusias comprit aisément que les reproches de Flamininus étaient des menaces, et il résolut de tuer ou de livrer celui qui lui était uni par les liens de l'hospitalité. Quand Annibal vit qu'il ne lui restait aucun moyen de fuir, il prit du poison; et, avant de mourir, il chargea d'imprécations Prusias et les Romains. Telle fut la fin de cet homme que son génie, ses brillantes victoires, ses malheurs sans nombre et sa haine contre Rome ont rendu à jamais célèbre.

Lutte entre les Carthaginois et Massinissa; les Carthaginois portent leurs plaintes a Rome; partialité des arbitres romains; 182-152 avant notre ère. — Au moment même où Annibal expirait dans une contrée lointaine, Carthage,

vaincue et humiliée, s'était vue forcée de céder au roi de Numidie une nouvelle portion de son territoire. Plein de confiance dans l'amitié des Romains, et rassuré d'ailleurs par l'approbation tacite qu'ils avaient donnée à ses premières usurpations, Massinissa avait renouvelé les hostilités, et il avait encore enlevé une province aux Carthaginois. Ceux-ci envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour porter plainte contre Massinissa. Les Romains nommèrent des arbitres qui prirent connaissance de l'affaire, mais qui ne se prononcèrent point. Toutefois, ils laissèrent provisoirement à Massinissa les terres qu'il avait conquises. Les Carthaginois protestèrent longtemps contre cette odieuse partialité. En effet, nous savons par Tite-Live que deux ans après l'envoi des commissaires, les Romains, pour apaiser les plaintes de Carthage, lui rendirent cent otages et lui garantirent la paix non-seulement avec eux-mêmes, mais encore avec Massinissa. Pendant quelques années, le roi de Numidie resta fidèle aux engagements que les Romains avaient pris pour lui; mais enfin il ne put résister au désir de renouveler contre les Carthaginois une guerre qui lui procurait de si grands avantages. Il réclama, comme sa propriété, une portion de territoire connue sous le nom de *Grandes-Plaines*, et une province appelée *Tysca*, où l'on comptait un grand nombre de villes. Tandis que les Carthaginois protestaient, au nom de la justice, contre cette nouvelle prétention, Massinissa s'empara des villes et du territoire.

Par le traité qui avait mis fin à la deuxième guerre punique, les Carthaginois se trouvaient tellement enchaînés qu'ils ne pouvaient repousser la violence par la violence, et recourir aux armes pour se défendre contre le roi de Numidie. En effet, il ne leur était pas permis de faire la guerre au delà de leurs frontières; et quand bien même Rome les eût autorisés à user de représailles, ils étaient encore liés par un article du traité qui leur ordonnait formellement de vivre en paix avec les alliés du peuple romain. Carthage ne savait que trop bien que Rome plaçait Massinissa au nombre de ses alliés les plus fidèles et les plus dévoués. Un seul moyen restait aux Carthaginois : c'était de porter leurs plaintes au sénat romain. Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent alors demandèrent pour leurs compatriotes une de ces trois choses : ou de les autoriser à discuter avec Massinissa sur leurs droits respectifs au tribunal d'un peuple allié; ou de leur permettre d'opposer à une injuste agression une défense légitime; ou bien, enfin, si la faveur l'emportait sur le bon droit, de déclarer une fois pour toutes ce qu'on voulait leur enlever pour le donner à Massinissa. « Si l'on ne veut ac« corder aux Carthaginois, ajoutèrent « les ambassadeurs, aucune de ces trois « choses; et si, depuis la paix accordée « par Scipion, on a quelque tort à leur « reprocher, il faut agir franchement à « leur égard. Ils aiment mieux une ser« vitude tranquille sous la domination « des Romains qu'une liberté exposée « aux violences de Massinissa. » Ce discours achevé, ils se prosternèrent en pleurant, et les sénateurs romains ne purent se défendre d'un mouvement de compassion. On jugea convenable d'interroger le fils du roi de Numidie, Gulussa, qui se trouvait alors à Rome.

Gulussa, qui n'avait aucun moyen de justifier la conduite de son père, répondit que Massinissa ne lui ayant transmis aucune instruction, il ne pouvait donner les explications qui lui étaient demandées. Le sénat, après avoir délibéré, décida que Gulussa retournerait en Numidie pour avertir son père d'envoyer des ambassadeurs chargés de répondre aux plaintes des Carthaginois. « On a déjà fait beaucoup, disait le sénat, et l'on fera plus encore pour récompenser Massinissa de son attachement sincère; mais on respectera la justice et l'on n'accordera rien à la faveur. Les Romains désirent que le territoire contesté reste à son possesseur légitime, et que les anciennes limites tracées entre les deux États soient respectées. Ils n'ont pas rendu

aux Carthaginois vaincus leurs villes et leur territoire, pour leur arracher par violence, durant la paix, ce qu'ils n'ont pas voulu leur enlever par le droit de la guerre. »

On pourrait s'étonner de cette décision impartiale des Romains, si l'on ne savait qu'au moment même où ils paraissaient disposés à écouter les plaintes des Carthaginois, ils couraient de grands dangers. Le roi de Macédoine, Persée, avait envoyé des ambassadeurs aux Carthaginois, et il leur avait proposé de se liguer avec lui pour combattre leurs ennemis communs. Ce fut alors que, pour prévenir cette redoutable coalition, le sénat se montra juste et blâma avec quelque sévérité les agressions de Massinissa. Mais quand Persée fut vaincu, les Romains changèrent de langage, et ils ne montrèrent plus le même empressement pour donner satisfaction aux Carthaginois. Ils envoyèrent, il est vrai, des commissaires en Afrique (*); mais ces commissaires n'avaient point mission de forcer le roi de Numidie à restituer le territoire qu'il avait injustement usurpé; ils proposèrent seulement à Massinissa et aux Carthaginois de s'en remettre à leur arbitrage. Massinissa accepta volontiers, parce qu'il ne pouvait que gagner à un jugement prononcé par les Romains; mais les Carthaginois refusèrent. Ils disaient, pour raison, que le traité qui avait été donné par Scipion n'avait pas besoin de commentaire, qu'on devait seulement s'enquérir de ce qui avait été fait contre ce traité. Cette fois encore, les commissaires envoyés par Rome quittèrent l'Afrique sans prononcer un jugement. Mais il était facile de voir que la question avait été tranchée en faveur de Massinissa. Dès lors, le roi de Numidie ne cessa de susciter aux Carthaginois de nouveaux embarras. Enfin, par ses attaques sans cesse renouvelées, il les entraîna dans une guerre qui devait amener leur ruine.

État intérieur de Carthage; partis qui divisent la république; Carthage, après la deuxième guerre punique, conserve encore assez de puissance pour inspirer des craintes sérieuses aux Romains. — Il n'y eut longtemps à Carthage que les deux partis qui, à l'époque de la deuxième guerre punique, avaient eu pour chefs Hannon et Annibal. Le parti d'Hannon, comme nous l'avons dit, représentait l'ancienne aristocratie carthaginoise, et le parti d'Annibal, connu dans l'histoire sous le nom de faction Barcine, était le parti populaire, et si nous en jugeons par ses actes, le parti vraiment national. Après la bataille de Zama, la faction Barcine ne perdit rien de son influence. Annibal était revenu à Carthage, où sa grande renommée lui avait acquis la considération de tous et l'avait porté aux premières dignités de la république. Toutefois, l'aristocratie ne subissait point sans peine la supériorité de la faction Barcine. Quand Annibal voulut introduire dans la république d'utiles réformes, quand il attaqua les juges qui usaient tyranniquement du pouvoir qui leur avait été confié, quand il força à une restitution ceux qui avaient dilapidé les trésors de l'État, les premières familles de Carthage, parmi lesquelles se trouvaient les magistrats prévaricateurs, lui vouèrent une haine implacable. Comme le parti aristocratique ne pouvait triompher, par la force, de la faction Barcine, il eut recours à un odieux moyen. Il entretint à Rome des émissaires qui dénonçaient comme attentatoires aux traités conclus chacune des actions d'Annibal. Les Romains accueillirent, sans y croire peut-être, les délations de l'aristocratie carthaginoise contre celui dont le nom seul était pour eux un objet de terreur. Annibal, on le sait, s'expatria pour échapper à ses ennemis. Privée de son chef et obligée de céder aux circonstances, la faction Barcine abandonna le pouvoir au parti aristocratique, que les historiens de l'antiquité ont justement flétri en le qualifiant de *parti romain*. Bientôt, par suite des succès de Massinissa et

(*) Caton était au nombre de ces commissaires.

des relations fréquentes des Numides avec Carthage, il se forma dans la république une troisième faction : celle-ci favorisait ouvertement les prétentions du roi de Numidie, et se montrait non moins hostile que l'aristocratie au parti vraiment national.

Rassurés par la lutte des factions et par les dissensions qui éclataient chaque jour au sein de la ville, se fiant d'ailleurs sur la vigilance de Massinissa, leur fidèle allié, les Romains faisaient la guerre en Espagne, en Illyrie et en Grèce, et ils attendaient patiemment l'occasion de porter le dernier coup à la puissance carthaginoise. Par son langage et par ses actes, Carthage semblait encore ôter aux Romains tout sujet de crainte. Elle remplissait ses engagements, payait exactement le tribut qui lui avait été imposé, et quand les Romains entreprenaient une guerre, elle leur prêtait une loyale assistance (*). Il arriva un jour à Rome des ambassadeurs qui annoncèrent que les Carthaginois avaient amassé au bord de la mer un million de boisseaux de blé et cinq cent mille boisseaux d'orge, et qu'ils étaient prêts à les faire transporter où il plairait au sénat. Les ambassadeurs ajoutèrent : « Ce présent « et ce service sont loin, sans doute, « de répondre à notre bonne volonté et « aux bienfaits du peuple romain ; mais « vous savez que dans d'autres temps « et lorsque la fortune des deux peu- « ples était également prospère, nous « avons maintes fois rempli les devoirs « de bons et fidèles alliés. » Ce langage abject et une si entière soumission entretenaient les Romains, à l'égard de Carthage, dans une complète sécurité. Mais bientôt leurs craintes se réveillèrent, et ils portèrent toute leur attention sur cette ville, qu'après la bataille de Zama ils croyaient abattue et privée de ses dernières ressources.

Nous avons déjà dit, en parlant de la contestation qui s'était élevée entre les Carthaginois et Massinissa au sujet de la province de Tysca et du territoire des Grandes-Plaines, que les Romains avaient envoyé des commissaires en Afrique. Pour pénétrer jusqu'au territoire qui faisait l'objet du débat, ces commissaires traversèrent une contrée qui appartenait aux Carthaginois. Ils virent alors des campagnes fertiles, embellies par une savante agriculture, et où l'on rencontrait d'immenses approvisionnements. Après avoir rempli leur mission, ils entrèrent à Carthage. Là ils furent frappés d'étonnement. En effet, peu d'années s'étaient écoulées depuis la victoire de Scipion, et cependant Carthage semblait avoir réparé toutes ses pertes. Elle brillait par ses richesses, et dans ses rues circulait une innombrable population. Les commissaires revinrent à Rome, où, rappelant leurs impressions, ils racontèrent ce qu'ils avaient vu. « Carthage, disaient-ils, s'est relevée de ses défaites et elle a repris toutes ses forces. Dès à présent, les richesses et la puissance de cette ville ennemie doivent nous inspirer des craintes sérieuses. » Ce fut alors que Caton laissa tomber dans le sénat des figues qu'il portait dans sa toge. Les sénateurs admiraient la beauté et la grosseur de ces figues, lorsqu'il leur dit : « La terre qui les produit n'est qu'à trois journées de Rome. » Caton ne se bornait pas à faire des allusions, il exprimait ouvertement sa pensée, et l'on sait qu'à cette époque il terminait tous ses discours par ces mots : « J'opine pour la destruction de Carthage. » Il trouva, il est vrai, quelques contradicteurs dans le sénat, mais la majorité de l'assemblée partageait ses opinions. La destruction de Carthage fut donc résolue, et le sénat romain n'attendit plus qu'une occasion favorable ponr mettre son projet à exécution. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Les partisans de Massinissa sont expulsés de Carthage par le parti démocratique ; guerre entre les Carthaginois et le roi de Numidie ; 152-149 avant notre ère. — Au moment même où les Romains préparaient la destruction de

(*) Pendant la guerre contre Persée, les Carthaginois avaient envoyé des vaisseaux aux Romains.

Carthage, cette ville était en proie à de violentes dissensions. Vers l'année 152 le parti démocratique l'emporta, et fit condamner à l'exil quarante citoyens qui appartenaient à la faction du roi Massinissa. Dans cette circonstance, le peuple s'engagea par serment à ne jamais rappeler ceux qu'il venait d'expulser. Les citoyens bannis se retirèrent alors en Numidie : là ils pressèrent vivement Massinissa de déclarer la guerre à leurs concitoyens. Le roi, dit un historien ancien, cédant moins aux conseils qu'on lui donnait qu'à sa propre inclination, n'hésita point à s'engager dans une nouvelle lutte contre les Carthaginois. D'abord il résolut d'envoyer à Carthage ses deux fils Gulussa et Micipsa, pour exiger qu'on rappelât ceux de ses partisans que le peuple avait bannis. Gulussa et Micipsa touchaient déjà aux portes de Carthage lorsqu'ils apprirent que, par ordre des magistrats, il leur était défendu d'entrer dans la ville. On raconte qu'à leur retour, les fils du roi de Numidie furent attaqués par les Carthaginois, et qu'après avoir vu périr plusieurs hommes de leur escorte ils n'échappèrent qu'avec peine à ceux qui les poursuivaient. Massinissa profita de ces circonstances pour s'emparer de la ville d'Oroscope, qu'il avait respectée jusqu'alors, pour ne point violer trop ouvertement les traités. Une tentative aussi audacieuse mit fin à toutes les hésitations des Carthaginois. Ils levèrent quarante-cinq mille fantassins et quatre cents cavaliers, et ils placèrent Asdrubal à la tête de cette armée.

Asdrubal se mit en marche, et il vit bientôt ses forces augmentées de six mille cavaliers numides qui avaient abandonné le camp de Massinissa. Dans les premiers combats qui furent livrés, les Carthaginois obtinrent l'avantage. Mais Massinissa usait de ruse, et par une fuite simulée il attira peu à peu Asdrubal et son armée sur un terrain inculte et parsemé d'un grand nombre d'éminences. Le roi de Numidie resta alors dans la plaine, et les Carthaginois s'emparèrent des lieux élevés, croyant se ménager ainsi une forte position. Enfin, il y eut entre les deux armées une grande bataille. Pendant cette sanglante mêlée qui dura un jour entier, Massinissa, âgé alors de quatre-vingt-huit ans, courait à cheval parmi les siens, remplissant tout à la fois, dit Appien, les devoirs du général et du soldat. Vers le soir, la victoire était encore douteuse lorsque les deux armées se séparèrent.

Le jeune Scipion se trouvait à cette bataille, mais il n'y prit aucune part : il se tenait à distance, sur une colline, et de là il suivait avec attention les mouvements des deux armées. Plus tard, il répéta souvent qu'il avait assisté à de nombreuses batailles, mais qu'il n'avait jamais éprouvé un plaisir aussi vif que dans cette journée, où il avait vu aux prises plus de cent mille combattants.

Il est vraisemblable qu'après cette bataille Asdrubal conçut des craintes sérieuses sur l'issue de la guerre, car il pria Scipion de s'employer pour rétablir la paix entre les Carthaginois et Massinissa. Il disait que Carthage était prête à céder une portion de son territoire (*); il promettait en outre, au nom de ses concitoyens, de faire payer à Massinissa mille talents : deux cents immédiatement, et huit cents à une certaine époque que l'on fixerait d'un commun accord. Le roi de Numidie accepta ces propositions, mais il voulut aussi qu'on lui renvoyât ses transfuges. Sur le refus des Carthaginois, les négociations furent rompues.

Alors Massinissa environna d'un fort retranchement la colline sur laquelle se trouvait l'armée d'Asdrubal. Il intercepta l'arrivée des convois, et il fit si bonne garde que les Carthaginois, ne pouvant sortir de leur camp pour se procurer des vivres, furent bientôt en proie à une horrible famine. Quelques jours encore après la bataille, Asdrubal et les siens auraient pu traverser les rangs de l'armée ennemie et revenir à Carthage; mais ils avaient appris que des ambassadeurs romains

(*) Suivant Appien, c'était le territoire qui se trouvait aux environs des *Empories*.

s'étaient rendus auprès de Massinissa, et ils comptaient sur leur intervention. Ils furent trompés dans leurs espérances; car, dit Appien, les ambassadeurs romains avaient reçu pour mission de mettre fin à la lutte si Massinissa était vaincu, mais d'encourager ce prince à poursuivre la guerre s'il était vainqueur. Ces premiers moments d'hésitation perdirent les Carthaginois.

Massinissa redoubla de vigilance, et l'armée assiégée fut réduite aux dernières extrémités. Quand les Carthaginois eurent épuisé les vivres qui leur restaient, ils tuèrent les chevaux et les bêtes de somme. Puis ils employèrent les cuirs pour apaiser la faim qui les dévorait. Les chaleurs de l'été se faisaient sentir alors dans toute leur violence. Les mauvais aliments, l'inaction, une brûlante atmosphère ne tardèrent point à amener la peste dans l'armée carthaginoise. Les soldats, renfermés dans un étroit espace, mouraient par milliers; et l'odeur qu'exhalaient les cadavres entassés développait et accroissait de jour en jour la terrible maladie. Déjà la plus grande partie de l'armée carthaginoise avait succombé, lorsque Asdrubal tenta encore une fois, pour se sauver, la voie des négociations. Massinissa consentit à faire la paix aux conditions suivantes: « Que les Carthaginois lui rendraient ses transfuges; qu'ils lui payeraient en cinquante ans cinq cents talents d'argent; qu'ils s'engageraient par serment à rappeler les citoyens qu'ils avaient bannis, et que les soldats qui se trouvaient encore dans le camp assiégé sortiraient un à un, sans armes, et qu'ils traverseraient ainsi son armée. » Asdrubal accepta ces dures conditions. On dit que Gulussa tomba à l'improviste, avec ses cavaliers numides, sur les soldats désarmés qui avaient repris le chemin de Carthage, et qu'il les massacra.

Dans cette guerre, les Carthaginois perdirent cinquante-huit mille hommes (*). Il n'y eut qu'Asdrubal, le chef de l'armée, et un petit nombre de soldats, qui revinrent à Carthage, et qui survécurent à un si grand désastre.

Les Carthaginois envoient des ambassadeurs pour prévenir la colère des Romains; réponse du sénat romain; Utique abandonne l'alliance de Carthage; 149 avant notre ère. — Les Carthaginois virent bientôt toute l'étendue du danger qui les menaçait. C'était moins le roi de Numidie et son armée victorieuse qu'ils craignaient alors, qu'un autre ennemi bien plus redoutable. Ils savaient que les Romains prendraient occasion de la guerre qui avait été faite à Massinissa, leur fidèle allié, pour faire éclater contre Carthage leur vieille inimitié et toute leur animosité. « En cela, dit Appien, ils ne furent point trompés. En effet, aussitôt que les Romains eurent appris la défaite des Carthaginois, ils firent des levées dans toute l'Italie; et, sans dévoiler leurs projets, ils ordonnèrent à leurs soldats de se tenir prêts à partir. »

Les Carthaginois, de leur côté, eurent recours à un dernier moyen pour prévenir, s'il en était temps encore, les attaques des Romains. Ils condamnèrent à mort Asdrubal, Carthalon, et quelques autres qui s'étaient ouvertement prononcés pour la guerre contre Massinissa. Puis ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome, pour déclarer que les seuls coupables étaient ceux que l'on venait de condamner. Dans le sénat romain, on répondit aux ambassadeurs: « Pourquoi n'avez-vous « point fait cette déclaration au com- « mencement de la guerre? Pourquoi « n'avez-vous condamné Asdrubal et ses « complices qu'après la victoire de Mas- « sinissa et votre propre défaite? » Pleins de trouble, les Carthaginois s'écrièrent alors: « Si vous nous croyez coupa- « bles, dites-nous au moins comment « nous pouvons obtenir notre pardon. » Le sénat ne leur dit que ces mots: « En donnant satisfaction au peuple « romain. » On interpréta diversement,

(*) Asdrubal n'eut d'abord avec lui que quarante-cinq mille hommes, mais pendant la guerre, son armée reçut de nombreux renforts.

à Carthage, la réponse du sénat romain. Il s'agissait, suivant les uns, d'ajouter de nouvelles sommes au tribut imposé par Scipion, et, suivant les autres, de céder à Massinissa le territoire qu'on lui disputait. Enfin, pour mettre un terme à toutes les incertitudes, on résolut d'envoyer une seconde ambassade. Arrivés à Rome, les Carthaginois furent introduits dans le sénat. « Que devons-nous faire, demandèrent-ils, pour donner satisfaction aux Romains? — Vous le savez, » dirent les sénateurs; et ils renvoyèrent les ambassadeurs avec cette vague réponse.

Une triste nouvelle vint porter au comble la frayeur des Carthaginois. Utique, qui depuis tant de siècles était la fidèle alliée de Carthage, avait envoyé des ambassadeurs à Rome pour déclarer qu'elle était prête à recevoir la domination romaine. Le sénat accueillit avec joie la soumission volontaire de cette ville, qui avait de bons ports et de fortes murailles; et, dès lors, il ne cacha plus ses projets de guerre. Il donna ordre aux deux consuls Manilius et Censorinus de se diriger vers Utique. Les consuls avaient en outre une mission secrète; c'était de ne point terminer la guerre avant d'avoir détruit Carthage. Manilius et Censorinus partirent avec une flotte considérable, et bientôt ils arrivèrent en Sicile.

Les Carthaginois livrent aux Romains, pour obtenir la paix, trois cents otages et toutes leurs armes; les consuls en Afrique; perfidie des Romains; 149 avant notre ère. — Les Carthaginois n'étaient point préparés à la guerre. Ils avaient perdu récemment une armée, et, depuis leur dernière défaite, ils n'avaient point encore levé de nouvelles troupes. Quant à leur ville, elle manquait d'approvisionnements et n'était point en état de soutenir un long siége. Ils furent donc forcés de recourir aux négociations. Ils choisirent pour ambassadeurs Giscon, Amilcar, Mides, Gillica et Magon, et ils leur confièrent des pleins pouvoirs. Quand les envoyés carthaginois entrèrent à Rome, ils apprirent le départ de l'armée et des deux consuls. Ils ne balancèrent point alors, et ils annoncèrent au sénat que leurs concitoyens se mettaient, eux et leurs biens, à la discrétion du peuple romain. On leur répondit : « Puisque vous avez « pris cette sage résolution, le sénat « vous laisse votre liberté, vos lois et « votre territoire. Toutefois, aucune de « ces choses ne vous sera accordée, « si vous n'envoyez à Lilybée, avant « un mois, trois cents otages pris dans « les premières familles de la république, « et si vous refusez de vous soumettre « aux ordres des consuls. » On congédia ainsi les ambassadeurs, et en même temps on fit avertir secrètement Manilius et Censorinus de ne point s'écarter des instructions qu'ils avaient reçues.

La réponse du sénat romain fut loin de dissiper les craintes des Carthaginois. Ils ne savaient à quoi se résoudre, et ils hésitèrent longtemps avant d'envoyer à Lilybée les otages qu'on leur avait demandés. Au moment où les jeunes gens choisis parmi les plus nobles familles montèrent sur les vaisseaux qui devaient les transporter en Sicile, toute la ville fut plongée dans la tristesse. Ceux qui avaient payé une part du funeste tribut pleuraient et poussaient des cris comme dans un jour de funérailles, et ce qui redoublait la commune affliction, c'est qu'on prévoyait bien que des sacrifices si grands et si douloureux ne pourraient apaiser les Romains. Enfin les vaisseaux levèrent l'ancre et se dirigèrent vers la Sicile. Quand les otages furent livrés, les consuls refusèrent encore de dévoiler aux ambassadeurs carthaginois les véritables projets du sénat romain; seulement ils leur dirent : « Vous saurez à Utique ce que vous avez à faire pour obtenir la paix. »

Manilius et Censorinus ne tardèrent point à passer en Afrique. Ils laissèrent leurs vaisseaux dans le port d Utique, et ils conduisirent leurs soldats non loin de cette ville, à l'endroit même où, vers la fin de la deuxième guerre

punique, Scipion avait campé; c'est là qu'ils reçurent les ambassadeurs carthaginois. Censorinus leur dit alors : « Livrez-nous vos armes. Dès aujourd'hui, elles sont devenues inutiles, « puisque vous désirez sincèrement la « paix. » Les Carthaginois se résignèrent à ce dernier sacrifice; seulement ils déclarèrent aux Romains qu'Asdrubal avait rassemblé vingt mille hommes, et qu'ils ne pouvaient contraindre les soldats de cette armée à livrer leurs armes. « Laissez-nous ce soin, ajoutè- « rent les consuls, et retournez à Car- « thage. » On vit bientôt arriver au camp romain d'innombrables chariots tout chargés d'armes et de machines de guerre. Ils étaient suivis des ambassadeurs carthaginois et d'une foule de citoyens qui tenaient un rang distingué dans la république. « En ce jour, dit Polybe, on put apprécier toute la puissance de Carthage, car elle livra plus de deux cent mille armures et deux mille catapultes. » Se croyant maîtres déjà d'un ennemi pris au dépourvu et désarmé, les deux consuls n'hésitèrent plus à faire connaître la volonté du peuple romain. Censorinus s'adressa aux Carthaginois, et leur fit entendre ces terribles paroles : « Aban- « donnez Carthage, et choisissez, sur le « territoire que Rome vous a laissé, un « emplacement pour y transporter vos « demeures. Toutefois, que la ville nou- « velle soit éloignée de la mer au moins « de trois lieues. Rome nous a envoyés « pour détruire Carthage. » Quand Censorinus eut achevé, les Carthaginois donnèrent tous les signes de la plus vive affliction. Ils pleuraient, déchiraient leurs vêtements, se jetaient à genoux, et invoquaient les dieux, qu'ils prenaient à témoin de la perfidie des Romains. Les consuls, pour échapper à de si justes plaintes, et pour ne pas voir plus longtemps cette scène de douleur, dirent aux Carthaginois : « Hâtez-vous d'obéir aux ordres du « sénat. Retournez promptement à Car- « thage. Vous n'avez rien à redouter, car « vous n'avez point encore perdu à nos « yeux le caractère sacré qui défend et « protége les ambassadeurs. » Puis ils ordonnèrent aux licteurs d'éloigner les Carthaginois.

Les ambassadeurs reviennent a Carthage; ils font connaître au sénat la réponse des consuls; tumulte dans la ville; les Carthaginois se préparent a soutenir un siége; 149 avant notre ère. — Se fondant sur le récit d'Appien, quelques historiens ont pensé, avec raison peut-être, qu'il y avait des traîtres parmi les ambassadeurs carthaginois. En effet, Appien nous apprend qu'après avoir connu la volonté du peuple romain, les ambassadeurs s'approchèrent des consuls et leur dirent : « Si vous nous abandonnez, nous serons massacrés par nos concitoyens avant d'avoir achevé le récit de notre mission. Nous vous prions de diriger votre flotte vers Carthage, afin que la vue de vos vaisseaux vienne en aide à nos paroles, et fasse comprendre au peuple la nécessité où il se trouve aujourd'hui d'obéir à vos ordres. » Censorinus partit alors avec vingt galères à cinq rangs de rames, et il vint croiser sur la côte de Carthage. Parmi les ambassadeurs, il y en eut plusieurs qui ne furent point encore assez rassurés par cette démonstration du consul et qui s'enfuirent par différents chemins; les autres ne balancèrent point à se diriger vers la ville pour apporter la fatale nouvelle à leurs concitoyens.

A Carthage, on attendait avec impatience le retour de ceux qu'on avait envoyés au camp des Romains. Une partie des habitants s'était portée sur les murailles, l'autre se tenait sur la route d'Utique, afin d'épier le moment de leur arrivée. Ils parurent enfin. Du plus loin qu'on les vit, on courut à leur rencontre. La démarche des ambassadeurs et la tristesse qui était peinte sur leurs visages jetèrent bientôt la foule qui les environnait dans une inexprimable angoisse. On les abordait, on les pressait de questions, mais ils avançaient toujours et gardaient le silence. Quand ils arrivèrent à la porte de la ville, tout le peuple se précipita vers eux. Comme ils res-

taient silencieux, on voulut les massacrer. Effrayés par les cris et les menaces qui les accueillaient de toutes parts, ils dirent alors, pour échapper au danger, qu'ils allaient communiquer au sénat les nouvelles qu'ils apportaient. Aussitôt le calme sembla renaître; les flots pressés de la multitude s'ouvrirent et laissèrent aux ambassadeurs un libre passage.

Le lieu où le sénat s'était réuni fut bientôt environné par une foule immense. Quand les ambassadeurs introduits dans l'assemblée firent connaître les ordres des consuls, les sénateurs poussèrent un cri auquel répondit, du dehors, la voix du peuple; puis, au moment où les ambassadeurs racontèrent ce qu'ils avaient dit pour fléchir les Romains, il y eut un morne silence; enfin, quand on apprit que les consuls ne permettaient pas même aux Carthaginois d'envoyer à Rome une ambassade, les sénateurs firent entendre un nouveau cri. Le peuple en fureur força alors l'entrée du sénat et se précipita au milieu de l'assemblée.

En un moment, il y eut dans la ville un horrible tumulte. On massacra les sénateurs qui avaient conseillé de livrer aux Romains les trois cents otages et toutes les armes; on poursuivit à coups de pierres les ambassadeurs, et on se jeta, pour user de représailles, sur les Italiens qui se trouvaient alors à Carthage; puis il y eut un grand nombre de citoyens qui coururent aux portes et aux murailles pour les défendre contre l'ennemi que l'on attendait à chaque instant. « Toute la ville, dit Appien, était pleine de larmes, de fureur, de crainte et de menaces. »

Dans un danger si pressant, le sénat carthaginois se montra ferme et résolu; il ordonna à tous les citoyens de se tenir prêts à combattre, et par un décret, qu'un héraut était chargé de lire publiquement, il affranchit les esclaves. On eut bientôt rassemblé de nombreux soldats. Asdrubal (*), qui avait déjà sous ses ordres vingt mille hommes complétement armés, fut choisi pour commander, hors des murs de Carthage, les troupes de la république, et un autre Asdrubal, petit-fils de Massinissa par sa mère, fut chargé de veiller à la défense de la ville. Cette généreuse résolution, chez un peuple qui depuis un demi-siècle avait montré à l'égard de ses plus cruels ennemis tant de faiblesse et une si lâche condescendance, ne pourrait s'expliquer, si l'on ne savait que la révolution qui venait d'éclater dans la république avait remis le pouvoir aux mains de ceux qui aimaient sincèrement leur patrie. Quand les projets odieux des traîtres vendus à Rome et à Massinissa furent dévoilés, Carthage, comme au temps de la guerre d'Annibal, n'hésita point à confier ses destinées au parti démocratique. Dès lors, elle sembla se ranimer avec toutes ses forces pour engager contre ses ennemis un dernier et glorieux combat.

(*) C'était le même qui avait été condamné à mort pour avoir fait la guerre à Massinissa.

Les Carthaginois avaient envoyé au camp romain demander une trêve de trente jours. Cette trêve ne leur fut point accordée. Le refus des consuls, loin de les abattre, ne fit que leur inspirer une nouvelle audace. Hommes et femmes se précipitèrent alors dans les temples et les édifices spacieux pour les transformer en ateliers. Là, ils travaillèrent nuit et jour, sans relâche, à la fabrication des armes, et bientôt ils eurent en nombre suffisant des piques, des épées et des boucliers. Il y eut un moment où l'on manqua de cordages pour les machines de guerre; « alors, dit Appien, les femmes n'hésitèrent point à faire, pour la défense commune, le sacrifice de leurs cheveux. »

Commencement de la troisième guerre punique; Manilius et Censorinus s'approchent de Carthage; premières opérations du siége; 149 avant notre ère. — Des événements imprévus avaient arrêté Manilius et Censorinus. Le vieux roi de Numidie, Massinissa, n'avait point vu sans douleur les Romains descendre en Afrique pour lui arracher une conquête qu'il poursuivait depuis un demi-

siècle. Une chose surtout l'avait irrité, c'est que les Romains l'avaient laissé dans une ignorance complète de leurs desseins. Il témoigna, par ses messages, son mécontentement à Manilius et à Censorinus : ceux-ci étaient donc peu rassurés sur les dispositions de leur plus fidèle allié, lorsqu'ils reçurent des courriers qui annoncèrent que Massinissa enverrait des secours aux Romains, et qu'il leur prêterait, comme par le passé, une loyale assistance. Les consuls avaient encore un autre sujet de crainte; ils ne se procuraient des vivres qu'avec une extrême difficulté, et ils ne recevaient des convois que d'un petit nombre de villes situées au bord de la mer. Asdrubal tenait toute la campagne, et il ne cessait d'envoyer à Carthage d'immenses approvisionnements. Cependant, après plusieurs jours passés dans l'incertitude, Manilius et Censorinus prirent enfin la résolution de venir attaquer Carthage, et ils se dirigèrent vers cette ville avec toute leur armée.

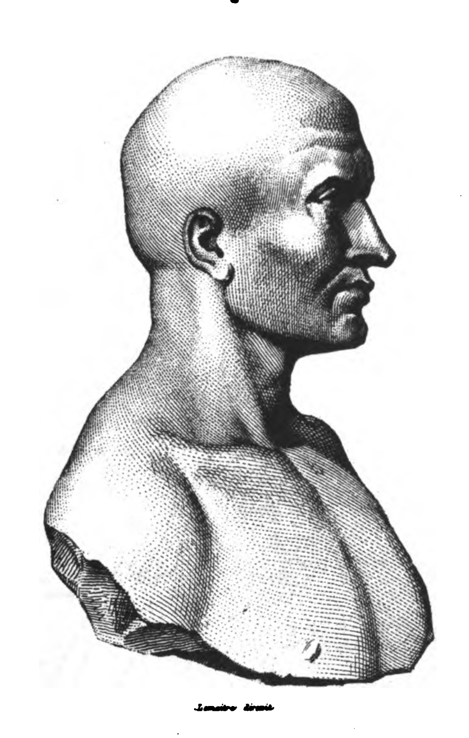
Carthage était bâtie sur une presqu'île, entre Utique, au nord-ouest, et Tunis, au sud-ouest. Vers le continent, la ville était défendue par une triple défense : un fossé bordé d'une palissade, un mur d'une hauteur médiocre, et un autre mur d'une élévation considérable. Du côté de la mer, il n'y avait qu'une simple muraille. Au nord, se trouvait un faubourg qu'on appelait la Ville neuve ou *Mégara*. Un mur particulier séparait ce faubourg de l'ancienne ville. Au sud de Carthage se trouvaient deux ports; l'un était destiné aux vaisseaux marchands, l'autre aux vaisseaux de guerre. Les deux ports communiquaient à la mer par une entrée commune. Il fallait traverser le port marchand pour arriver au port militaire ou Cothôn. La place où se tenaient les assemblées du peuple était située près du Cothôn; et non loin de cette place, en se dirigeant vers le nord, on rencontrait la citadelle connue sous le nom de Byrsa. Nous devons ajouter encore, afin de rendre plus clair le récit qui va suivre, qu'il y avait au sud de Carthage une langue de terre étroite et allongée qui séparait le lac de Tunis de la mer. Cette langue de terre s'appelait Tænia. Au point de jonction de la Tænia et de la presqu'île où est bâtie Carthage, s'élevait un mur qui n'était pas très-élevé et qui n'avait qu'une médiocre épaisseur. C'était l'endroit le plus faible des fortifications de Carthage (*).

Arrivés sous les murs de la ville, les deux consuls combinèrent les opérations du siége. Manilius se plaça sur le continent, au nord de Carthage, non loin vraisemblablement de la porte d'Utique. Censorinus avec la flotte se porta à l'extrémité de la Tænia, vers la partie faible de la muraille. Manilius et Censorinus s'étaient promis une victoire aisée : ils croyaient Carthage dépourvue d'armes et de soldats, et déjà ils se préparaient à livrer l'assaut, lorsqu'ils virent sur les murailles des hommes bien armés et qui faisaient bonne contenance. Tant de résolution et d'audace chez les assiégés étonna les consuls. Ils furent contraints alors, pour ne point s'engager témérairement dans une périlleuse entreprise, de prendre de nouvelles dispositions. Enfin, après quelques moments d'hésitation, ils voulurent tenter l'assaut et ils essayèrent une double attaque, mais ils furent repoussés par les Carthaginois. Ce premier succès accrut encore le courage et l'ardeur des assiégés.

On vit bientôt paraître sur les bords du lac de Tunis l'armée d'Asdrubal. Craignant à leur tour d'être enveloppés et assiégés, Manilius et Censorinus fortifièrent leurs camps et s'y tinrent renfermés; obligés de se prémunir contre une double attaque, ils furent forcés de ralentir les opérations du siége. Asdrubal, en effet, surveillait tous les mouvements des armées consulaires. Un jour, Censorinus ayant traversé le lac de Tunis pour se procurer le bois nécessaire à la construction des machines de guerre, il se vit

(*) Nous renvoyons nos lecteurs à la partie de notre travail que nous avons consacrée à la topographie de Carthage.

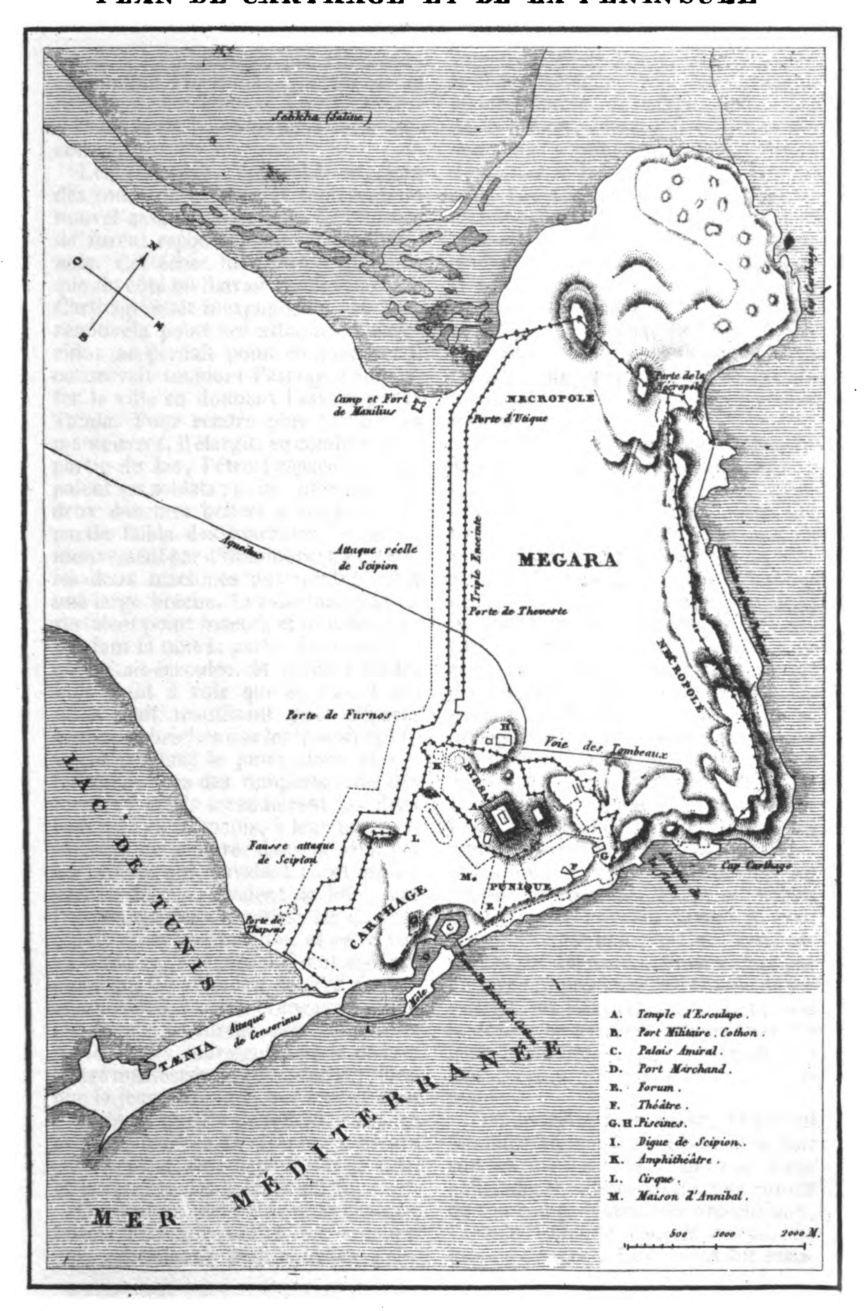
CARTHAGE



Lemaitre direxit

Scipion

PLAN DE CARTHAGE ET DE LA PENINSULE



attaqué à l'improviste par Himilcon, surnommé Phamæas, général de la cavalerie carthaginoise. Le consul perdit cinq cents hommes dans cette rencontre.

Les Romains s'approchèrent alors des murs de la ville et tentèrent un nouvel assaut, mais cette fois encore ils furent repoussés par les Carthaginois. Cet échec fit croire à Manilius que du côté où il avait établi son camp Carthage était inexpugnable, et il ne renouvela point ses attaques. Censorinus ne perdait point courage, et il conservait toujours l'espoir d'emporter la ville en donnant l'assaut par la Tænia. Pour rendre plus faciles ses manœuvres, il élargit, en comblant une partie du lac, l'étroit espace où campaient ses soldats; puis il fit construire deux énormes béliers pour battre la partie faible des murailles. Mises en mouvement par d'innombrables mains, les deux machines ouvrirent bientôt une large brèche. Les Carthaginois ne restaient point inactifs et ils relevaient pendant la nuit la partie des murailles qui s'était écroulée. Mais ils ne tardèrent point à voir que le travail des nuits était insuffisant pour réparer toutes les brèches que les machines faisaient pendant le jour; alors ils s'élancèrent hors des remparts avec des torches, et ils incendièrent les deux béliers. Les Romains, à leur tour, essayèrent de pénétrer dans la ville par les brèches qui n'avaient point été réparées. Ils apercevaient de loin, par l'ouverture des murailles, les Carthaginois rangés en bataille, et cette vue les irritait; ils se précipitèrent sur l'ennemi qui les attendait de pied ferme, et une lutte terrible s'engagea. Enfin les Romains furent repoussés avec perte, et ils couraient déjà le danger d'être massacrés jusqu'au dernier, lorsque le jeune Scipion, qui servait dans l'armée en qualité de tribun, s'avança avec des troupes de réserve, et assura par ses prudentes dispositions le salut et la retraite des soldats qui fuyaient.

On était en plein été, et la canicule faisait ressentir toutes ses ardeurs. Des exhalaisons pestilentielles s'élevaient du lac de Tunis, où se trouvait la flotte romaine. Déjà les équipages étaient soumis aux malignes influences de la saison, lorsque Censorinus ordonna aux commandants des vaisseaux de quitter le lac pour entrer dans la mer. Les Carthaginois profitèrent de cette circonstance; ils observèrent le vent et lancèrent un jour des brûlots contre les vaisseaux romains. La flamme se communiqua à plusieurs galères, et peu s'en fallut alors que toute la flotte ne fût incendiée. Peu de temps après ce dernier événement, Censorinus fut rappelé à Rome pour assister aux comices où l'on devait élire les nouveaux consuls.

Après le départ de Censorinus les Carthaginois redoublent d'activité; imprudence du consul Manilius; l'armée romaine est sauvée plusieurs fois par le jeune Scipion; expédition de Manilius contre le camp de Néphéris; 149 avant notre ère. — Quand les Carthaginois eurent appris le départ de Censorinus, leur audace s'accrut, et ils conçurent le hardi projet d'attaquer Manilius dans ses retranchements. Ils sortirent de nuit, et ils se précipitèrent sur le camp romain. En peu de temps le désordre fut au comble dans l'armée de Manilius. Déjà les Carthaginois avaient arraché une partie des palissades, lorsque Scipion les repoussa avec une troupe de cavaliers, et les força à rentrer dans la ville. Au milieu du tumulte, le jeune tribun s'était élancé hors du camp; il avait tourné l'armée ennemie, et l'avait attaquée par derrière. Effrayés alors par l'arrivée imprévue d'une troupe de cavaliers, les Carthaginois avaient pris la fuite, et s'étaient retirés derrière leurs murailles. C'était la seconde fois que Scipion sauvait une armée romaine.

Depuis cette vive alerte, le consul Manilius se montra vigilant et se tint sur ses gardes. Puis, au lieu d'une palissade, il construisit un mur autour de son camp. Malgré ces précautions, l'armée romaine courait encore de grands dangers. Les vivres lui man-

quaient. Les convois que l'on envoyait, par mer, à Manilius, étaient souvent interceptés par les Carthaginois. Pour protéger les débarquements, le consul avait fait élever un fort sur la côte; mais, depuis longtemps, les provisions qu'il recevait ne pouvaient lui suffire. Il réunit alors dix mille fantassins et deux mille cavaliers, et il leur ordonna de se répandre dans les campagnes pour enlever les blés et le fourrage. Ce corps d'armée eut bientôt à redouter les attaques de Phamæas. Le général de la cavalerie carthaginoise se cachait dans les vallées, et, lorsqu'il voyait les fourrageurs romains épars çà et là dans la campagne, il se précipitait sur eux, et les massacrait. Parmi les tribuns qui commandaient à tour de rôle les soldats qui sortaient du camp, Scipion était le seul que Phamæas n'osât point attaquer. En effet, le jeune tribun maintenait ses soldats dans une discipline sévère; il ne leur permettait point de s'écarter des rangs; et, lorsqu'il envoyait une troupe pour couper l'herbe et enlever le blé, il faisait garder les fourrageurs par de forts détachements de cavaliers et de fantassins. Scipion ne tarda point à rendre de nouveaux services à l'armée; d'abord il repoussa les Carthaginois qui avaient essayé d'enlever le fort que le consul avait bâti au bord de la mer; ensuite il sauva Manilius et les soldats romains qui s'étaient imprudemment engagés dans une expédition contre Asdrubal.

Le général carthaginois avait établi son camp à Néphéris. C'était de là qu'il envoyait Phamæas pour harceler les soldats romains. Le consul, malgré les avis de Scipion, prit un jour la résolution d'attaquer Asdrubal dans ses retranchements. Il se mit en marche et il se dirigea, à travers un pays qui lui était inconnu, vers l'armée ennemie. Les Romains n'étaient plus séparés du camp d'Asdrubal que par un espace de trois stades lorsqu'ils rencontrèrent un fleuve. En cet instant, Scipion conseilla à Manilius de rétrograder. Alors quelques-uns des tribuns, qui étaient jaloux de la gloire de Scipion, s'écrièrent que fuir à la vue de l'ennemi, c'était montrer plus de lâcheté que de prudence. « Au moins, ajouta Scipion, restons de ce côté du fleuve, et attendons qu'Asdrubal vienne nous présenter la bataille. » Les tribuns repoussèrent encore cet avis. « Si nous devons ici, dit l'un d'eux, obéir à Scipion, et non point au consul, je suis prêt à jeter mon épée. » Après cette vive altercation, Manilius passa le fleuve. Il y eut bientôt entre les Carthaginois et les Romains une sanglante mêlée; mais il est vraisemblable que l'avantage ne resta point aux Romains, car, immédiatement après la bataille, ils se disposèrent à la retraite. Parmi eux, dit Appien, il y en avait déjà un grand nombre qui se repentaient d'avoir donné à Manilius le conseil d'entreprendre cette périlleuse expédition. Au moment où l'armée, en se retirant, arriva aux bords du fleuve, l'embarras fut extrême, car on ne trouvait qu'un petit nombre de bateaux pour transporter les soldats d'une rive à l'autre. Les Romains, craignant alors d'être attaqués pendant les lenteurs du passage, rompirent leurs rangs, et bientôt, parmi eux, le désordre fut à son comble. Asdrubal épiait tous leurs mouvements. Quand il crut l'instant favorable, il se précipita sur eux et en fit un grand massacre. Trois tribuns des légions restèrent au nombre des morts; c'étaient les mêmes qui naguère avaient conseillé à Manilius de persister dans son dessein, et de livrer bataille aux Carthaginois. L'armée romaine courait grand risque d'être exterminée tout entière, lorsque Scipion, prenant avec lui un corps de cavalerie, arrêta l'ennemi par ses habiles manœuvres. Il attira sur lui tout l'effort des Carthaginois, et donna le temps aux Romains de passer sur l'autre rive. Le consul et son armée se trouvant ainsi hors du péril, Scipion, avec ses cavaliers, se jeta dans le fleuve, au milieu d'une grêle de traits, et il parvint, non sans peine, à rejoindre ceux qu'il avait sauvés.

Au moment où Asdrubal avait commencé le combat, quatre cohortes romaines avaient été séparées du gros

de l'armée. Pour être en mesure de se défendre, elles s'étaient retranchées sur une éminence. Là elles ne tardèrent point à être assiégées par toute l'armée carthaginoise. Les Romains ne s'aperçurent qu'après le passage du fleuve, de l'absence de ces quatre cohortes. Le consul et ses soldats furent alors en proie à de vives inquiétudes. Ils ne savaient à quoi se résoudre: les uns voulaient marcher encore une fois à l'ennemi pour délivrer leurs compagnons assiégés; les autres, au contraire, prétendaient qu'en essayant d'arracher à la mort un petit nombre d'hommes, on risquait de compromettre le salut de l'armée tout entière. Déjà ce dernier avis semblait prévaloir, lorsque Scipion dit au consul: « Nos soldats courent le plus grand danger, et nous ne devons point les laisser périr. C'est maintenant qu'il faut avoir recours à l'audace. Si vous voulez me confier une partie de votre cavalerie, j'essayerai de les délivrer, ou je mourrai avec eux. » Quand Scipion se mit en marche avec la troupe qu'il avait choisie, l'armée le suivit des yeux avec tristesse, car on craignait que lui-même ne revînt pas. Mais, contre toute espérance, il délivra les cohortes assiégées, et les ramena au camp de Manilius. Par sa noble conduite, le jeune Scipion s'attira l'admiration des soldats. Ses louanges étaient dans toutes les bouches. On le proclamait le digne héritier de Paul Émile son père, et des Scipions qui l'avaient adopté. On disait même, et c'était l'opinion commune dans l'armée, qu'il avait pour conseiller et pour protecteur le dieu qui jadis avait accompagné le vainqueur d'Annibal, et lui avait dévoilé les secrets de l'avenir.

Cependant l'armée romaine continuait sa retraite au milieu des plus grands dangers, car Phamæas la suivait de près avec sa cavalerie, et ne cessait de la harceler. Elle croyait enfin toucher au terme de ses longues fatigues, et déjà elle se préparait à rentrer dans son camp, lorsqu'elle fut attaquée inopinément par la garnison de Carthage. Elle livra alors un nouveau combat dans lequel elle perdit encore plusieurs soldats.

Mort de Massinissa; Gulussa vient au secours des Romains; Manilius entreprend une seconde expédition contre le camp de Néphéris; Phamæas trahit les Carthaginois et passe dans le camp des Romains; Scipion et Phamæas vont a Rome; 149 et 148 avant notre ère. — Sur ces entrefaites, on vit arriver en Afrique des commissaires envoyés par le sénat romain; ils devaient, à leur retour, faire un rapport fidèle sur l'état de l'armée et sur les événements qui s'étaient accomplis. Les commissaires examinèrent tout avec soin dans le camp de Manilius. Là, ils remarquèrent le sentiment d'admiration qu'inspirait non point seulement aux soldats, mais encore aux tribuns et au consul, la conduite de Scipion. Ils revinrent à Rome, où ils firent part au sénat de toutes leurs observations. Il est vraisemblable qu'après ce rapport, les Romains conçurent des craintes sérieuses au sujet de la guerre d'Afrique, et qu'ils doutèrent du succès de leur entreprise, car ils envoyèrent alors des ambassadeurs à Massinissa pour lui demander des secours contre les Carthaginois. Quand les ambassadeurs arrivèrent en Numidie, Massinissa avait cessé de vivre, et ses trois fils, Gulussa, Micipsa et Manastabal, s'étaient partagé ses vastes États.

Peu de temps avant sa mort, le vieux roi avait mandé Scipion, et l'avait chargé de régler les affaires de sa succession. Celui-ci s'était empressé d'accourir pour rendre ce dernier service au compagnon et à l'ami de son illustre aïeul. Se conformant aux intentions de Massinissa mourant, Scipion avait réglé les partages au gré de tous les héritiers, et après s'être acquitté avec sagesse des fonctions délicates qu'il avait acceptées, il était revenu avec Gulussa au camp de Manilius. Les Romains ne tardèrent point à voir qu'ils avaient dans le jeune roi de Numidie un précieux auxiliaire, car, avec ses

cavaliers agiles et expérimentés, il prévenait toutes les ruses de Phamæas, et réprimait ses audacieuses tentatives.

Il arriva un jour, pendant l'hiver, que Phamæas et Scipion eurent ensemble un entretien. Ils suivaient l'un et l'autre, avec leurs soldats, les bords d'un torrent, et ils n'étaient séparés que par le courant profond et rapide, lorsque Scipion, qui redoutait les ruses du général carthaginois, s'avança en tête de sa troupe pour reconnaître les chemins. Phamæas, de son côté, se sépara de ses soldats, et courut en avant, accompagné d'un seul cavalier. Scipion, persuadé que le Carthaginois ne cherchait que l'occasion de lui parler, prit avec lui un de ses amis et marcha jusqu'à un endroit d'où il pouvait se faire entendre de Phamæas; il lui cria alors : « Puisque vous ne pouvez sauver Carthage, pourquoi ne point songer à votre propre sûreté? — Et que dois-je espérer des Romains, dit Phamæas, moi, qui leur ai fait tant de mal? — Vous pouvez tout espérer, répondit Scipion, et dès aujourd'hui je m'engage, au nom de mes concitoyens, à vous accorder la vie sauve et une récompense. — Je me fie à vos paroles, répliqua Phamæas. Toutefois, je ne veux me décider qu'après mûre réflexion. Je vous ferai connaître plus tard la détermination que j'aurai prise. » A ces mots, Phamæas et Scipion rejoignirent leurs soldats.

Cependant le consul Manilius voulait effacer, par un éclatant succès, la honte de sa première expédition contre Néphéris. Il fit donc ses préparatifs, et après avoir ordonné aux soldats de se pourvoir de vivres pour quinze jours, il se mit en marche et se dirigea vers le camp d'Asdrubal. Cette fois, Manilius se montra plus circonspect que dans sa première expédition, mais il ne fut pas plus heureux. Quand il se trouva en vue des Carthaginois, il ne tarda pas à comprendre que son entreprise devait échouer, et bientôt il songea à la retraite. Mais le consul, malgré ses précautions, ne pouvait rétrograder sans courir les plus grands dangers, et il redoutait déjà pour son armée les attaques d'Asdrubal. Le général et les soldats étaient en proie à la crainte et à la honte, lorsqu'un des cavaliers numides de Gulussa apporta une lettre à Scipion. On l'ouvrit en présence de Manilius, et on y lut ces mots : « Je me trouverai tel jour à tel endroit; je vous attends. Dites à vos soldats de se tenir prêts à recevoir celui qui se présentera à eux pendant la nuit. » Quoique la lettre ne fût point signée, Scipion comprit aisément qu'elle lui avait été adressée par Phamæas. Au jour convenu, il se dirigea, avec l'assentiment du consul, vers l'endroit qui lui avait été désigné. Il y trouva Phamæas qui l'aborda et lui dit : « Je suis prêt à passer dans votre camp; c'est à vous que je me confie, et je remets mon sort entre vos mains. » Après un court entretien, le général carthaginois rejoignit les siens.

Le lendemain, Phamæas mit sa cavalerie en bataille, puis il ordonna aux officiers de sortir des rangs. Quand ils furent rassemblés, il leur parla en ces termes : « Si nous pouvions encore sauver Carthage, vous me verriez tenter avec vous les plus grands efforts pour écarter de notre malheureuse patrie le danger qui la menace. Mais aujourd'hui que tout espoir est perdu, j'ai dû songer à me sauver moi-même. Je m'empresse d'ajouter que je ne vous ai point oubliés. Les Romains se sont engagés à vous accueillir, vous comme moi, si toutefois vous consentez à suivre mon exemple. Réfléchissez à mes paroles, et voyez ce qu'il vous reste à faire. » En achevant ces mots, il se dirigea vers les Romains, suivi de deux mille cavaliers. Alors Hannon, rassemblant les débris de la troupe de Phamæas, ramena au camp d'Asdrubal les soldats qui ne s'étaient point laissé séduire par de honteuses promesses, et qui, au jour du danger, n'avaient point désespéré du salut de Carthage. Quand l'armée romaine vit arriver Scipion accompagné de Phamæas et des autres transfuges, elle s'avança à sa rencontre et l'accueillit comme un triomphateur. La joie du consul était

extrême, car il sentait qu'il pouvait continuer sa retraite sans crainte d'être inquiété par les Carthaginois. Il se mit donc en marche et hâta son retour.

Peu de temps après cette expédition qui avait duré vingt jours, Manilius apprit que Calpurnius Pison avait été choisi pour le remplacer dans le commandement de l'armée. Ce fut alors que Scipion partit pour Rome avec Phamæas. Les soldats accompagnèrent le jeune tribun jusqu'à son vaisseau; ils priaient les dieux de le ramener en Afrique, car lui seul, disaient-ils, pouvait détruire Carthage. A Rome, Scipion reçut les éloges du sénat. Quant à Phamæas, on le combla de présents, et on lui fit entendre qu'on lui donnerait bien plus encore, s'il restait fidèle aux nouveaux engagements qu'il avait contractés. Phamæas fit les plus grandes promesses, et il ne tarda pas à partir pour l'Afrique, où il rejoignit le camp des Romains.

Le consul Calpurnius Pison et L. Mancinus viennent prendre le commandement de l'armée d'Afrique; succès des Carthaginois; les frères de Gulussa hésitent à envoyer des secours aux Romains; troubles à Carthage; 148 avant notre ère. — Au commencement du printemps, on vit arriver en Afrique le consul Calpurnius Pison et L. Mancinus qui avait été choisi pour commander la flotte romaine. L'armée que leur laissa Manilius était si faible et si découragée, qu'ils n'osèrent point attaquer Carthage, et qu'ils se bornèrent à porter la guerre dans la contrée qui avoisinait le camp. Ils vinrent d'abord assiéger par terre et par mer la ville de Clypea; mais cette première tentative ne fut point heureuse, et ils furent repoussés. Peu de temps après, Pison entra dans une ville qu'il pilla, malgré la promesse formelle qu'il avait faite aux habitants de respecter toutes leurs propriétés. Ce succès lui fut plus funeste qu'utile, car les autres cités de l'Afrique, se défiant de la parole de Pison, refusèrent d'écouter ses propositions, et elles aimèrent mieux se défendre jusqu'à la dernière extrémité que de se rendre. Calpurnius Pison se dirigea alors avec son armée vers Hippone. Cette ville avait une forte citadelle, de bonnes murailles et un excellent port. Située non loin de Carthage et d'Utique, elle avait pris part à la guerre, et elle interceptait chaque jour les convois des Romains. Le consul voulait se venger avec éclat sur les habitants d'Hippone, et il espérait en outre recueillir, après la prise de la ville, un riche butin. Mais ses espérances furent déçues. Les assiégés furent vainqueurs dans deux sorties, et avec l'aide des Carthaginois, ils incendièrent les machines des Romains. Le siége d'Hippone dura tout l'été. Pison, désespérant enfin d'emporter la place, se retira à Utique, où il prit ses quartiers d'hiver.

La fortune semblait favoriser Carthage. L'armée d'Asdrubal n'avait encore éprouvé aucune perte. Le consul Pison n'avait pas été plus heureux que ses prédécesseurs Manilius et Censorinus, et au moment même où les Romains levaient le siége d'Hippone, huit cents cavaliers numides abandonnaient Gulussa pour s'enfuir dans le camp des Carthaginois. De plus, ceux que Rome comptait au nombre de ses alliés, en Afrique, commençaient à manifester une grande irrésolution. Micipsa et Manastabal, frères de Gulussa, n'avaient point cessé de dire qu'ils étaient disposés à envoyer aux Romains des armes et de l'argent, mais ils ne se hâtaient point de remplir leurs promesses, et ils attendaient l'issue des événements. Alors, les Carthaginois sentirent leur courage s'accroître, et ils purent espérer un instant d'échapper au danger qui les menaçait. D'abord, ils mirent des troupes dans les provinces voisines de Carthage; puis, ils répandirent dans toutes les parties de l'Afrique des émissaires qui avaient pour mission d'exciter les populations à faire la guerre aux Romains. Ces émissaires, qui se rendirent aussi auprès des rois Micipsa et Manastabal, disaient que les Romains n'étaient point invincibles; que deux fois ils avaient échoué contre Asdrubal, à

Néphéris, et que naguère encore ils avaient été forcés de lever le siége d'Hippone. Ils ajoutaient : « Vous êtes menacés comme nous, car si Carthage succombe, les Romains ne tarderont point à porter leurs armes victorieuses jusque sur votre propre territoire. » Les Carthaginois firent plus encore: ils envoyèrent, s'il faut en croire Appien, des ambassadeurs en Macédoine à celui qui se disait le fils du roi Persée. Ils l'exhortèrent à poursuivre avec ardeur la guerre contre les Romains, et ils s'engagèrent à lui fournir de l'argent et des vaisseaux.

Au moment même où les Carthaginois déployaient une si grande activité et manifestaient hautement leurs espérances, des querelles intestines agitaient la république. Asdrubal, qui deux fois, à Néphéris, avait vu échouer l'armée de Manilius, voulait alors devenir le magistrat suprême de l'État et commander dans Carthage. Pour réussir, il accusa le chef de la république, qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'appelait aussi Asdrubal, et se trouvait lié par les liens de la parenté à la famille de Massinissa, d'entretenir avec Gulussa de coupables intelligences. Quoique cette accusation fût calomnieuse, dit un historien ancien, le premier magistrat de Carthage subit le châtiment réservé aux traîtres, et fut mis à mort (*).

Élection des consuls a Rome; Scipion est porté au consulat par les suffrages unanimes du peuple; Mancinus se présente devant les murs de Carthage et donne un assaut; Scipion, en Afrique, sauve d'une perte certaine Mancinus et ses troupes; 147 avant notre ère. — La nouvelle des échecs reçus par le consul Calpurnius Pison jeta la crainte dans l'âme des Romains. Ils commençaient à croire que Carthage ne pouvait être détruite, lorsque tout à coup le souvenir des actions glorieuses accomplies par Scipion vint les rassurer. A Rome, les citoyens se racontaient à l'envi chacun des exploits du jeune tribun, et tous disaient que pour terminer promptement la guerre, il fallait élever Scipion au consulat, et l'envoyer en Afrique. Lorsque le jour des comices fut arrivé, Scipion brigua l'édilité, mais le peuple, d'une voix unanime, le nomma consul. Ce choix du peuple était une infraction aux lois, car le nouvel élu n'avait point encore atteint l'âge où l'on pouvait parvenir, dans la république, à la première des dignités. Toutefois, après quelque hésitation, le sénat ratifia ce qui avait été fait dans les comices. Scipion reçut le commandement de l'armée d'Afrique, et, avant son départ, il fut autorisé à lever en Italie et ailleurs de nombreux soldats.

Cependant, le chef de la flotte romaine, L. Mancinus, s'était approché de Carthage et il avait essayé de s'emparer de la ville par surprise. Il s'était porté sur un point des murailles que les Carthaginois négligeaient de garder, parce que cette partie de l'enceinte était défendue par une chaîne de rochers très-escarpés et par une mer semée d'écueils et de bas-fonds. A la vue de quelques-uns de leurs compagnons qui pénétraient dans la ville, tous les soldats de la flotte de Mancinus s'élancèrent impétueusement, la plupart sans armes, vers l'endroit des fortifications qui avait été forcé. Là ils se crurent dans une forte position et ils y passèrent la nuit; mais bientôt ils s'aperçurent qu'ils couraient de grands dangers : ils manquaient de vivres, et ils pensaient avec effroi que les Carthaginois, supérieurs en nombre, pouvaient facilement les repousser et les précipiter dans la mer du haut des rochers. Mancinus se hâta d'envoyer quelques hommes à Utique, pour demander à Pison de prompts secours. Les craintes des Romains étaient fondées, car le lendemain, au lever de l'aurore, ils furent attaqués de tous côtés par les Carthaginois. Mancinus comptait à peine cinq cents hommes armés parmi ceux qui s'étaient élancés avec lui pour surprendre la ville. Il

(*) Nous dirons plus bas ce qu'il faut penser du témoignage d'Appien, lorsque cet historien nous parle d'Asdrubal.

soutint longtemps le choc des assaillants; mais enfin il céda du terrain, et déjà il allait succomber avec les siens lorsqu'on aperçut au loin sur la mer de nombreux vaisseaux. C'était Scipion qui arrivait. Il avait reçu à Utique les lettres de Mancinus, et il s'était hâté de mettre à la voile et de se diriger vers Carthage. Quand les Carthaginois virent approcher cette nouvelle flotte romaine, ils revinrent se placer derrière leurs murailles, et Scipion put recueillir sur ses vaisseaux Mancinus et les soldats qui l'avaient suivi. Mancinus fut renvoyé en Italie, et Serranus lui succéda dans le commandement de la flotte romaine. Alors Scipion réunit ses troupes, et il songea à continuer d'une manière suivie et régulière le siége de Carthage. Pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu, il vint camper non loin de cette ville avec toute son armée. Les Carthaginois, de leur côté, s'avancèrent hors des murs pour prendre position en face du camp romain, et ils ne tardèrent point à voir arriver dans leurs retranchements Asdrubal, le premier de leurs généraux, et Bithya, transfuge numide, qu'ils avaient mis à la tête de leur cavalerie. Asdrubal et Bithya amenaient avec eux six mille fantassins et mille cavaliers d'élite.

Scipion rétablit la discipline dans l'armée romaine; 147 avant notre ère.—Scipion, à son retour en Afrique, avait remarqué dans la discipline de l'armée romaine un funeste relâchement. Sous le commandement de Pison, les soldats s'étaient habitués à vivre dans le désordre; chaque jour ils sortaient du camp, contre les lois militaires, pour se livrer au pillage et à la rapine, et chaque jour aussi une multitude d'étrangers s'introduisaient dans les retranchements pour vendre ou pour acheter. Puis, il y avait sans cesse entre les soldats des querelles, des rixes et de sanglants combats. Scipion porta remède au mal, en déclarant que les moindres fautes seraient punies par des châtiments sévères. Il chassa alors du camp ceux qui n'étaient point enrôlés, et il enleva aux soldats tous les objets qui n'étaient propres qu'à les corrompre et à les amollir. Après avoir rétabli dans son armée l'ordre et la discipline, Scipion résolut enfin de diriger une attaque contre les murs de Carthage.

Scipion prend le faubourg de Mégara; les soldats carthaginois se réfugient dans le quartier de la citadelle; 147 avant notre ère. — « Pendant la nuit, dit Appien (*), et quand l'ennemi ne s'y attendait pas, Scipion dirigea une double attaque contre la partie de Carthage qu'on appelait Mégara. C'est un quartier très-grand qui est contigu aux murs extérieurs. Ayant envoyé des troupes pour attaquer sur un point, il se porta lui-même à vingt stades de distance, avec des haches, des échelles et des leviers, en gardant le plus profond silence. Les sentinelles carthaginoises placées sur les murs de Mégara, averties de son approche, ayant poussé le cri d'alarme, son corps d'armée et celui qui faisait la fausse attaque y répondirent par un cri terrible. Les Carthaginois furent effrayés de voir, la nuit, tant d'ennemis les assaillir de deux côtés à la fois. Cependant il ne put s'emparer des murs, malgré tous ses efforts. Heureusement une tour déserte, située hors des murs qu'elle égalait en hauteur, s'élevait à peu de distance de leur enceinte. Scipion y fait monter de jeunes soldats intrépides qui, avec des solives et des planches appuyées sur la tour et le mur, forment un pont, renversent l'ennemi qui défendait la muraille, s'en emparent, sautent dans Mégara, et après avoir brisé une des portes y introduisent Sci-

(*) Pour certains détails du siége nous reproduirons fidèlement le récit d'Appien. Comme les passages de ce récit qui servent à déterminer la position des différents quartiers de la ville assiégée et des lieux qui l'avoisinent, ont été rendus avec une scrupuleuse exactitude par M. Dureau de la Malle, nous nous proposons de citer quelquefois les excellentes traductions que l'on rencontre dans les *Recherches sur la topographie de Carthage*.

pion. Il y entre avec quatre mille hommes, et, par une prompte fuite, les Carthaginois, comme si le reste de la ville était pris, se sauvent dans Byrsa. Les cris des prisonniers, le tumulte qu'ils entendaient derrière eux, effrayèrent tellement les Carthaginois qui étaient dans le camp retranché, hors des murs, qu'ils abandonnèrent aussi cette position et se réfugièrent avec les autres dans la citadelle. Mais comme le faubourg de Mégara était rempli de jardins plantés d'arbres fruitiers, séparés par des clôtures en pierres sèches, des haies vives d'arbustes épineux, et coupés par de nombreux canaux profonds et tortueux, Scipion, craignant de s'engager dans ce terrain difficile dont les voies étaient inconnues aux Romains, et où l'ennemi, à la faveur de la nuit, pouvait lui dresser une embuscade, s'arrêta et fit sonner la retraite. »

ASDRUBAL MASSACRE LES PRISONNIERS ROMAINS; MOYENS EMPLOYÉS PAR ASDRUBAL POUR DOMINER DANS LA VILLE; SCIPION ENLÈVE AUX CARTHAGINOIS TOUTE COMMUNICATION AVEC LE CONTINENT; FAMINE A CARTHAGE; 147 AVANT NOTRE ÈRE. — Le lendemain, quand le jour parut, Asdrubal, à la vue des ennemis qui campaient dans Mégara, fut en proie à la douleur et à la colère. Il rassembla alors les soldats romains qui avaient été pris pendant la guerre, et après les avoir livrés à d'horribles mutilations, il les fit précipiter du haut des murailles. Il croyait sans doute, dit l'historien du siége, enlever ainsi à ses concitoyens tout espoir de traiter avec les Romains; mais cette horrible exécution n'eut point le résultat qu'il attendait. Asdrubal s'aperçut bientôt qu'il avait soulevé contre lui de violentes haines. On lui reprocha même, en plein sénat, d'avoir montré, en égorgeant ses prisonniers, plus de cruauté que de prudence. Pour étouffer les plaintes des mécontents, il fit tuer ceux qui, parmi les sénateurs, se déclaraient ses adversaires et blâmaient sa conduite. Dès lors, il régna dans la ville par la terreur.

« Cependant, ajoute Appien, après la prise de Mégara, Scipion fit brûler le camp retranché que les Carthaginois avaient abandonné la veille, lorsqu'ils s'enfuirent dans la ville, et maître de tout l'isthme (*), il le coupa par un fossé prolongé d'une mer à l'autre, qui ne s'éloignait pas des murs ennemis de plus d'une portée de trait. Les assiégés l'inquiétaient toujours dans cette opération où le soldat, sur un développement de vingt-cinq stades, devait tour à tour travailler et combattre. Ce fossé achevé (*qui était la circonvallation*), il en fit un autre de même grandeur à une faible distance (*la contrevallation*), qui regardait le continent de l'Afrique; il y ajouta deux fossés transversaux qui donnèrent à l'ouvrage total la forme d'un parallélogramme, et les hérissa tous de palissades. Derrière les palissades s'élevait l'*agger*. Du côté qui regardait Carthage, il construisit un mur dans toute la longueur des vingt-cinq stades, de douze pieds de haut, sans les parapets et les tours qui flanquaient la courtine par intervalle. La largeur du mur était moitié de la hauteur. Au milieu, était une tour en pierre très-haute, surmontée d'une tour de bois à quatre étages, d'où la vue plongeait dans la ville. Il acheva cet ouvrage en vingt jours et vingt nuits. Toutes les troupes y furent employées, les soldats se relayant tour à tour pour travailler et se battre, pour manger et pour dormir. »

Dans ces lignes, l'armée romaine trouva une forte position contre l'ennemi. De plus, en coupant l'isthme dans toute sa longueur, Scipion obtint un important résultat; il empêcha l'arrivée des convois qui, par la route du continent, avaient fourni jusqu'alors d'abondantes provisions aux Carthaginois assiégés. Une grande famine ne tarda pas à se faire sentir à Carthage. Les habitants, qui ne pouvaient percer les lignes de Scipion pour rétablir leurs communications avec le continent, ne se procuraient des vivres qu'avec une

(*) Voyez plus bas la Topographie de Carthage.

extrême difficulté. Ils étaient forcés de sortir avec leurs vaisseaux, et de faire un long détour pour prendre au loin, sur le rivage, les provisions que leur amenait à grand'peine Bithya, le général de leur cavalerie. Encore ces courses ne se faisaient point sans danger, car il fallait que les vaisseaux, à leur départ et à leur arrivée, évitassent la flotte romaine qui croisait devant la ville. D'un autre côté, Carthage ne pouvait tirer aucun secours des pays étrangers. Depuis le commencement de la guerre, son commerce avait été anéanti, et les marchands n'osaient plus pénétrer dans ses ports. Les convois qui arrivaient par mer ne pouvaient subvenir à tous les besoins, et Asdrubal se vit bientôt forcé de ne distribuer des vivres qu'aux trente mille soldats qu'il avait choisis pour combattre. Alors la population de Carthage qui, pendant la guerre, s'était encore accrue des habitants de la campagne, fut en proie à d'effroyables souffrances.

Asdrubal essaie de traiter avec les Romains; son entrevue avec Gulussa; réponse de Scipion; 147 avant notre ère. — Pressé de tous côtés par l'ennemi, environné d'une foule immense dont les maux déjà si grands et si profonds s'aggravaient sans cesse, Asdrubal perdit courage. Ce fut alors que, sans espoir de réussir, il eut recours aux négociations. Il s'adressa, non point directement à Scipion, mais au roi de Numidie, Gulussa, et il lui demanda une entrevue. Appien ne parle point de ces négociations; mais Polybe, qui se trouvait dans le camp romain à l'époque du siége de Carthage, les raconte avec assez d'étendue. Nous donnons ici la curieuse narration de ce dernier historien (*).

« Asdrubal, le chef des Carthaginois, était un homme vain, rempli de jactance, et qui, en toutes circonstances, se montrait dépourvu des qualités que possèdent ordinairement ceux qui veulent commander et dominer dans une république. Voici, entre plusieurs autres, un exemple de sa vanité. Quand il arriva au lieu désigné à Gulussa pour l'entrevue, il parut armé complétement et couvert d'un riche manteau de pourpre. Il s'était fait accompagner par dix soldats. Cependant il laissa ses gardes derrière lui, à vingt pas environ, et du bord du fossé qui le protégeait, par un signe qu'il devait plutôt attendre que donner, il fit comprendre au roi de Numidie qu'il pouvait approcher. Gulussa, au contraire, vint à l'entrevue sans escorte, et vêtu, suivant l'usage des Numides, avec la plus grande simplicité. Lorsqu'il fut près d'Asdrubal, il lui demanda pourquoi il s'était couvert d'une cuirasse et muni de toutes ses armes : « Qui donc craignez-vous? lui dit-il. — Je crains les Romains, reprit le Carthaginois. — Je le vois bien, repartit Gulussa, car, s'il en était autrement, vous ne resteriez pas, sans cause, enfermé dans votre ville. Mais enfin, que souhaitez-vous de moi? — Je vous prie, dit Asdrubal, d'être notre intercesseur auprès du général romain. Vous pouvez lui promettre, au nom de tous mes concitoyens, que s'il épargne Carthage et la laisse subsister, il trouvera en nous une entière soumission. » Gulussa se prit à rire, et s'adressant au chef carthaginois : « Vos paroles sont des paroles d'enfant. Quoi! dans l'état déplorable où vous êtes, assiégés par mer et par terre, n'ayant plus de ressources et ne conservant pas même des espérances, vous n'avez pas d'autres propositions à faire que celles qu'on a rejetées à Utique, avant le siége? — Nos affaires ne sont point aussi mauvaises que vous le pensez, répondit Asdrubal. Nos alliés arment au dehors pour notre défense (*), et

(*) Fragments du livre XXXIX. — Comme Appien, dans ses *Puniques*, n'a fait que reproduire le récit de Polybe, il y a lieu de s'étonner qu'il n'ait pas même mentionné l'entrevue d'Asdrubal et de Gulussa.

(*) Polybe ajoute : *il ne savait pas ce qui s'était passé dans la Mauritanie.* Nous ignorons aussi les événements qui s'étaient accomplis alors dans cette partie de l'Afrique.

les troupes que nous avons placées sur différents points de notre territoire, n'ont point encore été attaquées. Mais c'est surtout dans les dieux que nous mettons notre confiance. Ils sont trop justes pour ne point nous venger de la perfidie des Romains. Dites au consul, je vous prie, que même après ses brillants succès, les dieux et la fortune peuvent faire triompher notre cause. Enfin, dites-lui que les Carthaginois ont pris la résolution de se faire massacrer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. » Ici finit l'entrevue, mais avant de se séparer, Asdrubal et le roi de Numidie s'engagèrent à revenir au même endroit trois jours après.

« Rentré au camp, Gulussa rendit compte à Scipion de l'entretien qu'il avait eu avec Asdrubal. Scipion se mit à rire, et dit : « En vérité, je ne conçois pas qu'après avoir massacré cruellement nos captifs, cet homme ose encore nous reprocher d'avoir violé les lois divines et humaines. » Mais le roi de Numidie fit alors remarquer à Scipion qu'il était de son intérêt de finir au plus tôt la guerre; que, sans parler des cas imprévus, le jour où l'on ferait à Rome de nouveaux consuls ne tarderait pas à arriver, et qu'il était à craindre, si l'hiver se passait en d'inutiles attaques, qu'un autre ne vînt lui ravir, sans l'avoir mérité, les honneurs du triomphe. Scipion sentit aisément la justesse de ces réflexions, et il chargea Gulussa d'annoncer au général carthaginois, de sa part, qu'il lui accordait à lui, à sa femme, à ses enfants et à dix familles parentes ou amies, la vie et la liberté, et qu'il lui permettait en outre d'emporter de Carthage dix talents de son bien, et d'emmener avec lui ceux qu'il voudrait choisir parmi ses esclaves. Gulussa, avec des offres qui devaient, ce semble, être agréables à Asdrubal, se rendit le troisième jour à l'endroit fixé pour l'entrevue.

« Asdrubal y vint aussi. Il portait encore ses armes et son manteau de pourpre. A sa démarche lente et grave on eût dit qu'il jouait, dans une tragédie, le rôle du tyran. Le général carthaginois était gras de sa nature, mais ce jour-là son embonpoint parut plus grand qu'à l'ordinaire. Par sa grosseur et son teint enluminé, cet homme ressemblait bien plus aux bœufs que l'on engraisse dans les marchés, qu'au chef d'une ville assiégée qui souffrait des maux inexprimables. Après avoir connu, par Gulussa, les offres du consul, il s'écria, en se frappant la cuisse à coups redoublés : « Je prends les dieux et la fortune à témoin que le soleil ne verra jamais Carthage détruite et Asdrubal vivant. Un homme de cœur n'est nulle part plus noblement enseveli que sous les ruines de sa patrie, quand il n'a pu la sauver. » Résolution généreuse, magnifiques paroles qu'on ne peut trop admirer! mais plus tard, au jour du danger, on vit bien qu'Asdrubal n'était qu'un lâche et un fanfaron. D'abord, on peut lui reprocher d'avoir fait, au milieu de gens affamés, de somptueux repas et d'avoir insulté, en quelque sorte, par son embonpoint aux souffrances de ses concitoyens. Alors, en effet, le nombre de ceux qui échappaient à la famine par la mort ou la fuite était immense. Asdrubal se montrait impitoyable; il raillait les uns, accablait les autres d'outrages, et souvent même il tuait ceux qui lui faisaient ombrage. A force de sang répandu, il intimida tellement la multitude, qu'il conserva jusqu'au bout, dans Carthage assiégée, une puissance aussi absolue que le pourrait être celle d'un roi juste dans une ville heureuse. »

Il est vraisemblable que Polybe avait raconté ces événements, mais son récit n'est point parvenu jusqu'à nous.

Examen du jugement que Polybe et quelques autres historiens ont porté sur Asdrubal. — Il ne faudrait peut-être point admettre sans restriction le témoignage de Polybe et de quelques autres écrivains amis de Rome, lorsqu'ils font le portrait d'Asdrubal et qu'ils essayent d'apprécier son caractère et ses actes. Pendant les six années qui précédèrent la ruine de Carthage, Asdrubal ma-

nifesta contre les ennemis de son pays une haine trop vive pour que les Romains et tous ceux qui s'étaient attachés à leur fortune aient pu le juger sans prévention et avec impartialité.

Nous avons rapporté fidèlement l'opinion de Polybe et celle d'Appien qui a suivi avec tant d'exactitude le récit de l'illustre Mégapolitain, et on a vu que cette opinion était sévère. Il est vraisemblable encore que Tite-Live, dans la partie de son histoire qui n'est point arrivée jusqu'à nous, n'avait pas épargné le blâme au dernier chef des Carthaginois. Voilà sans doute de graves, d'imposantes autorités. Toutefois, en nous servant du récit même de Polybe et d'Appien, nous pouvons, sinon transformer Asdrubal en un grand capitaine et le montrer comme un homme exempt de fautes, au moins prouver qu'il aima sincèrement sa patrie, et que toutes ses actions ne furent pas, comme l'ont prétendu des écrivains ennemis, contraires à la prudence et à la justice.

Au moment même où pour la première fois, l'histoire fait mention d'Asdrubal, nous le voyons figurer à Carthage dans le parti populaire, c'est-à-dire dans les rangs des ennemis implacables du nom romain. Bientôt il acquiert assez d'influence parmi ses concitoyens, pour accomplir avec eux et par eux une importante révolution. Il fait bannir de la ville les partisans de Massinissa. Puis, il entreprend une guerre utile et juste contre le roi de Numidie, qui, fidèle allié de Rome, n'avait cessé, depuis un demi-siècle, d'attaquer les Carthaginois et de leur porter de continuels dommages. Asdrubal, nous l'avons dit, échoua dans son expédition contre Massinissa. Alors, mettant à profit les malheurs publics, les amis des Romains reprirent assez d'audace à Carthage pour proscrire le chef du parti populaire. Non contents de condamner à mort Asdrubal et ses adhérents, ils vendirent leur patrie aux Romains; ils envoyèrent à Libybée trois cents otages (les Carthaginois n'en avaient remis que cent aux vainqueurs après la bataille de Zama), et ils livrèrent aux consuls Manilius et Censorinus toutes leurs armes. Au moment même où les traîtres, en désarmant Carthage, préparaient le triomphe des ennemis, le chef du parti populaire rassemblait vingt mille soldats. Il prévoyait sans doute que ses concitoyens désabusés ne tarderaient point à le rappeler. En effet, au retour des ambassadeurs qui étaient allés recevoir à Utique la réponse des consuls, il y eut dans la ville une sanglante réaction. Le parti vraiment national se releva plein de force et d'énergie, pour engager contre les Romains une dernière et terrible lutte. Au jour du danger, Asdrubal oublia les vieilles injures, et proclamé général par la voix du peuple, il se hâta d'offrir à ses concitoyens les soldats qu'avec tant de sagesse il avait réservés pour la défense de la patrie. Tandis que les Carthaginois assiégés repoussaient glorieusement les premiers assauts de l'armée romaine, il se maintint dans son camp de Néphéris, devant lequel vinrent échouer deux fois les légions de Manilius. Enfin, lorsque Scipion étant consul, Carthage eut à soutenir des attaques sérieuses et multipliées, il se jeta dans la ville et la défendit jusqu'au moment où il ne vit plus autour de lui qu'un monceau de ruines.

Les historiens de l'antiquité ont accusé Asdrubal de cruauté, et nous avons rapporté précédemment les faits qu'ils ont donnés à l'appui de leur assertion. Mais nous devons remarquer que ceux-là même qui, après l'arrivée des Romains en Afrique, furent victimes de la réaction populaire, étaient soupçonnés, nous pourrions dire convaincus de s'être vendus à l'ennemi et de trahir leur patrie. Ainsi le magistat suprême que fit mourir Asdrubal, était le petit-fils de Massinissa, l'ami des Numides, et, de l'aveu d'Appien, il ne perdit la vie que pour avoir été accusé d'avoir entretenu avec Gulussa de coupables intelligences. Ailleurs, l'historien alexandrin nous apprend qu'après le massacre des prisonniers romains, quelques-uns des sénateurs reprochèrent à Asdrubal d'avoir agi avec plus

de cruauté que de prudence, et de *leur avoir enlevé tout espoir de traiter avec l'ennemi;* il ajoute que pour étouffer leurs plaintes, Asdrubal les fit tuer. Certes, quand on a suivi avec attention l'histoire des six années qui précèdent la ruine de Carthage, on est tenté de croire que ceux qui, au moment même où l'ennemi s'était rendu maître d'une partie de la ville, proclamaient hautement que l'on pourrait encore réussir par la voie des négociations, étaient des traîtres et les amis des Romains. Nous ne voulons point ici excuser les crimes ou les fautes qu'Asdrubal a commis; nous essayons seulement de montrer qu'il a pu se faire que le dernier général carthaginois ait été calomnié par les ennemis de Carthage.

« *Asdrubal*, disent Polybe et Appien, *régnait sur le peuple par la terreur, et il conserva jusqu'à la fin, sur la multitude, une autorité sans bornes.* » On peut croire aussi qu'Asdrubal régna sur la multitude, moins par la terreur que parce qu'il était l'élu de cette multitude et le chef du parti populaire.

Enfin, il n'est pas vraisemblable qu'au moment où les Carthaginois assiégés subissaient de cruelles privations et souffraient de la famine, Asdrubal se soit fait un jeu de la misère publique, et qu'il ait insulté à ses concitoyens malheureux, en donnant à quelques-uns de ses amis de somptueux banquets. « *Scipion,* dit Polybe, *fit annoncer au général carthaginois qu'il lui accordait à lui, à sa femme, à ses enfants, et à dix familles parentes ou amies, la vie et la liberté, et qu'il lui permettait, en outre, d'emporter de Carthage dix talents de son bien, et d'emmener avec lui ceux qu'il voudrait choisir parmi ses esclaves.* » Pourquoi Asdrubal repoussa-t-il alors les propositions de Scipion? Pourquoi préféra-t-il à une retraite tranquille où il aurait trouvé le repos et le bien-être, le séjour de Carthage? Assurément, pour se livrer à la bonne chère et pour donner de splendides festins, c'était mal choisir son lieu que de s'enfermer dans une ville assiégée qui souffrait toutes les horreurs de la famine.

On peut reprocher à Asdrubal de s'être écrié un jour en présence de Gulussa : « Le soleil qui éclairera la destruction de Carthage ne me verra point vivant. » Comme il survécut à la ruine de sa patrie, Polybe a pu dire : « On vit bien au jour du danger que ces grandes et belles paroles étaient sorties de la bouche d'un fanfaron. »

Ajoutons encore, avant de terminer, qu'entre tous les torts d'Asdrubal, le plus grand peut-être a été celui d'avoir succombé et d'avoir abandonné, comme sa malheureuse patrie, le soin de sa gloire à des historiens étrangers.

Suite du récit; Scipion ferme l'entrée des ports par une jetée; les Carthaginois s'ouvrent une nouvelle issue et mettent une flotte a la mer; combat naval; 147 avant notre ère. — Pour priver les Carthaginois des vivres qu'ils recevaient par mer, et leur enlever leurs dernières ressources, Scipion résolut de fermer l'entrée du port. « A partir de la bande de terre qui était entre le lac et la mer, dit Appien, il fit jeter une digue qui s'avançait presque en droite ligne vers l'embouchure du port, peu distante du rivage. Cette jetée avait vingt-quatre pieds de large au sommet et quatre-vingt-seize à la base (*). Scipion disposait d'une nombreuse armée qu'il faisait travailler jour et nuit, et les Carthaginois, qui d'abord avaient ri de ce projet gigantesque, allaient se trouver entièrement bloqués, car, ne pouvant recevoir de vivres par terre, et la mer leur étant fermée, la faim les eût contraints de se rendre à discrétion. C'est alors qu'ils entreprirent d'ouvrir une nouvelle issue dans une autre partie de

(*) « Cette jetée fut construite comme celles des rades de Cherbourg et de Plymouth l'ont été depuis, en lançant à flot perdu d'énormes quartiers de roches qui, par leur cohésion et l'inclinaison de leur plan, pussent résister à l'action de la mer. » *M. Dureau de la Malle.*

leur port qui regardait la pleine mer. Ils choisirent ce point parce que la profondeur de l'eau et la violence des vagues qui s'y brisent rendaient impossible aux Romains de le fermer avec une digue. Hommes, femmes et enfants y travaillèrent jour et nuit, en commençant par la partie intérieure, et avec tant de secret que Scipion ne put rien savoir des prisonniers qu'il fit alors, sinon qu'on entendait un grand bruit dans les ports, mais qu'on en ignorait la cause et l'objet. En même temps, les assiégés construisaient avec d'anciens matériaux des trirèmes et des quinquérèmes avec une adresse et une activité singulières. Enfin, lorsque tout fut prêt, les Carthaginois, au point du jour, ouvrirent la communication avec la mer, et sortirent avec cinquante trirèmes et un grand nombre d'autres navires qui avaient été appareillés avec le plus grand soin, et de manière à jeter la terreur parmi les Romains. »

Ceux-ci, en effet, à la vue de la flotte carthaginoise, furent frappés de crainte. Les lourds et pesants vaisseaux de la station romaine n'avaient ni rameurs ni soldats, car les équipages étaient descendus à terre pour aider Scipion dans ses travaux. Si les Carthaginois, par une attaque soudaine, s'étaient portés sur les vaisseaux ainsi désarmés, ils auraient obtenu une victoire aisée, et ils auraient anéanti d'un coup toutes les forces navales de l'ennemi; mais ils se contentèrent de se montrer et d'insulter les Romains par de vaines démonstrations. Quand trois jours après ils vinrent présenter le combat, l'occasion favorable était perdue et ils n'avaient plus les mêmes chances de succès : les rameurs et les soldats avaient regagné leurs vaisseaux, et les Carthaginois trouvèrent une flotte toute préparée à recevoir leurs attaques. Ils n'hésitèrent point cependant, et une lutte terrible s'engagea. On se battit pendant une journée entière, et ce ne fut que vers le soir que les Carthaginois, fatigués et non vaincus, se dirigèrent vers la nouvelle entrée du port. Par cette entrée, qui était fort étroite, les vaisseaux ne pouvaient pénétrer qu'en petit nombre à la fois et qu'avec une extrême difficulté. Alors, pour ne point être attaquées par les Romains, pendant les lenteurs de la retraite, les trirèmes carthaginoises remontèrent le long de la côte et jetèrent l'ancre vers un quai qui avait servi autrefois au débarquement des marchandises (*). Au moment même où les bâtiments légers venaient de se mettre à l'abri dans le port et où les gros navires s'arrêtaient non loin des murailles, la proue tournée vers la mer, on vit arriver la flotte ennemie. Il fallut encore soutenir une nouvelle attaque. Quoique les Romains eussent à se défendre et contre les équipages des vaisseaux et contre les troupes de terre qui étaient placées sur le quai, ils firent cependant éprouver à la flotte des assiégés des pertes considérables. La nuit mit fin au combat. Alors seulement les gros navires des Carthaginois parvinrent à se réfugier dans le port.

Les Carthaginois attaquent les Romains pendant la nuit et brulent leurs machines de guerre; du côté de la mer, Scipion reste maître des ouvrages avancés des Carthaginois; 147 avant notre ère. — Le lendemain matin, Scipion s'empara du quai à l'abri duquel s'était placée la flotte carthaginoise. « Cet ouvrage, dit Appien, devenait un point d'attaque très-avantageux pour entamer le port (le Cothôn). Alors ayant amené beaucoup de machines et battu avec des béliers la fortification intermédiaire (le rempart élevé dans la longueur du quai par les Carthaginois), il en renversa une partie. Les assiégés firent une sortie la nuit et se portèrent contre les machines des Romains, non par terre, car c'était impraticable, ni avec des vaisseaux, car la mer sur ce point est pleine de

(*) Ce quai était très-large. De peur qu'il ne servît d'esplanade à l'ennemi pour l'attaque des murailles, les Carthaginois l'avaient coupé dans sa longueur par un fossé et un rempart.

bas-fonds : ils y marchèrent tout nus, portant des torches non allumées pour n'être pas aperçus de loin. Ils entrent dans la mer sans être vus, et s'avancent les uns à la nage, les autres ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Lorsqu'ils sont arrivés près des machines, ils allument leurs torches, et alors le feu les ayant découverts, ils reçurent sur leurs corps nus de terribles blessures. Mais telle fut leur audace et la force de leur désespoir, que, malgré ce désavantage, ils enfoncèrent les Romains et brûlèrent leurs machines. La terreur même fut si grande, que Scipion fut contraint de faire tuer quelques-uns des fuyards pour forcer les autres à rentrer dans le camp, où ils passèrent tout le reste de la nuit sous les armes. Les Carthaginois, après avoir brûlé les machines, retournèrent à la nage dans la ville. »

Les Carthaginois se hâtèrent de réparer la partie de leurs fortifications qui était tombée sous les coups du bélier, et ils y élevèrent des tours en bois de distance en distance. Mais les Romains, après avoir construit d'autres machines, renouvelèrent bientôt leurs attaques : ils incendièrent quelques-unes des tours, en lançant contre elles des vases remplis de poix et de soufre enflammés. Enfin Scipion se rendit maître des ouvrages avancés des Carthaginois. Il éleva alors un mur en brique, égal en hauteur aux remparts de la ville et à peu de distance de ces remparts; puis il plaça sur ce mur, qui était protégé par un fossé, quatre mille hommes de trait. Il pensait que ce corps d'armée, dans une position inexpugnable, suffisait pour contenir les assiégés pendant toute la durée de la grande expédition qu'il allait entreprendre.

Expédition de Scipion contre l'armée qui se tient a Néphéris; le camp des Carthaginois est pris; siége de Néphéris; plusieurs villes se rendent aux Romains; 147 avant notre ère. — Jusqu'aux derniers événements que nous venons de raconter, une chose avait entretenu le courage et les espérances des Carthaginois : c'était la présence à Néphéris d'une armée nombreuse fortement retranchée, et qui paraissait surveiller, malgré l'éloignement, toutes les opérations des Romains. Scipion avait toujours à redouter une double attaque; et lorsque parfois il songeait aux expéditions malheureuses du consul Manilius, il n'était point sans inquiétude. Il crut, non sans raison, que la destruction de l'armée de Néphéris pouvait seule hâter les travaux du siége et consommer la ruine de Carthage. Il se mit donc en marche avec une partie de ses troupes, et il se dirigea, avec Lælius et Gulussa, vers le camp carthaginois. Diogène y commandait depuis le jour où Asdrubal s'était jeté dans la ville assiégée. Scipion prit position non loin de Néphéris. Il s'aperçut bientôt qu'en deux endroits les retranchements carthaginois s'étaient écroulés. Il prit alors la résolution de recourir à un expédient qui lui avait déjà réussi plusieurs fois : il se porta avec ses troupes vers une des brèches, et là, tandis qu'il occupait Diogène par une attaque simulée, mille hommes qu'il avait cachés s'élancèrent dans le camp par l'autre brèche. Tandis que les soldats romains faisaient dans l'intérieur des retranchements un horrible massacre, Gulussa et ses cavaliers numides poursuivaient et tuaient dans la campagne tous ceux qui avaient pris la fuite. « Dans cette journée, dit Appien, soixante-dix mille hommes perdirent la vie, dix mille furent pris, et quatre mille seulement parvinrent à s'échapper. »

L'armée carthaginoise ayant été anéantie d'un seul coup, les Romains se présentèrent devant les murs de Néphéris. Après un siége de vingt-deux jours, Scipion se rendit maître de la place. Ce nouveau succès eut un grand résultat. Quand Néphéris eut succombé, toutes les villes avoisinantes se soumirent aux Romains. Toutefois, au moment même où s'évanouissaient leurs dernières espérances, les Carthaginois assiégés n'en persistèrent pas moins dans l'héroïque résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Scipion attaque le port de Carthage; prise du Cothôn; les Romains dans Carthage; combat acharné dans les rues qui conduisaient de la place publique a la citadelle; 146 avant notre ère. — Scipion avait passé une année presque entière à préparer par de sûres opérations la ruine de Carthage (*). Après avoir détruit pendant l'hiver l'armée de Diogène, pris Néphéris, reçu la soumission des villes d'Afrique qui tenaient encore pour les Carthaginois, il résolut, aux approches de la belle saison, de tenter de vigoureuses attaques et de frapper les derniers coups. Il se dirigea d'abord vers le port qui était appelé Cothôn; Asdrubal, qui croyait avoir découvert les projets du général romain, fit mettre le feu, pendant la nuit, à la partie quadrangulaire de ce port. Tandis qu'il fixait sur ce point toute son attention, Lælius escalada la partie ronde du Cothôn qui était opposée à la partie quadrangulaire, et il ouvrit ainsi l'entrée de Carthage à l'armée romaine. Bientôt le port et les fortifications qui l'entouraient furent au pouvoir de l'ennemi. Scipion alors pénétra dans la ville, et il s'établit, pour la nuit, avec ses soldats sur la place publique. Le lendemain, au point du jour, il appela à son aide quatre mille hommes de troupes fraîches. Au moment où ceux-ci entrèrent à Carthage, ils se précipitèrent dans le temple d'Apollon, et, sans tenir compte des menaces de leurs officiers, ils enlevèrent les lames d'or qui couvraient la statue de la divinité. Ils n'obéirent aux ordres de Scipion que lorsqu'ils eurent partagé entre eux ces dépouilles sacriléges, qui valaient bien, dit un historien de l'antiquité, une somme de mille talents.

Quand Scipion eut fait tous ses préparatifs pour attaquer Byrsa, il se mit en marche avec ses troupes. Mais bientôt il s'aperçut qu'il ne parviendrait point sans peine jusqu'au pied de la citadelle. Trois rues étroites, bordées de chaque côté de maisons à six étages, montaient de la place publique à Byrsa. Les soldats de Scipion étaient à peine entrés dans ces rues qu'une bataille terrible s'engagea. Les Romains furent alors accablés par une grêle de traits et de pierres. Il fallait pénétrer et se battre dans chaque maison, et à chaque étage. Les Carthaginois étaient partout, dans la rue, sur les toits, et l'armée romaine ne pouvait avancer que lentement et pas à pas. La ville présentait en ce moment un spectacle horrible; les uns périssaient par l'épée, les autres par les traits qui étaient lancés; d'autres enfin, en tombant du haut des maisons, étaient reçus sur les piques des soldats. On entendait aussi le bruit des armes qui se choquaient, les plaintes, les gémissements et les cris de douleur des blessés et des mourants. Enfin, après une lutte prolongée et des efforts inouïs, Scipion arriva devant Byrsa. Ce fut alors que voulant se ménager un vaste emplacement pour les manœuvres de ses troupes, il fit mettre le feu au quartier de la ville qu'il venait de traverser.

Incendie de Carthage; cinquante mille Carthaginois demandent la vie et sortent de la citadelle; Asdrubal et les

(*) « Si l'on examine attentivement l'ensemble du récit d'Appien et l'histoire du siége de Carthage pendant les trois ans de sa durée, on sera convaincu que, malgré les forces immenses en troupes de terre et de mer employées par les Romains, il était nécessaire de procéder de cette manière lente et circonspecte pour obtenir la victoire. La position admirable de Carthage défendue par plusieurs enceintes séparées, indépendamment du Cothôn, l'égalité des forces entre l'assaillant et l'assiégé, contraignirent Scipion à exécuter ses travaux gigantesques de circonvallation. Il lui fallut marcher pas à pas dans cette lutte difficile. Il est même probable que, si les Romains, par une perfidie plus que punique, n'eussent enlevé d'abord aux Carthaginois, déçus par l'espoir de conserver la paix, leurs armes, leurs machines et leurs vaisseaux, cette troisième guerre se serait encore terminée par un traité et n'aurait pas eu pour résultat la ruine et la destruction de Carthage. » *M. Dureau de la Malle.*

Transfuges romains se défendent encore dans le temple d'Esculape; 146 avant notre ère. — Pour avancer plus rapidement dans leur œuvre de destruction, les Romains ne se contentèrent pas de mettre le feu aux édifices et de les démolir par portions, ils les sapèrent par la base afin de faire écrouler la masse entière. On vit alors une chose hideuse : des corps humains tombaient avec les décombres; c'étaient les vieillards, les femmes et les enfants qui jusqu'à ce moment étaient parvenus à se dérober aux regards des vainqueurs, en se cachant dans les réduits obscurs et dans les endroits secrets des maisons. Ces corps étaient broyés sous les pieds des chevaux qui passaient et repassaient; puis, arrivaient avec des haches, des crocs et des fourches, ceux qui étaient chargés de déblayer le terrain. Ils enlevaient les monceaux de ruines et jetaient dans un même fossé, les poutres, les pierres, les cadavres et les corps de ceux qui respiraient encore. « Ce n'était point par cruauté ni à dessein, dit un historien de l'antiquité, que les Romains agissaient ainsi. D'abord, ils étaient animés par l'espoir d'une victoire prochaine; ensuite, le mouvement et l'agitation, la voix des hérauts, les sons éclatants de la trompette, les commandements des tribuns et des centurions qui dirigeaient le travail des cohortes, tous ces bruits enfin d'une ville prise et saccagée inspiraient aux soldats une sorte d'enivrement et de fureur qui les empêchaient de voir ce qu'il y avait d'horrible dans un pareil spectacle. » Dans ces dures paroles d'Appien, il est facile de saisir les impressions de Polybe qui assista à la ruine et à la destruction de Carthage, et qui ressentit, dans le camp romain, à côté de Scipion, son élève et son ami, tout l'enthousiasme de la victoire.

L'armée romaine passa six jours et six nuits à déblayer le terrain qui était couvert de ruines. Les soldats se succédaient dans le travail, pour ne point succomber aux veilles et à la fatigue. Il y avait un homme cependant qui ne prenait ni sommeil, ni repos, qui surveillait les soldats, les pressait et se portait sur tous les points : c'était Scipion. Enfin le septième jour, se trouvant accablé de lassitude, il monta sur une éminence et s'assit dans un lieu d'où il pouvait encore examiner ce qui se faisait dans son armée. En cet instant, on lui amena plusieurs Carthaginois. Ils venaient lui dire que tous ceux qui s'étaient enfermés dans l'enceinte de la citadelle étaient prêts à se rendre, s'il promettait de ne pas les égorger. « Je vous le promets, dit Scipion; les transfuges seuls n'obtiendront point de grâce. » Cinquante mille individus, hommes et femmes (*), sortirent alors de Byrsa et furent mis sous bonne garde. Il ne restait plus dans la citadelle que neuf cents transfuges, Asdrubal, sa femme et ses deux enfants.

Asdrubal et les transfuges se jettent dans le temple d'Esculape; Asdrubal se rend; incendie du temple; mort de la femme d'Asdrubal; conversation de Scipion et de Polybe; 146 avant notre ère. — Le temple d'Esculape était bâti sur un roc élevé, au sommet duquel on ne pouvait parvenir qu'en montant soixante degrés. C'est dans ce temple que se jetèrent Asdrubal et les transfuges. De ce lieu, ils pouvaient facilement repousser les assaillants et soutenir longtemps encore les efforts de l'armée romaine. Ils se défendirent d'abord avec tout le courage qu'inspire le désespoir; mais enfin, épuisés par les veilles, par la faim et par des combats sans cesse renouvelés, ils abandonnèrent les alentours du temple et se réfugièrent dans les parties élevées de l'édifice. Ce fut alors qu'Asdrubal suppliant vint se rendre à Scipion. Le général romain le fit asseoir à ses pieds, et l'exposa ainsi prosterné et humilié, aux regards des transfuges. Ceux-ci accablèrent d'abord leur ancien chef des plus cruelles injures, ensuite ils mirent le feu au temple et tombèrent ensevelis

(*) Quarante mille hommes, suivant Florus; trente mille hommes et vingt-cinq mille femmes, suivant Orose.

sous ses ruines. Au moment où l'incendie commençait à dévorer l'édifice, la femme d'Asdrubal, revêtue de ses plus beaux vêtements, se présenta avec ses deux enfants, à la vue de Scipion; elle lui cria avec force : « Romain, les dieux te sont favorables, puisqu'ils t'accordent la victoire. Souviens-toi de punir Asdrubal qui a trahi sa patrie, ses dieux, sa femme et ses enfants. Les génies qui protégeaient Carthage s'uniront à toi pour cette œuvre de vengeance. » Puis, se tournant vers Asdrubal : « O le plus lâche et le plus infâme des hommes! tu me verras mourir ici avec mes deux enfants; mais bientôt tu sauras que mon sort est encore moins à plaindre que le tien. Illustre chef de la puissante Carthage, tu orneras le triomphe de celui dont tu baise les pieds, et après ce triomphe, tu recevras le châtiment que tu mérites. » En achevant ces mots, elle égorgea ses deux enfants et se précipita avec eux au milieu des flammes. « Ce n'était point la femme d'Asdrubal, dit Appien, qui devait terminer sa vie par cette mort héroïque, mais Asdrubal lui-même. »

On raconte que Scipion, en voyant autour de lui tant de ruines accumulées, versa des larmes. Il pensait à la triste destinée de Carthage qui avait été si longtemps riche et puissante. Il lui arriva, au milieu de ses réflexions, de s'écrier avec Homère :

« Viendra un jour où périra Troie, la ville sacrée, et où périront avec elle Priam et le peuple de Priam (*). »

Polybe, qui se trouvait à côté de Scipion, lui dit alors : « Quel sens attachez-vous à ces paroles? — C'est Rome qui occupe ma pensée, répondit Scipion; je crains pour elle l'instabilité des choses humaines. Ne pourrait-il point se faire qu'elle éprouvât un jour les malheurs de Carthage? »

Carthage ruinée; Scipion partage le butin entre ses soldats; joie a Rome a la nouvelle de la prise de Carthage; le territoire carthaginois est réduit en province romaine; 146 avant notre ère. — Scipion permit à son armée de piller les ruines de Carthage; toutefois, il fit mettre en réserve l'or, l'argent et les objets qui avaient été consacrés aux dieux dans les temples. Puis, il donna une gratification à ses soldats. Il envoya alors à Rome un vaisseau chargé de riches dépouilles, pour annoncer sa victoire. En même temps, il fit savoir aux peuples de la Sicile qu'il était prêt à leur restituer tout ce qui leur avait été pris pendant leurs guerres avec les Carthaginois (*).

Ce fut un soir que l'on vit arriver à Rome le vaisseau envoyé par Scipion et que l'on apprit la nouvelle de la ruine de Carthage. La joie fut grande dans la ville. Pendant la nuit, les citoyens s'abordaient, s'interrogeaient et s'adressaient de mutuelles félicitations. On racontait aussi les guerres passées, et lorsqu'on rappelait les divers incidents de la dernière lutte, on trouvait qu'aucune victoire n'était comparable à celle que venaient de remporter Scipion et son armée. Le succès même était si grand, que parfois on était tenté de n'y point croire, et l'on entendait des gens qui disaient : « Mais est-il bien vrai que Carthage ait été détruite? » Toute la nuit se passa ainsi en joyeux propos et en manifestations de la plus vive allégresse. Le lendemain, à la pointe du jour, on se rendit aux temples pour faire des prières et des sacrifices. Après avoir rendu aux dieux de solennelles actions de grâces, on donna des jeux au peuple, et les fêtes commencèrent.

(*) Iliade IV, v. 164 et 165.

(*) « C'étaient, dit Diodore, des portraits peints de leurs hommes illustres, des statues exécutées avec un talent remarquable, et des offrandes en or et en argent qu'on avait faites à leurs dieux. Himère y retrouva sa statue personnifiée sous les traits d'une femme et celle du poëte Stésichore; Segeste, sa Diane; Gela, plusieurs objets d'art; Agrigente, le fameux taureau de Phalaris. Plusieurs villes d'Italie et d'Afrique recouvrèrent alors, par la libéralité de Scipion, les objets précieux dont elles avaient été dépouillées par les Carthaginois. » *M. Dureau de la Malle.*

Cependant, le sénat envoya en Afrique dix commissaires choisis dans l'ordre des patriciens. Ils devaient se concerter avec Scipion pour régler le sort de la province carthaginoise. A leur arrivée, ils ordonnèrent de détruire ce qui restait encore de Carthage. Ils déclarèrent que nul, à l'avenir, ne serait autorisé à bâtir sur l'emplacement de la ville ruinée, et surtout à l'endroit où s'élevaient jadis les quartiers de Byrsa et de Mégara. Puis, comme s'ils avaient craint de voir les Carthaginois sortir de leurs tombeaux, ils accompagnèrent cette défense de tout l'appareil des cérémonies religieuses, et ils prononcèrent au nom des dieux, contre celui qui viendrait habiter ces lieux maudits, de terribles imprécations. Après avoir récompensé les peuples et les villes qui avaient prêté aide et appui aux Romains, dans la dernière guerre, et après avoir puni ceux qui étaient restés fidèles à Carthage, les commissaires délégués par le sénat revinrent en Italie. Avant leur départ, ils avaient réduit en province romaine toute la partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Carthaginois.

Dans la même année (146 avant notre ère), on vit à Rome deux triomphes; Scipion et Mummius montèrent au Capitole, en étalant aux yeux d'un peuple immense les dépouilles des villes qu'ils avaient vaincues. Certes, les deux triomphateurs étaient loin de prévoir qu'un siècle à peine après leur victoire, Rome elle-même essaierait de réparer ses propres injustices, et que César, en léguant aux héritiers de sa puissance le soin de relever Corinthe et Carthage, croirait faire satisfaction à l'humanité outragée.

CONSTITUTION POLITIQUE,

COLONIES ET AUTRES POSSESSIONS, AGRICULTURE, COMMERCE, INDUSTRIE, ARMÉES, RELIGION ET LITTÉRATURE DES CARTHAGINOIS.

L'histoire du peuple carthaginois n'est pas tout entière dans la série des événements que nous avons racontés. Pour connaître à fond Carthage et son histoire, il faut aller plus avant et pénétrer, si nous pouvons nous exprimer ainsi, dans les secrets de son organisation intérieure. Dès l'antiquité, ceux qui ont écrit sur cette puissante république ne se sont point bornés à consigner, dans leurs livres, les guerres et les traités de paix ou d'alliance; ils ont encore étudié sa constitution politique; son système d'administration; l'étendue de ses possessions, de son commerce, de ses richesses et de ses forces militaires; sa religion, etc. Nous nous proposons, à notre tour, d'aborder séparément chacun de ces points, et d'exposer, dans un court sommaire, en nous appuyant sur l'autorité des écrivains de l'antiquité, tous les renseignements qui nous ont été transmis sur cet important sujet (*).

Constitution. — A Carthage, le pouvoir était aux mains d'une puissante aristocratie. Toutefois, il ne faudrait pas croire qu'entre cette aristocratie et celle que l'on rencontre à Sparte ou à Rome, il existât une parfaite ressemblance. En effet, à Carthage, il n'y avait point de noblesse fondée sur des souvenirs de conquête ou sur une gloire héréditaire, mais une noblesse qui tirait en général tout son éclat de l'étendue de ses richesses. Il est vrai qu'à certaines époques, on vit s'élever dans la république des hommes qui acquirent une grande renommée, et qui transmirent à leurs familles, pour un temps plus ou moins long, toute leur illustration. Mais nous devons ajouter que ce fait ne se produisit que rarement dans l'histoire de Carthage; et si les Magon, les Hannon et les Barca se virent en possession, pendant de nombreuses années des dignités de l'État et de la considération publique, c'est que, dans ces familles, les richesses se perpétuaient

(*) Nous nous sommes aidé aussi des travaux de la critique moderne, et nous avons consulté fréquemment les chapitres que Heeren a consacrés à Carthage, dans son grand ouvrage sur *la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*

aussi bien que les vertus. Trois siècles avant notre ère, Aristote avait saisi la différence qui existait entre l'aristocratie carthaginoise et l'aristocratie qui gouvernait Sparte. Il a insisté sur cette distinction; et les faits qu'il a rassemblés, à ce sujet, dans sa *Politique*, nous fournissent sur la constitution de Carthage de précieux renseignements. Aristote nous a encore appris que, dans la république, les riches étaient les seuls qui parvinssent aux magistratures. Il s'exprime formellement à cet égard : « On pense à Carthage, dit-il, que celui qui veut exercer une fonction publique doit avoir non-seulement de grandes qualités, mais encore de grandes richesses. »

Pouvoirs de l'État; grande assemblée (σύγκλητος); conseil suprême ou des Cent (γερουσία); assemblées du peuple; suffètes; généraux; censeur des mœurs; attributions des différents pouvoirs de l'État. — La grande assemblée (σύγκλητος) était un corps permanent qui se composait de l'élite des Carthaginois, c'est-à-dire, des hommes qui avaient acquis par leurs richesses une grande influence. Dans un État où les citoyens les plus notables sont les citoyens les plus riches, les fonctions publiques ne sont point héréditaires. Comme nous l'avons dit, par suite de l'instabilité des grandes fortunes, l'aristocratie carthaginoise devait non point changer dans son essence, mais se renouveler sans cesse. La grande assemblée était soumise à cette loi; et vraisemblablement les places vacantes furent souvent remplies par des hommes qui n'avaient reçu aucune illustration de leurs aïeux, mais qui, à force de travail et de peine, par le commerce ou par l'industrie, étaient parvenus à acquérir des richesses considérables. Les écrivains anciens ne nous ont point donné de renseignements sur l'organisation intérieure du sénat carthaginois. Toutefois, d'après quelques indications empruntées aux historiens, il nous est permis de croire que les membres qui le composaient étaient fort nombreux. La grande assemblée (σύγκλητος) paraît avoir été un corps délibérant; c'était à Carthage, pour employer une expression moderne, le *pouvoir législatif*, comme la petite assemblée (γερουσία) qu'Aristote appelle le conseil suprême, était le *pouvoir exécutif*. Le conseil suprême, qui reçut la dénomination particulière de γερουσία, se composait de cent membres. Dans le principe, il n'avait été qu'un démembrement de la grande assemblée, un comité chargé spécialement de faire la police de l'État, et de juger les magistrats et les généraux prévaricateurs. Le conseil des Cent ne cessa point de se recruter parmi les notables de la république; mais peu à peu il se fit conférer des pouvoirs extraordinaires, et il finit par se réserver la connaissance des affaires les plus importantes, et par s'arroger le droit de décider dans les grandes circonstances. Ajoutons ici que plusieurs écrivains de l'antiquité ont compris les deux assemblées sous le nom commun de synédrin (συνέδριον).

« La sphère du sénat à Carthage, dit Heeren, en y réunissant « le grand conseil (σύγκλητος) et le « conseil des Cent (γερουσία), paraît « avoir été en général la même que « celle du sénat romain. Toutes les « transactions avec l'étranger lui sont « confiées. Les rois ou suffètes qui le « présidaient y font des rapports; il « reçoit les ambassadeurs, il délibère « sur toutes les affaires d'État, et son « autorité était si grande qu'il décidait « même de la guerre et de la paix, « quoique, pour la forme, la ratification allât quelquefois au peuple (*). » Nous savons, en effet, qu'il existait à Carthage des assemblées du peuple. Mais, comme l'a remarqué le savant historien que nous venons de citer, ces assemblées n'exerçaient point une influence réelle sur les affaires de l'État (**). Il arrivait toutefois qu'en certai-

(*) Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, t. IV, de la traduction française, p. 140.

(**) En parlant ici de la constitution carthaginoise, nous n'avons en vue que l'épo-

nes circonstances l'intervention du peuple était jugée nécessaire. Quand les pouvoirs supérieurs, qui se composaient des deux assemblées et des suffètes, n'étaient point d'accord, c'était le peuple qui décidait. Les deux suffètes ou rois étaient placés à la tête du gouvernement (*). Cependant leur autorité était loin d'être illimitée, et ils ne pouvaient, à eux seuls, contre-balancer la puissance du conseil des Cent et de la grande assemblée. Il fallait, il est vrai, que, pour l'adoption des mesures jugées indispensables par les assemblées, ils donnassent leur adhésion. Quand cette adhésion manquait, le sénat avait encore un moyen de l'emporter. Il s'adressait au peuple, qui décidait. Ce qui relevait la dignité des suffètes à Carthage, c'était moins l'importance des fonctions que les distinctions honorifiques. Ainsi, ils avaient la préséance dans les assemblées. Ils étaient choisis parmi les membres les plus influents du sénat, mais leur élection était ratifiée par le peuple. Leur pouvoir était à vie, et par conséquent soumis à l'élection. Nous voyons quelquefois les suffètes prendre en main le commandement des armées de terre et des flottes, mais ce commandement n'était point inhérent à leurs fonctions. Tout nous porte à croire, au contraire, que l'on abandonnait plus volontiers aux suffètes ce qui concernait l'administration civile. La république apportait le plus grand soin dans le choix de ses généraux : on prenait pour commander les armées, ceux qui, dans les guerres, s'étaient distingués par leur courage ou leurs talents. D'abord c'était le conseil supérieur ou des Cent qui nommait; ensuite la grande assemblée et le peuple sanctionnaient la nomination. En plusieurs circonstances, le choix fut laissé à l'armée elle-même; ainsi, pendant la guerre des Mercenaires, au moment où un funeste dissentiment éclata entre Hannon et Amilcar, les soldats reçurent pouvoir d'élire un chef unique : ils se prononcèrent, on le sait, en faveur d'Amilcar.

Enfin, pour terminer cette nomenclature, nous dirons que Cornélius Nepos parle d'un magistrat qui,

que où la république par ses conquêtes, par la grandeur et la nature de ses entreprises, par le nombre des peuples tributaires, était florissante et se trouvait à l'apogée de sa puissance et de sa splendeur. A cette époque, le gouvernement, à Carthage, était purement aristocratique et, comme nous l'avons dit, le peuple n'avait dans les affaires de l'État qu'une faible part d'action. C'est le jeu des institutions qui étaient en vigueur, pendant cette période que nous venons d'expliquer. Plus tard, au moment où Carthage se trouva en contact avec Rome, et après de longues guerres et des désastres multipliés, il se fit dans la constitution de graves changements. Le peuple à son tour voulut intervenir dans le gouvernement et se ménager dans les affaires de l'État une grande influence. L'aristocratie soutint une lutte opiniâtre contre cette prétention nouvelle et elle accabla de toute sa haine la famille Barca qui appuyait les réclamations de la démocratie. Cependant, au temps des guerres puniques, les circonstances étaient changées, et des événements imprévus nécessitaient, peut-être, dans la constitution des réformes extraordinaires. Si l'aristocratie s'était prêtée de son plein gré aux réformes demandées par le peuple, Carthage eût peut-être échappé aux humiliations et aux malheurs sans nombre qui vinrent fondre sur elle pendant un demi-siècle (202-146 avant notre ère); peut-être aussi eût-elle évité une entière destruction. C'est l'opinion de Montesquieu : « Carthage, dit-il, périt parce que, lorsqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put souffrir la main de son Annibal même. » (*Grandeur et décadence des Romains*, ch. VIII.) Annibal, on le sait, fut, après Amilcar son père, le chef du parti démocratique. Au reste, nous avons raconté plus haut, avec quelque étendue, les changements survenus dans la constitution de Carthage et la lutte de la démocratie contre l'aristocratie. Voyez principalement p. 80, 97 et suiv., 103, 108, 109, 121 et suiv.

(*) Suivant les traditions, le gouvernement monarchique avait précédé, à Carthage, le gouvernement républicain. Malchus, qui commanda en Sicile et en Sardaigne (536-530 avant notre ère), est le premier Carthaginois qui, dans l'histoire, porte le titre de *suffète*. Voy. plus haut, p. 3.

à Carthage, aurait été revêtu des fonctions de censeur des mœurs.

Nous ne pouvons nous arrêter sur les institutions judiciaires des Carthaginois, car nous n'avons sur ces institutions que des données incomplètes. Nous savons cependant qu'il existait des magistrats spéciaux pour juger les affaires civiles et criminelles.

Système de gouvernement a l'égard des peuples tributaires sur le continent africain et des colonies. — Carthage tenait dans une étroite dépendance toutes les villes qui lui étaient soumises sur le continent africain. Loin de leur conférer des priviléges étendus, elle les traitait en villes conquises, et elle montra parfois à leur égard une extrême dureté. Elle leur faisait payer de lourds impôts, et, lorsqu'il s'agissait de percevoir, le fisc de la république procédait avec une inflexible rigueur. Les gouverneurs délégués pour administrer les villes avaient mission, avant tout, de faire entrer de grosses sommes dans le trésor public, et les percepteurs employaient souvent d'énergiques moyens pour extorquer l'argent des tributaires. Les habitants des campagnes n'étaient pas traités avec plus de modération, et, en plusieurs circonstances, on enleva aux cultivateurs propriétaires la moitié de leurs revenus. Les habitants des villes et des campagnes qui restaient soumis par la force gardaient le souvenir de ces odieuses exactions, et lorsqu'un ennemi mettait le pied sur le sol de Carthage, ils se rangeaient de son côté et lui prêtaient aide et appui. Cette haine des peuples tributaires contre la république se manifesta surtout avec violence à l'époque de la guerre des Mercenaires (*).

Carthage suivit la même règle de conduite à l'égard de ses colonies. Elle leur fit sentir quelquefois sa prééminence d'une manière tyrannique. Ainsi, elle les obligeait à fermer leurs ports aux marchands étrangers. C'était à Carthage seulement qu'on achetait les produits des contrées lointaines, et par ce monopole, qui était loin de contribuer à la prospérité des colonies, la république gagnait d'incalculables richesses. La métropole avait soin de transporter, là où elle établissait des colons, ses dieux et son culte. La conformité des croyances religieuses était assurément un lien puissant; mais Carthage eut encore recours à d'autres moyens pour retenir les colonies sous sa dépendance. Elle plaçait dans chacune d'elles des magistrats carthaginois chargés de l'administration civile et militaire, et souvent elle adjoignait à ces magistrats une garnison de mercenaires.

Étendue de la puissance carthaginoise; peuples soumis a Carthage sur le continent africain; colonies. — Carthage, après sa fondation, se trouva en lutte avec les peuples qui l'avoisinaient. Elle triompha cependant, et elle compta enfin au nombre de ses tributaires tous les ennemis qui l'avaient attaquée. Par un long contact, les hommes qui habitaient autour de Carthage et de quelques autres établissements phéniciens se mêlèrent peu à peu aux colons venus de Tyr ou de Sidon, et, par suite de la fusion qui s'était opérée, ils reçurent le nom de Liby-Phéniciens. Dans les provinces voisines de Carthage s'élevèrent bientôt des villes nombreuses, et le sol fut embelli et fertilisé par une savante agriculture. Indépendamment des peuples sédentaires qui s'étaient presque assimilés aux Phéniciens, il y avait encore des nomades qui s'étaient soumis à la puissance carthaginoise. A l'ouest, quelques-unes des peuplades de la Numidie payaient un tribut. Au midi, jusqu'au lac Triton, et à l'est, jusqu'à la grande Syrte, on distinguait parmi les tributaires de Carthage les Ausenses, les Maxyes, les Machlyes, les Lotophages et les Nasamons. La soumission ou l'alliance de toutes ces tribus était précieuse à la république; les unes lui servaient de barrière contre les invasions, et les autres, en transportant ses denrées jusqu'aux rives du Niger, facilitaient son commerce dans l'intérieur de l'Afrique.

Colonies. — Il ne faut pas ranger

(*) Voyez plus haut, p. 68 et 69.

au nombre des colonies carthaginoises certaines villes qui peut-être, bien avant Carthage elle-même, avaient été fondées par des Phéniciens sur les côtes de l'Afrique. Salluste nous apprend que la plupart des villes du littoral, aux environs de Carthage, telles qu'Adrumète, Hippo-Zarytes, la petite Leptis, devaient leur origine à des émigrations phéniciennes. Il en était de même pour Utique et la grande Leptis. La ville d'Utique formait un Etat indépendant et n'était point soumise à Carthage. Dans deux traités que Polybe nous a conservés et qui furent faits avec les Romains (509 et 348 avant notre ère), et encore dans un autre traité qui fut conclu avec Philippe, roi de Macédoine, à l'époque de la seconde guerre punique, les Carthaginois mentionnèrent Utique comme ville alliée et non point comme ville tributaire. Il semble même, d'après ces traités, qu'ils la placèrent sur le même rang que Carthage.

Après avoir donné une nomenclature des villes et des ports qui se trouvent sur la côte septentrionale de l'Afrique jusqu'aux colonnes d'Hercule, Scylax ajoute : « Les villes et places commerçantes, depuis les Hespérides (la grande Syrte) jusqu'aux colonnes d'Hercule, appartiennent toutes aux Carthaginois. » Carthage en effet, dans un but commercial, avait fondé des établissements nombreux sur le littoral africain, ou bien encore elle avait placé des comptoirs dans les villes qui ne lui devaient point leur origine. Carthage, par sa position et par la nature de ses entreprises, était animée de l'esprit de conquête. Il fallait pour les intérêts de son commerce, qui recevait chaque jour de nouveaux développements, qu'elle accrût et multipliât ses possessions dans l'intérieur des terres et au delà des mers. Elle combattait sans cesse pour acquérir, dans les provinces qui l'avoisinaient, de nouveaux territoires et de nouveaux alliés, et pour placer, dans les contrées lointaines explorées par ses navigateurs, des colonies ou des comptoirs. Cette nécessité de s'agrandir la jeta dans mille entreprises diverses qui toutes eurent un plein succès, jusqu'au moment où elle se trouva en contact avec les Romains.

Sardaigne. — Justin parle d'une expédition des Carthaginois contre la Sardaigne. Cette expédition, qui eut lieu vraisemblablement entre 600 et 550, est une des premières que Carthage ait dirigées contre cette île. La Sardaigne était, sans contredit, une des possessions les plus importantes des Carthaginois dans la Méditerranée. Tous les peuples de l'île furent soumis, à l'exception de quelques indigènes qui se retirèrent dans les montagnes. Les Carthaginois, pour assurer leurs établissements dans ce pays qui leur offrait de précieuses ressources, fondèrent deux villes, Caralis et Sulchi. La Sardaigne est mentionnée expressément dans les deux premiers traités que Carthage fit avec Rome. Par l'un de ces traités, les Romains peuvent entretenir des relations commerciales avec la Libye, c'est-à-dire, avec les habitants du territoire carthaginois en Afrique, et avec la Sardaigne; par l'autre, Carthage leur défend de naviguer vers ces deux pays. La Sardaigne, nous le répétons, était pour les Carthaginois une précieuse acquisition, car elle leur fournissait du blé en abondance, et, dans les temps de guerre, elle fut plus d'une fois le grenier de Carthage.

Corse. — La possession de la Corse n'offrait pas les mêmes avantages. Toutefois, les Carthaginois, sans trop se soucier d'une contrée qui ne devait pas leur rapporter de grands profits, ne se montrèrent point indifférents lorsqu'il s'agit de savoir à qui appartiendraient les côtes de la Corse. Ainsi, quand les Phocéens, fuyant la domination des Perses, vinrent chercher dans l'île une nouvelle patrie et y fondèrent Alalia, les Carthaginois s'unirent aux Etrusques pour les expulser. Les Phocéens cédèrent à une coalition si puissante, et ils se dirigèrent vers un autre pays pour trouver enfin un asile et un durable établissement. La Sardaigne et la Corse appartenaient à Carthage, lorsque les Romains se ren-

dirent maîtres de ces deux îles en 237, au moment où finissait la guerre des Mercenaires.

SICILE. — On connaît assez la position et l'état florissant de la Sicile dans l'antiquité, pour savoir combien sa possession devait être utile à Carthage. Mais jamais la commerçante cité, malgré ses efforts réitérés, ne parvint à la posséder dans son entier. Elle rencontra sans cesse des obstacles, et le plus grand fut assurément la rivalité des Syracusains, qui, eux aussi, voulaient dominer en maîtres absolus dans toute l'étendue de la Sicile. Ce qui ouvrit à Carthage l'entrée de l'île, ce fut d'abord sa parenté avec Eryx, Panorme, Motya, Soloes, Lilybée, et quelques autres villes qui étaient d'origine phénicienne; ensuite les rivalités qui existaient entre les différentes colonies grecques. Après avoir fondé leurs premiers établissements sur la côte qui avoisine Lilybée, les Carthaginois ne tardèrent point à s'étendre, et à pousser leurs conquêtes jusque dans la partie orientale de la contrée. Nous devons remarquer ici que, par suite du système de gouvernement adopté par la métropole à l'égard de ses colonies, les villes carthaginoises de la Sicile ne furent jamais bien florissantes. Carthage les maintenait dans un rang très-inférieur au sien, et ces villes, gênées dans leur développement, ne pouvaient rivaliser avec les colonies grecques ni par leur splendeur ni par leur population. Cependant Carthage connaissait toute l'importance d'une bonne position en Sicile. A partir du jour où elle eut dans la partie occidentale de l'île de solides établissements, elle devint conquérante, et, comme nous l'avons dit, elle essaya de s'agrandir. Ce fut alors qu'une guerre terrible éclata entre elle et les Syracusains ses rivaux. Dans cette guerre qui dura plusieurs siècles (de l'an 410 à l'an 264 avant notre ère), les Carthaginois prodiguèrent leurs trésors et leurs soldats; ils ne se laissèrent point abattre par les succès de Gélon, de Denys l'Ancien et d'Agathocle, et l'on ne saurait dire quelle aurait été l'issue de la lutte, si les Romains n'avaient franchi le détroit de Messine pour descendre à leur tour dans cette sanglante arène. Il résulta de cette guerre, dont les succès étaient partagés, que l'étendue du territoir- carthaginois, en Sicile, varia sane cesse. Tantôt les Syracusains étaiens réduits à défendre leurs propres mut railles, tantôt Carthage ne conservait en Sicile que Motya ou Lilybée. Cependant, depuis l'année 383, le petit fleuve Halykus était regardé comme une ligne de démarcation entre les deux parties belligérantes. On sait, par le récit qui précède, comment, après une guerre qui avait duré plus de vingt ans, les Carthaginois, vaincus par les Romains, furent obligés de renoncer à la conquête de la Sicile.

ILES BALÉARES. — S'il faut en croire Diodore, Carthage eut des relations avec les îles Baléares deux siècles seulement après sa fondation. Les Carthaginois surent apprécier de bonne heure toute l'importance de ces îles. Ils y fondèrent une ville, Érésus, qui offrait aux navigateurs un excellent port, et qui brillait par la beauté de ses édifices. Les îles Baléares servaient d'entrepôt aux marchands qui allaient en Espagne, et elles fournissaient aux armées de Carthage des soldats renommés pour leur habileté à lancer au loin des projectiles, et surtout à se servir de la fronde.

PETITES ÎLES DE LA MÉDITERRANÉE. — Entre l'Afrique et la Sicile on voyait les deux îles de Gaulos et de Mélita, qui, à une époque fort reculée, avaient appartenu aux Phéniciens. Carthage s'en empara, et elles lui servirent de stations pour son commerce. A Mélita (Malte) se trouvaient de nombreuses manufactures pour la fabrication des tissus. Dans ces îles, comme dans toutes les autres possessions de la république, il y avait une garnison de mercenaires à laquelle était préposé un officier carthaginois.

ESPAGNE. — Il serait difficile de préciser le temps où Carthage mit le pied pour la première fois sur le sol de l'Espagne. Toutefois, il est avéré que déjà, à une époque fort ancienne, les

Carthaginois envoyèrent des colons sur *les côtes de l'Ibérie*. Nous savons, au reste, que les Phéniciens les avaient devancés en fondant des établissements célèbres, Gadès entre autres, sur la côte méridionale de l'Espagne. Les rapports de Carthage florissante avec la péninsule ibérique furent tout pacifiques. Plus tard seulement, quand la république, épuisée par de longues guerres, se vit enlever par les Romains la Sicile, la Corse et la Sardaigne, elle changea de système à l'égard de l'Espagne : elle ne se contenta plus des établissements fondés sur les côtes par les Phéniciens ou par elle-même; elle essaya de pénétrer dans l'intérieur du pays, de conquérir de grandes provinces et de compenser ainsi les pertes considérables qu'elle avait faites. Là, en effet, les produits de la terre et les mines à peine explorées étaient encore pour elle une source abondante de richesses. Nous ne rappellerons point ici la lutte qu'elle soutint dans la péninsule ibérique pour consolider ses établissements et assurer ses conquêtes, car nous avons résumé plus haut l'histoire de la domination carthaginoise en Espagne.

Carthage n'avait point de colonies en Gaule et en Italie. Dans la première de ces deux contrées, Massilia, fondée par les Phocéens ses ennemis, dans la seconde, Rome et les villes de la Campanie, lui faisaient une trop redoutable concurrence. Il paraît cependant qu'elle eut de fréquents rapports avec la Gaule, car on voit des légions entières de Gaulois dans ses armées de mercenaires.

Côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe; Périples d'Hannon et d'Himilcon. — Les Carthaginois franchirent le détroit de Gadès et ils explorèrent une partie des côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe. Nous savons que le roi Hannon fut chargé de passer le détroit et de fonder des colonies sur différents points de la côte africaine. Il conduisait avec lui trente mille Liby-Phéniciens qui devaient peupler les nouveaux établissements. A la même époque, Himilcon explorait la côte occidentale de l'Europe. Les fragments de Festus Avienus, qui parle de ce périple, ne nous apprennent rien de certain sur le but et le résultat du voyage d'Himilcon.

Trésor public; ses revenus. — Le trésor public, à Carthage, se remplissait facilement, soit par la rentrée des impôts et des tributs, soit par la part considérable que l'État se réservait dans les découvertes importantes que faisaient chaque jour ses colons ou ses navigateurs. En ce qui concerne cette dernière branche de revenus, Carthage, comme nous l'avons dit précédemment, trouva dans l'exploitation des mines de l'Espagne d'inépuisables richesses. Les revenus fixes et réguliers consistaient dans les tributs que payaient les peuples soumis. Les villes, dans toute l'étendue des possessions carthaginoises, donnaient de l'argent; les cultivateurs, et en général ceux qui n'habitaient point la côte, s'acquittaient en nature envers le fisc et ses agents. La Sardaigne et la Sicile envoyaient le blé qui servait aux approvisionnements publics. Carthage s'enrichissait aussi par les droits qu'elle percevait à l'entrée des ports de la capitale et des colonies. Bien souvent elle se procura de l'argent par la piraterie. Parfois elle confisqua la charge des vaisseaux qui stationnaient dans son port; mais elle n'avait recours à ces moyens violents que dans les moments de détresse et lorsque de grands dangers la menaçaient, comme à l'époque de la guerre des Mercenaires. Toutefois, hâtons-nous de le dire, quand le péril s'était éloigné, quand le calme renaissait, elle s'empressait de restituer, et elle indemnisait les marchands qui avaient eu à souffrir de ses injustes saisies. Ce qui contribua principalement à rendre Carthage riche et florissante, ce fut la prospérité de chacun des individus soumis à ses lois. En effet, par l'agriculture, le commerce et l'industrie, presque tous étaient parvenus à se procurer l'aisance et le bien-être.

Agriculture. — Les Carthaginois

habituèrent de bonne heure à la vie rurale les populations indigènes qui les avoisinaient. Eux-mêmes ne se portèrent point exclusivement vers le commerce ou l'industrie; ils s'adonnèrent aussi aux travaux de la campagne. L'agriculture, dans les terres de la domination carthaginoise, était parvenue à un haut degré de perfectionnement. Les étrangers qui parcouraient les environs de Carthage, traversaient, non sans admiration, les campagnes, que de savants procédés avaient transformées en de véritables jardins. « La « contrée qu'Agathocle, après son dé« barquement en Afrique, traversa à « la tête de son armée, était, suivant « Diodore, couverte de jardins, de « plantations, et coupée de canaux qui « servaient à les arroser. De superbes « maisons de campagne décelaient les « richesses des propriétaires. Ces de« meures offraient toutes les commo« dités de la vie, car, dans l'intervalle « d'une longue paix, les habitants y « avaient entassé tout ce qui peut flat« ter la sensualité. Le sol était planté « de vignes, d'oliviers et d'autres ar« bres fruitiers. D'un côté s'étendaient « des prairies où paissaient des trou« peaux de bœufs et de brebis; de l'au« tre, dans les contrées basses, se trou« vaient d'immenses haras. On voyait « partout l'aisance, car les Carthagi« nois les plus distingués y avaient des « possessions et rivalisaient de luxe. » Polybe nous apprend que la campagne de Carthage offrait encore le même aspect au moment où l'armée de Regulus descendit en Afrique, c'est-à-dire cinquante ans après l'expédition d'Agathocle. Entre toutes les provinces que les Carthaginois possédaient sur le sol de l'Afrique, la Byzacène tenait le premier rang par son extrême fécondité. « Cette contrée habitée par « des Libyens, dit Scylax, est très-fer« tile et elle offre un magnifique aspect. « Elle abonde en troupeaux, et ses « habitants sont très-riches. »

Heeren a fait une remarque importante que nous devons rappeler ici, c'est que, dans les provinces de l'Afrique soumises à Carthage, l'agriculture n'était pas seulement pratiquée dans toutes ses branches, mais encore traitée dans des écrits que les Romains ne dédaignèrent pas de faire traduire dans leur langue (voy. l'alinéa que nous avons consacré à la littérature des Carthaginois). Le savant historien ajoute: « A Carthage, l'amour de l'agricul« ture semble même avoir surpassé « l'amour pour le commerce. Dans « l'antiquité, l'état de commerçant « n'était pas le plus estimé, et il est « vraisemblable que les Carthaginois « eurent à cet égard une opinion con« forme à celle des autres peuples. « Nous savons que les grandes familles « de la république possédaient des biens« fonds et vivaient de leurs revenus, « mais nous ne trouvons aucun fait « qui prouve qu'elles aient fait quelque « négoce. » Ici, nous le croyons, Heeren s'est exprimé avec quelque exagération, mais il n'en reste pas moins démontré jusqu'à l'évidence, par le témoignage des écrivains de l'antiquité, que les Carthaginois, tout en se livrant au commerce et à l'industrie, donnèrent les plus grands soins aux travaux de l'agriculture.

Commerce et industrie. — Carthage fut pendant plusieurs siècles l'entrepôt de toutes les richesses du monde ancien. Ses vaisseaux lui amenaient chaque jour les produits des contrées les plus lointaines, et ses caravanes, qui traversaient les déserts, apportaient les trésors de l'intérieur de l'Afrique et même de l'Orient (*).

Commerce par mer. — On peut juger de l'étendue du commerce maritime de Carthage par le nombre de ses colonies. Nous avons énuméré précédemment les villes et les provinces qui avaient reçu ses colons ou qui étaient soumises à sa domination. De tous ces points divers arrivaient dans ses ports des vaisseaux chargés de précieuses marchandises. Carthage, nous l'avons dit, recevait de la Sicile et de la Sardaigne de grandes provisions de blé,

(*) Voyez sur le commerce de Carthage Wilhelm Böttticher (*Geschichte der Carthager*), p. 66 et suiv. Berlin, 1827.

mais elle prenait encore dans ces deux îles, ainsi que dans la Corse, du miel et de la cire. Il est vraisemblable que les Carthaginois exploitèrent les mines de métaux qui sont en Sardaigne, et que, pour leur commerce de pierres fines, ils surent tirer profit des sardoines que l'on rencontre fréquemment dans ce pays. Ils trouvaient à Lipara et dans les petites îles qui l'entourent, du bitume, et à Ilva (l'île d'Elbe) du minerai de fer. Les îles Baléares, où ils achetaient de nombreux esclaves, leur fournissaient en outre du vin, de l'huile et une laine très-fine et très-recherchée. Les mulets des îles Baléares étaient aussi fort estimés. Les produits naturels de l'Espagne formaient une branche très-importante du commerce de Carthage. Mais ce qui attira principalement l'attention de la république vers l'Espagne, ce fut l'exploitation des mines, qui produisaient alors abondamment et qui étaient pour elle la source d'immenses richesses. Tout nous porte à croire que les Carthaginois comme les Phéniciens firent un grand commerce avec les côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe. Les vaisseaux de Carthage, après avoir franchi le détroit de Gadès, montaient au nord jusqu'aux îles Cassitérides, d'où ils revenaient chargés d'étain; on prétend même qu'ils allaient chercher l'ambre jusque sur les côtes de la mer Baltique. Carthage entretint aussi des relations avec la Gaule, malgré la concurrence de Massilia.

Dans la partie orientale de la Méditerranée, le commerce des Carthaginois était beaucoup moins étendu que dans la partie occidentale. Toutefois, ils avaient encore, pour les produits de leur industrie, de nombreux débouchés en Grèce et en Italie. C'était là principalement que, outre les pierres fines et les esclaves noirs, ils vendaient les objets sortis de leurs manufactures.

Commerce par terre. — Le commerce par terre était très-actif et très-étendu. Des caravanes arrivaient du fond de l'Arabie, et, passant par les stations du désert, depuis l'Égypte jusqu'à Ammonium, et depuis Ammonium jusqu'à la grande Leptis, ou jusqu'aux tentes des premières tribus nomades soumises à Carthage, elles transmettaient les trésors de l'Orient. D'un autre côté, le commerce par terre s'étendait jusqu'au Niger, où les Carthaginois envoyaient du sel et d'autres produits, et recevaient des grains d'or en échange. Outre les grains d'or, les Carthaginois tiraient de l'intérieur de l'Afrique des esclaves noirs, des dattes et des pierres précieuses, que Pline appelle *Carbunculi carchedonii*. Les peuples nomades étaient, si nous pouvons nous exprimer ainsi, les intermédiaires de ce grand commerce. Ils se chargeaient de porter les marchandises à leur destination. Cependant les Carthaginois eux-mêmes se joignaient quelquefois aux caravanes, et nous savons qu'un certain Magon, marchand de Carthage, fit trois fois le voyage du désert.

Industrie. — A Carthage, il y avait plus de commerce que d'industrie. Les Carthaginois échangeaient souvent, sans les livrer à la fabrication, les produits qu'ils allaient recueillir dans les contrées lointaines. Toutefois, la magnificence et le luxe qui éclataient à Carthage attestent que, dans cette ville florissante, les arts manuels étaient pratiqués et cultivés avec soin. Certaines branches de l'industrie reçurent chez les Carthaginois de grands développements; nous citerons, entre autres, la fabrication des tissus. Dans l'antiquité, les étoffes qui sortaient des fabriques carthaginoises étaient fort recherchées. Athénée nous apprend qu'un Grec, nommé Polémon, avait fait un traité spécial sur la fabrication de ces étoffes (*). Carthage possédait, dans l'île de Malte, de nombreuses manufactures qui produisaient des tissus renommés pour leur finesse et leur beauté.

Monnaies. — Frappait-on, à Carthage, des monnaies d'or et d'argent?

(*) L'ouvrage de Polémon était intitulé : Περὶ τῶν ἐν Καρχηδόνι πέπλων.



Médailles.





Médailles.

C'est là une question que les numismates n'ont point encore résolue. Il existe des monnaies qui ont été frappées par les Carthaginois dans les villes de la Sicile, et qui portent une inscription punique. Il est vraisemblable que la métropole n'attendit point l'exemple de ses colonies pour avoir une monnaie. Toutefois, il est à peu près certain que les Carthaginois apprirent dans les villes grecques de la Sicile les éléments de l'art numismatique. Si, dans les premiers siècles qui suivirent sa fondation, Carthage n'eut point de monnaies, c'est que dans les pays où elle pénétrait le commerce se faisait par échange.

Forces militaires de Carthage; armées navales. — Nous croyons indispensable de donner ici quelques détails sur les forces militaires de Carthage, sur ses armées de terre et de mer. Au rapport des historiens, il y avait deux ports à Carthage; l'un était destiné aux vaissaux du commerce, l'autre aux vaisseaux de guerre. Ce dernier contenait ordinairement cent cinquante et deux cents galères. Dans les premiers temps de la république, les vaisseaux étaient tous à trois rangs de rames. Mais les forces navales de Carthage s'accrurent considérablement à l'époque où elle entra en lutte avec les Romains. Alors aussi les Carthaginois firent de grands progrès dans l'art de construire les vaisseaux. En effet, nous voyons que, dans un combat livré à Régulus, la flotte carthaginoise se composait de trois cent cinquante galères, à cinq rangs de rames. Chaque galère portait cent vingt combattants et trois cents hommes pour la manœuvre.

Armées de terre. — Les armées de terre entretenues par la république étaient considérables. Elles se composaient de soldats mercenaires que Carthage avait levés en différents pays. Cependant, dans chaque corps d'armée, il y avait une troupe ou les Carthaginois seuls étaient admis. C'étaient les fils des grandes familles qui venaient s'exercer au métier des armes, et se préparer, dans les combats, aux divers commandements des armées. La légion composée de Carthaginois était peu nombreuse. Si l'on en croit Diodore, il arriva une fois que, dans une armée de soixante et dix mille hommes, on ne compta que deux mille cinq cents Carthaginois. « Le « nombre des citoyens carthaginois « qui servaient dans les armées, dit « Heeren, n'était jamais considérable. « Les peuples tributaires de l'Afrique, « que Polybe appelle toujours *Libyens*, « formaient l'élite des troupes. Ils « combattaient à cheval ou à pied, et « ils étaient le noyau de la grosse ca- « valerie et de la grosse infanterie. Ils « portaient de longues piques qu'An- « nibal changea, après la bataille de « Trasimène, contre des armes ro- « maines. A côté de ces troupes se « rangeaient les Espagnols et les Gau- « lois. Les soldats espagnols étaient « les plus disciplinés des armées de la ré- « publique; ils faisaient ordinairement « le service de la grosse infanterie. Ils « portaient des habits blancs de lin « avec des ornements rouges; une « grande épée, qui pouvait tout à la fois « frapper et percer, était la principale « de leurs armes. Les Gaulois com- « battirent de bonne heure dans les « rangs carthaginois. Dans la bataille « ils étaient nus jusqu'à la ceinture, et « n'avaient qu'un sabre pour frapper « l'ennemi. L'Italie grossissait le nom- « bre des mercenaires de Carthage. « Les Liguriens paraissent dans ses « armées au commencement de la lutte « contre Rome, et les Campaniens « déjà à l'époque des guerres contre « Syracuse. La république avait aussi « des Grecs à son service. Les îles Ba- « léares fournissaient à Carthage jus- « qu'à mille soldats. Ils portaient une « fronde qui avait presque l'effet de « nos petites armes à feu, car les « pierres qu'elles lançaient brisaient « les boucliers et les cuirasses. Dans « une bataille contre les habitants de « Syracuse, ils assurèrent, par leur « adresse, la victoire aux Carthaginois. « Mais la force principale des armées « de Carthage consistait en cavalerie « légère, que la république tirait des

« tribus nomades placées sur les deux « côtés de son territoire. Toutes ces « tribus, depuis les Massyliens limi- « trophes jusqu'aux Maurusiens de- « meurant dans le Fez et le Maroc « modernes, avaient l'habitude de se « battre dans les armées des Carthagi- « nois, et d'être à la solde de cette na- « tion. La levée des troupes était faite, « dans les provinces de l'Afrique aussi « bien qu'en Europe, par des séna- « teurs députés qui pénétraient jus- « qu'aux contrées les plus lointaines. « Les cavaliers numides couraient sur « de petits chevaux non sellés, qui « étaient dressés à des évolutions ra- « pides, et qu'ils dirigeaient sans frein. « La peau d'un lion ou d'un tigre leur « fournissait à la fois un vêtement et « une couche pendant la nuit; et, lors- « qu'ils combattaient à pied, un mor- « ceau de peau d'éléphant leur servait « de bouclier. Leur attaque était ter- « rible à cause de l'agilité de leurs « chevaux; et la fuite n'avait rien de « honteux pour eux, puisqu'ils fuyaient « seulement pour faire une nouvelle at- « taque. La grosse cavalerie se compo- « sait, suivant Polybe, de Carthagi- « nois, de Libyens, d'Espagnols et de « Gaulois. » Dans les armées de Carthage, on voyait aussi des éléphants qui étaient guidés par des Éthiopiens. Heeren suppose que ce ne fut qu'après les guerres de Pyrrhus, en Sicile, que les Carthaginois employèrent ces animaux dans les batailles.

Pour une partie de l'armée soudoyée par Carthage, le service militaire était permanent. Ainsi, comme nous l'avons déjà remarqué, il y avait des garnisons de mercenaires fixées dans les îles et les provinces soumises à la république. Les flottes et les armées de terre avaient des chefs distincts. Toutefois, les commandants des flottes étaient subordonnés aux généraux des armées de terre lorsqu'ils agissaient conjointement. Dans les autres circonstances, le commandant de la flotte recevait directement les ordres du sénat. Enfin, nous savons qu'il existait des casernes à Carthage. Dans les murs de la citadelle, on avait pratiqué des écuries pour trois cents éléphants et quatre mille chevaux. Il y avait des logements pour vingt mille fantassins, et des magasins remplis de ce qui était nécessaire à la subsistance des hommes et des animaux employés à la guerre (voy. plus bas la *Topographie de Carthage*).

Le récit de la lutte terrible et dangereuse que les Carthaginois eurent à soutenir contre leurs propres soldats après la première guerre punique (*), nous dispense d'entrer ici dans de longues considérations sur les avantages ou les périls réservés aux États qui entretiennent des armées composées tout entières de mercenaires. En terminant ce que nous avions à dire du système militaire des Carthaginois, nous devons encore faire une remarque, c'est que les Romains essayèrent constamment, depuis le jour où pour la première fois ils franchirent le détroit de Messine, de détacher de Carthage toutes les provinces où elle enrôlait des mercenaires. Ils lui enlevèrent la Sicile, la Corse et la Sardaigne; ils s'allièrent aux Phocéens de Marseille et à quelques-unes des nations qui habitaient le midi de la Gaule; en Espagne, par des actes de clémence et de générosité, ils se concilièrent un grand nombre de peuples; enfin, en Mauritanie et en Numidie, à force d'adresse, ils se firent des amis nombreux et dévoués. Cette politique réussit aux Romains, qui anéantirent ainsi peu à peu, mieux qu'ils ne l'auraient fait par de grandes batailles, toutes les forces des Carthaginois.

Religion des Carthaginois. — Les émigrés qui fondèrent Carthage apportèrent avec eux, sur la côte d'Afrique, la religion de la Phénicie. Cependant, nous devons ajouter que, dans cette religion, par suite du long contact des Carthaginois avec les Libyens et les Grecs de la Sicile, il s'introduisit un grand nombre d'éléments étrangers. Nous donnerons ici les noms des principales divinités adorées à Carthage. Le premier de tous les dieux était *Baal* ou *Moloch*, le seigneur, le

(*) Voyez plus haut p. 65 et suiv.

roi du ciel. C'était le dieu suprême dans lequel les Grecs crurent voir *Kronos*, et les Romains *Saturne*. A ce dieu *Baal*, les Carthaginois associèrent la puissante déesse *Astarté*. La déesse *Astarté* ou *Astaroth* (ce mot répond à l'idée de souveraine du ciel et des astres) fut appelée par les Grecs *Uranie*, et par les Romains la *Déesse céleste* ou *Junon*. Après *Baal* et *Astarté*, nous devons mentionner le dieu *Melcarth*. Chaque année, Carthage, par un pieux respect et en souvenir de sa parenté, envoyait dans sa vieille métropole un vaisseau chargé de riches offrandes pour le dieu *Melcarth*, qui était le génie tutélaire de la ville de Tyr. Les Carthaginois transportèrent dans toutes leurs colonies le culte de *Melcarth* (Hercule tyrien), aussi bien que celui de *Baal* et d'*Astarté*. Plusieurs écrivains de l'antiquité ont rangé aussi au nombre des dieux puniques *Esmun-Esculape*, qui avait son temple sur la colline de Byrsa. Comme nous l'avons dit, les Carthaginois adoptèrent quelques-unes des divinités étrangères. Ils empruntèrent aux Grecs le culte de Cérès et de Proserpine, peut-être même celui d'Apollon ; et, s'il faut en croire Diodore de Sicile, ils envoyèrent une fois des ambassadeurs au temple de Delphes. Les fonctions du sacerdoce étaient recherchées par les familles les plus illustres de la république ; cependant il n'y avait point à Carthage de caste sacerdotale (*).

« Le caractère de la religion carthaginoise fut comme celui de la nation « qui la professa, mélancolique jusqu'à la cruauté. La terreur était le « mobile de cette religion, qui avait « soif de sang et s'environnait des plus « noires images. A voir les abstinences, les tortures volontaires, et surtout les horribles sacrifices dont elle « faisait un devoir aux vivants, on s'étonne peu que les morts aient dû leur « sembler dignes d'envie. Elle imposait silence aux sentiments les plus « sacrés de la nature, elle dégradait « les âmes par des superstitions tour « à tour atroces et dissolues, et l'on « est réduit à se demander quelle influence vraiment morale elle put exercer sur les mœurs du peuple. Aussi « le portrait que l'antiquité nous a « laissé des Carthaginois est-il loin « d'être flatteur : à la fois durs et serviles, tristes et cruels, égoïstes et « cupides, inexorables et sans foi, il « semble que l'esprit de leur culte ait « conspiré avec la jalouse aristocratie « qui pesait sur eux, avec leur existence « toute commerciale et industrielle, à « fermer leurs cœurs aux émotions « généreuses, aux besoins d'un ordre « élevé. Ils pouvaient avoir quelques « nobles croyances, mais dont la pratique se ressentait peu. Une déesse « présidait à leurs conseils publics, « mais ces conseils, ces assemblées se « tenaient la nuit, et l'histoire dépose « des terribles mesures qui s'y agitaient. Le dieu de la clarté solaire, « Hercule, fut le patron de Carthage « comme celui de Tyr ; il y donna « l'exemple des grandes entreprises et « des hardis travaux ; mais le sang y « souillait sa lumière, et tous les « ans, des victimes humaines tombaient au pied de ses autels aussi « bien qu'aux fêtes de l'impitoyable « Baal. Partout où les Phéniciens, « où les Carthaginois après eux portèrent leur commerce et leurs armes, « non-seulement à certaines époques, « mais dans toutes les conjonctures « critiques, leur fanatisme exalté renouvela ces immolations sanguinaires. En vain Gélon de Syracuse, avec « l'autorité de la victoire ; en vain, par « une pacifique influence, les Grecs eux-mêmes fixés à Carthage tentèrent « d'y mettre un terme, l'antique barbarie reparut sans cesse et se maintint dans la Carthage romaine. Au « commencement du troisième siècle « de notre ère, on découvre encore des « vestiges de ce culte affreux, tout au « moins alors pratiqué en secret. Dès « l'an 655 de Rome, tous les sacrifices « humains avaient été prohibés ; mais

(*) Voyez sur la religon des Carthaginois le savant ouvrage de Munter (*Religion der Carthager*) ; voyez aussi Wilhelm Bötticher (*Geschichte der Carthager*), p. 77 et suiv.

« plus d'une fois les empereurs se trou-« vèrent dans la nécessité de répéter « cette défense, et nous devons ajouter « que, pendant longtemps, la sévérité « des lois romaines ne put mettre un « terme à ces hideuses immolations (*). »

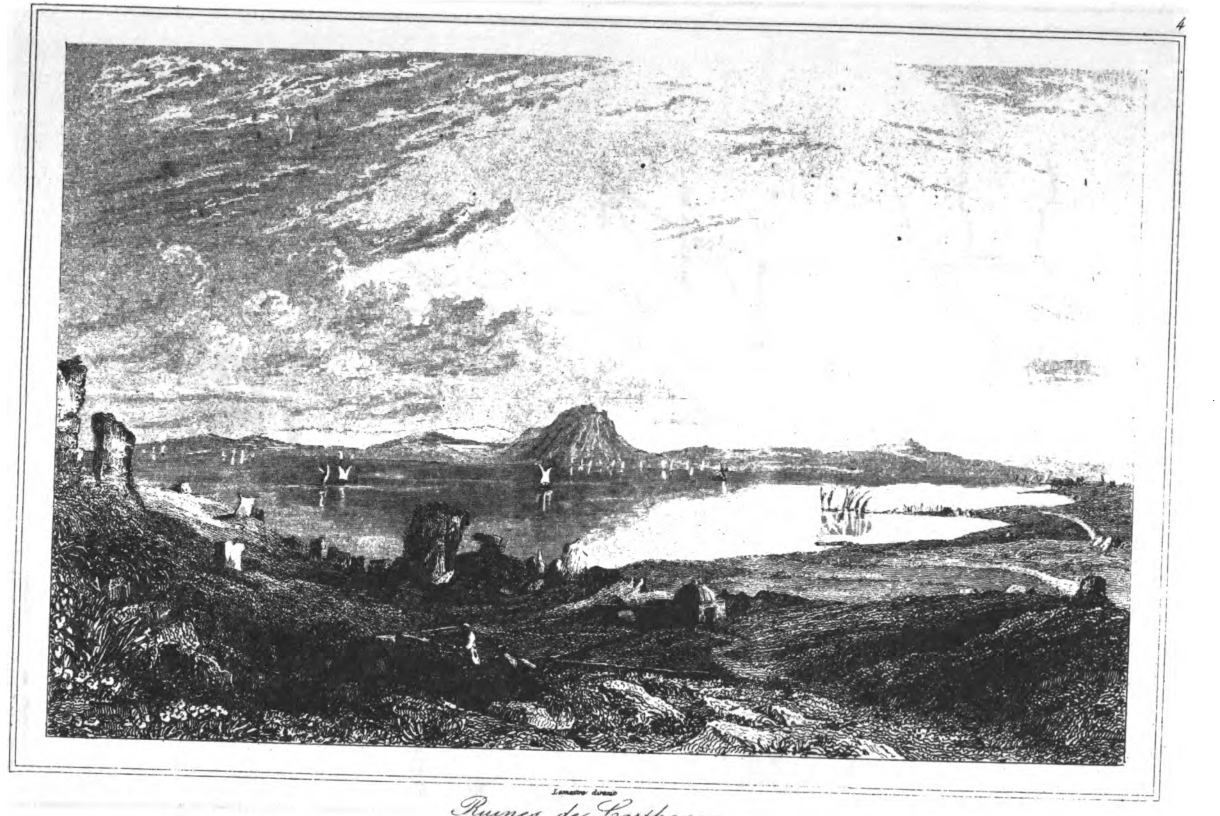
LITTÉRATURE DES CARTHAGINOIS. — Y avait-il une littérature à Carthage? Des documents assez nombreux et assez authentiques nous permettent de résoudre affirmativement cette question. Cependant dix vers en langue punique qui se trouvent dans le *Pœnulus* de Plaute, dix vers que personne jusqu'ici n'a pu traduire même approximativement, quoiqu'en remontant aux sources primitives, c'est-à-dire, à la langue hébraïque, qui ne devait pas différer beaucoup de la langue phénicienne, sont les seuls vestiges de la littérature carthaginoise qui soient parvenus jusqu'à nous. Mais nous avons en revanche le témoignage des écrivains grecs et romains qui attestent que les lettres furent cultivées à Carthage. Pline l'ancien rapporte qu'après la prise et la destruction de la ville, les Romains donnèrent les bibliothèques publiques aux princes d'Afrique, leurs alliés. Salluste, de son côté, quand il parle des premiers peuples qui ont habité l'Afrique, invoque, à l'appui de ses assertions, les livres puniques (*libri punici*) qui avaient appartenu au roi Hiempsal. Les livres puniques, livres d'histoire vraisemblablement, étaient ceux qu'après la destruction de Carthage les Romains avaient donnés à leurs alliés d'Afrique. Au reste, Polybe nous apprend aussi que Carthage avait eu des historiens. Entre les ouvrages de la littérature carthaginoise, le plus estimé par les étrangers fut un traité de Magon sur l'agriculture. D. Silanus le traduisit en latin. Nous savons qu'il était divisé en vingt-huit livres. Tous les auteurs qui ont écrit sur l'économie rurale, Caton, Pline, et Columelle, entre autres, ont fait de cet ouvrage le plus grand éloge, et ils en ont extrait de nombreuses citations. Heeren dit, à propos du livre de Magon: « On ne saurait douter qu'il n'y eût une littérature carthaginoise..... Un ouvrage aussi étendu que celui de Magon ne pouvait être, à Carthage, ni la première ni la dernière production littéraire. » Les Carthaginois durent se perfectionner dans la littérature par l'étude des chefs-d'œuvre que le génie grec avait enfantés; et cette étude leur fut rendue facile par les voyages qu'ils faisaient dans la Grèce elle-même, et par leurs relations suivies avec les peuples de la Sicile. Enfin nous savons qu'il y eut dans l'école grecque un philosophe carthaginois. Clitomaque était le nom qu'il portait à l'étranger; dans sa patrie on l'appelait Asdrubal (*).

(*) *Religions de l'antiquité*, ouvrage de Creuzer, refondu, complété et développé par M. Guigniaut.

(*) « Winkelmann (*Kunst geschichte*), nie que les beaux-arts aient fleuri à Carthage; mais l'architecture de son Cothôn et de ses doubles portiques, le temple et la châsse d'Apollon, décrits par Appien, la mention faite par Polybe des monuments élevés à Carthage et dans toutes ses colonies, en l'honneur d'Amilcar, fils d'Hannon; le bouclier d'argent cité par Tite-Live (XXV, 39), qui était décoré du portrait d'Asdrubal et pesait 138 livres; les statues érigées dans Carthage, à Cérès et à Proserpine; enfin le goût des Carthaginois pour les chefs-d'œuvre de la Grèce, semblent prouver que cette assertion tranchée d'un aussi habile antiquaire doit être modifiée. Le style d'architecture des stèles votives chargées d'inscriptions puniques, des médailles phéniciennes, surtout du médaillon maxime d'argent de la Bibliothèque royale, est tout à fait grec, et nous induit à penser que le voisinage de la Sicile, que les relations fréquentes entre cette île et Carthage ont dû porter le goût et la culture des arts dans cette république riche et commerçante; qu'enfin, s'ils n'ont pas eu de bons artistes nationaux, ce qui n'est pas prouvé, ils se sont servis des artistes grecs, comme l'ont fait depuis les Romains, pour la décoration de leurs maisons privés, de leurs édifices publics et l'embellissement de leur capitale. Il existe à Leyde un grand nombre de monuments funéraires en terre cuite, couverts d'inscriptions phéniciennes, et décorés de bustes d'individus des deux sexes, remarquables

Lettres Hébraïques	Lettres Puniques	Lettres Françaises
א		A
ב		B
ג		GH
ד		D
ה		H *doux*
ו		OU (W)
ז		Z
ח		H *dur* *ou* KH
ט		T
י		I
כ		K
ל		L
מ		M
נ		N
ס		Ç
ע		Â
פ		P
צ		TS
ק		Q
ר		R
ש		S *ou* SCH
ת		TH

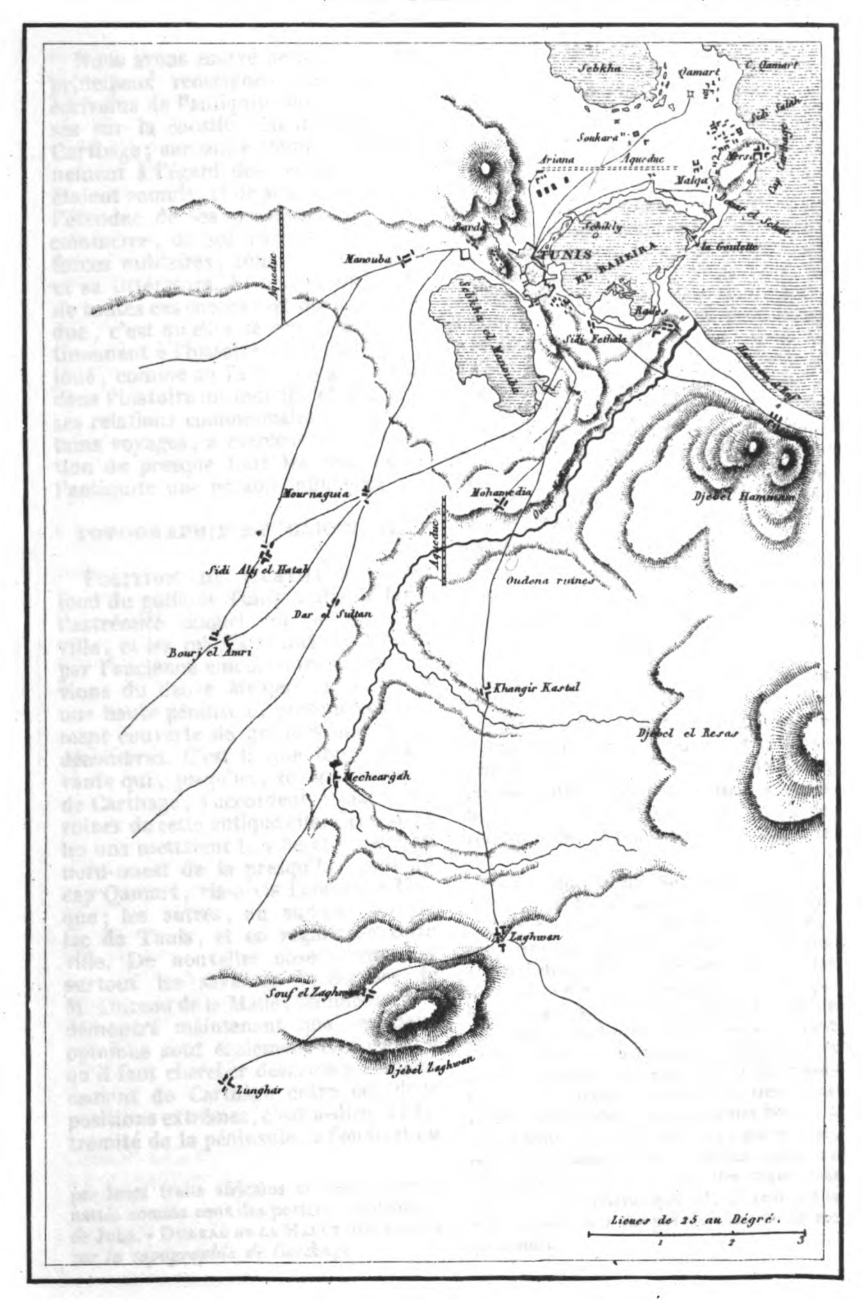
Alphabet 140 I



Lemaitre direxit

Ruines de Carthage.

PAYS COMPRIS ENTRE CARTHAGE ET ZUNGHAR. 3.



Nous avons essayé de réunir ici les principaux renseignements que les écrivains de l'antiquité nous ont laissés sur la constitution intérieure de Carthage; sur son système de gouvernement à l'égard des peuples qui lui étaient soumis, et de ses colonies; sur l'étendue de ses possessions, de son commerce, de ses ricchesses, de ses forces militaires; enfin sur sa religion et sa littérature. Si nous avons parlé de toutes ces choses avec quelque étendue, c'est qu'elles se rapportaient intimement à l'histoire d'une ville qui a joué, comme on l'a vu, un grand rôle dans l'histoire du monde, et qui, par ses relations commerciales et ses lointains voyages, a exercé sur la civilisation de presque tous les peuples de l'antiquité une notable influence.

TOPOGRAPHIE DE CARTHAGE.

Position de Carthage. — Au fond du golfe de Tunis, entre le lac à l'extrémité duquel est située cette ville, et les marais saumâtres formés par l'ancienne embouchure et les alluvions du fleuve Medjerdah, s'avance une haute péninsule, presque entièrement couverte de grandes masses de décombres. C'est là que tous les savants qui, jusqu'ici, se sont occupés de Carthage, s'accordent à placer les ruines de cette antique cité. Cependant les uns mettaient la ville et le port au nord-ouest de la presqu'île, près du cap Qamart, vis-à-vis l'ancienne Utique; les autres, au sud-est, sur le lac de Tunis, et en regard de cette ville. De nouvelles observations, et surtout les savantes recherches de M. Dureau de la Malle, semblent avoir démontré maintenant que ces deux opinions sont également erronées, et qu'il faut chercher désormais l'emplacement de Carthage entre ces deux positions extrêmes, c'est-à-dire, à l'extrémité de la péninsule, à l'endroit où se trouvent le bourg moderne de Mersa et les hameaux de Malqa et de Douar-el-Schat. Cette position s'accorde d'ailleurs exactement avec les indications que l'on trouve dans Polybe. « Carthage, dit cet historien, est située « dans un golfe, sur une espèce de « *chersonèse*, et elle est entourée dans « la plus grande partie de son enceinte, « d'un côté par la mer, de l'autre, par « le lac. L'isthme qui l'attache à la « Libye a de largeur environ vingt-« cinq stades (*). Du côté où cet isthme « se tourne vers la mer est placée la « ville d'Utique; l'autre côté, bordé « par le lac, regarde la ville de Tunis. » Tite-Live évalue à douze milles (**) la distance qui séparait cette dernière ville de Carthage; et aujourd'hui cette distance est encore la même entre Tunis et l'extrémité méridionale du lac, où se trouvent les premières traces de l'enceinte de la ville ruinée.

Après avoir fixé la position de Carthage, nous allons essayer de décrire chacune des parties de la ville, et d'énumérer les principaux édifices que l'on y rencontrait (***).

Situation des ports. — Le lac de Tunis est séparé de la mer par une langue de terre, au milieu de laquelle se trouve le fort moderne de la *Goulette*. Cette langue de terre est désignée par les auteurs anciens sous les noms de *Tænia* et de *Ligula*. Au point de jonction de la péninsule sur laquelle

par leurs traits africains et leurs cheveux nattés comme ceux des portraits monétaires de Juba. » Dureau de la Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*.

(*) Le stade valait 180 mètres.

(**) Le mille romain valait 1472 metres.

(***) Pour cette partie de notre travail, nous avons constamment suivi, comme guide, M. Dureau de la Malle, dans ses savantes *Recherches sur la topographie de Carthage*. M. Dureau de la Malle, qui a rassemblé avec tant d'érudition et discuté avec tant de sagacité tous les témoignages des auteurs anciens et modernes, est arrivé à des résultats que la science, aujourd'hui, tient pour incontestables. Nous nous sommes bornés à ne présenter que les résultats, parce que, renfermés dans d'étroites limites, nous ne pouvions énumérer ici tous les arguments et toutes les preuves que M. Dureau de la Malle a donnés à l'appui de chacune de ses assertions.

est bâtie Carthage, et de la *Tænia*, on rencontre une petite anse formée, d'un côté, par la *Tænia* elle-même, de l'autre, par un môle construit de main d'homme. C'est là que se trouvait l'entrée du port marchand. A l'époque du siége de Carthage, Scipion ferma cette anse par une jetée dont on distingue encore les débris.

PORT MARCHAND. — Le port marchand communiquait à la mer par une entrée ou goulet de soixante-dix pieds romains de largeur (*), que l'on fermait au moyen de chaînes de fer : il formait une ellipse allongée de cinq cents pieds sur trois cents. Dans toute l'étendue de sa circonférence étaient disposés de nombreux points d'attache pour amarrer les navires.

PORT MILITAIRE OU COTHÔN. — Le port militaire, connu sous le nom de *Cothôn* (**), n'avait pas d'autre entrée que celle du port marchand : il communiquait avec lui par un canal voûté, semblable à celui qui unissait l'un à l'autre les deux ports d'Alexandrie. Le Cothôn était moins étendu que le port marchand : il n'avait que quatre cents mètres de longueur sur trois cents de largeur, et une île de cent cinquante mètres de diamètre en rétrécissait encore la surface. Voici, au reste, la description qu'en a donnée Appien : « Au milieu du port intérieur « s'élève une île; l'île et le port sont « bordés de vastes quais, sur lesquels « sont bâties des loges ou cales qui « contiennent deux cent vingt vaisseaux « et des magasins de bois et d'agrès. « En avant de chaque loge s'élèvent « deux colonnes ioniques; ainsi le port « et l'île présentent l'apparence de deux « portiques. C'est dans cette île qu'é« tait placé le palais de l'amiral, qui, « de ce point, pouvait tout voir dans « l'arsenal. C'est de là qu'il faisait don« ner le signal par la trompette, ou « ses ordres par la voix du héraut. En « effet, cette île était située près de « l'entrée qui communiquait avec le « port extérieur, et assez élevée pour « que l'amiral pût voir tout ce qui ar« rivait par la mer, sans que les navi« gateurs vissent ce qui était dans le « Cothôn. Les marchands, même en « entrant dans leur port, ne pouvaient « apercevoir l'intérieur de l'arsenal, « car il était entouré d'un double mur, « et il y avait des portes qui introdui« saient les commerçants du premier « port dans la ville, sans passer par « le Cothôn. » Le même historien nous apprend que le second port n'était pas comme le premier, de forme elliptique, mais qu'il avait une partie circulaire du côté de la ville et une partie rectangulaire du côté de la mer. C'est par ce dernier côté que les Carthaginois ouvrirent une nouvelle entrée, lorsque Scipion eut fermé celle du port marchand. Ils choisirent cet endroit, dit Appien, parce que la profondeur de l'eau et la violence des vagues qui s'y brisent n'auraient pas permis aux Romains d'y construire une seconde digue. Cette nouvelle entrée subsista après la destruction de Carthage, et lorsque cette ville se releva de ses ruines et devint une colonie romaine, elle n'eut plus d'autre port que le Cothôn, qui reçut plus tard le nom de *Mandracium*.

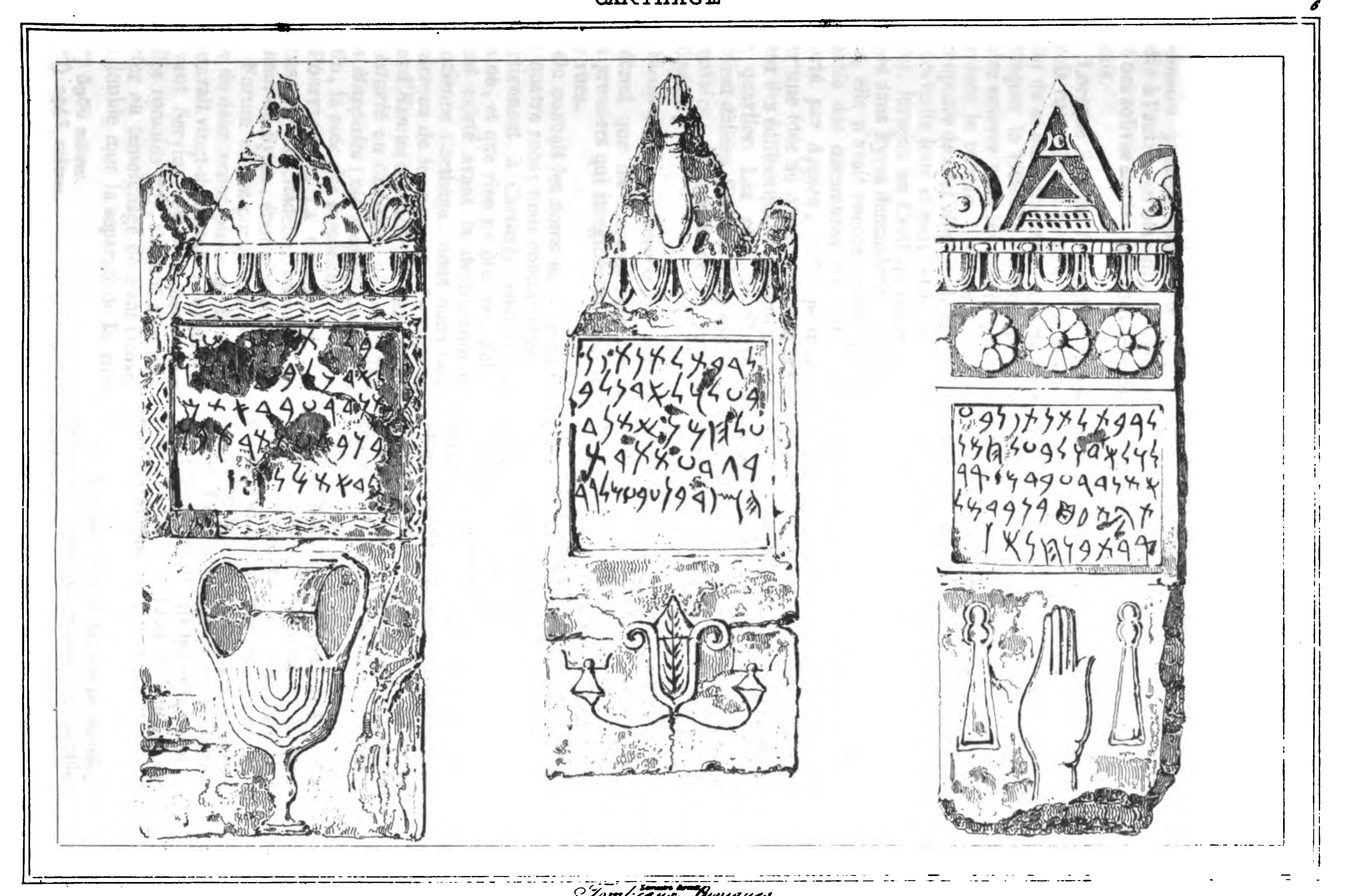
FORUM. — La place où se tenaient les assemblées du peuple était située près de Cothôn : elle était de forme rectangulaire et entourée de maisons très-hautes. C'est Diodore qui nous a fourni ce détail, en racontant la conjuration de Bomilcar. Sur l'une des faces du Forum s'élevait le temple d'Apollon.

CURIE. — Le lieu ordinaire des assemblées du sénat était voisin du Forum; et peut-être était-ce une des salles du temple d'Apollon. Dans les circonstances importantes, le sénat se réunissait à Byrsa, dans le temple d'Esculape.

PRINCIPALES RUES DE CARTHAGE; NOMS DE QUATRE DE CES RUES. — Le Forum communiquait à la citadelle par trois rues de quatre ou cinq cents mètres de longueur. Ces rues étaient

(*) 20 mètres 6 décimètres. Le pied romain valait 0m,2945.

(**) Servius, qui donne l'étymologie de ce mot, dit qu'il signifie un port creusé de main d'homme.



Tombeaux Puniques

bordées de maisons à six étages ; elles étaient assez étroites pour que, lors de la prise de ce quartier, les soldats romains pussent communiquer d'un côté à l'autre, en plaçant des planches et des solives sur les terrasses des maisons.

Lorsque Scipion fut maître de ces trois rues, il y fit mettre le feu ; puis, afin de se ménager une esplanade pour attaquer la citadelle, il entreprit de faire enlever tous les débris qui couvraient le terrain. L'armée romaine, composée de cent vingt mille hommes, y travailla jour et nuit ; et le septième jour, lorsque les Carthaginois retranchés dans Byrsa demandèrent à capituler, elle n'avait encore enlevé qu'une partie des décombres. Ce fait, rapporté par Appien, suffit pour donner une idée du nombre et de la grandeur des édifices qui se trouvaient dans ce quartier. Les rues de Carthage étaient dallées. Servius, dans son commentaire, à propos de ce vers de l'*Énéide*,

« Miratur portas, strepitumque et *strata viarum*, »

prétend que les Carthaginois furent les premiers qui imaginèrent de paver les rues.

On connaît les noms et la direction de quatre rues ; mais comme elles appartiennent à Carthage colonie romaine, et que rien ne prouve qu'elles aient existé avant la destruction de l'ancienne Carthage, nous nous contenterons de les nommer. Ce sont les rues d'*Esmun* ou *Salus* (*via salutaria*) ; d'*Astarté* ou *Cœlestis* (*via cœlestis*) ; des *Mappales* (*via mappaliensis*) ; et enfin, la *voie des tombeaux*.

Position de la citadelle, ou Byrsa. — La citadelle, connue sous le nom de Byrsa, était située au nord du Forum et des ports, sur une colline de deux cents pieds de hauteur. Elle avait vingt-deux stades de tour (*), suivant Servius, et seulement deux milles romains (**), s'il faut s'en rapporter au témoignage de Paul Orose. Un double mur la séparait de la ville basse et de Mégara ; son enceinte, du côté de l'ouest, se confondait avec l'enceinte générale de la ville. Le point le plus élevé de la colline était occupé par le temple d'Esmun-Esculape, le plus célèbre et le plus riche de Carthage. A côté se trouvait le palais dont la tradition attribuait la construction à Didon, et d'où, suivant Servius, on découvrait la mer et toute la ville. C'est dans l'enceinte de la citadelle qu'étaient situés le temple d'Astarté et celui de Baal-Moloch, où l'on offrait des sacrifices humains.

(*) 3960 mètres.
(**) 2945 mètres.

Mégara. — La nouvelle ville, ou *Mégara* (*), s'étendait au nord de la citadelle, jusqu'à la mer et aux premières pentes du cap Qamart. Ce quartier, le plus étendu de Carthage, était cependant le moins populeux. Il était rempli de jardins plantés d'arbres fruitiers, et séparés par des clôtures en pierres sèches et par des haies vives. Un grand nombre de canaux profonds le coupaient dans tous les sens. Ils n'avaient sans doute été creusés que pour servir à l'irrigation des jardins et à la défense de la ville ; car les eaux qui coulent sur le territoire de Carthage et dans toute cette partie du littoral de l'Afrique sont généralement saumâtres et ne peuvent servir aux usages alimentaires. Le faubourg de Mégara était protégé, du côté de l'isthme, par l'enceinte générale de la ville, qui, comme nous le dirons, se prolongeait jusqu'à la mer. Il était entouré d'une simple muraille du côté de la mer et du cap Qamart ; un mur particulier le séparait de Byrsa et de l'ancienne ville.

Nécropoles de Carthage. — Le nord et l'est du faubourg de Mégara étaient consacrés à la sépulture des morts. On trouve encore, en cet endroit, de nombreux vestiges de tombeaux. Les Carthaginois ne brûlaient point leurs morts ; ils les enterraient, suivant l'usage de tous les peuples de race sémitique.

(*) Ce nom, suivant Isidore de Séville, vient du mot punique Magar, qui signifie nouvelle ville.

Circonférence; population de Carthage. — Les murs de Carthage, suivant Strabon, présentaient un développement de trois cent soixante stades (*) dans toute leur étendue, et de soixante stades (**) dans la partie qui traverse l'isthme, du côté du continent. Les auteurs anciens sont loin d'être d'accord avec Strabon. Appien ne donne à l'isthme que vingt-cinq stades (***) de largeur, et Tite-Live, à la ville entière, seulement vingt-cinq milles romains (****) de circonférence. Elle n'en avait que vingt (*****) suivant Paul Orose. On a cherché à expliquer ces contradictions en supposant que Strabon avait mesuré le développement des murailles, en ayant égard à toutes leurs sinuosités. Quoi qu'il en soit, en supposant même que telle ait été l'idée de Strabon, la mesure qu'il nous donne de la circonférence de Carthage est évidemment exagérée, et l'état des lieux démontre qu'il faut s'en tenir à celles que nous trouvons dans Tite-Live et Appien. Strabon n'exagère pas moins la population de Carthage. Elle était, suivant lui, de sept cent mille âmes au commencement de la troisième guerre punique. Cependant Appien nous apprend qu'après la prise de Mégara et du Cothôn, par Scipion Émilien, tous les habitants se retirèrent à Byrsa, et que, lors de la capitulation de la citadelle, il n'en sortit que cinquante mille individus, hommes et femmes. Ce nombre toutefois nous paraît beaucoup trop faible, et il ne faut peut-être pas prendre à la lettre l'assertion d'Appien, quand il nous dit que *tous les habitants* s'étaient réfugiés dans la citadelle. Un autre passage de cet auteur a fourni à M. Dureau de la Malle un moyen de calculer plus exactement la population de Carthage. Lorsque Scipion, par ses lignes de circonvallation, eut intercepté toutes les communications des assiégés avec le continent, la famine commença à se faire sentir parmi eux, et Asdrubal ne distribua plus de vivres qu'aux seuls combattants, qui étaient au nombre de trente mille. En évaluant à vingt mille le nombre de ceux qui avaient péri depuis le commencement de la guerre, et en supposant que les hommes en état de porter les armes formassent le cinquième de la population, on voit que celle de Carthage devait s'élever environ à deux cent cinquante mille âmes.

(*) 64800 metres.
(**) 10800 mètres.
(***) 4500 mètres.
(****) 36812 mètres.
(*****) 29450 mètres.

On peut supposer encore, avec beaucoup de vraisemblance, que, dès le commencement de la guerre, et lorsque la ville se vit menacée d'un siége, un grand nombre d'habitants la quittèrent pour aller chercher de nouvelles demeures.

Triple défense. — Carthage, maîtresse de la Méditerranée par ses flottes, protégée d'ailleurs du côté de la mer par la violence des vagues qui se brisent avec fureur contre les rochers, et rendent impossible toute tentative d'abordage, n'avait à craindre une attaque sérieuse que du côté de la terre. C'est aussi de ce côté qu'elle avait élevé ses meilleures fortifications. De l'extrémité septentrionale du lac de Tunis jusqu'au bord de la *Sebka* (*), s'étendait une triple défense. On voyait d'abord un fossé bordé d'une palissade, puis un premier mur en pierres, d'une élévation médiocre, et enfin un mur d'une hauteur considérable, protégé par un grand nombre de tours. Tous ces ouvrages suivaient les sinuosités des collines sur lesquelles la ville était assise, et faisaient de nombreux angles rentrants. Appien nous a laissé une description des hautes murailles qui formaient la partie principale de l'enceinte de Carthage. Voici cette description : « A partir du midi, vers « le continent, du côté de l'isthme, « où était placée Byrsa, régnait une

(*) La *Sebka* formait autrefois un golfe qui s'étendait jusqu'aux dernières pentes du cap Qamart. Comblée peu à peu par les alluvions de la Medjerdah, elle ne présente plus aujourd'hui qu'une suite de lagunes d'eau salée.



Lemaître direxit

Temple d'Ugga.

« triple défense. La hauteur des murs « était de trente coudées (*), sans les « créneaux et les tours, qui étaient distantes entre elles de deux plèthres (**), « et avaient chacune quatre étages, et « trente pieds (***), depuis le sol jus- « qu'au fond du fossé. Les murs avaient « aussi deux étages; et, comme ils « étaient creux et couverts, le rez-de- « chaussée servait d'écurie pour trois « cents éléphants, et de magasin pour « tout ce qui était destiné à leur nour- « riture. Le premier étage contenait « quatre mille chevaux, avec le four- « rage et l'orge suffisants pour les « nourrir; et, de plus, des casernes « pour vingt-quatre mille soldats. Telles « étaient les ressources pour la guerre, « que les murs seuls contenaient dans « leur intérieur. » Toutes ces constructions, suivant Paul Orose, étaient formées de pierres de taille. Les ruines n'ont pas tellement disparu, qu'on ne puisse encore suivre la trace des murs dans la plus grande partie de leur étendue.

Quais. — Le rivage de la mer, près du Cothôn, était bordé de larges quais où les marchands déposaient leurs denrées. Ces quais étaient en dehors de l'enceinte de la ville. Les Carthaginois, pendant le siége, y construisirent un ouvrage avancé, à égale distance du rempart et de la mer, afin que, si l'ennemi venait à s'emparer de ce quai, il ne pût lui servir d'esplanade ou de place d'armes pour attaquer la ville. Cette précaution fut inutile; on sait, en effet, que c'est précisément de ce côté que Scipion dirigea sa dernière attaque, dont le résultat fut la prise du Cothôn et de toute la ville basse.

Les autres parties de la presqu'île n'étaient point garnies de quais. Elles étaient inabordables à cause des écueils et des bas-fonds qui en défendaient l'approche.

(*) 13 mètres 5 décimètres, la coudée valant $0^{m},45$.

(**) 60 mètres. Le plèthre valait 100 pieds grecs.

(***) 9 mètres. Le pied grec valait $0^{m},30$.

Portes. — Parmi les portes de Carthage, nous en connaissons cinq, dont la position nous est indiquée par des textes formels; ce sont celle de *Mégara*, dont s'empara Scipion, lors de la prise de ce faubourg; celle qui est désignée par Appien sous le nom de porte d'*Utique;* celle de *Theveste*, qu'une inscription nous fait connaître; celle de *Furnos*, dont parle Victor de Vite; et enfin celle qui conduisait à *Thapsus*, et par laquelle Annibal s'enfuit, lorsque des envoyés romains vinrent à Carthage pour demander qu'il leur fût livré. Cette dernière porte devait se trouver près de la Tænia et de la partie faible des murs.

Places publiques. — Nous avons parlé du Forum et de son emplacement entre les ports et la citadelle. Dans le récit de l'attaque dirigée par le consul Censorinus contre la partie faible des murailles, Appien nous apprend que, près de là, au point de jonction de la Tænia et de la presqu'île, se trouvait une seconde place. Elle était, comme le Forum, environnée de hautes maisons. Victor de Vite nous fait connaître une troisième place, à laquelle il donne le nom de place neuve, *Platea nova;* celle-ci était ornée de gradins, et située au centre de la ville.

Temple d'Astarté. — Nous avons dit que le temple d'Astarté était compris dans l'enceinte de la citadelle. Cet édifice était situé sur une colline, au nord de celle où s'élevait le temple d'Esmun-Esculape. Un immense *hiéron* lui servait d'avenue. Cette cour, qui n'avait pas moins de deux milles romains (*) de longueur, était revêtue de larges dalles en pierre, ornée de mosaïques, de belles colonnes, et environnée de tous les temples des divinités inférieures. Parmi ces temples secondaires, on distinguait celui d'Élisa ou Didon. Le temple d'Astarté, relevé par les Romains avec une grande magnificence, reçut sous les premiers empereurs de nombreuses et riches offrandes. Son principal ornement était

(*) 2945 mètres.

un voile ou *péplos* d'une grande beauté.

Temple de Baal-Moloch ou Saturne. — Ce temple était situé entre ceux d'Astarté et d'Esmun-Esculape, et donnait son nom à un quartier de la ville (*vicus senis*). Saint Augustin nous apprend que le dieu Baal-Moloch inspirait aux Carthaginois une terreur religieuse si profonde, qu'osant à peine prononcer son nom, ils se contentaient de le désigner par l'épithète d'ancien (*senex*). « La statue de ce « dieu, suivant Diodore, était d'airain; « elle avait les bras pendants; ses « mains, dont la paume était en dessus, « étaient inclinées vers la terre, afin « que les enfants qu'on y plaçait « tombassent immédiatement dans un « gouffre plein de feu. »

Le temple de Baal-Moloch contenait les archives de la république. Le roi Hannon y avait déposé la relation de son voyage.

Temple d'Apollon; statue colossale de ce dieu. — Nous avons déjà dit que sur l'une des faces du Forum s'élevait le temple d'Apollon. Cet édifice, qui, selon M. Dureau de la Malle, échappa à la ruine de Carthage, et, plus tard, fut consacré au culte chrétien, sous le nom de *Basilica perpetua restituta*, était orné, lors de la prise de la ville par Scipion Émilien, d'une statue colossale revêtue de lames d'or. Le lendemain de la prise du Cothôn, des soldats pénétrèrent dans le temple, s'emparèrent de ces lames d'or, et se les partagèrent. La statue fut emportée à Rome, où elle fut placée près du grand cirque, à côté de la statue en bronze de Titus Quinctius Flamininus. Elle portait le nom de *grand Apollon de Carthage*, et subsistait encore au temps de Plutarque.

Temples de Melcarth-Héraclès, de Cérès et de Proserpine. — Comme nous l'avons dit plus haut, les Carthaginois transportèrent dans leurs colonies le culte de Melcarth, qui était le génie tutélaire de toutes les villes d'origine phénicienne. Nous ous croyons fondés à penser qu'il y avait à Carthage un temple élevé en l'honneur de Melcarth, quoique les auteurs anciens n'aient jamais mentionné cet édifice.

Les Carthaginois empruntèrent aux Grecs le culte de Cérès et de Proserpine. Diodore de Sicile, qui parle longuement des statues et des prêtres de ces deux déesses, ne nous donne aucun renseignement sur l'emplacement des temples qui furent consacrés à ces divinités étrangères.

Il nous est impossible aussi de déterminer l'endroit où se trouvaient les deux temples que, suivant le même historien, les Carthaginois s'obligèrent à élever la première année de la quatre-vingt-cinquième olympiade, pour y déposer le traité qu'ils avaient conclu avec Gélon.

Citernes publiques; gymnase; théâtre. — Outre les citernes particulières, dont chaque maison devait être pourvue, dans un pays où les puits ne fournissent que de l'eau saumâtre, Carthage possédait encore plusieurs citernes publiques, dont les ruines, grâce à leur situation souterraine et à la solidité des constructions, sont à peu près tout ce qui a survécu de la ville phénicienne. La plus considérable de ces citernes était située au nord-ouest de Byrsa, à l'extrémité et dans l'enceinte même de la citadelle. Le village moderne de Malqa est construit sur ses ruines. « On y voit encore, dit le voyageur Shaw, un ensemble de vingt réservoirs contigus, dont chacun avait cent pieds de long sur trente de large. » Le P. Caroni, qui a fait à Tunis un long séjour, donne à ces réservoirs les mêmes dimensions. Au treizième siècle, ce monument était encore presque intact; voici la description qu'en a faite Édrisi, géographe arabe de cette époque, qui était né en Afriqne, et dont on s'accorde à reconnaître la véracité et l'exactitude. « Parmi les curiosités de Carthage, « dit-il, sont les citernes, dont le « nombre s'élève à vingt-quatre, sur « une seule ligne. La longueur de cha- « cune d'elles est de cent trente pas, « et la largeur de vingt-six. Elles sont

« surmontées de coupoles; et, dans les « intervalles qui les séparent les unes « des autres, sont des ouvertures et « des conduits pratiqués pour le pas- « sage des eaux. Le tout est dis- « posé géométriquement avec beaucoup « d'art. » Lorsque l'empereur Adrien voulut conduire dans l'intérieur de Carthage les eaux de la source de Schoukar, pour mettre cette ville à l'abri des longues sécheresses, la citerne de Malqa changea de destination; elle devint le réservoir du grand aqueduc dont nous allons parler. Sa position au centre de la ville la rendait propre à cet usage.

Les autres grandes citernes publiques étaient situées près de la mer, à l'est de Byrsa. Leurs ruines sont parfaitement conservées. Elles ont, suivant le père Caroni, plus de cent quarante pieds de longueur, sur cinquante de largeur et trente de hauteur. Les murs ont cinq pieds d'épaisseur et sont flanqués de six tours, aux angles et au milieu. Nous empruntons à un écrivain du onzième siècle, Abou-Obaïd-Bekri, un passage, où l'on trouve, avec la description de ces citernes, celle de deux autres édifices qui méritent aussi de fixer l'attention; nous voulons parler du gymnase et du théâtre. « On voit « à Carthage, dit l'auteur arabe, un « palais appelé *Moallakah*, qui se dis- « tingue par une étendue et une élé- « vation prodigieuses. Il est composé « de galeries voûtées qui forment plu- « sieurs étages, et il domine la mer. « Du côté de l'occident s'élève un autre « monument appelé le *Théâtre*. Il est « percé d'un grand nombre de portes « et de fenêtres, et s'élève également « par étages; sur chacune des portes « s'élèvent des figures d'animaux et « des représentations de toute espèce « de professions. L'édifice appelé *Houmas* (lisez Djoumnas) se compose « également de plusieurs étages; il est « orné de piliers de marbre de forme « carrée, dont la grosseur et la hau- « teur présentent des dimensions pro- « digieuses. Sur le chapiteau d'une de « ces colonnes on voit douze hommes « assis autour d'une table. Près de là « commencent de vastes réservoirs ap- « pelés *citernes des diables*, encore « remplis d'une eau fort ancienne, qui « existe là depuis une époque incon- « nue. » M. Dureau de la Malle pense que les *citernes des diables* et l'édifice appelé *Moallakah* par Bekri sont le même monument, et qu'ils ne diffèrent pas de celui dont les ruines ont été mesurées par le père Caroni.

Les deux grandes citernes dont nous venons de parler sont évidemment de construction punique; tout le prouve: la nature des matériaux qui y sont employés, les détails de leur architecture, et l'usage généralement répandu chez les peuples de race sémitique, de n'employer que l'eau des pluies aux usages alimentaires. En effet, il existait de grandes citernes à Utique, qui était, comme Carthage, une colonie phénicienne. Tyr et Jérusalem qui, par leur position au pied des montagnes, pouvaient se procurer avec tant de facilité des eaux de source, n'employèrent cependant pour leurs usages que des eaux de pluie. Au moins pouvons-nous dire qu'il en fut ainsi jusqu'à l'époque où pénétrèrent en Syrie les mœurs grecques et romaines.

Virgile attribue à Didon la construction du *théâtre* de Carthage. Toutefois, nous ne pensons pas que la fondation de cet édifice remonte à une époque aussi ancienne (*). Tout nous porte à croire que le théâtre, comme le gymnase, n'appartinrent pas à la ville punique, mais bien à la colonie romaine. Suivant la conjecture de M. Dureau de la Malle, Carthage, reconstruite et embellie par Auguste, devait ces deux édifices à la munificence de cet empereur.

Amphithéâtre. — Nous ne pouvons nous dispenser de faire ici men-

(*) Nous citons ici les vers de Virgile. Ces vers ne prouvent pas assurément l'origine phénicienne du théâtre, mais ils donnent du moins une haute idée de la grandeur de ce monument.

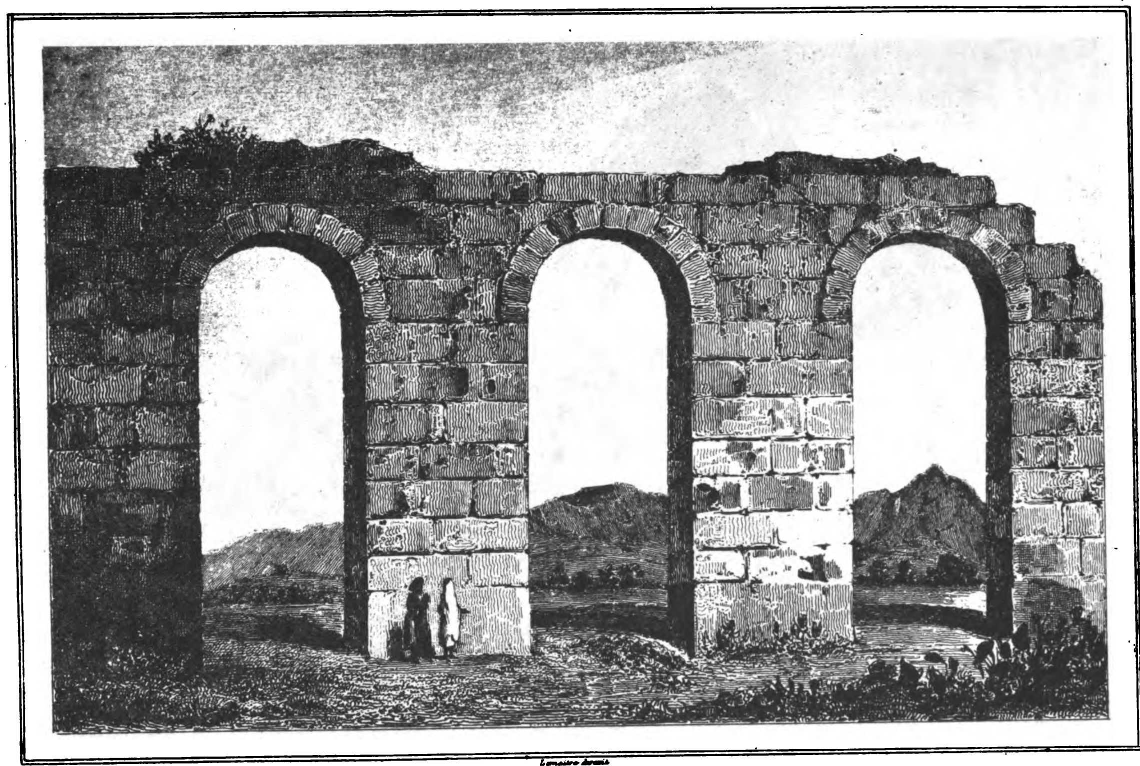
Hic alta Theatri
Fundamenta locant alii, immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.
Æneid. I, 431.

tion de cet édifice, qui, selon toute apparence, appartient, comme les deux précédents, à l'époque romaine, mais dont les ruines sont au nombre des plus importantes de Carthage. Voici la description qu'en a donnée le géographe arabe dont nous avons déjà invoqué le témoignage à propos des citernes de Malqa : « Cet édifice est de forme « circulaire et se compose d'environ « cinquante arcades subsistantes. Cha- « cune d'elles embrasse un espace d'en- « viron vingt-trois pieds, ce qui fait « onze cent cinquante pieds pour la « circonférence totale. Au-dessus de « ces arcades, s'élèvent cinq autres « rangs d'arcades de même forme et de « même dimension. Au sommet de « chaque arcade est un cintre où se « voient diverses figures et représen- « tations curieuses d'hommes, d'ani- « maux et de navires sculptés avec un « art infini. En général, on peut dire « que les autres et les plus beaux édi- « fices en ce genre ne sont rien en « comparaison de celui-ci. » Tel était encore, au treizième siècle de notre ère, l'état de conservation de l'amphithéâtre de Carthage. « Il ne se recon- « naît maintenant, dit M. Falbe, que « par l'excavation intérieure, qui a en- « viron deux cent quarante pieds dans « la plus grande longueur de l'el- « lipse. La profondeur, qui n'est pas « moindre de quinze pieds, au-dessous « du chemin, montre jusqu'à quel point « sont accumulées les ruines de Car- « thage. »

Cirque. — M. Falbe a reconnu au sud-ouest de la colline de Byrsa, à peu de distance de la triple défense, les ruines d'un cirque, avec sa *spina* et ses *carceres*. Nous savons, en effet, par saint Augustin, que, de son temps, les Carthaginois étaient passionnés pour les jeux du cirque. En outre, nous lisons dans Procope, que sous le règne de Justinien, il y eut une révolte de soldats dans le cirque de Carthage.

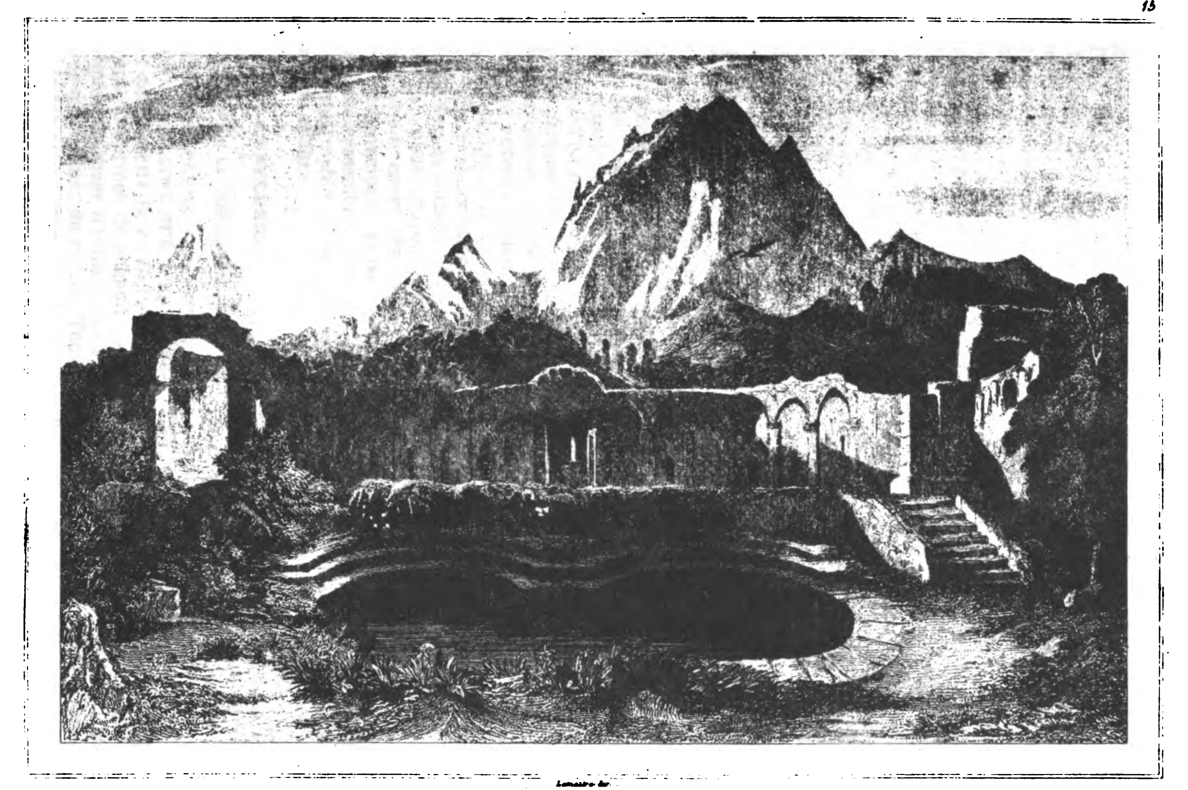
Thermes. — Nous savons par Valère Maxime qu'il existait à Carthage des bains réservés aux sénateurs, et où les hommes du peuple n'étaient point admis. C'est là l'unique renseignement que nous possédions sur les bains de la ville punique. En ce qui concerne Carthage romaine, les documents abondent. Sous les empereurs, il y eut dans cette ville un grand nombre de thermes. Nous citerons, parmi les principaux établissements de ce genre, les thermes de Maximien (*Maximianæ*), ceux de Gargilius (*Gargilianæ*), où se tint, en 411, le synode qui condamna le schisme des donatistes; enfin ceux de Théodora (*Theodorianæ*), que les habitants de Carthage durent à la munificence de Justinien.

Aqueduc d'Adrien. — En parlant des citernes publiques, nous avons dit que celle de Malqa devint, sous la domination romaine, le réservoir ou le château d'eau d'un immense aqueduc. Ce monument, bien que d'une époque postérieure à la prise de Carthage, doit cependant obtenir ici une courte mention, parce que d'abord il explique la conservation d'un important ouvrage punique, qui ne fit que changer de destination, et aussi parce que ses ruines sont les plus belles et les plus imposantes que l'on voie à Carthage. On en jugera par cette description qui est empruntée à l'ouvrage de Shaw : « On voit jusqu'à Zow-Wann « et Zung-Gar, à cinquante milles pour « le moins dans les terres, des vesti- « ges du grand aqueduc qui fournissait « l'eau à Carthage. Cet ouvrage avait « coûté beaucoup de peine et d'argent, « et la partie qui allait le long de la « péninsule était fort belle et revêtue « de pierres de taille. On voit encore à « Ariana, petit village à deux lieues « au nord de Tunis, plusieurs arches « qui sont entières, et que j'ai trou- « vées, en les mesurant, avoir soixante « et dix pieds de haut. Les pilastres « qui les soutenaient avaient seize pieds « en carré. Au-dessus de ces arcades, « est le canal par lequel les eaux pas- « saient. Il est voûté par-dessus et re- « vêtu d'un bon ciment. Une personne « de taille médiocre pourrait y marcher « sans se courber. L'eau y montait, à « ce qu'il paraît, par les marques « qu'elle a laissées, à près de trois « pieds. Il y avait des temples à Zow-



Lemaître direxit

Ruines d'un Aqueduc antique



Lemaître dir.

Thermes de [illegible]

« Wann et à Zung-Gar, au-dessus des « sources qui fournissaient d'eau l'a- « queduc. »

Prisons ; palais proconsulaire. — Lorsque Carthage romaine fut devenue la capitale de la province d'Afrique, les proconsuls établirent leur demeure sur la colline de Byrsa. Les rois vandales, maîtres de Carthage, choisirent pour habitation le palais proconsulaire. L'historien Procope nous apprend que les prisons étaient situées au-dessous de ce palais, et que, de leurs soupiraux, on pouvait apercevoir la mer et les vaisseaux qui s'avançaient vers le port. M. Falbe a reconnu, sur la colline où était située Byrsa, à une hauteur de cent quatre-vingt-huit pieds au-dessus de la mer, des voûtes de vingt à trente pieds de largeur, dont la construction lui a paru plus ancienne que celle des édifices dont les débris se voient encore au-dessus. Ces voûtes sont, à n'en pas douter, de construction punique. A l'époque de la domination romaine, elles devinrent les prisons que l'on remarquait au-dessous du palais proconsulaire.

Nous avons essayé de donner ici, d'après les auteurs anciens et modernes, la description de l'ancienne Carthage. Cette description demandait peut-être de plus longs développements. Toutefois, nous croyons avoir présenté, dans le court résumé qui précède, les principaux renseignements qui ont été rassemblés jusqu'à ce jour sur la topographie et les édifices de cette ville célèbre.

CONCLUSION.

CARTHAGE SOUS LA DOMINATION ROMAINE.

Caïus Gracchus conduit une colonie romaine sur l'emplacement de Carthage punique. — Au moment où l'armée de Scipion quitta l'Afrique, Carthage n'offrait plus aux regards qu'un amas de ruines. Toutefois, le temps manqua aux Romains pour tout détruire, et, comme l'a démontré de nos jours un savant critique, il restait encore, au milieu des décombres, quelques édifices intacts ou à moitié ruinés, qui pouvaient donner asile aux derniers et faibles débris du peuple carthaginois. Les commissaires envoyés par le sénat romain pour assister à la destruction de Carthage avaient expressément indiqué les quartiers de Byrsa et de Mégara, dans la défense qu'ils avaient faite d'habiter dorénavant l'emplacement de la ville vaincue. On peut induire de cette mention toute spéciale, que Rome, dans les premières années qui suivirent la victoire de Scipion, tolérait au moins, si elle n'autorisait pas, les nouveaux établissements fondés en dehors des quartiers de Byrsa et de Mégara. Il paraît même que le Cothôn, ancien port militaire des Carthaginois, fut transformé par les Romains eux-mêmes en port marchand (*). On comprend aisément que les vainqueurs n'aient point voulu perdre tous les avantages que l'admirable position de ce port pouvait procurer, par le commerce, à la province qu'ils venaient de conquérir.

Les historiens racontent que les Romains prononcèrent, au nom des dieux, de terribles imprécations contre ceux qui essayeraient de relever et d'habiter Carthage. Mais on ne saurait établir, à l'aide de ce fait, que la ville resta pendant quelques années entièrement déserte ; car, il est trop évident que les Carthaginois, qui avaient échappé à la mort ou à l'esclavage, ne devaient avoir aucune crainte de violer les prescriptions d'une religion étrangère et de braver les menaces des dieux romains qui n'étaient point leurs dieux. D'ailleurs, les Romains eux-mêmes ne se montrèrent point scrupuleux, et, comme le remarque Appien, Caïus Gracchus, sans tenir compte des imprécations prononcées par les vainqueurs sur les débris encore fumants de la ville prise et saccagée, vint établir une colonie à l'endroit même où s'élevait, vingt années auparavant, la cité punique. Voici comment Plutarque raconte cet événement : « Rubrius, un des tribuns du peuple,

(*) Voyez M. Dureau de la Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*.

ayant proposé par une loi le rétablissement de Carthage ruinée par Scipion, et cette commission étant échue par le sort à Caïus Gracchus, il s'embarqua pour conduire cette nouvelle colonie en Afrique.... Caïus était occupé du rétablissement de Carthage qu'il avait nommée *Junonia,* lorsque les dieux lui envoyèrent plusieurs signes funestes pour le détourner de cette entreprise. La pique de la première enseigne fut brisée par l'effort d'un vent impétueux, et par la résistance même que fit celui qui la portait pour la retenir. Cet ouragan dispersa les entrailles des victimes qu'on avait déjà posées sur l'autel, et les transporta hors des palissades qui formaient l'enceinte de la nouvelle ville. Des loups vinrent arracher ces palissades et les emportèrent fort loin. Malgré ces présages, Caïus eut ordonné et réglé en soixante-dix jours tout ce qui concernait l'établissement de cette colonie; après quoi il s'embarqua pour revenir à Rome (*). »

Histoire de Carthage romaine depuis l'établissement des colons amenés en Afrique par Caïus Gracchus, jusqu'à Tibère. — Marius proscrit par Sylla, se sauva en Afrique et descendit à Carthage. A peine avait-il pris terre, qu'un licteur vint à sa rencontre, et lui dit : « Le préteur Sextilius te défend, ô Marius, d'entrer en Afrique. Si tu n'obéis point à ses ordres, il mettra à exécution, contre toi, le décret du sénat qui te condamne comme ennemi du peuple romain. — Dis au préteur, répond l'illustre proscrit, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. »

Ce récit prouve évidemment que le préteur Sextilius avait sa résidence dans la colonie romaine, puisque, au moment même où Marius descendait en Afrique, il fut informé de son arrivée et lui envoya un licteur. Marius s'était probablement réfugié dans une des parties de la ville punique qui n'avaient point été relevées. Depuis l'arrivée de Caïus Gracchus, la colonie n'avait pas encore pris des accroissements assez considérables pour couvrir tout l'emplacement de l'ancienne Carthage.

A son retour d'Égypte, César poursuivit dans l'Afrique carthaginoise les partisans de Pompée. Suivant une ancienne tradition, il campait non loin de Carthage, lorsqu'une nuit, pendant un sommeil agité, il vit en songe une grande armée qui l'appelait en gémissant et en pleurant. Le lendemain, à son réveil, César écrivit sur ses tablettes le nom de Carthage. Lorsqu'il revint à Rome, les citoyens pauvres lui demandèrent des terres : ce fut alors qu'il envoya des colons à Corinthe et à Carthage. Dion Cassius, en parlant de César, s'écrie avec une sorte d'enthousiasme : « Relever deux villes illustres, sans tenir compte de leur ancienne inimitié contre Rome, et cela seulement en souvenir de leur puissance et de leur splendeur passées, c'est une gloire qui n'appartient qu'à César. » Dion ajoute : « Ce fut ainsi que ces deux cités célèbres, qui jadis avaient été détruites à la même époque, commencèrent à reprendre simultanément une nouvelle vie et redevinrent une seconde fois très-florissantes. » On pourrait croire, d'après ces paroles d'un grave historien, que César fût le véritable fondateur de Carthage romaine. Il n'en est rien toutefois. César n'envoya en Afrique que

(*) Les patriciens n'avaient qu'un moyen d'accréditer ce récit fabuleux auprès de la multitude, c'était de montrer que les sinistres présages qui avaient accompagné l'établissement de la nouvelle colonie étaient un effet de la colère des dieux contre celui qui s'était fait un jeu des imprécations prononcées sur les ruines de Carthage. Ne pourrait-on point dire que le passage de Plutarque prouve d'une manière indirecte que Caïus Gracchus établit ses colons sur l'emplacement même de la ville détruite? Mais, nous ne sommes point réduits, comme l'a démontré M. Dureau de la Malle, dans une savante discussion, à ce genre de preuves. Pline et Paul Orose nous apprennent d'une manière positive que Carthage romaine était placée là où s'élevait jadis Carthage punique. Nous pourrions citer encore l'*Épitome* du livre 60 de Tite-Live.

trois mille colons. Un passage de Solin nous explique les apparentes contradictions qui existent pour cette époque entre plusieurs historiens. Suivant cet auteur, la colonie de Caïus Gracchus eut des commencements faibles et sans gloire. Elle n'avait point encore pris de grands développements lorsque, sous le consulat de Dolabella et de Marc-Antoine, elle brilla d'un vif éclat, et fut vraiment en Afrique *une seconde Carthage.*

Dion Cassius nous apprend qu'Auguste envoya de nouveaux colons en Afrique, parce que Lépidus, non content de priver Carthage de ses priviléges de colonie romaine, lui avait encore enlevé une partie de ses habitants. Quelle était la cause des sévérités de Lépidus? On l'ignore. L'ancien triumvir avait vraisemblablement enrôlé les colons romains dans ses légions, et lorsqu'il avait privé de ses priviléges une ville fondée par Caïus Gracchus et restaurée par Jules César, il avait cru peut-être, lui qui était un des chefs de l'aristocratie, porter un coup à la démocratie, qui était sur le point de triompher dans la personne des empereurs.

Histoire de Carthage romaine depuis Tibère jusqu'à l'arrivée des Vandales en Afrique. — Pomponius Méla, qui fut le contemporain de Tibère, de Caligula et de Claude, disait en parlant de Carthage : « Cette colonie du peuple romain est déjà brillante et riche pour la seconde fois. » En effet, Carthage prenait chaque jour de nouveaux accroissements et s'embellissait par les somptueux édifices qui s'élevaient dans son enceinte. Elle s'enrichissait par le commerce, et, comme autrefois, les vaisseaux qui sortaient de son port allaient trafiquer dans presque toutes les parties du monde ancien. Une chose encore servait à sa prospérité et lui donnait une grande importance, c'est qu'elle était devenue le véritable grenier de l'Italie, et qu'elle pouvait en quelque sorte remplacer, pour le peuple de Rome, l'Egypte et Alexandrie. Elle vivait dans une heureuse paix sans éprouver les commotions violentes qui agitaient plusieurs provinces de l'empire, lorsqu'un événement subit vint lui enlever pour quelques instants le repos et la sécurité. Nous reproduirons ici dans son entier le récit de Tacite.

« Rome était en alarmes. L'Afrique, disait-on, était soulevée; la révolte avait pour chef Pison, proconsul et gouverneur de la province. Ces bruits étaient faux; mais comme des vents contraires retardaient l'arrivée de la flotte d'Afrique qui portait des blés à Rome, on croyait que Pison avait fermé le port de Carthage et voulait affamer la capitale. D'ailleurs, la province et les troupes regrettaient Vitellius et n'aimaient nullement Vespasien. Tous deux avaient été proconsuls d'Afrique, et, chose étonnante, Vitellius avait emporté l'estime et Vespasien la haine de cette province. Mucien suscite contre Pison deux agents provocateurs, Sagitta, préfet d'un corps de cavalerie, et un centurion. Le lieutenant de la 4ᵉ légion, Valérius Festus, se joint à eux pour l'entraîner à la révolte. Pison repousse les sollicitations du lieutenant et du préfet. Le centurion de Mucien arrive : à peine entré au port de Carthage, il proclame Pison empereur; le peuple se précipite au Forum, et demande que Pison y paraisse. Celui-ci refuse, fait punir le centurion, réprimande les Carthaginois par un édit sévère, et se tient renfermé dans son palais, sans même exercer les fonctions publiques de sa charge. Festus, sitôt qu'il apprend l'agitation du peuple et le supplice du centurion, pense à gagner par un crime la faveur de Mucien et envoie des cavaliers pour tuer Pison. Ceux-ci font, pendant la nuit, une marche forcée, arrivent au point du jour, se précipitent, l'épée nue, dans le palais du proconsul, et l'égorgent (*). »

La sédition populaire fut bientôt apaisée à Carthage, et pendant un siècle, sous le gouvernement des Flaviens et des Antonins, cette ville ne cessa de jouir du calme heureux qui

(*) Tacite, liv. IV des Histoires.

jusqu'alors avait tant contribué à la rendre riche et florissante (*).

Sous Commode, qui voulait que Carthage portât son nom et s'appelât *Alexandria Commoda Togata*, il y eut quelques mouvements en Afrique. Nous savons que Pertinax, qui était alors proconsul dans cette province, réprima plusieurs séditions. Le peuple était agité par les prophéties qui émanaient, à Carthage, du temple de *Juno Cœlestis*. Mais ces troubles ne furent pas de longue durée, et pendant un demi-siècle encore la ville vécut dans une paix profonde (**).

En 235, Maximin devint le chef de l'empire. Cet ancien pâtre de la Thrace, qui était Goth d'origine, se rendit bientôt odieux par son avarice et sa cruauté. L'Afrique carthaginoise fut la première province qui se révolta contre lui. Quelques ennemis de Maximin forcèrent le proconsul Gordien à recevoir le titre d'empereur. Ce fut à Carthage que ce vieillard, qui était alors âgé de quatre-vingts ans, prit les marques de la dignité impériale. Il associa à son nouveau pouvoir son fils, qui portait comme lui le nom de Gordien. L'élection des nouveaux empereurs fut approuvée à Rome, en haine de Maximin. Mais Capellien, qui commandait en Numidie, rassembla des troupes et marcha contre Gordien. Les habitants de Carthage prirent les armes pour défendre celui qui avait été élu et proclamé empereur au milieu d'eux. Les Carthaginois furent vaincus. Le jeune Gordien fut tué dans la bataille, et son père, qui ne conservait plus d'espoir, mit fin à ses jours en s'étranglant avec sa ceinture. Peu de temps après, on vit à Rome un jeune enfant de la famille des Gordien revêtu de la pourpre des Césars : il était âgé de douze ans à peine. Après un règne qui fut bien court, il périt, comme son père et son aïeul, par une mort violente.

Après la révolte que nous venons de raconter, l'histoire ne nous dit pas que Carthage ait été le théâtre de quelque grand événement politique. Nous savons seulement que l'empereur Probus, dans ses courses rapides, visita cette ville et qu'il y comprima des séditions (*). Un auteur chrétien, saint Prosper, nous apprend encore qu'en l'année 424, Carthage fut enclose de murailles : jusqu'alors elle était restée ouverte et non fortifiée. Quel danger, en effet, menaçait la province carthaginoise et sa capitale ? Pendant longtemps les intérêts de Rome et de l'Afrique avaient été si bien liés, qu'une seule légion avait suffi pour garder tout le pays depuis Tanger jusqu'à Cyrène. Dès l'établissement de l'empire, la province carthaginoise n'inspirait aucune crainte aux Romains; Auguste l'avait abandonnée à l'administration du sénat, et l'on sait que le prévoyant empereur avait eu soin de se réserver les provinces des frontières qui étaient sans cesse menacées et où campaient de nombreuses légions (**). Pourquoi donc, en 424, Théodose le jeune fit-il entourer Carthage de fortes murailles? On ne le sait. C'était peut-être par un vague pressentiment des maux qui allaient fondre sur l'Afrique. Mais, certes, on était loin de prévoir que les ennemis qui devaient envahir cette province du vieil empire romain étaient des barbares venus des bords de la Baltique.

PERSISTANCE DE LA RACE PUNIQUE

(*) Les événements les plus importants qui signalent, à Carthage, le commencement et le milieu du deuxième siècle de notre ère, sont la construction du grand aqueduc par Adrien et l'incendie du Forum sous le règne d'Antonin le Pieux.

(**) Septime Sévère, s'il faut en croire Tzetzès, fit élever un tombeau de marbre blanc au plus illustre des Carthaginois, à Annibal, qui était Africain comme lui. Si Tzetzès dit vrai, ce tombeau de marbre blanc fut vraisemblablement placé à Carthage, qui était la patrie d'Annibal.

(*) Sous le sixième consulat de Dioclétien et le cinquième de Maximien, on éleva des thermes à Carthage. On les appela *Thermes de Maximien*.

(**) Tillemont, Histoire des empereurs, t. I, p. 8 de l'édition in-12; Bruxelles, 1707.

DANS CARTHAGE ROMAINE. — Il n'est point inutile de constater ici la persistance de la race punique au sein même de Carthage devenue colonie romaine.

La victoire de Scipion Émilien n'avait pu anéantir d'un seul coup tous les descendants des Phéniciens. D'abord, au commencement du siége que nous avons précédemment raconté, plusieurs familles avaient dû quitter Carthage pour se réfugier dans les villes voisines. Ensuite, on peut croire qu'après le siége, au moment même de la destruction de la cité punique, plusieurs de ceux qui avaient défendu leurs foyers jusqu'à la dernière extrémité échappèrent à la mort et à l'esclavage.

« Un fait très-curieux pour l'histoire de Carthage romaine, dit M. Dureau de la Malle, se trouve égaré dans le vaste recueil d'Athénée où personne ne s'est avisé d'aller le chercher. Cet auteur rapporte un discours du péripatéticien Athénion, devant l'assemblée du peuple d'Athènes, dans lequel ce philosophe affirme que non-seulement les peuples italiques, mais que les Carthaginois même ont envoyé des ambassadeurs à Mithridate, pour conclure avec lui une alliance offensive dans le but de détruire la puissance de Rome. Ce document curieux prouve qu'à cette époque beaucoup de Carthaginois étaient encore mêlés à la colonie romaine, qui, formée d'Italiens, partageait la haine des vaincus contre le sénat obstiné à lui refuser le droit de cité. »

Mais il est une chose qui prouve mieux encore la persistance de la race punique au milieu de la colonie romaine, c'est la transmission non interrompue des idées religieuses venues de l'Orient. La religion des Carthaginois se releva pour ainsi dire avec leur ville. Parmi les anciens temples que les Romains consacrèrent à leurs dieux, il y en eut un qui acquit bientôt un grand renom : ce fut le temple de *Juno Cœlestis*. La déesse Céleste, comme on l'appelait alors, fut honorée par des cérémonies qui n'avaient rien d'analogue dans les rits italiques, mais qui se rapprochaient beaucoup des pratiques en usage dans l'Orient. L'empereur Héliogabale comprit aisément la transformation qui s'était opérée; sous le nom romain il distingua l'Astarté phénicienne, et lorsque, par un caprice bizarre, il voulut unir par mariage le dieu Baal et la *Juno Cœlestis*, il n'ignorait pas qu'il rapprochait ainsi deux divinités asiatiques qui appartenaient à une seule et même religion.

Ce n'était point seulement par le genre des hommages qu'ils rendaient à *Junon Céleste* que plusieurs habitants de Carthage décelaient leur origine phénicienne, mais encore par les sacrifices humains qu'ils faisaient à leurs anciens dieux. Dans la colonie romaine, le sang des hommes coula plus d'une fois en l'honneur de Baal et de Melcarth, et nous avons dit précédemment que, sous les empereurs, on fut obligé de faire des lois sévères pour arrêter ces terribles et sanglantes immolations.

A Carthage et dans le pays qui avoisinait cette ville, la langue punique ne cessa point d'être en usage, même à l'époque de la domination romaine. Nous pourrions peut-être donner ce fait comme une preuve de la persistance de la race vaincue. Apulée nous apprend que, sous le règne d'Antonin, on parlait également à Carthage le *punique* et le latin; et longtemps encore après le siècle où vécurent Antonin et Apulée, on se servait, en Afrique, de la vieille langue des Phéniciens, si l'on en juge par le passage suivant que nous empruntons à l'un de nos plus savants et de nos plus illustres historiens. « Le premier ouvrage de saint Augustin contre les donatistes fut un cantique en rimes acrostiches, suivant l'ordre de l'alphabet, pour aider la mémoire. Saint Augustin le fit d'un style très-simple, et n'y observa point la mesure des Latins, de peur d'être obligé d'y mettre quelque mot hors de l'usage vulgaire, car il composa ce cantique pour l'instruction du bas peuple; *ce qui fait voir qu'encore que la langue punique*

fût encore en usage dans cette partie de l'Afrique, il y avait peu de gens qui n'entendissent le latin (*). »

CARTHAGE CHRÉTIENNE. — On ne saurait fixer d'une manière précise le temps où le christianisme pénétra pour la première fois dans l'Afrique carthaginoise. Nous savons seulement qu'à la fin du deuxième siècle de notre ère on comptait déjà dans cette province un grand nombre de chrétiens. C'était l'époque où vivait à Carthage un des plus illustres écrivains de l'Église, Tertullien. Cet homme qui, suivant l'expression de Fleury, avait un *génie dur, sévère et violent, une grande chaleur d'imagination*, composait dans cette ville, pour l'instruction ou la défense de ses frères en religion, les éloquents traités qui l'ont rendu à jamais célèbre.

Les édits de persécution atteignirent bientôt en Afrique les sectateurs des idées nouvelles. L'an 200 de notre ère, sous le règne de Septime Sévère, on amena douze chrétiens à Saturnin, proconsul de la province carthaginoise. Nous citerons ici les noms glorieux de ces douze premiers confesseurs de l'Église d'Afrique. Sept hommes : Speratus, Narzal, Cittin, Veturius, Felix, Acyllin, Letantius; cinq femmes : Januaria, Generosa, Vestina, Donata et Secunda, aimèrent mieux, par un sublime dévouement, perdre la vie que renoncer à leurs croyances. Ce fut vraisemblablement à l'occasion de ce martyre que Tertullien écrivit le plus célèbre de ses ouvrages, l'*Apologétique*. Mais le hardi défenseur des chrétiens ne put se faire entendre, et, au moment où circulait dans toutes les mains son éloquent plaidoyer, il vit, à Carthage, le supplice de Perpétue et de Félicité (**).

Au milieu du troisième siècle, Cyprien illustra l'Église de Carthage. C'était un homme nourri dans les lettres et la philosophie, et qui lisait assidûment les ouvrages de Tertullien. Il consuma sa vie à ranimer par ses écrits le zèle de ceux qui partageaient ses croyances, et à combattre les ennemis de la religion chrétienne. Il avait échappé bien des fois aux ruses des persécuteurs et à la fureur du peuple qui ne cessait de crier : Cyprien aux lions ! lorsqu'il souffrit le martyre sous l'empereur Valérien.

Après les sanglantes persécutions de Dioclétien et de Galérius, la religion chrétienne triompha enfin dans toutes les parties de l'empire. Mais la lutte contre le polythéisme était à peine terminée, que l'Église fut agitée par des dissensions intestines et de grandes discordes. A Carthage, l'élection contestée de l'évêque Cécilien devint la cause d'un schisme. Les dissidents donatistes se multiplièrent bientôt dans toutes les parties de l'Afrique. Ce fut à l'occasion de ce schisme qu'on vit à alors à Carthage de nombreux conciles, et qu'un des Pères les plus illustres de l'Église, Augustin, évêque d'Hippone, soutint dans ses écrits de longues et célèbres controverses (*). La querelle entre les orthodoxes et les donatistes n'était point encore apaisée lorsque les Vandales passèrent en Afrique.

ÉTAT FLORISSANT ET SPLENDEUR DE CARTHAGE SOUS LA DOMINATION ROMAINE; ARRIVÉE DES VANDALES EN AFRIQUE. — Au commencement de l'empire, Strabon disait déjà de Carthage : « Maintenant il n'existe point de ville en Libye qui soit plus peuplée; » et Pomponius Mela, peu de temps après, la représentait comme une cité riche et florissante. Sous le règne d'Antonin, Apulée, en faisant une pompeuse description de Carthage, nous parle de sa nombreuse population, de la beauté de ses édifices, du luxe qui

(*) Voyez Fleury, Histoire ecclésiastique, liv. XIX.

(**) Nulle légende chrétienne n'égale en beauté le récit des longues souffrances de Perpétue et de Félicité. Voyez les *Acta martyrum sincera*.

(*) En ce qui concerne l'Église de Carthage et le schisme des donatistes, nous renvoyons, pour de plus amples détails, à la partie de cet ouvrage qui est consacrée à l'*Afrique chrétienne*.

éclatait de toutes parts dans son enceinte, et de la richesse de ses habitants. Hérodien prétend qu'à l'époque de Gordien elle ne cédait qu'à Rome seule, et qu'elle disputait le second rang à Alexandrie. Solin, qui écrivit, comme l'a démontré Saumaise, avant la translation de l'empire à Constantinople, nous dit : « Carthage est maintenant après Rome la seconde ville du monde. » Un géographe qui vécut sous l'empereur Constance vante la beauté de ses rues et de ses places, la sûreté de son port, et *la magnificence du Forum décoré par le superbe portique des banquiers* (*). A l'époque de Valentinien et de Gratien, Ausone ne met au-dessus d'elle que Rome et Constantinople.

Les nombreux témoignages que nous venons de citer, peuvent nous donner une haute idée de la splendeur de Carthage romaine. Cette ville, en effet, voyait circuler dans son enceinte une innombrable population. Elle était ornée de superbes édifices. Elle avait un cirque, un théâtre, un amphithéâtre, un gymnase, un prétoire, de beaux temples (**), des rues et des places bien alignées et un immense aqueduc. Elle s'enrichissait par le commerce et l'industrie. Elle possédait des sculpteurs et des fondeurs habiles, et ses œuvres d'art étaient recherchées. Elle brillait aussi dans les sciences et dans les lettres; Apulée, sous le règne d'Antonin, se faisait gloire d'être sorti des écoles de Carthage; et ce fut dans cette ville qu'écrivirent et parlèrent Tertullien et Cyprien, et que saint Augustin enseigna la rhétorique.

Pour compléter ce tableau, il nous suffira de donner ici une description de Carthage faite par Salvien, au moment même où l'empire était envahi de tous côtés par les nations barbares. « Je prendrai, dit-il, pour exemple Carthage, la première et presque la mère de toutes les villes d'Afrique, toujours la rivale de Rome, autrefois par ses armes et son courage, depuis, par sa grandeur et par sa magnificence; Carthage, la plus cruelle ennemie de Rome, et qui est pour ainsi dire la Rome de l'Afrique. Là se trouvent des établissements pour toutes les fonctions publiques, des écoles pour les arts libéraux, des académies pour les philosophes, enfin des gymnases de toute espèce pour l'éducation physique et intellectuelle; là se trouvent aussi les forces militaires et les chefs qui dirigent ces forces; là s'honore de résider le proconsul qui, tous les jours, rend la justice et dirige l'administration, proconsul quant au nom seulement, mais consul quant à la puissance; là résident enfin des administrateurs de toute espèce, dont les emplois diffèrent autant que les noms, qui surveillent, en quelque sorte, toutes les places et tous les carrefours, qui tiennent sous leurs mains presque toutes les parties de la ville et tous les membres de la population. »

Quand Salvien écrivait ces mots, dans un ouvrage célèbre, l'instant n'était pas éloigné où, franchissant le détroit de Gadès, les Vandales allaient se répandre en Afrique et faire de Carthage la capitale de leur empire.

(*) Voyez M. Dureau de la Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*.

(**) A partir de l'établissement du christianisme dans l'empire, on vit s'élever à Carthage plus de vingt églises ou monastères.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CARTHAGE.

T.

U.

V.

AVIS POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES.

NUMIDIE ET MAURITANIE,

PAR M. LOUIS LACROIX,

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÉGE ROLLIN.

L'AFRIQUE CHRÉTIENNE

ET DOMINATION DES VANDALES EN AFRIQUE,

PAR M. J. YANOSKI.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

M DCCC XLII.

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES,
DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

HISTOIRE DE LA NUMIDIE ET DE LA MAURITANIE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A L'ARRIVÉE DES VANDALES EN AFRIQUE;

PAR M. L. LACROIX,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÉGE ROLLIN.

PREMIÈRE PARTIE.

NUMIDIE JUSQU'A LA RÉDUCTION EN PROVINCE ROMAINE.

INTRODUCTION. — Les Numides, comme la plupart des peuples barbares de l'antiquité, n'ont point eu d'histoire nationale : tout ce que nous savons sur leur compte nous a été transmis par les écrivains de la Grèce et de Rome : encore l'attention de ces derniers ne se porta sur ces tribus indigènes de l'Afrique septentrionale qu'au temps où le commerce et la guerre eurent établi avec elles de fréquentes relations, et elle se concentra principalement sur les moments mêmes où s'accomplirent les événements de la conquête ; en sorte que tout ce qui précède l'époque où les armes romaines pénétrèrent en Afrique, tout ce qui ne se rapporte point au fait de l'invasion est vaguement indiqué, ou entièrement omis. Après tout, ce silence n'est ni aussi injuste, ni aussi fâcheux qu'on pourrait le croire. On n'a point à regretter ici la perte des annales d'un grand peuple : l'histoire ne commence ordinairement qu'avec la civilisation. Les Numides, ainsi que les Maures leurs voisins, restèrent dans la monotonie insignifiante de la vie barbare, jusqu'au temps où leurs rapports avec Carthage et Rome les firent entrer dans une voie nouvelle. Alors seulement ils commencèrent à devenir une nation, un royaume ; jusque-là ils n'avaient été que des tribus nomades, et l'ignorance de tout ce passé n'est presque rien pour nous, tandis que la science déplorera toujours la nuit profonde qui enveloppe les premiers siècles de la grande république de Carthage. Les critiques et savants modernes ont montré le même dédain pour l'histoire ancienne des Numides et des Maures, qui n'a été traitée spécialement par personne, si ce n'est par les auteurs

de la grande *Histoire universelle*, composée en anglais par une société de gens de lettres (*). L'histoire des Numides se trouve au tome XIIe de la traduction française publiée à Amsterdam et à Leipzig en 1751. Elle n'est recommandable ni pour la discussion des faits, ni pour l'exactitude géographique, ni pour l'intérêt de la narration. Mais c'est un utile travail préparatoire par l'abondance des citations, et le soin avec lequel les auteurs ont tiré des sources ce qu'elles pouvaient fournir. C'est là le principal et peut-être le seul ouvrage où l'histoire ancienne de la Numidie ait été particulièrement étudiée et reproduite, tous les autres historiens l'ayant toujours confondue avec celle de Rome et de Carthage. Pour la géographie, les recherches les plus complètes et les plus consciencieuses sur cette partie de l'Afrique avaient été faites par Christophore Cellarius, qui publia, en 1701, sa *Notitia orbis antiqui*, dont Conrad Schwartz a donné une seconde édition en 1773.

Mais ces contrées, depuis que le drapeau français y a été arboré par la conquête, sont devenues pour nous du plus grand intérêt, et l'objet d'études toutes particulières. Non-seulement on a dû s'enquérir de la statistique, des mœurs, du caractère des tribus, des ressources actuelles, en un mot de l'état présent du pays, mais on a été ramené à l'examen des documents anciens, pour trouver dans le passé des leçons applicables et utiles. Ce qu'il importait de bien connaître, c'était la colonisation de l'Afrique septentrionale par les Romains; c'était aussi, comme nous l'avons déjà dit, le fait que l'histoire ancienne a le mieux conservé. En 1833, le ministre de la guerre écrivit au secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour attirer son attention sur ce point; et en 1834, une commission, composée de MM. Walckenaer, Hase et Dureau de la Malle, fut chargée de s'occuper spécialement de la géographie ancienne de la régence d'Alger, et de la colonisation romaine dans cette contrée. La commission se mit à l'œuvre, et fit paraître un volume contenant une introduction historique et des études géographiques sur les Mauritanies et la Numidie, travail digne de l'Académie et des savants à qui elle l'avait confié. Malheureusement, rien n'a été publié depuis 1835. Cependant, l'un des membres de la commission, et notre collaborateur à cette histoire de l'Afrique ancienne, M. Dureau de la Malle, a fait paraître un travail complet sur *la province de Constantine*, sous le titre suivant : *Recueil de renseignements pour l'expédition ou l'établissement des Français dans cette partie de l'Afrique septentrionale*. Ce traité est plein d'utiles recherches et d'ingénieux rapprochements qui attestent la science et la sagacité de l'auteur. Enfin, on a publié récemment, en 1842, sous les auspices et par ordre du ministère de la guerre, le *Tableau de la géographie ancienne des États barbaresques, d'après l'allemand de Mannert*. M. Louis Marcus, qui a donné ce livre au public, n'a pas seulement fait une utile traduction, il a encore intercalé, dans sa version, des passages complétant le texte de Mannert, et il a ajouté, à la fin de l'ouvrage, des notes où se trouvent éclaircis, d'après les découvertes récentes, plusieurs points jusque-là controversés. Ainsi, grâce à la conquête de l'Algérie, la connaissance historique et géographique de ce pays, tel qu'il était autrefois, a fait de grands progrès, et les savants se sont engagés avec empressement dans la voie que les soldats avaient frayée. On a fait de l'étude des anciens documents une chose éminemment pratique; on y a cherché des applications immédiates, et l'histoire n'est pas restée ici une vaine spéculation. Les travaux que nous avons indiqués nous seront d'un grand secours dans le résumé historique qui va suivre; ils nous ai-

(*) L'Art de vérifier les dates ne donne que deux notices très-courtes sur la Numidie et la Mauritanie.

deront à donner à notre récit un intérêt actuel en y multipliant les rapprochements et les analogies, à empêcher qu'il soit absolument indifférent à ceux qui ont vu cette terre africaine, où nous recommençons le rôle des Romains, et que ce ne soit pas une lettre morte, sans instruction et sans utilité. Toutefois, ces excellents intermédiaires ne nous sépareront pas des anciens auteurs que nous avons constamment consultés, et sans la connaissance immédiate desquels on ne doit ni on ne peut faire un pas dans la science de l'antiquité.

ASPECT GÉOGRAPHIQUE DE LA NUMIDIE; DIVISIONS NATURELLES ET POLITIQUES; FLEUVES, MONTAGNES, VILLES. — Une contrée sans limites naturelles, habitée par un peuple vagabond, dut fréquemment changer de divisions et de frontières. Il en fut ainsi de la région connue des anciens sous le nom de Numidie. Elle a varié selon les différentes époques; aussi les géographes et les historiens n'en parlent pas tous de la même manière. L'étendue de cette contrée était tout autre au temps des guerres puniques, et sous les premiers Césars. Pline ne donne le nom de Numidie qu'au pays situé entre les deux rivières de Tusca (aujourd'hui Zaine ou El-Berber) et d'Ampsaga (aujourd'hui Oued-el-Kébir). Ptolémée la restreint encore, puisqu'il en sépare le district des Cirtésiens ou le pays de Cirta. Pomponius Mela prétend qu'elle s'étendait depuis le fleuve de Mulucha ou Malva, jusqu'aux limites de l'Afrique proprement dite, qu'il place aux environs de la ville de Cirta. Strabon est, de tous les géographes anciens, celui qui en a le mieux déterminé les bornes, en les indiquant à l'époque de leur plus grande étendue; il comprend, dans la Numidie, les deux royaumes des Massyliens et des Massésyliens, et termine le premier à la Tusca, à l'est, et le second à la rivière Mulucha, à l'ouest; au nord la Méditerranée, au sud la Gétulie, les derniers sommets de l'Atlas, et la région des sables, en complètent les limites. Toutefois, n'oublions pas que ces indications ne s'appliquent qu'à un temps donné de l'histoire de la Numidie, qu'à une autre époque on en réunit toute la partie occidentale à la Mauritanie, avec des dénominations nouvelles, et que cette incertitude rend difficile la séparation de l'histoire des Numides de celle des Maures. Aussi, après avoir posé la géographie générale de la Numidie, nous indiquerons toutes les variations successives dans les détails du récit.

La Numidie est une contrée montagneuse, traversée de l'est à l'ouest par les deux lignes de l'Atlas, qui détachent de leurs flancs vers la mer des chaînes secondaires, courant du sud au nord, formant les bassins des fleuves, et découpant le pays en vallées profondément séparées, où les tribus vivaient et vivent encore, isolées ou ennemies les unes des autres (*). Les

(*) Comme la géographie physique ne change pas, nous pouvons donner une idée exacte de l'aspect général de la Numidie, en citant le passage suivant d'un écrivain dont la perte récente afflige encore la philosophie et l'université. « En jetant les yeux sur la carte de l'Algérie, on voit que cette contrée, qui s'étend entre le grand Atlas et la mer sur une longueur de deux cent cinquante lieues et une profondeur moyenne de soixante, est partagée d'un bout à l'autre par la chaîne du petit Atlas en deux régions distinctes, la région supérieure, entre le grand Atlas et le petit, la région maritime, entre le petit Atlas et la côte. Si l'on cherche les voies de communication ménagées par la nature entre ces deux régions, on ne trouve que quelques sombres défilés, par lesquels, sur trois ou quatre points, les eaux de la première se font jour pour arriver à la mer. Ces issues ouvertes par la force du courant, le courant les remplit; l'homme ose à peine s'y engager, et elles laissent isolées les deux régions qu'elles devraient unir. La division ne s'arrête pas là. De la chaîne intermédiaire du petit Atlas partent, au nord et au sud, de nombreux rameaux qui l'unissent au grand Atlas d'une part, et au rivage de l'autre, et qui découpent ces deux régions en une multitude de vallées qui n'ont entre elles aucune communication commode; de telle sorte que le pays, divisé en deux longues moitiés par le petit Atlas et

principales montagnes nommées par les anciens étaient, en allant de l'est à l'ouest : le mont Thambès, qui s'étendait jusqu'à Tabraca (aujourd'hui Tabarca); le mont Audus, d'où sortait le fleuve de ce nom (au moyen âge mons Aurasius, aujourd'hui Djebel-Erress); le Mampsarus, qui n'était que le prolongement du mont Audus, et qui enveloppait la province de Sitifi (aujourd'hui le Jurjurah); le mont Ferratus, qui longeait la côte depuis Tubusuptum jusqu'à Russucurrum (près de Coléah); le mont Zalacon, nommé par Ptolémée, et longeant au midi le Chinalaph; le Malethubalon et le Kennaba (Louat-el-Merjeja) au sud; la chaîne des monts Garapha (Zackar), où le Chinalaph prend sa source. La dernière chaîne à l'ouest est celle des monts Dourdos (Djebel-Ammer), qui donnent naissance à la Malva, et dont une ramification formait les monts Chalcorychia, dont les mines de cuivre, mentionnées par Ptolémée, n'ont pas été retrouvées. Les fleuves sont nombreux et peu considérables, si ce n'est dans certain temps de l'année, où leurs eaux gonflées en font de rapides torrents. Ces fleuves sont, de l'est à l'ouest : la Tusca, l'Armoniacus ou Armua (Mâfrag), qui sortent du mont Thambès; le Rubricatus (Seibouse), à l'embouchure duquel est Bone (Hippo-Regius); le Muthul (Hamise), l'Ampsaga, sur les bords duquel s'élevait la ville de Cirta (Constantine); l'Audus (Oued-Mansouriah), qui se jetait dans le Sinus Numidicus (golfe de Bougie); le Serbès ou Aves (aujourd'hui Ouedjer), à l'ouest de Saldæ (*); le Savus (aujourd'hui Jimmil), qui se perdait dans la mer, à l'est d'Icosium (Cherchell). La plus grande rivière du pays était, à l'ouest, dans l'ancien territoire des Massésyliens, plus tard Mauritanie césarienne, le Chinalaph de Ptolémée (Chéliff), qui se jetait au sud du cap d'Apollon (aujourd'hui Mostaganem), et tout près de Césarée. Les eaux de ce fleuve sont abondantes; les Arabes ont appelé le lieu où il prend sa source, *les Soixante-dix fontaines;* au delà, à l'ouest, le petit fleuve appelé Salsum Flumen, que Shaw nomme Oued-el-Mailah; puis la Siga (Tafna), et enfin, à l'extrémité du pays des Massésyliens, la Malva ou Mulucha ou Molochath, qui fut la limite des possessions des plus puissants rois numides, Massinissa et Jugurtha, et qui fut plus tard la ligne de séparation des deux Mauritanies.

Au temps de son indépendance, la Numidie ne renfermait pas un grand nombre de villes; mais elles se multiplièrent beaucoup, dès que la domination romaine y eut pénétré. La capitale du pays des Massyliens était Cirta, dont le vrai nom, Kirta, est d'origine phénicienne ou carthaginoise. Selon Strabon, ce fut Massinissa qui contribua le plus à l'agrandissement et à l'embellissement de cette ville, où il fit venir des colons grecs. Voici comment Mannert en décrit la position : « L'emplacement de Cirta offre les plus grands avantages : il est à l'abri des attaques des hordes nomades, et propre à soutenir un siége régulier; les environs sont bien arrosés, et la végétation en

subdivisé en nombreuses fractions par les rameaux qui s'en échappent, ressemble à un échiquier dessiné par des montagnes, et n'offre que des barrières aux populations qui l'habitent. Vous chercheriez en vain un centre naturel à ce pays découpé; la nature le lui a refusé. Les centres secondaires n'existent pas davantage. Toute la région maritime est composée d'étroites vallées perpendiculaires à la mer, et qui, rangées côte à côte, ressemblent aux crèches d'une étable. Chacune a son fleuve ou plutôt son torrent qui prend sa source au fond et coule en droite ligne au rivage. Les vallées de la région supérieure sont plus grandes, parce que les eaux, longtemps retenues par la barrière du petit Atlas, y ont formé de plus vastes bassins. Mais elles ne sont point liées l'une à l'autre, et chacune d'elles est un monde. Pour en dominer deux, il faudrait s'établir sur la chaîne qui les sépare.....» Article de Th. Jouffroy, inséré dans la Revue des deux mondes. Juin 1838.

(*) Saldæ répond à Tedeles, selon M. Marcus; selon M. Dureau de la Malle, à Bougie.

est riche et variée. Un affluent considérable de l'Ampsaga, à l'est, dont les auteurs anciens ne nous disent pas le nom, après avoir coulé du sud-ouest au nord-est par un grand espace de terrain,..... se réunit au nord de Milah (autrefois Mileum), à l'affluent occidental du même fleuve. Les sinuosités de ce bras oriental de l'Ampsaga sont flanquées de plusieurs hautes rangées de coteaux, et forment une presqu'île élevée, qui n'est jointe au reste du pays que vers le sud-ouest; d'où une plaine fertile, dont Salluste a déjà signalé l'existence, s'étend d'un côté jusqu'à Milah, et de l'autre jusqu'aux sources de la rivière d'Or (Oued-el-Dzahab), qui forme, avec le Jimmilah, l'affluent occidental de l'Ampsaga. C'est dans cette presqu'île que se trouve la ville de Cirta (*). » Cette ville est aujourd'hui Constantine, qui est encore la plus forte place de l'Algérie orientale. Parmi les autres villes du pays des Massyliens, nous indiquerons celles qui ont conservé aujourd'hui quelque importance: sur la côte Rusicada (de Ptolémée), connue présentement sous le nom de Stora, près de laquelle est le nouveau port de Philippeville, Hippo-Regius, que les Arabes appelaient la ville des Jujubes (Blaïd-el-Aneb), aujourd'hui Bone; Collops Magnus (Collo). La capitale du pays des Massésyliens, au temps de Syphax, était la ville de Siga, à quelque distance du port du même nom, et non loin de la rivière qui est la Tafna de nos jours : c'était une des anciennes colonies tyriennes ou villes *métagonitiques*, alliées ou tributaires de Carthage. Florissante au temps des guerres puniques, elle était en pleine décadence à l'époque d'Auguste. Strabon dit même qu'elle fut ruinée par les Romains. Mais Pomponius Mela, Ptolémée, et l'Itinéraire d'Antonin, attestent qu'elle existait encore; Icosium (Cherchell), Jol ou Cæsarea (Tennès), la résidence du jeune Juba, qui, par reconnaissance pour Auguste, lui donna le nom de Césarée; Jomnium, municipe romain, dont la position correspond à peu près à l'emplacement actuel d'Alger; Choba, aujourd'hui Bougie, selon Mannert, tandis que, selon M. Dureau de la Malle, Bougie serait l'ancienne Saldæ, que Mannert appelle Tedèles. Dans l'intérieur, Sitifis (Sétif), Castellum Medianum (Médéah), Castra Nova (Mascara), Quiza Castellum (Oran). Ptolémée, Strabon, Mela, l'Itinéraire, citent un grand nombre d'autres villes, et nous pourrions multiplier les rapprochements de la géographie ancienne et moderne; mais notre but n'est point de faire la description détaillée des lieux : nous avons seulement voulu préparer le lecteur à l'intelligence des faits historiques, et en même temps reporter, par de fréquentes comparaisons, son esprit du passé au présent, pour l'aider à comprendre les faits nouveaux dont ces contrées sont le théâtre. Ajoutons seulement que les deux régions occupées par les Massyliens et les Massésyliens correspondent à peu près, dans les limites que nous avons indiquées, aux quatre provinces que comprenait la régence d'Alger, savoir : province d'Oran, province d'Alger, province de Tittery, province de Constantine.

ORIGINE DES PEUPLES QUI ONT OCCUPÉ LES CÔTES OCCIDENTALES DE L'AFRIQUE DU NORD. — Il est impossible, en traitant cette question, de s'occuper seulement des Numides; car ce nom ne désigne pas une race particulière, mais quelques tribus de cette grande famille qui peupla le littoral septentrional de l'Afrique, depuis le lac Triton jusqu'aux rivages de l'Atlantique. Les anciens avaient constaté les rapports de ressemblance qui existaient entre toutes ces tribus. « Les Maurusiens, et les Massésyliens qui les avoisinent, dit Strabon, et les Libyens pour la plupart, s'habillent de la même manière, et se ressemblent en tous les autres points (*). » Saint Augustin atteste la similitude du langage. On

(*) Traduct. de MM. Marcus et Duesberg, p. 368.

(*) Strabon, liv. XVII, p. 1184.

peut admettre comme un fait certain la communauté d'origine de ces tribus; mais il est plus difficile de se prononcer sur cette origine même. Salluste, qui gouverna la Numidie, rapporte les traditions africaines relatives à cette question : « Après la mort d'Hercule, qui, selon les Africains, finit ses jours en Espagne, son armée, composée de toutes sortes de nations, se divisa par l'ambition des chefs, qui aspiraient tous au commandement. Entre autres peuples qui la composaient, les Perses, les Mèdes et les Arméniens passèrent en Afrique sur des vaisseaux, et vinrent s'établir sur les côtes de la Méditerranée. Les Perses s'étendirent du côté de l'Océan, et renversèrent leurs barques pour s'en servir comme de logement; car il n'y avait dans le pays ni matériaux propres aux bâtiments, ni facilité d'en tirer d'Espagne, la mer et l'ignorance des langues mettant obstacle au commerce. Peu à peu ils se mêlèrent aux Gétules par des alliances; et parce qu'ils allaient sans cesse çà et là cherchant les meilleurs pâturages, on les appela *Numides*, c'est-à-dire *pasteurs*. De même que les Perses s'étaient alliés aux Gétules, les Mèdes et les Arméniens se mêlèrent aux Libyens. Ceux-ci étaient plus voisins de la mer Méditerranée que les Gétules, qui s'étendent davantage au midi. Ils bâtirent aussi plus tôt des villes, au moyen du commerce avec l'Espagne, dont ils ne sont séparés que par un bras de mer. La prononciation barbare changea leur nom de *Mèdes* en celui de *Maures* (*). » Salluste ajoute que les Numides s'agrandirent par la force des armes, et que toute la basse Afrique devint Numidie, les peuples vaincus ayant pris le nom et les mœurs des vainqueurs. Du reste, Salluste n'accepte pas la responsabilité de ces traditions, qu'il avait trouvées dans les livres du roi Hiempsal; et il faut lui savoir gré de sa réserve, car de telles assertions ont peu d'authenticité, et ne tiennent guère devant la critique. Le changement du nom de Mède en celui de Maure n'a rien de conforme à l'analogie, et nous indiquerons dans l'histoire de la Mauritanie une explication plus probable sur l'origine de cette dénomination. De plus, la vie nomade devait être antérieure à l'arrivée de ces Perses errants, qui ont plutôt subi eux-mêmes l'influence locale, qu'ils n'ont pu imposer leurs mœurs aux anciens habitants de la contrée.

Procope a conservé une autre tradition qui a plus de vraisemblance. Il assure qu'à l'époque de l'invasion de la Palestine par Jésus (Josué), fils de Navé, tous les peuples qui habitaient la région maritime, depuis Sidon jusqu'à l'Égypte, et qui obéissaient à un seul roi, les Gergéséens, les Jébuséens, et les autres tribus nommées dans les livres hébreux, abandonnèrent leur patrie pour échapper au glaive exterminateur des Israélites, et se portèrent, à travers l'Égypte, dans l'Afrique. Il dit qu'ils s'étendirent jusqu'aux colonnes d'Hercule, qu'ils occupèrent la région septentrionale tout entière, et qu'ils fondèrent dans ce pays d'adoption un grand nombre de villes dans lesquelles la langue phénicienne était encore en usage de son temps, c'est-à-dire, au sixième siècle de l'ère chrétienne (*). Procope ajoute encore

(*) Salluste, Bell. Jugurth., ch. 21; traduct. de de Brosses, t. I, p. 39.

(*) Procop. Vandal., II, 10. Il est bien certain que la question des origines des peuples n'est au fond qu'une question de langue et de philologie comparée. Les dénominations géographiques d'un grand nombre de villes et autres points de l'Afrique septentrionale prouvent suffisamment que la race qui l'a peuplée était d'origine araméenne ou sémitique. Nous empruntons au président de Brosses les explications suivantes de certains noms par la langue phénicienne.

Tenger, le marché, la foire.
Cirtha, la ville.
Vacca, la vacherie.
Capsa, la ville serrée entre les rochers.
Tabraca, la feuillée.
Suthul, la ville des aigles.
Calama, la colline.
Sicca, les tentes.
Zama, la fontaine du chant.
Bar-Barca, le désert.

ce fait précis et positif : « Ces émigrés ont construit un château fort dans une ville de Numidie, au lieu où est la ville maintenant appelée *Tigisis*. Là, près d'une source très-abondante, sont deux stèles de marbre blanc portant une inscription en lettres phéniciennes gravées, et qui, dans cette langue, exprime ces mots : « Nous sommes ceux qui ont fui loin de la face du brigand Jésus, fils de Navé... » Suidas atteste aussi l'existence de ces monuments. Certes, voilà de graves témoignages qu'il est difficile de récuser. Ils ont pourtant trouvé des incrédules. Gibbon croit aux colonnes, mais il doute des inscriptions. Mannert (*) réfute le passage entier de Procope. Il ne veut nullement des émigrations chananéennes, qui lui paraissent impossibles; comme si ce voyage d'un peuple fugitif d'un rivage de la Méditerranée à un autre était une chose invraisemblable, et sans exemple. Il dit que parmi les anciens auteurs, il n'en est pas un seul à qui il soit venu dans l'idée de donner les Phéniciens pour aïeux aux Numides indigènes, et que cette belle découverte était réservée au sixième siècle, tandis que Procope s'appuie formellement sur le témoignage unanime des plus anciens écrivains de la Phénicie. Enfin il raille agréablement sur l'existence des deux colonnes, dont il souhaite la découverte aux voyageurs futurs, ce qui est faire grand tort à Procope; si exact et si judicieux, et cela sans convaincre personne. La savante commission de l'Académie des inscriptions

Ampsaga, la rivière large.
Sisara, la rivière rouge.
Ozaiph, la rivière des hérissons.
Bagrada, la rivière lente.
Mulucha, le fleuve royal.
Tana, la rivière.
Muthul, la rivière de la mort, etc.

Il faut bien que les peuples qui ont nommé ces lieux aient parlé la langue par laquelle ces noms s'expliquent, De tels rapprochements sont plus que des présomptions en faveur de l'opinion qui donne aux peuples de l'Afrique septentrionale une origine sémitique.

(*) Géogr. anc. des États barb., p. 244.

et belles-lettres, dont nous avons cité plus haut l'ouvrage, pensait bien différemment, et avec plus de sagesse, quand elle disait : « Certes, l'espoir de retrouver des stèles aussi curieuses pour l'histoire, et qui sont indiquées avec tant de précision par un auteur véridique, par un témoin oculaire, mérite qu'on dirige des explorations et des fouilles entre Lambasa (Tezzoute) et Tamugadis, où était placée Tigisis (*); » et quand elle reproduit le passage entier de Procope sur l'origine des divers peuples qui habitent l'Afrique, parce qu'il lui a semblé un modèle de raison, de jugement et de saine critique. Pour nous, nous ne pensons pas que l'Afrique septentrionale ait été peuplée en une seule fois, et définitivement, par l'arrivée des fugitifs de la Palestine ; mais, en considérant la tendance des races phéniciennes et arabes à se répandre sur le rivage africain, la facilité avec laquelle elles s'y établissent, les nombreuses affinités que l'on découvre entre elles et les tribus dont nous faisons l'histoire, nous croyons non-seulement à l'émigration qu'atteste Procope, mais encore à beaucoup d'autres des mêmes peuples dans les mêmes contrées, en sorte que pour nous le fond de la population numide et mauritanienne doit être rattaché à la race sémitique.

ANTIQUITÉS DE LA NUMIDIE. TEMPS FABULEUX. — L'histoire de la Numidie est, pendant plusieurs siècles, environnée de la nuit la plus obscure. Les premiers faits dont cette contrée a été le théâtre sont du domaine de la mythologie, autant et encore plus que de celui de l'histoire. Eusèbe affirme qu'Hercule se couvrit de gloire en Afrique, après avoir vaincu le géant Antée dans la partie la plus reculée de la Mauritanie, environ 50 ans avant la fondation d'Utique, qui elle-même, au rapport des historiens phéniciens, précéda de 287 ans celle de Carthage. Salluste, Florus et Orose nous apprennent que cet Hercule, qui est le

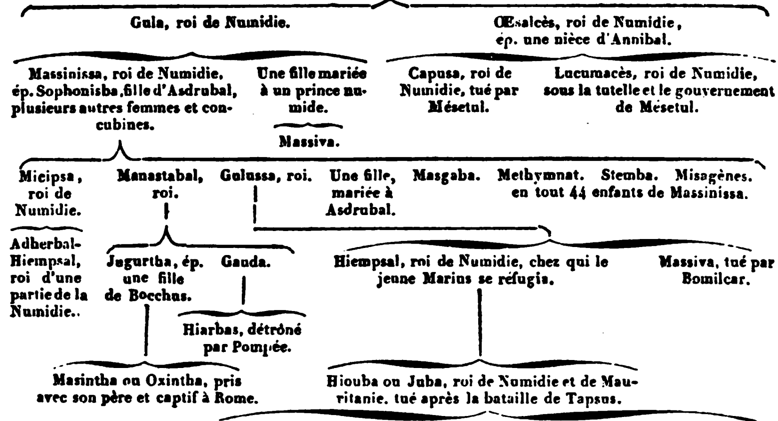
(*) Recherches sur l'histoire de la régence d'Alger, t. I, p. 116.

héros phénicien, fonda la ville de Capsa, ce qui prouve qu'il porta ses armes dans la Numidie après avoir soumis la Mauritanie où régnait Antée, ou bien que le royaume de ce prince comprenait aussi le pays appelé Numidie plus tard. Nous reviendrons sur ces deux personnages d'Antée et d'Hercule à propos de la Mauritanie, à laquelle ces faits se rattachent plus particulièrement. A l'époque de la fondation de Carthage, Iarbas régnait sur les Libyens nomades ou Numides. On sait les démêlés de ce prince avec Didon ; nous ne reviendrons pas sur ces faits peu constatés, qui d'ailleurs ont trouvé leur place dans l'histoire de Carthage. Remarquons seulement que les députés carthaginois envoyés par Didon à Iarbas, n'osant rapporter à la reine que le roi barbare la demandait pour épouse, lui dirent qu'il souhaitait qu'on lui envoyât quelqu'un capable de le civiliser lui et ses sujets, mais qu'aucun des Phéniciens venus avec Didon ne consentit à aller vivre parmi les barbares. Ce fait, rapporté par Justin, fait entrevoir (ce qui arriva plus tard) que le nouvel établissement des Tyriens en Afrique devait y introduire des germes de civilisation qui en modifièrent la barbarie, et qui préparèrent le florissant état social que l'on y trouve au temps des Romains. En effet, les Numides ne se civilisèrent pas par eux-mêmes, ils furent toujours dominés par la supériorité des peuples qui leur firent la guerre pour les asservir, et la suite démontrera suffisamment cette assertion.

Si l'histoire de Carthage n'avait pas elle-même disparu, nous aurions sur ces temps reculés de la Numidie de précieux détails ; car il y eut de fréquentes guerres entre les Carthaginois et les Numides. Justin nous apprend que Carthage dissipa toutes les ligues formées par les tribus maures et numides contre sa puissance, et qu'après s'être affranchie de tout tribut, elle étendit peu à peu sa domination à l'occident. Elle sut même se servir des barbares africains au profit de sa grandeur, et elle en composa ses armées, secours qui lui fut souvent funeste. Au temps de ses guerres contre Denys, les mercenaires africains se révoltent ; ils prennent Tunis, mais leur désunion et le manque de vivres les empêchent d'emporter Carthage. Ces révoltes se renouvelèrent fréquemment dans le cours de ces luttes de Carthage avec les Grecs de Sicile ; et Agathocle, qui connaissait bien les dispositions des Numides, en profita dans son invasion en Afrique, et en fit le fonds principal de ses espérances. Il prit le titre de roi d'Afrique, et Diodore nous apprend que plusieurs des chefs de tribus nomades firent avec lui des traités par lesquels ils reconnaissaient sa souveraineté. Eumaque, un de ses généraux, soumit plusieurs peuples qui refusaient son alliance, et pénétra même chez des nations plus méridionales et entièrement noires, selon Diodore de Sicile. Nul doute que les expéditions d'Agathocle en Afrique n'aient rendu la liberté à plusieurs peuplades assujetties par Carthage, en sorte qu'après lui le pouvoir resta entre les mains des naturels du pays. C'est alors que se forment les royaumes des Massyliens et des Massésyliens, et que s'affermissent les dynasties barbares d'où sortirent Syphax et Massinissa.

FORMATION DES ROYAUMES ET DES DYNASTIES NUMIDES. — C'est alors aussi que la Numidie se divise bien nettement en massylienne et en massésylienne. Les rois des Massésyliens résidaient à Siga, vers l'occident, près du fleuve de ce nom ; les autres à Zama, beaucoup plus voisine de Carthage. Le plus ancien de ces princes est celui que Polybe appelle Narva ou Naravase, qui, entraîné par son admiration pour le grand Amilcar, mit toutes ses forces au service de Carthage pendant la guerre des mercenaires, et contribua puissamment à la sauver. Il fut père de Gala ou Gula, qui eut pour fils Massinissa. Avant de raconter l'histoire des princes de cette famille, nous en présenterons le tableau généalogique.

Tableau généalogique des rois de Numidie.



Quant à Syphax, les historiens ne parlent pas de ses ancêtres, et ne mentionnent que son fils Vermina et son petit-fils Arc-Bar-Zan ou Archobarzane; en sorte qu'il apparaît presque isolé dans l'histoire, et que nous n'avons pas à dresser la liste de ses aïeux, ni de sa postérité.

PREMIÈRES RELATIONS DES ROMAINS AVEC LES NUMIDES; LEUR ALLIANCE AVEC SYPHAX (213 ans av. notre ère). La seconde guerre punique, qui avait commencé l'an 219 avant Jésus-Christ, ne s'était pas, comme la première, concentrée dans la Sicile et dans les mers qui l'environnent, mais elle avait embrasé en un instant toutes les contrées qui bordent la Méditerranée occidentale. Les rois des Numides massyliens et massésyliens étaient des alliés trop importants pour que Rome et Carthage ne songeassent pas à se les attacher. Ce fut l'an 213, sous le consulat de Fabius Maximus, fils de Fabius Cunctator, et de Sempronius Gracchus, que les deux Scipions Publius et Cnéus, animés par les succès considérables qu'ils avaient remportés en Espagne, résolurent de susciter des embarras à Carthage dans l'Afrique même, pour soulager autant que possible Rome et l'Italie, gémissant encore sous Annibal. Attentifs à tous les événements qui pouvaient survenir, ils saisirent la première occasion favorable qui se présenta. Ils surent que Syphax, roi des Numides occidentaux, avec cette mobilité qui caractérise ce peuple, était tout à coup devenu ennemi de Carthage. Ils lui envoyèrent comme députés trois centurions qui firent alliance et amitié avec lui. Dans les entrevues qu'ils eurent avec le roi barbare, les députés romains l'engagèrent à faire aux Carthaginois une guerre pressante, lui promettant que la république, à qui il rendrait un service signalé, ne négligerait rien pour lui en témoigner une entière reconnaissance. Syphax reçut cette ambassade avec satisfaction. Dans les entretiens qu'il eut avec ces centurions, qui connaissaient parfaitement la guerre, il apprit d'eux des choses qui l'étonnèrent sur l'art militaire, et il vit, par la compa-

raison de la tactique romaine avec la méthode barbare, combien il avait encore à apprendre dans ce métier.

SYPHAX VEUT DISCIPLINER SES NUMIDES. — Syphax conçut à l'instant le projet de profiter de ses nouveaux alliés pour rendre son armée plus capable de lutter contre Carthage. Il demanda aux députés, comme premier gage de l'amitié et de l'alliance qu'ils venaient de contracter, que deux seulement retournassent auprès de leurs généraux pour leur rendre compte de leur commission, mais que le troisième restât auprès de lui pour former les Numides dans l'art de combattre à pied, auquel ils n'entendaient rien. Il ajouta que, dès la première origine de leur nation, les Numides n'avaient jamais fait la guerre autrement qu'à cheval; lui et les siens avaient appris cet exercice dès l'enfance; mais ayant en tête des adversaires redoutables par leur infanterie, il voulait leur opposer des forces égales, et avoir comme eux des fantassins. Ce n'était pas des soldats qui lui manquaient, mais des hommes capables de les former à la tactique et à la discipline, pour leur apprendre à renoncer à leur coutume de se ranger et de combattre au hasard. Les centurions consentirent à cette demande, et laissèrent auprès de Syphax l'un d'eux, qui se nommait Q. Statorius. Les deux autres partirent, accompagnés des députés que Syphax envoyait à son tour aux Scipions, et à qui il avait donné l'ordre d'entraîner à la défection tous les Numides auxiliaires des Carthaginois en Espagne. Cette recommandation eut un résultat très-avantageux pour les Romains, et le parti carthaginois fut affaibli par de nombreuses désertions. Cependant Statorius enrôlait une nombreuse jeunesse parmi les sujets de Syphax, l'exerçait à toutes les évolutions militaires, à suivre le drapeau, à garder les rangs, à obéir à la voix qui commande. Les barbares se façonnèrent promptement, et bientôt Syphax compta sur son infanterie autant que sur sa cavalerie; et ayant marché contre les Carthaginois, il les vainquit en bataille rangée.

LES CARTHAGINOIS TRAITENT AVEC GULA. — Carthage, inquiétée par cet ennemi, devenu en peu de temps redoutable par les leçons des Romains, chercha à lui opposer l'autre roi de la Numidie, Gula, dont le père, Naravase, avait été pour eux un auxiliaire si dévoué. Ils lui représentèrent que Syphax ne s'était joint aux Romains qu'afin de se fortifier de leur secours contre les autres rois et les autres peuples de l'Afrique. Il importait donc à Gula et aux Carthaginois d'unir leurs forces au plus tôt, avant que Syphax passât en Espagne ou les Romains en Afrique, et d'accabler le premier, qui n'avait encore que le titre d'allié des Romains, sans avoir reçu d'eux des secours réels.

SYPHAX EST VAINCU PAR MASSINISSA, FILS DE GULA. — Ainsi Carthage et Rome faisaient servir à leurs intérêts l'inimitié naturelle qui divisait les deux royaumes barbares, et les enveloppèrent dans leur grande querelle. Gula avait un fils âgé de 17 ans, dont Tite-Live dit, la première fois qu'il en fait mention dans son histoire, que les vertus de sa jeunesse faisaient espérer qu'il laisserait à ses descendants un royaume plus florissant et plus étendu qu'il ne l'avait reçu de ses pères. Ce jeune prince était Massinissa, qui d'abord, comme son père, allié des Carthaginois, mérita, par son changement de politique, d'être flatté sans réserve par l'historien romain. L'ardeur du jeune Massinissa détermina facilement son père à se déclarer contre Syphax. Massinissa unit ses guerriers aux troupes carthaginoises, et fit changer la fortune. Syphax fut vaincu dans un grand combat où on dit qu'il perdit 30,000 hommes. Escorté seulement d'un petit nombre de cavaliers, il abandonna Siga (Ned-Roma), sa capitale, et s'enfuit à l'ouest, chez les tribus voisines des Maures, qui peut-être reconnaissaient déjà sa domination; car le bruit de l'arrivée de ce chef puissant attira autour de lui une grande multitude, et il reforma bientôt une armée avec laquelle il vou-

lait passer le détroit de Gadès pour rejoindre les Romains en Espagne; mais Massinissa survint avec son armée victorieuse, et, sans le secours des Carthaginois, il remporta sur l'ennemi de nouveaux avantages.

MASSINISSA, EN ESPAGNE, PREND PART A LA DÉFAITE DES SCIPIONS (212 ans avant notre ère). — Après avoir humilié et dépouillé Syphax, Massinissa franchit le détroit et passa en Espagne, où il rejoignit les deux Asdrubal et Magon, qu'il servit avec zèle. La situation des deux Scipion était alors très-périlleuse; la tentative qu'ils avaient faite en Afrique compromit et ruina entièrement leurs affaires en Espagne; car les Carthaginois furent fortifiés par la déroute de Syphax, et disposèrent de tous les Numides. Publius et Cnéus s'étaient séparés, pour faire face à tous leurs ennemis. Massinissa, qui combattit d'abord dans l'armée opposée à Publius, le harcela sans relâche. Il inquiétait les Romains jour et nuit: non-seulement il tombait sur eux quand ils allaient chercher du bois et du fourrage, mais il les attaquait audacieusement jusque dans leur camp, portant soudainement l'alarme et l'effroi au milieu des postes qui veillaient à la garde des retranchements. Scipion et les siens étaient comme assiégés, et ils manquaient de toutes choses. Dans le combat, les Numides firent des prodiges; et Massinissa, plus tard l'ami de Scipion l'Africain, dut compter au nombre de ses premiers exploits cette bataille où périt Publius.

Pendant plusieurs années, Massinissa employa son ardente jeunesse au service des Carthaginois. L'histoire n'a pas fait mention de tout ce qu'il fit dans cette période de son active existence; mais elle laisse conjecturer qu'il fut pour cette république un auxiliaire dévoué, comme il le devint plus tard pour les Romains. En 210, M. Valérius Messala, commandant la station navale des côtes de la Sicile, fit une incursion sur le territoire d'Utique, et revint treize jours après en Lilybée. Ayant interrogé les prisonniers qu'il avait faits dans cette expédition, il apprit d'eux, entre autres choses, que Massinissa se trouvait à Carthage avec 5,000 Numides; qu'on faisait de grandes levées dans toute la Numidie pour fortifier l'armée d'Espagne que commandait Asdrubal, dont le projet de passer en Italie était déjà bien arrêté. Peut-être Massinissa devait-il conduire toutes ses recrues africaines, et accompagner le frère d'Annibal sur le sol de l'Italie, où il aurait partagé son funeste sort. Mais la fortune en décida autrement.

SYPHAX SE RELÈVE; IL CONTINUE SES RELATIONS AVEC ROME (510 avant notre ère). — Nous avons laissé Syphax repoussé par Massinissa dans la partie la plus occidentale de l'Afrique, et dépouillé de ses États. Ce prince ne tarda pas à rétablir ses affaires: Massinissa guerroyait en Espagne; Syphax n'avait plus ce rival en tête; il lui était facile de se relever dans la Numidie. Les circonstances du retour de Syphax dans son royaume ne sont pas connues; mais on sait le résultat de ses tentatives et le temps où il faut les placer, par Tite-Live, qui, sans entrer dans aucun détail, mentionne l'arrivée des ambassadeurs de ce prince sous le consulat de Valérius Lévinus et de Marcellus, en 210. Les envoyés de Syphax venaient informer le sénat des victoires de leur maître sur les Carthaginois, et de la situation prospère de ses affaires. Ils renouvelèrent en son nom l'assurance de son amitié pour Rome et de sa haine contre Carthage. Ce n'était plus seulement avec les représentants de la république en Espagne qu'il voulait traiter, mais avec le sénat lui-même. Le sénat répondit avec bienveillance aux envoyés numides, et fit partir trois députés qui offrirent au roi barbare des présents consistant en une toge et une tunique de pourpre, un siége d'ivoire, et une coupe d'or du poids de cinq talents. La députation visita aussi d'autres petits rois (*reguli*) numides à qui elle offrit des présents de moindre valeur, savoir, des robes prétextes et des coupes du poids de trois talents. Ainsi

Rome ne négligeait rien pour soulever l'Afrique contre Carthage et multiplier les ennemis à ses portes, et c'était par ce mélange heureux de la politique et des armes qu'elle résistait au génie puissant d'Annibal.

CONDUITE DE PUBLIUS SCIPION A L'ÉGARD DE MASSIVA. — Il restait encore une chose à faire, c'était de détacher Massinissa du parti carthaginois. Le jeune Scipion, qui seul avait osé se charger de la guerre d'Espagne après la mort de son père et de son oncle (211), ne négligea rien pour atteindre ce but. On en voit la preuve dans la manière généreuse dont il se conduisit à l'égard d'un jeune prince de la famille des rois massyliens. Après la bataille de Bæcula, gagnée sur Massinissa et Asdrubal, le questeur de l'armée romaine procedait à la vente des captifs, lorsqu'on lui signala parmi les Africains un jeune homme que son noble extérieur faisait distinguer de tous les autres. Ayant appris qu'il était de race royale, il l'envoya à Scipion, qui lui demanda qui il était, de quel pays, et comment, si jeune encore, il s'était trouvé à la bataille. L'enfant répondit, les larmes aux yeux, « qu'il était Numide, qu'il s'appelait Massiva; que la mort de son père l'ayant laissé orphelin, il avait été élevé par Gala, qui était son aïeul maternel; que son oncle Massinissa, qui venait d'arriver avec des renforts de cavalerie, l'avait mené avec lui en Espagne; mais que, jusque-là, il ne lui avait pas permis, à cause de sa jeunesse, d'assister à aucun combat; que cependant, le jour de la dernière bataille, il s'était procuré, à l'insu de son oncle, un cheval et des armes, et qu'il s'était secrètement jeté dans la mêlée; enfin, que pendant l'action son cheval s'était abattu, qu'il avait été renversé par terre et pris par les Romains (*). » Scipion l'entendit, chargea quelqu'un de le garder, et, après avoir réglé toutes les affaires portées à son tribunal, il fit venir dans sa tente le jeune Numide. « Massiva, lui dit-il, voudrais-tu bien retourner auprès de ton oncle? » A cette question, l'enfant pleura, et répondit qu'il le désirait vivement. Alors Scipion lui fit donner un anneau d'or, une tunique laticlave, une saie espagnole, une agrafe d'or, et un cheval tout équipé; puis, ayant ordonné à des cavaliers d'escorter le prince aussi loin qu'il voudrait, il le congédia. Que dut penser Massinissa d'un tel ennemi, quand il vit son neveu de retour, ainsi honoré par le général romain? Cette générosité, que rien n'avait provoquée, devait être d'un effet infaillible. Nul doute que Massinissa n'en ait été vivement pénétré, et qu'il n'ait commencé à ressentir pour Scipion l'Africain cette profonde admiration dont il donna dans la suite tant de preuves.

(*) Tite-Live, liv. XXVII.

ENTREVUE DE MASSINISSA AVEC SILANUS; IL SE DONNE AUX ROMAINS; RAISONS DE CE CHANGEMENT (207 avant notre ère). — Cependant il resta encore quelque temps au service de Carthage, combattit une dernière fois pour elle avec Magon et Hannon, lieutenants d'Annibal, et partagea encore leur défaite. Mais il n'attendit pas davantage, et sa foi chancelante succomba enfin (207). Scipion était retourné à Tarragone. Massinissa eut, en Bétique, une entrevue secrète avec Silanus, lieutenant de Scipion, et se livra franchement à l'alliance romaine. Toutefois, sans rompre ouvertement avec Carthage, il partit accompagné d'un petit nombre des siens, et passa en Afrique pour attirer au parti des Romains toute sa nation. Tite-Live n'indique aucun des motifs qui décidèrent Massinissa à ce brusque changement; il se contente de faire remarquer que la constance avec laquelle il persévéra jusqu'à l'extrême vieillesse dans son amitié pour Rome ne permet pas de croire qu'il ait embrassé ce parti sans de bonnes raisons. Il n'est point difficile d'assigner à cette détermination ses causes primitives. Massinissa subissait l'influence de ces nobles séductions que Scipion exerça sur tant d'autres chefs barbares : il se sentait pour lui un penchant décidé. Les procédés

de Carthage envers lui étaient tout différents; et il est évident que cette république, qui cherchait alors à regagner Syphax à sa cause, froissait par là l'amour-propre de Massinissa, si longtemps son principal allié. Enfin, une raison bien puissante encore, c'était la décadence de la fortune de Carthage, qui n'avait plus que des revers pour ses alliés et pour elle. Massinissa, qui était aussi politique que brave, considérait les événements, et le spectacle des choses présentes lui donnait un secret et infaillible pressentiment du triomphe futur de Rome; il aima mieux vaincre avec elle que de périr avec sa rivale. Ce dernier rôle, il l'abandonna à l'imprudent Syphax.

VARIATIONS DE SYPHAX. SCIPION LE VISITE DANS SES ÉTATS; IL Y RENCONTRE ASDRUBAL. — Il était cependant facile à Syphax de se maintenir dans l'alliance des Romains qu'il avait déjà possédée, et de partager aussi les dépouilles de Carthage. Mais son ambition et son inconstance le précipitèrent dans le plus mauvais parti. Malgré ses traités avec Rome, il s'était depuis peu rapproché de Carthage. Étant alors le plus puissant roi de l'Afrique, il était sollicité par les deux républiques, et se plaisait à flotter de l'une à l'autre, et à les laisser toutes deux dans l'incertitude. Il avait récemment traité avec Carthage; mais les derniers revers qu'elle avait éprouvés en Espagne et en Italie l'attiraient de nouveau vers les Romains. Scipion, qui méditait déjà son expédition d'Afrique, résolut de fixer enfin la mobile politique de ce prince. Il lui envoya Lélius, son ami, avec des présents considérables; et Syphax se laissa regagner par ces avances flatteuses du vainqueur. Cependant, il déclara qu'il ne voulait rien conclure qu'avec Scipion en personne. Lélius obtint des garanties pour la sûreté de Scipion, et lui rapporta la réponse du roi. Le général romain était si pénétré de l'importance de cette négociation, qu'il n'hésita pas à entreprendre une périlleuse démarche, dont Fabius lui reprocha plus tard la témérité. Il partit de Carthagène avec deux vaisseaux, et suivi de Lélius. Dans le même temps, Asdrubal, fils de Giscon, quittait l'Espagne avec sept navires; il poursuivit les deux galères romaines, et les aurait prises sans un vent favorable qui les sauva. Asdrubal, renonçant à leur donner la chasse, résolut aussi de se rendre auprès de Syphax, et y devança l'arrivée de Scipion, qui ne se fit pas longtemps attendre. L'orgueilleux Syphax se sentit flatté de cette recherche opiniâtre dont il était l'objet, de la part des deux plus puissantes républiques de l'univers. Il voulut d'abord engager Scipion et Asdrubal à terminer leurs différends par un accord, et remplir le personnage de médiateur. Mais Scipion lui rappela que ce n'était point là l'objet de sa venue : il consentit toutefois à converser avec Asdrubal, et, pour plaire au roi, il mangea à la même table et s'assit au même lit à côté du Carthaginois qu'il avait vaincu. Scipion déploya dans ces entrevues toutes les grâces de son esprit et tous les charmes de ses manières; il séduisit Asdrubal lui-même, et lui arracha cet aveu, que l'entretien de Scipion lui avait inspiré de son ennemi une plus haute idée que ses victoires et ses conquêtes mêmes. Asdrubal, qui avait pénétré l'intention du Romain, était dévoré d'inquiétudes sur les effets du rapprochement de Rome et de Syphax. Il ne put l'empêcher, malgré ses efforts; et Scipion, après avoir fait une ligue offensive et défensive avec Syphax contre Carthage, revint à Carthagène. Son absence n'avait duré que quatre jours.

ENTREVUE DE MASSINISSA ET DE SCIPION (206). — L'alliance de Massinissa avec les Romains était encore secrète, et le prince numide avait sauvé les apparences en rejoignant Magon à Cadix, la seule place que Carthage possédât encore en Espagne. Il désirait ardemment une entrevue avec Scipion pour traiter avec lui d'une manière définitive. Celui-ci y consentit, et, ayant quitté Tarragone, se rapprocha de la Bétique. Massinissa,

prétendant que sa cavalerie dépérissait dans l'enceinte étroite de l'île où elle était renfermée, passa sur le continent comme pour ravager les terres voisines. Trois chefs numides allèrent trouver Scipion pour convenir avec lui du temps et du lieu de l'entrevue : deux d'entre eux restèrent comme otages, et le troisième amena Massinissa au lieu indiqué. Le Numide ne put dissimuler la joie et l'étonnement qu'il éprouva à la vue du héros dont il avait déjà une si haute idée. Il protesta du désir qu'il avait de servir la république romaine; il engagea Scipion à éprouver son zèle en passant en Afrique à la tête d'une armée, l'assurant que s'il exécutait ce dessein, on verrait bientôt la fin de l'empire de Carthage. Ainsi Massinissa se donnait aux Romains avec une ardeur qui allait presque, selon Tite-Live, jusqu'à l'enthousiasme; et Scipion dut comprendre qu'il venait de s'assurer un allié plus fidèle et plus sincère que Syphax (206 avant J. C.).

MASSINISSA PRESSE LES ROMAINS DE PASSER EN AFRIQUE. — Cette défection générale des princes numides répandit l'épouvante à Carthage : le moment était venu de l'attaquer sur son propre territoire; mais, soit jalousie, soit prudence, Fabius arrêta l'ardeur de Scipion, et l'expédition fut retardée de deux ans. Pendant cet intervalle, la Numidie fut troublée par des événements qui y modifièrent grandement la face des choses. Massinissa fut dépouillé de son royaume par une suite de circonstances que nous rapporterons tout à l'heure; Syphax changea encore une fois de parti, et devint plus puissant que jamais. Il n'y eut que la fidélité de Massinissa pour ses nouveaux amis qui ne se démentit pas. Malgré le désastre de ses affaires, il avait encore une troupe considérable de cavaliers et de fantassins qu'il mettait à la disposition du général romain, s'il voulait se hâter. Lélius ayant fait une incursion sur les côtes d'Afrique pendant le séjour de Scipion en Sicile, Massinissa, alors dépouillé de ses États, vint le trouver près d'Hippone (Bone), l'avertit de se garantir de la flotte carthaginoise, et se plaignit des lenteurs de Scipion.

SYPHAX ÉPOUSE SOPHONISBE ET TRAITE AVEC CARTHAGE. — De son côté, Syphax, oubliant la visite de Scipion et la foi jurée, se laissa regagner par les Carthaginois. Asdrubal, fils de Giscon, qui avait été l'hôte de Syphax en même temps que Scipion, était père de la célèbre Sophonisbe, dont tous les auteurs anciens s'accordent à vanter la beauté extraordinaire. Dans le temps où Massinissa avait commencé à combattre pour Carthage, Sophonisbe lui avait été fiancée; mais comme elle était encore trop jeune, le mariage avait été remis à un autre temps. Quelques années plus tard, Sophonisbe était dans tout l'éclat de sa beauté. Asdrubal, qui connaissait le défaut naturel du peuple numide, résolut de subjuguer Syphax par les charmes de sa fille; il réussit sans peine : Syphax épousa Sophonisbe; et, non content de cette alliance domestique qui l'unissait à un des principaux citoyens de Carthage, il conclut un traité avec la république, et s'engagea par serment à reconnaître les mêmes amis et les mêmes ennemis que les Carthaginois.

DERNIÈRE AMBASSADE DE SYPHAX A SCIPION; RÉPONSE DE SCIPION. — Le rusé Asdrubal avait rendu à sa patrie un service important, en compromettant Syphax auprès des Romains. Mais il n'avait pas oublié que ce prince avait récemment donné sa parole à Scipion; il connaissait l'esprit inconstant du roi barbare, et il désirait l'amener à une rupture définitive avec Rome. Il détermina donc Syphax, tant par ses discours que par les caresses de Sophonisbe, à envoyer en Sicile des ambassadeurs, qui déclarèrent à Scipion que les promesses de leur maître n'étaient plus un motif suffisant pour qu'il passât en Afrique. Ils lui apprirent que Syphax avait épousé la fille d'Asdrubal, et qu'en conséquence de ce mariage, qui le réconciliait avec les Carthaginois, il désirait que la guerre entre les deux

républiques se fît toujours loin de l'Afrique, pour qu'il ne fût pas dans la triste nécessité de se prononcer pour l'un ou l'autre peuple. Ils terminèrent en déclarant que si les Romains venaient attaquer Carthage, Syphax ne pourrait se dispenser de combattre pour la contrée qui lui avait donné naissance, et pour la patrie de son épouse et de son beau-père. Un tel langage équivalait à une déclaration de guerre. Scipion avait beaucoup compté sur Syphax pour la réussite de son projet; mais les menaces d'un Numide ne pouvaient faire reculer un Romain. Scipion répondit à Syphax pour l'exhorter à ne point violer les lois de l'hospitalité; il lui parla au nom de sa foi, de sa conscience; il invoqua le respect dû aux dieux, témoins et vengeurs des traités. Tous ces motifs n'étaient guère propres à toucher le barbare; mais, en répondant ainsi, Scipion mettait la modération et la justice de son côté. Il se hâta de renvoyer les ambassadeurs numides; et quand ils furent partis, il fit croire à ses soldats qu'ils étaient venus pour l'exhorter à presser son départ, et il représenta Syphax comme faisant des vœux pour son entreprise, aussi bien que Massinissa. Telles furent les négociations de Rome et de Carthage avec les souverains de la Numidie avant la fin de la seconde guerre punique. Elles nous font comprendre toute l'importance que les deux rivales attachaient à l'assistance de ces princes; et les détails dans lesquels nous sommes entrés à ce sujet forment le complément de l'histoire de cette seconde guerre punique dont l'ensemble a été présenté plus haut, dans la partie de ce volume qui traite de Carthage.

AFFAIRES INTÉRIEURES DE LA NUMIDIE; MORT DE GALA; DÉSALCÈS; CAPUSA; LUCUMACÈS; USURPATION DE MEZÉTULE. — La fidélité de Massinissa au parti romain a déterminé Tite-Live à insérer dans son histoire un long épisode sur les variations de fortune que ce prince eut à subir alors en perdant et en recouvrant son royaume; et cet intérêt, inspiré par Massinissa à l'écrivain romain, nous a valu un des fragments les plus considérables que nous ayons sur l'histoire intérieure de la Numidie. Pendant que Massinissa combattait encore en Espagne pour les Carthaginois, le roi Gala, son père, mourut. Selon la coutume qui régissait la succession royale, Désalcès, frère de Gala, monta sur le trône à sa place. Désalcès était déjà d'un âge très-avancé; il mourut aussi peu de temps après, et l'héritage paternel passa entre les mains de Capusa, l'aîné de ses deux fils, dont le plus jeune était encore enfant. Mais Capusa ne sut pas s'affermir sur un trône qu'il ne devait qu'au droit de la naissance, et nullement à son propre mérite. Il y avait alors chez les Numides Massyliens un homme appelé Mézétule, qui n'était pas étranger par son origine à la race royale, mais qui sortait d'une famille ennemie et toujours en rivalité avec celle qui possédait alors le pouvoir. Mézétule, affectant une haine violente contre la royauté, acquit un grand crédit dans la nation, et l'excita à la révolte. Quand il fut assez fort, il marcha contre Capusa, qui fut forcé d'en venir aux mains avec le rebelle. Dans ce combat, où il s'agissait de sa couronne, Capusa fut vaincu, et resta avec ses principaux partisans sur le champ de bataille. Alors les tribus qui formaient son royaume reconnurent pour chef Mézétule, qui prit l'autorité, en refusant habilement le titre de roi. Il couronna même un enfant, Lucumacès, le seul qui eût survécu de la postérité de Capusa, et gouverna comme tuteur de ce jeune prince. Mézétule rechercha l'amitié de Carthage; il épousa une femme d'une des principales familles de cette ville, qui était nièce d'Annibal, et qui avait déjà été donnée en mariage à Désalcès. Il renoua avec Syphax les liens d'une ancienne hospitalité. Il prenait toutes ces précautions contre Massinissa, dont il craignait le retour et les tentatives.

MASSINISSA REVIENT EN NUMIDIE; IL EST VAINQUEUR DE MÉZÉTULE ET DE LUCUMACÈS; IL PACIFIE L[illegible]

MIDIE (206 avant notre ère). — En apprenant la mort de son père et le meurtre de Capusa, Massinissa quitta l'Espagne et passa en Mauritanie (206). Depuis longtemps il ne cherchait qu'un prétexte pour abandonner les Carthaginois, qui, de leur côté, se défiaient de ses dispositions. Aussi, au rapport d'Appien, Asdrubal, craignant les résultats de son retour en Numidie, essaya-t-il de le faire assassiner. Massinissa échappa, et se présenta auprès de Bocchar, roi des Maures. Il obtint de lui, par les plus humbles et les plus pressantes prières, un corps de 4,000 hommes, qui devaient seulement lui servir d'escorte pour le voyage, Bocchar refusant de lui donner du secours pour la guerre qu'il allait entreprendre. A peine arrivé sur les frontières de l'ancien royaume de Gula, Massinissa fait un appel à ses amis et à ceux de son père. Environ 500 Numides vinrent le trouver. Il renvoie les cavaliers maures avec lesquels il avait traversé les États de Syphax, et, réduit à d'aussi faibles ressources, mais plein d'ardeur et d'espérance, il entreprend la conquête de l'héritage paternel. Le hasard lui procura une heureuse rencontre. Lucumacès, épouvanté à son approche, se rendait chez Syphax pour demander du secours. Massinissa le surprit en chemin, le vainquit, et le força à se réfugier dans Thapsa, près de laquelle s'était livré le combat. Ensuite, ayant investi la ville, il l'emporta presque aussitôt : de ceux qui entouraient Lucumacès, une partie se rendit au vainqueur, une autre fut massacrée, et le reste parvint, avec le roi, à gagner le royaume de Syphax. Le bruit de cet heureux commencement s'étant répandu partout, les Numides accoururent en foule auprès de Massinissa, et parmi eux se trouvaient des vétérans de Gula, qui avaient à cœur le rétablissement de son fils, et qui se dévouèrent à lui. De part et d'autre on se prépara à une action décisive. Mézétule et Lucumacès avaient une armée plus considérable que celle de Massinissa; car, outre leurs partisans, ils avaient encore reçu de Syphax un corps de 15,000 fantassins; leur cavalerie s'élevait à 10,000 hommes. Malgré l'infériorité de ses forces, Massinissa eut l'avantage. Il dut la victoire au courage des vieux soldats de son père et à sa propre expérience de la guerre, qu'il avait acquise en combattant en Espagne. Le jeune roi et son tuteur se réfugièrent, avec une petite troupe de cavaliers, sur le territoire carthaginois. Massinissa avait recouvré son royaume; mais comme il prévoyait qu'il aurait bientôt à soutenir une guerre plus dangereuse avec Syphax, il jugea à propos de se réconcilier avec son parent. Il fit proposer à Lucumacès de revenir en Numidie, l'assurant qu'il occuperait auprès de lui le même rang, et qu'il jouirait des mêmes honneurs que Désalcès auprès de Gula. Quant à Mézétule, il lui promettait le pardon, et la restitution de tous ses biens. L'un et l'autre accepta, revint dans la Numidie, qui aurait pu être tranquille sans les ennemis du dehors.

ASDRUBAL DÉTERMINE SYPHAX A ATTAQUER MASSINISSA; CELUI-CI EST VAINCU ET MIS EN FUITE (205 avant J. C.) — En effet, Asdrubal était toujours auprès de Syphax, à qui il importait beaucoup que le royaume fût entre les mains de Lucumacès plutôt qu'au pouvoir de Massinissa. Asdrubal ne négligea rien pour augmenter les craintes que cette révolution inspirait au roi son gendre. Il lui représenta que c'était une grande erreur de croire que Massinissa se contenterait des États qu'avaient possédés Gula et Désalcès; qu'il y avait en lui plus d'ambition et de courage que dans aucun autre prince de sa race; qu'en Espagne il avait donné, aux yeux de ses alliés et des ennemis, des preuves d'un grand caractère; que si les Carthaginois et Syphax ne s'entendaient pas pour détruire cette flamme naissante, ils seraient bientôt dévorés eux-mêmes par un vaste incendie; qu'il fallait profiter du moment où Massinissa était encore assez mal affermi sur son trône. Ces raisons persuadèrent Syphax, qui

se présenta avec une armée sur les frontières des Massyliens, réclamant un territoire contesté depuis longtemps, et pour la possession duquel il avait lui-même souvent combattu avec Gula. Si Massinissa cédait la province en question, Syphax devait, profitant de sa faiblesse, pénétrer jusqu'au cœur de son royaume; s'il le défendait les armes à la main, l'infériorité de ses forces donnait à ses ennemis l'espoir de sa défaite. Cette dernière prévision se réalisa. Massinissa, voulant repousser l'invasion, fut totalement vaincu, et contraint de prendre la fuite avec quelques cavaliers.

MASSINISSA SE RÉFUGIE SUR LE MONT BALBUS ; SES COURSES SUR LES TERRES DE CARTHAGE. — Massinissa supporta héroïquement ce nouveau revers de fortune. Pendant que tout son royaume subissait la loi du vainqueur, il se retrancha sur le mont Balbus (*), avec quelques familles qui lui restèrent fidèles. Elles s'établirent sur la montagne avec leurs tentes et leurs troupeaux, qui formaient toute leur richesse. Cette montagne renfermait plusieurs sources d'eau, et était couverte de pâturages. Les réfugiés numides pouvaient donc y faire paître leurs troupeaux, dont le lait et la chair servaient à leur subsistance. D'abord ils firent furtivement des incursions nocturnes dans les campagnes environnantes; puis, enhardis par leurs premiers succès, ils étendirent leurs ravages et ne se cachèrent plus. Ils pillaient de préférence les terres des Carthaginois, où le butin était plus abondant et plus facile que dans le pays des Numides. Ces brigandages de Massinissa firent plus de tort aux Carthaginois, et leur coûtèrent beaucoup plus d'hommes vendus ou massacrés, que ne l'aurait fait une guerre régulière. Les compagnons du roi fugitif étaient devenus si hardis, qu'ils allaient sur le rivage vendre les dépouilles à des marchands attirés par les profits de ce singulier commerce.

(*) Le mont Balbus est aujourd'hui le Djebel-el-Resas entre Nabal (Neapolis) et Rhades (Maxula). Sur le flanc de la montagne est un lieu appelé *El-Arbaïm les Quarante,* à cause d'un groupe de quarante tombeaux que les gens du pays regardent comme les monuments funèbres de pieux musulmans morts en défendant leur patrie adoptive. D'autres voudraient y voir les tombeaux des compagnons d'armes de Massinissa, qui furent massacrés pour la plupart par les soldats de Bocchar. Voir Mannert, traduct. de Marcus, p. 700.

BOCCHAR, LIEUTENANT DE SYPHAX, FORCE MASSINISSA A QUITTER CETTE RETRAITE. — Les Carthaginois, qui souffraient considérablement de ces ravages, s'adressèrent à Syphax, afin qu'il exterminât ces débris dangereux du parti vaincu. Mais ce prince, jugeant indigne de lui de poursuivre dans les montagnes une troupe vagabonde de brigands, chargea Bocchar, un de ses lieutenants, homme actif et courageux, du soin de cette expédition. Il lui donna 4,000 fantassins et 2,000 chevaux, et l'exalta par l'espoir des plus grandes récompenses, s'il lui rapportait la tête de Massinissa, ou, ce qui aurait été un bonheur inappréciable, s'il le lui amenait vivant. Profitant de la sécurité et de la négligence de Massinissa et des siens, Bocchar les assaillit à l'improviste; il fit main basse sur les troupeaux et la multitude de ceux qui étaient sans défense, et cerna le chef lui-même et ses guerriers sur le sommet du mont Balbus. Bocchar, regardant l'expédition comme presque terminée, envoya à Syphax tout le butin qu'il avait fait, avec une partie de ses troupes, ne gardant avec lui que 500 fantassins et 200 cavaliers, qui lui suffisaient pour achever la guerre. Il contraignit Massinissa à quitter les hauteurs, et l'enferma dans une vallée étroite, où il extermina presque toute sa bande, à l'exception de 50 cavaliers, qui échappèrent avec leur chef par des passages inconnus. Cependant Bocchar retrouva leurs traces; il les atteignit de nouveau sur le territoire de Clypea (Clybea auj.), non loin de la mer, et leur livra un dernier combat, dont il n'échappa que quatre hommes avec Massinissa, qui, dangereusement blessé,

faillit tomber au pouvoir du vainqueur. Bocchar répandit ses cavaliers dans la campagne, pour atteindre ces derniers fuyards. Ceux-ci, serrés de près, arrivèrent sur les bords d'une large rivière, où ils se jetèrent sans hésitation, préférant le moindre des deux dangers. La force du courant entraîna les plus faibles, qui s'abîmèrent dans le gouffre sous les yeux même, des ennemis. Ils crurent que Massinissa avait subi le même sort; mais il eut le bonheur d'échapper avec deux des cavaliers qui lui restaient, et il parvint à gagner l'autre rive, où il se cacha dans un taillis. Bocchar n'osa franchir le fleuve; il arrêta sa poursuite, qu'il considérait désormais comme inutile, et il revint auprès de Syphax, affirmant que Massinissa avait succombé. Des envoyés annoncèrent cette heureuse nouvelle à Carthage, où elle excita la joie la plus vive.

MASSINISSA SE CACHE DANS UNE CAVERNE; IL RENTRE DANS SON ROYAUME, PERD UNE GRANDE BATAILLE CONTRE SYPHAX ET SE JOINT AUX ROMAINS (204 avant J. C.). — Pendant que Syphax et les Carthaginois célébraient par de grandes réjouissances la mort de Massinissa, ce prince avait trouvé un asile sûr dans une caverne ignorée, où ses deux compagnons lui apportèrent des herbes pour panser ses blessures. Il y resta plusieurs jours en repos, nourri par les vols de ses fidèles cavaliers, jusqu'au moment où, ses plaies étant cicatrisées, il reparut de nouveau au grand jour, et étonna ses adversaires par un nouveau trait d'audace. Il rentra subitement dans son royaume, où la joie inespérée qu'on eut de le revoir, après l'avoir cru mort, rassembla en peu de temps autour de lui 10,000 hommes de pied et 4,000 cavaliers. En un instant il se retrouva maître de toute la contrée, et recommença ses ravages sur les terres des Carthaginois et sur les frontières de Syphax. Comme il prévoyait bien que ce dernier répondrait à ces provocations, il posa son camp sur une montagne, dans un terrain très-avantageux, entre Cirta et Hippone. Cette fois, Syphax, voulant en finir avec cet ennemi indomptable, marcha lui-même contre Massinissa, accompagné de son fils Vermina. Bientôt les deux armées furent en présence. Syphax ordonna à son fils d'attaquer secrètement et par derrière, tandis qu'il mettait ses troupes en bataille pour en venir ouvertement aux mains. Massinissa comptait sur l'avantage de sa position, et il accepta bravement le combat. L'action fut sanglante et longtemps douteuse : l'ardeur des Numides de Massinissa compensait la supériorité numérique de l'ennemi. Mais quand le corps d'armée de Vermina eut donné sur l'arrière-garde, Massinissa et les siens, enveloppés de tous côtés, ne purent tenir plus longtemps, et la victoire cessa d'être douteuse. Le carnage commença, les Massyliens périrent ou furent faits prisonniers; il n'en restait plus que 200, qui, groupés autour de leur chef, résistaient en désespérés. Ces braves n'avaient plus qu'à succomber en combattant, ou à se faire jour à travers l'ennemi le fer à la main. Massinissa prend ce dernier parti : il divise ses gens en deux troupes, et leur ordonne de percer comme ils pourraient les bataillons de Syphax, en leur indiquant un lieu de ralliement. Deux de ces pelotons ne purent échapper; car l'un ayant perdu courage mit bas les armes, et l'autre fut écrasé par le nombre; le troisième, commandé par le roi lui-même, et qui se composait de 70 cavaliers, parvint à se dégager. Puis, se répandant dans la campagne, il parvint, à force de courses et de détours, à lasser Vermina, qui s'était attaché à le poursuivre. Toujours infatigable et audacieux malgre ses revers, Massinissa parcourut en pillant la côte et les villes carthaginoises; et, s'avançant jusqu'à la petite syrte, se retira chez les Garamantes. Peu de temps après, Lélius arriva en Afrique avec la flotte romaine, et Scipion ne tarda pas à le suivre. Massinissa vint se joindre à ses alliés, selon quelques-uns, avec 2,000 chevaux, selon d'autres, avec 200 seulement; d'après ce

que nous venons de dire du fâcheux état de ses affaires, on peut conclure que cette dernière évaluation est la plus vraisemblable.

L'ARRIVÉE DE SCIPION RELÈVE MASSINISSA ET RUINE SYPHAX. — Jusque-là la fortune s'était acharnée à poursuivre Massinissa ; mais dès que les Romains eurent mis le pied en Afrique, les choses changèrent de face. Ici l'histoire des deux rois numides se confond entièrement avec celle de la seconde guerre punique, qu'il n'entre pas dans notre sujet de raconter. Cependant il importe de suivre la destinée de Massinissa et de Syphax, devenus les seconds de Rome et de Carthage dans cette grande lutte, où ils terminèrent aussi leurs longs démêlés (*). Syphax apportait à ses alliés une armée, un trésor, de vastes ressources ; Massinissa fut beaucoup plus utile aux siens en leur consacrant sa valeur, son expérience et sa fidélité. Il prit une part glorieuse à tous les exploits de Scipion et de Lélius, à la ruine de l'armée d'Hannon, à l'incendie des camps d'Asdrubal et de Syphax, à la victoire des *grandes plaines*, qui laissa Carthage sans défense, et la contraignit à rappeler Annibal ; enfin, à la défaite de ce dernier à Zama. En récompense de tant de services, les Romains l'aidèrent à ruiner la puissance de Syphax. Lélius ramena Massinissa dans son royaume. Syphax, qui s'était enfui dans ses États, tenta encore une fois le sort des batailles, et il succomba devant les légions de Lélius. Il combattit bravement ; mais son cheval s'étant abattu, il se blessa dans la chute, fut fait prisonnier, et conduit d'abord à Massinissa, qui goûta toutefois le plaisir de la vengeance en voyant l'abaissement de celui qui l'avait proscrit autrefois (202). Ensuite Syphax fut livré à Lélius.

CIRTA, CAPITALE DE SYPHAX, TOMBE AU POUVOIR DE MASSINISSA. — Massinissa poursuivit la perte de son rival avec la plus grande activité. Conseillé par sa passion et par sa haine, il était le véritable chef des opérations, et imposait ses plans à Lélius. Il avait à cœur d'occuper à l'instant Cirta, où Syphax avait résidé depuis que son royaume s'était agrandi vers l'orient, et il persuada à Lélius de le suivre avec l'infanterie, tandis qu'il courrait en avant avec les cavaliers pour investir la place. Ce n'était pas seulement pour se rapprocher de Carthage que Syphax avait choisi ce séjour. Cirta était la place la plus forte de toute la Numidie, comme aujourd'hui encore la ville moderne qui la remplace (*). Massinissa arriva devant les murs de Cirta avant que la nouvelle de la captivité de Syphax y fût parvenue. Il demanda une entrevue aux principaux de la ville ; mais ni les promesses ni les menaces ne pouvaient les déterminer à se rendre ; alors on leur montra Syphax enchaîné. A ce triste spectacle, un cri de douleur échappa de leur poitrine, et toute la ville fut bientôt dans la consternation. On ne songea plus à se défendre ; les uns, par crainte, abandonnèrent les murailles ; les autres, pour obtenir le pardon du vainqueur, ouvrirent les portes et se rendirent. Massinissa plaça des gardes aux portes et autour des murailles pour empêcher la désertion des habitants, et il courut de toute la vitesse de son cheval au palais de Syphax pour s'en rendre maître.

DISCOURS DE SOPHONISBE A MASSINISSA. — Au moment où il entrait

(*) Voyez dans ce volume l'*Histoire de Carthage*, deuxième partie, p. 91.

(*) Constantine. On trouve sur l'emplacement de cette ville de nombreuses ruines antiques, un arc de triomphe tel qu'on en voit à Rome, un édifice de marbre construit près d'une fontaine d'une eau très-froide. Hors de l'enceinte de Constantine, Shaw a vu plusieurs cippes couverts d'inscriptions funéraires. Au dedans de la ville sont plusieurs débris de constructions romaines, un palais, un amphithéâtre ; enfin le pont du Rummel, ouvrage romain d'une architecture remarquable. Les voyageurs Shaw et Poiret ont pensé que la ville moderne n'est pas aussi étendue que le fut l'ancienne Cirta.

sous le vestibule du palais, Sophonisbe, fille d'Asdrubal, épouse de Syphax, se présente à lui. Elle distingua facilement le roi de sa suite, à l'éclat de ses armes et à la richesse de tout son vêtement militaire, et, s'étant prosternée à ses pieds, elle lui parla ainsi : « Les dieux, votre courage et votre « fortune vous ont rendu maître ab« solu de mon sort. Mais s'il est per« mis à une captive d'implorer en sup« pliant celui qui est l'arbitre de sa « vie et de sa mort, si vous m'accor« dez la faveur d'embrasser vos ge« noux et cette main victorieuse, je « vous conjure, par la majesté royale « dont nous étions encore tout à l'heure « environnés, par le nom de Numide « qui vous est commun avec Syphax, « par les divinités de ce palais que je « prie de regarder votre arrivée plus « favorablement qu'elles n'ont vu son « triste départ; je vous conjure de « m'accorder cette grâce, que vous dé« cidiez vous-même de mon sort, « quelles que soient vos dispositions « à l'égard de votre prisonnière, et de « ne point souffrir que je tombe sous « la superbe et cruelle domination « d'aucun Romain. Quand je n'aurais « été que la femme de Syphax, j'aurais « toujours préféré la foi d'un prince « numide, né dans l'Afrique comme « moi, à celle d'un étranger. Mais « vous comprenez ce qu'une Cartha« ginoise, ce que la fille d'Asdrubal « doit redouter des Romains. S'il n'y « a que la mort qui puisse me sous« traire à leur puissance, je vous prie « et je vous conjure de me la don« ner. »

MASSINISSA ÉPOUSE SOPHONISBE. — Tite-Live, qui raconte au long la dramatique histoire de Sophonisbe, ne parle nullement des engagements qui, selon Appien, avaient été contractés déjà entre elle et Massinissa avant son mariage avec Syphax. Cependant ce silence sur ce point ne détruit pas entièrement le témoignage d'Appien; et Asdrubal, par les mêmes motifs qui le déterminèrent à donner sa fille à Syphax, avait pu auparavant la fiancer à son rival, allié de Carthage. Mais l'*ancien amour* de Massinissa, les *feux mal éteints*, la joie de retrouver sa *maîtresse*, sont des inventions romanesques de nos historiens (*). Sophonisbe était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Massinissa, qui la voyait pour la première fois, fut à l'instant enflammé d'un ardent désir de la posséder, et il conçut l'imprudent dessein de l'épouser, pour ôter à Lélius et à Scipion la possibilité de disposer d'une femme qu'il aurait prise pour épouse. Ainsi, la séduisante Sophonisbe faillit être aussi dangereuse pour Massinissa que pour Syphax.

ENTREVUE DE SYPHAX ET DE SCIPION. — Syphax avait été conduit devant Scipion, et son entretien fit comprendre à celui-ci tout le danger du nouveau mariage de Massinissa : « Quel « démon t'a poussé, dit Scipion au « prisonnier, à renoncer à l'alliance « romaine, et à préférer celle de Car« thage, qui t'avait toujours combat« tu? » Syphax répondit : « C'est So« phonisbe, fille d'Asdrubal. Je l'ai « aimée, pour mon malheur. Elle aime « ardemment sa patrie, et est habile à « persuader ce qu'elle veut. C'est elle « qui m'a fait l'allié de Carthage, et « qui m'a précipité dans cet abîme de « maux. Prenez garde qu'elle ne sé« duise aussi Massinissa, et qu'elle ne « l'entraîne à son parti. » Il parlait ainsi, autant par dépit de l'infidélité de Sophonisbe, que par jalousie et par haine contre Massinissa. Ces paroles furent bien accueillies de Scipion, qui garda Syphax auprès de lui, et le consulta fréquemment, dit Appien, comme autrefois Cyrus, le roi de Lydie Crésus, qui était aussi son captif. Peut-être Scipion se ménageait-il les moyens d'inquiéter Massinissa, si les prévisions de Syphax se réalisaient.

SCIPION RÉCLAME SOPHONISBE;

(*) Rollin, le président de Brosses emploient ces expressions à propos de cette entrevue de Massinissa et de Sophonisbe. Le sujet de Sophonisbe a été traité trois fois par trois poëtes tragiques d'une valeur bien différente, Mairet, Corneille, Voltaire. Aucun n'y a réussi.

MASSINISSA LUI ENVOIE DU POISON. — Lélius avait fortement blâmé Massinissa de ce qu'il avait fait, et avait été sur le point d'enlever Sophonisbe, pour la réunir aux autres prisonniers. Massinissa le supplia de la lui laisser, et Lélius consentit à s'en rapporter au jugement de Scipion. Celui-ci ordonna hautement que Sophonisbe, femme de Syphax, lui fût remise. Rien ne fait mieux comprendre la hauteur romaine à l'égard de quiconque prétendait avoir une volonté contraire à celle de Rome, que la manière dont Scipion contraignit Massinissa à sacrifier cette femme qu'il voulait sauver. Tite-Live, qui dans ses admirables narrations n'a pas toujours exactement représenté le caractère des faits ni des personnages, représente Scipion inquiet des dispositions de Massinissa, et tâchant de le ramener par des paroles pleines de douceur et de ménagements, où il mêle à des raisons politiques des conseils relatifs au mépris des passions et à l'empire sur soi-même. C'est une leçon de morale qu'il invente, et non un fait qu'il rapporte. Scipion pouvait parler en maître, et il ne manque pas de le faire. Appien, moins élégant et moins habile que Tite-Live, est beaucoup plus près de la vérité, et son récit est plus frappant. Il dit que Massinissa ayant entrepris de toucher Scipion à l'égard de Sophonisbe, commençait à lui raconter toute l'infortune de cette femme, lorsque Scipion l'interrompit durement par ces mots : « Vous ne devez « pas priver Rome de ses dépouilles : « il faut tout mettre en commun. « Vous demanderez ensuite, et on « vous accordera si vous savez obte- « nir. » Massinissa se tut, et parut se résigner. Accompagné de quelques soldats romains, il partit comme pour livrer Sophonisbe. Mais ayant pris les devants, il la vit en secret et lui donna du poison, en lui disant : « Prenez « ceci, ou devenez l'esclave des Ro- « mains. » Il n'ajouta rien de plus, et remonta sur son cheval le cœur déchiré. Sophonisbe montra la coupe à sa nourrice, et, s'abstenant de toute plainte pour mourir avec dignité, avala le funeste breuvage. Alors les Romains survinrent; Massinissa n'eut qu'un cadavre à leur montrer. Il fit à Sophonisbe de royales funérailles, et retourna près de Scipion. Telle était l'humiliation d'un roi puissant et dévoué en présence de ces fiers républicains.

ANNIBAL VAINCU A ZAMA; SCIPION DONNE A MASSINISSA L'INVESTITURE DE TOUTE LA NUMIDIE (202 avant notre ère). — Annibal n'avait pas encore été vaincu, et les espérances que Carthage conservait encore de ce côté avaient fait à Scipion la nécessité d'être inflexible envers Sophonisbe, qui pouvait changer Massinissa. Annibal trouva encore des alliés parmi les Numides : le prince des Aréacides, tribu dont le pays n'était guère éloigné d'Adrumète; Vermina, fils aîné de Syphax; Mésétule, l'ancien tuteur de Lucumacès; Tychée, prince numide, ancien allié de Syphax, se joignirent à lui. Mais Massinissa était à lui seul préférable à tous ces vaincus, qui n'empêchèrent pas le désastre de Zama (201). Avant de quitter l'Afrique, Scipion récompensa dignement son allié. Massinissa fut reconnu roi au nom du peuple romain. Il reçut en présent, de Scipion, une couronne et une coupe d'or, une chaise curule, un sceptre d'ivoire, une robe de pourpre brodée, et tous les ornements dont se paraient les triomphateurs. Après avoir imposé à Carthage le traité qui termina la seconde guerre punique, Scipion déclara publiquement qu'il ajoutait aux États que Massinissa tenait de ses pères la ville de Cirta et les autres places que les Romains avaient enlevées à Syphax, établissant ainsi aux portes de Carthage un ennemi acharné qui devait préparer sa ruine par de continuelles agressions.

FIN DE SYPHAX; VERMINA SE MAINTIENT DANS UNE PARTIE DES ÉTATS DE SON PÈRE (200 avant notre ère). — Lélius avait été chargé par Scipion de conduire à Rome Syphax et les prisonniers numides les plus importants : la vue de tous ces captifs causa parmi le peuple une grande allé-

gresse. Le sénat délibéra sur le sort de Syphax, et on décida qu'il serait enfermé à Albe, qui devint dès lors la prison ordinaire des rois vaincus. Syphax ne tarda pas à y mourir de tristesse et d'ennui (*). Vermina, après avoir partagé la défaite d'Annibal à Zama, leva encore une armée pour la conduire à Carthage, que Scipion menaçait d'un siége. La cavalerie romaine l'ayant enveloppé, lui prit et lui tua plus de quinze mille hommes. Vermina s'échappa au milieu du tumulte, avec un petit nombre des siens, et se retira dans les provinces les plus reculées et les plus barbares du royaume de son père. Mais il n'y avait pas de sûreté pour lui s'il ne désarmait le courroux des Romains. Il envoya une ambassade à Rome, pour rejeter sur les Carthaginois tout le tort de sa conduite à l'égard de la république. Il promettait d'imiter Massinissa dans son zèle et son attachement au peuple romain, si, comme lui, il parvenait à être traité en allié et en ami. Le sénat répondit que le titre d'allié était un honneur qu'il n'accordait qu'à ceux qui avaient rendu de grands services; qu'avant de demander d'être traité en ami, Vermina devait se contenter d'obtenir la paix; que les envoyés de la république allaient passer en Afrique, et qu'ils lui signifieraient les conditions auxquelles on consentait à traiter avec lui. Quand Vermina sut que l'ambassade romaine se dirigeait vers ses États, il s'empressa d'aller au devant d'elle jusqu'à ses frontières. Il se soumit sans réclamer à toutes les conditions qu'on voulut bien lui prescrire, disant que toute paix avec les Romains lui paraîtrait juste et avantageuse. La paix lui fut donc accordée et imposée d'autorité, et il reçut l'ordre d'envoyer des députés à Rome pour en recevoir la ratification (200). Ainsi, à la fin de la seconde guerre punique, toute la Numidie était tombée sous l'ascendant des Romains: ceux-ci ne possédaient pas encore un pouce de terre en Afrique, mais déjà tout y dépendait de leur volonté. Cependant la famille de Syphax n'oublia jamais que Rome était la cause de son abaissement, et eut toujours plus d'inclination pour Carthage. Lorsque Caton le Censeur voulut prouver au sénat qu'il fallait détruire Carthage, il donna, comme une des preuves qu'elle redevenait à craindre, les secours considérables qu'Archobarzane, petit-fils de Syphax, avait armés pour la soutenir contre Massinissa.

(*) Syphax mourut au moment où il quittait Albe pour paraître au triomphe de Scipion l'Africain. Les Romains lui firent des funérailles convenables. Tous les prisonniers numides obtinrent leur liberté.

CONDUITE DE MASSINISSA A L'ÉGARD DE CARTHAGE ET DE ROME, DEPUIS LA FIN DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE JUSQU'A SA MORT (de 200 à 148 avant notre ère). — Le plus grand malheur de Carthage, après celui d'avoir eu Rome pour rivale, fut d'être inquiétée continuellement pendant un demi-siècle par l'ambition de Massinissa. Les Romains laissèrent à sa haine le soin d'empêcher Carthage de se relever; ils lui permirent de lui enlever ses meilleures provinces, de la dégarnir de tous côtés, d'anéantir ses dernières ressources; et quand ils le jugèrent à propos, ils lui arrachèrent sa proie, et ruinèrent cette malheureuse ville de fond en comble. Pour tous les événements de cette lutte de Massinissa avec la république phénicienne, nous renvoyons à l'histoire même de Carthage, où les envahissements du roi numide et l'inique intervention des Romains sont complétement racontés (*). Ainsi, nous n'ajouterons rien à ce qui a été dit déjà sur les agressions successives par lesquelles Massinissa se rendit maître de la province appelée *Emporia*, du territoire des *grandes plaines*, de la province de *Tysca*, enfin de la ville d'Oroscope; ni sur la guerre provoquée par cette dernière usurpation, dans laquelle Massinissa, combattant avec toute l'ardeur de la jeunesse, extermina l'armée carthaginoise. Rome n'avait rien à

(*) Carthage, deuxième partie, p. 101.

craindre en Italie, tandis que Carthage avait en Afrique, tout autour de ses frontières, un ennemi puissant et habile qui la détestait. Sa ruine était inévitable. Dans le reste de sa longue carrière, le roi numide conserva toujours l'amitié des Romains par son empressement à les servir. Quand ceux-ci firent la guerre à la Macédoine, il leur fournit un corps de mille cavaliers, autant de fantassins et trente-deux éléphants, et nomma son fils Misagènes pour commander ces renforts. Il leur envoya, à différentes reprises, des quantités considérables de grains; et, comme Carthage en faisait autant pour désarmer le sénat, il en résulta que l'Afrique commença dès lors à suppléer à l'insuffisance de la production agricole en Italie, et à nourrir le peuple-roi. La conduite de Massinissa à l'égard des deux républiques était habilement calculée dans l'intérêt de sa grandeur. Si Rome conservait sa puissance, Massinissa jouissait toujours du bénéfice de son alliance; si quelque roi de l'Orient avait fini par l'abaisser, le Numide n'avait plus qu'à mettre la main sur Carthage, qu'il affaiblissait tous les jours, et à se proclamer souverain de toute l'Afrique. Il paraissait bien, à l'acharnement de Massinissa à poursuivre Carthage, que ce prince travaillait pour lui-même; et c'était la seule crainte du sénat qu'il n'en finît que trop tôt avec elle, et qu'il ne lui portât le dernier coup. Aussi cette défiance, que les Romains avaient conçue de leur allié, devint presque la seule défense de Carthage, et prolongea quelque temps son existence. Car si le sénat lâchait Massinissa contre elle, il le retenait aussi. Massinissa sentait sa dépendance, et, à mesure qu'il devenait plus puissant, il en souffrait davantage. Quand les Romains se décidèrent à achever Carthage et déclarèrent la troisième guerre punique, le roi de Numidie ne put dissimuler le mécontentement que lui causa le procédé de Rome. Il vit avec douleur qu'il n'avait été que l'instrument du sénat; que le résultat de ses efforts n'était pas pour lui. Aussi, lorsque les consuls Censorinus et Manilius vinrent lui demander des secours, il répondit sèchement qu'il leur fournirait des troupes dès qu'ils en auraient besoin. Mais s'il avait persévéré, les Romains n'auraient-ils pas eu le droit de l'accuser d'ingratitude? Rome avait fait sa grandeur, à condition qu'il se consacrerait tout entier à son service. Et qui pouvait songer à se pourvoir en présence de ce peuple envahisseur qui, depuis longtemps, se sentait appelé à tout asservir? Aussi, cette irritation de Massinissa ne fut qu'un moment d'erreur dont il revint bientôt. D'ailleurs, quels que fussent les désirs et les projets de Massinissa, il ne sentait plus en lui la force nécessaire pour rien entreprendre et rien réaliser davantage. Si son âme conservait son énergie et son ambition, son corps, si longtemps robuste et infatigable, était enfin brisé par l'âge, et la vie allait l'abandonner.

DERNIÈRES DISPOSITIONS DE MASSINISSA; SA MORT; SCIPION ÉMILIEN, MANDÉ PAR LUI, VIENT RÉGLER LES AFFAIRES DE LA NUMIDIE (148 avant notre ère). — Alors, renonçant à tous les plans qu'il avait formés, il ne songea plus qu'à préparer un avenir paisible à ses enfants. Sentant sa fin prochaine, il fit prier Scipion Émilien, qui n'était alors que tribun dans l'armée romaine, de se rendre auprès de lui. Ses anciennes relations d'amitié avec la famille des Scipions, la haute réputation que le jeune Émilien avait déjà acquise, le déterminèrent à lui confier le soin de partager ses États entre ses fils, pour les placer sous un patronage puissant. Il voulait leur assurer un appui à Rome, et un médiateur qui préviendrait leurs propres dissensions. Mais, prévoyant qu'il allait mourir avant l'arrivée d'Émilien, il fit venir sa femme et ses enfants, et leur dit « qu'il laissait à Scipion le pouvoir suprême de disposer de ses biens et de partager son royaume entre ses fils; qu'il voulait que tout ce qu'il aurait décidé fût exécuté rigoureusement comme si lui-même l'avait arrêté par son testament. » Il termina en

conseillant à ses fils de cultiver constamment l'amitié des Romains, de ne point contracter de nouvelles alliances, de placer toute leur confiance et toute leur force dans la protection du sénat. Quelques instants après, il expira, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, l'an 148 avant l'ère chrétienne. Il avait confié son anneau à l'aîné de ses fils, Micipsa. Il laissa quarante-quatre enfants de diverses femmes; mais trois seulement furent considérés comme ses héritiers légitimes, savoir : Micipsa, Gulussa et Manastabal. A peine Massinissa avait-il rendu l'esprit, que Scipion Émilien arriva à Cirta. Il fit le partage du gouvernement et des États de la Numidie entre les trois fils légitimes, en assurant aussi le sort de leurs frères. Micipsa eut Cirta, la capitale, et l'autorité principale. Gulussa, prince habile et belliqueux, eut le commandement de l'armée et la direction de tout ce qui avait rapport à la guerre. Manastabal, le plus jeune des trois, fut chargé de présider aux jugements, à tout ce qui était de la justice. Les immenses trésors de leur père leur furent laissés en commun, et ils eurent tous trois le titre de roi. Quand tout fut réglé, Scipion repartit de Cirta, emmenant avec lui un corps de troupes numides, sous la conduite de Gulussa, pour renforcer l'armée romaine, occupée alors au siége de Carthage. On peut remarquer avec quelle adresse Scipion s'acquitta de la tâche difficile que Massinissa lui avait léguée : en disséminant l'autorité entre les trois frères, il les rendait plus dépendants de Rome, et établissait un équilibre par lequel ces trois rois se retenaient les uns les autres. Ainsi la mort de Massinissa était, comme sa vie tout entière, un événement favorable à la fortune des Romains. Carthage allait périr, et la Numidie, loin d'inspirer des craintes, était plus dépendante que jamais.

QUELQUES PARTICULARITÉS SUR MASSINISSA ; SES EFFORTS POUR CIVILISER SON PEUPLE ; SES HABITUDES DE VIE ; SA TEMPÉRANCE ; SA VIGUEUR, etc. — Peu de rois barbares occupent dans l'histoire romaine une place aussi considérable que Massinissa. La longue durée de son règne contribua beaucoup à changer l'état social de la Numidie. Dans plusieurs contrées de son vaste empire, ce prince s'attacha à fixer les habitants au sol, à leur faire abandonner les habitudes de la vie errante, en leur enseignant à tirer parti de la fertilité de leur territoire, et à se livrer à l'agriculture. Il s'efforça surtout de discipliner ses soldats, de les façonner à la tactique romaine, de réprimer en eux l'instinct du brigandage. Lui-même donna plus d'une fois l'exemple du respect dû à la propriété, principalement à l'égard des dieux. Valère Maxime nous apprend que ses vaisseaux ayant fait une descente dans l'île de Malte, les soldats qui les montaient pillèrent un temple consacré à Junon, et y enlevèrent une grande quantité d'ivoire, que le chef de l'expédition vint offrir au roi. Massinissa, regardant ce présent comme sacrilége, rendit tout cet ivoire aux prêtres du temple, et fit graver en caractères numides, sur quelques-unes des pièces renvoyées par son ordre, qu'il avait restitué ces objets par respect pour la déesse à laquelle on les avait consacrés. Ce fait nous atteste de plus que les Numides avaient un alphabet qui leur était particulier. Les relations de ce prince avec les Scipions, les Romains les plus élégants et les plus policés de leur temps, lui firent connaître les raffinements de la civilisation grecque; et Athénée nous apprend qu'il avait des musiciens grecs à ses repas. Le second de ses fils, Manastabal, connaissait parfaitement la langue grecque. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans Massinissa, c'est que tout en comprenant les avantages de la civilisation, et en s'efforçant de la répandre autour de lui et parmi ses sujets, il ne changea rien pour lui-même aux coutumes de ses pères, ni aux habitudes de l'éducation rude et forte qui avait été celle de son enfance. Pendant que les étrangers qu'il admettait à sa table étaient servis dans de la vaisselle d'or, et qu'on

étalait à leurs yeux des vases précieux par la matière et le travail, le roi mangeait dans de la vaisselle de terre. Il se contentait des aliments les plus simples. Plutarque, d'après Polybe, raconte que, le lendemain d'une grande victoire sur les Carthaginois, on l'avait trouvé, devant sa tente, faisant son repas d'un morceau de pain bis. Pendant toute sa vie il s'exerça au travail et à la fatigue : selon Polybe, il se tenait souvent debout au même endroit depuis le matin jusqu'au soir, sans se donner le moindre mouvement; et d'autres fois il demeurait assis durant le même espace de temps. Sa force et son agilité, entretenues par ce genre de vie, étaient extrêmes. Il était le meilleur cavalier de toute la Numidie, et restait à cheval plusieurs jours et plusieurs nuits de suite. Il conserva cette vigueur jusque dans sa vieillesse la plus avancée, et à l'âge de quatre-vingt-dix ans on le voyait encore, tête nue, monter seul sur son cheval sans selle, et s'y tenir un jour tout entier. Sa constitution se conserva si robuste jusqu'à la fin, que le dernier de ses fils, nommé Stembal, n'avait que quatre ans quand il mourut. Il dirigea lui-même la guerre qu'il fit aux Carthaginois deux ans avant sa mort, et s'y montra aussi actif, aussi infatigable que soixante-dix ans auparavant quand il commença à lutter contre Syphax et à combattre les Romains en Espagne. Tel fut Massinissa, habile guerrier, bon politique, attaché aux Romains sans bassesse, d'un caractère fier et généreux, exempt de ces crimes odieux si communs dans la vie des rois barbares, et par là même placé au-dessus de Jugurtha, le seul de sa race qui puisse lui être opposé. Il fut le héros de la Numidie.

RÈGNE DE MICIPSA; LA FAMILLE DU ROI; JEUNESSE DE JUGURTHA (148 à 119 avant notre ère) (*).—Massinissa en mourant (148) avait légué à ses fils l'amitié si précieuse des Romains, et ses vastes États, que, deux années plus tard, la prise de Carthage devait encore agrandir. Scipion Émilien, à la fin du long siége qui allait avoir pour issue l'entière destruction de la rivale de Rome, trouva dans les fils du vieux roi, et surtout en la personne de Gulussa, d'utiles et dévoués auxiliaires (*). Après l'anéantissement de Carthage, les vainqueurs, distraits à l'orient et à l'occident par des guerres importantes, ne songèrent point à étendre leurs conquêtes en Afrique. Se bornant à occuper et à placer sous leur surveillance immédiate la province qui avoisinait la ville détruite, ils laissèrent en Afrique les vastes régions de l'ouest et du sud aux rois numides dont ils connaissaient les amicales dispositions.

Massinissa avait eu trois fils, Manastabal, Gulussa et Micipsa. Après la mort de ses deux frères, Micipsa se trouva seul héritier et souverain du royaume de Numidie. Ce royaume comprenait tous les pays situés entre le Mulucha et l'extrémité sud-ouest de la petite Syrte; il fallait en retrancher toutefois la nouvelle province romaine. Micipsa gouverna en paix les nombreuses tribus disséminées dans ses États, et pendant le cours de son long règne il sut, comme ses frères et son père, se maintenir non point seulement dans l'alliance, mais encore dans l'amitié des Romains. Pendant trente années environ, le roi numide n'eut donc à combattre ni ennemis au dehors, ni révoltes au dedans; néanmoins il ne fut pas heureux, et dans les derniers jours de sa vie surtout il fut en proie à de vives alarmes et à une profonde tristesse.

Il avait élevé près de lui, avec ses deux enfants Adherbal et Hiempsal, un neveu, Jugurtha, qui était fils naturel de Manastabal. Jugurtha avait l'esprit étendu, vif, délié, pénétrant; il était beau de visage, et d'une force qui ne s'amoindrit jamais dans les plaisirs et les excès. Il était sobre comme

(*) M. Yanoski nous a communiqué des notes qui nous ont considérablement aidé pour toute l'Histoire de Jugurtha.

(*) Voy. ci-dessus *Histoire de Carthage*, deuxième partie, p. 113.

tous les hommes de sa race. Dès son adolescence il s'adonna avec passion aux exercices du corps ; il montait, à la manière des Numides, un cheval qui n'avait ni selle ni frein, le lançait au galop, et accomplissait tout armé, pendant les courses les plus rapides, ces brusques évolutions que les anciens admiraient et que nous admirons encore aujourd'hui chez les cavaliers africains. Jugurtha était brave aussi ; dans les grandes chasses, il se précipitait hardiment, avec seulement un javelot, à la poursuite du lion et des autres animaux féroces qui habitent le désert. Les Numides admiraient et aimaient Jugurtha. Micipsa ne se fit point illusion sur les dangers qui menaçaient ses deux fils ; il comprit que, parmi ces tribus africaines qui acceptent volontiers pour chef le guerrier le plus brave et le cavalier le plus habile, son neveu avait acquis des droits plus réels que ceux de la naissance, et qui devaient l'emporter un jour sur ceux d'Adherbal et de Hiempsal. Il songea plus d'une fois, comme l'atteste Salluste, à faire périr Jugurtha ; mais la crainte d'exciter un soulèvement parmi les tribus soumises à son commandement l'arrêta. A l'époque du siége de Numance, il crut enfin avoir trouvé une occasion favorable de se défaire de celui qui lui inspirait pour l'avenir de si vives inquiétudes. Les Romains avaient demandé au roi de Numidie, leur allié, un corps de troupes. Micipsa se hâta de leur envoyer en Espagne des cavaliers et des fantassins qu'il avait placés sous les ordres de Jugurtha ; il pensait que le jeune prince, emporté par son bouillant courage et sa témérité, trouverait la mort dans les rangs ennemis, et le dispenserait ainsi de recourir à un crime dont l'exécution jusqu'alors lui avait paru si périlleuse. Mais arrivé au camp des Romains, Jugurtha sut contenir son ardeur (133). Chargé souvent par Scipion de missions difficiles, il les remplit avec autant de prudence que de courage ; en peu de temps il sut acquérir l'affection de l'illustre général sous les ordres duquel il avait été placé, et de tous les officiers qui l'environnaient. Là, dans les travaux de la guerre, les repos et les veilles du camp, Jugurtha étudia, avec sa vive pénétration, le caractère de ses compagnons d'armes. Il se lia d'amitié avec certains hommes très-influents, mais qui, en général, suivant l'expression d'un historien de l'antiquité, étaient plus amis des richesses que de la vertu et de la probité. Il rechercha de préférence les plus corrompus, comptant sur eux pour réussir un jour dans ses projets ambitieux. Ce fut de ces hommes décriés que le jeune Numide apprit, dit Salluste, « qu'à Rome on obtenait tout à prix d'argent. » Enfin, Scipion prit et renversa Numance. Après le succès il renvoya ses auxiliaires. Toutefois, il ne se sépara point du corps des Numides sans lui avoir témoigné hautement sa satisfaction, et il donna à leur chef, pour Micipsa, une lettre ainsi conçue : « Jugurtha, ton neveu, « a montré la plus grande valeur dans « la guerre de Numance. Réjouis-toi : « les services qu'il a rendus à l'armée « romaine lui ont acquis mon affec- « tion ; je ferai tout pour lui assurer « celle du sénat et du peuple romain. « Pour toi, je te félicite à cause de « l'amitié qui nous unit ; car tu as « dans ce neveu un homme digne de « toi et de son aïeul Massinissa. » Cette lettre, loin de porter la joie dans l'âme de Micipsa, ne fit sans doute que raviver ses craintes et sa tristesse. Mais il n'y avait plus à hésiter ; il fallait jusqu'au bout conserver des ménagements et des dehors d'affection pour celui qui, par ses qualités personnelles et sa conduite habile, s'était rendu également cher aux Numides et aux Romains.

MORT DE MICIPSA ; SES DERNIÈRES PAROLES. — Depuis la guerre de Numance, le roi de Numidie traita Jugurtha comme l'égal de ses propres enfants ; et plus tard, quand il sentit approcher sa fin, il résolut de lui donner une part dans son héritage, afin qu'il ne fût pas tenté de prendre le tout. Couché sur son lit de mort, il

fit appeler Adherbal, Hiempsal, et celui qu'il appelait son fils d'adoption, et adressa aux trois jeunes princes une touchante allocution. Il leur recommanda de vivre en paix et de se prêter, dans les circonstances difficiles, un mutuel secours. Il termina en disant : « Je vous laisse un royaume solidement affermi, si dans vos rapports vous êtes loyaux et gens de bien; mais aisé à détruire, si vous ne l'êtes pas : car l'union augmente les forces des plus petites choses; la désunion ruine insensiblement les plus grandes. C'est à toi, Jugurtha, plutôt qu'à tes frères, puisque tu es le plus âgé et le plus sage, à prévenir les événements qui amènent la discorde et les ruptures; parce que, dans tout démêlé, le plus fort, quoique attaqué le premier, ne laisse pas, à raison même de sa supériorité, de passer pour l'agresseur. Pour vous, Adherbal et Hiempsal, respectez et honorez Jugurtha. Soyez comme lui braves et habiles, et faites en sorte qu'à l'égard de mes enfants je ne paraisse pas avoir été plus heureux par l'adoption que par la nature. » Jugurtha témoigna sa reconnaissance au roi mourant par les plus vives protestations. Mais Micipsa avait à peine fermé les yeux, que sa famille fut accablée de tous les maux qu'il avait prévus (119).

PARTAGE DU ROYAUME; LA DISCORDE ÉCLATE ENTRE LES PRINCES. — Les trois princes songèrent d'abord à se partager les provinces que Micipsa leur avait léguées. Après des arrangements pris et acceptés d'un commun accord, Adherbal reçut pour sa part les terres confinées entre l'*Ampsaga* (Oued-el-Kebir), la *Tucca* (Zaïne), et le *Muthul* (Hamise); Jugurtha fut appelé à réguer des rives de la *Mulucha* jusqu'à celles de l'*Ampsaga*; tout le reste des États de Micipsa tombait en partage à Hiempsal (*).

Ce fut à l'occasion du partage que la discorde éclata entre les trois princes. Jugurtha aurait hésité longtemps peut-être à mettre à exécution ses projets ambitieux, s'il n'avait été violemment excité et entraîné malgré lui par le caractère fougueux et hautain de Hiempsal. Un jour, dans une réunion des trois princes, Hiempsal, le plus jeune, s'assit à la droite d'Adherbal, afin que Jugurtha n'eût pas la place du milieu, que les Numides regardent comme la plus honorable; cependant, à la fin, pour se débarrasser des instances de son frère, il consentit, quoique avec peine, à siéger d'un autre côté. Ce fut dans la même réunion que Jugurtha ayant insinué qu'il convenait d'annuler les mesures prises par Micipsa dans les cinq dernières années de sa vie, parce que le roi ne jouissait plus alors de toute sa raison, Hiempsal repartit vivement : « J'y consens; vous cessez donc d'être roi, puisque vous n'avez été appelé à partager le royaume que depuis trois ans. » Cette réponse fit sur l'âme de Jugurtha une vive impression, et il résolut de ne pas tarder à tirer vengeance de celui qui l'avait outragé.

JUGURTHA ASSASSINE HIEMPSAL; ADHERBAL IMPLORE L'ASSISTANCE DES ROMAINS; PARTIALITÉ DU SÉNAT; DES COMMISSAIRES SONT ENVOYÉS EN AFRIQUE (de 118 à 114 de notre ère). — Après avoir accompli le partage d'un commun accord, les princes s'étaient séparés. Hiempsal se rendit à Thermida (*). Jugurtha, qui

(*) Nous empruntons ces délimitations si précises à un excellent travail de M. L. Marcus. Nous devons déclarer ici que nous nous conformerons en général, dans le récit qui va suivre, aux opinions émises dans ce travail, qui a pour titre : *Parallèle entre les opérations militaires de Métellus et de Marius contre Jugurtha, les premières invasions des Arabes et les exploits des Français dans l'Algérie.* C'est à la suite de la traduction de l'ouvrage de Mannert, faite en commun avec M. Duesberg, que M. Marcus a rejeté, sous forme d'appendice, le travail très-remarquable dont nous parlons.

(*) « *Thermida* ou *Thirmida* paraît être la même ville que *Timida* de la Proconsulaire, ou province de Carthage. Cette ville porte souvent le nom de *Regia* dans les Actes de l'Église; son emplacement coïncide,

avait introduit ses soldats dans la ville, par trahison, l'y fit assassiner. La nouvelle de ce meurtre se répandit bientôt; mais Jugurtha, sans tarder, appelle autour de lui ses partisans, qui étaient nombreux et dévoués, et se met en mesuré de s'emparer de toute la Numidie. Adherbal épouvanté s'était hâté d'envoyer des ambassadeurs à Rome, pour implorer l'assistance du sénat. Toutefois, sans attendre leur retour, il s'avance contre les meurtriers de son frère, à la tête des Numides qui se sont dévoués à sa fortune. Mais les soldats de Jugurtha étaient plus braves et mieux exercés que les siens; dès le premier combat il fut vaincu, et forcé de se réfugier dans la partie de l'Afrique qui avait été réduite en province romaine. De là il gagna l'Italie et Rome. Le vainqueur ne fut pas complétement rassuré par la fuite d'Adherbal; il craignait les Romains, et, pour diminuer l'effet que devaient produire sur le sénat les plaintes de celui qu'il avait dépouillé, il envoya, de son côté, avec des sommes considérables en or et en argent, des émissaires qui devaient gagner à sa cause les plus notables patriciens. Ces émissaires s'adressèrent d'abord aux nobles romains que Jugurtha avait connus au siége de Numance; puis, à l'aide de ces anciens amis, ils en gagnèrent de nouveaux. L'or et les promesses firent alors dans les esprits un si grand changement, qu'après avoir été l'objet de la haine la plus vive, Jugurtha, suivant le témoignage de Salluste, jouit tout à coup des bonnes grâces et de la faveur de la noblesse. Quand on assigna un jour à Adherbal pour entendre ses plaintes, sa cause, dans le sénat, était déjà perdue.

Les paroles adressées par Adherbal aux sénateurs furent touchantes. Après avoir exposé ses malheurs, il dévoila indirectement les manœuvres des émissaires de Jugurtha, et laissa entendre que plusieurs parmi ses juges avaient été gagnés à l'avance. « Pères conscrits, dit-il, Massinissa nous a formés, par sa conduite et par ses paroles, à ne nous attacher qu'au peuple romain, à ne faire ni alliances ni confédérations nouvelles, à nous croire très-puissants par votre amitié seule; et si la fortune de votre empire venait à changer, à nous ensevelir en même temps sous ses ruines. Votre valeur et la faveur des dieux ont assuré votre grandeur et votre puissance; tout seconde vos vues et obéit à vos lois; rien donc de plus aisé pour vous que de venger les injures faites à vos alliés. La seule chose que je craigne, c'est que quelques-uns de vos citoyens, séduits par des liaisons peu éclairées avec Jugurtha, ne traversent vos intentions; et j'apprends, en effet, qu'ils n'épargnent ni efforts, ni brigues, ni importunités auprès de chacun de vous, pour vous engager à ne rien décider en son absence, et sans avoir examiné le fond de l'affaire; qu'ils m'accusent d'exagérer et de feindre que j'ai été forcé de fuir, quoique je sois libre de rester dans mon royaume. Puissé-je le voir, le parricide auteur de mes maux, réduit à feindre comme moi! Puissiez-vous un jour, vous ou les dieux immortels, prendre connaissance des affaires des hommes, afin que le malheureux qui aujourd'hui s'enorgueillit et se prévaut de ses crimes, livré alors à tous les supplices imaginables, soit rigoureusement puni de son ingratitude envers notre père, de l'assassinat de mon frère, et de mes propres malheurs. » Après avoir écouté Adherbal, les sénateurs donnèrent la parole aux ambassadeurs de Jugurtha. Ils dirent que les Numides avaient tué Hiempsal à cause de sa cruauté; qu'Adherbal, ayant été l'agresseur, se plaignait, après avoir été vaincu, de n'avoir pu réussir dans son entreprise; que Jugurtha conjurait le sénat de ne le point croire autre qu'on ne l'avait

selon toutes les apparences avec celui de la moderne *Jama*, prise à tort par plusieurs géographes de notre époque, pour l'ancienne *Zama Regia*, dont le nom actuel est *Zouarin*. » M. Marcus; voy. les notes qui suivent sa traduction de la *Géographie de l'Afrique ancienne*, par Mannert, p. 702.

connu à Numance, et de ne pas s'en rapporter aux invectives de son ennemi plutôt qu'à ses actions. Les discours étant terminés, les deux parties quittèrent l'assemblée. Le sénat entra alors en délibération. Le nombre de ceux qui avaient été gagnés par l'or de Jugurtha était plus grand qu'Adherbal lui-même, dans ses craintes, ne l'avait pensé. Quelques hommes austères se levèrent, il est vrai, pour prendre la défense de l'opprimé; mais leurs paroles furent étouffées par ceux qui voulaient justifier Jugurtha. « Le parti victorieux dans le sénat, dit Salluste, fut celui qui préférait la richesse ou la faveur à la justice. Il fut arrêté que dix commissaires régleraient, entre Jugurtha et Adherbal, le partage des États de Micipsa. On mit à la tête de cette commission Lucius Opimius, personnage fameux, et qui avait alors un grand crédit dans le sénat, pour avoir, pendant son consulat, fait périr Caïus Gracchus avec M. Fulvius, et poussé jusqu'à la barbarie la victoire de la noblesse sur le peuple. Il s'était déclaré à Rome pour Jugurtha, et ce prince le reçut avec une distinction particulière; à force de présents et de promesses, il l'amena au point d'en obtenir le sacrifice de sa réputation, de son devoir, en un mot, de ses plus chers intérêts : il tenta les autres commissaires par les mêmes voies, et la plupart se laissèrent gagner; bien peu préférèrent leur devoir à l'argent. Dans le partage, la partie de la Numidie, voisine de la Mauritanie, qui est la plus fertile et la plus peuplée, fut assignée à Jugurtha; l'autre partie, qui a plus d'apparence que d'avantages réels, et qui est mieux pourvue en ports de mer et en édifices, devint la portion d'Adherbal. »

LA GUERRE RECOMMENCE ENTRE JUGURTHA ET ADHERBAL; CELUI-CI EST VAINCU; SIÉGE DE CIRTA; PRISE DE LA VILLE; MORT D'ADHERBAL (112 et 113 avant notre ère). — Après le départ des commissaires, Jugurtha, enhardi par le succès que ses envoyés avaient obtenu dans le sénat, et comptant d'ailleurs, pour ses entreprises futures, sur la puissance de son or, n'hésita point à reprendre les armes et à faire une guerre injuste au malheureux Adherbal. Ce n'était point seulement une large part de la Numidie qu'il convoitait, il voulait encore régner seul sur les vastes contrées qui avaient appartenu jadis à Massinissa et à Micipsa. Il se jeta donc avec des corps armés sur les frontières d'Adherbal, porta le ravage dans les campagnes et dans les villes, et fit un grand butin. Adherbal, qui connaissait la force et les ressources de son rival, n'essaya point de se venger : il tenta encore la voie des négociations. Ce ne fut qu'après le retour de ses ambassadeurs, qui avaient été reçus avec mépris et insulte, et lorsque son ennemi pénétra de nouveau dans son royaume avec une puissante armée, qu'il se décida à lever des troupes. Jugurtha n'avait rien tant désiré que de l'amener à cette extrémité. Les deux armées se rencontrèrent un soir, aux environs de Cirta. Pendant la nuit qui suivit cette rencontre, les soldats d'Adherbal se livrèrent au repos, en attendant le jour qui devait éclairer la bataille; mais Jugurtha, profitant de l'obscurité, se jeta à l'improviste sur le camp de ses ennemis, plongés dans le sommeil; il remporta une facile victoire, et extermina tous ceux qui lui opposèrent de la résistance. Adherbal, escorté d'un petit nombre de cavaliers, se sauva en toute hâte à Cirta. Il était suivi de près par les vainqueurs, qui ne s'arrêtèrent qu'aux portes de la ville, défendues par des soldats italiens. Jugurtha voulant finir la guerre d'un coup, et comptant sur un facile succès, vint investir Cirta. Mais la ville, par sa position et par la bravoure des soldats italiens, était bien défendue. Jugurtha fut donc forcé de commencer un siége en règle. Il employa de nombreuses machines, et donna de fréquents assauts pour emporter la place. Cependant le bruit des événements qui s'accomplissaient alors en Afrique était venu jusqu'à Rome. Le sénat envoya trois députés aux

deux rois, pour arranger, s'il était temps encore, tous leurs différends à l'amiable. Jugurtha trompa les Romains par des paroles pleines de soumission, et en protestant de son bon droit. Les députés revinrent en Italie sans avoir délivré Adherbal, et laissant toutes choses indécises.

Jugurtha redoubla alors de surveillance, et pressa de plus en plus le siége de Cirta. Adherbal, prévoyant les maux qui l'attendaient, résolut de s'adresser encore une fois au sénat romain. Il choisit, parmi ceux qui l'avaient accompagné dans sa fuite, deux hommes dévoués, et prêts à braver pour lui tous les périls. Il les encouragea par des promesses, et les pressa de traverser le camp ennemi et de gagner le rivage. Ils devaient se rendre en Italie, et demander au sénat romain une prompte assistance. Les deux Numides réussirent à échapper à l'ennemi, et en peu de jours ils portèrent à Rome la lettre d'Adherbal. Touchés des prières du roi assiégé et de ses pressantes instances, les sénateurs décidèrent que de nouveaux députés partiraient sans retard pour l'Afrique. On les choisit parmi les personnages qui jouissaient dans la république, par leur âge et les charges qu'ils avaient remplies, d'une grande illustration. Arrivés à Utique, ils signifièrent à Jugurtha que, dans un bref délai, il eût à se rendre auprès d'eux dans la province romaine. Jugurtha hésitait. Il voulut tenter encore, avant d'obéir aux ordres des députés, de prendre Cirta par la force. Il donna un assaut général, mais il échoua. Il se décida alors à se rendre dans la province romaine. Accompagné d'un petit nombre de cavaliers, il se présenta devant les envoyés du sénat, qui lui firent de terribles menaces. Il ne se laissa point déconcerter; il eut recours à l'astuce, et peut-être à l'argent; et, après bien des conférences inutiles, les Romains quittèrent l'Afrique sans avoir fait lever le siége de Cirta. A cette nouvelle, le désespoir s'empara d'Adherbal et de la garnison de la ville assiégée. Les Italiens, qui jusqu'alors avaient combattu si bravement, perdirent courage, et prirent la résolution de se sauver à tout prix. Ils conseillèrent à Adherbal de remettre sa personne et la ville entre les mains de Jugurtha, en stipulant toutefois qu'il aurait la vie sauve; et ils lui firent encore espérer, pour l'avenir, l'appui du sénat. Ce conseil était un ordre, et le malheureux roi, abandonna sa personne et la ville à son implacable ennemi. Oubliant ses serments, Jugurtha livra Adherbal aux plus affreux tourments; puis il fit massacrer toute la garnison, sans épargner les Italiens, qui invoquèrent en vain, comme leur sauvegarde, la majesté du peuple romain.

GUERRE DES ROMAINS; CALPURNIUS BESTIA ET SCAURUS; JUGURTHA CORROMPT LES GÉNÉRAUX ROMAINS (112 avant notre ère).—Quand ces nouvelles vinrent à Rome, l'indignation du peuple fut portée à son comble, et le sénat se vit contraint d'adopter contre Jugurtha des mesures énergiques. L. Calpurnius Bestia, l'un des consuls, fut désigné pour porter la guerre en Numidie. Ce fut en vain que le roi numide envoya en Italie son fils, et deux de ses plus intimes confidents. On leur refusa l'entrée de Rome, et Calpurnius, réunissant ses légions, passa de Rhegium en Sicile, et de là en Afrique. Le consul commença la guerre avec vigueur; il ravagea la Numidie, et s'empara de quelques villes. Calpurnius, s'il faut en croire Salluste, était un homme brave et habile; mais ces qualités étaient gâtées par une insatiable avarice. Quand Jugurtha connut le caractère du général qui lui était opposé, il se mit à l'œuvre pour le corrompre. Il tenta également, par son or, le lieutenant Scaurus, qui, par prudence plutôt que par vertu, lui avait d'abord été opposé. Calpurnius ne résista point aux offres, sans doute considérables, qu'on lui fit. Après avoir reçu l'or du Numide, ce cœur malade d'avarice, dit Salluste, changea aisément de vues. Cependant, il fallait traiter secrètement avec Jugurtha. Celui-ci, comme

par soumission, se rendit au camp romain, où il essaya, en présence de tous les officiers, de se disculper des crimes et des manquements de foi qu'on lui reprochait. En public, il ne cessa de protester de ses bonnes intentions; mais en secret il s'arrangea avec Calpurnius et Scaurus, et avec eux il se débarrassa de la guerre aux conditions suivantes : il livra au questeur de Calpurnius trente éléphants, du bétail, un grand nombre de chevaux, et une somme d'argent peu considérable. A ce prix, comme le consul le lui avait promis, il devait rentrer en grâce auprès du peuple romain. Après ce traité, Calpurnius, enrichi mais déshonoré, revint à Rome pour l'élection des magistrats.

JUGURTHA A ROME ; LES TRIBUNS MEMMIUS ET BÉBIUS ; MASSIVA EST ASSASSINÉ ; JUGURTHA SORT DE ROME (111 av. notre ère). — « Quand on eut, dit Salluste, la nouvelle de ce qui s'était passé en Afrique, et de la manière dont les choses s'y étaient faites, il n'y eut à Rome ni lieu, ni assemblée où l'on ne s'entretînt de la conduite du consul. Le peuple en avait un vif ressentiment ; les sénateurs étaient fort embarrassés, et ils ne savaient s'ils devaient ratifier une prévarication si marquée, ou casser ce qui avait été réglé par le consul. C'était surtout le crédit de Scaurus, le conseiller et l'associé de Bestia dans cette affaire, qui les empêchait le plus de se déclarer pour la raison et la justice. » Cependant le peuple, excité par les tribuns, surtout par l'éloquence de C. Memmius, se décida à mander Jugurtha à Rome. Il voulait vérifier, par les dépositions du roi numide, le crime de prévarication que l'on reprochait au consul et à Scaurus. On envoya donc en Afrique le préteur L. Cassius, qui donna à Jugurtha un sauf-conduit. Le roi n'était pas encore décidé ou préparé à lutter ouvertement contre Rome ; il résolut d'obéir, comptant cette fois encore, non sans raison, sur la puissance de son or et de ses présents. Il gagna en effet à sa cause un homme dont l'assistance, dans cette conjoncture, devait être plus efficace pour lui que celle de ses anciens amis les sénateurs. C'était le tribun du peuple C. Bébius. Quand Jugurtha parut devant l'assemblée, on l'accabla de toutes parts, malgré son humble contenance, d'injures et de menaces. Le tribun Memmius contint le peuple, et lui rappela que le roi avait reçu un sauf-conduit. Puis il interrogea Jugurtha sur ses crimes, et sur ses rapports avec les nobles romains. On attendait une réponse, lorsque C. Bébius, usant du privilége de sa charge, se tourna vers le roi, et lui défendit de parler. L'indignation du peuple fut portée à son comble; et Bébius, malgré les clameurs et les menaces de ceux qui l'environnaient, persistant à imposer silence à Jugurtha, l'assemblée, à la fin, se sépara. Dès lors le roi numide, et ceux que l'enquête proposée par Memmius avait menacés, reprirent courage.

Jugurtha, débarrassé d'Adherbal, et arrivé à ses fins, puisqu'il se trouvait seul maître de la Numidie, eût évité peut-être la guerre avec Rome, si, par un excès d'audace, il ne se fût porté, sous les yeux mêmes de ses ennemis et de ses accusateurs, à un nouveau crime. Il y avait alors dans la ville un fils de Gulussa; on l'appelait Massiva. Le successeur de Calpurnius dans le consulat, Spurius Albinus, lui fit espérer une part de la Numidie, et l'engagea, dans ce but, à présenter une requête au sénat. Albinus désirait moins soutenir le fils de Gulussa qu'exciter en Numidie une guerre qui, comme il le prévoyait, nécessiterait l'envoi d'une armée consulaire. Massiva se laissa tenter; mais ses démarches lui coûtèrent la vie. Jugurtha fit aposter, par Bomilcar, son parent, des assassins qui tuèrent le nouveau prétendant. Cet attentat porta le dernier coup au crédit de Jugurtha. Il eut beau protester de son innocence, répandre son argent à pleines mains, il ne put se soustraire à l'indignation publique. Bomilcar parvint à se sauver et à regagner la Numidie; et Jugurtha lui-même, sur l'ordre du sé-

nat, fut obligé de quitter l'Italie. On dit qu'au moment où il sortit de Rome, il tourna ses regards vers la ville, et s'écria, après quelques instants d'une profonde méditation : « O « ville vénale, tu périras bientôt, si tu « trouves un acheteur ! »

GUERRE CONTRE JUGURTHA ; CONDUITE DE SPURIUS ALBINUS ET DE SON FRÈRE AULUS ; L'ARMÉE ROMAINE PASSE SOUS LE JOUG (110 av. notre ère). — La guerre était donc décidée. En conséquence, le consul Spurius Albinus passa en Afrique avec d'abondantes provisions et des renforts considérables. Il commença la campagne avec vigueur, comptant sur un prompt et heureux succès. Mais il avait affaire à un ennemi habile, plein d'expédients et de ruses, qui l'amusa par de feintes soumissions, lui fit perdre en délais un temps précieux, et rendit vaines toutes ses opérations. Quand le consul retourna à Rome pour les comices, les légions romaines n'avaient fait en Numidie aucun progrès. Spurius Albinus avait laissé en partant le commandement des troupes à son frère Aulus, qui avait été propréteur. Aulus voulut mettre à profit l'autorité dont il jouissait, pour s'illustrer par une action d'éclat, ou pour forcer Jugurtha à lui payer de grosses sommes d'argent. C'est pourquoi il ordonna aux troupes de sortir de leurs quartiers d'hiver, et au mois de janvier il s'avança à marches forcées sur la place de Suthul, où le roi avait déposé ses trésors (*). « La rigueur de la saison, dit Salluste, et la situation avantageuse de la place, en rendaient la prise et même le siége impossibles ; car, située au sommet d'une montagne escarpée, les murailles en étaient environnées d'une plaine limoneuse, dont les pluies d'hiver avaient fait un marais. Cependant, soit par feinte, afin d'intimider le roi, soit par un désir aveugle de s'emparer de ce poste, à cause des trésors qu'il renfermait, Aulus fit avancer les galeries, élever des terrasses, et préparer toutes les choses nécessaires au succès de l'entreprise. » Néanmoins Jugurtha, pour dégager la place, employa une ruse qui lui réussit. Il se montra disposé à se soumettre ; puis, pour inspirer à Aulus une confiance encore plus grande, il feignit de se sauver avec les troupes qui jusqu'alors avaient surveillé les opérations de l'armée romaine. Le propréteur n'hésita pas un instant à poursuivre l'ennemi, qu'il croyait réduit à la dernière extrémité. C'est ainsi que le roi numide l'attira peu à peu dans des lieux d'un difficile accès, et se prépara à frapper un grand coup. Une nuit, pendant qu'Aulus et ses soldats, pleins de sécurité, se livraient au repos, Jugurtha, favorisé par les ténèbres et aussi par la trahison, se jeta sur le camp romain. Il y pénétra aisément. Si les Numides, au lieu de

(*) « Salluste dit, en parlant de Suthul, que le propréteur Aulus Posthumius marcha sur cette ville avec quarante mille hommes, dans l'espoir de s'emparer des trésors que Jugurtha y avait entassés; mais le prince numide le surprit, et le força de capituler avec tout son monde. Orose (v. 15) raconte que cet événement a eu lieu près de Calama ; or, la position de cette place, qu'Edrisi nomme Calema, est connue; c'est la ville moderne de Guelma, où les troupes françaises avaient établi un camp fortifié lors de la première expédition contre Constantine; donc Suthul correspond également à Guelma. Cette synonymie a été établie pour la première fois par M. Dureau de la Malle, dans un article publié dans le *Journal des Débats*, sur les routes qui mènent de la côte à Constantine, et plus tard dans sa description de la province de ce nom (p. 20). On a depuis copié à Guelma plusieurs inscriptions latines, dont quelques-unes ont été publiées, par les soins de M. Hase, dans le *Journal des savants*, de 1837. Il serait bien plus intéressant d'éditer les légendes en caractères inconnus qui couvrent, à ce qu'on dit, plusieurs ruines de Guelma, parmi lesquelles on distingue surtout treize tourelles et un cirque d'une étendue considérable. Il ne faut pas confondre Calama avec Cala, dont Possidius, l'auteur de la Vie de saint Augustin, était évêque à l'arrivée des Vandales en Afrique. » Marcus; voyez les notes qui suivent sa traduction de Mannert, p. 702.

mettre leur victoire à profit, ne s'étaient livrés au pillage, l'armée d'Aulus périssait tout entière. Mais ils donnèrent le temps aux Romains, sinon de s'armer pour combattre, au moins de fuir par toutes les issues, et de se rassembler sur une hauteur voisine. Le résultat de cette nuit fut pour Rome une humiliation non moins grande que celle des Fourches Caudines. En effet, dès le matin, Jugurtha fit investir de toutes parts la hauteur où les Romains s'étaient réfugiés. Ceux-ci avaient laissé leurs armes dans le camp, ils ne pouvaient donc résister. Ils avaient, pour sortir du danger où les avait jetés leur imprudent général, à choisir entre la mort et la honte. Ils préférèrent la honte. Voici à quelles conditions Aulus traita pour lui et les siens avec Jugurtha : son armée devait passer sous le joug, et sortir en dix jours de la Numidie.

Dès qu'on sut à Rome la nouvelle de ce traité, l'indignation fut extrême. Le sénat, se rendant alors l'interprète de tous les bons citoyens, déclara que, sans son ordre et celui du peuple, on n'avait pu faire aucun traité. D'autre part, le consul Albinus se hâta de lever des recrues pour l'armée, et de demander des troupes auxiliaires, comptant que par sa promptitude, et à l'aide de forces supérieures, il parviendrait à battre Jugurtha, et à réparer ainsi le honteux échec subi par son frère. Il revint donc en Afrique; mais il n'y trouva que des soldats démoralisés, qui vivaient dans la licence et l'indiscipline, et il se vit contraint de renoncer à ses entreprises et de rester en repos.

MÉTELLUS ; IL RÉTABLIT LA DISCIPLINE DANS L'ARMÉE ROMAINE ; CRAINTES DE JUGURTHA. (109 avant notre ère). — Métellus lui succéda. C'était un homme habile et courageux, qui, malgré son opposition au peuple, était estimé de tous les citoyens pour ses bonnes qualités. On avait foi, à l'avance, en ses succès, parce qu'on le savait incorruptible. Métellus, avant de se rendre en Numidie, fit à Rome et chez les alliés de grands approvisionnements et de fortes levées; puis il s'embarqua pour l'Afrique. Là, à la vue des désordres qui régnaient parmi les troupes, il comprit aisément que la négligence de Spurius Albinus et de son frère Aulus était l'unique cause du désastre éprouvé par les armes romaines. Il résolut de porter au mal un remède prompt et énergique. Avant de se mettre en campagne et de commencer une guerre décisive, il rétablit la discipline dans le camp. Il endurcit les soldats aux fatigues par de rudes exercices, et leur enleva tout ce qui pouvait les porter à la mollesse et à la lâcheté. Il décampait chaque jour, faisait de longues marches, puis s'arrêtait pour élever de forts retranchements qu'il abandonnait bientôt. En peu de temps son armée se trouva aguerrie, vigilante et pleine de vigueur : alors commença la guerre. Jugurtha connaissait Métellus. Il ne lui restait, pour éloigner de sa personne et de ses États un ennemi si dangereux, qu'un dernier moyen, la ruse; et il l'employa. Il fit porter au consul, par des ambassadeurs, des paroles de soumission, déclarant que si on accordait à lui et à ses enfants la vie sauve, il était prêt à abandonner son royaume et ses richesses à la discrétion du peuple romain. Métellus ne se fia point, avec raison, à ces trompeuses avances, et rejeta les prières du roi numide; il fit plus, il essaya de gagner les ambassadeurs de Jugurtha, les excitant par de grandes promesses à trahir et à livrer leur maître; puis, sans tarder, il entra en Numidie.

PREMIÈRES OPÉRATIONS DE MÉTELLUS. — D'abord il ne rencontra point l'ennemi. « Les maisons, dit Salluste, comme s'il n'eût pas été question de guerre, étaient habitées, et les campagnes couvertes de bestiaux et de laboureurs; les officiers du roi venaient des villes et des hameaux au devant de l'armée, et offraient de fournir du blé, de porter les provisions, de faire enfin tout ce qui leur serait ordonné. » Métellus néanmoins, malgré ces apparences, marchait en ordre de bataille et avec les plus grandes

précautions ; il se tenait à la tête des troupes, et Caïus Marius, son lieutenant, formait l'arrière-garde avec la cavalerie. L'armée romaine s'avança ainsi, sans être inquiétée, jusqu'aux environs de Vacca, l'une des villes les plus florissantes de la Numidie (*). Métellus envoya garnison dans cette place, qui lui offrait pour ses opérations de grands avantages. Alors Jugurtha essaya encore une fois d'obtenir la paix. Ce fut en vain; le consul poussa les ambassadeurs à la trahison, et les renvoya. Trompé dans ses espérances, Jugurtha n'hésita plus, et rassembla des troupes pour tenter la fortune des armes. Il fit d'abord observer par ses cavaliers la marche de Métellus; et quand il put se rendre compte de la direction que prenait l'ennemi, il partit en toute hâte pour occuper, sur la route que devaient parcourir les Romains, une forte position.

BATAILLE DU MUTHUL. — Dans la partie de la Numidie où se trouvait alors l'armée de Métellus, était un fleuve nommé Muthul, qui avait sa source au midi (**). A vingt milles de ce fleuve, et parallèlement à son cours, s'élevait une montagne stérile et inculte, vers le milieu de laquelle venait aboutir une longue colline couverte de myrtes et d'oliviers sauvages. Il n'y avait entre la colline et la montagne qu'une plaine, ou plutôt une gorge étroite entièrement privée d'eau. Ce fut sur la colline que se posta Jugurtha. Il détacha d'abord Bomilcar avec une partie de son infanterie et ses éléphants, et lui ordonna de continuer sa marche en suivant le défilé. Ce détachement, comme le montre les événements qui suivirent, devait attaquer les Romains en tête, au moment où Jugurtha se jetterait tout à la fois, avec les troupes qui lui restaient, sur leur arrière-garde et sur leurs flancs. Dans ce but, le roi numide prit position sur le penchant de la colline, non loin de l'étroite plaine où devait passer Métellus. Celui-ci, en effet, parut bientôt au sommet de la montagne. En descendant vers la plaine, il examina la colline qui était placée devant lui, et il ne tarda pas à reconnaître l'ennemi. Cependant, à cause des bruyères et des arbrisseaux qui cachaient en partie les hommes et les chevaux, il ne put ni connaître les forces, ni se rendre compte des projets de Jugurtha. Pour ne point s'avancer témérairement, il fit faire halte à ses troupes, puis il changea ses dispositions. Il plaça trois corps de réserve à sa droite, qui était proche de l'ennemi; entre les bataillons il jeta les frondeurs et les archers, et mit toute sa cavalerie sur les ailes. Après avoir pris toutes ses mesures et rangé son armée en bataille, il descendit dans la plaine. Les Numides ne firent aucun mouvement. Métellus, que cette inaction rendait de plus en plus défiant, et qui craignait d'être arrêté trop longtemps dans un pays sans eau, voulut, sans plus tarder, se diriger vers le Muthul. Il détacha donc Rutilius, un de ses lieutenants, avec les cohortes armées à la légère et une partie de la cavalerie, pour s'assurer, non loin du fleuve, d'une forte position. Rutilius se mit en marche et prit l'avance. Quant au consul, il s'avança au petit pas, en colonne serrée. Son arrière-garde avait à peine dépassé les Numides, que ceux-ci, par une conversion rapide, se jetèrent sur elle à l'improviste; puis, la débordant des deux côtés, ils attaquèrent les Romains tout à la fois sur les derrières et sur les flancs. Jugurtha avait eu soin d'abord de faire occuper par 2,000 fantassins la partie de la montagne d'où le consul était descendu en plaine. L'apparition subite des Numides jeta la confusion dans l'armée

(*) *Vacca* répond à *Bedja*. M. Marcus, dans ses notes sur Mannert, réfute avec raison le géographe allemand, qui voit dans *Bedja* l'ancienne ville de *Bulla regia*, pag. 703; voy. aussi p. 679.

(**) Mannert (trad. par MM. Duesberg et Marcus, p. 442), confondant le *Muthul* de Salluste avec le *Rubricatus* de Ptolémée, voit dans ce fleuve la *Seybouse*. M. Marcus, dans ses notes (p. 703), prétend avec raison, suivant nous, que le *Muthul* n'est point la *Seybouse*, mais l'*Hamise*.

romaine. Au premier choc, les rangs furent rompus; mais Métellus parvint peu à peu à rallier ses soldats. La mêlée dura jusqu'à la nuit. A la fin, les Romains voyant qu'ils ne pouvaient battre en retraite, qu'ils perdaient une partie de leurs avantages dans cette action où la tactique était inutile, s'apercevant d'ailleurs que le jour était à son déclin, gagnèrent, sur les ordres de Métellus, le sommet de la colline. Les Numides ne pouvaient songer à les forcer dans cette position, et ils prirent la fuite.

Bomilcar ne fut pas plus heureux que Jugurtha. Il laissa d'abord passer Rutilius; puis, quand il sût que le lieutenant du consul avait assis son camp et se tenait au repos, il disposa ses fantassins et ses éléphants, et s'apprêta à l'attaquer. Rutilius fut averti de l'approche de l'ennemi par les tourbillons de poussière que soulevait, en marchant sur un sol aride, la troupe de Bomilcar. Il se hâta de sortir de ses retranchements et de se mettre en bataille. On se chargea bientôt de part et d'autre avec un grand acharnement. Les Numides tinrent bon jusqu'au moment où les Romains eurent pris quatre éléphants et tué tous les autres, au nombre de quarante. Ils se sauvèrent ensuite, et n'échappèrent à la mort qu'à la faveur de la nuit. Rutilius, après sa victoire, abandonna son camp, et rejoignit le gros de l'armée sur la colline où Métellus avait pris position. Le consul demeura quatre jours dans ses retranchements sans faire un mouvement. « Quant à Jugurtha, dit Salluste, il s'était retiré dans des lieux couverts de bois et fortifiés par la nature; il y formait une nouvelle armée plus nombreuse, mais sans expérience et sans force réelle, composée de gens plus propres à faire valoir les terres et les troupeaux qu'aux expéditions militaires. Cela vient de ce que chez les Numides il n'y a que la cavalerie de la garde du roi qui le suive dans une déroute; les autres soldats se dispersent, et chacun se retire où bon lui semble, sans enfreindre en cela les lois de la guerre. Telle est la coutume du pays (*). »

(*) Voici comment M. L. Marcus détermine les lieux où s'accomplirent les événements que nous venons de raconter : « Métellus prit au printemps de l'an 109 le commandement des troupes romaines destinées à combattre contre le roi de Numidie. Il employa les premiers mois de son séjour en Afrique à rétablir la discipline dans les rangs de l'armée, et à laisser le soldat s'endurcir aux travaux et aux fatigues de la guerre par des exercices de tout genre. Ensuite, il pénétra dans la Numidie du côté de la *Tucca*. La première grande ville qu'il rencontra sur sa route dans le royaume de Jugurtha portait le nom de Vacca (*Bedja*); elle était située, suivant Salluste, à une journée de marche des lieux où les troupes romaines passèrent l'hiver de 109 à 108. De Vacca, Métellus s'avança sur les rives de l'*Hamise*, que Salluste appelle Muthul..... La vaste chaîne de montagnes qui courait dans la même direction que le Muthul est figurée, dans le quatrième segment de la Table de Peutinger, sur la rive droite de l'Hamise; elle s'étend sur cette carte de la source de cette rivière jusqu'auprès de son embouchure, et forme la partie nord-est du dos montueux que Ptolémée nomme *Busara*. La colline transversale dont Salluste fait mention paraît être identique avec la hauteur dont Abou-Obaïd signale l'existence à l'ouest de Tamedith, qui correspond à l'ancienne *Zama*, où Annibal fut vaincu par Scipion. Cette place était située dans le voisinage de *Naragarra*, au midi de la route qui menait dudit endroit à *Sicca Veneria*. Les itinéraires marquent trente milles romains (dix lieues) d'intervalle entre ces deux places; *Sicca* était voisine du point de jonction de l'*Hamise* avec la *Medjerdah*; il n'est donc pas surprenant que ce soit la première ville de la Numidie qui ait pris volontairement parti pour les Romains, immédiatement après leur victoire sur Jugurtha. La bataille du *Muthul* a eu lieu quelques jours après l'entrée de Métellus dans la Numidie; elle fut donc livrée à quelques lieues de distance, vers le couchant de l'embouchure de l'*Hamise*, qui est éloignée de *Vacca* d'environ dix-huit lieues en ligne droite. L'emplacement des lieux couverts de bois et d'un accès difficile, où Jugurtha se retira après sa défaite, doit être cherché dans

MÉTELLUS RAVAGE LA NUMIDIE; IL EST HARCELÉ PAR JUGURTHA. — Enfin Métellus, après avoir pris soin des blessés et donné des récompenses aux soldats qui s'étaient distingués dans les deux batailles, abandonna la colline où il était campé. Il comprit alors qu'en poursuivant l'ennemi et en le poussant à une action générale, il n'arriverait point à son but, qui était d'abattre Jugurtha et de terminer promptement la guerre. Il perdait plus par sa récente victoire que les vaincus mêmes. Il se jeta donc sur la plus riche partie de la Numidie, et la ravagea, par le fer et le feu, dans tous les sens. Ce nouveau système de guerre, comme le remarque Salluste, inquiéta plus le roi que la défaite de ses troupes. Comme il n'osait s'opposer en plaine à Métellus, il tint le gros de son armée dans des lieux couverts, et surveilla, avec sa cavalerie seulement, la marche des Romains. Il gênait ainsi leurs mouvements, et, profitant des occasions qui lui étaient offertes, il leur fit essuyer plus d'une fois, par ses attaques imprévues, des pertes considérables. Métellus redoubla de surveillance pour ne donner aucune prise à l'ennemi. Quand il fallait du blé ou du fourrage, les cohortes, avec toute la cavalerie, escortaient les fourrageurs. Le consul avait divisé son armée; il en commandait une partie, et Marius l'autre. Ils campaient séparément, il est vrai; mais ils se tenaient à peu de distance l'un de l'autre, et quand il s'agissait de se mettre en force, ils se réunissaient promptement. Le but des dispositions de Métellus était, suivant le grand historien de cette guerre, de répandre plus au loin la désolation et l'effroi. Cependant Jugurtha suivait toujours les Romains de colline en colline; il cherchait à s'assurer d'une occasion ou d'un poste favorable pour attaquer; il brûlait les fourrages, empoisonnait les sources là où l'ennemi devait passer; il se montrait tantôt à Métellus, tantôt à Marius; il attaquait l'arrière-garde pendant la marche; et quand les Romains étaient prêts à le repousser, il regagnait les hauteurs au galop; puis il revenait donner l'alarme aux uns, aux autres, sans jamais engager une action. C'est ainsi qu'il ne laissait aucun repos à Métellus et à ses soldats.

les derniers mamelons du *Djebel Mahoma*, à l'ouest de *Ripasa* et sur la route de *Guelma* à *Medjaz Hammar*, où l'on rencontre beaucoup de forêts coupées en parcs naturels. » Voyez l'Appendice à Mannert déjà cité; M. Marcus cite à l'appui de ses dernières assertions l'ouvrage de M. Évariste Bavoux *Alger*, t. II, p. 94, 1841.

MÉTELLUS ASSIÉGE ZAMA; IL NE PEUT EMPORTER LA PLACE; IL DÉCAMPE. — Le consul, sans cesse poursuivi et harcelé par Jugurtha, se lassa à la fin de parcourir la Numidie. Il résolut alors de mettre le siége devant Zama (*). En attaquant cette place importante, il comptait forcer Jugurtha à se montrer en plaine, et à engager une action décisive dans un lieu où il ne pourrait fuir sans éprouver une perte considérable. Mais le roi avait été averti par des transfuges des projets du général romain. Il le devance, jette des renforts dans Zama, engage les habitants à faire bonne résistance, leur promet de ne point les abandonner, et se retire avec ses troupes à quelque distance. De la position qu'il avait choisie, il épiait tous les mouvements de ses ennemis. Au moment où Métellus approchait de la place, il faillit surprendre Marius, qui avait été détaché avec quelques cohortes pour faire provision de blé à Sicca. Ce ne fut point là le plus grand danger que courut l'armée romaine. Un jour que Métellus livrait un assaut à Zama, le roi numide se jeta à l'improviste sur son camp, qui était gardé avec négligence, et s'en empara. Ce ne fut pas sans de grands efforts et de grandes pertes que les assiégeants parvinrent à rentrer dans leurs lignes. D'autre part, la garnison de la ville, qui se composait en grande partie de transfuges, se battait avec bravoure, et re-

(*) Aujourd'hui *Zouarin*.

poussait toutes les attaques. Le consul se vit enfin forcé, après plusieurs assauts meurtriers, de lever le siége de Zama. Comme la mauvaise saison approchait, il mit des garnisons dans toutes les villes qui s'étaient rendues à lui, et se retira avec ses troupes dans la province romaine qui confine à la Numidie.

MÉTELLUS ESSAYE DE SE RENDRE MAÎTRE DE JUGURTHA PAR TRAHISON; BOMILCAR; JUGURTHA SE DÉCIDE A FAIRE LA PAIX AVEC LES ROMAINS, ET A SE RENDRE (109 avant notre ère). — Métellus ne resta pas oisif dans ses quartiers d'hiver. Il chercha, suivant l'expression de Salluste, à substituer les ruses et la perfidie à la force des armes, qui jusqu'alors, malgré son habileté et sa prudence, lui avait peu réussi. Il essaya donc de corrompre les confidents mêmes du roi. Il s'adressa à Bomilcar, que l'assassinat de Massiva, à Rome, avait gravement compromis. Il lui fit espérer, dans le cas où il livrerait Jugurtha mort ou vif, sa grâce et la possession libre de tous ses biens. Bomilcar se laissa gagner.

Jugurtha était en proie, depuis l'arrivée de Métellus en Afrique, à de vives inquiétudes. Bomilcar ne l'ignorait pas. Il profita d'un instant où le roi était plongé dans la tristesse et le découragement pour l'engager à faire la paix, même aux conditions les plus dures, avec les Romains. Jugurtha suivit ses conseils. Il envoya des ambassadeurs au consul, pour lui déclarer qu'il abandonnait sans réserve sa personne et son royaume à sa discrétion. Alors Métellus, de l'avis de ses officiers, lui ordonna de livrer sans retard 200,000 pesant d'argent, tous ses éléphants, et une certaine quantité de chevaux et d'armes. Ces premières conditions furent acceptées; puis Métellus exigea encore les transfuges. Ils furent amenés au camp romain pieds et poings liés. Enfin Jugurtha fut mandé à Tisidium (*) pour recevoir des ordres. Cette fois, le roi de Numidie refusa brusquement d'obéir au consul. Il aperçut le piége qu'on lui tendait; et, se prenant à réfléchir au châtiment que lui préparaient sans doute les Romains humiliés, il résolut, quoique privé de la meilleure partie de ses forces, de recommencer la guerre.

Ce fut vers ce temps que le sénat romain, après avoir mis en délibération le partage des provinces, décréta que Métellus serait maintenu dans le commandement de l'armée d'Afrique.

LA GUERRE RECOMMENCE; RÉVOLTE DE VACCA (108 av. notre ère). — Une chose pouvait favoriser Jugurtha, c'était la désunion qui existait entre Métellus et ses principaux officiers. Marius, fatigué de servir en second dans l'armée, aspirait alors au premier rang. Suivant une vieille tradition, un aruspice lui dit un jour, pendant un sacrifice, qu'il était réservé à de grandes et merveilleuses destinées. Marius prit les secrets mouvements de son ambition pour la voix du ciel; et, après le siége de Zama, il déclara à Métellus qu'il était décidé à quitter l'Afrique pour briguer le consulat. Celui-ci, orgueilleux comme tous les patriciens, se moqua des projets de son lieutenant, plébéien sans naissance, sans richesses et sans crédit. Marius ne pardonna point à Métellus ses dédains et ses paroles pleines d'ironie. Il fomenta le mécontentement parmi les troupes, et fit si bien, que bientôt officiers et soldats écrivirent à Rome pour se plaindre de Métellus et demander son rappel. Dans toutes les lettres Marius était loué sans mesure, et représenté comme le seul homme capable de mener à bonne fin la guerre d'Afrique.

Ce fut sur ces entrefaites que Jugurtha recommença la guerre. Son premier soin fut de reprendre Vacca, où Métellus avait mis garnison. Il gagna les habitants, qui, à un jour donné, se jetèrent sur les soldats romains et les massacrèrent. Titius Turpilius Silanus, leur commandant, fut

(*) La ville numide de *Tisidium*, que Strabon appelle Τισιαοῦς, était située non loin de *Vacca* (*Bedja*), aux confins du territoire romain et du royaume de Numidie.

le seul qui échappa; il parvint à se sauver et à rejoindre le consul. A la nouvelle du massacre de Vacca, Métellus part en toute hâte avec une légion et un détachement de cavalerie. Il se jette sur la ville, qui ne s'attendait point à une attaque aussi prompte; et quand il est maître des portes et des murs, il tire du massacre de ses soldats une affreuse vengeance. Les habitants de la grande et opulente Vacca sont égorgés, et leurs biens livrés au pillage.

TRAHISON DE BOMILCAR. — Métellus s'était vengé, mais il n'avait pas vaincu Jugurtha. Le roi numide avait fait de grands préparatifs, rassemblé des troupes, et il pouvait résister longtemps encore aux Romains. Pour abattre enfin cet ennemi redoutable, le consul, suivant en cela les traditions invariables de la politique du sénat, eut recours aux plus odieux moyens; il entretint des traîtres aux côtés mêmes de Jugurtha. Parmi eux se trouvait Bomilcar, dont nous avons déjà parlé. Cet homme se mit à la tête d'un vaste complot, qui échoua par un concours de circonstances que Salluste nous a fait connaître, et que nous devons rappeler, à notre tour, dans ce récit. Bomilcar, à l'instigation de qui Jugurtha avait entamé le traité de soumission qu'il abandonna ensuite par crainte, se voyant suspect au roi et se défiant de lui, aspirait à un changement; il cherchait une ruse pour le perdre, et travaillait nuit et jour pour mettre à exécution son criminel dessein. A force de tentatives, il engagea enfin dans son complot Nabdalsa, homme considérable parmi les Numides, par sa naissance, ses biens et ses qualités. Nabdalsa jouissait de toute la faveur du roi, qui lui confiait volontiers, dans ses expéditions, des corps de troupes nombreux, et l'initiait au secret de toutes ses affaires. Bomilcar et son complice fixèrent ensemble le jour où ils dresseraient un piége à Jugurtha, et convinrent, pour le reste, de régler leurs démarches suivant l'occurrence. Nabdalsa alla joindre l'armée qu'il avait ordre de tenir autour des quartiers où étaient les Romains, pour les empêcher de ravager impunément la campagne; mais, frappé de la grandeur du crime qu'il allait commettre, il resta dans l'inaction au jour marqué. Bomilcar, impatient d'exécuter son projet, et craignant d'ailleurs que l'épouvante ne fît changer de dessein à son complice, lui écrivit par des gens affidés, pour lui reprocher son hésitation et sa pusillanimité. « C'est à vous d'opter lui disait-il en terminant, entre les récompenses et les supplices. » Au moment même où arriva cette lettre, Nabdalsa, fatigué d'un exercice violent, se reposait sur son lit. Il lut d'abord la lettre de Bomilcar, puis il médita longuement sur son contenu; enfin, il s'abandonna au sommeil. Il avait pour confident un Numide qui le servait, et auquel il avait fait part de tous ses projets, excepté du dernier. Celui-ci, sur l'avis qu'il a de l'arrivée d'un message, pensant que, suivant sa coutume, on peut avoir besoin de son ministère ou de son talent, entre dans la tente de son maître, prend, tandis qu'il dort, la lettre de Bomilcar, et la lit avec attention. Quand il a connaissance de la conspiration, il se hâte d'aller trouver le roi. Nabsalda s'éveille peu de temps après, ne trouve plus sa lettre, et apprend de ses esclaves tout ce qui s'est passé: il fait d'abord poursuivre le dénonciateur; mais voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, il va lui-même implorer la clémence de Jugurtha, et le conjure avec larmes de ne point le soupçonner de complicité dans la trahison qu'on lui avait dévoilée. Le roi lui pardonna en effet; mais il fit mourir Bomilcar et plusieurs de ses complices. Depuis cette conspiration, Jugurtha ne goûta plus un seul instant de repos. En proie, de jour et de nuit, aux plus vives inquiétudes, le moindre mouvement, le bruit le plus léger l'épouvantaient. Quelquefois, dans les circonstances où il n'y avait pas même l'apparence du danger, il s'éveillait en sursaut, se jetait sur ses armes, et donnait l'alarme à ses troupes. Les accès de sa frayeur

ressemblaient, s'il faut en croire les historiens romains, aux accès de la folie.

DERNIÈRE CAMPAGNE DE MÉTELLUS CONTRE JUGURTHA (108 avant notre ère). — « Les mouvements des troupes numides, dit M. Marcus (*), vont bientôt se ressentir de la perplexité d'esprit où se trouve leur chef. Métellus en profite pour fondre sur elles à l'improviste, et les met en déroute. Sa victoire lui vaut la conquête de Cirta (Constantine), qui le reçoit dans ses murs, pendant que son adversaire va gagner la forteresse de *Thala* (**) par des voies détournées, en traversant des lieux déserts, avec les transfuges et une partie de sa cavalerie. *Thala* était une ville grande et opulente; Jugurtha y faisait élever ses enfants d'une manière digne de leur rang, et il y avait mis beaucoup d'or en réserve. La place avait deux fontaines devant ses portes; mais il fallait franchir un espace de cinquante milles romains (16 lieues deux tiers) pour trouver de nouveau de l'eau dans la direction de la route que l'armée romaine avait à suivre pour marcher contre Thala. Cependant Métellus ne recule point devant cette difficulté; on charge des bêtes de somme des vivres nécessaires pour faire subsister l'armée expéditionnaire pendant dix jours, ainsi que d'outres de cuir et de vases de bois qu'on remplit d'eau puisée dans la rivière qui se trouvait à cinquante milles de distance de ladite place (***). Une pluie abondante qui tombe du ciel, la veille de l'arrivée des troupes romaines sous les murs du fort, leur fait bien augurer de leur entreprise. Effectivement, *Thala* se rend au bout d'un siége de quarante jours; mais Jugurtha s'était enfui nuitamment du fort à l'approche de l'ennemi. Il s'en alla, suivi de peu de gens, dans le pays des *Gétules*, peuple farouche et barbare qui ne connaissait point le nom romain. Il les assemble, les accoutume peu à peu à garder les rangs, à suivre les enseignes, à exécuter les ordres du commandant, en un mot à s'acquitter de toutes les fonctions de la guerre. En même temps il amène Bocchus, son beau-père, qui régnait dans la *Mauritanie Tingitane*, à lui prêter main forte contre les Romains. Les deux rois marchent sur *Cirta*, où Métellus avait déposé le butin fait à *Thala* et le gros bagage de ses troupes. Le général romain fait dresser un camp bien retranché dans le voisinage de *Cirta*, pour y attendre le choc de l'ennemi; mais celui-ci n'ose point l'y attaquer. Sur ces entrefaites, Métellus apprend que le peuple avait annulé le choix que le sénat avait fait de lui pour la direction de la guerre contre Jugurtha pour l'année à venir, et qu'il l'avait conféré à Marius, revêtu de la dignité consulaire pour cet espace de temps. Cette nouvelle le fortifie dans la résolution de ne pas sortir de son camp; toutefois, les jours qu'il y passa ne furent point perdus : il les employa à détacher Bocchus de l'alliance avec Jugurtha, et il eut la satisfaction de voir qu'il n'entreprit rien contre les Romains tant qu'il resta en Afrique. »

DÉPART DE MÉTELLUS; RETOUR DE MARIUS EN AFRIQUE; SES PREMIERS SUCCÈS; PRISE DE CAPSA (107 avant notre ère). — Marius avait enfin obtenu de Métellus, après de vives instances, de retourner en Italie. Arrivé à Rome, il s'était ligué avec les tribuns, et s'était montré l'un des ennemis les plus acharnés des patriciens. Ses violents discours plus que ses glorieux services lui avaient concilié l'affection du peuple. Aussi, quand le temps des comices arriva,

(*) Voy. l'Appendice à Mannert déjà cité, p. 761.

(**) Il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques savants, *Thala* avec *Thelepte*. Ce sont deux villes différentes. La ville de Thala, dont parle Salluste, était située non loin de l'endroit où le *Bousellam* et le *Oued-Zianin* se réunissent pour former l'*Ajebbi*.

(***) Cette rivière est le *Oued-el-Dzahab*, qui se jette dans la rivière de Constantine (ancienne Cirta), aux environs de l'ancienne *Tucca Finis*.

Marius, au grand regret des sénateurs et des nobles, fut élevé au consulat. Il se fit donner alors le commandement de l'armée d'Afrique. Il disposa tout pour réussir; il leva des soldats dans les classes qui lui étaient dévouées et auxquelles il devait son élévation, se pourvut abondamment de vivres, d'argent et d'armes, et s'embarqua enfin pour l'Afrique. Il aborda en peu de jours à Utique. Le commandement de l'armée lui fut remis par le lieutenant Publius Rutilius; car Métellus, évitant la présence de Marius, s'était hâté de retourner à Rome.

Arrivé à ses quartiers, le nouveau consul y maintint la discipline sévère qu'avait établie son habile prédécesseur; puis il mit son armée en mouvement. Il l'habitua aux marches, aux fatigues, et, par des combats partiels, il entretint son ardeur. Il battit plus d'une fois les tribus qui prêtaient aide et appui à Jugurtha, et obtint sur le roi lui-même un avantage considérable aux portes de Cirta. Mais ce que Marius recherchait avant tout, c'était une de ces actions d'éclat qui, comme la prise de Thala, pouvait illustrer d'un coup toute une campagne. Il voulut donc, comme Métellus, s'emparer d'une place considérable, et enlever ainsi à son ennemi une de ses principales ressources. Il jeta les yeux sur Capsa (*). Cette ville était située au milieu d'un désert inculte, et entièrement privé d'eau. Marius fit ses préparatifs avec prudence; et quand il eut pourvu pour plusieurs jours aux besoins de son armée, il se mit en marche. Il surprit Capsa un matin, et s'y jeta avec ses troupes. Il brûla la ville, massacra ou vendit les habitants; il se montra si cruel, que sa conduite parut odieuse à ceux-là même qui, comme Salluste, essayèrent de le justifier. « Cette rigueur, contraire aux lois de la guerre, dit l'historien, ne vint ni de l'avarice, ni de la cruauté du consul; mais la place était pour Jugurtha d'un grand avantage, et pour nous d'un difficile accès; d'ailleurs, on avait affaire à une nation inconstante, perfide, qui jusque-là n'avait été retenue ni par les bienfaits, ni par la crainte. » La prise de Capsa donna à Marius, dans l'armée et à Rome, beaucoup de crédit et de considération.

(*) Capsa (*Gafsa*) était la ville principale de la partie orientale de la *Gétulie Numide*.

MARIUS S'EMPARE DE LA FORTERESSE OU ÉTAIENT DÉPOSÉS LES TRÉSORS DE JUGURTHA; ARRIVÉE DE SYLLA EN AFRIQUE. — Le succès rendit le consul de plus en plus audacieux. Non loin du Mulucha (*), qui séparait la Numidie de la Mauritanie, où régnait Bocchus, s'élevait, au milieu d'une plaine, un rocher d'une étendue considérable et d'une immense hauteur. Au sommet de ce rocher était une forteresse, où l'on ne pouvait arriver que par des sentiers étroits, et bordés de toutes parts de précipices (**). C'était dans cette forteresse que Jugurtha avait déposé ses trésors. Marius voulut s'en emparer, et, sans se rendre compte des difficultés de l'entreprise, il vint établir son camp au pied du rocher. Il eût échoué peut-être, sans l'audace d'un soldat ligurien. Celui-ci découvrit sur le flanc de la montagne, à distance du camp romain, un sentier qui n'était pas gardé par l'ennemi; il fit part au consul de sa découverte. Marius envoya des troupes légères vers le point qui lui était désigné, et, pour cacher son dessein, il se porta d'un autre côté, et feignit de vouloir emporter la place. Tandis qu'il occupe les soldats de Jugurtha, le Ligurien et ses compagnons gravissent le rocher, et pénètrent dans l'intérieur de la forteresse en escaladant la partie des murs qui n'était point gardée. Ce fut ainsi que Marius se rendit maître des trésors de Jugurtha. Sur ces entrefaites, Sylla, qui avait été nommé questeur de l'armée d'Afrique, arriva au camp avec un puissant renfort de cavalerie.

(*) La Molouya.

(**) L'emplacement de cette forteresse correspond, suivant M. Marcus, à celui du château fortifié appelé par les Arabes *Kalaat-el-Oued*, ou le château de la rivière.

BOCCHUS SE JOINT A JUGURTHA; MARIUS REMPORTE DEUX VICTOIRES SUR LES ROIS ALLIÉS; IL PREND SES QUARTIERS D'HIVER. — Après tant d'heureux succès, Marius voulut donner du repos à ses troupes, et il se mit en marche vers la côte pour prendre ses quartiers d'hiver. Jugurtha, malgré ses pertes, n'était point abattu. Il avait entraîné dans son alliance Bocchus, roi de la Mauritanie. Les deux rois avaient sous leurs ordres une cavalerie considérable, avec laquelle ils surveillaient la retraite de l'armée romaine. Un soir, ils se jetèrent à l'improviste sur Marius, non en corps ni en ordre de bataille, mais en foule et par pelotons formés au hasard. Cette attaque inattendue jeta d'abord le désordre parmi les Romains. Ils se défendirent avec peine jusqu'au moment où Marius, après avoir rallié ses soldats, occupa deux éminences. Les Numides n'osèrent point le forcer dans cette position; ils se contentèrent d'environner les collines. Pendant la nuit, au moment où ils se livraient au repos, le consul les surprit à son tour, leur fit éprouver de grandes pertes, et continua sa marche. Pendant quatre jours l'ennemi ne reparut pas; mais aux environs de Cirta, les cavaliers de Jugurtha et de Bocchus attaquèrent les Romains par quatre côtés. Cette nouvelle apparition des Numides était aussi imprévue que la première; aussi elle jeta d'abord le désordre dans l'armée consulaire. Cependant, grâce à l'activité et au courage de Marius et de Sylla son questeur, l'ennemi est forcé de prendre la fuite. Les Romains entrèrent enfin à Cirta.

IRRÉSOLUTION DE BOCCHUS; IL TRAITE AVEC LES ROMAINS; IL TRAHIT ET LIVRE JUGURTHA (106 avant notre ère). — Découragé par sa dernière défaite, Bocchus songea à traiter avec les Romains. Quand le consul connut ses dispositions, il lui envoya Sylla et Aulus Manlius, son lieutenant, qui lui avait déjà rendu de grands services pendant la guerre. Ces deux officiers eurent une entrevue avec le roi de Mauritanie, qui demanda l'alliance de Rome, et promit d'abandonner Jugurtha. Mais, après le départ de Sylla et de Manlius, il changea brusquement de résolution. Ce ne fut qu'au moment où le consul prépara une nouvelle expédition, qu'il parut se décider franchement à faire la paix. Il envoya des ambassadeurs au camp de Marius, puis à Rome. Là, on répondit en ces termes à ses propositions : « Le sénat et le peuple romain ne perdent jamais le souvenir des bons et des mauvais offices qu'on leur rend. Néanmoins, puisque Bocchus se repent de sa faute, ils la lui pardonnent : pour ce qui est de leur alliance et de leur amitié, on les lui accordera lorsqu'il les aura méritées. » Bocchus ne pouvait se méprendre sur le sens de ces dernières paroles, et dès lors il chercha, non sans hésiter souvent encore, à remplir les intentions du sénat. Voici les curieux détails que Salluste nous a transmis sur l'odieuse trahison qui mit fin d'un coup à la guerre d'Afrique :

« Bocchus écrivit à Marius de lui envoyer Sylla, afin de remettre à son arbitrage la décision de leurs intérêts communs. Le consul l'y envoya avec une escorte de cavalerie, d'infanterie, et de frondeurs des îles Baléares; il y avait en outre des archers et une cohorte pélignoise, tous armés légèrement, afin d'aller plus vite, mais aussi en sûreté avec cette armure qu'avec toute autre contre les faibles traits des ennemis. Cependant, le cinquième jour de la marche, Volux, fils de Bocchus, parut tout à coup dans la plaine avec un corps de cavalerie qui n'était que de mille hommes, mais qui, marchant écartés et sans ordre, firent craindre à Sylla et aux autres que le nombre n'en fût plus grand, et que ce ne fût un corps d'ennemis. Chacun se prépare donc au combat, essaye ses armes et ses traits, et se tient sur ses gardes : on a quelque crainte; mais la confiance l'emporte, comme il est naturel à des vainqueurs qui rencontrent des gens qu'ils ont vaincus plusieurs fois. Cependant, les cavaliers envoyés à la découverte rapportèrent, comme

il était vrai, qu'il n'y avait rien à craindre.

« Volux, en arrivant, s'adresse au questeur, et lui dit que son père l'envoie pour recevoir les Romains et pour les escorter. Ils marchent ensemble ce jour-là et le suivant sans aucune alarme; mais le soir, après que le camp est posé, le prince maure accourt précipitamment vers Sylla, d'un air inquiet et effrayé; il lui dit qu'il vient d'apprendre par ses espions que Jugurtha n'est pas loin, et il le presse vivement de se dérober secrètement avec lui pendant la nuit. Sylla lui répond avec fierté qu'il ne craint point un Numide battu tant de fois; qu'il est assez rassuré par la confiance qu'il a dans la valeur de ses troupes; mais que quand sa perte serait infaillible, il resterait, plutôt que de trahir ceux qui ont été confiés à sa garde. Le prince, là-dessus, lui conseillant de décamper, du moins pendant la nuit, il approuve cet avis, et sur-le-champ il ordonne aux soldats de prendre de la nourriture, d'allumer beaucoup de feux dans le camp, et d'en sortir en silence à la première veille. Après cette marche nocturne, qui avait fatigué tout le monde, Sylla, au lever du soleil, traçait un camp, lorsque des cavaliers maures viennent annoncer que Jugurtha est campé en avant, à quelque deux milles de distance. Cette nouvelle jette l'épouvante parmi nos gens; ils se croient trahis, et engagés par Volux dans une embuscade; quelques-uns même sont d'avis qu'il faut s'en venger sur sa personne, et ne pas laisser impuni un crime si atroce.

« Mais Sylla, quoiqu'il ait les mêmes pensées, s'oppose à cette violence; il exhorte les siens à avoir bon courage; il leur représente qu'il est souvent arrivé à une poignée de braves de l'emporter sur le grand nombre; que, moins ils se ménageront dans l'action, plus ils seront en sûreté; qu'il est honteux, quand on a les armes en main, de ne compter que sur la fuite. Ensuite, ayant pris les dieux à témoin de la perfidie de Bocchus, il ordonne à Volux de sortir du camp.

« Celui-ci le prie avec larmes de se désabuser; il l'assure qu'il n'y a de sa part aucune connivence, et que c'est simplement un effet de l'adresse de Jugurtha, qui a eu connaissance de sa marche par le moyen des espions; qu'au reste, ce prince ayant peu de monde, et n'ayant d'espérance et de ressource que dans la protection de Bocchus, il est probable qu'il n'osera rien entreprendre ouvertement sous les yeux du fils de son protecteur; que le parti donc qui lui paraît le meilleur est de traverser son camp en plein jour; et que pour lui, soit qu'on veuille envoyer les Maures en avant ou les laisser au lieu même où l'on est, il ira seul avec Sylla. Cet expédient, vu la conjoncture, est approuvé; on part aussitôt, et l'on passe sans accident, parce que Jugurtha, surpris d'un abord si imprévu, ne sait à quoi se déterminer. Peu de jours après, on arrive au rendez-vous.

« Il y avait auprès de Bocchus un Numide, nommé Aspar, faisant sa cour assidument et avec succès; Jugurtha ayant su que Sylla avait été mandé, l'avait envoyé d'avance à titre d'agent, et pour pénétrer adroitement les desseins de Bocchus. Il y avait encore Dabar, fils de Massugrada, de la maison de Massinissa; mille excellentes qualités lui avaient gagné les bonnes grâces et la faveur du roi maure. Bocchus ayant déjà éprouvé, en plusieurs occasions, qu'il était affectionné aux Romains, se hâta de le députer vers Sylla, pour lui dire de sa part qu'il est prêt à se soumettre; qu'il ait à choisir lui-même le jour, le lieu et le moment de la conférence; qu'aucun engagement n'a prévenu leur délibération commune; que l'envoyé de Jugurtha ne doit faire aucun ombrage; qu'on ne l'a appelé que pour traiter plus librement, parce que l'on ne pouvait autrement se dérober aux artifices de ce prince. Pour moi, ajoute Salluste, j'ai des preuves que Bocchus, par une insigne mauvaise foi plutôt que dans aucune des vues qu'il prétextait, amusait tout à la fois les Romains et le roi numide par des espé-

rances de paix; qu'il avait souvent balancé s'il livrerait Jugurtha aux Romains, ou Sylla à ce prince; et que son penchant le décidait contre nous, mais que la crainte le détermina en notre faveur.

« Sylla répondit qu'il dirait peu de chose en présence d'Aspar; qu'il s'expliquerait sur le reste sans témoin, ou du moins devant peu de personnes : il régla en même temps ce qui lui serait répondu. Quand ils furent assemblés comme ils en étaient convenus, Sylla dit qu'il était venu de la part du consul pour savoir si Bocchus entendait prendre le parti de la guerre ou celui de la paix. Le roi, conformément aux instructions qu'il avait reçues, lui dit de revenir dans dix jours; qu'il n'était pas encore décidé, mais qu'il lui donnerait ce jour-là une réponse précise. Là-dessus, chacun se retira dans son camp. Mais quand la nuit fut bien avancée, Bocchus fit venir Sylla secrètement; ils ne prirent tous deux que des interprètes sûrs; mais ils y ajoutèrent Dabar, homme de probité, qui, en qualité de tiers, leur prêta le serment qu'ils jugèrent à propos d'exiger; et aussitôt le roi parla le premier en ces termes :

« Je n'ai jamais pensé qu'étant le « plus grand roi de cette contrée, et « maître d'un des plus puissants États « que je connaisse, je puisse avoir des « obligations à un simple particulier; « et véritablement, Sylla, avant que je « vous connusse, plusieurs ont imploré mon secours avec succès; j'ai « même prévenu les prières de quelques autres, et jamais je n'ai eu besoin de personne. Cette diminution « de puissance, si affligeante pour d'autres, est pour moi un sujet de joie. « J'ai à me féliciter d'avoir besoin de « votre amitié, qui est pour mon cœur « le plus précieux des biens. Vous pouvez là-dessus me mettre à l'épreuve : « armes, soldats, argent, enfin tout « ce que vous jugerez à propos, prenez-le, disposez-en à votre gré; et « tant que vous vivrez, ne me regardez « jamais comme quitte envers vous : « ma reconnaissance sera toujours entière. Quant à mes dispositions à l'égard de votre république, apprenez-les en deux mots. Je n'ai jamais fait « ni voulu faire la guerre au peuple « romain; mes frontières ont été attaquées, j'ai pris les armes pour les « défendre : j'y renonce, puisque vous « le voulez. Faites, à votre gré, la « guerre à Jugurtha; le fleuve Mulucha, qui bornait mes États et ceux « de Micipsa, est une barrière que je « ne passerai point, et je ne la laisserai « point passer à Jugurtha; si vous « exigez quelque autre chose qui soit « digne de vous et de moi, je ne vous « la refuserai point. »

« Sur ce qui lui était personnel, Sylla répondit en peu de mots et avec modestie; sur ce qui concernait la paix et les intérêts communs, il s'étendit davantage. Il finit par faire entendre au roi que le sénat et le peuple romain, ayant eu la supériorité des armes, ne regarderaient point ses promesses comme une faveur, et qu'il faudrait y ajouter quelque action qui pût leur plaire; qu'il avait pour cela une belle occasion, puisqu'il pouvait disposer de Jugurtha; que s'il le livrait aux Romains, ils lui en auraient la plus grande obligation; que leur amitié, leur alliance, et la partie de la Numidie qu'il réclamait, en seraient aisément le prix.

« Le roi fit d'abord beaucoup de résistance : il observa qu'il tenait à ce prince par le sang, par une alliance, par un traité; qu'il avait d'ailleurs à craindre que ce manque de fidélité ne révoltât ses sujets, à qui Jugurtha était cher et les Romains odieux. A la fin, fatigué des instances réitérées de Sylla, il promit de faire ce qu'on lui demandait. Puis, après avoir pris leurs mesures, ils se séparèrent.

« Dès le lendemain, Bocchus manda Aspar, envoyé de Jugurtha; il lui dit que, par l'entremise de Dabar, il sait, de Sylla même, qu'il y a des moyens de terminer la guerre; qu'il s'informe donc à ce sujet des intentions du roi son maître. Celui-ci, bien joyeux, se rend au camp de Jugurtha. Pourvu d'amples instructions, il revient en dili-

gence à celui de Bocchus, après un voyage de huit jours; il lui déclare que Jugurtha est disposé à tout ce qu'on voudra; mais qu'il se fie peu à Marius; que l'on a déjà traité plusieurs fois de la paix avec les généraux romains sans aucun effet; qu'au reste Bocchus, pour la sûreté des deux rois et pour hâter la paix, devrait, sous prétexte d'en conférer, ménager un congrès général, où il lui livrerait Sylla; que quand il aurait entre les mains un homme de cette importance, le sénat et le peuple romain ne manqueraient pas d'ordonner la conclusion du traité, et qu'on ne laisserait pas au pouvoir des ennemis un homme du premier rang, qui serait prisonnier non par une lâcheté, mais par son zèle pour la république.

« Le roi maure, après de longues réflexions, promit enfin de le faire. S'engageait-il avec Jugurtha par feinte ou avec vérité? Je l'ignore. Toutefois, après qu'on eut réglé le temps et le lieu du congrès pour traiter de la paix, Bocchus faisait venir tantôt Sylla, tantôt l'agent de Jugurtha; il les recevait avec honnêteté, et leur faisait à tous deux les mêmes promesses: tous deux, également satisfaits, étaient pleins de confiance. Mais on dit que, la nuit qui précéda le jour marqué pour la conférence, le roi maure, après avoir mandé ses confidents, prit tout à coup un autre parti, et les congédia; et que, livré à une foule de réflexions, et changeant plusieurs fois d'air, de couleur, de maintien, comme de pensées, son extérieur, malgré son silence, fit assez connaître l'état intérieur de son âme. A la fin pourtant, il fit venir Sylla, et concerta avec lui les mesures pour surprendre le roi numide. Lorsqu'au jour marqué l'on annonça que Jugurtha approchait, Bocchus, suivi d'un petit nombre des siens, s'avança avec notre questeur, comme par civilité, jusque sur une éminence à portée de la vue de ceux qui étaient en embuscade. Le prince numide, avec la plupart de ses amis, s'y rend aussi sans armes, comme on en était convenu; aussitôt on donne le signal, et ceux qui sont apostés l'enveloppent de toutes parts. On fait main basse sur ceux qui l'accompagnent; pour lui, on le livre pieds et poings liés à Sylla, qui le mène à Marius. »

FIN DE LA GUERRE (106); TRIOMPHE DE MARIUS; MORT DE JUGURTHA (104). — Quand on sut à Rome que Jugurtha était tombé au pouvoir de Marius, la joie fut extrême. Jusqu'alors les courages avaient été abattus par les désastres répétés qu'avaient éprouvés en Gaule les armes romaines. Les flots de barbares qui inondaient cette belle contrée se rapprochaient de plus en plus de l'Italie. La prise de Jugurtha soulagea pour un instant, de leurs inquiétudes et de leurs craintes, le peuple et le sénat. Marius parut grand à tous les yeux; et, comme le dit Salluste, on le regarda dès ce moment comme l'espérance et l'appui de la république. On le fit consul pour la seconde fois, et on lui décerna, d'une voix unanime, le commandement des troupes qui devaient combattre en Gaule. Mais avant de partir pour une guerre nouvelle, il triompha, au milieu des acclamations générales, pour les victoires qu'il avait remportées en Afrique. Quant à Jugurtha, il suivit enchaîné le char du vainqueur. On dit que, pendant le triomphe, l'excès du malheur et de la honte lui enleva la raison. Jeté dans un cachot, il fut livré aux outrages des geôliers, qui lui arrachèrent ses riches vêtements, et lui déchirèrent les oreilles pour avoir ses anneaux d'or. Ce fut en pénétrant dans l'humide prison qu'il se prit à rire, et s'écria: « Par Hercule! les étuves des Romains sont bien froides! » On le laissa sans nourriture, et, avant de mourir, il fut en proie, pendant six jours entiers, aux affreux tourments de la faim (104).

ÉTAT DE LA NUMIDIE APRÈS LA DÉFAITE DE JUGURTHA; GAUDA; OXYNTAS. — Après la défaite de Jugurtha, les Romains disposèrent de la Numidie à leur gré. Bocchus obtint, comme récompense de ses services, le pays des Massésyliens, contigu à la Mauritanie. Cette province lui avait

été promise par Jugurtha, s'il trahissait les Romains ; il aima mieux la tenir de ces derniers, qui la lui avaient également promise. La Numidie proprement dite, ou le pays des Massyliens, fut divisée en trois parties : l'une d'elles fut annexée à la province d'Afrique, formée après la troisième guerre punique du territoire de Carthage. Les deux autres furent données à deux princes de la famille royale de Numidie. L'un de ces princes était Hiempsal II, nommé par Appien Mandrestal ; il était fils de Gulussa et petit-fils de Massinissa : l'autre était Hiarbas ou Hierta, fils de Gauda, frère de Jugurtha. Il paraît que Jugurtha avait forcé Gauda, son frère, à se jeter dans le parti des Romains. Voici la mention que Salluste fait de ce prince : « Il y « avait dans notre armée un prince « numide appelé Gauda, fils de Ma- « nastabal et petit-fils de Massinissa. « Ce prince était si accablé d'infirmités, « que son esprit s'en ressentait un « peu. Il avait demandé à Métellus une « compagnie de cavalerie romaine pour « sa garde, et le droit de s'asseoir à « côté de lui, selon la coutume des « rois. Métellus lui avait refusé l'un et « l'autre : la prérogative, parce qu'elle « ne s'accorde qu'à ceux que la répu- « blique reconnaît pour rois; la garde, « parce qu'il lui semblait honteux que « des cavaliers romains fussent satel- « lites d'un barbare. Marius profita « du chagrin de Gauda pour lui offrir « ses services contre l'injustice du gé- « néral. Il n'eut pas de peine à ren- « verser cette tête faible, en la traitant « de roi, d'homme respectable, de pe- « tit-fils de Massinissa, à qui le royau- « me appartiendrait sans contestation « si Jugurtha était pris ou tué. C'est « ce qui arriverait, ajouta-t-il, bientôt, « si, comme consul, j'avais le com- « mandement de l'armée. Par de tels « propos, il engagea ce prince...... à « écrire à Rome d'une manière désa- « vantageuse sur le compte de Métel- « lus, et à demander Marius pour gé- « néral (*). » Ainsi, Gauda avait consenti à servir l'inimitié de Marius contre Métellus; et ce fut en récompense des complaisances de son père pour le vainqueur de Jugurtha, qu'Hiarbas reçut une part dans la dépouille du vaincu. Indépendamment des liaisons de Gauda avec Marius, la concession faite à Hiarbas d'une partie de la Numidie s'explique encore par l'esprit de la politique romaine, qui, ne voulant point effectuer la réunion définitive de cette vaste et embarrassante contrée, préférait la diviser et la confier aux princes restants de la famille royale. Le sénat était sûr de leur docilité, ou du moins il ne craignait plus de résistance sérieuse de ces petits rois, que la chute récente de Jugurtha devait faire trembler, et que leur faiblesse contraignait au repos et à la soumission (*). Quant aux deux fils de Jugurtha, ils survécurent à leur père; mais ils terminèrent leurs jours dans la captivité. Ils étaient détenus à Venouse, en Apulie. Cependant l'un d'eux, nommé Oxyntas, eut l'occasion de jouer un rôle tout passif, il est vrai, dans la guerre sociale. Aponius, l'un des chefs des alliés, assiégeant la ville d'Acerres, avait pour adversaire Sext. Jul. César, dont l'armée était en partie composée de Numides. Connaissant le respect de ceux-ci pour le sang de leurs rois, il fit venir Oxyntas de Venouse, le revêtit de la pourpre, le traita avec honneur, et le montra aux Numides de l'armée opposée. Ceux-ci, voyant le fils de leur ancien roi dans le camp des alliés, commencèrent à déserter en foule; et César, se défiant du reste, renvoya toute cette cavalerie en Afrique (90 avant l'ère chré-

(*) Nous empruntons la traduction du président de Brosses.

(*) Il n'est pas certain qu'Hiempsal était fils de Gulussa. Le président de Brosses incline à croire qu'il était de la race des rois maures plutôt que de celle des rois numides, et peut-être l'un des fils de Bocchus, l'ami de Sylla. Il paraît, ajoute-t-il, que la race numide avait pris parti pour Marius, et la race maure pour Sylla. (Hist. de la répub. romaine, t. I, p. 332). Cette opinion est confirmée en effet par la conduite que tinrent Hiarbas et Hiempsal dans les guerres civiles de Marius et de Sylla.

tienne). L'autre fils de Jugurtha est resté entièrement inconnu.

CONDUITE D'HIARBAS ET D'HIEMPSAL PENDANT LA RIVALITÉ DE MARIUS ET DE SYLLA ; PERFIDIE D'HIEMPSAL A L'ÉGARD DU JEUNE MARIUS ; HIARBAS SE JOINT A DOMITIUS ET DÉTRÔNE HIEMPSAL ; IL EST VAINCU PAR POMPÉE, QUI DONNE SON ROYAUME A HIEMPSAL (de 88 à 81 de notre ère). —La maxime du sénat romain, de diviser pour dominer, ne s'est jamais démentie. En distribuant à deux rois les restes de la Numidie mutilée, il savait bien qu'il y établissait deux rivaux. Hiarbas et Hiempsal, empressés à se nuire, embrassèrent chacun, dans les guerres civiles de Sylla et de Marius, un parti opposé. Par un étonnant revers de fortune, Marius, chassé de Rome, s'était enfui vers les côtes d'Afrique, et se voyait réduit à mendier, pour lui et sa famille, les secours de ces mêmes Numides qu'il avait vaincus. Déjà son fils, Céthégus et plusieurs autres, étaient arrivés à la cour d'Hiempsal, dont ils attendaient du secours et une bonne réception. Marius, après avoir erré sur les ruines de Carthage, s'apprêtait à les rejoindre, lorsqu'il apprit à temps que son parti ne pouvait pas compter sur ce roi. Voici comment Plutarque raconte la réception perfide que Hiempsal fit à Marius et à ses amis : « Cependant Hiempsal, roi des Numides, ne sachant à quoi se résoudre, faisoit bon honneur et bon traitement au jeune Marius et à ceux de sa compagnie; mais quand ils s'en vouloient aller, il controuvoit toujours quelque nouvelle occasion pour les retenir, et il étoit aisé de voir qu'il ne reculoit point ainsi pour occasion quelconque qui fût bonne; toutefois, il advint à une chose qui servit à les sauver. C'est que le jeune Marius, étant beau de visage (on le surnommoit fils de Mars et de Vénus, à cause de sa beauté), fit pitié à l'une des concubines le voyant en tel état. Cette pitié fut un commencement et une couverture de l'amour qu'elle lui portoit : mais le jeune homme, à ses premières approches, ne vouloit point y entendre, et la rebutoit : toutefois à la fin, voyant qu'il n'avoit point d'autre moyen de s'échapper de là, et considérant qu'elle faisoit toutes choses à leur avantage plus diligemment et plus affectueusement qu'elle n'eût fait si elle n'eût tendu à autre fin qu'à jouir seulement de son plaisir, il commença à la fin à accepter ses caresses, tant que finalement elle lui donna moyen de s'enfuir et de se sauver, lui et ses amis. Il se retira vers son père; et, après qu'ils se furent embrassés et salués, en cheminant le long de la marine ils rencontrèrent deux scorpions qui se combattoient l'un contre l'autre. Cela sembla un mauvais présage à Marius; à l'occasion de quoi ils montèrent vitement sur un bateau de pêcheur, et passèrent en l'île de Cercina, qui n'est guère distante de la côte de terre ferme. Ils n'eurent pas plutôt levé l'ancre qu'ils aperçurent des gens de cheval que le roi Hiempsal avoit envoyés au lieu dont ils étoient partis, et ce fut l'un des plus grands dangers auxquels il eût échappé (*).» Pendant que Hiempsal se jetait dans le parti de Sylla; Hiarbas se déclarait pour Marius, et ce fut probablement dans les États de ce dernier que Marius et son fils, avec Céthégus, Granius, Albinovanus, Lætorius et d'autres encore, passèrent l'hiver de l'année 88, qui avait commencé si misérablement pour eux.

Après leur départ, les deux rois numides se firent la guerre, vidant leurs différends particuliers au nom des partis qui divisaient Rome. Partout ceux qui s'étaient attachés à la fortune de Marius succombèrent. Il n'y eut qu'en Afrique où l'un des siens l'emporta; car Hiarbas dépouilla Hiempsal de son royaume. Aussi Domitius Ænobarbus, fuyant l'Italie où Sylla était revenu triomphant, se réfugia chez Hiarbas, qui se joignit à lui avec les forces dont il s'était servi pour détrôner Hiempsal. Sylla chargea Pompée de poursuivre Domitius et de paci-

(*) Plutarque, Vie de Marius, traduction d'Amyot.

fier l'Afrique. Pompée partit donc de Sicile avec six légions, 120 vaisseaux de guerre et 800 bâtiments de charge, qui portaient des munitions de toute espèce. Il vint prendre terre à Curubis, petit port voisin de Carthage, non loin du promontoire de Mercure, et marcha vers Utique, où Domitius et Hiarbas étaient campés avec des forces nombreuses. Les deux armées se trouvaient en présence; mais elles étaient séparées par un ravin dont la descente était rude et le sol raboteux. Domitius jugea l'attaque impossible, d'autant plus qu'il tomba pendant presque tout le jour une grosse pluie, accompagnée d'un vent violent. Il se retira vers son camp. Alors Pompée jugea que le moment favorable était venu; il passa le ravin, et fondit à l'improviste sur l'armée qui se retirait. Le désordre se mit bientôt dans les rangs de Domitius et de Hiarbas. Ajoutez qu'ils avaient en face la pluie et le vent. Aussi éprouvèrent-ils une entière défaite. Les soldats de Pompée voulaient le proclamer *imperator* sur le champ de bataille; mais leur chef leur ayant déclaré qu'il n'accepterait cet honneur qu'après la prise du camp ennemi, ils y marchèrent à l'instant, et le forcèrent. Il était déjà nuit; Pompée combattit tête nue, pour être reconnu par ses soldats et éviter toute méprise funeste. Le camp fut emporté, et Domitius resta sur la place. Le carnage fut grand, et de 20,000 hommes il n'en échappa que 3,000. Hiarbas prit la fuite, abandonnant ses éléphants, que Pompée voulut plus tard atteler à son char de triomphe. Ce prince essaya de rentrer dans son royaume; mais il en fut empêché par les Maures auxiliaires que Gauda, fils de Bocchus, avait conduits à l'armée de Pompée. Il fut donc obligé de se renfermer dans Bulla. Cependant Pompée avait pénétré dans le pays pour rétablir Hiempsal; les Numides effrayés prenaient tumultueusement les armes pour résister à cette invasion; mais Gauda, parcourant la contrée, vainquit toutes les bandes qu'il trouva formées, et Pompée rétablit sans peine Hiempsal sur son trône. Quant à Hiarbas, il fut assiégé dans Bulla, pris et mis à mort. Pompée revint à Utique, après une campagne qui n'avait duré que quarante jours (81).

JUBA Ier SUCCÈDE A SON PÈRE HIEMPSAL II; IL DEVIENT L'ENNEMI PERSONNEL DE CÉSAR. — Lorsque Sylla et Marius eurent disparu, de nouveaux ambitieux prirent leur place, et se firent les chefs des partis qui existaient dans l'État. César et Pompée se disputèrent à leur tour l'empire du monde, en s'appuyant, l'un sur la démocratie, l'autre sur l'aristocratie. La Numidie prit à leurs démêlés une part plus importante qu'aux troubles précédents, et fut d'un grand poids dans les événements de cette lutte. Le royaume de Hiempsal avait été agrandi par Pompée; la mort de Hiarbas avait débarrassé ce prince d'une rivalité qui l'affaiblissait, et il avait transmis à son fils Juba Ier un royaume étendu et florissant. Outre la reconnaissance qui attachait Juba à la cause de Pompée, ce prince avait contre César des motifs de mécontentement personnel. Suétone raconte qu'un différend s'étant élevé entre Hiempsal et un noble numide appelé Masintha, celui-ci implora la protection de César, qui commençait alors sa carrière politique. César embrassa avec tant de chaleur la cause de Masintha, que, dans une violente altercation avec Juba, fils de Hiempsal, il s'emporta jusqu'à le prendre par la barbe. C'était le plus sanglant outrage que l'on pût faire à un Numide. Juba ne l'oublia jamais, et nous allons le voir dévoué à la cause de Pompée, non-seulement par reconnaissance et par dévouement pour lui, mais aussi par haine pour son adversaire.

EXPÉDITION DE CURION EN AFRIQUE. JUBA MARCHE AU SECOURS DE VARUS. IMPRUDENCE DE CURION. RUSE DE JUBA; SA CRUAUTÉ APRÈS LA VICTOIRE (49 avant notre ère). — Au début de la guerre civile, César avait rapidement enlevé l'Italie à Pompée et à ses partisans. L'un d'eux, Attius Varus, chassé d'Auximum, se réfugia dans la province d'Afrique, en

expulsa Tubéron, et s'y rendit indépendant de l'autorité du sénat. Comme il tenait pour Pompée, Juba fit alliance avec lui, et César dépêcha à sa poursuite Curion, cet ancien tribun qui depuis peu se montrait si zélé pour sa cause. Ainsi Curion devait enlever l'Afrique à Varus et à Juba, comme autrefois Pompée à Domitius et à Hiempsal. Mais le lieutenant de Sylla avait remporté une victoire là où le lieutenant de César ne trouva qu'une défaite et la mort. Curion, imprudent et plein d'ardeur, n'avait pris que la moitié des forces que César avait mises à sa disposition. Il vint camper avec deux légions et 500 cavaliers sur les bords du Bagrada. Juba se hâta d'envoyer des renforts à Utique; car, indépendamment de son antipathie pour César, il détestait Curion pour un motif tout particulier. En effet, Curion, étant tribun du peuple, avait proposé une loi pour confisquer le royaume de Juba et en faire une province romaine. Dans une première rencontre, 600 auxiliaires numides furent battus par la cavalerie de Curion, et se retirèrent après une perte de 120 hommes. Au commencement de cette campagne, Curion et Varus furent seuls aux prises, et le lieutenant de César eut toujours l'avantage. Il affermit la fidélité chancelante de ses légions, formées de déserteurs pompéiens, et que Varus essaya de lui débaucher. Il remporta sur Varus la victoire d'Utique, où il ne perdit qu'un seul homme, au rapport de César dans ses Commentaires. Enfin il contraignit l'ennemi à se renfermer dans Utique, et il en vint faire le siége. La population d'Utique, peu belliqueuse et toute commerçante, et d'ailleurs bien disposée pour César, dont elle avait reçu quelques services, voulait se rendre, et pressait Varus d'ouvrir les portes. Mais les courriers de Juba arrivèrent, annonçant que le roi approchait avec des forces considérables, et exhortant la ville à tenir bon quelque temps. Ces nouvelles changèrent l'état des esprits. Curion, qui en fut également averti, ne pouvait croire que Juba osât venir l'attaquer, tant ses premiers avantages, et ceux de César en Espagne, lui avaient inspiré de confiance. Mais quand il fut certain que Juba n'était plus qu'à 25 milles d'Utique, il prit sagement le parti de se retirer dans le *camp Cornélien*, position avantageuse où le premier Scipion avait campé autrefois. Dans ce poste il n'était pas seulement en lieu sûr, mais rien ne lui manquait : bois, blé, eau, sel, tout était sous sa main. Il pouvait communiquer avec la mer, et il envoya des ordres pour hâter l'arrivée des deux légions qu'il avait laissées en Sicile. Il pouvait donc se tirer d'affaire en temporisant.

Mais il ne persévéra pas dans ces prudentes résolutions, et sa précipitation naturelle le fit tomber dans un piége que lui dressa le rusé Juba. Quelques déserteurs d'Utique lui donnèrent le faux avis que Juba, rappelé par une guerre contre des peuples voisins, était retourné sur ses pas, envoyant à sa place Sabura, son général, pour délivrer Utique. Curion accueillit avec une confiance précipitée cette fausse nouvelle, et résolut d'accabler Sabura. Ce qui donnait une apparence de vérité au faux bruit dont il était la dupe, c'est que Sabura avait été envoyé en avant avec un corps peu considérable, et qu'il se trouvait près du camp, non loin du Bagrada; mais Juba le suivait avec toutes ses forces, préparé à le soutenir. Il s'était arrêté en arrière, à la distance de 6,000 pas. Tout ce que Juba avait prévu se réalisa. Curion fit partir sur le soir sa cavalerie, qui tomba de nuit et à l'improviste sur les Numides commandés par Sabura. Plusieurs furent tués; quelques-uns, faits prisonniers, furent conduits à Curion, qui s'était mis en marche et qui était déjà loin de son camp. Il interroge les prisonniers, et leur demande le nom de celui qui les commande. Quand ils eurent nommé Sabura, Curion n'en demanda pas davantage; et rapprochant le témoignage de ces captifs avec celui des transfuges de la ville, il demeura plus convaincu que jamais que Juba était bien

loin. Ses troupes partageaient sa confiance ; il les enflamma encore par une allocution animée, où il les exhortait à aller non au combat, mais à la victoire. Puis il ordonne de se remettre en route ; mais sa cavalerie, fatiguée par une double marche, ne put suivre les fantassins : un grand nombre resta en chemin, s'arrêtant de distance en distance, là où leur fatigue devenait extrême, et il n'y en eut que 200 qui purent accompagner l'infanterie. Mais Curion regardait le succès comme trop certain, pour être arrêté par cet inconvénient. De son côté, Sabura avait informé Juba du combat nocturne qu'il avait soutenu. Le roi, comprenant que tout dépendait de l'action qui allait s'engager, envoya à son général 2,000 chevaux espagnols et gaulois de sa garde, et ses meilleurs fantassins. Lui-même se mit en marche, mais plus lentement, avec le reste de ses forces et 40 éléphants. Sabura montra autant de prudence et de vraie habileté que Curion de présomption et d'ineptie. Après avoir rangé son armée en bataille, il fit avancer vers les Romains un détachement, comme pour engager l'action ; mais avec ordre de reculer peu à peu, et de prendre la fuite en donnant tous les signes de terreur et d'épouvante. Cet ordre fut parfaitement exécuté. Curion, déjà plein d'espérance, fut encore aveuglé davantage par la vue des ennemis fuyant précipitamment devant lui, et, quittant les hauteurs où il était toujours en sûreté, il descendit avec tous les siens dans la plaine. Ainsi, sans cavalerie, avec une infanterie harassée par une marche rapide de 16 milles, il descendit en rase campagne, en présence de forces supérieures. C'était se livrer soi-même à l'ennemi. Sabura, après avoir parcouru ses rangs, exhorté ses soldats, donne le signal de l'action ; toutefois, son infanterie resta immobile en arrière, car il ne voulait point la compromettre avec les légionnaires : ce fut sa nombreuse cavalerie qui se déploya rapidement pour envelopper les ennemis. Curion se comporta bravement dans ce dernier combat. Sa petite armée fit des prodiges. César, qui raconte cette défaite au second livre de ses Commentaires sur la guerre civile, se plaît à rendre cette justice aux soldats et à leur général. Malgré leur petit nombre et leur fatigue, les cavaliers romains faisaient merveille partout où ils donnaient, et forçaient toujours l'ennemi à fuir devant eux ; mais il leur était impossible de les poursuivre, dans la nécessité où ils étaient de ménager leurs chevaux. Tous leurs efforts ne pouvaient empêcher la cavalerie numide d'exécuter la manœuvre que Sabura avait prescrite. Peu à peu les soldats romains furent entourés ; quelques cohortes se détachèrent pour briser le cercle qui enveloppait l'armée ; mais les Numides, sans attendre leur choc, se retiraient avec vitesse avant d'avoir perdu un seul homme ; puis ils se réunissaient à une certaine distance, et ils revenaient attaquer en foule ceux qui les avaient poursuivis, et qui s'étaient ainsi séparés du gros de l'armée. Dans une telle position, tout était danger pour les Romains : rester en place, conserver les rangs, courir à l'ennemi, rien ne pouvait s'opérer sans les plus grands risques.

La troupe de Sabura ne faisait qu'augmenter par les nombreux secours que Juba lui dépêchait en avançant lui-même en bon ordre. Les forces des soldats romains commençaient à s'épuiser. Ceux qui avaient reçu des blessures ne pouvaient ni s'éloigner du champ de bataille, ni se retirer en lieu sûr, car toute la plaine était fermée par la cavalerie numide. Alors les Romains commencèrent à désespérer de leur salut, et, comme il arrive ordinairement à des hommes qui voient leur dernière heure approcher, ils déploraient leur malheureux sort, ou ils se recommandaient leurs proches les uns aux autres, dans le cas où la fortune en sauverait quelques-uns de ce commun danger. Tous étaient consternés par la crainte et la douleur. Curion, voyant les siens épouvantés, et ne pouvant plus rien sur eux, ni par les exhortations, ni par les prières, reconnut la faute qu'il avait faite,

et voulut regagner les hauteurs. Il réunit ce qui lui restait, et ordonna d'aller replacer les étendards sur les collines; mais Sabura le prévint, et fit occuper ces collines par sa cavalerie.

Ainsi plus de ressource : la situation de l'armée romaine était entièrement désespérée. Les uns prennent la fuite, et sont tués par les Numides; les autres sont massacrés en combattant à leur rang. Cn. Domitius, qui commandait la cavalerie romaine, voulut au moins sauver le général. Il lui proposa de l'accompagner jusqu'au camp avec les cavaliers qui pouvaient encore combattre. Cinq cohortes avaient été laissées à la garde du camp, et il était possible de s'y défendre. Domitius promettait à Curion de ne point l'abandonner qu'il ne l'eût mis en sûreté. « Non, répondit Cu« rion, je ne paraîtrai jamais aux yeux « de César, après avoir perdu l'armée « qu'il avait confiée à ma conduite. » Il continua de combattre jusqu'à ce qu'il fût tué par l'ennemi. Sa tête, séparée de son corps, fut apportée à Juba. Toute l'infanterie fut taillée en pièces, et il n'en resta pas un seul homme. Quelques cavaliers échappèrent; ceux qui étaient restés en chemin retournèrent au camp. Cette défaite eut lieu près du Bagrada, non loin du camp Cornélien que Curion avait quitté la nuit même (*).

Les troupes du camp étaient commandées par le questeur M. Rufus, qui fit tous ses efforts pour rendre quelque courage à ses soldats abattus; ce fut en vain, tous demandaient à grands cris d'être ramenés en Sicile. Mais dès que la défaite de Curion eut été connue à Utique, Flamma, commandant de la flotte, s'était hâté, au rapport d'Appien, de lever l'ancre, sans songer à secourir les malheureux restes de l'armée vaincue. Il fallut donc traiter avec des négociants qui étaient en rade avec leurs navires, pour obtenir d'eux le passage. Au moment de l'embarquement, le bruit se répandit que les troupes de Juba approchaient avec les légions de Varus. Quelques-uns crièrent qu'ils apercevaient la poussière soulevée par cette multitude. Alors une terreur panique s'emparant de tous les Romains, ils se ruèrent sur les barques avec tant de précipitation, qu'elles furent presque toutes submergées. Quelques-uns parvinrent cependant à gagner la pleine mer. Mais les marchands qui les transportaient les jetèrent dans les flots pour s'emparer de leur argent. Un très-petit nombre seulement arriva en Sicile. Une partie des cohortes n'avait point voulu fuir, et s'était rendue à Juba, sur la promesse qu'on leur conserverait la vie sauve. Mais Juba prétendit que ces prisonniers lui appartenaient, et, au mépris de la capitulation, il les fit égorger sous les remparts d'Utique, excepté quelques-uns qu'il emmena dans ses États. Varus n'osa pas réclamer contre une action si perfide et si outrageante; car Juba, fier de ses forces et de ses services, imposait ses volontés au chef pompéien, et parlait plutôt en maître qu'en auxiliaire du parti qu'il soutenait. Il donna encore d'autres preuves d'arrogance : il fit son entrée à Utique, à cheval, escorté par plusieurs sénateurs, entre autres par Serv. Sulpicius et Licinius Damasippus; et quoique cette ville dépendît de l'empire romain, il y fit tout ce qu'il lui plut tant qu'il y demeura, après quoi il retourna dans son royaume.

APRÈS LA BATAILLE DE PHARSALE, LES PARTISANS DE POMPÉE SE RÉFUGIENT EN AFRIQUE AUPRÈS DE JUBA (48 avant notre ère). — La dé-

(*) « Le camp Cornélien, dit Mannert, était « situé au nord du Bagrada.... C'était non « pas une ville, mais un port vaste et sûr; « les hauteurs qui le dominent offraient un « emplacement favorable pour la construction « d'un camp, ce qui donnait à cette position « une grande importance stratégique. Aussi « est-ce sur ce point que les Romains diri« gèrent continuellement leurs attaques en « débarquant sur la côte d'Afrique. » Ce port servait au commerce d'Utique, qui n'avait qu'une rade. Aujourd'hui, sur l'emplacement des *Castra Cornelia*, se trouve *Porto Farina*, qui sert de gare à la plus grande partie de la flotte de Tunis.

faite et la mort de Curion assurait au parti pompéien la supériorité en Afrique; mais partout ailleurs César avait triomphé. Pompée, vaincu à Pharsale, périt sur la côte d'Égypte d'une mort déplorable. César, après avoir vaincu la résistance des Alexandrins et la vaine tentative de Pharnace, roi de Pont, se prépara à poursuivre les vaincus, qui s'étaient réunis en Afrique auprès de Juba, leur dernier appui. Ce prince avait été comblé d'honneurs par les amis de Pompée, qui lui avaient conféré le titre de roi de toute la Numidie. De son côté, César l'avait déclaré ennemi de la république, et avait adjugé la souveraineté de ses États à Bocchus et à Bogud, deux rois maures qui alors étaient entièrement dans ses intérêts. Mais cette décision resta nulle tant que César fut occupé par les soins de la guerre d'Orient. La puissance de Juba ne faisait que s'accroître ainsi que son orgueil; et les vaincus de Pharsale, groupés autour de lui, ne paraissaient être que ses lieutenants. Varus, qu'il avait maintenu dans sa province d'Afrique par la mort de Curion, subissait continuellement ses caprices et ses hauteurs. Métellus Scipion, beau-père de Pompée, était un personnage plus considérable; mais son arrivée en Afrique, où il vint retrouver Juba, ne servit qu'à faire ressortir davantage l'humiliation du parti pompéien. Labiénus, Pétréius et Afranius n'avaient pas non plus assez d'importance ni assez d'élévation dans le caractère pour reprendre la supériorité qui convenait à des Romains. D'ailleurs la mésintelligence s'était glissée entre les principaux chefs fugitifs : Scipion et Varus se disputaient le commandement, dont l'un et l'autre étaient également indignes; et Juba, à la faveur de ces dissensions, les écrasait par son orgueil et son faste barbare. Il n'y eut que Caton qui sut se conduire envers Juba avec énergie et dignité. Il était arrivé le dernier de tous les vaincus de Pharsale, après avoir parcouru les côtes de la Libye et fortifié Cyrène. Dans sa première entrevue avec Scipion et Juba, le prince numide avait pris la place d'honneur entre lui et Scipion; Caton, choqué de la prétention du roi barbare, transporta lui-même son siége pour mettre Scipion au milieu, entre le roi et lui. Quant à la querelle entre Scipion et Varus au sujet du commandement, Caton la fit cesser en se déclarant pour Scipion. On avait offert à Caton lui-même l'autorité suprême; mais il la refusa par un vain scrupule de légalité dont il se repentit amèrement plus tard. Il prétendit qu'il ne convenait pas à un homme qui n'avait été que préteur, de commander là où il y avait un personnage consulaire, et il fit déférer le pouvoir à Scipion, qui avait été consul. Varus, Afranius, Pétréius et Labiénus suivirent son exemple, et la concorde fut rétablie dans le parti romain. Aucun choix ne pouvait être plus agréable à Juba, qui avait pris sur l'esprit de Scipion un grand ascendant.

JUBA PROPOSE DE DÉTRUIRE UTIQUE. CATON SAUVE CETTE PLACE, LA FORTIFIE ET S'Y RENFERME (47 avant notre ère). — Il était important pour les chefs pompéiens et pour Juba de s'assurer des dispositions de la puissante cité d'Utique. Depuis la chute de Carthage, cette ville était devenue la capitale de la province d'Afrique; elle était le siége du proconsul romain, d'un grand nombre de marchands italiens, et même de chevaliers que le commerce y attirait. Nous avons déjà dit que les habitants d'Utique étaient favorablement disposés pour César. Juba les avait traités avec sa violence ordinaire, lorsqu'il avait séjourné dans leur ville après la défaite de Curion. Les chefs réunis ayant délibéré sur le parti qu'il y avait à prendre à l'égard de cette cité, Juba proposa de la détruire et d'en exterminer les habitants. Scipion, fidèle à son système de basse et timide adulation, se prononçait, quoique faiblement, pour l'avis du roi. Mais Caton parla avec force contre un tel dessein; il reprocha à Juba sa cruauté, et, par la véhémence de ses reproches et de son indignation, il fit repousser ce projet inhumain. Il

fit plus encore, il se chargea de défendre cette place, et de la soustraire aux armes de César. Dès lors il ne quitta plus Utique, et il renonça à agir avec des hommes qui, pour échapper à la domination de César, s'abaissaient tous les jours devant l'orgueil de Juba. Tout son rôle dans cette grande guerre d'Afrique se borna donc à la défense d'Utique, où il se donna la mort quand la situation fut entièrement désespérée.

GUERRE D'AFRIQUE; DÉPART PRÉCIPITÉ DE CÉSAR; IL SE TROUVE D'ABORD DANS UNE SITUATION CRITIQUE (47 avant notre ère). — Pendant que Juba et les pompéiens faisaient à grand bruit leurs préparatifs de guerre, César, avec sa célérité ordinaire, partait de Rome vers la fin de décembre de l'année 47, et, après une traversée périlleuse, il débarquait près d'Adrumète avant le 1er janvier de l'an 46, avec 3,000 hommes de pied seulement et 150 chevaux; le reste avait été dispersé, par la tempête et ne put le rejoindre que plus tard. Pour tout autre que César, il eût été imprudent de se présenter avec si peu de forces sur une côte bordée d'ennemis, et d'affronter, avec une poignée d'hommes, les puissantes armées de Juba et de Scipion. Curion, qui avait tenté la fortune avec autant de précipitation, avait été puni de sa témérité. Mais ce qui était une faute dans un homme ordinaire devenait, entre les mains de César, un moyen de succès. Par l'impétuosité de son attaque et son audace même, il déconcertait l'ennemi et se préparait la victoire. Toutefois, les commencements de cette guerre furent pénibles pour le vainqueur de Pharsale : il fut quelque temps dans une position critique, dont il ne sortit qu'à force d'habileté et d'énergie. Nous ne voulons pas entrer dans tous les détails rapportés dans les Commentaires de César, ou, si l'on veut, dans le livre d'Hirtius *de Bello africano*, sur cette guerre importante, dont le récit complet appartient plutôt à l'histoire romaine. Cependant nous donnerons un résumé général des faits, en n'omettant rien de ce qui a rapport à l'intervention de Juba dans cette lutte où les plus grands intérêts étaient agités, et dont les résultats furent si considérables pour la Numidie et l'Afrique tout entière.

CÉSAR POSE SON CAMP PRÈS DE RUSPINA; IL DÉFAIT LABIÉNUS; SCIPION ARRIVE AVEC SON ARMÉE (46 av. notre ère). — La ville d'Adrumète, près de laquelle César avait mis pied à terre, était au pouvoir de l'ennemi : il tenta de s'en emparer; mais n'ayant pu gagner le gouverneur, il s'éloigna et fut inquiété dans sa marche par la garnison, qu'il mit en fuite. Il vint camper à Ruspina, autre ville de la Byzacène, située au sud d'Adrumète. Il y arriva le 1er janvier de l'an 46, et il y prit possession de son troisième consulat et de sa troisième dictature. En peu de temps César s'assura d'importantes positions sur cette côte qui regarde l'orient, et où se trouvaient tous ces ports qui l'avaient fait appeler *Emporia*. Ruspina, Leptis Minor, et d'autres places, se rendirent. César s'occupait en même temps d'amasser des vivres, de réunir tous ses navires dispersés sur les côtes d'Afrique, et de faire venir de Sicile et de Sardaigne de nouveaux renforts. Mais avant d'avoir rassemblé toutes ses forces, il eut sur les bras l'armée de Labiénus, qui était composée en grande partie d'Africains, parmi lesquels on comptait 8,000 cavaliers numides. César, qui était sorti de son camp pour aller aux fourrages, fut assailli par cette armée de beaucoup supérieure à la sienne; et, après avoir été enveloppé, il ne se dégagea que par un combat qui dura sept heures. Peu de temps après, Scipion parut avec huit légions et 4,000 chevaux, et César, déjà embarrassé par l'arrivée de Labiénus, se trouvait alors dans une position réellement périlleuse. Les vieilles troupes n'étaient point encore transportées en Afrique; les vivres étaient très-rares, tandis que l'ennemi avait tout en abondance. César était resserré contre la mer, enfermé dans un espace de six milles seulement d'étendue, et n'ayant pour

nourrir ses chevaux que de l'algue marine lavée dans de l'eau douce.

JUBA SE MET EN MARCHE POUR REJOINDRE SCIPION; CÉSAR FAIT ATTAQUER LA NUMIDIE PAR SITTIUS. — Juba, instruit de la détresse de l'ennemi, partit de son royaume avec des forces considérables d'infanterie et de cavalerie. C'en était fait de César, si la jonction de Juba avec Scipion et Labiénus s'opérait dans ce moment où il était encore si faible et si au dépourvu; mais une diversion heureuse le sauva. Il y avait en Afrique un Romain appelé Sittius, qui avait été mis en accusation autrefois, et qui s'était sauvé de Rome pour échapper à sa condamnation. Cet homme actif, entreprenant, audacieux, avait réuni autour de lui une bande considérable d'aventuriers ramassés en Italie, en Espagne, et s'était mêlé à toutes les guerres qui avaient eu lieu entre les petits princes, auxquels il vendait chèrement ses services. On avait remarqué que le parti pour lequel il combattait avait toujours été victorieux, et le bonheur qui accompagnait toutes ses entreprises lui avait donné une grande réputation. Aussi recherchait-on avec le plus grand empressement l'appui de Sittius. Il avait entretenu des relations avec Catilina, qui comptait sur sa coopération pour renverser la république; mais l'éloignement des lieux et la chute de Catilina avaient sans doute empêché Sittius de se déclarer. Lorsque César vint en Afrique, il entama des négociations avec un auxiliaire si utile; et les anciennes liaisons de Sittius avec Catilina le déterminèrent sans doute à se déclarer pour un homme qui avait été l'ami de ce conspirateur contre les chefs d'un parti par lequel Catilina avait succombé. Ce fut au moment où Juba sortait de son royaume pour rejoindre Scipion, que Sittius rendit à César un service éminent. Ayant réuni sa troupe à l'armée de Bogud, il envahit les frontières de la Numidie, surprit Cirta, et s'empara d'une forteresse située sur une montagne, dans laquelle Juba avait mis en sûreté des vivres, des armes, et d'autres munitions de guerre. De cette forte position, Sittius se répandait dans les campagnes et menaçait les cités de la Numidie. Juba, rappelé par le danger de ses propres États, fut contraint de rétrograder, et il se contenta d'envoyer à Scipion trente éléphants, qui même n'étaient pas encore instruits et dressés.

CÉSAR SUSCITE A JUBA DE NOMBREUSES DIFFICULTÉS; IL REÇOIT DES RENFORTS; IL DÉFAIT L'ARMÉE DE SCIPION. — Cette diversion, tout en dissipant les graves inquiétudes de César, ne le délivrait pas des deux armées qu'il avait sur les bras. Reconnaissant qu'il était trop faible pour livrer bataille, il se résigna à attendre dans son camp, qu'il avait rendu inexpugnable. En même temps il envoyait des députés aux villes et aux tribus de l'Afrique, pour les détacher de Scipion et de Juba, contre lesquels il y avait partout de graves sujets de mécontentement. Il réussit auprès de plusieurs, et il parvint même à entretenir des intelligences dans le camp ennemi. Les Gétules et les Numides avaient conservé un souvenir ineffaçable du grand nom de Marius. Quand ils surent que César était l'allié du chef qu'ils avaient tant appris à redouter, et qu'il continuait son parti, ils commencèrent à se refroidir pour leurs généraux et à les abandonner. Les tribus gétuliennes, qui bordaient le royaume de Juba, montraient toutes les dispositions les plus favorables pour César; et leur attitude devint telle, que Juba fut encore obligé de détacher de son armée quelques troupes pour les surveiller. Enfin, les secours et les vivres arrivèrent. César affronta l'ennemi, et remporta la victoire dans une action de cavalerie. Scipion, désespérant de vaincre seul, pressait Juba de le rejoindre à tout prix pour terminer la guerre par une bataille décisive, rejetant les conseils de Caton, qui l'engageait à temporiser.

ARRIVÉE DE JUBA; STRATAGÈME EMPLOYÉ PAR CÉSAR POUR RASSURER SES SOLDATS. — Le roi de Numidie ayant appris la nouvelle du combat où

Scipion avait eu le dessous, et recevant les lettres par lesquelles celui-ci implorait son secours, se remit en marche après avoir confié à Sabura, dont l'habileté lui était bien connue, le soin de combattre Sittius. Quand le bruit se répandit que Juba était sur le point d'arriver, les césariens, qui avaient déjà fort à faire avec Scipion et les autres pompéiens, se laissèrent aller à la crainte et au découragement. La renommée publiait des choses effrayantes touchant les forces du roi barbare, et César avait tout à redouter de la consternation où il voyait ses soldats. Pour dissiper ces terreurs, il imagina un expédient singulier qui lui réussit pleinement. Il résolut d'enchérir encore sur les bruits qui alarmaient tant ses légions, et les ayant rassemblées, il leur dit : « Je sais que « Juba arrive avec dix légions, 30,000 « chevaux, 100,000 soldats armés à la « légère, et 300 éléphants. Que les cu- « rieux de nouvelles cessent donc de « faire des recherches inquiètes et de « bâtir des systèmes, et qu'ils s'en « rapportent à ce que je leur annonce « sur des avis certains ; ou bien je les « embarquerai sur le plus vieux de mes « navires, et je les abandonnerai au « gré des vents, pour être portés en « quelque terre que ce puisse être. » Cette exagération confirma d'abord toutes les terreurs, mais elle servit à les dissiper entièrement quand la vérité fut connue. En effet, Juba ayant établi son camp auprès de Scipion, mais à part, on reconnut bien que ses forces n'étaient pas si considérables qu'on l'avait craint jusque-là. Enfin, on sut qu'en outre de sa cavalerie numide et de son infanterie légère, qui étaient très-nombreuses, il n'avait que trois légions, 800 chevaux, et 30 éléphants. Alors toute cette crainte imaginaire s'évanouit, et les soldats de César en vinrent à ne faire aucun cas de la jonction de Juba avec leurs ennemis.

NOUVEAUX TRAITS D'ARROGANCE DE JUBA. — Juba fit payer bien cher les secours qu'il amenait à Scipion. Au fond, ce prince détestait les Romains de tous les partis ; on voit qu'il avait conçu le dessein de faire cesser leur domination en Afrique, puisque, selon Dion, il ne se rendit aux instances de Scipion que lorsqu'il en eut obtenu l'assurance d'être mis en possession de tout ce que les Romains possédaient dans cette contrée, dès que César en aurait été chassé. Et cependant il dissimulait ses projets, sa haine personnelle contre César, en se proclamant le défenseur du sénat et du peuple romain. Ainsi, son but était de détruire César et de dominer les pompéiens, ou du moins de les rejeter tout à fait de l'Afrique. Cette conception était grande et audacieuse ; mais Juba n'avait ni dans l'esprit, ni dans le caractère, les ressources nécessaires pour la réaliser ; il n'y avait que la faiblesse et la pusillanimité de Métellus Scipion en sa présence, qui pussent lui inspirer de si hauts desseins et lui en faire croire l'exécution possible. Hirtius rapporte deux faits qui montrent jusqu'où allaient la hauteur du Numide et l'humiliation du chef romain. On a vu que les désertions étaient fréquentes dans l'armée de Scipion, par l'influence qu'exerçaient, sur l'esprit des barbares, les noms de César et de Marius. Scipion surveillait les démarches des siens, pour empêcher toute relation avec l'ennemi. Un jour, ayant aperçu un sénateur de son parti, M. Aquinius, conversant avec un officier de César appelé Saserna, il lui fit dire qu'il ne devait point s'entretenir avec les ennemis, et qu'il ferait bien d'en rester là. Aquinius ne tint pas compte de cette invitation, et renvoya le messager de Scipion. Alors Juba lui dépêcha un viateur qui lui dit, en présence de Saserna : « Le roi vous défend de continuer cet entretien. » Aquinius eut peur, et il se retira. Ce n'est pas seulement à l'égard d'Aquinius, homme nouveau et simple sénateur, que Juba montra tant de hauteur ; mais il ne ménagea pas plus Scipion, un homme d'un nom si recommandable par ses ancêtres, et qui avait lui-même exercé les plus hautes dignités. En effet, Sci-

pion portait, ainsi que le roi, la cotte d'armes couleur de pourpre; Juba fut choqué de voir Scipion porter le même vêtement que lui, et lui dit que cela ne convenait pas : alors Scipion renonça à se parer de la pourpre, et prit une cotte d'armes blanche. Ce dernier trait est si fort de part et d'autre, qu'il est presque incroyable. Hirtius lui-même ne le donne pas comme un fait certain, et il peut avoir été inventé par la haine et le mépris des césariens contre Juba et Scipion.

Combats divers; bataille de Thapsus; défaite de Juba et des pompéiens (46 avant notre ère). — Vers le même temps, César reçut le reste de ses légions, entre autres la dixième, sur laquelle il comptait le plus; en sorte que les deux partis ayant réuni toutes leurs forces, la querelle dut bientôt se décider. César profita du temps qui lui fut encore laissé pour châtier quelques désordres restés impunis, resserrer la discipline, et exercer ses soldats à combattre contre les éléphants et les Numides. Plusieurs rencontres eurent lieu avant la bataille de Thapsus, et sa présence décida toujours de la victoire. Une fois entre autres, il vainquit Varus en pleine mer, le poursuivit jusque dans la rade d'Adrumète, où il lui offrit un nouveau combat que l'ennemi n'osa pas accepter. Une autre fois, César étant sorti pour piller les souterrains où les habitants du pays gardaient leurs grains, Labiénus le rencontra et en vint aux mains avec lui. Mais ses Numides prirent la fuite à l'instant. Le lendemain, Juba fit saisir tous ces fuyards, et les fit mettre en croix. Toutes les actions de Juba sont empreintes du même caractère de cruauté et d'orgueil. Les habitants de Vacca avaient fait demander à César des secours, en promettant de se donner à lui et de lui fournir des munitions de guerre : Juba, informé de leur démarche, prévint le secours de César; il courut lui-même sur Vacca, s'en empara, et, après en avoir exterminé les habitants, il fit détruire la ville de fond en comble. Cependant, rendus plus circonspects par les défaites continuelles qu'ils avaient éprouvées dans ces rencontres, Juba et Scipion reculaient maintenant devant une action générale. Ils s'étaient postés d'une manière avantageuse dans un camp fortement retranché, où César ne pouvait les contraindre à combattre. Il résolut de les tirer de là en allant faire le siége de Thapsus, ville importante, située au sud de Leptis-Minor, que les ennemis ne pouvaient sans honte se dispenser de secourir. Ce qu'il avait prévu arriva; Scipion et Juba le suivirent pour défendre la place, et Virgilius qui en commandait la garnison; ils vinrent se poster dans deux camps différents, à huit mille pas de Thapsus. Cette ville était sur le bord de la mer, et couverte, du côté de la terre, par un marais salant, entre lequel et la mer restait un espace de quinze cents pas. Scipion avait compté sur ce passage pour jeter du secours dans la place; mais César, qui s'en doutait, avait posté en cet endroit un bon corps de troupes; Scipion, trouvant la voie interceptée, renonça à son premier projet, et commença à fortifier son camp. De son côté, César préparait tout pour engager l'action; il laissait deux légions à la garde de son camp devant Thapsus, faisait approcher ses vaisseaux le plus près possible du rivage, et marchait lui-même avec le reste de ses forces contre les retranchements ennemis. Scipion s'était préparé à soutenir l'attaque; son armée, rangée en bataille, couvrait les travailleurs qui continuaient l'ouvrage commencé, et les éléphants étaient distribués à droite et à gauche sur les ailes. Ici les relations des historiens anciens nous présentent des circonstances singulières, et difficiles à concilier. L'auteur des mémoires sur la guerre d'Afrique assure que César voulut retenir l'ardeur de ses soldats au moment où l'action allait s'engager, mais que ceux-ci, entraînés par une impétuosité irrésistible, continuèrent leur course après avoir fait sonner la charge, sans que leur général en eût donné l'ordre, et qu'alors César, ne pouvant arrêter le torrent, donna enfin le signal, et pour mot *la*

félicité. On peut conjecturer que César n'opposa ce dernier retard que pour donner encore plus d'élan et de vigueur au courage de ses soldats; mais Hirtius ne paraît pas soupçonner cette intention dans l'esprit du général, et présente la résistance de César comme le résultat d'une hésitation sérieuse. D'un autre côté, que penser de cette circonstance dont Plutarque fait mention, et qui ne se trouve dans aucun autre auteur, à savoir, qu'au commencement du combat César fut surpris d'un accès d'épilepsie, mal auquel il était sujet, et qu'à l'approche des premières convulsions, avant que d'y succomber entièrement, il se fit porter dans une tour voisine, où il demeura pendant toute la durée de la bataille ? Comprend-on qu'Hirtius n'ait rien dit de ce fait étrange? Comprend-on que la victoire de Thapsus ait pu être remportée, César absent? Nous nous contenterons d'indiquer ces difficultés, sans grossir notre récit des interprétations que nous pourrions en faire; ce qui est certain, c'est que les soldats de César combattirent en cette journée comme ils l'avaient toujours fait sous les yeux d'un tel chef. La déroute des ennemis commença par les éléphants; ces animaux, effarouchés par les traits et les flèches dont on les accabla, se retournèrent vers les rangs de leur propre armée, et, dans leur fuite précipitée et furieuse, ils écrasèrent tout sur leur passage. Ils renversèrent même les portes du camp, qui n'étaient point encore consolidées. La cavalerie de Juba, déconcertée par ce désordre, se débanda sans résistance, et les soldats de César entrèrent dans le premier camp en même temps que les fuyards : Scipion, Pétréius, Labiénus, Afranius, tous les chefs avaient pris la fuite. Les débris de l'armée vaincue ne pouvant se rallier ni se défendre, quittèrent le camp de Scipion pour chercher un asile dans celui de Juba; mais les césariens l'avaient déjà occupé, et tous ces malheureux, tombant au milieu des vainqueurs, que le feu du combat avait animés, furent massacrés impitoyablement, malgré les efforts de César pour les sauver. Dix mille restèrent sur la place, les camps furent pris; il ne restait plus rien de cette formidable coalition. César laissa trois légions pour réduire Thapsus, fit investir Tysdrus, et marcha pour emporter Utique, où l'intrépide Caton pouvait encore l'arrêter longtemps.

FIN DE JUBA ET DES CHEFS DU PARTI POMPÉIEN. — Mais les habitants d'Utique, qui n'étaient pas à la hauteur de son héroïsme, refusèrent de le seconder, et Caton échappa à César par une mort volontaire. Tous les autres ennemis de César succombèrent aussi d'une manière misérable. Sittius ayant vaincu et tué Sabura, le royaume de Juba ne pouvait plus offrir un asile sûr aux fugitifs : Faustus Sylla et Afranius furent pris par Sittius, au moment où ils fuyaient en Espagne avec quinze cents chevaux. Scipion, qui était parvenu à gagner la mer, fut arrêté par le mauvais temps, et surpris par la flotte de Sittius à Hippone, où il relâcha. Il se tua sur son vaisseau. Juba ne fut pas plus heureux; après la bataille de Thapsus, il s'était enfui avec Pétréius, et il était parvenu, en se cachant le jour dans les métairies et marchant la nuit seulement, à rentrer dans son royaume. La défaite et la mort de Sabura, la présence de Sittius avaient provoqué une défection presque universelle. Juba se présenta d'abord devant Zama (*), qui était sa capitale, et où se trouvaient sa femme et ses enfants. Il y avait mis en sûreté ses trésors et tout ce qu'il possédait de plus précieux. Les habitants de Zama étaient violemment irrités contre lui. Avant de partir pour marcher contre César, Juba, ayant quelques doutes sur l'issue de la lutte, avait pris ses mesures pour entourer sa mort volontaire, supposé qu'il fût vaincu, d'une pompe sanguinaire, digne de son orgueil et de sa cruauté. Il avait fait dresser sur la place publique de la ville un vaste bûcher sur lequel il déclara qu'il jetterait les habitants

(*) Cette ville de Zama-Regia (Zoouarin), n'est pas le bourg de Zama près duquel Annibal fut vaincu.

de la ville, après les avoir égorgés, et qu'il s'y brûlerait ensuite lui-même avec sa femme, ses enfants, et toutes ses richesses. Les habitants de Zama, que cette résolution avait remplis d'épouvante, apprirent avec joie la victoire de César et les succès de Sittius. Quand ils surent que Juba approchait, ils fermèrent leurs portes et refusèrent de le recevoir. Ni les menaces qu'il proféra d'abord, ni les prières auxquelles il s'abaissa ensuite, ne purent les fléchir. Enfin Juba se réduisit à demander qu'on lui rendît sa femme et ses enfants, et on lui refusa encore cette satisfaction. Alors il prît le parti de se retirer dans sa maison de campagne avec Pétréius et quelques cavaliers. Les habitants avaient prié César de venir les protéger, et celui-ci avait quitté Utique et marchait rapidement vers Zama; tout se portait sur ses pas et se rendait à lui. Juba vit que le moment de mourir était venu. Il fit préparer un grand festin, et après le repas que Pétréius avait partagé avec lui, ils se précipitèrent l'un sur l'autre, espérant se tuer mutuellement; mais Juba, qui était plus fort, immola Pétréius, et lui survécut. Il essaya de se percer lui-même, et, n'ayant pas réussi, il se fit égorger par un esclave.

LA NUMIDIE RÉDUITE EN PROVINCE ROMAINE (46 avant notre ère). — César étant venu à Zama, réduisit la Numidie en province romaine. Il en donna le gouvernement à Salluste, qu'il décora du titre de proconsul. On sait que Salluste commit de grandes exactions dans sa province. Dion pense qu'il reçut de César des instructions secrètes, sans lesquelles il n'aurait osé prévariquer si ouvertement. Les habitants de Zama, qui avaient les premiers résisté à Juba, furent récompensés par l'exemption de toute espèce d'impôts. Sittius, qui avait rendu de si grands services à César, fut mis en possession du territoire voisin de Cirta, dont il s'était emparé, et qui s'appela aussi, depuis ce temps, *colonie des Sittiens*. Le fils de Juba, encore enfant, fut épargné par le vainqueur, qui fit vendre à Zama tous les domaines de ce roi, et les biens des citoyens romains établis dans cette ville qui avaient soutenu la cause de Juba. Ainsi se termina cette guerre d'Afrique, à laquelle César n'employa que cinq mois et demi. Le résultat en était immense: l'Afrique, qui appartenait au parti aristocratique, venait de passer, comme les autres provinces, entre les mains du parti contraire; et la Numidie, qui avait soutenu la cause des grandes familles patriciennes, espérant dans ce conflit se soustraire à toute espèce de sujétion, cessait d'être un royaume, et tombait dans la condition de province romaine. Toutefois, la partie occidentale de la Numidie et la Mauritanie étaient libres encore; mais leur asservissement ne devait pas tarder.

RENSEIGNEMENTS SUR LE GOUVERNEMENT, LA RELIGION, LA LANGUE, LA MANIÈRE DE COMBATTRE, LES MŒURS ET LES COUTUMES DES NUMIDES. — La victoire de César à Thapsus termina pour toujours les destinées politiques de la Numidie. Ce royaume est devenu province romaine, et l'opposition aux envahissements de Rome, tentée par son dernier roi, ne pourra plus se reproduire. Le nom même de la Numidie, sans disparaître entièrement, se restreint dans de plus étroites limites; celui de Mauritanie va bientôt en désigner toute la partie orientale. La Numidie ne sera plus qu'une partie de la domination romaine en Afrique; et si nous la voyons encore reparaître pour quelques instants à titre de royaume, cette apparente résurrection ne sera qu'une mesure administrative ordonnée par Auguste, et dans laquelle il faudra bien se garder de voir un véritable affranchissement. Aussi, au moment où cette nation est effacée de l'histoire pour se confondre dans la vaste unité de l'empire romain, il importe de recueillir quelques indications éparses dans les écrivains de l'antiquité sur les coutumes, les mœurs, la manière d'être des Numides. Ces renseignements n'ont pu trouver leur place dans le récit qui vient d'être présenté;

mais, pour traiter complétement ce sujet, il est à propos de les réunir dans un chapitre séparé. Tout ce que nous avons pu recueillir sur ce peuple se réduit à peu de chose, car aucun historien ancien n'a été curieux de décrire les mœurs des Numides; voilà pourquoi nous voulons faire un tout de ces détails, qui ne peuvent avoir quelque importance que par leur réunion.

L'autorité des rois numides, comme Syphax, Massinissa, Juba, paraît avoir été absolue. Cependant elle devait trouver des limites dans le pouvoir des petits chefs de tribus qui les reconnaissaient pour leurs maîtres. Ces chefs, assez semblables aux émirs chez les Arabes, étaient souvent en révolte, tantôt isolés, tantôt réunis; et ce n'était que par la force et le despotisme que les souverains venaient à bout de les contenir. Jamais il n'y eut complète unité politique dans la Numidie. On voit à toutes les époques de son histoire des chefs non soumis au prince qui s'était rendu dominant, et combattant dans le parti opposé. Carthage s'attacha toujours à conclure avec les différents chefs numides des traités par lesquels elle en obtenait des troupes mercenaires. Aucun écrivain n'a parlé du gouvernement intérieur de la Numidie : on ignore de même si quelques-uns des princes numides ont été législateurs, et quelles lois ils peuvent avoir portées. Nul doute que des princes comme Massinissa, Micipsa, Jugurtha lui-même, n'aient établi souvent des dispositions législatives; mais on sera toujours dans une ignorance complète sur ce point. Isidore de Séville, dans ses *Origines*, dit que quelques lois des Mèdes et des Perses s'observaient dans plusieurs districts de la Numidie; et il adopte l'opinion de Salluste, que ce pays avait été peuplé par une colonie de Mèdes et de Perses. On ne peut faire aucun cas de cette assertion.

Hérodote a parlé longuement, au quatrième livre de son histoire, des peuples de la Libye, mais particulièrement de ceux qui habitaient le long des deux Syrtes. Il décrit aussi quelques-unes des tribus qui occupaient la Bysacène et les environs de ce qu'il appelle le fleuve Triton; mais il ne va pas au delà, et ses recherches, si curieuses sur les nations de l'Afrique septentrionale, s'arrêtent à peu près au point où commence la Numidie proprement dite. Cependant on y voit que tous les peuples qui s'étendaient dans l'Afrique occidentale avaient aussi le nom général de Libyens; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'Hérodote applique le nom de Nomades ou Numides à ceux qui habitaient entre les frontières de l'Égypte et le fleuve Triton, et qu'il les oppose aux Libyens de l'ouest à l'océan Atlantique, auxquels il refuse cette dénomination, qui leur fut plus tard exclusivement réservée. Cette distinction importante, qui n'est faite par aucun autre auteur, prouve que le nom de Numidie ne fut donné par les Grecs aux provinces situées au delà des Syrtes que dans les temps postérieurs à Hérodote. Pline, Solin et Strabon, en indiquant que les Numides de leur temps observaient les mêmes coutumes que les Libyens nomades d'Hérodote, nous autorisent à extraire du passage de cet écrivain quelques traits généraux sur la religion de ces barbares, dont on ne sait rien d'ailleurs. « Pour les serments et la divination, dit-il (*), ils observent les pratiques suivantes : ils jurent par les hommes qui passent parmi eux pour avoir été les plus justes et les plus braves, et ils placent la main sur leurs tombeaux. Pour deviner, ils vont dans les sépulcres de leurs ancêtres, font leur prière et s'y endorment, et le songe qu'ils ont alors leur tient lieu d'oracle. Pour gage de foi, ils se donnent réciproquement à boire dans le creux de la main; et, s'ils n'ont aucun liquide, ils prennent de la poussière à terre et la lèchent.» Plus loin, Hérodote parle des Machlyes et des Ausiens, tribus qui habitaient aux environs du lac Tritonide, séparées par le fleuve

(*) Hérodote, liv. IV.

Triton, et que l'on peut considérer comme appartenant à la vraie Numidie. « Ces peuples, dit-il, célèbrent chaque année, en l'honneur de Minerve, une fête dans laquelle leurs jeunes filles, divisées en deux bandes, luttent ensemble à coups de pierres et de bâtons. Elles prétendent par là honorer à la manière de leur père la déesse indigène, celle que nous appelons Minerve... Ils disent encore que Minerve est fille de Neptune et du lac Tritonide; mais qu'ayant eu envers son père quelque sujet de mécontentement, elle se donna elle-même à Jupiter, qui l'adopta pour sa fille..... Voici maintenant leur manière de sacrifier. Ils coupent comme prémices l'oreille de l'animal, et la jettent par-dessus la maison. Cela fait, ils lui tirent le cou en arrière. Ils ne sacrifient qu'au soleil et à la lune. Tous les Libyens sacrifient à ces divinités; mais ceux des environs du lac Tritonide sacrifient principalement à Minerve, et, après elle, à Triton et à Neptune... Je crois que le cri des fêtes vient de ce pays, car il est fort en usage chez les Libyennes, et dans leur bouche il est beau. Les Nomades ensevelissent leurs morts à la manière des Grecs, à part les Nasamons, qui les enterrent assis, ayant grand soin, au moment où l'âme s'en va, de tenir l'homme sur son séant, de crainte qu'il ne meure couché à la renverse. » Nulle part Hérodote ne parle de statues, de temples, de prêtres, chez les Nomades. On peut présumer que les Numides, voisins des Carthaginois, adoptèrent quelques-unes des divinités phéniciennes, surtout si l'on admet qu'ils étaient venus eux-mêmes de la Phénicie.

Les Numides parlaient une langue qui leur était propre, avaient un alphabet particulier; mais leur langue n'était point éloignée de la langue phénicienne, et leurs lettres ressemblaient assez à celles de l'alphabet punique (*). Nous avons établi, par des analogies tirées du langage, que ces peuples étaient d'origine araméenne. Le nom même de Numidie, revendiqué par les Grecs, peut être rapporté aux langues de l'Égypte et de la Phénicie. Le mot *nome* signifiant *partie, portion, division*, est égyptien ou syriaque, et le mot *ida* ou *yeda*, dans les mêmes idiomes, signifie *places, limites, contrée*. Par la réunion de ces deux mots, le nom de la Numidie s'explique d'une manière aussi naturelle que par une étymologie grecque.

(*) Voyez plus haut les étymologies des principaux noms de localités de la Numidie.

Les Numides étaient divisés en tribus. Strabon compare leur manière de vivre à celle des Arabes Scénites. Comme eux, ils parcouraient avec leurs troupeaux les vastes contrées qu'ils occupaient, dressant leurs tentes là où ils trouvaient de l'eau et des pâturages, et les abattant lorsqu'ils avaient tout épuisé. Leurs tentes, qu'ils appelaient *mapalia* ou *magaria*, étaient de forme oblongue, et ressemblaient, dit Salluste, à un vaisseau renversé. D'autres tribus plus sédentaires habitaient dans des villages formés de cabanes, et s'adonnaient à la culture du sol en même temps qu'à l'éducation du bétail. Ces mœurs se retrouvent encore dans les mêmes contrées chez les *Berbers* ou *Kabayles*, descendants des indigènes de l'Afrique, et chez les *Bédouins* ou Arabes du désert, race qui n'habita ce pays que depuis l'apparition de Mahomet. Les Numides des villes n'étaient que les imitateurs de la civilisation carthaginoise ou romaine, et n'ont plus la même originalité que ceux qui restaient errants.

Les Numides furent les meilleurs cavaliers de l'antiquité; leurs chevaux étaient excellents. « Oppien place la race des chevaux mauresques parmi celles qu'on estimait le plus de son temps; et Némésien, poëte carthaginois du troisième siècle, nous a laissé un portrait frappant des individus de cette race, qui ressemblent en tout point aux chevaux de l'Algérie. Suivant cet auteur, le cheval maure de pure race né dans le Jurjura, n'a pas de formes élégantes : sa tête est peu gracieuse, son ventre difforme, sa crinière longue et rude; mais il est facile à ma-

nier, il n'a pas besoin de frein, et on le gouverne avec une verge. Rien n'égale sa rapidité; à mesure que la course échauffe son sang, il acquiert de nouvelles forces et une plus grande vitesse; enfin même, dans un âge avancé, il conserve toute la vigueur de ses jeunes années : aussi les anciens attachaient-ils un grand prix à ces précieux animaux. Chacun avait son nom, sa généalogie; venaient-ils à mourir, on leur dressait un tombeau et on leur consacrait une épitaphe. Voici la traduction d'un de ces curieux monuments, dont le texte se trouve dans le recueil d'inscriptions d'Orelli :

« Fille de la Gétule *Harina*,
« Fille du Gétule *Equinus*,
« Rapide à la course comme les vents,
« Ayant toujours vécu vierge,
« *Speudusa*, tu habites les rives du Léthé.

« C'est surtout dans les montagnes, suivant Solin, que les Numides élevaient des chevaux (*). » Les Numides, particulièrement les Massyliens, montaient ces excellents chevaux à cru, sans selles ni brides; et ce que dit le poëte Némésien est confirmé par les récits des historiens, qui nous représentent Massinissa, le meilleur et le plus infatigable cavalier de son temps, courant et combattant à cheval jusque dans sa vieillesse la plus reculée, sans aucun harnais. Les cavaliers numides furent très-recherchés comme auxiliaires par les Carthaginois d'abord, et ensuite par les Romains. Libres de leurs deux mains, ils combattaient avec beaucoup d'adresse et étaient très-habiles à lancer des dards. Ils avaient un soin extrême de leurs chevaux : ainsi les Numides d'Annibal, après la bataille de Trasimène, lavèrent les membres de leurs coursiers, épuisés par le voyage et la guerre, avec des vins vieux que leur avait procurés le pillage de l'Ombrie et du Picénum. Virgile donne aux Numides l'épithète d'*infreni*. Les auteurs de l'*Histoire universelle* tirent de cet usage l'explication du mot *Metagonium*, nom propre d'un promontoire, ainsi que du pays des Massyliens, appelé souvent *terre métagonite*. « Ce mot, disent-ils, est incontestablement équivalent à ceux de *meteg jonihh* ou *meteg joniahh, quelqu'un qui met à part*, ou *qui a mis à part sa bride*. Cette étymologie est bien plus naturelle que celle qu'on peut dériver de la langue grecque. » On a remarqué aussi que les Massyliens, quand ils étaient en guerre, tâchaient ordinairement d'en venir à une action générale pendant la nuit. La désertion n'était pas un crime aux yeux des Numides; après une déroute, ils pouvaient s'en retourner chez eux, s'ils n'aimaient mieux rester à l'armée : aussi les voit-on fréquemment abandonner le parti pour lequel ils s'étaient engagés d'abord.

Outre la guerre, la chasse était une des principales occupations des Numides. Leur pays abondait en bêtes féroces ou sauvages, ânes, lions, éléphants, panthères, etc., qu'ils combattaient continuellement, autant pour le profit qu'ils tiraient de leur capture et de leurs dépouilles, que pour assurer leur tranquillité. Salluste nous indique qu'un grand nombre de guerriers périssaient dans ces expéditions; car il dit que les Numides étaient d'une constitution si saine et si robuste, qu'ils parvenaient presque tous à un âge avancé, excepté ceux qui étaient tués dans la guerre ou dévorés par les bêtes féroces.

Les Numides étaient sobres : ils se nourrissaient ordinairement de grains, de légumes, mangeaient rarement de la viande, et buvaient très-peu de vin. Ce régime explique leur longévité et leur vigueur. Appien ajoute encore, comme une autre cause des mêmes effets, que leur climat était fort tempéré, la chaleur en été n'approchant pas à beaucoup près de celle qu'il faisait dans les Indes et en Éthiopie dans la même saison. Leur passion dominante était l'amour : Tite-Live insiste, dans l'histoire de Syphax et de Massinissa, sur le penchant des Numides pour ce genre de plaisir;

(*) Nous empruntons cette citation à l'ouvrage de M. Dureau de la Malle sur la province de Constantine, p. 91.

aussi la polygamie était-elle autorisée chez eux. Salluste dit que chez les Maures et les Numides les mariages ne forment pas une chaîne fort étroite, parce qu'en proportion de sa fortune on y prend beaucoup de femmes, les uns dix, d'autres davantage, et les rois beaucoup plus encore. Les Numides de la basse classe étaient presque nus, ou ne portaient que des vêtements misérables; les Numides d'un rang supérieur portaient des habits longs et sans ceintures. Selon un fragment de Nicolas Damascène, ils comptaient le temps par nuits, et non par jours. Tacite dit la même chose des Germains.

DEUXIÈME PARTIE.

MAURITANIE JUSQU'À LA RÉDUCTION EN PROVINCE ROMAINE.

DESCRIPTION DE LA MAURITANIE; SES LIMITES; L'ATLAS; NATURE DU SOL; PRINCIPALES PRODUCTIONS DU PAYS; FLEUVES. — La Mauritanie était la contrée la plus occidentale de l'Afrique du nord. Strabon l'appelle la Maurusie. Plusieurs médailles et monnaies, frappées à Rome au temps d'Adrien, et reproduites dans les recueils de Gruter et d'Eckhel, la désignent par le nom de *Maurétanie ;* il n'y en a qu'un petit nombre qui portent le mot de *Mauritanie*, et cependant il est resté le plus en usage. Les peuples qui habitaient cette contrée étaient les *Mauri*, *Maures,* dénomination qui s'étendit de plus en plus à l'orient, et qui finit par envahir presque toute la Numidie. La Mauritanie proprement dite est celle que l'on appela plus tard *Tingitane,* du nom de Tingis (Tanger), sa capitale. Elle était séparée du pays des Massésyliens par le fleuve Malva ou Mulucha; la mer Méditerranée et l'océan Atlantique l'entouraient au nord et à l'ouest; mais sa limite au sud était plus incertaine, et fut longtemps inconnue. On s'accordait à lui donner l'Atlas pour bornes de ce côté; mais personne n'avait vu cette vaste chaîne, et sa position était toujours livrée aux conjectures des historiens et des géographes. « C'est Polybe le premier, dit Mannert, qui fixa pour toujours la position errante de l'Atlas : dans le cours de son voyage il vit une énorme chaîne de montagnes dresser ses flancs escarpés du sein de l'Océan, et il comprit que ce devait être là ce mont fabuleux cherché inutilement pendant tant de siècles. Avant Polybe, nul écrivain ne l'avait cherché de ce côté; désormais tous les géographes lui assignent la position que Polybe lui avait donnée (*). » Juba II, le plus savant des rois africains, confirme le témoignage de Polybe; et les renseignements qu'il donne sur ces montagnes de son royaume sont consultés par Pline, et servent à attester l'exactitude de l'historien grec. Pline, ainsi que Strabon, donnent le nom par lequel les indigènes désignaient l'Atlas : ils l'appelaient *Dyris*. Ainsi, au temps des empereurs, la position du grand Atlas était bien constatée, et la limite méridionale de la Mauritanie était fixée à l'endroit où la ligne principale de cette chaîne vient aboutir à l'Océan, auprès du cap appelé aujourd'hui cap de *Ger* ou d'*Aguer*.

« Nous allons pénétrer actuellement dans l'intérieur de la Mauritanie, où nous suivrons d'abord l'Atlas. D'après les rapports des gouverneurs romains et du roi Juba, Pline nous le décrit comme une chaîne élevée, avec des pentes rapides; les sommets en portaient des neiges éternelles. Dans les régions inférieures, les flancs des montagnes étaient revêtus d'immenses forêts; de nombreux cours d'eau se précipitaient des hauteurs, et portaient la fécondité au sein des contrées voisines. Des généraux romains étaient parvenus jusqu'au pied des nombreux rameaux de l'Atlas, qui se répandent dans le pays en tout sens, et prétendaient y avoir vu des choses merveilleuses; Pline ne nous a pas transmis leurs récits, qu'il traite de fables. Un seul de ces généraux, Suétone Paulin, s'aventura dans l'intérieur de ces montagnes. Après dix jours de marche il atteignit l'Atlas;

(*) Trad. de Marcus, p. 562.

après l'avoir franchi, il trouva de l'autre côté des plaines couvertes d'un sable noir, où coulait une rivière nommée *Ger*.

« Vers l'est, les ramifications de l'Atlas atteignent une hauteur considérable. En se dirigeant vers le nord, il envoie quelques branches latérales dans la Césarienne, et s'abaisse insensiblement à mesure qu'il se rapproche de la Méditerranée, où il vient se terminer à l'ouest de la rivière de Malva (Malouïa). A partir de ce point, les montagnes suivent de fort près la côte septentrionale de la province; près des colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), elles s'avancent d'Abylé (cap de Ceuta, appelé Djebel-Zatouta, mont aux Singes, par les indigènes), qui portait l'une des deux colonnes, vers les Sept-Frères (Ceuta), et se terminent au nord par le *promontorium Cotes* (cap Spartel). On voit que le pays n'est pas sillonné de montagnes à l'intérieur, comme l'est la Césarienne; il est encaissé sur trois côtés par des chaînes plus ou moins hautes, au pied desquelles s'étend une vaste plaine entrecoupée par quelques coteaux. Le versant s'incline tout entier du côté de l'ouest vers l'Océan, dont les rives sont unies.

« Le pays n'est guère fertile du côté de l'est, où les steppes de la Gétulie avoisinent les montagnes et la rivière de Malva, ni vers le nord et aux environs du détroit, où des chaînes peu élevées bordent les côtes. Le petit nombre de villes que l'on trouvait dans ces contrées étaient toutes situées sur la mer Atlantique; on avait abandonné les montagnes aux singes et aux bêtes féroces; les éléphants y avaient établi leur demeure; nul établissement romain dans ces pays si rapprochés de l'Espagne; ils étaient habités par les tribus nomades indigènes, mêlées aux anciens colons phéniciens des côtes.

« Les régions qui avoisinent l'Océan vers l'ouest sont d'une grande fécondité, ainsi que l'intérieur des terres aux environs de Méquinez, où les Romains avaient fondé de grands établissements.... A une époque où ce pays n'était pas encore passé sous la domination immédiate de Rome, les anciens donnent des détails à peine croyables sur la fertilité du sol. « La récolte, « dit Strabon au livre XVII, se fait « deux fois par an, au printemps et « en automne. Les épis atteignent une « hauteur de cinq coudées : ils ont l'é- « paisseur du petit doigt; la terre rend « deux cent quarante grains pour un. « A vrai dire, les habitants ne sèment « pas. Sur les grains qui se sont épar- « pillés sur le sol à la moisson, ils « passent des buissons épineux pour les « enfoncer sous terre, et bientôt sur- « git l'espoir d'une récolte nouvelle. « Les Maures font du vin avec le suc « d'un arbre qu'ils appellent *melilo- « tum*. La vigne y acquiert une gros- « seur prodigieuse; deux hommes suf- « fisent à peine pour l'embrasser; les « raisins ont jusqu'à une coudée de « long. Par contre, le pays fourmille « de lions, de panthères, d'éléphants, « de buffles et de singes; dans les gran- « des rivières il y a des crocodiles; on « trouve aussi des serpents, des dra- « gons, des scorpions ailés ou sans « ailes. Pour éviter les morsures de « ces animaux venimeux, les Maures « portent des bottes, frottent les pieds « du lit avec des gousses d'ail, et les « enveloppent de touffes d'épines. Les « montagnes renferment des mines de « cuivre, des plantes marines pétri- « fiées, et des escarboucles. »

« Il nous reste à parler de deux productions que la Mauritanie fournissait exclusivement au luxe des Romains. Le versant de l'Atlas était partout couvert de forêts immenses, riches en arbres de toute espèce, dont les Romains essayaient de faire la description avant même qu'ils leur eussent trouvé des noms. Parmi ces arbres, il y en avait dont le tronc était si épais qu'on pouvait, en le coupant horizontalement, en fabriquer de grandes tables rondes faites d'une seule pièce. Les Romains estimaient beaucoup ces tables, qu'ils appelaient *monoxyli* (à un seul bois). On attachait encore plus de prix à certaines espèces de limaçons qui fournissaient une pourpre

très-luisante; on allait les chercher dans les montagnes, situées près des côtes et sur la lisière du grand désert (*). »

La Mauritanie était traversée par un assez grand nombre de fleuves, dont plusieurs étaient navigables. Le plus oriental était le Mulucha ou Malva, qui appartenait aussi à la Numidie, et qui, plus tard, sépara la Mauritanie tingitane de la césarienne. Au delà, vers l'ouest, était la Thaluda ou Tamida (Tétouan), que les géographes désignent par différents noms : comme le Mulucha, il se jette dans la Méditerranée; la Zilis ou Zilia, près d'une ville du même nom : elle a son embouchure dans l'Atlantique; le Lixus, à l'embouchure duquel était la colonie phénicienne du même nom (aujourd'hui Larache); au sud du Lixus, la rivière de Subur (Subu). Au nord de ces deux rivières était le *sinus emporicus,* le golfe du commerce, que les Carthaginois avaient couvert d'établissements après le périple d'Hannon; la Sala (Beni-Tamer), qui côtoyait les frontières du pays de Sahara. Ptolémée, Pline, etc., font mention d'autres fleuves dont on ne peut déterminer les positions. La Mauritanie était située sur les confins du monde connu de l'antiquité, et c'était à l'ouest de ses côtes que les anciens plaçaient les îles Fortunées, séjour mystérieux du bonheur, que l'imagination des poëtes avait inventé, et que la science ne pourra certainement jamais découvrir (**).

DES MAURES; ÉTYMOLOGIES DE CE MOT; DIVISIONS EN TRIBUS. — La nation des Maures ne se distinguait en rien des Numides, qui furent confondus plus tard avec elle. Les Maures, comme les Numides, menèrent d'abord la vie nomade, occupés de chasse et de guerre, ardents au pillage, et habiles à dompter et à diriger des chevaux semblables à ceux de la Numidie. Mille conjectures ont été faites pour expliquer l'origine du nom de *Maure.* Le docteur Hyde croit qu'il dérive de *Mahri* ou *Mavri, quelqu'un qui gît le long du passage,* et qu'il vient de ce qu'ils habitaient près du détroit des colonnes d'Hercule. Manilius et Isidore de Séville disent que les Maures ont été appelés ainsi, par allusion à la couleur de leur peau. Salluste prétend que ce nom est une corruption de celui de *Mèdes.* De Brosses, en rejetant cette étymologie, fait dériver ce nom du mot oriental *mer,* qui signifie changer, trafiquer, passer. Nos termes français, *commerce* et *marchand,* dit-il, dérivés immédiatement du latin *merx* et *mercator,* viennent originairement de la même racine. Les peuples de Mauritanie sont aujourd'hui et ont de tout temps été grands commerçants. Les Arabes et les Turcs appellent *Mores, Moures,* ceux qui habitent les villes et s'adonnent au trafic. Cependant de Brosses lui-même semble préférer l'explication de Bochart, et nous sommes de son avis. Bochart établit que Maure est équivalent du terme *Mahur,* ou, comme rien n'est plus commun dans les langues orientales que l'élision des gutturales, *Maur,* c'est-à-dire *qui est à l'occident.* Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* donnent une explication équivalente, en traduisant *Maure* par *celui qui vient de l'extrémité.* La position de ce peuple autorise l'une et l'autre interprétation. Les Maures étaient partagés en plusieurs cantons ou tribus, dont Pline et Ptolémée indiquent les principales. Les *Metagonitæ* habitaient aux environs des colonnes d'Hercule. Sur cette côte se trouvait aussi un cap Metagonium, qu'il ne faut pas confondre avec celui du même nom dans le pays des Massyliens; les *Succosii* ou *Cocosii* occupaient la côte de la mer d'Ibérie; les *Masices,* les *Vérues* et les *Verbicæ* s'établirent parmi

(*) Mannert, trad. de Marcus, p. 477.

(**) La Tingitane correspondait non-seulement au royaume de Fez, mais encore à l'empire de Maroc, dont Fez n'est plus qu'une province. Toutefois la domination des Romains ne s'exerça réellement que dans le nord-ouest de cette contrée, c'est-à-dire dans la partie qui fut plus tard le royaume de Fez.

ces deux peuples; les *Salisæ* se fixèrent plus à l'ouest vers l'Océan, et les *Volubiani* vers le sud; les *Maurensii* et les *Herpeditani* possédaient la partie orientale qui confine à la Mulucha; les *Angaucani*, les *Nectibères*, les *Zagrensii*, les *Baniubæ*, qui sont probablement ceux que Pline appelle *Baniuræ*, s'étendaient depuis les pentes méridionales de l'Atlas minor de Ptolémée, jusqu'au pied de son Atlas major. Méla nomme encore les *Atlantes*, qu'il place dans les parties occidentales de la Mauritanie. Au delà du cours de la Sala commençaient les tribus gétules, qui restèrent toujours indomptées. Les Gétules formèrent sur les frontières des provinces romaines, en Afrique, une ligne de tribus barbares, toujours prêtes à envahir les pays vaincus et civilisés par Rome. Ils paraîtront fréquemment dans les temps de l'empire.

TEMPS ANCIENS DE LA MAURITANIE; TRADITIONS FABULEUSES ET HYPOTHÈSES SUR SA PRIMITIVE HISTOIRE.—Les premiers temps historiques de la Mauritanie sont aussi obscurs que ceux de la Numidie; seulement, il s'y rattache un plus grand nombre de faits; mais tous sont restés fabuleux, car les noms de Neptune, d'Atlas, d'Antée, d'Hercule, sont les premiers qu'on y rencontre. Les poëtes, les mythologues, les historiens même, ont parlé longuement de tous ces événements incertains. Les critiques modernes en ont disserté plus longuement encore; efforts inutiles des uns pour inventer des faits sur une époque dont rien n'était parvenu, et des autres pour éclaircir des inventions sans fond et sans réalité. Voici les principaux résultats de tout ce travail des anciens et des modernes: leur exposé démontrera suffisamment que notre jugement n'est pas trop dédaigneux. Selon les uns, le roi ou dieu Neptune régna le premier sur la Mauritanie, sur la Nubie, et sur une grande partie de la Libye. Après lui viennent deux princes, Atlas et Antée, qui ne sont vraisemblablement qu'un seul et même personnage. En effet, ils sont tous deux fils de Neptune; tous deux dominent dans une grande partie de l'Afrique, et particulièrement dans la Tingitane. Hercule défit et tua Antée dans la même guerre où il enleva le monde libyen à Atlas. Il les repousse de l'Égypte, qu'ils avaient envahie ensemble; il les combat dans la guerre des dieux. C'est pour l'un et l'autre la même histoire, les mêmes attributions: il est impossible de ne pas les identifier. Antée ou Atlas résista courageusement à Hercule, qui l'attaquait avec des troupes égyptiennes et éthiopiennes. La Libye lui fournissait de nombreux renforts. Mais Hercule ayant intercepté une troupe de Maures qui venaient rejoindre Antée, marcha une dernière fois contre lui, et lui fit éprouver une défaite complète. Alors il occupa tout le pays, et y fit un riche butin. Bochart trouve dans ces faits l'explication de toutes les fables fabriquées sur Hercule et Antée. Hercule prive Antée des forces renaissantes qu'il puisait dans sa terre natale, en interceptant les secours qui lui arrivent; ou bien il l'enlève du sol africain, en le forçant à combattre sur mer, où il le défait. Bochart pense même que la stature gigantesque d'Antée signifiait la grandeur des vaisseaux qui composaient ses flottes: quant à ces pommes d'or enlevées par Hercule après la défaite du dragon qui les gardait, c'était le prix de la victoire, la conquête même de la Mauritanie et des trésors d'Antée.

Plus on recueille de témoignages sur des points si douteux, plus l'embarras ne fait qu'augmenter. Ce que nous avons dit sur Atlas et Antée pourrait suffire; mais voici d'autres textes bien différents: Diodore fait d'Atlas un fils d'Ouranos; l'évêque Cumberland, dans ses notes sur les fragments de Sanchoniaton, prétend que cet Ouranos est Noé. Eusèbe dit qu'Antée est fils d'Atlas. Apollodore prétend qu'Atlas était fils de Japhet; et par conséquent petit-fils de Noé, ajoute l'évêque Cumberland, qui veut absolument faire remonter cette histoire à l'époque du déluge. Toute la

généalogie atlantique ne vaut guère la peine qu'on la discute; mais on ne peut s'empêcher de sourire de cette étrange préoccupation de l'évêque de Péterborough, qui confond tous ces mythes grecs avec l'antiquité biblique, et qui arrive par là à faire Hercule contemporain de Mizraïm.

SYSTÈME DE NEWTON. — Enfin, pour en finir avec toutes ces incertitudes, nous produirons l'autorité d'un grand nom, auquel les annalistes de l'histoire ancienne ont pris l'habitude de s'en rapporter sur cette matière. Le même homme qui a découvert la loi de la gravitation a aussi appliqué la pénétration de son sublime génie aux questions épineuses de la chronologie, et, dans ce genre de travail, il a surpassé les plus habiles (*). L'*Art de vérifier les dates* s'est contenté de résumer son système, et voici l'exposé qu'il en donne :

« AMMON, père de Sésac, roi d'Égypte, a été, selon Newton, le premier roi de Libye, ou de cette vaste étendue de pays qui sépare les frontières de l'Égypte des bords de l'océan Atlantique, c'est-à-dire, de la Mauritanie. La conquête en fut faite environ 1000 ans avant Jésus-Christ, par Sésac, du vivant de son père.

« SÉSAC eut à défendre la Mauritanie contre les Libyens, qui, ayant à leur tête Neptune, se révoltèrent contre lui et le tuèrent (973).

« NEPTUNE, frère et amiral de Sésac, après avoir envahi la Mauritanie, étendit encore sa domination sur la Nubie et une grande partie de la Libye.

« ATLAS OU ANTÉE, fils de Neptune, portait ses vues encore plus loin que son père. Son projet était d'envahir l'Égypte même. Il avait la fermeté et la valeur nécessaires à une pareille entreprise. Des renforts nombreux, que lui fournissait la Libye, le mettaient en état de la soutenir longtemps. Hercule, général de la Thébaïde et de l'Éthiopie pour les dieux ou grands seigneurs d'Égypte, s'opposa à ses succès. Il y perdit beaucoup de monde; mais à la fin Hercule ayant intercepté un corps de Maures qui marchait au secours d'Antée, remporta une grande victoire sur eux, subjugua tout le continent de la Libye, et tua Antée lui-même, près d'une ville de la Thébaïde, qui reçut à cette occasion le nom d'Antæa, ou d'Antæopolis (*). »

De leur côté, les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* emploient toutes sortes de raisons, bonnes ou mauvaises, pour confirmer les résultats obtenus par Newton, à qui ils donnent si justement la qualification d'*incomparable*. Il y a donc, chez les historiens, unanimité pour proclamer l'excellence des combinaisons chronologiques de ce grand génie, et nous acceptons aussi sur ce point le jugement de ceux qui nous ont précédé, malgré les nombreuses objections que ce système peut soulever, malgré tous les doutes qu'il laisse à l'esprit, toutes les contradictions qu'il présente. Mais il est la seule lumière que l'on rencontre dans ces ténèbres, et il faut s'en contenter. On n'en trouverait pas de plus satisfaisante, et on ne gagnerait rien à pénétrer davantage dans ces temps et ces contrées, dont l'histoire a compris qu'elle devait désespérer.

LA MAURITANIE AU CINQUIÈME SIÈCLE; AU TEMPS DE LA DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE; AU TEMPS DE JUGURTHA; BOCCHUS TRAHIT JUGURTHA; SON EXPÉDITION DANS L'ATLAS; SES DEUX FILS. — On ne rapporte rien de remarquable sur la Mauritanie, depuis la lutte d'Hercule et d'Antée jusqu'au temps où les Romains commencèrent à pénétrer en Afrique. Justin et Diodore de Sicile ne font mention des Maures que pour dire qu'ils servaient comme mercenaires dans les armées de Carthage, et qu'ils eurent, de même que les Numides, plusieurs démêlés avec cette république. Au cinquième siècle, le royaume de Mauritanie existait, puis-

(*) *Newton's chronol. of the empire of Egypt. and of the Greeks*, p. 99.

(*) Art de vérifier les dates, t. II, p. 458, édit. de 1819.

que le Carthaginois Hannon fait alliance avec le roi de ce pays avant d'exécuter la révolution qu'il médite. Au temps de la seconde guerre punique, le royaume de Mauritanie reparaît dans Tite-Live. Il bornait les États de Syphax à l'ouest, et l'histoire romaine en nomme le roi Bocchar, qui donna une escorte à Massinissa pour le conduire dans ses États, mais qui lui refusa ses secours pour la guerre. Les Romains commencèrent à connaître la Mauritanie d'une manière plus certaine, à partir de la guerre contre Jugurtha. Bocchus y régnait alors : on a vu, dans l'histoire de Jugurtha, comment Bocchus, après avoir quelque temps soutenu son gendre, se déshonora en le livrant aux Romains par une indigne trahison. En récompense de cet odieux service, il reçut du sénat tout le territoire qui s'étendait depuis le fleuve Mulucha jusqu'à la ville de Saldæ, et qui devint la seconde Mauritanie. Loin de rougir de sa lâcheté, il s'en fit gloire aux yeux des Romains, et il consacra dans le Capitole, à Rome, plusieurs trophées représentant les événements les plus importants de son règne, et entre autres l'extradition de Jugurtha. Strabon ajoute quelques détails sur ce prince. Avant de livrer Jugurtha, il renforça son armée, sous prétexte d'en expédier une partie contre les Éthiopiens occidentaux, dont il avait à se plaindre. Il dirigea un corps de troupes vers les tribus qui habitent l'Atlas. Jugurtha, au sujet de cette expédition, rapporte que les Maures y virent des camélopardalis (girafes); des serpents, appelés par les naturels *thises*, gros comme des éléphants (boa constrictor); des roseaux si gros (bambous), qu'un seul de leurs nœuds contenait huit chénices d'eau ; et une espèce d'asperge ou une liliacée inconnue, qui n'était pas moins grande, et dont Bocchus fit présent à sa femme (*). A sa mort, Bocchus plaça son fils aîné Bogud sur le trône de la Mauritanie tingitane, et il légua ses nouvelles acquisitions à Bocchus, son second fils ; par conséquent, celui-ci devint roi du pays qui formait plus tard la Mauritanie césarienne. Depuis ce partage des États de Bocchus entre ses deux enfants, dit M. Marcus, la Mauritanie tingitane, si on ne l'appelait pas *Terre des Maures* ou *Mauritanie*, fut surnommée *Bogudiana*, et la *Césarienne*, si on ne la désignait pas par son ancien nom, qui était *Terre des Massésyliens*, reçut l'épithète de *Mauritanie de Bocchus*. Le partage eut lieu entre les années 91 et 81 avant J. C. (*).

(*) Recherches sur l'Afrique septentrionale, par l'Académie des inscriptions, p. 92, note 3.

(*) Addition au texte de Mannert, insérée par M. Marcus au chap. 1 du liv. III, p. 453.

EXPÉDITIONS DE SERTORIUS SUR LES CÔTES DE LA MAURITANIE ; ASCALIS, FILS D'IPHTHA (82 avant l'ère chrétienne). — Un passage de la vie de Sertorius par Plutarque fait entrevoir qu'il n'y avait pas dans le royaume de Mauritanie qu'un seul monarque, car il désigne d'autres princes que ceux de la famille de Bocchus, et dont aucun écrivain n'a fait mention. Sertorius, attaqué en Espagne par Annius, lieutenant de Sylla, s'était embarqué à Carthagène, et avait navigué vers l'Afrique. Étant arrivé sur la côte de Mauritanie, il prit terre, et envoya ses gens pour renouveler les provisions des équipages ; mais pendant qu'ils marchaient sans défiance le long du rivage, les barbares fondirent à l'improviste sur les compagnons de Sertorius, et en tuèrent un grand nombre. Cette réception inhospitalière força le fugitif à se confier de nouveau au hasard des mers. Il croisa sur les côtes d'Afrique et d'Espagne, en compagnie de pirates ciliciens, qui espéraient faire de bonnes prises sous un si grand chef. Mais quand ils apprirent que Sertorius, fatigué de cette vie errante et des agitations politiques sans cesse renaissantes, avait résolu d'achever doucement ses jours dans les îles Fortunées, ils l'abandonnèrent pour tenter de nouvelles aventures. Ils firent voile vers l'Afrique, et s'engagèrent au ser-

vice d'Ascalis, fils d'Iphtha, qu'ils devaient replacer sur le trône de Mauritanie. Quel était ce prétendant? l'histoire n'en sait pas davantage sur ce prince. C'était probablement un rival des fils de Bocchus. Sertorius, autant pour occuper ses soldats que pour se venger des corsaires qui l'avaient délaissé, se déclara pour le parti contraire, vainquit Ascalis, et l'assiégea dans la ville de Tingis, où il s'était retiré. A cette nouvelle, Sylla envoya Paccianus au secours d'Ascalis : Sertorius fut de nouveau vainqueur, tua Paccianus, et obligea son armée à se réunir à lui. Puis il marcha contre Tingis, la prit d'assaut, et y fit prisonniers Ascalis et ses frères. Une antique tradition, répandue chez les Maures, plaçait près de cette ville le tombeau d'Antée. Sertorius, pour s'assurer de la vérité des bruits extraordinaires accrédités sur la grandeur de ce héros, fit ouvrir son sépulcre, et y trouva, à ce qu'on dit, un corps de soixante coudées de haut. Frappé d'une terreur religieuse, ajoute Plutarque, il immola des victimes, fit respectueusement refermer le tombeau, et par là il augmenta beaucoup le respect et la vénération qu'on avait pour ce géant dans toute la contrée, et confirma les récits qu'on en faisait.

Vers le même temps (81), Pompée, après avoir vaincu Domitius Ænobarbus, dépouillait Hiertas ou Hiarbas, roi d'une partie de la Numidie. Il fut aidé dans cette guerre par Bocchus ou Bogud, l'un des fils de Bocchus Ier, qui fit marcher son fils Gauda, et envahit les États d'Hiertas (*).

INTERVENTION DES ROIS MAURES DANS LES TROUBLES CIVILS DE ROME, AU TEMPS DE CÉSAR ET APRÈS SA MORT; ROIS DES MAURITANIES A CETTE ÉPOQUE.— L'Afrique étant devenue un des principaux théâtres des luttes acharnées engagées entre les ambitieux qui se disputaient l'autorité dans Rome, la Mauritanie fut entraînée à jouer un rôle dans ces guerres, et ses rois, comme ceux de la Numidie, se partagèrent entre les factions selon leurs intérêts ou leurs sympathies. L'an 46 avant notre ère, les deux rois de Mauritanie s'appelaient encore, au rapport de Dion Cassius, Bocchus et Bogud. Étaient-ce les fils de Bocchus Ier, ou de nouveaux princes du même nom? C'est une question qu'on ne peut résoudre, car les historiens anciens se taisent absolument sur la Mauritanie pendant près de quarante ans. Dion ne dit pas dans quelle portion de ce pays régnait chacun de ces deux princes, mais on peut inférer des faits qui suivent que Bocchus était roi de la Tingitane et Bogud de la Césarienne. De là encore on peut conclure qu'ils n'étaient point les fils du beau-père de Jugurtha, puisque celui-ci avait légué la Tingitane, à Bogud, et la Césarienne à Bocchus. Des deux princes qui régnaient en 46, à l'époque où César passa en Afrique pour combattre Scipion et Juba, l'un se déclara pour le vainqueur de Pharsale, l'autre resta fidèle aux pompéiens. Tite-Live et Hirtius appellent Bogud l'allié de César, mais Appien désigne Bocchus : l'accord des deux premiers auteurs est une raison suffisante pour préférer leur témoignage. Donc Bogud combattit pour César; il se ligua avec Sittius pour envahir les États de Juba. Ils attaquèrent à l'improviste Cirta, s'en emparèrent ainsi que de deux autres places, et furent très-utiles à César par cette diversion. Quelque temps après, Bogud fut attaqué dans son royaume par le jeune Cnéus Pompée, qui s'avança avec trente vaisseaux et une petite armée sur les côtes de la Mauritanie. Il crut surprendre la ville d'Ascurus (*), où Bogud entretenait une garnison. Les gens d'Ascurus

(*) Voyez plus haut, dans l'Histoire de la Numidie, p. 47.

(*) Les savants académiciens auteurs des Recherches sur l'Afrique septentrionale retrouvent Ascurus dans Askoure, petite ville située à dix lieues sud-ouest de Bone, entre ce port et Constantine, et qui, selon Shaw, est assise sur un monceau de ruines romaines, p. 71. Ils appellent Bocchus le roi allié de César. Nous ne sommes pas en cela de leur avis. Au reste, ce point est insoluble.

laissèrent la troupe de Pompée approcher des murailles. Rien ne bougea jusqu'à ce que l'ennemi fût près des portes ; mais alors la garnison fit une vive sortie, dispersa les pompéiens, et en fit un grand carnage. Cnéus, déconcerté par cet échec, quitta la côte, et se retira vers les îles Baléares.

Les services de Bogud méritaient une récompense. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'il signalait son attachement à la cause de César. Déjà, en 48, ce prince avait passé en Espagne, sur l'invitation de Cassius, et il avait aidé le lieutenant de César à vaincre Marcellus, qui défendait la province au nom de Pompée. Après la victoire de Thapsus, César donna à Bogud une partie des États de Manassès, chef numide, qui avait combattu avec Juba : cette donation ajouta au royaume de Bogud tout le territoire compris entre le méridien de Saldæ à l'ouest, et le cours de l'Ampsaga à l'est. Voilà ce que raconte Hirtius touchant Bogud ; mais Suétone ajoute que César aima Eunoé, femme de ce prince, et il semble expliquer par là sa générosité envers Bogud.

L'année suivante, en 45, Bogud reparaît en Espagne pour aider César à écraser les restes du parti aristocratique, groupés autour de Sextus et de Cnéus Pompée. Les fils de Bocchus, roi de la Tingitane, combattirent pour ces derniers à Munda.

Ces deux princes persistèrent jusqu'à la fin dans le parti qu'ils avaient adopté. Après le meurtre de César, le roi de la Tingitane montra le même éloignement pour son fils adoptif Octave, et il essaya, en 40, d'enlever l'Espagne à Carinas, qui la gouvernait pour le jeune triumvir.

De son côté, le fils de Bogud souffrait pour la cause que son père avait si vivement soutenue. Ce prince, qui était encore un Bocchus, fut attaqué par Arabion, fils de Manassès, qui réclama l'héritage paternel dont César l'avait dépouillé en faveur de Bogud. César n'était plus ; Octave avait sur les bras bien d'autres affaires que le soin de soutenir son allié en Afrique. Bocchus fut contraint de céder à Arabion le pays qu'il revendiquait. Arabion réussit même à faire périr l'aventurier Sittius, dont la munificence de César avait fait un puissant personnage en Afrique. Mais les possessions de Sittius restèrent au pouvoir de ses parents et de ses compagnons d'armes. Arabion réussit à prendre rang en Afrique tant qu'il fut soutenu par Sestius, partisan d'Antoine, et gouverneur de la Numidie ; mais son perfide allié l'assassina, et réunit ses États à la province romaine. Ils ne furent pas rendus à Bocchus, fils de Bogud.

EXPÉDITION DU DERNIER BOGUD EN ESPAGNE ; IL EST DÉTRÔNÉ ; BOCCHUS RÉUNIT LES DEUX MAURITANIES (31 avant notre ère).—Les efforts des rois de la Tingitane se dirigeaient de préférence du côté de l'Espagne, avec laquelle la pointe occidentale de l'Afrique a une si grande communauté d'intérêts. Après Bocchus, qui était mort vers l'an 40, c'était son fils Bogud qui régnait à Tingis. En 38, ce prince, fidèlement attaché au parti que son père avait préféré, fit de nouveaux efforts pour enlever l'Espagne à Octave. Lucius Antonius, après la ridicule guerre de Pérouse, avait été envoyé en Espagne en qualité de proconsul. Mais Octave s'était bien gardé de lui conférer toute la puissance attachée à ce titre : l'autorité restait entre les mains de ses légats. Lucius, irrité de la nullité à laquelle il était réduit, détermina Bogud à faire une invasion en Espagne pour déposséder les lieutenants d'Octave. L'issue de cette tentative fut désastreuse pour le roi de la Tingitane. Le roi de la Césarienne, Bocchus, fit une invasion dans ses États ; les habitants de Tingis se révoltèrent, et se constituèrent en république. Bogud ne put rentrer dans son royaume, et il s'enfuit auprès d'Antoine à Alexandrie. Antoine lui donna un commandement dans son armée quand il concentra toutes ses forces sur la Grèce, après sa dernière rupture avec Octave. Mais au moment où il débarquait à Méthone, ville de Messénie, il fut surpris par Agrippa,

qui s'empara de sa personne, et lui fit trancher la tête (31 avant J. C.).

Après la fuite de Bogud, Bocchus reçut d'Octave l'investiture de la Tingitane, et régna pendant cinq ans sur les deux Mauritanies; seulement Tingis fut séparée de son royaume et déclarée cité libre. Bocchus établit sa résidence à Jol, appelée plus tard Césarée et aujourd'hui Tennès. Il y mourut en l'an 33.

« Après sa mort, Octave jugea à propos de ne pas lui donner de successeur. Par ses ordres, des colonies furent établies dans les régions des deux royaumes voisines de la côte. Du reste, le pays ne fut pas entièrement transformé en province romaine, bien qu'on datât les années depuis le décès de Bocchus d'après l'ère de la province, sur les monnaies et dans les actes publics et privés, témoin plusieurs inscriptions qu'on a découvertes dans les provinces occidentales de l'Algérie (*). »

RÈGNE DE JUBA II; GUERRE CONTRE LES GÉTULES; TRAVAUX LITTÉRAIRES DE CE PRINCE (de l'an 25 avant J. C. à l'an 23 de l'ère chrétienne). — Pendant plusieurs années, l'Afrique occidentale fut administrée par des gouverneurs romains; mais la difficulté de régir ces contrées, encore à demi barbares, détermina Auguste à leur rendre un roi national. Il y avait alors à Rome un jeune prince numide appelé Juba, fils de celui que César avait vaincu à Thapsus. Après avoir orné le triomphe du dictateur, et avoir été frappé de verges, selon le rapport douteux de Suidas, le jeune Juba avait été mis en liberté par César. On lui donna une éducation distinguée; et ce prince, doué d'un heureux naturel et d'une intelligence peu commune, acquit de vastes connaissances qui le rendirent bientôt l'égal des savants les plus célèbres de la Grèce et de l'Italie. Il plut à Auguste, qui l'attacha à sa personne, et qui apprécia sa valeur dans les guerres où il l'employa. En l'an 25, Juba obtint la main de Cléopâtre Sélène, fille d'Antoine et de la fameuse Cléopâtre, et reçut un établissement conforme à cette alliance. Auguste lui rendit les États de son père. Il comptait sur l'influence d'un prince descendant de Massinissa, habitué à l'obéissance, imbu des mœurs romaines, pour contenir les barbares, toujours rebelles à l'action immédiate des agents de Rome. Voici comment la politique d'Auguste est appréciée dans un ouvrage souvent cité dans cette histoire : « Juba est le modèle de ces *reges inservientes*, ces rois esclaves, si bien peints par Tacite. Juba est chargé de façonner son peuple à la crainte de Rome et à la soumission. Quand Bocchus et Bogud sont morts, laissant leurs États au peuple, ou plutôt à l'empire romain, Auguste reprend à son élève la Numidie *romanisée*, si l'on peut hasarder ce mot, par ses soins et par son exemple; il la réduit en province, et donne à Juba les Maures farouches, les Gétules indomptés, pour apprivoiser lentement ces bêtes sauvages des déserts africains. Ce n'est enfin que lorsque ces rois esclaves ont rempli leur mission, lorsque deux règnes successifs de princes mariés à des Romaines, lorsque des colonies civiles ou militaires, formées de Romains, de Latins, d'Italiens, ont infiltré de plus en plus dans le pays l'usage de la langue, le désir des lois, le goût des mœurs, des habitudes, des vertus, et même des vices du peuple conquérant; ce n'est qu'après avoir si bien préparé les voies, que le sénat décrète la réunion à l'empire, que les deux Mauritanies sont à jamais réduites en provinces sujettes et tributaires (*). »

Ce fut l'an 17 av. J.C. qu'Auguste jugea à propos de déplacer le trône de Juba, et de lui donner, au lieu de l'héritage paternel, la souveraineté des deux Mauritanies et du pays des Gétules. Ce nouveau royaume comprenait tout ce qui s'étendait à l'occident du port de

(*) Addition au texte de Mannert, par M. Marcus, p. 461.

(*) Recherches sur l'histoire de l'Afrique septentrionale, par l'Académie des inscriptions, p. 6.

Salda. Dans les commencements, Juba fut inquiété par les incursions des Gétules. Ces turbulents sujets, ne voulant pas d'un maître dont les qualités étaient des défauts à leurs yeux, prirent les armes, et envahirent les provinces soumises à Juba. En vain ce prince fit marcher ses troupes et ses généraux; il éprouva de grandes pertes, et Auguste fut contraint d'envoyer à son secours des légions romaines. Cornélius Cossus, qui les commandait, fut vainqueur, et prit le surnom de Gétulicus (an 6 de notre ère). Du reste, Juba eut un règne très-paisible. Il établit sa résidence à Jol, où le dernier Bocchus avait aussi demeuré; il embellit cette ville de magnifiques constructions, et pour complaire à Auguste lui donna le nom de *Cæsarea*, qui lui est resté. Les peuples qu'il rendit heureux par ses soins et son amour de la paix conçurent pour leur roi une vive affection, et à sa mort ils le placèrent au nombre de leurs dieux, comme le témoignent Lactance et Minutius Félix. Les étrangers même partagèrent cette espèce de vénération pour Juba. Les habitants de Carthagène lui élevèrent un monument avec une inscription où ils s'exprimèrent en termes très-honorables pour ce prince; la ville de Cadix l'élut duumvir; Athènes lui dressa une statue. Il fut roi pendant près d'un demi-siècle, et on a retrouvé des médailles datant de la quarante-cinquième année de son règne. Après la mort de Cléopâtre il épousa Glaphyre, veuve d'Alexandre, fils d'Hérode. Josèphe est le seul historien qui mentionne ce fait.

Juba fut surtout célèbre par son immense savoir. Il composa un grand nombre d'ouvrages cités souvent dans l'antiquité, et dont il reste quelques fragments épars çà et là dans les auteurs qui nous sont parvenus. L'abbé Sévin a consacré à ce prince une notice historique et littéraire où il dresse le catalogue de ses ouvrages. Juba avait composé : 1° une *Histoire d'Arabie*, destinée à instruire le jeune Caïus César de l'état de cette contrée. Pline en reproduit quelques passages; 2° une *Histoire d'Assyrie*, où, selon Tatien et Clément d'Alexandrie, il avait pris Bérose pour guide; 3° des *Antiquités romaines*, dont Etienne de Byzance cite le premier et le deuxième volume; 4° une *Histoire des théâtres*. On en trouve des fragments dans Athénée et Hésychius, où il traite des danses, des instruments de musique et de leurs inventeurs; 5° une *Histoire de la peinture et des peintres;* 6° des ouvrages de grammaire et de botanique, savoir, un *Traité de la corruption de la diction*, un *Traité des mètres*, et une description de la plante appelée *euphorbia ;* 7° enfin un *Traité sur les sources du Nil*, et d'autres écrits dont les titres même ne sont pas connus. Il est probable que ce prince avait plus de science que de critique, car dans un de ses livres il raconte sérieusement qu'un homme mort fut ressuscité par la vertu de certaines plantes d'Arabie; et dans son *Traité sur les sources du Nil*, il faisait sortir ce fleuve d'une montagne de Mauritanie voisine de l'Océan, se fondant, dit Ammien Marcellin, sur ce que les poissons, les herbes et les animaux de cet endroit ressemblent à ceux qu'on voit sur les bords du Nil (*). Juba mourut vers l'an 23 de l'ère chrétienne (**).

PTOLÉMÉE SUCCÈDE A JUBA SON PÈRE; IL EST ASSASSINÉ PAR CALIGULA (de 23 à l'an 40 de l'ère chrétienne). — Tibère, qui n'aimait pas à changer le gouvernement des provinces, laissa Ptolémée, fils de Juba, sur le trône de son père. Ptolémée aida les Romains à vaincre Tacfarinas. Alors, dit Tacite, on renouvela un usage des premiers temps : un sénateur fut député à Ptolémée pour lui offrir le sceptre d'ivoire, la toge brodée, ainsi que

(*) Voir la Dissertation de l'abbé Sévin, Académie des inscr. et belles-lettres, t. IV, p. 457.

(**) L'Art de vérifier les dates se trompe en le faisant mourir l'an 17. En effet, Strabon composa le sixième livre de sa Géographie la cinquième année du règne de Tibère, c'est-à-dire l'an 19; et dans le dix-septième livre, qu'il écrivit plus tard, il dit que le roi Juba venait de mourir.

des présents du sénat, et le saluer des noms de roi, d'allié et d'ami. Ptolémée régna paisiblement tant que Tibère vécut ; mais il fut victime des fureurs de Caligula, dont sa circonspection ne put le préserver. Caligula l'ayant fait venir à Rome, conçut contre lui une jalousie violente. Un jour les Romains avaient reçu avec honneur le fils de Juba, lorsque, revêtu de la pourpre, il s'était présenté au théâtre. Caligula le fit assassiner.

RÉVOLTE D'ÉDEMON. CAMPAGNES DE SUÉTONIUS PAULINUS ET DE SIDIUS GÉTA. RÉDUCTION DE LA MAURITANIE EN PROVINCE ROMAINE (42 de notre ère). — La famille de Massinissa était éteinte ; le temps était venu d'effectuer définitivement la réunion du reste de l'Afrique à l'empire. Il ne fallut que peu d'efforts pour obtenir ce résultat, que la politique avait préparé depuis si longtemps. Édémon, affranchi de Ptolémée, avait pris les armes en Mauritanie pour venger son maître ; Claude, successeur de Caligula, envoya une armée qui dispersa les troupes rassemblées par Édémon. L'empereur triompha des exploits de ses lieutenants. L'année suivante, 41, Suétonius Paulinus fit une campagne plus glorieuse, défit l'ennemi, ravagea tout le pays jusqu'à l'Atlas, et pénétra dans la Gétulie (*). Sidius Géta, qui prit le commandement après Paulinus, battit deux fois le Maure Salabus, et le poursuivit jusque sur les confins du grand désert.

(42). A partir de cette époque, la Mauritanie fut réduite en province romaine. La division en Tingitane et en Césarienne fut fixée d'une manière certaine ; et Claude, après avoir fait pacifier le pays, en donna le gouvernement à deux chevaliers romains.

PARTICULARITÉS SUR LES MAURES. GOUVERNEMENT, RELIGION, LANGUE, MŒURS, COUTUMES, ARTS, SCIENCES. — Pour les Maures, comme pour les Numides, il ne nous est parvenu qu'un petit nombre de détails sur tous ces points si intéressants dans l'histoire d'un peuple.

Que peut-on dire du pouvoir des rois de la Mauritanie, de leur manière de gouverner, des lois, de la constitution intérieure de leurs États ? Sans doute les Bocchus, les Bogud, les Bocchar, devaient exercer un pouvoir à peu près absolu, et régner, comme les souverains de la Numidie, en despotes sur les tribus et les chefs qui les avaient reconnus. Il paraît évident, d'après quelques passages des anciens auteurs, que beaucoup de tribus maures restaient libres. Appien parle de Maures *autonomes*, qui n'obéissaient point aux rois qui résidaient à Tingis. Il y a toujours eu, et il y a encore en Afrique, de ces tribus restées indépendantes et en dehors des empires constitués, pour lesquels ils sont un objet d'inquiétudes continuelles. Les rois maures faisaient souvent des excursions pour les réduire ou les tenir en respect. Malgré le goût de ces barbares africains pour une liberté absolue, le système monarchique prévalut toujours, en Mauritanie comme en Numidie ; et il faut bien que le pouvoir de ces rois ait été grand, puisqu'on en voit dont les noms sont donnés à leurs royaumes ; « car pendant longtemps, dit Pline, la Tingitane s'appela *Bogudiana*, et la Césarienne, Mauritanie de Bocchus. »

La grande divinité de ces peuples était la mer ou le dieu de la mer. Ils rendaient donc un culte à Neptune et à sa femme Neptys, et les noms de ces deux divinités signifiaient *roi* et *reine*. Plusieurs savants ont rapproché le nom de Neptune de celui de *Nephthuhim*, qui désigne dans la Genèse une partie des descendants de Mizraïm, fils de Cham, et qui signifie *le peuple de la côte maritime*. Chez les Égyptiens, la mer s'appelle Nephthys. Ainsi les Maures, comme tous les Libyens, adorèrent la vaste mer qui bordait leurs rivages, et du sein de laquelle ils paraissaient sortir. Ils donnèrent aussi les attributs de la divinité aux héros

(*) Suétonius Paulinus avait écrit l'histoire de ses expéditions en Mauritanie. Il ne reste rien de cet ouvrage, dont la perte est si regrettable.

de leur nation ; ainsi Neptune fut divinisé, et Antée et Juba, dans une époque bien éloignée des temps fabuleux. Sénèque affirme qu'à l'imitation des Phéniciens et des Carthaginois, les Maures offraient à leurs dieux des sacrifices humains. L'auteur des *Dionysiaques*, Nonnus, prétend qu'ils adoraient Bacchus. Enfin Pomponius Méla parle de la vénération particulière qu'ils avaient pour le bouclier d'Antée.

On ne nous dit pas si le langage des Maures différait de celui des Numides. Ces deux peuples devaient parler deux dialectes dérivés d'une même origine. Ils avaient un alphabet semblable. Si la langue actuelle des Kabyles est dérivée de l'ancien idiome des Numides et des Maures, on pourrait remonter à l'origine probable de ces langues de l'Afrique du nord, et l'on serait vraisemblablement amené à placer leur berceau en Orient. Mais il n'appartient qu'aux orientalistes de traiter ces questions (*).

On peut appliquer aux Maures tout ce qui a été dit touchant les chevaux et les cavaliers numides. C'était, de part et d'autre, même manière de monter à cheval, même vigueur et même agilité chez l'homme et le coursier. L'infanterie maure, dans les combats, se servait de boucliers faits de cuir d'éléphant, et était vêtue de peaux de lion, de léopard et d'ours, qu'elle portait jour et nuit. Les cavaliers étaient armés de lances courtes, et avaient des boucliers faits aussi de peaux de bêtes sauvages. Leur vêtement ressemblait à celui du fantassin. Tous étaient fort habiles à se servir de leurs boucliers. Hyginus rapporte que les Maures, ainsi que tous les autres Africains, combattaient avec des massues, jusqu'à ce que Bélus, fils de Neptune, leur eût enseigné à se servir de l'épée. Les Maures étaient de très-bons archers. Hérodien et Élien disent qu'ils portaient constamment leurs flèches avec eux, pour se défendre des attaques des bêtes féroces dont ils étaient toujours menacés. Horace parle quelque part de leurs traits empoisonnés : ils s'en servaient plutôt contre les monstres du désert que dans les combats.

Les Maures de distinction déployaient un grand luxe dans leurs vêtements, qu'ils ornaient d'or et d'argent. Ils poussaient à un degré extrême le soin de leur personne. Ils entretenaient avec coquetterie la blancheur de leurs dents, la propreté de leurs ongles ; leur barbe était longue et bien peignée. Quand ils se rencontraient, ils prenaient garde de s'approcher de trop près, de peur de déranger les boucles de leurs cheveux. Les figures des médailles africaines sont en effet remarquables par la beauté de la barbe et de la chevelure. Les Maures de la classe inférieure n'avaient qu'un vêtement, qu'ils portaient hiver comme été. La plupart d'entre eux couchaient la nuit par terre, garantis seulement par leurs habits. Le voyageur Shaw dit la même chose des Kabyles et des Arabes, qui se servent de leurs manteaux comme de lit et de couverture. Les Maures, en général, n'aimaient point le travail, s'adonnaient peu à l'agriculture, excepté dans quelques cantons. Strabon fournit à ce sujet des détails que nous avons cités plus haut, dans la description de la Mauritanie. Comme les Numides, ils étaient très-sobres, vivaient de grains, de légumes, qu'ils mangeaient souvent verts, sans aucune préparation. Ils n'avaient, pour la plupart, ni huile ni vin, ne sachant ni cultiver l'olivier et la vigne, ni en préparer les produits. Leurs demeures étaient des tentes ou *mapalia*. Ainsi le genre de vie de la plus grande partie de la nation ne différait en rien de celui des nomades.

La polygamie était usitée chez eux comme chez les Numides, et cela bien longtemps après la conquête romaine. On lit dans Procope le passage suivant : « Vous nous menacez, disaient les Maures à Salomon, de tuer nos en-

(*) Le docteur Shaw a donné plusieurs mots du vocabulaire africain, et plusieurs d'entre eux trouvent leur équivalent dans des mots arabes ou hébreux, presque semblables et ayant la même signification.

fants, livrés par nous en otages. Romains, vous tenez à votre progéniture, parce que, dans vos mœurs, dans votre religion, vous ne pouvez avoir qu'une femme : nos lois nous en permettent cinquante, nous ne craignons pas de voir notre race s'éteindre. » Ce langage exprime parfaitement les conséquences sociales de la polygamie : un tel usage empêche la formation de la vie de famille, et le développement des affections qui la constituent.

Tous les Maures n'étaient pas étrangers aux arts et aux connaissances de la civilisation. Les villes étaient pleines d'une population industrieuse et commerçante qui dut être formée de bonne heure par le contact des peuples navigateurs, et surtout des Phéniciens. Cette partie de la nation mauritanienne s'enrichit par le commerce. Elle le faisait par mer avec l'Espagne, l'Italie, la Grèce, et même l'Orient; par terre, avec les tribus de l'intérieur de l'Afrique (*). Onomacrite, l'auteur des Argonautiques, attribuées aussi à Orphée, assure qu'ils formèrent un établissement à l'entrée de la Colchide. C'est à Neptune et à sa race que les traditions rapportent l'introduction de la civilisation dans les villes de la Mauritanie, et le développement primitif des sciences. Pline, Cicéron, dans ses Tusculanes, disent qu'Atlas inventa l'astrologie et la doctrine de la sphère. Diodore explique par cette tradition la fable qui place les cieux sur les épaules d'Atlas. Il rapporte aussi qu'Atlas enseigna toutes ces choses à Hercule, et que ce héros rapporta ces connaissances dans la Grèce. Singulière assertion, qui fait des Grecs les disciples des barbares africains, et qui retourne d'Occident en Orient la marche de la civilisation humaine! Mais les Grecs ont tant erré sur ces anciennes choses! Selon quelques auteurs ce fut Neptune, suivant d'autres ce fut Atlas qui, le premier, appliqua des voiles aux grands navires, et qui mit en mer la première flotte. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'une partie des Maures fut initiée, dès les temps les plus anciens, au commerce, à la navigation, et à toutes les connaissances qui les accompagnent. Si Pomponius Méla représente la Mauritanie comme un pays pauvre et sans importance, Strabon en parle comme d'un royaume riche et opulent. Cela prouve que ces écrivains ne l'ont envisagé que partiellement, et qu'il y avait dans cette terre un grand contraste de barbarie et de civilisation, de misère et de richesse. Toutefois, Strabon est plus près de la vérité. Les anciennes fables sur les pommes d'or des Hespérides, les rapports certains sur le commerce des Maures, l'importance acquise par les derniers rois de la Mauritanie, Bocchus, Bogud, Juba, montrent assez que ce royaume possédait de grandes ressources, et que cette nouvelle et dernière acquisition des Romains n'était pas une des moindres provinces de leur vaste empire.

(*) Heeren, Idées sur le commerce, etc., t. IV.

TROISIÈME PARTIE.

NUMIDIE ET MAURITANIE SOUS L'ADMINISTRATION IMPÉRIALE.

Les deux premières parties de cette histoire ont été consacrées au récit de tout ce qui a rapport à la Numidie et à la Mauritanie, tant qu'elles restèrent indépendantes. La troisième partie traitera de l'état de ces contrées sous l'administration impériale; des changements qui y furent introduits alors; des soulèvements dont elles furent le théâtre, et de la part qu'elles prirent aux affaires générales du monde romain.

LA NUMIDIE SOUS SALLUSTE, SEXTIUS, LÉPIDUS; AUGUSTE PARTAGE LES PROVINCES AVEC LE SÉNAT; JUBA II; LA NUMIDIE, PROVINCE SÉNATORIALE. — César, après la victoire de Tapsus, ne réduisit en province qu'une partie de la Numidie, le reste ayant été partagé entre Bogud et Sittius (46 av. Jésus-Christ). Crispus Sallustius, l'historien, fut le premier gouverneur de cette province de la *Numidie proprement dite*, à la-

quelle était jointe la Byzacène que Juba avait possédée; on l'appelait aussi *Afrique nouvelle*, par opposition à l'*Afrique ancienne* ou Zeugitane, formée du territoire de Carthage. Salluste traita la Numidie comme un pays de conquête : il y laissa un nom odieux, et il s'y déshonora. Sa tâche était difficile, il est vrai; il fallait des rigueurs pour contenir une terre récemment soumise, où Rome n'avait ni colonies, ni établissements, où la civilisation avait à peine pénétré. César ferma les yeux sur la conduite de Salluste; peut-être même l'avait-il autorisé à tout faire. Salluste fut remplacé par Sextius, qui administra le pays de l'an 44 à l'an 40 avant notre ère. La Numidie n'ayant plus ses rois était plus que jamais engagée dans les dissensions civiles de Rome : aussi fut-elle violemment agitée par tous les événements qui éclatèrent à la mort de César. Sextius, partisan de ce dernier, prétendit dépouiller Cornificius, gouverneur de l'Afrique ancienne. Cornificius prévint son attaque, et vint assiéger Cirta, capitale de la nouvelle province. Mais, soutenu par le Numide Arabion, dont il a été fait mention plus haut, et par les partisans de Sittius, Sextius délivra Cirta, et, après avoir vaincu Cornificius, le réduisit à se donner la mort. Quelque temps après, il eut à défendre sa province contre un nouveau gouverneur, Phangon, qui, par le crédit d'Octave, venait d'être nommé à la place de Sextius. Phangon eut le même sort que Cornificius : vaincu, abandonné de tous les siens, il se tua de sa propre main. Sextius, irrité contre Octave, se déclara dès lors partisan d'Antoine. Il possédait les deux provinces romaines en Afrique. Par une noire ingratitude envers Arabion, qui l'avait encore puissamment aidé dans la guerre contre Phangon, Sextius l'attira dans un piége, et le fit assassiner. Le territoire d'Arabion, qui comprenait presque tout l'ancien pays des Massésyliens, fut ajouté aux deux provinces romaines. Mais Sextius ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Antoine s'étant rapproché d'Octave le sacrifia; et toute l'Afrique romaine, réunie et étendue par ses soins, fut donnée en gouvernement au triumvir Lépidus, qui l'administra en maître absolu pendant quatre ans. En 36 (avant l'ère chrétienne), Lépidus, après avoir contribué à la défaite de Sextus Pompée, fut dépouillé par Octave de son gouvernement, de ses dignités, de son armée et de sa flotte. Cette chute de Lépidus était le résultat de sa nullité personnelle; elle n'était pas causée par la faiblesse de ses ressources, car il avait autant de légions qu'Octave, et autant de vaisseaux. Sans doute l'Afrique, où on l'avait relégué, le plaçait dans une grande infériorité politique à l'égard de ses collègues; mais il y trouvait tout autant de moyens matériels d'action que ceux-ci dans leurs provinces, et un autre homme aurait su en profiter.

Octave disposa du gouvernement des provinces d'Afrique après les avoir enlevées à Lépidus; il les confia à Statilius Taurus, avec le titre de proconsul; et, en 35, Taurus obtint les honneurs du triomphe pour quelques exploits contre les tribus insoumises.

L'an 27, Auguste, devenu définitivement maître de l'empire, partagea l'administration des provinces avec le sénat, se réservant pour lui les postes les plus périlleux, mais où étaient concentrées toutes les forces militaires. L'Afrique fut donnée au sénat. Pendant quelque temps, la Numidie fut reconstituée en royaume en faveur de Juba; mais quand celui-ci eut été placé sur le trône des Mauritanies, la Numidie fut ajoutée aux provinces sénatoriales. Alors cette province, comprise entre l'Ampsaga et la Tusca, commençait à se façonner au joug; des Romains et des Italiens s'y étaient établis en grand nombre; les colonies s'y multiplièrent, la transformation de ce pays barbare commençait. En peu de temps, l'Afrique devint semblable à l'Italie, et le séjour en était également interdit aux criminels d'État que multiplia bientôt la sombre tyrannie de Tibère.

SOULÈVEMENT DE TACFARINAS; IL SE LIGUE AVEC MAZIPPA; IL EST BATTU PAR FURIUS CAMILLUS (17 de notre ère). — Dès la troisième année du règne de ce prince, l'Afrique et surtout la Numidie furent agitées par la révolte d'un audacieux aventurier, qui, pendant longtemps, tint en échec toutes les forces que Rome entretenait dans cette province. Il s'appelait Tacfarinas. Tacite a raconté cette guerre dans ses Annales. Il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher dans son récit: nous le reproduirons ici tout entier. « Tacfarinas était un Numide déserteur des armées romaines, où il avait servi comme auxiliaire (*). Il réunit d'abord, pour le vol et le butin, des bandes vagabondes, accoutumées au brigandage; bientôt il sut les discipliner, les ranger sous le drapeau, les distribuer en compagnies; enfin, de chef d'aventuriers, il devint général des Musulans (**). Ce peuple puissant, qui confine aux déserts de l'Afrique, et qui alors n'avait point encore de villes, prit les armes, et entraîna dans la guerre les Maures, ses voisins: ceux-ci avaient pour chef Mazippa. Les forces furent partagées; Tacfarinas se chargea de tenir dans des camps et d'habituer à l'obéissance des hommes d'élite, armés à la romaine, tandis que Mazippa, avec les troupes légères, porterait partout l'incendie, le carnage et la terreur. Déjà ils avaient forcé les Cinithiens (***), nation considérable, de se joindre à eux, lorsque Furius Camillus, proconsul d'Afrique, après avoir réuni sa légion, et ce qu'il y avait d'auxiliaires sous les étendards, marcha droit à l'ennemi. C'était une poignée d'hommes, eu égard à la multitude des Numides et des Maures; mais on évitait surtout d'inspirer à ces barbares une crainte qui leur eût fait éluder nos attaques; en leur laissant espérer la victoire, on réussit à les vaincre. La légion fut placée au centre, les cohortes légères et deux ailes de cavalerie sur les flancs. Tacfarinas ne refusa pas le combat. Les Numides furent défaits; et la gloire des armes, après de longues années, rentra dans la maison des Furius;... encore ce Furius dont nous parlons n'était-il pas regardé comme un grand capitaine. Tibère en fit plus volontiers, devant le sénat, l'éloge de ses exploits. Les pères conscrits lui décernèrent les ornements du triomphe; distinction qui, grâce au peu d'éclat de sa vie, ne lui devint pas funeste. »

(*) Tacit., Ann., l. II, c. 52, trad. de M. Burnouf.

(**) Les Musulans, Mussini de Pline, Musuni de Ptolémée, habitaient près du confluent du Muthul (Hamise) et du Bagrada (Medjerdah).

(***) Les Cinithiens, appelés Sintæ par Strabon, demeuraient, selon Ptolémée, sur le fleuve Triton, du côté où il forme le lac Libya.

TACFARINAS ASSIÉGE UNE COHORTE ROMAINE. MORT DE DÉCRIUS. DÉFAITE DU NUMIDE A THALA; IL EST REPOUSSÉ DANS LE DÉSERT (de 18 à 20 de notre ère). — Peu de temps après, Tacfarinas recommença la guerre. « Ce furent d'abord de simples courses (*), dont la vitesse le dérobait à toutes les poursuites. Bientôt il saccage les bourgades, entraîne après lui d'immenses butins, et finit par assiéger, près du fleuve Pagida (**), une cohorte romaine. Le poste avait pour commandant Décrius, intrépide soldat, capitaine expérimenté, qui tint ce siége pour un affront. Après avoir exhorté sa troupe à présenter le combat en rase campagne, il la range devant les retranchements. Elle est repoussée au premier choc. Décrius, sous une grêle de traits, se jette à tra-

(*) Tacit., Ann., liv. II, c. 20. Nous continuons à nous servir de l'excellente traduction de M. Burnouf.

(**) M. Marcus pense que le Pagida était situé sur la route de Cirta à Igilgilis (Gigeri). (Notes sur Mannert, p. 709). « Le siége principal des guerres contre Tacfarinas est dans le Jurgura et à l'entour d'Auzia, le fort Hamza, nommé par les Arabes *sour Ghazlan*. Or, ces cantons ne sont pas éloignés d'Alger de plus de vingt lieues. » (Recherches sur l'Afrique sept., p. 66.)

vers les fuyards, les arrête, crie aux porte-enseignes « qu'il est honteux que « le soldat romain tourne le dos à une « bande de brigands et de déserteurs. » Couvert de blessures, ayant un œil crevé, il n'en fait pas moins face à l'ennemi, et combat jusqu'à ce qu'il tombe mort, abandonné des siens.

« A la nouvelle de cet échec, L. Apronius, successeur de Camillus, plus indigné de la honte des Romains qu'alarmé du succès de l'ennemi, fit un exemple rare dans ces temps-là, et d'une sévérité antique : il décima la cohorte infâme, et tous ceux que désigna le sort expirèrent sous la verge. Cet acte de rigueur fut si efficace, qu'un corps de cinq cents vétérans défit seul les mêmes troupes de Tacfarinas devant le fort de Thala (*), qu'elles venaient attaquer. Dans cette action, Helvius Rufus, simple soldat, eut la gloire de sauver un citoyen. Apronius lui donna la pique et le collier. Comme proconsul, il pouvait ajouter la couronne civique : il laissa ce mérite au prince, qui s'en plaignit plus qu'il n'en fut offensé. Tacfarinas voyant ses Numides découragés et rebutés des siéges, court de nouveau la campagne, fuyant dès qu'on le presse, et bientôt revenant à la charge. Tant qu'il suivit ce plan, il se joua des efforts de l'armée romaine, qui se fatiguait vainement à le poursuivre. Lorsqu'il eut tourné sa course vers les pays maritimes, embarrassé de son butin, il lui fallut s'assujettir à des campements fixes. Alors Apronius Césianus, envoyé par son père avec de la cavalerie et des cohortes auxiliaires, renforcées des légionnaires les plus agiles, battit les Numides, et les rechassa dans leurs déserts (18 à 20). »

TIBÈRE DISPOSE DU PROCONSULAT D'AFRIQUE. — Tacfarinas ne tarda pas à recommencer ses incursions. Déjà Tibère ressentait une inquiétude sérieuse de la prolongation de cette lutte. Il redoutait la guerre, non pour les maux qu'elle cause, mais pour la gloire que d'autres pouvaient y acquérir. La Numidie appartenait au sénat : la gravité des événements qui s'y passaient, l'importance de toute la province, déterminèrent l'empereur à en disposer lui-même. Il opéra ce changement à sa manière ordinaire, par la ruse et la dissimulation. Dans une séance du sénat, il lut des lettres d'Afrique qui annonçaient une nouvelle apparition de Tacfarinas, et il ajouta qu'il importait que le sénat choisît un proconsul habile et brave, capable de terminer une telle guerre. Un flatteur, prévenant les pensées de Tibère, s'écria qu'il fallait se garder de choisir Lépidus. Tibère le craignait, précisément parce qu'il avait toutes ces vertus qui désespèrent un tyran. Le sénat, pénétrant et lâche, comprit le vœu de Tibère. On décida que César choisirait lui-même le gouverneur d'Afrique. Tibère, qui ne se démasquait jamais, désigna deux candidats, Lépidus et Junius Blésus. Lépidus devait refuser, son salut en dépendait : il s'excusa sur sa santé. Blésus, qui était oncle de Séjan, fut donc nommé au proconsulat d'Afrique.

TACFARINAS DEMANDE DES TERRES A L'EMPEREUR. GLORIEUSE CAMPAGNE DE BLÉSUS, QUI NÉGLIGE DE L'ACCABLER TOUT A FAIT (20 à 22 de notre ère). — Au reste, Blésus n'était pas indigne de ce choix. « Tacfarinas, souvent chassé par nos troupes, dit Tacite (*), et toujours revenu du fond de l'Afrique avec de nouvelles forces, avait enfin poussé l'insolence jusqu'à envoyer à César une ambassade, qui demandait un établissement pour lui et pour son armée, ou menaçait d'une guerre interminable. On rapporte que jamais insulte à l'empereur et au peuple romain n'indigna Tibère comme de voir un déserteur et un brigand s'ériger en puissance ennemie. « Il n'a« vait pas été donné à Spartacus lui« même, lorsqu'après la défaite de tant « d'armées consulaires il saccageait « impunément l'Italie, lorsque les gran-

(*) *Thala*, souvent confondu avec *Telepte*, ne correspond pas à cette ville, puisqu'elle était sur la route de Constantine à Gigeri.

(*) Tacit., Ann., liv. III, c. 73.

« des guerres de Sertorius et de Mithri-« date ébranlaient la république, d'ob-« tenir un traité qui lui garantît le « pardon; et l'empire, au faîte de la « puissance, se rachèterait par la paix, « et par des concessions de territoire, « des brigandages de Tacfarinas ! » Il chargea Blésus d'offrir l'impunité à ceux qui mettraient bas les armes, mais de s'emparer du chef à quelque prix que ce fût.

« Beaucoup de rebelles profitèrent de l'amnistie. Bientôt, aux ruses du Numide on opposa le genre de guerre dont il donnait l'exemple. Comme ses troupes, moins fortes que les nôtres, et meilleures pour les surprises que pour le combat, couraient par bandes détachées, attaquant tour à tour ou éludant les attaques et dressant des embuscades, l'armée romaine se mit en marche dans trois directions et sur trois colonnes. Le lieutenant Cornélius Scipion ferma les passages par où l'ennemi venait piller le pays de Leptis, et se sauvait ensuite chez les Garamantes. Du côté opposé, le fils de Blésus alla couvrir les bourgades dépendantes de Cirta. Au milieu, le général lui-même, avec un corps d'élite, établissait dans les lieux convenables des postes fortifiés; de sorte que les barbares, serrés, enveloppés de toutes parts, ne faisaient pas un mouvement sans trouver des Romains en face, sur leurs flancs, souvent même sur leurs derrières. Beaucoup furent tués ainsi, ou faits prisonniers. Alors Blésus subdivisa ses trois corps en plusieurs détachements, dont il donna la conduite à des centurions d'une valeur éprouvée; et, l'été fini, au lieu de retirer ses troupes, suivant la coutume, et de les mettre en quartiers d'hiver dans notre ancienne province, il les distribua dans des forts qui cernaient pour ainsi dire le théâtre de la guerre. De là, envoyant à la poursuite de Tacfarinas des coureurs qui connaissaient les routes de ces déserts, il le chassait de retraite en retraite. Il ne revint qu'après s'être emparé du frère de ce chef; et ce fut encore trop tôt pour le bien des alliés, puisqu'il laissait derrière lui des ennemis prêts à recommencer la lutte. Tibère la considéra cependant comme terminée, et permit que Blésus fût salué par ses légions du nom d'*imperator*. Nul n'obtint plus ce titre après lui (22). »

NOUVELLES COURSES DE TACFARINAS; IL ASSIÉGE THUBUSQUE; IL EST SURPRIS PAR DOLABELLA, ET SE DONNE LA MORT (24 de notre ère). — Ce ne fut que deux ans après que l'Afrique romaine fut délivrée de Tacfarinas. « Jusqu'alors nos généraux, contents d'obtenir les ornements du triomphe, laissaient reposer l'ennemi dès qu'ils croyaient les avoir mérités (*). Déjà trois statues couronnées de lauriers s'élevaient dans Rome, et Tacfarinas mettait encore l'Afrique au pillage. Il s'était accru du secours des Maures, qui, abandonnés par la jeunesse insouciante de Ptolémée, fils de Juba, au gouvernement de ses affranchis, s'étaient soustraits par la guerre à la honte d'avoir des esclaves pour maîtres. Recéleur de son butin et compagnon de ses ravages, le roi des Garamantes, sans marcher avec une armée, envoyait des troupes légères, que la renommée grossissait en proportion de l'éloignement. Du sein même de la province, tous les indigents, tous les hommes d'une humeur turbulente, couraient sans obstacle sous les drapeaux du Numide. En effet, Tibère, croyant l'Afrique purgée d'ennemis par les victoires de Blésus, en avait rappelé la neuvième légion; et le proconsul de cette année, P. Dolabella, n'avait osé la retenir : il regrettait les ordres de César encore plus que les périls de la guerre.

« Cependant Tacfarinas ayant semé le bruit que la puissance romaine, entamée déjà par d'autres nations, se retirait peu à peu de l'Afrique, et qu'on envelopperait facilement le reste des nôtres, si tous ceux qui préféraient la liberté à l'esclavage voulaient fondre sur eux, augmente ses forces, campe devant Thubusque (**), et inves-

(*) Tacit., Ann., l. IV, c. 23.

(**) Thubusque est, selon Mannert (page

tit cette place. Aussitôt Dolabella rassemble ce qu'il a de soldats; et, grâce à la terreur du nom romain, jointe à la faiblesse des Numides en présence de l'infanterie, il chasse les assiégeants par sa seule approche, fortifie les postes avantageux, et fait trancher la tête à quelques chefs musulans qui préparaient une défection; puis, convaincu, par l'expérience de plusieurs campagnes, qu'une armée pesante et marchant en un seul corps n'atteindrait jamais des bandes vagabondes, il appelle le roi Ptolémée avec ses partisans, et forme quatre divisions, qu'il donne à des lieutenants ou à des tribuns. Des officiers maures choisis conduisaient au butin des troupes légères; lui-même dirigeait tous les mouvements.

« Bientôt on apprit que les Numides, réunis près des ruines d'un fort nommé Auzéa, qu'ils avaient brûlé autrefois, venaient d'y dresser leurs huttes et de s'y établir, se fiant sur la bonté de cette position, tout entourée de vastes forêts. A l'instant des escadrons et des cohortes, libres de tout bagage, et sans savoir où on les mène, courent à pas précipités. Au jour naissant, le son des trompettes et un cri effroyable les annonçaient aux barbares à moitié endormis. Les chevaux des Numides étaient attachés, ou erraient dans les pâturages. Du côté des Romains, tout était prêt pour le combat, les rangs de l'infanterie serrés, la cavalerie à son poste. Chez les ennemis, rien de prévu : point d'armes, nul ordre, nul mouvement calculé; ils se laissent entraîner, égorger, prendre comme des troupeaux. Irrité par le souvenir de ses fatigues, et joyeux d'une rencontre désirée tant de fois et tant de fois éludée, le soldat s'enivrait de vengeance et de sang. On fit dire dans les rangs de s'attacher à Tacfarinas, connu de tous après tant de combats; car si le chef ne périssait, la guerre n'aurait jamais de fin; mais le Numide, voyant ses gardes renversés, son fils prisonnier, les Romains débordant de toutes parts, se précipite au milieu des traits, et se dérobe à la captivité par une mort qu'il fit payer cher. La guerre finit avec lui. »

Ainsi périt Tacfarinas, aussi héroïquement que Spartacus, et après une lutte glorieuse contre Rome. Le roi des Garamantes fit sa soumission, et Ptolémée fut récompensé par le sénat. L'histoire de Tacfarinas méritait d'autant plus d'être rapportée entièrement, que ce chef semble revivre de nos jours dans le prince africain qui oppose en ce moment aux armes de la France une résistance si acharnée. L'analogie est frappante : la tactique et les ruses du chef actuel des tribus africaines sont les mêmes que celles du Numide. Or, si les Romains, après une occupation déjà longue, employèrent sept années à réduire ce rebelle, faut-il s'étonner si nous n'avons pu encore, aux débuts de notre établissement dans ce pays, dompter un ennemi dont les ressources sont, sans contredit, plus considérables que celles de Tacfarinas, et qui, de plus, agit sur des populations encore fanatiques, non-seulement par l'autorité militaire, mais par l'influence plus grande de la religion?

CALIGULA SÉPARE EN AFRIQUE L'ADMINISTRATION CIVILE DE L'ADMINISTRATION MILITAIRE.—Quoique Tacfarinas fût abattu, l'Afrique continuait toujours à donner du souci aux empereurs. Les nomades ne se fixaient pas encore, et l'intérieur du pays était éternellement agité. On avait tout à craindre d'une province si turbulente, où, comme en Égypte, la

519), la même ville que Tubusuptus, placée par l'itinéraire d'Antonin à 28 milles de Saldes, entre ce port et Sitifis. C'était une des principales villes de l'intérieur. La carte de Shaw nomme cet endroit *Burgh*. On voit, comme le remarquent les auteurs des Recherches sur l'Afrique septentrionale, que le théâtre de cette guerre était la partie maritime de la province de Sitifis; Tacfarinas porta toujours ses efforts sur ce point. Mais sa retraite était au sud; et quand on parvenait à le chasser, il fallait guerroyer vers le désert, et loin à l'est vers la Tripolitaine, puisque les Garamantes ses alliés habitaient la région actuelle du Fezzan.

rébellion séjournait dans le peuple, et pouvait facilement entraîner les gouverneurs. Et cependant il importait de maintenir ce pays riche et populeux, qui nourrissait Rome et l'Italie. Aussi Caligula sépara l'administration militaire dans les provinces d'Afrique. Le proconsul n'eut plus le commandement des armées, et, là où il y avait deux pouvoirs et deux hommes, l'union pour la révolte devenait plus difficile. Bien plus, les dissensions des deux chefs, toujours en désaccord sur les limites de leurs attributions, étaient pour l'empereur une nouvelle cause de sécurité. Caligula avait pris cette mesure au moment où il confiait le proconsulat d'Afrique à M. Silanus, dont le rang et l'illustration étaient bien propres à lui inspirer des défiances. Cette disposition fut maintenue, et appliquée plus tard à toutes les autres provinces. Ce fut une des grandes modifications introduites par l'empire dans l'ancienne administration républicaine.

LA MAURITANIE DEVIENT PROVINCE ROMAINE (42 de notre ère). — Le règne de Claude complète la conquête de l'Afrique septentrionale, en effectuant la réunion de la Mauritanie. Les deux nouvelles provinces formées alors, la Tingitane et la Césarienne, furent au nombre de celles qui dépendaient de l'empereur, car il y fallait entretenir des forces considérables. Chacune était gouvernée par un procurateur. Elles étaient séparées l'une de l'autre par le fleuve Mulucha. Plus tard, à une époque où les empereurs adoptèrent le système de subdiviser les provinces, la Mauritanie césarienne fut partagée en deux régions. Tout ce qui était à l'ouest du port de Saldæ jusqu'au Mulucha, conserva le nom de *Cæsariensis* : depuis Saldæ jusqu'à l'Ampsaga, on créa la province de *Mauritania Sitifensis*, ainsi appelée de Sitifis (Sétif), sa capitale (*). Ce changement est rapporté aux temps de Dioclétien ; mais il n'en est fait mention la première fois que dans la notice de l'empire d'Occident.

ÉTAT DE LA NUMIDIE ET DE LA MAURITANIE SOUS LES ANTONINS ; INCURSIONS DES GÉTULES ET DES MAURES ; CHANGEMENTS DANS L'ADMINISTRATION. — L'histoire de la Numidie et de la Mauritanie, dans les deux premiers siècles de l'empire, se résume en deux faits : efforts des princes pour acclimater sur le sol africain la civilisation romaine ; défense des frontières contre les barbares du sud, qui les franchissaient fréquemment. Déjà, au temps de Pline, l'état social des anciens royaumes de Juba et de Bocchus était grandement modifié. La Mauritanie césarienne renfermait au moins treize colonies romaines, trois municipes libres, deux colonies en possession du droit latin, et une jouissant du droit italique. Toutes les autres villes étaient des villes libres ou tributaires. La Numidie avait douze colonies romaines ou italiques, cinq municipes, et trente et une villes libres : les autres étaient soumises au tribut (*).

Les incursions des Musulans, des Gétules et des autres tribus du désert, avaient commencé dès le principat d'Auguste, et rarement les possessions romaines furent en repos par le voisinage de ces barbares. On manque de documents sur les actes d'hostilités qui avaient lieu continuellement de part et d'autre. Seulement, on rencontre par intervalles, dans les historiens, de rares et courtes indications. Ainsi on sait, par le biographe d'Adrien, Spartianus, qu'un certain Lusius Quiétus ayant soulevé plusieurs tribus de la Mauritanie, dont il avait le commandement, l'empereur chargea Martius Turbo de pacifier la province. Ce général, formé à l'école de Trajan, quitta la Palestine, où il avait réprimé la turbulence des Juifs, et calma l'agi-

(*) Sitifis (Sétif) n'avait point eu d'importance sous les rois numides ; c'était une ville de l'intérieur. Les empereurs en firent un centre considérable, l'agriculture y devint très-prospère ; des routes y aboutissaient de toutes les directions.

(*) Recherches sur l'Afrique sept., p. 14.

tation de la Mauritanie. Une statue fut élevée en son honneur.

Antonin força aussi les Maures rebelles à demander la paix. Voici comment Pausanias parle de cette guerre : « L'empire, dit-il, fut attaqué par les Maures, peuplade la plus considérable des Libyens indépendants. Ces Maures, nomades comme les Scythes, sont bien plus difficiles à vaincre que ces peuples, puisqu'ils voyagent à cheval, eux et leurs femmes, et non sur des chariots. Antonin les ayant chassés de toute la partie de l'Afrique soumise aux Romains, les repoussa aux extrémités de la Libye, dans le mont Atlas, et sur les peuples voisins de cette chaîne. »

Sous le règne de Marc-Aurèle, les dangers de l'empire devinrent plus graves. Les barbares, comprenant que ce grand corps s'affaiblissait enfin, l'attaquèrent avec un acharnement incroyable. Depuis ce temps, Rome ne songea plus à envahir, s'estimant heureuse de pouvoir préserver ses frontières. Les Maures (et par ce mot il faut entendre les peuples indomptés voisins de l'Atlas) ne furent pas les moins ardents ni les moins dangereux. Julius Capitolinus, dans la vie de Marc-Aurèle, nous révèle sur leurs tentatives un fait important et curieux : « Ni les garnisons romaines, ni le détroit de Gadès, n'empêchèrent les hordes de l'Atlas de prendre l'offensive, de pénétrer en Europe, et de ravager une grande partie de l'Espagne. Tel est du moins le sens qui semble ressortir des paroles un peu vagues de Jules Capitolin (*), à moins qu'on ne veuille supposer que ces hostilités, réprimées enfin par les lieutenants de l'empereur, s'exerçaient par mer, et qu'il y avait déjà alors sur les côtes d'Afrique des corsaires ou des pirates, comme de nos jours nous en avons vu sortir des ports d'Alger.

« Les inscriptions découvertes en 1829, à Tarquinies, prouvent qu'il y eut des mouvements sérieux en Afrique et dans la Bétique. En effet, dans cette province sénatoriale, nous voyons un P. Tullius Varro procurateur de la Bétique, c'est-à-dire gouverneur de la Bétique au nom de l'empereur. Dans ces inscriptions, où l'ordre de prééminence des titres est très-régulier, le mot *procurateur* succède à celui de *légat propréteur*, et précède celui de préteur. Or, Capitolin nous apprend que Marc-Aurèle fut contraint, par les nécessités de la guerre, de changer la hiérarchie établie pour les provinces.

« De même l'Afrique, province sénatoriale dont ce même Varron avait été proconsul, s'était révoltée plus tard, ou avait été attaquée par les Maures, puisque Marc-Aurèle y envoya des troupes et la rendit province impériale : le gouverneur Dasumius n'eut plus dès lors que le titre seul de légat, ou celui de légat propréteur. » Ainsi, le danger de l'empire et l'intérêt public forcèrent Marc-Aurèle à compléter ces usurpations sur les droits du sénat, que les premiers empereurs avaient commencées par défiance et par tyrannie.

L'AFRIQUE SOUS LES SÉVÈRES ; PROGRÈS DE LA CIVILISATION ; ÉDIT DE CARACALLA. — Cependant, à mesure que la civilisation romaine se répandait dans l'Afrique occidentale, cette contrée exerçait une influence de plus en plus grande sur les destinées générales de l'empire. Au commencement du troisième siècle de notre ère, l'homme qui gouvernait le monde romain était né en Afrique. C'était Septime Sévère. Il est vrai qu'il était de Leptis, dans la province proconsulaire; mais il regardait l'Afrique tout entière comme sa patrie, et elle fut toujours pour ce prince un pays de prédilection. Ce n'était plus Rome seulement qui agissait sur les provinces : celles-ci devaient dominer tour à tour dans la cité qui les avait conquises. La Gaule et l'Espagne avaient placé sur le trône impérial les premiers empereurs étrangers à l'Italie : l'Afrique et la Syrie donnèrent la dynastie des Sévères. Une foule d'Africains, venus à Rome sous ces princes, y brillèrent au premier rang,

(*) Jul. Capit., Ant. Philos., xxi : « Cum Mauri Hispanias prope omnes vastarent, res per legatos bene gestæ sunt. »

à l'armée, au barreau, dans la littérature. La Numidie, la Mauritanie elle-même présentaient partout l'aspect d'une terre civilisée. Des routes nombreuses et sûres sillonnaient ces contrées en tous sens, en longeant les côtes, ou en pénétrant dans les villes importantes de l'intérieur. Bientôt l'édit de Caracalla éleva tous les habitants libres de l'empire au rang de citoyens (216), et il n'y eut plus entre les hommes d'autre distinction que celle de Romains et d'esclaves. Cette mesure n'avait pas seulement pour objet d'augmenter le nombre des contribuables, elle tendait encore à multiplier les ressources militaires de l'État et à faciliter sa défense, en donnant à tous le droit d'être enrôlés dans les légions. Du reste, on ne trouve aucune indication particulière sur la Numidie ou la Mauritanie à cette époque, excepté ces mots de Lampride dans la vie d'Alexandre Sévère : « Furius Celsus remporta des avantages dans la Mauritanie Tingitane (*). »

TROUBLES EN AFRIQUE A LA MORT D'ALEXANDRE SÉVÈRE; LES DEUX GORDIENS; ILS SONT VAINCUS PAR CAPELIEN (237 et 238 de notre ère). — Alexandre Sévère ayant été assassiné par le Goth Maximin, toutes les provinces virent avec effroi ce barbare maître de l'empire. L'Afrique donna l'exemple du soulèvement; le vieux Gordien, qui la gouvernait, fut proclamé à Tysdrus; il prit son fils pour collègue, et le sénat les reconnut. Mais les deux Gordiens, proclamés en Afrique, y trouvèrent aussi la ruine de leurs espérances et leur fin. La Mauritanie avait pour gouverneur un certain Capelianus, ennemi personnel de Gordien, et dévoué à Maximin. A peine empereur, Gordien destitua Capelien, et lui donna un successeur. Mais Capelien ayant réuni une armée composée de Maures d'élite et d'autres troupes rassemblées à la hâte, marcha sur Carthage, forçant les pays qu'il traversait à désavouer Gordien. Celui-ci opposa son fils à cette attaque imprévue. Mais Capelien avait la réputation d'un vieux soldat plein d'expérience et de bravoure; son adversaire était plutôt connu par son luxe et ses débauches que par ses talents militaires. Dans la bataille qui se livra, le jeune Gordien fut vaincu et tué; son corps, enseveli sous un monceau de cadavres, ne fut retrouvé que plusieurs jours après. A cette triste nouvelle, le vieux Gordien, considérant l'infériorité de ses forces, les ressources de Capelien, l'instabilité de la foi africaine, résolut de se donner la mort. Il se pendit. Le vainqueur usa cruellement de son triomphe; il dressa des échafauds, prononça des confiscations, et n'épargna aucun des ennemis de Maximin : même les villes et les temples furent livrés au pillage, et le butin abandonné aux soldats. Capelien changea l'administration municipale des villes, et se rendit cher aux troupes et à la populace. Cet ancien intendant de la Mauritanie aspirait à la pourpre impériale, et préparait les voies pour succéder à Maximin. On ne sait rien sur la fin de sa carrière (238).

GALLIEN; INCURSIONS DES FRANCS EN MAURITANIE; TREMBLEMENT DE TERRE; L'USURPATEUR CELSUS (de 260 à 268 de notre ère). — Le règne de Gallien fut signalé par des calamités et des hontes de toute espèce. Pendant que l'anarchie intérieure semblait près de dissoudre l'empire, les barbares en ravageaient impunément les provinces. Les Francs, après avoir franchi le Rhin, se répandirent dans la Gaule et dans l'Espagne. Lorsque le pays, épuisé après douze ans de ravages, ne leur offrit plus de butin, ils s'emparèrent de quelques vaisseaux dans les ports d'Espagne, et passèrent en Mauritanie. « Quel dut être, dit Gibbon, à la vue de ces peuples féroces, l'étonnement d'une région si éloignée? Lorsqu'ils abordèrent sur la côte d'Afrique, où l'on ne connaissait ni leur nom, ni leurs mœurs, ni leurs traits, ils pa-

(*) Actæ sunt res feliciter et in Mauritania Tingitana per Furium Celsum (c. LVIII).

rurent sans doute tomber tout à coup d'un nouveau monde (*). » Cette invasion passa sans laisser de traces; mais les Francs avaient indiqué la route que les Vandales devaient suivre deux siècles plus tard. Trébellius Pollion mentionne aussi à cette époque un terrible tremblement de terre qui bouleversa toute la Libye. La terre s'entr'ouvrit en plusieurs endroits, et la mer reflua sur les rivages et engloutit plusieurs villes. Toutefois, la Mauritanie et la Numidie furent à peine agitées par les désordres qui éclatèrent à cette époque où parurent les trente tyrans. Celsus, le seul usurpateur qui parut en Afrique, ne fut reconnu que par la Libye et la proconsulaire, et encore son règne ne dura que sept jours. Ainsi, l'Afrique occidentale resta fidèle à Gallien.

EXPLOITS DE PROBUS EN AFRIQUE; GUERRE DE MAXIMIEN CONTRE LES QUINQUÉGENTIENS (297 de notre ère). — Probus, avant d'être empereur, fit glorieusement la guerre en Afrique. « Il combattit avec courage les Marmarides, dit Flavius Vopiscus, et les vainquit. Étant passé de la Libye à Carthage, il y réprima les rébellions. Il provoqua et tua en combat singulier un chef de tribus africaines, nommé Aradion; et comme il avait reconnu en lui de la fermeté et de la bravoure, il fit élever en son honneur un grand sépulcre : ce monument a 200 pieds de largeur, et il subsiste encore. Il le fit élever par ses soldats, qu'il ne laissait jamais dans l'oisiveté (**). »

Sous Dioclétien, les Mauritanies et l'Afrique furent désolées par une guerre sérieuse qui nécessita la présence de Maximien. Cet événement n'est qu'indiqué dans Aurélius Victor, Eutrope et les panégyristes. Point d'explications ni de détails; car, à cette époque de décadence littéraire, l'histoire dégénère tout à fait en chronique. « Julianus et les Quinquégentiens, dit Aurélius Victor, agitaient violemment l'Afrique. » Ces Quinquégentiens, que plusieurs ont placés dans la Pentapole, étaient des tribus voisines de la Mauritanie (*) romaine, des Maures indépendants. Ces peuples étaient presque toujours armés les uns contre les autres, comme le fait comprendre Claudius Mamertinus, à travers l'emphase de son style de rhéteur. « Là où se perd la lumière, dit-il, à l'endroit où le mont Calpé se tourne vers le rivage de la Tingitane, et ouvre à l'Océan le sein de la Méditerranée, les nations s'acharnent contre leur propre sang. Privées du bonheur d'appartenir aux Romains, elles portent la peine de leur indomptable férocité. La nation des Maures se déchire les entrailles avec fureur, etc... » Cependant cette invasion des Maures indépendants dans la province romaine semble prouver qu'ils avaient fait trêve à leurs hostilités, pour piller ensemble les terres de l'empire. Maximien dompta les Quinquégentiens. « Tu as vaincu, dit Mamertinus dans le panégyrique qu'il adresse à ce prince, tu as soumis, tu as déporté les sauvages tribus des Maures, malgré les montagnes inaccessibles et les remparts naturels qui les protégeaient. » Quant à Julianus, il fut réduit à se donner la mort.

Ce fut après avoir terminé cette guerre que Maximien opéra quelques changements dans l'administration de la Numidie et de la Mauritanie. La Numidie devint province consulaire. La Mauritanie *Sitifensis* fut détachée de la Césarienne, et la Tingitane fut réunie à l'Espagne, et en forma la septième province.

USURPATION D'ALEXANDRE; MAXENCE LE RENVERSE; IL OPPRIME L'AFRIQUE; GOUVERNEMENT DE CONSTANTIN. — Dioclétien avait rétabli la grandeur et la tranquillité de l'empire. La tétrarchie, en divisant le pouvoir, rendait la défense des frontières plus facile; mais quand Dioclétien se fut retiré à Salone, les Augustes et les Cé-

(*) Gibbon, Décad. de l'emp. romain, t. II, p. 133.

(**) Flav. Vopisc., Vie de Prob., ch. IX.

(*) Voyez la note de M. Marcus, p. 717 de la traduction de Mannert.

sars qu'il laissait après lui devinrent tous rivaux. A la faveur de leurs dissensions, un usurpateur s'éleva en Afrique. C'était un Pannonien appelé Alexandre, de la plus basse origine, qui se maintint pendant trois ans dans la contrée (308-311). Maxence, inquiété par Constantin, fut contraint de le laisser jouir quelque temps de son usurpation. Mais, avant de lutter contre le fils de Constance Chlore, il renversa ce faible et méprisable adversaire. Il envoya Volusianus, préfet du prétoire, avec quelques cohortes, et il suffit d'un combat pour dépouiller Alexandre. Maxence désola Carthage et toutes les plus belles parties de l'Afrique par ses cruelles vengeances, et s'y rendit aussi odieux qu'en Italie. « Il paraît certain que la Numidie avait aussi accepté la domination d'Alexandre, et même que ce timide usurpateur, après avoir perdu Carthage presque sans combat, s'était, comme Adherbal, réfugié sous l'abri de la position forte de Cirta. Telle est, du moins, l'induction très-probable qu'on peut tirer de la phrase d'Aurélius Victor, qui nous dit, avec sa concision ordinaire, que Constantin, vainqueur de Maxence, fit relever, embellir la ville de Cirta, qui avait beaucoup souffert dans le siége d'Alexandre, et qu'il lui donna le nom de *Constantine* (*). »

La chute de Maxence excita dans toutes les provinces qu'il avait opprimées la joie la plus vive. Constantin fut salué comme un libérateur. Par une contradiction singulière, le premier empereur chrétien toléra et encouragea en Afrique le culte idolâtrique de sa personne; il fit ériger un temple et institua un collége de prêtres en l'honneur de la famille flavienne, dont il se disait descendu. Une inscription prouve que ce culte existait encore au temps de Constance. Telle était la force des habitudes et des préjugés du paganisme; l'Afrique se prêtait volontiers à cette adoration de la créature humaine, car la foi chrétienne n'y avait pas encore entièrement modifié l'état des esprits; d'ailleurs Constantin la combla de bienfaits, et, depuis trois siècles, la reconnaissance envers les empereurs se manifestait par leur apothéose. En 322, Constantin rendit un édit destiné à soulager l'Afrique de la profonde misère où la tyrannie de Maxence l'avait plongée. Il dit dans ce décret qu'il a appris que des parents, pressés par le dénûment, vendaient leurs enfants, qu'ils ne pouvaient plus nourrir; il indique les secours à donner à ces malheureux, et la source où il faut les puiser; il accorda aussi une diminution d'impôts, et affranchit les provinces agricoles d'Afrique des tributs de blé et d'huile qu'elles avaient d'abord offerts volontairement à Septime Sévère, et qui s'étaient changés depuis en contributions régulières et forcées.

(*) Recherches sur l'Afrique sept., p. 26.

ÉTAT RELIGIEUX DE L'AFRIQUE AU QUATRIÈME SIÈCLE; SCHISME DES DONATISTES. — Mais un mal auquel Constantin ne put remédier, ce furent les dissensions religieuses qui éclatèrent en Afrique quelques années après la défaite de Maxence. Aux rivalités des ambitieux qui se disputaient le siége primatial de Carthage se joignirent les ardentes controverses d'hérétiques opiniâtres, et le schisme des donatistes prît naissance. Il dura trois siècles, et ne disparut de l'Afrique qu'avec le christianisme même. Il y eut deux évêques hérétiques du nom de Donat : le premier, qui occupait le siége de *Cases noires* en Numidie, commença le schisme vers 305, en refusant d'admettre à la communion les traditeurs, c'est-à-dire ceux qui avaient livré les saintes Écritures pendant la persécution de Dioclétien. Il fit déposer Cécilien, évêque de Carthage, qui usait d'indulgence envers les traditeurs; mais il fut lui-même excommunié par le pape Melchiade (313) et par plusieurs conciles. Cependant Cécilien fut réélu primat d'Afrique; mais les évêques de Numidie, qui n'avaient point pris part à cette décision, se déclarèrent, au nombre de soixante-dix, pour un second Donat, homme habile, et qui affectait les dehors de la

vertu la plus austère (316). Pour empêcher ces déchirements de l'Église d'Afrique, le pape et l'empereur intervinrent; et les décrets des conciles d'Arles et de Rome, le jugement suprême de Constantin, dans son sacré consistoire, reconnurent les droits de Cécilien. L'exil fut prononcé contre les chefs du parti opposé; néanmoins, les donatistes se maintinrent dans plusieurs provinces, particulièrement en Numidie, et quatre cents évêques reconnurent l'autorité de leur primat. « Mais l'invincible esprit de secte, dit Gibbon, dévorait les entrailles de la secte même, et l'Église schismatique était déchirée par des dissensions intestines. Le quart des évêques donatistes suivaient la doctrine indépendante des maximianistes. Le sentier étroit et solitaire que leur avaient marqué leurs premiers conducteurs les éloignait de plus en plus du genre humain; et la petite secte, à peine connue sous le nom de rogatiens, affirmait avec assurance que si le Christ descendait du ciel pour juger les humains, il ne reconnaîtrait la pureté de sa doctrine que dans quelques villages obscurs de la Mauritanie Césarienne (*). » Irrités par la persécution, les donatistes prirent les armes: un grand nombre d'habitants des campagnes, enrôlés dans la secte des circoncellions, portèrent de tous côtés le ravage et l'incendie. Constantin fut obligé de les combattre, et on en fit un grand carnage. Ces troubles funestes nuisirent à la prospérité du pays, affaiblirent l'autorité impériale, et encouragèrent les révoltes des tribus indigènes.

MÉCONTENTEMENT GÉNÉRAL DES PROVINCES AFRICAINES. — Ainsi, le schisme des donatistes cessa d'être une simple révolte contre l'unité de l'Église. Ces fanatiques, proscrits par les empereurs, aspirèrent à se séparer de l'empire, et conspirèrent à la fois contre la société politique et contre la communion chrétienne. Il existait encore en Afrique des causes d'un mécontentement plus légitime. Vers la fin du règne de Valentinien Ier, l'Afrique était gouvernée par le comte Romanus; plusieurs villes, opprimées par son odieuse tyrannie, demandèrent justice à l'empereur. Romanus éluda, à force de ruses et d'intrigues, une condamnation méritée, et les réclamations de ces malheureuses cités ne servirent qu'à aggraver leur sort (371). Cette iniquité déposa dans tous les cœurs les germes d'une irritation profonde, présages d'un soulèvement terrible. Enfin, les tribus barbares, châtiées par Maximien, n'attendaient aussi que le moment de se venger de ses rigueurs. Tout était favorable à la révolte, et il ne fallait qu'un chef pour commencer l'attaque, diriger les forces des mécontents, et opérer la séparation que tant d'hommes regardaient comme le seul remède à leurs maux.

RÉVOLTE DE FIRMUS; SA NAISSANCE; CAUSE DE SA RÉBELLION; IL PILLE CÉSARÉE (371 de notre ère).— Ce chef tant désiré ne tarda pas à paraître: ce fut le Maure Firmus, homme influent, actif et habile, réunissant toutes les conditions nécessaires à son rôle, et qui, dans l'histoire des résistances de l'Afrique contre Rome, se place, par son esprit de ruse et sa bravoure, au-dessus de Tacfarinas et à côté de Jugurtha. Le même intérêt que nous avons trouvé dans les autres guerres soutenues pour l'indépendance africaine se retrouve encore dans cette dernière lutte, qui nous offre aussi des rapprochements curieux et des leçons profitables. Malheureusement nous n'avons plus pour guides des historiens comme Tacite ou Salluste; la tentative de Firmus ne nous est racontée que dans un des chapitres les plus mutilés d'Ammien Marcellin (*). Cependant il faut rendre à cet écrivain cette justice, qu'il était habile homme de guerre, instruit en géographie, et ami de l'exactitude et de la vérité. D'ailleurs, Til-

(*) Gibbon, Décad. de l'empire romain, t. IV, p. 165, ch. XXI.

(*) Amm. Marcel., liv. XXIX, ch. 22 et suiv.

lemont a éclairci toutes les difficultés chronologiques ; les savants académiciens cités plus haut ont discuté tous les points de géographie avec une grande netteté ; et, au moyen de tels secours, on peut venir à bout de l'insuffisance et des obscurités du texte de l'auteur ancien.

Firmus était fils de Nubel, puissant chef de tribus mauritaniennes. A sa mort, Nubel laissa une nombreuse postérité, qui se disputa sa riche succession ; et dans ces querelles, Zamma, l'un de ses fils, fut tué par son frère Firmus. Romanus, dont Zamma avait su se concilier la faveur, poursuivit la vengeance de ce meurtre plutôt par des motifs d'avarice ou de haine personnelle que par amour de la justice, qui cette fois cependant était de son côté. Il ne négligea rien pour perdre Firmus, suscita contre lui des délateurs, qui aggravaient son crime en le calomniant auprès du prince. Il enleva à l'accusé tout moyen de justification. Firmus comprit que sa perte allait se décider dans le consistoire impérial ; et, pour échapper à une condamnation que le crédit de son adversaire rendait certaine, il prit les armes, et appela les Africains à la révolte. De toutes parts on accourt à sa voix, et sa première tentative est de marcher sur Césarée et de la livrer au pillage ; puis il se fait reconnaître d'une grande partie de la Numidie et de la Mauritanie césarienne. Malgré le silence d'Ammien Marcellin, un passage de saint Augustin, confirmé par les textes d'Aurélius Victor, d'Orose, et par l'exergue d'une monnaie, font soupçonner que Firmus prit la pourpre et se fit proclamer empereur.

LE COMTE THÉODOSE EST CHARGÉ DE LA GUERRE CONTRE FIRMUS. SES PREMIÈRES OPÉRATIONS. IL SE PORTE A SITIFIS (372 de notre ère). — Ces hardis commencements inspirèrent à Valentinien une vive inquiétude, et il envoya, pour châtier l'usurpateur, le meilleur de ses généraux, le comte Théodose, qu'Ammien compare à Corbulon et aux plus habiles lieutenants de Trajan. Théodose part sans bruit de la ville d'Arles avec une petite flotte, et vient aborder sur la côte de la Mauritanie Sitifensis, que les habitants appellent Igilgitaine (*). Romanus se trouvait alors par hasard sur le même rivage : Théodose eut une entrevue avec lui, et, après quelques légers reproches sur ce qui s'était passé, il le chargea de surveiller les avant-postes et les frontières de la Césarienne. Il dépêcha vers Carthage Gildon, un des frères de Firmus, et Maximin, pour observer la conduite de Vincentius, le complice des exactions de Romanus, qui l'avait laissé dans cette ville en qualité de vice-gouverneur. Ainsi Théodose concentrait toute l'autorité entre ses mains avant de commencer cette lutte, dont il ne voulait être distrait par aucun embarras. Après avoir reçu des renforts, il pénétra dans l'intérieur du pays, et s'assura de Sitifis, qui était restée fidèle, et qui fut le centre de ses opérations. Il ne se dissimulait pas toutes les difficultés de cette guerre, et nous le voyons dans Ammien méditer soucieusement son plan de campagne. « L'esprit rempli d'incertitudes, il s'efforçait de trouver par quels moyens il pourrait manœuvrer sur cette terre que l'ardeur du soleil avait brûlée, avec des soldats habitués aux frimas du Nord ; comment il parviendrait à surprendre un ennemi agile et insaisissable, et combattant plutôt par surprises qu'en batailles rangées. » Les obstacles du terrain semblaient insurmontables. « C'était dans la région la plus âpre et la plus escarpée de l'Afrique qu'existait le foyer le plus ardent de l'insurrection. C'est ce réseau de montagnes abruptes, c'est cet amas de gorges, de défilés, de pics, de lacs et de torrents qui se croisent sans interruption de Sétif à Cherchel, entre les deux chaînes de l'Atlas ; c'est cette contrée presque inviable que Firmus avait habilement choisie pour y amener les Romains et en faire le théâtre de la guerre (**). »

(*) Il dut prendre terre au port de Gigelli, que Shaw appelle Jigel, et qui se trouve entre Bougie et le cap Bougiarone.

(**) Recherches sur l'Afriq. sept., p. 32.

FIRMUS ESSAYE DE TROMPER THÉODOSE. — Firmus, outre les avantages d'un caractère persévérant, possédait encore les ressources d'un esprit rusé et perfide. Pour inspirer à Théodose une fausse confiance, il affecta, comme Jugurtha à l'égard de Métellus, de désirer vivement la paix, et députa au chef romain quelques-uns des siens, chargés de lui exprimer son repentir, et de rejeter, sur ceux qui l'avaient poussé à bout à force d'injustices, le tort de tout ce qui s'était passé. Théodose promit la paix, si Firmus donnait des otages ; mais il ne se laissa pas prendre à ces manifestations suspectes, et il courut vers la station Panchariana (*), pour y faire la revue des légions d'Afrique qu'il y avait réunies. Sa présence et ses paroles excitèrent au plus haut point l'ardeur des troupes. Il était également cher aux habitants de la province, dont il respectait les propriétés et qu'il garantissait de tout pillage. Après avoir opéré la jonction des légionnaires et des troupes indigènes, il marcha vers Tubusuptus, ville voisine des montagnes de Fer. Là, il rencontra une nouvelle ambassade de Firmus ; mais comme elle n'amenait pas les otages, il la renvoya.

Théodose avait pénétré les intentions de Firmus, et le temps d'agir était venu. Après une course rapide, l'armée de Théodose fut aux prises avec les tribus des Tyndenses et des Massissenses, que commandaient Mascézil et Dius, deux autres frères de Firmus. On combattit d'abord de loin avec des flèches, puis une mêlée furieuse s'engagea, et l'horreur de ce combat était augmentée par les hurlements plaintifs des barbares blessés ou faits prisonniers. Les Romains vainqueurs se répandirent dans la campagne, et mirent tout à feu et à sang. Ce fut dans ce pillage qu'ils détruisirent de fond en comble la superbe résidence du *fundus Petrensis* (*), que l'un des frères de Firmus, Salmacès, venait de faire construire avec une somptueuse magnificence. Non loin du théâtre de cette première bataille était la ville de Lamfocta, dont Théodose s'empara à l'instant même. Avant de pousser plus avant, il fit amasser dans cette ville une grande quantité de vivres et de munitions, afin d'avoir un magasin à sa portée, si la disette se faisait sentir. Au milieu de ces préparatifs, Mascézil, qui avait réparé ses pertes par de nouvelles recrues, affronte de nouveau l'armée romaine ; mais il est vaincu une seconde fois, et ne dut qu'à la rapidité de son cheval de ne pas tomber aux mains des ennemis.

FEINTE SOUMISSION DE FIRMUS. THÉODOSE LUI ACCORDE LA PAIX. IL VA A CÉSARÉE. — Firmus, découragé par le mauvais résultat de ces opérations qu'il avait dirigées, en revint à sa première ruse, et demanda la paix avec une grande apparence de sincérité. Il se servit de l'intermédiaire de prêtres *du rit chrétien,* dit Marcellin, pour entamer les négociations. Ceux-ci vinrent avec des otages, et désarmèrent le ressentiment de Théodose, qui consentit à une entrevue avec Firmus. Le Maure se présenta plein de défiance, et monté sur un cheval dont la vitesse pouvait le préserver en cas de surprise. Mais arrivé en présence de Théodose, il se rassura à la vue de la majesté loyale et imposante de ce chef redoutable ; et, mettant pied à terre, il courba la tête, et, dans une humble attitude, fit l'aveu de sa faute et en implora le pardon. Théodose lui donna le baiser de paix ; et deux jours après, conformément au traité, Firmus restitua les prisonniers, les drapeaux, son butin et ses trésors. Tout fut remis à Icosium (**). A ce prix, Firmus arrêta Théodose, obtint

(*) Lieu inconnu, à moins qu'on ne veuille y voir la même chose que la station Paratianis, aujourd'hui Pacdana, située près de la mer, sur la voie romaine de Saldæ à Hippone.

(*) Tout ceci se passe dans le Séboue, district plat et fertile, entouré de montagnes, au sud de Dellys.

(**) Selon Shaw, Alger serait sur l'emplacement d'Icosium ; selon d'autres, sur celui d'Iomnium.

du temps, et put préparer de nouvelles perfidies.

Cette soumission du chef n'avait pas entièrement pacifié le pays. Théodose le parcourut en tous sens, et, après de longues marches, il entra à Tipasa (*), où il reçut les envoyés des Mazices (**), peuple maure qui avait soutenu Firmus, et qui voulait détourner la colère des Romains. Loin de les entendre, Théodose répondit qu'il ne tarderait pas à les châtier, et se remit en marche. Il visita sur son chemin la ville de Césarée, que Firmus avait pillée, et qui n'était plus qu'un monceau de ruines. Mais pendant qu'il songeait à réparer les désastres de cette malheureuse cité et à y établir deux légions, il apprend que Firmus, trahissant sa foi, se dispose à le surprendre.

FIRMUS REPREND LES ARMES. THÉODOSE EST CONTRAINT DE RECULER DEVANT LUI (373 de notre ère). — A cette nouvelle, Théodose change ses dispositions, et, avant de marcher contre les Mazices, il se porte, vers l'occident, à Succabar, municipe adossé aux pentes du mont Transcellensis, et il place un corps de troupes à Tigava (***). Par ces manœuvres, il occupait tous les passages, et éloignait le danger d'une attaque soudaine. Des conspirations, excitées parmi les troupes par les intrigues de Firmus, ne servirent qu'à faire ressortir la vigilance et la fermeté de Théodose. Il livra une partie des coupables à la fureur des soldats; d'autres, en plus grand nombre, eurent les deux mains coupées, et vécurent pour servir d'exemple par le spectacle de ce terrible châtiment. Alors arrivèrent au camp Gildon et Maximus, amenant avec eux deux chefs de la nation des Mazices, Bellen et Féricius, dont ils s'étaient rendus maîtres. Théodose ordonna leur supplice. Après la prise du fort de Gallonas et du fort Tingitanus, Théodose envahit le pays des Mazices en franchissant la chaîne de l'Ancorarius (*); il les défait complétement, et, poursuivant sans relâche la résolution de terminer la guerre par le châtiment de toutes les tribus, il entre dans la contrée des Musones, et s'avance jusqu'au municipe d'Auzia, où Tacfarinas s'était autrefois retranché. Dans cette région étaient une foule de tribus différentes de mœurs et de langage, mais toutes animées de la même haine contre le nom romain. Cyria, sœur de Firmus, femme déterminée, était au milieu de ces peuples, leur communiquant son ardeur et leur prodiguant ses immenses richesses. Si Théodose s'engageait avec sa faible armée sur le territoire occupé par ces nombreuses tribus, sa perte était assurée. Firmus espérait que son ennemi commettrait la magnanime imprudence d'avancer toujours, et c'était là qu'il comptait l'envelopper et l'anéantir. En effet, Théodose sentit son courage se révolter à l'idée de reculer devant ces adversaires méprisables, et il hésitait à donner le signal de la retraite. Déjà des multitudes d'ennemis serraient de près les flancs de sa petite armée, qui ne comptait que 3,500 hommes; ils apparaissaient à tous les défilés, sur toutes les hauteurs. Alors, craignant que ces hordes ne lui barrassent le chemin vers la mer, il se décida enfin à faire ce qui lui avait tant répugné d'abord, et il revint sur ses pas, au milieu de dangers de toute espèce. Après s'être arrêté quelque temps au domaine de Mazuca, *fundum nomine Mazucanum* (**), il revint en février

(*) Tipasa est, selon Mannert, la même que le port de Thapsus. Cette ville était à l'orient de Césarée.

(**) Les Mazices habitaient à l'occident de Césarée, comme on le voit par la direction de la marche de Théodose.

(***) Jibels-Doui, montagne au sud d'Herba et du Shéliff, doit être le mont Transcellensis. — Sur l'emplacement de Tigava sont des ruines appelées aujourd'hui Herba.

(*) Mont Ouannaséris.

(**) « La villa Mazucana, dont le nom ressemble à celui de Mazices, est à chercher entre Tipasa et Auzia. Mazuca est un des frères de Firmus. Il est probable que le fundus Mazucanus, à présent Mazuna, était une propriété de ce Mazuca. » (Recherches sur l'Afrique sept., p. 59.)

373 sur la côte, dans la ville de Tipasa (Dahmouse), où il fit reposer ses troupes.

THÉODOSE CORROMPT PLUSIEURS TRIBUS BARBARES; IL POURSUIT FIRMUS CHEZ LES ABANI; IL EST ENCORE CONTRAINT DE RÉTROGRADER. — Théodose séjourna assez longtemps dans cette cité : toutefois, son repos n'était pas de l'inaction. Il répandit parmi les tribus attachées à Firmus de nombreux agents, qui, parlant au nom de la puissance romaine, et agissant sur les uns par des menaces de vengeance, sur les autres par des promesses de récompenses magnifiques, parvinrent à ébranler la fidélité de ces hordes, et à en ramener plusieurs à l'obéissance. La ligue qui avait arrêté Théodose, et qui était formée des Baiures, des Cantauriens, des Avastomates, des Casaves, des Dovares (*), fut peu à peu dissoute par cette politique rusée et habile, qui fut plus efficace que les opérations militaires. Firmus, craignant pour ses jours, prit le parti de fuir, quoiqu'il lui restât encore des forces assez considérables. A la faveur des ténèbres de la nuit, il disparaît, abandonnant à la merci du Romain tous ceux qu'il a compromis; et il va se cacher, accompagné de sa femme, dans les monts Caprariens, dans des rochers solitaires et inaccessibles. Les siens, ne retrouvant plus leur chef, s'enfuirent précipitamment de leur camp, qui fut à l'instant occupé par les soldats de Théodose.

Celui-ci poursuivait son ennemi sans relâche, domptant, exterminant tout sur son passage, et imposant aux tribus consternées des chefs dont il était sûr. Enfin, il arriva aux monts Caprariens, et dans le pays des Abani ou Abennæ (**), qui tous avaient pris les armes en faveur de Firmus. Ils étaient postés sur les hauteurs, et il paraissait impossible de les forcer dans leurs positions. Pendant que Théodose étudie les lieux et médite son plan d'attaque, des tribus d'Éthiopiens ou de nègres viennent renforcer les Abani et accroître leur audace. Toutes ces hordes, se précipitant des montagnes, fondent avec impétuosité, et en poussant des cris affreux, sur les bataillons romains, qu'ils sont sur le point d'entamer. Théodose fut encore contraint de rétrograder devant les Maures; mais, comme la première fois, il fit sa retraite en bon ordre et d'une manière menaçante, ayant ordonné aux siens de serrer leurs rangs, et d'opposer aux barbares un mur impénétrable de piques et de boucliers. Il parvint ainsi, sans éprouver de perte, à la ville appelée *Contense*, où il découvrit et châtia exemplairement, selon sa coutume, de nouveaux traîtres.

PREMIÈRE CAMPAGNE DE THÉODOSE CONTRE LES ISAFLIENS. IL VA JUSQUE CHEZ LES JUBALÈNES. SON RETOUR A AUZIA (374 de notre ère). — Théodose était encore à Contense, quand on vint lui apprendre que Firmus s'était retiré chez les Isafliens. Il ordonne au chef de cette tribu de lui livrer le fugitif, ainsi que son frère Mazuca; et, sur son refus, il envahit ses domaines. Une grande bataille fut livrée, où les barbares montrèrent leur acharnement accoutumé, et où la supériorité de la tactique assura l'avantage aux Romains. Un grand nombre d'Isafliens fut immolé; Firmus combattit avec valeur, et chercha plus d'une fois la mort au milieu des rangs ennemis; mais, à la fin, son cheval l'emporta en galopant à travers les rochers. Mazuca ne fut pas si heureux : ayant été blessé mortellement, il tomba au pouvoir des Romains, fut conduit à Césarée, et y mourut de sa blessure. Après sa mort,

(*) « Ces tribus doivent être placées entre Tipasa et Auzia, probablement dans les chaînes du Jibel-Zickar et du petit Atlas au sud d'Alger. » (Rech. sur l'Afriq. sept., p. 60.)

(**) « Les Abennæ sont désignés par l'orateur Julius Honorius, auteur d'une Cosmographie mentionnée par Cassiodore, comme voisins des Quinquégentiens, des Mazices, etc..... L'emplacement des Mazices étant connu, fixe celui des Abennæ. Celui de l'oppidum Contense est bien incertain; on peut néanmoins lui assigner sa place entre le grand et le petit Atlas. » (Ibid., p. 61.)

sa tête fut séparée de son corps, et exposée en public, à la satisfaction de tous les habitants de Césarée, que ce spectacle vengeait de la ruine de leur cité. Cette défaite coûta cher aux Isafliens; Théodose parcourut leur pays, pillant et dévastant tout sur son passage.

S'étant avancé plus loin encore, Théodose rencontra la nation des Jubalènes (*), où était né Nubel, père de Firmus. Il dissipa du premier choc les guerriers de cette tribu; mais, rebuté par l'âpreté du pays, la hauteur des montagnes, craignant d'être surpris dans ces gorges et ces défilés, il revient tranquillement à Auzia. Il y reçut la soumission des Jesalenses (**), qui offrirent d'eux-mêmes des secours et des vivres. Tout autre chef que Théodose eût regardé cette guerre comme terminée, et fût revenu à la cour jouir de sa gloire et se reposer de ses fatigues. Ainsi avaient fait autrefois les généraux opposés à Tacfarinas, qu'ils croyaient dompté dès qu'il avait disparu. Mais la persévérance de Théodose ne se démentit pas un seul instant. Après son séjour à Auzia et à Castellum Medianum, il se remit en campagne, et envahit de nouveau le pays des Isafliens.

SECONDE CAMPAGNE DE THÉODOSE CONTRE LES ISAFLIENS. GRANDE BATAILLE. RAVAGE DU PAYS DES JESALENSES. — Lorsqu'Igmazen, roi des Isafliens, apprit que Théodose entrait une seconde fois dans ses États, il vint à sa rencontre, et lui demanda d'un air insultant son nom et l'objet de sa venue. « Je suis, lui dit le comte d'un ton imposant et dédaigneux, je suis le général de Valentinien, monarque de l'univers; il m'envoie ici pour poursuivre et punir un brigand sans ressources. Remets-le à l'instant entre mes mains, et sois assuré que si tu n'obéis pas au commandement de mon invincible souverain, toi et ton peuple vous serez entièrement exterminés. » Igmazen ne répondit que par des injures, et se retira furieux. Le lendemain, à la pointe du jour, les deux armées étaient rangées en bataille, n'attendant plus que le signal de l'action. L'avant-garde de l'armée barbare était composée de vingt mille guerriers, et derrière se pressaient des bataillons plus nombreux encore. C'était la horde des Jesalenses, qui avaient oublié leurs engagements avec Théodose, et que Firmus avait regagnés à sa cause. Se voyant en si grand nombre, les barbares ne doutaient pas qu'ils viendraient à bout d'envelopper les Romains. Le danger était grand en effet; mais les Romains étaient pleins de confiance dans leurs succès passés et dans l'habileté de leur général. Théodose recourut à sa tactique ordinaire: les hommes se rapprochèrent, les rangs se serrèrent, et, appuyés les uns contre les autres, couverts de leurs longs boucliers, ils ne purent être entamés par les Maures. Le combat dura tout le jour: vers le soir, avant que le soleil eût disparu, Firmus se montra aux deux armées, monté sur un puissant cheval, revêtu d'un éclatant manteau de pourpre; et on l'entendit appeler à grands cris les soldats à la défection, et accabler Théodose d'outrages, lui reprochant sa cruauté envers les siens, et les supplices qu'il inventait pour les punir. Ces paroles ne furent pas sans effet: si la plupart des soldats de Théodose en furent indignés, quelques-uns se laissèrent persuader par l'usurpateur, et quittèrent les rangs. Quand la nuit fut venue, le comte romain opéra sa retraite, et se dirigea vers la forteresse Duodiense (*). Là, l'inflexible

(*) Les Jubaleni habitaient la chaîne du grand Atlas au-dessus de Titteri; les Isaflenses, les vallées situées entre cette chaîne et le Jurjurah. M. Dureau de la Malle assimile les Isafliens aux Inschlowa de la plaine de Castoula.

(**) Les Jesalenses sont peut-être, selon le même savant, les Welled-Eisa vers le Titteri-Dosh.

(*) Castellum Duodiense ou Vodiense. Sa position est inconnue, mais il devait être situé à l'ouest d'Auzia. Mannert, p. 383 de la trad. de M. Marcus.

général mit en jugement ceux de ses soldats qui s'étaient montrés lâches ou traîtres; les uns eurent les mains coupées, les autres furent brûlés vifs. Ammien Marcellin exalte cette barbare justice de son héros.

Les Isafliens avaient poursuivi Théodose dans sa retraite; mais, repoussés dans une tentative nocturne sur son camp, ils rentrèrent chez eux. Alors Théodose se porta à marches forcées par des chemins de traverse chez les Jesalenses, ravagea leur canton, et revint à Sitifi, en passant par les villes de la Césarienne.

TROISIÈME CAMPAGNE CONTRE LES ISAFLIENS; IGMAZEN TRAHIT FIRMUS; FIN DE CE DERNIER (375 de notre ère). — Quelque temps après, Théodose recommença la guerre contre la tribu des Isafliens. Après de nouvelles défaites, le roi Igmazen, qui jusque-là avait la réputation d'invincible aux yeux des Maures, craignant pour son trône et pour sa vie, résolut de se débarrasser du fugitif dont la cause était désespérée. Comme il connaissait les dispositions des siens en faveur de Firmus, il fut obligé de prendre les plus grandes précautions. Il partit seul de son camp, et eut avec Théodose une entrevue secrète, où il convint de livrer Firmus comme autrefois Bocchus avait livré Jugurtha. N'osant pas le revoir une seconde fois, dans la crainte d'éveiller les soupçons de Firmus et des Maures, Igmazen engagea Théodose à lui envoyer Mazilla, un des principaux chefs des Mazices, homme sûr à qui l'on pouvait tout confier, et qui leur servirait d'intermédiaire. L'entremise de Mazilla leur fut d'un grand secours; mais comme les Maures montraient toujours le plus grand attachement pour Firmus, Igmazen n'osait exécuter son projet de trahison. Il engagea à dessein plusieurs combats avec Théodose, dans lesquels il avait soin de préparer sa défaite et le carnage des siens; en sorte que les Isafliens, accablés par tant de pertes, commencèrent à se refroidir pour Firmus, et à trouver qu'il leur était à charge. Toutes ces manœuvres eurent un plein succès : Firmus, ne comptant plus sur ces tribus découragées, se préparait à chercher un asile dans des solitudes, ou chez des peuples plus reculés, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait plus la liberté de s'enfuir : des gardes surveillaient toutes ses démarches. Alors il prit son parti, et, profitant du sommeil de ses gardiens, il s'éloigna avec précaution, rampant plutôt qu'il ne marchait; et quand il fut arrivé dans un lieu retiré, il se pendit. Igmazen fut au désespoir de n'avoir qu'un cadavre à présenter à Théodose; il fit des excuses, et envoya le corps de Firmus, jeté négligemment sur un chameau. Toutefois, ce présent ne laissa pas que d'être très-agréable à Théodose, qui campait alors près du fort Rusubbicari. Il fit exposer publiquement le corps de Firmus; et quand il eut été reconnu de tous, il ramena ses troupes victorieuses à Sitifi, où il rentra avec tout l'appareil d'un triomphateur.

RÉVOLTE DE GILDON; ELLE EST RÉPRIMÉE PAR MASCÉZIL (397-398 de notre ère). — L'Afrique, rattachée de nouveau à l'empire, resta en repos sous la ferme domination de l'empereur Théodose, fils du vainqueur de Firmus. Mais les liens de cette réunion se relâchèrent à la mort de ce grand prince, et ce fut l'un des frères de Firmus, le Maure Gildon, qui se fit le chef de cette dernière tentative d'indépendance. En récompense des services qu'il avait rendus au comte Théodose, Gildon avait été investi de tous les immenses domaines qui appartenaient à sa famille. On l'éleva ensuite à la dignité de comte militaire, et il fut chargé du gouvernement de l'Afrique entière, qu'il administra pendant douze ans avec une autorité presque absolue. La faiblesse des fils de Théodose lui fit concevoir le projet de s'emparer de la souveraineté de l'Afrique, et, refusant à Honorius l'hommage qu'il lui devait comme gouverneur d'une province de son empire, il reconnut en apparence l'autorité d'Arcadius, plus éloigné et plus faible, afin de n'obéir en réalité à personne (397).

Le conseil de l'empereur d'Occident, après l'avoir déclaré rebelle, prit les mesures nécessaires pour assurer son châtiment. Stilichon ne passa pas lui-même en Afrique, mais il confia le soin de cette guerre à un général actif, et animé du désir de venger sur le tyran des injures personnelles. C'était encore un frère de Firmus, un des fils de ce Nubel, dont la postérité était depuis longtemps si activement mêlée à tous les troubles de l'Afrique. Cet homme, appelé Mascézil, avait été très-attaché au parti de Firmus, comme on l'a vu plus haut; mais les indignes procédés de Gildon à son égard, le meurtre de ses deux enfants que ce tyran avait massacrés, assuraient Stilichon qu'il trouverait en Mascézil l'homme le mieux disposé à servir les intérêts de Rome contre l'usurpateur. Il lui donna une armée de vétérans, composée des légions *jovienne*, *herculienne*, *augustienne*, des auxiliaires, des soldats qui marchaient sous l'étendard du *lion*, et des corps des *fortunés* et des *invincibles*. Les soldats qui remplissaient ces cadres magnifiques ne s'élevaient pas au delà de 5,000; car, dans l'empire romain, toute force réelle avait fait place alors à une vaine ostentation de mots. La flotte qui portait cette petite armée partit de Pise en Toscane (398), évita les rochers de la Corse, relâcha dans le port de Caralis (Cagliari) en Sardaigne, et aborda enfin sur la côte d'Afrique, en un lieu que les auteurs du temps ne désignent pas (*).

Gildon était parvenu à réunir sous ses ordres une armée de 70,000 hommes. Il avait cherché des combattants jusque parmi les Gétules et les Éthiopiens, et il se vantait d'avance que sa nombreuse cavalerie foulerait aux pieds la petite troupe de Mascézil, et ensevelirait dans un nuage de sable brûlant ces soldats, tirés des froides régions de la Gaule et de la Germanie. Mascézil méprisait la multitude des ennemis et les bravades de leur chef. Après avoir laissé reposer ses soldats pendant trois jours, il donna le signal d'une bataille générale. Il n'y eut presque pas de combat : en présence des vétérans de l'empereur, les rebelles et les barbares qui soutenaient Gildon se sentirent intimidés. Un porte-étendard ayant par hasard baissé son drapeau, tous l'imitèrent et se rendirent, les autres se dispersèrent, et cette multitude s'évanouit. Gildon gagna la mer pour se réfugier en Orient. Rejeté par les vents contraires sur la côte, il entra dans le port de Tabraca, qui est sur la limite de la Numidie et de l'Afrique propre. Les habitants le saisirent et le jetèrent dans un cachot, où il termina ses jours par une mort volontaire. Ses complices furent poursuivis et rigoureusement châtiés; la crainte fit rentrer tout le reste dans le devoir, et l'Afrique redevint une dépendance de l'empire, jusqu'au moment où elle en fut séparée par les Vandales (398).

CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉTAT DE L'AFRIQUE AU MOMENT DE L'INVASION DES VANDALES. — Avant de terminer cette histoire, nous emprunterons à l'introduction des Recherches sur l'Afrique septentrionale le passage suivant, où les causes de ces derniers troubles sont si nettement exposées, et qui fait parfaitement comprendre la situation politique de ce pays au commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne.

« Ces deux ordres de faits, l'accession si prompte de l'Afrique entière à l'usurpation de Gildon, sa soumission plus prompte encore à l'empire du faible Honorius, ces deux faits ont une cause générale qu'on a jusqu'ici négligé de rechercher, et qui nous semble évidente et palpable.

« Gildon était Maure et païen, mais protecteur zélé des circoncellions et des donatistes; il était frère de Firmus, qui était mort en combattant pour la liberté du pays : il représentait donc deux intérêts généraux très-puissants, celui de l'indépendance africaine et

(*) Claudien a composé un poëme sur la guerre de Gildon. Il n'en reste que le premier livre, qui s'arrête au moment où la flotte de Mascézil est en Sardaigne.

celui d'une secte religieuse fort active et fort étendue : l'accession du pays fut prompte et volontaire.

« Mais la famille de Gildon était chrétienne et orthodoxe ; sa femme, sa sœur et sa fille furent des saintes. Son règne dégénéra en tyrannie. Sa cruauté, sa lâcheté, son avarice et ses débauches, plus offensantes dans un vieillard, lui aliénèrent le cœur de ses partisans. Mascézil arrive avec une poignée de soldats ; il représente, aux yeux des Maures, le sang des rois indigènes, fils de Nubel ; aux yeux des chrétiens, la religion orthodoxe, qui, depuis l'épiscopat de saint Cyprien, avait jeté en Afrique de profondes racines. Mascézil trouve des auxiliaires dans la famille même du tyran : il s'appuie à son tour sur des intérêts généraux tout-puissants ; l'Afrique entière se soumet sans résistance.

« Aussi, la conquête achevée, Stilichon, politique à la vue perçante, mais peu délicat sur les moyens, se débarrassa de Mascézil par un crime, qu'il déguise sous les apparences d'un accident fortuit. Stilichon, trop instruit des secrets de la faiblesse de l'empire, eut évidemment pour but, en sacrifiant Mascézil, d'ôter un chef redoutable à l'indépendance africaine.

« Un seul chiffre démontre quel appui la rébellion pouvait trouver en Afrique. On compta, en 411, au concile de Carthage, composé de 576 membres, 279 évêques donatistes, et cette secte, depuis quarante ans, appuyait toutes les tentatives formées pour se séparer de l'empire. Aussi, tous les efforts du gouvernement, toute l'énergie des Pères de l'Église, dirigée par saint Augustin, s'appliquèrent à extirper cette hérésie, qui menaçait à la fois la religion et l'État.

« L'Afrique même profita pendant quelque temps des malheurs de l'Italie et du démembrement de l'empire ; un grand nombre de fidèles s'y réfugia pour échapper à l'invasion des barbares, et vint accroître les forces du parti catholique et impérial. Enfin, depuis la révolte de Gildon jusqu'à l'arrivée des Vandales, cette partie du monde ne fut déchirée par aucune guerre civile ou étrangère (*). »

CONCLUSION.—L'établissement des Vandales en Afrique, le sort de la Numidie et de la Mauritanie sous ces conquérants, la restauration momentanée du gouvernement impérial dans ces contrées jusqu'à l'invasion des Arabes, qui les en sépara pour toujours, sont racontés dans une autre partie de cette histoire (**). La succession de tous ces faits, ces alternatives de conquêtes étrangères et de retour à l'indépendance et à la barbarie, cette infériorité constante de la terre et de la race africaine, à l'égard de l'Asie et de l'Europe, sont bien de nature à inspirer, pour ce sol et pour ce peuple si peu privilégiés et vraiment maudits, une compassion profonde. Dans l'histoire du développement de la civilisation humaine, l'Afrique n'a pas de place ; elle ne contribue en rien à l'œuvre que poursuivent les autres peuples : ses sables sont trop stériles pour produire, trop mouvants pour conserver ; elle se complaît dans son isolement et son ignorance, et se fait hostile et inhospitalière pour tous les autres peuples. Sa haine contre Carthage fut affreuse ; la guerre *inexpiable* des mercenaires le prouve assez. Cette haine aveugle la rapproche de Rome, qu'elle détesta tout autant quand il fallut subir son joug. Rome pourtant la domina, la transforma même, par l'action du temps et de sa persévérance. Mais l'Afrique frémissait toujours sous la main vigoureuse qui la pressait, et cependant Rome réussit à la rendre brillante et prospère, et à la faire compter parmi les nations. Occupée, après la chute de l'empire, par des conquérants moins civilisés et moins forts, l'Afrique retourne à ses penchants naturels ; et après les Vandales, après les Arabes, elle retombe dans une

(*) Recherches sur l'Afrique sept., introd., p. 34.

(**) Voy. l'Histoire de la domination des Vandales en Afrique, et l'appendice sur la domination byzantine, par M. J. Yanoski.

barbarie aussi grande et plus invétérée que la première, car une religion mauvaise la consacre. Toutefois, ne peut-on pas espérer pour elle un avenir différent et des jours meilleurs ? Voilà que, de l'autre côté de la Méditerranée, de braves soldats s'élancent sur cette antique patrie des Numides et des Maures, et en recommencent la conquête. Ils luttent avec une ardeur et une constance invincibles contre ces mêmes obstacles devant lesquels Carthage échoua, et qui arrêtèrent les Romains pendant deux siècles. Par une disposition toute providentielle, cette œuvre de conquête et de régénération d'un peuple impuissant à se former lui-même, est confiée à la nation la plus forte, la plus désintéressée, la plus généreuse de l'Europe. Qu'elle persévère, cette nation, dans la noble et difficile tentative si glorieusement commencée, et qui deviendra la plus grande de notre siècle ! Qu'elle rende à la société, à la civilisation, ce rivage de la Méditerranée appelé si longtemps *terre de barbarie!* En considérant la rapidité de ses progrès depuis treize années seulement d'efforts, et la lente opiniâtreté des Romains dans la même entreprise, elle ne doutera plus du succès, elle achèvera une œuvre qui importe à sa gloire et à sa puissance, et elle réalisera une espérance et un vœu qu'inspirent le sentiment patriotique et l'amour de l'humanité.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS L'HISTOIRE DE LA NUMIDIE ET DE LA MAURITANIE.

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES,
DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

L'AFRIQUE CHRÉTIENNE,

PAR M. JEAN YANOSKI,

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÉGE STANISLAS, etc

AVANT-PROPOS; PREMIERS SUCCÈS DU CHRISTIANISME EN AFRIQUE; ÉTABLISSEMENT DES ÉVÊCHÉS; PREMIERS CONCILES; AGRIPPINUS ET OPTAT, ÉVÊQUES DE CARTHAGE. — En nulle contrée de l'ancien monde le christianisme n'a été plus florissant qu'en Afrique. Sur la vaste étendue de côtes que baigne la Méditerranée, depuis les limites les plus orientales de la régence de Tripoli jusqu'à Tanger, s'élevaient jadis dans les villes, à la place occupée aujourd'hui par les mosquées, et là même où l'on ne rencontre plus que le désert, d'innombrables églises. Sur cette terre où, pendant mille ans et plus, Mahomet a régné sans partage, on ne trouvait, du quatrième siècle au sixième, que des chrétiens.

L'islamisme, il est vrai, a changé l'aspect de l'Afrique. Il a fait disparaître de la Tripolitaine, de la Byzacène, de la province carthaginoise, de la Numidie et des trois Mauritanies jusqu'au dernier vestige de la civilisation romaine et du christianisme. Cependant il n'a pu effacer tous les souvenirs qui se rattachent à l'ancien état social et religieux de ces contrées. L'Église d'Afrique avait légué avant l'invasion arabe, à l'Asie et à l'Europe, des documents sans nombre qui attestaient l'héroïsme de ses martyrs, la multitude de ses membres, la violence de ses schismes, et la science de ses docteurs.

C'est l'histoire de cette illustre Église que nous voulons raconter. Pour arriver à notre but il suffira donc de consulter tous les titres, anciens et vénérables, qu'elle nous a transmis; de mettre en œuvre, en un mot, les matériaux qu'elle-même, au temps de sa puissance et de sa grandeur, avait pris soin de rassembler (1).

(1) Nous avons donc beaucoup emprunté aux anciennes légendes, aux canons des conciles et aux livres des Pères. Toutefois, nous devons dire que souvent aussi nous avons eu recours aux ouvrages modernes et que nous y avons pris (comme le témoignent nos citations) des opinions, des vues et de savantes explications. Parmi ces ouvrages, il en est un dont nous parlerons ici en quelques mots.

L'Afrique chrétienne de Morcelli (*Stephani Antonii Morcelli, e S. J., præpositi ecclesiæ clarensis*, Africa Christiana, *in tres partes tributa. Brixiæ*, 1816; in-4°) est un chef-d'œuvre d'érudition. L'auteur dans ses trois volumes n'a omis aucun des faits qui se rapportent à l'histoire du christianisme en Afrique. Mais d'un autre côté, il n'y a pas une idée générale dans cette prodigieuse compilation. Morcelli semble se défier de sa raison. En général, il s'abstient d'apprécier et de juger les hommes et les événements. Il laisse à d'autres le soin de tirer la conclusion des faits qu'il a si soigneusement enregistrés. Si Morcelli a voulu prou-

A quelle époque et par quels missionnaires le christianisme fut-il introduit en Afrique? On l'ignore. Sans doute, dès la fin du premier siècle, quelques disciples des apôtres vinrent d'Asie ou d'Europe, sur des vaisseaux marchands, pour apporter l'Évangile dans les populeuses et riches cités du littoral africain. Carthage dut être le point de départ de la prédication. Il est vraisemblable que ce fut aussi dans la capitale de l'Afrique que fut élevé le premier siége épiscopal. La doctrine nouvelle se répandit avec rapidité dans l'intérieur des terres. Là, comme ailleurs, elle gagna, ainsi que l'attestent d'anciens documents, les actes des martyrs par exemple, des hommes de toutes les classes, depuis les esclaves jusqu'à ceux qui occupaient le premier rang dans la société romaine.

Saint Cyprien nous apprend que dès la fin du second siècle il y avait dans la Proconsulaire et dans la Numidie un grand nombre d'évêchés (1). Agrippinus, le premier évêque connu de Carthage, convoqua à cette époque un concile où il fit statuer que les hérétiques qui voudraient rentrer dans le sein de l'Église, seraient soumis à un second baptême. L'opinion qui fut émise dans ce concile, et qu'approuva plus tard saint Cyprien, a été condamnée par l'Église.

Optat, après la mort d'Agrippinus, occupa le siége épiscopal de Carthage.

PROPAGATION DES IDÉES CHRÉTIENNES; LA PERSÉCUTION EN AFRIQUE; LES MARTYRS SCILLITAINS. — Les idées chrétiennes se répandirent avec rapidité dans toute l'Afrique. La doctrine nouvelle obtint dans cette province un tel succès que bientôt le gouvernement impérial en conçut de vives alarmes. Septime Sévère ordonna au proconsul Vigellius Saturnin de faire d'actives recherches et de punir par le dernier supplice ceux qui refuseraient de jurer par le génie des empereurs et de sacrifier aux dieux. Bientôt douze chrétiens de la ville de Scilla (1) furent saisis et amenés à Carthage, devant le tribunal proconsulaire. Saturnin leur promit le pardon des empereurs s'ils voulaient renoncer aux croyances qu'ils avaient embrassées. Mais tous d'une voix unanime s'écrièrent : Nous sommes chrétiens et nous voulons rester chrétiens. Spérat était le plus ardent des accusés; il stimulait le courage des autres par sa fermeté et la véhémence de ses réponses. Enfin le proconsul cessa de promettre et menaça. Les chrétiens restèrent inébranlables. Alors Saturnin prononça contre Spérat, Narzal, Cittin, Veturius, Felix, Acyllin, Letantius, et cinq femmes, Januaria, Generosa, Vestina, Donata et Secunda, une sentence de condamnation. Ces premiers martyrs de l'Église d'Afrique se rendirent au lieu du supplice sans proférer une plainte et sans rien perdre de leur résolution. Ils eurent la tête tranchée. Cette sanglante exécution, loin de ralentir le zèle des chrétiens, ne fit que l'enflammer. Le nom des douze victimes était répété, dans leurs réunions secrètes, avec vénération; plusieurs, parmi les païens, se laissèrent gagner aux doctrines qui inspiraient tant de dévouement et d'héroïsme, et ceux-là mêmes qui ne renoncèrent point aux croyances et à la pratique de l'ancienne religion ne purent s'empêcher d'admirer les martyrs si fameux dans l'Église sous le nom de *martyrs scillitains*.

ENTHOUSIASME DES CHRÉTIENS, L'APOLOGÉTIQUE DE TERTULLIEN. — La mort de Spérat et de ses compagnons et toutes les rigueurs de la persécution n'avaient donc point abattu les chrétiens. Loin de là, elles avaient excité parmi eux un redoublement d'énergie et d'ardeur qui allait jusqu'à l'enthousiasme. « Tel fut le progrès de cet enthousiasme que là, comme ailleurs, la cruauté des gouverneurs romains fut vaincue par la foule des victimes. Toute la province d'Afrique se remplit d'églises, d'évêchés. Le nombre, la richesse des chrétiens s'accroissaient dans les épo-

ver, non qu'il savait prouver, mais seulement qu'il savait lire et compiler, il a complétement réussi. Il a montré dans son travail (et c'est là sans doute la seule louange qu'il ait recherchée) une patience admirable. En résumé, pour les dates et l'exactitude des faits, Morcelli est un guide très-sûr que nous n'avons jamais abandonné.

(1) Cyprian. epist. 71 ad Quint. — V. aussi Morcelli (*Africa christiana*), t. I, p. 30.

(1) Cette ville était située dans la Proconsulaire.

ques de tolérance. Le zèle et la foi s'exaltaient dans les jours de persécution, et cette alternative favorisait ainsi doublement l'essor du culte nouveau (1). »

La persécution suivit son cours. Tous les chrétiens qui furent amenés devant les magistrats imitèrent l'exemple des *Scillitains*, leurs illustres devanciers; ils répondaient avec fermeté à leurs juges, demeuraient inébranlables dans leur conviction et marchaient au supplice tranquilles et résignés. Cependant, à la vue du sang versé, il y eut des voix qui s'élevèrent pour demander compte aux bourreaux de leurs inutiles fureurs. « Que ferez-vous, disait un chrétien d'Afrique, de ces milliers d'hommes, de femmes de tout âge, de tout rang, qui présentent leurs bras à vos chaînes? de combien de feux, de combien de glaives n'aurez-vous pas besoin? Décimerez-vous Carthage? » Le plus éloquent interprète de l'Église persécutée fut alors un homme originaire de Carthage, Tertullien, qui, après une vie agitée, avait adopté les croyances du christianisme et était entré, suivant d'anciens témoignages, dans les ordres sacrés. Il écrivit, pour la défense de ses frères, un livre célèbre, l'*Apologétique*. Dans les pages véhémentes de ce plaidoyer il n'implore point humblement pour les chrétiens la pitié des bourreaux. « La vraie doctrine, dit-il, ne demande point de grâce, parce qu'elle n'est point étonnée de son sort. Elle sait qu'elle est nouvelle et étrangère en ce monde et que parmi des étrangers on trouve aisément des ennemis. Son origine, sa demeure, son espérance, sa puissance, sa gloire, tout est dans le ciel. Pour le présent elle ne veut qu'une chose, c'est qu'on ne la condamne pas avant de la connaître. Les lois humaines seront-elles affaiblies si vous l'écoutez? » Il y a au contraire, dans les paroles de Tertullien, cette audace et nous dirions presque cet orgueil que ressentent les partisans d'une doctrine qui fait chaque jour de nouveaux progrès et qui prévoient, pour leurs idées, un prochain triomphe. L'*Apologétique* disculpe, il est vrai, les chrétiens; elle montre la fausseté des accusations portées contre eux; elle réduit à néant les calomnies que les partisans habiles du polythéisme répandaient à dessein parmi le peuple; mais le but de l'auteur est moins de prouver l'innocence des chrétiens que d'instruire ceux auxquels il s'adresse; en un mot, l'*Apologétique* est moins une justification qu'une prédication. C'est aussi, contre l'ancienne religion, une violente satire. En expliquant le christianisme Tertullien l'oppose nécessairement au polythéisme, qu'il attaque avec une logique pressante et en s'aidant plus d'une fois dans la discussion de mordantes et amères railleries. Çà et là on rencontre, dans son œuvre, à côté de l'exagération et de l'emphase africaines, des traits d'une haute éloquence. A ceux qui s'étonnaient des réclamations des chrétiens et qui disaient : De quoi vous plaignez-vous, puisque vous voulez souffrir? il répond : « Nous aimons les souffrances comme on aime la guerre; on ne s'y engage pas volontiers à cause des alarmes et des périls; mais on y combat de toutes ses forces et on se réjouit de la victoire. Notre combat consiste à être traînés devant les tribunaux pour y défendre la vérité aux dépens de notre vie. Vous avez beau nous montrer, comme chose infamante, les pieux auxquels vous nous attachez, le sarment sur lequel vous nous brûlez. Ce sont là nos robes de fêtes, nos chars de triomphe, les éclatants témoignages de notre victoire. Nous sommes, dites-vous, des furieux et des fous à cause de ce mépris de la mort qui a pourtant rendu à jamais illustres Scévola, Régulus, Empédocle, Anaxarque et tant d'autres; eh quoi! faut-il donc souffrir toutes sortes de maux pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié, et rien pour Dieu? » Ailleurs on trouve le passage tant de fois cité : « Puisque, comme nous l'avons dit, il nous est ordonné d'aimer nos ennemis, qui pourrions-nous haïr? De même, s'il nous est défendu de nous venger de ceux qui nous offensent pour ne pas leur ressembler, qui pourrions-nous offenser?

(1) M. Villemain; *de l'éloquence chrétienne dans le quatrième siècle*; voy. Les *Nouveaux Mélanges*, p. 454.

Vous-mêmes, je vous en fais juges, combien de fois vous êtes-vous déchaînés contre les chrétiens, autant pour satisfaire à vos préventions que pour obéir à vos lois! Combien de fois, sans même attendre vos ordres, la populace, de son seul mouvement, ne nous a-t-elle pas poursuivis, les pierres ou les torches à la main! Dans les fureurs des bacchanales, on n'épargne pas même les chrétiens morts, défigurés, demi-consumés; on les arrache, pour disperser leurs restes, de l'asile de la mort, du repos des sépulcres. Cependant nous a-t-on jamais vus chercher à nous venger, nous que l'on pousse avec tant d'acharnement, nous que l'on n'épargne pas même dans la mort? Pourtant, il nous suffirait d'une seule nuit et de quelques torches, s'il nous était permis de repousser le mal par le mal, pour tirer des maux dont on nous accable, une terrible vengeance. Mais loin de nous l'idée qu'on puisse venger une société divine par le feu humain, ou que cette société puisse s'affliger des épreuves qui la font connaître! Que si, au lieu d'agir sourdement, nous en venions à des représailles ouvertes, manquerions-nous de forces et de troupes? Les Maures, les Marcomans, les Parthes même, quelque nation que ce soit renfermée dans ses frontières, est-elle plus nombreuse que nous, c'est-à-dire qu'une nation qui n'a d'autres limites que l'univers? Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout ce qui est à vous, vos villes, vos places fortifiées, vos colonies, vos bourgades, vos assemblées, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples! » Ce livre, si plein de raison, de chaleur et d'éloquence, dut avoir un immense retentissement. Il gagna, on peut le croire, bien des âmes à la nouvelle religion et, d'autre part, il raffermit ceux que la persécution avait ébranlés. Plus d'un chrétien, sans doute, en lisant l'œuvre de Tertullien, dut répéter, dans un élan d'irrésistible enthousiasme, quelques-uns des mots qui terminent l'*Apologétique* : « Courage, magistrats! puisque le peuple vous trouve meilleurs quand vous lui immolez des chrétiens, condamnez-nous, tourmentez-nous, déchirez-nous écrasez-nous! Notre sang est une semense féconde. Nous multiplions quand vous nous moissonnez. »

TERTULLIEN ET SES ŒUVRES. — Tertullien avait déjà parlé en faveur des chrétiens, mais avec moins d'éloquence, dans son ouvrage adressé aux *Nations*. Dans ce dernier ouvrage, comme dans l'*Apologétique*, ses démonstrations sont nécessairement, à cause du cadre étroit où il se renferme, succinctes et tronquées. Il les compléta par son traité du *Témoignage de l'âme*. Sa polémique contre le polythéisme ne l'absorba pas tout entier; il fit encore une rude guerre aux juifs et principalement aux chrétiens qui s'étaient écartés de la tradition et de la vraie doctrine. C'est là qu'il excelle par la logique. Les marcionites sont rudement attaqués par Tertullien. Marcion reconnaissait deux essences divines supérieures à toutes les autres; l'une active, l'autre inactive; un dieu qui se manifestait par des actes, un autre qui restait immobile. Ces deux dieux étaient égaux en puissance et coéternels. Il y avait dans le système de Marcion une vague tendance vers la doctrine orientale des deux principes du bien et du mal, en ce sens que, pour lui, le dieu qui agit est l'auteur du mal, tandis que le dieu inactif est essentiellement bon. Tertullien ne discuta point seulement contre Marcion, mais aussi contre Hermogène, qui ne reconnaissait, il est vrai, qu'une seule essence divine, laquelle est le principe du bien, mais qui faisait la matière coéternelle à Dieu et cause première du mal. Puis, il attaqua Praxéas qui, par une vive réaction contre la doctrine du dualisme divin, alla jusqu'à nier la Trinité pour mieux établir l'unité de son dieu. Tertullien, on le conçoit, défendit la Trinité et conséquemment le dogme de l'Incarnation. Il combattit encore à plusieurs reprises les hérésiarques dans divers ouvrages et notamment dans son traité de la Chair du Christ (*de Carne Christi*), dans le *Scorpiaque*, et dans la discussion générale qui est connue sous le nom de *Prescriptions*.

Tertullien s'élève avec une grande

violence contre l'ancienne philosophie. Il abhorre les *gnostiques* et tous ces savants, parmi les chrétiens, qui, de son temps déjà, enfantaient sur Dieu et la création, des systèmes empreints de l'esprit grec et de l'esprit oriental. C'est dans cette haine contre la tradition philosophique, si nous pouvons nous exprimer ainsi, que se trouve une grande part de son originalité. A défaut de la science qu'il repousse et à laquelle, cependant, il n'est pas étranger, Tertullien s'appuie sur le bon sens, et plus souvent encore il appelle à son aide un auxiliaire plus puissant, à savoir, la vivacité de sa foi.

Dans les œuvres consacrées exclusivement à la polémique, comme dans les traités sur le baptême, la pénitence, la prière, l'idolâtrie, les spectacles, le *pallium*, la chasteté, la patience, etc., on trouve les qualités et les défauts de l'*Apologétique* : une logique puissante, une chaleur qui se manifeste souvent par des traits d'une sublime éloquence. Ajoutez à cela une fine raillerie, une grande vivacité et parfois aussi de la grâce. On rencontre, il est vrai, dans tous ces livres, les vices de l'esprit africain, un goût prononcé pour les images hardies, de l'exagération et de l'emphase, et çà et là, de la gêne, des obscurités et de la confusion. Mais les beautés plus nombreuses et plus saillantes que les défauts ont acquis à Tertullien une gloire que le temps n'a point encore affaiblie.

Tertullien, suivant d'anciens récits, vécut séparé de l'Église catholique, dans la seconde moitié de sa vie, et partagea l'erreur des *montanistes*. Ce changement s'explique par la nature même de son esprit. Montan, le chef de la doctrine qu'il avait embrassée, prétendait déjà de son temps que les chrétiens vivaient dans un funeste relâchement; il voulait donc changer leurs mœurs, les régénérer. D'autre part, il croyait au don de prophétie. Tertullien se laissa entraîner volontiers, par sa foi vive, dans l'erreur de Montan. Il crut en deux femmes exaltées, Maximille et Priscille, qui se disaient animées de l'esprit de Dieu. Puis, comme son rigorisme avait toujours été croissant, depuis le jour où il avait engagé le combat contre le polythéisme, et qu'à la vue des périls qui, de toutes parts, menaçaient l'Église, son indulgence pour les faibles et les hérésiarques s'était progressivement affaiblie, il approuva sans hésiter une morale qui n'avait point de pardon pour les fautes les plus légères. Ce changement dans ses convictions lui dicta sur le jeûne, la pénitence, le martyre, des pages remplies de sophismes, et tout empreintes du rigorisme le plus exagéré. Plus tard, son esprit indépendant le détacha des montanistes. Il se fit le chef d'une nouvelle secte dont les membres s'appelaient, de son nom, *Tertullianistes*. Ils étaient nombreux en Afrique. Ce fut saint Augustin qui les ramena dans le sein de l'Église catholique. Nous serions porté à croire que ces chrétiens austères jusqu'à l'excès favorisèrent au moins, s'ils ne le provoquèrent pas en partie, le schisme des donatistes.

Toutefois, malgré les écarts qu'ils reprochent à l'auteur de l'*Apologétique*, les docteurs les plus illustres du christianisme lui ont tenu compte des efforts qu'il avait faits pour préciser et coordonner leurs dogmes aux yeux des païens; ils n'ont pas oublié, nonobstant sa chute, que sa controverse avait été, pour ainsi dire, le point de départ de tous leurs écrits; à toutes les époques, ils ont prodigué à cet héroïque lutteur les louanges et les témoignages de la plus vive admiration; et parmi eux, il s'est trouvé un saint, qui, faisant allusion non point seulement au temps où Tertullien avait vécu, mais encore à son mérite, n'a pas craint de l'appeler le *premier des Pères de l'Église* (1).

(1) Voy. sur Tertullien et ses écrits : August Neander; *antignostikus Geist des Tertullianus und Einleitung in dessen Schriften*; Berlin, 1825. — M. J. P. Charpentier; *Étude historique et littéraire sur Tertullien*; Paris, 1839. — Henri Ritter; *Histoire de la philosophie chrétienne*, traduite de l'allemand par Trullard; t. I, p. 325 — 376; Paris, 1843. Ritter s'est servi plus d'une fois du livre de Neander. — Fleury; *Histoire ecclésiastique*, t. II, p. 5 et suiv.; in-4°. — Berault-Bercastel; *Histoire de l'Église*; t. I, p. 368 et suiv. — Rohrbacher; *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. V, p. 243 et suiv.; Paris, 1842. — Voy. aussi : Ludw. Gieseler; *Lehrbuch der Kirchengeschichte*; t. I, p. 232 et suiv.; Bonn, 1831.

Tertullien était né dans la dernière moitié du second siècle; il parvint, suivant d'anciens témoignages, à une extrême vieillesse.

SUITE DE LA PERSÉCUTION; MARTYRE DE PERPÉTUE, DE FÉLICITÉ, DE RÉVOCATUS, DE SATURNIN, DE SECUNDULUS ET DE SATUR. — Malgré l'*Apologétique* de Tertullien et les nombreuses réclamations, en faveur des chrétiens, qui arrivaient sans doute de toutes les provinces, Septime Sévère et ses jurisconsultes ne cherchèrent point à se rendre compte des dogmes et des enseignements de la religion persécutée. Ce qu'ils voyaient surtout dans le christianisme, c'était une doctrine qui conduisait à l'infraction des lois. Les chrétiens refusaient avec une obstination invincible de jurer par le génie des empereurs. C'était, aux yeux de Sévère et de ses légistes, un acte de rébellion, un crime de lèse-majesté. Aussi, ils se montrèrent impitoyables, et ils prescrivirent des rigueurs que devait encore aggraver le zèle religieux des juges qui étaient restés partisans sincères du polythéisme. Mais, nous l'avons dit, les chrétiens ne se laissèrent point effrayer; inébranlables dans leur foi, animés en outre du plus vif enthousiasme, ils se présentaient avec résolution devant les tribunaux, répondaient avec assurance, et ne perdaient rien de leur fermeté au milieu des plus horribles tortures. Ils se réjouissaient en vue de ce qu'ils appelaient leur triomphe prochain; parfois, ils se plaisaient à raconter eux-mêmes, par écrit, la longue série de leurs souffrances, et, quand le fer du bourreau arrêtait leur main, ils confiaient à un de leurs frères le soin de dire aux Églises comment ils étaient morts, et de terminer ainsi le récit qu'ils avaient commencé. Nous avons déjà parlé des *Scillitains*. Nous devons raconter maintenant un autre martyre, qui commença dans les prisons et se termina dans l'amphithéâtre de Carthage. Nous reproduirons ici textuellement, dans ses parties les plus importantes, un ancien document qui, si l'on considère les faits qu'il contient, les circonstances au milieu desquelles il a été écrit, et l'admirable simplicité de sa forme, doit être mis assurément au nombre des plus belles légendes du christianisme (1).

« On arrêta, à Carthage (202 ou 203), Révocatus et Félicité, esclaves du même maître, Saturnin et Secundulus, et avec eux Vivia Pérpetua, issue d'une famille riche et puissante. Elle avait été élevée avec soin et bien mariée. Elle avait son père et sa mère, deux frères, l'un desquels était catéchumène, et un enfant à la mamelle qu'elle nourrissait de son lait. Son âge était d'environ vingt-deux ans. Elle-même a écrit de sa main et raconté, ainsi qu'il suit, l'histoire de son martyre:

« Comme nous étions encore avec les persécuteurs, et que mon père continuait à vouloir me faire tomber par l'affection qu'il me portait, je lui dis: Mon père, voyez-vous ce vase qui est par terre? Oui, dit-il. J'ajoutai: Peut-on lui donner un autre nom que le sien? Non, répondit-il. Je ne puis pas non plus, moi, me dire autre chose que je ne suis, c'est-à-dire chrétienne. Mon père, touché de ce mot, se jeta sur moi pour m'arracher les yeux; mais il ne fit que me maltraiter et s'en alla vaincu avec les inventions du démon. Ayant été quelques jours sans voir mon père, j'en rendis grâces au Seigneur, et son absence me soulagea. Ce fut dans l'intervalle de ce peu de jours que nous fûmes baptisés; or, je ne songeai, au sortir de l'eau, qu'à demander la patience dans les peines corporelles. Peu de jours après, on nous mit en prison; j'en fus effrayée, car je n'avais jamais vu de telles ténèbres. Oh! que ce jour me dura! quelle chaleur! on étouffait à cause de la foule; puis des soldats nous poussaient avec brutalité; enfin je séchais d'inquiétude pour mon enfant. Alors les bénis diacres Tertius et Pompone, qui nous assistaient, obtinrent, à prix d'argent, que pour nous rafraîchir nous pussions passer en un lieu plus commode de la prison. Nous sortîmes; chacun pensait à soi: je donnais à téter à mon enfant qui mourait de faim.

(1) Voy. le recueil de Ruinart: *Acta primorum martyrum sincera et selecta* (Paris, 1689, in-4°), p. 85. Nous empruntons la traduction de Fleury, revue et modifiée quelquefois par l'abbé Rohrbacher. Nous avons essayé, à notre tour, de corriger cette dernière traduction.

inquiète pour lui, j'en parlais à ma mère; je fortifiais mon frère et lui recommandais mon fils. Je séchais de douleur, parce que je les voyais eux-mêmes séchant de douleur pour l'amour de moi; je passai plusieurs jours dans ces inquiétudes. M'étant accoutumée à garder mon enfant dans la prison, je me trouvai aussitôt fortifiée, et la prison me devint un palais; en sorte que j'aimais mieux y être qu'ailleurs. Mon frère me dit alors : Madame et sœur, déjà vous êtes en grande faveur auprès de Dieu; demandez-lui donc qu'il vous fasse connaître par quelque vision si vous devez finir par le martyre ou par être rendue à la liberté. »

Perpétue, en effet, eut une vision pendant son sommeil. Elle comprit qu'elle était destinée au martyre. Elle le dit à son frère; et tous deux, suivant l'expression de la sainte, commencèrent à n'avoir plus aucune espérance dans le siècle. Perpétue reprend le récit en ces termes : « Peu de jours après, le bruit se répandit que nous devions être interrogés. Mon père vint de la ville, consumé de tristesse; il monta vers moi (1) pour me faire tomber dans l'apostasie, disant : Ma fille, ayez pitié de mes cheveux blancs! ayez pitié de votre père, si du moins je suis digne que vous m'appeliez votre père! Si moi-même, de mes mains que voilà, je vous ai élevée jusqu'à cette fleur de l'âge; si je vous ai préférée à tous vos frères, ne me rendez pas l'opprobre des hommes. Regardez vos frères, regardez votre mère et votre tante; regardez votre fils qui ne pourra vivre après vous. Quittez cette fierté, de peur de nous perdre tous; car aucun de nous n'osera plus parler, s'il vous arrive quelque malheur. Ainsi me parlait mon père dans sa tendresse, me baisant les mains, se jetant à mes pieds et m'appelant avec larmes non plus sa fille, mais sa dame. Et moi, je pleurais sur les cheveux blancs de mon père, je gémissais de ce que, seul de toute ma famille, il ne se réjouissait pas de mon martyre; et j'essayais de le fortifier, en disant : Sur l'échafaud, il arrivera ce qu'il plaira à Dieu; car sachez bien que nous sommes en la puissance de Dieu, non pas en la nôtre. Et il s'en alla tout triste. Le lendemain, comme nous dînions, on vint tout d'un coup nous enlever pour être interrogés, et nous arrivâmes à la place. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins, et l'on vit accourir une foule immense. Nous montâmes sur l'échafaud. Mes compagnons furent interrogés et confessèrent. Quand mon tour vint, mon père se présenta tout à coup avec mon fils; il me fit descendre les degrés, et me dit d'une voix suppliante : Ayez pitié de votre enfant! Le procurateur Hilarien, qui remplaçait alors Minucius Timinien, qui venait de mourir, me disait de son côté : Épargnez les cheveux blancs de votre père! Épargnez l'enfance de votre fils! Sacrifiez pour la prospérité des empereurs! Je n'en ferai rien, répondis-je. Êtes-vous chrétienne? me dit-il. Et je lui répondis : Je suis chrétienne. Cependant, mon père se tenait toujours là pour me faire tomber. Hilarien commanda de le chasser; et il fut frappé d'un coup de bâton. Je ressentis le coup de mon père comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je compatissais à son infortunée vieillesse! Hilarien prononça la sentence, et nous condamna tous aux bêtes. Et nous descendîmes joyeux à la prison. Comme mon enfant était accoutumé à recevoir de moi le sein et à demeurer avec moi dans la prison, j'envoyai aussitôt le diacre Pompone pour le demander à mon père; mais mon père ne voulut pas le donner. Et il plut à Dieu que l'enfant ne demanda plus à téter, et que je ne fusse pas incommodée de mon lait; de sorte que je restai sans inquiétude et sans souffrance. »

La sainte, après avoir raconté une seconde vision, ajoute : « L'inspecteur Pudens, qui était gardien de la prison, conçut une grande estime pour nous, parce qu'il voyait sans doute que notre courage venait de Dieu. Il laissait donc entrer beaucoup de frères, afin que nous pussions nous consoler et nous encourager mutuellement. Quand le jour du spectacle approcha, mon père vint me trouver. Il était accablé de tristesse;

(1) Au temps de la domination romaine, les prisons de Carthage étaient situées sous le palais proconsulaire, et le palais lui-même se trouvait sur la colline où s'élevait jadis la citadelle de Byrsa. Voy. dans ce volume la *topographie de Carthage*.

il commença à s'arracher la barbe; puis il se jeta à terre, et la face tournée vers le sol, il se mit à maudire ses années et à se plaindre en des termes qui eussent ému la créature la plus insensible. Et moi, je gémissais sur sa malheureuse vieillesse.

« La veille de notre combat, j'eus cette vision : le diacre Pompone était venu à la porte de la prison, et frappait bien fort; je sortis et lui ouvris. Il était vêtu d'une robe blanche, bordée d'une infinité de petites grenades d'or. Il me dit : Perpétue, nous vous attendons; venez. Il me prit par la main, et nous commençâmes à marcher par des lieux rudes et tortueux. Enfin nous arrivâmes à l'amphithéâtre à grand'peine et tout hors d'haleine. Il me conduisit au milieu de l'arène et me dit : Ne craignez point, je suis ici avec vous et je prends part à vos travaux. Il se retira, et j'aperçus un grand peuple qui regardait ébahi. Comme je savais que j'étais destinée aux bêtes, je m'étonnais, car on ne les lâchait point. Il sortit alors contre moi un Égyptien fort laid qui vint me combattre avec ses auxiliaires. Mais il vint aussi vers moi des jeunes hommes bien faits, pour me secourir. Je fus dépouillée de mes vêtements, et me trouvai changée en homme; on me frotta d'huile pour le combat, et je vis de l'autre côté l'Égyptien se rouler dans la poussière. Alors parut un homme merveilleusement grand, en sorte qu'il était plus haut que l'amphithéâtre, vêtu d'une tunique sans ceinture avec deux bandes de pourpre par devant et semée de petits ronds d'or et d'argent. Il tenait une baguette, comme les maîtres des gladiateurs, et un rameau vert où se trouvaient suspendues des pommes d'or. Ayant commandé le silence, il dit : Si l'Égyptien remporte la victoire sur la femme, il la tuera par le glaive; mais si elle vient à le vaincre, elle aura ce rameau; et il se retira. Nous nous approchâmes, et nous commençâmes à nous donner des coups de poing. Il voulait me prendre par les pieds, mais je lui en donnais des coups dans le visage. Je fus élevée en l'air et commençai à le battre comme si j'eusse frappé la terre. Voyant que cela durait trop, je joignis mes deux mains, passant mes doigts les uns dans les autres, et, le pressant, je le fis choir, et avec mes pieds je foulai sa tête. Le peuple se mit à crier, et mes auxiliaires à chanter. Je m'approchai du maître, qui me donna le rameau avec un baiser, en disant : La paix soit avec vous, ma fille. Je commençai à marcher avec gloire vers la porte Sana-Vivaria de l'amphithéâtre. Je m'éveillai; et je compris que je ne combattrais pas contre les bêtes, mais contre le démon; et je me tins assurée de la victoire. Voilà ce que j'ai fait et vu jusqu'à la veille du spectacle; qu'un autre écrive, s'il veut, ce qui s'y passera. »

Ici, en effet, la narration de la sainte est interrompue; mais, comme Perpétue l'avait désiré, il se trouva un chrétien qui raconta les derniers instants des martyrs. Il les visita dans la prison et ne les quitta, comme on le voit par le document que nous avons sous les yeux, qu'au moment où ils cessèrent de vivre. Ce fut lui sans doute qui plaça, entre les derniers mots tracés par Perpétue et son propre récit, une vision écrite par un chrétien condamné au dernier supplice. Ce chrétien s'appelait Satur. Il était venu se livrer aux magistrats, et on l'avait joint, dans l'arrêt de mort, aux martyrs que nous avons déjà nommés. Après avoir transcrit la vision de Satur, le nouveau narrateur s'exprime en ces termes : « Secundulus mourut dans la prison. Félicité était enceinte de huit mois, et, voyant le jour du spectacle si proche, elle était fort affligée, craignant que son martyre ne fût différé, parce qu'il n'était pas permis d'exécuter les femmes enceintes. Elle craignait de répandre ensuite son sang innocent avec quelques scélérats. Les compagnons de son martyre étaient sensiblement affligés, de leur côté, de la laisser seule, elle, une si bonne compagne, dans le chemin de leur commune espérance. Ils se mirent donc tous ensemble à gémir et à prier. Cela se passait trois jours avant le spectacle. Aussitôt après leur prière, les douleurs prirent Félicité, et comme, l'accouchement étant naturellement plus difficile dans le huitième mois, elle se plaignait, un des guichetiers lui dit : Tu te plains maintenant! Eh! que feras-tu donc quand

tu seras exposée à ces bêtes que tu as méprisées, lorsque tu refusas de sacrifier? Elle répondit : C'est moi qui souffre maintenant ce que je souffre; mais là, il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. Elle accoucha d'une petite fille, qu'une sœur éleva comme son enfant......

« Comme le tribun traitait les martyrs très-rudement, parce que, sur l'avis de gens sottement crédules, il craignait qu'ils ne se tirassent de la prison par quelque sortilége, Perpétue lui dit en face : Pourquoi ne nous donnes-tu pas du soulagement, puisque nous sommes les condamnés du très-noble César, et que nous devons combattre à sa fête? N'est-il pas de ton honneur que nous y paraissions en bon état? Le tribun eut peur et rougit : il commanda donc qu'on les traitât plus humainement; qu'on accordât aux frères et aux autres la liberté d'entrer dans la prison, afin que des deux parts on pût s'apporter des soulagements. Le surveillant de la prison était déjà croyant. La veille des jeux, on leur donna, suivant la coutume, le dernier repas, que l'on appelait le repas libre, et qui se faisait en public; mais les martyrs le convertirent en une agape modeste, autant qu'il était en eux. Ils parlaient au peuple avec leur fermeté ordinaire, le menaçant du jugement de Dieu, attestant les délices qui se trouvaient dans leurs souffrances, et raillant la maligne curiosité de ceux qui accouraient auprès d'eux. Satur leur disait : Le jour de demain ne vous suffit pas pour voir à votre aise ceux que vous haïssez. Aujourd'hui amis, demain ennemis. Après tout, remarquez bien nos visages, afin de nous reconnaître au jour solennel. En sorte que tous se retirèrent interdits. Plusieurs, dans cette foule, adoptèrent les nouvelles croyances.

« Enfin parut le jour de leur victoire. Ils sortirent de la prison pour l'amphithéâtre, comme pour le ciel : leurs visages était rayonnants; ils étaient émus, non de crainte, mais de joie. Perpétue suivait, calme dans ses traits et dans sa démarche, comme l'épouse chérie du Christ; elle tenait les yeux baissés, pour en dérober la vivacité. Félicité se réjouissait de s'être assez bien relevée de sa couche pour combattre les bêtes et se purifier ainsi, comme par un second baptême, dans son propre sang. Lorsqu'ils furent arrivés à la porte de l'amphithéâtre, on voulut forcer les hommes à revêtir le costume des prêtres de Saturne, et les femmes celui des prêtresses de Cérès. Ils s'y refusèrent avec une fermeté invincible, disant : Nous ne sommes venus ici volontairement que pour conserver notre liberté; nous avons sacrifié notre vie pour ne rien faire de semblable; cela a été arrêté entre vous et nous. L'injustice reconnut la justice; le tribun consentit à ce qu'ils entrassent avec les vêtements qu'ils portaient. Perpétue chantait, foulant déjà aux pieds la tête de l'Égyptien. Révocatus, Saturnin et Satur semblaient dédaigner le peuple qui regardait. Étant arrivés à la vue d'Hilarien, ils lui disaient par signe de la main et de la tête : Tu nous juges, mais Dieu te jugera. Le peuple en fut irrité, et demanda qu'ils fussent fouettés en passant devant les veneurs. Les martyrs se réjouirent de participer en quelque chose à la passion du Seigneur. Celui qui a dit : Demandez et vous recevrez, leur accorda la mort que chacun d'eux avait souhaitée; car lorsqu'ils s'entretenaient ensemble du martyre, Saturnin avait manifesté le désir d'être exposé à toutes sortes de bêtes, afin de remporter une couronne plus glorieuse. Ainsi, dans le spectacle, lui et Révocatus, après avoir été attaqués par un léopard, furent encore maltraités par un ours. Satur ne craignait rien tant que l'ours, et souhaitait qu'un léopard le tuât d'un seul coup de dent. Il fut d'abord exposé à un sanglier; mais le veneur qui avait lâché la bête, en reçut un coup dont il mourut après les fêtes. Satur fut seulement traîné. Puis on lâcha un ours; mais l'ours ne sortit point de sa loge. Ainsi Satur, étant sain et entier, fut rappelé pour la seconde fois. Les jeunes femmes furent dépouillées et mises dans des filets pour être exposées à une vache furieuse. Le peuple en eut horreur, voyant l'une si délicate et l'autre encore malade de sa couche avec des mamelles dégouttantes de lait. On les retira donc et on les couvrit d'habits flottants. Exposée la première, Perpétue fut jetée en l'air et retomba sur les reins. Elle se

mit sur son séant, et voyant sa robe déchirée sur le côté, elle la rejoignit pour cacher ses cuisses, plus occupée de la pudeur que de la douleur. On la reprit, et elle renoua ses cheveux qui s'étaient détachés, car il ne convenait point qu'un martyr souffrît les cheveux épars, de peur de paraître affligé de sa gloire. Elle se leva, et voyant Félicité toute froissée par terre, elle lui donna la main et l'aida à se relever. Elles se tenaient debout toutes les deux; mais le peuple, dont la dureté avait été vaincue, ne voulut pas qu'on les exposât de nouveau, et on les reconduisit à la porte *Sana-Vivaria*. Perpétue y fut reçue par un catéchumène nommé Rustique, qui lui était attaché. Alors elle s'éveilla comme d'un profond sommeil, tant elle avait été ravie en esprit et en extase, et commença à regarder autour d'elle, en disant, au grand étonnement de tout le monde: Quand donc nous exposera-t-on à cette vache? On lui dit ce qui s'était passé; elle ne le crut que lorsqu'elle vit sur son corps et sur son vêtement les marques de ce qu'elle avait souffert, et qu'elle reconnut le catéchumène. Puis elle fit appeler son frère, et lui dit, ainsi qu'à Rustique: Demeurez fermes dans la foi; aimez-vous les uns les autres, et ne soyez pas scandalisés de nos souffrances. Satur, à une autre porte, suivait le soldat Pudens, et lui disait; Me voici enfin comme je vous l'avais prédit; aucune bête ne m'a encore touché. Croyez donc de tout votre cœur; je m'en vais là, et je finirai par une seule morsure d'un léopard. Aussitôt (on était à la fin du spectacle) il fut présenté à un léopard, qui, d'un seul coup dent, le couvrit de sang. Le peuple s'écria: Le voilà bien lavé, le voilà sauvé! faisant une allusion ironique au baptême. Mais lui, se tournant vers Pudens: Adieu, lui dit-il, souvenez-vous de ma foi! Que ceci ne vous trouble point, mais, au contraire, vous confirme! Puis, il lui demanda l'anneau qu'il avait au doigt, le mit sur sa blessure, et le lui rendit comme un gage de son amitié et un souvenir de son sang. Après quoi on l'exécuta au lieu où l'on avait coutume d'égorger ceux que les bêtes n'avaient pas achevés. On nommait ce lieu *Spoliarium*.

« Le peuple demanda alors qu'on ramenât les chrétiens au milieu de l'amphithéâtre, pour les voir frapper et s'associer ainsi, par les regards, à l'homicide. Les martyrs se levèrent, y allèrent d'eux-mêmes, après s'être donné le baiser, afin de consommer le martyre par un acte solennel de paix. Ils reçurent le dernier coup, immobiles et en silence; quant à Perpétue, elle tomba entre les mains d'un gladiateur inexpérimenté, qui la piqua entre les os et la fit crier; elle fut obligée de conduire elle-même la main tremblante de son bourreau. »

Si ces pages, après tant de siècles, nous paraissent encore si belles et nous émeuvent fortement, qu'on juge de l'effet qu'elles ont produit au temps des persécutions. On en fit sans doute de nombreuses copies, que de pieux messagers transportaient, suivant un vieil usage (1), d'Église en Église, non point seulement en Afrique, mais encore en Europe et en Asie, dans les pays les plus lointains. C'est ainsi que les chrétiens de contrées diverses se transmettaient, pour ainsi dire, le courage et le dévouement, et s'aidaient, malgré les distances, à l'aide d'un simple récit, à ne rien perdre, au milieu des tortures, de leur enthousiasme et de leur foi.

La persécution se fait sentir dans toutes les parties de l'Afrique; elle se ralentit; troubles intérieurs de l'Église pendant la paix. — Ce ne fut point seulement à Carthage que l'édit de Septime Sévère fut mis à exécution. Nous savons par Tertullien (2) que la persécution s'étendit sur toutes les villes de l'Afrique. Parmi les magistrats impériaux, il y en eut qui se montrèrent, à l'égard des chrétiens, doux et modérés et qui essayèrent d'atténuer les rigueurs de la loi; mais d'autres, au contraire, soit dans des vues d'ambition, soit par un sincère attachement aux doctrines du polythéisme, usèrent sans pitié, pour anéantir ceux qu'ils appe-

(1) Voy. comme exemple, la lettre de l'église de Smyrne aux autres églises concernant le martyre de saint Polycarpe (ap. Ruinart, p. 23). Le recueil de Ruinart (*Acta primorum martyrum sincera et selecta*) contient plus d'un document de ce genre.

(2) Voy. la lettre adressée par Tertullien au proconsul Scapula.

laient les ennemis de l'empire, des tortures et des plus affreux supplices. Au nombre de ces derniers se trouvaient le proconsul Scapula et le gouverneur de la Mauritanie.

La persécution se ralentit enfin. Toutefois, il faut croire qu'il n'y eut de paix véritable pour les chrétiens que sous le règne d'Alexandre Sévère. L'Église d'Afrique avait à peine joui de quelques instants de repos qu'elle fut agitée par des querelles. Elle était déjà tourmentée et déchirée par les schismes et les hérésies. Ce fut probablement au temps d'Alexandre Sévère qu'un concile se rassembla, en Numidie, dans la colonie de Lambèse, pour condamner l'hérétique Privat. Suivant le témoignage de saint Cyprien (1), quatre-vingt-dix évêques (et ce seul fait prouve les immenses progrès du christianisme en Afrique) prirent place dans ce concile.

Après la persécution et la mort d'Agrippinus et d'Optat, on vit paraître successivement, sur le siége épiscopal de Carthage, Cyrus, Donat et Cyprien (2). Ce dernier s'éleva au moment où Tertullien achevait sa longue carrière.

CONVERSION DE SAINT CYPRIEN; SES PREMIERS OUVRAGES; IL DEVIENT ÉVÊQUE DE CARTHAGE. — Cyprien appartenait à une des familles les plus illustres et les plus riches de l'Afrique romaine. Il avait été élevé, dans sa jeunesse, avec beaucoup de soin. Dirigé par des maîtres savants et habiles, il avait pris le goût des lettres et les avait étudiées avec fruit. Il parut bientôt avec éclat dans les écoles justement renommées de Carthage. C'est là qu'il donnait avec grand succès des leçons publiques d'éloquence, lorsque, dans un âge déjà assez avancé, il se fit chrétien. Les écrivains ecclésiastiques nous apprennent que cette conversion fut l'œuvre d'un prêtre nommé Cæcilius.

(1) Saint Cyprien, au moment où finissait la persécution ordonnée par l'empereur Decius et à propos d'un concile qu'il avait convoqué à Carthage, écrivait ces mots à saint Corneille : *Per Felicianum autem significavi tibi, frater, venisse Carthaginem Privatum veterem hæreticum in Lambesitana colonia, ante multos fere annos, ob multa et gravia delicta, nonaginta episcoporum sententia condemnatum.* Cypriani *ad Cornel.* epist. 65.

(2) Morcelli (*Africa christiana*); t. I, p. 51 et 52.

Cyprien mit bientôt sa science et son zèle au service de la croyance qu'il avait embrassée. Il se livra avec ardeur à l'étude des saintes Écritures et des ouvrages de Tertullien, pour lequel il avait une admiration sans bornes; puis, lorsqu'il se sentit suffisamment fortifié par ses nouvelles lectures, il essaya, à son tour, par de nombreux écrits, de défendre le christianisme. Ses premiers essais, on le comprend, sont empreints de la vive réaction qui s'est opérée dans son esprit. D'abord, il adresse à un de ses amis, Donat, une lettre sur le mépris du monde; ensuite, comme fit Arnobe plus tard, pour donner en quelque sorte à ses nouveaux frères un gage de sa foi, et peut-être pour se raffermir lui-même, il attaque violemment le polythéisme dans son traité de la *Vanité des idoles*. Dans ce dernier ouvrage, Cyprien procède avec une excessive réserve; il n'a point encore assez de confiance dans ses propres forces pour s'écarter des opinions déjà émises par les docteurs de l'Église, ses prédécesseurs, et il suit, pour ainsi dire, pas à pas, Tertullien qu'il avait choisi pour modèle. Sa manière est plus originale, ses allures sont plus libres dans ses trois livres *des Témoignages*. Le premier livre contient une discussion contre les juifs; Cyprien y établit que la loi ancienne a fait son temps, et qu'il faut nécessairement adopter et suivre la loi du Christ, la loi nouvelle. Le second est consacré à l'exposition du dogme de l'incarnation. Le troisième est, suivant l'expression d'un écrivain ecclésiastique, un traité de théologie morale. Dans ces trois livres, on voit que Cyprien a déjà étudié d'une manière approfondie les saintes Écritures. Il fit suivre ses *Témoignages* d'un traité sur la *Conduite des vierges*. Il est évident que, dans ce dernier ouvrage, l'auteur s'est encore inspiré de Tertullien.

Il y avait un an à peine que Cyprien était prêtre, lorsque mourut Donat, l'évêque de Carthage. Plusieurs se présentèrent alors pour occuper le siége vacant. Mais le clergé et le peuple appelèrent Cyprien, qui se tenait à l'écart, et tous, d'un commun accord, le proclamèrent évêque en l'an 248 (1).

(1) C'est la date adoptée par Morcelli. Il ne

NOUVELLE PERSÉCUTION; RETRAITE DE SAINT CYPRIEN; NOMBREUSES APOSTASIES; TROUBLES ET DIVISIONS DANS L'ÉGLISE DE CARTHAGE. — Cyprien était à peine monté sur son siége que l'empereur Decius promulgua un édit de persécution (249). Les païens, qui étaient encore nombreux à Carthage, se mirent à poursuivre les chrétiens avec un acharnement qui tenait de la fureur. C'était l'évêque surtout qui était l'objet de leur haine; ils proféraient hautement contre lui des menaces de mort; et quand ils étaient réunis dans l'amphithéâtre ils criaient : Cyprien aux lions! Il fallait se cacher ou périr. Cyprien crut sans doute que sa vie serait plus utile un jour à ses frères que l'exemple de son martyre, et il se déroba, par une prompte retraite, au fer des persécuteurs. On le frappa, quoique absent, par une sentence de proscription et par la confiscation de ses biens.

Depuis Septime Sévère, un funeste relâchement s'était opéré dans les mœurs des chrétiens. On le vit bien au jour de la persécution. Si Mappalicus, Paul, Fortunion, Bassus et quelques autres qui périrent soit au milieu des tortures, soit de la faim, dans les prisons de Carthage, s'illustrèrent par leur courage et leur dévouement, l'ancienne gloire de l'Église d'Afrique, comme on l'apprend de Cyprien lui-même, fut ternie par des apostasies sans nombre. L'évêque, de sa retraite, encourageait en vain ses frères à la constance; quelques-uns, comme Rogatien, suivaient ses conseils; mais les autres cédaient lâchement et sacrifiaient en foule aux idoles.

L'esprit de Cyprien n'était point seulement préoccupé de ces actes d'une déplorable apostasie; il voyait encore avec douleur que, dans ces moments de péril, un schisme menaçait son Église. Parmi les chrétiens qui avaient renié leur foi et leur Dieu, plusieurs se repentirent, et ils eurent hâte de rentrer en grâce auprès de l'Église. Pour arriver plus promptement à leurs fins, ils s'adressèrent, suivant un vieil usage, à ceux qui étaient restés fermes pendant la persécution, et qui avaient confessé sans crainte le nom du Christ au milieu des plus horribles tourments. Les évêques et les prêtres avaient égard aux recommandations des martyrs, et, en leur considération, ils se montraient volontiers indulgents et abrégeaient, pour les faibles et les lâches, le temps de la pénitence. En Afrique donc, et surtout à Carthage, les apostats s'adressèrent aux martyrs qui étaient en prison ou qui avaient échappé tout à fait au fer des bourreaux, et leur demandèrent des billets d'indulgence. Parmi ces martyrs, il y en eut qui n'en donnèrent qu'avec une extrême réserve; mais d'autres, trop fiers du courage qu'ils avaient montré et de leur victoire, s'imaginèrent que, par leurs seuls mérites, ils avaient le droit de réconcilier avec l'Église tous ceux qui étaient tombés. Un certain Lucien fut de ce nombre, et il distribua indistinctement des billets d'indulgence à tous ceux qui lui en demandèrent. Il en vint à ce point d'arrogance, qu'il adressa à Cyprien, dans sa retraite, la lettre suivante : « Tous les confesseurs à l'évêque Cyprien, salut. Sachez que nous avons donné la paix à tous ceux qui se sont bien conduits depuis leur péché, et nous voulons que vous le fassiez savoir aux autres évêques. Nous souhaitons que vous ayez la paix avec les saints martyrs. En présence d'un exorciste et d'un lecteur : écrit par Lucien. » L'évêque ne tint compte d'une semblable réclamation. Il recommanda, par lettres, à son clergé, de ne point admettre les apostats à la communion, avant le jour où il serait permis de discuter librement sur les affaires de l'Église. D'autre part, comme il sentait que depuis sa retraite l'autorité de sa parole pouvait être diminuée, il s'adressa à l'Eglise de Rome, qui s'était illustrée par sa fermeté dans la persécution. Celle-ci approuva et loua la conduite de Cyprien, blâma l'insistance des apostats, et condamna les abus qu'avait entraînés une trop large concession des billets d'indulgence. L'opinion de l'Église romaine donna une grande force aux remontrances de Cyprien.

Enfin, la persécution avait cessé, et déjà l'évêque se préparait à sortir de sa retraite pour célébrer les fêtes de Pâques

croit pas qu'on puisse reporter en deçà de 248 ou au delà de 249 l'élection de saint Cyprien.

dans son église (251), lorsqu'il apprit qu'un schisme violent venait d'éclater à Carthage.

SCHISME A CARTHAGE; LES ENNEMIS DE SAINT CYPRIEN; DEUX CONCILES; RAPPORTS DE L'ÉGLISE DE CARTHAGE AVEC L'ÉGLISE DE ROME; CELLE-CI CONDAMNE LES SCHISMATIQUES AFRICAINS; DEUX TRAITÉS DE SAINT CYPRIEN. — Il y avait alors dans la ville un homme puissant qui s'appelait Félicissime. Par ses richesses et surtout par ses intrigues il avait réussi à se faire un parti. Les apostats, qui réclamaient pour leur faute un prompt et entier pardon, l'avaient choisi pour chef, et ils l'excitèrent, sans doute, à lutter ouvertement contre Cyprien. L'évêque avait envoyé, de sa retraite, deux évêques et deux prêtres pour faire une enquête sur la conduite de tous ceux qui appartenaient à son Église. Félicissime ne voulut point qu'ils remplissent leur mission et les repoussa avec menace. A cette nouvelle, Cyprien prononça une sentence d'excommunication. Cette sentence atteignait Félicissime et un certain Augendus, qui lui avait prêté aide et appui. Parmi ceux qui provoquèrent le schisme on comptait aussi cinq prêtres, qui avaient ambitionné le siége épiscopal et qui avaient vu avec chagrin l'élection de Cyprien. Le plus célèbre de ces cinq prêtres est Novat.

C'était à Rome, surtout, que ce dernier devait se signaler. Il se rendit en Italie au moment où l'Église romaine se disposait à élire un nouvel évêque. Novat se lança, comme à Carthage, dans les intrigues. Il s'opposa, autant qu'il le put, à ceux qui voulaient porter leur choix sur Corneille, et il favorisa les prétentions de Novatien. Celui-ci, qui était admirateur de la philosophie des stoïciens, affichait des principes d'une extrême rigidité. En ce qui concernait les apostats, par exemple, il soutenait que l'Église ne pouvait accorder le pardon, quelque pénitence qu'ils fissent, à ceux qui étaient tombés dans la persécution. Il devint le chef d'une secte qui se répandit hors de l'Italie. Les membres de cette secte s'appelaient eux-mêmes, d'un mot grec, *cathares*, c'est-à-dire les purs, et ils portaient des vêtements blancs. Novatien voulait donc se faire élire évêque de Rome; mais ses espérances furent trompées. Corneille fut choisi par une forte majorité. Novatien, dans son dépit, n'hésita pas à exciter un schisme; il se fit, à son tour, nommer et sacrer par ses partisans. Il écrivit alors à toutes les Églises pour leur apprendre son élection; mais de toutes parts on reconnut Corneille, et l'évêque de Carthage ne fut pas le dernier à condamner Novatien.

Cyprien était rentré à Carthage. C'est là qu'en 251 se tint un concile où se rassemblèrent soixante-dix évêques. On y délibéra longtemps sur les affaires de l'Église, et on y traita surtout les questions qui se rattachaient au fait de l'apostasie et du schisme. Les schismatiques furent excommuniés, et quant aux apostats qui se repentaient sincèrement de leur chute, on décida qu'ils seraient admis à la communion après trois ans. Au reste, les évêques proportionnèrent à la gravité des délits les rigueurs de la pénitence. L'Église d'Afrique, pour donner plus de poids à ses décisions, envoya les règlements du concile à Corneille, évêque de Rome. Celui-ci les approuva dans une assemblée qui, sans compter les prêtres et les diacres, se composait de soixante évêques.

L'année suivante, 252, Cyprien convoqua un autre concile à Carthage. Cette fois, et à cause de l'approche d'une nouvelle persécution, les quarante-deux évêques qui s'étaient réunis, usèrent d'indulgence à l'égard des apostats et les admirent sans plus tarder à la communion. Mais ce concile fut l'occasion d'un nouveau schisme. Privat de Lambèse, qui, comme nous l'avons vu, avait été condamné par les évêques de la Numidie, se présenta pour siéger dans l'assemblée que présidait Cyprien. Il fut rejeté. Dans sa colère, il s'environna de quelques excommuniés, et choisit un certain Fortunat, qu'il consacra et proclama évêque de Carthage. Les schismatiques, pour assurer le succès de leur entreprise, écrivirent à Corneille une lettre remplie des plus odieuses calomnies. Ce fut Félicissime qui porta cette lettre à Rome. Mais Corneille, qui connaissait Cyprien, repoussa ses accusateurs.

La vie de l'évêque de Carthage, depuis la fin de la persécution, était singulièrement agitée et laborieuse. Il écrivait lettre sur lettre, soit à l'Église de Rome, soit à ceux qui en Afrique, comme Antonien de Numidie, lui demandaient des conseils. Puis, il avait à se défendre contre les schismatiques qui troublaient Carthage. Malgré ses occupations nombreuses et diverses, et le bruit des querelles qui retentissait à ses oreilles, il écrivit encore son *Traité des Laps* et celui de l'*Unité de l'Église*. C'est dans ce dernier qu'il disait : « Ceux qui doivent surtout tenir fermement à cette unité et la défendre, c'est nous évêques qui présidons dans l'Église, afin de prouver que l'épiscopat lui-même est un et indivis. Oui, l'épiscopat est un, et chaque évêque, sans toutefois pouvoir le diviser, en possède une portion. L'Église de même est une et se répand, par sa fécondité, en une multitude toujours croissante. C'est un soleil dont les rayons sont innombrables, mais qui n'a qu'un seul foyer. C'est un arbre couvert de rameaux, mais tous ces rameaux tiennent à un seul et même tronc. » Ces deux traités de Cyprien sont l'œuvre des circonstances. Dans l'un, il donne de salutaires conseils aux apostats; dans l'autre, il s'élève contre le schisme.

RELATIONS FRÉQUENTES DE CYPRIEN AVEC DIVERSES ÉGLISES; QUELQUES-UNS DE SES ÉCRITS; SA POLÉMIQUE CONTRE L'ÉGLISE ROMAINE ET LE PAPE SAINT ÉTIENNE. — En 252, la persécution recommença; toutefois, il ne paraît pas qu'elle ait étendu ses ravages en Afrique. Ce fut Rome surtout qu'elle frappa. Là, elle atteignit l'évêque Corneille, qui fut une de ses premières victimes. A cette occasion, Cyprien écrivit au clergé romain et au nouveau pape Lucius, pour les féliciter de la gloire que venait d'acquérir leur Église et pour les encourager à la constance.

Mait à défaut de la persécution, une peste terrible vint bientôt désoler et dépeupler l'Afrique. A Carthage le nombre des morts fut immense. Pendant la durée du fléau, les chrétiens, animés par leur évêque, montrèrent une charité et un dévouement sans bornes. Toutefois, parmi eux, il s'en rencontra qui se laissèrent gagner par la crainte. Afin de leur rendre courage, Cyprien écrivit un traité où il envisageait les peines terrestres suivant les croyances chrétiennes; il y montrait que ces peines ne sont que passagères et qu'elles doivent être supportées patiemment en vue de Dieu et de l'éternité. Ce fut le traité *de la Mortalité*. A la même époque, il adressa à Démétrien, magistrat impérial qui résidait à Carthage, une lettre sur un sujet qui fut longtemps débattu avec plus ou moins d'éloquence, entre les païens et les chrétiens, jusqu'au temps où vécurent Symmaque, saint Ambroise, Libanius, saint Augustin et Salvien. L'antagoniste de l'évêque de Carthage attribuait aux chrétiens tous les maux qui désolaient l'empire. C'est à cette accusation que répondit Cyprien, dans la lettre dont nous parlons.

Déjà la réputation de l'évêque de Carthage s'étendait au loin. On le consultait de toutes les parties de l'Afrique. Les Églises, parce qu'il jouissait d'un immense crédit, imploraient son assistance dans leurs besoins Une fois, huit évêques de Numidie lui annoncèrent que les tribus du désert s'étaient jetées sur leurs terres, et avaient enlevé un grand nombre de chrétiens de l'un et de l'autre sexe. Ils demandaient un secours en argent pour racheter les captifs. Le saint, à cette nouvelle, versa des larmes. Il s'empressa de s'adresser à son Église qui, dans un élan de généreuse compassion, donna cent mille sesterces. Cyprien envoya cette somme aux évêques de Numidie avec une lettre où on lisait ces mots : « Si pour éprouver notre charité il arrivait encore un pareil malheur, ne craignez point de nous l'écrire; et bien que notre Église demande qu'il n'arrive plus rien de semblable, soyez assurés qu'au jour du besoin, elle vous donnera, s'il le faut, de prompts et abondants secours. Et afin que vous fassiez des prières à l'intention de nos frères et de nos sœurs qui ont contribué de bonne grâce à cette œuvre, j'ai mis ici les noms de chacun d'eux. » L'évêque de Carthage ne se contenta pas de donner; il voulut encore, par ses écrits, développer dans les âmes chrétiennes le sentiment de la charité, et il fit son livre *des Bonnes œuvres et de l'Aumône*.

Ce fut vers ce temps que Cyprien,

pour répondre à ceux qui l'interrogeaient de toutes parts, écrivit un grand nombre de lettres sur des sujets de discipline. Ce n'étaient point seulement, comme nous le voyons dans ses œuvres, les évêques de la Proconsulaire, de la Numidie et de la Mauritanie qui s'adressaient à lui, mais encore ceux de l'Espagne et de la Gaule. Quand il n'osait, en certains cas, s'en rapporter à son propre jugement, il appelait autour de lui les évêques des provinces voisines, et leur soumettait les questions qui l'avaient embarrassé.

Au reste, Cyprien, pendant son épiscopat, convoqua souvent des conciles. Les deux derniers furent remarquables par la lutte qu'il soutint contre l'Église de Rome. Certaines Églises d'Asie avaient pour coutume de rebaptiser les hérétiques qui abjuraient leurs erreurs. L'Église de Rome et Étienne, son évêque, condamnaient cette coutume; Cyprien l'approuvait. L'opinion de l'évêque de Carthage était celle d'Agrippinus, son plus ancien prédécesseur. Cyprien combattit donc Étienne. Il mit beaucoup d'ardeur dans la discussion, et quelquefois de l'amertume. Puis, pour donner plus de poids à ses paroles et à ses écrits, il fit approuver son opinion par deux conciles. Dans le premier, il réunit, à Carthage, soixante et onze évêques; dans le second, quatre-vingt-cinq, qui étaient venus de la Proconsulaire, de la Numidie et de la Mauritanie. Ce dernier concile s'ouvrit au mois de septembre de l'année 256. Ce fut au temps de cette vive polémique que Cyprien écrivit deux traités, l'un sur l'*Utilité de la patience*, l'autre sur l'*Envie et la Jalousie*. Nous devons dire, en finissant, que l'Église condamne saint Cyprien et approuve l'opinion du pape saint Étienne (1).

PERSÉCUTION ORDONNÉE PAR L'EMPEREUR VALÉRIEN; MARTYRE DE SAINT CYPRIEN. — Dans les premiers temps de son règne, l'empereur Valérien s'était montré favorable aux chrétiens. En 257, il changea brusquement et il ordonna de les poursuivre. La persécution s'étendit bientôt dans tout l'empire. Ce fut alors que Cyprien, sous forme d'une lettre qu'il adressait à un certain Fortunat, composa pour les fidèles une exhortation au martyre. Il devait bientôt lui-même encourager par son exemple, ceux qu'il avait tant de fois animés par ses écrits. Au mois d'août 257, il fut traduit devant Paternus, proconsul d'Afrique. Il répondit avec fermeté aux questions qui lui furent adressées : il déclara qu'il était chrétien et évêque, et refusa, avec une généreuse indignation, de dénoncer les prêtres de son Église. Paternus se contenta de l'exiler. Il ne resta point oisif dans son exil. De là, il écrivait à Carthage, aux martyrs des diverses Églises de l'Afrique, et notamment, à neuf évêques qui avaient été condamnés avec un grand nombre de chrétiens à travailler aux mines de cuivre de la Numidie et de la Mauritanie.

En 258, il obtint de l'empereur l'autorisation de revenir à Carthage. Mais il ne devait pas y demeurer longtemps en paix. La persécution n'avait point cessé. On conseillait à l'évêque, dans l'intérêt de l'Église, de fuir et de se cacher. Il résista aux pressantes sollicitations de ses amis. Enfin, il fut arrêté par ordre de Galérius Maxime, qui avait succédé à Paternus. Quand on sut dans la ville que Cyprien devait paraître devant le proconsul, il y eut une immense émotion. La foule se précipita autour de la maison où l'on gardait l'évêque, et sur tous les visages on voyait l'empreinte de la tristesse. Cyprien avait compris que le temps du martyre était proche. Cependant quand il comparut devant le proconsul, il ne perdit rien de sa fermeté. Voici l'interrogatoire tel qu'il nous a été conservé dans un ancien document (1) :

« Le proconsul Galérius Maxime dit à l'évêque Cyprien : N'es-tu pas Thascius Cyprien? L'évêque Cyprien répondit :

(1) Schelstrate (*Ecclesia africana; dissert.* III, c. 2, p. 120, Paris, 1680) blâme S. Cyprien et passe rapidement sur ses démêlés avec S. Étienne. Leydecker, au contraire (*Historia ecclesiæ africanæ illustrata*; Utrecht, 1690 — *dissert. de statu eccl. afr. sect.* 9 et 11 : *hist. afric. et donatistica*, p. 128), approuve l'évêque de Carthage et revient plus d'une fois avec étendue sur cette célèbre controverse. On le conçoit aisément : Schelstrate était bibliothécaire du Vatican, et Leydecker protestant exalté.

(1) Voy. *Acta proconsularia S. Cypriani episcopi et martyris*; ap. Ruinart, p. 217 et 218.

Oui, c'est moi. Le proconsul Galérius Maxime dit : N'es-tu pas le pape d'une secte sacrilége? L'évêque Cyprien répondit : Oui. Le proconsul Galérius Maxime dit : Les très-sacrés empereurs t'ordonnent de sacrifier. L'évêque Cyprien répondit : Je ne le ferai point. Galérius Maxime dit : Réfléchis. L'évêque Cyprien répondit : Fais ce qui t'est commandé. En une chose évidemment juste la réflexion est inutile. — Galérius Maxime (ici, nous reproduisons encore le document dont nous parlons,) après avoir pris l'avis de ses assesseurs, s'adressa à Cyprien, en ces termes : « Tu as vécu longtemps avec un esprit sacrilége; tu as rassemblé un grand nombre d'hommes pour les associer à ton abominable conspiration; tu t'es déclaré l'ennemi des dieux romains et de la sainteté des lois; les pieux et très-sacrés princes Valérien et Gallien, augustes, et Valérien, le très-noble césar, n'ont pu te ramener au culte de l'empire : c'est pourquoi, toi, l'auteur des crimes les plus odieux, tu serviras d'exemple à ceux que tu as choisis pour tes complices et tu sanctionneras la loi par ton sang. » Après cette allocution le proconsul lut sur une tablette un arrêt ainsi conçu : « Je condamne au glaive Thascius Cyprien. » A quoi l'évêque Cyprien répondit : « Grâces soient rendues à Dieu. » Dès que les chrétiens eurent entendu la sentence, ils se dirent les uns aux autres : Allons et qu'on nous fasse mourir avec lui. Il s'éleva donc parmi eux une espèce de tumulte et ils se précipitèrent en foule, en suivant l'évêque, vers le lieu de l'exécution. Cyprien en arrivant se dépouilla de son manteau, se mit à genoux et pria. Puis, il ôta encore sa dalmatique, qu'il donna aux diacres, ne conservant sur lui qu'une tunique de lin. Quand le bourreau arriva, l'évêque ordonna aux siens de lui compter vingt-cinq pièces d'or. Cependant les frères jetaient des linges autour du martyr afin de recueillir son sang. Deux d'entre eux, sur ses ordres, Julien prêtre et Julien sous-diacre, lui attachèrent les mains. Ce fut alors que le bienheureux Cyprien eut la tête tranchée. Les chrétiens s'emparèrent de son corps, qu'ils transportèrent en grande pompe, avec des torches et des cierges, dans une propriété du procurateur Macrobe Candide, située dans la rue des Mappales, non loin des Piscines. Peu de jours après mourut le proconsul Galérius Maxime. »

Telle fut la fin du plus illustre évêque de Carthage. Quand il souffrit le martyre (14 septembre 258), il y avait dix ans que, par le choix de ses frères, il avait été appelé aux fonctions épiscopales. Ce fut dans le court intervalle qui sépare son exaltation de sa mort que Cyprien, génie *facile, abondant, agréable*, comme dit Tillemont, mais non sans vigueur, composa, à l'exception de trois, dans un style qui rappelle trop souvent peut-être les exercices de l'école, les nombreux écrits que nous avons signalés (1).

SUITE DES PERSÉCUTIONS EN AFRIQUE; NOMBREUX MARTYRS; NOMS DES ÉVÊQUES DE CARTHAGE QUI SUCCÈDENT A CYPRIEN. — La persécution qui avait frappé saint Cyprien fit, en Afrique, de grands ravages. L'évêque d'Hippone, Théogène, fut mis à mort. A Utique, on jeta dans un four à chaux cent cinquante, d'autres disent trois cents chrétiens. Les fidèles rassemblèrent avec respect les ossements consumés, et comme ils adhéraient les uns aux autres, ils appelèrent ces reliques, à cause de la couleur, la *masse blanche*. A Carthage, les martyrs Lucius, Montanus, Flavien, Julien, Victoricus, Primolus, Renus et Donatien, suivirent de près saint Cyprien. En Numidie, à Cirta et à Lambèse, le glaive des persécuteurs immola de nombreuses victimes, parmi lesquelles il faut compter Émilien, Agapius, Secundinus, Marien, Jacques, Antonia et Tertulla. La persécution ne cessa qu'au moment où l'empereur Valérien tomba aux mains des Perses. Mais elle devait encore se rallumer deux fois avant le sanglant édit de Nicomédie; d'abord sous Aure-

(1) Voy. sur saint Cyprien, indépendamment de ses œuvres : Tillemont : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*; t. IV, p. 45 et suiv. (Paris, 1704.) Fleury; *Histoire ecclésiastique*; t. II, p. 152 — 314. — L'abbé Rohrbacher; *Hist. univers. de l'Église catholique*; t. V, p. 389 — 486. — Aug. Neander; *allgemeine Geschichte der christlichen Religion und Kirche* (Hambourg, 1842); t. I, p. 380 et suiv.

lien, ensuite sous Dioclétien, en 296. Ce fut vers ces temps que la secte des manichéens se répandit en Afrique.

Cyprien eut pour successeurs, sur le siége épiscopal de Carthage, Carpophore (1), Lucien et Mensurius.

ÉDIT DE NICOMÉDIE; SES SUITES; SANGLANTE PERSÉCUTION. — Au commencement du quatrième siècle, le christianisme avait envahi tout l'empire. Les partisans du polythéisme firent alors les derniers efforts pour anéantir cette vaste communauté chrétienne qui contenait dans son sein toutes les classes de la vieille société et qui les resserrait eux-mêmes dans un cercle qui chaque jour devenait plus étroit. Ils avaient reconnu l'impuissance des édits impériaux promulgués à diverses époques contre les chrétiens; ils voyaient approcher le temps où ces édits cesseraient d'être applicables; ils se hâtèrent donc de s'armer en quelque sorte de la légalité qui leur échappait et qui allait passer en d'autres mains. Ils organisèrent, dans leurs conseils, le plan d'une vaste extermination. Galérius, esprit violent et résolu, se fit l'instrument docile des philosophes, derniers sectateurs du polythéisme. Il mit à leur disposition ce qu'il possédait déjà d'autorité et son immense crédit auprès de Dioclétien. Celui-ci, politique habile, qui avait régénéré l'empire par une savante et sage administration, vit d'abord tout le danger d'une persécution, et il opposa les raisons qu'il trouvait dans sa vieille expérience à la fougue de Galérius. Il montra au *César* que poursuivre les chrétiens par le fer et la flamme, c'était porter, par une tentative vaine, au sein des populations entièrement envahies par le christianisme, la plus grave perturbation, et anéantir d'un coup le bon ordre que pendant vingt années il avait maintenu avec tant de peine dans le monde romain. Dioclétien, tolérant moins par nature peut-être que par habileté, résista longtemps à Galérius. Il discuta avec lui pendant tout un hiver; mais enfin, soit que l'âge eût affaibli son esprit jusqu'alors si ferme, soit qu'il voulût donner un contentement à l'ambition de son *César* qui laissait percer son dépit de n'occuper qu'un rang secondaire dans la *tétrarchie*, il céda, et de son palais de Nicomédie (303) il promulgua l'édit de persécution (1).

En vertu de cet édit, les églises devaient être détruites et les livres de la religion proscrite consumés par les flammes. Les chrétiens étaient mis hors la loi; les juges impériaux pouvaient, suivant des cas déterminés, les exproprier, les priver de la liberté, les tuer. Le *zèle excessif*, comme dit Fleury, de certains chrétiens vint encore aggraver les maux de l'Église. Les persécuteurs s'organisèrent et ils se mirent à l'œuvre avec une violence sans égale dans les provinces administrées par Dioclétien, Galérius et par Maximien, l'*auguste* d'Occident. Il n'y eut que le césar Constance Chlore, qui, dans l'Espagne, la Gaule et la Bretagne, pays dont le gouvernement et la défense lui avaient été confiés, tempéra, par sa tolérance et sa noble modération, les rigueurs de l'ordonnance de Nicomédie.

LA PERSÉCUTION EN AFRIQUE; NOMBREUX MARTYRS. — Quand l'édit de persécution fut apporté en Afrique et notifié aux magistrats impériaux, les hommes avides de faveurs et les partisans du polythéisme se montrèrent impitoyables pour les chrétiens. A Cirta, l'une des villes les plus considérables de la Numidie, ce fut

(1) Fleury (*Hist. ecclés.* t. II, p. 314), l'abbé Rohrbacher (t. V, p. 485) et les autres écrivains ecclésiastiques ne font pas mention de Carpophore. Suivant eux, ce fut Lucien qui succeda immediatement a saint Cyprien. C'est Morcelli, dans son *Africa christiana*, qui nous a fourni le nom de Carpophore; les raisons sur lesquelles il s'appuie pour ajouter ce nom à la liste connue des évêques de Carthage nous ont paru décisives. Il dit : *Nomen hujus servavit nobis Optati codex sangermanensis. In eo enim, ubi Optatus agit de schismate Majorini adversus Cæcilianum legitimum episcopum*, plena erat, *inquit*, cathedra episcopalis, erat altare loco suo, in quo pacifici episcopi retro temporis obtulerant, Cyprianus, Carpophorus, Lucianus et ceteri (*de Schism. Don.* 1, 19). *Congruum quoque est, binos saltem episcopos inter Cyprianum et Mensurium fuisse; nam inter utrumque fluxere anni plus minus quadraginta.* Voy. t. I, p. 52.

(1) Tillemont; *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés. des six premiers siècles*; t. V, p. 20 et suiv. — Fleury; *Hist. ecclésiast.*; t. II, p. 415 et suiv. — Dumont; *Histoire romaine*; t. III, p. 497 et suiv.; in-12.

un prêtre de la vieille religion, Munatius Félix, flamine perpétuel, qui se chargea de mettre à exécution l'ordonnance des empereurs. Il fit démolir les églises et procéda avec un zèle infatigable à la recherche des livres sacrés. Il s'empara non-seulement des vases, chandeliers, lampes et de tous les ornements qui servaient au culte proscrit, mais encore de certains objets que la charité des chrétiens destinait au soulagement des pauvres. Ce fut ainsi que sur l'inventaire de la saisie, on inscrivit quatre-vingt-deux tuniques de femmes, trente-huit voiles, seize tuniques d'hommes et soixante paires de chausses. L'Église de Cirta se montra faible en ces jours de persécution; ses prêtres et ses lecteurs se soumirent sans opposition aux ordres du flamine Felix et lui livrèrent les ornements du culte et tous leurs livres.

L'évêque de Tibiure (1), Félix, n'imita point la conduite des prêtres de Cirta. Quand le magistrat de la ville, Magnilien, lui dit : Évêque Félix, donnez-nous les livres et les parchemins de votre Église, il répondit : Je les ai, mais je ne les donnerai pas. Pour ébranler sa résolution et l'effrayer, on le conduisit, chargé de chaînes, au tribunal du proconsul. Là, il ne se démentit point et resta inébranlable. Le proconsul envoya Félix au préfet du prétoire et le fit passer en Italie. L'évêque devait comparaître devant les empereurs. Mais la ville de Venusia, en Apulie, fut le terme de son voyage. Il y fut décapité. Jusqu'au dernier moment il répondit aux juges et aux bourreaux qui lui demandaient les livres de son Église : « Je les ai, mais je ne les donnerai pas. »

L'évêque d'Abitine (2), Fundanus, pour se soustraire au dernier supplice, se hâta, sur les injonctions des magistrats, de livrer les Écritures. Cet acte de faiblesse attrista sans doute les chrétiens de la ville, mais il ne les découragea pas. Quand ils eurent perdu leurs églises, ils se rassemblèrent dans des maisons particulières pour célébrer les saints mystères. Les magistrats les y surprirent une fois et les firent arrêter par leurs soldats. On les conduisit à Carthage au nombre de quarante-neuf.

Le danger qui les menaçait ne les effraya point et, saisis d'enthousiasme, ils ne cessèrent pendant toute la durée du voyage, de répéter des hymnes et des cantiques. A Carthage, ils ne se laissèrent gagner ni par les menaces, ni par les promesses du proconsul. Ils confessèrent hardiment le nom du Christ et, sans crainte des châtiments infligés à ceux qui violaient les édits impériaux, ils avouèrent sans hésiter qu'ils s'étaient réunis librement pour célébrer les saints mystères. Ils furent condamnés à souffrir et à périr. Parmi ces chrétiens que l'Église d'Afrique a mis au nombre de ses plus illustres martyrs, on comptait le prêtre Saturnin et ses fils, Dativus, Thelica, Emeritus, Félix, et la vierge Victoria.

L'ÉVÊQUE DE CARTHAGE MENSURIUS; SA MORT. — A Carthage, s'il faut en croire les documents contemporains, la persécution ne sévit point avec autant de violence que dans les autres villes de l'Afrique. Soit par crainte d'une sédition dans cette populeuse cité, soit que ces ménagements lui fussent imposés par la conduite pleine de mesure et de sagesse de l'évêque Mensurius, le proconsul atténua la rigueur des édits impériaux. Mensurius avait caché les livres de son Église; on pressait le proconsul d'ordonner à ses officiers de faire une perquisition dans la maison de l'évêque; il s'y refusa. Mensurius, de son côté, était un homme plein de modération; il usa de l'autorité morale que lui donnait sa haute position dans l'Église d'Afrique pour conseiller, par lettres, aux évêques ses frères, aux prêtres, à tous les chrétiens, de ne point irriter par un zèle inconsidéré les magistrats des villes et des provinces. Il blâmait, avec raison, ceux qui n'étant point recherchés venaient d'eux-mêmes s'offrir aux juges et aux bourreaux. Mensurius cependant n'était pas un homme timide, et il se dévouait volontiers pour ses frères. C'est ainsi qu'il sauva Félix, un des diacres de son Église. Celui-ci

(1) *Tibiure*, en latin *Tibiura, civitas Tibiurensium, Tibursicensium Burensium*, était une petite ville de la Proconsulaire.

(2) C'était encore une ville de la Proconsulaire.

était poursuivi pour avoir écrit un libelle contre l'empereur. L'évêque, au péril de ses jours, l'accueillit dans sa maison, et le cacha. Puis, quand on vint auprès de lui réclamer le coupable, il refusa de découvrir le lieu où il était caché. Mensurius, à cause de la gravité du cas, et pour sa résistance obstinée, fut mandé à la cour impériale. Il s'y rendit après avoir réglé les affaires de son Église ; là, il plaida si bien sa cause qu'il fut absous et renvoyé. Mais ce sage et courageux évêque ne devait point revoir Carthage; il mourut avant d'y arriver.

ARNOBE. — Ce fut au temps de la persécution qu'un auteur célèbre, Arnobe, qui avait enseigné la rhétorique dans la ville de Sicca, écrivit un ouvrage pour défendre les chrétiens. C'était, dans ces jours de péril, un acte de courage. Arnobe avait été païen, et l'on voit que, dans son ouvrage, il a voulu prouver à ses nouveaux frères que sa conversion avait été sincère. Il se fit dans ses idées une vive réaction. Après avoir longtemps expliqué et commenté avec amour les chefs-d'œuvre littéraires de la vieille civilisation, il se laissa emporter par son ardeur de néophyte ; il demanda la destruction des théâtres, et voua aux flammes les œuvres des poëtes jadis l'objet de son admiration (1).

LES TRADITEURS. — Les spoliations injustes, les tortures, les supplices ne furent point les plus grands des maux qu'entraîna à sa suite, pour l'Église d'Afrique, l'édit de Nicomédie. Parmi les chrétiens persécutés, il y en avait plusieurs qui, comme nous l'avons dit, s'étaient signalés par leur héroïsme. Mais d'autres s'étaient laissé entraîner, par surprise peut-être, à des actes d'une déplorable faiblesse. On avait vu des évêques et des prêtres se soumettre sans résistance à la loi de César, et livrer à ses exécuteurs les biens de leurs Églises et leurs livres sacrés. Quand la persécution se ralentit, ceux qui s'étaient montrés forts dans le danger s'exaltèrent et poursuivirent de leur mépris et de leur haine les hommes qui par crainte s'étaient dessaisis, dans les mains des bourreaux, du dépôt sacré qui leur avait été confié. Ils leur appliquèrent, comme une note d'infamie, le nom de *traditeurs*. Cette qualification injurieuse, employée par des hommes violents et passionnés, ne devait pas tarder à soulever dans les Églises chrétiennes de nombreux orages. Elle servit, pour ainsi dire, de mot de ralliement à ceux qui opérèrent, au moment même où cessait la persécution, un schisme qui devait être pour l'Afrique la cause et l'origine des plus grandes calamités.

CÉCILIEN SUCCÈDE A MENSURIUS; DONAT DES CASES-NOIRES; TROUBLES DANS L'ÉGLISE DE CARTHAGE; ORIGINE DU SCHISME DES DONATISTES. — Après la mort de Mensurius (311), les chrétiens de Carthage procédèrent à l'élection d'un nouvel évêque. Ils se réunirent, prêtres et peuple, et tous, d'un commun accord, ils proclamèrent le diacre Cécilien. Ce fut Félix, évêque d'Aptonge, qui lui imposa les mains. Mais bientôt une vive opposition se manifesta contre cette élection. Mensurius, avant son départ, avait remis, par prudence, aux anciens de Carthage, les vases d'or et d'argent de son Église. Cécilien, à peine assis sur le siége épiscopal, s'adressa aux dépositaires choisis par son prédécesseur et réclama les richesses qui leur avaient été confiées. Ils s'irritèrent de cette demande et se refusèrent à une restitution. Ils se joignirent, dans leur dépit, à Botrus et à Celeusius, qui se plaignaient vivement de ne l'avoir point emporté sur Cécilien. Puis, se liguant encore avec Lucilla, femme riche et puissante, ennemie de l'évêque qui simple diacre, l'avait jadis offensée par de justes et sévères remontrances, ils formèrent un parti qui s'enhardit enfin jusqu'à protester hautement contre la récente élection. L'âme et le chef de ce parti était Donat des Cases-Noires.

Pour arriver à leurs fins, ils s'adressèrent aux évêques de la Numidie, qui, vivement blessés de n'avoir point été appelés à l'ordination de Cécilien, se rendirent en toute hâte à Carthiga pour prêter aide et appui aux ennemse du nouvel élu. A leur tête se trouvait Secundus de Tigisi, le premier évêque de la Numidie. Ils étaient au nombre

(1) Voy. sur Arnobe, l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, par l'abbé Rohrbacher, t. VI, p. 55 et suiv.

de soixante-dix. Parmi eux on voyait les douze évêques qui, réunis à Cirta, en 305, s'étaient avoués *traditeurs*, à la suite de vives et mutuelles récriminations. Les ennemis de Cécilien n'osèrent point, à cause des manifestations du peuple, se rendre dans la basilique qu'avait illustrée Cyprien et où se trouvait la chaire épiscopale. Ils se réunirent probablement dans une autre basilique et s'organisèrent en concile. Ils citèrent d'abord Cécilien à comparaître devant eux. Mais il fit bonne contenance et répondit : J'attends mon accusateur. Ce n'est point par les fautes de Cécilien, dirent ensuite les évêques rassemblés, que l'élection est nulle, mais par celles des évêques qui l'ont sacré. Félix d'Aptonge est un traditeur. — Que ceux-là donc, repartit Cécilien, qui n'ont rien à se reprocher, viennent de nouveau m'imposer les mains. Cette fermeté irrita les évêques, et l'un d'eux, Marcien, proposa de recourir à l'excommunication. Un autre, Purpurius, de Limate, s'écria dans sa fureur homicide : « Qu'il vienne recevoir l'imposition des mains, et on lui cassera la tête pour pénitence. » C'était le même évêque qui, dans la réunion de Cirta, avait répondu à ceux qui l'accusaient d'avoir fait périr ses neveux : « J'ai tué et je tue ceux qui sont contre moi. »

Enfin les évêques prononcèrent une sentence de condamnation en se fondant sur les trois chefs suivants : Cécilien n'avait point voulu se rendre dans leur réunion; il avait été sacré par des traditeurs; enfin (ce qui ne fut jamais prouvé), il avait empêché les fidèles, au temps de la persécution, de porter secours aux martyrs qui avaient été jetés dans les prisons. Ayant donc déclaré que le siége épiscopal de Carthage était vacant, les membres du concile procédèrent à une nouvelle élection. Il choisirent pour évêque Majorin, attaché à la maison de Lucilla, et qui n'avait jamais rempli dans l'Église que les fonctions de lecteur. Pour favoriser cette élection, Lucilla distribua de grosses sommes d'argent, qui ne furent point données aux pauvres, comme on le prétendit alors, mais à tous les ennemis de Cécilien. A partir de cet instant, il y eut donc deux Églises à Carthage. « Telle fut, disent les historiens ecclésiastiques, l'origine du schisme des *Donatistes*; car on leur donna ce nom, à cause de Donat des Cases-Noires, et d'un autre Donat, plus fameux, qui succéda à Majorin dans le titre d'évêque de Carthage. » Cette dissidence devait bientôt avoir, non point seulement dans la capitale de l'Afrique, mais encore dans toutes les provinces, de graves résultats. Elle engendra des désordres sans nombre, qui ne tardèrent point à attirer l'attention de l'empereur.

REQUÊTE DES DONATISTES A L'EMPEREUR; CONCILE DE ROME. — « Constantin, dit Fleury, avait donné ordre à Anulin, proconsul d'Afrique, et à Patrice, vicaire du préfet du prétoire, de s'informer de ceux qui troublaient la paix de l'Église catholique, et qui s'efforçaient de corrompre le peuple par leurs erreurs : c'étaient les donatistes; et écrivant à Cécilien, évêque de Carthage, il lui marquait de s'adresser aux magistrats impériaux pour avoir justice de ces insensés. En exécution de cet ordre, Anulin exhorta les dissidents à la paix : mais peu de jours après, quelques-uns du parti contraire à Cécilien, ayant assemblé du peuple avec eux, vinrent présenter au proconsul un paquet cacheté et un mémoire ouvert, le priant instamment de les envoyer à la cour. Le paquet portait pour titre : Mémoire de l'Église catholique touchant les crimes de Cécilien, présenté par le parti de Majorin. Le mémoire ouvert et attaché à ce paquet contenait ces mots : « Nous vous prions, Constantin, très-« puissant empereur, vous qui êtes « d'une race juste, dont le père a été le « seul entre les empereurs qui n'ait « point exercé la persécution, que, « puisque la Gaule est exempte de ce « crime, vous nous fassiez donner des « juges de Gaule, pour les différends « que nous avons en Afrique avec les « autres évêques. Donné par Lucien, « Digne, Nassutius, Capiton, Fiden-« tius et les autres évêques du parti Ma-« jorin. » L'empereur ayant reçu ces mémoires avec la relation d'Anulin, lui écrivit d'envoyer Cécilien et ses adversaires, chacun avec dix clercs de son parti, pour se trouver à Rome dans le

second jour d'octobre, et y être jugés par des évêques. Anulin exécuta cet ordre, et en rendit compte à l'empereur, qui écrivit aussi au pape Miltiade et aux évêques de Gaule et d'Italie, pour s'assembler à Rome le même jour, et leur envoya tous les mémoires et les papiers qu'Anulin lui avait envoyés sur ce sujet. La lettre au pape est aussi adressée à Marc, que l'on croit être celui qui fut pape après saint Silvestre. L'empereur y dit : J'ai jugé à propos que Cécillien aille à Rome avec dix évêques de ceux qui l'accusent, et dix autres qu'il croira nécessaires pour sa cause; afin qu'en présence de vous, de Réticius, de Materne et de Marin, vos collègues, à qui j'ai donné ordre de se rendre en diligence à Rome pour ce sujet, il puisse être entendu comme vous savez qu'il convient à la très-sainte loi. Réticius et les deux autres étaient les évêques de Gaule.

« Cécilien avec les dix évêques catholiques, et les dix de l'autre parti, qui avaient à leur tête Donat des Cases-Noires, se trouvèrent à Rome au jour nommé; et le concile s'assembla dans le palais de l'impératrice Fausta, nommé la maison de Latran, ce même jour, second d'octobre 313, qui était un vendredi. Le pape Miltiade présidait; ensuite étaient assis les trois évêques gaulois : Réticius d'Autun, Materne de Cologne, Marin d'Arles; puis quinze évêques italiens : Mérocles de Milan, Stemnius de Rimini, Félix de Florence, Gaudence de Pise, Proterius de Capoue, Théophile de Bénévent, Savin de Terracine, Second de Preneste, Maxime d'Ostie, et quelques autres, faisant en tout dix-neuf évêques, le pape compris. L'ordre de cette séance est remarquable, particulièrement en ce que les trois évêques gaulois y tiennent le premier rang, et que, entre les Italiens, les évêques d'Ostie et de Preneste, quoique suffragants du pape, n'ont point de rang particulier. On travailla trois jours durant avec des notaires qui rédigeaient en même temps les actes, c'est-à-dire le procès-verbal. Le premier jour, les juges informèrent qui étaient les accusateurs et les témoins contre Cécilien. Les évêques du parti de Majorin présentèrent un mémoire d'accusations donné contre lui par ceux de son parti; sous ce prétexte, ils prétendaient que tout le peuple de Carthage l'avait accusé. Mais les juges n'eurent point d'égard à ce mémoire, parce qu'il ne contenait que des cris confus d'une multitude, sans accusateur certain. Ils demandaient des témoins et des personnes qui voulussent soutenir l'accusation en leurs noms; mais ceux que Donat et les autres évêques du parti de Majorin produisirent comme accusateurs et comme témoins, déclarèrent qu'ils n'avaient rien à dire contre Cécilien.

« Ensuite Cécilien accusa Donat d'avoir commencé le schisme à Carthage du vivant de Mensurius, d'avoir rebaptisé, d'avoir imposé de nouveau les mains à des évêques tombés dans la persécution. Enfin, dit-il, Donat et ses collègues ont soustrait les accusateurs et les témoins, qu'eux-mêmes avaient amenés d'Afrique contre moi, tant leur calomnie était évidente. Donat confessa qu'il avait rebaptisé et imposé les mains aux évêques tombés, et promit de représenter les personnes nécessaires à cette cause, qu'on l'accusait d'avoir soustraites. Mais après l'avoir promis deux fois, il se retira, et n'osa plus lui-même se présenter au concile, craignant que les crimes qu'il avait confessés ne le fissent condamner présent, lui qui était venu de si loin pour faire condamner Cécilien. Le second jour, quelques-uns donnèrent un libelle de dénonciation contre Cécilien. On examina les personnes qui l'avaient donné, et les chefs d'accusation qu'il contenait; mais il ne se trouva rien de prouvé. Le troisième jour, on examina le concile tenu à Carthage par soixante-dix évêques qui avaient condamné Cécilien et ses ordinateurs. C'était le grand fort de ses adversaires : ils faisaient sonner bien haut ce grand nombre d'évêques; et qu'étant tous du pays, ils avaient jugé avec grande connaissance de cause. Mais Miltiade et les autres évêques du concile de Rome n'eurent aucun égard au concile de Carthage, parce que Cécilien y avait été condamné absent et sans être entendu. Or, il rendait de bonnes raisons pour ne s'y être pas présenté. Il savait que ces évêques avaient été appe-

lés à Carthage par ses adversaires, qu'ils logeaient chez eux, et concertaient tout avec eux. Il savait les menaces de Purpurius, évêque de Limate, dont la violence était connue. Les évêques du concile de Rome jugèrent donc que tout ce qui avait été traité en ce concile de Carthage était encore en son entier : savoir, si Félix d'Aptonge était traditeur, ou quelque autre de ceux qui avaient ordonné Cécilien. Mais ils trouvèrent cette question difficile et inutile. Elle était difficile, parce qu'il y avait des témoins à interroger, des actes à examiner, et que Cécilien accusait ses accusateurs du même crime, d'avoir livré les saintes Écritures, à cause du concile de Cirta où ils l'avaient confessé. D'ailleurs, il était inutile d'examiner si Félix était traditeur, puisque, quand il l'eût été, il ne s'ensuivait pas que l'ordination de Cécilien fût nulle : car la maxime était constante, qu'un évêque, tant qu'il était en place sans être condamné ni déposé par un jugement ecclésiastique, pouvait légitimement faire des ordinations et toutes les autres fonctions épiscopales. Les évêques du concile de Rome crurent donc ne devoir point toucher à cette question, de peur d'exciter de nouveaux troubles dans l'Église d'Afrique, au lieu de la pacifier. Ils déclarèrent Cécilien innocent et approuvèrent son ordination; mais ils ne séparèrent pas de leur communion les évêques qui avaient condamné Cécilien, ni ceux qui avaient été envoyés pour l'accuser. Donat des Cases-Noires fut le seul qu'ils condamnèrent, comme auteur de tout le mal, convaincu de grands crimes, par sa propre confession. On laissa le choix aux autres de demeurer dans leurs siéges, quoique ordonnés par Majorin hors de l'Église, à la charge de renoncer au schisme. En sorte que dans tous les lieux où il se trouverait deux évêques, l'un ordonné par Cécilien, l'autre par Majorin, on conserverait celui qui serait ordonné le premier, et on pourvoirait l'autre d'une autre Église. Voilà le jugement du concile de Rome, où l'on voit une discrétion singulière et un exemple remarquable de dispense contre la rigueur des règles pour le bien de la paix. En ce concile, chaque évêque dit son avis, selon la coutume, et le pape Miltiade conclut l'action, disant le sien en ces termes : Puisqu'il est constant que Cécilien n'a point été accusé par ceux qui étaient venus avec Donat, comme ils l'avaient promis, et qu'il n'a été convaincu par Donat sur aucun chef, je suis d'avis qu'il soit conservé en tous ses droits, dans la communion ecclésiastique. Nous n'avons pas le reste de la sentence sur les autres chefs. Le pape et les autres évêques rendirent compte à l'empereur Constantin de ce jugement, lui envoyant les actes du concile, et lui mandèrent que les accusateurs de Cécilien étaient aussitôt retournés en Afrique. Le pape Miltiade ou Melchiade mourut trois mois après, le dixième de janvier, l'an 314 (1). »

RETOUR DE DONAT ET DE CÉCILIEN EN AFRIQUE; SUITE DES TROUBLES; LES DONATISTES DEMANDENT LA RÉVISION DU JUGEMENT QUI LES A CONDAMNÉS A ROME; DÉCISION DE CONSTANTIN; CONCILE D'ARLES. — Après sa condamnation, Donat des Cases-Noires demanda l'autorisation de retourner en Afrique; il s'engageait à ne point rentrer dans Carthage. D'autre part, en vue de la paix, Cécilien reçut ordre de ne point quitter l'Italie et de séjourner à Brescia. Deux évêques furent envoyés alors comme commissaires à Carthage, pour notifier au clergé et au peuple la sentence que le concile de Rome avait promulguée. Ils étaient chargés en outre de faire une enquête et de transmettre à l'empereur le résultat de leurs observations. Optat, évêque catholique, qui écrivit plus tard l'histoire du schisme des donatistes, assure qu'après un long et mûr examen les commissaires Eunomius et Olympius donnèren tencore une fois gain de cause à Cécilien. Ce fut sur ces entrefaites que Donat, malgré ses promesses, revint à Carthage; Cécilien, de son côté, se hâta de quitter Brescia, où on l'avait

(1) Fleury; *Hist. ecclésiast.* liv. x, t. III, p. 26. — Tillemont; *mémoires pour servir à l'hist. ecclés.*, etc., t. VI, p. 31 et suiv. — Bérault-Bercastel; *Hist. de l'Église*; t. II, p. 13 et suiv. — Voy. aussi M. de Potter; *Hist. du christianisme*, etc., époq. I, liv. VI, ch 3; t. II, p. 130 et suiv. — Morcelli (*Africa christiana*); ad an. 313; t. II, p. 209.

relégué et de reprendre possession de son siége épiscopal.

L'assemblée des évêques réunis à Rome n'avait rien terminé, et, à l'arrivée, en Afrique, des deux chefs de parti, les querelles recommencèrent. Les donatistes disaient qu'on les avait condamnés à Rome, sans avoir pris connaissance de tous les faits qu'ils avaient allégués, et avec une extrême précipitation. Ils rappelaient, pour exemple, que Félix, l'évêque d'Aptonge, traditeur suivant eux, n'avait point été mis en cause. Constantin, pour les satisfaire, ordonna aux magistrats de l'Afrique de juger Félix. Ce fut Élien, le proconsul, qui présida à l'interrogatoire. Après de longues et minutieuses recherches, qui établirent dans tout son jour, au témoignage des écrivans catholiques, l'innocence de l'accusé, le juge impérial déclara que Félix n'était point un traditeur.

Les donatistes ne se laissèrent pas abattre par cette nouvelle sentence. Ils s'adressèrent encore à l'empereur, qui, pour pacifier une de ses plus belles provinces, usa de patience et soumit de nouveau l'affaire à un concile. Les lettres de convocation fixaient à Arles le lieu de l'assemblée. Cécilien et ses accusateurs n'étaient pas les seuls membres du clergé d'Afrique qui fussent appelés dans les Gaules. Ils devaient être assistés, aux termes des lettres impériales, d'un certain nombre d'évêques appelés de la Tripolitaine, de la Byzacène, de la Proconsulaire, de la Numidie et des Mauritanies. Nous savons que Chrestus, évêque de Syracuse, les accompagna.

Le concile s'ouvrit le premier du mois d'août de l'année 314. On comptait dans l'assemblée seize évêques gaulois, deux Bretons (ceux d'York et de Londres), et plusieurs qui étaient venus de l'Italie et de l'Espagne. L'évêque de Rome, saint Sylvestre, était représenté par deux prêtres, Claudien et Vitus, et deux diacres, Eugène et Cyriaque. On examina d'abord l'affaire de Cécilien. Les deux faits qu'on ne cessait de lui reprocher, à savoir, de s'être opposé par violence, à l'époque de la persécution, aux chrétiens qui portaient de la nourriture aux martyrs emprisonnés, et d'avoir été consacré par des évêques traditeurs, ne furent point établis sur des preuves. Les Pères du concile d'Arles prononcèrent donc en faveur de Cécilien une sentence d'absolution. Avant de se séparer, ils adressèrent à l'évêque de Rome une lettre où on lisait ces mots : « Au bien-aimé pape Sylvestre, tous les évêques, salut éternel dans le Seigneur. Unis ensemble par le lien de la charité et par l'unité de notre mère l'Église catholique, après avoir été amenés en la ville d'Arles par la volonté du très-pieux empereur, nous vous saluons de là, très-glorieux Père, avec la vénération qui vous est due. Nous y avons eu à supporter des hommes emportés et pernicieux à notre loi et à la tradition; mais l'autorité présente de notre Dieu, la tradition et la règle de la vérité les ont repoussés de telle sorte, qu'il n'y avait de consistance et d'accord, ni dans leurs discours, ni dans leurs accusations, ni dans leurs preuves. C'est pourquoi, par le jugement de Dieu et de l'Église, notre mère, laquelle connaît les siens et les approuve, ils ont été ou condamnés ou repoussés. Et plût à Dieu, bien-aimé frère, que vous eussiez assisté à ce grand spectacle : vous-même jugeant avec nous, leur condamnation en eût été plus sévère, et notre joie plus grande (1). » Les membres du concile ne s'étaient point seulement occupés de Cécilien et de ses accusateurs, ils avaient encore fait divers règlements relatifs à la discipline générale de l'Église. Néanmoins, parmi ces règlements, il en est plusieurs qui montrent que les évêques étaient vivement émus par le grand débat auquel ils avaient assisté et qui font une allusion directe aux querelles qui agitaient l'Afrique : « Ceux, dit le concile, qui sont coupables d'avoir livré les Écritures ou les vases sacrés, ou dénoncé leurs frères, seront déposés de l'ordre du clergé, pourvu qu'ils soient convaincus par des actes publics, non par de simples paroles. S'ils ont conféré les ordres à un homme digne d'ailleurs, l'ordination sera valable. » Et plus loin : « Parce que plusieurs résistent à la règle de l'Église, et prétendent être

(1) Rohrbacher; *Hist. univers. de l'Égl. cathol.*; t. VI, p. 226

admis à accuser avec des témoins corrompus par argent, qu'ils ne soient point reçus en leurs demandes. Ils devront prouver, au préalable, par des actes publics, ce qu'ils ont avancé. » Enfin on lit dans les actes du concile : « Ceux qui accuseront faussement leurs frères ne recevront la communion qu'à la mort (1). »

Le concile d'Arles n'éteignit point, en Afrique, les passions et les haines. Le schisme continua. Les donatistes, persévérant à se croire mal jugés, interjetèrent appel des deux sentences qui les avaient condamnés ; ils s'adressèrent directement à l'empereur, le priant d'examiner lui-même et de prononcer dans leur cause. Vivement irrité de cette demande, qui tendait à prolonger la discussion et les querelles, Constantin s'emporta contre les donatistes, et leur reprocha leur opiniâtreté et leur audace. Néanmoins, il résolut de tenter encore une fois la voie des conciliations. Il évoqua à son tribunal la cause qui lui était soumise, et par un jugement prononcé à Milan, en 315, il confirma l'arrêt porté contre les donatistes dans les conciles de Rome et d'Arles (2).

MESURES RIGOUREUSES PRISES PAR CONSTANTIN CONTRE LES DONATISTES ; LUTTES ET RÉVOLTES ; LES CIRCONCELLIONS. — Constantin, comme nous l'avons dit, même en promettant aux donatistes d'écouter leur plainte et de les juger, avait donné un libre cours à sa colère. Son emportement avait dû faire prévoir aux ennemis de Cécilien une nouvelle condamnation. Néanmoins, quand l'empereur eut prononcé, ils protestèrent contre sa sentence. Constantin répondit cette fois à leurs protestations par la menace des peines les plus sévères. Déjà, il avait recommandé à Celsus, son vicaire, dans une lettre que saint Optat nous a conservée, de procéder à l'égard des donatistes avec une extrême sévérité. Il avait annoncé, en même temps, que lui-même se disposait à passer en Afrique pour trancher toutes les difficultés et opérer, s'il en était besoin, par la force, la pacification d'une des portions les plus importantes de son empire. Celsus se conforma aux ordres qu'il avait reçus. Il poursuivit les donatistes et bannit d'Afrique les hommes les plus marquants du parti (1).

Les dispositions de l'empereur incitèrent sans doute les catholiques à la persécution, et, plus d'une fois, ils eurent recours pour combattre leurs adversaires, non plus à la discussion, mais à la violence. Les magistrats, de leur côté, essayèrent, en usant de rigueur, de complaire à Constantin. Cette conduite, loin d'étouffer le schisme, ne fit que raviver les haines. Les donatistes se laissèrent emporter par le désir de la vengeance ; sous des chefs énergiques, sous Menalius et Silvanus, par exemple, ils opposèrent la force à la force ; ils s'emparèrent, comme à Constantine (2), des églises et résistèrent ouvertement aux catholiques et à l'empereur. La sévérité des édits portés contre eux ne les arrêta point ; leur zèle ne fit que s'accroître, et bientôt dans les classes inférieures qui embrassèrent, en général, la cause du schisme, ce zèle prit le caractère d'un violent et sombre enthousiasme.

Ce fut alors que se montrèrent les premières bandes de *circoncellions* (3).

(1) Labbe ; *Concil.*, t. I, col. 1727 et 1728. On trouve dans ce recueil non-seulement les canons du concile d'Arles, mais encore les lettres de Constantin.

(2) Voy. sur le concile d'Arles et sur les événements qui le précédèrent et le suivirent jusqu'en l'année 416, indépendamment des conciles et des auteurs anciens, saint Optat, saint Augustin et Eusèbe (Optat. milev. de *schism. Don.* I, 25 et sqq. — S. Aug. epist. 50 *ad Bon.* ; epist. 162 *ad Glor. Eleus.* ; epist. 165 *ad Gener.* ; epist. 166 *ad Donat.* ; etc., etc. — Euseb. *Hist. eccles.*, X, 5) ; Tillemont ; *Mémoires pour servir à l'hist. ecclésiast.*, etc., t. VI, p. 50 et suiv. — Fleury ; *Hist. eccles.*, t. III, p. 32 et suiv. — Bérault-Bercastel ; *Hist. de l'Église* ; t. II, p. 19 et suiv. — Rohrbacher ; l. c. — Potter ; t. II, p. 135 ; — et surtout Morcelli, *ad an.* 313, 314, 315 et 316. C'est Morcelli que nous avons suivi pour la date du jugement rendu à Milan ; voy. *Afr. christ.*, t. II, p. 216 et 217.

(1) En 321, sur la requête des donatistes, ceux qui avaient été bannis à cause du schisme et des troubles qui l'avaient suivi, furent autorisés à rentrer en Afrique. Constantin promit même, sur la demande qui lui en avait été faite, de ne point contraindre les dissidents à communiquer avec Cécilien. Voy. Fleury ; *Hist. ecclés.*, t. III, p. 76, et Morcelli *ad an.* 321.

(2) C'était *Cirta*. Elle quitta alors son ancien nom pour celui de *Constantine*.

(3) Morcelli (*Afric. christ.*, t. II, p. 219) dit, à propos des événements qui s'accomplirent en 317 : *ortum habuere circumcelliones, furiosi illi donatistarum satellites, perditissima fex populi et agrestium latronum multitudo ad omne facinus congregata.* — En

La querelle entre Cécilien et ses ennemis avait eu, dans toute l'Afrique, un grand retentissement. Les populations s'étaient divisées. Les classes inférieures, excitées par d'ardentes prédications, se rangèrent volontiers du côté de ceux qui se vantaient d'avoir seuls traversé, avec courage, les temps de la persécution et d'être sortis de la lutte sans souillure; et par une conséquence nécessaire, elles déclarèrent une guerre à mort aux catholiques qu'on leur désignait comme impurs, comme traditeurs. Les chefs donatistes réglèrent sans doute les premiers mouvements des hommes qu'ils avaient soulevés. Mais bientôt ils furent dépassés : les esclaves, les colons, les petits propriétaires ruinés par le fisc que, pour leur vagabondage autour des lieux habités, on appela *circoncellions*, formèrent des bandes semblables à celles qui parcoururent, au moyen âge, sous des noms divers, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie. Ces circoncellions ne s'inquiétèrent point seulement, il faut le dire, de la querelle qui séparait Donat de Cécilien; comme ils appartenaient presque tous à la classe opprimée et souffrante, ils voulurent une réorganisation sociale et tentèrent d'établir, en ce monde, ce que, sous le fouet du maître et au milieu des plus rudes travaux, ils avaient appelé si souvent de leurs vœux, à savoir, le règne d'une parfaite égalité. Cependant, c'est le côté religieux qui domine dans cette grande insurrection. Les circoncellions, qui se donnaient le nom de *saints*, se crurent chargés d'une mission divine. S'opposer à eux, c'était, dans leurs idées, résister à Dieu même; donc, périr dans la lutte, c'était acquérir des droits à la félicité éternelle. Dans leur farouche enthousiasme, ils recherchèrent avidement le martyre. Ils s'offraient, par troupes, au fer de leurs ennemis, et quand on refusait de les frapper, ils se tuaient eux-mêmes. La rigidité de leur doctrine ne les empêcha point, sous Maxida et Fasir, les plus célèbres de leurs chefs, de se livrer à de graves désordres. Ils s'abandonnaient (et cela est inévitable dans les grandes réunions où l'on ne trouve ni frein, ni règle) à la débauche et à tous les excès. Ils pillaient, brûlaient, massacraient. Les choses en vinrent à ce point que les donatistes eux-mêmes qui les avaient suscités implorèrent, pour les réprimer, l'assistance des officiers impériaux. On envoya des troupes contre les circoncellions; mais il s'écoula bien des années avant le retour de l'ordre et la soumission complète, en Afrique, des populations insurgées (1).

CARACTÈRE DU SCHISME DES DONATISTES ET DU SOULÈVEMENT DES CIRCONCELLIONS. — « Le donatisme, dit M. Saint-Marc Girardin (2), n'est point une hérésie, c'est un schisme; car les donatistes croient ce que croit l'Église catholique; seulement, selon eux, les traditeurs ont souillé la pureté du caractère épiscopal; ils ont interrompu la descendance spirituelle des apôtres. Ne cherchez ici aucune des subtilités familières aux hérésies de la Grèce ou de l'Orient. L'esprit africain est à la fois simple et violent, et il ne va pas jusqu'à l'hérésie : il s'arrête au schisme; mais il met dans le schisme un acharnement singulier. Il y a peu d'hérésies qui soient nées en Afrique. L'arianisme n'y vint qu'avec les Vandales, et encore l'arianisme, tel que le professaient les Goths et les Vandales, n'était pas l'arianisme subtil, tel que l'Orient l'avait connu, disputant sur la consubstantialité du

effet, l'insurrection dut s'organiser au moment même où, pour obéir aux ordres de Constantin, les magistrats de l'Afrique commencèrent à sévir contre les donatistes. Fleury (t. III, p. 217) et quelques autres historiens ont reporté à l'année 429 et même plus tard, à tort suivant nous, l'apparition des circoncellions.

(1) Les circoncellions se dissipèrent, il est vrai; mais les croyances qui avaient soulevé les populations devaient survivre à l'insurrection armée. Pendant longtemps on vit en Afrique des hommes errer çà et là, dans les campagnes, pour perpétuer, au sein des classes opprimées, la doctrine sociale et religieuse qui les avait si vivement agitées. Ces hommes, pour la plupart, étaient engagés dans les ordres, et tous, ils appartenaient au parti donatiste. C'est à ces prédicateurs errants, appelés aussi circoncellions, que s'applique la note insérée à la page 34 de notre *Histoire de la domination des Vandales* en Afrique.

Nous renvoyons encore ici, pour ce qui concerne les donatistes et les circoncellions, aux renseignements bibliographiques rassemblés par J. C. Ludw. Gieseler. Voy. *Lehrbuch des Kirchengeschichte*; t. I, p. 323, 324 et 325; 417 et suiv.

(2) M. Saint-Marc Girardin; l'*Afrique sous saint Augustin*. Voy. la *Revue des Deux Mondes*; 15 septembre 1842; p. 967.

Père et du Fils; c'était un arianisme plus simple et plus à la portée de l'esprit des barbares, qui faisait du Père et du Fils deux dieux, dont l'un était plus grand et plus puissant que l'autre. Les hérésies africaines, et elles sont en petit nombre, n'ont jamais rien de subtil et de raffiné. Les célicoles, dont saint Augustin parle quelque part, ne sont qu'une secte qui penche vers le déisme primitif des Juifs, et semblent être en Afrique les précurseurs lointains du mahométisme.

« Les donatistes africains n'ont ni avec le judaïsme, ni avec le mahométisme aucune analogie de dogmes, car ils ne contestent aucune des croyances chrétiennes; mais ils ont avec ces deux religions une grande ressemblance extérieure. C'est la même allure de fanatisme, c'est le même goût pour la force matérielle. Les donatistes ont, comme tous les partis, leurs modérés et leurs zélés; les modérés, qui s'appellent surtout les donatistes; les zélés, qui sont les circoncellions. Les donatistes sont les docteurs et les diplomates du parti; ils désavouent l'usage de la violence; ils font des requêtes aux empereurs; ils inventent d'habiles chicanes pour échapper aux arrêts rendus contre leur schisme; ils écrivent contre les docteurs catholiques; ils les calomnient et les insultent. Ils ne sont du reste ni moins obstinés, ni moins ardents que les circoncellions. Ils se déclarent les seuls saints, les seuls purs, les seuls catholiques. Les circoncellions sont l'armée et le peuple du parti, et ils représentent, dans le donatisme, l'Afrique barbare, comme les donatistes représentent l'Afrique civilisée. Les circoncellions sont des bandes nomades qui se mettent sous un chef et parcourent le pays. Ils font profession de continence; mais le vagabondage amène la débauche dans leurs bandes. Le but de leurs courses est de faire reconnaître la sainteté de leur Église; aussi leur cri de guerre est : Louanges à Dieu (*Laudes Deo*), cri redouté, car, partout où il retentit, il annonce le pillage et la mort. Comme les circoncellions sont la plupart des esclaves fugitifs ou des laboureurs qui ont renoncé au travail pour s'enfuir au désert, ils ont les haines qui sont naturelles à cette sorte d'hommes. Ils haïssent les maîtres et les riches, et quand ils rencontrent un maître monté sur son chariot et entouré de ses esclaves, ils le font descendre, font monter les esclaves dans le char et forcent le maître à courir à pied; car ils se vantent d'être venus pour rétablir l'égalité sur la terre, et ils appellent les esclaves à la liberté : tout cela, au nom, disent-ils, des principes du christianisme, qu'ils dénaturent en l'exagérant, et dont surtout ils n'ont pas les mœurs. Ôtez-leur le fanatisme, ce sont les Bagaudes de la Gaule, ce sont les ancêtres de la Jacquerie; c'est la vieille guerre entre l'esclave et le maître, entre le riche et le pauvre; seulement cette guerre a pris la marque de l'Afrique : ce sont des nomades; — et la marque du temps : ce sont des bandes fanatiques. C'est le fanatisme, en effet, qui leur donne un caractère à part. Ils sont cruels contre eux-mêmes et contre les autres; ils se tuent avec une facilité incroyable, afin, disent-ils, d'être martyrs et de monter au ciel. Ils tuent les autres sans plus de scrupule, en combinant d'affreuses tortures, pleines des raffinements de la cruauté africaine. Parfois cependant, ils s'inquiètent de savoir s'ils ont le droit de se tuer, et alors ils forcent le premier venu à les frapper, afin de ne pas compromettre le mérite du martyre par le péché du suicide. Malheur, du reste, au voyageur qui refuserait de leur prêter sa main pour les tuer! Il périrait lui-même sous les coups de leurs longs bâtons, qu'ils appellent des *israélites*, à moins qu'il n'ait la présence d'esprit d'un jeune homme de la ville de Madaure, qui rencontra un jour une de leurs bandes. Ces fanatiques avaient résolu depuis plusieurs jours d'être martyrs, et, selon leur usage, imité des gladiateurs, ils s'étaient, avant leur mort, livrés à tous les plaisirs de la vie, et surtout aux plaisirs de la table. Ils cherchaient donc avec impatience quelqu'un qui les voulût tuer. A l'aspect de ce jeune homme, ils coururent à lui avec de grands cris, et lui présentèrent une épée nue, le menaçant de l'en percer s'il ne voulait pas les en percer eux-mêmes. « Mais, dit le jeune homme, qui me répond, quand

j'aurai tué deux ou trois d'entre vous, que les autres ne changeront pas d'idée, et ne me tueront pas? Il faut donc que vous vous laissiez lier. » Ils y consentirent, et, une fois bien liés, il les laisse sur le chemin et s'enfuit.

« Les circoncellions représentent, dans le donatisme, les mœurs de l'Afrique barbare; mais il y a dans le donatisme quelque chose qui caractérise l'Afrique en général : c'est l'esprit d'indépendance à l'égard des empereurs; c'est la haine de l'unité, soit de l'unité temporelle de l'empire, soit de l'unité religieuse de l'Église...... »

Plus loin, M. Saint-Marc Girardin dit encore (1) : « Quand on écarte de la discussion entre les donatistes et les orthodoxes tout ce qui est déclamation et injure, on voit que le principal grief contre le donatisme, c'est qu'il a rompu l'unité catholique. De ce côté, le refrain du chant rimé de saint Augustin résume fort bien les reproches qu'il fait aux donatistes :

> Omnes qui gaudetis de pace,
> Modo verum judicate.

La paix, c'est-à-dire l'unité, voilà le sentiment et le principe que saint Augustin atteste contre les donatistes. C'est là en effet le sentiment qui leur répugne, c'est par là qu'ils sont rebelles; ils n'ont avec les orthodoxes aucun dissentiment dogmatique; seulement ils veulent faire une Église à part. Il n'y a point avec eux de controverse théologique, car ils disputent sur des faits plutôt que sur des opinions. Dans le donatisme, ce n'est point comme dans la plupart des hérésies, l'indépendance de l'esprit humain qui en est cause, c'est l'indépendance de l'Afrique; et, ce qui achève de le prouver, c'est que les tentatives de révolte que font quelques gouverneurs d'Afrique, entre autres le comte Geldon en 397, sont appuyées par les donatistes. Ils sont les alliés naturels de quiconque veut rompre l'unité de l'empire dans l'ordre politique, comme ils veulent la rompre dans l'ordre religieux..... »

Enfin il ajoute (2) : « Le donatisme est, au quatrième et au cinquième siècle, un témoignage expressif de l'originalité que l'Afrique a gardée sous toutes les dominations. Dans le donatisme, cette originalité a été jusqu'au schisme en religion; et elle se ralliait volontiers à la révolte en politique (1). »

SUITE DES TROUBLES; VAINES TENTATIVES DE CONCILIATION; CONCILE DE CARTHAGE. — Dans cette lutte acharnée des donatistes contre les catholiques ou, comme disaient les dissidents, contre les *traditeurs*, il y eut, par un accord tacite, des instants de répit et des trêves. Le rappel des exilés donatistes, en 321, semble indiquer un ralentissement dans la lutte et un affaiblissement dans les haines. Cet état de choses dura d'abord jusqu'en 326, année où, suivant Morcelli (2), finit l'épiscopat de Cécilien. On put croire un instant que la guerre allait recommencer; mais le repos de l'Afrique ne fut pas troublé. Les catholiques choisirent Rufus pour évêque; ce fut probablement à la même époque que les dissidents procédèrent à l'élection de Donat (3). On serait tenté de croire que

(1) M. Saint-Marc Girardin; Ibid. p. 990.
(2) Id. Ibid. p. 992.

(1) Cette appréciation du schisme des donatistes et du soulèvement des circoncellions nous semble profondément vraie. Cependant nous devons dire que nous n'acceptons point sans réserve toutes les opinions de M. Saint-Marc Girardin. Nous croyons, par exemple, que cette phrase : *L'esprit africain est à la fois simple et violent, et il ne va pas jusqu'à l'hérésie; il s'arrête au schisme*, contient un jugement trop absolu. Nous pensons, — et ici nous invoquons l'autorité de tous les historiens ecclésiastiques, — que les hérésies ont eu sur l'Afrique, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus de prise que ne le croit M. Saint-Marc Girardin. D'autre part, *l'esprit africain*, suivant nous, se prêtait volontiers aux profondes méditations et à la controverse; et dans la discussion il se distinguait tour à tour par la force de la dialectique et par la subtilité. C'est un fait que l'on peut constater dans les ouvrages de tous les Africains, qui écrivirent depuis Tertullien jusqu'à saint Augustin. Seulement, dans ces ouvrages, ce qu'il y a de logique, d'ingénieux, de délié, de subtil, disparaît sous l'exagération de la forme, sous l'enflure des mots. Il semble même que l'Afrique ait communiqué l'esprit des discussions habiles aux étrangers, aux barbares, par exemple, qui fréquentèrent ses écoles et qui étudièrent ses œuvres littéraires, historiques et philosophiques. Nous rappellerons ici, comme preuve, le nom de Thrasamund, de ce roi vandale qui était théologien, non point à la manière du fameux roi des Franks, Hilpéric, mais à la manière des *Byzantins*.

(2) *Africa christiana*; ad an. 326 et 327. Voy. t. II, p. 230 et 231.

(3) Ce fut cet évêque et Donat des Cases-

les deux nouveaux élus songèrent d'abord à remédier aux maux de l'Église et que leurs premiers soins eurent pour but d'opérer entre les deux partis un sincère rapprochement. C'est, à notre sens, l'explication du concile que, suivant le témoignage de saint Augustin, les donatistes ouvrirent à Carthage, en l'année 328 (1). Ce qui prouve la force du schisme, c'est que l'on vit accourir, de divers lieux, dans ce concile, deux cent soixante-dix évêques.

Les membres de cette grande réunion tentèrent les voies de la conciliation. Ils se relâchèrent de leur rigorisme et déclarèrent qu'à l'avenir ils communiqueraient volontiers avec les *traditeurs*, sans les soumettre à un second baptême. On en vit plusieurs qui, comme l'évêque Deuterius, de la Mauritanie sitifienne, observèrent fidèlement ce qui avait été décrété; et ce fut à ces hommes que l'Afrique dut la paix dont elle jouit encore pendant quelques années.

LA LUTTE RECOMMENCE; PERSÉCUTION MACARIENNE. — Vers l'année 348, la lutte recommença. Quelle fut la cause de cette guerre nouvelle? on l'ignore. Les écrivains catholiques prétendent que l'obstination et les violences de Donat, évêque schismatique de Carthage, et d'un autre Donat, évêque de Bagaïa, ranimèrent les anciennes discordes (2). L'empereur Constant avait envoyé en Afrique deux officiers, Paul et Macaire, qui avaient pour mission d'apaiser dans cette contrée les querelles religieuses. Les dissidents connaissaient sans doute à l'avance les dispositions des deux délégués impériaux et leurs rapports avec Gratus, évêque catholique de Carthage. Paul et Macaire avaient à peine touché les côtes de l'Afrique que les donatistes se soulevèrent contre eux de toutes parts. Donat de Carthage, suivant saint Optat, se laissa entraîner par la colère jusqu'à proférer des injures contre l'empereur devant ses deux représentants. Donat de Bagaïa fit plus encore : il appela à son aide les bandes non encore anéanties des circoncellions, souleva la population des villes et des campagnes, et s'apprêta à résister par la force aux ordres de Constant. Paul et Macaire n'hésitèrent point : ils s'adressèrent, en vertu de leurs instructions, au comte Sylvestre, qui mit des soldats à leur disposition. Des scènes de violence ne tardèrent pas à éclater de toutes parts, et la guerre commença; mais elle ne fut pas de longue durée. La victoire resta bientôt aux délégués impériaux. Ceux-ci ne trouvant plus de résistance poursuivirent les dissidents avec une grande rigueur. Les évêques donatistes furent chassés de leurs siéges, exilés ou tués. Les persécuteurs, que du nom du plus violent de leurs chefs on appela *Macariens*, ne s'arrêtèrent que sous le règne de l'empereur Julien.

Au moment même (349) où Paul et Macaire venaient de vaincre les schismatiques par la force des armes, Gratus assembla à Carthage un concile, où siégèrent les évêques catholiques de toutes les provinces de l'Afrique. Le but des Pères qui vinrent à ce concile était principalement de condamner les donatistes (1).

L'EMPEREUR JULIEN; RÉACTION. — Julien voyait avec joie les schismes et les hérésies qui déchiraient l'Église. Il ne cherchait point à terminer les différends, à étouffer les haines. Il laissait pleine et entière liberté à tous les agitateurs, persuadé qu'en définitive les querelles entre chrétiens nuiraient plus au christianisme que la plus rigoureuse et la plus sanglante des persécutions.

En Afrique, Julien devait donc reconstituer contre l'orthodoxie le parti puissant que les *macariens* avaient presque anéanti. Il rendit la paix aux donatistes persécutés depuis quatorze ans,

Noires qui, comme nous l'avons vu plus haut, donnèrent leur nom aux dissidents.

(1) Morcelli (*Afric. christ.*); ad an. 328. Voy. t. II, p. 232.

(2) Il ne faut pas oublier qu'il ne nous reste sur les querelles religieuses de l'Afrique que les écrits des catholiques. Le devoir d'un historien impartial est de n'admettre qu'avec une extrême réserve les accusations portées contre les dissidents, même par saint Optat et saint Augustin. Les donatistes ont beaucoup écrit dans le cours du IVe siècle; mais leurs livres ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

(1) C'est le premier concile de Carthage dont nous ayons les canons. — Morcelli a rassemblé avec un grand soin, sur cette période de l'histoire du schisme, tous les renseignements contenus dans les anciens documents, et principalement dans les ouvrages de saint Optat et de saint Augustin. Voy. *Afric. christ.* (ad an. 348 et sqq.); t. II, p. 247 et suiv.

et, par cette mesure seule, il les releva. Les schismatiques obtinrent de rappeler leurs évêques qui avaient été bannis et de rentrer en possession de leurs églises. On peut à peine se faire une idée de la réaction qui se fit alors. Les évêques et les prêtres donatistes, accompagnés de nombreux soldats, se jetèrent sur les églises, s'en emparèrent de vive force et massacrèrent ceux qui voulaient les défendre. Ils se portèrent aux plus odieux excès, pillant et tuant, et n'épargnant pas même les vieillards, les femmes et les enfants qui tenaient au parti de leurs persécuteurs. Tout ce qui avait servi au culte des catholiques, ils le repoussèrent et, dans leur fureur, ils n'hésitèrent point à jeter l'Eucharistie aux chiens. Le désordre fut porté au comble, non point seulement dans le pays qui avoisinait Carthage, mais encore dans la Numidie et dans les Mauritanies.

A la nouvelle de tant de violences, Julien et ceux qui dans les diverses parties de l'empire n'avaient point abandonné les doctrines du polythéisme, durent éprouver une grande joie; mais le triomphe des donatistes fut court. Les édits de Valentinien ramenèrent bientôt pour les schismatiques de l'Afrique le temps de l'exil et de la persécution (1).

SAINT OPTAT, ÉVÊQUE DE MILÈVE; POLÉMIQUE ENTRE LES ÉCRIVAINS CATHOLIQUES ET LES ÉCRIVAINS DONATISTES; LOI DE VALENTINIEN. — Depuis l'origine du schisme, une polémique vive, ardente, s'était engagée entre les écrivains des deux Églises. Elle dura pendant près d'un siècle sans interruption. Presque tous les ouvrages qui furent composés alors et qui se rapportent aux querelles religieuses de l'Afrique sont perdus aujourd'hui. Nous n'avons rien des donatistes. Nous ne connaissons les opinions des schismatiques africains et les arguments qu'ils employaient dans la discussion que par les ouvrages de leurs adversaires.

Parmi les plus vigoureux et les plus illustres de ces adversaires, il faut compter assurément Optat, évêque de Milève. « Parménien, évêque donatiste de Carthage et successeur de Donat, dit Fleury, ayant écrit contre l'Église, plusieurs catholiques avaient désiré une conférence des deux partis : mais les donatistes l'avaient refusée, ne voulant pas même parler aux catholiques ni approcher d'eux, sous prétexte de ne pas communiquer avec les pécheurs. Optat répondit donc par écrit à Parménien, ne le pouvant faire autrement. » Dans les sept livres de son ouvrage (1), l'évêque de Milève se propose de défendre contre les schismatiques l'unité de l'Église et de repousser toutes les accusations portées par les donatistes contre les catholiques, qu'à la fin du IV[e] siècle ils appelaient encore traditeurs. Optat ne se borne pas à discuter : comme le schisme des donatistes reposait tout entier, en quelque sorte, sur cette question de fait : Cécilien et les évêques catholiques, ses partisans, ont-ils livré les Écritures, au temps des persécutions? sont-ils *traditeurs?* il remonte à l'origine des dissensions et raconte. Il oppose des faits aux faits allégués par ses adversaires. C'est ainsi qu'en combattant Parménien, il mêle la narration à la discussion et suit, jusqu'à son temps, l'histoire des luttes religieuses de l'Afrique. Suivant Fleury (2), Optat écrivit son ouvrage sous Valentinien (364-375).

Comme nous l'avons dit, la violente réaction des donatistes contre les catholiques cessa avec le règne de Julien. Les schismatiques ne pouvaient désormais espérer l'impunité pour leurs excès. Les empereurs qui succédèrent à Julien n'auraient pas tardé à réprimer en Afrique les désordres que, par un sentiment de haine contre toutes les communions chrétiennes, le restaurateur du paganisme pouvait seul tolérer. Mais les donatistes avaient à peine mis un terme à leurs vengeances, que les catholiques, à leur tour, se relevèrent et réclamèrent l'assistance du pouvoir impérial pour vaincre leurs adversaires.

(1) Indépendamment des ouvrages de saint Optat (*de Schism. Donat.* II, 19; VI, 2 et sqq) et de saint Augustin (nous faisons surtout allusion ici à la lettre 166, *al.* 106, *ad Donatist.*), voy. sur cette réaction : Fleury, t. IV, p. 67 et suiv : Potter, t. II, p. 142.

(1) Quelques auteurs ont pensé que le septième livre n'avait pas été écrit par Optat.

(2) Fleury; *Hist. ecclés.* t. IV, p. 226 et suiv. — Voy. aussi sur saint Optat : Rohrbacher; *Hist. univers. de l'Église catholique*, t. VII, p. 102 et suiv.

Valentinien leur vint en aide; cependant ce ne fut qu'au mois de février de l'année 373 qu'il promulgua, à Trèves, une loi par laquelle quiconque, parmi les évêques ou les prêtres, rebaptisait, était condamné et déclaré indigne du sacerdoce : cette loi, qui atteignait les donatistes, fut adressée au proconsul d'Afrique, Julien. Il est vraisemblable toutefois que, dans les intentions de l'empereur, elle était applicable aussi aux partisans que les schismatiques africains avaient rencontrés à Rome et en Espagne. Les donatistes ne se laissèrent point abattre par le décret de Valentinien; la sévérité des lois impériales ne fit sans doute que raviver leur haine contre les catholiques et les affermir dans le schisme.

SAINT AUGUSTIN; SES COMMENCEMENTS; IL QUITTE L'AFRIQUE; SÉJOUR A ROME ET A MILAN; SA CONVERSION (1). — Au moment même où l'évêque de Milève, Optat, achevait son ouvrage, saint Augustin, qui devait être l'adversaire le plus redoutable des donatistes, commençait à paraître avec éclat dans les écoles de l'Afrique. Il naquit en 354, à Tagaste, petite ville de la Numidie. Patrice, son père, était un des hommes notables de la cité; il faisait partie du corps des décurions. Sa mère, qui exerça une si grande influence sur sa vie, et qui tint une si grande place dans ses affections, s'appelait Monique. Il étudia d'abord à Madaure; puis, il revint à Tagaste; de là il se rendit à Carthage, où il acheva ses études. Ce fut dans les écoles justement renommées de la capitale de l'Afrique, qu'en lisant les traités de Cicéron, il se prit d'un vif amour pour la philosophie. Il se mit dès lors avec une ardeur sans égale à la recherche de la vérité. Il voulut connaître les ouvrages où sont exposés les dogmes fondamentaux du christianisme; mais le style des saintes Écritures devait rebuter un homme qui étudiait assidûment Cicéron et les auteurs qui avaient vécu à la belle époque de la latinité. Il laissa donc de côté les livres chrétiens. Ce fut aussi vers ce temps qu'il se laissa séduire par la doctrine des manichéens.

Augustin, après avoir achevé ses études, revint encore à Tagaste, où il enseigna successivement la grammaire et la rhétorique. Mais la petite ville où il avait pris naissance n'était pas à ses yeux un théâtre où il pût se produire avec éclat et acquérir, comme maître, la gloire que sans doute il avait rêvée. Il quitta donc Tagaste et reprit le chemin de Carthage. Il reparut comme professeur dans les écoles de cette ville; mais il n'y fit pas un long séjour. Il se décida à passer la mer, et, trompant la vigilante tendresse de sa mère, il s'embarqua pour l'Italie et vint à Rome. Là, il continuait à étudier les philosophes, lorsque la ville de Milan demanda au préfet Symmaque un professeur de rhétorique. Sur la puissante recommandation des manichéens, et après avoir, au préalable, prouvé sa capacité par un discours, Augustin fut désigné aux citoyens de Milan. Nous devons remarquer ici que, déjà à cette époque, Augustin n'avait plus confiance en la doctrine des manichéens; ses rapports et ses discussions avec les hommes les plus influents de la secte, avec l'évêque Fauste surtout, avaient jeté le doute dans son esprit; toutefois il ne s'était pas encore séparé ouvertement de ceux dont il avait été pendant plusieurs années le sincère partisan.

En 384, il se rendit à Milan, où arrivèrent bientôt Monique sa mère et deux hommes, comme lui originaires de l'Afrique, et qu'il chérissait entre tous, Alypius et Nebridius. C'était dans cette ville que devait commencer pour Augustin une vie nouvelle.

Son esprit, en proie depuis si longtemps à l'incertitude, et qui avait cherché en vain la vérité, soit dans les livres de Cicéron et des académiciens, soit dans le système des manichéens, se fixa. Les vœux ardents de Monique, les sermons de saint Ambroise, et plus encore les ouvrages de Platon, qu'il lut dans une traduction latine, mirent fin à toutes ses irrésolutions. Platon, comme il l'avoue, lui fit entrevoir la vérité tant désirée. Puis, les saintes Écritures, qu'il étudia alors avec attention et avec ardeur, achevèrent de lui dévoiler ce qui

(1) Pour toute cette partie biographique de notre travail nous avons toujours eu sous les yeux les *Confessions* et la *Vie de saint Augustin* écrite par Possidius.

n'apparaissait encore que d'une manière vague et confuse, même dans la plus sublime des doctrines de la philosophie grecque. Il voulut être sincèrement chrétien.

Pour se préparer avec plus de recueillement au baptême, Augustin cessa d'enseigner et se retira dans une maison de campagne avec sa mère et Adéodat, fils de l'une des femmes nombreuses qu'il avait aimées. Il fut suivi dans sa retraite par ses amis les plus chers. Ce fut là qu'à la suite de doux et graves entretiens, il composa plusieurs ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous. Il écrivit d'abord contre les académiciens; puis il fit les deux traités de la *Vie heureuse et de l'Ordre*. Il commença aussi les *Soliloques*, qu'il compléta plus tard par le traité de *l'Immortalité de l'âme*. Peu de temps après, il composa encore deux traités : celui de *la Grammaire*, qui n'est point arrivé jusqu'à nous, et celui *de la Musique*, qui ne fut achevé qu'en Afrique. Au printemps de l'année 387, il revint à Milan, où il fut baptisé avec Adéodat, son fils, et Alypius, son ami, par saint Ambroise.

AUGUSTIN QUITTE MILAN; IL PERD SA MÈRE; SÉJOUR A ROME; IL REVIENT EN AFRIQUE; LUTTES CONTRE LES MANICHÉENS ET LES DONATISTES; SA RETRAITE; IL EST NOMMÉ SUCCESSIVEMENT PRÊTRE ET ÉVÊQUE DE L'ÉGLISE D'HIPPONE. — Augustin, après son baptême, prit la résolution de retourner en Afrique. Il quitta Milan, et accompagné de sa mère et de son fils, il se dirigea vers le port d'Ostie. Il attendait le moment de s'embarquer, lorsque Monique fut prise d'une fièvre qui l'emporta en neuf jours. Augustin ressentit à la mort de sa mère une violente douleur qui bouleversa pour un instant tous ses projets. Il ne songea plus à l'Afrique et, d'Ostie, il vint à Rome, où il séjourna pendant plus d'une année. Il ne cherchait plus alors à briller dans les écoles; il voulait, avant tout, mettre au service de la doctrine qu'il venait d'embrasser les connaissances qu'il avait acquises et son éloquence. Il attaqua l'hérésie avec force, et par une réaction naturelle chez un nouveau converti, il combattit d'abord ceux dont il avait partagé les erreurs. Il composa deux livres : l'un sur *la Morale et les mœurs de l'Église catholique*, l'autre sur *la Morale et les mœurs des manichéens*. Le résultat de cette comparaison, on le conçoit aisément, est tout entier à l'avantage de l'Église catholique. Augustin ne se contenta pas de montrer au grand jour la corruption des manichéens; il les attaqua dans un des points fondamentaux de leur système; et en examinant cette question : D'où vient le mal ? il combattit la doctrine des deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, qu'ils admettaient. Ce fut sans doute cette controverse qui le conduisit à écrire son traité du *Libre arbitre*. En faisant au libre arbitre, dans tous les actes, une large part (beaucoup plus large que celle qu'il lui accorda plus tard, dans la lutte contre Pélage et Célestius), il réfutait encore la doctrine des deux principes. Il n'acheva ce dernier traité qu'en Afrique, où il arriva enfin dans les derniers mois de l'année 388.

Il demeura quelque temps à Carthage; puis, il revint à Tagaste, où il vécut, pendant trois ans environ, dans une profonde retraite. Il y acheva son ouvrage *de la Musique*. Il composa à la même époque les deux livres de *la Genèse*, destinés à réfuter l'opinion des manichéens sur l'Ancien Testament, le livre *du Maître*, qui est un dialogue entre lui et son fils Adéodat, et le traité *de la Vraie religion*. Il sortit enfin de la retraite, et sur la demande d'un de ses amis qui voulait quitter le siècle et désirait ardemment le voir et l'entendre, il vint à Hippone. Il y fut retenu malgré lui, en quelque sorte, par les vœux du peuple; et pour l'attacher à son église, l'évêque Valère l'ordonna prêtre, en 391. Le dernier lien qui unissait Augustin au monde avait été rompu par la mort prématurée d'Adéodat. Aussi, dès qu'il fut entré dans les ordres sacrés, il redoubla d'austérités, et sa vie fut encore plus retirée qu'à Tagaste. Il fonda un monastère où il rassembla autour de lui ses amis les plus chers, Alypius, Evodius et Possidius. Il ne sortait de sa retraite que sur les ordres de Valère, son évêque, pour instruire le peuple toujours avide de l'entendre.

La réputation d'Augustin était déjà grande à cette époque. Les évêques s'a-

dressaient volontiers à lui pour lui demander des prières et des conseils. D'autre part, il exerçait sur le peuple qu'il instruisait une autorité sans bornes. Ainsi, jusqu'à son temps, les évêques s'étaient en vain opposés dans la ville à certaine fête qui entraînait à sa suite la débauche et de graves désordres. Un concile même, tenu à Hippone en 393, n'avait pu abolir les vieux usages. En 394, la parole seule d'Augustin fut plus puissante que les décrets du concile et que les exhortations des évêques; elle fit cesser la fête populaire.

Au milieu des occupations nombreuses que lui imposait sa qualité de prêtre, Augustin trouvait encore le temps de servir l'Église par ses ouvrages. Il écrivait son traité *de l'Utilité de croire*, pour ramener à la foi un de ses amis appelé Honorat, et son livre des *Deux âmes*, pour réfuter les manichéens. Il attaqua encore ces derniers, en 394, en soutenant contre l'un d'eux, Adimante, que l'Ancien et le Nouveau Testament n'étaient pas opposés l'un à l'autre, et que là même où ils semblaient se contredire, il était facile de les concilier. Il entrait aussi volontiers en conférence publique avec les ennemis de sa doctrine; c'est ainsi qu'en 392 il discuta pendant deux jours contre le prêtre manichéen Fortunat, qui s'avoua vaincu. Mais en Afrique ce n'était point le manichéisme qui avait porté les plus rudes coups à l'unité de l'Église; le catholicisme avait dans cette contrée des adversaires plus puissants et plus nombreux, les donatistes. Les partisans du schisme dominaient dans un grand nombre de provinces. Dans une de leurs réunions à Bagaïa, on compta plus de quatre cents évêques dissidents. Augustin tourna bientôt tous ses efforts contre ces redoutables ennemis. Il essaya d'abord de ramener, par la persuasion, les donatistes nombreux qui se trouvaient à Hippone; puis il composa une sorte de chanson populaire où il racontait l'histoire du donatisme. Il mêla au récit une réfutation du schisme. La forme qu'il avait adoptée dut contribuer singulièrement à propager son œuvre. Ses idées étaient mises ainsi à la portée de tous, et pouvaient aisément pénétrer dans les villes et les campagnes, au sein de la classe opprimée qui avait été gagnée presque tout entière à la cause du schisme.

Ce fut vers cette époque que Valère, accablé d'ans et d'infirmités, choisit Augustin pour coadjuteur et le fit nommer évêque d'Hippone.

TRAVAUX D'AUGUSTIN DANS L'ÉPISCOPAT; IL COMBAT LES HÉRÉSIES; SA RÉPUTATION S'ÉTEND AU LOIN. — L'épiscopat ne changea en rien la vie d'Augustin. Il sortit, il est vrai, du monastère qu'il avait choisi pour asile; mais, au milieu du monde auquel il devait dès lors se mêler, il conserva les habitudes austères que depuis sa conversion il s'était imposées. Seulement son activité devint plus grande et le cercle de ses travaux s'agrandit. Il faisait au peuple de fréquentes instructions, visitait ou accueillait tous les citoyens d'Hippone qui réclamaient son assistance, et intervenait comme juge et comme médiateur dans les différends qui s'élevaient entre les membres de son Église.

On conçoit à peine qu'au milieu d'occupations si diverses et si nombreuses, Augustin ait trouvé pour écrire quelques instants de loisir. Cependant dans les premiers temps de son épiscopat, il composa le *Combat chrétien* et le livre de la *Croyance aux choses qu'on ne voit pas*. Un peu plus tard, vers 397, il reprit la lutte contre les manichéens, et réfuta d'abord la lettre de Manès, appelée *l'Épître du fondement*; puis, il fit ses *Trente-trois livres contre Fauste*. Les ariens fixèrent aussi son attention, et il commença, pour les combattre, ses quinze livres *de la Trinité*. Il écrivait aussi à la même époque le plus connu de tous ses ouvrages, les *Confessions*.

Tant d'activité et de science portèrent au loin la réputation d'Augustin. On le consultait de toutes parts. Pour lui, il répondait avec un zèle infatigable aux demandes qu'on lui adressait. Ce fut ainsi qu'au milieu des grands travaux que nous venons d'énumérer, il composa pour Deogratias, diacre de l'Église de Carthage, un traité *sur la manière d'instruire les ignorants*, et qu'il fit (vers 397) deux livres pour résoudre certaines questions qui lui avaient été soumises par Simplicien,

évêque de Milan et successeur de saint Ambroise. Le dernier de ces deux livres mérite une sérieuse attention. Il y expose déjà clairement, à propos de ces paroles de l'Apôtre, « *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu?* » cette doctrine de la grâce qui annihilait complétement le libre arbitre, et qu'il devait pousser jusqu'à ses dernières conséquences, dans sa lutte contre Pélage.

LES DONATISTES; LEURS DIVISIONS; LIVRES DE SAINT AUGUSTIN; CONCILES. — Mais alors Augustin était surtout occupé par ses discussions contre les donatistes. L'occasion était bien choisie pour combattre le schisme. Depuis plusieurs années déjà, l'église donatiste était en proie à de grandes divisions. Vers la fin du siècle, les opinions de Ticonius, qui fut parmi les dissidents, suivant saint Augustin lui-même, un éloquent et savant docteur, fournirent un nouvel aliment aux querelles et aux dissensions. La mort de Parménien, évêque donatiste de Carthage, acheva de désorganiser le schisme. Primien, qui fut élu, vers l'an 392, avait excommunié un de ses diacres, Maximien. Ce dernier, pour se venger, se fit un parti, et occupa par la force le siége de celui qui l'avait condamné. Deux conciles se prononcèrent contre Primien; mais un troisième, qui se tint à Bagaïa, prit sa défense et déclara coupable Maximien et ses adhérents. Ce fut là l'occasion d'une guerre où *primianistes* et *maximianistes* montrèrent une extrême violence.

Il faut encore ajouter à ces deux partis, dont le premier dominait à Carthage, dans la Proconsulaire et la Numidie, et le second, dans la Byzacène, celui des *rogatistes*, qui l'emportaient par le nombre sur tous les autres dissidents, dans la Mauritanie césarienne.

Augustin voyait avec joie toutes ces divisions. Elles lui fournissaient, dans ses conférences avec les évêques donatistes, avec Glorius et Fortunius, par exemple, aussi bien que dans ses écrits contre le schisme, des arguments sans réplique. Ce fut vers l'an 400 qu'il composa trois livres pour réfuter une lettre de Parménien adressée à Ticonius; sept livres sur la question tant controversée du baptême, et trois livres enfin contre les lettres de Pétilien, évêque donatiste de Cirta ou Constantine.

L'Église catholique d'Afrique, aussi bien qu'Augustin, avait repris courage et force. Elle multiplia alors les conciles. Les Pères se réunirent une fois à Hippone; mais en général Carthage était le lieu fixé pour les assemblées. En 398, on compta dans la capitale de l'Afrique, sous la présidence d'Aurélius, deux cent quatorze évêques. La question du schisme était toujours agitée dans ces grandes réunions, et les Pères ne se séparaient jamais sans avoir promulgué quelques canons contre les donatistes.

DERNIERS VESTIGES DU POLYTHÉISME EN AFRIQUE; LE TEMPLE DE JUNON-CÉLESTE; POLÉMIQUE DE SAINT AUGUSTIN CONTRE LES PAÏENS. — Le schisme et l'hérésie n'étaient pas les seuls ennemis que l'Église catholique et saint Augustin eussent à combattre en Afrique. Le paganisme avait laissé dans cette contrée une profonde empreinte. Dans les Mauritanies, la Numidie, la Proconsulaire, la Byzacène, à Carthage même, on trouvait encore, au commencement du Ve siècle, de nombreux adorateurs des anciens dieux. Les temples avaient été fermés, il est vrai, par ordre de Théodose; mais la sévérité des lois impériales n'empêchait pas les païens de se livrer, comme par le passé, aux pratiques de leur religion, et ils ne cessèrent point dans les jours solennels de se rassembler pour faire des sacrifices. La plus célèbre et la plus vénérée de toutes les divinités de l'Afrique était l'Astarté des Phéniciens. La race punique n'avait point été anéantie tout entière au moment où Scipion avait renversé l'ancienne Carthage. Parmi les hommes de cette race, beaucoup échappèrent alors au fer des Romains ou à l'esclavage, et continuèrent à vivre sur la terre d'Afrique. Les descendants des Phéniciens se soumirent, il est vrai, aux lois des vainqueurs; mais ils ne perdirent pour cela ni leur caractère national ni les traditions de leurs ancêtres. Ils conservèrent leurs dieux et leur culte, et les rapportèrent dans la colonie de Caïus Gracchus, où ils relevèrent le temple d'Astarté. Il était dans la politique des Romains, non de combattre les croyances religieuses des vaincus, mais de les

adopter, ou plutôt de les combiner avec leurs propres croyances. Ainsi, ils essayèrent de concilier le culte d'Astarté avec celui de leurs divinités, et sous le nom de Junon-Céleste ils adorèrent la déesse phénicienne. Le temple de Junon-Céleste fut, au temps de l'empire, le plus riche et le plus révéré de Carthage : Théodose le fit fermer en 391. Un peu plus tard, l'évêque Aurélius en prit possession et le dédia au Christ. Mais après cette consécration, les païens (c'étaient sans doute des hommes de race punique et les derniers descendants des Carthaginois) ayant osé pénétrer dans son enceinte pour y renouveler en l'honneur d'Astarté leurs sacrifices et leurs cérémonies, il fut renversé de fond en comble (1).

L'empereur Honorius, dans son zèle, ne se borna pas à persécuter en Afrique le polythéisme oriental, grec ou romain; il envoya aussi dans les diverses provinces des officiers qui avaient pour mission de détruire, comme cela se fit avec éclat dans la Mauritanie, les images des dieux adorés par les populations indigènes. Mais les païens étaient encore nombreux et puissants sous le fils de Théodose, et plus d'une fois ils opposèrent une vive résistance aux édits impériaux. A Suffète, par exemple, dans la Byzacène, ils massacrèrent soixante chrétiens qui avaient brisé une statue d'Hercule.

Ils écrivirent aussi pour défendre leurs croyances; et parmi eux il se trouva des hommes instruits et éloquents qui firent une rude guerre au christianisme. Ce fut l'infatigable Augustin qui, oubliant alors pour un instant le schisme et l'hérésie, se chargea de réfuter les doctrines du polythéisme. Depuis longtemps les païens faisaient valoir contre la religion chrétienne un argument qui pouvait ébranler les ignorants. Ils disaient : Quand nos dieux étaient adorés, il y avait sur cette terre, pour les hommes, bonheur et sécurité. C'est avec l'assistance de ces dieux que Rome a conquis le monde, qu'elle l'a soumis à ses lois et qu'elle a rassemblé, pour ainsi dire, pour le protéger et le défendre, tout le genre humain dans son vaste empire. Tant que notre religion a régné sans partage, l'empire romain n'a pas rétrogradé et nul barbare n'a franchi impunément ses frontières. Qu'est-il arrivé après le triomphe du christianisme? l'empire a été en proie à d'effroyables calamités; il a été sans cesse harcelé, envahi, ravagé, amoindri par les populations barbares. Nos dieux se sont vengés, et il semble même qu'ils aient fait éclater particulièrement leur colère à l'égard des empereurs partisans et protecteurs du christianisme. Y eut-il jamais une famille plus malheureuse que celle de Constantin? Il faut donc attribuer à notre religion les anciennes prospérités de l'empire, et au christianime tous les maux qui nous accablent. Voilà le grand argument que firent valoir souvent avec une haute éloquence, comme Libanius et Symmaque, les défenseurs du polythéisme. La prise de Rome, par Alarie, en 410, sembla justifier les raisons des païens. Le coup qui avait frappé la ville éternelle eut dans toutes les provinces un long retentissement. Il y eut alors bien des hommes qui, dans des instants de doute et de découragement, furent tentés d'attribuer au christianisme les calamités de l'empire.

Ce fut au milieu de ces grandes catastrophes que se mirent à l'œuvre Paul Orose et Augustin : l'un composa son *Histoire,* l'autre sa *Cité de Dieu*. Tous deux par des voies diverses tendaient au même but. Ils voulaient raffermir leurs frères qui chancelaient, amener à la foi ceux qui ne croyaient pas encore, et pour cela ils s'efforcèrent de montrer à tous les yeux combien étaient vaines les accusations que le polythéisme, aigri par sa récente défaite et le sentiment de son impuissance, avait portées contre le christianisme victorieux.

LES DONATISTES SONT POURSUIVIS AVEC ACHARNEMENT; CONCILES DE CARTHAGE; CONFÉRENCES DE L'AN 411; CONDAMNATION DES DONATISTES; LE TRIBUN MARCELLIN; LOI D'HONORIUS. — Quels que fussent les travaux d'Augustin, ses yeux et son attention ne se détournaient jamais des donatistes. L'extinction du schisme était sa

(1) Voy. sur la religion des Carthaginois, le temple d'Astarté et la persistance de la race punique en Afrique, notre *Histoire de Carthage*, p. 139, 145 et 153.

grande affaire et, en cela, il se conformait à la pensée de tous les catholiques de l'Afrique. Il arriva un moment où ceux-ci, poussés par le vif désir d'opérer la réunion des deux Églises, recoururent au moyen extrême d'invoquer l'intervention du pouvoir temporel. En 404, les Pères d'un concile rassemblé à Carthage s'adressèrent à l'empereur pour obtenir de lui aide et appui dans leur lutte contre le donatisme. Dès lors ils ne cessèrent plus d'implorer son assistance. Honorius accueillit leurs demandes, et pour obéir aux instructions qu'ils avaient reçues de Ravenne, les officiers qui gouvernaient l'Afrique traitèrent les partisans du schisme avec une excessive rigueur. Mais ce fut surtout vers 410 que l'empereur donna aux catholiques des preuves éclatantes de sa bienveillance.

Il y avait longtemps qu'on voulait amener les évêques des deux Églises à discuter, dans une conférence publique, les motifs de la séparation. Depuis Théodose, les catholiques désiraient ardemment cette conférence. Ils l'offrirent plusieurs fois aux donatistes. Ceux-ci, prévoyant les résultats qu'entraînerait inévitablement à sa suite une condamnation sous des empereurs qui leur étaient ouvertement hostiles, repoussèrent jusqu'en l'année 410 les propositions des catholiques. Alors quelques-uns d'entre eux se laissant entraîner acceptèrent la discussion publique. Les catholiques et l'empereur Honorius se hâtèrent de profiter de ces dispositions, et un rescrit émané de la chancellerie impériale enjoignit aux évêques des deux Églises de se rendre à Carthage. « Ce rescrit, dit Fleury, fut adressé à Flavius Marcellin, tribun et notaire, dignité alors considérable. C'était un homme pieux et ami de saint Jérôme et de saint Augustin, comme il paraît par leurs lettres. Le rescrit ordonne que les évêques donatistes s'assembleront à Carthage dans quatre mois, afin que les évêques choisis de part et d'autre puissent conférer ensemble. Que si les donatistes ne s'y trouvent pas, après avoir été trois fois appelés, ils seront dépossédés de leurs églises. Marcellin est établi juge de la conférence, pour exécuter cet ordre et les autres lois données pour la religion catholique, et l'empereur lui donne pouvoir de prendre entre les officiers du proconsul, du vicaire, du préfet du prétoire et de tous les autres juges, les personnes nécessaires pour l'exécution de sa commission. Le rescrit est daté de Ravenne, la veille des ides d'octobre, sous le consulat de Varane, c'est-à-dire le quatorzième d'octobre 410........ Le tribun Marcellin étant venu à Carthage donna son ordonnance, par laquelle il avertit tous les évêques d'Afrique, tant catholiques que donatistes, de s'y trouver dans quatre mois, c'est-à-dire le premier jour de juin, pour y tenir un concile. Il charge tous les officiers des villes de le faire savoir aux évêques et de leur signifier le rescrit de l'empereur et cette ordonnance. Il déclare, quoiqu'il n'en eût pas d'ordre de l'empereur, que l'on rendra aux évêques donatistes qui promettront de s'y trouver, les églises qui leur avaient été ôtées selon les lois, et leur permet de choisir un autre juge, pour être avec lui l'arbitre de cette dispute. Enfin il leur proteste avec serment qu'il ne leur fera aucune injustice, qu'ils ne souffriront aucun mauvais traitement, et retourneront chez eux en pleine liberté. Il défend cependant que l'on fasse aucune poursuite, en vertu des lois précédentes. Cet édit était du quatorzième des calendes de mars, c'est-à-dire du seizième de février 411, en sorte que les quatre mois, à la rigueur, échéaient le seizième de mai ; mais par indugence il donnait jusqu'au premier de juin. Les évêques donatistes se rendirent à Carthage au plus grand nombre qu'ils purent, pour montrer que les catholiques avaient tort de leur reprocher leur petit nombre. La lettre que chacun de leurs primats envoya, selon la coutume, à ceux de sa province, et que l'on nommait *Tractoria*, portait que, toutes affaires cessant, ils se rendissent à Carthage en diligence, pour ne pas perdre le plus grand avantage de leur cause. En effet, tous y vinrent, excepté ceux que la maladie ou l'extrême vieillesse retint chez eux, ou arrêta en chemin ; et ils se trouvèrent environ deux cent soixante et dix. Ils entrèrent à Carthage le dix-huitième de mai, en corps et en procession, en sorte qu'ils attirèrent les

yeux de toute la ville : les évêques catholiques entrèrent sans pompe et sans éclat, mais au nombre de deux cent quatre-vingt-six. Quand ils furent tous arrivés, Marcellin publia une seconde ordonnance, où il avertit les évêques d'en choisir sept de chaque côté pour conférer, et sept autres pour leur servir de conseil en cas de besoin, à la charge de garder le silence, tandis que les premiers parleraient. Le lieu de la conférence, ajoute-t-il, sera les thermes Gargiliennes. Aucun du peuple, ni même aucun autre évêque n'y viendra, pour éviter le tumulte. Mais avant le jour de la conférence tous les évêques de l'un et de l'autre parti promettront par leurs lettres, avec leurs souscriptions, de ratifier tout ce qui aura été fait par leurs sept députés. Les évêques avertiront le peuple, dans leurs sermons, de se tenir en repos et en silence. Je publierai ma sentence, et l'exposerai au jugement de tout le peuple de Carthage : je publierai même tous les actes de la conférence, et, pour plus grande sûreté, je souscrirai le premier à toutes mes paroles, et tous les commissaires souscriront de même aux leurs, afin que personne ne puisse nier ce qu'il aura dit (1). »

Pour plus de sûreté encore, Marcellin choisit, dans chaque parti, quatre évêques chargés de surveiller la rédaction des actes de la conférence. Puis, il s'occupa de maintenir à Carthage la tranquillité publique. L'affluence des étrangers devait être grande alors dans cette ville déjà si populeuse; toutefois rien n'indique que des désordres y aient éclaté. Les évêques exhortèrent le peuple à la modération et à la paix, mais nul, il faut le croire, n'exerça plus d'autorité sur la foule que saint Augustin. Dans ces circonstances solennelles l'évêque d'Hippone était accouru pour donner à l'Église dont il était déjà depuis longtemps un des plus fermes soutiens, l'appui de son érudition, de son éloquence et de son nom. Quand on eut réglé l'ordre de la conférence, les catholiques le mirent au nombre de leurs sept commissaires, lui adjoignant ses amis les plus chers : Alypius de Tagaste, Possidius de Calame et Aurelius de Carthage.

(1) Fleury; *Hist. ecclés.*, t. V, p. 317, 320 et 321.

Enfin, le moment de comparaître et de discuter arriva. Alors les donatistes, qui se défiaient de Marcellin et de ses vingt assesseurs laïques, et qui se croyaient sans doute condamnés à l'avance, élevèrent difficultés sur difficultés pour arrêter la conférence. D'abord Petilien de Cirta contesta au délégué impérial le droit de siéger dans une réunion d'évêques et de décider dans une question purement religieuse. Puis, les prélats donatistes demandèrent à assister à la discussion, non plus au nombre fixé par Marcellin, mais en corps. Ces débats préliminaires durèrent longtemps, il est vrai, mais ils ne firent pas perdre de vue aux catholiques le but qu'ils s'étaient proposé. Ils entamèrent la discussion; ils parlèrent du schisme en général; ensuite ils abordèrent la question de fait depuis un siècle controversée qui concernait Cécilien et son élection. On lit dans les documents contemporains que les donatistes ne purent répondre aux arguments de leurs adversaires. « Enfin le tribun Marcellin dit : Si vous n'avez rien à dire au contraire, trouvez bon de sortir, afin que l'on puisse écrire la sentence qui prononce sur tous les chefs. Ils se retirèrent de part et d'autre; Marcellin dressa la sentence, et ayant fait rentrer les parties, il leur en fit la lecture. Il était déjà nuit, et cette action finit aux flambeaux quoiqu'elle eût commencé dès le point du jour, et que ce fut le huitième de juin. Aussi les actes en étaient très-longs, et contenaient cinq cent quatre-vingt-sept articles. Il nous en reste deux cent quatre-vingt-un, c'est-à-dire jusques à l'endroit où saint Augustin commençait à traiter la cause générale de l'Église. On a perdu le reste, qui contenait plusieurs actes importants et curieux; mais saint Augustin nous en a conservé la substance et nous avons la table entière des articles, dressée par un officier nommé Marcel, à la prière de Severien et de Julien. La sentence du tribun Marcellin ne fut proposée en public que le vingt-sixième de juin. Il y déclare que comme personne ne doit être condamné pour la faute d'autrui, les crimes de Cécilien, quand même ils auraient été prouvés, n'auraient porté aucun préjudice à l'Église universelle;

qu'il était prouvé que Dona était l'auteur du schisme; que Cécilien et son ordinateur Félix d'Aptonge avaient été pleinement justifiés. Après cet exposé, il ordonne aux magistrats, aux propriétaires et locataires des terres d'empêcher les assemblées des donatistes dans les villes et en tous lieux; et à ceux-ci de délivrer aux catholiques les églises qu'il leur avait accordées pendant sa commission; que tous les donatistes qui ne voudront pas se réunir à l'Église, demeureront sujets à toutes les peines des lois, et que pour cet effet tous leurs évêques se retireront incessamment chez eux; enfin, que les terres où l'on retire des troupes de circoncellions seront confisquées. Ces actes de la conférence furent rendus publics, et on les lisait tous les ans tout entiers dans l'Église à Carthage, à Tagaste, à Constantine, à Hippone et dans plusieurs autres lieux; et cela pendant le carême, lorsque le jeûne donnait au peuple plus de loisir d'entendre cette lecture. Toutefois, il y avait peu de gens qui eussent la patience de les lire en particulier, à cause de leur longueur et des chicanes dont les donatistes avaient affecté de les charger. C'est ce qui obligea saint Augustin d'en faire un abrégé, qui en comprend toute la substance; et il y avait ajouté des nombres. pour avoir facilement recours aux actes mêmes. Les donatistes se déclarèrent appelants de la sentence de Marcellin, sous prétexte qu'elle avait été rendue de nuit et que les catholiques l'avaient corrompu par argent : ce qu'ils avançaient au hasard sans aucune preuve. Ils disaient aussi que Marcellin ne leur avait pas permis de dire tout ce qu'ils voulaient, et qu'il les avait tenus enfermés dans le lieu de la conférence, comme dans une prison. Mais saint Augustin réfuta ces calomnies par un traité qu'il fit ensuite, adressé aux donatistes laïques, où il releva tous les avantages que l'Église catholique avait tirés de la conférence, les efforts que les donatistes avaient faits pour éviter qu'elle ne se tînt; les chicanes dont ils avaient usé pour ne point entrer en matière; les plaintes qu'ils avaient répétées deux fois, qu'on les y faisait entrer malgré eux; enfin ce mot important qui leur était échappé, qu'une affaire, ni une personne ne fait point de préjugé contre une autre. Cependant le tribun Marcellin ayant fait son rapport à l'empereur Honorius de ce qui s'était passé dans la conférence, et les donatistes ayant appelé devant lui, il y eut une loi donnée à Ravenne, le troisième des calendes de février, sous le neuvième consulat d'Honorius et le cinquième de Théodose, c'est-à-dire le troisième de janvier 412, qui, cassant tous les rescrits que les donatistes pouvaient avoir obtenus, et confirmant toutes les anciennes lois faites contre eux, les condamne à de grosses amendes, suivant leur condition, depuis les personnes illustres jusqu'au simple peuple, et les esclaves à punition corporelle; ordonne que leurs clercs seront bannis d'Afrique et de toutes les églises rendues aux catholiques. La conférence fut le coup mortel du schisme des donatistes; et depuis ce temps ils vinrent en foule se réunir à l'Église, c'est-à-dire les évêques avec les peuples entiers (1). »

En effet, la masse des schismatiques, suivant la remarque de Fleury et de quelques autres historiens, revint à l'Église catholique. Mais cette conversion, œuvre de la force, n'était point sincère. Les donatistes voulaient, avant tout, échapper aux amendes, à l'expropriation, à l'exil, à tous les châtiments enfin prononcés par l'édit d'Honorius contre ceux qui persévéraient dans le schisme. Ils conservaient sous les dehors d'une apparente soumission un vif ressentiment de leur défaite. Ils le montrèrent bientôt. Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis la conférence de Carthage, qu'ils profitèrent de la rébellion du comte Héraclien et des désordres qui la suivirent pour se venger. Ils s'attachèrent surtout à perdre le tribun Marcellin, le plus implacable de leurs ennemis. Ils le firent décapiter avec son frère. Quand le pouvoir impérial se fut raffermi en Afrique, ils cédèrent et se soumirent de nouveau. Ils vécurent ainsi, cachant leur haine, jusqu'en l'année 429, où l'invasion des barbares leur offrit l'occasion d'exercer sur les catholiques de nouvelles vengeances.

OPINIONS DE SAINT AUGUSTIN SUR

(1) Fleury; *Hist. ecclés.*, t. V, p. 345 et suiv.

L'INTERVENTION DU POUVOIR TEMPOREL DANS LES AFFAIRES DU SCHISME. — Saint Augustin montra à tous les instants de la lutte qu'il eut à soutenir contre les donatistes, de la modération, de la douceur et de la charité; plus d'une fois, cependant, il se laissa entraîner par les passions de son parti et de son temps. Sa polémique fut alors dure et violente; il demanda et en même temps déclara légitime l'intervention du pouvoir temporel dans les affaires religieuses, et il invoqua la persécution. Mais, nous le répétons, l'esprit de charité domina toujours dans saint Augustin. Au moment même où il se réjouissait de la sentence portée par le tribun Marcellin et de l'édit d'Honorius, où les officiers impériaux sévissaient avec rigueur contre les donatistes, son âme s'attendrit, la douceur l'emporta sur la passion, et comme le prouve le fait que nous allons raconter, il devint le protecteur des persécutés. A Hippone, les donatistes étaient nombreux. Après la conférence de Carthage ils se soulevèrent et se portèrent à de graves excès; ils tuèrent un prêtre catholique appelé Restitut et en blessèrent un autre. Les coupables furent jetés en prison, battus de verges, conduits enfin devant les magistrats impériaux. Ce fut alors que saint Augustin écrivit aux juges Marcellin et Apringius deux lettres où l'on trouve les passages suivants :

« J'ai appris, dit-il à Marcellin, que « ces circoncellions et ces clercs du parti « donatiste, que l'autorité publique avait « transférés de la juridiction d'Hippone « à votre tribunal, avaient été enten« dus par votre excellence, et que la plu« part d'entre eux avaient avoué l'homi« cide qu'ils avaient commis sur le prê« tre catholique Restitut et les blessures « qu'ils ont faites à Innocent, prêtre « catholique, en lui crevant un œil et en « lui coupant un doigt. Cela m'a jeté « dans une grande inquiétude que votre « excellence ne veuille les punir avec « toute la rigueur des lois, en leur fai« sant souffrir ce qu'ils ont fait. Aussi, « j'invoque par cette lettre la foi que « vous avez en Jésus-Christ; et, au nom « de sa divine miséricorde, je vous « conjure de ne point faire cela, et de « ne point permettre qu'on le fasse. Quoi« que nous puissions en effet paraître « étrangers à la mort de ces hommes qui « sont soumis à votre jugement, non sur « notre accusation, mais sur l'avis de « ceux auxquels est confié le soin de la « paix publique, nous ne voulons pas « que les souffrances des serviteurs de « Dieu soient vengées, d'après la loi du « talion, par des supplices semblables. « Non que nous voulions empêcher qu'on « ôte aux hommes coupables le moyen « de mal faire; mais nous souhaitons « que ces hommes, sans perdre la vie, et « sans être mutilés en aucune partie de « leur corps, soient, par la surveillance « des lois, ramenés, d'un égarement fu« rieux, au calme du bon sens, ou dé« tournés d'une énergie malfaisante, « pour être employés à quelque travail « utile. Cela même est encore une con« damnation; mais peut-on ne pas y « trouver un bienfait plutôt qu'un sup« plice, puisqu'en ne laissant plus de « place à l'audace du crime, elle permet « le remède du repentir? Juge chrétien, « remplis le devoir d'un père tendre; « dans ta colère contre le crime, sou« viens-toi cependant d'être favorable « à l'humanité; et en punissant les at« tentats des pécheurs, n'exerce pas « toi-même la passion de la vengeance. » Augustin terminait cette lettre touchante par des raisons prises dans l'intérêt du christianisme, et qui lui commandaient la douceur : « J'atteste, di« sait-il, que cela seul est utile, est « salutaire à l'Église catholique; ou, pour « ne point paraître sortir de ma juridic« tion, je l'atteste du moins, de l'église « d'Hippone. Si tu ne veux pas écouter « la prière d'un ami, écoute le conseil « d'un évêque. » La lettre qu'il adressait au proconsul Apringius était non moins expressive : « Épargne, lui disait« il, ces coupables convaincus; laisse-leur « la vie et le temps du repentir (1). »

Rapprochons encore de ces paroles les opinions pleines de tolérance et de douceur que saint Augustin professa, à diverses époques, soit dans les livres, soit dans les discours qu'il adressa aux fidèles de son Église : « L'homme n'a pas été doué de la faculté de prévoir infailli-

(1) M. Villemain; *de l'Éloquence chrétienne dans le quatrième siècle*. Voy. *Mélanges littéraires*, p. 471 et suiv.

blement ce que penseront, dans la suite des temps, ceux de ses semblables qu'il juge être actuellement dans l'erreur; il ne sait pas jusqu'à quel point les fautes des méchants contribuent au perfectionnement des bons. Il faut donc bien se garder d'ôter la vie à ceux-là; car voulant tuer des méchants, on ne ferait souvent que tuer ceux qui sont destinés à rentrer dans la bonne voie, ou bien on nuirait aux bons, auxquels, quoique malgré eux, les méchants sont utiles. On ne peut porter de jugement fondé et équitable sur les hommes qu'à la fin de leur vie, lorsqu'il n'y a plus possibilité, ni de changer de conduite, ni de servir la cause de la vérité par la comparaison de l'erreur. Mais ce jugement, il n'est donné qu'aux anges de le porter, et non aux hommes...... Reste bon et souffre les méchants. Il vaut mieux, demeurant dans le sein de l'Église, supporter les méchants à cause des bons, que de s'exposer à s'en séparer, abandonnant et les bons et les méchants. S'il y a avec toi des bêtes féroces, c'est-à-dire s'il y a avec toi dans l'Église des apôtres de doctrines erronées, de faux croyants, hérétiques ou schismatiques, ou mauvais catholiques, cherchant, comme les bêtes féroces, à dévorer les âmes, qu'elles soient tolérées jusqu'à la fin des siècles...... Tolère; tu es né pour cela : tolère, car tu as probablement aussi besoin d'indulgence. Si tu as toujours été bon, montre-toi miséricordieux; si tu as commis des fautes, n'en perds pas la mémoire. Il faut souffrir l'ivraie dans le bon grain, les boucs entre les chevreaux, les béliers entre les moutons. Ce mélange aura un terme, et le temps de la moisson viendra...... Sois bon, et prends le mal en patience. Sois bon intérieurement; car si tu ne l'es pas de cette manière, tu ne peux pas te vanter de l'être. Quand tu seras bon intérieurement, tu supporteras celui qui est méchant intérieurement et extérieurement. Tolère l'hérétique déclaré, tolère le païen, tolère le Juif, tolère enfin le mauvais chrétien caché. » Ce sont là de grands et généreux sentiments que de nos jours les ennemis les plus ardents de l'Église catholique ont loués et admirés (1). En lisant les lignes que nous venons de transcrire, on oublie volontiers que parfois, dans l'ardeur de la lutte, saint Augustin se laissa emporter jusqu'à prêcher l'intolérance.

LE PÉLAGIANISME EN AFRIQUE. — L'Église catholique en Afrique venait à peine de triompher du schisme qu'elle fut exposée à un nouveau danger. C'était l'hérésie, cette fois, qui devait la diviser.

Au commencement du cinquième siècle, deux hommes originaires de la Grande-Bretagne, Pélage et Célestius se mirent à sonder, soit dans la méditation, soit dans leurs entretiens, les questions les plus graves et les plus difficiles qui aient jamais agité l'esprit humain. Ce fut, dit-on, un certain Rufin, venu de Syrie, qui leur donna l'impulsion et leur fournit quelques-unes de leurs solutions. Ils vivaient alors à Rome, où ils arrêtèrent leur doctrine. Ils s'étaient demandé : Dieu intervient-il dans nos actes? Sommes-nous libres d'accomplir, à notre gré, le bien et le mal? Est-ce Dieu qui veut pour nous, et ne sommes-nous que des instruments dont les mouvements sont prévus et réglés à l'avance? Si, disaient-ils, nous ne pouvons nous déterminer par nous-mêmes, nous ne sommes point responsables du bien et du mal que nous faisons; nous ne méritons ni ne déméritons. — Ces raisonnements les conduisirent peu à peu à rejeter la grâce divine, sans laquelle, suivant l'Église, l'homme ne peut rien, et à rapporter exclusivement, dans chacun de nos actes, le bien et le mal à la faculté que nous avons de nous déterminer par nous-mêmes, à notre libre arbitre.

Pélage et Célestius quittèrent Rome vers 409, pour aller en Sicile : de là ils passèrent en Afrique. Ils s'arrêtèrent d'abord à Hippone (410); puis, ils se

(1) Voy. M. de Potter, *Histoire philosophique, etc., du Christianisme*, t. II, p. 150. — Nous devons ajouter ici que parmi les écrivains ecclésiastiques, plusieurs, aujourd'hui même, semblent approuver les pages où saint Augustin, parlant de l'intervention du pouvoir temporel dans le schisme des donatistes, admet la persécution comme moyen légitime de répression. Les doctrines de ces écrivains ne sont point de notre siècle, et ne portent pas l'empreinte du véritable esprit chrétien. D'ailleurs, comme nous venons de le voir, elles sont condamnées par saint Augustin lui-même.

rendirent à Carthage. C'est de là que partit Pélage pour aller dans la Palestine. Célestius était resté dans la capitale de l'Afrique pour y propager la nouvelle doctrine. C'était, s'il faut en croire ses contemporains, un homme plus audacieux encore que Pélage. Il ne reculait devant aucune des conséquences de son système; et bientôt on le vit repousser, comme contraire à la théorie du libre arbitre, la croyance au péché originel et nier la nécessité du baptême et de la rédemption.

L'Église d'Afrique s'alarma des progrès de l'hérésie, et un concile convoqué à Carthage (412) condamna Célestius. Le pélagianisme, comme on l'apprend par l'acte d'accusation qui fut dressé alors, attaqua, dès son début, les doctrines de l'Église catholique avec une singulière hardiesse. On reprochait à Célestius d'avoir dit : « 1° qu'Adam avait été créé sujet à la mort; 2° que son péché n'avait nui qu'à lui et ne s'était pas communiqué à sa race, ce qui détruisait la croyance du péché originel; 3° que les enfants en naissant sont dans le même état où était Adam avant son péché; 4° que le péché d'Adam n'est pas la cause de la mort de tout le genre humain, non plus que la résurrection de Jésus-Christ la cause de la résurrection de tous les hommes; 5° que la loi naturelle conduit au royaume des cieux comme l'Evangile; 6° que même avant la venue de Jésus-Christ, il y avait des hommes impeccables, c'est-à-dire sans péché; 7° que les morts sans baptême ont la vie éternelle. » Après sa condamnation Célestius se retira en Asie (1).

SAINT AUGUSTIN COMBAT LES PÉLAGIENS; CONCILE; RAPPORTS DES ÉGLISES D'AFRIQUE AVEC L'ÉGLISE DE ROME. — Le concile de Carthage n'avait point arrêté les progrès de l'hérésie : le pélagianisme pénétrait en tous lieux. Alors, pour conjurer ce pressant danger, les docteurs les plus illustres de l'Église catholique se mirent à l'œuvre. Pour eux la théorie du libre arbitre, telle que la formulaient Pélage et ses disciples, était un excès de l'orgueil humain. Prétendre que l'homme avait la faculté de vouloir, de se déterminer, indépendamment de toute influence supérieure, et conclure, de là, que sans l'assistance de Dieu, il pouvait, suivant qu'il faisait un bon ou mauvais usage de son libre arbitre, mériter ou démériter, n'était-ce point enlever à Dieu une partie de sa toute-puissance, égaler en quelque sorte l'homme à Dieu? n'était-ce point comme le disait saint Jérôme, renouveler la tentative des anges rebelles? Aux yeux des défenseurs de la foi catholique, pour employer l'énergique expression d'un écrivain moderne, *Satan aussi avait été pélagien* (1).

Après avoir hésité quelque temps, saint Augustin se lança avec ardeur dans la discussion. Il n'essaya point de transiger, de concilier la liberté avec la grâce; il s'avança aussi loin dans la théorie de la grâce que Pélage dans celle de la liberté.

« De toutes les doctrines psychologiques de saint Augustin, la plus digne d'attention est celle qu'il a émise sur la nature du libre arbitre. Les rapports étroits qui existent entre cette question et celle de la grâce, et l'autorité dont jouit l'évêque d'Hippone dans l'Église, principalement à cause de la manière dont il a combattu les pélagiens, donnent une importance particulière à ce qu'il a écrit sur cet objet. Le traité du *Libre Arbitre*, divisé en trois livres, fut achevé par saint Augustin en 395, vingt-deux ans, par conséquent, avant la condamnation de Pélage par le pape Innocent Ier, en 417. Il était dirigé contre les manichéens, qui affaiblissaient la liberté en soumettant l'homme à l'action d'un principe du mal, égal en puissance au principe du bien. Il était naturel que, pour combattre avec succès de pareils adversaires, saint Augustin accordât le plus possible au libre arbitre. Aussi voit-on, par une lettre adressée à Marcellin, en 412, qu'il n'est pas sans crainte que les pélagiens ne s'autorisent de ses livres composés longtemps avant qu'il fût question de leur erreur. La philoso-

(1) Nous ne pouvons, dans ce résumé rapide, traiter avec quelque étendue la question du pélagianisme. Nous renvoyons sur ce point aux diverses histoires de l'Église. Il est inutile, suivant nous, de signaler ici, parce qu'elles sont connues de tous, les pages qui ont été écrites de nos jours sur ce grave sujet par MM. Guizot et J. J. Ampère.

(1) Rohrbacher; *Hist. univers. de l'Église catholique*, t. VII, p. 504.



phie ne peut donc rester indifférente au désir d'étudier de quelle manière l'auteur du traité du *Libre Arbitre* a pu se retrouver plus tard le défenseur exclusif de la grâce, et concilier les principes philosophiques avec les données de la révélation. Nous ne pouvons toutefois, sur ce point, présenter que de courtes explications. Dans ses livres sur le *Libre Arbitre,* saint Augustin reconnaît que le fondement de la liberté est dans le principe même de nos déterminations volontaires. Le point de départ de tout acte moral humain est l'homme lui seul, considéré dans la faculté qu'il a de se déterminer sans l'intervention d'aucun élément étranger (de Lib. Arb., lib. III, c. 2). Dans sa manière de définir le libre arbitre, le mérite de la bonne action appartient à l'homme; rien n'a agi sur sa volonté en un sens ou en un autre; sa détermination est parfaitement libre. Saint Augustin a-t-il maintenu ces principes dans sa controverse contre Pélage? Une étude plus attentive des saintes Écritures, et principalement de saint Paul, ne lui a-t-elle pas fait modifier sa manière de voir? L'examen philosophique de ses écrits ne nous semble laisser au critique impartial aucun doute à cet égard (1). » Au moment où parut le pélagianisme, saint Augustin avait déjà modifié ses premières opinions sur le libre arbitre. Dès l'année 398, comme nous l'avons dit, dans une lettre adressée à Simplicien, et à propos de ce texte de Saint Paul : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu?* il avait amoindri, si nous pouvons nous servir de cette expression, le libre arbitre pour exalter la grâce. Sa lutte contre Pélage et Célestius ne fit que rendre ses opinions plus absolues. Dès lors dans ses conversations, ses sermons, ses ouvrages (*du Mérite et de la rémission des péchés; de la Grâce du Nouveau Testament; de l'Esprit et de la lettre; Traité de la nature et de la grâce; de la Perfection de la justice de l'homme; Lettre à Hilaire en Sicile*), il affirme que l'homme ne veut et ne peut que par Dieu, et si parfois il parle encore du libre arbitre, il déclare que ce libre arbitre est dans la dépendance d'un pouvoir supérieur, qu'il est complétement subordonné à la grâce.

L'opinion de saint Augustin fut adoptée par l'Église d'Afrique. En 416, les évêques de cette Église tinrent deux conciles, l'un à Carthage, l'autre à Milève, où ils condamnèrent Pélage et Célestius. Puis, ils s'adressèrent au pape Innocent qui, en 417, donna son adhésion à la sentence qu'ils avaient prononcée. Mais on put craindre un instant (418) que Zozime, successeur d'Innocent, n'approuvât, comme l'avaient déjà fait avant lui les évêques d'Orient, rassemblés à Diospolis, quelques-unes des opinions du pélagianisme. Sa conduite pleine de modération à l'égard de Pélage et de Célestius excita en Afrique de vives appréhensions. Les évêques se rassemblèrent de nouveau à Carthage, en 418, et là ils confirmèrent en quelque sorte, par une nouvelle condamnation de l'hérésie, leurs premières décisions. La sentence qu'ils prononcèrent nous fait connaître les hardies conséquences que les pélagiens avaient tirées de leur théorie du libre arbitre. « Quiconque dira qu'Adam a été fait mortel, en sorte que, soit qu'il péchât ou qu'il ne péchât point, il dût mourir, c'est-à-dire sortir du corps, non par le mérite de son péché, mais par la nécessité de sa nature; qu'il soit anathème! Quiconque dit qu'il ne faut pas baptiser les enfants nouveau-nés; ou que, bien qu'on les baptise pour la rémission des péchés, ils ne tirent d'Adam aucun péché originel qui doive être expié par la régénération, d'où s'ensuit que la forme du baptême pour la rémission des péchés est fausse à leur égard; qu'il soit anathème! Quiconque dira que la grâce de Dieu qui nous justifie par Jésus-Christ, ne sert que pour la rémission des péchés déjà commis, et non pour nous aider encore à n'en plus commettre; qu'il soit anathème! Si quelqu'un dit que la même grâce nous aide à ne point pécher seulement en ce qu'elle nous ouvre l'intelligence des commandements, afin que nous sachions ce que nous devons chercher et ce que nous devons éviter; mais qu'elle ne nous

(1) Voy. *Dictionnaire des Sciences philosophiques* par une société de professeurs de philosophie: art. *Saint Augustin;* t. I, p. 257; Paris, 1844.

donne pas d'aimer encore et de pouvoir ce que nous devons faire; qu'il soit anathème! Quiconque dira que la grâce de la justification nous est donnée, afin que nous puissions accomplir plus facilement par la grâce ce qu'il nous est ordonné de faire par le libre arbitre, comme si, sans recevoir la grâce, nous pouvions accomplir les commandements de Dieu, quoique difficilement; qu'il soit anathème! » A Rome, Zozime s'était enfin prononcé, et il avait condamné les pélagiens. On ne se contenta plus alors, pour ramener les hérésiarques, des censures ecclésiastiques; on eut recours au pouvoir temporel, à la rigueur des lois. Nul, suivant saint Augustin, ne fut plus ardent dans cette persécution que le prêtre Sixte, qui occupa plus tard la chaire de Saint-Pierre. Honorius fit un édit qui bannissait de Rome Pélage et Célestius, qui organisait contre leurs adhérents un système de délation, qui punissait enfin, dans toute l'étendue de l'empire d'Occident, de l'exil et de l'expropriation, ceux qui étaient convaincus de pélagianisme. Toutefois, au temps même de la persécution, l'hérésie trouva des défenseurs. Le plus célèbre de tous est Julien, évêque d'Éclane. Il attaqua saint Augustin à propos du livre intitulé du *Mariage et de la concupiscence*. Dès lors s'engagea entre eux, par écrit, une lutte qui ne devait avoir pour terme que la mort de l'illustre évêque d'Hippone.

Il y avait eu sur la question du pélagianisme dissentiment entre les évêques africains et le pape Zozime (1). Mais ce dissentiment, comme nous l'avons dit, n'avait pas été de longue durée. Plus tard, l'intervention de l'Église de Rome dans les affaires de l'Afrique devait amener un nouveau désaccord. Il éclata au temps de saint Boniface et de saint Célestin. Les évêques d'Afrique refusèrent, en deux circonstances, d'accepter les instructions qui leur venaient d'Italie. Le prêtre Apiarius, et plus tard, l'évêque Antoine avaient été condamnés, pour leur scandaleuse conduite, par les évêques africains. Ils ne voulurent point se soumettre a cette condamnation. Ils s'adressèrent à l'Église de Rome qui, prêtant l'oreille à leurs prières, essaya de les imposer à ceux qui les avaient rejetés. Les évêques d'Afrique protestèrent contre cette intervention qui tendait à infirmer leurs décisions et à amoindrir leur autorité. Ils l'emportèrent; et le jugement qui avait condamné Apiarius et Antoine fut maintenu (1).

SEMI-PÉLAGIENS; DERNIERS TRAVAUX DE SAINT AUGUSTIN. — Comme nous l'avons dit, l'opinion de saint Augustin sur la grâce était celle de l'Église catholique. Toutefois, il y avait dans cette opinion quelque chose de si absolu, il fallait tellement, pour l'embrasser, sacrifier la raison à la foi, que des hommes jusqu'alors fermement attachés aux dogmes de l'Église se sentirent ébranlés. Il se fit chez eux une réaction : ils se demandèrent si saint Augustin n'était point tombé dans l'erreur en immolant d'une manière absolue le libre arbitre à la grâce, en l'annihilant, et conséquemment en détruisant la responsabilité humaine. Ils cherchèrent alors un système de conciliation.

Le mouvement se fit d'abord sentir en Afrique. Quelques moines d'Adrumet s'élevèrent contre un écrit où saint Augustin anéantissait, suivant eux, le libre arbitre. L'évêque d'Hippone se hâta de leur répondre par deux ouvrages (*de la Grâce et du libre arbitre; de la Correction et de la grâce*). Cette fois, il sembla transiger, et fit, si nous pouvons nous servir de cette expression, quelques concessions au libre abitre.

Il y avait aussi en Gaule des hommes éminents qui n'admettaient pas dans toutes ses parties le système de saint Augustin. Parmi eux se trouvaient saint Hilaire d'Arles et Cassien. Celui-ci, dans des conférences spirituelles qu'il écrivit, vers 426, pour ses moines de Marseille, essaya de concilier le libre arbitre avec la grâce. Il ne porta pas atteinte, comme les pélagiens, aux dogmes de l'Église catholique; seulement il prétendit que le

(1) Indépendamment des écrivains catholiques, voyez sur ce dissentiment : Leydecker; *de Libertate Ecclesiæ africanæ*, p. 523 et suiv.

(1) Voy. sur les rapports de l'Église d'Afrique avec celle de Rome et sur les désaccords que nous venons d'indiquer : Fleury; *Hist. ecclésiast.*, t. V, p. 494, 515, 527, 579, 580 et 582; et Rohrbacher; *Hist. univers. de l'Église cathol.*, t. VII, p. 548, 552 et suiv.; 568; 577 et suiv.

libre arbitre était nécessaire pour l'accomplissement du bien, nécessaire comme la grâce. Il alla plus loin encore : il déclara que la grâce était donnée par Dieu à ceux qui l'avaient méritée, à ceux qui d'abord avaient voulu le bien par eux-mêmes en vertu de leurs propres déterminations. Ainsi, suivant Cassien, le libre arbitre était le principe de la grâce.

Ce nouveau système agita vivement les esprits. Les uns l'embrassèrent hardiment (ce furent les semi-pélagiens); d'autres, assaillis par le doute et plus timides, voulurent, avant tout, prendre conseil de celui qui, dans la grande querelle suscitée par Pélage, avait été l'interprète de l'Église catholique. Ils s'adressèrent donc à saint Augustin. L'évêque d'Hippone ne refusa point d'entrer dans une nouvelle discussion.

Il poussa alors jusqu'à ses dernières conséquences la doctrine de la grâce. Dans ses deux livres *de la Prédestination des Saints* (1) qu'il adressa à Prosper et à Hilaire, il admet sans réserve et dans le sens le plus illimité, en vertu de son principe de la grâce qu'il s'efforçait d'établir, la prescience divine et la prédestination. Aux semi-pélagiens, qui lui objectaient que, dans un pareil système, on devait rejeter nécessairement comme inutiles la prédication, les exhortations, toute pénalité, il répondait : « Il est vrai qu'il faut user de discrétion en prêchant au peuple cette doctrine; et ne pas dire : La prédestination de Dieu est absolument certaine, en sorte que vous êtes venus à la foi, vous qui avez reçu la volonté d'obéir, et vous autres demeurez attachés au péché, parce que vous n'avez pas encore reçu la grâce pour vous en relever. Mais si vous êtes prédestinés, vous recevrez la même grâce, et vous autres, si vous êtes réprouvés, vous cesserez d'obéir. Quoique tout cela soit vrai dans le fond et à le bien prendre, la manière de le dire avec dureté et sans ménagement, le rend insupportable. Il faut plutôt dire : La prédestination certaine vous a amenés de l'infidélité à la foi, et vous y fera persévérer. Si vous êtes encore attachés à vos péchés, recevez les instructions salutaires, sans toutefois vous en élever ; car c'est Dieu qui opère en vous de vouloir et de faire, et si quelques-uns ne sont pas encore appelés, prions Dieu qu'il les appelle, car peut-être ils sont prédestinés. Quant aux réprouvés, il ne faut jamais en parler qu'en tierce personne, en disant, par exemple : « Si quelques-uns obéissent maintenant, et ne sont pas prédestinés, ils ne sont que pour un temps, et ne demeureront pas dans l'obéissance jusques à la fin. Surtout il faut exhorter les moins pénétrants à laisser les disputes aux savants (1). » Pour avoir trop accordé à la grâce, saint Augustin, on ne saurait le dissimuler, arrivait au fatalisme.

Il semble que saint Augustin ait été absorbé tout entier, dans les dernières années de sa vie par sa lutte contre le pélagianisme. Il n'en est rien pourtant. Pendant les discussions les plus vives, il trouvait encore du temps pour écrire sur mille sujets divers. Il répondait souvent, par de longues lettres, à tous ceux qui lui proposaient des difficultés à résoudre ou lui demandaient des conseils. Il composait son *Enchiridion;* un petit livre adressé à saint Paulin de Nole, *sur la piété envers les morts* et son *traité contre le mensonge*. Il reproduisait aussi par écrit sa conférence avec l'évêque arien Maxime et rédigeait ses *Rétractations*. Sur la fin de sa vie, cédant aux prières de Quodvultdeus, qui fut plus tard évêque de Carthage, il promit d'écrire une histoire des hérésies. Il ne recula point devant les difficultés que présentait un semblable travail. « Il exécuta sa promesse, dit Fleury, et envoya quelque temps après à Quodvultdeus un traité des hérésies où il en compte quatre-vingt-huit commençant aux simoniens et finissant aux pélagiens. Il ne prétend pas toutefois avoir connu toutes les hérésies, puisqu'il y en a de si obscures qu'elles échappent aux plus curieux; ni avoir expliqué tous les dogmes des hérétiques qu'il a nommés, puisqu'il y en a que plusieurs d'entre eux ignorent. A ce premier livre, il prétendait en joindre un second, où il donnerait des règles pour connaître ce qui fait l'hérétique et se garantir de toutes les hérésies connues et inconnues; mais la mort qui le prévint ne lui permit pas

(1) Le second livre a un titre particulier : *du Don de la Persévérance.*

(1) Traduction de Fleury.

d'exécuter cette seconde partie (1). »

L'INVASION DES VANDALES; MORT DE SAINT AUGUSTIN; SOUFFRANCES DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE — En 426, saint Augustin avait désigné, avec l'assentiment du peuple d'Hippone, le prêtre Héraclius pour son successeur. Il lui avait confié, en partie, l'administration de son Église et s'était ménagé ainsi quelques instants de silence et de recueillement. Mais il ne jouit pas longtemps du calme qu'il avait cherché. L'invasion des Vandales en Afrique ne devait pas tarder à troubler sa retraite et à remplir d'amertume ses derniers jours.

Nous avons dit ailleurs, avec quelque étendue, comment et par quelles causes les Vandales se précipitèrent sur l'Afrique (1). Genséric, appelé par le comte Boniface, quitta l'Espagne et, passant la mer, aborda, au mois de mai de l'année 429, sur les côtes de la Mauritanie. D'abord il conquit et ravagea tout le pays compris entre l'Océan et l'Ampsaga. Puis, quand Boniface, réconcilié avec Placidie, rejeta l'alliance des barbares pour redevenir le défenseur de l'empire, le chef vandale poussa vers l'est et se jeta sur la Numidie.

A la nouvelle des désastres qui étaient venus fondre sur l'Afrique, saint Augustin dut se repentir amèrement d'avoir quelquefois, au moment des discordes religieuses, appelé sur les ennemis de sa doctrine la rigueur des lois et la persécution. Les donatistes, en effet, poussés au désespoir par les édits d'Honorius, n'avaient pas hésité à se lever en masse pour prêter aide et appui, en haine des catholiques, à la horde barbare qui venait attaquer l'empire. Les manichéens, les pélagiens, les ariens, qui eux aussi étaient proscrits par les lois, avaient suivi l'exemple des donatistes. A ces sectaires s'étaient joints sans doute les hommes, derniers restes de la race punique, qui, en dépit du temps, du christianisme et de la législation impériale, n'avaient pas cessé d'observer, au sein même de Carthage, les pratiques de la religion apportée jadis sur les côtés de l'Afrique par les colons phéniciens. Voilà les puissants auxiliaires que la persécution avait donnés à l'invasion barbare; et ils ne furent pas les seuls que rencontra l'armée vandale. Elle se recruta encore au sein des populations voisines du désert qui n'étaient qu'à moitié chrétiennes, parmi les tribus maures, et même dans les campagnes et les villes romaines. Les uns, guidés par l'appât du gain, accouraient dans le camp de Genséric pour piller et ravager; les autres, propriétaires ruinés, voulaient se dérober à la déplorable condition où les avait précipités, à force d'exigences et de rigueur, la fiscalité romaine.

(1) Nous croyons devoir signaler ici à nos lecteurs l'article *Saint Augustin* publié dans un recueil nouveau que nous avons déjà cité et qui a pour titre : *Dictionnaire des Sciences philosophiques*. On y trouve d'abord la classification suivante : « Parmi les nombreux ouvrages de saint Augustin plusieurs appartiennent plutôt à la philosophie qu'à la théologie; d'autres appartiennent à l'une et à l'autre; d'autres, enfin, sont purement théologiques; nous indiquerons ceux des deux premières classes. Les écrits de saint Augustin à peu près exclusivement philosophiques sont : 1° les trois livres *contre les Académiciens*; 2° le livre *de la Vie heureuse*, 3° les deux livres *de l'Ordre*; 4° *le livre de l'Immortalité de l'âme*; 5° *de la Qualité de l'Ame*; 6° ses quatorze premières Lettres. — Ses écrits mêlés de philosophie et de théologie sont : 1° les *Soliloques*; 2° le livre *du Maître*; 3° les trois livres *du Libre arbitre*; 4° *des Mœurs de l'Église*; 5° *de la Vraie Religion*; 6° *Réponses à quatre-vingt-trois questions*; 7° *Conférence contre Fortunat*; 8° *Trente-trois Disputes contre Fauste et les manichéens*; 9° traité *de la Créance des choses que l'on ne conçoit pas*; 10° les deux livres *Contre le Mensonge*; 11° *Discours sur la Patience*; 12° *de la Cité de Dieu*; 13° les *Confessions*; 14° *Traité de la Nature contre les manichéens*; 15° *de la Trinité*. » L'auteur de l'article résume ensuite les doctrines philosophiques contenues dans ces divers ouvrages. Il divise son résumé en deux parties : d'une part, les idées sur Dieu; de l'autre, les idées sur l'homme. En un mot, il expose, pour employer ses expressions, la *Théodicée* et la *Psychologie* de saint Augustin. Nous renvoyons sur ces points, étrangers à la question qui nous occupe, au recueil que nous signalons. Toutefois, nous devons dire ici que l'auteur de l'article aurait pu trouver encore, en ce qui concerne les doctrines philosophiques de saint Augustin, des renseignements précieux dans plusieurs ouvrages que nous avons cités, et qu'à tort, suivant nous, il exclut de sa liste. Nous ajouterons, en finissant, que nous adoptons sans réserve son opinion sur la *Cité de Dieu*, vantée au delà de ce qu'elle contient, comme il le dit, par des écrivains qui n'en connaissent que le titre ou qui n'en ont lu que de courts fragments. Voy. *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, par une société de professeurs de philosophie; art. *Saint Augustin*.

(1) Voyez dans ce volume notre *Histoire de la domination des Vandales en Afrique*, p. 8 et suiv. C'est le complément indispensable, à partir de l'année 429, de notre *Histoire de l'Afrique chrétienne*.

Rien désormais ne pouvait résister, en Afrique aux soldats de Genséric. Boniface essaya en vain de les arrêter. Il fut battu et rejeté dans Hippone. Là se trouvait saint Augustin, qui entendit bientôt retentir à ses oreilles les cris de l'armée barbare. Les maux que souffraient alors l'empire et l'Église lui causèrent une immense douleur, qui sans doute hâta sa mort. Au moment où il ferma les yeux, il ne restait plus, dit un contemporain, des innombrables églises qui couvraient autrefois le pays que celles de Carthage, d'Hippone et de Cirta.

ORGANISATION DE L'ÉGLISE D'AFRIQUE DEPUIS LA FIN DU DEUXIÈME SIÈCLE JUSQU'AU COMMENCEMENT DU CINQUIÈME. — L'Afrique chrétienne et civilisée, suivant l'expression d'un écrivain ecclésiastique, sembla mourir avec saint Augustin. En effet, depuis les rapides conquêtes de Genséric, elle ne fit que languir et décliner. Mais avant d'entrer dans cette période de décadence, portons encore une fois nos regards vers le passé, pour étudier l'organisation de l'Église d'Afrique au temps de sa force et de sa grandeur.

Carthage, nous l'avons dit, fut pour l'Afrique le point de départ des prédications chrétiennes. De Carthage le christianisme se répandit de proche en proche jusqu'aux extrémités de la *Proconsulaire*. Puis, il entreprit la conquête de la *Numidie*. Dans les premiers temps de l'épiscopat de saint Cyprien, l'Église d'Afrique ne possédait que les deux provinces que nous venons d'indiquer. Elle en eut bientôt une troisième, qui fut la *Mauritanie*. Les idées chrétiennes ne s'étaient pas seulement répandues à l'occident de la Proconsulaire, mais encore à l'orient. Elles avaient pénétré dans la *Byzacène* et la *Tripolitaine*, qui formèrent, dès le commencement du quatrième siècle, deux nouvelles provinces ecclésiastiques. Aux cinq que nous avons nommées, il faut joindre une sixième qui fut formée plus tard d'un démembrement de la Mauritanie. Réduire en une seule province la vaste contrée qui s'étend de l'Océan à l'Ampsaga, à une époque où le christianisme l'avait couverte d'évêchés et d'églises, c'eût été rendre bien difficiles l'administration et la surveillance ecclésiastiques. On la divisa donc, comme nous l'avons dit, en deux parties, et ce fut vers la fin du quatrième siècle que l'on vit paraître comme provinces distinctes, la *Mauritanie césarienne* et la *Mauritanie sitifienne*. Peut-être y eut-il, vers cette époque, un autre démembrement, à la suite duquel on forma une septième province de la *Mauritanie tingitane*. Un métropolitain était préposé à chacune des circonscriptions territoriales que nous avons indiquées; le premier de ces métropolitains était l'évêque de Carthage.

Avant l'arrivée des Vandales on voyait dans les villes et les campagnes de l'Afrique des églises et des couvents sans nombre. Carthage seule possédait près de vingt édifices de ce genre (1).

LISTE DES ÉVÊCHÉS DE L'AFRIQUE, AUX IVe ET Ve SIÈCLES. — Mais rien ne saurait nous représent r avec plus de vérité et d'une manière plus frappante l'état florissant de l'Église d'Afrique, dans le quatrième siècle et au commencement du cinquième, que la simple nomenclature des évêchés qui étaient constitués, à cette époque, dans les diverses provinces que nous avons énumérées. Nous donnerons ici cette nomenclature d'après le savant ouvrage de Morcelli (2). La liste sèche

(1) Voici, d'après Morcelli, l'énumération des basiliques de Carthage : *Basilica Perpetua-Restituta* (c'était la cathédrale); *Fausti basilica; Sancti Agilei basilica; basilica Major aut Majorum; basilica martyrum Scillitanorum; basilica Celerinæ martyris; basilica Novarum; basilica Gratiani; basilica Theodosiana; basilica Honoriana; basilica Theoprepria; basilica Tricellarum; basilica Petri; basilica Pauli; basilica martyris Juliani*. En outre, deux églises avaient été bâties, dans les faubourgs, en l'honneur de saint Cyprien; l'une sur le lieu de son supplice; l'autre dans la rue *des Mappales*, à l'endroit où il avait été enseveli. Après la chute de la domination vandale, Justinien fit élever à Carthage deux nouvelles églises, l'une à la Vierge, l'autre à sainte Prime. Il ajouta aussi un couvent à ceux qui se trouvaient déjà dans la ville il le fit bâtir près du *Mandracium*. Voy. Morcelli (*Afric. christ.*); t. I. p. 49. — M. Dureau de la Malle, dans ses *Recherches sur la topographie de Carthage* (p. 214 et suiv.), ajoute un nom à ceux qui nous ont été fournis par Morcelli. Il appelle *basilique de Tertullien* celle où se réunissaient les tertullianistes au temps de saint Augustin.

(2) *Afric. christ.*; t. I, p. 34 sqq. Morcelli a retranché de sa liste soixante évêchés environ, parce qu'il ne pouvait, comme il le dit (*ibid.*, p. 43), en assigner la veritable position.

et aride qui va suivre ne sera point sans intérêt, nous le croyons, pour tous ceux qui applaudissent aux efforts que nous faisons depuis treize ans pour reporter sur la côte septentrionale de l'Afrique le christianisme et la civilisation, et qui se plaisent à chercher, si nous pouvons nous exprimer ainsi, des espérances et comme un gage pour l'avenir, dans tous les faits qui attestent l'ancienne splendeur de cette belle contrée.

Nous avons fait subir à la liste de Morcelli quelques changements. Tous les noms marqués d'un astérisque ont été modifiés, déplacés ou ajoutés. Ces corrections ne nous appartiennent point. Elles avaient été faites, par un savant membre de l'Académie des Inscriptions, sur l'exemplaire de *l'Africa christiana* que nous avons eu entre les mains.

ECCLESIÆ PROVINCIÆ PROCONSULARIS.

Abaritana.
Abbenzensis.
Abbir majoris.
Abbir Germaniçianæ, quæ et Abbiritina.
Abitinensis.
Aborensis.
Absasallensis.
Abtugnensis, quæ et Autumnitana et Aptungiensis.
Abziritensis, quæ et Abderitana.
Advocatensis.
Agensis.
Altiburiensis, quæ et * Altibariensis.
Amaderensis, quæ et Ammederensis.
Aptucensis.
Araditana.
Arensis.
Assuritana.
Ausafensis.
Ausanensis.
Auzuagensis, quæ et Ausuagensis gemina.
* Basarididacensis.
Belalitensis.
Bencennensis.
Beneventensis.
* Betagbarensis.
Biltensis.
Binensis.
Bollitana.
Bonustensis.
Bosetensis.
Bullamensis.
Bullensis, Vullensis.
Bulleriensis.
Bulnensis
Buritana.
Buslacena.
Buzencis.
Cæciritana.
Calibiensis.
Canapitanorum.
Carpitana.
Carthaginiensis.
Cefalensis.
Celerinensis.
Cellensis.
Cerbalitana.
Cibalianensis.
Cicsitana.
Cilibiensis.
Cincaritana.
Ciumtuturbi.
Clypiensis.
Cubdensis.
Culcitanensis, quæ et Cuicitana et Culusitana.
Curbitana, quæ et Curubitana.
Drusilianensis.
Duassenemsalitana.
Egugensis.
Furnitana.
Giggensis, quæ et Ziggensis.
Girbensis, quæ et Gerbensis et Gervitana.
Gisipensis, quæ et Gisipensium majorum.
Giutrambacariensis.
Gorensis.
Gunelensis quæ et Gunelmensis.
Hiltensis.
Hipponis Diarrhyti, quæ et Hipponensium Zaritorum et Hipzaritensis.
Honoriopolitana.
Horreensis.
Labdensis, quæ et Lapdensis.
Lacubazensis.
Larensis sive Larium.
Libertinensis.
* Lupercianensis.
Mattianensis.
Maxulitana.
Meglapolitana.
Melzitana, quæ et Melsitana.
Memblositana.
Membresitana, quæ et Membressitana et Membrositana.
Migirpensis.
Missuensis.
Mizigitana.
Mullitana.
Musertitana.
* Mustitana.
Muzuensis.
Naraggaritana, quæ et Nagargaritana.
Neapolitana.
Nigrensium majorum
Numnulitana.
Ofitana.
Pappianensis, quæ et Papianensis.
* Pariensis.
Pertusensis.
Pisitensis.
* Pocofeltensis.
Pupitana, quæ et Puppitana.
Rucumensis, quæ et Rucummæ et Racumæ.
Rusucensis.
Sajensis.
Scilitana.
Sebargensis.
Sedelensis.
Seminensis.
Senempsalensis.
* Serrensis.
Siccenensis.
Siccensis.
Sicilibbensis, quæ et Sicilippæ et Siciliæ.
Simidicensis.
Siminensis, quæ et Simminiensis.
Simingitana.
Simittensis, quæ et Semitensis.
Sinnarensis, quæ et Sinuaritensis.
Succubensis.
Suensis.
Taborensis.
Tabucensis.

Taciæ Montanensis, quæ et Tatiæ Mont. et Tacanensis.
Tadduensis.
Tagaratensis.
Tagorensis.
Taiborensis.
Tauracinæ.
Telensis.
Theudalensis, quæ et Theodalensis et Endalensis.
Thinisæ, quæ et Tinnisensis.
Thuccaboris, quæ et Tuccaborensis.
Tibursicensis Buræ.
Tigimmensis.
Timedensis, quæ et Timidæ Regiæ.
Tisilitensis, quæ et Tisilensis.
Titulitana.
Tonnonensis, quæ et Tennonensis.
Trisipellis.
Trisipensis.
Tuburbitanorum majorum.
Tuburbitanorum minorum.
Tuburnicensis.
Tuccæ, quæ et Togiæ.
Tulanensis.
Tunejensis, quæ et Tuniensis.
Turuzitensis.
Tyzicensis.
Vallitana.
Vaziensis, quæ et Vazuensis
Verensis.
Vicoturrensis.
Villa magnensis.
Visicensis.
Ucitana.
Uculensis.
Urcitana, quæ et Uracitana et Uricitana.
Uticensis.
Utimmirensis.
Utinensis, quæ et * Utinicensis.
Utzipparitana, quæ et Uzipparitana.
Uzalensis, quæ et Uzialensis.
Zarnensis.
Zemiensis, quæ et Zentensis.
Zurensis.

ECCLESIÆ PROVINCIÆ NUMIDIÆ.

Ajurensis, quæ et Azurensis.
Amporensis.
Anguiensis.
Appissanensis.
Aquæ Nobensis.
Aquarum Tibilitanarum.
Aquensis.
Arsicaritana.
Assabensis.
Augurensis.
Ausucurrensis.
Babrensis.
Badiensis.
Bagajensis.
Bajanensis quæ et Vajanensis.
Bajesitana.
Bamaccorensis, quæ et Vamaccorensis
Bazaritana, quæ et Vazaritana.
Belesasensis.
Berceritana, quæ et Becerritana.
Bofetana.
Bucconiensis, quæ et * Bocconiensis
Buffadensis.
Bullensium Regiorum.
Burcensis, quæ et Burgensis.
Cælianensis.
Cæsariensis.
Calamensis.
Casarum Nigrensium.
Casarum silvanæ.
Casasmedianensis.
Casensis Bastalensis.
Casensis * Calanensis.
Castellana.
Castelli Sinitensis.
Castelli Titulitani.
Castrorum Galbæ.
Cataquensis.
Cemeriniana.
Centenariensis.
Centuriensis.
Centurionensis, quæ et Centurianensis.
Ceramussensis.
Circensis.
Cirtensis, quæ et Constantiniensis.
Cuiculitana.
Cullitana.
Dianensis.
Edistianensis
Enerensis.
Fatensis.
Fesseitana.
Fissanensis.
Formensis ad Idicram.
Formensis Missoris.
Fossalensis, quæ et Fussalensis.
Garbensis.
Gaudiabensis.
Gaurianensis.
Gazaufalæ.
Gemellensis.
Germaniensis.
Gibbensis.
Gilbensis.
Girensis.
Girumarcelli.
Girutarasi.
Hipponeregiensis, quæ et Hipponensium Regiorum.
Hizirzadensis, quæ et Izirianensis.
Hospitensis.
Jacterensis, quæ et Zaltarensis.
Idassensis.
Idicrensis.
Jucundianensis.
Lamasuensis, quæ et Lamasbæ.
Lambesensis.
Lambiritana.
Lamfuensis, quæ et Lampuensis et Jamfuensis.
Lamiggigensis gemina.
Lamsortensis.
Lamzellensis.
Laritanus.
Legensis.
Legiensis.
Legisvoluminiensis.
Liberaliensis.
Limatensis.
Lugurensis.
Macomadiensis, quæ et Macomaziensis.
Madaurensis.
Madensis.
Magarmelitana.
Manazenensium Regiorum.
Masculitana.
Matharensis.
Maximianensis, quæ et Maximinensis.
Mazacensis.
Megarmitana.
Mesarfeltensis.
Metensis.
Midilensis.
Milei, quæ et Milevitana.

Montensis, quæ et Montena.
Moxoritana.
Muliensis.
Municipensis.
Mustitana.
Mutugensis.
Naratcatensis, quæ et Naraccatensis.
Nibensis.
Nicibensis.
Nobabarbarensis, quæ et Novabarbarensis.
Nobagermaniensis.
Nobasparsensis, quæ et Nobaspartensis.
Nobasinensis, quæ et Novasinensis.
Novapetrensis.
Octabensis.
Pudentianensis.
Putiensis.
* Regiariensis.
Respectensis.
Ressianensis.
Rotariensis.
Rusiccadiensis.
Rusticianensis.
Selemselitana, quæ et Silemsilensis.
Seleucianensis.
Siguitensis, quæ et Suggitana.
Silensis.
Sillitanus.
Sistronianensis.
Suavensis.
Summensis, quæ et Zummensis
Susicaziensis.
Tabracensis.
Tabudensis.
Tacaratensis.
Tagastensis.
Tagorensis.
Tamogadensis, quæ et Tamogaziensis.
Tarasensis, quæ et Tharasensis.
Tebestina, quæ et Tevestina et Thebestis.
Teglatensis, quæ et Tegulatensis.
* Thiabensis.
Thibilitana.
Tibursicensis, quæ et Tubusicensis.
Tididitana, quæ et Tiseditana.
Tigillabensis.
Tigisitana.
Tignicensis.
Tipasensis.
Tubuniensis.
Tuccæ, quæ et Tuggæ et Tuncensis.
Tunudensis.
Turrensis.
Turrisrotundæ.
Turrium Ammeniarum.
Turrium Concordiæ.
Tuzudrumes.
Vadensis.
Vageatensis.
Vagensis.
* Vagrautensis.
Vegeselitana, quæ et Veselitana.
Velesitana.
Vensanensis.
Vicopacatensis, quæ et Vicopacensis.
Villamagnensis.
Villaregiensis.
Villavictorianensis.
Ullitana.
Urugitana.
Utmensis.
Zabensis.
Zamensis.
Zaradtensis, quæ et Zaraitensis.
Zertensis.

ECCLESIÆ PROVINCIÆ BYZACENÆ.

Abaradirensis.
Abiddensis.
Abissensis.
Acolitana.
Adrumetina.
Afufeniensis.
Aggaritana.
Aggeritana.
Amudarsensis.
Ancusensis.
Aquæ Albensis.
Albensis.
Aquensis.
Aquensium Regiorum.
Aquiabensis.
Arensis.
Arsuritana.
Autentensis, quæ et Autentensis.
Auzagerensis, quæ et Auzegerensis
Banensis.
Bennefensis.
Bladiensis.
Bufelialensis, quæ et Bubelialensis.
Byzaciensis.
Cabarsussitana.
Capsensis, quæ et Capsitana.
Carcabianensis.
Carianensis sive Casularum Carianensium.
Cellensis.
Cenculianensis.
Cenensis.
Cilitana, quæ et Cillitana.
Circitana.
Crepedulensis.
Cufrutensis.
Culultana.
Detorianensis, quæ et Decorianensis.
Dicensis.
Dionysianensis.
Durensis.
Eliensis.
Febianensis.
Feradimajensis, quæ et Feraditana major.
Feraditana minor.
Filacensis.
Forontonianensis, quæ et Ferontonianensis.
Fortianensis, quæ et Forianensis et Foratianensis.
Frontonianensis, quæ et Frotonianensis.
Gaguaritana, quæ et Gauvaritana.
Garrianensis.
Gattianensis, quæ et Gatianensis.
Germanicianensis.
Gummitana.
Gurgaitensis, quæ et a Gurgitibus.
Hermianensis.
Hierpinianensis, quæ et Hirpinianensis.
Hirenensis, quæ et Hirinensis et Irensis.
Horreæ Aninicensis.
Horreæ Cœliensis.
Jubaltianensis.
Juncensis.
Leptiminensis, quæ et Leptitana.
Limmicensis.
Macomadiensis Rusticiana.
Macrianensis major.
Mactaritana.
Mandasumitana, quæ et Madassumitana.
Maraguiensis.
Marazanensis.
Mascliauensis.
Mataritana.
Marterianensis.
Maximiensis, quæ et Massimanensis.

Medefessitana, quæ et Menefessitana.
Medianensis.
Mibiarcensis.
Midicensis.
Miditana, quæ et Mididitana.
Mimianensis.
Mozotcoritana.
Munatianensis.
Muzucensis, quæ et Muzulensis.
Narensis.
Nationensis.
Neptitana, quæ et Neptensis.
Octabensis.
Octabiensis.
Oppennensis, quæ et Opemiensis.
Pederodiadensis.
Peradamiensis.
Præcausensis.
Præsidiensis.
Putiensis.
Quæstorianensis.
Rufinianensis.
Ruspensis, quæ et Rusfensis et Rufensis.
Ruspitensis.
Sasuritana.
Scebatianensis.
Seberianensis.
Segermitana.
Septimunicensis.
Sublectina.
Sufetana, quæ et Sufium.
Sufetulensis, quæ et Suficulensis.
Sulianensis.
Tabaltensis, quæ et Tasbaltensis.
Tagamutensis, quæ et Thagamutensis.
Tagarbalensis, quæ et Targabolensis.
Tagariatana.
Tagasensis.
Talaptensis, quæ et Talaptulensis.
Tamallensis.
Tamallumensis.
Tamateni.
Tambajensis, quæ et Tambeitana.
Taprurensis.
Tapsitana.
Taraquensis, quæ et Tarazensis.
Telepteusis.
Temonianensis, quæ et Temoniarensis.
Tetcitana.
Thenitana, quæ et Thenisiorum.
Theuzitana.
Thibaris, quæ et Tibaritana.
Ticensis.
Ticualtensis.
Tigualensis.
Tiziensis.
Trofinianensis.
Tubulbacensis.
Turditana, quæ et Tusdritana.
Turreblandina.
Turrensis.
Turretamallumensis, quæ et Turrium Tamulus.
Tuzuritana, quæ et Tuziritana.
Vadentinianensis, quæ et Valentinianensis.
Vagensis.
Vararitana.
Vassinassensis.
Vegeselitana, quæ et Vegeiselitana.
Vicensis.
Vicoateriensis.
Victorianensis.
Vitensis.
Uniricopolitana, quæ et Unorecopolitana.
Unizibirensis, quæ et Uniziverensis.
Usulensis, quæ et Usilabensis.
Zellensis.

ECCLESIÆ PROVINCIÆ MAURETANIÆ CÆSARIENSIS ET TINGITANÆ.

Adquesirensis.
Adsinuadensis.
Agrensis.
Alamiliarensis.
Albulensis.
Altabensis.
Amaurensis.
Ambiensis.
Aquensis.
Aquisirensis.
Arenensis.
Arsinuaritana.
Bacanariensis.
Balianensis.
Baparensis.
Benepotensis.
Bidensis.
Bitensis.
Boncariensis, quæ et Voncariensis.
Bulturiensis.
Buronitana.
Buruc.
Cæsariensis.
Caltadriensis.
Caprensis.
Caputcillensis.
Cartennitana.
Castellana.
Castelli Iabaritani.
Castelli Mediani.
Castelli Minoritani.
Castelli Ripensis.
Castelli Tatroportensis.
Castrorum Nobensium.
Castrorum Seberianensium.
Catabitana.
Catrensis.
Catulensis.
Cessitana, quæ et Cissitana.
*** Columpnatensis.**
Corniculanensis.
Elfantariensis, quæ et Elephantariensis.
Fallabensis.
Fenucletensis.
Fidolomensis.
Florianensis.
Flumenzeritana.
Frontensis.
Girumontensis.
Gratianopolitana, quæ et Gratinopolitana.
Gunugitana.
Gypsariensis.
Icositana.
Idensis.
Itensis
Jommitensis.
Juncensis.
Lapidiensis.
Majucensis.
Malianensis, quæ et Milianensis.
Mammillensis.
Manaccenseritana.
Masuccabensis.
Maturbensis.
Maurensis.
Maurianensis.
Maxitensis.
Mediensis.
Minensis, quæ et Minnensis et Minuensis.
Murconensis vel Nurconensis.
Murustagensis.

Mutecitana.
Nabalensis.
Nasbincensis, quæ et Narbincensis.
Nobæ, quæ et Novensis gemina.
Nobicensis.
Numidiensis.
Obbensis.
Oboritana gemina.
Oppidonebensis.
Oppinensis.
Pamariensis.
Panatoriensis.
Priscianensis, quæ et Prisianensis.
Quidiensis.
Regiensis.
Reperitana.
Rubicariensis.
Rusaditanus.
Rusgoniensis, quæ et Rusguniensis.
Rusubiccariensis.
Rusubiritana.
Rusuccurrensis, quæ et Rusuccuritana.
Satafensis.
Sereddelitana.
Sertensis.
Sestensis.
Sfasferiensis.
Siccesitana.
Sinnipsensis.
Sitensis.
Subbaritana, quæ et Subaritana.
Sucardensis.
Sufasaritana, quæ et Sufaritana.
Sululitana.
Summulensis.
Tabadcarensis, quæ et Tabarcarensis.
Tabiensis.
Taborentensis.
Tabuniensis.
Tadamatensis, quæ et Tadamensis.
Tamadensis, quæ et Tanudajensis.
Tamazucensis, quæ et Tamazensis.
Tasaccurrensis.
Ternamunensis, quæ et Ternamusensis.
Tifiltensis.
Tigabitana.
Tigamibenensis.
Tigisitana.
Timicitana.
Timidanensis, quæ et Timidianensis.
Tingartensis.
Tipasitana.
Tubunensis.
*Tuscamiensis.
Vagalitana.
Vannidensis.
Vardimissensis.
Ubabensis.
Villanobensis.
Vissalsensis.
Voncarianensis.
Usinadensis.
Zucabiaritana, quæ et Zugabbaritana.

ECCLESIÆ PROVINCIÆ MAURETANIÆ SITIFENSIS.

Acufidensis.
Aquæ Albensis.
Assafensis.
Assuoremixtensis.
Castellana.
Cedamusensis.
Cellensis.
Coviensis.
Eminentianensis.
Equizotensis, quæ et Equizetana.
Ficensis.
Flumenpiscensis.
Gecitana.
Horrensis.
Ierafitana.
Igilgitana, quæ et Igillitana.
Lemelefensis.
Lemfoctensis, quæ et Lamfoctensis.
Lesvitana.
Macrensis.
Macrianensis.
Maronanensis, quæ et Maronensis.
Maxitensis.
Medianorum Zabuniorum.
Molicunzensis, quæ et Molicuntensis.
Moptensis, quæ et Moctensis et Mozotensis.
Nobaliclanensis.
Olivensis.
Partheniensis
Perdicensis.
Privatensis.
Salditana.
Satafensis.
Serteitana.
Sitifensis.
Sociensis.
Suristensis.
Tamagristensis.
Tamallumensis.
Tamascaniensis.
Thuccensis.
Tubiensis.
Tugusubditana, quæ et Tubusubditana.
Vamaliensis.
Vesceritana.
Zabensis. — Zallatensis.

ECCLESIÆ PROVINCIÆ TRIPOLITANÆ.

Girbensis, quæ et Girbitana et Gerbitana.
Gittensis.
Leptimagnensis.
Neapolitana.
Oensis.
Sabratensis.
Tacapitana.

Telle était l'étendue et la force de l'Église d'Afrique lorsque les Vandales parurent, en 429, sur les côtes de la Mauritanie.

L'ARIANISME EN AFRIQUE; RÈGNE DE GENSÉRIC. — La marche de Genséric en Afrique, comme nous l'avons dit, fut marquée par d'effroyables dévastations. La soif du butin ou de la vengeance, les passions religieuses qui animaient les Vandales et leurs alliés, couvrirent de sang et de ruines, en moins d'un an, les trois Mauritanies et une grande partie de la Numidie. Les églises tombèrent; les évêques et les prêtres furent massacrés ou obligés de chercher un asile sur les terres encore soumises à la domination romaine (1).

La furie de l'invasion qui atteignit

(1) Nous n'avons pas besoin de dire, que pour le récit qui va suivre, nous n'avons jamais cessé d'avoir sous les yeux ce que Ruinart a écrit sur la persécution vandale.

surtout la population catholique ne fut point de courte durée. Elle ne perdit rien de sa force pendant dix ans. En 439, le premier soin de Genséric, maître de Carthage, fut de persécuter les catholiques et de dépouiller les églises de la ville de leurs vases sacrés et de leurs riches ornements. Toutefois, ce fut au moment même où Carthage tomba au pouvoir des Vandales que cessèrent, au moins en partie, les violences et les immenses désordres qui avaient désolé, depuis 429, l'Afrique chrétienne et civilisée. Dès lors, en effet, Genséric contint ses soldats pour ne point épuiser le pays où, après avoir anéanti toute résistance, il avait résolu de se fixer.

L'intérêt donc et le changement qui se fit, de 439 à 442, dans l'état social des Vandales empêchèrent le pillage, le meurtre et la dévastation; mais ils ne mirent point un terme à la persécution contre les catholiques. Deux choses principalement devaient, en quelque sorte, perpétuer en Afrique cette persécution. C'était, d'une part, l'esprit de secte qui animait les conquérants barbares; de l'autre, l'état de guerre dans lequel la nation vandale, sous Genséric, fut obligée de se maintenir pour résister aux attaques de l'empire.

Les Vandales, suivant certains historiens, avaient adopté l'arianisme pendant leur séjour en Espagne; suivant d'autres (et nous partageons l'opinion de ces derniers), ils avaient été gagnés à l'hérésie, avant la grande invasion de 406, à l'époque où ils campaient sur les frontières de l'empire d'Orient, dans les provinces qui avoisinent le Danube. Dès l'instant où ils parurent en Afrique, ils ne se déclarèrent point seulement ennemis de l'empire, mais encore ennemis des catholiques et, par là, ils doublèrent leurs forces et assurèrent le succès de leur audacieuse entreprise. Ils virent accourir dans leurs rangs, nous l'avons dit aussi, tous ceux qui avaient souffert pour leurs croyances sous le règne d'Honorius; les donatistes surtout, qui, pour se venger de leurs persécuteurs, n'hésitèrent point sans doute à passer en grand nombre du schisme à l'hérésie. Cette alliance donna une nouvelle force aux haines religieuses qui animaient les Vandales et attira sur les Mauritanies et la Numidie les affreux ravages dont nous avons déjà parlé.

Ce ne fut pas seulement au moment des expéditions, dans les instants de péril et de guerre, mais encore pendant la paix, que l'esprit de secte poussa à la persécution et à la cruauté les conquérants barbares. Ainsi, dans les années qui séparent la prise d'Hippone de celle de Carthage, en 437, à une époque où il y avait trêve entre l'empire et les Vandales, Genséric traita les catholiques, dans les provinces soumises à sa domination, avec une excessive rigueur. Il ne se borna pas à chasser de leurs églises les évêques et les prêtres; il sévit même contre les laïques, et il en fit mourir plusieurs qui n'avaient pas voulu embrasser l'arianisme. Plus tard (il était déjà maître de Carthage), on saisit par son ordre l'évêque Quodvultdeus et un grand nombre de clercs; on les dépouilla d'abord de leurs vêtements, puis on les plaça sur des vaisseaux à moitié brisés qui furent lancés à la mer et abandonnés à la fureur des vents (1).

Une chose encore, dès les premiers temps de la conquête, aggrava les souffrances des catholiques, ce fut la crainte qu'ils inspirèrent à Genséric. Le roi barbare n'ignorait pas qu'ils désiraient ardemment le rétablissement de l'autorité impériale; que leurs regards étaient sans cesse tournés vers l'Italit ou vers Byzance; qu'ils le haïssaiene comme arien et comme barbare, et qu'ils étaient prêts à soutenir toute armée qui viendrait sur les côtes de l'Afrique pour les rattacher à l'un des deux empires. Il les persécuta donc aussi pour des raisons politiques, parce qu'ils se défiaient d'eux; et sa sévérité à leur égard, il faut le croire, augmenta toutes les fois qu'une expédition fut dirigée par les Romains vers les provinces qu'il avait conquises.

(1) L'évêque de Carthage Quodvultdeus et ses compagnons échappèrent à la mort. Ils furent poussés par le vent sur la côte de Naples. *Gensericus, Quodvultdeum et maximam turbam clericorum, navibus fractis impositos, nudos atque expoliatos expelli præcepit : quos Deus, miseratione bonitatis suæ, prospera navigatione Neapolim Campaniæ perducere dignatus est civitatem.* Victor de Vita; I, 5.

Toutefois, il semble que, vers la fin de sa vie, Genséric se soit relâché de sa rigueur. C'est qu'alors nul ennemi ne lui faisait ombrage. Il avait conduit à sa chute l'empire d'Occident, ruiné la marine des Byzantins, et il dominait, par ses flottes, sur toute la Méditerranée. Rien ne lui résistait en Afrique. En 476, sur la prière de l'empereur Zénon, il permit aux catholiques de rouvrir leurs églises et il rappela les évêques qu'il avait exilés. On pourrait induire de ce fait, qu'en général, il les persécuta, non comme dissidents religieux, en haine de leurs croyances, mais comme ennemis de sa domination (1).

ÉDIT DE 484 CONTRE LES CATHOLIQUES; ÉTAT DE L'ÉGLISE D'AFRIQUE SOUS LES ROIS HUNÉRIC, GUNTHAMUND ET THRASAMUND. — Hunéric, fils et successeur de Genséric, ne persécuta point les catholiques dans les premières années de son règne. Il ne fut cruel alors que pour les membres de sa propre famille et pour les hommes les plus illustres de la nation vandale. Ce fut seulement en 483, qu'entraîné par l'esprit de secte, il tourna ses fureurs contre les catholiques. Il voulut les contraindre à embrasser l'arianisme. Ceux qui résistèrent furent dépouillés de leurs biens et exilés. Les prêtres surtout eurent à souffrir du zèle intolérant de Hunéric; ils furent déportés par milliers, sans défense et sans ressources, dans les déserts de l'Afrique.

Pour se donner sans doute un prétexte de sévir, le roi convoqua un grand concile à Carthage. Ariens et catholiques se réunirent dans cette ville en 484; mais à la suite de désordres provoqués peut-être par Hunéric lui-même et par les évêques qui l'environnaient, les conférences furent interrompues. La sentence de condamnation avait été préparée à l'avance. Le roi, accusant les catholiques d'avoir mis obstacle à la discussion, publia un édit qui les privait de leurs églises et prononçait contre eux les châtiments les plus sévères, à savoir : les amendes, les confiscations, les peines corporelles, l'exil, et même la mort. Cet édit reproduisait, dans leurs principales dispositions, toutes les lois promulguées jadis par Honorius contre le schisme ou l'hérésie.

L'édit de Hunéric ne contenait point de vaines menaces; il fut bientôt exécuté avec rigueur dans toutes les parties de l'empire vandale, et alors commença une persécution qui fut marquée par des supplices et de sanglantes exécutions. Ce fut d'abord sur les évêques qui s'étaient rendus à la conférence de Carthage que tomba la colère du roi. Il ne se borna point à les dépouiller de leurs églises; il les fit tous arrêter : puis, il condamna les uns à cultiver la terre, comme esclaves, les autres à couper et à préparer, dans l'île de Corse, les bois qui devaient servir à la construction de ses vaisseaux (1).

Sous le règne de Gunthamund, les catholiques jouirent de quelques instants de repos. Alors les évêques exilés revinrent de toutes parts et, parmi eux, Eugène, qui, en 487, reprit possession du siége épiscopal de Carthage (2). Mais ce repos ne devait pas être de longue durée. Thrasamund, qui devint roi en 496, persécuta de nouveau les catholiques. C'était un homme lettré, d'un esprit subtil, qui aimait la controverse et se plaisait aux discussions théologiques. Il traita les ennemis de sa croyance à la manière de Julien. Il les attaqua par les railleries, le mépris et l'outrage. Cependant, il ne put toujours soutenir son rôle; plus d'une fois, renonçant à feindre la modération et la tolérance, il laissa librement éclater sa haine contre ceux qui ne partageaient point ses opinions religieuses. Ce fut ainsi qu'il força Eugène à quitter encore son siége épiscopal et à s'exiler de Carthage, et que, dans l'année 507, il fit déporter en Sardaigne les évêques de la Byzacène.

L'Église d'Afrique ne souffrait pas seulement alors de l'intolérance des rois vandales, elle était encore attaquée et affaiblie par les tribus du désert. Celles-ci, profitant de la faiblesse des successeurs de Genséric, avaient recommencé

(1) Voy. sur l'état de l'Église d'Afrique, au temps de Genséric, notre *Histoire de la domination des Vandales en Afrique*, p. 10 et suiv.; 26 et suiv.

(1) Nous avons déjà donné, dans ce volume, l'édit de 484, et raconté, avec quelque étendue, la persécution qui le suivit. Voy. notre *Histoire de la domination des Vandales en Afrique*, p. 33 et suiv.

(2) Morcelli (*Afric. christ.*); t. I, p. 55.

la guerre contre la civilisation. Elles s'étaient jetées sur l'empire vandale et elles avaient rapporté le paganisme dans les contrées qu'elles avaient envahies.

LA TOLÉRANCE DU ROI HILDÉRIC AMÈNE UNE RÉVOLUTION; GELIMER; L'ÉGLISE CATHOLIQUE TRIOMPHE PAR BÉLISAIRE. — Thrasamund mourut en 523. Il laissait le trône à Hildéric, qui avait longtemps vécu à Constantinople et qui était peut-être catholique. A l'avénement de ce prince, la persécution cessa. Tous les exilés pour cause de religion furent rappelés. Les supplices ou l'exil avaient fait de grands vides dans l'épiscopat, Hildéric ne s'opposa point, comme son prédécesseur, à ce qu'ils fussent remplis. Dans toutes les provinces, les catholiques furent remis en possession des églises qui leur avaient été enlevées. Ils jouirent dès lors d'une telle liberté que leurs évêques n'hésitèrent point à se rassembler, à Carthage même, pour délibérer publiquement sur les besoins de l'Église. Ce fut là, en effet, sous les yeux du roi, qu'ils tinrent, en 524 ou 525, un concile présidé par le primat de l'Afrique, Boniface (1).

Mais les hommes de race vandale et même les Romains qui avaient embrassé l'arianisme blâmaient la tolérance et la modération de Hildéric. Ils n'avaient point cessé, avec raison, de considérer les catholiques comme de mortels ennemis. Ils les accusaient de chercher, par leurs relations secrètes avec l'empire, le renversement de la domination vandale. A la fin, Hildéric lui-même, qui entretenait avec la cour de Constantinople de fréquents rapports, et qui avait eu l'imprudence de placer sur ses monnaies l'effigie de Justinien, fut soupçonné de partager, contre sa nation et sa propre famille, les haines des catholiques. Une révolte éclata; Hildéric fut renversé du trône et Gélimer le remplaça.

Cette réaction de l'arianisme ne fut pas de longue durée. Justinien leva une armée pour soutenir le roi déchu. Ce fut en 533 que Bélisaire mit fin à la domination des Vandales et que, Hildéric étant mort, il prit possession de l'Afrique au nom de l'empereur. Les rapides et brillants succès du général byzantin donnèrent enfin la victoire et la paix à l'Église catholique.

(1) On compta 59 évêques dans ce concile. Voy. Hardouin; *Conc.* t. II, p, 1154.

NOUVELLE RÉACTION; ÉDIT DE JUSTINIEN; RAPPORTS AVEC L'ÉGLISE DE ROME; CONCILE; ÉTAT DE L'ÉGLISE D'AFRIQUE SOUS LA DOMINATION BYZANTINE. — Une ancienne tradition racontée par Procope (1) nous montre que les catholiques, depuis le règne de Genséric jusqu'aux victoires des soldats de Justinien, n'avaient point cessé de conspirer, au moins en pensée, contre les conquérants barbares. En 533, ils accueillirent Bélisaire comme un libérateur. Il est vraisemblable que dès l'instant où le représentant de Justinien parut sur les côtes de l'Afrique, ils l'aidèrent de leurs conseils et de leurs secrets avis. D'ailleurs, en ne résistant point à l'armée impériale, en lui laissant libre passage dans toutes les villes, depuis Syllectum jusqu'à Carthage, ils contribuèrent, autant qu'ils le pouvaient alors, à la chute de la domination vandale.

Une nouvelle réaction religieuse suivit de près la victoire de Bélisaire. Les catholiques s'empressèrent de profiter de la défiance que les hérésiarques et les schismatiques inspiraient à la cour de Byzance pour se venger de tous les maux qu'ils avaient soufferts. Ils s'adressèrent à Justinien. C'était principalement l'hérésie qui avait donné force et durée à l'empire vandale. C'était elle aussi qui, peu d'années auparavant, avait précipité du trône Hildéric, le protecteur des orthodoxes et l'ami des Byzantins. Justinien ne l'ignorait pas, et, par politique autant que par zèle religieux, il prit, contre les ariens, les donatistes et les autres dissidents, de sévères mesures. Par un édit de 435, il les écarta des fonctions publiques, les dépouilla de leurs biens, leur enleva leurs églises, et leur défendit d'élire des évêques, de conférer les ordres et de baptiser (2). Les juifs aussi furent enveloppés dans l'arrêt de proscription.

C'était donc la peur qui avait dicté cette loi violente. Plus d'une fois alors

(1) Voy. notre *Hist. de la domination des Vandales en Afrique*, p. 58.
(2) Baronius, *ad. an.* 535

on accusa les dissidents de conspirer, non sur des preuves, mais seulement parce qu'on les craignait. Toutefois, il faut dire que les Vandales, dépossédés et non exilés, que les hérésiarques et les schismatiques qui s'étaient attachés à la fortune des conquérants barbares, désiraient ardemment la chute de la domination byzantine. Ils prirent part, il n'en faut pas douter, à tous les troubles qui bouleversèrent l'Afrique depuis le départ de Bélisaire jusqu'à l'invasion arabe. Par la force des choses, ils devaient conspirer contre Justinien et ses successeurs, comme les catholiques, depuis Genséric jusqu'à Gélimer, avaient conspiré contre les Vandales.

Les Byzantins achevaient à peine de soumettre les provinces qui avaient appartenu aux Vandales que l'Église catholique d'Afrique songea à se réorganiser. D'abord, pour traiter les nombreuses affaires que lui donnait sa situation nouvelle, elle tint un concile. Ce fut à cette fin que deux cent dix-sept évêques se réunirent à Carthage, en 534, sous la présidence du primat Réparatus (1). Ensuite elle se remit dans des rapports assidus avec Rome et les autres Églises du monde chrétien (2).

Elle forma, peut-être dès la même époque, les quatre provinces ecclésiastiques qui subsistaient encore, suivant d'anciens documents, en l'année 649. Ces quatre provinces étaient : 1° la Proconsulaire; 2° la Numidie; 3° la Mauritanie; 4° la Byzacène. Sous le nom général de Mauritanie se trouvaient comprises la Césarienne, la Sitifienne et la Tingitane. La Tripolitaine avait été rattachée à la Byzacène.

Depuis la conquête accomplie par Bélisaire jusqu'à l'invasion des Arabes, l'Église d'Afrique eut sans doute beaucoup à souffrir des révoltes et des troubles qui à diverses époques éclatèrent à Carthage et dans toutes les provinces soumises à la domination byzantine. Mais ce qui contribua surtout à l'affaiblir, et, si nous pouvons nous servir de cette expression, à amoindrir son domaine, ce fut la guerre continuelle que firent à l'empire et à la civilisation les populations indigènes. Salomon, Jean Troglita, Gennadius, eux-mêmes, les plus illustres de tous les généraux qui vinrent de Constantinople, ne purent toujours refouler et contenir les tribus du désert. Guidées, pendant un siècle, par des chefs qui, comme Yabdas, Antalas, Carcasan et Gasmul, avaient ravi sans doute à la tactique romaine quelques-uns de ses secrets, elles ne cessèrent de faire des progrès, gagnant chaque jour une nouvelle part de territoire sur la civilisation, et ramenant jusqu'à la côte le paganisme et la barbarie.

Les Arabes, de 647 à 697, achevèrent l'œuvre des tribus indigènes et portèrent à la domination romaine le dernier coup. En moins d'un demi-siècle, en effet, ils établirent l'islamisme, par la force du sabre, sur toute la côte septentrionale de l'Afrique. Alors les évêques et les prêtres s'enfuirent et se dispersèrent; les uns se retirèrent sur les terres encore soumises aux empereurs de Constantinople; les autres en Italie; d'autres, enfin, comme Potentinus, évêque d'Utique, cherchèrent un asile en Espagne (1).

CONCLUSION. — Après cette terrible invasion il resta pourtant des chrétiens en Afrique. Nul, aujourd'hui, ne saurait dire précisément à quelles conditions les conquérants arabes laissèrent au milieu d'eux, pendant plusieurs siècles, cette part de la population romaine qui n'avait abandonné ni son culte, ni sa foi. Un seul fait nous semble hors de doute, c'est que l'existence de cette population, vouée par l'islamisme au mépris et aux outrages, exposée sans cesse à une complète extermination, ne fut qu'une longue suite de souffrances.

Nous savons, en effet, par d'anciens documents, combien fut triste et misérable l'état de l'Église d'Afrique, pendant le moyen âge. Elle souffrit alors, non-seulement de la persécution, mais encore de ses discordes. Elle ne cessa pas d'être en proie à ces querelles et à ces divisions qui, dans le cours du qua-

(1) Hardouin; *Concil.* t. II, p. 1154 et 1177. — Reparatus venait de succéder sur le siége épiscopal de Carthage à Boniface.

(2) Voy. Morcelli (*Afr. chist.*); *ad an.* 535; t. III, p. 282 et sqq.

(1) Morcelli (*Africa christiana*); *ad an.* 669; t. III, p. 392.

trième siècle, avaient tant fait pour sa ruine. En l'année 893, des députés de l'Afrique vinrent à Rome et s'adressèrent au pape, lui demandant ses conseils et sa médiation pour arrêter un schisme qui avait éclaté entre les évêques (1).

Plus tard, vers 1054, une lettre venue de Carthage à la cour du souverain pontife atteste une nouvelle discorde. Le métropolitain Thomas écrit à Léon IX pour se plaindre de l'évêque de Gummase, en Byzacène, qui se croyait et se disait son égal. Le pape reconnaît, dans sa réponse, les droits de Thomas. « Après le souverain pontife, lui dit-il, nul n'est plus élevé, en Afrique, que l'archevêque de Carthage. » Il déclare que les autres évêques ne peuvent ni sacrer, ni déposer, ni assembler des conciles sans l'assentiment du métropolitain. Léon IX voyait avec tristesse l'état de l'Église d'Afrique, et ce n'était pas sans une profonde douleur, comme il le disait lui-même, qu'il ne comptait que cinq évêques dans une contrée qui jadis en réunissait plus de deux cents pour ses conciles (2).

Ces cinq évêques étaient réduits à deux vers 1076. Ce fut alors que Grégoire VII écrivit, à Carthage, au métropolitain Cyriaque, pour lui recommander, lorsqu'il n'y aurait que deux évêques en Afrique, de procéder à l'élection d'un troisième, qui se rendrait à Rome et s'y ferait sacrer. C'est afin, dit le pape, que plus tard les consécrations puissent se faire, en Afrique même, par les évêques réunis au nombre prescrit par les canons; et il sacra lui-même, pour commencer, Servandus, qui devait être évêque d'Hippone. Alors, tout ce qui rappelait l'ancienne gloire de l'Afrique était tellement oublié, que Grégoire VII ne savait en quelle province était le siége épiscopal illustré par saint Augustin. Dans la lettre qu'il écrivit à propos de l'élection de Servandus, il place Hippone dans la Mauritanie Sitifienne. Quant au métropolitain Cyriaque, il fut victime des interminables discordes de ses frères les chrétiens. Accusé par eux auprès des Sarrasins, il eut à supporter les plus odieux traitements et les plus cruels outrages (1).

(1) Frodoard; IV, 2.

(2) *Decus ecclesiarum africanarum ita conculcatum a gentibus nimium dolemus, ut modo vix quinque inveniantur episcopi, ubi olim ducenti quinque solebant per concilia plenaria computari.* Hardouin; *Concil.* t. VI, p. 950.

Ce sont là les derniers et tristes souvenirs laissés par l'Église dont nous voulions écrire l'histoire. Vers 1146, la secte des Almohades, qui vainquit et extermina celle des Almoravides, porta en Afrique le dernier coup au christianisme (2).

Les chrétiens d'Europe savaient encore vaguement au moyen âge que par delà la Méditerranée, non loin de l'Italie, de la France et de l'Espagne se trouvait une côte belle et fertile où avaient existé jadis des églises sans nombre et de populeuses cités, et ils s'émurent aux lamentables récits que leur firent, sans doute, ceux qui avaient échappé par la fuite au fer des Almohades. Alors, dans ce temps d'héroïque ignorance où rien ne paraissait impossible à quiconque croyait et voulait fermement, plusieurs songèrent à reconquérir, au profit du christianisme, cette terre désolée. En l'année 1226, de pauvres religieux, n'ayant pour ressources et pour appui que leur foi et que leur zèle, s'embarquèrent pour l'Afrique, où ils essayèrent en vain de prêcher l'Évangile. En 1270, un roi de France campa avec son armée sur les ruines de Carthage. Mais alors et depuis, pendant sept siècles, les efforts de ceux qui soumettent les peuples par l'épée ou par la parole demeurèrent impuissants. Toutes leurs entreprises échouèrent, et quand ils parvinrent à prendre possession de

(1) Hardouin; *Conc.*, t. VI, p. 1341. — Greg. VII *Epist.*, lib. 1, 22.

(2) Il resta pourtant quelques chrétiens sur la côte d'Afrique. Placés au milieu d'une population fanatique et barbare, ils étaient dans une situation déplorable. Guillaume de Nangis nous apprend qu'au temps de l'expédition de saint Louis, il y avait encore à Tunis des prêtres et des églises. Les musulmans jetèrent en prison tous les chrétiens quand ils apprirent que l'armée française avait touché les côtes de l'Afrique. *Erat in urbe Tunarum multitudo christianorum jugo tamen servitutis Sarracenorum oppressa, et fratrum Prædicatorum congregatio, ac ecclesiæ constructæ in quibus fideles quotidie confluebant : quos omnes, ex sui regis præcepto, Sarraceni captos incarceraverant cum fines suos intravisse Francorum exercitum cognovissent. Gesta Philippi III*; Voy. les *Historiens de France*, t. XX, p. 478.

quelques points de la côte, leurs établissements durèrent peu. L'Europe pourtant ne s'est jamais lassée et ses espérances n'ont pas été vaines. La race de guerriers qu'un écrivain ecclésiastique appelait de tous ses vœux, au commencement de notre siècle, pour une dernière croisade, s'est enfin montrée; elle est sortie de la France, pays privilégié auquel la Providence avait réservé la gloire de rattacher l'Afrique au système politique des nations européennes et de la faire participer de nouveau à la vie du monde chrétien et civilisé.

FIN DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE.

APPENDICE.

LISTES D'ÉVÊQUES.

Nous avons dû faire un choix parmi les nombreuses cités qui couvraient le sol de l'Afrique ancienne. D'abord nous avons pris Carthage, la grande métropole chrétienne, ensuite quelques-unes des villes qui sont soumises aujourd'hui à la domination française.

CARTHAGE.

Agrippinus; c'est le premier évêque connu. Son épiscopat peut être reporté aux dernières années du second siècle.

Optatus fut évêque au commencement du troisième siècle. Il succéda peut-être à Agrippinus.

Cyrus doit être placé après Optatus, suivant Morcelli.

Donatus mourut en 248.

Cyprianus (S. Cyprien) lui succéda. Il fut décapité en 258.

Carpophorus lui succéda, suivant Morcelli.

Lucianus fut évêque vers la fin du troisième siècle.

Mensurius occupait déjà le siége épiscopal à l'époque où fut promulgué l'édit de Nicomédie. Il mourut en 311.

Cæcilianus. Ce fut à propos de son élection que commença le schisme des donatistes. On sait positivement qu'il vivait encore en 321. Il assista peut-être au concile de Nicée en 325.

Rufus est nommé dans un concile de 337.

Gratus présida un concile à Carthage en 349.

Restitutus était évêque de Carthage en 359.

Geneclius en 381.

Aurelius monta sur le siége épiscopal de Carthage en 391. Il mourut vers 426.

Capreolus était évêque vers 435.

Quodvultdeus prit possession du siége épiscopal vers 437.

Deogratias fut évêque de 454 à 457.

Eugenius fut sacré en 479. Il fut chassé d'Afrique par le roi Thrasamund et mourut dans les Gaules à la fin du cinquième siècle.

Fabius Furius Fulgentius Planciada? Morcelli le rejette de sa liste.

Bonifacius monta sur le siége épiscopal vers 523. Il mourut en 535 après la chute de la domination vandale.

Reparatus lui succéda. On sait qu'il se rendit à Constantinople en 551.

Primasius. Morcelli pense qu'il ne mourut pas avant l'année 565.

Publianus était encore évêque en 581.

Dominicus occupait déjà le siége épiscopal en 591. Il vivait encore en 601.

Fortunius était évêque en 640.

Victor occupait encore le siége épiscopal en 649.

Après l'invasion des Arabes il faut franchir quatre siècles pour retrouver un évêque de Carthage.

Thomas occupait le siége épiscopal en 1054. Il fut en relation avec le pape Léon IX.

Cyriacus, évêque de Carthage en 1076, fut en relation avec le pape Grégoire VII.

De 1461 à 1804, douze prélats européens, suivant Morcelli ont porté le titre d'évêques de Carthage.

CIRTA (CONSTANTINE).

Crescens est le premier évêque connu. En 255, il vint à Carthage pour assister au concile présidé par saint Cyprien et où devait être débattue la question du baptême des hérétiques.

Paulus était évêque lorsque fut promulgué l'édit de Nicomédie (303). Il mourut vers 305.

Sylvanus succéda à Paulus.

Zeuzius occupait le siége épiscopal en 330;

Generosus, vers 400.

Profuturus succéda à Generosus ; on ne saurait porter au delà de 410 la durée de son épiscopat.

Fortunatus assista à la conférence de Carthage, en 411. Il fut un des sept commissaires choisis par le parti catholique.

Honoratus Antoninus était évêque sous le règne de Genséric.

Victor est le dernier évêque de Cirta ou Constantine dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Il vint, en 484, au concile convoqué à Carthage par Hunéric, roi des Vandales.

Nous n'avons pas besoin de dire que nous n'avons pas nommé ici les évêques donatistes. Il en est un pourtant qui mérite d'être mentionné à cause de sa grande réputation ; c'est *Pétilien.*

HIPPO-REGIUS (BONE *).

Théogène est le premier évêque connu. Il assista au concile convoqué en 255 par saint Cyprien.

Fidentius occupa le siége épiscopal vers 304 (?).

Leontius. On ne saurait préciser l'époque où il occupa le siége épiscopal. Il fut peut-être le successeur de Fidentius.

Faustinus était donatiste. Suivant Morcelli, il fut contemporain des empereurs Constance et Julien.

Valerius était déjà évêque d'Hippone lorsque saint Augustin revint d'Italie.

Augustinus (saint Augustin), de 395 à 430.

Heraclius avait été désigné au choix du clergé et du peuple par saint Augustin lui-même. Il devait lui succéder; mais il est vraisemblable, qu'il ne remplit pas ses fonctions, puisque la ville d'Hippone fut saccagée et brûlée par les Vandales. Elle ne se releva que plus tard.

Servandus fut sacré évêque d'Hippone par le pape Grégoire VII, vers 1076.

De tous les évêques qui ont résidé à Hippone, Servandus est le dernier dont le nom soit arrivé jusqu'à nous. Nous devons dire qu'à partir du quatorzième siècle un grand nombre de prélats européens ont porté le titre qu'avait illustré saint Augustin. Morcelli en compte quarante-trois (de 1375 à 1795).

SITIFI (SÉTIF).

Severus, vers 400.

Novatus assista à Carthage, à la conférence de 411 et au concile de 419.

Donatus vint au concile convoqué en 484, par Hunéric, roi des Vandales.

Optatus vint au concile convoqué en 525 par Boniface, évêque de Carthage.

IOL-CÆSAREA (CHERCHEL)

Quatre noms seulement ont échappé à l'oubli.

Fortunatus était évêque de Iol-Cæsarea, en 314. Il assista au concile d'Arles où furent condamnés les donatistes.

Clemens occupait le siége épiscopal au temps de la révolte de Firmus, vers 372.

Deuterius assista à la grande conférence qui eut lieu à Carthage, en 411, entre les catholiques et les donatistes.

Apocorius, enfin, vint au concile qui fut convoqué, en 484, par Hunéric, roi des Vandales.

CUICULUM (JIMMILAH).

Pudentianus assista, en 255, au concile de Carthage où fut discutée la question du baptême des hérétiques.

Elpidephorus assista, en 348, au concile de Carthage présidé par le métropolitain Gratus.

Cresconius assista à la conférence qui eut lieu à Carthage, entre les catholiques et les donatistes, en 411.

Victor vint au concile convoqué, en 484, par Hunéric, roi des Vandales.

Crescens se rendit à Constantinople et assista, en 553, au cinquième concile œcuménique.

ICOSIUM (ALGER).

Crescens assista, en 411, à la conférence de Carthage. Il était du parti des donatistes.

Laurentius assista, en 419, au concile convoqué à Carthage par l'évêque Aurelius.

Victor vint au concile convoqué, en 484, par Hunéric, roi des Vandales.

(*) La ville moderne de Bone, comme nous l'avons dit dans notre *histoire des Vandales*, est située à quelque distance de l'emplacement d'*Hippo-Regius.*

Igilgili (Jigel).

Urbicosus assista, en 411, à la conférence de Carthage.

Domitianus vint au concile convoqué, en 484, par Hunéric, roi des Vandales.

Saldæ (Bougie).

Paschasius est le seul évêque de cette ville dont le nom ait échappé à l'oubli. Il vint au concile convoqué, en 484, par Hunéric, roi des Vandales.

TABLE

DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE.

FIN DE LA TABLE DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE.

HISTOIRE DE LA DOMINATION DES VANDALES EN AFRIQUE,

PAR M. JEAN YANOSKI,

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÉGE STANISLAS, ETC.

AVANT-PROPOS. Parmi les peuples barbares qui, à partir des dernières années du quatrième siècle de notre ère, se jetèrent, pour des causes que nous ne devons point rechercher ici, sur les provinces de l'empire romain, il n'en est pas un qui ait eu des destinées, nous ne dirons pas plus brillantes et plus heureuses, mais plus variées et plus extraordinaires que les Vandales. Il y a, en effet, quelque chose de singulier dans l'histoire de cette nation qui, partie des bords de la Baltique, erre, pendant plusieurs centaines d'années, à l'orient et au centre de la Germanie; se précipite tout à coup sur la Gaule, la traverse, pénètre en Espagne, où elle n'échappe qu'avec peine à une complète extermination; franchit la mer, et fonde enfin, sur la côte septentrionale de l'Afrique, une domination vaste et forte comme celle de Rome et de l'ancienne Carthage. Aussi, depuis longtemps, les courses et les guerres des Vandales ont fixé l'attention des historiens. Elles occupent une large place dans les récits de ceux qui, comme Lebeau et Gibbon, ont voulu montrer la décadence et la chute de l'empire romain; et de plus, elles ont frappé si vivement certains hommes, qu'en les racontant dans des ouvrages spéciaux, ils ont cru, avec raison, faire une œuvre tout à la fois utile à la science et pleine d'intérêt.

A la fin du siècle dernier, en 1785, le savant Conrad Mannert publia, dans sa jeunesse et pour son début, une *Histoire des Vandales* (*). Il n'était point alors suffisamment préparé pour un sujet si grave et si difficile. M. Louis Marcus a fait, plus tard, sur l'ouvrage de Mannert, des observations critiques très-fondées. Il a reproché, par exemple, à l'auteur de n'avoir pas connu tous les documents anciens qui se rapportaient à son sujet, et d'avoir mal interprété souvent les auteurs grecs et latins qu'il a consultés. Mais on doit tenir compte à Mannert d'avoir ouvert, par son livre, la série des travaux spécialement consacrés à l'histoire des Vandales. Ce premier essai était assurément bien imparfait; cependant, malgré ses inexactitudes, ses omissions et tous ses défauts, il a rendu des services incontestables aux érudits de notre temps, et notamment à M. Marcus.

La conquête récente de l'Algérie a reporté l'attention des savants sur l'ancienne histoire de l'Afrique. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a dirigé, à plusieurs reprises, ses recherches vers ce point important; et, pour faire participer en quelque sorte à ses propres travaux les hommes instruits qu'elle ne comptait point au nombre de ses membres, elle a mis au concours, pour l'année 1836, la question suivante: « Tracer l'histoire de l'établissement des Vandales en Afrique, et de leur administration depuis Genséric jusqu'à la destruction de leur empire par Bélisaire; s'efforcer de montrer quel fut l'état de l'Afrique romaine sous leur domination, et jusqu'où s'étendaient leur pouvoir et leur influence dans l'intérieur de ce continent; rechercher quel fut l'idiome dont

(*) Leipzig, 1785, in-8°, en allemand.

ils faisaient habituellement usage, et quels rapports s'établirent entre ce peuple conquérant et les indigènes; enfin essayer de déterminer quels vestiges de leur langue et de leurs coutumes les Vandales ont laissés en Afrique jusqu'à l'invasion des Arabes.» La savante compagnie a décerné le prix à un professeur allemand, M. Papencordt.

Ici, avant de signaler le mémoire couronné, je dois parler en deux mots de l'ouvrage de M. Louis Marcus. Déjà, en 1820, M. Marcus (c'est lui qui nous l'apprend) avait amassé de nombreux matériaux relatifs à l'histoire des Vandales. Mais il avait vraisemblablement interrompu ses recherches, car il ne put achever son travail assez tôt pour le soumettre, dans le délai prescrit, au jugement de l'Académie. Il publia néanmoins, dès l'année 1836, le résultat de ses études sous ce titre : *Histoire des Vandales, depuis leur première apparition sur la scène historique jusqu'à la destruction de leur empire en Afrique.* Cette histoire est très-estimable; elle se distingue par une connaissance suffisante des sources, souvent par la parfaite intelligence des textes anciens, et aussi par une critique fine et quelquefois profonde. Ce sont là des qualités incontestables que M. Papencordt, avant nous, a signalées et louées. Mais on doit ajouter que M. Marcus n'a point donné à toutes les parties de son ouvrage de justes proportions; qu'il a sacrifié, par exemple, l'histoire de la domination des Vandales en Afrique à la discussion des origines de cette grande tribu, et à l'exposition trop prolongée de ses établissements et de ses courses en Germanie, en Gaule et en Espagne. On peut lui reprocher aussi de ne s'être jamais écarté de cette vicieuse méthode, qui, scindant, à chaque page, le récit par des dissertations, enlève à une œuvre historique la meilleure part de son intérêt et de sa clarté (*).

M. Papencordt a publié, en 1837, le mémoire couronné par l'Institut. Il l'a intitulé : *Histoire de la domination des Vandales en Afrique* (*). Son ouvrage est supérieur, en tous points, à celui de M. Marcus. Il a lu et consulté tous les livres qui se rapportent à son sujet. D'ailleurs, il l'emporte encore, par la méthode, sur ses devanciers. La première partie de son ouvrage est consacrée tout entière au récit; la seconde, aux dissertations. Ainsi, d'une part, l'histoire des mouvements et des guerres des Vandales, depuis leur première apparition jusqu'à la chute du trône de Gélimer; et, de l'autre, le tableau des mœurs et des institutions. Ce qui dépare le livre de M. Papencordt, ce sont certaines idées trop systématiques qui se manifestent surtout dans la seconde partie. L'auteur, en vertu d'une opinion commune à tous les Allemands qui ont écrit sur les invasions barbares, est toujours porté à découvrir, dans les moindres accidents de l'existence politique des Vandales, dans ceux-là même qui ont été uniquement le résultat des circonstances fortuites et extraordinaires au milieu desquelles ce peuple a vécu, ce que l'on a appelé, de nos jours, d'un nom très-compréhensif et très-vague, l'*influence germanique*. M. Papencordt déclare, en un endroit (p. 428), qu'une partie de son manuscrit était déjà livrée à l'impression lorsqu'il prit connaissance du livre de M. Louis Marcus. Il se borne à énoncer ce fait, sans indiquer les services importants que, pour sa seconde partie au moins, lui a rendus son devancier. C'est un tort : un aveu plus complet n'eût rien ôté, assurément, au mérite très-réel de l'ouvrage de M. Papencordt.

Telle est la nomenclature des ouvrages que nous devions, avant tout, lire et étudier (**). Mais nous ne nous

(*) Nos appréciations ne portent ici que sur le fond de l'ouvrage. C'est l'érudition, et non le style, de M. Marcus que nous louons.

(*) *Geschichte der vandalischen Herrschaft in Africa*, Berlin, 1837.

(**) Nous avons consulté avec fruit les *Recherches sur l'histoire de la partie de*

sommes point bornés, dans nos recherches, aux travaux de la critique moderne. Nous avons toujours eu sous les yeux les auteurs anciens; et, grâce à eux, nous avons pu quelquefois corriger des erreurs, et réparer des omissions dans les livres que nous avons précédemment signalés. Nous dirons enfin que nous avons beaucoup emprunté aux récits de Victor de Vita et de Procope, et que, plus d'une fois, nous avons essayé de reproduire, par une simple traduction, ce qu'il y avait de vif et de dramatique dans les pages que ce dernier historien a consacrées aux victoires de Bélisaire en Afrique, à la chute de la puissance des Vandales, et aux malheurs de Gélimer.

ORIGINES DES VANDALES; LEURS DIVERS ÉTABLISSEMENTS EN GERMANIE; LEUR PASSAGE ET LEUR SÉJOUR DANS LA GAULE. — On a discuté longuement et savamment sur les origines des Vandales; on a recherché avec soin, et signalé avec plus ou moins de vérité les premiers signes de vie de cette grande tribu au sein de la Germanie. Pour nous, nous ne voulons point nous arrêter sur cette période historique que tout le savoir des érudits n'a pu encore dégager des épaisses ténèbres qui l'environnaient. Nous abrégerons également le récit des courses et des guerres en Gaule et en Espagne. Nous avons hâte d'arriver à la conquête de l'Afrique par les Vandales, et de présenter les résultats de ce grand événement.

A quelle race appartenaient les Vandales? A l'aide des auteurs anciens, on pourrait tout aussi bien établir leur parenté avec les Slaves qu'avec les Germains. Nous adoptons l'explication d'un savant moderne, qui concilie les deux opinions. Les Vandales, suivant lui, *étaient probablement mêlés de Germains et de Slaves* (*). Le plus ancien document que l'on possède sur les Vandales atteste qu'au premier siècle de notre ère, leur population flottait, si l'on peut se servir de cette expression, dans le pays compris entre l'embouchure de l'Elbe et celle de la Vistule. Ce fut là, sans doute, que s'opéra le mélange des Slaves et des Germains. Plus tard, à une époque que nous ne saurions préciser, une invasion de Scandinaves dans la partie la plus septentrionale de la Germanie refoula les Vandales, au sud, jusqu'aux montagnes du Géant. Ils habitaient encore dans ces montagnes, et aux environs, lorsque éclata la guerre des Marcomans. Cette guerre, que les peuples barbares engagèrent, vers 167, contre l'Empire, et dont nous ne rapporterons ici ni les causes, ni les incidents, fut longue et terrible. Elle eut son retentissement sur toutes les frontières de la Germanie, sur le Rhin comme sur le Danube; et elle coûta à Marc-Aurèle bien du sang et d'immenses efforts. Un des résultats de la lutte fut le déplacement de la population vandale, qui, au moment où Rome fit la paix avec les barbares confédérés, se porta plus à l'est, vers la Dacie.

Malgré les tentatives de Caracalla, en 215, pour jeter la discorde entre les peuplades germaniques qui s'étaient engagées dans la guerre des Marcomans, les Vandales vécurent en paix dans leurs nouvelles demeures, et ils ne reprirent les armes qu'en 270, sous le règne d'Aurélien. Il y eut alors un mouvement général parmi les nations barbares qui habitaient la rive gauche du Danube. Aurélien arrêta ce mouvement et battit les Vandales, qui lui livrèrent des otages et lui four-

l'Afrique septentrionale connue sous le nom de Régence d'Alger, et sur l'administration et la colonisation de ce pays à l'époque de la domination romaine, publiées par une commission de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, in-8°.

D'autre part, nous avons dû accepter et suivre, en plusieurs endroits, l'ordre parfois systématique mais très-clair que M. Fauriel a introduit dans son récit des invasions barbares. Voyez le premier volume de l'*Histoire de la Gaule méridionale*.

(*) M. Amédée Thierry; *Hist. de la Gaule sous l'administration romaine*, t. II, p. 46, 52 et 53. Voyez le texte et principalement les notes.

nirent, comme troupes auxiliaires, un certain nombre de cavaliers. La paix ne fut pas de longue durée. En 277, Probus fut obligé d'opposer une armée aux Vandales qui s'étaient unis aux Burgondes. L'empereur se porta à la rencontre des alliés, sur les bords du Danube, et leur fit subir deux sanglantes défaites. Mais, à cette époque, les Vandales n'avaient pas seulement à combattre les Romains, ils avaient aussi à se défendre contre les attaques des peuples, barbares comme eux, qui les avoisinaient. Ce fut ainsi que vers 290, à la suite d'une lutte contre la puissante nation des Goths, ils furent obligés de quitter encore une fois leurs demeures pour aller s'établir, entre la Theiss et le Marosch, dans le pays qui forme aujourd'hui une partie de la Hongrie et de la Transylvanie. Ils ne devaient pas jouir longtemps en paix de ce nouvel établissement. Avant la mort de Constantin, peut-être en 335, les Goths se précipitèrent de nouveau sur les Vandales, et les forcèrent, après une grande bataille, à se rapprocher du Danube. Les vaincus, après tant de revers, implorèrent la protection de l'Empire, et demandèrent des terres aux Romains. On leur permit alors de se fixer en Pannonie.

Ils vivaient en repos, dans cette province, depuis près d'un siècle, lorsque la marche de la nation des Huns, de l'est à l'ouest, détermina un grand mouvement parmi les populations germaniques. Tous les historiens ont raconté la grande invasion de l'année 406. Pressés et refoulés par les Goths et les Alains, et, peut-être aussi, frappés d'épouvante à l'approche des Huns, ils abandonnèrent leur établissement de la Pannonie, et marchèrent vers l'Occident. Les Vandales n'étaient pas les seuls que les hordes asiatiques eussent déplacés. Au moment même où ils se préparaient à passer en Gaule, d'autres nations barbares se précipitaient, par grandes masses, sur l'Italie. Pour eux, ils s'acheminèrent en même temps que les Alains, mais par des routes diverses, vers le Rhin. Près de ce fleuve, dans le pays compris entre le Mein et la Lippe, ils rencontrèrent les Francs. Ceux-ci furent les seuls qui, en l'absence des légions que Stilicon avait appelées en Italie, essayèrent de défendre les terres de l'Empire. Ils livrèrent bataille aux Vandales; et, s'il faut en croire Grégoire de Tours, ils leur tuèrent vingt mille hommes. La foule entière des envahisseurs eût été anéantie sans l'arrivée des Alains. Les Francs furent écrasés à leur tour. Alors les Vandales, les Alains, et les Suèves qui les suivaient de près, ne trouvant plus de résistance, passèrent le Rhin en 406. L'arrivée de ces trois peuples causa à la Gaule des maux effroyables. Les barbares livrèrent à la ruine ou à la dévastation Mayence, Worms, Strasbourg, Spire, Reims, Tournai, Arras et Amiens. Puis, ils étendirent leurs ravages au centre et au midi de la contrée; ils passèrent de la Belgique dans la Lyonnaise première; de celle-ci dans l'Aquitaine, d'où, en traversant la Novempopulanie, ils atteignirent enfin les Pyrénées (407). Les Vandales, les Alains et les Suèves réunis se disposaient à passer en Espagne, lorsqu'ils rencontrèrent, à l'entrée des montagnes, des soldats intrépides qui les repoussèrent sur tous les points. Ces défenseurs de l'Empire, Espagnols pour la plupart, étaient commandés par deux membres de la famille de Théodose, Didyme et Véranien.

PASSAGE DES PYRÉNÉES; PREMIERS ÉTABLISSEMENTS DES VANDALES EN ESPAGNE. — Les barbares repoussés se rejetèrent sur la Gaule, et allèrent porter leurs ravages dans la Septimanie. Des circonstances inattendues ne devaient pas tarder à leur ouvrir les chemins de cette Espagne qu'ils convoitaient.

Pendant que l'indigne fils de Théodose, Honorius, se tenait renfermé dans son palais pour se dérober aux dangers qui menaçaient son empire, les légions de la Grande-Bretagne revêtirent de la pourpre un simple soldat, appelé Constantin. Celui-ci passa dans la Gaule, qui, presque tout entière, grâce aux barbares, reconnut

son autorité. Quand l'usurpateur eut autour de lui des forces assez considérables, il voulut joindre l'Espagne à ce qu'il possédait déjà, et il envoya dans la Péninsule son fils Constant et Gérontius. Ces deux chefs entraînèrent à leur suite quelques-unes des bandes de barbares que l'Empire avait enrôlés, et qu'on appelait les Honoriens. Ils entrèrent en Espagne; et, malgré l'héroïsme de quatre frères, liés par le sang à la famille de Théodose, et parmi lesquels on distinguait encore Didyme et Véranien, ils forcèrent les habitants de la province à reconnaître Constantin. Après cette expédition, le vainqueur, comptant sur la fidélité des Honoriens, les chargea de défendre les gorges des Pyrénées. Mais bientôt Gérontius abandonna l'empereur que, jusqu'alors, il avait servi avec dévouement, et il prit les armes pour le renverser. Au moment où Constantin se défendait avec peine, au midi de la Gaule, contre son lieutenant révolté, les Vandales, les Alains et les Suèves se dirigèrent de nouveau vers les Pyrénées. Mais, cette fois, ils ne trouvèrent plus aux défilés de la montagne ces braves soldats qui, sous la conduite de Didyme et de Véranien, les avaient si vigoureusement repoussés. Ils ne rencontrèrent que les Honoriens, riches déjà des dépouilles qu'ils avaient amassées à la suite de Gérontius, et qui, avides de piller encore, livrèrent tous les passages dans l'espérance, sans doute, de se mêler aux envahisseurs. Après avoir franchi les Pyrénées (409), les barbares se répandirent comme un torrent dans toutes les parties de l'Espagne. Un grand historien, Mariana, a tracé en quelques lignes le tableau de cette terrible invasion: « L'irruption de ces peuples fut suivie des plus affreuses calamités. Les barbares pillaient et massacraient indifféremment les Romains et les Espagnols, et ravageaient avec la même fureur les villes et les campagnes. La famine réduisit les malheureux habitants à se nourrir de chair humaine; et les animaux sauvages, qui se multipliaient sans obstacle, rendus plus furieux par l'habitude du sang et par la faim, poursuivirent les hommes pour les dévorer. La peste, suite inévitable de la famine, vint bientôt mettre le comble à la désolation; la plus grande partie des habitants en fut la victime, et la vue des mourants n'excitait que l'envie de ceux qui leur survivaient. Enfin les barbares, rassasiés de meurtres et de brigandages, et atteints eux-mêmes de la maladie contagieuse dont ils étaient les funestes auteurs, se renfermèrent dans le pays qu'ils avaient dépeuplé. Les Suèves et les Vandales se partagèrent l'ancienne Gallécie, où le royaume de la Vieille-Castille se trouvait enclavé. Les Alains se répandirent dans les provinces de Carthagène et de Lusitanie, depuis la Méditerranée jusqu'à l'océan Atlantique. Les Silinges, branche de la nation des Vandales, s'emparèrent du territoire fertile de la Bétique (*). »

(*) Voici un passage que nous empruntons à M. Marcus, sur le partage de l'Espagne par les barbares: « Les Vandales, les Alains et les Suèves, voulant éviter tout sujet de discorde entre eux, se partagèrent au sort les provinces de l'Espagne. Des cinq provinces formant la division établie par Constantin le Grand, les Vandales et les Suèves obtinrent la Gallécie, c'est-à-dire la Galicie actuelle, Tras-os-Montes, Entre-Duero-e-Minho, les parties septentrionales des royaumes de Léon et de la Vieille-Castille, les Asturies et la Biscaye, en d'autres termes, tout le pays compris entre le courant du Duero, la mer et la Sierra d'Oca; les Alains, la Lusitanie et la Carthaginoise, c'est-à-dire la partie du Portugal qui est contenue entre le Duero au nord et le Guadiana au midi, l'Estramadure et le district de la Nouvelle-Castille, qui est situé entre la Guadiana et le Tage, à l'ouest de Tolède, puis Murcie et Valence; les Silingi, un des deux peuples vandales, la Bétique, c'est-à-dire le pays arrosé au sud par la mer, et au nord et à l'ouest par la Guadiana. Le reste de l'Espagne, c'est-à-dire la province tarraconaise, fut laissé aux Romains ou plutôt à Géronce, l'ancien allié des barbares, et qui les avait favorisés dans leurs conquêtes.» *Hist. des Vandales*, etc., p. 84. Après avoir cité ce passage, nous devons ajouter que les auteurs anciens, dans cette

On a prétendu que les peuples barbares qui avaient envahi l'Espagne réglèrent, par le sort, le partage du pays conquis. Mais il est plus vraisemblable, suivant la remarque d'un historien moderne, que les lots furent plus ou moins exactement proportionnés à la force relative des partageants.

Les paroles de Mariana nous ont fait connaître les premiers résultats de l'invasion. Il faut ajouter, toutefois, que le pillage, la dévastation, les meurtres, les désordres de toute espèce cessèrent au moment où les barbares purent croire qu'ils avaient trouvé enfin, après leurs longues courses, des établissements assurés. Des rapports, que le besoin de la paix devait rendre de plus en plus faciles, s'établirent bientôt entre les vainqueurs et les vaincus. Forcés de vivre avec les Romains dans un perpétuel contact, les Vandales, les Alains et les Suèves cherchèrent, par nécessité, à se concilier les populations au milieu desquelles le hasard, autant que leur volonté, les avait jetés et disséminés. Ils laissèrent aux Espagnols une portion de leurs terres, les biens meubles qui avaient échappé aux premiers désordres de la conquête, et ils s'efforcèrent moins d'anéantir la civilisation romaine, que de s'y conformer et de se modifier. Les barbares, suivant l'expression d'un ancien historien, quittèrent alors l'épée pour la charrue; et il semblait qu'ils voulussent, par les travaux de l'agriculture, faire disparaître du sol de l'Espagne les vestiges de leur invasion. Quand on se reporte, par la pensée, aux cinq premiers siècles de notre ère; quand on songe à ce qu'il y avait alors de dur, de violent, d'oppressif dans l'administration romaine; quand on énumère les désastreux résultats de cette fiscalité aussi préjudiciable aux campagnes qu'aux villes, qui anéantissait la petite propriété, arrêtait les développements du commerce et de l'industrie, diminuait incessamment la classe des travailleurs libres; quand on connaît enfin les innombrables vexations auxquelles étaient soumis tous ceux qui vivaient sous la loi de Rome, on ne regarde plus comme vaines ou exagérées les paroles de Salvien et d'Orose, qui attestent que les provinciaux regardèrent plus d'une fois les barbares comme des libérateurs. L'Espagne, il n'en faut pas douter, se trouva plus heureuse après l'établissement des Vandales, des Alains et des Suèves, qu'au temps où elle obéissait à Honorius. Mais le repos et cette sorte de bien-être qui suivirent la première invasion ne furent pas de longue durée. Les Goths s'approchaient, qui devaient encore apporter, dans la Péninsule, la guerre, les désordres et la dévastation.

question du partage, sont loin d'être aussi rigoureux et aussi précis que M. Marcus.

SECONDE CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES VANDALES. — Chassés de la Gaule par Constance, l'un des plus habiles généraux de l'Empire, les Goths, commandés par Ataulfe, franchirent les Pyrénées, et envahirent la portion de l'Espagne qui était restée au pouvoir des Romains. Peu de temps après, Ataulfe fut assassiné dans son palais de Barcelone. Mais celui qui profita du crime fut tué, à son tour, après un règne de sept jours (415). La nation reconnut alors, pour roi, Wallia, frère d'Ataulfe. Sous ce nouveau chef, les Goths se firent, en Espagne, les auxiliaires des Romains et ils commencèrent, contre les barbares qui les avaient devancés dans la Péninsule, une guerre qui dura deux ans (416-418). Ils exterminèrent d'abord les Vandales-Silingi qui s'étaient établis dans la Bétique, puis ils battirent les Alains. Ceux qui purent échapper au fer des vainqueurs se réfugièrent en Galice, auprès de Gundéric, chef de l'autre portion de la nation vandale. Les historiens anciens nous ont appris que Wallia ne songea pas toujours à faire la guerre au profit des Romains. Ainsi, il voulut, comme autrefois Alaric, conduire les Goths en Afrique. Mais une tempête ayant englouti, dans le détroit de Gadès, une partie de la flotte qui portait ses trésors et son

armée, il renonça à son expédition. Trop faible, dès lors, pour songer aux vastes entreprises, il accepta la proposition que lui fit l'Empire, de s'établir, avec sa nation, au midi de la Gaule, où on lui céda la seconde Aquitaine et la Novempopulanie (419).

Quand les barbares Vandales, Alains et Suèves, que Wallia avait refoulés dans les montagnes du nord-ouest de l'Espagne, apprirent que les Goths avaient abandonné la Péninsule, ils reprirent les armes pour conquérir de nouveau les riches provinces du Midi, d'où la force les avait expulsés. Alors recommencèrent les désordres de la première invasion.

La mésintelligence éclata bientôt entre les Suèves et les Vandales. Les Romains crurent sans doute que, grâce à cette désunion, ils pourraient enfin arracher l'Espagne aux barbares. Mais ils furent trompés dans leur attente; et, au moment même où Astérius venait prêter aux Suèves les secours de l'Empire, les Vandales, par un brusque mouvement, se jetèrent sur la Bétique qu'avaient occupée autrefois leurs frères les Silingi (420). Ils achevèrent en peu de temps la conquête de toute la partie méridionale de la Péninsule. C'est depuis cette double occupation par les Vandales que la Bétique prit le nom d'Andalousie (*Vandalousia*) que nous lui donnons encore aujourd'hui. Cependant les Romains ne pouvaient se résigner à laisser au pouvoir des barbares la plus belle et la plus riche des provinces de l'Espagne. Ils rassemblèrent donc une armée considérable, à la tête de laquelle on plaça un général plus présomptueux qu'habile, Castinus. L'armée romaine, qui comptait dans ses rangs un grand nombre d'auxiliaires goths commandés par Théodéric, entra dans l'Andalousie, où elle ne tarda pas à rencontrer les Vandales. « Attaqués par une armée très-supérieure à la leur, les Vandales semblaient devoir être exterminés; ils furent en effet très-vivement poussés et réduits à une position désespérée, dans laquelle il leur fallut accepter une bataille décisive. Des écrivains dignes de foi disent des choses singulières de leur conduite en ce moment de détresse. Ils se présentèrent sur le champ de bataille, faisant porter en cérémonie, devant eux, je ne sais lequel des livres sacrés des chrétiens, la Bible ou l'Évangile. Sans prendre garde à cet acte de piété des Vandales, l'armée romaine fondit sur eux, comme sûre de la victoire. Ce fut elle qui fut pleinement défaite, mise en fuite, et ne s'arrêta qu'à Tarracone, après avoir perdu près de vingt mille hommes (422) (*). » Un officier, renommé déjà dans l'Empire pour ses actions d'éclat et son habileté dans la guerre, Boniface, avait accompagné Castinus dans son expédition. Mais voyant avec peine l'inexpérience de celui qui dirigeait les opérations, blessé par ses hauteurs, et prévoyant d'ailleurs le mauvais résultat de l'entreprise, il quitta l'armée avant la bataille. On raconte aussi que les Goths abandonnèrent, au moment décisif, le général romain. Après cette trahison, tous ne revinrent point en Gaule, et Théodéric vit sans doute un grand nombre des siens se mêler aux futurs conquérants de l'Afrique.

Après la défaite de l'armée impériale, les Vandales se trouvèrent les seuls maîtres du pays. Ils parcoururent alors, en ravageant et en pillant, l'Espagne dans tous les sens, et ruinèrent Séville et Carthagène. Les maux de la Péninsule furent portés au comble, quand les barbares, joignant le fanatisme et l'intolérance à leurs passions ordinaires, exercèrent contre les catholiques, par esprit de secte, de violentes persécutions. L'Espagne fut ainsi soumise, pendant six ans, à la

(*) M. Fauriel; *Histoire de la Gaule méridionale*, t. I, p. 153. Nous ne partageons pas l'opinion de M. Fauriel, qui croit qu'en l'année 422 les Vandales étaient encore païens. Nous pensons, comme nous l'avons dit précédemment, qu'en Pannonie, déjà, le christianisme avait fait de grands progrès parmi eux. Nous ajouterons même que ce fut, suivant nous, dans les contrées voisines du Danube qu'une partie de la nation adopta l'arianisme.

plus intolérable des dominations. Puis, quand les Vandales eurent enlevé au pays ses dernières ressources, ils firent des courses au dehors; montés sur les vaisseaux qu'ils avaient trouvés à Carthagène, ils se livrèrent à la piraterie, et, s'il faut en croire d'anciens récits, ils visitèrent plus d'une fois, pour les piller, les îles Baléares et les côtes de la Mauritanie (425-428). Les barbares étaient à peine entrés dans les provinces méridionales de l'Espagne, qu'ils portèrent leurs regards vers l'Afrique; et dès lors, comme les Goths, au temps d'Alaric et de Wallia, ils aspirèrent à la possession de cette chaude et riche contrée. Toutefois, ils hésitaient encore à franchir la mer étroite qui les séparait de la Mauritanie, lorsque le comte Boniface mit fin à leurs irrésolutions, et leur fournit l'occasion et les moyens d'accomplir la conquête qu'ils avaient rêvée.

LE COMTE BONIFACE. — Tous les écrivains du cinquième siècle s'accordent à voir, dans Boniface, un grand homme de guerre et un habile administrateur. Cependant, il est vraisemblable qu'ils ne nous ont transmis que la moindre partie des actions glorieuses de celui qu'ils ont tant loué. On sait que déjà, en l'année 413, Boniface s'illustra en défendant Marseille contre les Goths. Nous avons dit que plus tard, en 422, il avait pris part à l'expédition de Castinus, mais qu'il s'était retiré assez tôt pour qu'on ne pût lui reprocher d'avoir contribué au mauvais succès de l'entreprise. Honorius aurait pu, sans doute, accuser Boniface d'avoir abandonné l'armée romaine au moment du danger; mais il préféra, dans ces temps désastreux, ménager un homme qui pouvait servir utilement l'Empire, et il le fit partir pour l'Afrique, dont il lui avait confié le gouvernement. Boniface, dans sa province, mit tous ses soins à comprimer les soulèvements des Maures ou des Romains séditieux; il administra sagement, et se montra juge sévère, mais équitable et éclairé.

La mort d'Honorius n'ébranla point sa fidélité. Il ne voulut pas reconnaître un officier du palais, appelé Jean, qui s'était fait proclamer empereur en Italie; et il aida de ses armes et de ses conseils Placidie, et son jeune fils Valentinien. Les efforts du gouverneur de l'Afrique, dans ces moments de troubles, furent plus efficaces que tous les secours venus de l'Orient pour renverser l'usurpateur. Placidie était donc redevable à Boniface du pouvoir qu'elle allait exercer au nom de son fils Valentinien. Aussi, dans les premiers moments de sa joie et de son triomphe, elle se montra reconnaissante pour celui qu'elle regardait comme le plus habile et le plus loyal défenseur de l'Empire. Mais bientôt les vues coupables d'un ambitieux enlevèrent à Valentinien son meilleur général et sa plus riche province. Aétius voulait faire oublier, par des excès de zèle, son ancien attachement pour l'usurpateur et ses rapports avec les barbares. D'autre part, il songeait à perdre Boniface, dont la gloire et la loyauté l'importunaient. Il fit croire à Placidie que le gouverneur de l'Afrique trahissait l'Empire. Il ajoutait, pour donner plus de poids à ses paroles, qu'assurément Boniface refuserait d'obéir, si on le rappelait en Italie. Placidie recourut à l'expédient qu'on lui indiquait. Elle rappela Boniface; mais celui-ci, averti par Aétius que de grands dangers le menaçaient s'il venait pour se justifier, ne tint compte des lettres impériales, et il refusa de quitter l'Afrique. L'intrigue avait donc réussi : on croyait, dans le palais, à la trahison de Boniface; et Boniface, de son côté, accusait l'empereur et sa mère d'ingratitude. Placidie résolut alors d'envoyer des troupes contre le rebelle. Elle les confia à trois chefs, Mavors, Galbion et Sinox, que Boniface défit successivement. Les conseillers de Placidie et de l'empereur ne perdirent point courage après cet échec; ils rassemblèrent une armée considérable, qu'ils placèrent sous les ordres de Sigiswulde. Dans ce pressant danger, et parce qu'il sentait qu'il ne pouvait lutter seul avec succès contre toutes les forces de l'Empire, Bo-

niface s'adressa aux Vandales. Il fit savoir au chef de la nation qu'il était prêt à partager l'Afrique avec lui, s'il prenait l'engagement de l'aider et de le défendre contre leurs communs ennemis. Les Vandales acceptèrent avec joie cette alliance qui leur ouvrait le chemin d'un pays qu'ils convoitaient depuis longtemps, et qui leur donnait, pour auxiliaire, le plus redoutable des Romains.

CAUSES DE L'INVASION DES VANDALES EN AFRIQUE. — Par quels motifs les barbares, qui se trouvaient en possession de l'Andalousie, ont-ils quitté, pour une lointaine expédition, pour un établissement incertain sur une terre qu'ils ne connaissaient pas, cette riche et belle contrée qui les invitait à un long séjour? Plus d'un historien a essayé de résoudre cette question. On a dit que l'Espagne offrait aux Vandales une position trop défavorable. Là, en effet, ils avaient à redouter non point seulement les Romains, mais encore les Goths, ces anciens et terribles ennemis qui avaient déjà visité plus d'une fois la Péninsule. Le souvenir des victoires de Wallia était présent à tous les esprits. Puis, pour ces hordes qui voulaient encore piller et s'enrichir, l'Espagne était un pays épuisé. D'autre part, pour les courses au dehors et la piraterie, la contrée était mal choisie; il fallait une position plus centrale, sur les côtes d'Afrique, par exemple, et sur ces côtes, une ville comme Carthage, qui eût également à sa portée l'Orient et l'Occident. D'ailleurs, occuper l'Afrique, c'était enlever à l'Empire la meilleure partie de ses forces; c'était tarir, pour lui, les sources de la vie, que de lui prendre cette province qui était, depuis plusieurs siècles, le grenier du monde. On a dit aussi que Genséric, en conduisant les Vandales en Afrique, n'avait d'autre but que de légitimer, à leurs yeux, son élévation nouvelle. Il voulait faire oublier, par une expédition glorieuse, que lui, fils illégitime, avait tué son frère Gundéric, le vrai roi, et qu'il retenait ses dix neveux, avec leur mère, dans une dure captivité. Enfin, on a énuméré, parmi les motifs qui ont pu déterminer les Vandales à passer en Afrique, l'espérance bien fondée qu'ils avaient de voir accourir auprès d'eux, pour les aider, les Maures, tous les sectaires persécutés, les Romains mécontents, et le comte Boniface.

Nous croyons qu'on ne peut faire un choix parmi ces causes diverses, et que, pour être vrai, on doit les accepter toutes. Cependant, à tant de raisons alléguées jusqu'ici par les historiens, il faut ajouter, suivant nous, le vague instinct qui poussait chaque jour les barbares à se mouvoir et à se déplacer. Quand ils s'engageaient dans des voies inconnues, ils marchaient hardiment, car ils croyaient obéir à une mystérieuse et fatale impulsion. « La main de Dieu, dit Salvien, qui avait jeté les Vandales au delà des Pyrénées pour châtier l'Espagne, les conduisait à la dévastation de l'Afrique. Ils n'agissaient point en vertu de leurs propres déterminations; c'était, de leur aveu, une force irrésistible, divine, qui les entraînait. »

ENTRÉE DES VANDALES EN AFRIQUE; FORCES ET RESSOURCES DES ENVAHISSEURS; CONQUÊTE DES TROIS MAURITANIES. — Au moment où les Vandales, à l'appel de Boniface, faisaient leurs préparatifs pour passer en Afrique, le roi Gundéric fut assassiné. Les récits opposés des contemporains n'ont pu jeter un voile sur cet événement. Tous les historiens modernes s'accordent à dire que Genséric, fils illégitime de Godigiscle, et frère de Gundéric, fut l'auteur du crime. Nous devons ajouter que les Vandales ne paraissent point avoir hésité à prendre pour chef le meurtrier qui, plus d'une fois, sans doute, leur avait donné lieu d'admirer son habileté et ses audacieuses résolutions.

La mort de Gundéric n'ajourna pas la conquête de l'Afrique. D'un côté, les Espagnols, qui désiraient ardemment débarrasser la Péninsule de ses barbares envahisseurs, et, de l'autre, les émissaires de Boniface envoyaient de toutes parts, au détroit de Gadès, les vais-

seaux qui devaient transporter en Mauritanie, Genséric et sa nation. La foule s'apprêtait au départ, lorsqu'on apprit que les Suèves ravageaient les terres que les émigrants avaient abandonnées. Pour préserver, sans doute, de futures incursions ceux des siens qui, pour des causes diverses, restaient en Andalousie, Genséric rassembla son armée, et se mit à la poursuite des Suèves. Il les atteignit près de Mérida, et les précipita, avec leur chef Hermigar, dans la Guadiana. Après cette victoire, il rejoignit sa flotte, et s'embarqua pour l'Afrique au mois de mai de l'année 429. « Notre imagination, accoutumée à exagérer et à multiplier les essaims de barbares qui semblaient tous sortir du Nord, sera étonnée sans doute du petit nombre de combattants que Genséric débarqua sur les côtes de la Mauritanie. Les Vandales, qui, dans le cours de vingt ans, avaient pénétré depuis l'Elbe jusqu'au mont Atlas, se trouvaient réunis sous le commandement de leur roi. Son autorité s'étendait sur les Alains, dont la génération existante était passée des régions glacées de la Scythie sous le climat brûlant de l'Afrique. Des aventuriers goths, attirés par l'espoir du pillage, accouraient sous ses drapeaux; et des provinciaux, ruinés et poussés au désespoir, s'enrôlaient, dans l'intention de réparer leur fortune par les mêmes moyens qui la leur avaient enlevée. Cependant l'armée de Genséric ne montait qu'à cinquante mille hommes effectifs; et, quoiqu'il tâchât d'en augmenter l'apparence, en nommant quatre-vingts chiliarques ou commandants de mille soldats, le supplément illusoire des vieillards, des enfants et des esclaves n'aurait pas suffi pour porter la totalité à quatre-vingt mille hommes. Mais l'adresse du général et les troubles de l'Afrique lui procurèrent bientôt une multitude d'alliés. Les cantons de la Mauritanie qui bordent le grand désert et l'océan Atlantique, fourmillaient d'une race d'hommes hardis, dont le caractère sauvage avait été plus aigri que corrigé par la terreur des armes romaines. Les Maures errants hasardèrent peu à peu de s'approcher du camp des Vandales; ils considéraient avec surprise les armes, les vêtements, l'air martial et la discipline de ces étrangers. La figure blanche et les yeux bleus des guerriers germains devaient, à la vérité, former un contraste bien frappant avec la couleur olivâtre et les yeux noirs des voisins de la zone torride. Lorsque les Vandales eurent vaincu les premières difficultés qui naissent de l'ignorance mutuelle d'un langage inconnu, les Maures embrassèrent sans hésiter l'alliance des ennemis de Rome; une foule de sauvages nus sortirent de leurs forêts et des vallées du mont Atlas, pour rassasier leur vengeance sur les tyrans civilisés qui les avaient chassés de leur pays natal (*). »

Mais ces Maures, ennemis de la civilisation et des Romains, ne furent pas les seuls auxiliaires que rencontrèrent les Vandales en débarquant sur les côtes de l'Afrique. Les Romains eux-mêmes, suivant la remarque de Gibbon, devaient leur prêter aide et appui. Nous avons dit, en parlant du séjour des Vandales en Espagne, comment il se pouvait faire que les hommes vivant sous la loi de Rome préférassent parfois les troubles et les violences de la domination barbare aux rigueurs de l'administration impériale. En Afrique, comme en Europe, on trouvait cette odieuse et impitoyable fiscalité qui ruinait les villes et les campagnes (**). Il est donc vraisemblable que la masse des propriétaires urbains ou ruraux que le fisc avait dépouillés, jetés dans la plus déplorable des conditions, et qu'il poursuivait encore, se rangea du côté de Genséric. Mais, de tous ceux qui donnèrent assistance aux Vandales, les

(*) Gibbon; *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, ch. 33.

(**) Je renvoie ici au chapitre intéressant où M. Papencordt parle de l'état de l'Afrique avant l'arrivée des Vandales; *Geschicthte der vandalischen Herrschaft in Africa*. Voy. liv. 1, ch. 2, p. 21 et suiv.

plus empressés, les plus ardents furent les sectaires connus, dans l'histoire, sous le nom de *donatistes.* Ils avaient hâte de se venger, sur les catholiques, de toutes les persécutions que l'intolérance des empereurs leur avait fait subir. On les avait traités jusqu'alors avec une excessive rigueur. Ils étaient assimilés aux criminels d'État. Leurs évêques, leurs prêtres étaient privés de leurs biens, soumis à une rigoureuse surveillance, et souvent envoyés dans un lointain exil. Ils ne pouvaient invoquer leurs droits de citoyen. Les lois n'étaient pas moins sévères contre les laïques. Nul ne se montra plus intolérant et plus impitoyable, contre les partisans de l'hérésie, que l'empereur Honorius. La crainte des châtiments arrêta seule les plaintes et les protestations des donatistes. Seulement, ils cherchèrent à se rapprocher des ariens, et à confondre les intérêts des deux hérésies. Ainsi, quand on envoya une armée contre Boniface révolté, ils essayèrent de mettre dans leur parti les Goths, que l'empereur avait engagés pour l'expédition d'Afrique. Ce fait a été signalé dans ces lignes de saint Augustin : « Plusieurs donatistes voulant se concilier les Goths, parce qu'ils les croient puissants, prétendent qu'ils sont ariens comme eux. Mais, en cela, ils sont condamnés par l'autorité des traditions qu'ils invoquent, car il est avéré que Donat, qu'ils reconnaissent et qu'ils honorent comme leur chef, n'a jamais partagé les croyances d'Arius (*ep.* 185, *ad Bonifac.*). » Enfin, pour compléter cette nomenclature des ennemis naturels de la puissance romaine, ajoutons que Genséric devait encore trouver des auxiliaires, moins, il est vrai, en Mauritanie qu'aux environs de Carthage, dans les restes de la race punique. Cette race, qui avait survécu à tant de catastrophes, n'avait perdu alors, malgre son long contact avec les étrangers, ni son caractère propre, ni sa langue, ni sa vieille haine contre les Romains (*).

Dès leur entrée en Afrique, les Vandales portèrent, dans tous les lieux habités qu'ils rencontrèrent sur leur passage, le fer et la flamme. Les riches et populeux établissements fondés sur la côte par les Carthaginois ou les Romains furent anéantis. Pour expliquer les effroyables excès auxquels se livrèrent alors les barbares, on est obligé de supposer qu'ils furent animés, dans leur œuvre de destruction, par la rage aveugle des Maures et l'esprit de vengeance des donatistes persécutés. Ce fut ainsi que les Vandales parcoururent, massacrant et ravageant, les trois Mauritanies, et qu'ils arrivèrent au fleuve Ampsaga, qui devait être, aux termes du traité conclu avec Boniface, la limite de leur empire (*).

REPENTIR DE BONIFACE ; IL RENTRE AVEC LES SIENS SOUS L'OBÉISSANCE DE VALENTINIEN ; IL PERD UNE BATAILLE CONTRE GENSÉRIC ; SIÉGE D'HIPPONE. — A la première nouvelle de la marche rapide des Vandales et de leurs dévastations, Boniface dut regretter amèrement, sans doute, d'avoir tiré de l'Espagne ces terribles auxiliaires. Il est vraisemblable que déjà il avait songé, dans son intérêt propre, à s'opposer en armes à Genséric, qui, chaque jour, se rapprochait davantage de la Numidie, lors-

(*) Voyez, dans ce volume, sur la persistance de la race punique en Afrique, l'*Histoire de Carthage,* deuxième partie, p. 153. Nous renvoyons, en outre, pour ce point historique très-important, à quelques passages curieux que l'on trouve dans les ouvrages suivants de saint Augustin : *Sermo* XXV, *de Verbo apostol.* — *Tractatus* II, *in epistol. Johannis.* — *Expositio epistol. ad Roman.* — *Epist.* CVIII, § 14.

(*) Au temps de Constantin, dans la division administrative des provinces, la Mauritanie *Tingitane*, la plus occidentale des trois Mauritanies, avait été placée dans la préfecture des Gaules, et dans le diocèse d'Espagne. Les deux autres Mauritanies relevaient de la préfecture d'Italie, et du diocèse d'Afrique. La Mauritanie *Tingitane* s'étendait de l'Atlantique au Malva ; la Mauritanie *Césarienne*, du Malva au Serbèle ; la Mauritanie *Sitifienne*, du Serbèle à l'Ampsaga, qui la séparait de la Numidie.

qu'il se réconcilia avec Placidie et Valentinien. On s'étonnait, et non sans cause, dans l'Empire, que l'officier loyal qui avait servi avec tant de zèle l'empereur et sa mère, au temps de leurs infortunes, eût attendu, pour les abandonner et les trahir, qu'ils fussent heureux et tout-puissants. Placidie, de son côté, avait cherché en vain les causes de cette brusque rébellion. Cependant, soit que les accusations d'Aétius, après mûre réflexion, inspirassent de la défiance, soit que les plaintes ou les confidences de Boniface eussent seules éveillé les soupçons, la cour de Ravenne se décida à pénétrer ce mystère. Un officier du palais, Darius, se rendit en Afrique; et là, dans ses entretiens, il chercha à saisir le motif secret d'une rébellion qui avait déjà causé de si grands dommages à l'Empire. Les entretiens qu'il eut alors avec Boniface ne lui laissèrent bientôt aucun doute sur la double trahison d'Aétius. Il fit connaître à Placidie les résultats de sa mission. La mère de Valentinien n'osa punir le coupable qui aurait pu tourner contre l'Empire les troupes qu'elle lui avait confiées; mais elle fit part à Boniface de ses vifs regrets, et lui rendit, avec ses anciens titres, toute sa confiance. Cependant la réconciliation venait trop tard. Déjà les Vandales, qui ne comptaient plus sur l'alliance et la coopération de Boniface, étaient entrés en Numidie. Le général romain voulut d'abord négocier avec ses anciens alliés, et il essaya, mais en vain, à l'aide de grandes promesses, de les renvoyer en Espagne. Dès lors, il n'y avait plus à hésiter. Boniface rassembla à la hâte toutes les troupes dont il pouvait disposer, et il vint pour arrêter par la force, la marche et les progrès des envahisseurs. Il rencontra les Vandales non loin de l'Ampsaga, et leur livra bataille. Mais il fut vaincu, et il perdit dans l'action ses meilleurs soldats. Après cette défaite, il courut se jeter dans la ville d'Hippone (*), que les vainqueurs ne tardèrent point à assiéger.

La place où Boniface avait cherché refuge était forte, et, sans doute, bien pourvue d'armes et de vivres. D'ailleurs, elle communiquait librement, par la mer, avec le dehors; et elle pouvait espérer ainsi, en cas de siége, de ne manquer jamais de soldats et de munitions. Les Vandales arrivèrent sous les murs d'Hippone, en 430, dans l'été. Les historiens modernes hésitent à croire que, pour réduire la place assiégée, ils aient employé l'affreux moyen qui nous a été signalé par les auteurs contemporains (*). Ils rassemblaient, suivant Victor de Vita, leurs prisonniers autour des villes, et les égorgeaient. Puis, ils laissaient les cadavres à l'air, dans l'espoir que leur décomposition prochaine porterait au milieu des assiégés les maladies et la mort. Les Vandales, comme les autres peuples de race germanique, se sont montrés, dans le cours de leurs invasions, assez violents et assez féroces pour qu'on puisse adopter, sans crainte d'erreur, le témoignage de Victor de Vita. Au reste, quels qu'aient été les moyens employés alors pour obtenir

(*) *Hippo-Regius*. La ville connue aujourd'hui sous le nom de Bone, est bâtie à deux milles de distance environ de l'emplacement d'Hippone.

(*) M. Marcus, l'apologiste passionné de toutes les actions des Vandales et de Genséric, essaye, sur ce point, d'infirmer l'autorité de Victor de Vita. On verra, par le passage suivant, que M. Marcus n'a pas toujours autant d'habileté que de bonne volonté : « Pour ma part, dit-il avec une sorte d'indignation, je pense que Victor de Vita calomnie les Vandales dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, ou qu'il exagère du moins les faits qui se sont passés. *Que les Vandales aient ramassé, dans les plaines, les cadavres des hommes et des animaux morts dans les combats, ou de toute autre manière, qu'ils les aient jetés dans les fossés des forteresses et devant les murs et les portes, pour empester l'air; c'est très-probable...... mais qu'ils aient égorgé les prisonniers pour augmenter le nombre des cadavres...... c'est Victor seul qui le prétend.* » Histoire des Vandales, etc., p. 146.

la reddition d'Hippone, il est avéré que les assiégeants ne furent pas heureux dans leurs premières opérations.

Saint Augustin se trouvait dans la ville assiégée. Les Vandales avaient à peine franchi le détroit de Gadès, que, déjà, il avait prévu les désastreux résultats de l'invasion. Plus tard, quand il apprit les souffrances de la Mauritanie, et aussi, peut-être, quand il connut l'alliance des donatistes, ses ennemis, avec les envahisseurs, sa frayeur fut telle, qu'il songea, dit-on, à prendre la fuite. Mais cette frayeur fut de courte durée, et elle fit place, dans son âme, à de généreuses résolutions. Il voulut rester et mourir au sein de cette Église catholique d'Afrique, dont il était le plus ferme et le plus illustre défenseur. Il ne sortit point d'Hippone à l'approche des barbares; et, quand la ville fut assiégée, il prodigua, comme évêque et comme citoyen, aux habitants et à Boniface, les encouragements et les consolations. Saint Augustin mourut pendant le siége, le 28 du mois d'août de l'année 430. Mais, avant d'expirer, il eut la douleur d'apprendre que les Vandales, se livrant à des expéditions partielles, avaient étendu leurs ravages dans les provinces avoisinantes. « Il voyait, dit l'agiographe Possidius, que, parmi les innombrables églises qui couvraient autrefois le pays, trois seulement, celle de Carthage, celle d'Hippone et celle de Cirta, avaient échappé à la destruction. »

Le siége dura quatorze mois. Les Vandales seraient restés plus longtemps encore devant les murs d'Hippone, sans l'événement que nous allons raconter. A la nouvelle des dangers qui menaçaient l'Afrique, l'empereur d'Orient, Théodose, envoya à Placidie des secours et Aspar, l'un de ses meilleurs généraux. Placidie, à son tour, fit partir pour Hippone les troupes qu'elle avait reçues. L'arrivée de ces renforts donna à Boniface assez de confiance et d'audace pour qu'il voulût hasarder contre les Vandales une seconde bataille. Mais, cette fois encore, il fut trompé dans ses espérances. Les barbares triomphèrent. Aspar abandonna bientôt ses alliés et l'Afrique; remontant sur ses vaisseaux, avec les débris de ses troupes, il reprit le chemin de Constantinople. Ce fut après la victoire des Vandales que la ville d'Hippone capitula (août 431).

Vaincu et ne pouvant désormais résister à Genséric, Boniface revint en Italie. Il se présenta hardiment, dans le palais de Ravenne, à l'empereur et à sa mère, qui, malgré sa trahison passée et ses défaites, l'accueillirent avec distinction, et lui donnèrent le titre de patrice. Placidie et Boniface ne cessaient de déplorer leur fatale erreur, et ils songeaient sans doute aux moyens de punir le premier auteur des maux qui pesaient alors sur l'Afrique, lorsqu'ils apprirent qu'Aétius, par un excès d'audace, avait franchi les Alpes avec une armée de barbares. Il venait pour se débarrasser de son rival par la force. Boniface, de son côté, rassembla des troupes; et, pour ne point s'éloigner de l'empereur et de Placidie, c'est à Ravenne même qu'il attendit Aétius. Enfin arriva la bataille qui pouvait seule terminer la querelle des deux plus illustres généraux de l'Empire. Boniface triompha; mais il ne devait point recueillir les fruits de sa victoire; il avait été mortellement blessé, dans l'action, par le fer d'Aétius.

PREMIERS TRAITÉS DE GENSÉRIC AVEC L'EMPIRE; LE ROI DES VANDALES SEMBLE HÉSITER, PENDANT HUIT ANS, A POURSUIVRE SES CONQUÊTES. — Après la défaite de Boniface et la reddition d'Hippone, il y eut sans doute, entre les vainqueurs et l'Empire, un premier traité (431 ou 432). La cour de Ravenne, alarmée des progrès de Genséric, essaya de l'arrêter, dans ses conquêtes, en paraissant accorder de son plein gré les portions de territoire qui lui avaient été arrachées par la force des armes. Il est probable qu'aux termes de ce traité, les Vandales se trouvèrent non-seulement en possession des trois Mauritanies, qu'ils avaient épuisées et ruinées dans leurs courses, et où ils ne dési-

raient point se fixer, mais encore de la partie la plus occidentale de la Numidie. Procope nous apprend que Genséric, après sa double victoire et la prise d'Hippone, montra une grande modération dans ses négociations avec l'Empire; qu'il s'engagea à payer à Valentinien un tribut annuel pour les terres qu'il avait acquises, et qu'il livra même en otage son fils Hunéric, en témoignage de ses intentions pacifiques et de sa bonne foi. L'historien byzantin ajoute que l'empereur, rassuré par ces protestations, renvoya Hunéric à son père.

Cependant, on est tenté de croire que les Vandales, se trouvant à l'étroit dans le pays où ils avaient concentré leurs forces, firent plus d'une fois des incursions dans la province qui les avoisinait à l'est, et qui les attirait par ses richesses et sa fertilité. La paix qui fut conclue entre les Vandales et les Romains, à Hippone, le 11 février 435, doit avoir eu pour but de mettre fin aux entreprises des barbares. Valentinien et Genséric confirmèrent alors les clauses du premier traité. Nous connaissons la cause de l'empressement que l'empereur d'Occident mettait, à cette époque, à lier son ennemi par des engagements de toute espèce et par des serments; « il craignait, dit Isidore de Séville, que Genséric ne poussât plus loin ses conquêtes (*). »

(*) M. Papencordt ne parle, dans son Histoire, que du traité de 435. Nous partageons l'opinion de M. Marcus qui établit, par de bonnes preuves, que l'Empire négocia deux fois avec les Vandales. M. Papencordt faisant allusion au passage de Procope que nous avons cité, et qu'il rapporte à l'année 435, se refuse à croire que Genséric ait livré comme otage à Valentinien, son fils Hunéric. Suivant lui, le fait rapporté par l'historien byzantin ne peut s'accorder avec les succès des Vandales. Ce n'est pas, dit-il, le vainqueur qui donne des otages. On peut cependant expliquer ce fait d'une manière plausible, en disant que Genséric livra son fils pour les raisons qui, de 431 à 439, l'empêchèrent de poursuivre ses conquêtes en Afrique. Voy. *Geschichte der vandalischen Herrschaft in Africa*, p. 71 et suiv.

Genséric, en effet, s'arrêta au milieu de ses succès; et son inaction apparente, pendant huit années, frappa les hommes de son temps, comme, de nos jours encore, elle étonne les historiens. Comment expliquer cette modération? Pourquoi ces longs ménagements avec l'Empire? C'est que Genséric n'avait point oublié que, pour prendre une seule ville, Hippone, il avait fallu quatorze mois et deux batailles. Il avait parcouru, il est vrai, dans une course rapide, les côtes de la Mauritanie; mais, là, les villes n'apparaissaient que de loin en loin, et alors la coopération de Boniface faisait disparaître à l'avance toutes les résistances. Quand il eut franchi l'Ampsaga, quand l'auxiliaire sur lequel il comptait devint son ennemi, tout changea de face. La contrée sur laquelle il portait ses regards était couverte d'une population nombreuse et dévouée à l'Empire; et, d'ailleurs, elle était protégée par des villes bien approvisionnées et environnées de fortes murailles. Entreprendre le siége de chacune de ces villes, c'était commencer une lutte qui aurait eu pour unique résultat l'épuisement de ses forces et sa ruine. Puis, il avait encore à redouter que l'Orient et l'Occident, qui déjà s'étaient alliés pour sa perte, ne voulussent frapper sur lui de nouveaux coups. Il ne craignait pas d'être vaincu; mais il comprenait que, dans la position où son audace l'avait jeté, des victoires multipliées, en le privant de l'élite de ses guerriers, eussent été pour lui, à la fin, aussi nuisibles que des défaites. Il ajourna donc sa conquête après le siége d'Hippone, et il traita avec Valentinien.

Ajoutons qu'à cette époque, Genséric avait aussi à lutter contre des ennemis bien plus terribles pour lui que les derniers défenseurs de l'Empire. Dans son camp, auprès de sa personne, parmi ses compagnons d'armes, il y avait des hommes qui n'avaient point encore oublié la mort de Gundéric. Ils haïssaient le meurtrier; et les historiens anciens nous apprennent que, plus d'une fois, ils conspirèrent contre

lui. Genséric étouffa dans le sang toutes les révoltes. Il avait entraîné à sa suite, depuis la sortie d'Espagne, la veuve de Gundéric et ses fils. La présence de ces infortunés, au milieu des Vandales, était en quelque sorte une perpétuelle protestation contre son attentat et son usurpation. Pour s'affranchir de cette présence qui lui était odieuse, et, aussi, pour enlever aux siens tout prétexte de rébellion, il compléta son crime, et fit périr la mère avec ses dix enfants.

La paix était peut-être plus nécessaire à Genséric qu'à l'Empire. Il la mit à profit pour préparer, par des moyens lents, mais sûrs, la conquête qu'il rêvait, mais qu'il ne pouvait alors accomplir par la seule force de ses armes. Il étudia, à loisir, l'état des provinces qu'il voulait envahir. Il vit qu'elles renfermaient bien des hommes qui souhaitaient ardemment son arrivée. C'étaient les donatistes et les autres hérésiarques qui étaient soumis, en vertu des édits impériaux, à d'injustes persécutions. Genséric se fit l'ami de tous les ennemis de l'Empire. Pour leur donner en quelque sorte des gages de sa sympathie, il persécuta les catholiques qui vivaient sur les terres que Valentinien lui avait abandonnées (437); il chassa les évêques de leurs siéges, et même il condamna à mort les fonctionnaires publics qui n'avaient pas voulu embrasser l'arianisme (*). Enfin, quand il compta un nombre suffisant d'alliés dans le pays qui avoisinait Carthage, et à Carthage même; d'autre part, quand il eut affermi son autorité sur ses propres soldats par des actes rigoureux et des supplices, il se tint prêt à frapper sur l'Empire un coup décisif. Les événements qui s'accomplissaient alors en Europe devaient bientôt lui offrir l'occasion d'exécuter ses projets.

(*) Parmi les évêques persécutés, on compte celui de Sitifi. De là, on peut tirer cette conclusion, que, par ses traités, Valentinien avait laissé aux Vandales les Mauritanies, ou au moins la Mauritanie sitifienne.

PRISE DE CARTHAGE. — En 439, l'Empire était attaqué, envahi de toutes parts. La présence d'Aétius dans les Gaules ne pouvait contenir les barbares. Les Wisigoths avaient été plus d'une fois victorieux dans leurs luttes avec les Romains. En Espagne, les Suèves faisaient chaque jour, et sans rencontrer d'obstacles, de nouvelles conquêtes. L'empire d'Orient n'était pas moins exposé que celui d'Occident au danger des invasions. Les Huns étaient campés à ses frontières, et la cour de Constantinople tremblait au moindre mouvement d'Attila. Genséric profita de l'instant où les deux empires se trouvaient jetés dans de si graves embarras; il marcha en avant, et se dirigea vers Carthage.

Sur les ruines de la ville détruite par Scipion, une ville nouvelle s'était élevée; la faible colonie de Caïus Gracchus n'avait pas tardé à devenir une grande cité. César et Auguste avaient favorisé son développement. Sous Tibère, déjà, elle n'avait pas d'égale en Afrique. Dès lors elle ne cessa plus de s'accroître et de s'embellir. Strabon, Pomponius Méla, Apulée, Hérodien, Solin, Ausone et Salvien ont vanté tour à tour cette ville riche par son commerce et son industrie, somptueuse par ses édifices, renommée par ses écoles, qui avait effacé Alexandrie, et qui, dans les premières années du cinquième siècle, n'avait plus au-dessus d'elle que Rome et Constantinople (*). Les invasions des barbares avaient même augmenté sa prospérité et sa population; tous ceux qui, craignant pour leur vie et pour leurs biens, avaient quitté l'Italie à l'approche d'Alaric, s'étaient précipités dans son enceinte, comme dans le plus assuré et le plus inviolable des asiles. Telle était la grande cité que Genséric convoitait moins pour ses richesses que pour sa position, et où il avait résolu d'établir le centre de sa domination.

(*) Nous avons cité ailleurs les passages de ces divers auteurs. Voyez, dans ce volume, pour les détails, l'*Histoire de Carthage*, deuxième partie, p. 149 et suiv., et principalement les pages 154 et 155.

« Au moment où Aétius, dit Prosper, était livré tout entier aux affaires de la Gaule, Genséric, sur l'alliance duquel on comptait, et qui n'inspirait nulle défiance, se jeta à l'improviste sur Carthage, en temps de paix, et s'en empara (19 octobre 439). » Le roi des Vandales, au témoignage de Victor de Cartenne, traita avec rigueur la ville qu'il avait surprise. « Les vases sacrés de l'église de Carthage, dit-il, et les objets précieux qui se trouvaient dans les autres édifices publics furent portés par les Vandales, lorsqu'ils entrèrent dans la ville, au palais du roi. Celui-ci fit déclarer aux habitants de la capitale de l'Afrique romaine qu'ils eussent à lui livrer leur or, leurs argent, leur bijoux, leurs vêtements de prix et leurs armes. On rendit une partie de ces choses à ceux qui se dépouillèrent sans hésitation et avec bonne foi. Ceux qui furent soupçonnés d'avoir conservé une partie de leurs richesses furent battus de verges et mis à la torture. On voulait, par ces moyens, leur arracher un aveu et l'indication des lieux où ils avaient caché ce qu'ils avaient de précieux. A ces derniers on ne fit point de restitution. Les richesses ainsi amassées servirent à prendre les mesures nécessaires pour repousser les Romains des provinces où les Vandales avaient fixé leurs demeures. »

PREMIERS RÉSULTATS DE LA PRISE DE CARTHAGE; PROJETS DE GENSÉRIC; IL SE PRÉPARE A ATTAQUER L'EMPIRE. — Après la prise de Carthage, Genséric pouvait, sans crainte, poursuivre et achever la conquête des plus riches provinces de l'Afrique. Aussi, il ne tarda pas à s'emparer de toute la Proconsulaire et de la Byzacène. Bientôt, sur cette vaste côte qui s'étend du détroit de Gadès à la Cyrénaïque, il ne resta plus à Valentinien que la Tripolitaine.

Quand Genséric se mit en possession d'un établissement définitif, quand il eut pris avant tout les mesures qui pouvaient le protéger contre les attaques soudaines des deux empires, il songea, si l'on peut se servir de cette expression, à organiser sa conquête. Il partagea avec ses compagnons d'armes, Vandales, Alains et autres barbares qui l'avaient suivi, les terres conquises, et il régularisa ses rapports avec la population, mêlée d'Africains et de Romains, que la force et sa bonne fortune avaient placée sous sa domination. Ce furent là, on peut le supposer, ses premiers soins. Nous parlerons ailleurs, et d'une manière spéciale, de l'organisation politique des Vandales établis en Afrique. Nous ne voulons ici que signaler en passant les graves préoccupations qui durent empêcher Genséric, de 439 à 441, de se porter au dehors, et qui, pendant ces deux années, le maintinrent dans un repos complet à l'égard de l'Empire.

Il a été dans la destinée de tous les États indépendants qui ont existé en Afrique, sur la côte de la Méditerranée, de se tourner vers la mer, et d'agir, par le commerce ou par la guerre, sur la partie méridionale de l'Europe. Les Carthaginois, les Vandales, les maîtres de Tunis, au moyen âge, les fondateurs de la puissance d'Alger, au seizième siècle, et leurs successeurs, ont tous obéi à la même impulsion, ou, plutôt, à la même nécessité. C'est par force, en quelque sorte, qu'ils ont construit des vaisseaux, et qu'ils ont été pirates. Comme il n'y avait pour eux ni occasions ni motifs de déployer leur activité dans l'intérieur des terres, ils se sont livrés tout entiers aux courses maritimes. L'activité sur mer et la piraterie n'ont cessé d'exister, sur les côtes septentrionales de l'Afrique, qu'à deux reprises : au temps des Romains, et, de nos jours, quand les peuples et les villes de ces côtes ont été rattachés violemment, à la suite d'une conquête, au système politique de l'Europe méridionale. La prise de Carthage, en 439, eut précisément pour résultat d'opérer une séparation entre l'Afrique et l'Europe, qui, pendant six cents ans, environ, avaient eu même gouvernement et mêmes intérêts. Le rôle de Genséric était donc marqué à l'avance ; il devait nécessairement porter,

vers la Méditerranée ses regards et son activité.

En effet, il avait à peine affermi, dans les terres conquises, la domination de son peuple et sa propre autorité, qu'il songea à se mettre en mer. En apprenant alors les projets du maître de l'Afrique, les deux empires ne s'abusèrent point sur la grandeur du danger qui les menaçait. A Constantinople comme à Rome, la frayeur fut extrême. Tandis que Valentinien rappelait Aétius de la Gaule, Théodose, qui comprenait sans doute que les coups portés à l'empereur d'Occident ne tarderaient pas à l'atteindre, se hâta d'envoyer Cyrus, un de ses meilleurs généraux, pour défendre l'Italie. Les armements de Genséric avaient jeté le trouble parmi les populations. En Italie et en Sicile, les habitants des côtes se levèrent en armes sans attendre les ordres et les secours de l'Empire. Valentinien profita de l'effroi général; dans ses édits, qui se succédaient avec rapidité, il encouragea les efforts des villes; il demanda des impôts extraordinaires, et pressa la levée de nombreux soldats.

Premières courses des Vandales; Genséric attaque l'Italie et la Sicile. — Tant de préparatifs ne furent point faits en vain. En 441, une flotte considérable sortit du port de Carthage, et se dirigea vers la Sicile et le midi de l'Italie. Genséric espérait faire un riche butin dans ces deux contrées qui renfermaient la meilleure part des domaines impériaux, et qui, jusqu'alors, avaient échappé aux désordres et aux ravages des invasions. Mais il ne fut pas heureux dans cette première entreprise. Cassiodore, aïeul de l'historien du même nom, le chassa de l'ancien Bruttium. En Sicile, il s'empara, il est vrai, de Lilybée; mais il échoua devant Panorme. Ces résistances imprévues l'arrêtèrent, et il revint à Carthage. Genséric n'avait cependant négligé aucun des moyens qui pouvaient assurer le succès de son entreprise. Si l'on en croit des documents contemporains, il avait déjà gagné à sa cause, avant de se mettre en mer, un général de Valentinien, qui s'appelait Jean, et qui était Vandale d'origine; d'autre part, en se déclarant le défenseur des ariens contre les catholiques, il s'était ménagé, dans les provinces qu'il voulait envahir, en Sicile surtout, de nombreux auxiliaires.

L'empereur d'Orient qui se croyait, et non sans cause, intéressé à repousser les attaques de Genséric, avait envoyé contre lui une flotte considérable. Onze cents vaisseaux, commandés par Aréobind, Innobind, Asyla, Arinthée et Germain, se dirigèrent vers la Sicile. A la nouvelle de ce formidable armement, le roi des Vandales résolut d'employer non la force, mais la ruse pour écarter le danger qui le menaçait. Il feignit de désirer sincèrement la paix; et, pour prévenir une attaque, il annonça aux commandants de la flotte impériale qu'il avait envoyé des ambassadeurs à Constantinople. Il négocia, il est vrai, mais seulement pour arrêter l'ennemi, et pour donner le temps aux émissaires secrets qu'il avait envoyés au camp des Huns de pousser Attila sur l'empire d'Orient.

Paix avec les deux empires; traité de Genséric avec Valentinien. — Au premier mouvement d'Attila, Théodose, effrayé, rassembla autour de lui toutes ses forces, et rappela la flotte qu'il avait envoyée dans la mer de Sicile. Il se hâta alors de faire la paix avec Genséric. Abandonné par l'Orient, Valentinien ne pouvait, seul et sans vaisseaux, porter tout le poids de la guerre. Il fut donc forcé de suivre l'exemple de Théodose, et il fit un traité avec le roi des Vandales (442). Ce traité eut cela de singulier, qu'il mit Genséric en possession des provinces qui, jusqu'en 439, n'avaient point cessé d'appartenir aux Romains, et qu'il donna à Valentinien, par une espèce de compensation, la portion de l'Afrique d'abord occupée par les Vandales. Ainsi, en vertu des conditions acceptées des deux côtés, Genséric eût pour lui la Byzacène, la Zeugitane ou Proconsulaire, et une faible partie de la Numidie; et Valentinien, l'autre partie de la Numidie et les trois Mau-

ritanies. Il faut encore ajouter que la petite Syrte bornait, à l'est, les provinces de Genséric, et que Valentinien restait maître de la Tripolitaine (*).

RAPPORTS ET ALLIANCES DES VANDALES, SOUS GENSÉRIC, AVEC LES AUTRES PEUPLES BARBARES. — Ce qui fit la force de Genséric pendant son long règne, c'est qu'il ne s'isola point dans son Afrique, et qu'il entretint, en Europe, des rapports suivis et constants avec les peuples barbares qui, de son temps, attaquèrent l'empire romain. Ses relations avec Attila sont attestées par Priscus et Jornandès; et nous avons déjà dit comment, en 442, il se servit des Huns pour effrayer Théodose, et pour écarter les dangers qui menaçaient sa nouvelle conquête. Il s'allia même aux Goths, jusqu'à lui ennemis irréconciliables des Vandales, qu'ils avaient frappés et déplacés tant de fois dans la Germanie, battus et dépossédés encore en Espagne, et qu'ils avaient poursuivis même en Afrique, en se mettant au service du comte Boniface (**). Le traitement ignominieux et barbare que subit, par ordre de Genséric, la fille de Théodéric, roi des Wisigoths (***), rompit, pendant quelques années, l'alliance qui unissait les conquérants de l'Afrique aux possesseurs de la Gaule méridionale. Il arriva même, à la suite de cette rupture, un moment où les Vandales eurent contre eux, à la fois, les Romains, les Goths et les Suèves. Pour se débarrasser, d'un coup, de tous ces ennemis coalisés, Genséric poussa Attila sur la Gaule. Les Huns, il est vrai, furent vaincus à Châlons; mais Théodéric perdit la vie dans la bataille; et les alliés, épuisés par leur victoire même, ne songèrent plus dès lors à tourner leurs armes contre l'Afrique. Puis, Genséric ne tarda pas à voir la mésintelligence éclater entre ceux-là même qui s'étaient réunis autrefois pour l'attaquer. Enfin, il se rapprocha des Wisigoths; et ce fut lui, dit-on, qui conseilla à Euric, devenu son allié, de s'agrandir dans la Gaule, et de prendre Marseille et Arles aux Romains. Après la mort d'Attila, il rechercha l'amitié des principales tribus qui s'étaient séparées des Huns. C'est ainsi qu'il se lia avec les Gépides et les Ostrogoths. Quand le chef de ces derniers, Théodéric, devint, en vertu d'un traité auxiliaire de l'Empire d'Orient, il stipula que ses soldats serviraient contre tous les ennemis de cet empire, excepté contre les Vandales. Tels furent les rapports de Genséric avec les peuples barbares qui, fixés en Europe, menaçaient Rome ou Constantinople. Grâce aux puissantes diversions qu'il opérait à l'aide de ses alliances, il parvint, comme nous le verrons, à repousser avec succès les attaques de l'Orient et de l'Occident, et à affermir sa domination sur le vaste territoire qu'il avait conquis en Afrique.

RÉVOLUTIONS DANS L'EMPIRE D'OCCIDENT; MORT DE VALENTINIEN; LE SÉNATEUR PÉTRONIUS MAXIMUS. — Pendant les années qui s'écoulèrent de 442 à 455, Genséric vécut en paix avec

(*) Voyez, sur ce traité de 442, indépendamment des auteurs anciens Prosper et Victor de Vita, l'ouvrage de Papencordt, *Geschichte der vandalischen Herrschaft in Africa*, p. 76 et suiv., et celui de M. Marcus, *Histoire des Vandales*, etc., p. 166 et suiv. Il y a au moins l'apparence d'une grande précision dans les délimitations géographiques données par M. Marcus, à propos de ce traité de 442. M. Papencordt est plus vague; il se borne à dire : « Les deux Mauritanies, avec la partie occidentale de la Numidie, dont Cirta est la capitale, demeurèrent au pouvoir des Romains. Les Vandales prirent l'autre partie de la Numidie, qui a pour capitale Hippone, la Byzacène et la Proconsulaire. Nous ne savons pas précisément ce qui fut statué à l'égard de la Tripolitaine. »

(**) Les meilleurs soldats de l'armée de Boniface, avant et pendant le siége d'Hippane, furent des Goths qui étaient venus en Afrique comme auxiliaires de l'Empire.

(***) La fille de Théodéric avait épousé le fils aîné de Genséric. Le roi des Vandales, qui l'accusait d'avoir voulu l'empoisonner, lui fit couper le nez et les oreilles, et la renvoya à son père après cette mutilation.

les deux empires. Il est vraisemblable, toutefois, que les Vandales, dont l'activité s'était portée tout entière vers les entreprises maritimes, firent plus d'une course avec leurs vaisseaux dans la Méditerranée et même dans l'Océan (*). Genséric employa ce long repos à négocier avec les barbares de l'Europe, ennemis de Valentinien ou de Théodose; à contenir les Maures, ses voisins, qui étaient devenus pour lui d'incommodes alliés, et à établir, dans les terres qu'il avait acquises en vertu des traités, un gouvernement fort et régulier. Vers 454, il fut distrait de ces soins importants par les révolutions qui éclatèrent au sein même du palais des empereurs d'Occident.

Aétius était, à cette époque, l'homme le plus illustre de l'Empire. Sans cesse occupé à repousser les barbares, il avait expié, par d'éclatants services, la trahison dont il s'était rendu coupable au temps de Boniface. C'était lui enfin qui avait vaincu Attila dans les plaines de Châlons. Valentinien, jaloux, dit-on, de la gloire de celui qui avait tant fait pour lui et pour son empire, le livra au fer d'un assassin. Les barbares seuls devaient se réjouir de cette mort. On connaît la réponse que fit à l'empereur un de ceux dont il sollicitait l'approbation : « J'ignore, lui dit-il, quels ont été vos griefs; mais je sais que vous avez agi comme un homme qui se sert de sa main gauche pour couper sa main droite. » Valentinien ne survécut pas longtemps à Aétius. Se livrant, sans mesure et sans prudence, à tous les excès, il essaya de déshonorer, en employant de honteux moyens et la force, la femme du sénateur Pétronius Maximus. Cet odieux attentat ne resta pas impuni. Pétronius Maximus le fit assassiner. Pour compléter sa vengeance, il força la veuve de Valentinien, Eudoxie, à l'épouser et à prendre la place de sa femme qu'il avait perdue.

ÉLÉVATION DE MAXIMUS A L'EMPIRE; L'IMPÉRATRICE EUDOXIE APPELLE GENSÉRIC EN ITALIE; PRISE ET PILLAGE DE ROME PAR LES VANDALES ET PAR LES MAURES. — Pétronius Maximus, qui appartenait à l'illustre famille Anicienne, fut proclamé empereur; mais il ne devait pas jouir longtemps du haut rang où la volonté d'un peuple et d'un sénat avilis l'avait placé. Eudoxie ne voyait qu'avec horreur le meurtrier de son ancien époux. Pour se soustraire à une insupportable tyrannie, et pour briser les liens d'un mariage qu'elle n'avait contracté que par la force, elle appela secrètement à son aide le roi des Vandales.

Genséric saisit avidement l'occasion qui lui était offerte de grossir ses trésors, et en même temps de frapper mortellement, par Rome et l'Italie, l'empire d'Occident. Il équipa de nombreux vaisseaux qu'il remplit de soldats vandales et maures, et il se mit en mer. « Lorsque Genséric débarqua sur les bords du Tibre, dit Gibbon, auquel nous empruntons le beau récit qui va suivre, les clameurs d'un peuple épouvanté et furieux tirèrent Maximus de sa honteuse léthargie. La seule ressource qui se présenta à son esprit abattu fut une fuite précipitée, et il engagea les sénateurs à imiter l'exemple de leur souverain. Mais Maximus n'eut pas plutôt paru dans la rue, qu'il fut assailli d'une grêle de pierres. Un soldat romain ou bourguignon prétendit à l'honneur de le frapper le premier. Son corps déchiré fut jeté dans le Tibre. Le peuple romain se félicita d'avoir puni l'auteur des calamités publiques; et les serviteurs d'Eudoxie signalèrent leur zèle à la venger. Trois jours après ce tumulte, Genséric, suivi de ses Vandales, s'avança d'Ostie aux portes de Rome; et, au lieu d'une foule de jeunes Romains armés pour la défendre, on en vit sortir processionnellement le vénérable Léon, à la tête de son clergé. La fermeté du prélat, son éloquence et son autorité adoucirent, pour la seconde fois, la férocité d'un conquérant barbare. Le roi des Vandales promit d'épargner les citoyens désarmés, d'in-

(*) Les historiens contemporains parlent d'une course que les Vandales auraient faite sur les côtes occidentales de l'Espagne, vers 445.

terdire les incendies, et d'exempter les captifs de la torture; et, quoique ces ordres n'aient été ni sévèrement donnés, ni strictement exécutés, la médiation de Léon fut glorieuse pour lui et utile à son pays. Mais Rome, avec ses habitants, n'en fut pas moins la proie des Maures et des Vandales; et les nouveaux habitants de Carthage vengèrent les anciennes injures de la race punique qu'ils avaient remplacée. Le pillage continua durant quatorze jours et quatorze nuits; et Genséric fit soigneusement transporter sur ses vaisseaux les richesses publiques, celles des particuliers, et tous les trésors sacrés. Parmi les dépouilles, les ornements précieux de deux temples, ou plutôt de deux religions, offrirent un exemple mémorable de la vicissitude des choses humaines et divines. Depuis l'abolition du paganisme, on avait abandonné le Capitole; mais on respectait encore les statues des dieux et des héros; et la magnifique voûte de bronze doré était comme réservée aux mains avides de Genséric. Les objets sacrés du culte des Juifs, la table d'or, le chandelier à sept branches, originairement construit d'après les instructions de Dieu lui-même, qui étaient placés dans le sanctuaire de Jérusalem, avaient été offerts avec ostentation en spectacle aux Romains dans le triomphe de Titus, et déposés ensuitè dans le temple de la Paix. Après quatre siècles, ces dépouilles furent transportées de Rome à Carthage par un barbare qui tirait son origine des côtes de la Baltique. Les églises chrétiennes, ornées et enrichies par la dévotion de ces temps, offrirent une proie abondante aux mains sacriléges; et la pieuse libéralité du pape Léon, qui fondit six vases d'argent donnés par le grand Constantin, chacun du poids de cent livres, est une preuve de la perte qu'il tâchait de réparer. Dans les quarante-cinq ans qui s'étaient écoulés depuis l'invasion des Goths, Rome avait presque repris sa première magnificence. Il était difficile de tromper ou de rassasier l'avarice d'un conquérant qui avait le loisir d'enlever les richesses de la capitale, et des vaisseaux pour les transporter. Les ornements du palais impérial, les meubles, les vêtements, la vaisselle, tout fut entassé sans distinction. L'or et l'argent s'élevèrent à plusieurs milliers de talents, et les barbares ne négligèrent cependant ni le cuivre, ni l'airain. Eudoxie elle-même paya chèrement son imprudence. On la dépouilla de ses bijoux au moment où elle venait au-devant de son libérateur et de son allié. L'impératrice et ses deux filles, seuls restes de la famille du grand Théodose, furent forcées de suivre comme captives le sauvage Vandale, qui mit aussitôt à la voile, et rentra dans le port de Carthage après une heureuse navigation. Les barbares entraînèrent sur leurs vaisseaux des milliers de Romains des deux sexes, dont la figure ou les talents pouvaient contribuer aux plaisirs de leurs maîtres; et, dans le partage des captifs, les maris furent impitoyablement séparés de leurs femmes, et les pères de leurs enfants. Ils ne trouvèrent de secours et de consolation que dans la charité de Deogratias, évêque de Carthage. Il vendit généreusement les vases d'or et d'argent de son église; racheta les uns, adoucit l'esclavage des autres, soigna les malades, et fournit aux différents besoins d'une multitude dont la santé avait beaucoup souffert dans le passage d'Italie en Afrique. Le digne prélat convertit deux vastes églises en hôpitaux, y plaça commodément tous les malades, et se chargea de leur procurer tous les médicaments nécessaires à leur état. Deogratias, quoique d'un âge très-avancé, les visitait exactement le jour et la nuit. Son courage lui prêtait des forces, et sa tendre compassion ajoutait un prix inestimable à ses services. Comparons cette scène avec celle qui suivit la bataille de Cannes, et jugeons entre Annibal et le successeur de saint Cyprien (*). »

PARTAGE DES DÉPOUILLES; NOUVELLES COURSES DES VANDALES; RI-

(*) Gibbon; *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, ch. 36.

CIMER. — A son retour à Carthage, le roi Genséric, qui n'avait perdu, dit-on, dans la traversée qu'un seul vaisseau, celui qui portait les ornements et les statues du Capitole, s'empressa de distribuer les dépouilles de Rome aux guerriers de sa nation et aux Maures qui lui avaient servi d'auxiliaires. Or, argent, meubles et vêtements précieux, objets d'art et prisonniers, tout fut partagé. Suivant d'anciens récits, le roi se réserva, comme part du butin, les ornements du temple de Jérusalem, que Titus avait transportés à Rome; et, parmi les prisonniers, Gaudentius, fils d'Aétius, et Eudoxie avec ses deux filles. Plus tard, en 457, Genséric renvoya à Constantinople la veuve de Valentinien et de Maximus, avec Placidie, qui épousa Olybrius, destiné à devenir un jour empereur d'Occident. Quant à l'autre fille d'Eudoxie (*), elle demeura à Carthage, où elle devint, de gré ou de force, la femme de Hunéric, fils aîné du roi des Vandales.

La révolution qui avait livré Rome à Genséric lui avait donné en même temps les provinces d'Afrique qui, en vertu du traité de 442, étaient restées au pouvoir de Valentinien. En 455, les Vandales joignirent au territoire qu'ils possédaient déjà la Tripolitaine et les trois Mauritanies; et ils étendirent ainsi leur domination sur toute la côte de la Méditerranée, depuis Gadès jusqu'à la Cyrénaïque. Mais cette vaste étendue de pays ne leur suffit point encore; ils remontèrent sur leurs vaisseaux, et parcoururent la mer comme autrefois, pour attaquer et piller les provinces d'Europe qui étaient soumises à l'Empire. Ils voulaient aussi s'établir dans toutes les îles de la Méditerranée. Ils avaient bien compris que la possession de ces îles leur eût donné sur mer, et pour longtemps, une domination sans rivale, et qu'elle leur eût préparé d'ailleurs, contre les dangers de toute espèce dont ils étaient assaillis dans leurs courses, des points de relâche et de sûrs abris. Ils firent de longs efforts pour compléter ainsi leurs conquêtes. De 455 à 459, ils s'emparèrent de Malte, et de toutes les petites îles qui se trouvent placées non loin des côtes de l'Afrique. Mais ils ne furent pas si heureux dans leurs tentatives sur la Sicile, la Corse et la Sardaigne. L'empire d'Occident avait alors un général qui, par son activité et ses succès, les arrêta dans leurs entreprises. Ricimer détruisit une de leurs flottes en vue de la Sicile, près d'Agrigente; et, la même année 456, il les expulsa de la Corse, où ils avaient essayé de s'établir.

Ricimer était barbare d'origine. Il avait eu pour père un Suève, et pour mère la fille de Wallia, roi des Wisigoths. Il avait servi avec distinction sous Aétius, et s'était élevé rapidement dans l'armée romaine, par sa bravoure et par ses talents. Après la double révolution qui priva du trône et de la vie Valentinien et Maximus, il devint l'homme le plus puissant de l'Empire. Il hérita en quelque sorte, par la mort d'Aétius, de l'influence que cet illustre chef avait exercée pendant tant d'années sur les soldats barbares. Ses victoires sur les Vandales accrurent encore sa puissance. Ricimer, comme barbare, n'osait aspirer au rang suprême; mais il voulait au moins, à défaut du titre, se réserver le pouvoir absolu des empereurs. Il exerça ce pouvoir, et le fit sentir surtout à ceux qui étaient revêtus de la pourpre, et qui semblaient placés au-dessus de lui. Ce fut, en 456, au retour de la Corse, qu'en déposant Avitus, Ricimer fit le premier essai de ses forces. L'empereur déchu n'essaya point de reprendre le titre qu'on lui avait enlevé; il comprit sans doute que, même avec l'appui du roi des Wisigoths, son protecteur, toute résistance serait vaine. Il quitta l'Italie, et revint dans la Gaule, sa patrie, où il mourut (456). Après la déposition d'Avitus et un interrègne de plusieurs

(*) Nous suivrons, à cause de l'usage, l'exemple de Gibbon et de quelques autres historiens modernes qui l'appellent *Eudoxie* comme sa mère. Cependant Procope donne des noms différents à la veuve de Valentinien et à sa fille, l'épouse de Hunéric. Il appelle la première Εὐδοξία, et la seconde Εὐδοκία.

mois, Ricimer donna son assentiment à l'élévation de Majorien, que les vœux des Romains avaient appelé au trône impérial (avril 457).

L'EMPEREUR MAJORIEN; SES PRÉPARATIFS POUR ATTAQUER LES VANDALES EN AFRIQUE; DESTRUCTION DE LA FLOTTE ROMAINE A CARTHAGÈNE; MORT DE MAJORIEN. — Le caractère du nouvel empereur était, suivant l'expression de Gibbon, grand et héroïque. Dans sa jeunesse, il s'était illustré à la guerre par des actions d'éclat. Il arriva même, à la fin, que sa gloire fit ombrage à Aétius. Il avait trop de prudence pour engager la lutte contre celui dont la puissance, en Occident, n'avait point de bornes. Il abandonna donc les armées, et rentra dans la vie privée. Après la mort d'Aétius, il reparut à la tête des troupes impériales. Au moment même où l'estime de tous lui décernait le pouvoir souverain, il venait d'arrêter, au pied des Alpes, une nouvelle invasion des peuples germaniques. Maître de l'Empire, Majorien n'avait plus rien à désirer; et, comme tant d'autres, il aurait pu, en se cachant dans son palais, se livrer tout entier à de faciles plaisirs, et se dérober désormais aux travaux et aux dangers. Son élévation cependant n'amollit point son âme, et il porta en temps de paix, dans l'administration, la vigilance et l'énergie qui l'avaient illustré au milieu des camps. Vivement préoccupé par les maux de l'Empire, il déploya une activité extraordinaire pour le guérir au dedans, et pour écarter les dangers qui, du dehors, le menaçaient de toutes parts. C'était surtout vers l'Afrique que Majorien portait ses regards et sa pensée.

Les Vandales, en effet, poursuivaient le cours de leurs pirateries et de leurs dévastations. Leur puissance maritime et leurs entreprises audacieuses mettaient Rome et l'Italie dans un continuel danger. Majorien ranima le courage des Romains, rassembla des vaisseaux; et les mesures qu'il prit alors furent si sages et si promptes, que déjà, en l'année 458, une flotte vandale, commandée par un parent du roi, fut battue sur la côte de Sinuessa, non loin de l'embouchure du Liris. Genséric, après cet échec, se crut en péril; et, suivant son usage, il alla chercher, parmi ses alliés naturels, les peuples germaniques, des ennemis aux Romains. Il s'empressa de renouer avec les Wisigoths; et, pour accroître le nombre de ses auxiliaires, il s'offrit comme médiateur dans la guerre que ce peuple soutenait alors contre les Suèves. Mais Majorien, sans s'inquiéter des ennemis que lui suscitait le roi des Vandales, faisait, pour attaquer l'Afrique, d'immenses préparatifs. Il ne les ralentit point quand le roi des Wisigoths manifesta des dispositions hostiles; seulement il entra en Gaule, le prévint et le battit. Par son ordre, on avait préparé ou rétabli les arsenaux de l'Empire. On construisait une grande flotte sur les côtes de la Ligurie. Cette flotte nouvelle devait se joindre aux anciens vaisseaux qui stationnaient dans l'Adriatique, et se rendre, avec eux, à Carthagène, où l'empereur se proposait d'embarquer son armée.

Vers ce temps, suivant une vieille tradition byzantine, Majorien, voulant connaître les ressources de son ennemi, se rendit à Carthage. Il se présenta à Genséric sous un faux nom, et comme ambassadeur. Il avait noirci sa chevelure, qui naturellement était blonde, et ressemblait à l'or. Genséric l'accueillit avec distinction; et, pour lui donner une haute idée de ses forces et de sa puissance, il le conduisit à son arsenal. On dit qu'à l'approche de ces deux illustres guerriers, les armes entassées s'agitèrent et rendirent un son. Le roi des Vandales chercha alors, mais en vain, l'explication de ce prodige. Il n'apprit que plus tard qu'il avait accueilli dans sa capitale, et au sein même de son palais, le plus redoutable de ses ennemis. « La tradition, dit un grand historien, du voyage de Majorien à Carthage, doit être rejetée comme improbable; mais c'est une tradition qui n'a pu être imaginée que pour un héros. »

Quand Majorien eut achevé ses préparatifs, il partit avec ses troupes pour rejoindre la flotte qu'il avait ras-

semblée à Carthagène. Jadis, les Carthaginois avaient traversé l'Espagne et la Gaule pour attaquer Rome ; en 460, un empereur romain, par une marche inverse, passa par la Gaule et l'Espagne pour attaquer Carthage. La frayeur du roi des Vandales, à l'approche de Majorien, fut égale à celle qu'avait éprouvée autrefois le sénat de Rome, au temps d'Annibal. Genséric demanda la paix ; mais l'empereur rejeta ses propositions. Majorien était arrivé à Carthagène, et là il prenait ses dernières mesures pour opérer sa descente en Afrique. Le roi des Vandales, pour ralentir au moins la course de son ennemi, et pour compromettre sa marche dans le cas où il pénétrerait dans ses États, livra les Mauritanies Tingitane et Césarienne à une complète dévastation. Il fit combler les sources et les fontaines ou les empoisonna. Mais bientôt ses craintes s'évanouirent. Il avait des émissaires dans le camp de Majorien qui fomentaient les haines et les divisions et poussaient les troupes à la trahison. Des Goths, auxiliaires de l'Empire, livrèrent aux Vandales la flotte romaine, qui fut anéantie.

Majorien accepta alors la paix que lui proposait Genséric. En proie à une vive douleur, mais non découragé, il revint en Italie. Là, il rêvait sans doute une nouvelle expédition, lorsque Ricimer excita dans le camp de Tortone, au pied des Alpes, un soulèvement à la suite duquel l'empereur fut déposé. Le barbare avait compris que sous ce règne il resterait toujours au second rang, et que Majorien, revêtu de la pourpre, n'aurait jamais un maître, ni même un égal. Cinq jours après sa déposition, l'empereur déchu périt de mort violente. Telle fut la fin de Majorien, « le plus illustre, dit Procope, de tous ceux qui ont régné sur les Romains. »

LES VANDALES POURSUIVENT EN OCCIDENT LE COURS DE LEURS DÉVASTATIONS ; GENSÉRIC VEUT FAIRE UN EMPEREUR ; RUPTURE AVEC L'ORIENT.—Dès lors, les pirates de l'Afrique ne devaient plus rencontrer d'obstacles dans la partie de la Méditerranée qui s'étend de l'Espagne à l'Italie et à la Sicile. Chaque année, au retour de la belle saison, Vandales et Maures montaient sur des vaisseaux et allaient, dans les îles et sur le continent, pour piller et brûler, et aussi pour amener comme esclaves, à Carthage, les habitants de la côte qui ne s'étaient pas enfuis à leur approche. Le roi prenait part à ces expéditions. Lorsqu'il se mettait en mer, et que le pilote, s'adressant à lui, demandait : « Où irai-je ? — Le vent, répondait-il, « te conduira où nous appelle la co« lère de Dieu. » Genséric disait aux ambassadeurs romains qui venaient le prier de mettre un terme aux pirateries, que les empereurs d'Occident pouvaient facilement obtenir la paix en lui restituant le patrimoine d'Eudoxie, épouse de son fils Hunéric, et celui de Gaudentius, son prisonnier de guerre.

Ce fut vers 463 que les Vandales se rendirent maîtres de la Corse et de la Sardaigne. Ils firent aussi, pour s'emparer de la Sicile, des efforts multipliés ; mais, sur ce point, ils échouèrent dans toutes leurs tentatives. En 458, Majorien avait placé dans l'île, avec des troupes choisies, un de ses meilleurs officiers. C'était Marcellianus, qui défendit pendant six ans, avec bravoure et succès, la province que les chefs de l'empire lui avaient confiée. Il n'abandonna son poste qu'en 463 ; il voulait alors se soustraire, non point aux attaques des Vandales, mais à la perfidie et aux mauvais desseins de Ricimer. Trois ans plus tard, en 466, la mort de Livius Sévérus, qui avait porté, en Occident, le titre d'empereur, vint rompre le bon accord qui existait entre Genséric et la cour de Byzance. Ricimer voulait alors laisser vacant le trône impérial. Mais cette nouveauté et l'audace du barbare excitèrent, dans tous les esprits, une vive indignation. Ricimer céda devant les protestations énergiques des Romains. Il donna même son assentiment aux volontés du sénat, qui avait choisi, pour succéder à Sévérus, An-

thémius, l'un des plus illustres généraux de l'Orient. L'empereur de Constantinople, Léon, accueillit favorablement la demande qui lui était adressée de Rome. Il savait bien qu'en permettant à un de ses officiers de revêtir la pourpre, il se réservait une espèce de suprématie sur l'Occident. Tout s'arrangeait donc au gré de Rome et de Constantinople, lorsque Genséric intervint et demanda qu'à la place d'Anthémius on prît pour empereur Olybrius. Le mérite de l'un lui inspirait des craintes, tandis que, en raison de la parenté, il pouvait espérer de trouver chez l'autre un entier dévouement (*). Léon et les Romains ne tinrent compte ni des demandes, ni des menaces de Genséric. Le roi des Vandales, pour se venger, dirigea alors ses vaisseaux vers l'Orient, et les pirates de Carthage allèrent porter sur les côtes de la Dalmatie, de l'Illyrie, de l'Épire, de toute la Grèce, des îles de la mer Égée, et même de l'Asie, les ravages qui n'avaient atteint jusqu'alors que les provinces de l'Occident. La cour de Byzance négocia d'abord pour arrêter ce fléau; mais voyant que ses démarches n'amenaient aucun résultat, elle résolut d'opposer la force à la force, et de soutenir vigoureusement la guerre.

GUERRE ENTRE L'EMPIRE D'ORIENT ET LES VANDALES; BASILISCUS; COMBAT NAVAL; RUSES ET VICTOIRE DE GENSÉRIC; LES FORCES DE L'EMPIRE D'ORIENT SONT ANÉANTIES. — Parmi les guerriers qui suivirent Anthémius en Italie, se trouvait Marcellianus. Après son départ de la Sicile, il s'était retiré en Dalmatie, et là, à l'aide des soldats qui s'étaient dévoués à sa fortune, il se maintint à l'égard de Rome et de Constantinople dans une complète indépendance. Cependant, à l'avénement d'Anthémius, il s'imagina peut-être que l'influence de Ricimer, son ennemi, était à jamais détruite, et il s'offrit pour servir encore cet empire d'Occident, qu'autrefois il avait si glorieusement défendu. On accueillit sans doute avec joie les propositions de Marcellianus. On lui confia des troupes, et, à leur tête, il partit pour la Sardaigne, d'où il expulsa les Vandales (469).

A la même époque, les généraux de l'empire d'Orient obtenaient sur terre et sur mer de brillants succès. L'un d'eux, Héraclius, s'empara, avec les troupes de l'Égypte, de toute la Tripolitaine, et se prépara à marcher sur Carthage. L'empereur Léon cependant ne voulait point se borner à des attaques partielles; il avait résolu de frapper sur les Vandales un coup décisif, et il faisait alors d'immenses préparatifs. Avec les sommes qu'il tirait de Constantinople et des provinces, il équipa une flotte de onze cent trente vaisseaux, et leva plus de cent mille soldats ou matelots. Quand il eut rassemblé toutes ces forces, il les confia à Basiliscus, frère de sa femme, l'impératrice Vérine, et lui ordonna de se diriger vers la capitale du royaume de Genséric (470). « La flotte formidable de Basiliscus atteignit sans accident la côte d'Afrique. Il débarqua ses troupes au cap Bon, ou sur le promontoire de Mercure, à environ quarante milles de Carthage. L'armée d'Héraclius et la flotte de Marcellianus joignirent ou secondèrent le général de l'empereur, et les Vandales furent vaincus par terre et par mer, partout où ils voulurent s'opposer à eux. Si Basiliscus eût saisi le moment de la consternation pour marcher sur la capitale, Carthage se serait nécessairement rendue, et le royaume des Vandales était anéanti. Genséric considéra le danger en homme de courage, et l'éluda avec sa vieille habileté. Il offrit respectueusement de soumettre sa personne et ses États à la discrétion de l'empereur; mais il demanda une trêve de cinq jours pour stipuler les articles de sa soumission; et sa libéralité, si l'on peut en croire l'opinion universelle de ce siècle, lui fit aisément obtenir le succès de cette demande insidieuse. Au lieu de se refuser avec fermeté aux sollicitations de

(*) Placidie, femme d'Olybrius, était sœur d'Eudoxie, qui avait épousé Hunéric, fils aîné du roi des Vandales.

son ennemi, le coupable ou crédule Basiliscus consentit à cette trêve funeste, et se conduisit avec aussi peu de précaution que s'il eût été déjà le maître de l'Afrique. Dans ce court intervalle, les vents devinrent favorables aux desseins de Genséric. Il fit monter sur ses plus grands vaisseaux de guerre les plus déterminés de ses soldats ; ils traînèrent après eux de grandes barques remplies de matières combustibles, et, après y avoir mis le feu, ils les dirigèrent pendant la nuit au milieu de la flotte ennemie, sur laquelle le vent les portait. Les Romains furent éveillés par la vue des flammes qui consumaient leurs vaisseaux. L'obscurité, le bruit des vents, le craquement des bois, les cris des matelots et des soldats qui ne savaient ni obéir, ni commander, augmentaient le désordre et la terreur des Romains. Tandis qu'ils tâchaient de s'éloigner des brûlots et de sauver une partie de la flotte, les galères de Genséric les assaillirent de tous côtés, et une partie des vaisseaux sauvés des flammes devinrent la proie des Vandales. Au milieu des événements de cette nuit désastreuse, Jean, un des principaux officiers de Basiliscus, a su par son courage héroïque, ou plutôt désespéré, arracher son nom à l'oubli. Lorsque le vaisseau qu'il avait bravement défendu fut presque consumé par les flammes, il refusa la pitié et l'estime de Genzon, fils de Genséric ; et, se précipitant tout armé dans la mer, il s'écria, en disparaissant sous les vagues, « qu'il ne voulait point « tomber vivant au pouvoir des chiens. » Mais le méprisable Basiliscus, étranger à ce noble courage et placé au poste le plus éloigné de tout danger, prit honteusement la fuite dès le commencement du combat, retourna précipitamment à Constantinople, après avoir perdu moitié de sa flotte et de son armée, et se réfugia dans le sanctuaire de Sainte-Sophie, où il attendit que sa sœur eût arraché par ses prières et ses larmes un pardon à l'empereur indigné. Héraclius fit sa retraite à travers le désert ; Marcellianus se retira en Sicile, où il fut assassiné par l'un de ses propres officiers, à l'instigation sans doute de Ricimer, et le roi des Vandales apprit avec surprise et satisfaction que les Romains s'empressaient eux-mêmes de le débarrasser de ses plus formidables adversaires. Après le mauvais succès de cette grande expédition, Genséric reprit l'empire des mers, et les côtes de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie, éprouvèrent tour à tour les fureurs de sa vengeance et de son avidité. La Sardaigne et Tripoli rentrèrent sous son obéissance, et il joignit enfin la Sicile aux provinces déjà soumises à sa domination (*). »

GENSÉRIC CONTINUE LA GUERRE ; SES RAPPORTS AVEC LES OSTROGOTHS ; SES DERNIÈRES ENTREPRISES ; IL TRAITE AVEC L'EMPEREUR ZÉNON ; SA MORT. — Les historiens anciens ont pensé que l'empereur Léon perdit sa flotte par trahison. Ils ont accusé tout à la fois Basiliscus le commandant, et Aspar, Goth d'origine, qui cherchait, avec son fils Ardaburius, à se créer à Constantinople une puissance égale à celle que Ricimer exerçait en Italie. En ce qui concerne Aspar, l'opinion des contemporains ne paraît pas dénuée de vraisemblance ; mais il est difficile d'admettre la complicité de Basiliscus. Si Léon eût soupçonné seulement ce dernier d'aspirer, comme on l'a prétendu, au trône impérial, il ne lui eût certes pas accordé un entier pardon. Basiliscus, suivant un ancien historien, était un brave soldat ; mais son esprit était borné et on le trompait aisément. Léon était bien loin sans doute de lui attribuer le désastre qui l'avait frappé, puisqu'il lui rendit sa confiance et le replaça à la tête de ses troupes. Ce fut avec les débris de la flotte d'Orient que Basiliscus battit, en 471, les Van-

(*) Ce récit est emprunté à Procope. Gibbon (*Hist. de la décadence*, etc., ch. 36) a seulement cherché, à l'aide des documents contemporains, à rendre plus clair et plus précis l'historien byzantin, en ce qui concerne la mort de Marcellianus. Voy. *Procop. de Bello Vandal.*, I, 6 ; ed. Dindorf. *Corpus script. hist. byzant., etc. ; Bonnæ*, 1833.

dales sur les côtes de l'Italie, et les repoussa jusque dans le port de Carthage.

Aspar, il faut le croire, était le traître qui, par ses intrigues et ses mauvais conseils, avait livré vaisseaux et soldats au roi des Vandales. Léon lui fit expier, en le tuant, sa trahison et les craintes que, depuis si longtemps, il avait inspirées aux maîtres de l'Orient par ses hauteurs et son immense crédit. La mort d'Aspar fut encore pour Genséric un événement heureux, car elle fit naître une guerre et amena, jusque sous les murs de Constantinople, de redoutables ennemis (472). Parmi eux se trouvait le puissant roi des Ostrogoths, Théodéric. La capitale fut sauvée; mais les barbares ne voulurent point encore poser les armes. Tandis que le roi des Vandales, qui avait contracté alliance avec les Ostrogoths, pressait Théodéric de renverser Léon, il faisait ses courses accoutumées, et dévastait au midi les provinces de l'empire. Il essaya même d'attaquer l'Égypte et de prendre Alexandrie. Cette fois, il échoua dans son entreprise (473). La mort de Léon, en 474, suspendit, pour un instant, les hostilités (*). Genséric vit enfin tomber l'empire d'Occident. Il l'avait combattu, épuisé, amoindri, sans relâche, pendant un demi-siècle; et, en 476, il put se glorifier de ce que nul, parmi les chefs barbares, sans excepter Alaric et Attila, n'avait fait autant que lui pour effacer du monde le nom et la puissance de Rome. Restait l'empire d'Orient, contre lequel il se tourna. L'année même où la royauté d'Odoacre succédait, en Italie, à l'ancien gouvernement romain, Genséric dirigea ses pirates vers les côtes de l'Épire. L'empereur de Constantinople, Zénon, lui envoya alors un de ses officiers, Sévérus, pour demander la paix. Le vieux roi ne rejeta point les propositions de l'ambassadeur. Il se fit reconnaître par Zénon comme légitime possesseur de toute la côte septentrionale de l'Afrique, depuis la Cyrénaïque jusqu'à la mer Atlantique, des îles Baléares, de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile. En retour, il promit de traiter à l'amiable pour la dot si longtemps réclamée de l'épouse de son fils Hunéric, et aussi pour des contestations qui s'étaient récemment élevées entre les marchands grecs et ceux de Carthage. Il fit plus: par estime pour Zénon et pour Sévérus, l'ambassadeur, il cessa de persécuter les catholiques, et leur permit d'ouvrir leurs églises et de rappeler leurs évêques exilés. Enfin, il rendit la liberté à tous les sujets de Zénon, qui, par la piraterie ou la guerre, étaient tombés aux mains des Vandales, et qui, lui étant échus en partage, vivaient comme esclaves dans ses domaines. Après ce traité, qui légitimait ses anciennes et ses nouvelles conquêtes aux yeux du seul monarque qui eût le droit de les lui contester, il n'avait plus rien à désirer. Ce fut le dernier succès d'un règne qui, depuis cinquante ans, n'avait pas cessé d'être heureux. Au mois de janvier de l'année 477, Genséric atteignit le terme de sa glorieuse vie.

(*) Nous avons déjà dit plus haut qu'au moment où Théodéric, roi des Ostrogoths, traita avec les empereurs de Constantinople, il s'engagea à combattre tous les ennemis de l'empire, les *Vandales exceptés*.

GOUVERNEMENT DE GENSÉRIC. — Pendant la longue période de l'histoire des Vandales que nous venons de parcourir, les pirateries et les guerres n'avaient point absorbé toute l'activité de Genséric. Ce chef, qui eut toujours les armes à la main, porta souvent, néanmoins, son attention et ses soins vers les provinces qui étaient tombées en sa possession. Il s'appliqua constamment, en régularisant, si je puis me servir de cette expression, sa conquête, à rendre forte et permanente sa domination, qui, dans le principe, avait été uniquement l'œuvre de la force. Il réussit. Nous ne connaissons pas tous les moyens qu'il employa pour arriver à son but; mais, au moins, les résultats de son long règne attestent son extrême vigilance et sa grande sagesse. Nous parlerons ailleurs et longuement de la forme du gouverne-

ment chez les Vandales, des institutions politiques, des rapports des vainqueurs avec les vaincus, des alliances avec les Maures, etc ; ici, nous nous bornerons à rappeler, en peu de mots, les faits qui concernent l'histoire intérieure de l'Afrique, au temps de Genséric.

Depuis la sortie de l'Espagne jusqu'à la prise de Carthage, la nation vandale n'est qu'une horde inquiète, errante, qui n'a point d'autre patrie que la terre enclose par des fossés où elle place son camp; d'autres mœurs que celles que font la guerre et des combats sans cesse renouvelés; d'autre gouvernement que la discipline des armées. Il suffisait alors, à celui qui dirigeait les mouvements de cette horde, d'avoir assez de bravoure et d'énergie pour la sauver des attaques de l'ennemi, et pour maintenir, dans cette foule composée, comme nous l'avons dit, de tant d'éléments divers, l'obéissance et l'apparence de l'unité. Après la prise de Carthage, les Vandales, les Alains et les autres barbares qui s'étaient associés à leur fortune, furent mis en possession de terres et de demeures qu'ils ne devaient plus quitter. La vie du camp et des aventures cessa pour eux. Ils se disséminèrent dans une vaste et fertile province, la Proconsulaire, qu'ils ne pillèrent point comme les lieux où ils ne faisaient que passer, mais qu'ils exploitèrent dans des vues d'avenir, sans l'épuiser. Leurs mœurs changèrent. La nation, ainsi transformée, ne pouvait plus être régie seulement à l'aide de ces mesures simples et énergiques qui assurent l'ordre dans les armées; il lui fallait un gouvernement plus savant et plus compliqué, et un chef qui ne fût pas exclusivement un homme de guerre. Tous les faits que nous avons déjà signalés semblent attester que les vues et les talents de Genséric s'étendirent avec ses succès. Il se montra aussi habile à gouverner un peuple sédentaire qu'à diriger les mouvements irréguliers d'une tribu nomade.

D'abord, il partagea, il faut le croire, au gré de ses compagnons d'armes, la terre conquise. Puis, chose bien plus difficile encore, il mit les vainqueurs et les anciens possesseurs du sol de la Proconsulaire, qui, pour la plupart, comme nous le dirons ailleurs, étaient devenus de simples fermiers, dans des relations telles, que les Vandales eurent intérêt à effacer peu à peu tous les souvenirs de leur conquête, et à faire oublier aux Romains, par des ménagements de toute espèce, les rigueurs de l'expropriation. Genséric n'étendit point seulement ses soins à la province qu'il avait divisée entre ses guerriers, mais encore aux autres parties de l'Afrique où la terre n'avait point cessé d'appartenir aux Romains. En dehors de la Proconsulaire ou Zeugitane, jusqu'à l'extrême frontière de son empire, des garnisons maintenaient les habitants dans l'obéissance, et assuraient la rentrée des impôts. Pour s'étendre si loin, la surveillance de Genséric ne fut pas moins active que par le passé. Ce fut ainsi qu'il contint barbares et Romains, d'une main ferme et sûre, et qu'il conserva jusqu'à la fin, sur ses anciens et nouveaux sujets, un pouvoir absolu. Des récits contemporains nous apprennent que plus d'une fois, avant et après la prise de Carthage, les soldats barbares conspirèrent contre l'autorité et la vie de leur chef; mais nous savons aussi qu'il arrêta toutes les conspirations par de sanglantes exécutions. Nul en Afrique, pendant son règne d'un demi-siècle, ne se révolta impunément.

Genséric, on le voit, eut à surmonter de graves et d'innombrables difficultés. Toutefois, il faut dire qu'il fut secondé dans son gouvernement par deux choses : d'une part, par les hérésies qui avaient pris racine en Afrique, et, d'autre part, par les odieux souvenirs qu'avaient laissés dans tous les esprits les excès de l'administration impériale. D'abord les donatistes et les ariens, jadis persécutés, devinrent pour lui, en haine des empereurs, leurs ennemis, de fidèles et puissants auxiliaires; ensuite il rencontra, même au sein de la population catholique, des

hommes qui l'acceptèrent avec joie, préférant, comme on l'avait déjà vu tant de fois, dans ce siècle de calamités, la domination des barbares à l'administration oppressive des Romains. Le fisc impérial avait exercé sur l'Afrique sa désastreuse influence. Il l'avait ruinée, épuisée. Les habitants, en proie depuis si longtemps à d'intolérables souffrances, virent dans les Vandales des libérateurs; et, en réalité, ils trouvèrent, sous le gouvernement de Genséric, un soulagement à leurs maux.

Enfin, le roi des Vandales se montra fort et habile dans ses relations avec les Maures. Pour tourner à son profit et à l'avantage de ses États l'ardeur de cette nation avide et remuante, il l'associa à toutes ses entreprises. Il plaça des Maures dans les rangs de ses soldats, sur ses vaisseaux et dans ses garnisons. Il payait leurs services, et, de plus, il les excitait aux pirateries, en leur faisant, au retour de chaque expédition, une part dans le butin. Ce fut ainsi qu'il préserva la partie méridionale de son royaume de continuelles invasions, et qu'il s'aida pour l'accomplissement de ses desseins et pour ses agrandissements, même de ceux que des circonstances fortuites et une haine commune contre les Romains avaient rendus momentanément ses alliés, mais qui, par leur position, leurs mœurs et leurs besoins, devaient être ses plus implacables ennemis.

ÉTENDUE DES POSSESSIONS DES VANDALES SOUS LE RÈGNE DE GENSÉRIC. — Le territoire sur lequel Genséric régnait, et qu'il maintint pendant tant d'années dans une complète dépendance, occupait presque toute la côte septentrionale de l'Afrique. Nous avons dit qu'en l'année 442, après son établissement définitif, le roi des Vandales avait consenti à ne garder de ses conquêtes que la Proconsulaire ou Zeugitane, la Byzacène, et une faible portion de la Numidie. Après la mort de Valentinien et la prise de Rome (455), il occupa, pour ne plus s'en dessaisir, les trois Mauritanies, toute la Numidie, et, à l'orient, la Tripolitaine. Zénon sanctionna, par son traité avec le roi des Vandales (476), ces usurpations successives des provinces qui avaient appartenu autrefois aux empereurs romains. Il reconnut en outre Genséric comme légitime possesseur des Baléares, de la Corse, de la Sardaigne, de Malte et des petites îles avoisinantes, et, enfin, de la Sicile.

Quand Genséric mourut, son autorité était reconnue en Afrique, depuis l'Atlantique et Ceuta jusqu'à l'embouchure du Cinyps, et peut-être même, à l'est de ce fleuve, jusqu'à la frontière de l'ancien empire carthaginois, c'est-à-dire, jusqu'aux autels des Philènes. Sans doute, en certains lieux, dans les trois Mauritanies, par exemple, et dans la Tripolitaine, la domination des Vandales ne s'étendit pas au loin dans les terres; souvent même elle ne se fit sentir qu'aux villes de la côte. Toutefois, il faut dire que, par la nature de ses relations avec les Maures, Genséric mit ses frontières du sud à l'abri des attaques et des invasions; et, sous ce rapport, sa puissance en Afrique fut plus forte et plus étendue que celle des empereurs romains qu'il avait remplacés (*).

PORTRAIT DE GENSÉRIC. — L'ensemble des événements que nous avons racontés jette une vive lumière sur le caractère et les grandes qualités du roi Genséric. Toutefois, nous n'aurions encore de ce chef, l'un des plus illustres parmi les barbares (**), qu'une idée bien incomplète, si nous ne rapprochions de nos jugements le témoignage et les impressions des siècles passés.

Suivant Orose, les Vandales étaient de leur nature « avides de gain, sans foi, et amis de la ruse (***). » On a vu, dans les pages qui précèdent, que Genséric ne démentait point son origine. Il avait aussi la bravoure commune à tous les barbares; et, de plus,

(*) Voyez Papencordt, l. III, chap. I, p. 174 et suiv.; et Marcus, p. 285 et suiv.
(**) Procop.; *de Bello goth.*, III, I.
(***) Oros., VII, 38.

il se distinguait par la promptitude avec laquelle il prenait et exécutait ses résolutions. Les Byzantins, tant de fois trompés et vaincus, disaient de lui « que ses ennemis n'avaient pas encore eu le temps de réfléchir et de prendre leurs mesures, que déjà il les avait frappés (*). » Il s'affranchit, et c'est là sans doute une chose singulière chez un barbare victorieux, de toutes les passions qui auraient pu gêner ses desseins et arrêter ses entreprises. Il ne s'amollit point au sein du luxe et des plaisirs qu'offrait, à Carthage, la vieille civilisation romaine. Il subordonna, ce qui était bien rare de son temps, ses croyances religieuses à ce que nous appellerions aujourd'hui ses vues et ses intérêts politiques. Genséric, s'il faut en croire d'anciennes traditions, avait été catholique dans sa jeunesse (**). Plus tard, par ambition et pour régner plus sûrement sur une nation qui avait adopté presque tout entière l'arianisme, il changea de croyances. On sait qu'en Afrique, il se fit le persécuteur de ceux qui avaient été autrefois ses coreligionnaires. Mais il cessa de se montrer sévère à leur égard, le jour où il ne vit plus en eux des ennemis politiques. Après la chute de l'empire d'Occident et la ruine de la puissance maritime des Byzantins, les catholiques ayant perdu tout espoir de secours, et ne lui inspirant dès lors aucune crainte, il leur permit d'ouvrir leurs églises, et les toléra. Jornandès a tracé en quelques mots le portrait de Genséric. « Il était, dit-il, d'une taille moyenne, et, par suite d'une chute de cheval, il boitait. Il méditait beaucoup, parlait peu, et ne s'abandonnait point aux plaisirs. Il était irascible et avide de richesses. Il se montra prévoyant dans ses alliances, et toujours habile à exciter entre les différents peuples la discorde et les haines (***). »

Celui-là seul qui possédait tant de qualités pouvait accomplir et affermir, avec cinquante mille soldats au plus, appartenant à plusieurs races et à plusieurs nations, la conquête de toute l'Afrique septentrionale. La grandeur des Vandales fut donc exclusivement l'œuvre de Genséric. Elle avait commencé avec lui ; mais aussi elle ne devait point lui survivre. Dès les premiers jours d'un nouveau règne devait se manifester la décadence de la nation.

(*) Malchi *Histor.*, p. 95, éd. Paris.

(**) Idatii *Chron.*, p. 22.

(***) Jornand.; *De reb. get.* 53.

AVÉNEMENT DE HUNÉRIC ; SES RAPPORTS AVEC L'EMPIRE D'ORIENT ; PREMIERS SYMPTÔMES DE DÉCADENCE CHEZ LES VANDALES (*). — Après la mort de Genséric (477), Hunéric, son fils aîné, lui succéda. Il était à peine en possession du trône que de graves dissentiments éclatèrent entre lui et l'empereur d'Orient. Des réclamations relatives à des actes de piraterie avaient fait naître des difficultés que rendait plus grandes encore l'ancienne obstination de la cour de Byzance à ne point payer la dot de la reine Eudoxie. L'empereur, en effet, retenait toujours les biens de l'épouse de Hunéric. Le roi Genséric n'avait pu les obtenir malgré ses vives instances, et son successeur n'avait pas été plus heureux que lui dans ses premières demandes. Cependant, Zénon consentit enfin à négocier. Il envoya pour terminer cette affaire, et peut-être par esprit de conciliation, un homme dont le choix devait plaire au roi des Vandales (478). C'était Alexandre, principal officier de la maison de Placidie, sœur d'Eudoxie. Le négociateur se conduisit sans doute avec une grande habileté, car Hunéric le fit suivre à Constantinople par des ambassadeurs chargés de porter à Zénon des paroles de paix et d'amitié (479). Le roi des Vandales leva lui-même

(*) Pour toute la période de l'histoire des Vandales qui s'étend de la mort de Genséric à la déposition de Hildéric, nous avons fait souvent usage de l'ouvrage de M. Papencordt (*Geschichte der vandalischen Herrschaft in Africa*, p. 109 et suiv.) et aussi d'un excellent travail qui nous a été communiqué par un jeune savant, M. Maximilien Veydt.

tous les obstacles qui s'opposaient à une sincère réconciliation : il renonça à la dot d'Eudoxie; il cessa de réclamer une indemnité pour les marchands de Carthage, qui avaient été pillés; il abandonna enfin toutes les prétentions que Genséric, son père, avait fait valoir sur l'Empire. Les Grecs pénétrèrent aisément dans les motifs de ces larges concessions; ils surent que Hunéric n'était pas moins avide qu'eux-mêmes d'éviter une rupture et la guerre. Voici quelles furent alors leurs impressions :

« Les ambassadeurs qui revinrent avec Alexandre, dit le Byzantin Malchus, déclarèrent que leur roi Hunéric désirait, sans feinte, devenir l'ami de l'empereur Zénon; qu'il aimait les Romains, et qu'il renonçait à ses réclamations de rentes et des autres biens que Léon avait retenus à sa femme; qu'il ne serait même plus question des biens qu'on avait enlevés, dans la dernière guerre, à des marchands de Carthage, ni de tout ce qui avait fait élever à son père des plaintes contre les Romains; que Hunéric voulait conclure une paix durable avec eux, et ne pas même laisser subsister dans leur esprit le soupçon qu'il pourrait un jour ne pas observer fidèlement les traités à intervenir et les arrangements déjà faits; qu'il avait de grandes obligations à l'empereur de ce qu'il témoignait tant de respect à Placidie, femme d'Olybrius; qu'aussi était-il prêt à consentir à tout ce que Zénon lui demanderait. Ce n'était pourtant que l'exorde d'une harangue décente, que tout cela; la vérité est que les Vandales furent alors fortement soupçonnés d'avoir voulu faire la guerre à l'Empire; mais ils s'étaient tellement amollis depuis la mort de Genséric, qu'ils ne portaient plus la même vigueur que jadis aux affaires. Ils n'entretenaient même plus ces armées et ces flottes que Genséric avait toujours prêtes dans les ports de mer, et avec lesquelles il déjouait les projets de ses ennemis, avant même qu'ils fussent définitivement arrêtés. »

En effet, à partir de cette époque, les Vandales, pour jouir plus complétement de la paix, renoncèrent à leurs courses maritimes. Ils se jetèrent, avec une espèce d'ivresse, dans tous les plaisirs et dans toutes les débauches qui avaient tant affaibli ces Romains qu'ils méprisaient et qu'ils avaient dépossédés. L'esprit militaire s'éteignit chez eux, et les forces de la nation déclinèrent rapidement. Mais ce changement dans les habitudes et les mœurs devait avoir de prompts résultats. Les Maures, que la main puissante de Genséric avait à peine contenus, se levèrent en armes sous Hunéric, et ils commencèrent dès lors une guerre sans fin contre les Vandales dégénérés.

GUERRES ENTRE LES VANDALES ET LES MAURES; CARACTÈRE DE CES GUERRES. — Nous n'essayerons point ici de raconter, dans les moindres détails, tous les incidents de ces longues guerres. Nous nous bornerons à reproduire une page où, suivant nous, M. Marcus a parfaitement saisi et rendu le caractère général de la lutte que les Vandales eurent à soutenir contre les Maures, leurs agresseurs. « Les événements auxquels ce combat des deux nations donna lieu, dit-il, ne nous sont guère connus; il est néanmoins facile d'en déterminer le caractère, et de dire quel en fut le résultat. C'était une suite continuelle de petites guerres de partisans dont les côtes de la Tripolitaine, les parties basses de la Byzacène, les montagnes d'Aurès, et le haut plateau bordé, au sud, par ces dernières; au nord, par le petit Atlas; à l'est, par le Bagradas ou Megerda, et, à l'ouest, par le lac Chott et par le cours supérieur de l'Ajebbi, furent le principal théâtre. Les Maures étaient d'ordinaire les agresseurs dans ces guerres; et ils les entreprirent dans les premiers temps pour devenir maîtres absolus des chaînes de montagnes et des plateaux ou vallées qu'elles renferment; et, plus tard, pour s'enrichir par le pillage aux frais des habitants romains de la côte et des parties peu élevées de l'intérieur du pays. Les Vandales devaient s'opposer aux projets des Maures·

sinon, ils risquaient de voir bientôt leur empire réduit aux limites de la Proconsulaire, où ils demeuraient presque tous. Mais, dans leur lutte contre les Maures, tous les avantages étaient du côté de ces derniers. Agresseurs, ils purent faire porter leurs attaques sur plusieurs points de l'empire vandale à la fois, ou sur ceux qui leur offraient pour le moment le plus de chances de succès. Les Vandales avaient peu de troupes stationnaires dans les provinces du prince; mais c'est là précisément que se vidait la querelle des deux nations; et les conquérants germains de l'Afrique n'auraient pas voulu que les habitants romains de ces provinces se chargeassent de leur défense. Si les Vandales approchaient avec des forces trop grandes, les Maures se retiraient dans des lieux déserts ou défendus par de hautes montagnes, sauf à revenir dès que l'ennemi serait parti, ou à envahir le territoire vandale à une longue distance de l'endroit où le parti adverse avait momentanément pour lui la supériorité du nombre. Mais les Maures étaient d'ordinaire plus nombreux que les Vandales, et la tactique militaire de ceux de l'Est les fit sortir victorieux de tous les combats qu'ils livrèrent aux guerriers tudesques. Quant aux Maures de l'Ouest, ils se battaient aussi bien à cheval que les Vandales, et leurs fantassins valaient probablement mieux que l'infanterie de ces derniers. La flèche et le dard des Numides et des Mauritains les mettaient à même de faire plus de mal aux Vandales, que ceux-ci ne purent leur en faire avec leurs larges épées et leurs longues lances, les Maures occidentaux ayant l'habitude de disparaître comme l'éclair du champ de bataille quand ils voyaient de loin l'ennemi fondre sur eux, et de se jeter sur lui à leur tour au moment où il s'y attendait le moins. Il n'est donc pas étonnant que dans les parties occidentales de l'empire vandale, les Maures soient parvenus peu à peu, non-seulement à se rendre maîtres de toute la Mauritanie césarienne et de celle de Sitifis, à l'exception de Césarée et de quelques autres villes maritimes, mais à expulser en outre les Vandales de toute la partie de la Numidie qui est située au sud du petit Atlas. Plus à l'est, les Maures de la Tripolitaine et de la Byzacène étendirent leurs ravages, déjà sous le règne de Trasamund, jusqu'à Ruspe et au delà. Du temps de Hunéric, les Maures ne purent détacher de l'empire vandale que les montagnes d'Aurès et quelques districts situés sur la route de Lambèse à Sitifis. Mais sous les rois postérieurs, leurs conquêtes s'agrandirent d'autant plus rapidement que les Vandales s'amollirent davantage; et, dans les dernières années de la domination de ce peuple germain en Afrique, les habitants d'Adrumète, ville située non loin de la Proconsulaire, se virent obligés de fermer les ouvertures qui étaient à leurs maisons, et de les joindre les unes aux autres, pour se défendre tant bien que mal contre les irruptions subites des Maures (*). »

TENTATIVES DE HUNÉRIC POUR CHANGER L'ORDRE DE SUCCESSION AU TRÔNE; SES PERSÉCUTIONS CONTRE SA PROPRE FAMILLE ET CONTRE LES GRANDS DU ROYAUME. — Il semble que pendant la durée de son règne, Hunéric n'ait voulu manifester son autorité et sa puissance que contre ses parents et contre ses propres sujets. Sans tenir compte des nombreux dangers qui du dehors menaçaient les Vandales, il se plut à porter le désordre dans l'intérieur de son royaume, et à diminuer ses propres forces par un gouvernement tyrannique et par de sanglantes persécutions. Une chose le préoccupa avant tout, ce fut de changer l'ordre que Genséric avait établi pour la succession au trône. Le conquérant de l'Afrique avait voulu que la royauté appartînt, en cas de mort, non point suivant les lois ordinaires au fils du roi défunt, mais au membre le plus âgé de la famille royale. Il faut ajouter, toutefois, que les fils du roi défunt étaient appelés aussi à succéder,

(*) M. Marcus; *Histoire des Vandales*, etc., p. 311 et suiv.

pourvu qu'ils remplissent cette condition d'âge que Genséric, par crainte des minorités et aussi peut-être pour légitimer sa propre élévation, avait posée dans son testament. Hunéric, pour favoriser ses enfants, voulut violer l'ordre établi. Pour parvenir à son but, il se fit le persécuteur des autres membres de sa famille. Parmi ceux-ci, il craignait surtout la femme rusée et habile qu'avait épousée son frère Théodéric. Il l'accusa d'un crime imaginaire et la fit décapiter. Le fils aîné de Théodéric, jeune prince versé dans les belles-lettres, partagea le sort de sa mère; puis un autre fils encore en bas âge et deux filles furent abandonnés à la fureur des animaux sauvages; enfin Théodéric et Genzon, frères du roi, et Godagis, un de ses neveux, furent condamnés à l'exil. On ne laissa auprès d'eux aucun de ceux qui auraient pu les aider ou les consoler; on leur enleva même leurs serviteurs et leurs esclaves. Les comtes et les autres nobles soupçonnés d'être les partisans des opprimés furent étranglés.

Hunéric, qui frappait avec tant de rigueur ses frères et ses neveux, ne devait point, sans doute, se montrer scrupuleux et modéré à l'égard de ceux qui ne lui étaient pas unis par les liens du sang. Sans mémoire pour les services passés, sans respect pour les choses les plus saintes, il enveloppa également dans ses sanglantes persécutions et les vieux compagnons de son père, et les ministres de sa religion. D'abord il fit trancher la tête à Heldic, que Genséric avait nommé chancelier du royaume. Il fit saisir aussi la femme de Heldic, Teucarie, et la condamna au feu. Après l'exécution, les restes des deux époux furent traînés, durant un jour entier, sur toutes les places et dans les rues de Carthage. Le frère de ces infortunés, Camut, parvint à se soustraire au dernier supplice en se réfugiant dans un temple. Il fut arrêté néanmoins, et il ne put échapper à la torture; on le jeta d'abord dans une fosse immonde, d'où il ne fut tiré que pour travailler à la terre comme esclave. La colère du roi ne fut pas encore apaisée par tant de rigoureux châtiments: chaque mois, Camut était frappé de verges; on mesurait l'eau qu'il buvait, et le pain qu'on lui donnait était à peine suffisant pour prolonger son existence.

Dès les premières exécutions, l'évêque arien de Carthage, Jocundus, avait essayé de porter au roi des paroles de pitié et de clémence. La pacifique et généreuse intervention du prélat fut mal récompensée: Hunéric irrité fit brûler Jocundus en présence de tout le peuple assemblé. Les catholiques virent peut-être avec joie cette fin tragique d'un évêque arien, mais le temps n'était pas éloigné où devait fondre sur eux une terrible persécution.

INTERVENTION DE HUNÉRIC DANS LES AFFAIRES RELIGIEUSES; LES MANICHÉENS ET LES CATHOLIQUES. — Dans les premiers temps qui suivirent son avénement, Hunéric se montra plus tolérant que son père envers les catholiques de son royaume. Il accabla d'abord de ses rigueurs les manichéens. Il ménageait alors les catholiques pour les lier en quelque sorte à ses projets. Il espérait sans doute qu'à l'aide de cette modération affectée, il les gagnerait à sa cause et à celle du fils qu'au mépris des lois il voulait placer sur le trône. Quand il s'aperçut qu'il ne pouvait réussir par la douceur, il eut recours à la sévérité et aux violences: il priva tous les catholiques de leurs emplois; il poursuivit même les officiers de sa cour qui refusèrent d'embrasser l'arianisme; et, après les avoir dépouillés de leurs biens, il les fit déporter en Sardaigne. Il était naturel que la persécution frappât surtout les prêtres et les évêques. Hunéric ne se contenta point de leur ôter leurs biens; dans la première moitié de l'année 483, il en jeta près de cinq mille dans les déserts de l'Afrique, et les livra ainsi, sans défense, aux attaques et aux mauvais traitements des Maures. Néanmoins, malgré sa toute-puissance, le roi sen-

tit le besoin de donner à ces actes, d'une odieuse tyrannie, les apparences de la légalité. A cet effet, le 19 mai 483, il publia un édit qu'il fit lire, le jour de l'Ascension, dans toutes les églises de son royaume. Par cet édit, il ordonnait aux évêques ariens et catholiques de se réunir à Carthage le premier jour de février de l'année suivante 484, pour discuter librement, disait-il, sur les points qui séparaient les deux églises.

CONCILE DE CARTHAGE; ÉDIT DU ROI HUNÉRIC CONTRE LES CATHOLIQUES. — Tous les évêques de l'Afrique s'étant rendus à Carthage, au temps indiqué, les conférences commencèrent; mais la discussion fut loin d'amener entre les deux partis un rapprochement et des concessions; les catholiques demeurèrent inébranlables dans leur foi. Les ariens qui avaient prévu, sans doute, ce résultat, saisirent avidement l'occasion qui leur était offerte de frapper leurs ennemis, et Hunéric publia l'édit suivant (*) :

« Nous, Hunéric, roi des Vandales et des Alains, mandons les choses qui suivent à tous les peuples soumis à notre domination.

« C'est un des attributs de la majesté royale de faire retomber le mal sur ceux qui ont voulu le mal. Le méchant ne doit s'en prendre qu'à lui-même si le châtiment est le résultat de ses mauvaises intentions. En cela, notre clémence suit la marche de la justice divine, qui répand, par une équitable compensation, le bien et le mal sur chaque homme, suivant qu'il a mérité ou démérité. C'est pourquoi nous prenons aujourd'hui des mesures sévères contre les provocateurs qui ont cru pouvoir enfreindre les édits de notre père de glorieuse mémoire et nos propres édits. Nous avons déjà fait savoir par nos ordonnances, à tous les peuples qui nous obéissent, que nous nous opposions aux assemblées convoquées par les prêtres catholiques dans les terres échues en partage aux Vandales, et à la célébration de leurs mystères impies. Voyant que les catholiques ne tenaient point compte de nos injonctions, et ayant été informés d'ailleurs que plusieurs se vantaient d'être seuls en possession de la vraie doctrine, nous leur avons mandé, en leur fixant un délai de neuf mois, de venir sans crainte à Carthage pour une assemblée qui devait avoir lieu aux calendes de février de la huitième année de notre règne. Notre intention était d'examiner, dans cette nouvelle conférence, si l'on pouvait se rapprocher de leurs doctrines. Lorsqu'ils se furent rendus de toutes parts à Carthage pour l'époque désignée, nous leur accordâmes encore un délai de quelques jours. Au moment où les catholiques se montrèrent disposés à conférer, nos vénérables évêques les invitèrent à prouver nettement, à l'aide des divines Écritures, ainsi que cela avait été réglé à l'avance, leur dogme de la *consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, ou bien à rejeter ce que les innombrables prélats, rassemblés de toutes les parties du monde, dans les deux conciles de Rimini et de Séleucie, avaient précédemment condamné. Mais loin de se prêter à ce qu'on leur demandait, ils poussèrent le peuple à la sédition. Ils firent plus : lorsque nous leur enjoi-

(*) Nous ne devons point faire un récit détaillé des persécutions auxquelles furent exposés les catholiques sous la domination des Vandales. Tout ce qui tient à l'origine, aux progrès et aux luttes du christianisme en Afrique, trouvera place dans une autre partie de ce volume. Toutefois, nous sommes forcés de donner ici, dans son entier, l'édit promulgué par le roi Hunéric, en l'année 484. D'abord, cet édit contient plusieurs faits importants que nous ne pouvions passer sous silence, le concile de Carthage, par exemple; ensuite, il offre, quoiqu'en abrégé, un tableau complet des triomphes et des revers qui ont marqué les diverses périodes de la guerre que le catholicisme eut à soutenir en Afrique contre les hérésies. Nous nous dispensons, en outre, par la simple traduction de ce document, d'entrer dans de longs développements. Il suffira de lire l'édit de 484 pour connaître la cause et la nature de la grande persécution qui a signalé le règne de Hunéric

gnîmes, le second jour, de nous éclairer, suivant l'engagement pris, sur leurs croyances, ils eurent recours, avec leur audace accoutumée, à une nouvelle sédition et aux clameurs, et les débats ne purent commencer. Sur leurs provocations, nous ordonnâmes que leurs églises restassent fermées tant qu'ils ne voudraient pas se présenter à la conférence indiquée. Avec une mauvaise volonté bien arrêtée, ils persistèrent dans leur résolution. Nous avons donc cru nécessaire et juste de tourner contre eux les mesures prescrites dans les lois qu'ils ont fait promulguer à différentes époques par les empereurs qui partageaient leurs erreurs. Voici quelques dispositions de ces lois : « Il n'y aura point d'autres églises que celles qui sont desservies par des prêtres catholiques; il ne sera pas permis aux dissidents de se réunir pour vivre sous une règle commune, de convoquer des assemblées, de se faire donner ou d'élever des églises dans les villes ou dans tout autre lieu, quelque petit qu'il soit. Toutes les choses qui auront servi au culte non autorisé seront la propriété du fisc. Les biens de l'église condamnée reviendront aux prêtres catholiques. Les dissidents ne pourront se déplacer; s'ils essayent de changer de pays, ils seront livrés par les villes et localités où ils auront cherché refuge; ils ne pourront ni baptiser, ni se livrer à la controverse sur des matières religieuses; défense leur est faite de sacrer les évêques, de conférer les ordres aux prêtres et aux membres du clergé. Les délinquants, à savoir, celui qui conférera les ordres et celui qui les recevra, seront condamnés, chacun séparément, à une amende de dix livres d'or; en sus, ils ne pourront appeler de la sentence. On ne tiendra aucun compte aux condamnés des titres particuliers qu'ils pourraient faire valoir. Enfin, dans le cas où il y aurait récidive, les coupables seront enlevés de leurs demeures, conduits en exil et soumis à la surveillance. » Les mêmes empereurs ont également sévi contre les dissidents laïques, en les privant du droit de donner, de tester, et aussi de recueillir une donation ou une succession, soit à titre de fidéi-commis, de legs ou de donation, et cela quand bien même ils eussent été héritiers légitimes, ou simplement héritiers désignés par codicille et autres actes de ce genre. La persécution en était venue à ce point que les officiers même du palais étaient soumis, pour le seul fait de dissidence, aux peines les plus sévères. Ainsi privés de leurs dignités et des priviléges de leurs charges, ils se voyaient assimilés aux criminels d'État. Les employés subalternes des divers fonctionnaires civils étaient passibles, pour le même fait, d'une amende de trente livres pesant d'argent. S'ils encouraient une sixième fois la condamnation, on ajoutait au châtiment prescrit les verges et l'exil. En outre, les empereurs avaient ordonné de brûler tous les livres des prêtres qu'ils poursuivaient pour hérésie. Semblablement, nous ordonnons de brûler les livres qui contiennent les doctrines impies des catholiques. Voici, en outre, quelles étaient les mesures prises, au temps des empereurs catholiques, contre les individus de chacune des classes dont se compose la population de l'empire : les *illustres* payaient pour le fait de dissidence, cinquante livres pesant d'or; les *spectabiles*, quarante; les *sénateurs*, trente; les *décurions*, cinq; les *marchands*, cinq; *chaque homme du peuple*, cinq; enfin les *circumcelliones*, c'est-à-dire les individus n'ayant point de domicile fixe (*), payaient dix livres pesant d'ar-

(*) Dans l'opinion de M. Louis Marcus, les *circumcelliones* étaient *les habitants de la campagne et des places où il n'y avait point de curie ou sénat.* Suivant nous, c'est une grave erreur. Les *circumcelliones* désignés dans l'édit que nous reproduisons ici, étaient des individus qui tenaient en quelque sorte le milieu entre les membres du clergé et les laïques, et qui, sous un costume particulier et comme *moines*, erraient çà et là, sans avoir un domicile fixe. Les nombreux exemples empruntés par du Cange à saint Augustin, à Isidore, au Moine de Saint-Gall et à bien d'autres encore, ne nous lais-

gent; et de plus, ceux qui persévéraient dans ce qu'on appelait leurs erreurs, perdaient leurs biens et étaient condamnés à l'exil. Si les habitants de tout rang, dans les villes, si les régisseurs et fermiers des biens d'autrui essayaient de cacher un délinquant, ne le dénonçaient pas, ou tentaient de soustraire un prévenu au jugement, ils encouraient les mêmes peines que les coupables. Les fermiers des domaines royaux donnaient au fisc, à titre d'amende, une somme égale à celle qu'ils payaient pour la ferme. C'était la mesure qui était généralement adoptée à l'égard des régisseurs de biens particuliers, ou des possesseurs d'immeubles, quand ils refusaient d'abandonner leurs croyances. Les gouverneurs civils des provinces qui ne tenaient pas la main à l'exécution de ces lois encouraient la peine de mort; il en était de même des trois employés supérieurs des bureaux du gouverneur civil; quant aux employés inférieurs, ils étaient passibles chacun d'une amende de vingt livres d'or. C'est pourquoi nous croyons nécessaire d'appliquer à notre tour toutes les mesures précédemment indiquées à ceux qui sont convaincus d'avoir été et d'être encore catholiques. Nous leur ordonnons de renoncer à leurs anciennes erreurs. S'ils résistent, on les poursuivra devant les tribunaux de toutes les villes, et on poursuivra aussi les juges qui, sans tenir compte de nos volontés, auront négligé d'infliger aux coupables de rigoureux châtiments. Nous voulons donc que les partisans de la doctrine de la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, doctrine déclarée fausse dans une assemblée où ont figuré tant et de si grands prélats, s'abstiennent de toutes les choses condamnées ci-dessus. Qu'ils sachent bien qu'il sera procédé à leur égard sans nulle tolérance. Les châtiments atteindront indistinctement tous ceux qui, aux calendes de juin de la huitième année de notre règne, ne se seront point convertis à la vraie religion, celle que nous pratiquons et vénérons. Notre piété a fixé ce délai pour ouvrir la voie de l'indulgence à ceux qui se rétracteront, et, d'autre part, pour enlever tout prétexte de plaintes à ceux qui ne se rétracteront point. Les individus qui persévéreront dans leur erreur, qu'ils soient officiers du palais ou fonctionnaires publics, seront passibles d'une amende, chacun en raison de son rang, et d'après le tableau qui a été dressé précédemment. Nous voulons en outre, par cet édit, que pour la punition des délits, on consulte avec soin le texte des lois que nous avons citées, afin qu'on ne puisse commettre d'erreurs dans l'application des peines. Quant aux gouverneurs des provinces, nous ordonnons qu'on leur inflige les châtiments prononcés contre eux quand ils négligeront d'obéir à nos commandements. Que les vénérables serviteurs de la Majesté divine, à savoir nos prêtres, soient mis en possession de toutes les églises des catholiques et de leurs dépendances, en quelques lieux et contrées de notre royaume que ces églises se trouvent situées. C'est là notre volonté. Les pauvres profiteront, nous n'en doutons pas, de ce que nous donnons si légitimement aux ministres sacrés de notre religion. Nous ordonnons que cette loi, fondée sur l'équité naturelle, soit portée à la connaissance de tous, afin que nul désormais ne puisse se prévaloir d'avoir ignoré ses dispositions.

« A tous les peuples soumis à notre domination, salut.

« Donné à Carthage, le sixième jour des calendes de mars (*). »

CARACTÈRE DE LA PERSÉCUTION;

sent aucun doute à cet égard. En général, ils appartenaient à la secte des donatistes. Il nous semble que le dernier et très-savant éditeur du *Glossarium* aurait pu rapprocher ces *circumcelliones* des *presbyteri vagantes*, dont il est fait mention dans les *Capitulaires*. Voy. du Cange, s. v. *Circumcelliones*.

(*) Cet édit du roi Hunéric nous a été transmis par Victor de Vita. *De persecut. Vandal.*, *lib.* 3.



INTERVENTION DE L'EMPEREUR D'ORIENT; MORT DU ROI HUNÉRIC. — La persécution suivit de près cet édit, promulgué au mois de février de l'année 484. On prit contre les catholiques des mesures sévères, et bientôt même on eut recours aux supplices. L'empereur d'Orient, Zénon, sollicité par le pape Félix, essaya alors, mais en vain, de faire sentir son intervention. S'il faut en croire d'anciens récits, le roi des Vandales, pour montrer qu'on ne devait trouver en lui ni miséricorde, ni pitié, fit parcourir à l'ambassadeur, venu de Constantinople à Carthage, des rues remplies par les instruments qui servaient aux supplices des catholiques.

Hunéric était encore animé par les conseils des évêques qui l'environnaient, et qui étaient les chefs des hérésiarques. C'étaient ces évêques, et non les catholiques, comme disait l'édit, qui s'étaient opposés à une conférence pacifique et à la libre discussion. Avant la réunion, ceux qui suivaient les doctrines de l'orthodoxie avaient bien prévu ce résultat. Ils redoutaient ce concile, où, comme ils le savaient, on devait les condamner sans les entendre. Aussi ils avaient essayé, pour détourner le coup qui les menaçait et pour se créer des auxiliaires, de changer la nature de l'assemblée où on les appelait. L'un d'eux, le métropolitain Eugène, avait dit au roi qu'il ne lui semblait pas juste de faire discuter et résoudre par les évêques d'une seule province les questions qui intéressaient toute la chrétienté. Hunéric lui avait répondu avec dérision : « Eugène, soumets l'univers à ma puissance, et je réunirai en concile, comme tu le veux, les évêques du monde entier. » Cependant les catholiques, pour tenter sans doute la voie des conciliations, vinrent à Carthage; mais, nous le répétons, ils étaient condamnés à l'avance, et leurs ennemis avaient déjà tout disposé pour la persécution.

Nous ne voulons point énumérer ici les odieux moyens, exils et supplices, que l'on employa pour vaincre les catholiques et leur arracher une abjuration. Dans l'histoire de cette persécution, racontée par Victor de Vita avec trop de passion peut-être, nous choisirons seulement un fait qui montrera, tout ensemble, les violences et la mauvaise foi du roi Hunéric et des hérésiarques ses conseillers.

Après avoir promulgué son édit, le roi fit chasser de Carthage les évêques catholiques qui, obéissant aux lettres de convocation, s'étaient réunis pour le concile. Il avait eu soin, au préalable, de les dépouiller de tous leurs biens; puis, il fit savoir que celui qui, par pitié ou autrement, donnerait aux proscrits un asile ou du pain, serait brûlé avec sa maison. Les évêques ainsi chassés prirent la sage résolution de rester aux environs de la ville. Ils n'ignoraient pas que s'ils tentaient de s'éloigner, on les forcerait à revenir, et qu'usant du mensonge, leurs ennemis les accuseraient de s'être dérobés aux conférences et aux luttes de la discussion. D'ailleurs, qu'eussent-ils gagné à revoir leurs maisons et leurs églises déjà envahies par les persécuteurs? Ils restèrent donc auprès des murs de la ville. Là, ils gémissaient sur leur malheureux sort, lorsque, par hasard, ils rencontrèrent le roi qui était sorti avec une escorte. Ils se jetèrent sur son passage, et lui dirent : « Que t'avons-nous fait? quelles sont nos fautes ou nos crimes? Nous sommes venus, à ton appel, pour discuter et soutenir nos doctrines; pourquoi donc nous dépouiller de nos biens, nous chasser de Carthage, et nous livrer en proie à la faim et à toutes les misères? » Hunéric les regardait avec colère, et ils n'avaient point encore achevé, qu'il ordonna à ses cavaliers de les disperser. On lui obéit avec tant de promptitude, que plusieurs parmi les évêques ne purent échapper à ceux qu'on avait lancés à leur poursuite. Les vieillards et les malades furent renversés et broyés sous les pieds des chevaux.

Peu de temps après, Hunéric indiqua aux évêques un lieu où ils devaient se rassembler. Ils étaient à peine arrivés, qu'ils furent abordés par des

officiers du roi. Ceux-ci leur montrèrent une feuille roulée, et leur dirent : « Hunéric, notre seigneur, malgré votre obstination et quoique vous refusiez d'embrasser ses croyances, veut encore vous offrir un moyen de rentrer en grâce. Si vous jurez d'observer ce qui est écrit sur cette feuille, il vous rendra vos maisons et vos églises. » Tous s'écrièrent alors : « Nous sommes chrétiens; nous sommes évêques; notre doctrine est celle des apôtres; c'est la vraie doctrine, et nous ne voulons point y renoncer. » Comme les officiers du roi les pressaient de jurer, Hortulanus et Florentianus répondirent : « Sommes-nous donc des êtres assez dépourvus de raison pour promettre d'exécuter les clauses d'un écrit que nous ne connaissons point? » On apprit alors aux évêques quel était le serment qu'on leur demandait. Il s'agissait de reconnaître, après la mort du roi, son fils Hildéric comme son légitime successeur. Après cette déclaration, les avis des évêques furent partagés; les uns se montrèrent prêts à obéir, mais les autres restèrent inébranlables, voulant observer dans toute sa rigueur cette parole de l'Évangile : « Vous ne jurerez point. » Après avoir constaté cette scission, les officiers royaux dirent : « Que ceux qui consentent à prêter le serment exigé se séparent de ceux qui persévèrent dans leur obstination. » Quand ils furent séparés, des greffiers recueillirent leurs paroles, et le nom de la cité à laquelle chacun d'eux appartenait. On procéda de même à l'égard de ceux qui n'avaient point voulu jurer. Mais les uns et les autres ne devaient pas tarder à s'apercevoir de la perfidie du roi Hunéric.

Tous indistinctement furent arrêtés et soumis à une dure surveillance; puis on prononça contre eux une double sentence. On s'adressa d'abord à ceux qui avaient prêté le serment : « Puisque vous avez violé les préceptes de l'Évangile en consentant à jurer, le roi vous enlève pour toujours à vos cités et à vos églises; on vous reléguera dans des terres que vous cultiverez comme colons. Défense vous est faite de chanter, de prier, de lire, de baptiser, de conférer les ordres sacrés et de remettre les péchés. » Ensuite, on dit aux autres : « Vous avez refusé de jurer, parce que vous ne voulez point avoir pour roi le fils de Hunéric, notre seigneur : c'est pourquoi vous serez transportés en Corse. Là, vous couperez le bois qui doit servir aux constructions de la flotte royale. »

A la fin de l'année 484, le roi Hunéric, s'il faut en croire les écrivains catholiques, mourut rongé par les vers. Dix mois environ s'étaient écoulés depuis la promulgation de l'édit de persécution.

GUNTHAMUND SUCCÈDE A HUNÉRIC; SA TOLÉRANCE; SES GUERRES CONTRE LES MAURES; SES RELATIONS AVEC LES OSTROGOTHS; SA MORT. — Suivant la loi établie par Genséric, Gunthamund, fils de Genzon, succéda, comme le plus âgé des princes vandales, à son oncle Hunéric. Le nouveau roi se montra favorable aux catholiques. La persécution, il est vrai, continua au commencement de son règne, mais les violences cessèrent peu à peu, et, en 487, Eugène, rappelé de l'exil, put reprendre possession de son siége de Carthage. Les autres évêques catholiques, qui avaient été forcés de fuir ou de se cacher, ne tardèrent point à reparaître, et, comme leur métropolitain, ils rouvrirent leurs églises, que la persécution avait fermées.

Gunthamund ne fut pas toujours heureux dans la lutte qu'il eut à soutenir contre les Maures. Ils avaient envahi, sous son règne, toute la partie orientale de la Byzacène, et leurs attaques devenaient chaque jour plus fréquentes et plus hardies. Ce fut sans doute pour ne point être distrait de cette guerre d'Afrique, et par crainte d'une diversion, que Gunthamund fit un traité avec Théodéric, le nouveau maître de l'Italie. Il s'engageait à ne plus piller les côtes de la Sicile; il abandonnait, en outre, la portion de l'île qui était restée aux Vandales, en vertu des traités conclus avec Odoacre, et, de plus, il se soumettait volontaire-

ment à payer au roi des Ostrogoths un tribut annuel. Gunthamund mourut au mois de septembre de l'année 496.

RÈGNE DE THRASAMUND; SON AMOUR POUR LA CONTROVERSE; SES ALLIANCES; SES GUERRES; SA MORT. — Thrasamund était frère du dernier roi. Il était beau, doué d'un esprit pénétrant, mais subtil, et il avait cultivé les lettres. Il comprit que c'était mal servir l'arianisme que de persécuter ouvertement les catholiques. Il imita l'empereur Julien. Il combattit les ennemis de sa croyance, non plus comme Hunéric, par des supplices, mais en les privant, à sa cour et dans son royaume, de biens, d'honneurs et de considération, et en les accablant en tous lieux de mépris et d'outrages. Il voulait paraître doux et tolérant. Il discutait volontiers avec les catholiques. Avant tout, disait-il, il cherchait à s'éclairer. Mais, en vérité, il ne provoquait les discussions que pour montrer son savoir, et pour faire sentir à ses adversaires ses railleries et ses dédains. Cependant il ne put toujours se contenir, et il eut recours parfois à la force et aux violences. Ainsi, en 507, les évêques de la Byzacène ayant voulu remplir les vides que la persécution et la mort avaient laissés dans leurs rangs, le roi fit saisir les nouveaux élus et ceux qui les avaient sacrés, et les exila tous en Sardaigne.

Le mariage de Thrasamund avec Amalafrid, sœur de Théodéric, rendit plus forte que par le passé l'alliance qui existait déjà entre les conquérants de l'Afrique et ceux de l'Italie. La nouvelle reine apportait en dot à son époux le promontoire de Lilybée, c'est-à-dire, la partie la plus occidentale de la Sicile. Toutefois, Théodéric et Thrasamund ne furent pas toujours unis; et l'on sait qu'en l'année 510, le roi des Vandales, en soutenant Gésalic, prêta aide et appui aux ennemis des Ostrogoths.

Si les maîtres de l'Afrique étaient alors en paix avec l'empereur d'Orient, Anastase, ils avaient toujours à soutenir sur leur propre territoire une rude guerre contre les Maures. Cabaon, chef des tribus de la Tripolitaine, fut le plus redoutable ennemi des Vandales. Il ne se borna point à faire sur leur territoire de passagères incursions. Il s'y établit, et osa attendre, contre les habitudes de sa nation, les forces considérables qu'on lui opposait. A la fin du règne de Thrasamund, il fit subir aux Vandales un grand désastre. On avait envoyé contre lui une puissante armée; il l'anéantit. Thrasamund mourut en 523. A ses derniers instants, il avait fait appeler Hildéric, que la loi lui donnait pour successeur. Il lui recommanda de ne point suivre son exemple, d'user de tolérance à l'égard des catholiques, et de réparer, autant qu'il le pourrait, les maux de la persécution.

HILDÉRIC; IL FAIT PÉRIR AMALAFRID ET ROMPT AVEC LES OSTROGOTHS; SA DOUCEUR POUR LES CATHOLIQUES ET SES RAPPORTS AVEC L'EMPIRE D'ORIENT LUI ALIÈNENT L'AFFECTION DES VANDALES. — Hildéric, à son avénement, s'empressa de suivre les conseils et d'exécuter les dernières volontés du roi Thrasamund. Il cessa de persécuter les catholiques, les rappela de l'exil, leur rendit leurs églises, et leur permit de faire de nouveaux évêques. Des synodes furent tenus alors dans chaque province; et bientôt même ceux que Hunéric et Thrasamund avaient proscrits purent se rassembler dans un concile général à Carthage (524), pour discuter, librement et sans crainte, sur les points qui intéressaient leurs croyances et leur culte. Le roi agissait ainsi dans des vues de conciliation; il voulait changer les rapports qui avaient existé jusqu'alors entre les ariens et les catholiques, rapprocher les églises rivales, et mettre un terme à leur longue désunion. Mais il ne réussit pas dans son entreprise. Si la lutte cessa pendant un instant, les haines ne s'éteignirent point.

Dès les premiers jours de son règne, Hildéric avait eu à se défendre contre Amalafrid, veuve de Thrasamund. Elle avait excité une révolte qui fut

promptement étouffée. Après avoir échoué, Amalafrid se sauva chez les Maures, avec les Goths qui l'avaient accompagnée à l'époque de son mariage; mais elle fut arrêtée dans sa fuite. On massacra ceux qui la suivaient; et, pour elle, on la jeta dans une dure prison. Après la mort de Théodéric, son frère, elle fut mise à mort. Par là l'alliance qui existait entre les Vandales et les Ostrogoths fut rompue. Hildéric ne s'inquiéta point des protestations et des menaces qui lui venaient d'Italie. Il savait trop bien que, depuis la mort de Théodéric, le plus illustre de leurs rois, les Ostrogoths se trouvaient dans des embarras tels, qu'ils ne pouvaient se venger. D'ailleurs, il était livré tout entier à ses relations avec l'Orient. Il entretenait un commerce assidu d'ambassades et de lettres avec la cour de Constantinople, où il avait longtemps vécu. Il regardait Justinien comme son protecteur, et comptait sur son appui; et, pour lui témoigner son affection et son respect, il voulut que ses propres monnaies portassent l'effigie de l'empereur de Byzance. C'était placer en quelque sorte les conquérants de l'Afrique dans la dépendance de ceux qu'autrefois ils avaient vaincus, et reconnaître que les Vandales avaient un autre souverain que l'héritier légitime de Genséric.

Le mécontentement de la nation croissait de jour en jour. Elle reprochait à Hildéric ses liaisons avec Constantinople, sa rupture avec les Ostrogoths, et aussi les ménagements qu'il gardait avec les catholiques. Le mauvais succès de la guerre contre les Maures aigrissait encore les esprits. Oamer, qu'on appelait l'Achille des Vandales, avait éprouvé une défaite qui avait livré aux tribus victorieuses toute la Byzacène, et ce désastre avait beaucoup ajouté à la haine que l'on portait au roi.

HILDÉRIC EST DÉPOSÉ; GÉLIMER LE REMPLACE; LETTRES DE JUSTINIEN. — Ce fut alors que Gélimer fut placé à la tête de l'armée. Il battit les Maures; et ses soldats, dans un moment d'enthousiasme, proclamèrent tout à la fois la déchéance de Hildéric, et l'avénement à la royauté de leur chef victorieux. Gélimer, par Genzon, descendait de Genséric. Il est vraisemblable qu'avant la brusque révolution qui le porta au trône, il s'était déjà fait un nombreux parti. Il n'hésita point à accepter le titre que lui avaient décerné les soldats. Il marcha sur Carthage, et s'en empara. Là, il fit jeter en prison l'ancien roi avec Oamer et Euagis, ses deux neveux (531).

Quand Justinien apprit ces événements, il envoya des ambassadeurs a Gélimer, pour l'engager à rendre à Hildéric la liberté et le trône. Mais le nouveau roi ne tint compte des lettres de l'empereur d'Orient. Il fit même crever les yeux à Oamer, et rendit plus dure la captivité de celui qu'il avait détrôné. Justinien lui envoya alors une nouvelle lettre. Elle était ainsi conçue: « Nous t'avons déjà écrit, parce que nous pensions que tu suivrais volontiers nos conseils. Maintenant, nous ne t'exhortons plus à céder ta royauté; garde ce que la fortune t'a donné. Seulement, laisse venir vers nous Hildéric, Oamer et son frère Euagis, afin que nous puissions leur prodiguer les consolations qui conviennent à ceux qui ont perdu une couronne ou la lumière des yeux. Dans le cas où tu rejetterais notre demande, nous avons pris la résolution de recourir à la force. En cela, nous ne violerons point la paix faite avec Genséric. Te poursuivre par les armes, ce n'est point attaquer son successeur légitime; c'est le venger. » Après avoir pris connaissance de cette lettre hautaine, Gélimer répondit: « Je ne dois point ma royauté à la violence. Je n'ai point été injuste envers ceux de ma race. Hildéric complotait contre sa propre famille, contre la famille de Genséric; c'est la haine de tous les Vandales qui l'a renversé. Le trône étant vacant, je m'y suis assis en vertu de mon âge et de la loi de succession. Celui-là agit sagement, comme prince, qui, livré tout entier à l'administration de son royaume, ne porte point ses regards au dehors, et ne cherche point à s'immiscer dans les

affaires des autres États. Si tu romps les traités qui nous unissent, j'opposerai la force à la force, et je ne cesserai d'invoquer, à l'appui de mon bon droit, les serments de l'empereur Zénon, dont tu tiens aujourd'hui la place. » Cette réponse, dit Procope, excita la colère de Justinien, et redoubla sa haine pour Gélimer; elle ne fit que l'exciter davantage à porter la guerre en Afrique, et à se venger.

CAUSES DE L'EXPÉDITION D'AFRIQUE SOUS JUSTINIEN. — « Lorsque Justinien, dit Gibbon, monta sur le trône, environ cinquante années après la chute de l'empire d'Occident (*), les royaumes des Goths et des Vandales semblaient s'être établis en Europe et en Afrique d'une manière solide, et, pour ainsi dire, légale. Les titres conférés aux Romains par leurs victoires se trouvaient effacés, à leur tour, avec la même justice par l'épée des barbares; et le temps, les traités et des serments de fidélité, qu'une seconde et une troisième génération avaient déjà renouvelés, consacraient les heureuses usurpations des derniers conquérants. L'expérience et le christianisme réfutaient assez la superstitieuse espérance que les dieux avaient destiné Rome à régner sur toutes les nations de la terre; mais, si des soldats ne pouvaient plus maintenir cette orgueilleuse prétention d'une domination éternelle et inattaquable, les hommes d'État et les hommes de loi, dont les opinions se sont quelquefois propagées dans les modernes écoles de jurisprudence, cherchaient à faire valoir à leur tour, par l'intelligence, ce que la force avait abandonné. Du moment où Rome fut dépouillée de la pourpre impériale, les princes de Constantinople prirent seuls le sceptre de la monarchie; ils demandèrent, comme un héritage qui leur appartenait, ces provinces subjuguées par les consuls ou possédées par les césars. Cependant, ils n'agirent que faiblement pour garantir leurs sujets de l'Occident contre les hérétiques et les barbares. Justinien sembla réservé à faire valoir, avec plus de force et sur un plus vaste plan que ses prédécesseurs, les prétentions des empereurs d'Orient. Les cinq premières années de son règne, il soutint, malgré lui, une guerre dispendieuse et inutile contre les Perses; à la fin, son ambition triompha de son orgueil, et il paya près de onze millions une trêve passagère que les deux nations qualifièrent du nom de paix éternelle. La sûreté de l'Orient lui permit d'employer ses forces contre les Vandales, et l'état intérieur de l'Afrique offrait un prétexte honorable, et promettait de puissants secours aux armes romaines (*). »

On peut saisir, dans ces paroles, la véritable cause de l'expédition que fit en Afrique l'armée de Justinien. Les maîtres de Byzance se regardaient comme les héritiers légitimes des anciens empereurs d'Occident; ils se croyaient encore par le droit, sinon par le fait, les souverains de la Gaule, de l'Italie, de l'Espagne et de l'Afrique. Il y avait longtemps, il est vrai, que l'orgueil des Césars ne dissimulait plus leur impuissance. Cependant les barbares, par un vague sentiment de respect pour cet empire romain qui avait inspiré jadis tant de frayeur à leurs ancêtres, semblèrent plus d'une fois avouer eux-mêmes la suprématie de ceux qu'ils avaient si souvent vaincus et dépouillés.

On a vu, dans le récit qui précède, que le roi des Vandales Hildéric s'était mis volontairement dans une sorte de dépendance à l'égard de l'empire d'Orient. Il avait restitué, autant qu'il l'avait pu, à ceux qui se disaient les successeurs des Romains, cette Afrique qui avait coûté tant de ruses, de fatigues et de sang à Genséric, le plus illustre de ses aïeux. Il avait rendu les Vandales, sauf le tribut, sujets du monarque qui régnait à Byzance. Or déposer Hildéric, si dévoué à l'empire, c'était attaquer Justinien lui-même;

(*) Justinien succéda en 527 à l'empereur Justin; il mourut en 565.

(*) Gibbon; *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, ch. 41.

aussi, à la nouvelle de la révolte qui avait donné aux Vandales un nouveau roi, la cour de Constantinople s'émut comme si on lui eût arraché une de ses provinces. On conçoit donc que Justinien n'ait point hésité à embrasser la cause de celui qu'il regardait comme son représentant en Afrique, et qu'il ait poursuivi Gélimer de sa haine et de ses menaces. En défendant Hildéric, il croyait défendre les intérêts de l'empire.

PROJETS DE GUERRE; DISCOURS DE JEAN DE CAPPADOCE; ÉVÉNEMENTS QUI METTENT FIN AUX IRRÉSOLUTIONS DE JUSTINIEN. — Les projets de Justinien causèrent à Constantinople et dans tout l'empire de grandes émotions; mais, en général, les esprits étaient agités plutôt par la crainte que par les espérances. Procope nous a conservé dans un récit animé les impressions de ses contemporains. Voici comment Gibbon, à son tour, a reproduit les passages les plus vifs et les plus saillants de l'historien byzantin (*) : « Le bruit d'une guerre d'Afrique ne satisfit que l'oisive populace de Constantinople, si pauvre qu'elle se trouvait affranchie des tributs, si lâche qu'on l'employait peu au service militaire. Mais les citoyens sages, qui jugeaient de l'avenir par le passé, se souvenaient de l'immense perte d'hommes et d'argent qu'avait supportée l'empire dans l'expédition de Basiliscus. Les troupes, rappelées des frontières de Perse, après cinq campagnes laborieuses, craignaient la mer, le climat et les armes d'un pays inconnu. Les ministres des finances calculaient, autant qu'ils pouvaient calculer, les frais d'une guerre d'Afrique, les taxes qu'il faudrait imaginer et percevoir, et ils redoutaient de perdre la vie, ou du moins leur emploi, si l'on manquait de quelque chose. Jean de Cappadoce, inspiré par ces motifs personnels, car on ne peut lui supposer du zèle pour le bien public (**), osa s'opposer, en plein conseil, aux désirs de son maître. Il avoua qu'on ne pouvait trop payer une victoire si importante; mais il montra des difficultés certaines et une issue incertaine. « Voulez-vous assiéger Carthage? dit le préfet; par terre, ce royaume est éloigné de cent quarante jours de voyage; par mer, une année entière doit s'écouler avant de recevoir des nouvelles de votre flotte. Quand l'Afrique serait vaincue, pour la garder il faudrait conquérir la Sicile et l'Italie. Le succès vous imposerait de nouveaux travaux, et un seul revers attirerait les barbares au sein de votre empire épuisé. » Le prince sentit la justesse de cet avis. La hardiesse d'un sujet qui s'était toujours montré soumis l'étonna d'ailleurs; et il aurait peut-être renoncé à la guerre d'Afrique, si une voix qui fit taire les doutes de la profane raison n'eût ranimé son courage. Un évêque venu de l'Orient s'introduisit dans le palais, et quand il fut en présence de Justinien, il s'écria avec une certaine exaltation : « Empereur, le ciel veut que tu n'abandonnes pas ta sainte entreprise pour la délivrance de l'Église. Le Seigneur m'a dit : Je marcherai à ses côtés s'il fait la guerre, et je soumettrai l'Afrique à sa domination. » Justinien put croire une révélation qui arrivait si à propos, et la raison de ses ministres se trouva réduite au silence; d'ailleurs, les événements qui s'accomplissaient alors dans les pays soumis aux Vandales ranimèrent tous les courages. L'Africain Pudentius avait secrètement instruit la cour de Constantinople de ses intentions loyales, et quelques troupes qu'on lui envoya suffirent pour remettre la Tripolitaine sous la domination des Romains. Godas, barbare valeureux qui commandait en Sardaigne, suspendit le payement du tribut qu'il devait aux Vandales, après avoir déclaré qu'il n'obéirait plus à l'usurpateur. Il donna audience aux émissaires de Justinien, qui le trouvèrent maître de cette île fertile, en-

(*) Procop. *De bello Vandal.*, I, 10. Gibbon (ch. 41) n'a fait qu'améliorer, en l'abrégeant, le récit de Procope.

(**) Gibbon a parlé ailleurs de Jean de Cappadoce, voy. *Histoire de la décadence*, etc., ch. 40.

vironné d'une garde nombreuse, et revêtu des ornements de la royauté. La discorde et la défiance diminuaient les forces des Vandales, tandis que le courage de Bélisaire, nom héroïque devenu familier chez toutes les nations, animait les armées de l'empire. » Procope ajoute, à propos de la Sardaigne, un fait important. Il prétend que Justinien envoya à Godas un certain Euloge, pour lui promettre des soldats et un général. Le chef barbare répondit : J'accepterai volontiers les soldats, mais je n'ai pas besoin du général. Sans doute Godas fit cette réponse, moins par arrogance que par crainte de trouver un jour dans l'officier byzantin chargé du commandement des troupes, un rival ou un maître.

BÉLISAIRE. — Le général qui devait commander, en Afrique, les troupes impériales, était Bélisaire. Justinien, après avoir terminé la guerre contre les Perses, par un traité de paix, s'était hâté de le rappeler à Constantinople. Bélisaire était né, suivant Procope, à Germania, sur les confins de la Thrace et de l'Illyrie. Dans sa jeunesse, il quitta ses foyers et vint, sans doute, comme tant d'autres paysans, comme Justin, par exemple, auquel la fortune avait réservé la pourpre impériale, pour chercher fortune à Constantinople. Il s'éleva aux grades militaires par son courage et son talent. Justinien, à son avénement, le remarqua parmi ses gardes et l'envoya commander en Arménie. Puis Bélisaire partit pour surveiller et défendre l'importante station de Dara : c'est là qu'il défit une armée de quarante mille Perses. Ce succès l'enhardit, et, l'année suivante, il se mit en marche pour protéger les frontières de la Syrie. Il fut obligé de terminer cette expédition par une prompte retraite ; cependant son courage et son habileté tirèrent ses soldats de tous les périls, et il fit encore éprouver aux Perses des pertes considérables. Après le traité de paix, il revint à Constantinople, où il rendit à l'empereur de grands services au moment où éclata la terrible sédition connue dans l'histoire sous le nom de *Nika*. On conçoit aisément qu'après tant de belles actions Justinien l'ait choisi pour commander les troupes qu'il envoyait en Afrique. D'ailleurs Bélisaire, sans sa gloire, l'eût peut-être encore emporté sur les autres généraux, à l'aide seulement de sa femme Antonina, qui jouissait d'un grand crédit auprès de l'impératrice Théodora. Antonina, malgré le scandale de sa vie privée et ses honteuses débauches, portait à son époux un attachement sincère : elle le soutenait à la cour contre les envieux, et lorsqu'il monta sur le vaisseau qui devait le conduire en Afrique, elle voulut partir avec lui, et le suivit en effet au milieu de tous les dangers de l'expédition. Au reste, l'armée applaudit au choix de Justinien ; les vétérans qui avaient fait les dernières et glorieuses campagnes de Perse reprirent volontiers les armes, pour servir encore sous un général qui maintenait sévèrement la discipline, mais qui s'était toujours montré affable dans son commandement ; et au nom seul de Bélisaire on vit les barbares accourir pour offrir leurs services à l'empereur. Justinien, les soldats et le peuple avaient même confiance dans le chef de l'expédition. Ils déclaraient d'une commune voix que, dans tout l'empire, Bélisaire seul, par sa bravoure et son habileté, pouvait mener à bonne fin cette guerre d'Afrique, qui, à cause de l'éloignement des lieux et des forces présumées des Vandales, paraissait à l'avance pleine d'obstacles et de dangers.

L'ARMÉE D'EXPÉDITION, SES CHEFS. — Les soldats avaient reçu l'ordre de se réunir à Constantinople. Là on vit accourir des Égyptiens, des Ciliciens, les habitants de toutes les parties de l'Asie Mineure et de la Grèce, mais principalement, il faut le supposer, les enfants belliqueux de la Thrace. Les barbares vinrent aussi. On comptait parmi eux un corps de quatre cents Hérules, aussi cruels que braves, et six cents cavaliers huns, renommés pour leur habileté à lancer des flèches. L'armée, dans son ensemble, s'élevait

à quinze mille hommes : elle se composait de dix mille fantassins et de cinq mille cavaliers. On distinguait parmi les chefs des différents corps, Dorothée, Salomon, Cyprien, Valérien, Martin, Althias, Jean, Marcellus, Cyrille, Rufin, Aigan, Barbatus, Pappus, Théodore, surnommé Ctenatus, Térentius, Zaidus, Marcien et Sarapis. Jean était né à Dyrrachium, Salomon à Dara, sur la frontière orientale de l'empire, et Aigan appartenait à la race des Huns. Presque tous les autres généraux étaient originaires de la Thrace. Sinnion et Bala, braves guerriers, commandaient la troupe des Huns, et Fara celle des Hérules. Le patrice Archelaüs, qui avait été successivement préfet à Constantinople et en Illyrie, devait accompagner l'armée en qualité de questeur ou de trésorier. Cinq cents vaisseaux, grands et petits, avaient été rassemblés pour conduire les troupes en Afrique (*). Ils portaient vingt mille matelots recrutés en Égypte, en Cilicie ou en Ionie. Les mouvements et toutes les manœuvres de cette flotte étaient dirigés par Calonyme d'Alexandrie. On voyait aussi, à côté des vaisseaux de transport, quatre-vingt-douze bâtiments d'une forme allongée, à un seul rang de rames, qui devaient servir, en cas de besoin, à soutenir un combat sur mer. Les bancs des rameurs étaient couverts et à l'abri des traits de l'ennemi. Deux mille Byzantins montaient ces bâtiments qu'on appelait *coureurs*, à cause de leur grande légèreté. Enfin Bélisaire, le vainqueur des Perses, le chef illustre entre tous, avait été investi par Justinien du commandement suprême. L'empereur, dans ses lettres, l'avait reconnu comme son représentant, et dans sa confiance il lui avait laissé une autorité sans bornes sur la flotte et sur l'armée.

(*) Le plus petit de ces bâtiments, suivant Gibbon, était de *trente tonneaux*, et le plus considérable de *cinq cents*. Suivant Marcus, les plus grands vaisseaux étaient de *sept cent cinquante tonneaux*; les plus petits de *cent vingt-six tonneaux*.

LE DÉPART (*). — Ce fut en 533, vers le solstice d'été, que les troupes rassemblées à Constantinople reçurent l'ordre de s'embarquer. Au jour du départ, Justinien fit approcher de la partie du rivage où se trouvait bâti le palais impérial, le vaisseau qui devait porter le chef de la flotte et de l'armée. L'archevêque Épiphanius s'avança alors au bord de la mer. Là, à la vue d'un peuple immense, il se mit en prière et bénit le général et les soldats. Quand Épiphanius eut achevé, on entendit les sons éclatants de la trompette qui réglait les manœuvres, et le vaisseau de Bélisaire se mit à voguer. La flotte entière s'ébranla pour le suivre, et bientôt elle disparut aux yeux de la foule qui était venue saluer son départ. Bélisaire avait à ses côtés Antonina, sa femme, et Procope qui, au retour de l'Afrique, devait écrire dans ses moments de loisir, l'histoire de l'expédition.

LE VOYAGE; HÉRACLÉE; ABYDOS; SÉVÉRITÉ DE BÉLISAIRE; SIGÉE; MALÉE ET TÉNARE; L'ARMÉE S'ARRÊTE A MÉTHONE. — Après une courte navigation, la flotte jeta l'ancre devant l'ancienne ville de Périnthe, qui, au temps de Justinien, s'appelait Héraclée. Là, le général attendit, pendant cinq jours, les chevaux de prix que l'empereur lui envoyait de ses haras de la Thrace; puis il se remit en mer, sortit de la Propontide et s'engagea

(*) On peut comparer ici le récit de Procope avec les admirables pages où Thucydide décrit, en nous initiant en quelque sorte à toutes les émotions de ses contemporains, le départ de la flotte athénienne pour l'expédition de Sicile (Voy. Thucydide, liv. VI, ch. 30 et suiv.). Il suffit d'une comparaison de ce genre pour comprendre ce que le génie grec a perdu dans les siècles qui se sont écoulés de Périclès à Justinien. Cependant il faut rendre justice à Procope. Son *Histoire de la guerre contre les Vandales* est une des productions les plus remarquables du sixième siècle. Son récit est vif, animé et ne manque point d'art. Gibbon a dit : « Procope a raconté avec ordre et d'une manière élégante toute la guerre des Vandales. »

dans l'Hellespont. Il s'arrêta quatre jours à Abydos. Ce fut devant cette ville que Bélisaire donna une preuve de sa sévérité et de sa fermeté. Deux soldats qui appartenaient au corps des Huns avaient tué un de leurs compagnons, dans un moment d'ivresse. Bélisaire fit saisir les coupables, et il ordonna qu'on les pendît sur la colline qui domine Abydos. Il y eut alors une grande rumeur dans le camp. Les Huns se plaignaient vivement : « Nous nous sommes mis, disaient-ils, au service de l'empire, mais nous ne nous sommes point engagés à suivre les lois qui régissent les Romains. D'après nos coutumes, on ne tue point celui qui a tué. » Les soldats romains eux-mêmes, qui désiraient le relâchement dans la discipline et l'impunité pour leurs désordres, prenaient parti pour les Huns. Bélisaire ne s'effraya point de ces clameurs, il réunit les troupes, et leur dit : « La justice veut que l'assassin soit puni du dernier supplice. Je n'admets point l'excuse de l'ivresse. C'est un crime, dans une armée, de se livrer, en buvant, à de tels excès que l'on puisse perdre la raison, et tuer, sans hésitation, ses meilleurs amis. Vos protestations et vos plaintes ne peuvent m'émouvoir, et vous connaissez maintenant le châtiment que je réserve aux coupables. Je ne reconnaîtrai jamais comme mon compagnon d'armes, quelque brave qu'il soit, un soldat assassin. J'estime le courage; mais, à mon sens, il ne profitera jamais à l'homme injuste et pervers. » Après ce discours prononcé en vue de la colline où l'on avait dressé les potences qui portaient encore les cadavres des soldats huns, les murmures cessèrent et l'armée rentra dans le devoir.

Avant de s'éloigner d'Abydos, Bélisaire essaya de prévenir, par de sages mesures, les dangers qui menacent, pendant une longue traversée, et surtout dans les mauvais temps, une flotte de six cents vaisseaux. Pour diriger les pilotes, et pour que nul d'entre eux ne pût s'écarter ou se perdre, il fit teindre en rouge les voiles des trois bâtiments qui portaient les officiers attachés à sa personne, et il ordonna que pendant la nuit on remplaçât ces voiles par des fanaux mis aux grands mâts. Après une fausse manœuvre ou une tempête, le vaisseau qui s'était éloigné avait ainsi un signe de ralliement, et il pouvait facilement, le jour ou la nuit, rejoindre la flotte et reprendre son rang. Dans le trajet d'Abydos au promontoire de Sigée, il s'éleva un grand vent qui tomba au moment où le cap fut doublé. La flotte traversa heureusement toute la mer Égée. Quand elle arriva en vue de Malée et qu'elle s'engagea dans l'étroit canal qui sépare, en cet endroit, le Péloponèse de l'île de Cythère, le désordre se mit dans les rangs. Les vaisseaux se touchaient, se heurtaient, et ce ne fut que par des prodiges de force et d'habileté que rameurs et pilotes sortirent de ce dangereux passage. Au moment du désordre, le moindre coup de vent eût anéanti l'armée entière. La flotte toucha ensuite à l'ancienne ville de Ténare, qu'on appelait alors Cænopolis; de là elle se rendit à Méthone, dans la Messénie, où elle s'arrêta.

LES FOURNISSEURS DES VIVRES; LEURS FRAUDES; MALADIES. — Le vent avait cessé de souffler, et l'armée ne pouvait continuer son voyage. Bélisaire fit mettre ses troupes à terre. Là, sur le rivage, officiers et soldats attendaient un temps favorable, lorsqu'ils furent atteints d'une maladie qui enleva en peu de jours cinq cents hommes. On connut bientôt la cause de cette maladie. Le préfet du prétoire, Jean, employait souvent des moyens odieux pour faire entrer de l'argent dans les coffres de l'empereur et aussi dans les siens. C'était lui qui s'était chargé de fournir les vivres à l'armée qui partait pour l'Afrique. On avait coutume de mettre deux fois au four le pain que l'on donnait aux soldats en campagne, et on le cuisait de telle sorte que de longtemps il ne pouvait se gâter. Ce pain était très-léger, et l'État eût fait une perte considérable sur le poids, si les soldats n'eussent consenti, au moment des distribu-

tions, à faire remise aux fournisseurs du quart de la portion qui leur était accordée. Jean, le préfet, crut réaliser de grands bénéfices sur les vivres de l'armée d'Afrique, en recourant aux moyens suivants : il fit à peine cuire la pâte, et la retira lorsqu'elle eut pris seulement l'apparence du pain. Cela formait une masse molle, humide; mais rien ne manquait au poids. Jean avait ainsi gagné tout à la fois, sur le bois, la farine et le salaire des boulangers; puis on porta les pains à demi cuits sur la flotte. Ce fut à Méthone que l'on ouvrit pour la première fois les sacs qui les contenaient. On ne trouva qu'une pâte mal battue et qui tombait par morceaux. C'était une farine mouillée qui ne paraissait point avoir été soumise à l'action du feu, et qui, pendant la traversée, s'était entièrement corrompue. On fit néanmoins la distribution; mais cette mauvaise nourriture ne tarda pas à faire naître et à développer au sein de l'armée les germes d'une violente épidémie. Le mal eût été plus grand encore si on ne se fût hâté de faire cuire à Méthone de nouveaux pains. Alors Bélisaire écrivit à l'empereur, et se plaignit vivement du préfet du prétoire. Justinien lui répondit, et donna de grands éloges à son zèle; mais il ne punit point Jean, qui probablement lui avait fait une large part dans ses gains.

SUITE DU VOYAGE; ZACYNTHE; LA SICILE; TERREUR DES SOLDATS; MISSION DE PROCOPE. — Enfin, l'armée remonta sur les vaisseaux, et la flotte se porta de Méthone à Zacynthe. Après avoir refait dans cette île ses provisions d'eau, elle remit à la voile pour traverser l'Adriatique. Sa marche fut lente, parce que le vent se faisait à peine sentir. L'armée eut alors beaucoup à souffrir. On était dans les plus fortes chaleurs de l'été, et l'eau que buvaient les soldats s'était corrompue. Antonina, par ses soins et un procédé ingénieux, préserva du mal commun Bélisaire et ceux qui mangeaient à sa table. Elle mit l'eau dans des bouteilles de verre; puis on porta ces bouteilles dans une partie du vaisseau où ne pouvaient pénétrer les rayons du soleil, et on les couvrit de sable. Après une traversée de seize jours, la flotte toucha la Sicile sur un point désert qui n'était pas éloigné du mont Etna.

Bélisaire commença dès lors à être en proie à de vives inquiétudes. La défaite de Basiliscus qui avait perdu la flotte de l'empereur Léon, et les anciens succès des Vandales, lui revenaient sans doute en mémoire, et il se demanda plus d'une fois, s'il faut en croire Procope qui fut souvent le confident de ses plus secrètes pensées : Quels sont donc ces Vandales que je vais combattre ? Sont-ils, comme on le dit, forts et braves ? Sur quel point dois-je porter mes attaques ? La résolution ne lui manquait pas; mais il s'effrayait de l'esprit qui regnait dans son armée. Les soldats disaient hautement que s'ils rencontraient l'ennemi sur terre, ils l'attaqueraient vaillamment; mais que s'il fallait soutenir un combat sur mer, ils étaient décidés à prendre la fuite, parce qu'ils n'avaient point coutume de lutter tout à la fois contre les hommes et contre les flots. Bélisaire, au milieu des craintes qui l'agitaient, prit la résolution d'envoyer Procope à Syracuse. Il le chargea de s'informer, par d'adroites questions, des projets de l'ennemi. Les Vandales avaient-ils fait, en Sicile ou sur le continent, de secrets préparatifs pour repousser l'invasion ? Sur quel point de la côte d'Afrique les troupes impériales pouvaient-elles opérer sans danger leur descente ? Après avoir recueilli les renseignements qu'on lui demandait, Procope devait revenir à Caucane, ville située à deux cents stades de Syracuse (*). C'était vers cette ville que Bélisaire se proposait de diriger ses vaisseaux. Procope avait aussi à remplir une autre mission; mais alors, pour le général, celle-ci n'était que secondaire. En vertu du traité fait entre Justinien et Amalasuntha, qui régnait

(*) Suivant Cluvier (*Sicilia antiqua*), la distance entre Syracuse et Caucane était de trois cents stades.

en Italie et en Sicile, au nom de son fils Atalaric, les Ostrogoths devaient vendre, en cas de besoin, des vivres aux troupes impériales. L'envoyé de Bélisaire venait donc passer un marché pour les approvisionnements de la flotte. Sur ce point comme sur l'autre il obtint un entier succès.

Procope marchait un jour dans les rues de Syracuse lorsqu'il se trouva face à face, par le plus singulier des hasards, avec un de ses amis d'enfance. C'était un homme qui, pour des affaires de commerce, avait quitté Constantinople et s'était fixé en Sicile. Le marchand fournit à l'envoyé de Bélisaire de précieux renseignements. Il fit appeler un de ses serviteurs qui, depuis trois jours seulement, était revenu de Carthage, et lui ordonna de parler. Celui-ci dit alors : « La flotte impériale n'a point à redouter les attaques des Vandales. Ils ne savent pas qu'une armée s'avance contre eux. De plus, ils ont dirigé toutes leurs forces sur la Sardaigne pour soumettre Godas. Gélimer se croit tellement à l'abri du danger du côté de l'Orient, que, sans prendre soin de surveiller Carthage et les autres places maritimes, il s'est retiré dans la Byzacène, à Hermione, ville située à quatre jours de marche de la côte. La flotte ne rencontrera donc point l'ennemi dans la traversée, et l'armée pourra débarquer, sans crainte d'être attaquée, sur le point de la terre d'Afrique où le vent l'aura poussée. » Ces paroles, il faut le croire, causèrent à Procope une grande joie. Il entraîna vers le port d'Aréthuse, où l'attendait son vaisseau, le marchand et son serviteur. Il tenait celui-ci par la main et le pressait de questions ; puis, il le fit monter sur son navire. Quand ils furent à bord, on mit les voiles au vent, et le pilote reçut l'ordre de naviguer en toute hâte vers la ville de Caucane. Le marchand était resté sur le rivage ; là, il se tenait ébahi et suivait avec étonnement tous les mouvements de celui qui lui avait enlevé son serviteur avec tant de promptitude et d'audace. Au moment où le vaisseau s'éloignait, Procope se tourna vers son ami et lui cria : « Point de colère et de chagrin, je t'en prie. Il faut que le général interroge ton serviteur. Je le renverrai à Syracuse avec une bonne récompense, quand l'armée aura touché les côtes de l'Afrique. »

DÉPART DE LA SICILE ; LES ÎLES DE GAULOS ET DE MELITA ; LA FLOTTE EN VUE DE L'AFRIQUE ; CONSEIL DE GUERRE. — Quand Procope arriva à Caucane, il trouva l'armée plongée dans le deuil. Dorothée, le duc de l'Arménie, était mort. Chefs et soldats le regrettaient sincèrement. La présence de Procope rendit la joie à Bélisaire. Il interrogea son envoyé, le félicita sur les résultats de sa mission, et sans perdre de temps il fit sonner la trompette pour annoncer le départ. La flotte mit à la voile, et elle ne tarda point à gagner les îles de Gaulos et de Melita (*). A la hauteur de ces îles il s'éleva un vent qui poussa rapidement les vaisseaux vers un endroit de la côte d'Afrique que les Romains appelaient *Caputvada* (**). De cet endroit à Carthage, il n'y avait, par terre, que cinq journées de marche.

Alors Bélisaire ordonna à chaque navire de plier ses voiles et de jeter l'ancre. Puis, il fit appeler à son bord les principaux chefs de l'armée, et il leur demanda s'ils jugeaient convenable de mettre un terme à leur navigation et d'opérer enfin la descente. Une longue discussion s'engagea. Dans ce conseil de guerre, Archélaüs, le questeur, prit la parole et dit : « Vous voulez descendre à terre ; mais avez-vous un port où votre flotte puisse trouver un abri contre les attaques de l'ennemi ou contre les tempêtes ? Avez-vous une ville environnée de fortes

(*) Gozzo et Malte.

(**) Le *Caputvada* de Procope, dit Gibbon, où Justinien fonda ensuite une ville (de Ædif. VI, 6), est le promontoire d'*Ammon* de Strabon, le *Brachodes* de Ptolémée, le *Capodia* des modernes, et il forme une bande longue et étroite qui se prolonge dans la mer (*Shaw's travels*, p. 111).—Voy. aussi Marcus ; *Hist. des Vandales, etc.*, p. 366.

murailles, et disposée à recevoir et à défendre, en cas de besoin, vous et vos soldats? On vous a dit que la côte où nous sommes était exposée à toutes les violences du vent, qu'elle n'offrait au navigateur ni port, ni lieu de relâche; on vous a dit aussi qu'il n'y avait, en Afrique, qu'un point fortifié, Carthage, et que Genséric avait fait renverser les murailles des autres villes : ne tiendrez-vous point compte de ces renseignements? J'ajoute que vous manquerez d'eau dans cette contrée. Voyons maintenant les dangers qui nous menacent. Je suppose qu'après le débarquement il s'élève une tempête, que deviendra la flotte? Les vaisseaux seront dispersés au loin, ou bien ils se briseront sur la côte. Où prendrons-nous alors des munitions? Il ne faudrait pas, après un pareil désastre, s'adresser au questeur Archélaüs. Celui-là seul est questeur qui possède les moyens d'exercer sa charge, qui tient à sa disposition, de l'argent, des vivres et des armes. Voici mon avis en deux mots : il faut mettre à la voile et nous porter directement sur Carthage. Près de la ville, à quarante stades environ, nous trouverons un port qu'on appelle l'Étang (*), et qui contiendra facilement la flotte tout entière. Il peut se faire qu'à une première attaque nous nous rendions maîtres de Carthage; nous devons même l'espérer, puisque l'ennemi a porté sur un autre point la meilleure partie de ses forces. Quand la capitale de l'Afrique sera prise, la guerre sera achevée. Tel est mon avis, que, suivant votre bon plaisir, vous pouvez suivre ou rejeter. » Bélisaire ne pensait point comme Archélaüs; il répondit en ces termes à ceux qui s'opposaient à une prompte descente : « Ne croyez pas qu'ici je veuille, comme général, vous imposer mes volontés. Je cherche à m'éclairer. J'ai écouté avec attention et pesé, dans mon esprit, les raisons que chacun de vous a fait valoir. Je vais, à mon tour, vous dire toute ma pensée. Ensuite, parmi tant d'avis divers, nous choisirons le meilleur et nous agirons. Et d'abord, ne vous souvient-il plus des récentes dispositions de l'armée? N'avez-vous pas entendu les soldats déclarer hautement qu'ils redoutaient les combats de mer, et que s'il arrivait, par hasard, qu'une flotte ennemie vînt les attaquer, ils ne se défendraient point et prendraient la fuite? Vous tous, mes collègues, vous vous unissiez alors à Bélisaire pour prier Dieu de nous mener promptement et sans mauvaise rencontre sur la côte d'Afrique. Aujourd'hui Dieu nous a exaucés, et vous voyez l'Afrique; ne serait-ce point une folie de renoncer ici à une descente facile que nous avons si vivement désirée? Si nous nous portons directement sur Carthage, et que dans notre trajet nous rencontrions la flotte des Vandales, on nous accusera avec raison de la perte de nos vaisseaux et de la défaite de l'armée. On nous reprochera d'avoir négligé les avertissements, que, dans leur ignorance et leurs craintes exagérées, nos soldats nous ont si souvent donnés. On a dit, pour nous effrayer, que si l'armée quittait la flotte et descendait à terre, elle serait exposée à d'innombrables dangers; qu'une tempête, en dispersant ou en brisant les vaisseaux, pouvait lui enlever ses communications avec l'empire, et lui ôter jusqu'à l'espérance du retour. Quoi! vaut-il donc mieux que cette tempête, dont on nous menace, engloutisse non point seulement les vaisseaux, mais encore, avec eux, l'armée tout entière? Pour moi, je pense qu'il faut descendre à terre sans plus tarder et attaquer brusquement l'ennemi. Les promptes résolutions et la hardiesse sont pour beaucoup dans les succès de la guerre. La moindre hésitation peut donner aux Vandales le temps de se mettre en défense, et alors nous perdons nos avantages. Si nous nous dirigeons vers un autre point de la côte, peut-être serons-nous obligés d'avoir recours aux armes pour opérer une descente; tandis que nous pouvons débarquer ici sans rencontrer d'obstacles et sans combat,

(*) Le lac de Tunis.

Oui, je crois qu'il faut redouter avant tout la flotte ennemie et les tempêtes. C'est pourquoi hâtons-nous de mettre à terre nos soldats, et avec eux nos chevaux, nos armes et nos provisions. Nous choisirons alors un camp qui sera entouré par un fossé profond et défendu par de fortes palissades. Ce camp sera pour nous une ville où nous serons à l'abri contre les attaques imprévues de l'ennemi. Ne craignons point que les vivres ou les munitions nous manquent. Si nous triomphons, nous aurons tout en abondance. Une armée victorieuse n'est jamais en proie à la disette ou aux privations (*). »

Ces paroles de Bélisaire entraînèrent tous les chefs. Chacun d'eux, après le conseil, regagna son bord, et ordonna à ses soldats de se tenir prêts à descendre dans le pays ennemi.

IMPRÉVOYANCE DE GÉLIMER; GODAS; EXPÉDITION DES VANDALES EN SARDAIGNE. — Les renseignements que Procope avait recueillis en Sicile étaient exacts, et Gélimer, comme l'avait dit le serviteur du marchand de Syracuse, était loin de se croire menacé par les troupes de Justinien. Le roi des Vandales portait alors toute son attention vers la Sardaigne. Cette île et la Tripolitaine, comme on l'a vu précédemment, avaient échappé, par une révolte, à sa domination. Gélimer n'essaya point de reconquérir la Tripolitaine, où l'empereur avait envoyé des troupes. Il avait hâte de soumettre la Sardaigne. Les pirates et les marchands d'Afrique ressentaient vivement la perte de cette île, qui leur offrait pour leurs courses ou leurs affaires de commerce les mêmes avantages qu'aux anciens Carthaginois. Ce fut peut-être sur leurs réclamations, et pour ne point mécontenter la partie la plus active de la population qui l'avait accepté pour roi, que Gélimer fit les préparatifs d'une grande expédition. D'ailleurs, il était encore animé par la haine personnelle qu'il portait à celui qui avait soustrait l'île à son obéissance. Jadis il avait compté Godas parmi ses serviteurs les plus dévoués. C'était même pour le récompenser de son zèle qu'il lui avait confié le gouvernement de la Sardaigne. Il n'avait point limité le pouvoir qu'il lui avait délégué; seulement il avait voulu que chaque année il lui payât un léger tribut. Godas, que le roi des Vandales avait ainsi choisi pour son lieutenant, était Goth d'origine. C'était un homme, s'il faut en croire Procope, d'une force prodigieuse et d'une bravoure sans égale. Il resta fidèle à son maître jusqu'au moment où Justinien se déclara ouvertement le défenseur de Hildéric, et se disposa à porter la guerre en Afrique. Ce fut alors qu'il écrivit à l'empereur la lettre suivante: « Je me suis séparé de celui qui était mon souverain, non pour des motifs personnels, mais parce qu'il s'est montré cruel envers sa propre famille. Je n'ai pas voulu, en lui restant soumis, devenir le complice de sa cruauté. J'aime mieux obéir à un empereur renommé pour sa justice qu'à un tyran qui viole toutes les lois. Viens à mon aide, et envoie-moi des troupes avec lesquelles je puisse repousser les attaques de celui que j'ai cessé de reconnaître pour mon roi. » Ce fut alors, comme nous l'avons dit, que Justinien envoya Euloge, un de ses officiers, pour annoncer à Godas qu'il était prêt à l'aider dans sa rébellion.

Pour prévenir l'arrivée des secours promis par l'empire, Gélimer se hâta de rassembler une flotte et de lever une armée. Il réunit cent vingt vaisseaux sur lesquels il plaça cinq mille soldats. Il donna le commandement de la flotte et de l'armée à Tzazon, un de ses frères, et lui ordonna de faire voile, sans retard, pour la Sardaigne.

(*) Nous avons cru devoir insérer, dans cette histoire, plusieurs des discours que Procope met dans la bouche de Bélisaire et des autres chefs de l'armée. Ces discours, suivant nous, ont été réellement prononcés. L'historien byzantin a pu changer la forme, mais il n'a pas altéré le sens. Procope fut témoin oculaire de la plupart des événements qu'il raconte, et il est vraisemblable qu'il assista au conseil où l'on agita la question du débarquement.

Ce fut ainsi que, par une fatale imprévoyance, Gélimer se sépara de la meilleure partie de ses forces au moment même où l'empire faisait pour l'attaquer un formidable armement. Quand Bélisaire toucha l'Afrique, le roi des Vandales n'avait à sa disposition ni vaisseaux, ni soldats pour repousser les envahisseurs.

L'ARMÉE IMPÉRIALE EN AFRIQUE; PREMIER CAMPEMENT; PILLAGE; PROCLAMATION DE BÉLISAIRE. — Après trois mois de navigation, l'armée partie de Constantinople était enfin arrivée sur les côtes de l'Afrique. A l'ordre de ses chefs, elle descendit à terre avec armes et provisions. Quand elle fut sur le rivage, elle se mit en mesure de s'assurer un bon campement. Les matelots se mêlèrent alors aux soldats, et, tous ensemble, ils creusèrent un fossé large et profond, et élevèrent une forte palissade. L'émulation, la crainte d'une surprise, et aussi les paroles de Bélisaire, animaient les travailleurs. Tout fut achevé dans une journée. Pendant le travail, une chose excita l'étonnement et la joie de l'armée; une source abondante jaillit du sol que l'on creusait. Ce phénomène, si commun en Afrique, parut d'autant plus merveilleux aux soldats que le lieu où ils se proposaient de camper était sec et aride. Procope partagea l'étonnement général, et il crut que la découverte de cette source tenait du prodige. Il s'approcha de Bélisaire pour le féliciter. « C'est un heureux présage, lui dit-il; Dieu a voulu montrer par là que vous obtiendriez, sur vos ennemis, une facile victoire. » Quand le travail fut achevé, l'armée se renferma dans le camp. Elle y passa la nuit. Les sentinelles furent disposées, suivant l'usage, de distance en distance, et l'on fit bonne garde sur tous les points. Par ordre de Bélisaire, cinq archers devaient veiller sur chacun des bâtiments de transport. Quant aux vaisseaux plus légers qui étaient destinés aux combats de mer, ils étaient rangés en demi-cercle, devant les autres, se tenant prêts à repousser, s'il y avait lieu, les attaques de l'ennemi.

Le lendemain, quelques soldats sortirent des retranchements et se dispersèrent dans la campagne pour enlever des fruits. A leur retour, Bélisaire les fit châtier sévèrement. Puis il rassembla les troupes, et leur adressa la proclamation suivante : « Soldats, le vol à main armée, même en temps de guerre, est un crime. Ce crime acquiert aujourd'hui une nouvelle gravité, parce qu'il compromet le salut de l'armée entière. J'espérais, au moment où vous touchiez cette terre, que nous allions trouver parmi les Africains, soumis autrefois à la domination de Rome, d'utiles et puissants auxiliaires. Je me disais que les vivres ne vous manqueraient point, que nos convois seraient assurés, et que nous n'aurions point d'autres ennemis à craindre que les Vandales. Vos désordres ont déjà changé la face des choses. Les Africains qui ont eu à souffrir de vos violences se rattacheront aux Vandales et nous poursuivront de leur haine. Pour conserver quelques pièces d'argent, vous avez sacrifié la sécurité de nos opérations et la facilité de nos approvisionnements. Il eût été plus sage assurément de faire un marché avec ceux que vous avez dépouillés, de traiter de gré à gré avec eux, et de donner votre argent en échange des vivres. Vous ne vous seriez point rendus coupables d'une odieuse violence, et vous auriez gagné par là l'affection des peuples que vous voulez arracher au joug et à l'oppression d'une race étrangère. Dorénavant, vous aurez à combattre, tout à la fois, les Vandales et les Africains. Que dis-je! vous aurez pour ennemi Dieu lui-même, qui retire son appui à quiconque emploie, à l'égard d'autrui, l'injustice et la violence. Soldats, il est encore temps peut-être de réparer le mal que vous avez fait. Montrez aux populations que vous allez rencontrer, que vous êtes justes et modérés. Quand vous aurez mérité de nouveau que Dieu vous protége et que les Africains vous aident, vous aurez accompli votre œuvre, et les Vandales seront vaincus. » Après

cette proclamation, Bélisaire ordonna aux soldats de rompre les rangs.

L'ARMÉE SE MET EN MARCHE; PROJETS DE BÉLISAIRE; MANIFESTE DE L'EMPEREUR JUSTINIEN; PASSAGE DES TROUPES GRECQUES A SYLLECTUM.—On avait appris au général qu'à une journée de marche environ de son camp, sur la route qui conduit à Carthage, et au bord de la mer, se trouvait une ville appelée Syllectum (*). Cette ville avait perdu ses anciens remparts; mais comme les habitants, pour se défendre contre les irruptions subites des Maures, avaient joint leurs maisons entre elles par d'épaisses murailles, elle présentait encore l'aspect d'une place fortifiée. Bélisaire résolut de s'en emparer. Il confia un détachement à Moraïde, l'un des officiers de sa garde, et lui donna ordre de marcher en avant. « Il faut essayer, dit-il, en s'adressant aux soldats qui partaient, d'entrer dans la ville par surprise. Si vous obtenez un plein succès, gardez-vous de piller. Que les habitants n'aient point à se plaindre de vos désordres. Déclarez hautement et montrez que vous êtes les libérateurs de l'Afrique. Enfin, préparez les habitants à recevoir l'armée. » Le détachement arriva vers le soir dans un vallon qui n'est pas éloigné de la ville. Il fit halte en cet endroit pour y passer la nuit. Le lendemain, au moment où l'aurore commençait à poindre, il se remit en marche, et il suivit dans le plus grand ordre, et en silence, les paysans des campagnes avoisinantes qui se rendaient à Syllectum avec leurs chariots. Il y entra avec eux. Ce fut ainsi que la place fut occupée sans combat. Quand il fit grand jour, Moraïde fit appeler, sans bruit, l'évêque et les citoyens les plus notables, et il leur exposa les projets de Bélisaire. Nul ne songea à lui résister, et on lui remit, pour son général, les clefs qui ouvraient les diverses issues de la ville.

Le même jour, le directeur des postes livra aux Grecs tous les chevaux qui appartenaient à l'État. On arrêta aussi un de ces courriers appelés *Veredarii*, qui portait les ordres et les lettres du roi, et on le conduisit à Bélisaire. Le général lui fit bon accueil, et lui compta une grosse somme d'argent. Il lui fit jurer de remettre aux chefs et aux hommes les plus illustres de la nation vandale plusieurs exemplaires des lettres que l'empereur Justinien leur avait adressées. Ces lettres contenaient un manifeste qui était ainsi conçu: « Je ne déclare point la guerre aux Vandales. Je ne viole point les serments de paix qui ont été prêtés par mon prédécesseur Zénon. J'attaque le tyran qui, au mépris du testament de Genséric, a jeté votre roi légitime dans les fers, a tué ses proches ou leur a fait arracher les yeux. Venez à mon aide, et unissons nos efforts pour renverser l'odieuse tyrannie qui pèse sur vous. C'est au nom de Dieu que je vous promets la paix et la liberté. » Celui à qui on avait confié ces lettres n'osa point les répandre. Il les fit lire seulement à un petit nombre d'amis, ce qui ne produisit aucun effet sur l'esprit public, et n'amena point les résultats sur lesquels avaient compté Justinien et le chef de l'expédition. Enfin, Bélisaire se porta avec son armée sur Syllectum. Quand il fut entré dans la ville, il maintint parmi ses soldats une discipline sévère, et il n'eut à réprimer ni excès, ni violences. La douceur du général, la modération des troupes gagnèrent tous les cœurs. Dès lors l'armée marcha en Afrique comme si elle eût été au sein de l'empire. Nul ne prenait la fuite à son approche. Tous, au contraire, venaient à sa rencontre

(*) Syllectum est peut-être la *Turris Annibalis*. Il reste de cette ville un vieil édifice qui est encore aujourd'hui aussi grand que la tour de Londres. La campagne de César (Hirtius; *de Bello africano*), avec l'analyse de Guichard et les voyages de Shaw dans le même pays (p. 109-110, etc.), jettent du jour sur la marche de Bélisaire vers *Leptis minor*, *Adrumetum*, etc. (Note de Gibbon.) — L'Académie des inscriptions adopte sans hésiter pour Syllectum (Sullecto) la conjecture de Gibbon. Voy. *Recherches sur l'histoire de l'Afrique septentrionale, etc.*, t. I, p. 98.

et s'empressaient de lui donner des renseignements ou de renouveler ses provisions.

MARCHE DE SYLLECTUM A GRASSE; PRUDENCE DE BÉLISAIRE; SES DISPOSITIONS. — En sortant de Syllectum, l'armée grecque se mit en bataille, et prit la route de Carthage. Bélisaire forma deux avant-gardes. Dans la première, qui était commandée par un officier renommé pour son habileté et sa bravoure, Jean l'Arménien, on comptait trois cents soldats d'élite. La seconde se composait des cavaliers huns, qui s'étaient mis au service de l'empire. Celle-ci marchait sur la gauche. L'une et l'autre avaient ordre de garder, entre elles et l'armée, une distance de vingt stades environ. Bélisaire s'avançait avec le corps principal. Il surveillait ses derrières avec soin, parce qu'il supposait que Gélimer l'attaquerait en revenant d'Hermione. La droite de l'armée s'appuyait à la mer, et, de ce côté, il n'y avait pas même l'apparence du danger. Le général ordonna aux commandants de sa flotte de suivre tous les mouvements des troupes, et de ne jamais perdre de vue le rivage. Quand le vent soufflait avec force, ils devaient plier les grandes voiles et ne se servir que des petites, et, dans les temps de calme, employer les bras des rameurs. C'est ainsi que l'armée s'avançait en bel ordre, parcourant chaque jour, dans sa marche, quatre-vingts stades. A l'approche de la nuit, elle s'arrêtait. Alors, suivant la disposition des lieux, elle se livrait au repos, soit dans les villes, soit dans un camp retranché.

Après avoir traversé Leptis-la-Petite et Adrumetum, l'armée impériale arriva enfin à Grasse, ville qui n'était éloignée de Carthage que de trois cent cinquante stades. Là se trouvait un palais qui appartenait au roi des Vandales. Il était environné par des jardins les plus beaux et les plus agréables que les soldats grecs eussent jamais vus (*). On y rencontrait de claires fontaines et une foule d'arbres qui portaient des fruits exquis. Les soldats dressèrent leurs tentes dans ces jardins; ils cueillirent les fruits mûrs et s'en rassasièrent. Cependant, au départ de l'armée, les arbres étaient encore tellement chargés, dit Procope, que l'on eût été loin de s'imaginer que d'innombrables mains les avaient dépouillés.

GÉLIMER APPREND L'ARRIVÉE DES TROUPES IMPÉRIALES; SES MESURES; IL FAIT TUER HILDÉRIC ET SES PARTISANS; L'ARMÉE GRECQUE CONTINUE SA MARCHE. — Quand Gélimer apprit, dans sa résidence d'Hermione, l'arrivée des troupes impériales, il essaya de détourner, par de promptes et vigoureuses mesures, le danger qui le menaçait. Il écrivit à son frère Ammatas, qui se trouvait à Carthage, une lettre dans laquelle il lui ordonnait de faire périr, sans retard, Hildéric et ses partisans, et de rassembler tous les Vandales qui étaient en âge de porter les armes. Ammatas obéit à Gélimer. Il fit tuer Hildéric, Euagis et tous leurs amis. Oamer était déjà mort. Puis il se disposa, avec les troupes qu'il avait rassemblées, à se porter à la rencontre de l'armée grecque. Il devait l'attendre, à soixante et dix stades de Carthage, dans les gorges de Décimum (*). Géli-

(*) Gibbon en rappelant les impressions de Procope, accuse l'historien byzantin d'exagération. Il a tort. Certaines provinces de l'Afrique ont toujours excité l'admiration des voyageurs par leur merveilleuse fécondité. Jadis à la vue des riants et fertiles jardins qui avoisinaient Carthage, les impressions des mercenaires d'Agathocle avaient été aussi vives que celles des soldats de Justinien. Nous avons cité, à ce propos, dans une autre partie de ce volume (*Histoire de Carthage*, p. 135), un passage de Diodore que l'on peut rapprocher des phrases que nous avons empruntées à Procope. (Voy. *de Bel. Vandal.*, I, 17.)

(*) « Décimum était situé à soixante-dix stades de Carthage au milieu des collines d'Arriana, hautes de cinq cents pieds et éloignées de quarante stades des plaines salées de la Sebka de Soukara. » M. Marcus a reproduit, dans cette phrase, l'opinion de l'Académie des inscriptions; voy. *Recherches, etc.*, t. I, p. 101.

mer s'avançait de son côté, à l'insu de Bélisaire. Seulement, l'armée impériale fut avertie à Grasse, pendant la nuit, de l'approche des Vandales. Ses éclaireurs avaient rencontré ceux de l'ennemi, et il y avait eu entre eux un engagement. Bélisaire ne se troubla point à cette nouvelle; il redoubla de surveillance, et le lendemain il se remit en marche. A partir de Grasse, la flotte fut obligée de s'éloigner de la côte, et dès lors on la perdit de vue. Elle tint la pleine mer à cause des récifs, et d'ailleurs elle se trouva dans la nécessité d'accélérer sa marche pour doubler le cap de Mercure. Archelaüs la dirigeait. Avant de s'éloigner, le questeur prit les ordres de Bélisaire, qui lui recommanda de ne point se porter directement sur Carthage, mais de s'arrêter à vingt stades de la ville, et d'attendre, pour agir, de nouvelles instructions. L'armée mit quatre jours pour aller de Grasse à Décimum.

PLAN DE GÉLIMER; IMPRUDENCE D'AMMATAS; LES VANDALES ÉPROUVENT UN PREMIER ÉCHEC. — Le plan de Gélimer était sagement conçu. Ammatas, qui venait de Carthage, devait marcher à la rencontre de l'armée grecque et la prendre en tête; Gélimer, de son côté, se proposait de se jeter sur elle au moment de l'engagement et de l'attaquer par derrière; enfin Gibamund, neveu du roi, avait été détaché, avec deux mille Vandales, pour se précipiter en temps opportun sur l'aile gauche. Procope, qui se fait ici l'interprète des pensées de Bélisaire, déclare que si les ordres de Gélimer avaient été parfaitement exécutés, et les mouvements de ses troupes bien concertés, l'armée grecque eût éprouvé un grand désastre. Mais l'imprudence du frère du roi, et aussi, il faut le dire, des circonstances imprévues, amenèrent la ruine des Vandales.

Ammatas s'était porté, vers midi, à Décimum; il avait ainsi devancé de beaucoup l'arrivée de l'armée impériale. Il avait agi avec tant de précipitation, que, lorsqu'il se rendit à son poste, il ne put emmener avec lui qu'un petit nombre de mauvais soldats. Il avait laissé à Carthage la meilleure partie de ses forces, se bornant à donner ordre aux troupes qui restaient de le rejoindre dans un bref délai. Quand il arriva à Décimum, il rencontra l'avant-garde commandée par Jean l'Arménien. Alors les Grecs et les Vandales se chargèrent. Ammatas déploya dans le combat un courage héroïque, et tua douze hommes de sa main; mais enfin il tomba percé d'un coup mortel. Après avoir perdu leur chef, les Vandales se sauvèrent, et Jean se mit à leur poursuite. Les Grecs rencontrèrent dans leur course les soldats qui, obéissant aux ordres d'Ammatas, se rendaient de Carthage à Décimum. Ils ne savaient point qu'un combat eût été livré, et ils marchaient en désordre, par troupes de vingt ou trente hommes seulement. Les vaincus, en se sauvant, jetèrent le trouble parmi eux et les entraînèrent dans leur fuite. Ils ne songèrent point à compter le petit nombre de leurs vainqueurs. Aussi Jean les poursuivit jusqu'aux portes de Carthage, et, dans un espace de soixante et dix stades, il tua tant d'ennemis, dit Procope avec une certaine exagération, qu'à voir le champ du carnage, on eût dit que vingt mille combattants l'avaient parcouru.

SECONDE DÉFAITE DES VANDALES; GIBAMUND ET LE CHEF DES HUNS. — Dans le même temps, Gibamund et les deux mille hommes qu'il commandait arrivèrent à des salines situées à quarante stades de Décimum (*). Là se trouvait une plaine immense, déserte et sans végétation. Les Vandales rencontrèrent en cet endroit le détachement des Huns que Bélisaire, pour assurer les opérations de sa gauche, avait envoyé à la découverte. Il fallut dès lors se préparer au combat.

Il y avait dans la troupe des Huns un chef qui se distinguait entre tous par sa force et sa bravoure. Il tenait de sa famille le glorieux privilége de frapper sur l'ennemi le premier coup. Nul, parmi les Huns, n'avait le droit

(*) Les plaines salées de la Sebka de Soukara (voy. *Falbe*).

de commencer l'attaque avant lui. Quand les deux troupes furent en présence, ce chef s'élança à cheval, sans être accompagné, et, parcourant le front de la cavalerie des Vandales, il provoqua l'ennemi au combat. Une si grande audace étonna les soldats de Gibamund, et, craignant d'ailleurs de tomber dans une embuscade, ils ne firent aucun mouvement et ne lancèrent pas même un trait; peut-être aussi furent-ils saisis de crainte à la vue des armes et surtout des visages de ces Huns, qui depuis un siècle avaient fait tant de bruit dans le monde. Les Vandales ayant refusé d'engager la mêlée, le chef qui les avait provoqués revint auprès des guerriers de sa race, et leur dit : « Dieu a fait les apprêts du festin; nous n'avons qu'à tendre la main. Marchons! » Tous s'élancèrent alors. Les Vandales ne purent soutenir le choc des cavaliers huns; ils rompirent leurs rangs, et, sans opposer de résistance, ils se laissèrent égorger jusqu'au dernier.

SITUATION DE L'ARMÉE GRECQUE; DISCOURS DE BÉLISAIRE. — L'armée grecque ignorait les événements, si heureux pour elle, qui venaient de s'accomplir, et continuait sa marche sur Décimum. Cependant, à trente-cinq stades de là, Bélisaire ayant rencontré une excellente position, fit faire halte, et ordonna de préparer un camp. Quand les retranchements furent élevés, le général fit rassembler les troupes, et, s'étant placé au milieu d'elles, il leur tint ce discours : « Soldats, l'ennemi approche et l'heure du combat est arrivée. La flotte, vous le savez, est éloignée de vous, et vous ne devez point compter aujourd'hui sur sa coopération. Vous n'avez point de ville amie qui puisse, au besoin, vous ouvrir ses portes et vous offrir un abri derrière ses murailles. Notre salut commun est tout entier dans votre courage. Si vous vous comportez avec bravoure, l'ennemi, n'en doutez pas, sera vaincu; si vous vous battez mollement, les Vandales l'emporteront, et vous n'échapperez point à la mort. Soldats nous avons pour nous deux sûrs garants de la victoire : notre bon droit et la haine que les Vandales portent à leur tyran. Vous avez, en outre, sur votre ennemi un immense avantage : jusqu'ici, vous n'avez point langui dans le repos; vous maniez les armes depuis longtemps, et vous avez été éprouvés par de nombreuses batailles. Vous avez soutenu contre les Scythes et les Perses de rudes guerres, tandis que les Vandales n'ont jamais eu à combattre dans les Maures que des ennemis sans discipline et à demi nus. Si vous m'en croyez, nous ferons une place forte du camp où nous sommes. Nous y laisserons, sous bonne garde, nos bagages et tout ce qui pourrait gêner nos mouvements; puis nous marcherons à l'ennemi. Si nous sommes victorieux, nous trouverons ici, à notre retour, des vivres en abondance. Soldats, en allant au combat, songez à vos anciens exploits, et vous serez braves, et, je vous le jure, vous vaincrez. »

INCERTITUDES DE BÉLISAIRE; LES CAVALIERS QU'IL ENVOIE A LA DÉCOUVERTE SONT MIS EN FUITE PAR LES VANDALES; FAUTE DE GÉLIMER; IL EST VAINCU. — Après avoir encouragé ses soldats et donné ses derniers ordres, Bélisaire sortit des retranchements. Il ne cherchait point l'occasion de livrer bataille, mais, avec son extrême prudence, il voulait étudier le terrain, et reconnaître par lui-même les forces et la position de l'ennemi : c'est pourquoi il n'emmena avec lui que sa cavalerie, et il laissa à la garde du camp, où se trouvait Antonina, sa femme, toute son infanterie. Il marcha avec lenteur; seulement il eut soin d'envoyer à la découverte les cavaliers auxiliaires. Ceux-ci poussèrent jusqu'à Décimum. Là, ils virent couchés sur la terre des cadavres de soldats grecs et vandales, parmi lesquels se trouvait celui d'Ammatas. Les habitants du lieu apprirent à la troupe qui arrivait la victoire de Jean l'Arménien. A cette nouvelle, les auxiliaires furent jetés dans un grand trouble. Ils ne savaient où se diriger, et ils parcouraient toutes les éminences pour découvrir au loin

leurs compagnons victorieux. Tout à coup, ils voient s'élever du côté du midi un nuage de poussière, et peu de temps après la cavalerie des Vandales se déploya devant eux. Ils font savoir aussitôt à Bélisaire que l'ennemi approche, et lui demandent un renfort. Les avis des chefs étaient partagés; les uns voulaient que l'on attaquât sans hésiter; les autres prétendaient que leurs forces n'étant point égales à celles de l'ennemi, il valait mieux faire retraite. Pendant la discussion, les Vandales, conduits par Gélimer, avançaient toujours. Dans leur marche, ils s'étaient placés, à leur insu, entre le corps des Huns qui avaient défait la troupe de Gibamund, et le camp de Bélisaire. Quand ils furent arrivés auprès de Décimum, ils s'élancèrent au galop pour occuper une colline. Alors la cavalerie impériale s'ébranla à son tour pour leur disputer cette position. Mais les Vandales l'avaient dévancée, et, quand elle vint pour les attaquer, ils la repoussèrent avec perte et la mirent en fuite. Elle courait encore, lorsqu'elle rencontra, à sept stades de Décimum, Uliaris, officier des gardes, qui s'avançait pour la soutenir avec un corps de huit cents hommes. Le devoir d'Uliaris était de rallier la troupe défaite et de tenter une nouvelle attaque; mais il se laissa entraîner par les fuyards, et il revint avec eux, au galop, auprès de Belisaire.

Gélimer commit alors une grande faute : il resta dans l'inaction après sa victoire, et par là il se perdit. Si, d'une part, et ce sont là les réflexions d'un compagnon de Bélisaire, il eût poursuivi vivement les cavaliers qu'il avait mis en déroute, l'armée impériale eût éprouvé certainement un échec irréparable, tant les Vandales étaient nombreux et animés, et tant la frayeur des Grecs était grande. D'autre part, si Gélimer se fût porté sur Carthage, il eût facilement anéanti le corps placé sous les ordres de Jean l'Arménien. Les vainqueurs d'Ammatas s'étaient dispersés çà et là dans la campagne pour dépouiller ceux qu'ils avaient tués. Puis, dans sa capitale bien défendue, ayant à sa disposition d'abondantes ressources, le roi aurait pu repousser toutes les attaques, et même se rendre maître de la flotte qui arrivait. Il eût ainsi enlevé, d'un coup, à l'armée impériale les moyens de faire retraite et de vaincre (*). Mais Gélimer perdit à Décimum un temps précieux : il ne quitta la position que la valeur de ses troupes lui avait assurée que pour descendre lentement dans la plaine où Ammatas avait été tué. A la vue du cadavre de son frère, le roi

(*) C'était là probablement l'opinion de Bélisaire. M. Marcus fait suivre les paroles de Procope de quelques observations qui nous ont paru plausibles. « Un général, dit-il, plus habile que Gélimer, aurait poursuivi la pointe de sa victoire, sauf à changer son premier plan de campagne; mais il n'est pas dit pour cela qu'il eût battu complètement Bélisaire. Celui-ci aurait pu être obligé de se replier sur son camp avec sa cavalerie, mais il n'y serait entré que pour en sortir de nouveau avec elle et avec l'infanterie, et engager la bataille avec toutes ses forces. Gélimer ne se sentit pas assez de cœur pour hasarder un combat en due forme avant qu'il eût appris les causes du retard qu'Ammatas et Gibamund mettaient à venir. Voilà la raison pour laquelle il descendit dans la plaine. Peut-être aussi eut-il peur que les partisans de l'ancienne famille royale ne se fussent révoltés à Carthage contre Ammatas. Quand il eut une fois trouvé le corps de ce dernier, il ne pouvait se porter sur Carthage avant de connaître les forces de Jean : autrement il se serait exposé à être attaqué par l'ennemi par devant et sur ses derrières. Tout ce qui lui restait à faire, c'était donc de ne pas perdre de temps à l'inhumation de son frère, mais de se retirer en bon ordre avec ses troupes en arrière de Décimum, et d'y attendre ou que l'ennemi vînt à lui, ou qu'il eût reçu des renseignements exacts sur l'état de ses propres affaires et sur celles des Grecs. Mais la principale cause de la perte des Vandales, fut que l'ordre magnifique et l'assurance avec lesquels les troupes de Bélisaire marchèrent sur Carthage les déroutèrent tout à fait, eux qui depuis un siècle n'avaient combattu que contre les Maures, et avaient perdu leur ancienne énergie au sein des plaisirs et de l'inaction. » (Marcus; *Histoire des Vandales, etc.*, p. 378.)

fondit en larmes, et se montra en proie à la plus vive douleur. Il voulut alors qu'on donnât à Ammatas la sépulture, et qu'on lui rendît les derniers honneurs. Il était livré tout entier à ces soins pieux, lorsque les Vandales virent arriver à toute bride les cavaliers de Bélisaire.

Le général avait rallié les fuyards, et leur avait reproché en termes sévères et durs leur lâcheté; puis, après s'être informé de l'état des lieux, après avoir appris la victoire de Jean et la mort d'Ammatas, il s'ébranla avec toute sa cavalerie pour attaquer Gélimer et les Vandales. Ceux-ci, surpris par cette charge imprévue, ne purent soutenir le choc des Grecs, et, après avoir laissé sur la place un grand nombre de morts, ils furent mis en fuite. Ils ne se dirigèrent point vers Carthage, ni vers la Byzacène, d'où ils venaient, mais vers la plaine de Bulla, par la route qui conduit en Numidie. Sur le soir, à l'heure où l'on allume les flambeaux, Jean l'Arménien et les Huns rejoignirent Belisaire, et lui firent connaître leur double victoire. Toute la cavalerie campa cette nuit à Décimum.

L'ARMÉE GRECQUE CAMPE AUX PORTES DE CARTHAGE; INTÉRIEUR DE LA VILLE; LES PRISONS DU ROI. — Le lendemain, l'infanterie que Bélisaire avait laissée au camp avec Antonina, sa femme, arriva à Décimum. Quand toute l'armée fut réunie, Bélisaire n'hésita plus à marcher droit à Carthage. Il arriva vers le soir sous les murs de la ville. Nul ennemi ne paraissait pour lui résister; les portes étaient ouvertes, et les Carthaginois avaient placé dans toutes les rues des torches qui répandirent pendant la nuit une vive clarté. Les Vandales, qui n'avaient pas pris la fuite à l'approche de l'armée grecque, effrayés par les dispositions de la population d'origine romaine, avaient cherché un asile dans les églises. Cependant la tranquillité apparente de la ville inquiétait Bélisaire, et il résolut de camper en dehors des murs. Il craignait deux choses : une ruse de l'ennemi, et les désordres auxquels se livreraient dans les ténèbres ses soldats victorieux.

Le jour même où l'armée se portait de Décimum sur Carthage, la flotte, poussée par un vent favorable, doublait le cap de Mercure. Quand les habitants aperçurent au loin les vaisseaux grecs, ils se hâtèrent de lever les chaînes qui fermaient l'entrée du port qu'ils appelaient Mandracium (*). Dès ce moment, ceux qui haïssaient la domination des Vandales s'enhardirent, et ils s'efforcèrent de mériter les égards des vainqueurs par de grandes démonstrations de zèle, et par des actes qu'ils se proposaient de rappeler en témoignage de leurs bonnes dispositions. Il y avait dans le palais même une obscure prison où Gélimer faisait jeter tous les individus, Vandales ou Romains, qui lui portaient ombrage. Cette prison regorgeait alors de marchands venus de l'Orient, que le roi accusait d'avoir appelé en Afrique les troupes de Justinien. Les malheureux, ainsi renfermés sur de faux soupçons, craignaient à chaque instant qu'on ne les fît périr. Ils coururent, en effet, un grand danger. Le jour même où Ammatas sortit de Carthage, Gélimer ordonna qu'on les mît à mort; mais le coup imprévu qui frappa le frère du roi et les événements qui suivirent suspendirent l'exécution. Quand le geôlier connut le résultat des différents combats livrés près de Décimum, et, plus tard, quand il vit paraître au loin la flotte impériale, il fut saisi d'une vive frayeur; il entra dans la prison. Enchaînés et plongés dans d'épaisses ténèbres, ceux qui s'y trouvaient ignoraient l'arrivée et la victoire de Bélisaire, et ils purent croire un instant que leur dernière heure était venue. Alors le geôlier, élevant la voix, leur dit : « Que me donnerez-vous si je vous sauve? » Tous s'empressèrent de lui faire de magnifiques

(*) C'était le *Cothôn* ou port militaire des anciens Carthaginois. Voy. dans ce volume : *Histoire de Carthage ; topographie*, p. 142. Nous renvoyons, au reste, à cette *topographie* pour tout ce qui concerne la ville de Carthage dans le présent récit.

promesses et de lui proposer de grosses sommes. « Gardez votre argent, répondit-il; je ne vous demande qu'une chose. Jurez-moi, si je vous délivre, de m'accorder, auprès du général de Justinien, assistance et protection. » Quand ils eurent juré, il leur raconta les événements qui venaient de s'accomplir, et, ouvrant un soupirail, il leur montra la flotte grecque dans les eaux de Carthage; puis il rendit la liberté aux prisonniers, et se sauva avec eux.

ARRIVÉE DE LA FLOTTE; ELLE S'ARRÊTE DANS LE LAC DE TUNIS; CALONYME; ENTRÉE DE BÉLISAIRE A CARTHAGE; MODÉRATION DU GÉNÉRAL; BONNE DISCIPLINE DES TROUPES. — Quand la flotte eut doublé le cap de Mercure, elle ralentit son mouvement. Officiers, soldats et matelots étaient dans une grande anxiété; ils n'avaient point de nouvelles de l'armée, et ils ne savaient où s'arrêter. Enfin, ils résolurent d'envoyer un vaisseau à la ville la plus voisine pour recueillir des renseignements. Ils apprirent, par ce moyen, tout ce qui s'était passé. Alors, pleins de confiance et de joie, ils n'hésitèrent plus à avancer. Ils étaient encore éloignés de Carthage de cent cinquante stades environ, lorsque le questeur Archelaüs et les soldats qui étaient restés sur les vaisseaux, voulant observer rigoureusement les ordres de Bélisaire, demandèrent que la flotte gagnât le rivage le plus rapproché et s'y arrêtât. Les matelots s'y opposaient. Ils voyaient dans l'air, disaient-ils, les signes précurseurs d'une grande tempête, et ils avaient appris que la côte indiquée n'offrait ni ports ni points de relâche. Ils déclarèrent donc que si l'on suivait l'avis d'Archelaüs et des soldats, la flotte entière serait anéantie. On sut plus tard que les matelots ne s'étaient pas trompés. Le questeur se rendit, et la flotte continua sa marche; seulement il fut décidé qu'on ne tenterait pas d'entrer dans le Mandracium. On supposait que le port de Carthage était fermé, et, d'ailleurs, on ne croyait pas qu'il pût contenir tous les vaisseaux. On fit voile vers le lac qui avoisine la ville. La flotte entière y entra aux approches de la nuit, et après avoir allumé ses fanaux. Un seul vaisseau s'était écarté; c'était celui qui portait Calonyme. Ce chef, bravant les ordres de Bélisaire, et ne tenant aucun compte des intérêts de l'armée, était entré furtivement dans le Mandracium. Comme il ne rencontra point de résistance, il s'élança à terre avec les hommes de son équipage, et enleva de force l'argent des marchands, étrangers ou carthaginois, qui habitaient aux environs du port.

Le lendemain, Bélisaire, averti de l'arrivée de la flotte, ordonna aux soldats, qui jusqu'alors étaient restés à bord, de se rendre au camp. Quand toutes les troupes furent réunies, le général les disposa comme pour une bataille, et il se prépara à faire son entrée dans Carthage. L'ennemi ne lui avait pas dressé d'embûches, comme il le craignait; tous, au contraire, devaient accourir auprès de lui et l'accueillir avec joie. Bélisaire comprit alors que sa modération, bien plus que la valeur des soldats, avait contribué à ses rapides succès. Avant de pénétrer dans la ville, il s'adressa encore une fois à son armée pour lui recommander de se maintenir jusqu'au bout dans sa bonne discipline. « Les Africains, dit-il, soumis autrefois à la domination des Romains, et Romains eux-mêmes, n'ont obéi que par force aux Vandales qui les opprimaient. C'est pour les aider à secouer un joug odieux que notre empereur fait la guerre. Point de désordres et point d'excès. Montrons ici que nous ne sommes point venus en Afrique comme des conquérants, mais comme des libérateurs. »

L'armée entra donc à Carthage (*). Bélisaire monta au palais des rois. Il était bâti sur la colline de Byrsa, là où s'élevait jadis la citadelle des anciens Carthaginois et la demeure des proconsuls romains. Comme représentant de Justinien, Bélisaire s'assit sur

(*) Vers le 15 septembre.

le trône de Gélimer. C'est là qu'il reçut les plaintes des marchands du port qui avaient été pillés la veille par l'équipage d'un vaisseau grec. Le général fit droit à leurs réclamations. Il appela Calonyme, et lui ordonna de rendre tout ce qu'il avait enlevé. « Jurez, lui dit-il, que vous n'avez rien gardé. » Calonyme jura, et cependant il avait mis en réserve de grosses sommes d'argent. Mais il ne devait pas jouir du fruit de ses violences et de son mensonge; peu de temps après son retour à Constantinople, une affreuse maladie l'emporta.

REPAS DONNÉ AUX OFFICIERS PAR BÉLISAIRE; ADMIRABLE DISCIPLINE DE L'ARMÉE; CLÉMENCE DU VAINQUEUR; LES MURS DE CARTHAGE. — A l'heure du repas, Bélisaire se rendit avec ses officiers dans la salle où Gélimer recevait à sa table les personnages les plus illustres de sa nation. Les mets que l'on servit alors au général de Justinien et à ses compagnons d'armes avaient été préparés la veille pour le roi des Vandales. Ce furent les serviteurs de Gélimer qui apportèrent à ces hôtes inattendus le pain et les viandes, et qui versèrent le vin dans les coupes. Ce spectacle frappa vivement les convives, et tous, comme Procope, durent songer plus d'une fois, pendant le repas, à l'instabilité des choses humaines.

Dans ce jour, au milieu même de l'enivrement du triomphe, nulle violence ne ternit la gloire du vainqueur. Un ordre parfait régna parmi les troupes. Quand les soldats romains se rendaient maîtres d'une ville, ils avaient coutume, suivant leur propre témoignage, de piller et de se livrer à de grands excès. Cette fois, ils se continrent. Le général, par son caractère, avait pris sur ses troupes un tel ascendant, que nul n'osa enfreindre ses ordres. Il n'y eut pas à Carthage une seule violence; on n'entendit pas même proférer une menace. Les affaires du commerce ne furent pas interrompues, et les boutiques restèrent ouvertes. Tous les vivres fournis aux troupes furent payés. Puis, quand les officiers chargés de préparer les logements de l'armée eurent dressé leurs listes, chaque soldat se retira, sans tumulte, pour se reposer, dans la maison qui lui avait été désignée.

Un des premiers soins de Bélisaire fut de rassurer les Vandales qui s'étaient réfugiés dans les églises; il jura qu'il ne leur serait fait aucun mal. Ensuite, il songea à réparer les fortifications de Carthage. Le mur d'enceinte, mal entretenu, s'était écroulé en plusieurs endroits, et, par ses brèches, il offrait à l'ennemi un facile passage. Suivant les Carthaginois, c'était à cause du mauvais état des fortifications que Gélimer ne s'était pas jeté dans leur ville. Il savait bien, disaient-ils, que derrière nos faibles murailles il ne pourrait repousser longtemps les attaques de ses ennemis. Bélisaire voulut se montrer plus prévoyant que Gélimer, et il se hâta de mettre la ville en état de soutenir un long siége.

LEGENDES ET VIEILLES TRADITIONS RAPPORTÉES PAR PROCOPE. — L'apparition subite, sur les côtes d'Afrique, de l'armée impériale, la marche heureuse et rapide de Bélisaire, cette révolution enfin qui avait enlevé, en quelques jours, un trône à Gélimer, et aux Vandales une conquête achetée par un demi-siècle de fatigues et de combats, firent sur les masses une vive et profonde impression. L'imagination était frappée de ces caprices inattendus et mystérieux de la fortune, et, par un penchant naturel, vainqueurs et vaincus cherchèrent à retrouver, dans le passé, les signes qui avaient annoncé les événements qui venaient de s'accomplir.

Depuis longtemps, à Carthage, les enfants avaient coutume de répéter dans leurs jeux : « Le G chassera le B, et, à son tour, le B chassera le G. » Ces mots, qui n'avaient aucun sens en apparence, dirent les Grecs après leur victoire, renfermaient pourtant une prophétie; car ils indiquaient clairement que Genséric avait chassé Boniface, et que, plus tard, Bélisaire devait chasser Gélimer.

Les catholiques, à leur tour, trouvèrent, dans le triomphe des troupes de Justinien, l'explication d'une merveilleuse vision qui les préoccupait depuis longtemps. Jadis, ils avaient élevé, sur le rivage, une magnifique église à Cyprien, le plus illustre des évêques de Carthage. Là, ils célébraient, chaque année, en grande pompe, une fête que, du nom du saint, on appelait *Cyprienne*. Au temps du roi Hunéric, cette église fut enlevée aux vrais croyants et donnée aux ariens. La tristesse des catholiques fut grande. Cependant une vision céleste vint les consoler. Cyprien apparut en songe à plusieurs fidèles, et leur dit : « Prenez courage; viendra un jour où je me vengerai. » Les paroles du saint se répandirent rapidement en Afrique. Les catholiques, pendant un demi-siècle, ne cessèrent d'espérer; seulement ils se demandaient : « Quand verrons-nous donc luire ce jour de la vengeance? » Enfin Bélisaire parut. On était arrivé à la veille de la fête de saint Cyprien, lorsque les Vandales et Ammatas se rendirent à Décimum. Les prêtres ariens faisaient alors pour la solennité annuelle de grands apprêts. Ils avaient suspendu aux murs de l'église festons et guirlandes, placé leurs plus beaux lustres, et tiré enfin de leur trésor leurs plus riches ornements. Tout à coup, on vint leur apprendre que le frère du roi était tué, et que les Grecs étaient vainqueurs. Ils se sauvèrent à cette nouvelle, et les catholiques se mirent en possession de l'église de Saint-Cyprien. Ce furent eux, cette année, qui, allumant dans le sanctuaire d'innombrables lumières, célébrèrent, suivant leur rite, la fête de celui qui depuis si longtemps avait promis de les secourir et de les venger.

Les Vandales, enfin, se souvinrent, au moment de leurs désastres, des paroles qui avaient été prononcées, dans une circonstance solennelle, par un vieillard de leur nation. Il y avait un siècle et plus, qu'au temps de leur émigration, ils avaient laissé une partie des leurs dans la Germanie. Ceux qui n'avaient point voulu s'associer au roi Godigiscle, trouvèrent aisément, après le départ de leurs frères, de quoi se nourrir sur leurs propres terres et sur celles qui avaient été abandonnées. Plus tard, Genséric fit la conquête de l'Afrique. Les Vandales de la Germanie éprouvèrent alors une grande joie. Cependant il leur vint en pensée que les victoires des compagnons de Genséric pourraient être suivies de revers, et que peut-être un jour les émigrants reviendraient dans leurs anciens établissements. Or, ils savaient bien que les cantons qu'ils occupaient n'étaient pas assez vastes ni assez fertiles pour nourrir ce surcroît de population, et qu'ils auraient à souffrir, comme autrefois, les horreurs de la famine. Pour se mettre en mesure, en quelque sorte, contre l'avenir, ils envoyèrent des députés à Genséric. Ils ne s'étaient considérés jusque-là que comme les fermiers des terres abandonnées par les conquérants de l'Afrique, et ils voulaient dorénavant les posséder à titre définitif. Arrivés à Carthage et admis en présence du roi, les députés félicitèrent Genséric sur ses glorieux succès; puis ils lui dirent : « Puisque tu possèdes en Afrique une grande et fertile contrée, les terres que tu as laissées en Europe te sont inutiles. Donne-les en toute propriété aux hommes de ta race qui vivent en Germanie. Si tu accueilles notre demande, nous serons, plus qu'autrefois, intéressés à défendre jusqu'à la mort notre pays, ton ancienne patrie. » Genséric et les chefs vandales qui l'entouraient écoutèrent les députés avec faveur. Déjà le roi allait prendre un solennel engagement, lorsqu'un vieillard illustre dans la nation, par la noblesse de sa race et par sa prudence, se leva, et dit : « Les choses humaines sont de leur nature incertaines et périssables; ce qui nous paraît improbable peut arriver un jour. Qui oserait nous assurer que nous serons toujours maîtres de l'Afrique, et que nous ne serons point forcés, dans un avenir que nul ne peut déterminer, d'abandonner notre conquête et de retourner dans nos anciennes demeures de la Germanie? »

Frappé par ces paroles, Genséric changea d'avis, et n'accueillit point la demande des députés. On se moqua alors du roi et de celui qui l'avait conseillé. Mais, plus tard, au temps de Bélisaire, la nouvelle génération des Vandales se souvint, au moment de ses revers, des paroles du vieillard, et les trouva pleines de sagesse.

GÉLIMER SURVEILLE A DISTANCE L'ARMÉE GRECQUE; ACTION GLORIEUSE DE DIOGÈNE ET DE VINGT-DEUX CAVALIERS. — Gélimer se tenait à une assez grande distance de Carthage; cependant il surveillait avec soin son ennemi. Il avait envoyé dans toutes les campagnes des émissaires qui devaient exciter la population africaine, par l'appât du gain, à se lever en armes, et à défendre, contre les troupes impériales, la domination des Vandales. Il fit promettre une somme d'argent à quiconque apporterait à son camp la tête d'un soldat grec. Les Africains n'hésitèrent point : ils se mirent en embuscade, et s'emparèrent de tous ceux qui sortaient de Carthage pour piller dans les campagnes avoisinantes. Parmi les prisonniers, les esclaves et les valets étaient plus nombreux que les soldats. Les paysans ne mettaient pas entre eux de différence; ils les tuaient indistinctement, et se hâtaient de porter les têtes à Gélimer. Le roi les payait largement, et se réjouissait de se défaire ainsi, sans danger pour lui et pour les Vandales qui l'accompagnaient, des soldats de Bélisaire.

Ces meurtres répétés et les dispositions hostiles des Africains durent frapper et inquiéter le chef de l'armée impériale. Il envoya un jour à la découverte Diogène, officier de sa garde, avec vingt-deux cavaliers. La petite troupe s'avança dans le pays, et ne s'arrêta que dans un village qui était situé à deux journées de marche de Carthage. Les habitants auraient bien voulu tuer les Grecs; mais ils n'osaient attaquer vingt-deux soldats armés de toutes pièces, qui auraient fait, sans doute, bonne résistance, et les auraient peut-être exterminés eux-mêmes. Ils pensèrent qu'il était plus sage d'avertir Gélimer. Le roi se réjouit fort de l'occasion qui lui était offerte de prendre ainsi, d'un seul coup, un officier des gardes et vingt-deux soldats d'élite. Il fit partir au galop trois cents cavaliers vandales, leur recommandant, avant tout, de lui amener vivants Diogène et ses compagnons. Ceux-ci étaient loin de soupçonner l'approche de l'ennemi. Ils avaient fait choix, pour passer la nuit, d'une vaste maison. Après avoir laissé leurs chevaux dans la cour, ils étaient montés à l'étage supérieur pour se livrer au repos. Les Vandales arrivèrent enfin. La nuit était profonde, et tout semblait les favoriser; mais au moment décisif la résolution leur manqua. Ils ne voulurent point briser les portes et pénétrer dans la maison avant le jour; ils craignaient de s'entre-tuer dans un engagement nocturne, ou au moins de fournir aux Grecs les moyens de s'échapper. C'était la peur, dit Procope, qui leur dictait ces pensées; car rien n'eût été simple et facile comme de se rendre maître de Diogène et de ses compagnons, en pénétrant dans la maison avec des flambeaux, et même sans flambeaux, puisque ceux que l'on voulait surprendre s'étaient couchés après avoir quitté leurs armes et leurs vêtements. Les Vandales ne montrèrent pas tant de hardiesse; ils se bornèrent, en attendant le jour, à placer des sentinelles autour de la maison, et un gros de cavaliers devant chaque porte. Il arriva, par hasard, qu'un soldat grec se réveilla pendant la nuit. Le mouvement qui se faisait au dehors le frappa; il se leva et prêta une oreille attentive. Des armes qui se choquèrent et des mots prononcés à voix basse ne lui laissèrent bientôt aucun doute sur les projets des Vandales. Alors il réveille prudemment et sans bruit ses compagnons, et leur fait connaître le danger qui les menace. De l'avis de Diogène, tous s'empressèrent de se couvrir de leurs vêtements et de leurs armures, et d'abandonner la partie de la maison qu'ils occupaient. Quand ils furent dans la cour, ils s'élancèrent sur

leurs chevaux. Jusqu'alors, nul ne s'était présenté pour les combattre. Ils restèrent quelque temps immobiles; puis, tout à coup, ils ouvrirent la porte et se précipitèrent au dehors. Les Vandales, qui se tenaient sur leurs gardes, voulurent les repousser; mais les Grecs, protégés par leurs boucliers et frappant à coups de lance tous ceux qu'ils rencontraient, traversèrent les rangs ennemis, et coururent vers Carthage de toute la vitesse de leurs chevaux. Ce fut ainsi que Diogène sauva d'une perte certaine, à l'exception de deux, les soldats qui lui avaient été confiés. Cependant il faillit payer de sa vie son audace et sa généreuse résolution. Il avait eu un doigt coupé dans l'action, et, de plus, il avait reçu au cou et au visage trois graves blessures.

BÉLISAIRE RÉPARE LES FORTIFICATIONS DE CARTHAGE. — Les dispositions chancelantes ou hostiles des habitants de la campagne, et la dernière tentative des Vandales pour s'emparer de Diogène et de ses cavaliers, inspirèrent à Bélisaire des craintes sérieuses. Il pensa que l'inaction de Gélimer n'était qu'apparente, et il se hâta de prendre, à Carthage, toutes les mesures qui pouvaient le garantir d'un coup de main. Il rassembla de nombreux ouvriers auxquels il promit une bonne paye, fit creuser autour de la ville des fossés larges et profonds, releva la partie des murailles qui était tombée, et raffermit celle qui menaçait ruine. Les travaux furent conduits et achevés avec une merveilleuse rapidité, et, en peu de jours, Bélisaire se trouva à l'abri de toutes les attaques.

LES VANDALES EN SARDAIGNE; RÉSULTAT DE LEUR EXPÉDITION. — Au moment même où Gélimer, abandonnant aux Grecs sa capitale, fuyait dans le désert, Tzazon triomphait en Sardaigne; il était parti, comme on l'a vu, avec cinq mille soldats, l'élite de l'armée vandale. Après une heureuse traversée, la flotte envoyée par Gélimer arriva en vue de Caralis, la place la plus importante de l'île. Tzazon l'attaqua brusquement et s'en empara. Godas ne put résister et fut tué. On vint alors apprendre au vainqueur, mais sans rien ajouter à cette nouvelle, qu'une flotte impériale avait touché les côtes de l'Afrique. Tzazon ne s'inquiéta point; il croyait que Gélimer repousserait facilement les agresseurs et, dans cette pensée, il lui écrivit la lettre suivante: « Roi des Vandales et des Alains, j'ai pris Godas et je l'ai tué; j'ai replacé la Sardaigne sous ton obéissance; célèbre ma victoire par des fêtes. On m'a dit que les Grecs, nos ennemis, avaient osé mettre le pied sur notre territoire. Crois-moi, ils éprouveront le même sort que ceux qui jadis ont attaqué nos pères. » Les messagers qui devaient remettre au roi la lettre de Tzazon s'embarquèrent et vinrent, sans défiance, aborder au port de Carthage. Ils furent saisis, à leur arrivée, et conduits à Bélisaire: ils livrèrent la lettre qu'ils portaient et donnèrent tous les renseignements qu'on leur demanda. Quand on les arrêta leur frayeur fut extrême. A la vue des Grecs, ils demeurèrent frappés d'étonnement et ils cherchèrent, en vain, à se rendre compte de la brusque révolution qui venait de s'accomplir. Le général, par ses paroles et ses bons traitements, ne tarda pas à les rassurer.

LES AMBASSADEURS DE GÉLIMER EN ESPAGNE; LEUR ENTREVUE AVEC LE ROI THEUDIS; LEUR MÉPRISE; ILS TOMBENT AU POUVOIR DE BÉLISAIRE; COURRIER ENVOYÉ A JUSTINIEN. — Une circonstance imprévue vint encore fournir à Bélisaire, sur la situation des Vandales, de nouveaux renseignements. Gélimer avait bien compris, après la déposition de Hildéric, que son pouvoir n'était point solidement assis, et que pendant longtemps il aurait à défendre sa couronne contre de nombreux ennemis. Il voulut alors se ménager des auxiliaires pour l'avenir et, dans ce but, comme il ne pouvait se tourner ni vers l'Orient, ni vers l'Italie, il rechercha l'alliance des maîtres de l'Espagne. Il s'adressa donc à Theudis, roi des Wisigoths. Les ambassadeurs envoyés par Gélimer se

mirent en marche, traversèrent le détroit de Gadès, et touchèrent les côtes de l'Espagne sans avoir appris l'arrivée de Bélisaire en Afrique et les succès de l'armée de Justinien. Ils s'avancèrent, à petites journées, dans l'intérieur des terres, pour voir Theudis et pour s'acquitter, auprès de lui, de leur mission. Le roi des Wisigoths savait déjà, quand ils se présentèrent, que Carthage n'était plus au pouvoir de Gélimer. Le jour même où la ville avait été occupée par les Grecs, un vaisseau chargé de marchandises avait quitté le Mandracium et, favorisé par le vent, était arrivé en peu de temps en Espagne. Ce furent les passagers qui apportèrent la nouvelle des succès obtenus par les troupes impériales. Theudis recommanda aux gens de l'équipage, et à tous les marchands, de garder le silence sur les événements qui s'étaient accomplis en Afrique; puis, il se disposa à recevoir les ambassadeurs de Gélimer. Quand ils furent en sa présence, il leur fit bon accueil et les invita même à un grand banquet. Pendant le repas, au milieu des joyeux propos, le roi s'adressa aux ambassadeurs, et leur dit : « Que font maintenant Gélimer et les Vandales? Votre royaume est-il toujours florissant? — Tout va pour le mieux, répondit alors Gotthée, l'un des ambassadeurs. — Mais enfin, reprit Theudis, que venez-vous me proposer? — Gélimer, repartirent les Vandales, t'offre son amitié, et il désire contracter avec toi une sincère alliance. » Le roi se prit à rire : « Retournez à la côte, dit-il aux ambassadeurs, et là vous apprendrez ce qui se fait en Afrique. » Les Vandales se levèrent de table sans trop se soucier des paroles qu'ils avaient entendues. Theudis, sans doute, avait beaucoup bu pendant le repas, et ils pensèrent qu'il était ivre. Ils revinrent donc le lendemain auprès du roi; mais, comme la veille, il répondit à leurs propositions par des railleries. Dès lors l'inquiétude se glissa dans leur esprit et ils commencèrent à croire qu'une révolution avait éclaté en Afrique après leur départ. Cependant ils étaient loin de supposer que Carthage eût cessé d'appartenir aux Vandales. Ils suivirent le conseil qu'on leur avait donné, et ils se dirigèrent vers la côte. Là, ils s'embarquèrent pour rapporter à Gélimer les paroles du roi des Wisigoths. Au moment où ils mettaient le pied sur le rivage de l'Afrique, ils furent environnés par des soldats grecs qui les conduisirent à Bélisaire. Le général se plut à leur faire raconter au long leur voyage et leur entrevue avec Theudis, et, lorsqu'ils eurent achevé, il ordonna qu'on les mît en liberté.

Vers ce temps on vit entrer dans le port de Carthage Cyrille et les soldats qu'il commandait. Il avait été envoyé par Justinien au secours de Godas; mais, au moment où il approchait de la Sardaigne, il apprit la victoire de Tzazon : dès lors il renonça à se diriger sur l'île et il se mit à la recherche de Bélisaire. Ce fut dans les murs de Carthage qu'il le rencontra. Le général, après tant d'événements heureux, résolut d'envoyer un de ses officiers à Constantinople, et il choisit Salomon pour porter à Justinien la nouvelle de ses premiers succès.

LES MAURES; LEURS DISPOSITIONS. — La plaine de Bulla où se tenait Gélimer était située à quatre journées de marche de Carthage, non loin des frontières de la Numidie. Là étaient accourus auprès du roi et de ses guerriers un certain nombre de Maures attirés par l'appât du gain et des aventures. C'étaient des hommes qui appartenaient à plusieurs tribus, et qui s'étaient rendus de différents lieux et sans chefs au camp des Vandales. En effet, la masse de la nation restait indécise et flottante; cependant, comme elle prévoyait la ruine de Gélimer, elle penchait déjà du côté des Grecs. Les chefs des tribus qui habitaient la Mauritanie, la Numidie et la Byzacène, s'étaient même avancés jusqu'à faire des promesses à Bélisaire; ils lui avaient envoyé des ambassadeurs pour lui dire qu'ils étaient prêts à reconnaître la suprématie de l'empereur, et plusieurs, s'il faut en croire Procope, avaient

livré, en témoignage de leur sincérité, leurs enfants comme otages. Seulement ils demandaient qu'à son tour le représentant de Justinien voulût bien reconnaître leurs titres et leur donner l'investiture suivant la forme accoutumée. Au temps de la domination romaine, nul ne se déclarait chef de tribu qu'il n'eût reçu de l'empereur les insignes du commandement. Les rois vandales s'étaient conformés à l'ancien usage; mais les Maures ne regardaient point comme légitime l'investiture conférée par les usurpateurs de la puissance impériale. Bélisaire s'empressa d'accueillir la demande qui lui était adressée. Il envoya à chacun des chefs des tribus maures une baguette d'argent doré, un bonnet d'argent fait en forme de couronne, un manteau blanc qu'une agrafe d'or attachait sur l'épaule droite, une tunique qui, sur un fond blanc, offrait des dessins variés, enfin des chaussures travaillées avec un tissu d'or. Il joignit à ces ornements qui étaient le signe matériel du pouvoir suprême, de grosses sommes d'argent. Cependant les tribus ne se déclarèrent point encore. Elles n'envoyèrent point aux Grecs des troupes auxiliaires; mais d'un autre côté, elles n'aidèrent pas les Vandales. Elles attendaient, au repos et en observant, qu'entre Justinien et Gélimer la fortune se fût prononcée d'une manière irrévocable.

TRISTESSE ET DÉCOURAGEMENT DE GÉLIMER; SA LETTRE A TZAZON. — Gélimer ne se faisait point illusion sur les dangers de sa position. L'espérance même du succès semblait l'avoir abandonné. Il fit porter en Sardaigne, à son frère Tzazon, une lettre qui trahissait ses impressions : « Ce n'est point Godas, disait-il, mais une maligne influence qui nous a arraché la Sardaigne. L'inspiration qui t'a enlevé à l'Afrique avec l'élite de nos guerriers venait d'une puissance céleste, mais qui nous est ennemie, puisque, en nous privant ainsi de toutes nos ressources, elle a presque anéanti la maison de Genséric. Tu n'es point parti pour soumettre la Sardaigne, mais pour donner à Justinien le temps de conquérir l'Afrique. Les événements qui viennent de s'accomplir ont dévoilé à tous les yeux les desseins de la fortune. Bélisaire n'est arrivé sur nos terres qu'avec des troupes peu nombreuses, et cependant il nous a vaincus. Les Vandales ont perdu tout courage, et désormais ils ne peuvent compter sur le succès. Ammatas et Gibamund sont morts par la lâcheté de leurs soldats. L'ennemi est maître de nos ports, de nos arsenaux, de nos agrès, de nos chevaux, de Carthage, enfin de l'Afrique entière. Rien ne peut tirer les Vandales de l'engourdissement et de la stupeur où ils sont plongés; ils semblent ignorer qu'ils compromettent ainsi, par leur honteuse conduite, leurs biens et la liberté de leurs femmes et de leurs enfants. Nous n'avons plus rien en notre puissance que la plaine de Bulla. C'est là que nous nous maintenons, dans l'espérance que toi et les tiens vous ne tarderez pas à venir à notre secours. Hâte-toi; vole sur les eaux avec toute ta flotte; ne songe plus désormais à renverser le tyran et à replacer la Sardaigne sous nos lois. Ce n'est plus contre cette île, mais contre Bélisaire, qu'il faut diriger nos coups. Unissons nos forces et marchons à l'ennemi : désormais nous devons vaincre ou supporter, en commun, le poids de nos désastres. »

TZAZON QUITTE LA SARDAIGNE; IL ARRIVE AU CAMP DE BULLA; SON ENTREVUE AVEC GÉLIMER. — Après avoir reçu, au port de Caralis, la lettre de Gélimer, Tzazon réunit les Vandales et leur apprit les nouvelles qu'on lui avait apportées. Toute l'armée fut alors en proie à une vive douleur. Les soldats n'osaient montrer en public leur tristesse et leurs larmes. Ils cherchaient à dérober leurs impressions aux habitants de l'île, et ce n'était qu'entre eux, et à l'écart, qu'ils s'interrogeaient sur le coup terrible qui les avait frappés et qu'ils gémissaient sur leurs infortunes. Après avoir pris à la hâte quelques mesures qui pouvaient assurer la tranquillité

et la soumission de l'île, Tzazon ordonna aux troupes de monter sur la flotte et il fit voile pour l'Afrique. Il arriva, le troisième jour, sur le point de la côte où l'on rencontre les frontières de la Numidie et de la Mauritanie. C'est de là qu'il s'avança à marche forcée vers la plaine de Bulla. Quand le roi et son frère furent en présence, ils se précipitèrent l'un vers l'autre, s'embrassèrent et confondirent sans prononcer une seule parole, leurs larmes et leurs sanglots. Les soldats qui revenaient de la Sardaigne et ceux qui étaient restés en Afrique se mêlèrent et, eux aussi, en se retrouvant, donnèrent les marques de la plus violente affliction. On ne parlait dans le camp, ni de Godas, ni de Bélisaire. On ne cherchait point à s'éclairer par de mutuelles questions, car chaque soldat craignait que ses malheurs ne fussent encore plus grands qu'il ne l'avait imaginé. Cette scène fut déchirante et elle fit éprouver pendant longtemps à ceux qui la virent, et même aux ennemis des Vandales qui l'entendirent raconter, une vive et profonde émotion.

GÉLIMER ET TZAZON SE PORTENT SUR CARTHAGE; ON CONSPIRE DANS LA VILLE CONTRE LES GRECS; MAUVAISES DISPOSITIONS DES SOLDATS HUNS. — Quand Gélimer se vit entouré de Tzazon et de tous les guerriers de sa nation, il quitta la plaine de Bulla et marcha sur Carthage. Il plaça son camp non loin de la ville, pour attirer Bélisaire au combat. Il avait aussi coupé l'immense et bel aqueduc qui de l'intérieur des terres conduisait à Carthage l'eau qui servait aux besoins de la population (*); mais Bélisaire resta dans l'inaction et n'essaya point de repousser Gélimer. Alors le roi des Vandales leva son camp et divisa son armée : il envoya une troupe sur chacune des routes qui conduisaient à Carthage, et il crut dès lors qu'il avait assez fait pour priver son ennemi assiégé de toute communication et de toutes ressources. Soit pour ménager et gagner à sa cause les habitants de la campagne, soit qu'il persistât à regarder le territoire où il s'était arrêté comme son bien et celui de sa nation, il le préserva avec grand soin du pillage et de la dévastation. D'ailleurs, l'espérance commençait à renaître en lui ; il entretenait des intelligences à Carthage, et il supposait que non-seulement les Carthaginois, mais encore les soldats ariens qui servaient dans l'armée grecque, lui livreraient la place par trahison. Puis il avait étudié, par ses émissaires, les dispositions de la troupe des Huns, et il avait excité les barbares, par des promesses et sans doute aussi par de l'argent, à s'unir avec lui et à venir dans son camp. Les Huns, en effet, ne servaient l'empereur qu'à regret, et ils se plaignaient hautement d'un officier nommé Pierre, qui avait employé un honteux mensonge pour les tirer de Constantinople et pour les amener en Afrique. Ils écoutèrent donc les propositions de Gélimer; et ils allèrent jusqu'à promettre qu'au jour de la bataille ils passeraient dans les rangs des Vandales. Ce furent des transfuges qui dévoilèrent à Bélisaire les projets des Huns. Dès lors il résolut de ne point marcher à la rencontre de l'ennemi avant d'avoir pris toutes les mesures qui pouvaient lui conserver, même pendant une longue expédition, la possession de Carthage. D'autre part, quelques citoyens s'étaient aussi mis en rapport avec Gélimer. L'un d'entre eux, Laurus, fut dénoncé par son secrétaire. Sa trahison était manifeste, et Bélisaire le fit pendre au sommet d'une colline qui avoisinait la ville. Cette exécution effraya tous les autres, et nul désormais ne songea à conspirer.

Mais il importait surtout au général de ramener les Huns. Il les accabla de présents, les admit à sa table, et, à force de prévenances, il parvint à tirer d'eux-mêmes le secret de toutes leurs relations avec Gélimer. « Nous ne te cacherons point, lui dirent les barbares, que nous sommes mal disposés au combat. Nous craignons que

(*) Voy. dans ce volume : *Histoire de Carthage; topographie;* p. 148.

les Romains, après leur victoire, refusent de nous ramener à Constantinople, et qu'ils nous laissent vieillir et mourir sur la terre d'Afrique. Qui, d'ailleurs, nous garantit que l'on ne nous enlèvera pas le butin que nous avons fait? — Moi, répondit Bélisaire, et je vous jure que si vous nous aidez a vaincre les Vandales, je vous renverrai à vos demeures avec une large part des dépouilles de l'ennemi. » Les Huns s'engagèrent une seconde fois à servir dans l'armée avec zèle et courage.

BÉLISAIRE SE DISPOSE A QUITTER CARTHAGE; IL ADRESSE AUX TROUPES UNE PROCLAMATION. — Au moment où Bélisaire cessa de craindre les trahisons, et quand il eut achevé de fortifier Carthage, il se décida à sortir pour marcher à l'ennemi. Avant le départ, il fit lire aux soldats rassemblés la proclamation suivante: « Vous avez gagné par une récente victoire Carthage et toute l'Afrique. Désormais mes paroles seront moins puissantes pour exciter votre courage que le souvenir de vos succès passés. Aujourd'hui, je ne vous dirai qu'une chose: c'est que du même coup, si vous êtes braves, vous enlèverez tout espoir aux Vandales, et vous mettrez fin à la guerre. Vous trouverez pendant l'action un secours que vous n'avez point rencontré dans vos premiers combats. La cavalerie seule jusqu'ici a lutté contre l'ennemi: cette fois, l'infanterie prendra part à la bataille, et les défenseurs de Gélimer auront à soutenir le choc et les efforts de l'armée entière. On vous a dit que les Vandales, à la seule idée que vous étiez maîtres de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs biens les plus précieux, sentiraient doubler leur courage. Ne vous laissez point tromper; leur rage sera grande, peut-être; mais elle les aveuglera. Souvenez-vous de mes paroles. Ayons bon espoir, et marchons hardiment à l'ennemi. »

DÉPART DE L'ARMÉE; DISPOSITIONS DE BÉLISAIRE; LES HUNS; LES ROMAINS ET LES VANDALES SONT EN PRÉSENCE. — Après cette proclamation, Bélisaire fit partir toute la cavalerie, à l'exception de cinq cents hommes qu'il retint auprès de lui. Il avait confié le corps d'élite et le drapeau à Jean l'Arménien, en lui recommandant de ne point reculer devant les combats d'escarmouche; puis lui-même se mit en marche, le lendemain, avec les cinq cents cavaliers qui étaient restés à Carthage et toute son infanterie. Les Huns accompagnaient aussi les Grecs; mais ils avaient tenu conseil entre eux, et, après avoir pesé les promesses de Gélimer et celles de Bélisaire, ils avaient pris la résolution de rester neutres au commencement de la bataille, pour se tourner ensuite, quand la fortune aurait prononcé, du côté de l'armée victorieuse.

Les Romains rencontrèrent les Vandales campés à cent quarante stades de Carthage, à Tricamara (*). Comme on était à la fin du jour, ils s'arrêtèrent, à une certaine distance de l'ennemi, pour passer la nuit. Là, dans leurs retranchements, au milieu des ténèbres, une chose vint frapper leurs regards: le fer des lances brillait d'un vif éclat, et l'on eût dit qu'il portait une flamme. Les soldats cherchèrent en vain à se rendre compte de ce prodige; seulement, après la bataille, ils n'hésitèrent point à prononcer que ce feu qu'ils avaient aperçu pendant la nuit, et qui leur avait inspiré alors quelque frayeur, était un sûr présage de la victoire.

GÉLIMER ET TZAZON ESSAIENT DE RANIMER LE COURAGE DES VANDALES; PRÉPARATIFS DANS LES DEUX ARMÉES; ORDRE DE BATAILLE. — Le lendemain du jour où avait paru la cavalerie romaine, Gélimer prit ses dernières mesures. Il voulut que, pendant le combat, on laissât dans le camp les femmes, les enfants, avec l'or et l'argent que les Vandales avaient pu

(*) « Tricamara devait être à 8 lieues au sud-ouest de Carthage. » *Recherches sur l'histoire de l'Afrique septentrionale, etc.*, par une commission de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tome I, p. 104.

sauver; puis il rassembla ses soldats et les exhorta à bien combattre. Tzazon, qui exerçait sur les troupes revenues de la Sardaigne un grand ascendant, joignit ses prières à celles de son frère, et il adressa à ses compagnons d'armes une pressante allocution. Puis, l'armée entière s'ébranla, et se dirigea, en bataille, vers les Romains, qui se disposaient alors à prendre leur repas. L'alerte fut vive parmi les troupes impériales; elles saisirent rapidement leurs armes, et se disposèrent, en un instant, à recevoir l'ennemi. Un faible ruisseau coulait entre les deux armées. Les Vandales ne le traversèrent point, et s'arrêtèrent à quelque distance de sa rive. Les Romains, de leur côté, arrivèrent sur l'autre bord, et, à leur tour, ils firent halte. Les deux armées étaient rangées en bataille dans l'ordre suivant : la gauche des troupes impériales était commandée par Martin, Valérien, Jean, Cyprien, Althias et Marcellus; la droite, par Pappus, Barbatus et Aigan; Jean l'Arménien s'était placé au centre avec la cavalerie d'élite, les gardes de Bélisaire et le drapeau. Le général en chef lui-même arriva, en temps opportun, avec cinq cents cavaliers; il avait devancé, pour diriger le combat, son infanterie, qui, à son gré, marchait avec trop de lenteur. Les Huns se tenaient à l'écart, de manière cependant à tout observer. Ils avaient refusé de prendre place à côté des autres troupes, alléguant, pour ne point éveiller les soupçons, que c'était la coutume des guerriers de leur nation de se porter pendant l'action où bon leur semblait, sans se conformer aux mouvements des corps réguliers. Du côté des Vandales, la gauche et la droite étaient confiées à des chiliarques; Tzazon, le frère du roi, se tenait au centre; les Maures, dont les dispositions étaient chancelantes, formaient une espèce d'arrière-garde. Quant à Gélimer, il parcourait les rangs à cheval, et exhortait ses soldats à se comporter avec bravoure; il leur recommanda expressément de ne point user pendant le combat des armes de trait, et de ne frapper l'ennemi qu'avec l'épée.

LA BATAILLE; MORT DE TZAZON. — Les deux armées s'observèrent pendant quelques instants sans faire un mouvement; enfin Jean l'Arménien passa le ruisseau avec un petit nombre de cavaliers, et se présenta sur le front de l'ennemi. Tzazon se détacha alors avec un corps de Vandales, et se mit en devoir de repousser les Grecs; mais ceux-ci battirent en retraite et repassèrent le ruisseau. Les Vandales n'osèrent le traverser, et, arrivés sur le bord, ils cessèrent la poursuite. Les cavaliers grecs revinrent à la charge avec un renfort; mais cette fois encore ils furent obligés de se retirer et de se replier sur l'armée. Enfin Jean, bien décidé à ne plus reculer, marcha à l'ennemi pour la troisième fois avec toute la garde de Bélisaire et le drapeau. La troupe, en s'élançant, poussa de grands cris. Les Vandales soutinrent le choc et reçurent les assaillants à coups d'épée. On se battit avec courage, et bientôt on vit tomber les plus braves guerriers des deux troupes, et parmi eux Tzazon, le frère du roi. Cette mort décida du sort des Vandales. Ceux qui avaient lutté avec tant de valeur contre les meilleurs cavaliers de l'armée impériale étaient sans doute les soldats revenus de Sardaigne, les vainqueurs de Godas. Quand ils eurent perdu le chef qui les animait par son exemple, le désespoir les gagna, et le désordre se mit dans leurs rangs. Ce mouvement n'échappa point à Bélisaire, qui fit sonner la charge et lança toute sa cavalerie au delà du ruisseau. C'était au centre que se trouvait la principale force de Gélimer. Au moment où les troupes commandées par Tzazon commencèrent à plier, les soldats placés aux deux ailes abandonnèrent leurs rangs et prirent la fuite. La bataille était gagnée. Ce fut alors que les Huns, qui pendant l'action s'étaient tenus au repos, s'ébranlèrent, et se mirent à la poursuite des fuyards. Le succès les avait tirés d'incertitude, et après la victoire ils n'hésitèrent plus à se rattacher à Bélisaire. Les Vandales rega-

gnèrent leur camp, et là ils purent se reposer quelques instants sans être inquiétés. La cavalerie impériale, qui n'était point en mesure de les forcer dans leurs retranchements, se répandit dans la campagne pour dépouiller les morts. Huit cents Vandales environ étaient tombés sous le fer ennemi; les Romains n'avaient perdu que cinquante hommes, qui tous, il faut le supposer, avaient été frappés sur les bords du ruisseau, au moment où Tzazon soutenait encore les efforts de Jean l'Arménien.

FUITE HONTEUSE DE GÉLIMER; DÉROUTE; BÉLISAIRE ENTRE DANS LE CAMP DES VANDALES; L'ARMÉE IMPÉRIALE FAIT UN RICHE BUTIN. — Quand, vers le soir, Bélisaire eut été rejoint par son infanterie, il marcha, sans plus tarder, sur le camp des Vandales. Gélimer ne l'attendit point; il prit avec lui quelques serviteurs fidèles, sauta à cheval, et se sauva, à l'insu de ses troupes et sans laisser d'ordres, vers la Numidie. Sa fuite demeura cachée jusqu'au moment où chefs et soldats l'appelèrent pour lui montrer l'ennemi qui approchait, et pour lui demander ses conseils et ses ordres; puis, quand les Vandales se virent abandonnés, leur désespoir fut sans bornes, et ils poursuivirent de leurs imprécations le lâche qui, après avoir attiré sur l'Afrique l'invasion étrangère et tous les maux de la guerre, sacrifiait à sa sûreté personnelle la vie d'un peuple entier qui s'était armé pour sa défense. Les femmes et les enfants, rassemblés dans le camp, poussaient des cris qui venaient encore amollir l'âme des guerriers et augmenter la confusion. Bientôt une foule immense s'échappa de l'enceinte retranchée par toutes les issues, et se dispersa dans toutes les directions. Mais déjà il était trop tard, et les Romains étaient arrivés. Après avoir pris possession du camp, et des richesses que Gélimer et les siens y avaient entassées, ils s'élancèrent à la poursuite des fuyards et les massacrèrent sans pitié. Les scènes de violence et de carnage se prolongèrent pendant toute une nuit. Les femmes et les enfants n'échappèrent à la mort que pour servir, comme esclaves, aux caprices et à la brutalité des vainqueurs.

Au témoignage des Byzantins, rien ne pouvait donner une idée des richesses accumulées dans le camp des Vandales. Là, en effet, se trouvait déposé le fruit d'un brigandage qui avait duré un siècle sans interruption; on y voyait les dépouilles de tous les pays. L'Espagne, la Gaule, l'Italie, la Grèce, les îles de la Méditerranée, et même l'Asie, avaient été visitées, pillées et ravagées tour à tour par les flottes qui sortaient des ports de Carthage. On eût dit, depuis les premiers succès des Vandales, que l'Afrique était destinée à recevoir, pour ne plus les rendre, les trésors du monde entier. Contre toutes les prévisions de la sagesse humaine, une seule bataille, qui ne coûta pas au vainqueur cinquante soldats, fit passer de Carthage à Constantinople les monceaux d'or et d'argent que la fortune elle-même semblait avoir pris soin d'assurer pour toujours aux héritiers des compagnons de Genséric.

DÉSORDRE APRÈS LA VICTOIRE; CRAINTES DE BÉLISAIRE; SES SOLDATS LE REJOIGNENT ET REPRENNENT LEURS RANGS. — Bélisaire passa la nuit qui suivit sa victoire dans d'inexprimables angoisses. Son armée, si longtemps contenue dans l'ordre et la plus sévère discipline, venait de lui échapper et de s'exposer, par son aveugle emportement, à périr tout entière. Dans l'enivrement du succès, les soldats mettant en oubli les conseils de la prudence, et n'obéissant plus à la voix de leur chef, avaient rompu les rangs et s'étaient précipités, cavaliers et fantassins mêlés, à la poursuite des ennemis; bientôt ils s'étaient disséminés sur une vaste étendue de pays. Chacun d'eux, sans se soucier de la présence des autres, s'engageait résolûment dans les bois, et pénétrait dans les cavernes où les Vandales avaient pu cacher leurs femmes et leurs trésors. Si le cœur n'eût point manqué à ceux qui fuyaient, s'ils avaient songé à se re-

tourner brusquement, les troupes impériales eussent été anéanties. Bélisaire qui seul, après la victoire, avait conservé du calme, se porta sur tous les points, et pendant cette nuit, qui lui parut bien longue, il chercha, par les prières ou par les menaces, à rallier ses soldats; mais nul ne répondit à son appel. Au point du jour il se retira sur une éminence. Ce fut alors seulement que les troupes commencèrent à le rejoindre et à se ranger autour de lui; mais avant de se remettre en mouvement elles envoyèrent, sous bonne escorte, leur butin à Carthage. Gélimer perdit ainsi, par sa lâcheté, ses dernières espérances avec sa dernière armée. Il avait livré bataille vers le quinzième jour de décembre de l'année 533. Trois mois, suivant Procope, s'étaient écoulés depuis l'instant où Bélisaire avait pris possession de Carthage (*).

DOUCEUR DE BÉLISAIRE A L'ÉGARD DES VAINCUS; SES MESURES; GÉLIMER EST POURSUIVI. — Tous les soldats ne revinrent pas au camp avec le jour; pendant longtemps Bélisaire fut obligé de parcourir à cheval les lieux qui avoisinaient le point du ralliement pour ramener les traînards. Quand, au milieu de ses courses, il rencontrait des Vandales, il les rassurait et leur jurait qu'il ne leur serait fait aucun mal, seulement il les désarmait et les envoyait à Carthage. Il avait donné ordre de les recevoir et de les bien traiter à ceux qui gardaient la ville pendant son absence. Il prit soin également de faire sortir des églises les vaincus qui s'y étaient précipités en foule comme dans un asile inviolable. Il promit la vie sauve à ceux qui déposeraient les armes et qui se soumettraient à la surveillance des officiers impériaux. Quand, par ces sages mesures, il eut mis les Vandales dans l'impuissance de tenter un nouveau mouvement et de lui nuire, il songea enfin à se rendre maître de la personne de Gélimer.

Déjà deux cents cavaliers, commandés par Jean l'Arménien, s'étaient lancés sur les traces du roi, qui fuyait rapidement vers la Numidie; ils avaient ordre de courir jour et nuit, et de ne s'arrêter qu'au moment où ils auraient en leur pouvoir, vivant ou mort, celui qu'ils poursuivaient. Bélisaire s'avançait, de son côté, avec toute son armée pour seconder Jean l'Arménien. Les cavaliers grecs mirent tant d'ardeur dans la poursuite, qu'après cinq jours d'une course non interrompue, ils atteignirent presque la troupe qui fuyait, et purent calculer les heures qui devaient s'écouler jusqu'à l'instant où Gélimer serait leur prisonnier; mais un événement imprévu les arrêta et sauva le roi des Vandales.

MORT DE JEAN L'ARMÉNIEN; GÉLIMER ÉCHAPPE AUX VAINQUEURS. —Parmi les compagnons de Jean l'Arménien se trouvait un officier des gardes, Uliaris, dont il a déjà été fait mention dans ce récit (*). C'était un homme d'une force prodigieuse, d'une grande bravoure, mais peu réglé dans ses mœurs et trop ami des plaisirs et du vin. Dans la nuit qui précéda le sixième jour de la poursuite, il profita, sans doute pour boire largement, de l'un des rares et courts repos que prenaient les chevaux et les cavaliers, car, au lever du soleil, il était complétement ivre. Il aperçut alors un oiseau perché sur un arbre; il s'arrêta pour le tuer; il banda son arc, mit une flèche sur la corde, et lança son trait. Mais sa main tremblait et sa vue était troublée; la flèche, mal dirigée, s'écarta de l'arbre et de l'oiseau et vint frapper à la tête Jean l'Arménien. Ce brave officier était blessé à mort. Les soldats se précipitèrent pour le recevoir dans leurs bras, et, jusqu'à son dernier soupir, ils lui prodiguèrent leurs consolations et leurs soins au milieu des manifestations de

(*) Procop. *de Bel. Vandal.*, II, 3. Le passage que nous signalons ici établit clairement que les Grecs entrèrent à Carthage, comme nous l'avons dit plus haut, vers le milieu du mois de septembre.

(*) Voy. plus haut, p. 54.

la plus vive douleur. Jean ne s'était point seulement fait admirer dans l'armée par son brillant courage, mais encore il avait gagné l'affection de tous ses compagnons d'armes par sa douceur et son affabilité. Sa mort causa de profonds regrets à Bélisaire, à Justinien, et même aux habitants de l'Afrique, qui, depuis son arrivée, avaient pu apprécier son amour de la justice et sa modération.

Les cavaliers avaient donc cessé de poursuivre Gélimer, et ils s'étaient rassemblés autour de leur chef expirant, puis ils lui avaient rendu les derniers honneurs. Ils ne voulurent point alors se porter en avant ou revenir sur leurs pas, sans avoir reçu d'ordres, et ils firent connaître à Bélisaire la mort de Jean l'Arménien. A cette triste nouvelle, le général confia l'armée à ses lieutenants et se dirigea en toute hâte vers le lieu où était tombé le plus brave de ses officiers. Il retrouva ses cavaliers plongés dans la tristesse; lui-même, après s'être approché du tertre qui recouvrait la dépouille de Jean, ne put retenir ses sanglots et ses larmes; il voulut alors qu'en cet endroit on élevât un riche tombeau. Après avoir donné cours à sa douleur, il songea à punir le meurtrier. Le malheureux Uliaris n'avait pas tardé à recouvrer sa raison. Il avait à peine lancé le trait que le mouvement, les injures, les menaces et les cris de ses compagnons l'avaient tiré de son ivresse. Quand il put connaître l'étendue et la gravité de sa faute, il prit la fuite et se réfugia dans l'église la plus voisine. Bélisaire s'apprêtait à tirer vengeance du meurtre, lorsque les cavaliers l'environnèrent et lui dirent : « Notre chef, en mourant, nous a fait promettre par serment de ne point châtier Uliaris, qui n'a été coupable que par imprudence; pardonne-lui comme nous lui avons pardonné. » Bélisaire qui, pour des fautes moindres, s'était toujours montré inexorable, ne dut céder qu'à regret à la prière des cavaliers; mais enfin il fit grâce à Uliaris, en souvenir de Jean l'Arménien.

BÉLISAIRE SE REND MAITRE D'HIPPONE; GÉLIMER SE RÉFUGIE SUR LE MONT PAPPUA; IL EST ASSIÉGÉ PAR FARA ET LE CORPS DES HÉRULES. — Dès lors l'armée grecque ne pouvait espérer d'atteindre à la course et de prendre Gélimer; cependant Bélisaire ne renonça pas à le suivre, et il arriva bientôt à Hippone (*), qui était située à dix journées de marche de Carthage. Là, il apprit que le roi des Vandales s'était mis en sûreté en se retirant sur le Pappua, montagne élevée et d'un difficile accès. Les Maures qui habitaient le pays étaient alliés de Gélimer, et ils s'étaient empressés de lui ouvrir, ainsi qu'aux hommes de son escorte, leur ville de Midenos (**). On était en plein hiver, et Bélisaire ne voulait point, pendant la mauvaise saison, s'engager dans les montagnes avec toute son armée. D'autre part, il ne pouvait rester plus longtemps éloigné de Carthage, le centre de sa nouvelle conquête. Il choisit donc un certain nombre de soldats armés à la légère et habitués aux combats d'escarmouche, et il leur ordonna de se placer sur tous les chemins qui conduisaient à Midenos. Campés au pied de la montagne, ils devaient surveiller

(*) *Hippo-Regius*. Voy. plus haut, p. 12.

(**) Midenos est le nom adopté par l'Académie des inscriptions qui constate néanmoins, à l'aide des variantes contenues dans l'édition de Procope, publiée par Dindorf, que les manuscrits offrent encore les deux formes de Mideos et de Medeos. Midenos était sans doute la dernière ville numide du côté de la Mauritanie. Elle était placée à l'extrémité occidentale de la chaîne du Pappua, l'Edough actuel. Voy. la savante discussion de M. Dureau de la Malle dans les *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale connue sous le nom de régence d'Alger, etc.*, par une commission de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. I, p. 106 et suiv. MM. Marcus et Papencordt ont adopté, en général, sans les discuter, tous les résultats contenus dans les excellentes *Recherches* que nous venons de citer. Voy. enfin Mannert; *Géographie ancienne de l'Afrique septent.*, traduite par MM. L. Marcus et Duesberg; p. 448, et principalement p. 439. Paris, 1842.

les mouvements de Gélimer, l'empêcher de fuir, et arrêter tous les convois. C'était Fara, Hérule d'origine, qui était chargé, avec les guerriers de sa race, de cette importante mission.

LES TRÉSORS DE GÉLIMER. — Au moment où l'armée grecque s'approcha d'Hippone, les Vandales se précipitèrent en foule dans les églises. C'est là qu'ils attendirent l'arrêt du vainqueur. Bélisaire les rassura; il les envoya sous bonne escorte à Carthage, où ils devaient être réunis aux autres prisonniers. Ce fut à Hippone que le hasard mit au pouvoir des Grecs les trésors de Gélimer.

Parmi les serviteurs du roi des Vandales se trouvait un certain Boniface. Il était né en Afrique, dans la Byzacène. Gélimer, qui le savait dévoué à sa personne et aux intérêts de sa famille, lui avait confié, au commencement de la guerre, tous ses trésors. Boniface les transporta sur un vaisseau, puis il fit voile vers Hippone. De cette ville, il suivait tous les événements de la guerre, se tenant prêt, en cas de désastre, à fuir en Espagne auprès du roi des Wisigoths. C'était en effet chez Theudis que Gélimer comptait se réfugier. Après le combat de Tricamara, quand tout espoir de vaincre fut enlevé aux Vandales, Boniface, pour se conformer aux ordres de son maître, leva l'ancre, et se dirigea vers l'Espagne. Mais il avait à peine atteint la pleine mer, que le vent, soufflant avec violence, le rejeta dans le port d'Hippone. Là, il apprit, par les hommes de l'équipage qu'il avait envoyés à terre, que l'ennemi paraissait. Son désespoir fut grand à cette nouvelle. Il fit aux matelots de magnifiques promesses; il les pria et supplia d'éloigner le vaisseau des côtes d'Afrique et de continuer le voyage malgré la tempête. On lui obéit. Mais l'équipage s'épuisa en vains efforts. Le vent avait redoublé de violence; la mer était bouleversée, et les vagues s'élevaient à une hauteur prodigieuse. Boniface céda enfin; il se dirigea de nouveau vers l'Afrique, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à regagner la côte et à jeter l'ancre dans le port d'Hippone. Dès lors, il ne pouvait espérer d'échapper au vainqueur. Il voulut au moins racheter sa vie au prix des richesses que portait son vaisseau. Il envoya dans la ville quelques hommes qui, à peine descendus à terre, cherchèrent refuge dans une église. Ce fut de là qu'ils firent savoir à Bélisaire qu'ils étaient prêts à lui indiquer l'endroit où se trouvaient les trésors de Gélimer, s'il promettait d'accorder la vie et la liberté à Boniface et à ses compagnons. Le général accueillit avec joie cette proposition, et s'empressa de prêter le serment qu'on lui avait demandé. Puis, ses officiers s'étant rendus à bord du vaisseau qui avait été signalé, Boniface remit aux mains des Grecs les trésors de Gélimer.

BÉLISAIRE COMPLÈTE ET ACHÈVE SA CONQUÊTE; SES SUCCÈS; IL ÉCHOUE EN SICILE. — De retour à Carthage, dès les premiers jours de l'année 534, Bélisaire se hâta de prendre les mesures qui pouvaient compléter et rendre durable la conquête qu'il avait accomplie au nom de l'empereur. D'abord, il retint dans la capitale de l'Afrique, sous ses yeux, tous les Vandales qui étaient tombés en son pouvoir, et il se prépara à les envoyer à Constantinople aux approches de la belle saison. Ensuite, il voulut que l'autorité de Justinien fût reconnue dans toutes les terres que Genséric avait enlevées aux empereurs romains. Il envoya Cyrille en Sardaigne avec un corps nombreux, et, afin que les habitants ne pussent révoquer en doute les succès de l'armée grecque et la victoire de Tricamara, le chef de l'expédition emportait avec lui la tête de Tzazon. Cyrille devait aussi faire passer en Corse une partie de ses troupes pour arracher cette île aux Vandales et la replacer sous la domination romaine. Bélisaire obtint, par son lieutenant, un plein succès dans ces deux entreprises. En même temps, un officier appelé Jean occupait avec un détachement d'infanterie Césarée (*), en Mauritanie. C'était alors

(*) Aujourd'hui *Cherchel*. Voy. sur ce

une place très-importante; elle était vaste, bien peuplée, et faisait par mer un grand commerce. Les Grecs s'étendirent plus loin encore, et un garde de Bélisaire s'empara de la ville de Ceuta. Cette dernière expédition coïncida sans doute avec celle d'Apollinarius, qui soumit les îles Baléares. Apollinarius était né en Italie. Dans sa jeunesse, il était venu en Afrique, où il s'était attaché au roi Hildéric. Quand les Vandales mirent Gélimer sur le trône, il se sauva à Constantinople auprès de Justinien. Il revint en Afrique avec l'armée impériale, et se fit remarquer par sa bravoure à la bataille de Tricamara. Le général avait en lui une grande confiance. Apollinarius la justifia en prenant possession, au nom de l'empereur, des îles Baléares. Enfin, d'un autre côté, à l'Orient, une armée envoyée par Bélisaire et partie de Carthage, porta secours, dans la Tripolitaine, à Pudentius et à Tattimouth, qui étaient attaqués et vivement pressés par les Maures.

Mais les Grecs échouèrent en Sicile. Les soldats qui devaient s'emparer de Lilybée furent repoussés par les Goths. Bélisaire adressa aux officiers qui commandaient dans l'île pour Atalaric une lettre pleine de reproches et de menaces. « La place, disait-il, qui défend le promontoire de Lilybée appartenait jadis aux Vandales, et aujourd'hui, en vertu de notre conquête, elle est devenue la propriété de l'empire. Vous ne niez point qu'elle ait été au pouvoir de Gélimer; pourquoi refuser maintenant de la remettre à celui qui est le vainqueur et le maître de Gélimer? Jusqu'ici, il y a eu entre nous paix et alliance; mais craignez que votre récente agression ne rompe les liens qui nous unissent, et ne rappelle à notre empereur vos anciennes usurpations. Je déclare que si la ville de Lilybée ne nous est pas livrée dans un bref délai, j'irai vous faire la guerre en Sicile, et peut-être plus loin encore. » On porta à Amalasuntha, qui gouvernait au nom de son fils Atalaric, la lettre de Bélisaire. Elle répondit au général de Justinien que la Sicile entière appartenait aux Goths, et que, dans cette île, l'empire n'avait à faire valoir aucun droit. « Au reste, disait la reine, je suis disposée à trancher le débat par la voie des négociations, et à invoquer en notre faveur le témoignage même de Justinien. Ne te hâte donc point d'agir avant d'avoir connu la volonté de ton maître. » Bélisaire, en effet, ajourna son expédition. Il avait écrit, de son côté, à l'empereur, et il attendit, pour partir, les ordres qui devaient venir de Constantinople.

FARA ET SA TROUPE ESSAYENT DE GRAVIR LE PAPPUA; ILS ÉCHOUENT; SITUATION DE GÉLIMER A MIDENOS. — Fara, comme nous l'avons dit, était resté au pied du Pappua pour faire le blocus de Midenos. Forcé d'exercer, nuit et jour, sur toutes les routes qui conduisaient à la ville une rigoureuse surveillance et d'être sans cesse en alerte, attristé aussi par l'hiver, il ne sut point résister à l'ennui, et il résolut de terminer la guerre, s'il le pouvait, par un coup d'audace. Il fit prendre une fois les armes à toute sa troupe, et il commença à gravir le Pappua pour emporter Midenos. Mais les Maures s'étaient aperçus de ses mouvements; ils se postèrent sur les hauteurs, et quand Fara parut, ils l'accablèrent d'une grêle de pierres et de traits. Ils avaient pour eux l'avantage du lieu; et les Hérules, après avoir perdu cent dix hommes, furent obligés de regagner leurs campements. Dès lors, Fara ne songea plus à gravir la montagne; seulement il redoubla de surveillance, et prit toutes les mesures qui pouvaient amener promptement la famine dans la ville assiégée.

Déjà la situation de Gélimer était déplorable; il était entré à Midenos sans

point une savante discussion de la commission de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans les *Recherches sur l'Afrique septentrion., etc.*, t. I, p. 109 et suiv.—Mannert (trad. par MM. Marcus et Duesberg, p. 494) pense que Tennis occupe aujourd'hui la place de l'ancienne Césarée. L'Académie ne paraît point avoir connu l'opinion de Mannert; mais en réfutant le colonel Lapie, elle a réfuté le géographe allemand.

provisions, traînant à sa suite les malheureux débris de sa famille, et un nombre assez considérable de guerriers qui appartenaient aux plus illustres familles de la nation vandale. Tous ces hommes avaient pris à la civilisation ce qu'elle avait de plus énervant, et n'avaient point été endurcis, comme leurs aïeux, par les fatigues de la guerre et par les longues privations. La nouvelle génération des Vandales s'était amollie au sein du luxe et des plaisirs; elle ne quittait les bains ou ses jardins de plaisance que pour s'asseoir à des tables chargées de mets rares et exquis. Si elle se livrait avec une sorte de passion à l'exercice de la chasse, on la voyait souvent aussi prendre place, en robes tissues d'or et de soie, dans les jeux publics, au milieu des femmes, des danseurs et des musiciens. Pour cette génération habituée aux plaisirs faciles, à l'abondance, à toutes les jouissances d'un luxe effréné, le séjour de Midenos était affreux, intolérable. La ville, en effet, était exclusivement peuplée par des Maures, les plus sobres des hommes. Les cabanes qu'ils offrirent au roi ne garantissaient ni du froid, ni des suffocantes chaleurs de l'été. On ne trouvait point de lits dans ces cabanes; seulement les plus riches parmi les habitants étendaient une fourrure sur le sol pour se coucher. Toutes les provisions amassées consistaient uniquement en orge et en blé. Les Maures, dans leurs repas, employaient souvent le grain sans le cuire et même sans le broyer. Ils ne buvaient jamais de vin. La dure nécessité contraignit Gélimer et les compagnons de sa fuite à embrasser le genre de vie de ceux qui leur avaient donné asile; mais ce brusque changement dans leurs habitudes les affligea et les abattit. S'il faut ajouter foi aux paroles de Procope, il leur vint plus d'une fois en pensée qu'après tout valait mieux mourir ou être esclave, que de vivre ainsi misérablement.

LETTRE DE FARA A GÉLIMER; RÉPONSE DE GÉLIMER. — Les Maures de Midenos, il faut le croire, entretenaient des relations avec les Hérules, ou bien encore parmi les Vandales plusieurs, épuisés par la faim et les privations, étaient venus se rendre aux assiégeants, puisque Fara connut bientôt dans toute son étendue la détresse du roi fugitif et de ceux qui l'avaient suivi. Pour mettre un terme à ce blocus, qui lui avait déjà causé tant de fatigue et d'ennui, et aussi, peut-être, par un sentiment de généreuse pitié, le lieutenant de Bélisaire écrivit à Gélimer la lettre suivante : « Je suis un barbare; je ne connais ni les artifices du langage ni les ornements du style; je t'exprimerai donc simplement, comme un homme ignorant, mais qui sent vivement, toute ma pensée. Pourquoi, mon cher Gélimer, t'es-tu précipité avec les tiens dans cet abîme de misères? Tu ne veux point subir le joug du vainqueur, et, sans doute, tu diras que la liberté est par elle-même assez précieuse pour qu'on lui sacrifie tous les autres biens. Mais ne vois-tu pas que pour nous échapper tu te rends l'esclave des Maures, les plus misérables des hommes? Ne vaut-il pas mieux vivre esclave dans l'empire, que d'être le roi du Pappua et des Maures? Regarderais-tu comme chose honteuse d'être soumis au maître de Bélisaire? Repousse loin de toi cette pensée d'orgueil, illustre Gélimer. Nous-mêmes, qui sortons d'une race illustre, nous nous faisons gloire de servir l'empereur. On dit que Justinien veut t'accorder avec la dignité de patrice une place au sénat, et te donner de grosses sommes d'argent avec de grandes propriétés; on dit aussi que Bélisaire doit se rendre garant des promesses de celui qui l'envoie. En cela, n'y a-t-il donc rien qui puisse te tenter? Tu te roidis sans doute contre la mauvaise fortune dans la pensée que tu ne saurais, comme homme, échapper à ses coups. Mais aujourd'hui, pourquoi rejeter le soulagement qui est offert à tes maux? N'est-ce pas la même fortune qui apporte le bien et le mal, que nous devons accepter forcément? Suivant moi, la tristesse, la misère et une profonde douleur, ont troublé ton esprit. Hâte-

toi de changer d'avis; n'essaye point de lutter contre les arrêts du sort, et bientôt l'heure de la délivrance arrivera pour toi, et tu pourras enfin échapper à tous les maux qui t'accablent. »

Gélimer lut, non sans une vive émotion, la lettre de Fara. Il lui répondit : « Je suis reconnaissant de tes bons avis, mais je ne puis les suivre. Me soumettre à un ennemi injuste me paraît intolérable. Si Dieu exauçait mes vœux, je tirerais une vengeance éclatante de celui qui, sans cause légitime, sans avoir été offensé par moi, en paroles ou en actions, a envoyé Bélisaire en Afrique, et m'a précipité du faîte de la grandeur dans la plus déplorable des conditions. Que Justinien apprenne qu'un jour viendra peut-être où il sera en proie, comme homme et comme empereur, aux maux qui m'oppressent, et qui maintenant, au moins en apparence, sont loin de l'atteindre. Je ne puis plus écrire; la douleur m'enlève la force de penser. Adieu, ami Fara. Envoie-moi, par grâce, une harpe, un pain et une éponge. » Le barbare lut et relut cette lettre; la dernière phrase l'arrêtait, et il cherchait en vain à saisir le sens des paroles de Gélimer. Un homme qui se trouvait à ses côtés lui donna alors l'explication suivante : Gélimer demande un pain, parce que depuis longtemps il n'a pu goûter d'une pâte faite de bonne farine et cuite d'une manière convenable; l'éponge doit servir à essuyer ses yeux sans cesse gonflés par les larmes; avec la harpe, il veut chanter sa malheureuse histoire, et il espère soulager ainsi sa douleur. Cette explication fit sur l'âme du chef barbare une profonde impression; il céda à la pitié, et, se relâchant un instant de sa rigueur il envoya à Midenos l'éponge, le pain et la harpe que le roi des Vandales avait demandés. Toutefois, il continua à faire bonne garde, et il attendit patiemment, au pied de la montagne, qu'abattu par la misère, brisé par la douleur, Gélimer, dans son désespoir, descendît de sa retraite pour se rendre à la merci de son vainqueur.

Gélimer se décide à se rendre; sa lettre à Fara. — L'hiver touchait à sa fin et le blocus de Midenos durait déjà depuis trois mois, lorsque Gélimer, craignant que Fara n'emportât la place d'assaut, songea sérieusement à se livrer lui et les siens à Bélisaire. Il hésitait encore lorsqu'un fait, qui s'était reproduit souvent sans doute dans la ville assiégée, mais qui, cette fois, le frappa vivement, vint mettre un terme à ses irrésolutions. Une femme maure avait composé, avec un peu de blé à peine écrasé, une pâte qu'elle avait placée dans l'âtre sous la cendre brûlante; deux enfants se tenaient auprès de cette femme, son fils, et un neveu de Gélimer. Pressés par la faim, ils regardaient avidement le petit pain, s'apprêtant à l'enlever lorsqu'il serait cuit; enfin, le jeune Vandale ne pouvant se contenir, se précipita vers le feu, saisit la pâte qui était bouillante et, sans rejeter les cendres qui la couvraient, la porta à sa bouche, et commença à la manger. Mais le jeune Maure ne le laissa pas achever ce détestable repas : pour avoir sa part, il s'élança sur le neveu de Gélimer, le prit aux cheveux, le frappa sur le visage à coups redoublés, et parvint ainsi à lui arracher quelques morceaux de la bouche. Le roi des Vandales était là qui contemplait en silence la lutte des deux enfants. Ce spectacle lui brisa le cœur et, sans plus tarder, il fit porter à Fara une lettre qui contenait ces mots : « Je veux suivre tes conseils, Fara; j'ai assez lutté contre ma destinée. Si Bélisaire veut s'engager, par un serment solennel, à obtenir de l'empereur ce que tu me promettais naguère, je me rendrai à lui avec ma famille et tous les Vandales qui m'accompagnent. »

Joie de Bélisaire; Gélimer abandonne Midenos et se rend; il vient à Carthage.—Fara envoya en toute hâte à Bélisaire la lettre qu'il avait écrite au roi des Vandales avec les réponses qu'il avait reçues. Le lieutenant de Justinien, après les avoir lues, fut au comble de la joie; il avait ardemment souhaité jusqu'alors de con-

duire Gélimer vivant à l'empereur, et la fortune semblait avoir pris plaisir à combler tous ses vœux. Il envoya donc au mont Pappua, Cyprien et quelques officiers qui devaient promettre à Gélimer, sous la foi du serment, qu'on n'attenterait point à sa vie, que l'empereur le recevrait d'une manière conforme à son rang et le traiterait avec distinction. Arrivés au camp des Hérules, les envoyés de Bélisaire se concertèrent avec Fara; puis, tous ensemble, ils se rendirent au pied de la montagne où ils firent appeler Gélimer. Le roi des Vandales n'hésita point: il quitta Midenos et, après avoir reçu les serments des officiers grecs, il se mit en marche avec les siens vers la capitale de son ancien royaume. On dit qu'avant d'entrer à Carthage, lorsqu'il aperçut les travaux exécutés par les Grecs, les fossés profonds qui avaient été creusés, les murs qui avaient été rehaussés ou réparés, il demeura frappé d'étonnement et déplora amèrement la négligence qui lui avait fait perdre un trône et causé tous ses malheurs (*). Lorsque Bélisaire s'avança dans un faubourg de la ville, pour recevoir le prisonnier, Gélimer s'abandonna à de grands éclats de rire. Les uns le crurent fou; mais les autres, avec plus de raison peut-être, virent, dans les accès de cette étrange gaieté, une ironie, et ils déclarèrent que l'intention de ce roi qui, du faîte de la grandeur, était tombé dans la plus affreuse misère, avait été de montrer qu'on devait accepter les arrêts de la destinée et tous les événements heureux ou malheureux, avec le plus profond dédain.

Quand Bélisaire se vit maître de la personne de Gélimer, il envoya à Justinien un exprès pour lui annoncer cette bonne nouvelle et pour lui demander l'autorisation d'amener lui-même. à Constantinople, son prisonnier; puis, comme il prévoyait la réponse de l'empereur, il se disposa au départ, et il eut soin qu'au premier signal la flotte fût prête à tenir la mer.

(*) Cette anecdote est rapportée par Procope dans la partie de son histoire où il parle des premiers soins qui occupèrent Bélisaire, après son entrée à Carthage (*De Bel. Vandal.*, I, 23.)

Bélisaire accusé par ses officiers auprès de l'empereur; il quitte l'Afrique et arrive a Constantinople. — Bélisaire avait hâte de quitter l'Afrique parce qu'il savait que l'empereur était, par sa nature, enclin aux soupçons et qu'il ne tarderait pas, en raison même des succès qu'il avait obtenus, à lui supposer des idées d'ambition; d'ailleurs, il n'ignorait pas que, parmi ses officiers, il avait des envieux de sa gloire, et que plusieurs l'avaient dénoncé comme traître à la cour de Byzance. Il avait saisi, sur un vaisseau qui était prêt à mettre à la voile, une lettre où on l'accusait de nourrir le projet de se rendre indépendant en Afrique, et de se substituer à Gélimer, le roi détroné, et à Justinien qui, par ses troupes, venait de triompher. L'empereur reçut à Constantinople plusieurs dénonciations; elles l'agitèrent vivement, mais il sut dissimuler ses inquiétudes et ses craintes, et il envoya à Bélisaire une lettre où, sans lui parler des accusations portées contre lui, il lui proposait de rester en Afrique comme chef suprême de la province, en lui prescrivant toutefois de faire partir Gélimer et les Vandales, ou bien de revenir à sa cour avec les prisonniers. Bélisaire n'hésita point, et il embrassa avec joie le dernier parti qui lui permettait de confondre ses ennemis, d'enlever tout soupçon à Justinien, et de prouver sa loyauté. Il remit le commandement des troupes et de l'Afrique à Salomon qui, de retour de Constantinople, lui avait apporté les ordres de l'empereur; il lui laissa même une partie de ses vétérans et de ses gardes, parce qu'il apprit, au moment où il allait quitter Carthage, que les tribus maures se levaient en armes et attaquaient les postes qu'il avait établis dans la Byzacène et dans la Numidie. Puis, il fit voile vers Byzance, et il arriva en vue de la ville dans un

instant, peut-être, où Justinien songeait à arracher de l'Afrique, par la ruse ou par la force, le général que, sur de faux rapports, il croyait parjure et prêt à se révolter.

LE TRIOMPHE DE BÉLISAIRE. — Le jour des fêtes et de l'allégresse ne fut point celui où Bélisaire, après sa rapide traversée, jeta l'ancre dans le port de Constantinople. L'empereur et le peuple ne l'attendaient point, et il gagna silencieusement sa demeure où il déposa ses trésors et ses prisonniers. La joie de Justinien fut à son comble quand il sut qu'auprès de lui se tenaient Bélisaire, toujours soumis et loyal, et Gélimer, le roi des Vandales. Dans sa reconnaissance, il accorda au vainqueur de l'Afrique un honneur que nul général, sauf les empereurs, n'avait obtenu depuis cinq cents ans; il lui décerna un triomphe. Au jour fixé pour la fête, l'empereur et le peuple se rendirent à l'hippodrome qui devait remplacer, dans cette circonstance mémorable, le Capitole de l'ancienne Rome. Justinien s'était placé au centre des spectateurs sur un trône élevé et, à côté de lui, paraissait l'impératrice Théodora. Bélisaire sortit à pied de sa maison et s'avança, avec son cortége, vers l'hippodrome. Quand il dépassa les barrières, il fut accueilli par les applaudissements et les transports de ce peuple immense qui était accouru sur le rivage, il y avait un an, pour saluer son départ et pour mêler ses prières à celles de l'archevêque Epiphanius. On portait, à côté du général, les splendides dépouilles de la nation vaincue; on voyait des trônes d'or et les chars qui traînaient la reine des Vandales; des pierres précieuses sans nombre; des vases et des coupes d'or; toute la riche vaisselle que l'on plaçait sur la table royale; enfin, des sommes incalculables en pièces d'or et d'argent. C'était le fruit des rapines que Genséric avait exercées sur le monde entier. Parmi tant de richesses accumulées, on distinguait les ornements de l'ancien temple de Jérusalem. C'était là une image matérielle mais frappante de l'instabilité des choses humaines. A une époque où Rome était encore dans sa toute-puissance, Titus avait rapporté de Judée en Italie ces ornements qui devaient servir à son triomphe. Quatre siècles plus tard, un barbare les avait enlevés à Rome et les avait placés, comme un trophée de ses pirateries et de ses brigandages, dans son palais de Carthage; puis, un soldat heureux, né en Thrace, les avait conquis sur l'Afrique, et il venait les déposer dans l'hippodrome de Constantinople, aux pieds de Justinien. L'empereur byzantin ne vit point ces objets, consacrés à Dieu par les juifs, sans une secrète terreur, et, dans la pensée qu'ils portaient malheur à celui qui les retenait, il se hâta d'en faire don à l'église chrétienne de Jérusalem (*).

Mais c'étaient moins les riches dépouilles des Vandales qui attiraient les regards de la foule que Gélimer et ses compagnons d'infortune. Le roi vaincu était revêtu d'un manteau de pourpre; sa démarche était ferme et assurée, et ses traits, comme ceux des nobles vandales qui le suivaient, portaient l'empreinte d'une dédaigneuse fierté. Quand il entra dans l'hippodrome, il parcourut des regards cette vaste enceinte où s'élevait le trône de l'empereur et où s'agitaient les flots accumulés d'un peuple impatient. Devant ce spectacle il fut troublé sans doute, mais il eut assez de force pour cacher à tous les yeux ses émotions; il ne versa pas une larme; pas une plainte ne lui fut arrachée. Il s'avança avec résolution, et, repassant dans son esprit l'histoire de ses malheurs, il dit, et ne cessa de répéter pendant

(*) Un juif, dit Procope, s'approcha de Justinien et lui dit : « Ne fais point transporter cet or dans ton palais; il ne peut reposer que là où Salomon l'a placé. C'est pourquoi Genséric l'a enlevé à Rome, et Bélisaire, à son tour, l'a pris aux Vandales. » Ces paroles jetèrent la crainte dans l'âme de l'empereur qui envoya les dépouilles de l'ancien temple à l'église chrétienne de Jérusalem. (Procop., *de Bel. Vandal.*, II, 9.)

le triomphe, ces paroles de l'Écriture : « Vanité des vanités, tout est vanité. » Quand il fut arrivé au trône de Justinien, on lui enleva le manteau de pourpre, symbole de la royauté, et on lui ordonna de se prosterner et d'adorer l'empereur. Les contemporains assurent qu'on fut obligé de recourir à la violence pour le forcer à prendre une humble posture devant celui qui était devenu son maître. Il se résigna enfin, et portant ses regards sur Bélisaire, qui s'était agenouillé, il imita son vainqueur.

Peu de jours après, Justinien accorda à Bélisaire le titre de consul. Ce fut l'occasion d'un nouveau triomphe où la joie du peuple, n'étant plus comprimée par un sévère cérémonial, se manifesta sans contrainte. Des captifs portaient la chaire curule du général, et autour, la multitude, à laquelle on distribuait largement une part du butin pris aux Vandales, faisait éclater ses transports. Bélisaire compta, il n'en faut pas douter, ces deux journées au nombre des plus heureuses de sa vie; mais sa grande âme dut moins se réjouir des témoignages d'admiration que ses succès arrachaient au peuple, et des honneurs qui lui étaient décernés, que de la loyauté avec laquelle l'empereur remplit les engagements contractés au pied du Pappua. Les prisonniers furent traités avec de grands égards. Justinien et Théodora se montrèrent surtout généreux pour les filles de Hildéric, que Bélisaire avait amenées d'Afrique, et pour tous les enfants issus, par Eudoxie, du sang de Valentinien. Quant à Gélimer on ne lui donna pas le titre de patrice, parce qu'il ne voulut point renoncer aux erreurs d'Arius. On lui assigna, dans la Galatie, un riche domaine où il se retira avec sa famille. C'était là, au centre de l'Asie Mineure, loin des troubles et des révolutions qui menacent les empires, que devait mourir en paix le dernier roi des Vandales.

Avec le triomphe de Bélisaire se termine l'histoire des Vandales; la nation avait perdu son roi et ses plus illustres familles. Transplantés à Constantinople, les plus jeunes et les plus nobles parmi les descendants des anciens conquérants de l'Afrique, se mirent au service de l'empire et formèrent un corps de cavaliers qui se distingua plus d'une fois, par sa valeur, dans les batailles(*). Mais que devint, en Afrique, la masse de cette puissante nation? « Il est vraisemblable, dit Gibbon, qu'après l'exil de son roi et de sa noblesse, le peuple vandale paya la sécurité qu'il obtint en perdant son caractère, et en sacrifiant sa religion et sa langue, et que sa postérité dégénérée se mêla insensiblement avec la foule des sujets de l'Afrique. Plusieurs cependant essayèrent d'échapper à la domination étrangère ; un voyageur de nos jours a trouvé, au centre des peuplades maures, le teint blanc et la longue chevelure d'une race du Nord ; et l'on disait aussi autrefois que les plus audacieux, cherchant à se soustraire au pouvoir, ou même à la connaissance des Romains, trouvèrent la liberté et l'isolement sur les côtes de l'Océan Atlantique. La terre où ils avaient régné devint leur prison; ils ne pouvaient ni espérer, ni désirer de retourner sur les bords de l'Elbe, où une partie de leurs frères, moins aventureux, erraient encore au milieu des forêts. Il était impossible aux lâches d'affronter les mers inconnues et les barbares qu' se présentaient devant eux : ceux qui avaient du cœur ne pouvaient se résoudre à porter dans leur patrie leur misère et leur honte, et, après avoir décrit la richesse de ces royaumes qu'ils avaient perdus, à se voir forcés de réclamer une portion du modeste héritage auquel ils avaient renoncé presque tous dans des temps plus heureux (**). »

(*) Gibbon; *Hist. de la décadence*, etc., ch. 41. — Lebeau; *Hist. du Bas-Empire*; édit. Saint-Martin; t. VIII, p. 262. — Papencordt; *Geschichte der vandalischen Herrschaft in Afrika*, p. 314.

(**) Voy. plus haut, p. 58. On ne lira peut-être pas sans intérêt ce qui concerne les destinées de cette partie de la nation

CAUSES DE LA CHUTE DE L'EMPIRE VANDALE; FIN DU RÉCIT. — vandale qui n'avait point voulu suivre le roi Godigiscle et émigrer au temps des grandes invasions. Le passage que nous citons ici a été signalé par Gibbon. Nous donnons dans son entier ce curieux document : « Voici le portrait des Vandales modernes tel que le fit Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, et grand-père du roi de Prusse, aujourd'hui régnant, en s'entretenant avec M. Tollius, personne connue dans la république des lettres, et qui traversait les États de ce prince. « C'est un peuple léger, séditieux et perfide, qui n'habite que dans « des bourgades, dont véritablement il y « en a de cinq ou six cents feux. Ces Vandales reconnaissent en secret un roi de « leur nation; mais ce roi ne se donne à « connaître qu'à ses sujets, qui lui payent « chaque année une redevance d'un écu par « tête; on sait même qu'il garde dans sa « maison un sceptre et une couronne. Le « hasard, ajoutait l'électeur, me fit voir une « fois le roi des Vandales. C'était un jeune « homme qui avait l'air robuste et la mine « haute. Un des plus considérables de la « nation s'étant aperçu que je regardais fixement ce jeune homme, il le fit retirer à « coups de bâton, comptant bien qu'il me « donnerait le change par là et que je ne « pourrais jamais penser qu'un homme qu'il « traitait ainsi fût son roi. J'ai fait traduire « en leur langue la Bible et le catéchisme « de Heidelberg; mais je n'ai point encore « érigé d'écoles publiques dans la contrée « qu'ils occupent. J'ai craint le caractère de « de ce peuple, qui d'ailleurs habite un « pays où il est facile de se cantonner. Ces « Vandales, qui ne manquent pas de vue, ont « même déjà trouvé moyen d'avoir quelques « pièces d'artillerie qu'ils cachent avec soin. « Un jour que je traversais leur pays, ils « s'attroupèrent jusqu'au nombre de cinq « à six mille, dans le dessein de m'enlever, « et quoique j'eusse une escorte de huit « cents grenadiers, ce ne fut pas sans peine « que je sortis d'embarras. » Dubos; *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, t. I, p. 211. Paris, 1734, in-4°. Gibbon dit dans une note : « On peut suspecter avec raison la véracité, non pas du grand électeur, mais de Tollius; » et cependant il paraît adopter, dans son récit, les faits les plus importants contenus dans le passage que nous venons de citer.

« Dans l'histoire de l'humanité, dit Procope, il n'est pas un siècle qui n'offre quelque événement merveilleux. Toutefois, quand je songe que cinq mille cavaliers (car, pendant le cours de la guerre, l'infanterie n'eut point l'occasion de prendre part aux batailles), qui n'avaient pas même, en arrivant en Afrique, un port où ils pussent débarquer, ont renversé de son trône le successeur de Genséric et, en quelques mois, ont effacé cet empire vandale si puissant par ses richesses et ses guerriers, je n'oserais affirmer qu'il y eût, dans le passé, un fait plus étonnant que la rapide expédition de Bélisaire. » Sans rien diminuer de la juste considération qui s'attache encore, après tant de siècles, au nom de Bélisaire, on peut dire, et l'historien byzantin lui-même semble le reconnaître, que les succès de l'armée grecque en Afrique ont été plutôt l'œuvre de la fortune que du génie et du courage. Il y eut, en effet, quelque chose de merveilleux dans certains événements de cette guerre pour laquelle le hasard fit plus que les hommes. Cependant, en recherchant avec soin les causes qui, depuis longtemps, avaient amené la décadence et préparé la chute de la nation vandale, on peut expliquer aisément et comprendre la rapidité de la révolution que nous venons de raconter. Gélimer était, il est vrai, l'héritier de Genséric et le chef d'un grand peuple, mais, par ses qualités, il était loin de ressembler au plus illustre de ses aïeux, et ses guerriers n'avaient point conservé le courage et les mâles habitudes de la forte génération qui avait fait la conquête de l'Afrique. Les générations nouvelles, comme Procope lui-même nous l'apprend, étaient amollies, corrompues, et elles ne se distinguaient plus que par les priviléges de la population romaine. Après tout, le nombre, peut-être, l'eût encore emporté si la fortune n'eût pris soin, au moment même de la lutte, de diviser et d'amoindrir les forces des Vandales, et de mettre en quelque sorte entre les mains de Justinien les armes qui avaient

servi à Genséric pour frapper l'empire.

Gélimer s'aliéna d'abord une partie des hommes de sa race par son usurpation, et aussi par le barbare traitement qu'il fit subir au roi dont il tenait la place. Il n'y eut plus dès lors, dans la nation, cet accord qui seul pouvait lui donner la force de résister aux ennemis du dehors et de repousser les agresseurs; puis, quand Bélisaire parut, les catholiques se tournèrent contre les Vandales, comme les donatistes, autrefois, au moment de la conquête, avaient pris parti contre l'empire. Enfin les Maures, que Genséric avait su maintenir dans le repos et dans son alliance, plus encore en les associant aux périls et aux gains de ses entreprises qu'en les comprimant par la force, avaient harcelé sans relâche, depuis cinquante ans et sur toutes les frontières, les conquérants germains; et lorsque l'armée grecque arriva, ils ne voulurent point le défendre, et virent tomber sans regret un peuple qui, renonçant à ses habitudes de guerre et aux grandes pirateries, avait cessé de lui fournir de l'or, et que, pour sa faiblesse, ils méprisaient depuis longtemps. La force de Genséric était presque tout entière dans ses alliances. C'était en s'unissant aux Goths, aux Suèves, aux Huns, qu'il était parvenu à consolider sa domination en Afrique, et à lutter avec avantage contre ses ennemis de l'Orient et de l'Occident. Quand il était menacé par l'Italie ou par Byzance, il poussait, suivant les circonstances, les barbares de l'Europe sur l'un ou sur l'autre empire, et éloignait ainsi le danger de sa capitale et de ses côtes. Gélimer, en imitant son aïeul, en s'alliant, par exemple, aux Ostrogoths en Italie et aux Visigoths en Espagne, aurait pu au moment du danger écarter de l'Afrique l'armée de Justinien. Mais il ne sut point entretenir avec les peuples qui devaient être ses auxiliaires naturels des rapports d'amitié, ou bien quand il songea à leur demander aide et appui, il était déjà vaincu. Aussi Amalasuntha fournit des vivres aux vaisseaux grecs quand ils touchèrent la Sicile, et Theudis renvoya avec ignominie les ambassadeurs vandales qui étaient venus solliciter son alliance. Abandonné par une partie des siens, haï par les catholiques, connaissant les dispositions hostiles des Maures, Gélimer, au sein même de ses États, était réduit à l'impuissance; et au dehors il ne comptait pas un seul peuple qui, dans les fâcheuses conjonctures où le mauvais gouvernement de ses prédécesseurs et sa propre usurpation l'avaient placé, voulût lui prêter assistance. Des accidents imprévus, la fatale imprudence d'Ammatas, la mort de Tzazon, hâtèrent, il n'en faut point douter, la chute de la domination vandale, mais elles ne la décidèrent pas : elle fut préparée, amenée par les causes diverses que nous venons d'énumérer. Celui qui tiendra compte de ces causes ne sera point surpris que cinq mille cavaliers d'élite, soutenus par une réserve de dix mille fantassins, et dirigés dans leurs mouvements par un général habile, aient vaincu un roi mal affermi sur son trône, et arraché l'Afrique, même en six mois, à une nation qu'un grave dissentiment avait partagée et affaiblie, et que l'habitude du repos, du luxe et des plaisirs, avait amollie et dégradée.

On conçoit aussi que la facile conquête accomplie par Bélisaire ait excité des transports de joie dans les provinces soumises au monarque qui se disait l'héritier des Césars. Frappé, envahi, amoindri depuis deux siècles par les barbares, le vieil empire tressaillit à la nouvelle de la chute des Vandales, et il crut sans doute que le temps des rudes épreuves était passé pour lui et qu'il allait se reconstituer, et revivre dans toute sa force et son ancienne splendeur. Justinien se fit alors l'organe des sentiments et de l'opinion de ceux qui n'avaient point cessé de croire à l'éternité de la puissance romaine. Les premiers messagers de Bélisaire avaient paru à peine à sa cour, que déjà, sans attendre que Gélimer eût risqué sa dernière bataille et fût devenu son prisonnier, il se décora,

dans les actes émanés de sa chancellerie, des titres d'*Africain*, et de *vainqueur des Alains et des Vandales*. Il alla plus loin encore, car, prenant ses espérances et celles des Byzantins pour des réalités, il se fit appeler aussi *souverain des Francs, des Goths, des Alamans et des Germains*, comme s'il eût possédé la Gaule, l'Espagne, l'Italie et les portions de la Germanie enclavées dans l'ancien empire (*). La fortune, on le sait, ne devait point tarder à faire justice de ces vastes prétentions, et à donner un démenti aux paroles de Justinien. Toutefois, nous le répétons, quand on songe que depuis les grandes invasions des barbares l'empire avait toujours été vaincu et malheureux, on rencontre sans étonnement, dans les récits et les actes du sixième siècle, les lignes que nous avons citées, et l'on conçoit aisément que les victoires de Bélisaire et ses rapides succès en Afrique aient inspiré des sentiments d'orgueil et quelque enthousiasme aux Romains dégénérés.

ORGANISATION POLITIQUE DES VANDALES EN AFRIQUE; EFFETS DE LA CONQUÊTE; RAPPORTS DES VAINQUEURS AVEC LES VAINCUS; RELIGION, COMMERCE, INDUSTRIE, LITTÉRATURE, MOEURS, ETC., DE L'AFRIQUE VANDALE.

Nous ne chercherons pas ici à décrire l'état politique et moral des Vandales dans la Germanie. Nous renvoyons sur ce point à tous les auteurs qui, depuis Tacite, ont parlé des sociétés barbares. Quelle fut, plus tard, l'organisation adoptée par les Vandales au temps où, sans demeures fixes, ils erraient en Gaule, en Espagne et en Afrique? C'est une question que nous avons déjà essayé de résoudre en quelques mots. Nous avons dit (pag. 27) : « Depuis le passage du Rhin jusqu'à la prise de Carthage, la nation vandale n'est qu'une horde inquiète, errante, qui n'a point d'autre patrie que la terre enclose par des fossés où elle place son camp; d'autres mœurs que celles que font la guerre et des combats sans cesse renouvelés; d'autre gouvernement que la discipline des armées. Il suffisait alors à celui qui dirigeait les mouvements de cette horde, d'avoir assez de bravoure et d'énergie pour la sauver des attaques de l'ennemi, et pour maintenir dans cette foule composée de tant d'éléments divers l'obéissance et l'apparence de l'unité. »

Après la prise de Carthage et le partage des terres de la Zeugitane, les Vandales passèrent de la vie nomade à la vie sédentaire. Alors il se fit dans leurs habitudes, leurs mœurs, dans leur vie, en un mot, une complète transformation. D'un autre côté, par le fait de l'invasion, la condition des Romains de l'Afrique dut changer.

Comment les Vandales, après la prise de Carthage, s'organisèrent-ils sur la terre conquise? Quelle fut la forme de leur gouvernement? Dans quels rapports vivaient les vainqueurs et les vaincus? Quels changements apporta la conquête dans l'état des personnes, le commerce et l'industrie? D'autre part, quelle fut l'action de la civilisation romaine sur les conquérants barbares? Ce sont là les diverses et importantes questions que nous nous proposons d'examiner.

LE ROI. — Avant d'avoir pris Carthage et forcé l'empire à reconnaître ses conquêtes, au temps où il était campé plutôt qu'établi en Afrique, Genséric exerçait sur les Vandales, les Alains, et tous les hommes de races

(*) Voici les titres qui sont accumulés dans les actes de confirmation placés en tête des Instituts et des Pandectes : *Imperator Cæsar, Flavius Justinianus, Alamanicus, Gothicus, Francicus, Germanicus, Asiaticus, Alanicus, Vandalicus, Africanus, Pius, Felix, inclytus, Victor ac Triumphator, semper Augustus*. Dans le préambule de chacun de ces actes, Justinien rappelle avec ostentation la défaite des Vandales, la prise de Carthage et la conquête de l'Afrique. Justinien agissait avec quelque témérité en se glorifiant ainsi. Les actes que nous signalons ici ont été promulgués, comme le porte la date, bien avant que l'empereur pût connaître les résultats de la bataille de Tricamara, et trois mois environ avant la soumission de Midenos et la captivité de Gélimer. Voy. le *Corpus juris civilis*.

diverses qui l'accompagnaient, un pouvoir absolu. C'était le pouvoir dont, par nécessité, ont été investis dans tous les temps les généraux d'une armée en campagne. Quand Genséric eut distribué à ses compagnons les terres de la Zeugitane, quand il eut pris possession d'une manière définitive de la meilleure partie des vastes et fertiles provinces d'Afrique qui, avant sa conquête, relevaient de l'empire, sa sphère d'action s'agrandit. Il cessa d'être exclusivement le chef d'une foule armée, pour devenir roi. Mais alors son pouvoir, pour s'étendre plus loin qu'autrefois, ne perdit ni sa force, ni le caractère de violence que lui avait imprimé l'état de guerre. Les compagnons de Genséric, la conquête une fois accomplie et le partage des terres étant achevé, ne cessèrent pas de se considérer comme les membres d'une armée, et ils ne cherchèrent pas à ravir une part de l'autorité de celui qui, avant leur établissement, les dirigeait dans les courses lointaines et les combats. Nous renvoyons au récit qui précède. On verra qu'aux diverses époques de la domination des Vandales en Afrique, la puissance absolue de l'ancien chef de guerre qui était devenu roi, pour employer ce mot dans son acception moderne, fut toujours incontestée. Genséric et ses successeurs eurent tout pouvoir sur la vie et la liberté non point seulement des Romains, mais encore des hommes les plus illustres de leur race. En ce qui concerne les Vandales, l'autorité du roi n'était limitée qu'en un sens : il n'osait porter atteinte à la propriété concédée à perpétuité à ceux qui avaient fait la conquête. Une seule infraction aux arrangements voulus et acceptés par Genséric et ses compagnons eût inspiré à tous les barbares, devenus propriétaires, des craintes sérieuses, et amené une révolution qui aurait eu pour premier résultat une diminution du pouvoir royal, et peut-être la chute de la famille investie de la royauté.

LE CONSEIL DU ROI. — Si l'on en croit une tradition rapportée par Procope, et que nous avons reproduite plus haut dans notre récit (pag. 58), le roi, dans les circonstances solennelles, appelait autour de lui, pour prendre conseil, les hommes les plus illustres de sa nation. Cette réunion n'était point sans analogie avec le *Wittena-ghemote*, ou assemblée des sages des anciens Saxons. Seulement il faut remarquer que la voix du roi dans le conseil était prépondérante, décisive; qu'elle valait, en un mot, à elle seule, toutes les voix. Ainsi Procope raconte que les députés envoyés à Carthage par les Vandales d'Europe qui, au temps du roi Godigiscle, n'avaient point voulu émigrer, ayant demandé à Genséric l'entier abandon des terres que lui et les siens avaient laissées en Germanie, le roi, de l'avis de son conseil, fit d'abord une réponse favorable. L'historien byzantin ajoute qu'un vieillard s'étant levé, ramena le roi par un discours à un avis contraire. Genséric, sans tenir compte de l'adhésion exprimée par la majorité de ceux qu'il avait rassemblés, trouva sages les paroles du vieillard, et renvoya les députés sans accueillir leur demande. Cette seule anecdote peut nous faire connaître la nature et les attributions du conseil convoqué dans les graves circonstances par les rois vandales.

ROYAUTÉ HÉRÉDITAIRE; LOI DE SUCCESSION. — La famille qui, chez les conquérants de l'Afrique, possédait la royauté, était sans doute illustre entre toutes les familles vandales. A quelle époque et à quelles conditions le pouvoir suprême fut-il confié aux aïeux de Genséric? Nul document ne saurait nous l'apprendre. Nous devons nous borner à constater qu'à partir de la grande invasion jusqu'au règne de Justinien, les rois vandales, et nous n'exceptons point Gélimer (*), ne furent jamais soumis à l'élection. Genséric régla après la conquête l'ordre

(*) Dans sa lettre à Justinien, Gélimer établit la légitimité de son pouvoir moins sur le vœu exprimé par les guerriers de sa nation que sur le testament de Genséric et les droits de sa famille.

de succession au trône. Il fit, suivant Procope (*De Bel. Vandal.*, I, 7), un testament dans lequel on lisait cet article : Que la royauté reviendrait au plus âgé de tous les princes issus du sang royal, sans suivre la ligne directe. Ainsi le fils d'un roi voyait la couronne de son père passer à un oncle ou à un cousin. Toutefois, il ne perdait point l'espoir de devenir roi à son tour. L'âge pouvait lui conférer un jour la royauté. Genséric, par son testament, ne se proposait point seulement d'effacer le souvenir de son usurpation, et de faire oublier qu'il s'était emparé de la souveraine puissance au détriment des jeunes enfants de son frère Gundéric, il voulait encore assurer le trône à sa famille, et écarter de sa nation les troubles et les dangers inséparables d'une minorité (*). Nous ajouterons ici une remarque, c'est que l'histoire des Vandales et leur loi de succession ne font pas mention de cette règle des partages suivie par les Franks, dans l'ordre politique, règle que d'éminents historiens ont regardée, à tort peut-être, comme inhérente aux coutumes et aux mœurs des peuples de la Germanie.

LES DOMAINES DU ROI; SON TRÉSOR; EMPLOI DES DENIERS ROYAUX. — Le roi, on le conçoit aisément, se fit une large part dans les terres conquises. Il est vraisemblable qu'il avait, non loin de Carthage, dans la province même qui était devenue la propriété de ses compagnons d'armes, de vastes domaines. Puis, dans les parties de son empire où les Romains étaient restés propriétaires, il choisit encore d'autres terres pour ses plaisirs ou pour accroître ses revenus. Ainsi, nous savons, par le récit de Procope, que Gélimer avait une résidence à Hermione, dans la Byzacène, et sur la côte, près de Grasse, de magnifiques jardins qui firent l'admiration des soldats de Bélisaire. Les rois vandales ne tiraient point seulement leurs revenus de leurs domaines. L'impôt payé autrefois par les Romains aux empereurs fut versé, après la conquête, dans les coffres de Genséric et de ses successeurs. On doit remarquer, toutefois, que cet impôt fut moins lourd sous les Vandales qu'au temps de la domination romaine, et que les percepteurs et receveurs de Genséric (*procuratores seu exactores*) se montrèrent moins durs et moins cruels que les agents du fisc impérial. Il faut encore ajouter à ces sources de revenus les amendes en argent ou en nature payées par ceux qui avaient encouru une condamnation.

Voici, d'après les indications recueillies chez les auteurs contemporains, quel était l'emploi des sommes amassées par les rois vandales. Ils soudoyaient, pour le service de la flotte, de la garnison de Carthage, et des camps fortifiés que Genséric avait établis vers le désert, sur plusieurs points de la frontière, un corps nombreux d'archers maures. Ils payaient les individus qu'ils appelaient d'Espagne pour frapper les monnaies, et les ouvriers employés à la fabrication des armes, à leur entretien et à la construction des vaisseaux. Ils élevaient et remplissaient d'armes ou d'agrès de vastes arsenaux. Les sommes que les violences de la conquête avaient mises entre les mains du roi furent quelquefois réservées, comme nous dirions aujourd'hui, pour des mesures de salut public. Nous avons cité plus haut (pag. 16) un passage où Victor de Cartenne raconte que toutes les richesses enlevées aux habitants de Carthage, après la prise de la ville, furent portées à Genséric. « Elles devaient servir, ajoute l'historien, à prendre les mesures nécessaires pour repousser les Romains des provinces où les Vandales avaient fixé leurs demeures. »

DES DIFFÉRENTES CLASSES DE LA NATION VANDALE. — Il y avait chez les Vandales, comme chez les autres

(*) Voyez sur le testament de Genséric : Marcus; *Histoire des Vandales, etc.*, p. 295 et suiv. — Papencordt; *Geschichte der vandalischen Herrschaft in Afrika*, p. 217 et suiv. — Voy. aussi une note curieuse de Saint-Martin, dans son édition de l'*Hist. du Bas-Empire*, par Lebeau; t. VIII, p. 201.

nations barbares, certains hommes qui jouissaient, parmi leurs compagnons d'armes, d'une grande considération. Dans la Germanie, et pendant les premiers désordres de l'invasion, c'est-à-dire, quand la tribu errait encore avant d'avoir conquis un établissement fixe, ces hommes tenaient cette considération, leur noblesse, comme nous dirions, non point de leurs aïeux, mais de leurs qualités et de leur bravoure personnelles. Ils entraînaient à leur suite, en raison seulement de la réputation qu'ils avaient acquise dans les combats, un certain nombre de guerriers qui se dévouaient à eux et à leur fortune. Ces hommes illustres, parmi les barbares, étaient les chefs de bandes. Quand ils mouraient, ils ne transmettaient à leurs fils ni leur illustration, ni leur influence, et la bande se dissipait. Chaque guerrier cherchait un nouveau chef. Tout changea chez les Vandales, comme chez les autres peuples germaniques, quand ils s'établirent d'une manière définitive sur les terres de l'empire. La noblesse, pour des raisons que nous ne devons point énumérer ici, devint héréditaire (*).

Quels furent en Afrique les avantages et les priviléges de la noblesse vandale ? Elle eut d'abord une large part dans les terres conquises, puis elle resta en possession des principaux grades de l'armée. C'était dans son sein, par exemple, que l'on prenait les chefs appelés en langue germanique *taihunhundafath*, en latin *millenarii*, qui commandaient à mille guerriers. La noblesse fournissait encore au roi les hommes dont il s'environnait dans son conseil, et les principaux officiers de son palais. Il y avait à Carthage un fonctionnaire du plus haut rang, que les écrivains romains appellent *præpositus regni*. Il était chargé de l'inspection des manufactures, des arsenaux, et de tous les établissements royaux. Il devait répondre aussi aux pétitions, demandes ou réclamations qui étaient envoyées dans la capitale par les habitants des diverses provinces de l'Afrique, et à cet effet il entretenait à côté de lui de nombreux employés, *notarii*. Ce ministre, Vandale par sa naissance, que ses fonctions rendaient le personnage le plus important de l'empire après le roi, sortait, il n'en faut pas douter, des rangs de la noblesse.

Le roi (les faits l'attestent) avait le droit d'infliger à un noble des peines infamantes et de le dégrader, mais il pouvait aussi élever à la noblesse des hommes d'un rang obscur. C'est ainsi, qu'au témoignage de Victor de Cartenne, Genséric confera le titre de comte à un ouvrier vandale qui s'était distingué entre tous les autres par son habileté dans la fabrication des armes (*).

Au-dessous des nobles se trouvait la masse des guerriers. Chacun de ceux qui avaient suivi Genséric, qu'il fût Vandale, Alain, Goth ou Suève, avait reçu en récompense une portion de terre plus ou moins grande. Toutefois, le barbare, devenu propriétaire, ne cessa point, malgré ce changement, d'être considéré comme soldat. Il devait toujours au roi le service militaire; seulement, il était affranchi de l'impôt que les Romains payaient pour leurs propriétés. Si les Vandales amenèrent avec eux des esclaves, ils durent les joindre à ceux qu'ils trouvèrent dans la Zeugitane pour les employer à la culture des terres qui leur avaient été concédées.

ORGANISATION JUDICIAIRE DES

(*) Voy. Naudet; *De l'état des personnes en France sous les rois de la première race;* ap. Mémoires de l'Académie des inscript., t. VIII, p. 401 et suiv. Nous renvoyons aux premières pages de ce mémoire, où, suivant nous, M. Naudet a montré le véritable caractère de la noblesse chez les barbares, et réfuté avec une grande sagacité les exagérations ou les erreurs de Boulainvilliers, de Dubos, de Montesquieu, de Mably et de Gourcy.

(*) Voy. sur la noblesse vandale : Marcus; *Histoire des Vandales, etc.*, p. 191, 198, et, dans les notes, p. 37. — Papencordt; *Geschichte der vandalischen Herrschaft in Afrika*, p. 220, 227 et suiv.

VANDALES. — Genséric et ses successeurs, comme nous le dirons, laissèrent par nécessité aux vaincus leurs lois et leur organisation judiciaire; mais pour cela ils n'essayèrent point d'imposer à leurs compagnons d'armes les usages des Romains. Quelle était donc l'organisation judiciaire des Vandales? MM. E. Marcus et Papencordt ont tranché cette question avec raison, suivant nous, en disant que les Vandales trouvaient au besoin des juges civils dans leurs chefs militaires. Ainsi, il y avait des tribunaux présidés par les *taihunhundafath* ou *millenarii*, d'autres par les *hundafath* ou *centenarii*, d'autres enfin par les *taihunfath* ou *decani*. Au-dessus de ces juges se trouvait établi, sans doute pour statuer en dernier ressort, dans les cas les plus graves, le fonctionnaire supérieur (*præpositus regni*) dont nous avons déjà parlé (*).

PARTAGE DES TERRES. — Ce fut seulement après la prise de Carthage que la nation vandale s'organisa et s'établit en Afrique d'une manière définitive. Genséric distribua à ses guerriers les terres de la province proconsulaire ou Zeugitane. Il se réserva, pour employer les dénominations géographiques de Victor de Vita, la Byzacène, l'Abaritane, la Gétulie et une portion de la Numidie. Toutes les acquisitions faites par les Vandales, postérieurement au traité de 442, entrèrent dans le lot du roi. Nous avons énuméré plus haut les biens, domaines, revenus, etc., que Genséric garda pour lui et pour ses successeurs après la conquête (**). Nous devons dire maintenant quelle fut la part de ses compagnons d'armes. On leur distribua donc les terres de la Zeugitane. « Genséric, dit Procope, donna les plus nobles et les plus riches Africains, eux, leurs propriétés foncières et ce qui en dépendait, à ses fils Hunéric et Genzon. Il dépouilla les autres Africains de presque toutes les bonnes terres, et les distribua entre les Vandales. Aussi on appelle encore aujourd'hui ces terres, lots (κλῆροι) des Vandales. Quant aux anciens propriétaires, ils devinrent tous très-pauvres; mais ils restèrent libres et purent aller où bon leur semblait. Les terres que Genséric abandonna à ses fils et aux Vandales étaient exemptes d'impôts; mais les terres qu'on laissa aux anciens propriétaires, parce qu'on ne les trouva pas assez bonnes, furent chargées de tant de redevances, que, tout en restant possesseurs de leurs immeubles, les Africains n'en retirèrent rien pour eux-mêmes. » Chaque barbare eut, dans la distribution des terres, une part proportionnée, si nous pouvons nous servir de cette expression, à sa bravoure et à la considération dont il jouissait dans la nation. Cette part lui était concédée, à lui et à ses héritiers, en toute propriété. C'était l'*alode* germanique. Les rois vandales, par prudence, n'essayèrent jamais d'enlever à leurs compagnons d'armes les terres ou le butin gagnés par le fait de la conquête ou par les pirateries. Genséric dit un jour à un ambassadeur byzantin : « Tous les prisonniers que nous avons obtenus par le sort, mon fils et moi, je te les abandonne; quant à ceux qui sont tombés en partage à mes soldats, je te permets de les racheter comme tu pourras de leurs maîtres, s'ils veulent les vendre. Je n'ai pas le pouvoir de les contraindre (*). »

Nous croirions volontiers que tous les guerriers qui suivirent Genséric ne reçurent point des terres dans la Zeugitane. Il y en eut parmi eux un grand nombre qui, préférant au repos la vie agitée du guerrier et les courses sur mer, s'enrôlèrent, moyennant une forte solde, dans le corps permanent qui servait à Carthage ou sur les vaisseaux du roi qui parcouraient sans cesse la Méditerranée, et portaient le ravage sur toutes les côtes de l'empire.

Ajoutons encore que les Vandales

(*) Marcus; p. 190. — Papencordt; p. 249. — Voy. aussi Grimm; *Deutsche Rechtsalterthümer*, 755.

(**) Voyez encore sur ce point : Papencordt; p. 18[illegible] et suiv.

(*) Malchus, *In excerptis e legationibus*, p. 87. — Voy. aussi Marcus; p. 193.

se concentrèrent aux environs de Carthage, dans une seule province. Ainsi placés, ils pouvaient se réunir facilement en temps de guerre, et porter rapidement secours à leur roi, quand les ennemis du dehors essayaient de lui disputer sa conquête.

ORGANISATION MILITAIRE ; L'ARMÉE ; SES CHEFS. — C'était le roi qui, depuis les temps les plus anciens, dirigeait les guerriers dans toutes les expéditions et dans les combats. Il conduisait la tribu dans son ensemble; mais la tribu armée était subdivisée en une foule de bandes. Chacune d'elles, à son tour, avait un chef qui, comme nous l'avons dit, ne devait son autorité et son influence sur ses compagnons qu'à son illustration personnelle, c'est-à-dire, à la bravoure, qui, dans les commencements d'une société, est l'unique source de l'illustration. Cette organisation naturelle et simple des nations barbares ne subsista point toujours chez les Vandales. Quand Genséric eut touché le sol de l'Afrique, quand il se vit entouré, non point seulement des hommes de sa race, mais encore d'Alains en grand nombre, de Suèves, de Goths, de Maures, et même de Romains, il crut avec raison qu'une masse aussi considérable, et qui se composait de tant d'éléments divers, ne pouvait être gouvernée et se mouvoir comme une tribu errante dans les forêts de la Germanie. Il essaya donc d'organiser son armée sur un plan nouveau qui pût convenir en quelque sorte au temps et aux circonstances au milieu desquelles il se trouvait placé.

Il divisa la foule qui le suivait en quatre-vingts cohortes. Chaque cohorte se composait de mille hommes, et avait un chef qui, suivant Victor de Cartenne, était appelé, dans l'idiome germanique, *taihunhundafath* (*). C'est ce chef qui reçoit de Victor de Vita le nom de *millenarius*, et de Procope celui de χιλίαρχος. Au-dessous du commandant de la cohorte, se trouvaient les officiers inférieurs qui conduisaient cent hommes (*centuriones*, *centenarii*), et ceux qui conduisaient dix hommes seulement (*decuriones*, *decani*). Dans la langue des Vandales, les premiers étaient appelés *hundafath*, et les seconds *taihunfath*. Au-dessus de tous les chefs se trouvait d'abord le roi, puis les membres de la famille du roi, fils ou autres, qui dirigeaient plusieurs cohortes, ou, comme nous dirions aujourd'hui, des divisions. Ainsi, à la bataille de Tricamara, Gélimer surveille l'ensemble des mouvements, et Tzazon, frère du roi, commande le centre. Si, dans cette journée, les ailes furent confiées à des *taihunhundafath*, c'est que dans les combats qui avaient précédé, Ammatas, l'autre frère du roi, et son neveu Gibamund, placés tous deux à la tête de corps importants, avaient été tués par les Grecs. Quand le roi n'allait pas à la guerre, l'armée était confiée aux princes de sa famille. C'est en vertu de leur naissance que l'Achille des Vandales, Oamer, et avant son avénement au trône, Gélimer, furent successivement investis du commandement en chef dans les expéditions contre les Maures. Plus tard, Tzazon fut désigné, parce qu'il était frère du roi, pour conduire la flotte et l'armée qui devaient réduire en Sardaigne le rebelle Godas.

Quand les guerriers vandales eurent partagé entre eux les terres de la Zeugitane, ils ne cessèrent point d'être divisés et organisés militairement, comme au temps où ils erraient en Afrique au gré des événements, et où ils n'avaient d'autres demeures que les tentes de leur camp. Les cadres tracés par Genséric, si nous pouvons employer cette locution moderne, ne furent pas détruits. Ajoutons encore que dans sa capitale, et près de lui, le roi des Vandales entretenait, même pendant la paix, un corps de troupes nombreux, et qui ne quittait pas les armes. D'autres corps permanents étaient placés sur plusieurs points des frontières, pour protéger les terres conquises contre les courses et les invasions subites des Maures.

(*) *Taihun*, dix ; *hunda*, cent ; *fath*, chef. On retrouve ce mot dans Ulphilas (Marcus).

Les Vandales ne servaient pas à pied; ils combattaient tous à cheval, et ne faisaient usage, pour l'attaque et la défense, que de la lance et de l'épée (*). Les archers qui paraissaient dans leurs rangs et sur leurs vaisseaux étaient des mercenaires. Ils étaient choisis parmi les Maures.

Si l'on excepte Carthage et les lieux où Genséric avait placé des garnisons, on ne trouvait pas en Afrique, sous les Vandales, de points fortifiés. Les barbares, à leur arrivée (et ce fait se reproduisit dans plusieurs contrées de l'Europe envahies par les populations germaniques), renversèrent les murs de toutes les villes (**). Ils craignaient que les Romains, en s'emparant d'une place, ne les missent dans la nécessité de recommencer un siége aussi long et aussi désastreux que celui d'Hippone. Après la mort de Genséric, les murailles de Carthage, mal entretenues, croulèrent en plusieurs endroits, et les postes des frontières furent abandonnés. Gélimer, amené comme prisonnier dans la capitale de son ancien royaume, gémit, mais trop tard, de l'erreur de ses aïeux et de sa propre négligence.

MARINE, ARSENAUX. — Nous avons dit ailleurs (pag. 16) que par nécessité les Vandales durent se livrer aux expéditions maritimes. Ils eurent en effet de nombreux vaisseaux avec lesquels ils purent résister aux flottes combinées des deux empires, et porter, de 439 à 476, la dévastation sur les côtes de l'Espagne, de la Gaule, de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie Mineure. Après la mort de Genséric, l'ardeur des Vandales pour les expéditions maritimes se ralentit, mais elle ne s'éteignit pas. Les courses, sans se faire pourtant, comme autrefois, avec des flottes entières, continuèrent. Au reste, pour prouver que les Vandales, même à l'époque de leur décadence, n'avaient pas renoncé à dominer sur la Méditerranée, il nous suffira de rappeler que Gélimer trouva sans peine, pour envoyer des troupes en Sardaigne, cent vingt vaisseaux. Le roi, ou, en son absence, les membres de sa famille, exerçaient sur l'armée navale comme sur l'armée de terre le commandement suprême. Genséric dirigea en personne plus d'une expédition; Genzon, son fils, parut dans la bataille où Basiliscus perdit tant de vaisseaux; et la dernière flotte mise en mer par les Vandales eut pour chef un frère de Gélimer, Tzazon.

Il y avait à Carthage, pour l'équipement de l'armée de terre et pour l'entretien des flottes, de vastes arsenaux. Là, se trouvaient déposés en nombre considérable des armes et tous les agrès des vaisseaux. C'étaient ces arsenaux que Genséric, suivant la tradition, avait montrés avec tant d'orgueil au plus redoutable de ses ennemis, l'empereur Majorien.

RELIGION. — Nous avons admis sans hésiter, comme on l'a vu plus haut (note de la pag. 7), que dès leur passage dans les provinces qui avoisinaient le Danube, les Vandales se trouvant en contact, soit avec les Goths, soit avec les habitants de l'empire, avaient abandonné les croyances de leurs aïeux de la Germanie pour embrasser le christianisme. Nous avons dit aussi que ce fut vraisemblablement dans la Pannonie qu'une partie de la nation avait adopté la doctrine d'Arius. Toutefois, en Germanie, parmi les Vandales et les barbares qui les suivaient dans leurs courses, beaucoup ne renoncèrent point au paganisme. Mais après le passage du Rhin, et après avoir séjourné, soit dans la Gaule, soit dans l'Espagne, pendant vingt années, la masse des guerriers (et ici nous comprenons parmi eux les Alains et les Suèves) se trouva chrétienne. Les ariens étaient-ils plus nombreux que les catholiques parmi ceux qui, en 429, franchirent le détroit de Gadès pour conquérir l'Afrique? Nous l'ignorons. Cependant, s'il est vrai, comme le dit une vieille tradition rapportée par Idace, que Genséric cessa d'être catholique pour em-

(*) Voyez notre récit de l'expédition de Bélisaire; l'ouvrage de Marcus, *passim*, et celui de Papencordt; p. 233.

(**) Marcus; p. 200 et suiv. — Papencordt; p. 234.

brasser l'hérésie d'Arius, il faut admettre qu'avant la sortie d'Espagne, les ariens étaient en majorité parmi les Vandales. Ce ne fut sans doute qu'au prix d'une abjuration, que Genséric put se faire accepter comme chef et régner.

En Afrique, la totalité des conquérants, plutôt par le fait des circonstances et par nécessité que par conviction, adopta l'arianisme. Les donatistes et tous les hérésiarques que les empereurs orthodoxes d'Occident avaient persécutés, se précipitèrent au-devant de Genséric et des siens, et lui prêtèrent assistance. Ils assurèrent les succès et la conquête des Vandales. Ceux-ci durent nécessairement, nous le répétons, pour prendre racine sur la terre d'Afrique, devenir tous hérésiarques et se déclarer ennemis des catholiques. Ce furent donc moins des considérations religieuses que des vues politiques qui jetèrent, en définitive, les Vandales dans l'arianisme.

Nous ne montrerons point ici (parce que nous l'avons fait) le véritable caractère des persécutions qui signalèrent le règne de Genséric. On sait, et nous l'avons dit plus haut, que ce roi se montra plus ou moins tolérant suivant que les attaques dirigées contre lui par l'empire furent plus ou moins vives. Seulement nous voulons constater que, dans les deux plus récentes publications sur la domination des Vandales en Afrique, MM. L. Marcus et Papencordt ont parfaitement saisi les raisons politiques qui ont amené la plupart des mesures adoptées, dans les affaires religieuses, par Genséric et ses successeurs (*). Il faut encore ajouter que les conquérants germains devenus ariens montrèrent parfois, dans leurs actes, un fanatisme qui devait être le résultat d'une profonde conviction. Les persécutions dirigées par le roi Hunéric contre les catholiques sont empreintes souvent d'une haine, d'une animosité, d'une cruauté qui appartiennent moins, si nous pouvons nous servir de cette expression, aux exigences de la raison d'État et aux querelles politiques qu'aux passions religieuses.

EFFETS DE LA CONQUÊTE; ÉTAT DES ROMAINS. — C'est en vain que certains historiens ont essayé de prouver que les nations barbares, en s'établissant sur les terres de l'empire, avaient gardé, au moins par calcul et prudence, des règles et de grands ménagements, et que, par exemple, elles avaient tenu compte souvent, dans l'occupation et le partage des terres conquises, des droits et des intérêts de la population vaincue (*). M. Marcus n'est pas éloigné de croire que les Vandales accomplirent leur conquête et le partage des terres avec la plus grande modération. Mais cette conquête et ce partage se firent, comme le témoignent les contemporains, avec violence. Nous renvoyons ici au passage de Victor de Cartenne, que nous avons cité plus haut (p. 16), et nous nous bornerons à rappeler ces paroles de Procope, qui se rapportent aux premiers temps de la conquête : « Les Vandales envoyèrent plusieurs Romains en exil, et ils en tuèrent un grand nombre. Cacher ses richesses était, aux yeux des vainqueurs, le plus grand des crimes (**). » Au reste, quand nous n'aurions pas le témoignage formel des historiens, nous serions encore en droit de conclure, à l'aide seulement du bon sens, que, dans tous les lieux où ils s'établirent, les barbares portèrent, par leurs violences, au sein de la société, la plus grave perturbation.

Les Romains furent donc expropriés dans toute la Zeugitane d'abord, et ensuite dans certaines parties des autres provinces, là où Genséric avait choisi à sa convenance des domaines et des maisons de plaisance. Que de-

(*) Papencordt; p. 193. Voyez tout le chap. 6 du liv. III, p. 270 et suiv. et principalement p. 279 et suiv.—Marcus; liv. III, ch. 5, p. 238 et suiv., et ch. 10 du même livre, p. 307, 319 et suiv.

(*) C'est une opinion qui a encore été récemment exprimée, pour la conquête des Franks, par M. Pardessus, dans son savant ouvrage sur la Loi salique; dissert. 8, p. 534.

(**) Procope; *De Bel. Vand.*, I, 5.

vinrent les individus expropriés? Ils descendirent d'un degré dans l'échelle sociale. De propriétaires qu'ils étaient ils devinrent colons. Les guerriers vandales, et tous les autres barbares qui les avaient suivis, ne firent point valoir leurs terres par eux-mêmes, ils les confièrent, moyennant redevance, aux Romains. On serait porté à croire, par certaines indications, que les vainqueurs laissèrent aux vaincus expropriés le choix de rester colons en Afrique ou de se retirer dans les provinces qui relevaient encore de l'empire; mais d'autres faits semblent attester qu'ils ne se montrèrent point si modérés. Plus d'une fois ils reléguèrent les Romains qui ne voulaient pas reconnaître leur domination dans les îles de la Méditerranée qu'ils avaient soumises à leur empire, et même chez les Maures, dans le désert. Il arriva cependant que par calcul, et pour rallier à sa personne les plus illustres familles romaines, Genséric essaya quelquefois de faire oublier aux vaincus les excès de la conquête. On lit dans un ancien document (*) que les fils d'un riche Romain, qui s'était sauvé de l'Afrique au temps de la prise de Carthage, résolurent un jour de revenir dans leur pays. Ils apprirent, à leur retour, que les biens de leur père avaient été confisqués et donnés à des prêtres ariens. Ils s'adressèrent au roi, qui força les prêtres à rendre une partie de ces biens aux fils de celui qui s'était expatrié.

Les Romains des Mauritanies, de la Numidie, de la Byzacène et de la Tripolitaine, qui n'avaient pas été expropriés, payaient un impôt au roi des Vandales. Cet impôt fut moins lourd sous la domination barbare qu'au temps du gouvernement impérial. A l'appui de notre assertion, il suffirait de rappeler que Justinien, pour avoir essayé, après les victoires de Bélisaire, de rétablir les rôles de contributions qui étaient en usage sous le règne de Valentinien III, excita, dans toute l'Afrique, un grave mécontentement.

(*) La vie de saint Fulgence.

Disons enfin que, par nécessité, les rois vandales s'environnèrent de Romains. Dans le palais de Carthage, on comptait plus d'un de ces officiers, appelés ailleurs *Romani in truste* et *convivæ regis*, qui étaient admis au service ou dans la familiarité du souverain. C'était aussi parmi les Romains que l'on prenait les percepteurs de l'impôt (*procuratores, exactores*) et les régisseurs des domaines royaux. Tous les officiers d'origine romaine, employés par Genséric ou ses successeurs, recevaient en traitement des vivres et une solde. Ils étaient obligés de porter l'habillement des Vandales (*).

PERSISTANCE DE L'ADMINISTRATION ET DES LOIS ROMAINES SOUS LA DOMINATION DES VANDALES. — Après la conquête, les fonctionnaires dans l'ordre civil ne perdirent rien de leurs attributions, et ne cessèrent point d'être choisis parmi les Romains. Nous n'insisterons point ici sur ce fait très-important de la persistance de l'administration et des lois romaines, parce qu'il est mis dans tout son jour par l'édit du roi Hunéric, que nous avons inséré plus haut dans notre récit (p. 33). Des historiens contemporains nous ont appris que les rois vandales choisirent parmi les Romains, et établirent à Carthage un magistrat qui jugeait en appel dans toutes les causes, et prononçait en dernier ressort (**). Ce magistrat est appelé par Victor de Cartenne *præpositus judiciis romanis in regno Africæ Vandalorum*. Faut-il voir, dans la création de ce juge supérieur à tous les juges des localités, une innovation due à la conquête? Nous ne le pensons pas. Jadis, les habitants d'une partie de la Mauritanie, de la Numidie, de la Proconsulaire et de la Byzacène, avaient trouvé à Carthage un tribunal d'appel : c'était celui que présidait le gouverneur de l'Afrique impériale. Il avait été aboli par le fait de l'invasion, et les rois

(*) Marcus; p. 185 et suiv. — Papencordt; p. 188.

(**) Marcus; p. 188. — Papencordt; p. 194.

vandales essayèrent de le reconstituer. C'est à cette fin qu'ils instituèrent la magistrature suprême dont nous venons de parler.

LES VILLES D'AFRIQUE SOUS LES VANDALES; RÉGIME MUNICIPAL. — Nous avons dit plus d'une fois, dans le récit qui précède, que l'arrivée et l'établissement des barbares dans certaines provinces de l'empire, en Afrique, par exemple, fut, sous certains rapports, pour la population des villes et des campagnes, un événement heureux. Les villes surtout, qui avaient tant souffert des exigences du fisc impérial, purent considérer les barbares comme des libérateurs. M. Augustin Thierry signale en ces termes la révolution produite dans les villes de la Gaule par l'arrivée des Franks : « Les traits les plus généraux de la transformation du régime municipal, ceux que des témoignages plus ou moins précis, plus ou moins complets, font retrouver à peu près au même degré dans toutes les grandes villes, sont les suivants : la curie, le corps des décurions, cessa d'être responsable de la levée des impôts dus au fisc; l'impôt fut levé par les soins du comte seul, et d'après le dernier rôle de contributions dressé dans la cité. Il n'y eut plus d'autre garantie de l'exactitude des contribuables, que le plus ou moins de savoir-faire, d'activité ou de violence du comte et de ses agents. Ainsi, les fonctions municipales cessèrent d'être une charge ruineuse; personne ne tint plus à en être exempt; le clergé y entra..... les anciennes conditions de propriété nécessaires pour y être admis ne furent plus maintenues..... l'évêque joua un rôle de plus en plus actif, soit dans la gestion des affaires locales, soit dans l'administration de la justice (*)..... » Ces considérations de M. Augustin Thierry relatives à la Gaule sont applicables à l'Afrique sous la domination des Vandales. Il y a cette différence, toutefois, que la levée de l'impôt étant confiée par Genséric et ses successeurs, non à des comtes d'origine barbare, mais à des Romains, les villes de l'Afrique se trouvèrent moins exposées que celles de la Gaule à la violence et à d'iniques extorsions. Quant au pouvoir de l'évêque dans chaque localité, la conquête des Vandales amena les mêmes résultats que celle des Franks. Au moment où les Grecs viennent attaquer et poursuivre Gélimer au sein de ses États, les évêques paraissent, dans les récits contemporains, comme les personnages les plus influents des villes. Nous renvoyons ici, pour la preuve, au passage (p. 50) où nous avons raconté l'entrée d'un lieutenant de Bélisaire à Syllectum.

Sous la domination romaine, les magistrats des curies avaient, comme l'a dit Savigny, trois sortes d'attributions : 1° l'administration intérieure et locale de la cité : ils remplissaient les fonctions des maires et des conseils municipaux dans notre organisation moderne; 2° la juridiction volontaire : ils remplissaient les fonctions des notaires, et quelques-unes de celles des juges de paix; 3° la juridiction contentieuse jusqu'à un certain taux de ressort (*). Au temps des Vandales, les magistrats municipaux ne perdirent rien de leurs attributions; et même, comme il n'y avait en Afrique rien qui ressemblât à ces *mâls* de la Gaule, présidés par un comte barbare, il est probable, en ce qui concerne la juridiction contentieuse, que le cercle de leurs attributions s'agrandit. Ils jugèrent toutes les causes civiles et criminelles. Toutefois, dans les cas douteux et très-graves, on pouvait appeler de leurs sentences. On s'adressait alors au grand magistrat que Genséric avait établi à Carthage. Ce magistrat, nous le répétons, était Romain.

Les Vandales entretenaient, il faut le constater, dans les villes des agents chargés, comme nous dirions aujour-

(*) M. Aug. Thierry; *Considérations sur l'histoire de France*, ch. v, p. 285 et suiv., deuxième édit.

(*) Savigny; *Hist. du droit romain au moyen âge*; ch. 4. — Voy. aussi le récent ouvrage de M. Pardessus sur la *Loi salique* (1843, in-4°); dissertation 6e, p. 514 et suiv.

d'hui, de surveiller l'esprit public, et de maintenir les habitants dans la subordination à l'égard des vainqueurs. C'est un fait qui semble prouvé par l'ordonnance suivante, promulguée à l'époque de la domination vandale : « Les villes où l'ordre public aura été troublé trois fois de suite, dans le courant de la même année, à l'occasion des divertissements publics, seront privées à tout jamais du droit d'avoir des cirques et des théâtres. Le directeur des fêtes publiques sera cité devant les tribunaux pour répondre de sa conduite pendant les troubles; et s'il était convaincu soit de négligence, soit de manque de prévoyance ou de vigueur dans l'exercice de ses fonctions, il pourra être condamné à travailler pendant toute sa vie dans les mines de l'État, à avoir les oreilles coupées ou à être brûlé (*). »

Au reste, quelle qu'ait été la défiance des Vandales à l'égard des Romains, et malgré les mesures rigoureuses qu'ils prirent dans certaines localités afin de prévenir les révoltes, on peut admettre comme vraie pour l'Afrique, même pour la Zeugitane, l'opinion des historiens modernes, qui ont prétendu qu'en général les villes soustraites par le fait des invasions barbares au fisc et à l'administration de l'empire, virent leur bien-être et leur indépendance s'accroître, et leur sphère d'action s'agrandir (**).

COMMERCE. — Il nous suffirait presque de rappeler certains faits que nous avons signalés dans notre récit, pour montrer que l'Afrique vandale entretenait des relations de commerce très-suivies avec les différents pays de l'Europe, de l'Asie et avec l'Égypte. Ainsi le marchand que Procope rencontra à Syracuse faisait par lui-même ou par ses agents de nombreuses affaires à Carthage. D'autre part, nous savons qu'au moment où Bélisaire prit possession de la capitale de l'Afrique, un vaisseau qui était à l'ancre dans le Mandracium mit à la voile lorsqu'il fut chargé de marchandises, et se rendit en Espagne. Les marchands qui le montaient n'étaient pas assurément les seuls Espagnols qui vinssent à Carthage, par exemple, ou à Césarée. Nous savons aussi que les hommes renfermés dans les prisons de Gélimer, et que le geôlier délivra à l'approche de l'armée grecque, étaient venus de l'Orient pour des affaires de commerce. Enfin Victor de Cartenne nous apprend qu'un marchand d'Adrumetum déroba, dans un voyage, un secret précieux aux teinturiers de Coptos. Les Africains, sous la domination des Vandales, entretenaient aussi, par l'intermédiaire des Gaules et de l'Italie, des relations commerciales avec les parties les plus septentrionales de la Germanie, qui leur fournissaient du succin. Ce n'était point seulement par mer que les Romains des Mauritanies, de la Numidie, de la Zeugitane, de la Byzacène et de la Tripolitaine, faisaient un commerce actif et étendu, mais encore par terre, sur les voies du désert parcourues par les caravanes dès le temps des anciens Carthaginois. C'était par cette route qui venait de l'Égypte jusqu'aux autels des Philènes, en passant par l'oasis d'Ammon, autant peut-être que par les vaisseaux d'Alexandrie, que les marchands d'Afrique recevaient la gomme et les parfums d'Arabie et les étoffes précieuses de l'Inde; puis, comme les Carthaginois (voyez plus haut, *Histoire de Carthage,* p. 136), ils tiraient de l'intérieur du pays des grains d'or, des pierres précieuses, de l'ivoire et des esclaves noirs.

Des témoignages anciens et précis nous apprennent que les vaisseaux marchands exportaient habituellement de l'Afrique vandale du blé, du lin, le duvet qu'on tirait du fruit d'une mauve arborescente qui croissait sans culture près des sources du Molocha ou Malva, de la garance, du sel, de l'alun des bois précieux destinés aux

(*) Marcus; p. 197.

(**) Je renvoie spécialement, sur ce point, aux idées émises par M. de Sismondi dans le premier volume de son *Histoire des Français*, et par M. Aug. Thierry, dans le ch. 5[e] de ses *Considérations sur l'histoire de France.*

ameublements de luxe, une qualité de marbre très-tacheté, des pierres précieuses, plusieurs espèces d'argile bolaire, des éléphants, des lions, des tigres, des léopards, des singes, des autruches, etc. Ils exportaient encore des esclaves noirs; mais il est probable que le commerce, sous ce dernier rapport, était moins étendu qu'au temps des anciens Carthaginois et de la domination romaine. Enfin les Africains, sous les Vandales, vendaient soit chez eux, soit sur les marchés des principales villes d'Égypte, d'Asie et d'Europe, les produits de leurs manufactures; ainsi, leurs tissus, les vêtements et les tapis teints en pourpre, et aussi les armes que l'on fabriquait à Carthage (*).

C'était, comme on le voit, un commerce qui consistait presque entièrement dans les exportations. Les Vandales et les habitants des provinces soumises à leur domination prenaient aussi des denrées au dehors, mais en petit nombre. Un contemporain, Procope (*de Bel. Vand.*, II, 3), nous dit d'une manière positive que les importations en Afrique étaient très-restreintes. Le sol, par sa richesse et sa fertilité, et l'industrie, par son activité relative, pourvoyaient largement, dans les campagnes et dans les villes, aux besoins de ceux qui vivaient dans l'empire vandale (**).

INDUSTRIE. — L'industrie prit en Afrique, sous la domination romaine, un développement qu'elle n'avait jamais eu au temps des anciens Carthaginois (***). L'établissement des Vandales et les pirateries de Genséric l'entravèrent sans doute, et lui enlevèrent pour un instant ses débouchés en Égypte et dans toutes les provinces d'Europe et d'Asie qui relevaient des deux empires, mais ils ne l'anéantirent pas. Les relations commerciales entre l'Afrique et les autres parties du monde furent rétablies sous le règne de Hunéric. L'industrie dut se relever en même temps.

Nous savons que les Vandales s'amollirent rapidement après la mort de Genséric, et qu'ils s'abandonnèrent à un luxe effréné. Tout nous porterait à croire déjà que les objets qui témoignaient de ce luxe, vêtements et ameublements, étaient le produit de l'industrie africaine. Les tissus d'or et même la soie qui brillaient sur leurs robes étaient mis en œuvre, nous le croyons, dans les ateliers de l'Afrique. Parmi les dépouilles splendides qui ornèrent le triomphe de Bélisaire, il y eut sans doute plus d'un vase élégant et bien ciselé qui sortait des mains des ouvriers de Carthage. Tout, dans le riche butin apporté à Constantinople, n'était point le fruit des pirateries et des rapines de Genséric et de ses compagnons. Il suffirait de citer, par exemple, ces chars légers qu'admirèrent les Byzantins, et qui servaient à transporter dans leurs promenades les reines vandales. Mais pour le point que nous voulons établir ici, nous ne sommes point réduits au témoignage indirect des historiens. Nous nous bornerons à citer trois faits qui prouvent clairement que l'industrie fleurit en Afrique, même dans les plus mauvais temps de la domination des barbares.

« Nous étions encore affligés de la prise et du pillage de Rome, dit Victor de Cartenne, lorsque nous eûmes la consolation de voir un marchand d'Adrumetum surprendre aux teinturiers de Coptos un secret précieux. Quand on possédait ce secret, on pouvait donner aux toiles et aux draps telle couleur qu'on voulait. Il suffisait pour cela de les tremper dans certains ingrédients, et puis dans du sang chaud. » Nous savons encore qu'au temps des Vandales, on cherchait avec soin sur l'Atlas une espèce de limaçons qui, écrasés, servaient à teindre en rouge. Les étoffes qui recevaient cette teinture acquéraient une grande valeur. Des deux faits que nous venons de signaler, on peut tirer cette conclusion: que dans les principales villes de l'em-

(*) Marcus, p. 212 et suiv.

(**) Voy. aussi, sur le commerce de l'Afrique au temps des Vandales : Papencordt; p. 259 et suiv.

(***) Voy. dans ce vol. *Histoire de Carthage*; 2e partie, p. 136 et 155.

pire vandale, à Carthage, par exemple, à Adrumetum, à Hippone, à Césarée, on se livrait avec ardeur à la fabrication de diverses étoffes et à leur teinture. Enfin les auteurs contemporains de la conquête ont attesté qu'il y avait en Afrique des manufactures d'armes. Genséric conféra le titre de comte à un ouvrier armurier qui se distinguait dans sa profession par une rare habileté. Une chose qu'il faut constater ici comme digne de remarque, c'est que cet ouvrier appartenait par son origine à la race des conquérants

LANGUE, LITTÉRATURE. — Des évêques s'approchèrent un jour de Genséric pour se plaindre d'être persécutés. Le roi, au témoignage de Victor de Vita, appela auprès de lui un interprète, parce que les évêques s'exprimaient en latin, en grec ou en punique. Ce fait semble prouver qu'en Gaule et en Espagne, les Vandales s'étaient peu mêlés avec les anciennes populations de l'empire, et qu'ils n'avaient point cessé, jusqu'à la conquête de l'Afrique, de se servir exclusivement de la langue qu'ils parlaient dans la Germanie. Quand ils se furent établis dans la Zeugitane et à Carthage, et qu'ils se trouvèrent avec les Romains, par la force des circonstances, en un perpétuel contact, ils furent forcés d'apprendre l'idiome des vaincus. Le latin, et cela était nécessaire, devint pour les Vandales, si nous pouvons nous servir de ce mot, la langue officielle, la langue du gouvernement et de l'administration. C'était en latin que l'on rédigeait et les lettres et les actes qui émanaient de la chancellerie des rois vandales (*). Puis, après la mort de Genséric, dans les temps de paix, plusieurs, parmi les conquérants germains, étudièrent, non plus seulement par nécessité, mais pour charmer leurs loisirs, et peut-être par amour de l'art, les œuvres littéraires de la Grèce et de Rome. Il nous suffira de rappeler ici le nom de Thrasamund. Les derniers rois vandales, nous le savons, se plaisaient aussi à entretenir auprès d'eux des Romains beaux esprits et poëtes. C'étaient des versificateurs qui, comme Fortunat dans les Gaules, célébraient en latin les mariages, les naissances, tous les événements heureux, enfin, qui se rattachaient à la vie de celui qui leur donnait place dans ses banquets et leur faisait de riches présents.

(*) Voy. Papencordt; p. 296, 297, 298 et suiv. — Marcus; p. 198.

Cependant, nous le croyons, en subissant ainsi l'influence de la civilisation romaine, les barbares ne renoncèrent point à leur langue nationale. Il y avait plus d'un demi-siècle que Genséric et ses compagnons avaient touché le sol de l'Afrique, lorsqu'un évêque vandale répondit à des évêques romains qui l'interrogeaient : « Je ne puis discuter avec vous ; *je ne sais pas le latin.* » Les prêtres vandales, qui étaient ariens, se servaient de la bible d'Ulphilas; et c'était probablement dans l'idiome de leur ancienne patrie qu'ils enseignaient et officiaient dans les églises (*). On pourrait même supposer que les conquérants essayèrent parfois d'assouplir cet idiome, et de le rendre propre à recevoir des formes littéraires ; et nous admettrions volontiers la conjecture de M. Marcus (p. 410), qui croit que Gélimer, dans sa retraite sur le Pappua, chantait l'histoire de ses malheurs dans la langue de ses aïeux de la Germanie (**).

MŒURS DES VANDALES. — Les mœurs des Vandales, à l'époque de leur émigration, étaient celles de tous les peuples qui ne sont point sortis de l'état barbare. Cependant, en songeant à la profonde impression de terreur et de haine que les Vandales ont laissée après eux dans les pays qu'ils ont traversés, aux idées de dévastation et de ravages que leur nom réveille encore après tant de siècles, on est porté à croire que, par leurs excès et leur cruauté, ils ont surpassé les Goths, les Suèves, les Burgondes, les Franks, et même les Huns, qui, comme eux

(*) Papencordt; p. 295.

(**) Voy. encore, sur la langue des Vandales : Marcus; p. 411 et suiv. — Papencordt; p. 287, 289 et suiv.

et dans le même temps, ont envahi l'empire romain. Leur établissement en Afrique, et un long contact avec les populations vaincues, changèrent leurs habitudes et adoucirent leurs mœurs. Il se fit, sous ce rapport, chez les Vandales, une vive et rapide réaction. Ils cédèrent si facilement aux attraits de la civilisation romaine, que déjà, sous le règne de Hunéric, comme le témoignent les historiens que nous avons cités, ils étaient complétement énervés. Ils ne ressemblaient plus que par l'extérieur à leurs ancêtres de la Germanie. Ils portaient encore, comme eux, le vêtement qui distinguait les barbares, et de longs cheveux; mais, en cela même, ils étaient loin de l'ancienne simplicité (*). Les peaux à peine préparées, et les tissus grossiers qui couvraient, à leur entrée sur les terres de l'empire, les guerriers germains, avaient fait place à de riches fourrures et aux étoffes entremêlées d'or et de soie. La corruption des mœurs jusqu'à Gélimer devint plus grande de jour en jour. Il suffit de renvoyer ici, sans le reproduire encore une fois, au passage où Procope, en parlant du luxe effréné, de la vie voluptueuse et de la dégradation morale des conquérants de l'Afrique, a constaté la plus efficace, peut-être, de toutes les causes qui ont amené la chute de la domination vandale.

(*) Les Romains suivant Victor de Vita, (II, 3 et 4), qui étaient admis comme convives ou officiers dans le palais des rois Vandales, étaient obligés de se vêtir à la manière des conquérants. Voyez, sur les mœurs et les vêtements des Vandales : Marcus; p. 407 et les notes du liv. IV de son histoire, p. 89.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA DOMINATION DES VANDALES EN AFRIQUE.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE D'AFRIQUE SOUS LA DOMINATION BYZANTINE.

HISTOIRE DE L'AFRIQUE, DEPUIS LE DÉPART DE BÉLISAIRE JUSQU'A LA MORT DE JUSTINIEN (*). — Bélisaire, après la victoire de Tricamara, s'était hâté de prendre possession, au nom de Justinien, de toutes les provinces qui avaient appartenu jadis à l'empire romain (v. p. 69). Il avait aussi placé des garnisons dans l'intérieur des terres, sur les frontières de la Byzacène et de la Numidie. Justinien avait approuvé toutes les dispositions prises par son lieutenant, et il avait envoyé en Afrique des lettres où on lisait ces mots : « Que nos officiers s'efforcent avant tout de préserver nos sujets des incursions de l'ennemi et d'étendre nos provinces jusqu'au point où la république romaine, avant les invasions des Maures et des Vandales, avait fixé ses frontières; qu'ils se hâtent également de se rendre maîtres et de réparer les fortifications des places où l'on tenait garnison au temps de l'empire romain. » Les ordres de Justinien furent promptement exécutés. Cepen-

(*) Voyez, sur l'histoire de l'Afrique sous la domination byzantine : Papencordt (*Geschichte der vandalischen Herrschaft in Afrika*), liv. III, ch. 9, p. 309-334.

dant le vaisseau qui devait ramener à Constantinople le vainqueur de Gélimer n'avait point encore quitté le Mandracium, que déjà les Maures s'étaient levés en armes, et apparaissaient sur les frontières de la Numidie et de la Byzacène. Les soldats grecs étaient peu nombreux en Afrique, et Bélisaire se vit contraint de laisser une partie de ses gardes à Salomon, qui le remplaçait comme chef militaire. Archelaüs, le questeur, avait été déclaré, sous le titre de prefet du prétoire, chef civil des provinces nouvellement conquises. Bientôt Justinien fit passer à Salomon de nouveaux renforts sous les ordres de Théodore et d'Ildiger. Les Maures faisaient chaque jour de nouveaux progrès : ils portaient en tous lieux le pillage et la dévastation, et ils avaient massacré, en Byzacène, Aigan et Rufin, officiers renommés par leur habileté et leur bravoure. Il fallait se hâter, et Salomon marcha vers la Byzacène. Il rencontra les Maures dans la plaine de Mamma. Ils étaient au nombre de 50,000, sous les ordres de Cuzinas et de trois autres chefs. Salomon remporta sur eux une victoire complète (536). Les Grecs célébraient encore à Carthage, par des fêtes publiques, l'heureux succès de la campagne, lorsqu'on apprit que les Maures, irrités plutôt qu'abattus par leur défaite, avaient repris les armes et ravageaient de nouveau, avec une espèce de rage, tous les cantons de la Byzacène. Salomon se remit en marche et battit encore l'ennemi au pied du Burgaon. S'il faut en croire un contemporain, les Maures perdirent cette fois 50,000 hommes; ceux qui échappèrent au fer du vainqueur se réfugièrent auprès d'Yabdas, qui était maître du mont Aurasius.

La Numidie était aussi en proie au ravage des Maures. Yabdas descendit plus d'une fois, pour la piller et la dévaster, de sa montagne, où la nature lui offrait des positions inexpugnables. Mais il fut arrêté par la brillante valeur d'Althias, qui commandait la troupe des Huns. Salomon, cependant, voulut forcer les Maures dans leurs retraites. Il gravit donc avec son armée le mont Aurasius; mais son expédition n'eut aucun résultat (*).

Rentré à Carthage, il s'apprêtait à réprimer les désordres qui avaient lieu en Sardaigne, lorsqu'il eut à se défendre contre ses propres soldats. Ceux-ci, excités par les femmes vandales qu'ils avaient épousées, et aussi par les exhortations secrètes des prêtres ariens, réclamèrent comme leurs propriétés les terres conquises qu'ils exploitaient seulement comme fermiers. Salomon n'échappa qu'avec peine à la mort, et il se sauva, accompagné de l'historien Procope, auprès de Bélisaire, qui se trouvait alors en Sicile. Les insurgés prirent pour chef un soldat audacieux appelé Stozas, qui donna des armes aux esclaves et aux Vandales qui étaient restés en Afrique. Puis, tous ensemble, ils quittèrent la plaine de Bulla, où ils s'étaient réunis, pour s'emparer de Carthage. Bélisaire arriva à temps pour sauver la ville. Avec le petit nombre de guerriers qui l'avaient accompagné, et avec ceux qui, à Carthage, étaient restés fidèles à l'empereur, il s'avança contre les rebelles, qu'il atteignit et battit près de Membresa. Il crut alors avoir donné le repos à l'Afrique, et il revint en Sicile; mais il se trompait. Stozas réorganisa son armée, attira de nouveaux soldats dans son parti, et massacra par trahison, en Numidie, Marcellus, Cyrille, Barbatus, Terentius et Sarapis, qui étaient comptés parmi les meilleurs officiers de l'empereur (536).

A cette nouvelle, Justinien envoya en Afrique son neveu Germain pour remplacer dans le commandement suprême Théodore et Ildiger, qui étaient restés comme chefs à Carthage après le départ de Salomon. Germain était un général brave et habile. Dès son arrivée (537), il rétablit la discipline parmi les troupes restées fidèles à l'empire, et, par ses promesses et sa douceur, il attira dans ses rangs un grand nom-

(*) Voyez, sur les diverses expéditions de Salomon : *Recherches sur l'hist. de l'Afrique septentrionale, etc.*, par l'Académie des inscript., t. I, p. 113-149.

bre de ceux qui, sous les ordres de Stozas, avaient combattu jusqu'alors pour l'indépendance de l'Afrique. Quand il se crut assez fort, il s'avança contre l'ennemi. Il l'atteignit en Numidie, dans la plaine appelée *Scalæ Veteres,* et là, il lui livra un sanglant combat. Stozas fut vaincu, et les Maures, commandés par Yabdas, qui étaient accourus pour l'aider, en se tournant subitement du côté de Germain, achevèrent sa défaite. Stozas se sauva en Mauritanie. Un certain Maximin voulut le remplacer comme chef de parti. Germain, après l'avoir convaincu de trahison, le fit pendre aux portes de Carthage. Germain gouverna l'Afrique pendant deux ans avec une grande douceur. En 539, il fut remplacé par Salomon, qui, débarrassé cette fois des complots et des séditions, songea à enlever aux Maures leurs positions de l'Aurasius. Il se mit donc en marche, et, plus heureux que dans sa première tentative, il prit à Yabdas ses places de Zerbulle et de Tumar, et la tour de Géminianus, où le chef maure avait enfermé ses femmes et ses trésors. Salomon plaça des garnisons sur plusieurs points de l'Aurasius, et, maître de la Numidie, il se dirigea vers la Mauritanie sitifienne, qui se soumit à l'empereur. Un chef indigène possédait la Mauritanie césarienne, à l'exception de la capitale, Césarée, où Bélisaire, après sa dernière victoire sur les Vandales, avait envoyé une garnison.

Depuis quatre ans, l'Afrique jouissait d'un grand repos, lorsque la mauvaise conduite et la perfidie des neveux de Salomon la replongèrent dans une nouvelle série de calamités. Sergius, gouverneur de la Tripolitaine, ayant fait assassiner par trahison quatre-vingts Maures qui s'étaient rendus à Leptis sur sa parole, toutes les tribus prirent les armes (543). Trop faibles pour résister, Sergius, et son frère Cyrus qui commandait dans la Pentapole, se retirèrent à Carthage auprès de Salomon. Celui-ci, accompagné de ses neveux, marcha contre les Maures, qu'il rencontra à Theveste. Il leur livra bataille; mais, mal secondé par ses troupes, il fut vaincu et tué. Justinien donna pour successeur à cet habile et brave officier, Sergius son neveu, qui avait allumé la guerre. Ce choix excita un vif mécontentement dans toute l'Afrique. Stozas sortit de sa retraite, et se joignit à Antalas, le chef des Maures de la Byzacène. La valeur de Jean, fils de Sisinniolus, ne put arrêter les progrès de l'ennemi. Dans cette extrémité, Justinien envoya pour collègue à Sergius le sénateur Aréobinde. Mais la mésintelligence ayant éclaté entre les deux gouverneurs, les désastres se multiplièrent pour l'armée impériale. Gontharis, qui commandait en Numidie, essaya alors de se faire roi. Sergius avait été rappelé, et Aréobinde était resté chef unique des provinces africaines. Gontharis, aidé secrètement par les Maures, se rendit maître de Carthage. Il excita une sédition parmi les troupes, et fit massacrer Aréobinde. Mais il ne jouit pas longtemps du pouvoir qu'il avait usurpé; il fut tué à son tour par Artaban, officier arménien, que Justinien nomma gouverneur de l'Afrique (546). Rappelé sur sa demande, Artaban remit son commandement à Jean Troglita.

Jean Troglita, qui avait servi avec distinction dans les guerres contre les Perses, était destiné à réparer en Afrique, par d'éclatants succès, les échecs subis jusqu'alors par les armées romaines (*). Dès son arrivée, il eut à combattre une confédération de toutes les tribus maures qui s'étaient réunies dans la Byzacène. Antalas, le chef suprême, avait sous ses ordres toutes les hordes du désert, parmi lesquelles

(*) Les détails des guerres que Jean Troglita eut à soutenir contre les Maures nous ont été conservés dans un poëme de Flavius Cresconius Corippus. C'est à l'aide de ce poëme, publié à Milan, en 1820, par Mazzucchelli, que Saint-Martin a composé le curieux récit qui se trouve dans son édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau (t. IX, p. 92-119). Saint-Martin a donné dans ses notes de nombreux fragments de Corippus.

se distinguait celle des Ilasguas, qui était venue avec son chef Ierna et l'image de son dieu Gurzil (Jupiter) de l'oasis d'Ammon. Jean remporta sur les tribus réunies une victoire signalée et les mit en fuite. Mais les Maures ne tardèrent point à se rallier sous les ordres de Carcasan. Jean entreprit contre eux une nouvelle expédition. Cette fois, entraîné trop loin dans les déserts qui se trouvent au midi de la Byzacène, il se vit obligé de revenir sur ses pas sans avoir vaincu l'ennemi qu'il poursuivait. Encouragés par la retraite des Romains, les Maures d'Antalas et ceux de Carcasan se réunirent, et ils portèrent leurs ravages jusqu'aux bords de la mer. Ils rencontrèrent Jean Troglita dans les *champs de Caton*. Là, ils éprouvèrent une sanglante défaite. Carcasan fut tué, Antalas se soumit, et l'Afrique entière fut pacifiée (550).

En 564, les Maures des frontières de la Numidie se soulevèrent pour venger un de leurs chefs, Cuzinas, qui avait été assassiné à Carthage, par les ordres du gouverneur, Jean Rogathinus. Marcien, neveu de l'empereur, s'avança contre eux, et la révolte fut promptement réprimée.

HISTOIRE DE L'AFRIQUE, DEPUIS LA MORT DE JUSTINIEN JUSQU'A LA PRISE DE CARTHAGE PAR LES ARABES. — « Après la mort de Justinien (565), dit l'Académie des inscriptions (*), il y eut quelques soulèvements des Maures, quoique ces peuples eussent alors embrassé volontairement le christianisme. Deux exarques d'Afrique furent vaincus et massacrés par leur roi Gasmul, qui, devenu tout-puissant par ses victoires, donna à ses tribus errantes des établissements fixes, et s'empara peut-être de Césarée, soumise aux Romains depuis la conquête de Bélisaire. Ce roi maure semble même avoir été un conquérant ambitieux et assez entreprenant, car, l'année suivante, nous le voyons marcher contre les Francs et tenter l'invasion de la Gaule. A la vérité, il échoua dans cette entreprise; mais cette expédition lointaine atteste sa puissance; et ce fait curieux pour l'histoire du Bas-Empire, pour l'histoire de l'Afrique et celle de notre pays, méritait d'être recueilli par deux écrivains français très-érudits, Lebeau et Saint-Martin, qui l'ont entièrement laissé dans l'oubli. Tibère succède au faible Justin tombé en démence; il choisit pour vice-roi de l'Afrique Gennadius, habile général et soldat intrépide. Ce guerrier reproduit dans cette contrée l'exemple des hauts faits d'armes de Probus. Il défie en combat singulier Gasmul, roi des Maures, remarquable par sa force, son courage et son expérience dans les armes; il le tue de sa propre main, remporte une victoire complète sur les Maures, extermine leur race, et leur reprend toutes les conquêtes qu'ils avaient faites sur les Romains. A partir de cette époque, pendant les règnes de Tibère, de Maurice et de Phocas, l'histoire se tait sur l'Afrique. Ce silence est presque une preuve du calme et de la tranquillité uniforme dont jouit alors cette contrée. Les époques stériles pour les historiens sont généralement heureuses pour les peuples. Sous l'empire d'Héraclius, l'Afrique septentrionale tout entière, depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'Egypte, était soumise au trône de Byzance (*), car ce prince en tire de grandes forces pour sa guerre contre les Perses. Suinthilas, roi des Goths espagnols, profite du moment pour s'emparer de plusieurs villes situées sur le détroit de Cadix, qui faisaient partie de l'empire romain. Ce fait, qui nous a été conservé par Isidore, a encore été négligé par Lebeau, Gibbon et Saint-Martin. Il méritait, à ce qu'il nous semble, d'être consigné dans leurs écrits, puisqu'il nous montre l'étendue des limites oc-

(*) *Recherches sur l'histoire de l'Afrique septentrionale, etc.*, t. I, p. 43 et suiv.

(*) Nous devons dire ici, pour compléter le résumé que nous empruntons à l'Académie des inscriptions, que ce fut de l'Afrique, où son père commandait en qualité d'exarque, que partit Héraclius pour renverser Phocas qu'il devait remplacer sur le trône impérial.

cidentales de l'empire à une époque fameuse par la fondation de l'islamisme, qui devait bientôt ébranler le trône de Byzance, et lui arracher ses plus belles provinces. En 647, les Arabes s'emparent de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine (*). En 658, un traité partage l'Afrique entre Constant et Moawiah, qui se soumet, disent les Grecs, à payer un faible tribut. En 666 ou 670, ce même Moawiah fonde la ville de Kairouan, qui devient le siége de la domination musulmane en Afrique. Enfin, en 697 (**), Carthage est prise et détruite par Hassau, et le nom grec et romain effacé de l'Afrique.

L'ADMINISTRATION BYZANTINE EN AFRIQUE; SES RÉSULTATS (***).—Devenu maître, par les victoires de Bélisaire, des provinces soumises aux Vandales, Justinien voulut d'abord, comme nous l'avons dit, que les frontières de ses nouvelles possessions fussent celles que Rome avait fixées dans les derniers jours de la république et sous l'empire. Puis, comme l'attestent des actes nombreux, il s'occupa de rendre à l'Afrique, sauf quelques modifications amenées par les circonstances et le temps, les anciennes formes de son administration et le gouvernement romain. Dès l'année 534, par des ordonnances adressées à Bélisaire et au questeur de son armée, Archelaüs, Justinien organisa le pays conquis de la manière suivante. Il divisa l'Afrique en sept provinces : 1° celle de Tingi; 2° celle de Carthage (l'ancienne proconsulaire); 3° celle de Byzacium; 4° celle de Tripolis; 5° la Numidie; 6° la Mauritanie; 7° la Sardaigne. Les quatre premières devaient avoir pour gouverneurs des personnages consulaires; les trois dernières des présidents. Depuis Constantin jusqu'à l'invasion des barbares, l'Afrique avait été placée dans la préfecture d'Italie. Justinien créa, pour sa nouvelle conquête, une préfecture spéciale dont le chef-lieu fut Carthage. Archelaüs fut nommé préfet du prétoire. Après avoir organisé le gouvernement de l'Afrique et pourvu aux grandes charges, l'empereur régla les attributions et les appointements de tous ceux qu'il mit en exercice, non point seulement des plus haut placés, mais encore des 396 secrétaires ou employés qui servaient, à Carthage, dans les bureaux du préfet du prétoire et de ceux qui étaient attachés à chacun des gouverneurs des sept provinces. Pour mieux assimiler encore l'Afrique aux provinces qu'il possédait en Europe et en Asie et pour effacer les distinctions qu'avait pu laisser, même après la chute de Gélimer, la conquête des Vandales, Justinien imposa à tous ceux qui habitaient dans les limites de sa nouvelle préfecture, les lois romaines que ses jurisconsultes compilaient à Byzance.

L'Afrique dut se réjouir d'abord de la brusque révolution qui l'avait placée sous la domination des empereurs de Constantinople. Pour attacher les Africains à son empire par de forts liens, Justinien les autorisa à reprendre les propriétés qui avaient été enlevées à leurs aïeux, il y avait un siècle, par Genséric et ses compagnons. Il leur accorda, pour les réclamations, un délai de cinq ans. L'expropriation s'accomplit. Cette mesure

(*) Nous devons ajouter aussi que le patrice Grégoire qui lutta, en 647 contre les Arabes, est le dernier qui ait été revêtu en Afrique de la dignité de préfet du prétoire. Voy. Morcelli; *Africa christiana;* t. I, p. 29.

(**) *Illud certe constat anno* 691, *ab Hasano Saracenorum duce qui Occidentem occuparant, Carthaginem ipsam eversam esse,* dit Morcelli (*Africa christiana ;* t. III, p. 393). L'Académie des inscriptions place en 697, comme l'*Art de vérifier les dates*, la prise et la destruction de Carthage.

(***) Voyez sur ce point : *Cod. lib. I, tit.* 27 *et Novel.* 36, 37, 131. — Ludwig; *Vit. Justinian.*, p. 349-377. — Gibbon; *Histoire de la décadence, etc.*, ch. 41 et 43. — Lebeau; *Histoire du Bas-Empire;* t. VIII, p. 264 et suiv., éd. Saint-Martin. — *Recherches sur l'hist. de l'Afrique septentrionale, etc.*, par une commission de l'Académie des inscriptions, t. I, p. 43. — Papencordt (*Geschichte der vandalischen Herrschaft in Afrika*); liv. III, ch. 9, p. 309-334. — L'*Africa christiana* de Morcelli (t. I, p. 27, 28 et 29) contient aussi sur ce sujet un excellent résumé.

violente enleva aux Vandales, qui étaient restés en Zeugitane, leurs dernières ressources et tous les moyens de rébellion; et, d'autre part, comme l'empereur l'avait prévu, elle mit en quelque sorte les nouveaux possesseurs de terres dans la nécessité de défendre et de maintenir la domination byzantine. D'ailleurs, après les premières victoires de Bélisaire, l'Afrique put croire un instant que Justinien avait le désir sincère de porter remède à ses maux et de la rendre florissante. Il s'était empressé, en effet, de relever les murailles des villes, de réparer et d'agrandir les ports et d'embellir chaque localité, Carthage surtout, qu'il appelait *Justiniana*, par d'utiles et somptueux édifices.

Mais c'étaient là de trompeuses apparences, et l'Afrique romaine ne tarda pas à sentir que le gouvernement des Byzantins était plus oppressif que celui des Vandales. D'abord elle ne trouva pas, dans les affaires religieuses, cette tolérance qui, après ses longs désastres et ses agitations, devait surtout contribuer à lui rendre la paix intérieure dont elle avait tant besoin. Les catholiques, qui avaient changé de rôle avec les ariens, étaient devenus persécuteurs à leur tour. Puis, elle fut livrée de nouveau, comme une proie, à cette effrayante fiscalité qui jadis, au temps de Genséric, lui avait rendu supportable l'invasion barbare. Les Vandales étaient vaincus à peine que déjà Justinien songea à exploiter, par ses agents, sa nouvelle conquête. « On ne savait plus, dit un contemporain, ce que l'Afrique payait à l'ancien empire romain, parce que Genséric, au commencement de son règne, avait anéanti les rôles des contributions. C'est pourquoi Justinien envoya en Afrique Tryphon et Eustratius pour faire un cadastre et dresser de nouveaux rôles. Cette mesure parut odieuse et intolérable aux Africains (Procop., *de Bel. Vand.*, II, 8). » Les agents du fisc impérial ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre. Ils se montrèrent impitoyables, et le pays en proie sur toutes les frontières aux dévastations des Maures et théâtre de nombreuses séditions se trouva bientôt appauvri, ruiné, et complétement épuisé. « Justinien, dit Procope (*Hist. arcan.*, 18), a ravagé l'Afrique de telle sorte que l'on parcourt aujourd'hui cette contrée, pendant plusieurs jours, sans rencontrer un seul homme. Les Vandales, dans les derniers temps de leur puissance, comptaient 160,000 guerriers. Qui pourrait dire le nombre de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs serviteurs? Qui pourrait énumérer aussi les Africains qui, à l'arrivée de Bélisaire, étaient répandus en foule dans les villes et dans les campagnes? J'ai vu de mes yeux cette forte et nombreuse population; maintenant elle a disparu. Si l'on joint aux Vandales et aux indigènes qui habitaient les côtes, des familles maures sans nombre et tous les soldats qui ont perdu la vie sous les drapeaux de l'empire, on ne saurait être accusé d'exagération en disant que l'Afrique, sous le règne de Justinien, a perdu cinq millions d'hommes. »

L'Afrique resta soumise un siècle et plus au gouvernement byzantin. Cependant il est vraisemblable qu'à la fin elle eût secoué le joug qui pesait sur elle et se fût constituée, à l'égard de l'empire qui s'amoindrissait chaque jour et penchait vers sa ruine, dans un état de complète indépendance. Alors, peut-être, en demeurant en possession de toutes les traditions de l'antiquité, elle eût contribué, par des relations fréquentes, au développement moral et intellectuel de l'Europe et abrégé, pour notre continent, la durée du moyen âge. Mais l'invasion des Arabes vint lui porter le dernier coup. Dans la seconde moitié du septième siècle, l'Afrique perdit une nouvelle part de sa population, ses villes tombèrent, ses déserts s'agrandirent, et elle vit disparaître jusqu'au dernier vestige de cette civilisation qu'avaient apportée tour à tour, sur ses côtes, depuis l'Égypte jusqu'à l'Atlantique, les Phéniciens, les Grecs, et les Romains.

FIN.

APPENDICE

A L'HISTOIRE D'AFRIQUE

SOUS LA DOMINATION BYZANTINE.

Nous avons parlé, en deux mots, dans notre *Histoire de l'Afrique sous la domination byzantine* (p. 93), des guerres que Jean Troglita eut à soutenir contre les tribus indigènes. Nous ne pouvions, dans les étroites limites qui nous étaient assignées, raconter ces guerres avec étendue. Nous avons cru utile de rejeter ici, en appendice, le curieux récit que Saint-Martin a inséré dans son édition de l'*Histoire du Bas-Empire* par Lebeau (*). On ne lira pas sans intérêt les curieux détails que notre célèbre érudit a empruntés à la *Johannide* de Flavius Cresconius Corippus (**). Au reste, les pages qui vont suivre forment le complément de tout ce que nous avons dit, dans ce volume, sur les guerres de l'Afrique, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'invasion des Arabes.

RÉCIT DES GUERRES DE JEAN TROGLITA EN AFRIQUE, PAR M. DE SAINT-MARTIN.

Jean, qui venait réparer les malheurs de l'Afrique, au moment où elle semblait encore une fois vouloir se soustraire à la domination romaine, connaissait bien le pays où il devait commander. Il y avait conduit un corps de cavalerie lors de l'expédition de Bélisaire; et, depuis, il s'y était distingué sous les ordres de Germain. Justinien avait pu reconnaître que le partage du commandement et la division des chefs étaient les seules causes des troubles et des malheurs qui tourmentaient l'Afrique depuis la destruction de la monarchie vandale; aussi donna-t-il à Jean une autorité sans partage. Ce général était employé depuis plusieurs années sur les frontières orientales de l'empire. Lorsqu'il apprit la décision de son souverain, sa valeur était occupée sous les murs de Nisibe, où il contenait les efforts de Merméroès, le plus habile des généraux du roi de Perse, qu'il avait défait devant Théodosiopolis et devant Dara, dans la Mésopotamie. Jean obéit sans tarder aux ordres qui l'appelaient à Constantinople, où une flotte et des soldats l'attendaient. Justinien, qui le regardait comme le seul homme capable de délivrer l'Afrique, se hâta de lui donner ses dernières instructions, en lui prescrivant surtout de dompter les Languantans, les rebelles de la Tripolitaine. Il mit bientôt à la voile, et il fut en peu de temps hors de l'Hellespont; il traversa la mer Égée sans s'arrêter, et bientôt il toucha aux côtes de la Sicile, où, comme Bélisaire, seize ans avant lui, il prit terre auprès de Caucane. Après une assez courte relâche, il se dirigea, malgré les tempêtes, vers la côte d'Afrique, et il y jeta l'ancre à *Caput Vada*, au lieu où Bélisaire était débarqué lorsqu'il vint détruire la puissance des Vandales. Trois jours après, il entra dans Carthage. Sans perdre de temps, il y appelle toutes les troupes dispersées dans l'Afrique romaine; il les joint aux soldats qui formaient la garnison dans

(*) T. IX, p. 92-119. Didot, 1828.
(**) Le poëme de Corippus, comme nous l'avons déjà dit, a été découvert et publié à Milan, en 1820, par Mazzucchelli.

cette ville importante, et à ceux qu'il avait amenés des frontières de Perse; et aussitôt il se dirige vers la Byzacène, pour y combattre Antalas, le prince des barbares qui y habitaient, et pour dissoudre la ligue des tribus maures qui venaient le secourir. L'armée de Jean prit position dans un lieu nommé *les Camps Antoniens*, dont la situation est inconnue. Des députés y furent envoyés par Antalas. Maccus, le chef de l'ambassade, habile dans la langue latine, chercha à dissuader Jean de continuer la guerre, en lui faisant un tableau exagéré de la puissance des Africains, et en rappelant les victoires qu'ils avaient remportées sur Salomon, et les exploits de la tribu des Ilasguas, qui avait autrefois triomphé de Maximien. Le général romain, sans s'effrayer de ces menaces, congédia froidement les ambassadeurs, et donna l'ordre de se préparer au combat. Antalas, l'instigateur de cette guerre, était impatient de venger la mort de son frère Guarizila. Pendant dix ans fidèle allié de l'empire, il avait fait la guerre aux Vandales, et il n'avait cessé de rendre des services aux lieutenants de Justinien. Leur perfidie en fit un implacable ennemi des Romains, et il souleva contre eux toutes les tribus de l'Afrique. Ses messagers avaient appelé aux armes une multitude de peuplades barbares cantonnées dans les lieux les plus sauvages et les plus éloignés. Parmi elles, on distinguait les Ilasguas, célèbres par leur férocité et leur caractère belliqueux. La religion chrétienne n'avait point encore pénétré parmi eux, leur chef Ierna, renommé par sa cruauté, et qui se prétendait issu de Jupiter Ammon, était en même temps leur roi et le pontife de leur grand dieu Gurzil, le même que Jupiter Ammon. Je ne rapporterai pas ici toutes les dénominations barbares des peuples que la vengeance d'Antalas soulevait contre les Romains; il me suffira de dire que toutes les nations indigènes de la Byzacène, de la Tripolitaine, et des parties de la Libye qui s'étendent dans les déserts au midi de la Cyrénaïque, réunissaient alors leurs efforts pour triompher du lieutenant de Justinien, et peut-être pour chasser les Romains de l'Afrique. L'armée d'Antalas s'était grossie, dans sa marche, par les renforts que lui fournirent les peuples errants dans les déserts de Zerquilis et d'Arzugis, et par les montagnards du mont Aurasius, qui étaient d'habiles cavaliers. Antalas eut bientôt inondé de ses soldats toutes les plaines de la Byzacène, où il marquait partout son passage par le ravage et l'incendie. Genséric, Vandale au service des Romains, et Amantius, avaient été envoyés par Jean pour observer les mouvements de l'ennemi; sur leur rapport, le général romain n'osa affronter en rase campagne leur innombrable cavalerie; il résolut de les attendre dans une position avantageuse, où il se fortifia. Les Africains se répandirent alors dans toutes les plaines environnantes, et se préparèrent à venir assaillir les Romains jusque dans leurs retranchements; tandis que Jean s'efforçait, par ses discours, de faire passer dans le cœur de ses soldats la confiance et l'espérance qui étaient dans le sien, en leur rappelant leurs victoires passées, et la grande puissance du prince qu'ils servaient. Les deux armées ne tardèrent pas à en venir aux mains. Jean donna le commandement de son aile droite à Gentius, qui avait le titre de maître de la milice. Il plaça sous ses ordres Putzintulus, Grégoire, Martyrius, Genséric, Martianus et Sénator. Il leur joignit Coutzinas, prince des Massyliens, l'ami du malheureux Salomon, et qui était resté attaché à l'empire; c'était un prince doué des plus rares qualités, et distingué par sa gravité toute romaine. L'aile gauche était conduite par Jean, surnommé Sénior, que secondaient Fronimuth, Marcentius, Libératus, et d'autres chefs romains ou barbares; parmi ces derniers, on distinguait le Maure Ifisdaïas, et son fils Bitipten. Le général en chef s'était placé au centre, que commandait Rhécinarius, guerrier aussi brave que prudent, qui avait été antérieurement envoyé comme am-

bassadeur à la cour de Chosroès. Du côté des Africains, Ierna, le chef des Ilasguas, chargé de défendre le camp pendant la nuit, avait fait également ses dispositions, et son ordonnance barbare est digne de remarque ; selon l'usage des Africains, il avait environné son camp d'un mur de chameaux, formés sur huit rangs (*); il avait placé, en seconde ligne, trois rangs de bœufs liés par les cornes, et fixés à leur place. Ce double rempart vivant formait un labyrinthe inextricable, au milieu duquel il était difficile de se frayer un chemin jusqu'à l'enceinte qui renfermait les bagages et les familles des Maures. Antalas, fortifié de la même façon, ne tarda pas à sortir de ses retranchements, et à s'unir aux soldats qui s'avançaient également dans la plaine. Il confia son aile droite à Sidisan. Carcasan, chef renommé par sa valeur chez les Ilasguas, conduisait la gauche. Antalas, qui connaissait la valeur des Romains et l'habileté de son adversaire, marchait avec précaution, évitant d'engager son infanterie, et se contentant de le harceler avec sa nombreuse et excellente cavalerie. Il épiait le moment favorable pour engager une charge générale, quand, selon l'usage de sa nation, le grand pontife Ierna donna le signal du combat, en lâchant contre les rangs ennemis un taureau furieux, consacré, avec un art magique, au grand dieu Gurzil. Les deux armées s'abordent alors en faisant retentir les airs des noms du Christ et de Gurzil, et des autres dieux révérés par les idolâtres de l'Afrique. La bataille devient bientôt générale ; des deux parts, on combat avec le plus grand acharnement. Les deux chefs signalent également leur valeur : Eilénare, prince maure, qui, le premier, avait osé affronter les bataillons romains, succombe sous les coups de Rhécinarius. Nombres d'autres guerriers illustres parmi les Africains périssent. Enfin, après une opiniâtre résistance, Antalas est complétement vaincu, et son armée dispersée, tandis que lui-même court chercher un asile dans le désert, et qu'il abandonne aux Romains les étendards qu'il avait autrefois conquis sur Salomon. Son allié Ierna est forcé à la retraite, après une défense non moins opiniâtre. Hors d'état de rétablir la bataille, il résiste encore ; après avoir vu enfoncer son double rempart de chameaux et de bœufs, il s'efforce de soustraire au moins au vainqueur les simulacres de son dieu Gurzil, et il tombe en les défendant. La nuit et une prompte fuite préservèrent les restes de l'armée maure d'une entière destruction.

Jean, après avoir triomphé d'Antalas et de ses redoutables alliés, ne perdit pas de temps pour assurer sa victoire ; des détachements poursuivirent les vaincus dans toutes les directions ; d'autres subjuguent les villes et les châteaux de la Byzacène, où il laisse un corps d'armée qu'il croit suffisant pour contenir le pays. Il ramène ensuite ses troupes vers Carthage, où il fait une entrée triomphale. Cependant un nouvel orage se formait au milieu des déserts de l'Afrique, et menaçait encore les possessions romaines. La nouvelle de la défaite d'Antalas avait pénétré jusque dans les contrées les plus reculées de l'Afrique centrale, et bien loin d'y répandre la terreur, elle

(*) Muros per castra camelis,
Construit, octono circumdans ordine campum.
Corippus, IV, 598, 599.

Le même poëte parle encore ailleurs de cette manière de défendre les camps particulière aux Maures ; il dit :

Nam belliger Austur
Sollicitus dubias campis committere pugnas,
Collocat astrictis muros fossasque camelis,
Atque pecus varium, densa vallante corona,
Ponit ; ut obicibus pugnantes implicet hostes,
Ambiguosque premat.
Idem, ibid., II, 91 sqq.

Procope parle aussi du même usage (*de bel. vand.*, I, 8, et II, 11) : il rapporte que, dans la circonstance dont il s'agit dans son texte, les Maures disposèrent leurs chameaux en cercle, ἐν κύκλῳ, sur douze de hauteur, κατὰ δώδεκα μάλιστα καμήλους ποιησάμενος τὸ τοῦ μετώπου βάθος, au lieu de huit, comme dans l'occasion dont parle Corippus. L'un et l'autre exemple, au reste, font voir combien était considérable le nombre des chameaux élevés par les Maures.
(*Note de Saint-Martin.*)

avait animé toutes ces nations barbares d'un profond sentiment de vengeance. Dans le temps même où les Romains croyaient la puissance des Maures anéantie, Carcasan, qui avait commandé l'aile gauche de l'armée d'Antalas, et qu'on regardait comme la gloire et l'espérance de sa nation, réunissait les guerriers échappés au dernier désastre, les ranimait, les inspirait de sa haine contre les Romains. Le fanatisme religieux ne tarda pas à s'y joindre; ces nations n'avaient pas embrassé le christianisme, et c'était pour eux un motif de plus de continuer et de renouveler la guerre. Les chefs mirent en mouvement les pontifes et les devins de ces nations sauvages. L'oracle de leur dieu Gurzil promet la victoire; il annonce que les Romains succomberont sous la vaillance des Languantans; que les Maziques domineront à jamais dans la Byzacène, et que Carcasan entrera victorieux dans Carthage. Les promesses des dieux, la haute réputation de Carcasan, lui amenèrent des auxiliaires; les peuples des déserts qui environnent le temple de Jupiter Ammon, ceux des Syrtes, les Nasamons et les Garamantes viennent combattre sous ses étendards. Les peuples des régions lointaines, où sont les marais qui donnent naissance au Nil, lui envoient des auxiliaires. Carcasan ne perdit pas de temps pour se mettre en marche; il eut bientôt envahi la Tripolitaine; il entrait dans la Byzacène, quand Rufin, qui en était gouverneur, dépêcha un courrier vers Carthage, pour avertir Jean de l'approche des barbares. Surpris de cette nouvelle invasion, Jean donne aussitôt des ordres pour rentrer en campagne. Tous les soldats sont rappelés de leurs cantonnements; les alliés maures se réunissent aux Romains sous leur roi Coutzinas, et on se dirige vers le Midi pour repousser ce nouvel ennemi. Carcasan, qui croyait surprendre le général romain, s'arrête et se replie vers le désert, où il cherche à attirer son ennemi, pensant qu'il pourrait l'y combattre avec plus d'avantage. On était alors au fort de l'été; une sécheresse excessive avait tari toutes les sources; les récoltes avaient manqué, et une horrible famine tourmentait les provinces et faisait de grands ravages dans l'armée. Pour la faire subsister plus facilement, Jean fut contraint de la répandre sur un plus vaste espace, et de l'affaiblir ainsi en la divisant en plusieurs corps. Les Africains, plus accoutumés aux fatigues et aux privations, eurent bientôt l'avantage. Le général romain avait envoyé dans toutes les villes maritimes, pour en tirer les grains qui lui étaient nécessaires; mais, pour comble de malheur, les vents contraires empêchèrent tous les arrivages. Jean ne fut pas arrêté par toutes ces calamités; malgré les plaintes et l'insubordination de ses soldats, il poursuit sa marche, et, chemin faisant, il soumet les Astrices, nation africaine, puissante et guerrière, dont il prend des otages. Les Romains continuent d'avancer; et les barbares, tourmentés comme eux par la faim et la soif, reculent en se dirigeant vers les parties les plus arides du désert. Cette retraite encourage les soldats romains; ils avancent rapidement dans un pays qui ne leur offre plus d'ennemis, et ils s'arrêtent auprès d'un fleuve dont les bords, couverts d'arbres, raniment l'espérance de l'armée. On se hâte de s'y établir, mais sans y prendre aucune des précautions prescrites par le général. On se disperse dans les environs, on dédaigne de se fortifier contre un ennemi qui semble fuir en toute hâte. Les Romains étaient à peine arrivés en ce lieu, qu'ils y furent assaillis par les Africains, qui profitèrent de leur imprudence pour les attaquer. Ils accourent de tous les points de l'horizon; les détachements romains se replient en désordre et avec perte sur le gros de l'armée, tandis que Jean fait à la hâte ses dispositions, en s'appuyant sur la rive du fleuve. Il se place à la droite avec Fronimuth et Coutzinas, le fidèle allié de l'empire. Il confie sa gauche à Putzintulus et au Vandale Gensériс. Les Romains se forment à la hâte, et se préparent à résister à un

ennemi qui les environne de tous les côtés, et dont ils ignorent les forces. Carcasan profite avec habileté de la disposition du terrain, couvert d'arbres qui troublent les manœuvres des Romains. Ils résistent cependant; Jean s'efforce d'arrêter les progrès toujours croissants des barbares, mais il perd la meilleure partie et les plus braves de ses soldats; plusieurs de ses plus habiles officiers succombent; sa valeur est inutile, il est contraint d'abandonner le champ de bataille, et de se retirer en toute hâte devant Carcasan et les Maures victorieux.

Jean fit sa retraite en bon ordre: secondé par Rhécinarius, il parvint à soustraire aux efforts des Africains les restes de son armée, et il les conduisit à Laribe, ville forte de la Numidie, environnée de vastes forêts, et dont les remparts avaient été réparés depuis peu par les ordres de Justinien; Jean se hâta d'y appeler les chefs et les nations de l'Afrique restés fidèles à la cause des Romains. Des convois de vivres, des armes, des renforts lui furent expédiés de Carthage, tandis que Jean, fils d'Étienne, s'efforçait, par les ordres du général, d'apaiser une guerre qui s'était élevée entre Coutzinas et Ifisdaïas, autre chef maure du parti des Romains. On parvint à assoupir une division aussi préjudiciable aux intérêts de l'empire; et Coutzinas ne tarda pas à venir rejoindre Jean avec des forces considérables; son exemple fut imité par Ifisdaïas, qui vint du mont Aurasius avec beaucoup de vaillants guerriers. Il fut bientôt suivi par Iabdas, le plus puissant des princes de la contrée, accompagné de son fils. Enfin, le préfet Bézina amena au camp romain toutes les forces disponibles de sa nation. Cependant Antalas, ranimé par la victoire de Carcasan, avait repris les armes, et il avait de nouveau envahi la Byzacène. Il s'unit à Carcasan, et tous deux ils espèrent être bientôt en état d'anéantir les restes de l'armée, et de triompher des alliés de l'empire. Ce n'est pas cependant à force ouverte qu'ils veulent achever la ruine des Romains; ils recourent à des moyens qui leur sont plus familiers, et qu'ils regardent comme plus sûrs. Ils harcèlent l'armée de Jean, détruisent le pays à de grandes distances autour de son camp; puis, par des attaques simulées, ils fatiguent les Romains, qu'ils entraînent à leur suite dans des cantons dévastés et déserts, où ils espèrent les livrer à une mort certaine. Les Romains éprouvèrent en effet les plus grandes privations, en s'attachant à leur poursuite; les fatigues et la soif leur enlevèrent plus de soldats que le fer ennemi. Le tribun Cécilides, qui conduisait l'avant-garde, parvint cependant à les atteindre; les Maures furent vaincus dans un premier combat, où ils firent une opiniâtre résistance; plusieurs de leurs plus vaillants chefs succombèrent, et un grand nombre furent faits prisonniers; parmi eux, on distinguait Varinnus. Chargés de fers, ils bravaient, ils injuriaient encore leurs vainqueurs; pleins des promesses de leurs oracles, ils nourrissaient l'espoir de voir Carcasan victorieux chasser les Romains et rendre la paix à l'Afrique; ils insultaient à la puissance de l'empereur, ils rappelaient les combats livrés par leurs ancêtres contre Maximien. Irrité de tant d'audace, le général les fit mettre à mort.

Malgré le succès qu'il venait d'obtenir, Jean n'osa poursuivre plus loin les barbares; il s'était aperçu que ce n'était pas la crainte qui les faisait reculer devant lui, et il reconnut les périls qui le menaçaient, s'il s'acharnait plus longtemps à leur poursuite. Il prit donc le parti de rétrograder à son tour, pour les attirer vers le rivage de la mer, dans les lieux où il serait plus facile de les combattre. Carcasan et Antalas, qui observaient les mouvements des Romains, prirent cette retraite pour une fuite; ils revinrent sur leurs pas, et se postèrent dans des lieux élevés, tandis que les Romains couvrirent de leurs tentes les bords de la mer, en plaçant au milieu d'eux les Maures alliés. La discorde se répandit bientôt dans l'armée; une sédition s'y éleva; des chefs ambitieux cherchaient

à renouveler les criminelles entreprises des successeurs de Salomon. Tarasès, Rhécinarius, et d'autres généraux, s'efforcèrent de rétablir l'ordre; leurs efforts furent vains, et cette révolte aurait peut-être amené les plus fâcheux événements, si Coutzinas et les Maures fidèles n'étaient accourus au secours du général. Les soldats 'es deux nations en seraient venus ɹx mains, si Rhécinarius n'était par- /enu par ses discours conciliants à les calmer et à ramener la paix. Jean décampa aussitôt, et vint prendre position dans un lieu appelé *les Champs de Caton*, dont la situation nous est inconnue. Carcasan et Antalas l'y suivirent, et vinrent se placer à peu de distance; et des deux côtés on ne tarda pas à se préparer à une bataille décisive. Pour se rendre les dieux favorables, les Africains leur offrirent d'abondants sacrifices: les uns s'adressent à Gurzil, qui est Jupiter Ammon; d'autres invoquent Mars, et d'autres encore présentent des victimes humaines à leur dieu Mastiman. On s'attaque au lever de l'aurore. Jean donne le signal du combat, en chargeant lui-même les ennemis à la tête de ses gardes. Ils ne tardèrent pas à mettre le désordre dans l'armée africaine, où ils firent un grand carnage. Coutzinas et les alliés maures furent moins heureux de leur côté; repoussés avec perte, ils étaient sur le point d'abandonner le champ de bataille, quand ils virent Jean vainqueur arriver à leur secours; ils reprennent courage, repoussent leurs ennemis, et les mettent dans une déroute complète. Cette victoire décisive mit fin à la guerre d'Afrique. Antalas, sans espoir de continuer la guerre, se soumit à la domination impériale, et les barbares furent repoussés jusqu'aux extrémités de l'Afrique. Pour Carcasan, il périt sur le champ de bataille; sa tête, séparée de son corps, fut placée au haut d'une lance, et promenée dans les rues de Carthage. Ainsi fut accomplie la prédiction mensongère de ses devins, qui lui avaient promis de le faire entrer triomphant dans les murs de cette capitale de l'Afrique. Jean ramena ses troupes victorieuses dans Carthage, et continua de gouverner l'Afrique, dont rien ne troubla plus de longtemps la tranquillité.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE

DE L'HISTOIRE D'AFRIQUE SOUS LA DOMINATION DES VANDALES ET SOUS LA DOMINATION BYZANTINE.

G.

H.

I.

T.

U.

V.

W.

Y.

Z.

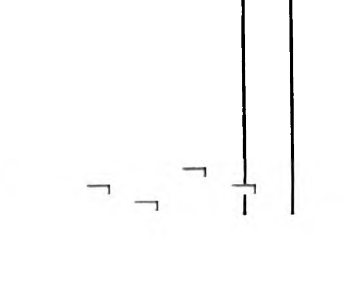
TABLE GÉNÉRALE

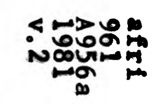
DE L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE ANCIENNE.

FIN DU VOLUME.

Cet Ouvrage à été achevé d'imprimer
sous les offsets des
Editions BOUSLAMA
15 Rue Lamine El Abassi - TUNIS
Dépôt Légal N° 24 - 3 Trimestre


961 A956a 1981 2




afri
961
A956a
1981
v.2



En tête de la deuxième partie se trouve **l'histoire de Carthage**, par MM. Dureau de la Malle et Jean Yanoski. C'est le morceau le plus complet qui ait été écrit sur cette ville célèbre. On y rencontre tous les faits et tous les résultats critiques contenus dans les travaux des érudits français, et aussi dans les ouvrages composés à l'étranger par Campomanes Münter, Heeren, Böttiger, etc. Elle renferme, sur la troisième guerre punique, des détails pleins d'intérêt et très-dramatiques, que l'on ne trouve dans nul autre livre.

Vient ensuite **l'histoire de la Numidie et de la Mauritanie**. Les faits qui se rapportent à cette histoire étaient disséminés dans mille ouvrages divers. L'auteur les a tous recueillis avec soin et classés. Il a divisé son travail en trois parties : 1° la Numidie, jusqu'aux Romains; 2° la Mauritanie, jusqu'aux Romains; 3° la Numidie et la Mauritanie sous les Romains, jusqu'à la conquête de l'Afrique par les Vandales. Cette division répand sur l'ensemble des faits une vive lumière. L'auteur de ce travail est M. L. Lacroix, ancein élève de l'Ecole normale, professeur d'histoire au collège Rollin.

M. Jean Yanoski a repris alors, dans leur ensemble, toutes les provinces, depuis les limites les plus orientales de la Tripolitaine jusqu'à l'Atlantique, pour raconter les origines, les développements successifs, la grandeur, la décadence et la chute de l'Eglise d'Afrique. Rien d'important, en ce qui concerne les hommes et les doctrines, n'a été omis dans ce fragment d'histoire ecclésiastique, qui a pour titre **l'Afrique chrétienne.**

Enfin, M. Jean Yanoski a terminé le volume par une **histoire de l'Afrique sous la domination vandale et sous la domination byzantine**. L'auteur ne s'est point borné à donner ses propres recherches; il a eu soin de reproduire tout ce qu'avaient écrit, avant lui, à diverses époques, Lebeau Gibbon, Mannert, Saint-Martin, l'Académie des inscriptions et belleslettres, etc., et tout récemment MM. Louis Marcus et Papencordt.

Mai 1844. FIRMIN DIDOT FRERES